

MEMOIRE
DES PENSÉES ET DES SENTIMENS

DE
J[ean] M[eslier]
Pr[être] cu[ré] d'Estrep[igny] et de Bal[aives]

Sur une partie des Erreurs et des Abus
de la Conduite et du Gouvernement des Hommes
où l'on voit
des Demonstrations claires et évidentes
de la Vanité et de la Fausseté
de toutes les Divinités
et de toutes les Religions du Monde
*pour etre adressé
à ses paroissiens
après sa mort
et pour leur servir de Temoignage de Verité
à eux, et à tous leurs Semblables.
In testimoniis illis, et gentibus [Matt. 10, 18]*

* Source: Notre texte de base est le manuscrit B.N. f.fr. 19.460, qui est considéré par les éditeurs Jean Deprun, Roland Desné et Olivier Bloch (Paris, Editions Anthropos, s.d. [1974], 3 vol.) comme la plus achevée des trois versions connues (B.N. f.fr. 19.458, 19.459 et 19.460), qui seraient toutes trois dues au curé Meslier lui-même. Nous en avons modernisé la ponctuation, qui est souvent aberrante, et indiquons entre crochets d'autres modifications minimales du texte qui le rendent par endroits plus compréhensible.

AVANT-PROPOS
DESSEIN DE L'OUVRAGE

Mes chers amis, puisqu'il ne m'auroit pas été permi[s], et qu'il auroit même été d'une trop dangereuse et trop facheuse consequence pour moi de vous dire ouvertement, pendant ma vie, ce que je pensois de la conduite et du gouvernement des hommes, de leurs religions et de leurs mœurs, j'ai resolu de vous le dire au moins après ma mort; ce seroit bien mon intention et mon inclination de vous le dire de vive voix, auparavant que de mourir, si je me vois proche de la fin de mes jours et que j'eusse encore pour lors l'usage libre de la parole et du jugement; mais comme je ne suis pas seur d'avoir, dans ces derniers jours ou dans ces derniers momens-là, tout le temps, ni toute la presence d'esprit qui me seroit pour lors necessaire pour vous declarer mes sentimens; c'est ce qui me fait maintenant entreprendre de vous les declarer par écrit et de vous donner en même tems des preuves claires et convaincantes de tout ce que j'aurois dessein de vous en dire, affin de tacher de vous desabuser au moins tard que ce fut, autant qu'il seroit en moy, des vaines erreurs dans lesquelles nous avons eu tous, tant que nous sommes, le malheur de naître et de vivre; et dans lesquelles même j'ai eu le deplaisir de me trouver moi-même obligé de vous entretenir; je dis le deplaisir, parce que c'étoit veritablement un deplaisir pour moy de me voir dans cette obligation-là. Ce pourquoi aussi je ne m'en suis jamais acquitté qu'avec beaucoup de repugnance et avec assés de negligence, comme vous avez pu le remarquer.

Voici ingentüement ce qui m'a premierement porté à concevoir ce dessein que je me propose. Comme je sentois (*Hoc sentite in vobis*. Philippiens, II,5) naturellement en moi-même que je ne trouvois rien de si doux, rien de si agreable, de si aimable et rien de si desirable dans les hommes que la paix, que la bonté de l'âme, que l'équité, que la verité et la justice, qui devroient, ce me sembloit-il, être pour les hommes / mêmes des sources inestimables de biens et de felicité, s'ils conservoient soigneusement entre eux de si aimables vertus que sont celles-là; je sentois naturellement aussi dans moi-même que je ne trouvois rien de si odieux, rien de si detestable et rien de si pernitieux que les troubles de la division et la depravation du cœur et de l'esprit. Et notamment la malice du mensonge et de l'imposture, aussi bien que celle de l'injustice et de la tyrannie, qui detruisent et aneantissent dans les hommes tout ce qu'il pourroit y avoir de meilleur en eux, et qui pour cette raison sont des sources fatales, non seulement de tous les vices et de toutes les mechancetés dont ils sont remplis, mais aussi les causes malheureuses de tous les maux et de toutes les miseres dont ils sont

accablés dans la vie.

Dès ma plus tendre jeunesse, j'ai entrevû les erreurs et les abus qui causent tant de si grands maux dans le monde; plus j'ai avancé en aage et en connoissance, plus j'ai reconnu l'aveuglement et la mechanceté des hommes, plus j'ai reconnu la vanité de leurs superstitions et l'injustice de leurs mauvais gouvernemens. De sorte que, sans avoir jamais eu beaucoup de commerce dans le monde, je pourrois dire apres le sage Salomon que *j'ai vû*, et que j'ai vû même avec étonnement et avec indignation, *l'impieté regner sur toute la terre, et une si grande corruption dans la justice que ceux-là même, qui étoient établis pour la rendre aux autres, étoient devenus les plus injustes et les plus criminels (B), et avoient mis en sa place l'iniquité (Eccls. 3.16) 1*. J'ai connû tant de mechancetés dans le monde, que la vertu même la plus parfaite et l'innocence la plus pure n'étoient pas exem[p]tes de la malice des calomniateurs. J'ai vû et on voit encore tous les jours une infinité d'innocens malheureux persecutés sans raison et opprimés avec injustice, sans que personne fut touché de leur infortune, ni qu'ils trouvassent aucuns protecteurs charitables pour les secourir. Les larmes de tant de justes affligés et les miseres de tant de peuples si tyranniquement opprimés par les mauvais riches et par les grands de la terre m'ont donnés, aussi bien qu'à Salomon, tant de degoust et tant de mepris pour la vie que j'estimai comme lui la condition des morts beaucoup plus heureuse que celle des vivans, et ceux qui n'ont jamais été plus heureux mil fois que ceux qui sont et qui gemissent encore dans tant de si grandes miseres. *Laudavi mortuos magis /2/ quam viventes et feliciorum utroque judicavi, qui necdum natus est, nec videt mala quae fiunt sub sole (Eccls. 4.2)*.

Et ce qui me surprenoit encore plus particulièrement, dans l'étonnement où j'étois de voir tant d'erreurs, tant d'abus, tant de superstitions, tant d'impostures, tant d'injustices et de tyrannies en regne, étoit de voir que, quoiqu'il y eût dans le monde quantité de personnes qui passoient pour éminens en doctrine, en sagesse et en pieté, cependant il n'y en avoit aucun qui s'avisât de parler ni de se declarer ouvertement contre tant de si grands et si detestables desordres; je ne voiois personne de distinction qui les reprît, ni qui les blamâ[t], quoique les pauvres peuples ne cessassent point de se plaindre et de gemir entre eux dans leurs miseres communes. Ce silence de tant de personnes sages, et même d'un rang et d'un caractere distingués, qui devoient, ce me sembloit-il, s'opposer au torrens des vices et des injustices, ou qui devoient au moins tacher d'apporter quelques remedes à tant de maux, me paroissoit avec étonnement une espece d'approbation, dont je ne voiois pas encore bien la raison ni la cause.

Mais aiant depuis examiné un peu mieux la conduite des hommes, et aians depuis penetré un peu plus avant dans les misteres secrets de la fine et rusée politique de ceux qui ambitionnent les charges, qui affectent de vouloir gouverner les autres, et qui veulent commander avec autorité souveraine et absolüe, ou qui veulent plus particulièrement se faire honorer et respecter des autres, j'ai facilement reconnu, non seulement la source et l'origine de tant d'erreurs, de tant de superstitions et de tant de si grandes injustices, mais j'ai reconnu encore la raison pourquoi ceux qui passent pour sages et éclairés dans le monde ne disent rien contre tant de si detestables erreurs et tant de si detestables abus, quoiqu'ils connoissent suffisamment la misere des peuples seduits et abusés par tant d'erreurs et opprimés par tant d'injustices.

— 2 —

PENSÉES ET SENTIMENS DE L'AUTEUR
SUR LES RELIGIONS DU MONDE

La source donc, mes chers amis, de tous les maux qui vous accablent et de toutes les impostures qui vous tiennent malheureusement captifs dans l'erreur et dans la vanité des superstitions, aussi bien que sous les loix tyranniques des grands de la terre, n'est autre que cette detestable politique des hommes dont je viens de parler; car les uns voulans injustement dominer partout, et les autres voulans / se donner quelque vaine reputation de sainteté, et quelques fois même de divinité, se sont les uns et les autres adroitement servis, non seulement de la force et de la violence, mais ont encore employés toutes sortes de ruses et d'artifices, pour seduire les peuples, affin de parvenir plus facilement à leurs fins, de sorte que les uns et les autres de ces fins et rusés politiques abusans ainsi de la foiblesse, de la credulité et de l'ignorance des plus foibles et des moins éclairés, ils leur ont facilement fait accroire tout ce qu'ils ont voulu, et ensuite leur ont fait recevoir avec respect et soumission, de grés ou de force, toutes les loix qu'ils ont voulu leur donner, et par ce moien, les uns se sont fait honorer, respecter et adorer comme des divinités, ou au moins comme des personnes divinement inspirées et envoyées tout particulièrement de la part des dieux pour faire connoitre leurs volontés aux hommes. Et les autres se sont rendus riches, puissans et redoutables dans le monde; et s'étans les uns et les autres, par ces sortes d'artifices, rendus assés riches, assés puissans, assés venerables ou assés redoutables pour se faire craindre et obeir, ils ont ouvertement et tyranniquement assujettis les autres à leurs loix. A quoy leur ont

grandement servi aussi les divisions, les querelles, les haines et les animosités particulières qui naissent ordinairement parmi les hommes, car la plus part d'eux se trouvant fort souvent d'humeur et d'esprit et d'inclination fort différens les uns des autres, ils ne sçauroient s'accommoder long tems ensemble sans se broüiller et sans se diviser les uns des autres. Et lorsque ces troubles et que ces divisions arrivent, pour lors ceux qui sont ou qui se trouvent les plus forts, les plus hardis et souvent même ceux qui sont les plus fins, les plus rusés ou les plus mechans, ne manquent point de profiter de ces occasions-là pour se rendre plus facilement les maîtres absolus de tous.

Voilà, mes chers amis, la vraie source et la véritable origine de tous les maux qui troublent le bien de la société humaine, et qui rendent les hommes si malheureux dans la vie. Voilà la source et l'origine de toutes les erreurs, de toutes les impostures, de toutes les superstitions, de toutes les fausses divinités et de toutes les idolatries qui se sont malheureusement répandues par toute la terre. Voilà la source et l'origine de tout ce que l'on vous propose comme de plus saint, et de plus sacré, dans tout ce que /3/ l'on vous fait pieusement appeler religion. Voilà la source et l'origine de toutes ces prétendues saintes et divines loix que l'on veut vous faire observer comme venantes de la part de Dieu même. Voilà la source et l'origine de toutes ces pompeuses, mais vaines et ridicules cérémonies que vos prêtres affectent de faire avec faste dans la célébration de leurs faux mystères, de leurs solennités et de leur faux culte divin. Voilà aussi l'origine et la source de tous ces superbes titres et noms de seigneur, de prince, de roy, de monarque et de potentat, qui tous, sous prétexte de vous gouverner en souverains, vous oppriment en tyrans, qui sous prétexte de bien et de nécessité publique, vous ravissent tout ce que vous avez de plus beau et de meilleur, et qui, sous prétexte d'avoir leur autorité de quelque suprême divinité, se font eux-mêmes obéir, craindre et respecter comme des dieux; et enfin voilà la source et l'origine de tous ces autres vains noms de noble et de noblesse, de comte, de duc, et de marquis dont la terre fourmille, comme dit un auteur très judicieux du dernier siècle, et qui sont presque tous comme des loups ravissans qui, sous prétexte de vouloir jouir de leurs droits et de leur autorité, vous foulent, vous pillent, vous maltraitent et vous ravissent tous les jours ce que vous avez de meilleur ([La Bruyère,] *Caractères* ou *mœurs du siècle*).

Voilà pareillement la source et l'origine de tous ces prétendus saints et sacrés caractères d'ordre et de puissance ecclésiastique et spirituelle que vos prêtres et vos évêques s'attribuent sur vous; qui, sous prétexte de vous conférer les biens spirituelles d'une grâce et d'une faveur

toute divine, vous ravissent finement vos biens temporels qui sont incomparablement plus reels et plus solides que ceux qu'ils font semblant de vouloir vous conferer; qui, sous pretexte de vouloir vous conduire au ciel et vous y procurer un bonheur éternel, vous empechent de jouir tranquillement d'aucun veritable bien sur la terre; et qui enfin vous reduisent à souffrir dans cette vie seule que vous avez les peines reelles d'un veritable enfer, sous pretexte de vouloir vous garantir et vous préserver dans une autre vie qui n'est point, des peines imaginaires d'un enfer qui n'est point non plus que cette autre vie éternelle dont ils entretiennent vainement pour vous, mais non pas inutilement pour eux, vos craintes et vos esperances. Et comme la forme de ces sortes de gouvernemens tyranniques ne subsiste que par les mêmes moiens et par les mêmes principes qui les ont établis et qu'il est dangereux / de vouloir combattre les maximes fondamentales d'une religion aussi bien que d'ébranler les loix fondamentales d'un état ou d'une republique, il ne faut pas s'étonner si les personnes sages et éclairées se conforment aux loix generales de l'état, si injustes qu'elles puissent etre, ni s'ils se conforment au moins en apparence à l'usage et à la pratique d'une religion qu'ils trouvent établie, quoiqu'ils en reconnoissent suffisamment les erreurs et la vanité; parce que telle repugnance qu'ils puissent avoir à s'y soumettre, il leur est neantmoins beaucoup plus utile et plus avantageux de vivre tranquillement en conservant ce qu'ils peuvent avoir, que de s'exposer volontairement à se perdre eux mêmes, en voulans s'opposer au torrens des erreurs communes, ou en voulans resister à l'autorité d'un souverain qui veut se rendre maitre absolu de tous. Joint d'aillieurs que dans de grands états et gouvernemens comme sont les roiaumes et les empires, étant impossible que ceux qui en sont les souverains puissent seuls par eux-mêmes pourvoir à tout, et maintenir seuls par eux-mêmes leur puissance et leur autorité dans de si grandes étendües de païs, ils ont soin d'établir partout des officiers, des intendans, des vicerois, des gouverneurs et quantité d'autres gens qu'ils paient largement aux depens du public, pour veiller à leurs interests, pour maintenir leur autorité et pour faire ponctuellement executer partout leurs volontés de sorte qu'il n'y a personne qui oseroit se mettre en devoir de resister, ni même de contredire ouvertement à une autorité si absolue, sans s'exposer en même tems dans un danger manifeste de se perdre. Ce pourquoi les plus sages mêmes et les plus éclairés sont contraints de demeurer dans le silence, quoiqu'ils voient manifestement les abus, les erreurs, les desordres et les injustices d'un si mauvais et si odieux gouvernement.

Adjoutez à cela les vües, et les inclinations particulieres de tous ceux qui possèdent les grandes ou les moiennes, et même les plus petites charges, soit dans l'état civil, soit dans l'état ecclesiastique, ou qui aspirent à les posseder. Il n'y en a certainement gueres de tous ceux-là

qui ne pensent beaucoup plus à faire leur profit et à chercher leur avantage particulier, qu'à procurer sincèrement le bien public des autres. Il n'y en a gueres qui ne s'y portent par quelques vues d'ambitions ou d'interests, ou par quelques autres vües qui flattent la chair et le sang. Ce ne seront point par exemple ceux qui ambitionnent les charges et les emplois dans un état qui s'opposeront à l'orgueil, à l'ambition ou à la tyrannie d'un prince qui veut tout soumettre à ses loix. Au contraire, ils le flatteront bien plutot dans ses mauvaises passions /4/ et dans ses injustes desseins, dans l'esperance de s'avancer et de s'aggrandir eux-mêmes, sous la faveur de son autorité. Ce ne seront point non plus ceux qui ambitionnent les benefices ou les dignités dans l'Eglise qui s'y opposeront, car c'est par la faveur et par la puissance même des princes qu'ils pretendent y parvenir, ou s'y maintenir quand ils y seront parvenus; et bien loin de penser à s'opposer à leurs mauvais desseins, ou de leur contredire en aucune chose, ils seront les premiers à les applaudir et à les flatter dans tout ce qu'ils font. Ce ne seront point eux non plus qui blameront les erreurs établis, ni qui decouvriront aux autres les mensonges, les illusions et les impostures d'une fausse religion, puisque c'est sur ces erreurs et ces impostures-là même qu'est fondée leur dignité et toute leur puissance aussi bien que tous les grands revenus qu'ils en retirent tous les jours. Ce ne sont point des riches avarés qui s'opposeront à l'injustice du prince, ni qui blameront publiquement les erreurs et les abus d'une fausse religion, puisque c'est souvent par la faveur même du prince qu'ils possèdent des emplois lucratifs dans l'Etat, ou qu'ils possèdent des riches benefices dans l'Eglise; ils s'appliqueront bien plutot à amasser des richesses et des tresors, qu'à detruire des erreurs et des abus publics dont ils tirent les uns et les autres de si grands profits. Ce ne seront point encore ceux qui aiment la vie douce, les plaisirs et les commodités de la vie qui s'opposeront aux abus dont je parle, ils aiment bien mieux jouir tranquillement des plaisirs et des douceurs de la vie que de s'exposer à souffrir des persecutions, pour vouloir s'opposer au torrens des erreurs communes. Ce ne seront point les devots hypocrites qui s'y opposeront, parce qu'ils n'aiment qu'à se couvrir du manteau de la vertu et à se servir d'un specieux pretexte de pieté et de zele de religion pour cacher leurs fourberies et leurs plus mechans vices, et pour parvenir plus finement aux fins particulieres qu'ils se proposent, qui est tousjours de chercher leurs propres interests et leurs propres satisfactions, en trompans les autres par des belles apparences de vertus. Enfin ce ne seront point les foibles ni les ignorans qui s'y opposeront, parce qu'étans sans science et sans autorité, il n'est pas possible qu'ils puissent developper tant d'erreurs et tant d'impostures dont on les entretient; ni qu'ils puissent resister à la violence d'un torrens, qui ne manqueroit pas de les entrainer s'ils faisoient difficulté de le suivre. Joint d'aillieurs qu'il y a une telle liaison et un tel enchainement de subordination et de dependance

entre tous les differens états et conditions des hommes, et il y a aussi presque tousjours entre eux tant d'envie, tant de jalousie, tant de perfidie et tant de trahison même entre / les plus proches parans, que les uns ne sçauroient se fier aux autres, et par consequent ne sçauroient rien faire, ni rien entreprendre, sans s'exposer en même tems à être aussitot decouverts et trahis par quelqu'uns, il ne seroit pas même seur de se fier à aucun amis ni à aucune frere dans une chose de telle consequence que seroit celle de vouloir reformer un si mauvais gouvernement. De sorte que, n'y aians personne qui puisse ni qui veuille ou qui ose s'opposer à la tyrannie des grands de la terre, il ne faut pas s'étonner si ces vices regnent si puissamment et si universellement dans le monde; et voila comme les abus, comme les erreurs, comme les superstitions et comme la tyrannie se sont établis dans le monde.

Il sembleroit au moins dans un tel cas que la religion et la politique ne devoient point s'accommoder ensemble et qu'elles devoient pour lors se trouver reciproquement contraires et opposées l'une à l'autre, puisqu'il semble que la douceur et que la pieté de la religion doit condamner les rigueurs et les injustices d'un gouvernement tyrannique; et qu'il semble, d'un autre coté, que la prudence d'une sage politique doit condamner et reprimer les erreurs, les abus et les impostures d'une fausse religion. Il est vrai que cela se doit faire ainsi; mais tout ce qui se doit faire ne se fait pas tousjours. Ainsi, quoiqu'il semble que la religion et la politique dussent être si contraires et si opposées l'une à l'autre dans leurs principes et dans leurs maximes, elles ne laissent pas neantmoins que de s'accorder assés bien ensemble, lorsqu'elles ont une fois fait alliance et qu'elles ont contractées amitié ensemble, car on peut dire qu'elles s'entendent pour lors comme deux coupeurs de bourses; car pour lors elles se deffendent et se soutiennent mutuellement l'une l'autre. La religion soutient le gouvernement politique si mechant qu'il puisse être; et à son tour le gouvernement politique soutient la religion si vaine et si fausse qu'elle puisse être; d'un coté les pretres, qui sont les ministres de la religion, recommandent sous peine de maledictions et de damnation éternelle d'obeir aux magistrats, aux princes et aux souverains, comme étans établis de Dieu pour gouverner les autres, et les princes, de leur coté, font respecter les prêtres; ils leur font donner de bons apointemens et des bons revenus, et les maintiennent dans les fonctions vaines et abusives de leur faux ministere, contraignent les peuples ignorans de regarder comme saint et comme sacré tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils ordonnent aux autres de croire ou de faire, sous ce beau et specieux pretexte de religion et de culte divin. Et voila encore un coup comme les erreurs, comme les abus, comme /5/ les superstitions, les impostures et la tyrannie se sont établis dans le monde, et comme ils s'y maintiennent au grand malheur des pauvres peuples

qui gemissent sous de si rudes et si pesans jougs.

Vous penserez peut-être, mes chers amis, que dans un si grand nombre de fausses religions qu'il y a dans le monde, mon intention seroit d'excepter au moins de ce nombre la religion chretienne, apostolique et romaine, dont nous faisons profession, et laquelle nous disons être la seule qui enseigne la pure verité, la seule qui reconnoit et qui adore comme il faut le vrai Dieu, et la seule qui conduit les hommes dans le veritable chemin du salut et d'une éternité bien heureuse. Mais desabusez-vous, mes chers amis, desabusez-vous de cela, et generalement de tout ce que vos pieux ignorans ou vos moqueurs et interessés prêtres et docteurs s'empressent de vous dire et de vous faire accroire, sous le faux pretexte de la certitude infaillible de leur pretendüe sainte et divine religion; vous n'êtes pas moins seduits ni moins abusés que ceux qui sont les plus seduits et abusés; vous n'êtes pas moins dans l'erreur que ceux qui y sont le plus profondement plongés. Votre religion n'est pas moins vaine, ni moins superstitieuse qu'aucune autre, elle n'est pas moins fausse dans ses principes, ni moins ridicule et absurde dans ses dogmes et dans ses maximes, vous n'êtes pas moins idolatres que ceux que vous blamez et que vous condamnez vous mêmes d'idolatrie, les idoles des païens et les votres ne sont differentes que de noms et de figures; en un mot tout ce que vos prêtres et vos docteurs vous prechent avec tant d'éloquence touchant la grandeur, l'excellence et la sainteté des misteres qu'ils vous font adorer; tout ce qu'ils vous racontent avec tant de gravité de la certitude de leurs pretendus miracles et tout ce qu'ils vous debittent avec tant de zele et tant d'assurance touchant la grandeur des recompenses du ciel, et touchant les effroïables chatimens de l'enfer, ne sont dans le fond que des illusions, des erreurs, des mensonges, des fictions et des impostures, inventées premierement par des fins et rusés politiques, continuées par des seducteurs et par des imposteurs, ensuite reçues, et crües aveuglement par des peuples ignorans et grossiers, et puis enfin maintenues par l'autorité des grands et des souverains de la terre qui ont favorisés les abus, les erreurs, les superstitions et les impostures, qui les ont même autorisés par leur loix, affin de tenir par là le commun des hommes en bride et faire d'eux tout ce qu'ils voudroient.

Voila, mes chers amis, comme ceux qui ont gouvernés et qui gouvernent encore maintenant les peuples abusent presomptueusement et impunement du nom et de l'autorité de Dieu pour se faire craindre, obeir et respecter eux-mêmes, plutot que pour faire craindre et servir le Dieu imaginaire de la puissance duquel ils vous épouvantent. Voila comme ils abusent du nom specieux de pieté et de religion pour faire accroire aux foibles et aux ignorans

tout ce qu'il leur plait, et voila enfin comme ils établissent par toute la terre un detestable mistere de mensonge et d'iniquité, au lieu qu'ils devroient s'appliquer uniquement les uns et les autres, à établir partout le regne de la paix et de la justice aussi bien que celui de la verité; le regne desquelles vertus rendroit tous les peuples heureux et contens sur la terre.

Je dis qu'ils établissent partout un mistere d'iniquité, parce que tous ces ressorts cachés de la plus fine politique, aussi bien que les maximes et les ceremonies les plus pieuses de la religion, ne sont effectivement que des misteres d'iniquité. Je dis des misteres d'iniquité pour tous les pauvres peuples qui se trouvent miserablement les duppes de toutes ces momeries de religions aussi bien que les joüets et les victimes malheureuses de la puissance des grands; mais pour ceux qui gouvernent, ou qui ont part au gouvernement des autres, et pour les prêtres qui gouvernent les consciences ou qui sont pourvûs de quelques bons benefices, ce sont comme des mines d'or ou comme des toisons d'or; ce sont comme des cornes d'abondance, qui leur font venir à souhait toutes sortes de biens; et c'est ce qui donne lieu à tous ces beaux messieurs de se divertir et de se donner agreablement toutes sortes de bons tems, pendant que les pauvres peuples abusés par les erreurs et par les superstitions de la religion, gemissent tristement, pauvrement et paisiblement neantmoins, sous l'oppression des grands, pendant qu'ils souffrent patiamment leurs peines, pendant qu'ils s'amused vainement à prier des Dieux et des saints qui ne les entendent point, pendant qu'ils s'amused à des devotions vaines, pendant qu'ils font penitences de leurs pechés, et enfin pendant que ces pauvres peuples s'occupent et s'épuisent jours et nuits au travail en suans sang et eau, pour avoir chetivement de quoi vivre pour eux et pour avoir de quoi fournir abondamment aux plaisirs et aux contentemens de ceux qui les rendent si malheureux dans la vie.

Ah ! mes chers amis, si vous connoissiez bien la vanité et la folie des erreurs dont on vous entretient, sous pretexte de reli- /6/ gion, et si vous connoissiez combien injustement et combien indignement on abuse de l'autorité que l'on a usurpé sur vous, sous pretexte de vous gouverner, vous n'auriez certainement que du mepris pour tout ce que l'on vous fait adorer et respecter, et vous n'auriez que [de] la haine et de l'indignation pour tous ceux qui vous abusent et qui vous gouvernent si mal, et qui vous traitent si indignement. Il me souvient à ce sujet d'un souhait que faisoit autres fois un homme qui n'avoit ni science ni étude mais qui, selon les apparences, ne manquoit pas de bon sens pour juger sainement de tous ces detestables abus et de toutes les detestables tyrannies que je blame ici; il paroît, par son souhait et par sa maniere d'exprimer sa pensée, qu'il voioit assés loin et qu'il penetroit assés

avant dans ce detestable mistere d'iniquité dont je viens de parler, puisqu'il en reconnoissoit si bien les auteurs et les fauteurs. Il souhaitoit que tous les grands de la terre et que tous les nobles fussent pendus et étranglés avec des boiaux de pretres* (* Erganes, Roi d'Ethiopie, fit mourir tous les prêtres de Jupiter dans une ville de son pais, et abolit le sacerdoce, pour ce qu'ils avoient remplis la ville d'erreurs et de superstitions. [Moréri] *Dict Hist.* Le Roi de Babilone fit la même chose aux pretres de Bel. *Dan.*, 14. 20. 21). Cette expression ne doit pas manquer de paroître rude, grossiere et choquante, mais il faut avoüer qu'elle est franche et naive; elle est courte, mais elle est expressive puisqu'elle exprime assés en peu de mots tout ce que ces sortes de gens-là meritoient. Pour ce qui est de moy, mes chers amis, si j'avois un souhait à faire sur ce sujet (et je ne manquerois pas de le faire, s'il pouvoit avoir son effet), je souhaiterois d'avoir le bras, la force, le courage et la masse d'un Hercule pour purger le monde de tous vices et de toutes iniquités, et pour avoir le plaisir d'assommer tous ces monstres de tyrans à testes couronnées, et tous les autres monstres, ministres d'erreurs et d'iniquité, qui font gemir si pitoiablement tous les peuples de la terre.

Ne pensez pas, mes chers amis, que je sois poussé ici par aucun desir particulier de vengeance, ni par aucun motif d'animosité ou d'interest particulier; non, mes chers amis, ce n'est point du tout la passion qui m'inspire ces sentimens-là, ni qui me fait parler de la sorte et écrire ainsi; ce n'est veritablement que l'inclination et l'amour que j'ai pour la justice et pour la verité que je vois d'un coté si indignement opprimée, et l'aversion que j'ai naturellement du vice et de l'iniquité que je vois d'un autre coté si insolament regner partout; on ne sçauroit avoir trop de haine, ni trop d'aversion pour des gens qui causent partout tant de si detestables maux et qui abusent si universellement les hommes. /

Quoy ! n'auroit-on pas raison de bannir et de chasser honteusement d'une ville et d'une province des charlatans trompeurs qui sous pretexte de distribuer charitablement au public des remedes et des medicamens salutaires et efficaces, ne feroient qu'abuser de l'ignorance et de la simplicité des peuples, en leur vendans bien chèrement des drogues et des ong[u]ents nuisibles et pernietieux ? Oui sans doute, on auroit raison de les bannir et de les chasser honteusement comme des infames trompeurs. De même, n'auroit-on pas raison de blamer ouvertement et de punir severement tous ces brigands et tous ces voleurs de grands chemins qui se meslent de depouiller, de tuer et de massacrer inhumainement ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains ? Oui certainement, ce seroit bien fait de les punir severement, on auroit raison de les haïr et de les detester; et ce seroit même très mal fait de souffrir qu'ils

exerçassent impunement leurs brigandages. A plus forte raison, mes chers amis, aurions nous sujet de blamer, de haïr et de detester, comme je fais ici, tous ces ministres d'erreurs et d'iniquité qui dominant si tyranniquement sur vous, les uns sur vos consciences, et les autres sur vos corps et sur vos biens; les ministres de la religion, qui dominant sur vos consciences, étans les plus grands abuseurs de peuples, et les princes, et autres grands du monde, qui dominant sur vos corps, et sur vos biens, étans les plus grands voleurs et les plus grands meurtriers qui soient sur la terre. Tous ceux qui sont venus, disoit Jesus Christ, sont des larrons et des voleurs. *Omnes quotquot venerunt, fures sunt et latrones. Joan., 10.8.*

Vous direz peut-être, mes chers amis, que c'est en partie contre moi-même que je parle ainsi, puisque je suis moi-même du rang et du caractere de ceux que j'appelle ici les plus grands abuseurs de peuples; je parle il est vrai contre ma profession, mais nullement contre la verité, et nullement contre mon inclination, ni contre mes propres sentimens. Car, comme je n'ai jamais gueres été de legere croiance, ni gueres enclin à la bigoterie ni à la superstition, et que je n'ai jamais été si sot que de faire aucun état des misterieuses folies de la religion, je n'ai jamais eu non plus d'inclination d'en faire les exercices, ni même d'en parler avantageusement ni avec honneur; au contraire j'aurois tousjours bien plus volontiers temoigné ouvertement le mepris que j'en faisois, s'il m'eut été permis d'en parler suivant mon inclination et suivant mes sentimens; et ainsi /7/ quoique je me sois laissé facilement conduire, dans ma jeunesse, à l'état ecclesiastique pour complaire à mes parans qui étoient bien aise de m'y voir, comme étant un état de vie plus doux, plus paisible et plus honorable dans le monde que celui du commun des hommes[,] cependant je puis dire avec verité que jamais la vüe d'aucun avantage temporel ni la vüe des grasses retributions de ce ministere ne m'a porté à aimer l'exercice d'une profession si pleine d'erreurs et d'impostures. Je n'ai jamais pû me faire au goust de la plupart de ces guâillards et plaisans messieurs qui se font un si grand plaisir de recevoir avec avidité les grasses retributions des vaines fonctions de leur faux ministere. J'avois encore plus d'aversion, de l'humeur railleuse et bouffonne de ces autres mess^{rs}, qui ne pensent qu'à se donner agreablement du bon tems avec les gros revenus des bons benefices qu'ils possèdent, qui se raillent plaisamment entre eux des misteres, des maximes et des ceremonies vaines et trompeuses de leur religion, et qui se moquent encore de la simplicité de ceux qui les croient, et qui dans cette creance leur fournissent si pieusement et si copieusement de quoi se divertir et vivre si bien à leur aise. Temoin ce pape (Jules 3, Leon 10) qui se moquait lui-même de sa dignité, et cet autre (Bonif. 8) qui disoit en plaisantant avec ses amis, *ah ! que nous sommes enrichis par cette fable de Christ.*

Ce n'est pas que je blame les risées qu'ils font agreablement de la vanité des misteres et des momeries de leur religion, puisque ce sont effectivement des choses dignes de risées et de mepris (bien simples et bien ignorans sont ceux qui n'en voient point la vanité), mais je blame cette aspre, cette ardante et cette insatiable cupidité qu'ils ont de profiter des erreurs publiques, et cet indigne plaisir qu'ils prennent à se railler de la simplicité de ceux qui sont dans l'ignorance, et qu'ils entretiennent eux-mêmes dans l'erreur. Si leur pretendu caractere, et si les bons benefices qu'ils possèdent, leur donnent lieu de vivre grassement et si tranquillement aux depens du public, qu'ils soient donc au moins un peu sensibles aux miseres du public, qu'ils n'aggravent point la pesanteur du joug des pauvres peuples, en multiplians par un faux zele comme font plusieurs le nombre des erreurs, et des superstitions, et qu'ils ne se moquent point de la simplicité de ceux qui par un si bon motif de pieté leur font tant de biens, et qui s'épuisent pour eux. Car c'est une ingratitude énorme et une perfidie detestable que d'en user ainsi envers des bienfaiteurs, comme sont tous / les peuples, envers les ministres de la religion, puisque ce n'est que de leurs travaux et de la sùeur de leurs corps qu'ils tirent toute leur subsistence et toute leur abondance.

Je ne crois pas, mes chers amis, vous avoir jamais donné sujet de penser que je fusse dans ces sentimens-là que je blame ici; vous auriez pû au contraire avoir remarqué plusieurs fois que j'étois dans des sentimens fort contraires, et que j'étois fort sensible à vos peines; vous auriez pu remarquer aussi que je n'étois pas des plus attaché[s] à ce pieux lucre des retributions de mon ministere, les aians souvent negligées et abandonnées lorsque j'aurois pû en profiter, et n'ayant jamais été un brigueur de gros benefices ni un chercheur de messes et d'offrandes[,] j'aurois certainement tousjours pris beaucoup plus de plaisir à donner qu'à recevoir si j'eusse eu le moien de suivre en cela mon inclination et en donnans j'aurois volontiers eu tousjours plus d'égard pour les pauvres que pour les riches, suivant cette maxime du Christ qui disoit (au raport de st Paul, *Act.*, 20.35) I qu'il vaut mieux donner que recevoir, *beatius est magis dare quam accipere*, comme aussi suivant cet avis du même Christ, qui recommandoit à ceux qui font des festins d'y appeller, non les riches qui ont le moien de rendre la pareille, mais d'y appeller les pauvres qui n'ont point le moien de rendre (Luc., 14.13). Et suivant cet autre avis du sieur de Montaigne qui recommandoit à son fils de regarder tousjours plutot vers celui qui lui tendroit les bras que vers celui qui lui tourneroit le dos (*Ess[ais]*, [III,13,] p.1112) 2 J'aurois volontiers fais aussi, comme faisoit le bon Job, dans le tems de sa prosperité. *J'étois*, disoit-il, *le pere des pauvres, j'étois l'œil de l'aveugle, le pied*

du boiteux, la main du manchot, la langue du muet, Pater eram pauperum oculus fui coeco et pes claudo. Et j'aurois volontiers ravis aussi bien que lui la proie des mains des mechans et je leur aurois aussi volontiers que lui cassé les dents et brisé les macheoires, *conterebam molas iniqui, et de dentibus illius auferebam praedam* (Job 29, 15, 16). Il n'y a que les grands cœurs, disoit le sage Mentor à Telemaque, *qui sachent combien il y a de gloire à etre bon* (Telem[aque], tom. 2, p. 84).

Et à l'égard des faux et fabuleux misteres de votre religion, et de tous les autres pieux mais vains et superstitieux devoirs et exercices que votre religion vous impose, vous sçavez bien aussi, ou du moins vous avez pu assés facilement remarquer que je ne m'attachois gueres à la bigoterie, et que je ne faisais gueres /8/ d'état de vous en entretenir, ni de vous en recommander la pratique. J'étois neantmoins obligé de vous instruire de votre religion, et de vous en parler au moins quelques fois, pour m'acquitter tellement quellement de ce faux devoir auquel je m'étois engagé en qualité de curé de votre paroisse, et pour lors j'avois le déplaisir de me voir dans cette facheuse necessité d'agir et de parler entierement contre mes propres sentimens, j'avois le déplaisir de vous entretenir moi-même dans des sottes erreurs et dans des vaines superstitions et des idolatries que je haïssois, que je condamnois et que je detestois dans le cœur; mais je vous proteste que ce n'étoit jamais qu'avec peine et avec une extreme repugnance que je le faisais; ce pourquoi aussi je haïssois grandement toutes ces vaines fonctions de mon ministere et particulièrement toutes ces idolatriques et superstitieuses celebrations de messes, et ces vaines et ridicules administrations de sacremens que j'étois obligé de vous faire. Je les ai mille et mille fois maudi[t]s dans le cœur, lorsque j'étais obligé de les faire, et particulièrement lorsqu'il me les falloit faire avec un peu plus d'attention, et avec un peu plus de solemnité qu'à l'ordinaire; car voians pour lors que vous vous rendiez avec un peu plus de devotion à vos églises, pour y assister à quelques vaines solemnités; ou pour entendre avec un peu plus de devotion, ce que l'on vous fait accroire être la parole de Dieu même, il me sembloit que j'abusois d'autant plus indignement de votre bonne foy, et que j'en étois par consequent d'autant plus digne de blame et de reproches, ce qui augmentoit tellement mon aversion contre ces sortes de ceremonieuses et pompeuses solemnités et fonctions vaines de mon ministere, que j'ai été cent et cent fois sur le point de faire indiscretement éclater mon indignation, ne pouvans presque plus dans ces occasions-là, cacher mon ressentiment, ni retenir dans moi-même l'indignation que j'en avois. J'ai cepandant fais en sorte de la retenir, et je tacherai de la retenir jusques à la fin de mes jours, ne voulant pas m'exposer durant ma vie à l'indignation des prêtres, ni à la cruauté des tyrans,

qui ne trouveroient point, ce leur sembleroit-il, de tourmens assez rigoureux pour punir une telle pretendüe temerité. Je suis bien aise, mes chers amis, de mourir aussi paisiblement que j'ai vecu, et d'aillieurs ne vous aians jamais donné sujet de me souhaiter du mal, ni de vous resjouir s'il m'en arrivoit aucun, je ne crois pas aussi que vous seriez bien aise de me voir persecuter et tyranniser pour ce sujet, ce pourquoi j'ai resolu de garder le silence là-dessus jusques à la fin de mes jours.

Mais puisque cette raison m'oblige presentement de me taire, je ferai au moins en sorte, de vous parler après ma mort; c'est dans ce dessein que je commence à écrire ceci pour vous desabuser, comme j'ai dis, autant qu'il seroit en mon pouvoir, de toutes les erreurs, de tous les abus et / de toutes les superstitions dans lesquelles vous avez été élevés et nourris et que vous avez pour ainsi dire sucées avec le lait. Il y a assés long tems que les pauvres peuples sont miserablement abusés dans toute sorte d'idolatries et de superstitions, il y a assés long tems que les riches et que les grands de la terre pillent et oppriment les pauvres peuples, il seroit tems de les delivrer de ce miserable esclavage où ils sont, il seroit tems de les desabuser partout, et de leur faire connoitre partout la verité des choses; et si, pour adoucir l'humeur grossiere et farouche du commun des hommes, il a fallut autres fois comme on le pretend, les amuser et les abuser par de vaines et superstitieuses pratiques de religions, affin de les tenir plus facilement en bride par ce moien là, il est certainement encore plus necessaire maintenant de les desabuser de toutes ces vanités-là, puisque le remede dont on s'est servis contre le premier mal est devenu avec le tems pire que le premier mal par l'abus que l'on en a fait.

Ce seroit à faire à tous les gens d'esprit et à ceux qui sont les plus sages et les plus éclairés à penser serieusement à travailler fortement à une si importante affaire que celle-là en desabusant partout les peuples des erreurs où ils sont, en rendant partout odieuse et meprisable l'autorité excessive des grands de la terre, en excitans partout les peuples à secoüer le joug insupportable des tyrans, et en persuadans generalement à tous les hommes, ces deux importantes et fondamentales verités: 1° que pour se perfectionner dans les sciences et dans les arts, qui sont ce à quoi les hommes doivent principalement s'employer dans la vie, ils ne doivent suivre que les seules lumieres de la raison hamaine; 2° que pour établir de bonnes loix, ils ne doivent suivre que les seules regles de la prudence et de la sagesse humaine, c'est-à-dire les regles de la probité, de la justice et de l'équité naturelle, sans s'amuser vainement à ce que disent des imposteurs, ni à ce que font des idolatres et superstitieux deicoles: ce qui procureroit generalement à tous les hommes mil et mil fois plus de biens, plus de

contentement et plus de repos de corp[s] et d'esprit que ne sçauroient faire toutes les fausses maximes, ni toutes les vaines pratiques de leurs superstitieuses religions.

Mais puisque personne ne s'avise de donner ces éclaircissemens-là aux peuples, ou plutot puisque personne n'ose entreprendre de le faire, ou même puisque les ouvrages et les écrits de ceux qui auroient desjà voulûs l'entreprendre ne paroissent pas publiquement dans le monde, que personne ne les voit, qu'on les supprime à dessein, et qu'on les cache expres aux peuples, affin qu'ils ne les voient point, et qu'ils ne decouvrent point, par leur moien, les erreurs, les abus et les impostures dont on les entretient, et qu'on ne leur montre au contraire que les livres et les écrits d'une multitude de pieux ignorans /9/ ou d'hipocrates seducteurs, qui sous ombre de pieté ne se plaisent qu'à entretenir, et même à multiplier les erreurs et les superstitions, puis dis-je que cela est ainsi, et que ceux qui par leur science et par leur bel esprit seroient les plus propres à entreprendre et à executer heureusement pour les peuples un si bon et un si loüable dessein que seroit celui de les desabuser de toutes erreurs et de toutes superstitions, ne s'attachent eux-mêmes dans les ouvrages qu'ils donnent au public qu'à favoriser, qu'à maintenir et à augmenter le nombre des erreurs, et à aggraver le joug insupportable des superstitions, au lieu de tacher de les abolir et de les rendre meprisables, et qu'ils ne s'attachent aussi qu'à flatter eux-mêmes les grands, à leur donner lachement mille loüanges indignes, au lieu de blamer hautement leurs vices et de leur dire genereusement la verité; et qu'ils ne prennent un si lache et un si indigne party que par des vues basses et des indignes complaisances, ou par de laches motifs de quelques interests particuliers, comme pour mieux faire leur cour et pour en mieux valoir, eux, et leurs familles, ou leurs associés... etc., j'essaierai moi, tout foible et tout petit genie que je puisse avoir, j'essaierai ici, mes chers amis, de vous decouvrir ingenuement les verités que l'on vous cache; j'essaierai de vous faire clairement voir la vanité et la fausseté de tous ces pretendus si grands, si saints, si divins et si redoutables misteres que l'on vous fait adorer; comme aussi la vanité et la fausseté de toutes ces pretendues si grandes et si importantes verités, que vos pretres, que vos predicateurs et que vos docteurs vous obligent si indispensablement de croire, sous peine, comme ils disent, de damnation éternelle: j'essaierai, dis-je, de vous en faire voir la vanité, et la fausseté.

Que les prêtres, que les prescheurs, que les docteurs et que tous les fauteurs de tels mensonges, de telles erreurs et de telles impostures s'en scandalisent, et qu'ils s'en fâchent tant qu'ils voudront apres ma mort, qu'ils me traitent alors s'ils veulent, d'impie, d'apostat, de blasphémateur et d'athée, qu'ils me donnent pour lors, tant d'injures et tant de maledictions

qu'ils voudront, je ne m'en embarasse gueres, puisque cela ne me donnera pas la moindre inquietude du monde; pareillement qu'ils fassent pour lors de mon corp[s] tout ce qu'ils voudront; qu'ils le dechirent, qu'ils le hachent en pieces, qu'ils le rotissent, ou qu'ils le fricassent, et qu'ils le mangent même encore s'ils veulent, en quelle sauce ils voudront, je ne m'en met nullement en peine; je serai pour lors entierement hors de leurs prises, rien ne sera plus capable de me faire peur. Je prevois seulement que mes parans et amis pourront, dans cette occasion-là, avoir du deplaisir et du chagrin, de voir et d'entendre tout ce que l'on pourra dire ou faire indignement de moi ou contre moi après ma mort. Je leur épargnerois effectivement volontiers ce deplaisir, mais cette consideration forte qu'elle soit, ne me retiendra cependant point, le zele de la verité et de la justice et le / zele du bien public aussi bien que la haine et l'indignation que j'ai de voir les erreurs et les impostures de la religion, aussi bien que l'orgueil et l'injustice des grands, si imperieusement et si tyranniquement dominer sur la terre, l'emporteront dans moi, par-dessus toutes autres considerations particulieres, si fortes qu'elles puissent être. D'ailleurs je ne pense pas mes chers amis que cette entreprise-ci me doive rendre si odieux, ni m'attirer tant d'ennemis que l'on pourroit penser; je pourrois peut-etre me flatter que si cet écrit, tout informe et tout imparfait qu'il est (pour avoir été fait à la hate, et écrit avec precipitation) passoit plus loin que vos mains et qu'il eut le sort de devenir public, et que l'on y examina bien tous mes sentimens et toutes les raisons sur lesquelles ils seront fondés, j'aurois peut-être (au moins parmi les gens d'esprit et de probité) autant de favorables approbateurs que j'aurois aillieurs de mauvais censeurs. Et je puis dès maintenant dire que plusieurs de ceux qui par leur rang, ou par leur caractere, ou par leur qualité de juges et de magistrats ou autrement, seroient par respect humain obligés de me condamner exterieurement devant les hommes, m'approuveront interieurement dans leur cœur.

— 3 —

TOUTES LES RELIGIONS NE SONT QU'ERREURS,
QU'ILLUSION ET IMPOSTURES

Sachez donc, mes chers amis, sachez que ce n'est qu'erreurs, abus, illusions et impostures, de tout ce qui se debite et de tout ce qui se pratique dans le monde pour le culte et l'adoration des dieux; toutes les loix et les ordonnances qui se publient sous le nom et l'autorité de Dieu, ou des dieux, ne sont veritablement que des inventions humaines non plus que tous ces beaux

spectacles de feste et de sacrifices, ou d'offices divins et toutes ces autres superstitieuses pratiques de religion et de devotion, qui se font en leur honneur; toutes ces choses-là dis-je, ne sont que des inventions humaines, qui ont été, comme j'ai desjà remarqué inventées par des fins et rusés politiques, puis cultivées et multipliées par des faux seducteurs et par des imposteurs, ensuite reçues aveuglement par des ignorans et puis enfin maintenues et autorisées par les loix des princes et des grands de la terre qui se sont servi de ces sortes d'inventions humaines pour tenir plus facilement par ce moyen là, le commun des hommes en bride et faire d'eux tout ce qu'ils voudroient. Mais dans le fond toutes ces inventions là ne sont que des brides à veaux, comme disoit le s^r de Montaigne (*Ess[ais]*, p. 345), car elles ne servent qu'à brider l'esprit des ignorans et des simples; les sages ne s'en brident point et ne s'en laissent point brider, parce qu'il n'appartient en effet qu'à des ignorans et à des simples d'y ajouter foy et de se laisser conduire par là. Et ce que je dis ici en general de la vanité et de la fausseté des religions /10/ du monde, je ne le dis pas seulement des religions paiennes et étrangères que vous regardez desjà comme fausses, mais je le dis également de votre religion chretienne, parce qu'en effet, elle n'est pas moins vaine, ni moins fausse qu'aucune autre et je pourrois même dire en un sens qu'elle est peut-être même encore plus vaine et plus fausse qu'aucune autre, parce qu'il n'y en a peut-être point de si ridicule, ni de si absurde dans ses principes et dans ses principaux points que celle-là, ni qui soit si contraire à la nature même et à la droite raison. C'est ce que je vous dis, mes chers amis, affin que vous ne vous laissiez point tromper davantage par les belles promesses qu'elle vous fait des pretendües recompenses éternelles d'un paradis qui n'est qu'imaginaire, et que vous mettiez aussi vos esprits et vos cœurs en repos contre toutes les vaines craintes qu'elle vous donne des pretendus chatimens éternels d'un enfer qui n'est point; car tout ce que l'on vous dis de si beau et de si magnifique de l'un, et de si terrible et si effroiable de l'autre, n'est que fable; il n'y a plus aucun bien à esperer, ni aucun mal à craindre après la mort; profitez donc sagement du tems, en vivans bien et en jouïssans sobrement, paisiblement et joieusement si vous pouvez, des biens de la vie et des fruits de vos travaux, car c'est là votre partage et le meilleur parti que vous puissiez prendre, puisque la mort mettant fin à la vie, met également fin à toute connoissance et à tout sentiment de bien et de mal.

Mais comme ce n'est point le libertinage (comme l'on pourroit penser) qui me fait entrer dans ces sentimens-là, mais que c'est seulement la force de la verité et l'évidence du fait qui m'en fait convaincre, et que je ne demande pas et que je ne voudrois pas même que personne de vous, ni aucun autre, me crû[t] seulement sur ma parole, en chose qui seroit de si grande

importance, et que je desire au contraire de vous faire connoître à vous mêmes la vérité de tout ce que je viens de dire, par des raisons et par des preuves claires et convaincantes; je vais vous en proposer ici d'aussi claires et convaincantes qu'il y en puisse avoir dans aucun genre de science; et je tacherai de vous les rendre si claires et si intelligibles que pour peu que vous aiez de bon sens, vous comprendrez aisément que vous êtes effectivement dans l'erreur et que l'on vous en impose grandement au sujet de la religion, et que tout ce que l'on vous oblige de croire, comme par foy divine, ne merite seulement pas que vous y adjoutiez aucune foy humaine.

— 4 —

PREMIERE PREUVE
DE LA VANITÉ ET DE LA FAUSSETÉ DES RELIGIONS,
QUI NE SONT TOUTES QUE DES INVENTIONS HUMAINES

Voici la première de mes raisons et de mes preuves. Il est clair et évident que c'est abus, erreur, illusion, mensonge et imposture que de vouloir faire passer des loix et des institutions purement / humaines, pour des loix et pour des institutions toutes surnaturelles et divines; or il est certain que toutes les religions qui sont dans le monde, ne sont comme j'ai dit que des inventions et des institutions purement humaines, et il est certain que ceux qui les ont premièrement inventées, ne se sont servis du nom et de l'autorité de Dieu que pour faire d'autant mieux et plus facilement recevoir les loix et les ordonnances qu'ils vouloient établir. Que cela soit vrai au moins à l'égard de la plus part des religions, il faut necessairement en convenir, ou il faut reconnoître que la plus part des religions sont véritablement des institutions divines; on ne peut pas dire que la plus part des religions soient véritablement des institutions divines, car comme toutes ces différentes religions sont contraires et opposées les unes [aux] autres, et qu'elles se condamnent même les unes les autres, il est évident qu'étantes contraires dans leurs principes et dans leurs maximes, ou dans leurs principaux points, elles ne peuvent être toutes véritables, ni par consequent venir toutes d'un même principe de vérité qui soit Dieu. Ce pourquoi aussi nos christicoles romains, qui condamnent tous les autres reconnoissent et sont obligés de reconnoître eux-mêmes qu'il ne peut y avoir au plus qu'une seule véritable religion, laquelle ils n'ont garde de manquer de pretendre que c'est la leur; en consequence de quoi, ils tiennent pour maxime fondamentale de leur doctrine et de leur creance qu'il n'y a qu'un seul Seigneur, qu'une seule foy, qu'un seul bateme, qu'un seul Dieu

et qu'une seule Eglise catholique, apostolique et romaine, hors laquelle ils prétendent qu'il n'y a point de salut (*Ephes.* 4.5.6). D'où je tire cette conséquence évidente, qu'il est donc certain qu'au moins la plus part des religions du monde ne sont purement, comme j'ai dis, que des inventions humaines, et que ceux qui les ont premièrement inventées ne se sont servis du nom et de l'autorité de Dieu que pour mieux faire recevoir les loix et les ordonnances qu'ils vouloient établir et pour se faire en même tems eux-mêmes plus honorer, plus craindre et plus respecter des peuples qu'ils avoient à conduire et auxquels ils vouloient en imposer par cette ruse. Voici comme un auteur judicieux parle de ceci.

*Quand je vois, dit-il, le genre humain divisé en tant de religions qui se contrarient et se condamnent les unes les autres; quand je vois, dit-il, que chaque'un travaille vigoureusement à la propagation de la sienne et qu'il y emploie ou l'artifice, ou la violence, et que cependant il y a si peu de gens, pour ne pas dire personne, qui fasse connoître par leur pratique, qu'ils croient ce qu'ils professent avec tant d'ardeur, peu s'en faut, dit-il, que je ne croie que tant de cultes differens, ont été d'abord inventés par des politiques; chaque'un accomodant son model aux inclinations des peuples, qu'ils avoient dessein de tromper. Mais lorsque je considere (ajoute t'il) d'un autre côté, qu'il paroît quelque chose de si naturel et de si peu fardé, dans le zele furieux et dans l'opiniatreté insurmontable de la plus part des gens, je suis prest, dit-il, de /11/ conclure après Cardan, que toute cette varieté de religions depend de la differente influence des astres; et il y a, dit-il, dans chaque religion, une si égale apparence de verité et de fausseté, que je ne sçaurois, dit-il, selon la raison humaine, en faveur de laquelle je pourrois me determiner. (*Esp[ion] tur[c]* [de Jean-Paul Marana, éd. 1739, p.374] tom. 3. let. 78).*

On sçait que ç'a été par cet artifice dont j'ai parlé et par cette ruse que Numa Pompilius, roy des Romains, adoucit les mœurs rudes et farouches de ce peuple, amollissans peu à peu, dit un auteur [Gabriel Naudé] la dureté et la ferocité de leurs cœurs par des doux et pieux exercices de religions, ausquels il les accoutumoit par festes, danses, chansons, sacrifices, processions et autres semblables exercices de religion, qu'il leur faisoit faire et qu'il faisoit aussi lui-même sous pretexte d'honorer les dieux; il leur enseigna aussi la maniere de faire des sacrifices, il institua pour cela des ceremonies toutes particulieres, qu'il appella saintes et sacrées, et établit des prêtres, pour vaquer spécialement à tout ce qui regarderoit l'honneur et le service des dieux, leur faisans accroire que tout ce qu'il faisoit et que tout ce qu'il leur commandoit, venoit de la part des dieux mêmes et que c'étoit la nymphe, ou la deesse Egerie, qui lui reveloit

toutes les volontés des dieux.

Pareillement on sçait que Sertorius, fameux chef des armées d'Espagne, se servit d'un semblable artifice, pour disposer de ses troupes à sa volonté, ce qu'il fit facilement en leur persuadans que sa biche blanche, qu'il tenoit tousjours auprès de lui, lui apportoit de la part des dieux, tous les conseils qu'il prenoit. Zoroastre roi des Bactriens, pratiqua la même chose à l'égard de ses peuples, en leur persuadans que les loix qu'il leur donnoit venoient du Dieu Oromasis. Trismegiste, roy des Egyptiens, leur donna pareillement ses loix, sous le nom et sous l'autorité du dieu Mercure. Zamolxis, roy des Scythes, publia les siennes à ses peuples sous le nom de la deesse Vesta. Minos, roy de Candie, publia les siennes sous le nom du dieu Jupiter ([Moréri] *Dict[ionnaire] hist[orique]*). Charondas, législateur des Colcides publia aussi ses loix sous le nom du dieu Saturne. Licurgue législateur des Lacedemoniens publia les siennes sous le nom du dieu Apollon. Dracon et Solon, législateurs des Atheniens, publièrent pareillement leurs loix sous le nom de la deesse Minerve... et autres de même; car il n'y avoit presque point de nations en ce tems-là qui n'eut ses dieux à sa fantaisie. Moyses, législateur des Juifs, publia aussi ses loix, sous le nom d'un dieu qui lui étoit, disoit-il, apparut dans un buisson ardent. Jesus, fils de Marie, surnommé le Christ et chef de la secte et religion chretienne dont nous faisons profession, assuroit pareillement les siens, c'est-à-dire ses disciples, qu'il n'étoit point venu de lui-même, mais qu'il avoit été envoyé de / Dieu son Pere et qu'il ne faisoit que dire et faire ce que son Pere lui avoit ordonné de dire ou de faire. *Et sicut mandatum dedit mihi Pater sic facio*, disoit-il (*Joan.*, 8.41; *Joan.*, 5.24; *Joan.*, 12.40-; *Joan.*, 14.31). Simon surnommé le magicien abusa long tems les peuples de Samarie en leur persuadans tant par ses paroles que par ses artifices et enchantemens qu'il étoit quelque chose de grand, de sorte que tous ceux qui l'entendoient parler depuis le premier jusques au dernier, l'appelloient la grande vertu de Dieu, *Hic est virtus Dei quae vocatur magna*, disoient ils (*Act.*, 8.10). Menandre, son disciple, se disoit être le sauveur envoyé du ciel pour le salut des hommes. Enfin sans parler de plusieurs autres, ç'a été aussi par ce même artifice de tromperie et d'imposture que ce tant renommé faux prophete Mahomet, a établi ses loix et sa religion par tout l'Orient, faisant accroire à ses gens qu'elles lui avoient été envoyées du ciel par l'ange Gabriel... etc. Tous ces exemples et plusieurs autres semblables que l'on pourroit rapporter, montrent assés clairement que toutes ces differentes sortes de religions que l'on voit et que l'on a vû[es] dans le monde, ne sont veritablement que des inventions humaines, pleines d'erreurs, de mensonges, d'illusions et d'impostures; ce qui a donné lieu au judicieux François, le s^r de Montaigne, de dire que ce moien-là a été *praticqué par tous les legislatureurs, qu'il n'est*

police et gouvernement, qu'il n'y ait quelque melange, ou de vanités ceremonieuses ou d'opinions mensongeres, qui servent de bride à tenir les peuples en office, que c'est pour cela que la plus part ont leur origine et commencement fabuleux et enrichis de misteres supernaturels; et que c'est cela même, qui les a fait favorir aux gens d'entendement (Ess[ais][II, 16] p.601).

— 5 —

RAISONS POURQUOI LES POLITIQUES SE SERVENT DES ERREURS ET DES ABUS DES RELIGIONS

Et conformément à cela le grand cardinal de Richelieu, remarque dans ses *Reflexions politiques*, que les princes ne sont en rien plus industrieux qu'à trouver des pretextes qui rendent leurs demandes plausibles, et comme celui de la religion, dit-il, fait plus d'impression sur les esprits que les autres, ils pensent avoir beaucoup avancé lorsqu'ils en peuvent couvrir leurs desseins (tom. 3, p. 31). C'est sous ce masque, dit-il, qu'ils ont souvent cachés leurs plus ambitieuses pretentions (il auroit pû ajouter encore, et leurs plus detestables actions) et à l'égard de la conduite particuliere que Numa Pompilius tint envers ses peuples, il dit que ce roy n'eut point de meilleure invention pour faire agreer ses loix et ses actions au peuple romain que de leur dire qu'il les faisoit toutes par le conseil de la nymphe Egerie, qui lui communiquoit la volonté des dieux. Il est marqué dans *l'Histoire romaine* [de Coëffeteau] que les principaux de la ville de Rome, après avoir employés inutilement toutes sortes d'artifices pour empecher que le peuple ne fut élevé aux magistratures, eu /12/ rent enfin recours au pretexte de la religion et firent accroire au peuple qu'ayant consulté les dieux sur cette affaire, ils avoient temoignés que c'était profaner les honneurs de la republique que de les communiquer à la populace, et que cela étant, ils le supplioient instamment de renoncer à cette pretention, feignans le desirer ainsi plutot pour la satisfacion des dieux, que pour leur interest particulier.

Et la raison pourquoi tous les grands politiques en usent ainsi envers les peuples, suivant leur dire, apres celui de Scœvola, grand pontife, et après celui de Varron, grand theologien en leurs tems, est parce qu'il est besoin, disent-ils, que les peuples ignorent beaucoup de choses vraies et qu'ils en croient beaucoup de fausses; et le divin Platon, comme le remarque M^r de Montaigne, dit tout detroussement en sa Republique, que pour le profit des hommes, il est

souvent besoin de les piper (Ess[ais] de Mont[aigne], [II,12] p. 479). Il semble neantmoins que les premiers inventeurs de ces saintes et pieuses fourberies, avoient encore au moins quelque reste de pudeur et de modestie, ou qu'ils ne s'avisent pas encore de porter leur ambition si haut qu'ils auroient pû la porter, puisqu'ils se contentoient pour lors de s'attribuer seulement l'honneur d'être les depositaires et les interpretes des volontés des dieux, sans s'attribuer de plus grandes prerogatives. Mais plusieurs de ceux qui sont venus ensuite, ont portés bien plus haut leur ambition; ç'auroit été trop peu pour eux de dire seulement qu'ils auroient été envoiés ou inspirés des dieux, ils se sont voulu faire des dieux eux-mêmes, ou plutot ils sont venus jusques à cet excès de folie et de presumption que de vouloir se faire regarder et honorer comme des dieux.

C'est ce qui étoit autres fois assés ordinaire aux empereurs romains, et entre autres il est marqué dans *l'Histoire romaine* [de Coëffeteau] que l'empereur Heliogabale, qui étoit le plus dissolus, le plus licentieux, le plus infame et le plus execrable qui fut jamais, osa bien neantmoins se faire mettre au rang des dieux dès son vivant même, ordonnant que parmi les noms des autres dieux que les magistrats invoquoient en leurs sacrifices ils reclamassent aussi Heliogabale qui étoit un nouveau Dieu que Rome n'avoit jamais connu. L'emper[eur] Domitien eut la même ambition; il voulut que le Senat lui fit ériger des statües toutes d'or, et commanda aussi par ordonnance publique qu'en toutes lettres et mandemens, on le publiâ[t] seigneur et dieu. L'empereur Caligula, qui fut aussi l'un des plus mechans, des plus infames et des plus detestables tyrans qui aient jamais été, voulu aussi être adoré comme un dieu, fit mettre ses statues devant celles de Jupiter, et oster la teste à plusieurs d'icelles pour y mettre la sienne, et même envoya sa statüe pour être colloquée au temple / de Jerusalem ([Moréri] *Dict[ionnaire] hist[orique]*). L'emper[eur] Commodus voulut être appelé Hercules, fils de Jupiter, le plus grand des dieux, et pour cela il se vestoit souvent de la peau d'un lion tenant en ses mains une massüe, contrefaisoit Hercules, et en cet équipage alloit rodant tant de jour que de nuit tuant plusieurs personnes.

Il s'est trouvé non seulement des empereurs, mais aussi plusieurs autres de moindre qualité et même des hommes de basse naissance et de basse fortune qui ont eu cette folle vanité et cette folle ambition de vouloir se faire croire et se faire estimer dieux, et entre autres, on dit, d'un certain Psaphon, Libien, homme inconnu et de basse naissance, qu'ayant voulu passer pour un dieu, s'avisat de cette ruse qui lui reussit assés bien pour quelque tems. Il amassa plusieurs oiseaux de diverses contrées ausquels il apprit avec grand soin de repeter souvent

ces paroles-ci: *Psaphon est un grand dieu, Psaphon est un grand dieu*. Puis aians laché et mit ces oiseaux en liberté, ils se disperserent dans toutes les provinces ou lieux circonvoisins, les uns d'un coté, les autres d'un autre, et se mirent à dire et à repeter souvent dans leurs ramages les paroles qu'ils avoient apprises, disans dans leurs ramages: *Psaphon est un grand dieu; Psaphon est un grand dieu*. De sorte que les peuples entendans ainsi parler ces sortes d'oiseaux et ignorans la fourberie commencerent à adorer ce nouveau dieu et à lui offrir des sacrifices, jusques à ce qu'enfin ils decouvrirent la fourberie et cesserent d'adorer ce dieu (Alex[andre] d'Alex[andrie] I.6 ch. 4 *Dict[ionnaire] hist[orique]*). On dit aussi qu'un certain Annon, Carthaginois, voulu[t] pour la même fin, se servir d'une semblable ruse, mais qui ne lui reussit pas si bien qu'à Psaphon, parce que ses oiseaux ausquels il avoit appris à repeter ces paroles: *Annon est un grand dieu, Annon est un grand dieu*, oublierent incontinent apres qu'ils furent lachés, les paroles qu'ils avoient apprises. Le cardinal du Perron parle, si je ne me trompe, de deux certains docteurs en theologie, dont il dit que l'un se croioit etre le Pere éternel et que l'autre se croioit être le fils de Dieu éternel. On pourroit citer plusieurs autres exemples de ceux qui ont été ainsi frappés de semblable folie ou de semblable temerité, et il y a apparence que le premier commencement de la creance des dieux ne vient que de ce que quelques hommes vains et presumptueux se sont voulu ainsi attribuer le nom et la qualité de dieu; ce qui est très conforme à ce qui est raporté dans le Livre de la Sagesse touchant le commencement du regne de l'idolatrie, et comme on le peut voir assés au long, dans le 14^e chap. dudit Livre de la Sagesse.

— 6 —

LES ANCIENS AVOIENT COUTUME DE METTRE AU RANG DES DIEUX
 LES EMPEREURS ET LES GRANDS HOMMES.
 L'ORGUEIL DES GRANDS, LA FLATTERIE DES UNS
 ET L'IGNORANCE DES AUTRES
 ONT INTRODUIT ET AUTORISÉ CET ABUS

Mais s'il s'est trouvé des hommes assés vains, assés temeraires et assés presumptueux pour vouloir s'attribuer le nom et la qualité de dieu, il /13/ s'en est certainement trouvé encore plus qui ont été assés sots pour vouloir bien la leur attribuer, soit par flatterie, soit par politique ou par lacheté, car ce n'est ordinairement que par flatterie, par politique ou par lacheté que les hommes se laissent aller à de si basses complaisances. Les flatteurs

d'Alexandre le grand vouloient lui persuader qu'il étoit de la race et du sang des dieux et qu'il étoit même fils de Jupiter. Apres que Romulus premier roi des Romains eut disparut sans sçavoir ce qu'il étoit devenu (on a cru néanmoins que les senateurs l'avoient fait mourir et qu'ils l'avoient mis en pieces parce qu'il s'étoit rendu trop odieux) ils le mirent au rang des dieux, sous le nom de Quirinus, sur le raport d'un nommé Proculus, qui disoit lui être apparut tout glorieux et armé à l'avantage.

Pareillement le Senat romain mit l'empereur Claudius second au rang des dieux et lui fit dresser une statüe d'or, auprès de celle de Jupiter. Marc Aurelle, l'un des meilleurs empereurs qui furent, fit neantmoins mettre Lucius Verus son collegue au rang des dieux et fit aussi bastir un temple à sa femme Faustine toute impudique qu'elle étoit, et le Senat lui aiant même decerné des honneurs divins, il l'en remercia (*Hist[oire] rom[aine]*, tom. 3). L'empereur Trajan qui fut un très bon et très excellent prince, fut après sa mort par ordre du Senat mi[s] au rang des dieux. Antonin le debonnaire, le plus juste et le plus moderé des princes qui aient jamais tenus l'Empire fut apres sa mort universellement regretté de tout le monde; le Senat lui decerna les honneurs divins après sa mort, et tout le monde estima, dit *l'Histoire romaine*, que jamais cette gloire n'avoit été adjudée à aucun des princes de la terre qui l'eut si bien merité que lui à cause de sa bonté, de sa pieté, de sa clemence, de son innocence et de sa moderation au gouvernement de la republique (*Hist[oire] rom[aine]*, t. 3 p. 143). Moesa aieule de l'emper[eur] Alexandre Severe fut mise apres sa mort au rang des dieux. L'empereur Adrian supporta avec tant de douleur la mort d'Antinoüs qu'il aimoit tendrement, qu'il fit bastir une ville, qu'il nomma de son nom, Antinopolis, lui dedia des autels et des statües comme à un Dieu et emploia toutes les plumes de la Grece à celebrer ses loüanges; voire même la flatterie passa si avant, que pour lui complaire les Grecs l'aïans mis au rang des dieux, publierent qu'il rendoit des oracles dans son temple, et pour comble de vanité, oserent assurer que son ame avoit été changée en une étoile qui s'étoit montrée dans le ciel incontinent après sa mort, à raison de quoi Adrian qui étoit bien aise de voir flatter sa passion, nomma cette étoile, l'astre d'Antinoüs, et aima grandement ceux qui lui donnerent cette miserable consolation dans sa douleur (*Hist[oire] rom[aine]*, t. 3, p. 108).

Du tems de l'empereur Claude, Simon le Magicien étant venu à Rome; il entra en tel credit par les impostures et illusions, qu'on lui / dressa une statüe avec cette inscription: à *Simon dieu saint*. *L'emper[eur] Auguste*, dit le s^r de Montaigne, *eut plus de temples que Jupiter, et fut, dit-il, servi avec autant de religion, et creance de miracles* (*Ess[ais]*, [II, 12] p. 498). Le roy Herodes s'étant un jour revestu de ses habits roiaux et faisans harangue à son

peuple étant assis sur son trosne, les peuples furent si charmés de son éloquence et de l'éclat de sa roiale majesté qu'ils le regarderent comme un dieu et s'écrierent en disant: c'est là le discour[s] d'un dieu et non pas d'un homme, *populus a tem acclamabat, dei voces, et non hominis* (*Act.* 12.21, 28). Enfin, c'étoit l'ordinaire des empereurs romains de se faire mettre au rang des dieux, et même les plus mechans et les plus detestables s'y faisoient mettre comme il est marqué dans *l'Histoire romaine*.

— 7 —

ILS CROIOIENT QUE LES HOMMES
 POUVOIENT DEVENIR DES DIEUX
 APRÈS LEUR MORT

Pareillement c'étoit anciennement la coutume des peuples de deifier et de mettre au rang des dieux ceux qui avoient excellés en quelques rares vertus, ou qui avoient rendus quelques notables services, ou quelques bienfaits considerables à leurs païs; c'est ce qui a donné lieu au sieur de Montaigne, de dire fort judicieusement que *l'homme est bien insensé, il ne scauroit forger un ciron, et il forge des dieux à douzaines, et non seulement il les forge à douzaines mais il les forge même à milliers et marque precisement jusques où s'étend leur puissance, qui de ces dieux si plaisamment forgés par l'antiquité sont vieux et cassés, dit-il, qui sont mariés, qui ne le sont point, qui sont jeunes et vigoureux, qui guérit les chevaux, qui les hommes, qui [la] tigne, qui la toux, qui une sorte de galle, qui une autre, qui fait naitre les raisins, qui les eaux, qui a la charge de la paillardise, qui de la marchandise, à chaque race d'artisan un dieu, et il en est, dit-il, de si chetifs et populaires (car leur nombre étoit autrefois si grand qu'il montoit bien au moins jusques à trente six mil) il[s] en entassoient bien, dit-il, cinq ou six mil à produire un seul épis de bled, ils en mettoient trois à une porte, un à huis, un aux gonds, et un au seuil, quatre à un enfant, un qu'ils faisoient protecteur de son maillot, un autre de son boire, un autre de son manger, et un autre de son teter, lesquels tous étoient adorés par diverses sortes d'adorations; de sorte que c'est pitié, disoit le s^r de Montaigne, de voir que les hommes se pipent eux-mêmes de leurs propres singeries et inventions, comme les enfans, dit-il, qui s'effraient eux-mêmes des mêmes visages qu'ils ont barboüillés à leurs compagnons. *Quod finxere timent* (*Ess[ais][II, 12]* , 498).*

Il n'y a chose, dit Pline qui demontre plus l'imbecillité des hommes *que de vouloir*

assigner quelque image ou effigie à la divinité. C'est grande sottise, dit-il, de croire qu'il y en ait; et encore plus grande rage d'établir des dieux selon les vertus et les vices des hommes, comme chasteté, concorde, esperance, honneur, clemence, verité, /14/ foy, etc., mais toutes ces deités viennent, ajoute-t'il, de ce que les hommes fragiles, et chargés de travaux aians devant les yeux leur pauvreté et infirmité, adoroient respectivement les choses dont ils avoient plus de besoin, de là vint, continue t'il, que les dieux commencerent à changer de nom, selon la devotion des regions, et qu'en une même region, on trouvoit une infinité de dieux, entre lesquels mêmes on mettoit les dieux infernaux, les maladies, et toutes sortes de pestes, de la crainte que l'on en avoit. De ces superstitions, dit le même auteur, sont sortis le temple de la fièvre, qui fut fondé et consacré au palais, et celui d'Orbonne deesse qui faisoit mourir les petits enfants; auprès du temple des genies et esprits familiers, continue-t'il, est le temple de mauvaise fortune, qui est sur le mont Esquilin: et par ainsi ce n'est de merveille, dit-il, si l'on trouve plus de dieux au ciel que d'hommes sur la terre, attendu, dit-il, que chacun forge de soi-même autant de dieux que sa fantaisie lui porte, et que les hommes prennent, et choisissent pour patrons plusieurs dieux ausquels ils donnent les noms et titres de Jupiter, de Junon, de Saturne, de Mars et quantité d'autres, car anciennement, dit ce même auteur, on avoit coutume de colloquer au rang des dieux ceux et celles, qui s'adonnoient particulièrement à bien faire au monde, en signe de reconnoissance de leurs bienfaits (Plin[e le Jeune] 1.2 ch. 7). Et de là sont venus tous les differens noms des dieux et des deesses que les Romains ont adorés sous les noms de Saturne, de Jupiter, de Mars, de Mercure, d'Appollon, d'Esculape, etc., et tous ces autres noms de deesses, qu'ils adoroient sous les noms de Junon, de Diane, de Ceres, de Minerve, de Pallas, de Venus, etc.; car il est certain que toutes ces belles divinités là , ne sont que des productions de la vanité et de la folie des hommes.

Il s'est trouvé même des nations si prodigieusement aveuglées dans la superstition, qu'elles ont attribuées la divinité à des vilaines et sales bestes, comme à des chiens, à des chats, à des bœufs, à des serpens... etc., et même à des choses inanimées, comme au feu, au soleil, à la lune, aux étoiles, aux pierres, aux bois... etc.; et de toutes ces vaines opinions là, le S^r de Montaigne n'en trouvoit point, disoit-il, de plus folle et de plus ridicule que celle qui attribuoit la divinité à l'homme: *pourquoi, disoit-il, faire de nous des dieux comme l'antiquité a fait, cela, disoit-il, surpasse l'extreme foiblesse du discours. J'eusse, disoit-il encore, plutot suivis ceux, qui adoroient le serpens, le chien ou le bœuf, d'autant que leur nature nous est moins connue, et avons plus de loy d'imaginer ce qu'il nous plait de ces bestes là, et leur*

attribuer des facultés extraordinaires. Mais d'avoir fait des dieux, dit-il, de notre chetive condition de laquelle nous devons connoître l'imperfection, leur avoir attribué le desir, la colere, les vengences, les generations, l'amour, / la jalousie, nos membres, et nos os, nos fievres et nos plaisirs, nos morts et nos sepultures, comme aussi avoir attribué la divinité non seulement à la foy, à la vertu, à l'honneur, à la paix, à la concorde, à la liberté, à la victoire, à la pieté... etc., mais aussi à la volupté, à la fraude, à la mort, à l'enuie, à la vieillesse, à la misere, à la peur, à la fieure, à la mal fortune et aux autres miseres de cette vie fresle et caduque, il faut, dit-il, que cela soit parti d'une merveilleuse ivresse de l'entendement humain (Ess[ais][II, 12] p. 484).

C'est de quoi Agesilaüs surnommé le grand, roy de Thessalie, se moqua assés plaisamment, car les Thessaliens lui étans venus temoigner un jour qu'en reconnoissance des bienfaits qu'ils auroient reçus de lui ils l'auroient canonisés et mis au rang des dieux: *vostre nation*, leur dit-il, *a-t'elle pouvoir de faire dieu qui bon lui semble ? Si cela est, faites en un pour voir, de quelqu'un de vous, et puis quand j'aurai vû comme il s'en sera bien trouvé, je vous dirai grand merci de votre office.* Les Egyptiens deffendoient sur peine de mort que nul n'eut à dire que Serapis et Isis qui étoient leurs dieux, eussent été autres fois des hommes, et nul n'ignoroit qu'ils ne l'eussent été, et leur effigie représentée le doigt sur la bouche signifioit, dit Varron, cette ordonnance misterieuse à leurs prêtres de taire leur origine mortelle, comme par raison nécessaire, affin de ne point aneantir leur veneration. Les chretiens sont dans des sentimens bien contraires; ils font gloire de prescher la naissance, la pauvreté, la misere, les persecutions et même la mort honteuse et ignominieuse de leur dieu Christ.

ORIGINE DE L'IDOLATRIE

On dit que le premier inventeur de ces fausses divinités fut un nommé Nisus, fils de Bel, premier roy des Assyriens, environ le tems de la naissance du patriarche Isaac, vers l'an du monde selon les Hebreux deux mil un cent et un, qui après la mort de son pere, lui erigea une idole, qui prit par apres le nom de Jupiter, qu'il a voulu être adoré de tous comme un dieu, et de là, dit-on, sont provenües toutes les idolatries qui se sont repandües dans le monde.

Cecrops, premier roy des Atheniens fut ensuite le premier qui invoqua ce Jupiter, ordonnant de lui faire des sacrifices dans ses Etats, et ainsi il fut auteur de toutes les autres idolatries qui y furent depuis reçues. Janus qui étoit un très ancien roy d'Italie, fut selon Macrobe, le premier, qui y dedia des temples aux dieux et leur fit offrir des sacrifices, et comme il étoit le premier qui avoit donné la connoissance des dieux à ses peuples, il fut pareillement après sa mort reconnu d'eux et adoré comme dieu, de telle façon que les Romains ne sacrifioient jamais à aucun autre dieu, qu'ils n'invocassent premierement ce Janus. Les auteurs mêmes que nos christicoles appellent saints et sacrés, parlent à peu près de la même maniere touchant l'invention et l'origine de toutes /15/ ces fausses divinités, et non seulement ils en attribuent l'origine et l'invention aux hommes, mais ils disent même encore que l'invention et que l'adoration de ces fausses divinités-là sont la cause, la source et l'origine de toutes les mechancetés qui se sont repandües dans le monde, car il est dit dans leur Livre de la Genese que ce fut un nommé Enos fils de Seth, petit-fils d'Adam selon eux, qui commença à invoquer le nom de Dieu, *iste coepit invocare nomen Domini (Gen., 4.26)*. Et dans leur Livre de la Sagesse, il est dit expressement que l'invocation et que le culte des idoles ou des fausses divinités est l'origine, la cause, le commencement et la fin de tous les maux qui sont dans le monde: *infandorum enim idolorum cultura, omnis mali causa est, et initium et finis (Sap., 14.27)*.

Voici comme ces mêmes pretendus s[ain]ts Livres parlent de l'invocation de ces fausses divinités et de leur commencement. *Un pere, marquent ils, se trouvant extremement affligé de la mort de son fils, fit faire son image pour tacher de se consoler de sa perte, en regardant cette image qu'il ne consideroit d'abord que comme l'image de son fils bien aimé que la mort lui avoit enlevé, mais s'étant peu après laissé aveugler par un excès d'amour, envers ce fils, et envers l'image et le portrait qu'il en avoit fait tailler, il commença à regarder, et à adorer comme un dieu ce qu'il ne regardoit auparavant que comme l'image et le portrait d'un homme mort, ordonna à ses domestiques de l'honorer, de lui offrir des sacrifices, et enfin de lui rendre des honneurs divins (ib. v. 15)*. Cette mauvaise pratique s'étant ensuite communiquée, et repandue partout aillieurs, passa bientôt en coutume, l'erreur particulier[e] devint une erreur public; et enfin cette coutume passa si bien en force de loy, qu'elle fut confirmée et autorisée par les commandemens des princes et des tyrans, qui obligerent leurs sujets sous des rigoureuses peines, d'adorer les statues de ceux qu'ils mettoient ou qu'ils faisoient mettre au rang des dieux.

Cette idolatrie, disent les mêmes Livres, s'étendit si loin que les peuples éloignés du prince se faisoient apporter son image, se consolant de son absence par la presence de son image à laquelle ils rendoient les mêmes honneurs, et les mêmes adorations qu'ils auroient faits à leur prince s'il eut été present. La vanité et l'adresse des peintres et des sculpteurs, continüent les mêmes Livres, ne contribua pas peu au progrès de cette detestable idolatrie (ib. v. 18); car comme ils travailloient à l'envi les uns des autres, pour faire des belles statues, la beauté de leur travail attira à leurs ouvrages l'admiration, et l'adoration des foibles et des ignorans, de sorte que les peuples, dont il est facile d'abuser la simplicité, se laissant aisement seduire par la beauté de l'ouvrage, s'imaginoient qu'une belle statue ne pouvoit etre que la representation d'un dieu, et pensoient que celui qu'ils n'avoient estimé jusques alors / que comme un homme, devoit etre adoré et servi comme un dieu 1. Voila, disent ces saints et sacrés Livres de nos christicoles mêmes, comme l'idolatrie, qui est la honte, et l'opprobre de la raison humaine, est entrée dans le monde par l'interest des ouvriers, par la flatterie des sujets, par l'ignorance des peuples, et par la vanité des princes et des roys de la terre qui ne pouvans retenir leur autorité dans des justes bornes, ont donnés le nom de dieu à des idoles de pierre et de bois, ou à des idoles d'or et d'argent, à l'honneur desquelles idoles ils celebroident des festes, pleines d'extravagances et de folies, et ausquelles ils offroident des sacrifices pleins d'inhumanité, en leur immolans cruellement leurs propres enfans, et appelloient paix l'ignorance où ils étoient, quoyqu'elle les rendit plus miserables et plus malheureux que n'auroit pu faire la plus mechante guerre, tot et tanta mala pacem appellans. Enfin disent ces mêmes Livres de la Sagesse, le culte et l'adoration de ces detestables idoles est la cause, le commencement, le progrès et le comble de tous les vices et de toutes sortes de mechancetés: infandorum enim idolorum cultura omnis mali causa est, et initium et finis (Sap., 14.27).

Tous ces temoignages que je viens de rapporter nous font clairement voir non seulement que toutes les religions qui sont ou qui ont été dans le monde, ne sont et n'ont jamais été que des inventions humaines; mais ils nous font encore clairement voir que toutes les divinités que l'on y adore ne sont que de la fabrique et de l'invention des hommes, et que c'est de l'adoration même de ces fausses divinités que procedent tous les plus grands maux de la vie, *omnis mali causa est et initium et finis*. Et ce qui confirme d'autant plus cette verité, c'est que l'on ne voit nulle part et que l'on n'a jamais vu nulle part qu'aucune divinité se soit publiquement et manifestement montrée aux hommes, ni qu'aucune divinité leur ait jamais publiquement et manifestement donné par elle-même aucune loy, ni fait aucun precepte et commandement.

Regardez, dit le s^r de Montaigne, le registre que la philosophie a tenu depuis plusieurs milliers d'années des affaires celestes et divines, les dieux, dit-il, n'ont jamais agis et n'ont jamais parlés que par les hommes, et même par quelque homme particulier seulement, encore n'étoit ce qu'en secret, et comme en cachette, et le plus souvent même ce n'étoit que la nuit par imagination et en songe (Ess[ais][II, 12] p.501), comme il est clairement marqué dans les Livres de Moises reçus et approuvés par nos christicoles. Voici comme ils font parler leur Dieu: s'il y a quelque prophete entre vous, dit Dieu, je lui apparoitrai pendant la nuit et lui parlerai en songe, si quis fuerit inter vos propheta domini, in visione apparebo ei, vel per somnium loquar ad illum (Num.,12.6). Ce fut effectivement ainsi qu'il est dit qu'il parla à Samüel, lorsqu'il l'appella (1 Reg., 3.4): C'est ainsi qu'il est marqué qu'il apparut et qu'il a parlé à plusieurs autres, si on en veut croire nos superstitieux /16/ deicoles et christicoles qui chantent dans une de leurs solemnités ces paroles ci qu'ils tirent de leur Livre de la Sagesse: Pendant la nuit lorsque tout est dans le silence, votre Parole, Seigneur, se fait entendre du plus haut des cieus, dum enim medium silentium tenerent omnia, et nox in suo cursu medium iter haberet, omnipotens sermo tuus de caelis a regalibus sedibus venit (Sap., 18.15, au dim[anche] dans l'Oct[ave] de Noël).

Mais si c'étoient veritablement des dieux qui parlissent ainsi aux hommes, comme on voudroit nous le faire accroire; pourquoi affecteroient-ils de se cacher tousjours ainsi en leur parlant ? Et pourquoi au contraire ne manifesteroient-ils pas plutot partout leur gloire, leur puissance, leur sagesse et leur supreme autorité ? S'ils parlent, ce n'est, ou du moins ce ne doit etre que pour se faire entendre, et s'ils veulent donner des loix, des preceptes et des ordonnances aux hommes ce ne doit être que pour les faire suivre et observer, et pour cela faut-il qu'ils parlent en secret et en cachette ? Ont-ils besoin pour cela de l'organe et du ministere des hommes, qu'ils ne sçauoient s'en passer ? Ne sçauoient-ils parler ni se faire entendre par eux-mêmes à tous les hommes ? Ne sçauoient-ils publier leurs loix, ni les faire observer immediatement par eux-mêmes ? Si cela est[,] c'est desjà une marque bien certaine de leur foiblesse et de leur impuissance, puisqu'ils ne sçauoient se passer du secours des hommes, en ce qui les regarde de si près. Et si c'est qu'il ne veulent pas ou qu'ils ne daignent pas se montrer, ni parler manifestement et publiquement aux hommes, c'est vouloir leur donner tout sujet de defiance, c'est vouloir leur donner tout sujet de douter de la verité de leur parole; car toutes ces pretendües visions et revelations nocturnes dont nos idolatres deicoles se flattent sont certainement trop suspectes et trop sujettes à illusions pour qu'elles meritent que l'on y adjoute aucune foy, et il n'est nullement croiable que des dieux qui seroient

parfaitement bons et parfaitement sages, voudroient jamais se servir d'une voie si suspecte et si trompeuse que celle-là, pour faire connoître leurs volontés aux hommes. Et non seulement ce seroit vouloir leur donner lieu de douter de la vérité de leurs paroles, mais ce seroit même vouloir leur donner aussi tout sujet de douter de leur existence même, et leur donner sujet de croire qu'ils ne sont nullement eux-mêmes, comme en effet ils ne sont rien; car il n'est nullement croiable que s'il y avoit véritablement des dieux, qu'ils voudroient souffrir que tant d'imposteurs abusassent de leurs noms et de leur autorité pour tromper si impunément les hommes.

D'aillieurs s'il ne tenoit qu'à des simples particuliers de dire que Dieu leur auroit apparu en secret ou en songe et qu'il leur auroit parlé et qu'il leur auroit révélé en secret tels ou tels misteres, ou qu'il leur auroit donné en secret telles ou telles loix et ordonnances[,] s'il ne tenoit, dis-je, / qu'à quelques particuliers de dire cela et même de supposer encore, s'il le falloit, quelques pretendus miracles pour qu'ils soient crûs sur leurs paroles, il est clair et évident qu'il n'y auroit point d'imposteur qui n'en pourroit faire autant en leur faveur, et qui ne pourroit dire avec autant d'assurance les uns que les autres qu'ils auroient eu des visions et des revelations du Ciel, que Dieu leur auroit parlé et qu'il leur auroit révélé tout ce qu'ils voudroient faire accroire aux autres; ainsi ceux qui pretendent avoir eu des revelations secretes, des misteres, des loix, des ordonnances ou des volontés de Dieu ou des dieux, si on veut, ne sont nullement croiables dans leurs dires, et ils ne meritent pas même d'être écoutés dans ce qu'ils en disent, parce qu'il n'est pas croiable, comme j'ai dis, que des dieux qui seroient parfaitement bons et parfaitement sages comme on le suppose, voudroient jamais se servir d'une voie si suspecte et si trompeuse que celle-là pour faire connoître leurs volontés aux hommes.

Mais comment, dira-t'on, comment est ce que tant d'erreurs et tant d'impostures, ont pû s'étendre si generalement par tout le monde et comment ont ils pû se maintenir si long tems et si fortement dans l'esprit des hommes ? Il y auroit effectivement bien lieu de s'en étonner, pour ceux qui ne savent juger des choses humaines que par l'exterieur et qui ne voient point tous les ressorts cachés qui les font mouvoir; mais pour ceux qui savent en juger autrement et qui regardent les choses de près, qui voient jouer les ressorts de la plus fine politique des hommes et qui connoissent les ruses et les artifices dont les imposteurs sont capables de se servir, pour venir à bout de leurs desseins, ce n'est plus pour eux un sujet d'étonnement; ils sont revenus de toutes leurs finesses et de toutes leurs subtilités. Ils savent d'un coté ce que

l'orgueil et ce que l'ambition sont capables de faire dans l'esprit des hommes; ils sçavent d'un autre coté que les grands de la terre trouvent tousjours assés de flatteurs, qui par des laches complaisances approuvent tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils ont dessein de faire; ils sçavent que les imposteurs et les hipocrates emploient toutes sortes de ruses et d'artifices pour parvenir à leurs fins. Et enfin ils sçavent que les peuples étans foibles et ignorans comme ils sont, ils ne sçauroient voir, ni decouvrir par eux mêmes, les ruses et les artifices dont on se sert pour les tromper, et qu'ils ne scauroient resister contre la puissance des grands, qui les font plier comme ils veulent sous le poid[s] de leur autorité. Et c'est justement par ces moiens-là, c'est-à-dire par l'autorité des grands, par les laches complaisances des flatteurs, par les ruses et les artifices des imposteurs et des trompeurs, et par l'ignorance et la foiblesse des peuples, que toutes les erreurs, toutes les idolatries et toutes les superstitions se sont repandües /17/ sur la terre: et c'est par ces mêmes moiens-là qu'ils s'y maintiennent et qu'ils s'y fortifient encore tous les jours de plus en plus.

Mais rien ne prete plus beau jeu à l'imposture et au progrès qu'elle fait dans le monde que cette avide curiosité que les peuples ont ordinairement d'entendre parler de choses extraordinaires et prodigieuses, et cette grande facilité qu'ils ont de les croire; car comme on voit qu'ils prennent plaisir à en entendre parler, qu'ils les écoutent avec étonnement et avec admiration, et qu'ils regardent toutes ces choses comme des verités constantes, les hipocrates de leur coté et les imposteurs du leur prennent plaisir à leur forger des fables et à leur en conter tant qu'ils veulent. Voici comme le s^r de Montaigne parle de ceci (*Ess[ais]* [I. 32] p.182) 1: *Le vrai champ et sujet de l'imposture, dit-il, sont les choses inconnues, d'autant qu'en premier lieu l'étrangeté donne credit, et puis n'étant pas sujettes à nos discours ordinaires, elles nous ostent le moien de les combattre. A cette cause, dit Platon, il est bien plus aisé de satisfaire, parlant de la nature des dieux, que de la nature des hommes, parce que l'ignorance des auditeurs preste une belle et large carriere, et toute liberté au maniement d'un sujet caché, et advient de là qu'il n'est rien crû si fermement que ce que l'on scait le moins, ni gens plus assurés que ceux qui nous content des fables. Et quoique la varieté et discordance continuelle des choses qu'ils nous en disent les jettent souvent dans des contradictions manifestes, ils ne laissent pas neantmoins de suivre leurs brisées, et de même craion peindre le blan[c] et le noir. Il n'y a, dit-il [I, 23], opinion si étrange et si bizarre sans parler des grossieres impostures des religions, de quoi tant de si grandes nations et tant de suffisans personnages se sont vas enivrés, il n'y a, dit-il, opinion si bizare et si étrange que la coutume et l'imposture n'ait planté et établi par loix ès regions que bon [lui] a semblé. Et*

j'estime, continue-t-il, qu'il ne tombe en l'imagination humaine aucune fantaisie si forcenée qui ne rencontre l'exemple de quelque usage public, et par consequent que notre raison ne fonde sur quelque apparence de raison, ou sur des pretendus miracles, car les miracles, dit-il [I, 23], sont selon l'ignorance en quoi nous sommes, des choses de la nature et non pas selon l'être de la nature même (ib. 78 et 79). En effet, il n'y a point d'opinion si fausse, et si erronnée qu'elle puisse être, qui n'ait trouvé des fauteurs, ni de pratique si extravagante qui n'ait été autorisée par quelque loy (Recueil des confer[ences], t. 5 p. 395): celle des augures [est] de cette condition, et la raison de cela est que la verité et le mensonge ont leurs visages conformes, le port, le goust et les allures pareilles, nous les regardons de même œil...[Essais, III, 11]. D'où vient que la plupart des hommes aiment à mentir et qu'ils ne se contentent pas de debiter des mensonges, mais sont bien aise / aussi d'en entendre, et triomphent quand on les entretient de choses qui ne sont que sornettes, ou qu'ils en content eux mêmes ? C'est, dit-il [Lucien], qu'ils y trouvent leur profit.

Plusieurs et même de très grands personnages ne se plaisent pas seulement à tromper les autres, mais à se tromper aussi eux-mêmes; ce qui me donne de l'étonnement meslé de quelque indignation, dit Lucien; car pour ne rien dire des poetes qui ne disent presque que des fables, n'avons nous pas, dit-il, des historiens comme Ctesias et Herodote, et plusieurs autres, qui non contents d'abuser ceux de leurs siecles, ont voulu encore consigner leurs fables à la posterité; mais peut-on, dit-il, souffrir dans les poetes mêmes que Saturne chastre son pere, que Venus soit engendrée de l'écume de la mer, que Promethée soit attaché à une croix sur le mont Caucase où il est exposé à une aigle qui lui ronge continuellement le foye, que les geants fassent la guerre aux dieux, sans parler de leurs trajedies des enfers et de diverses metamorphoses de Jupiter et infinies autres sottises, outre ce qu'ils disent, des chimeres, des gorgones, des cyclopes, et autres semblables resveries, pour faire peur aux petits enfans ? Encore passe, dit-il, pour les poetes, et les anciens historiens qui n'avoient rien de meilleur en ce tems là à nous debiter, mais que peut on dire ou penser des nations toutes entieres, comme les Candiols, lorsqu'ils montrent la sepulture de Jupiter, et les Atheniens quand ils disent qu'Ericton et leurs predecesseurs naquirent de la terre, comme si c'étoient des choux, encore faudroit il les semer! Les Thebains, dit-il, sont encore plus extravagans lorsqu'ils se font venir des dents d'un serpent; cependant ceux qui parmi eux ne croient pas ces choses, et autres telles impertinences, passent pour impies, comme s'ils s'attaquoient aux dieux mêmes, et qu'ils doutassent de leur pouvoir; tant le mensonge a trouvé de creance parmi les hommes. Pour moi, dit le même, Lucien, je le pardonne aux villes qui le font pour

rendre leur origine plus auguste; mais de voir, dit-il, des philosophes qui travaillent à la recherche de la vérité, se plaire à conter, et à entendre des fables de cette nature, comme si c'étoient des vérités infaillibles, c'est, dit-il, ce que je ne puis comprendre, et que je trouve tout à fait ridicule et insupportable; car je viens, continue-t'il, tout presentement de chés... où j'ai oüy tant de fadaïses, que j'ai été contraint de sortir, ne pouvans souffrir ceux qui les debitoient, ni ceux qui prenoient plaisir à les entendre (tom. 2 de l'Incredulité [Lucien de Samosate, Le menteur ou l'incrédule).

Au commencement de l'Eglise chretienne, les enchanteurs et les heretiques la trouboient beaucoup par diverses impostures, dit l'auteur des *Chroniques* ([Eusèbe de Césarée] p. 239). Il seroit trop long de rapporter ici quantité d'autres semblables temoignages, ce que je viens de vous en dire suffit pour vous faire clairement voir que toutes les religions ne sont veritablement /18/ que des inventions humaines, et par consequent que tout ce qu'elles enseignent et obligent de croire, comme surnaturel et divin, n'est qu'erreur, que mensonge, illusion et imposture; des erreurs dans ceux qui croient trop legerement des choses qui ne sont point et qui ne furent jamais, ou qui sont autrement qu'ils ne les croient; des illusions dans ceux qui s'imaginent voir ou entendre des choses qui ne sont point; des mensonges dans ceux qui parlent de ces sortes de choses contre leur propre science et connoissance; et enfin des impostures dans ceux qui les inventent et qui les debitent, affin d'en imposer et d'en faire accroire aux autres, ce qui est si certainement et si évidament vrai que nos idolatres deicoles et nos christicoles eux-mêmes n'en sçauroient disconvenir, ce pourquoi aussi ils avoüent chaqu'un de leur part d'un commun consentement que ce n'est effectivement qu'erreurs, illusion, tromperies et impostures dans toutes autres religions que la leur. Cela étant, voila desjà, comme vous voiez, bien certainement la plus grande partie des religions reconnües pour fausses; il ne s'agit donc plus maintenant que de sçavoir si dans un si grand nombre de fausses sectes et de fausses religions qu'il y a dans le monde, il y en a au moins quelqu'une qui soit veritable et que l'on puisse assurer être plus veritable que les autres et être veritablement d'institution divine.

Mais comme il n'y a aucune secte particuliere de religion qui ne pretende etre entierement exemte de toutes les erreurs, de toutes les illusions, de toutes les tromperies et de toutes les impostures qui se trouvent dans les autres; c'est à faire à chaqu'un d'eux qui pretendent établir, ou maintenir la verité de leur secte , de faire voir qu'elle est veritablement d'institution divine, et c'est ce qu'ils doivent chaqu'un deux respectivement de leur part faire voir par des preuves

et par des temoignages si clairs, si seurs et si convaincans que l'on n'en puisse raisonnablement douter; parce que si les preuves et les pretendus temoignages qu'ils en pourroient donner n'étoient pas tels, ils seroient tousjours suspects d'erreurs, d'illusions et de tromperie; et par consequent ne seroient pas des suffisans temoignages de verités et personne ne seroit obligé d'y ajouter foy, de sorte que si aucun de ceux qui disent que leur religion est d'institution divine, ne sçauroit en donner des preuves et des temoignages clairs, seurs et convaincans; c'est une preuve seure, claire et convaincante qu'il n'y en a aucune qui soit veritablement d'institution divine, et par consequent il faudroit dire et tenir pour certain qu'elles ne sont toutes que des inventions humaines pleines d'erreurs, d'illusions et de tromperies, car il n'est / à croire ni à presumer qu'un Dieu tout-puissant, et qui seroit comme on dit infiniment bon et infiniment sage, auroit voulu donner des loix et des ordonnances aux hommes, et qu'il n'auroit pas voulu qu'elles portassent des marques et des temoignages plus seurs et plus autentiques de verité que celles des imposteurs qui sont en si grand nombre dans le monde.

Or il n'y a aucun de nos deicoles ni de nos christicoles, de quelque bande ou de quelque secte et religion qu'ils soient, qui puissent faire voir par des preuves claires, seures et convaincantes que leur religion soit veritablement d'institution divine. Et pour preuve évidente de cela est que depuis si long tems et depuis tant de siecles, qu'ils sont en debat et en contestation sur ce sujet les uns contre les autres, et même jusques à se persecuter les uns les autres à feu et à sang, pour le maintient de leurs opinions, il n'y a eu cependant encore aucun parti d'entre eux, qui ait pû convaincre et persuader les autres parties adverses, par de tels temoignages de verité, ce qui certainement ne seroit point, s'il y avoit de part ou d'autre des raisons, c'est-à-dire des preuves et des temoignages clairs et seurs et convaincans d'une institution divine. Car, comme il n'y a personne d'aucun parti, ni d'aucune secte de religion (je dis personne de ceux qui sont sages et éclairés et qui agissent de bonne foy) comme il n'y a, dis-je personne de ceux-là qui pretendent soutenir ou favoriser l'erreur et le mensonge, et qu'ils pretendent au contraire chaqu'un de leur coté soutenir la verité; le veritable moyen de bannir toutes erreurs, et de reunir tous les hommes en paix dans les mêmes sentimens et dans une même forme de religion, seroit de produire ces preuves et ces temoignages clairs, seurs et convaincans de la verité, et leur faire voir par cette voye que c'est une telle ou telle religion qui est veritablement d'institution divine, et non pas aucune des autres. Alors chaqu'un, ou au moins toutes les personnes sages se rendroient à ces clairs et convaincans temoignages de verité, et personne n'oseroit entreprendre de les combattre, ni soutenir le party de l'erreur et de

l'imposture qu'il ne seroit en même tems confondu par ces ternoignages clairs, seurs et convaincants d'une verité contraire.

Mals comme ces pretendus clairs, seurs et convaincants temoignages d'institution divine, ne se trouvent dans aucune religion et qu'ils ne se trouvent pas plus d'un coté que de l'autre, c'est ce qui donne lieu aux imposteurs d'inventer et de soutenir hardiment toutes sortes de mensonges et d'impostures, c'est ce qui fait que ceux qui les croient aveuglement s'opiniatrent si fortement, chaqu'un /19/ de leur part à la deffense de leur religion, et c'est en même tems une preuve claire et convaincante que toutes leurs religions sont fausses, et qu'il n'y en a aucune qui soit veritablement d'institution divine, et par consequent j'ai eu raison de vous dire, mes chers amis, que toutes les religions qui sont dans le monde, ne sont que des inventions humaines, et que ce n'étoit qu'erreur, abus, vanité, illusion, tromperie, mensonge, et imposture de tout ce qui se debitoit et de tout ce qui se pratiquoit dans le monde pour le culte et l'adoration des dieux.

Voila la premiere preuve que j'avois à vous en donner, laquelle preuve est certainement dans son genre aussi claire, aussi forte et aussi convaincante qu'il y en puisse avoir. Mais en voici encore d'autres qui ne seront pas moins convaincantes et qui ne feront pas moins clairement voir la fausseté des religions, et particulierement la fausseté de notre religion chretienne; car comme c'est par celle-là, mes chers amis, que l'on vous tient captifs dans mille sortes d'erreurs et de superstitions; et que je souhaiterois pouvoir vous desabuser et pouvoir vous donner lieu de mettre vos esprits et vos consciences en repos contre les fausses craintes et contre les fausses esperances que l'on vous donne des biens ou des maux, d'une autre pretendüe vie qui n'est point[,] je m'attacherai principalement à vous faire clairement voir la vanité et la fausseté de votre religion; ce qui suffira pour vous desabuser en même tems de toutes les autres, puisqu'en voians la fausseté de la votre, que l'on vous fait accroire être si pure, si sainte et si divine, vous jugerez assés facilement de la vanité et de la fausseté de toutes les autres.

DEUXIÈME PREUVE
 DE LA VANITÉ ET DE LA FAUSSETÉ DES DITTES RELIGIONS.
 LA FOY QUI EST UNE CRÉANCE AVEUGLE,
 ET QUI SERT DE FONDEMENT À TOUTES LES RELIGIONS
 N'EST QU'UN PRINCIPE D'ERREURS,
 D'ILLUSION ET D'IMPOSTURES

Voici comme je m'y prend[s]. Toute religion qui pose pour fondement de ses misteres et qui prend pour regle de sa doctrine et de sa morale un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures, et qui est même une source funeste de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes, ne peut être une veritable religion, ni être veritablement d'institution divine. Or toutes les religions, et principalement la religion chretienne, posent pour fondement de leurs misteres et pour regle de leur doctrine et de leur morale, un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures; donc... etc. Je ne vois pas que l'on puisse nier la premiere proposition de cet argument, elle est trop claire et trop évidente pour pouvoir douter de la verité d'une telle proposition. Je passe donc à la preuve de la seconde proposition de l'argument qui est que toutes les religions et principalement la religion chretienne posent pour fondement de leurs misteres et pour / regle de leur doctrine et de leur morale un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures: c'est ce qu'il me paroît assés facile de faire clairement voir, car il est visible et constant que toutes les religions et principalement la chretienne posent pour fondement de leurs misteres et prennent pour regle de leur doctrine et de leur morale, ce qu'ils appellent la foy, c'est-à-dire une creance aveugle, mais cepandant ferme et assurée de quelque divinité; comme aussi une creance aveugle, mais ferme et assurée, de quelques loix et de quelques revelations divines; et il faut necessairement qu'elles le supposent ainsi; car c'est cette creance de quelque divinité et de quelques revelations divines qui leur donne tout le credit et toute l'autorité qu'elles ont dans le monde, sans quoi on ne feroit certainement aucun état de ce qu'elles enseigneroient, ni de ce qu'elles ordonneroient de faire et de pratiquer; ce pourquoi aussi il n'y a point de religion qui ne recommande par-dessus tout à ses sectateurs d'être fermes, dans leur foy, c'est-à-dire d'être fermes et immobiles, dans leur creance; de là vient que tous les deicoles et principalement nos christicoles tiennent pour maxime que la foy est le commencement et le fondement du salut, et qu'elle est la racine de toute justice et de toute santification, comme il est marqué dans leur Concile de Trente (*Sess[ion]* 6 ch. 7 [i.e. V,

chap. 8]).

Ils disent que, sans la foy, il est impossible de plaire à Dieu, d'autant qu'il faut, ajoutent-ils, que celui qui veut s'approcher de Dieu croie fermement qu'il y a un Dieu, et que c'est lui même qui recompense ceux qui le cherchent, *sine fide autem, impossibile est placere Deo. Credere enim oportet accedentem ad Deum quia est, et inquirentibus se remunerator sit (Hebr[eux] 11.6)*. Il est donc visible et constant, comme j'ai dis, que toutes les religions posent pour fondement de leurs misteres et prennent pour regle de leur doctrine et de leur morale, la foy, qui est, comme j'ai dis, une creance aveugle de quelque divinité, et même aussi une creance aveugle de quelques loix et de quelques revelations divines. Elles veulent même, les dites religions, que cette creance aveugle soit ferme et assurée, affin que leurs sectateurs ne se laissent pas aller facilement au changement. Cette creance neantmoins, est toujours aveugle; parce que les dites religions ne donnent et ne sçauroient même donner aucune preuve claire, seure et convaincante de la verité de leurs pretendus saints misteres, ni même de la verité de leurs pretendües revelations divines. Elles veulent que l'on croie absolument et simplement tout ce qu'elles en disent, non seulement sans en avoir aucun doute, mais aussi sans rechercher et même encore sans desirer /20/ d'en connoitre les raisons (*Catechis[me] du Con[cile] de Trente, Art. 1, p. 19*) car ce seroit, selon elles, une impudente temerité et un crime de leze-majesté divine que de vouloir curieusement chercher des raisons et des preuves de ce qu'elles enseignent et de ce qu'elles obligent de croire comme venant de la part de Dieu, alleguans pour raison, cette sentence formidable d'un de leurs pretendus saints Livres où il est dit que celui qui veut éplucher et trop sonder les secrets de la divine majesté de Dieu, se trouvera opprimé par l'éclat de sa gloire, *Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria (Prov[erbes] 25.27)*.

La foy, disent nos pieux christicoles, est le soutient des choses qu'ils esperent et la raison persuasive de celles qu'ils ne voient point (*Hebr[eux] 11.1*). Leur foy, suivant ce qu'ils disent, n'auroit point de merite, si elle s'appuioit sur l'experience des sens, ou sur des raisonnements humains. Le plus pressant et le plus puissant motif selon eux de croire les choses les plus incompréhensibles et les plus incroyables est de n'en avoir point d'autre que celui de leur foy, qui est, comme j'ai dis, une creance aveugle de tout ce que la religion les oblige de croire. De là vient qu'ils tiennent encore pour maxime qu'il faut renoncer à cet égard à toutes les lumieres de la raison et à toutes les apparences des sens pour captiver leur esprit sous l'obeissance de leur foy. En un mot ils tiennent que pour croire fidelement, il faut croire aveuglement sans

raisonner et sans vouloir chercher des preuves.

Or il est évident qu'une creance aveugle de tout ce qui se propose sous le nom et l'autorité de Dieu, est un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures; pour preuve de quoy, c'est que l'on voit, effectivement, qu'il n'y a aucune erreur, aucune illusion, ni aucune imposture en matiere de religion, qui ne pretende se couvrir du nom et de l'autorité de Dieu, et il n'y a aussi aucun de ces sortes d'imposteurs qui ne pretende se dire être tout particulièrement inspiré et envoyé de Dieu. De sorte que si toutes les religions posent pour fondement de leurs misteres, et si elles prennent toutes pour regle de leur doctrine et de leur morale qu'il faut croire aveuglement tout ce qu'elles proposent de la part de Dieu, elles posent pour fondement de leurs misteres et prennent pour regle de leur doctrine et de leur morale un principe d'erreurs, de mensonges, d'illusions et d'impostures.

— 10 —

ELLE N'EST AUSSI QU'UNE SOURCE ET UNE CAUSE FATALE
DE TROUBLES ET DE DIVISIONS ÉTERNELLES
PARMI LES HOMMES

Et non seulement cette foy, ou cette creance aveugle qu'ils posent pour fondement de leur doctrine et de leur morale, est un principe d'erreurs, d'illusions, de mensonges et d'impostures, mais elle est aussi une source funeste de troubles et de divisions éternelles / parmi les hommes, car comme ce n'est point par raison, mais plutot par entetement et par opiniatreté, qu'ils s'attachent les uns et les autres à la creance de leurs religions et de leurs pretendus saints misteres, et qu'ils croient aveuglement chacun de leur part être au moins aussi bien fondés les uns que les autres dans leur creance et dans le maintient de leur religion, et que cette creance aveugle qu'ils ont chacun de leur coté de la pretendüe verité de leur religion, les oblige de regarder toutes les autres religions comme fausses, et qu'elle les oblige même de maintenir chacun la leur, au peril de leurs vies et de leurs fortunes et aux depens de tout ce qu'ils pourroient avoir de plus cher: c'est ce qui fait qu'ils ne peuvent s'accorder entre eux sur le fait de leurs religions et qu'ils ne s'y accorderont jamais; et c'est ce qui cause aussi perpetuellement entre eux, non seulement des disputes et des contestations verbales, mais aussi des troubles et des divisions funestes; ce pourquoi aussi on voit tous les jours qu'ils se persecutent les uns les autres à feu et à sang pour le maintient de leurs folles et aveugles

creances ou religions, et qu'il n'y a point de maux ni de mechancetés qu'ils n'exercent les uns contre les autres, sous ce beau et specieux pretexte de defiendre et de maintenir la pretendüe verité de leurs religions; les fous ! tous tant qu'ils sont !

Voiez ce que dit le s^r de Montaigne sur ce sujet: *il n'est point, dit-il, d'hostilité excellente comme la chretienne, notre zele, dit-il, fait merveille, quand il va secondant notre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la detraction, la rebellion... A contrepoil, dit-il, vers la bonté, la benignité, la temperance, si comme par miracle, dit-il, quelque rare complexion n'y porte quelqu'un, il n'y va ni de pied ni d'aile. Notre religion, continue t'il, semble etre faite pour extirper les vices, elle les couvre, elle les nourrit, et les incite (Ess[ais], [II, 12] p. 408).* En effet on ne voit point de guerres si sanglantes et si cruelles que celles qui se font par un motif, ou par un pretexte de religion, car pour lors chaqu'un s'y porte aveuglement avec ze[le] et avec fureur, et chaqu'un tache de faire de son ennemi un sacrifice à Dieu, suivant ce dire d'un poete qui dit fort bien *inde furor vulgi, quod numina vicinorum odit quisque locus. cum solos credat, habendos, esse deos, quos ipse colit (Juv[énal], Sat[ires] 15.36).* Jusques où les hommes ne se portent-ils point, dit M^r de La Bruiere, *par l'interest de la religion, dont ils sont si peu persuadés, et qu'ils pratiquent si mal, au chap. des Esprits forts, p. 573.*

Cet argument me paroît jusques ici, tout évident; or il n'est pas croiable qu'un Dieu tout puissant, qui seroit infiniment bon et infi /21/ niment sage, voudroit jamais se servir d'un tel moien, ni d'une voie si trompeuse que celle-là, pour établir ses loix et ses ordonnances, ou pour faire connoitre ses volontés aux hommes, car ce seroit manifestement vouloir les induire en erreur et vouloir leur tendre des pieges, pour leur faire prendre aussitot le parti du mensonge que celui de la verité, ce qui n'est certainement pas croiable d'un Dieu tout puissant qui seroit infiniment bon et infiniment sage. Pareillement il n'est pas croiable qu'un Dieu, qui aimeroit l'union et la paix et qui aimeroit le bien et le salut des hommes, tel que seroit un Dieu infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage et que nos christicoles eux-mêmes le qualifient de Dieu de paix, de Dieu d'amour, de Dieu de charité, de Pere de misericorde et de Dieu de toutes consolations... etc. (2 Cor. 1,3), il n'est pas croiable, dis-je, qu'un tel Dieu auroit jamais voulu établir et mettre pour fondement de sa religion, une source si fatale et si funeste de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes, comme est cette creance aveugle dont je viens de parler, laquelle seroit mille et mille fois plus funeste que ne fut jamais cette fatale pomme d'or que la deesse Discorde jetta malicieusement dans l'assemblée des dieux aux noces de Pelée et de Thetis, qui fut la cause malheureuse de la ruine de la ville

et du royaume de Troye, suivant le dire des fabuleux poètes. Donc des religions qui posent pour fondement de leurs mystères et qui prennent pour règle de leur doctrine et de leur morale une créance aveugle qui est un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures et qui est encore une source fatale de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes, ne peuvent être véritables, ni avoir été véritablement instituées de Dieu. Et comme toutes les religions posent pour fondement de leurs mystères et qu'elles prennent toutes pour règle de leur doctrine et de leur morale une créance aveugle, comme je viens de le montrer, il s'ensuit évidemment qu'il n'y a aucune véritable religion, ni aucune religion qui soit véritablement d'institution divine, et par conséquent j'ai eu raison de dire qu'elles n'étoient toutes que des inventions humaines et que tout ce qu'elles veulent nous persuader des dieux, de leurs loix, de leurs ordonnances, de leurs mystères et de leurs prétendues révélations ne sont que des erreurs, des illusions, des mensonges et des impostures. Tout cela se suit évidemment.

Mais je vois bien que nos chresticoles ne manqueront point de recourir ici à leurs prétendus motifs de crédibilité, et diront que quoique leur foy et leur créance soit aveugle en un sens, elle ne laisse pas néanmoins d'être appuyée et confirmée par tant de / si clairs, si seurs et si convaincans témoignages de vérité que ce seroit non seulement une imprudence, mais aussi une témérité et une opiniâtreté et même une folie très grande que de ne pas vouloir s'y rendre. Ils réduisent ordinairement tous ces prétendus motifs de crédibilité à trois ou quatre chefs. Le premier, ils le tirent de la pureté et de la prétendue sainteté de leur religion qui condamne, comme ils disent tous les vices et qui recommande la pratique de toutes les vertus; sa doctrine est si pure et si sainte, à ce qu'ils disent, qu'il est visible par là qu'elle ne peut venir que de la pureté et de la sainteté d'un Dieu infiniment parfait. Le 2^e motif de crédibilité ils le tirent de l'innocence et de la sainteté de vie de ceux qui l'ont premièrement embrassée avec amour, de ceux qui l'ont annoncée avec tant de zèle, qui l'ont maintenüe si constamment et qui l'ont si généreusement défendue au peril de leur vie, jusques à l'effusion de leur sang, et même jusques à souffrir la mort et les plus cruels tourmens, plutôt que de l'abandonner, n'étant pas croiable, disent nos chresticoles, que tant de si grands personnages, si saints, si sages, et si éclairés, se seroient laissés tromper dans leur créance, ou qu'ils auroient voulu renoncer comme ils ont faits, à tous les plaisirs, à tous les avantages, et à toutes les commodités de la vie, et s'exposer encore eux-mêmes à tant de peines et de travaux, et même à tant de si rigoureuses et cruelles persecutions, pour maintenir seulement des erreurs, des illusions ou des impostures. Ils tirent leur 3^e motif de crédibilité des prophéties, et des oracles qui ont été en différens tems, et depuis si long tems rendus en leur faveur, et en faveur de leur

religion, tous lesquels oracles et propheties se trouvent, à ce qu'ils pretendent, si manifestement et si évidemment accomplis dans leur religion, qu'il n'est pas possible de douter que ces oracles et propheties ne viennent véritablement d'une inspiration, et d'une revelation toute divine, n'y aiant qu'un seul Dieu qui puisse si clairement et si seurement prevoir l'avenir, et si seurement predire les choses futures. Enfin leur 4^e motif de crédibilité, et qui est comme le principal de tous, se tire de la grandeur et de la multitude des miracles et prodiges extraordinaires et surnaturels qui ont été faits, en tous tems et en tous lieux, en faveur de leur religion, comme sont par exemple de rendre la vue aux aveugles, l'oüy aux sourds, la parole aux müets, faire marcher droit les boiteux, guerir les paralitiques et les demoniaques et generalement guerir toutes sortes de maladies et d'infirmités en un moment et sans appliquer aucuns remedes naturels, et même resusciter les morts, et enfin faire toutes autres sortes d'œuvres miraculeuses et surnaturelles, qui ne se peuvent faire que par /22/ une puissance toute divine; lesquels miracles et prodiges sont, comme disent nos christicoles, des motifs et des temoignages si clairs, si seurs et si convaincans de la verité de leur creance et de leur religion qu'il n'en faut point chercher davantage pour se persuader entierement de la verité de leur religion, en sorte qu'ils regardent non seulement comme une imprudence, mais aussi comme une opiniatreté et comme une temerité, et même comme une très grande folie, de penser seulement à vouloir contredire, contre tant de si clairs et si convaincans temoignages de verité.

C'est une grande folie, disoit un fameux personnage d'entre eux, c'est une grande folie de ne pas croire à l'Evangile, dont la doctrine est si pure, et si sainte, dont la verité a été publiée par tant de si grands, si doctes et si saints personnages, qui a été signée par le sang de tant de si glorieux martyrs, qui a été embrassée par tant de si pieux et si savans docteurs, et qui a été enfin confirmée par tant de si grands, et si prodigieux miracles, qui ne peuvent avoir été faits que par la toute puissance d'un Dieu (Pic de la Mirand[ole]). A l'occasion de quoi un autre fameux personnage d'entre eux adressoit hardiment ces paroles-ci à son Dieu: Seigneur, lui disoit-il, si ce que nous croions de vous, est erreur c'est vous même qui nous avez trompés; car tout ce que nous croions, disoit-il, a été confirmé par tant de si grands, et si prodigieux miracles, qu'il n'est pas possible de croire qu'ils aient pu avoir été faits par d'autre que par vous (Richard de S' Victor).

FOIBLESSE ET VANITÉ DES PRÉTENDUS MOTIFS DE CRÉDIBILITÉ,
POUR ÉTABLIR AUCUNE VÉRITÉ DE RELIGION

Mais il est facile de refuter tous ces vains raisonnemens-là et de faire clairement voir la vanité de tous ces pretendus motifs de credibilité et de tous ces pretendus si grands et si prodigieux miracles que nos christicoles appellent des temoignages clairs et assurés de la verité de leur religion. Car 1° il est évident que c'est une erreur de pretendre que des argumens et des preuves qui peuvent également et aussi facilement servir à établir ou à confirmer le mensonge et l'imposture, comme à établir ou à confirmer la verité, puissent être des temoignages assurés de la verité. Or les argumens et les preuves que nos christicoles tirent de leurs pretendus motifs de credibilité, peuvent également et aussi facilement servir à établir et à confirmer le mensonge et l'imposture, comme à établir et à confirmer la verité. Pour preuve de quoi, c'est que l'on voit effectivement qu'il n'y a point de religions si fausses qu'elles puissent être qui ne pretendent s'appuier sur de semblables motifs de credibilité, il n'y en a point qui ne pretende avoir une doctrine saine et veritable, il n'y en a point qui ne pretendent au moins en leur maniere, condamner tous les vices et recommander la pratique de toutes les vertus, il n'y en a point qui n'aient eu des doctes et zelés deffenseurs, qui ont soufferts des rudes persecutions, / et la mort même pour le maintient et pour la deffense de leurs religions. Et enfin il n'y en a point qui ne pretendent avoir des miracles et des prodiges qui ont été faits en leur faveur. Les Mahometans, par exemple, en alleguent en faveur de leur fausse religion, aussi bien que les chretiens en faveur de la leur; les Indiens en alleguent en faveur de la leur, et tous les païens aussi en alleguoient quantité en faveur de leurs fausses religions, temoins toutes ces pretendües merveilleuses et miraculeuses metamorphoses dont parle Ovide, lesquelles pretendües metamorphoses sont comme autant de grands et prodigieux miracles qui se seroient faits en faveur des religions paiennes. Si nos christicoles font état des oracles et des propheties qu'ils pretendent avoir été faites en leur faveur ou en faveur de leur religion, il ne s'en trouve pas moins dans les religions paiennes que dans la leur, et ainsi l'avantage que l'on pourroit esperer de pouvoir tirer de ces pretendus motifs de credibilité se trouve à peu près également dans toutes sortes de religions; c'est ce qui a donné lieu au judicieux s^r de Montaigne de dire *que toutes apparences sont communes, à toutes religions, esperance, confiance, évenemens, ceremonies, penitences, martirs..., etc.* (*Ess[ais]* [II, 12] p.406).

*Dieu, dit-il, reçoit et prend de bonne part l'honneur et la reverence que les hommes lui rendent, sous quelque visage, sous quelque nom et en quelque maniere que ce fut. Ce zele, dit-il, a été universellement vû du ciel de bon œil. Toutes polices, adjoute-t'il, ont tirés fruit de leurs devotions, les hommes les actions impies, ont eu partout des événemens sortables. Les histoires païennes reconnoissent, dit-il, de la dignité, ordre, justice, des prodiges, et des oracles employés à leur profit, et instruction, en leurs religions fabuleuses (Ess[ais], [II, 12] p. 480). Auguste, dit-il, comme j'ai desjà remarqué, eut plus de temples que Jupiter et fut servi avec autant de religion, et creance de miracles (ib. [II, 12] p. 498). A Delphes, ville de Bœece, il y avoit autres fois un temple très celebre dedié à Apollon, où il rendoit ses oracles, et pour ce étoit il frequenté de toutes les parties du monde, enrichis et orné d'infinis vœux et offrandes de très grande valeur ([Moréri] *Dict. hist.*). Pareillement en Epidaure, ville du Peloponese, en Dalmatie, il y avoit autres fois un temple très celebre dedié à Esculape, dieu de la medecine, où il rendoit ses oracles et où les Romains eurent recours à lui lorsqu'ils furent affligés de la peste, faisant transporter ce dieu en forme de dragon dans leur ville de Rome, et l'on voioit dans son temple d'Epidaure quantité de tableaux, où étoient représentées les cures et les guerisons miraculeuses que l'on disoit qu'il avoit faites... ([Moréri] *Dict. hist.*). Et plusieurs autres semblables exemples qu'il seroit trop long de rapporter ici. Cela étant, comme toutes les histoires et que la pratique de toutes les religions le demontre, il s'ensuit évidemment que tous ces pretendus motifs de credibility, /23/ dont nos christicoles veulent tant se prevaloir, se trouvent également dans toutes les religions et par consequent ne peuvent servir de preuves, ni de temoignages assurés de la verité de leur religion, non plus que de la verité d'aucune autre. La consequence en est claire et évidente .*

— 12 —

INCERTITUDE ET VANITÉ DES PRÉTENDUS MIRACLES POUR AUTORISER AUCUNE VÉRITÉ DE RELIGION

2° Il est évident que c'est une erreur de prendre pour temoignage de la verité et de la sainteté d'une religion, des signes ou des effets qui peuvent également venir de l'erreur comme de la verité, ou qui peuvent, les dits signes et miracles, avoir été aussitot faits par des

imposteurs comme par des personnes de piété et de probité. Or les susdits prétendus motifs de crédibilité sont des signes et des effets qui peuvent également venir du vice comme de la vertu, de l'erreur comme de la vérité; et peuvent, les dits signes et miracles, avoir été aussitôt faits par des trompeurs, par des moqueurs et par des imposteurs, comme par des personnes de piété et de probité. C'est ce qu'il est facile de prouver évidemment tant par les exemples de ceux que l'on dit avoir été faits autres fois dans les fausses religions, que par le témoignage de ce que nos chresticoles appellent la parole de Dieu et par le témoignage même de celui qu'ils adorent comme leur divin Sauveur, lesquels témoignages nous marquent expressement que ces sortes de signes et de prétendus miracles ont été faits et qu'ils peuvent encore se faire en faveur de l'erreur et du mensonge par des faux prophètes et par des imposteurs. Premièrement, pour ce qui est des exemples de ces prétendus miracles, on en voit, si on veut les croire, presque une infinité dans les fausses religions du paganisme; on en voit, pour ainsi dire, un millier dans les *Metamorphoses* d'Ovide et dans toutes les autres fables des païens. On en voit quantité qui sont rapportés par Philostrate dans la *Vie d'Apollonius de Thyane*, ville de Cappadoce. On voit dans les Actes des Apôtres que Simon surnommé le Magicien, faisoit dans la ville de Samarie des œuvres si merveilleuses que chacun disoit de lui qu'il étoit la grande vertu de Dieu (*Actes des Apôtres*], 8.10). Pareillement, il fit à Rome, comme j'ai déjà remarqué, tant de prodiges et de miracles qu'on lui dressa une statue avec cette inscription: à *Simon dieu*. Tite Live rapporte que Tullia vierge vestale aiant été accusée d'inceste, fit preuve de sa chasteté en portant, du Tibre au temple de la déesse Vesta, un crible plein d'eau. Ovide rapporte pareillement que Claudia, autre vierge vestale, pour faire preuve de sa virginité fit voguer en pleine mer, avec son simple ceinturon le vaisseau où étoit le simulacre de la déesse Cybelle qui étoit si fortement encre au qués [ancré au quai] que plusieurs milliers de personnes n'auroient pu le faire voguer (au 4^e Liv. de ses *Fastes*). Tacite rapporte que l'empereur Vespasien étant à Alexandrie guérit un aveugle en un instant en lui touchant seulement les yeux, et qu'il guérit aussi un manchot, en le / touchant seulement de la plante du pied (tom. 3 p. 393). Cælius Spartianus dit que l'empereur Adrien guérit aussi un aveugle naï [né], en lui touchant seulement les yeux. On dit que l'empereur Aurelian a fait de semblables cures merveilleuses par son simple attouchement (*Confer[ences]* t. 5 p. 297). Pyrrhus, roy des Epirotes, guérissoit, dit Plutarque, tous les rateux en leur touchant seulement la rate avec le gros doigt de son pied droit, et il ajoute que son corp[s] aiant été brûlé après sa mort, le dit gros doigt de son pied fut trouvé encore tout entier sans avoir été aucunement endommagé par le feu. Strabon dit que ceux qui sacrifioient à la déesse Feronie, marchoient pieds nus sur des charbons ardans sans se brûler; il en dit autant des religieuses de la déesse Diane qui

marchoient, dit-il, sur des charbons ardans sans se bruler (livr. 5). Coelius raporte que le dieu Bacchus donna aux enfans d'Anius grand prêtre d'Apollon, le pouvoir de changer tout ce qu'ils voudroient en bled, vin, huile, etc. par leur seul attouchement. Ovide (lib. 4, 5) dans ses *Fastes*, Diodore Sicilien (lib. 6, 2) et Strabon (lib. 10) rapportent que Jupiter donna aux nymphes qui l'avoient nourris une corne de la chevre qui l'avoit allaité, avec cette propriété qu'elle leur fournissoit abondamment tout ce qu'elles avoient à souhait, laquelle corne fut pour ce sujet appelée la Corne d'abondance.

Si les eaux de la Mer Rouge se sont divisées et séparées d'elles mêmes pour laisser aux Israelites un passage libre lorsqu'ils fuioient devant les Egyptiens qui les poursuivoient de près, comme il est marqué dans l'*Histoire des juifs*; la même chose, dit Joseph, historien juif, est arrivée long tems apres aux Macedoniens, quand ils passerent la mer de Pamphilie sous la conduite d'Alexandre, lorsqu'il alloit subjug[u]er l'Empire des Perses. Enfin les magiciens de Pharaon, dont il est parlé dans les livres de Moyses faisoient devant lui les mêmes miracles que faisoit Moyses. Si Moyses faisoit changer son baston en serpent, les magiciens en faisoient de même des leurs; si Moyses sçut changer les eaux en sang, les magiciens sçurent bien aussi en faire autant; si Moise eut le pouvoir de faire naitre des grenouilles en quantité, les magiciens eurent de même le pouvoir d'en faire naitre; si Moises eut le pouvoir de faire venir des vermines et des mouches, les magiciens de Pharaon sçurent bien aussi en faire venir, *feceruntque similitur malefici incantationibus suis... per incantationes suas, eduxeruntque ranas...* (*Exod[e]*, 8,8). Et s'il est marqué ensuite que les magiciens de Pharaon furent enfin vaincus par Moyses dans l'art de faire ces sortes de prodiges, quand cela seroit, il ne faudroit par pour cela s'en étonner, ni assurer pour cela que Moyses agissoit par une puissance surnaturelle et divine, puisque l'on voit tous les jours que dans toutes sortes d'arts et de sciences, il y a des ouvriers et des docteurs qui sont plus habiles, plus sçavans /24/ et plus subtils les uns que les autres; quand il ne s'agiroit que de danser et de voltiger sur une corde, ou de faire subtilement des tours de gibeciere, il se trouveroit des hommes plus adroits et plus subtils les uns que les autres à faire ces beaux exercices là. Et ainsi quand on supposeroit que Moyses auroit effectivement fait ce que les autres magiciens n'auroient pû faire, il ne s'ensuivroit pas de là qu'il auroit agis par une puissance divine, mais seulement qu'il auroit été plus habile, plus sçavans, ou plus adroit et plus expérimenté dans son art que les autres ne l'auroient été. On pourroit rapporter une infinité d'autres semblables exemples qui prouveroient la même chose, mais il seroit inutile d'en rapporter ici davantage.

Nos christicoles ne voudroient pas dire que tous ces pretendus miracles des magiciens de Pharaon aient été des preuves claires et convaincantes de verité, ni qu'ils aient été faits par des saints personnages; il faut donc, malgré eux, qu'ils reconnoissent que ces sortes de signes ou effets peuvent également venir du vice comme de la vertu, de l'erreur comme de la verité, et qu'ils peuvent se faire ou avoir été faits par des trompeurs et par des imposteurs, aussi bien que par des personnes de probité, et par consequent qu'ils ne sont point des preuves ni des temoignages certains et assurés de la verité d'aucune religion. S'ils disent que tous ces pretendus miracles faits par les magiciens de Pharaon, ou ceux que l'on dit avoir été faits dans le paganisme, en faveur de l'erreur, ou en faveur de quelques fausses religions, ne sont que de faux miracles, ou que ce ne sont que des fables et qu'il ne faut point ajouter foy à ceux qui les raportent, on leur repondra premierement qu'il est aussi facile d'en dire autant des leurs, et qu'il n'y a pas plus de raison de croire les uns que de croire les autres; ou du moins il est certain qu'on ne sçauroit discerner par aucune voie certaine s'il y a veritablement plus de raison de croire les uns que de croire les autres, et on pourroit même dire, dans un doute de cette nature, qu'il y auroit peut-être plus d'apparence de raison de croire les miracles que l'on dit avoir été faits dans le paganisme que de croire ceux que l'on dit avoir été faits dans le commencement du christianisme. Et la raison de cela est que ceux du paganisme sont pour la plus part raportés par plusieurs graves historiens, qui ont été connus et estimés dans leur tems, au lieu que ceux du commencement du christianisme ne sont raportés que par des ignorans, gens de bas alloy et qui n'étoient point connus ni estimés dans leur tems et dont on ne connoit encore maintenant que les noms, encore n'est-il pas seur qu'ils portoient pour lors les noms / qu'on leur donne. On pourroit dire par exemple qu'il y auroit plus d'apparence de raison de croire Philostrate dans ce qu'il recite dans les huit livres de la *Vie d'Apollonius*, que de croire tous les évangelistes ensemble dans ce qu'ils disent des miracles de leur Jesus Ch[rist] parce que l'on sçait au moins que Philostrate étoit un homme d'esprit éloquent et disert, qui étoit favori et secretaire de l'imperatrice Julie, femme de l'empereur Severe, et que ç'a été à la sollicitation de cette imperatrice qu'il a écrit ses huit livres, de la vie et des actions merveilleuses d'Apollonius; marque certaine que cet Apollonius s'étoit rendu fameux par quelques grandes et extraordinaires actions, puisqu'une imperatrice étoit curieuse et desireuse d'avoir sa vie et ses actions par écrit. Ce que l'on ne peut nullement dire de J[ésus] Ch[rist] ni de ceux qui ont écrits sa vie, car ceux qui l'ont écrits n'étoient comme je viens de dire que des ignorans, des gens de la lie du peuple, des pauvres mercenaires et des pauvres pescheurs qui n'avoient pas seulement l'esprit de raconter de suite et par ordre les faits dont ils parlent et qui se contredisent même assés souvent dans le recit qu'ils en font. Et à l'égard de celui dont ils

decrivent la vie et les actions , s'il avoit veritablement fait tous les miracles qu'ils disent, il seroit infailliblement rendu recommandable et illustre par toutes ses belles actions, et il n'auroit pas manqué de s'attirer par là la gloire et l'admiration des peuples, comme ont faits tous les grands hommes, et notamment comme ont faits cet Apollonius et ce Simon dont je viens de parler, que l'on regardoit dans leurs tems comme des hommes tous divins et ausquels on érigeoit des statües, comme à des dieux. Mais au lieu de cela, le Christ des chretiens n'a été regardé pendant sa vie que comme un homme de neant, comme un homme meprisable, comme un insensé fanatique et enfin comme un miserable et malheureux pendart. Quelle apparence donc de croire qu'il ait veritablement fait tant de si beaux miracles ? Il y auroit au contraire bien plus d'apparence de croire qu'il n'étoit veritablement qu'un insensé fanatique, et par consequent que le christianisme n'étoit dans son commencement qu'un pur fanatisme, et c'est ce que j'ai dessein aussi, de faire plus amplement voir dans la suite.

2° On leur repondra que les mêmes livres qui parlent par exemple de Moyses, parlent aussi des miracles des magiciens de Pharaon, et disent expressement que les magiciens faisoient les mêmes miracles, c'est-à-dire les mêmes choses que faisoit Moyses, *feceruntque similiter malefici per incantationes suas, ou incantationibus suis*. Cela étant, nos christicoles ne sçauroient nier que ces /25/ pretendus miracles ne se fassent aussi bien par les mechans que par les bons, et qu'ils ne se fassent aussitot en faveur du vice et du mensonge, qu'en faveur de la verité et de la vertu, et par consequent, il est clair et évident que ces pretendus motifs de credibilité ne sont point des preuves ni des temoignages assurés de verité. Il ne leur serviroit de rien de dire, comme ils font ordinairement, que les magiciens de Pharaon furent enfin vaincus par Moyses et qu'ils ne purent lui resister; cela pourroit bien être, mais il ne s'ensuit pas de là, comme j'ai desjà dis, que son pouvoir ait été plus surnaturel et divin, que celui des magiciens, puisqu'il y a dans toutes sortes d'arts et de sciences des ouvriers plus habiles et plus adroits ou subtils les uns que les autres. Et d'aillieurs si Moyses dans cette occasion a vaincu les magiciens de Pharaon il auroit peut-être pu être lui-même vaincû par eux dans une autre occasion ou vaincu par quelques autres magiciens plus habiles que lui, s'ils se fussent trouvés dans la même occasion. Et ainsi la preuve qui se tire de ces pretendus miracles, est une foible preuve de la verité, et elle est d'autant plus foible qu'il n'y a pas même lieu d'ajouter prudemment foy à ce que les auteurs en disent. Ce pourquoi Joseph lui-même, fameux historien juif, apres avoir parlé des plus grands miracles que l'on disoit et que l'on croioit avoir été faits en faveur de sa nation et de sa religion, il en diminue aussitot la creance et la rend suspecte, en disant qu'il laisse à chaqu'un la liberté d'en croire ce qu'il voudra,

marque bien certaine qu'il n'adjoutoit pas beaucoup de foy lui même à ce que l'on en disoit. Et c'est aussi ce qui donne lieu aux plus judicieux de regarder les histoires qui parlent de ces sortes de choses, comme des narrations fabuleuses qui ne meritent pas que l'on y ajoute aucune foy. Voici comme l'auteur [Gabriel Naudé] de *l'Apologie des grands hommes* en parle: *ce seroit, dit-il, perdre le tems à credit que de couper les branches au lieu de la racine, il faut, dit-il, commencer par icelle la ruine de toutes ces fabuleuses narrations, et montrer que tout ce que l'on dit des demons et de la magie ne se peut prouver ni par raison, ni par experience, et quant à ce qui est, continue-t'il, des extases, évocations et autres miracles de certains personnages dont on parle, on ne doit prendre la peine de les refuter parce qu'elles se detruisent assés d'elles-mêmes par les absurdités qui les accompagnent, et par le doute que fait Eunapius, d'être pris pour un imposteur en nous les racontans* ([éd. 1669] t. I p. 244 et 248). De ces faux miracles, de ces fausses possessions et de ces fausses resurrections qui se font parmi les schismatiques grecs, il ne faut que voir la *Relation* des missionnaires de l'Isle de Santerini, il y en a trois chapitres de suite. /

C'est merveille, dit le s^r de Montaigne [Essais, III, 2] de combien vain commencement et frivoles causes naissent ordinairement si fameuses impressions que celle de la creance des miracles, notre vue, dit-il, nous represente souvent de loin des images étranges qui s'évanouissent en s'approchans, tous ces miracles et évenemens étranges se cachent maintenant, dit-il, devant moy. J'ai vu, continue-t'il, la naissance de plusieurs miracles en mon tems, et quoi qu'ils s'étouffent en naissant, on ne laisse pas de prévoir le train qu'ils eussent pris, s'ils eussent vecus leur aage: car il n'est, dit-il, que de trouver le bout du fil, on devide tant que l'on veut, il y a plus loin de rien à la plus petite chose, qu'il n'y a de celle-là à la plus grande. Or les premiers qui sont abreuvés de ce commencement d'étrangeté, venans, dit-il, à semer leur histoire, sentent par les oppositions qu'on leur fait, où loge la difficulté de la persuasion et vont calfeutrans ces endroits-là de quelques pieces fausses, où chaque'un augmente du sien et ainsi l'erreur particulier[e] fait premierement l'erreur publique, et à son tour apres, l'erreur publique fait l'erreur particuliere, et ainsi va tout le bastiment, s'étoffant et formant de mains en mains de maniere que le plus éloigné temoin, est mieux instruit que le plus voisin, et le dernier informé mieux persuadé que le premier. C'est, dit-il, un progrès naturel (Ess[ais] [III, 11], p.1036).

Il n'est rien, continue t'il, à quoi communement les hommes soient plus tendus qu'à donner cours à leurs opinions, où le moien ordinaire leur manque, ils y adjoutent le commandement,

la force, le fer et le feu. Il y a du malheur, dit-il, d'en être là, que la meilleure touche de la vérité ce soit la multitude des croians, dans une presse où les fous surpassent de tant les sages en nombre. Pour moi, ajoute-t'il, de ce que je n'en crois pas une je n'en crois pas un cent, et je ne juge pas, dit-il, des opinions par les ans (ib. p.1037). L'imposture se tapit plus aisement sous le voile de la piété. Il s'engendre beaucoup plus d'abus du monde, ou pour dire plus hardiment tous les abus au monde s'engendrent de ce qu'on nous apprend à craindre et à faire profession de notre ignorance, et sommes tenus d'accepter tout ce que nous ne pouvons ou n'osons refuter. Tous ces exemples et toutes ces raisons que je viens de joindre, nous font clairement voir que les prétendus miracles se peuvent également faire aussitôt en faveur de l'erreur et du mensonge comme en faveur de la justice et de la vérité, et par conséquent qu'il ne faut pas les regarder comme des preuves ni comme des témoignages certains et assurés de la vérité.

— 13 —

INCERTITUDE DES HISTOIRES SUR CE SUJET

C'est ce que je vais prouver encore évidemment par le témoignage de ce que nos chresticoles eux-mêmes appellent la parole de Dieu, et par le témoignage même de celui qu'ils adorent comme leur Dieu et comme leur divin Sauveur. Car les livres mêmes qu'ils disent contenir la parole de Dieu, et le Christ même qu'ils adorent comme un dieu fait homme, nous marquent et nous montrent expressement qu'il y a non seulement des faux prophètes, c'est-à-dire des imposteurs qui se disent faussement être envoyés de Dieu et qui parlent faussement en son nom, mais ils nous marquent encore expressement qu'ils font et qu'ils feront de si grands et si prodigieux miracles que peu s'en faudra que les justes n'en soient séduits. *Ne vous laissez pas séduire*, disoit ce Christ à ses disciples, *ne vous laissez pas séduire car plusieurs viendront en mon nom, qui diront: je suis le Christ, et qui séduiront beaucoup de personnes; il s'élevera aussi*, leur disoit-il, *plusieurs faux prophètes qui séduiront beaucoup de gens et feront de si grands miracles, et de si grands prodiges que les élus mêmes s'il se pouvoit en seroient séduits (Mat. 24.11.23).* Le fameux grand apôtre s^t Paul dit dans une de ses *Épîtres* que Dieu lui-même enverra un esprit d'erreur qui par des puissantes impostures persuadera le mensonge à ceux qui n'auront pas voulu recevoir la vérité de sa religion, et il dit que des impies séducteurs viendront et feront toutes sortes de prodiges, de signes et de miracles trompeurs, afin d'engager par toutes séductions les enfans de perdition à l'injustice

(*Thess[aloniens]* 2, 9.10). Voila des temoignages clairs et évidens, nos christicoles ne sçauroient les recuser, puisqu'ils sont formellement tirés des paroles mêmes de leur divin Christ et de la parole d'un de ses principaux apotres et qui étoit son vase d'élection. Il faut donc necessairement qu'ils reconnoissent que ces pretendus miracles et prodiges se peuvent faire en faveur de l'erreur et du mensonge, aussi bien qu'en faveur de la justice et de la verité, et par consequent ils doivent reconnoitre qu'ils ne sont point des temoignages certains de verité. Et ce qu'il y a encore de particulier à remarquer à cette occasion, est que tous ces pretendus faiseurs de miracles veulent que l'on adjoute foy à leurs paroles et à leurs pretendus miracles, et ne veulent pas que l'on adjoute aucune foy à ceux que font les autres, qui sont d'un parti contraire et opposé au leur. Pareillement tous les pretendus prophetes veulent que l'on adjoute foy à leurs paroles, et ils veulent que l'on regarde tous les autres qui leur sont opposés comme des faux prophetes et comme des imposteurs, et par là on voit manifestement qu'ils se condamnent et qu'ils se detruisent les uns les autres; et ainsi c'est folie d'ajouter foy aux uns ou aux autres. /

Un jour, un de ces pretendus prophetes (c'étoit un nommé Sedecias), se voians contredit, par un autre soy disant prophete nommé Michée qui étoit d'un sentiment contraire au sien, il lui donna tout sur le champ un soufflet par le visage et en même tems lui dit assés plaisamment ces paroles: *par quelle voye l'esprit de Dieu a-t-il passé de moy, pour aller à toy ? Per quam viam transiuit spiritus Domini a me, ut loqueretur tibi ? (2 Paral. 18.23)*. Les prophetes de Samarie, qui étoient les prophetes du dieu Baal, ne s'accordoient point avec les prophetes de Judée et de Jerusalem qui se disoient pareillement les prophetes du Seigneur Dieu, et si Jezabelle fit mourir les prophetes du Seigneur, Elie pour se venger, fit mourir quatre cent cinquante prophetes de Baal (*3 Reg. 17.40*). Le Christ des chretiens vouloit que chaqu'un crut à sa parole et que chaqu'un ajouta[t] foy à ses pretendus miracles, mais il ne vouloit pas que l'on crut d'autres que lui, ni que l'on ajouta foy aux miracles de ceux qui lui seroient contraires. Moyses, de même, vouloit que son peuple crut à sa parole et à ses miracles, mais il ne vouloit pas qu'ils en crussent d'autres que lui, ni qu'ils se laissassent seduire par les miracles d'aucun autre, et leur commandoit de regarder tous les autres comme des faux prophetes et comme des seducteurs. Aaron cependant et sa sœur Marie ne pretendoient pas cela, et vouloient faire entendre que Dieu leur parloit aussi bien qu'à Moyses. *N'est-ce que par Moyses, disoient-ils, que Dieu parle ? Ne nous parle-t-il pas aussi bien qu'à Moyses, num per solum Moysen locutus est Dominus ? Nonne et nobis similiter locutus est ? (Num., 12.2)*. Voila donc nos pretendus prophetes et nos pretendus faiseurs de miracles qui se contredisent

et qui se condamnent manifestement les uns les autres, et c'est par là-même qu'ils se confondent et qu'ils se détruisent les uns les autres, marque certaine et évidente que leurs prétendus miracles ne sont point des preuves ni des témoignages assurés de vérité, et par conséquent que ce n'est point par ces prétendus motifs de crédibilité qu'il faut juger de la vérité d'une religion.

Mais comment ces prétendus miracles seroient ils des preuves et des témoignages assurés de la vérité d'une religion, puisqu'il n'est pas même certain qu'ils ont véritablement été faits, et qu'il n'y a point de certitude dans les récits que l'on en fait: car pour qu'il y ait quelque certitude dans les récits que l'on en fait, il faudroit savoir 1° si ceux que l'on dit, ou que l'on croit être les premiers auteurs de ces sortes de récits et narrations, en sont véritablement les auteurs, car il est sûr que, fort souvent, on attribue faussement à des personnes bien des choses qu'elles n'ont point faites et qu'elles n'ont point dites.

Et bien souvent des mauvais auteurs se couvrent du nom de quelques fameux personnages pour donner crédit, à /27/ leurs mensonges et à leurs impostures. 2° Il faudroit sçavoir si ceux qui sont, ou qui ont été véritablement les premiers auteurs de ces sortes de narrations, étoient des personnes de probité et dignes de foy, s'ils étoient sages et éclairés et s'ils n'étoient point prevenus en faveur de ceux dont ils parlent si avantageusement, car il est sûr que si ces premiers auteurs n'étoient pas gens de probité, il ne faudroit ajouter aucune foy à ce qu'ils en disent. Pareillement, si ce n'étoient point des personnes sages et éclairées qui les rapportent, ils ne seroient pas non plus dignes de foy, parce que n'ayant pas toutes les lumières, ni toute la prudence requise pour juger sainement des choses, ils peuvent trop facilement se laisser tromper; de même s'ils étoient prevenus en faveur de ceux dont ils parlent, ou intéressés dans leur cause, il ne faudroit pas encore ajouter beaucoup de foy à ce qu'ils en diroient, parce que la prévention empêche de juger sainement des choses, et porte même fort souvent à dire ou à faire et à tourner par flatterie et par faveur les choses autrement qu'elles ne sont. C'est que l'on voit tous les jours par expérience et c'est ce que l'on pourroit prouver s'il étoit besoin par une infinité d'exemples. 3° Il faudroit sçavoir si ceux qui rapportent ces prétendus miracles ont bien examinés toutes les circonstances des faits qu'ils rapportent, s'ils les ont bien connues et s'ils les rapportent toutes véritablement comme elles sont, car il est certain que pour peu que l'on change, soit par dessein, soit par erreur, les circonstances particulières d'un fait, pour peu que l'on en retranche ou que l'on y ajoute quelque circonstance qui n'y soit point, on le fait paroître tout autre qu'il n'est en lui même. Et c'est ce

qui fait souvent que l'on admire des choses que l'on cesseroit incontinent d'admirer si on sçavoit veritablement ce qui en est.

Les miracles, dit fort judicieusement le s^r de Montaigne, *sont, selon l'ignorance où nous sommes de la nature, et non pas selon l'être de la nature même (Ess[ais] [I, 23 et III, 11], p. 79). C'est merveille, dit-il, de combien vains commencemens, et frivoles causes naissent ordinairement si fameuses impressions, que celle de la creance des miracles. Notre vüe, dit-il, nous represente souvent de loin des images étranges qui s'évanoüissent en s'approchans (ib. p. 1038). 4° Il faudroit sçavoir si les livres ou les histoires anciennes qui raportent tous ces faits, c'est-à-dire tous ces grands et prodigieux miracles que l'on pretend avoir été faits au tems passé, n'ont pas été falsifiés et corrompus dans la suite du tems comme quantité d'autres livres ou histoires qui ont été indubitablement falsifiés et corrompus et que l'on en falsifie encore tous les jours dans le siecle où nous sommes.*

/ Or il est constant qu'il n'y a aucune certitude que ces pretendus miracles aient veritablement été faits, il n'y a aucune certitude de la probité et de la sincerité de ceux qui les raportent, ou qui disent les avoir vûs, il n'y a aucune certitude qu'ils en aient bien connus et bien remarqué toutes les circonstances, il n'y a point de certitude que les histoires que l'on en voit, soient veritablement de ceux-là mêmes à qui on les attribüe; et enfin il n'y a point de certitude que ces histoires là n'aient pas été corrompües et falsifiées, comme on en voit tant d'autres qui l'ont été. Il n'y a, dis-je, aucune certitude sur tous ces differens points-là. Car quand on sçauroit par exemple le nom de Moyses on ne connoit pas certainement pour cela qu'il étoit homme de probité, et qu'il n'auroit pas voulu écrire des fables ou des mensonges au lieu d'écrire des verités. *Timon le philosophe appelloit le divin Platon, un grand forger de miracles, parce qu'il étoit, disoit-il, hardi ouvrier à joindre les operations et revelations divines où l'humaine force lui manquoit (Ess[ais] de Mont[aigne] [II, 16] p. 600). Quelle certitude a-t'on que le fameux Moyses ne faisoit pas de même, et qu'il n'étoit pas un aussi habile forger de miracles que le divin Platon auroit pû l'avoir été ? On n'en a certainement aucune assurance. Bien loin de cela, il paroît au contraire qu'il y auroit beaucoup plus de raison de le regarder comme un insigne brigand et comme un insigne imposteur que de le regarder comme un veritable prophete. Voici comme un auteur judicieux parle de lui et de toute sa nation, qui étoit la nation juive.*

Si nous remontons, dit-il en parlant des Juifs, *jusques à leur origine et à leur sortie*

d'Egypte, dont leurs histoires font tant de bruit, et qu'ils accompagnent de tant de miracles fabuleux, nous trouverons, dit-il, que les auteurs égyptiens, et ceux des autres nations, gens d'aussi grande autorité que Joseph ou tout autre historien juif, en ont parlés avec beaucoup de mepris, et ont faits d'eux un portrait bien peu avantageux. Maneton, dit-il, prêtre égyptien, les appelle une troupe de gens sales et lepreux, et dit qu'ils furent chassés du païs par Amenophis qui regnoit alors, et qu'ils s'en allerent en Syrie sous la conduite de Moyses pretre égyptien. Charemont, auteur celebre parmi les Grecs raporte à peu près la même chose, et dit que sous le regne d'Amenophis deux cent cinquante mil lepreux furent bannis d'Egypte, et qu'ils en sortirent sous la conduite de Kithen et de Noteseth, c'est-à-dire Moyses et Aaron; quoique les autres écrivains varient sur le nom du roy qui regnoit alors en Egypte, tous neantmoins disent unanimement que les Israelites étaient un vilain peuple, tout couvert de galle et d'apostumes, infecté, et regardé comme l'écume et l'ordure de la nation égyptienne. /28/

Tacite historien romain d'une autorité incontestable ajoute que Moyses, l'un de ces lepreux exilés, étant un homme d'esprit et qui avoit parmi eux de la reputation, voiant l'accablement et la confusion de ses freres, les pria d'avoir bon courage, et de ne se confier ni aux dieux des Egyptiens, ni aux Egyptiens mêmes, mais de se fier seulement en lui, et d'obeir à ses conseils, qu'il étoit envoyé du ciel pour être leur conducteur, et pour les tirer de la calamité sous laquelle ils gémissoient. Sur cela le peuple ne sachant que faire, s'abandonna entierement à sa condaitte, et dès lors il fut leur capitaine, et leur legislateur; il les fit passer par les deserts d'Arabie, où ils commirent des grands vols et brigandages, passerent au fil de l'épée les hommes, les femmes et les enfans, bruslerent les villes et ruinerent tous les lieux où ils purent mettre le pied. Que pourroit-on dire de pis d'une troupe de voleurs et de bandits ? La magie et l'astrologie, étoient pour lors les seules sciences à la mode. Et comme Moyses étoit parfaitement versé dans tous les misteres, et secrets de la sagesse des Egyptiens, il ne lui fut pas difficile d'inspirer de la veneration et de l'attachement pour sa personne aux enfans de Jacob rustiques et ignorans, et de leur faire embrasser, dans la misere où ils étoient, la discipline qu'il voulut leur donner ([Marana,] Esp[ion] tur[c], tome 4, let[tre] 83). Voila qui est bien different de ce que les Juifs et de ce que nos christicoles nous en veulent faire accroire; par quelle regle certaine connoitra-t'on qu'il faut ajouter foy à ceux-ci plutot qu'aux autres ? Il n'y en a certainement aucune raison vraie semblable.

INCERTITUDE DES PRÉTENDUES ÉCRITURES SAINTES QUI SONT FALSIFIÉES ET CORROMPUES

Pareillement, il y a aussi peu de certitude et aussi peu de vraie semblance sur les prétendus miracles du Nouveau Testament que sur les prétendus miracles de l'Ancien. Quelle assurance par exemple et quelle certitude a-t'on que ces quatre Evangiles qui rapportent les prétendus miracles de Jesus Ch[rist] soient véritablement de la composition de ceux à qui on les attribue ? Et quand ils seroient véritablement de leur composition, quelle certitude a-t'on qu'ils étoient véritablement des hommes de probité et dignes de foy ? Pour sçavoir quels étoient leurs noms, et que l'un s'appelloit Mathieu, un autre Marc, un autre Luc et l'autre Jean; on ne connoit pas pour cela s'ils étoient tous des personnes de probité et dignes de foi; on ne connoit pas pour cela si c'étoient des personnes sages et éclairées; on ne sçait pas pour cela, s'ils ne se seroient pas laissés tromper eux-mêmes, et s'ils n'auroient pas voulu aussi tromper les autres, comme il y en a tant qui font; et il y auroit lieu de se defier tout à fait de leur temoignage, puisque l'on convient desjà que ce n'étoient que des hommes grossiers et ignorans, auxquels par consequent il auroit été facile d'en imposer. Et enfin quelle certitude / a-t'on que ces quatre Evangiles qui paroissent sous leurs noms, n'ont pas été corrompus et falsifiés, comme nous voions que tant d'autres livres ou histoires l'ont été et qu'elles le sont encore tous les jours ? On ne sçauroit presque ajouter foy aux relations que l'on fait des choses mêmes qui se sont passées dans nos jours et presque sous nos yeux; de vingt personnes qui en feront le recit, il n'y en aura quelques fois pas deux qui les reciteront fidelement comme elles se seront passées. Quelle certitude donc pourroit-il y avoir dans le recit des choses qui sont si anciennes et qui se sont passées depuis tant de siecles et depuis plusieurs milliers d'années; et qui ne nous sont rapportées que par des étrangers, par des gens inconnus, gens sans caractere et sans autorité, et qui nous disent des choses si extraordinaires et si peu croiables ou plutot si incroyables ? Certainement il n'y a aucune certitude, ni même aucune probabilité dans ce qu'ils nous en disent, non plus que dans nos vieux romans et dans les histoires des fées, et ainsi ils ne meritent pas que l'on y ajoute aucune foy.

Il ne serviroit de rien de dire ici comme on fait quelques fois que les histoires qui raportent ces sortes de faits, ont tousjours été regardées comme des histoires saintes et sacrées, et par consequent qu'elles ont tousjours été fidelement et inviolablement conservées sans aucune alteration des verités qui y sont renfermées. Il ne serviroit de rien, dis-je, d'alleguer cette raison en leur faveur, puisque c'est peut être pour cette raison-là même, aussi bien que pour plusieurs autres qu'elles doivent être plus suspectes, et qu'elles auront peut-être été d'autant plus falsifiées et corrompües par ceux qui pretendent en tirer quelque avantage, ou qui craignent qu'elles ne leur soient pas assés favorables. L'ordinaire des auteurs qui transcrivent ou qui font imprimer ces sortes d'histoires étant d'y ajouter et d'y changer ou même d'en retrancher tout ce que bon leur semble pour servir à leurs desseins. Voici comme un auteur judicieux du dernier siecle [La Bruyère] nous exprime sa pensée et son sentiment sur ce sujet.

L'homme, dit-il, est né menteur, il n'aime que son propre ouvrage, la fiction et la fable. Voyez le peuple, dit-il, il controuve, il augmente, il charge par grossiereté et par sottise; demandez même, dit-il, au plus honnête homme, s'il est tousjours vrai dans ses discours, s'il ne se surprend pas quelques fois dans des deguisemens, où engagent necessairement la vanité et la legereté, si pour faire un meilleur conte, il ne lui échape pas souvent, d'ajouter à un fait qu'il recite, une circonstance qui n'y est pas. Une chose arrive aujourd'hui [et] presque sous nos yeux, cent personnes qui l'on vue, continüe-t'il, la racontent en cent facons différentes, celui-ci, s'il est écouté, la dira encore d'une maniere qui n'aura pas été ditte. Quelle creance donc, poursuit ce judicieux auteur, quelle creance pourrois je donner à des faits qui sont si anciens, et si éloignés /29/ de nous par plusieurs siecles ? Quel fondement dois-je faire sur les plus graves historiens ? Que devient l'histoire ? Cesar, par exemple, a-t'il été massacré au milieu du Senat ? Y a t'il eu un Cesar ? Quelle consequence me direz vous ? Quel doute ? Quelle demande ? Vous irez, dit-il, et vous ne me jugez pas digne d'aucune reponse, et je crois même, ajoute-t'il, que vous avez raison: je suppose neantmoins, continue-t'il, que le livre qui fait mention de Cesar, ne soit pas un livre profane écrit de la main des hommes qui sont menteurs, trouvé par hazard dans des bibliotheques parmi d'autres manuscrits qui contiennent des histoires vraies ou fausses: qu'au contraire je suppose que ce livre soit inspiré de Dieu, saint et divin, qu'il porte en soy ces caracteres, qu'il se trouve depuis pres de deux mil ans,

dans une société nombreuse qui n'a pas permi[s] qu'on y ait fait pendant tout ce tems-là, la moindre alteration, et qui s'est faite une religion de le conserver dans toute son intégrité, qu'il y ait même un engagement religieux et indispensable d'avoir de la foy pour tous les faits contenus en ce volume où il est parlé de Cesar et de sa dictature; avouez-le, vous douterez alors qu'il y ait eu un Cesar (Caract[ères] au chap. des Ouvrages de l'esprit).

Voilà une véritable image de l'idée qu'il faut se former de l'incertitude des histoires, et non seulement des histoires profanes, mais plus particulièrement encore de celles que l'on veut faire passer pour les plus saintes et les plus sacrées, car comme celles-là sont plus intéressantes que toutes autres en matière de religion, chacun tâche aussi de s'en prévaloir et d'en fortifier son parti autant que faire se peut, et pour ce sujet chacun en veut produire de son côté des vraies ou fausses, et ensuite pour se les rendre d'autant plus favorables chacun y adjoute, chacun y retranche et chacun y change ce que bon lui semble pour favoriser son party.

— 15 —

INCERTITUDE DES ÉVANGILES

C'est ce que nos chrestiens eux-mêmes ne sçauroient nier, puisque sans parler de plusieurs autres graves auteurs, ou personnages qui ont reconnus les additions, les retranchemens et les falsifications qui ont été faites en differens tems à ce qu'ils appellent leurs Ecritures saintes, leur s^t Jerome, fameux docteur parmi eux en ces sortes d'Ecritures, dit formellement, en plusieurs endroits de ses écrits et notamment en ses prologues sur les dites pretendües Ecritures s^{tes}, qu'elles ont été corrompües et falsifiées, en plusieurs endroits étantes desjà de son tems entre les mains de toutes sortes de personnes qui y adjoutoient, dit-il, et qui retranchoient tout ce que bon leur sembloit, en sorte qu'il y avoit, dit-il, autant d'exemplaires differens qu'il y avoit de differentes copies. *Quod medicorum est, dit-il, promittunt medici: tractant fabrilia fabri. Sola scripturarum / ars est quam sibi passim omnes vindicant... Hanc garrula anus, hanc delirus senex, hanc sophista verbosus, hanc universi praesumunt, lacerant, docent antequam discant; et ne parum hoc sit, quadam facilitate verborum,*

*immo cum audacia edisserunt aliis quod ipsi non intelligunt. Taceo, dit-il, de mei similibus, qui si forte ad Scripturas sanctas post saeculares litteras venerint, et sermone composito aures populi mulserint, quidquid dixerint, hoc legem Dei putant, nec scire dignantur quid Prophetae, quid Apostoli senserint, sed ad suum sensum incomposita aptant testimonia: quasi grande sit, et non vitiosissimum docendi genus, depravare sententias et ad voluntatem suam, Scripturam trahere repugnantem... Puerilia sunt haec, dit-il, et circulatorum ludo similia docere, quod ignores immo, ut cum stomacho loquar, ne hoc quidem scribere quod nescias. C'est-à-dire, en françois, que chaqu'un dans le monde se mele de son metier, les artisans, dit-il, les laboureurs, les massons, les mareschaux, les charpentiers, les ouvriers en laine, les foulons et tous autres gens de mestiers ne se meslent de ces arts sans faire apprentissage de leurs metiers, mais l'art de lire, d'expliquer, ou d'interpreter l'Ecriture sainte est l[e] seule art dont chacun veut se mesler, les ignorans, dit-il, s'en mêlent comme les scavans, des vieux radoteux d'hommes, des vieilles jaque[u]ses de femmes et des babillards sophistes la deschirent tous les jours et se meslent de l'enseigner auparavant que de l'apprendre et ce qui est encore plus honteux, est que des femmes se meslent de vouloir enseigner des hommes, et ont les uns et les autres la presumption de vouloir apprendre aux autres ce qu'ils n'entendent pas eux-mêmes (s^t Jerome dans son *Ep[ître] à Paulin*). Et d'autres qui sous pretexte d'avoir étudiés les sciences humaines et de sçavoir chatouïller les oreilles de leurs auditeurs des beaux discours, s'imaginent que tout ce qu'ils disent, est la loy ou la parole de Dieu même, quoi qu'ils ne daignent apprendre ce que les prophetes ni ce que les apotres ont pensés mais sçavent seulement adapter ou appliquer à leur fantaisie des temoignages qui ne conviennent poin[t] au sujet, comme si c'étoit quelque grande merveille de cela, et que ce ne fut pas au contraire un grand vice de corrompre ainsi les sentences de l'Ecriture et de vouloir les tourner à sa fantaisie, en leur donnant un sens forcé... Ce sont là, dit-il, des puerilités vaines et des momeries semblables à celles des joueurs de farces et de comedies. Enseigner ce que l'on ne sçait pas et ne sçavoir pas même que l'on ne le sçait pas (*ibid*).*

Et dans son *Prologue Galeate* voici ce qu'il dit: *Si Septuaginta Interpretum pura, et ut ab eis in Graecum versa est, editio permanserit, superflue me, Chromati Episcoporum sanctissime atque /30/ doctissime, impelleres, tu Hebraea tibi volumina latino sermone transferrem. Quod enim semel aures hominum occupaverat, et*

nascentis Ecclesiae roboraverat fidem, justum erat etiam nostro silentio comprobari. Nunc vero, cum pro varietate regionum diversa ferantur exemplaria et germana illa, antiquaque translatio corrupta sit, atque violata: nostri arbitrii putas, aut et pluribus judicare quid verum sit, aut novum opus in veteri opere cudere, illudentibusque Judaeis, cornicum, ut dicitur, oculos figere... Certe Apostoli et Evangelistae, Septuaginta Interpretes noverant: et unde eis haec, quae in Septuaginta Interpretibus non habentur ? C'est-à-dire, en françois, que si la version des septantes interpretes étoit encore pure et entiere comme les dits septantes interpretes l'ont traduitte du grec en latin, que ce seroit en vain que le s^t Pere le Pape l'obligeroit de faire une nouvelle version latine des mêmes livres, sur ceux qui sont écrits en hebreux, d'autant qu'il auroit été à propos et juste, dit-il, d'approuver par son silence, ce qui auroit desjà été autorisé par l'usage dans le commencement de l'Eglise naissante. Mais que pour le present y aiant autant de differens exemplaires qu'il y a de differentes regions, et que cette premiere et ancienne version est corrompüe et falsifiée: pensez-vous, lui dit-il, qu'il ne tienne qu'à moy de choisir, ou de discerner, comme je voudrai, ce qui est vrai d'avec ce qui est faux ? Et qu'il ne tienne qu'à moy de fabriquer un nouveau ouvrage dans un vieux, pour n'en faire qu'un des deux et m'exposer par là à la risée des Juifs, qui se moqueroient de moi en disant que ce seroit vouloir, comme l'on dit, crever les yeux aux corneilles ? Certes, dit-il, les apotres et les évangelistes connoissoient la version des Septantes d'où leur vient donc, dit-il, qu'ils alleguent ce qui n'est pas dans ces Septante interpretes ? D'où cela leur vient il ?

Et dans sa *Preface sur les Paralippomenes à Domnion et à Rogatian*, voici ce qu'il dit: *Libere enim vobis loquor, ita in Graecis et in Latinis codicibus hic nominum liber vitiosus est, ut non tam Hebraea quam Barbara quaedam, et Sarmatica nomino conjecta arbitrandum sit. Nec hoc Septuaginta Interpretibus, qui in Spiritu sancto pleni, ea quae vera fuerunt transtulerant, sed scriptorum culpae adscribendam, dum de emendatis inemendate scriptitant: et saepe tria nomina subtractis e medio syllabis, in unum vocabulum cogunt, vel e regione unum nomen, propter latitudinem suam in duo vel tria vocabula dividunt. Sed et ipsae appellationes, [non homines] ut plerique existimant, sed urbes, et regiones et saltus, et provincias sonant, et oblique sub interpretatione et figura eorum, quaedam narrantur historiae. C'est-à-dire, en françois, que ce livre est, dit-il, tellement corrompus dans les versions greques et latines que ce ne sont pas tant des noms hebreux que des noms barbares / et inconnus*

que l'on y a mis, ce qu'il ne faut pas, dit-il, attribuer aux septantes interpretes qui étoient remplis du s^t Esprit, mais à la faute des écrivains et des copistes qui n'écrivoient pas correctement, et qui souvent de deux ou trois mots n'en faisoient qu'un, en retranchant quelques sillabes du milieu, et souvent au contraire faisoient deux ou trois mots d'un seul parce qu'il étoit long à prononcer (*ibid.*).

Et dans sa *Preface sur Josué*, voici ce qu'il dit, *Apud Latinos tot sunt exemplaria quot codices, et unus quisque pro arbitrio [suo] vel addiderit vel subtraxerit quod ei visum est, et utique non posset verum esse quod dissonat... quae [fuit] stultitia postquam vera dixerint, proferre quae falsa sunt ?* C'est-à-dire en françois que parmi les Latins il y a autant d'exemplaires que de volumes, chaqu'un y adjoutant ou retranchant ce que bon lui semble, étant seur, dit-il, que ce qui se contredit ne peut être vrai. Quelle folie, dit-il, d'ajouter ce qui est faux après avoir dit ce qui est vrai (*ibid.*).

Et dans sa *Preface sur Job*, voici comme il parle, *Audiant quapropter canes mei, idcirco me in hoc volumine laborasse non ut interpretationem antiquam reprehenderem sed ut ea quae in illa aut obscura sunt, aut omissa, aut certe scriptorum vitio depravata, manifestiora nostra interpretatione fierent... Quod si apud Graecos, post Septuaginta editionem jam Christi Evangelio coruscante, Judaeus Aquila et Symmachus ac Theodotio judaizantes haeretici, sunt recepti, qui multa misteria Salvatoris subdola interpretatione celarunt, et tamen habentur apud Ecclesias, et explanantur [ab] Ecclesiasticis viris, quanto magis ego Christianus...* c'est-à-dire, en françois, que mes chiens, dit-il, c'étoit ainsi qu'il appelloit ses ennemis, que mes chiens apprennent et sachent donc que si j'ai travaillé à ce volume, ce n'a pas été pour blamer l'ancienne version, mais pour éclaircir par notre interpretation, ce qu'il y avoit d'obscur, et ce qui avoit été omis ou même ce qui avoit été vitié et corrompu par la faute des écrivains.

Et dans sa *Preface sur les Evangiles* au Pape Damase, voici ce qu'il dit: *Magnus siquidem hic in nostris Codicibus error inolevit, dum quod in eadem re alius evangelista plus dicit, in alio quia minus putaverint, addiderunt. Vel dam eumdem sensum alius aliter expressit, ille qui unum e quatuor [primum] legerat, ad ejus exemplum caeteros quoque existimaverit emendandos. Unde accidit ut apud nos*

mixta sint omnia, et in Marco plura Lucae atque Matthaei. Rursum, in Matthaeo plura Joannis et Marci, et in caeteris reliquorum quae aliis propria sunt, inveniuntur. C'est-à-dire, en françois, qu'il s'est certainement glissé, dit-il, un tres grand abus dans nos volumes, en ce que là où sur un même sujet un évangéliste dit quelque chose de plus qu'un autre n'en dit, les traducteurs ou interpretes ont /31/ crus devoir ajouter ce qui manquoit dans les autres, et ont crus devoir corriger les autres sur le model[e] de celui des quatre Evangelistes qu'ils avoient lus le premier; d'où il est arrivé, dit-il, que tout est melangé parmi nous, et qu'il y a dans st Marc plusieurs choses qui sont de s^t Luc et de s^t Mathieu, et dans s^t Mathieu plusieurs choses qui sont de s^t Jean et de s^t Marc; et dans les autres plusieurs choses qui sont particulieres aux autres.

Et enfin dans sa *Preface sur les Psaumes* voici ce qu'il en dit: [*Psalterium*] *Romae dudum positus emendaram, et juxta Septuaginta Interpretes, licet cursim, magna tamen ex parte correxeram. Quod quia rursum videtis, ô Paula et Eustochium, scriptorum vitio depravatum, plusque antiquum errorem, quam novam emendationem valere, me cogitis, ut veluti quodam novali, scissum jam arvam exerceam, ut obliquis sulcis renascentes spinas eradicem, aequum esse dicentes, ut quod crebro male pullalat, crebrius succidatur.* C'est-à-dire, en françois, étant ci-devant à Rome je commençai à corriger ce livre sur la version des Septantes, et j'en avois desjà corrigé une grande partie quoiqu'assés à la hate: mais parce que vous voiez encore, ô Paula et Eustochium, que ce livre est encore corrompu par la faute des écrivains, et que l'ancienne erreur a prevalu, qu'elle a plus de vogue et de credit que la nouvelle correction, vous m'obligez de faire comme si je cultivois de nouveau une terre, qui auroit desjà été autres fois defrichée et labourée, et comme si j'en arrachois de nouveau les épines renaissantes, étant necessaire, comme vous dittes, de couper d'autant plus souvent les mauvaises herbes qu'elles croissent plus volontiers (*ibid.*).

Et touchant les livres de l'Ancien Testament en particulier, Esdras prêtre de la loy, temoigne lui-même avoir corrigé et remi[s] dans leur entier, les pretendus sacrés livres de sa loy, qui avoient été, dit-il, en partie perdus et en partie corrompus; il les distribua en vingt deux livres, selon le nombre des lettres hebraiques, et composa plusieurs autres livres dont la doctrine ne devoit se communiquer qu'aux seuls sages

(*Esd.* 4.14). Si ces livres ont été en partie perdus et en partie corrompus, comme le temoigne le dit Esdras, et comme le temoigne en tant d'endroit[s] le docteur s^t Jerome, il n'y a donc certainement point de certitude sur ce qu'ils contiennent, et quant à ce que le même Esdras dit les avoir corrigé et remis en leur entier par l'inspiration de Dieu même, il n'y a aucune certitude de cela et il n'y a point d'imposteur qui n'en pourroit dire autant (*Chron.*,p. 162). Tous les livres de la loy et des prophetes que l'on put trouver, furent bruslés du tems d'Antiochus; le Thalmud qui est regardé par les Juifs comme un livre saint et sacré, et qui contient toutes les loix et ordonnances divines, ensemble les sentences et les dits, les plus / notables des rabins avec leur exposition tant sur les loix divines que humaines, et infinis autres secrets et misteres de la langue hebraique, est regardé par les chretiens comme un livre farci de resveries, de fables, d'impostures et d'impietés. En l'année 1559 furent bruslés à Rome par le commandement des inquisiteurs de la foy douze mil de ces Thalmuds trouvés en une Bibliotheque de Cremone ([Moréri,] *Dict[ionnaire] hist[orique]*).

Les Pharisiens qui faisoient parmi les Juifs une fameuse secte ne recevoient que les cinq livres de Moyses et rejettoient tous les Prophetes. Parmi les chretiens, Marcion et ses sectateurs, rejettoient les Livres de Moyses et les Prophetes, et introduisoient d'autres Ecritures à leur mode. Carpocrates et ses sectateurs en faisoient de même et rejettoient tout l'Ancien Testament; et maintenoient que Jesus Christ n'étoit qu'un homme comme les autres. Les Marcionites et les Severians reprovoient aussi tout l'Ancien Testament, comme mauvais et rejettoient aussi la plus grande partie des quatre Evangiles et les Epitres de s^t Paul. Les Ebionites n'admettoient que le seul Evangile de s^t Mathieu, rejettans les trois autres et les Epitres de s^t Paul. Les Marcionites publioient un Evangile sous le nom de s^t Mathias pour confirmer leur doctrine. Pareillement les Apostoliques introduisoient d'autres *Ecritures* pour maintenir leurs erreurs et pour cet effet se servoient de certains Actes qu'ils attribuoient à s^t André et à s^t Thomas. Les Manichéens écrivirent un *Evangile* à leur mode et rejettoient les écrits des prophetes et des apotres (*Chron[ique]* p. 287) I. Les Elsesaïtes debitoient un certain livre qu'ils disoient être venû du Ciel et tronçonnoient les autres Ecritures à leur fantaisie (*Niceph.* t. 5 ch. 24).

Origenes lui même avec tout son grand esprit, ne laissoit pas que de corrompre les

Ecritures, et forgeoit, dit-on, à tout coup des allegories hors de propos et se detournoit par ce moien à tout coup du vrai sens des prophetes et des apotres, et même avoit corrompû quelqu'un des principaux points de la doctrine. Ses livres sont maintenant mutilés et falsifiés, et ne sont plus que pieces cousües et ramassées par d'autres qui sont venus depuis, et aussi y rencontre-t'on des erreurs et des fautes manifestes (*Chron[ique]* p. 335). Les Alogiens attribüoient à l'heretique Cerinthus l'Evangile et l'Apocalypse de s^t Jean, ce pourquoi ils les rejettoient; les heretiques de nos derniers siecles, rejettent comme apocryphes plusieurs livres que nos catholiques romains regardent comme saints et sacrés, comme sont les Livres de Tobie, de Judith, d'Esther, de Baruc, le *Cantique des trois Enfans dans la fournaise*, l'Histoire de Susanne, et celle de l'Idole de Bel, la *Sapience* de Salomon, l'Ecclesiastique, le 1^{er} et le 2^e des Machabées, tous lesquels livres sont regardés comme aprocrifes par nos derniers heretiques [protestants], et sont regardés comme saints et sacrés par nos catholiques romains. A tous lesquels livres incertains et douteux, on pourroit encore ajouter plusieurs autres d'aussi peu de valeur, que l'on /32/ attribuoit autres fois aux autres apotres, comme sont par exemple: les Actes de s^t Thomas, ses *Circuites*, son Evangile et son Apocalypse. Pareillement l'Evangile de s^t Barthelemi, celui de s^t Mathias, celui de s^t Jacques, celui de s^t Pierre et ceux des autres Apotres, comme aussi les *Gestes* de s^t Pierre, son Livre de la Predication, celui de son Apocalypse et celui du Jugement. Comme aussi encore celui de *l'Enfance du Sauveur* et plusieurs autres de semblable farine, qui sont tous rejettés comme apocrifés par les catholiques romains et par le pape Gelase et par les s^{ts} Peres.

Cela étant ainsi comme nos christicoles eux-mêmes ne sçauroient le nier, il est constant, clair et évident qu'il n'y a aucun fondement, ni aucune apparence de certitude, touchant l'autorité que l'on pretend donner à ces livres, ni touchant la verité des faits qui y sont raportés, et s'il n'y a aucun fondement ni aucune apparence de certitude sur ce sujet, il est constant, clair et évident, que les pretendus miracles qui y sont raportés ne peuvent servir de preuves ni de temoignages assurés de la verité d'aucune religion. Et ce qui confirme d'autant plus cette verité est que ceux-là même qui maintiennent le plus fortement l'autorité divine de ces pretendus saints et sacrés livres, et qui soutiennent le plus fortement la verité de ces pretendus miracles qui y sont raportés sont obligés de reconnoitre et d'avoüer eux mêmes qu'ils n'auroient aucune certitude de l'autorité divine de leurs livres, ni de la verité des faits qui y sont

contenus, si leur foy, comme ils disent, ne les en assuroit et ne les obligeoit absolument de le croire ainsi. Or cette foy étant, comme j'ai dis, une creance aveugle des choses que l'on ne voit point et que l'on ne connoit point, elle est, comme j'ai dis aussi, un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures, de sorte que les susdits pretendus miracles et les susdits pretendus saints et sacrés livres, n'ayant de l'aveu même de ceux qui les soutiennent, aucune [autre] certitude de verité que celle que l'on croit qu'ils ont par une creance aveugle qui est un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures, il est constant, clair et évident qu'ils ne peuvent servir de temoignage certain et assuré de la verité d'aucune religion.

— 16 —

LES PRÉTENDUES ÉCRITURES SAINTES
NE PORTENT EN ELLES-MÊMES AUCUN CARACTÈRE D'ÉRUDITION
NI DE SAGESSE PLUS QU'HUMAINE

Mais voions un peu si ces pretendus saints et divins Livres portent en eux-mêmes quelques caracteres particuliers de divinité, comme par exemple, d'érudition, de science, de sagesse et de sainteté ou de quelque autre perfection qui ne puisse convenir qu'à Dieu, et si les pretendus miracles qui y sont raportés, s'accordent parfaitement avec ce que l'on devoit penser de la grandeur, de la bonté, de la sagesse et de la justice infinie d'un Dieu tout puissant et infiniment parfait, car il n'est pas à croire que des livres qui auroient veritablement été faits par la direction, ou par l'inspiration d'un Dieu, ne dussent contenir une science, une sagesse et une érudition très parfaite; ou au moins il n'est pas à croire que l'on y trouveroit les mêmes deffauts, / les mêmes erreurs et les mêmes imperfections qui se trouvent ordinairement dans les autres livres, soit par la negligence, soit par l'ignorance, ou par l'insuffisance des hommes qui en sont les auteurs. Pareillement il n'est pas à croire que les miracles qui seroient raportés dans ces livres ne dussent pas s'accorder et être entierement convenables avec ce que l'on devoit penser de la grandeur, de la bonté, de la justice et de la sagesse infinie d'un Dieu qui les auroit fait, car il est assés clair et évident qu'il ne faut pas attribuer à un Etre infiniment parfait des choses qui ne seroient pas convenables à la souveraine perfection de sa nature, ni à la souveraine

perfection de sa volonté.

Or il est clair et évident que les susdits pretendus saints et divins Livres ne portent en eux-mêmes aucun caractere particulier de divinité et ne portent aucun caractere d'érudition, ni de science, ni de sagesse, ni de sainteté, ni d'aucune autre perfection que l'on puisse dire ne pouvoir venir que d'un Dieu. Bien loin de cela[,] on y trouve manifestement les mêmes deffauts, les mêmes erreurs et les mêmes imperfections qui se trouvent ordinairement dans les autres livres par la négligence, par l'ignorance et par l'insuffisance des hommes qui en sont les auteurs. Par consequent il n'y a point d'apparence que ces sortes de livres viennent veritablement de Dieu, ni qu'ils aient veritablement été faits par une inspiration particuliere de son Esprit. Pareillement les pretendus miracles qui y sont raportés, ne s'accordent nullement avec ce que l'on doit penser de la grandeur, de la bonté, de la justice et de la sagesse infinie d'un Dieu qui les auroit fait, donc il ne faut pas les attribuer à la toute puissance d'un Dieu, ni croire qu'il les ait aucunement fait.

Premierement pour ce qui est des susdits pretendus saints et divins livres dont j'ai dis qu'ils ne portent en eux-mêmes aucun caractere ni aucune marque d'autorité, ni d'inspiration divine, il est facile à toute personne tant soit peu éclairée de s'en convaincre soi même; il n'y a qu'à les lire, et on verra, comme j'ai dis, qu'il n'y a aucune érudition, aucun fond de science, aucune pensée sublime, ni aucune autre production d'esprit qui passe les forces naturelles et ordinaires de l'esprit humain. Au contraire, on n'y verra d'un coté que des histoires ou narrations fabuleuses, comme sont celle de la pretendüe creation du monde, celle de la formation et de la multiplication des pretendus premiers hommes, celle d'un pretendu paradis terrestre, celle d'un serpent qui parloit, qui raisonnoit et qui étoit même plus fin et plus rusé que l'homme, celle d'une anesse qui parloit et qui reprenoit son maitre de ce qu'il la maltraitoit mal à propos, celle d'un pretendu deluge universel et d'une arche, où des animaux de toutes /33/ especes étoient renfermés; celle de la confusion des langues et de la division des nations, sans parler de la quantité d'autres vains recits particuliers sur des sujets vains, bas et frivoles et que des auteurs graves mepriseroient de rapporter, lesquelles histoires ou narrations n'ont certainement pas moins l'air de fables que celles que l'on a inventées sur l'industrie de Promethée, sur la boëtte de Pandore, ou sur la guerre des geants contre les dieux, et plusieurs autres semblables que les

anciens poètes ont inventées pour amuser les hommes de leur tems. D'un autre côté on n'y verra qu'un mélange de quantité de loix et d'ordonnances, ou de pratiques vaines et superstitieuses touchant les sacrifices et les purifications de l'ancienne loy, et touchant le vain discernement des animaux dont elle suppose que les uns sont purs et les autres impurs et immondes, lesquelles loix et ordonnances ne sont pas plus respectables ni moins vaines et superstitieuses que celle des nations les plus idolâtres. On n'y verra encore que de simples histoires vraies ou fausses de plusieurs roys, de plusieurs princes ou de plusieurs autres particuliers qui auront bien ou mal vecus, et qui auront faits quelques belles, ou quelques mauvaises actions, parmi quantité d'autres actions basses ou indifférentes ou frivoles qui y sont rapportées aussi, pour lesquelles histoires faire, comme elles sont rapportées dans les susdits prétendus saints livres, tant du Vieu[x] que du Nouveau Testament, il est visible qu'il ne falloit pas pour cela avoir un grand génie, et par conséquent qu'il n'étoit pas pour cela besoin d'avoir des révélations ou des inspirations divines; ce n'est pas faire honneur à un Dieu que de vouloir le faire auteur de tant de si basses, de tant de si sottes et de tant de si vaines et si ridicules narrations; il s'amuseroit à bien peu de chose, s'il s'amusoit à reveler serieusement des choses si vaines, si frivoles et si ridicules qu'il y en a.

Enfin on ne verra dans les susdits prétendus saints et sacrés livres que les discours, la conduite et les actions ou les manières d'agir et de parler de ces tant renommés et fameux prophètes, qui se disoient tout particulièrement inspirés et envoyés de Dieu; on y verra leurs manières d'agir et de parler; leurs songes, leurs illusions et leurs reveries, et il sera facile de juger par leurs discours et par leurs manières d'agir qu'ils ressembloient beaucoup plus à des visionnaires et à des fanatiques qu'à des personnes sages et éclairées. Quoiqu'il y ait cependant dans quelques uns des susdits livres plusieurs bons enseignements et plusieurs belles et bonnes maximes de morale, comme dans les Proverbes de Salomon, dans le Livre de la Sagesse et dans l'Ecclesiastique; mais rien nulle part qui surpasse la portée et la / capacité de l'esprit humain, ni de la sagesse humaine. Bien loin de cela on voit ordinairement qu'il y a beaucoup plus d'esprit, plus de politesse, plus de science, plus d'éloquence, plus d'ordre, plus de clarté, plus de suite, plus d'exactitude et même plus de sages et plus de solides instructions dans les livres des philosophes, des historiens et des orateurs profanes, que dans aucuns de ces prétendus saints et sacrés livres tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, dont la principale sagesse ne

consiste qu'à faire croire pieusement des erreurs et à faire religieusement observer des vaines superstitions, de sorte que sans parler en particulier de plusieurs graves auteurs qui ont composés quantité de livres tant sur les sciences humaines que sur le bon reglement des mœurs, et qui sont pleins de beaux exemples, et pleins de bon avis et de bonnes instructions, je crois pouvoir dire que quand il n'y auroit par exemple que les *Fables* d'Esopé, elles sont certainement beaucoup plus ingénieuses et plus instructives que ne le sont toutes ces basses et grossières paraboles qui sont raportées dans les prétendus s^{ts} Evangiles.

— 17 —

CONTRADICTIONS DANS LES ÉVANGILES

Mais ce qui fait encore d'autant plus clairement voir que ces sortes de livres ne peuvent venir d'aucune inspiration divine, c'est qu'outre la grossièreté et la bassesse du stile dont les Evangiles sont composés, et outre le deffaut d'ordre et de suite qu'il y a dans la narration des faits particuliers qui y sont raportés, et qui y sont très mal circonstanciés, on ne voit point que leurs auteurs s'accordent bien les uns avec les autres, puisque les uns raportent leurs histoires d'une façon, les autres d'une autre. On voit même qu'ils se contredisent manifestement les uns les autres en plusieurs choses, ce qui fait manifestement voir qu'ils n'étoient pas inspirés de Dieu et qu'ils n'avoient pas même assés de lumieres, ni assés de talens naturels pour sçavoir bien rediger une histoire. Voici quelques exemples des contrariétés et des contradictions qui se trouvent entre eux. 1° L'évangéliste s^t Mathieu fait descendre Jesus Christ du roy David par son fils Salomon et par tous les descendans du dit Salomon jusques à Joseph, pere au moins putatif de ce Jesus Christ (*Mat[hieu]*, 1.1). Et l'évangéliste s^t Luc le fait descendre du même roy David par son fils Nathan et par tous les descendans du dit Nathan jusques au dit Joseph (Luc, 3.31). En quoi il y a contrariété et contradiction manifeste; car il est clair et évident que si ce Joseph et Jesus Ch[rist] sont descendus de David par son fils Salomon et par tous les descendans du dit Salomon, ils ne peuvent être descendus encore du même David par son autre fils Nathan ni par tous les descendans du dit Nathan qui sont manifestement tous /34/ autres que les descendans de Salomon. D'aillieurs de quoi sert à ces Evangélistes de

faire la genealogie de ce Joseph et de le faire descendre du roy David pour montrer que Jesus Ch[rist] seroit fils de ce David, puisque ce Jesus Chr[ist] ne seroit pas veritablement fils de ce Joseph qui pourroit estre descendu de David. Il est manifeste que ni l'un ni l'autre de ces deux évangelistes ne peut prouver que Jesus Chr[ist] auroit été fils de ce David, qu'autant qu'il auroit été fils de ce Joseph que ces évangelistes font descendre de David quoique par differente voye. Or nos chresticques ne veulent pas que leur divin Jesus Chr[ist] ait été veritablement fils de ce Joseph; ainsi ce seroit mal à propos que ces évangelistes auroient faits la genealogie de ce Joseph, pour montrer fausement que Jesus Chr[ist] auroit été fils de ce David, ou si l'une ou l'autre de ces deux genealogies prouve qu'il ait veritablement été fils de David, il faut reconnoitre aussi qu'il étoit veritablement fils de ce Joseph; en quoi il paroît manifestement encore qu'il y a de l'erreur de part ou d'autre. Mais quoi ! C'est sans doute de la vanité de ces genealogies-là même que parle leur s^t Paul lorsqu'il dit à son disciple Timothée, qu'il ne faut point s'arreter à des fables ni à des genealogies qui n'ont point de fin et qui sont plutot un sujet de dispute que d'édification (1. *Tim.* 1.4). Et lorsqu'il dit à son autre disciple Tite qu'il faut fuir les questions impertinentes et les vaines genealogies, les disputes et les contestations sur la loy comme étant vaines et inutiles, *stultas autem quaestiones et genealogias, et pugnas legis devita; sunt enim inutiles, et vanae* (*Tit.*,3, 9).

2° Il y a contrariété et contradiction dans ce qu'ils disent touchant ce qui arriva, ou touchant ce qui se fit peu de tems apres la naissance de J[ésus] Chr[ist] car l'évangéliste Mathieu dit qu'aussitot apres sa naissance le bruit s'étant repandu dans la ville de Jerusalem qu'il étoit né un nouveau roy des Juifs, et que des magiciens l'étant venu chercher pour l'adorer, le roy Herodes craignans que ce pretendu nouveau roy ne lui osta quelques jours la couronne, fit égorger et massacrer tous les enfans nouvellement nais depuis deux ans dans tous les environs de Bethleem, où on lui avoit dit que ce pretendu nouveau roy devoit naitre, et que Joseph et Marie mere de Jesus aians été avertis en songe par un ange de ce mauvais dessein que le roy Herodes avait de faire mourir leur enfant, ils s'enfuirent incontinent en Egypte, où ils demeur[er]ent, dit cet évangéliste, jusques à la mort de ce roy, qui n'arriva que plusieurs années après (*Mat[hieu]* 2). Au contraire de cela l'évan / geliste Luc marque expressement que ce Joseph et la mere de Jesus demurerent paisiblement durant six semaines dans l'endroit où leur enfant Jesus fut né (*Luc.*, 2), qu'il y fut

circoncis suivant la loy des Juifs huit jours après sa naissance, et que lorsque le tems prescrit par la loy pour la purification de sa mere fut accompli, elle et Joseph son mari le porterent à Jerusalem pour le presenter à Dieu dans son temple et pour offrir en même tems en sacrifice ce qui étoit ordonné par la susdite loy de Dieu (*ib.* v. 22). Apres quoi, suivant ce que dit le même évangéliste, Joseph et Marie mere de Jesus, s'en retournerent en Galilée dans leur ville de Nazareth, où leur enfant Jesus croissoit tous les jours en graces et en sagesse, et que son pere et sa mere alloient tous les ans à Jerusalem au jour solemnel de leur feste de pasque (*ib.* v. 51); si bien que cet évangéliste ne fait nulle mention de leur fuite en Egypte, ni de la susdite cruauté du roy Herodes envers les enfans de la province de Bethleem; par où il est clair et évident qu'il y a de la contrariété, et de la contradiction dans ce que disent ces deux évangélistes, et non seulement en ce que l'un dit de la cruauté d'Herodes, et de la fuite de Joseph et de Marie en Egypte avec leur enfant Jesus, et que l'autre n'en parle aucunement; mais aussi parce qu'il faut necessairement que l'une ou l'autre de ces deux narrations soit fausse, puisqu'il ne se peut pas faire que Joseph et Marie soient retournés si paisiblement en leur ville de Nazareth, et qu'ils soient allés tous les ans à Jerusalem à la feste solemnelle de Pasque comme l'un le dit, et qu'ils aient été obligés de s'enfuir en Egypte et d'y faire un si long sejour, comme l'autre le dit.

A l'égard de la cruauté du roy Herodes envers les enfans de Bethleem et des environs; comme les historiens de ce tems là n'en parlent point, que Joseph même, fameux historien juif, n'en parle aucunement, quoiqu'il decrive assés particulierement la vie et les mechancetés de ce roy; que les autres évangélistes mêmes n'en font point de mention dans leurs Evangiles, il y a tout sujet de croire que ce qui en est raporté dans l'Evangile de s^t Mathieu n'est qu'une imposture et que ce qui est dit de la fuite en Egypte n'est qu'un mensonge, car il n'est pas croiable que Joseph, historien juif qui a blamé et decrit les vices et les mechancetés de ce roy Herodes eut passé sous silence une action si noire et si detestable que celle de faire inhumainement massacrer tant de petits innocens, si ce que cet évangéliste en dit eu[t] été veritable.

3° Il y a de la contrariété et de la contradiction entre les susdits évangélistes sur la durée du tems de la vie publique de Jesus Christ, car suivant ce que disent les trois premiers évangélistes, il ne pourroit /35/ y avoir eu gueres plus de trois mois, depuis son bateme jusques à sa mort, en supposans qu'il avoit trente ans, ou près de trente

ans lorsqu'il fut batisé par s^t Jean comme il est marqué dans l'Evang. de s^t Luc (*Luc*, 3), et qu'il ait été né le vingt cinquieme decembre, suivant l'opinion communement reçue parmi nos christicoles; car depuis ce batem[e] qui fut l'an quinzieme de l'empire de Tibere Cesar et l'année qu'Anne et Caiphe étoient grands prêtres, jusques au premier Pasque suivant qui étoit dans le mois de mars, il n'y avoit qu'environ trois mois; et suivant ce que disent les susdits trois premiers évangelistes (*Luc*, 3, 31), il fut crucifié la veille du premier Pasque suivant apres son bateme et la premiere fois qu'il vint à Jerusalem avec ses disciples comme il est marqué dans les susdits évangelistes; car tout ce qu'ils disent de son bateme, de ses voiajes, de ses predications, de ses miracles et de sa mort et passion se doit necessairement rapporter à la même année de son bateme, puisque ces évangelistes ne parlent d'aucune autre année suivante, et qu'il paroît même par la narration qu'ils font de ses actions qu'il les a toutes faites, immediatement après son bateme et consequivement les unes apres les autres et en fort peu de tems, pendant lequel tems on ne voit qu'un seul interval[le] de six jours avant sa transfiguration, pendant lesquels six jours, on ne voit pas ce qu'il a fait, ni qu'il ait fait aucune chose; par où on voit clairement qu'il n'auroit vecu après son bateme qu'environ trois mois, desquels trois mois si on vient à retrancher six semaines de quarante jours et de quarante nuits qu'il passa dans le desert immediatement après son bateme, il s'en suivra que le tems de sa vie publique, depuis ses premieres predications jusques à sa mort, n'aura duré qu'environ six semaines (*Mat[hieu]*, 17, 1; *Mar[c]*, 9, 1; *Luc*, 9, 28).

Et suivant ce que Jean l'évangéliste marque, il auroit, comme on le pretend, duré au moins trois ans et trois mois, puisqu'il paroît par la lecture de l'Evangile de cet apotre, qu'il auroit été pendant le cours de sa vie publique trois ou quatre fois à Jerusalem à la feste solemnelle de Pasques, qui n'arrivoit cepandant qu'une seule fois l'an. En quoi il est constant qu'il y a contrariété et contradiction visible, car s'il est vrai, comme les autres évangelistes le marquent, *altera autem die, quæ est post parasceven*, *Mat.*, 27.62. — *Quia parasceve erat*, *Mar.*, 15.42.— *Et erat dies parasceves*, *Luc*, 23.54. — qu'il a été crucifié la veille du premier Pasques après son bateme qui étoit, comme ils marquent le quinzieme ans de l'empire de Tiber[e] Cesar, et l'année qu'Anne et Caiphe étoient souverains sacrificateurs ou grands prêtres, il est faux qu'il ait été trois ou quatre fois depuis son bateme à Jerusalem à la feste solemnelle de Pasques, puisque cette feste n'arrivoit, comme je viens de dire

qu'une seule fois l'an, ou s'il est vrai qu'il y ait été trois ou quatre fois depuis son bateme, comme Jean l'évangéliste semble le marquer (*Joan.*, 2, 13 et 15 v. 1, et 6 v. 4, et 7, v. 2, 10, et 11 v. 55, et 12 v. 12), et comme nos christicoles le prétendent ordinairement, il est fau[x] qu'il n'auroit vecûs que trois mois après son bateme / comme les trois premiers évangelistes le temoignent.

Si [on] dit que ces trois premiers évangelistes ne parlent effectivement que d'une seule année, mais qu'ils ne marquent pas distinctement les autres années qui se sont écoulées depuis son bateme, ou que Jean l'évangéliste n'entend véritablement parler que d'un seul Pasque, quoiqu'il semble qu'il parle de plusieurs, et que ce n'est que par anticipation qu'il dit et qu'il repete plusieurs fois que la feste de Pasque des Juifs étoit proche, et que Jesus Ch[rist] alla à Jerusalem et par consequent qu'il n'y a qu'une contrariété et une contradiction seulement apparente sur ce sujet entre les susdits évangelistes; je le veux bien, mais il est constant que cette contrariété ou contradiction apparente ne viendrait que de ce qu'ils ne s'expliquent pas assés bien, et qu'ils ne marqueroient pas suffisamment toutes les circonstances qui seroient ou qui auroient été à remarquer dans le recit qu'ils font de leurs histoires. Mais soit qu'ils se contredisent véritablement ou soit qu'ils ne s'expliquent pas suffisamment dans le recit de leurs histoires, il y a tousjours lieu de tirer cette consequence qui est qu'ils n'étoient donc pas inspirés de Dieu lorsqu'ils ont écrits leurs histoires, car s'ils eussent été pour lors véritablement inspirés de Dieu, ils ne se seroient pas contredits les uns aux autres, et ils auroient tous eu assés d'esprit et assés de lumieres pour bien s'expliquer et pour marquer suffisamment, de suite et par ordre toutes les circonstances et toutes les particularités de leurs histoires sans en omettre aucune des principales et sans en confondre ou pervertir l'ordre, comme ils ont fait, en plusieurs rencontres. On ne peut nier même qu'ils ne se contredisent encore en plusieurs autres occasions.

1° Ils se contredisent d'abord sur la premiere chose qu'ils disent que Jesus Christ fit incontinent après son bateme, car les trois premiers évangelistes (*Mat.*, 4, 1; *Mar.*, 1, 12; *Luc.*, 4,2) disent qu'il fut aussitôt après son bateme transporté par l'esprit de Dieu dans un desert, où il jeuna pendant quarante jours et quarante nuits et qu'il y fut, par plusieurs fois, tenté par le diable; et suivant ce que dit Jean l'évangéliste (*Joan.*, 2.11), il partit deux jours apres son bateme pour aller en Galilée à plus de trente lieües de là où il étoit, et que trois jours après son depart il se trouva à des noces qui

se faisoient en Cana de Galilée, où il fit, dit-il, son premier miracle en y changeant l'eau en vin. Voilà une contrariété et une contradiction assés manifeste, car s'il jeunoit veritablement dans un desert, il n'est pas à croire qu'il auroit été en même tems à plus de trente lieües de là dans un festin de noces. Ou s'il étoit veritablement pour lors dans un festin de noces, il n'est pas à croire qu'il auroit été en même tems à plus de trente lieües de là jeunant dans un desert.

2° Ils se contredisent sur le lieu de sa premiere retraite, apres sa sortie du desert; car Mathieu l'évangéliste (*Mat.*, 4, 13) dit qu'il s'en vint en Galilée et que laissant la ville de Nazareth, il vint demeurer à Caphar /36/ naüm, ville maritime. Et Luc l'évangéliste dit qu'il vint d'abord à Nazareth et qu'ensuite il vint à Capharnaüm (*Luc*, 4, 16).

3° Ils se contredisent, sur le tems et sur la maniere dont ses Apotres se mirent à sa suite, car les trois premiers évangélistes disent que Jesus Chr[ist] passant sur le bord de la mer de Galilée, il vit Simon et André son frere qui peschoient sur la ditte mer, et qu'un peu plus loin, il vit Jacques et Jean son frere avec leur pere Zebedée qui racomodoient leurs filets, parce qu'ils étoient aussi pescheurs, et que les aiant appelé, ils laisserent incontinent leurs filets et le suivirent (*Mat.*, 4, 18; *Mar.*, 1, 16.17; *Luc*, 5, 11). Et Jean l'évangéliste, au contraire, dit que ce fut André, frere de Simon Pierre, qui se joignit premierement à Jesus Chr[ist] avec un autre disciple de Jean Baptiste, l'aïans vûs passer devant eux lorsqu'ils étoient avec leur maitre sur le bord du Jourdain et qu'ils se joignirent à lui sur ce que Jean, leur maitre leur dit, voians passer Jesus devant eux: *Voila l'Agneau de Dieu, voila celui qui oste le peché du monde*; qu'André aiant ensuite trouvé son frere Simon, il l'amena à Jesus, qu'ensuite Jesus voulans aller en Galilée, il trouva Philippe et puis Nathanaël qui vinrent à lui (*Joan.*, 1, 36, 40, 45). En quoi il y a contrariété et contradiction, car si ces disciples de Jesus, se sont joints à lui, en la maniere que Jean l'évangéliste le dit, ils ne se sont pas joints à lui en la maniere que les autres Evangélistes le disent.

4° Ils se contredisent sur le recit qu'ils font de ce qui se passa dans la derniere cene que Jesus Ch[rist] fit avec ses apotres, car les trois premiers évangélistes marquent qu'il fit dans cette derniere cene l'institution du sacrement de son corp[s] et de son sang sous les especes et apparences visibles du pain et du vin comme parlent

nos christicoles romains. Et Jean l'évangéliste ne fait aucune mention de l'institution de ce prétendu s^t et misterieux sacrement. Jean l'évangéliste dit qu'après cette cene, Jesus lava les pieds à ses apotres, qu'il leur recommanda expressement de se faire les uns aux autres la même chose, et il raporte un long discours qu'il dit que Jesus Chr[ist] fit à ses apotres dans ce même tems (*Joan.*, 13, 5). Mais les autres évangélistes ne parlent aucunement de ce lavement des pieds, ni d'aucun long discours qu'il leur fit pour lors. Au contraire ils temoignent qu'incontinent après cette cene il s'en alla avec ses apotres sur la montagne des oliviers, que là s'étant un peu éloigné d'eux, de ses apotres, il se mit tout seul en prieres, qu'il abandonna son âme à la tristesse, et qu'enfin il tomba en agonie pendant que ses apotres dormoient un peu plus loin. En quoi il y a contrariété et contradiction; car si ce que ces trois évangélistes marquent est veritable, il n'y a point d'apparence qu'il leur ait lavé les pieds, ni qu'il auroit eu le tems de leur faire pour lors un si long discours puisqu'il étoit desjà nuit avant qu'ils eussent achevés la ceremonie de leur cene, comme il est marqué / dans s^t Jean, chap. 13.30, et qu'ils s'en allerent aussitot après les graces dites, sur la montagne des oliviers, comme Mathieu et Marc le disent (*Mat.*, 26. 45; *Mar.*, 14. 37; *Luc*, 22. 45). Il n'y a point d'apparence non plus qu'il leur ait fait un si long discour[s] sur la ditte montagne, puisqu'étans là il se retira d'eux pour se mettre en prieres, et qu'il y fut abbatu de tristesse, pendant que ses disciples y étoient d'un autre coté abbatu de someil, comme les autres Evangélistes le marquent.

Mais comment est-ce que Jean l'évangéliste se seroit si bien souvenu après un grand nombre d'années, d'un si grand nombre de paroles qui sont raportées dans ce discour[s], lui qui ne fait point mention de plusieurs autres choses beaucoup plus remarquables, non plus que de plusieurs autres discours paraboliques qu'il auroit dû lui avoir oüy dire, aussi bien que les autres évangélistes. D'où vient une si grande diversité entre les uns et les autres, si ce n'est de ce que ce n'étoit point l'esprit de verité qui les conduisoit, mais l'esprit d'erreur et de mensonge. En effet on voit bien que le stile même de leurs narrations n'est qu'un stile de fables et mêmes de fables mal conçues, mal suivies et mal raportées.

5° Ils se contredisent eux-mêmes sur le jour qu'ils disent que J[ésus] Chr[ist] fit cette cene (*Mat.*, 26. 17; *Mar.*, 14. 12; *Luc*, 22. 7); car d'un coté ils marquent qu'il la fit le soir de la veille de Pasques, c'est-à-dire le soir du premier jour des azimes ou de

l'usage des pains sans levain, lorsqu'il falloit, suivant la loy des Juifs, manger l'agneau pascal. Car c'étoit le soir de la veille de cette grande feste qu'ils devoient manger l'agneau pascal et le pain sans levain comme il est marqué dans l'Exode, ch. 12.18 et au Levit., ch. 23.5 et aux Nomb., ch. 28.16. Et d'un autre coté ils marquent qu'il fut crucifié le lendemain du jour qu'il fit cette cene, vers l'heure de midi, après que les Juifs lui eurent faits son proces pendant la nuit et le matin: or, suivant leur dire, le lendemain qu'il fit cette cene n'auroit pas dû être la veille de Pasques, mais le jour même de leur grande feste de leur Pasque; donc s'il est mort la veille de Pasque vers le midi ce n'étoit point le soir de la veille de cette feste qu'il fit cette cene (*Non in die festo, ne... Mat., 26.5*). Ou s'il a fait cette cene la veille de cette feste, ce n'a point été la veille de cette feste qu'il a été crucifié, mais le jour même de cette feste, en quoi il est manifeste qu'il y a de l'erreur de part ou d'autre, c'est-à-dire qu'il n'a pas été crucifié la veille de cette feste, ou qu'il n'a pas fait cette cene la veille de cette feste, qui étoit cependant le jour qu'il la falloit faire quoique les évangelistes marquent qu'il la fit le jour même qu'il la falloit faire, et qu'il fut crucifié le lendemain qu'il la fit, et c'est en quoi aussi ces évangelistes se coupent et se contredisent eux mêmes, *Judaei ergo quoniam parasceve erat... (Joan., 19.31)*.

6° Ils se contredisent sur ce qu'ils raportent des femmes qui avoient suivies Jesus Chr[ist] depuis la Galilée, car les trois premiers évangelistes disent que ces femmes et tous ceux de sa connoissance, entre lesquelles /37/ étoient Marie Magdelaine et Marie, mere de Jacques et de Josephe, et la mere des enfans de Zebedée, regardoient de loing ce qui se passoit lorsqu'il étoit pendu et attaché à la croix (*Mat., 27,55; Mar., 15,40; Luc., 23,49*). Et Jean l'évangéliste dit au contraire que la mere de Jesus, et la sœur de sa mere, et Marie Magdelaine étoient debout aupres de sa croix avec Jean son apotre, que Jesus voians sa mere, et aupres d'elle le disciple qu'il aimoit, il dit à sa mere: femme voila votre fils, et qu'il dit à son disciple: voila votre mere. En quoi il y a contrariété et contradiction, car si ces femmes et ce disciple étoient proches de lui, comme dit cet évangéliste, ils n'étoient donc pas éloignés, comme disent les autres; ou s'ils en étoient tous éloignés, comme ces trois le disent, ils n'étoient donc pas proches de lui, comme ce dernier le dit.

7° Ils se contredisent sur les pretendües apparitions qu'ils raportent que Jesus Chr[ist] fit apres sa pretendüe resurrection, car Mathieu (*Mat., 28.16*) ne parle

seulement que de deux apparitions, l'une lorsqu'il s'apparut à Magdelaine et à une autre femme nommée aussi Marie, et l'autre lorsqu'il s'apparut à ses onze apôtres qui s'étoient rendus en Galilée sur la montagne qu'il leur avoit marqué pour le voir. Marc parle de trois apparitions (*Mar.*, 14.12): la 1^{re} lorsqu'il apparut à Marie Magdelaine, la 2^e lorsqu'il s'apparut à deux disciples qui alloient à Emmaüs, et la 3^e et dernière lorsqu'il apparut à ses onze disciples auxquels il fit reproche de leur incredulité. Luc ne parle que de deux apparitions, sçavoir de celle qu'il fit à deux de ses disciples qui alloient à Emmaüs, et de celle qu'il fit à ses onze disciples, et plusieurs autres qui étoient assemblés avec eux dans la ville de Jerusalem (*Luc*, 24.13.36). Et Jean l'évangéliste parle de quatre apparitions, sçavoir de la 1^{re} qu'il fit à Marie Magdelaine, d'une 2^e qu'il fit à ses dix ou onze disciples qui étoient assemblés à Jerusalem dans une maison dont ils avoient fermés les portes (*Joan*, 20.15.21); d'une 3^e apparition qu'il fit huit jours après aux mêmes disciples assemblés encore de la même maniere dans une maison dont ils avoient fermés les portes, et enfin d'une 4^e apparition qu'il fit à sept ou huit de ses disciples qui peschoient sur la mer de Tyberiadé (*Joan*, 21.7).

8° Ils se contredisent encore sur le lieu de ces prétendues apparitions, car Mathieu dit que ce fut en Galilée que ses disciples le virent, sçavoir sur une montagne où il leur avoit dit de se rendre pour le voir (*Mat.*, 28.16). Marc dit qu'il s'apparut à eux lorsqu'ils étoient à table, Luc dit qu'il le[s] mena hors de la ville de Jerusalem, et qu'il les mena jusques en Bethanie, où il les quitta en s'élevant au ciel (*Luc*, 24.50). Et Jean dit que ce fut dans la ville de Jerusalem qu'il s'apparut à eux dans une maison dont ils avoient fermées les portes, et une autres fois sur la mer de Tyberiadé (*Joan.*, 20.15.21).

Voilà bien de la contrariété dans le recit de ces prétendues apparitions là; elles ne peuvent être toutes véritables, car s'il est vrai, comme dit Jean l'évangéliste qu'il apparut le soir du jour même de sa resurrection à ses disciples assemblés à Jerusalem dans une maison dont ils avoient / fermées les portes, comment pourroit être vrai ce que dit Mathieu, que ce fut en Galilée que ses apôtres le virent sur une montagne, où il leur avoit ordonné de se rendre pour ce sujet, et qu'ils y allerent effectivement aussitôt apres que les femmes leur eurent dit qu'il étoit resuscité; si c'étoit à Jerusalem qu'il vouloit se montrer à eux le soir du jour même qu'il resuscita, comme

Jean l'évangéliste dit qu'il fit effectivement, qu'étoit-il nécessaire qu'[il] les envoia si promptement à plus de trente lieües de là pour le voir, et pourquoi leur faisoit-il dire que ce seroit là qu'ils le verroient, et qu'il seroit lui-même avant eux au lieu où il leur avoit dit de se rendre, comme Mathieu le raporte ? Car puisque c'étoit à Jerusalem même qu'il devoit ce jour-là se montrer à eux, il n'avoit que faire de les envoyer pour cela en Galilée, à plus de trente lieües de Jerusalem. Ou si au contraire ce n'étoit qu'en Galilée qu'il devoit se montrer à eux, et qu'ils partirent aussitôt après qu'ils sçurent sa resurrection pour se rendre à l'endroit qu'il leur avoit marqué, comme Mathieu le raporte, comment se montra-t'il à eux à Jerusalem, le soir du même jour qu'il resuscita ? Et comment les apotres pouvoient-ils ce soir même se trouver assemblés à Jerusalem, dans une maison dont ils auroient fermées les portes, puisqu'ils étoient partis pour aller en Galilée, comme Mathieu le raporte, et qu'ils devoient desjà être fort avancés en chemin ? Il est visible qu'il y a de la contrariété et de la contradiction en cela, et il faudroit multiplier ici des miracles pour accorder cela. Mais comment est-ce que Mathieu qui étoit lui-même un de ces onze apotres, et qui auroit par consequent été avec les autres apotres dans la même maison à Jerusalem lorsque Jesus Ch[rist] vint et qu'il se trouva au milieu d'eux les portes étantes fermées, comment est-ce, dis-je, que cet apotre, qui auroit été témoin de cette apparition, auroit pû dire et marquer dans son Evangile que c'étoit en Galilée qu'ils le devoient voir et qu'ils partirent promptement pour se rendre au lieu qu'il leur avoit marqué, sans faire aucune mention qu'ils l'auroient vûs le même jour au soir dans Jerusalem dans la maison dont ils auroient eu fermées les portes ? Il n'y a point d'apparence que cet apotre auroit pû dire ce qu'il dit dans son Evangile sans faire mention de cette pretendue apparition faite à Jerusalem, si elle eut été veritable. Pareillement, comment est ce que Jean l'évangéliste qui étoit aussi un des onze apotres, et qui par consequent auroit été aussi avec les autres apotres en Galilée, et qui y auroit vu comme les autres Jesus Ch[rist] resuscité; comment est-ce, dis-je, qu'il y auroit été et qu'il y auroit vu Jesus Ch[rist] resuscité, sans faire aucune mention de ce voiage ni de cette pretendüe apparition qui detruit la verité de celle qu'il raporte dans son Evangile ? Il n'y a certainement point d'apparence qu'il auroit fait ce voiage en Galilée et qu'il y auroit vû son divin Maitre avec les autres apotres, sans en faire mention /38/ dans son Evangile, si ce voiage et si cette apparition eussent été veritables: ainsi il faut qu'il y ait de l'erreur et du mensonge de part ou d'autre, *mentita est iniquitas sibi* (Psal., 26.12).

9° Ils se contredisent encore au sujet de sa prétendue ascension dans le ciel, car les évangélistes Luc et Marc disent positivement qu'il monta au ciel en présence de ses onze apôtres. Mais Mathieu ni Jean l'évangéliste ne font aucune mention de cette prétendue ascension. Bien plus[,] Mathieu l'évangéliste témoigne assez clairement qu'il n'est point monté au ciel puisqu'il dit positivement que Jésus Ch[rist] assura ses apôtres, dans cette apparition qu'il dit qu'il leur fit, qu'il seroit ou qu'il demeureroit toujours avec eux jusques à la fin du siècle. *Allez donc*, leur dit-il, dans cette prétendue apparition, *allez enseigner toutes les nations... et soyez assurés que je serai toujours avec vous jusques à la fin du siècle (Mat., 28.20)*. Et Luc se contredit lui-même sur ce sujet, car dans son Evangile il dit que ce fut en Betanie qu'il monta au ciel en présence de ses apôtres, et dans son livre des Actes des Apôtres, supposé qu'il en soit l'auteur comme on le dit, il dit que ce fut sur la montagne des Oliviers (*Act., 1.12*). Il se contredit encore lui-même sur une autre circonstance de cette prétendue ascension, car il témoigne dans son Evangile (*Luc, 24.29.51*) que ce fut le jour même de sa résurrection, ou la première nuit suivante qu'il monta au ciel, et dans ses Actes des Apôtres, il dit que ce fut quarante jours après sa résurrection, ce qui ne s'accorde certainement pas. Si tous ces apôtres avoient véritablement vus leur maître monter au ciel, comment est-ce que Mathieu et que Jean l'évangéliste qui l'auroient vus glorieusement monter au ciel comme les autres apôtres, auroient pu passer sous silence un si glorieux mystère et ne point parler d'une chose si glorieuse et si avantageuse à leur maître, vu d'ailleurs qu'ils rapportent quantité d'autres circonstances de sa vie beaucoup moins remarquables que celle-ci ? Et notamment encore comment Mathieu l'évangéliste, auroit-il pu dire, comme il a fait dans son Evangile, que Jésus Christ assura ses apôtres lorsqu'il s'apparut à eux, qu'il seroit toujours avec eux jusques à la fin du siècle, s'il étoit vrai qu'il l'eut vu monter au ciel ? Car s'il l'eut véritablement vu monter au ciel, il auroit dû comme historien fidèle, faire mention expresse de cette ascension, et non seulement faire mention expresse de cette ascension, mais aussi expliquer clairement de quelle manière il demeureroit toujours avec eux, quoiqu'il les quittât visiblement, pour monter au ciel, parce qu'il n'étoit pas facile de comprendre par quel secret il pourroit encore demeurer toujours avec ceux qu'il quittoit. / Cependant cet évangéliste ne fait ni l'un ni l'autre, c'est ce qui fait manifestement voir qu'il y a de l'erreur, de la contrariété et de [la] contradiction dans leurs prétendues histoires, et par conséquent qu'elles sont

fausses et que ce ne sont que fables. Je passe sous silence quantité d'autres semblables contrariétés et contradictions qui se trouvent dans ces prétendus saints et divins livres, parce qu'il seroit trop long de les rapporter toutes. Mais ce que je viens de dire suffit pour faire clairement voir que ces livres ne viennent d'aucune inspiration divine, ni même d'aucune véritable sagesse humaine et par conséquent qu'ils ne méritent pas qu'on y ajoute aucune foy.

Mais encore par quel privilège ces quatre Evangiles et quelques autres semblables écrits passent-ils pour saints et divins, plutôt que plusieurs autres qui portent comme eux le titre d'*Evangiles*, ou qui ont été autres fois, comme ceux-ci, publiés sous les noms de quelques autres apôtres, comme j'ai déjà remarqué. Car il y a plusieurs autres Evangiles et plusieurs autres écrits que l'on a voulu autres fois faire passer pour canoniques, je veux dire pour des livres saints et divinement inspirés, comme sont par exemple l'Evangile qui est selon les apôtres, et dont parle st Augustin, livre I *contre Adimante*, ch. 7, lequel Evangile étoit reçu des Manichéens. Un autre des Nazareens qui étoit selon s^t Pierre, et dont parle Theodoret liv. 2 des *Fables des Herétiques*. Un autre qui étoit selon l'apôtre André. Un autre qui étoit selon s^t Jacques Apôtre. Un autre selon s^t Thomas, et un autre selon s^t Mathias dont parle s^t Innocent Ep. 3, et st Ambroise sur la *Preface* de l'Evangile selon s^t Luc. Un autre selon les Egyptiens dont Clement Alexandrin s'est servi comme il le témoigne lui même, Liv. 7 des *Tapisseries*, ch. 6. Un autre selon les Hebreux dont parle encore Theodoret. Un autre selon Judas Iscariote dont le même Theodoret parle Liv. 7 des *Fables des Herétiques*. Un autre selon Philippe l'Apôtre; un autre selon s^t Barthelemi Apôtre. Et enfin un autre selon Basilides dont parle s^t Ambroise et plusieurs autres semblables livres que l'on vouloit autres fois faire passer pour canoniques et divins. Par quel privilège, dis-je, ces quatre premiers évangélistes ci-dessus nommés, ont-ils été préférés à tous ces autres-ci que je viens de nommer ? Par quelle règle, par quel endroit et par quel témoignage sçait-on, que Mathieu, que Marc, que Luc et que Jean l'évangéliste étoient véritablement inspirés de Dieu lorsqu'ils écrivoient leurs Evangiles et que les autres apôtres ne l'étoient pas lorsqu'ils écrivoient les leurs ?

/39/ Si on dit que les Evangiles de ceux-ci sont supposés et qu'ils sont faussement attribués aux apôtres dont ils portent les noms, on seroit en droit de demander encore par quelle règle, par quel endroit et par quel témoignage sçait-on

que ces autres Evangiles ont été faussement attribués aux apotres dont ils portent les noms, et que les quatre premiers ne sont pas faussement attribués à ceux dont ils portent les noms ? Certainement si les uns de ces apotres se sont vantés faussement d'avoir été inspirés de Dieu lors qu'ils écrivoient leurs Evangiles, les autres peuvent bien aussi s'en être vantés aussi faussement que leurs compagnons. Et si les uns de ces autres Evangiles ont été faussement attribués aux apotres, les autres quatre premiers pourroient bien semblablement avoir été faussement attribués à ceux dont ils portent les noms. Et enfin si les uns de ces Evangiles ont été falsifiés et corrompus, aussi facilement les autres peuvent ils l'avoir été, et ainsi il n'y a point de regle, point de preuve et point de temoignages assurés par où on puisse discerner en cela les uns d'avec les autres.

Mais, dira-t'on, c'est l'Eglise elle-même qui fait ce discernement et qui a levé tout sujet de doute sur cette matiere, en declarant comme elle a fait dans ses conciles quels étoient les livres qui auroient été inspirés de Dieu et quels étoient ceux qui ne l'auroient pas été, recevans les premiers comme autentiques et rejettans les autres comme apocryphes. C'est ce qu'elle a déclaré, dira-t'on, dans le troisième Concile de Cartage sous le pape Cirile au Canon 47^e vers l'an 397, où on lit ces paroles des Peres de ce Concile: *il nous a plû d'ordonner que l'on ne liroit dans l'Eglise que les seuls Liures canoniques sous le nom d'Ecritures saintes et divines. Or les Livres canoniques, disent ces Peres, sont ceux ci: la Genese, l'Exode, le Levitique... etc.* La même chose a été réglée, déterminée et confirmée dans le Concile de Trente (*Sess. 4*) qui a dressé un catalogue de tous les livres que l'Eglise veut que l'on regarde comme saints et divins, prononçans anatheme contre tous ceux qui ne les reconnoitroient pas pour tels. Il est vrai effectivement que l'Eglise l'a jugé et déterminé ainsi; mais de bonne foy, peut-on dire et se persuader pour cela que les livres qu'elle s'est ainsi choisie et qu'elle veut que l'on regarde comme saints et divins aient été veritablement et certainement inspirés de Dieu ? Vû particulierement qu'elle n'en apporte point d'autre preuve, ni d'autre raison, ou d'autre temoignage que celui de dire, il nous plait ou il nous a plût de le juger et de le déterminer ainsi, *Placuit, censuit, etc...* Qui est-ce qui ne voit que dans toutes religions, dans toutes sectes et dans toutes sociétés de personnes, les hommes pourroient avec la même facilité se faire et / se forger de pareils livres pretendus saints et divins ? Ils le pourroient sans doute, et c'est effectivement aussi ce qu'ils font. Mais comme les gens d'esprit savent que les

hommes ne sçauroient se faire ni se forger que des fausses divinités, comme sont toutes celles qu'ils adorent; ils sçavent aussi qu'ils ne sçauroient se faire, ni se forger que faussement des livres saints et divins ou faussement inspirés de Dieu, comme sont tous ceux que nos christicoles regardent, ou qu'ils voudroient faire regarder comme divins. Ainsi c'est bien en vain qu'ils prétendent tirer avantage de l'autorité qu'ils donnent eux-mêmes à ces livres, c'est en vain qu'ils prétendent en tirer des preuves ou des temoignages assurés de la verité de leur religion, puisqu'ils ne portent en eux-mêmes aucun caractere de divinité, ni même aucune marque extraordinaire de sagesse humaine, et qu'ils n'ont point d'autre autorité que celle qu'ils veulent bien leur donner.

LES MIRACLES QUI Y SONT RAPORTÉS NE SONT PAS CROIABLES,
ET LES RAISONS POURQUOI

J'ai dit encore que les prétendus miracles qui sont rapportés dans ces prétendus saints et divins livres ne s'accordent pas avec ce que l'on doit penser de la grandeur, de la bonté, de la sagesse et de la justice d'un Etre infiniment parfait, et par conséquent que ces prétendus miracles n'étoient pas croiables en eux mêmes. C'est ce que je vais faire assés clairement voir par ce raisonnement-ci. Il ne faut penser de la grandeur, de la bonté, de la sagesse, et de la justice d'un Etre infiniment parfait que ce qui seroit convenable à toutes ces divines perfections-là. Or seroit-il par exemple convenable à une souveraine bonté, à une souveraine sagesse, à une souveraine justice de vouloir se repaître de chairs et de sang par des cruels et sanglants sacrifices ? Seroit-il convenable à une souveraine bonté, à une souveraine sagesse et à une souveraine justice de vouloir faire aucune injuste et odieuse acception de personnes ni aucune injuste et odieuse acception de peuples ? Seroit-il convenable à une souveraine bonté, à une souveraine sagesse et à une souveraine justice de vouloir de sang froid et de propos delibéré détruire les uns, et les accabler de maux et de miseres pour favoriser les autres sans aucun merite et les combler heureusement de tous biens ? Non, sans doute, car ces livres-là, dont je parle, et qui passent pour saints et divins parmi nos chresticoles deffendent expressement toutes injustices et toutes iniquités et notamment toutes injustes acceptions de personnes. *Vous n'aurez point d'égard*, dit la loy (*Deut.*, 1.17), *à l'apparence de la personne en jugement, mais vous écouterez également le petit comme le grand. Et dans un autre endroit il est dit* (*Deut.*, 11.19) *vous ne pervertirez point le droit, et n'aurez point d'égard à l'apparence des personnes, et ne prendrez aucun presens parce que les presens aveuglent les yeux des sages, et renversent les paroles des justes.* Et dans le Levitique il est dit, vous ne /40/ ferez point d'iniquité *en jugement, vous n'aurez point d'égard à la personne du pauvre, ni à la personne du riche et du grand, mais vous jugerez justement votre prochain* (*Levit.*, 19.15). Les mêmes livres temoignent et disent expressement en plusieurs endroits qu'il n'y a point d'iniquité dans Dieu, qu'il ne fait acception de personne et qu'il ne considere point les presens, c'est ce qui est expressement marqué dans les susdits prétendus saints et divins livres. *Gardez*

soigneusement les commandemens de votre Dieu, dit la loy, parce que le Seigneur votre Dieu, est le Seig^r des Seig^{rs} et le Dieu des Dieux, le Dieu très grand, très fort, très puissant, et terrible, lequel n'a point d'égard à l'apparence de la personne et ne reçoit point de presens (Deut., 10.17). La même chose est marquée dans plusieurs autres endroits des susdits saints livres, comme dans le 2. des *Paralipomenes*, ch. 19.7; *Eccli.*, 35; *Act.*, 10.34; *Rom.*, 2.11; *Gal.*, 2.6; *Ephes.*, 6.9; *Colos.*, 3.25... etc. Ils disent, ces mêmes saints et divins livres, que Dieu ne craint point les grands et qu'il ne meprise point les petits, mais qu'il a un soin égal des uns comme des autres. Ils disent qu'il aime toutes ses creatures et qu'il ne hait rien de tout ce qu'il a fait (*Sap.*, 6.8 et 11.24). En effet si Dieu étoit Dieu, c'est-à-dire, s'il y avoit véritablement un Dieu, comme nos christicoles l'entendent, et le disent, il seroit également l'auteur de toutes ses creatures, également l'auteur de tous les hommes et de tous les peuples; il ne seroit pas seulement le Dieu des Juifs ou le Dieu des Grecs, mais aussi le Dieu de tous les peuples et de toutes les nations de la terre, et partout il seroit également le protecteur de tous et leur bienfaiteur.

Or les pretendus miracles qui sont raportés dans ces pretendus saints et divins livres, et particulièrement ceux qui sont raportés dans les livres du Vieu[x] Testament, n'auroient été faits, suivant leur raport, que pour marquer de la part de Dieu une injuste et odieuse acception de personnes comme aussi pour marquer une injuste et odieuse acception de peuple, et pour detruire et accabler de maux et de miseres, comme de sang froid et de propos deliberé les uns et pour favoriser tout particulièrement les autres. Car cette acception de peuple et de personne preferablement des uns aux autres se voit manifestement dans les susdits pretendus saints livres du Vieu[x] Testament, et notamment dans ceux qui raportent la vocation et le choix qu'ils disent que Dieu fit des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, pour de leur posterité se faire tout particulièrement un peuple qu'il santifieroit, et qu'il beniroit par-dessus tous les autres peuples de la terre. Car ces livres marquent expressement que Dieu appella le premier de ces patriarches, qu'il lui commanda de sortir de son païs, de quitter tous ses parens et amis, et de s'en aller dans un autre païs, qu'il lui montreroit, lui promettant en même tems de multiplier et de benir à tout jamais sa posterité (*Gen.*, 17.11). Il s'apparut une seconde et une troisieme fois à lui, disent ces mêmes livres, et lui dit: *je suis le Seigneur Dieu tout puissant; marchez droit devant moy et soyez parfait, car je mettrai mon alliance / entre moy et vous, je*

multiplierai très amplement votre posterité, je la rendrai aussi nombreuse que les grains de poussiere qui sont sur la terre; voiez, lui dit-il, si quelqu'un peut conter les grains de poussiere qui sont sur la terre; ce sera de même de votre posterité, car elle sera aussi nombreuse que la poussiere de la terre (Gen., 13.16). Vous serez, lui dit-il, le pere de beaucoup de nations, vous ne vous appellerez plus Abram comme auparavant, mais Abraham parce que je vous ai établi pere de beaucoup de nations, et même des roys sortiront de votre sang. Je mettrai mon alliance entre moi et vous, et votre posterité apres vous pour etre une alliance perpetuelle, afin que je sois votre Dieu, et le Dieu de vos descendans apres vous. Et voici, lui dit-il, l'alliance que je ferai avec vous et que vous garderez vous et toute votre posterité apres vous (Gen., 17.10.12). Vous circoncirez entre vous tous vos enfans males, vous circoncirez le prepece de leur chair, ce sera la marque de mon alliance éternelle avec vous, et avec votre posterité. Tout enfant male sera circonci[s] au huitieme jour. Je vous donnerai, lui dit-il encore, à vous et à vos descendans, la terre, où vous êtes maintenant comme étranger, je vous donnerai toute la terre de Canaan, vous possederez tout le pais qui est depuis le fleuve de l'Egypte jusques au grand fleuve de l'Euphrate, et toute la terre qui est depuis une mer jusques à l'autre (Gen., 15.18). Levez-vous, lui dit-il encore, parcourez tout ce pais, voiez en la longueur, et la largeur, car je vous le donnerai pour vous et pour vos descendans pour en jouir à tout jamais, car je serai éternellement leur Dieu (Gen., 13.16.17).

Dieu reitera ces mêmes promesses aux deux autres patriarches Isaac et Jacob, qui étoient les premiers descendans de cet Abraham, et leur dit, suivant ce qui est marqué dans les susdits Livres, qu'il rendroit leur posterité aussi nombreuse que sont les étoiles du ciel et que sont les grains de sable de la mer, il leur dit qu'il beniroit ceux qui leur seroient amis, qu'il maudiroit ceux qui seroient leurs ennemis; et qu'en leur consideration il beniroit toutes les nations de la terre. Lesquelles promesses leur furent faites plusieurs fois de la part de Dieu même, comme il est marqué dans les susdits Livres, *Gen.*, 12.1.2.3; et 15, 18; 18.17.26.4; 22.17 et 28... Elles furent même confirmées par jurement et par serment de la part de Dieu, comme il est marqué aussi dans les susdits Livres, *Gen.*, 22.16; *Psal.*, 155.9; *Eccles.*, 44.22; *Hebr.*, 6.13.14. Et c'est en consequence de toutes ces belles pretendües promesses divines que le peuple juif, autrement dit le peuple d'Israel qui étoit descendu de ces trois Patriarches, est appellé en plusieurs endroits des susdits Livres, le peuple choisi, le peuple de Dieu,

le peuple saint et le peuple benit. *Si vous obeissez à la voix de Dieu*, disoit Moyses à ce peuple, *si vous gardez fidelement l'alliance qu'il a faite avec vous vous serez de tous les peuples le plus aimé, le plus cheri et le plus favorisé de Dieu; vous lui serez comme un royaume de sacrificeurs /41/ et comme une nation sainte (Exod., 19.5). Il vous enverra*, leur disoit-il, *son ange afin qu'il vous preserve de tous dangers, et qu'il vous conduise heureusement au lieu qu'il vous a préparé, il benira vos travaux, il n'y aura point de sterilité dans votre pais, ni de maladies contagieuses parmi vous, et il accomplira favorablement le nombre de vos jours. Il se declarera l'ennemi de ceux qui seront vos ennemis, et il afuligera ceux qui seront contre vous (Exod., 23.20.26). Il jettera la terreur et l'épouvante parmi vos ennemis et leur fera honteusement tourner le dos, pour prendre la fuite devant vous. Vous ne ferez point d'alliance ni de société avec les autres peuples*, leur disoit-il encore, *et vous ne leur ferez aucune grace, au contraire vous les detruirez, vous briserez leurs images, et leurs idoles, parce que vous êtes un peuple saint, et un peuple saint à votre Dieu qui vous a chaisit afin que vous lui soyez un peuple plus precieux que tous les autres peuples de la terre. Ce n'est pas*, leur disoit-il, *parce que vous etes plus forts, ou en plus grand nombre que tous les autres peuples, qu'il vous a choisit, puisque vous êtes le plus petit en nombre, mais c'est parce qu'il vous a aimé, et parce qu'il veut garder le serment qu'il a fait à vos peres de vous prendre sous sa divine protection, et de vous benir par dessus tous les autres peuples de la terre (Deut., 7.5.6.7. [et] 14).*

Ne mangez rien d'impur, leur disoit-il encore (Deut., 14.2), *parce que vous êtes un peuple saint, et un peuple que Dieu s'est choisit entre tous les peuples de la terre afin que vous lui soyez un peuple precieux; enfin*, leur disoit-il encore dans une autre occasion, *Dieu vous a choisit afin que vous soyez tout particulierement son peuple, et afin que vous observiez ses commandemens. Il vous élèvera en honneur, en renom, et en gloire, par dessus toutes les nations de la terre, afin que vous lui soiez un peuple saint, ainsi qu'il l'a promi[s] à vos peres.* On ne peut nier qu'il n'y ait eu dans un tel choix une veritable acception de personnes et une veritable acception de peuple de la part de Dieu, puisqu'il n'en choisit qu'un seul preferablement à tous les autres. Et on ne peut nier qu'il n'y ait de l'injustice dans une telle acception de peuple et de personnes, puisqu'elle se faisoit non seulement par faveur, et sans avoir égard au merite des uns, ni des autres, et enfin on ne peut nier qu'une telle acception de peuple et de personnes n'ait été odieuse, ou dûe être odieuse à tous les autres peuples

puisqu'elle se faisoit à leur prejudice, et qu'elle tendoit entierement à leur desolation, à leur ruine et à leur destruction.

Comme donc il ne seroit pas convenable à une souveraine bonté, ni à une souveraine sagesse et justice de vouloir faire aucune injuste et odieuse acception de personnes, ni aucune injuste et odieuse acception de peuple, il ne faut pas penser qu'un Dieu infiniment bon et infiniment juste auroit jamais voulu faire une telle acception du peuple juif au prejudice de tous les autres peuples / de la terre, ni qu'il auroit jamais voulu si particulierement employer sa toute puissance pour favoriser et pour confirmer une telle acception de peuple et de personnes. Et par cette raison il paroît encore assés manifestement que les pretendus miracles que l'on dit avoir été faits pour ce sujet ne sont nullement croiables. Que l'on ne pretende pas dire ici qu'il n'y auroit aucune injustice en Dieu de se choisir ainsi des personnes, ou quelque peuple entier preferablement aux autres, parce que Dieu étant le maitre absolu de ses graces et de ses bienfaits, il peut dira t'on les accorder à qui il lui plait et les distribuer comme bon lui semble à qui lui plait, sans que personne ait droit de s'en plaindre, et sans que personne puisse lui en faire aucun reproche, ni l'accuser d'aucune injustice. Que l'on ne pretende pas, dis-je, alleguer une si vaine raison, car si Dieu est veritablement l'auteur de la nature, s'il est veritablement l'auteur, et le pere de tous les hommes, et de tous les peuples, comme le disent nos christicoles, il doit également les aimer tous comme ses propres ouvrages, et par consequent il doit être également aussi leur protecteur et leur bienfaiteur; car celui qui donne l'être doit aussi (suivant la maxime qui est veritable), donner les suites ou les consequences necessaires pour le bien être, *Qui dat esse, debet consequentia adesse*. Si ce n'est que nos christicoles veuillent dire que leur Dieu voudroit faire exprès des creatures pour les rendre miserables et malheureuses, ce qui seroit certainement encore indigne de penser d'un être qui seroit infiniment bon. Et par consequent si c'est un Dieu qui a donné l'être à tous de sa divine bienveillance et de ses bonnes graces à tous les hommes et à tous les peuples, il doit pareillement aussi leur donner également à tous le bien être, par consequent aussi il doit les favoriser également de sa divine bienveillance et de ses bonnes graces sans faire aucune injuste et odieuse acception de peuples ni de personnes, comme celle que l'on pretend qu'il auroit faite en faveur d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et de leur posterité qui se trouve dans le peuple juif.

Si on dit que Dieu aimeroit effectivement et qu'il favoriseroit également tous les hommes et tous les peuples, s'ils meritoient également d'être aimés et d'être également favorisés de ses graces et de ses bienfaits; mais que comme ils ne meritent pas tous cette faveur, et qu'au contraire la plus part des hommes et des peuples s'attirent à eux-mêmes par leurs vices et par leurs mechancetés la disgrace et les chatimens de Dieu, il ne faut pas s'étonner, dira-t'on si Dieu aime les uns plus que les autres et s'il choisit plutot les uns que les autres pour leur communiquer plus particulièrement ses faveurs, n'y aians aucune injustice dans une telle acception de personnes, ni dans une telle acception de peuple preferablement à tous les autres. /42/ A cela il est facile de repondre que tous les hommes, et tous les peuples étans également les ouvrages de Dieu comme on le suppose, ils seroient tous, tels qu'il les auroit fait[s] et qu'il les auroit voulu faire, et partant ils n'auroient ni les uns ni les autres qu'autant de vertus, qu'autant de merites et qu'autant de perfections qu'il leur en auroit voulu donner, de sorte que s'il avoit voulu donner aux uns plus de vertus, plus de merites et plus de perfections qu'aux autres, affin de les favoriser plus particulièrement de ses graces et de son amitié, ou comme dit s^t Paul, affin de faire paroître sur les uns les richesses de sa grandeur et de sa misericorde, comme sur des vases de predestination et de benediction qu'il auroit voulu destiner à sa gloire (*Rom.*, 9.23); et qu'il auroit au contraire voulu donner aux autres moins de vertus, moins de merites et moins de perfections, ou même les priver entierement de tous ces avantages, affin de les exclure de son amitié et de ses bonnes graces; ou, comme dit le même s^t Paul, affin de montrer en eux les effets de sa colere et de sa puissance, comme sur des vases d'abjection et de reprobation qu'il auroit destiné à être éternellement malheureux; il est évident qu'il y auroit tousjours en cela même une injuste et odieuse acception de personnes. Et comme il n'est pas convenable d'attribuer à un Etre infiniment parfait, une si injuste et si odieuse acception de personnes, il s'ensuit évidament que les miracles que l'on suppose avoir été faits en consequence, et en faveur d'une telle acception de personnes, ne s'accordent point avec ce que l'on doit penser de la grandeur, de la bonté, de la sagesse et de la justice d'un Etre infiniment parfait, et par consequent que ces pretendus miracles ne sont nullement croiables, en eux-mêmes.

D'aillieurs, puisqu'il ne faut, comme j'ai dis, penser de la grandeur, de la bonté, de la sagesse et de la justice d'un Etre infiniment parfait que ce qui seroit convenable à

ces divines perfections-là, il ne faut pas penser qu'un Dieu qui seroit infiniment parfait auroit voulu si particulièrement employer sa toute puissance à faire des miracles dans des legeres occasions et pour des sujets de leger consequence, et qu'il n'auroit pas voulu l'employer de même dans des occasions qui seroient ou qui auroient été de beaucoup plus considerables, ni pour des sujets qui auroient été de beaucoup plus grande importance. Car il ne seroit pas convenable à une souveraine sagesse de vouloir plus particulièrement pourvoir à l'accessoir qu'au principal d'une chose; il ne seroit pas convenable à une souveraine justice de punir severement des fautes legeres et de laisser des grands et abominables crimes impunis; et enfin il ne seroit pas convenable à une souveraine bonté et une souveraine sagesse de ne pas vouloir être aussi bonne et aussi bienfaisante aux / hommes dans leurs plus pressants besoins comme elle temoignerait le vouloir être dans leurs moindres besoins; car il est seur et in dubitable qu'une souveraine bonté se rendroit et se montreroit au moins aussi bonne et aussi bienfaisante dans les plus pressans besoins, comme dans les moindres. Je dis au moins parce que c'est dans les plus pressans besoins que la bonté qui seroit accompagnée d'une souveraine sagesse et d'une souveraine puissance, comme seroit la souveraine bonté d'un Dieu tout puissant et infiniment sage, elle ne pourroit manquer de se rendre, ni de se montrer au moins aussi bonne et aussi bienfaisante aux hommes dans leurs plus pressans besoins comme dans leurs moindres besoins.

Or si les miracles qui sont raportés dans tous les susdits pretendus saints et divins Livres tant du Vieu[x] que du nouveau Testament étoient veritables, on pourroit veritablement dire que Dieu auroit plus particulièrement voulu employer sa toute puissance et sa sagesse en des petites choses, qu'il n'auroit voulu faire en des plus grandes et dans des plus importantes. On pourroit veritablement dire qu'il auroit eu plus de soin de pourvoir au moindre bien des hommes que de pourvoir à leur plus grand et principal bien. On pourroit veritablement dire qu'il auroit voulu plus severement punir dans certaines personnes des fautes legeres, qu'il n'auroit punit dans d'autres de très grands et très mechans vices ou crimes. Et enfin on pourroit veritablement dire qu'il n'auroit pas voulu se rendre ni se montrer aussi bienfaisant aux hommes dans leurs plus pressans besoins comme il auroit voulu temoigner l'être dans les moindres de leurs besoins. C'est ce qu'il est facile de faire voir tant par les miracles que l'on pretend qu'il a fait que par ceux qu'il n'a pas fait, et qu'il auroit

neantmoins bien certainement fait plutot qu'aucuns autres, s'il étoit vrai qu'il en eut jamais fait aucun.

Premierement pour ce qui est des miracles que l'on pretend qu'il a fait par l'entremise de Moyses son prophete, en quoi consistent-ils ? A changer par exemple son baston en serpent, et [ce] serpent en son baston ? A changer des eaux en sang ? A faire venir quantité de grenouilles, de sauterelles, de mouches et autres vilains et mauvais insectes dans tout un royaume ? A faire venir des maladies contagieuses sur les animaux ? A faire venir de vilains ulceres sur les corps des hommes, et des bestes, à desoler, si on les veut croire, un royaume entier par des gresles et par des tempestes furieuses ? Et tout cela seulement pour l'amour et en consideration d'un seul vil et miserable petit peuple d'Israel ? En quoi consistent ils encore ? A diviser les eaux de la mer pour faire passage à ce vile petit peuple qui fuioit, et pour faire engloutir dans les eaux un autre peuple qui pour /43/ suivoit ces fuiarts ? A faire tomber la manne du ciel pour nourrir ce peuple qui fut[,] dit-on[,] pendant quarante ans vagabond dans un desert ? A faire sortir de l'eau d'un rocher pour rassasier ce peuple qui étoit alteré ? A faire venir de delà les mers une multitude prodigieuse de cailles pour contenter la gourmandise et la sensualité de ce peuple qui desiroit manger de la chair ? A empecher miraculeusement que les habits et les souliers de tout ce peuple ne s'usassent pendant les susdittes quarante années qu'ils furent dans le desert ? Et enfin du tems de Josue, à faire tomber par terre les murailles de quelque ville par le son des trompettes (*Jos.*, 6.4.22). Et arrester le cours du soleil pendant l'espace d'un jour entier, affin de donner à ce peuple le tems de combattre et de vaincre ses ennemis (*ib.* 10.13) ? Voila une bonne partie de ces grands et prodigieux miracles du Vieu[x] Testament que l'on affecte de faire tant valoir.

Mais à quoy tendoient tous ces beaux pretendus miracles ? Et pour quelle fin pretend-t'on que Dieu les ait fait[s] ? Ce n'étoit pour autre fin que pour delivrer ce vile petit peuple d'Israel de la servitude où on suppose qu'il étoit en Egypte, et pour le faire entrer dans la possession d'un país que l'on pretend que Dieu avoit promi[s] à leurs peres de leur donner. Il est marqué dans les susdits pretendus s^{ts} Livres que Dieu envoya exprès un ange à la servante d'Abraham nommée Agar, pour la consoler et reconforter dans sa tristesse aiant été congediée de la maison par sa maitresse par un motif de jalousie qu'elle avoit contre elle (*Gen.*, 16.17). Il est marqué dans ces

mêmes Livres que Dieu lui même apparut à Abimelec, roy de Gerar[a] pour l'avertir de ne point toucher la femme qu'il avoit pris un certain jour, parce qu'elle étoit la femme de cet Abraham, et lui dit qu'il l'avoit preservé de pecher avec elle, affin qu'il ne l'offensat point (*Gen.*, 20.6). Il est dit dans ces mêmes livres que Dieu envoya deux anges expres pour sauver Loth, et ses enfans, de l'embrasement de Sodome (*Gen.*, 19.1.14). Il est marqué dans ces Livres que Dieu envoya un ange au pere et à la mere de Samson pour les avertir qu'ils auroient un fils, et qu'il ne boiroit ni vin ni bierre, parce qu'il seroit Nazareen du Seigneur dès son enfance (*Jud.*, 13.2.7). Il est dit dans un autre endroit que Dieu envoya un ange, qui tua en une seule nuit cent quatre-vingt-cinq mil hommes de l'armée de Sennacherib, qui assiegeoit la ville de Jerusalem (*2 Reg.*, 19.35). Il est dit que plus de cinquante mil moissonneurs qui moissonnoient dans les champs de Bethsames furent par punition de Dieu tués parce qu'ils avoient regardés l'Arche d'Alliance que des vaches menoient à l'aventure sur un chariot sans sçavoir où elles alloient, personne ne les conduisant (*I Reg.*, 6.19). Il est marqué que Dieu fut un jour tellement irrité de ce que le roy / David avoit fait nombrer son peuple pour un motif de vaine gloire, qu'il fit mourir plus de soixante et dix mille personnes de son peuple par une peste qu'il envoya expres pour punir cette faute. Et plusieurs autres semblables exemples qu'il seroit trop long de rapporter.

Il est facile de voir par tous ces exemples-là et par tous les miracles que je viens de rapporter que Dieu auroit effectivement dans ces occasions-là, plus particulièrement voulu employer sa toute puissance à faire du mal, qu'à faire du bien, puisque les pretendus miracles que je viens de citer, ne tendoient qu'à affliger des peuples, qu'à ravager des provinces, des villes et des roiaumes, et à detruire des peuples et des armées entieres. Il est facile de voir par ces exemples et par ces miracles qu'il auroit eu plus de soin de pourvoir au bien corporel du peuple juif qu'à sa veritable perfection qui auroit été son plus grand bien, puisque tous ces pretendus miracles d'Egypte ne se faisoient et ne se seroient faits que pour le mettre en possession d'un pais etranger, sans rendre pour cela ce peuple plus sage ni plus parfait en aucune chose. Car ce peuple pour avoir été en cela plus favorisé de Dieu que tous les autres peuples, il n'en devint pas pour cela plus sage ni plus parfait, ni même plus reconnoissant envers son Dieu bienfaiteur, comme ces mêmes livres-là le temoignent par ce reproche qu'ils disent que Moyses leur en faisoit lui-même. *Vous avez vûs*, leur disoit-il, *tous les miracles et les prodiges que Dieu a operé[s] en votre*

faveur dans l'Egypte, et devant Pharaon, vous avez vus toutes les victoires qu'il vous a fait remporter sur vos ennemis, et tous les autres bienfaits dont il vous a comblé; et cependant, leur disoit-il, il ne vous a pas donné l'esprit d'entendement, pour comprendre la grandeur de ces merveilles qu'il a faites pour vous, ni l'esprit de sagesse pour en savoir bien user, Et non dedit vobis Dominus cor intelligens, et oculos videntes, et aures quae possint audire, usque in praesentem diem (Deut., 29.4). Cependant cet esprit d'entendement et cet esprit de sagesse leur auroi[en]t été bien plus convenable et plus avantageux que tous ces prétendus grands et prodigieux miracles. Il est facile aussi de voir par ces exemples-là et par ces miracles-là que Dieu auroit effectivement puni plus severement dans certaines personnes et même sur des innocens, des fautes legeres et même des fautes que ces innocens-là n'auroient pas commis; qu'il n'auroit punit dans des mechans, de très grands vices et de très mechans crimes, puisqu'il punissoit, ou qu'il auroit si rigoureusement punit dans un peuple la faute legere qu'un roy pourroit avoir commi[s] en faisant faire par curiosité, ou par vaine gloire le dénombrement de ses sujets; et qu'il auroit si severement punit les Bethsamites pour une si /44/ legere faute, pendant qu'il souffroit d'aillieurs et qu'il souffriroit encore presentement tous les jours que quantité de très mechans crimes demeuraissent impunis. Enfin il est facile de voir par ces exemples, et par ces miracles-là qu'il se seroit montré plus bienfaisant dans des legeres occasions qu'il ne fait, et qu'il ne feroit dans une infinité d'autres occasions incomparablement plus pressantes et plus importantes, puisqu'il auroit eu d'un coté la complaisance d'envoyer un ange pour consoler, et secourir une simple servante, pendant qu'il auroit laissé et qu'il laisse encore tous les jours languir et mourir de miseres une infinité d'innocens malheureux sans secours et sans assistance de personne dans leurs besoins. Et d'un autre coté qu'il auroit eu si bon soin de conserver miraculeusement des vieux habits et des vieux souliers dans leur entier durant des quarantaines d'années pendant qu'il auroit laissé et qu'il laisse encore tous les jours perdre malheureusement tant de si grands biens et tant de si grandes richesses par des incendies et par des naufrages ou par d'autres accidens facheux qui arrivent si souvent dans le monde.

Quoy ! Une souveraine bonté, une souveraine sagesse, un Etre infiniment parfait auroit voulu miraculeusement conserver pendant des quarante ans les habillemens et les chaussures d'un vil et miserable peuple, en les empechans de s'user à leurs dos et

leurs pieds ? Et il n'auroit pas voulu et ne voudroit pas encore maintenant veiller à la conservation naturelle de tant de biens et de tant de richesses qui auroient été, ou qui seroient si utiles et si nécessaires pour la subsistence des peuples ? Et qui se sont neantmoins perdus et qui se perdent encore tous les jours par divers sortes d'accidens facheux; et il ne preserveroit pas même les plus riches ni les plus précieux ornemens de ses temples, ni ses temples mêmes, si le feu s'y mettoit ? Ces pretendus miracles ne sont nullement croiables ! Quoy ! Une souveraine bonté, une souveraine sagesse, un Etre infiniment parfait auroit envoyé exprès ses anges pour conserver et pour preserver de danger, quelques femmes, quelques enfans ou quelques autres particuliers. Il auroit voulu envoyer à Tobie et à quelques autres particuliers, des anges pour les conduire dans leurs voïages, pour les preserver des dangers et pour leur donner des bons conseils dans leurs besoins ? Et il auroit envoyé à nos premiers parans, à Adam et à Eve, un demon ou un diable sous la figure d'un serpent pour les seduire et pour perdre par ce moien tout le genre humain ? Cela n'est nullement croiable ! Cela est, ou cela seroit indigne de la souveraine bonté et de la souveraine sagesse d'un Dieu infiniment bon et infiniment sage. Quoy ! il auroit voulu par une grace speciale de sa providence / empecher que le roy de Geraris ne l'offensat et ne tomba dans une faute legere avec une femme étrangere, faute neantmoins qui n'auroit eu aucune mauvaise suite et n'étoit de nulle consequence, et il n'auroit pas voulu employer cette même providence pour empecher qu'Adam et Eve ne l'offençassent et ne tombassent dans le peché de desobeissance par la seduction d'un diable, ennemi capitale de tous les hommes, faute neantmoins qui selon nos christicoles devoit être si fatale à tous les hommes, et qui devoit, suivant ce que disent nos mêmes christicoles attirer et causer la perte de tout le genre humain ! Et il ne voudroit pas même encore presentement employer cette même providence pour empecher tant de si mechans et tant de si detestables crimes qui se commettent dans le monde ! Cela n'est pas croiable; c'est folie de dire, ou de penser seulement telle chose. Il est dit dans un de ces pretendus saints livres que Dieu conduit le juste dans des voyes droïtes ou par des voyes droïtes, et qu'il lui montre le roïaume de Dieu, qu'il lui donne la science des saints... etc. *justum deduxit dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei, et dedit illi scientiam sanctorum, honestavit illum in laboribus et complevit labores illius (Sap., 10.10)*. Quels justes donc auroit-il dû conduire ainsi par des voies droïtes, si ce n'étoit ces premiers chefs du genre humain qu'il auroit, comme disent nos christicoles, créés dans la justice et dans la sainteté ? C'auroit été

certainement les premiers justes, qu'il auroit du principalement conduire par des voies droittes et ausquels il auroit dû montrer le royaume du ciel et leur donner la sagesse des saints, puisque tout le bonheur ou le malheur du genre humain devoit dependre de leur bonne ou de leur mauvaise conduite. Cependant c'est [ce] que Dieu n'a pas fait, puisque ces premiers chefs du genre humain seroient sitost tombés dans le peché par la seduction d'un mechant diable deguisé en serpent.

Quoy encore ! Une souveraine bonté, une souveraine sagesse, un Dieu infiniment parfait et infiniment juste auroit voulu si severement punir dans les Bethsamites et dans des peuples innocens du tems de David des fautes legeres et même des fautes dont ils n'auroient pas été coupables, pendant qu'il auroit voulu et voudroit encore maintenant tous les jours laisser sans punition tant de si abominables crimes et tant de si abominables mechancetés qui se sont commises en ce tems-là et qui se commettent encore tous les jours dans le monde ? Cela n'est pas croiable ! Quoy ! Une souveraine bonté et une souveraine sagesse, un Dieu infiniment parfait auroit voulu se choisir tout particulierement /45/ un peuple pour le santifier, pour le proteger, pour le benir et pour employer tout particulierement sa toute puissance en sa faveur, et il ne lui auroit pas voulu donner l'esprit de bonté, l'esprit d'entendement et l'esprit de sagesse pour sçavoir se bien conduire et se bien gouverner, ni même pour sçavoir suffisamment reconnoitre les graces et les faveurs de son Dieu bienfaiteur ? Cela n'est pas croiable ! Quoy ! Un Dieu tout puissant et infiniment bon auroit voulu graver avec son doigt les commandemens de sa loy sur des tables de pierres ? Et il n'auroit pas voulu les graver interieurement dans le cœur ni dans l'esprit de ses peuples pour les leur faire observer avec plaisir et avec amour, quoiqu'il auroit choisit ces peuples-là mêmes pour les santifier et pour les combler de ses graces, de ses bienfaits ? Cela n'est nullement croiable. Quoy enfin, une souveraine bonté, une souveraine sagesse et un Dieu infiniment parfait auroit voulu endurcir le cœur et aveugler l'esprit des rois et de plusieurs considerables peuples, comme on pretent qu'il auroit fait, affin d'avoir occasion ou sujet de les perdre et de les detruire en faveur d'un seul miserable petit peuple d'Israel ? Cela n'est pas croiable ! Où seroit la bonté, où seroit la sagesse et où seroit la justice d'un Etre infiniment parfait dans une telle conduite ? Il n'y en auroit certainement aucune, cela se detruit de soy-même.

Venons aux pretendus miracles du Nouveau Testament, ces miracles comme l'on

pretend consistent principalement, en ce que Jesus Christ et ses apotres guerissoient miraculeusement toutes sortes de maladies et d'infirmités, en ce qu'ils rendoient par exemple, quand ils vouloient la vüe aux aveugles, l'oüy aux sourds, la parole aux muets, qu'ils faisoient marcher droit les boiteux, qu'ils guerissoient les paralitiques, qu'ils chassoient les demons des corps des possédés et qu'ils resuscitoient les morts. On voit plusieurs de ces pretendus miracles dans les Evangiles, mais on en voit encore beaucoup plus et même encore quantité d'autres sortes d'œuvres miraculeuses, dans les livres que nos christicoles ont faits des vies admirables de leurs pretendus saints; car on voit dans ces beaux livres, si on les en veut croire, presque une infinité de choses toutes miraculeuses et divines, en toutes sortes de manieres.

On y voit comme ils guerissoient toutes sortes de maladies et d'infirmités et qu'ils chassoient les demons presque en toutes rencontres, et ce, au seul nom de Jesus, ou par le seul signe de la croix. Ils commandoient pour ainsi dire aux élemens et ils obeissoient à leur voix. Ils n'avoient qu'à dire et tout étoit fait. Dieu les favorisoit si bien à ce qu'ils pretendent, de ce souverain pouvoir de / faire des miracles qu'il le leur conservoit même jusques après leur mort, rendant favorablement la santé à ceux qui alloient, ou qui venoient pieusement honorer leurs tombeaux, leurs os et leurs cendres. Bien plus, si on en croioit tout ce qui est raporté dans leurs livres, ce pouvoir de faire des miracles se seroit communiqué jusques aux moindres de leurs habillemens, et même jusques à l'ombre de leurs corps et jusques aux plus honteux instrumens de leur mort et de leurs souffrances. Car il est dit de l'apotre s^t Pierre, par exemple que l'on apportoit les malades dans les rües, affin que Pierre venant à passer, son ombre couvrit au moins quelqu'uns d'eux et qu'ils fussent delivrés de leurs infirmités (*Act.*, 5.15). Il est dit des chaines dont le même apotre fut enchainé dans la prison à Jerusalem que par leur moien se sont faits plusieurs miracles. Que n'est-il pas dit du bois de la croix où Jesus fut crucifié ! Il est dit que cette croix fut miraculeusement retrouvée trois cents ans apres sa mort, et qu'elle fut reconnüe entre plusieurs autres croix où des voleurs avoient été crucifiés avec lui, par des miracles et même par la resurrection de quelques morts qu'on leur fit toucher. Il est dit que l'on conserve precieusement le bois de cette croix, que l'on en donne, comme des precieuses reliques, quelques morceaux à tous les pelerins qui vont l'honorer à Jerusalem; mais que cepandant elle ne diminue jamais de rien pour cela, qu'au contraire elle demeure tousjours dans son entier, comme si on n'en n'eut encore

rien osté, ce qui est, disent nos christicoles tout à fait miraculeux, puisque l'on voit par tout le monde, tant de pieces et de morceaux de cette pretendüe vraie croix, que si on les rassembloit tous on en trouveroit suffisamment de quoi faire plusieurs très grandes croix. Voiez au 3. Mai dans la *Vie des S^{ts}*.

Il est dit dans la *Vie des Saints* que la chaussette de s^t Honoré resuscita un mort. Voiez au 6 janvier. Que le baston de s^t Pierre, celui de s^t Jacques et celui de s^t Bernard operoient des miracles; on en dit de même de la corde de s^t François, du baston de s^t Jean de Dieu et de la ceinture de s^{te} Melanie. Il est dit de s^t Gracilien qu'il fut divinement instruit de ce qu'il devoit croire et enseigner, et qu'il fit par le merite et par la puissance de son oraison reculer une montagne qui l'empechoit de bastir une église. Il est dit de s^t Homme-Bon qu'il changeoit l'eau en vin et que souvent les portes de l'église s'ouvroient d'elles mêmes lorsqu'il y alloit. Il est dit que du sepulchre de s^t André il decouloit sans cesse une liqueur qui guerissoit toutes sortes de maladies; que l'âme de s^t Benoist fut vüe monter au ciel revestüe d'un /46/ precieux manteau et environné de lampes ardentes. Il est dit que s^t Christophe aiant fiché son baston en terre, qu'il reverdit et fleurit incontinent comme un arbre. Il est dit que s^t Clement pape aiant été jetté en mer avec un [a]ncre au col, qu'il y finit sa vie, mais que les anges lui bastirent une chapelle au fond de la mer. Il est dit que s^t Damascene aiant eu le poing coupé, il lui fut miraculeusement remi[s] si bien qu'il n'y paroissoit rien. S^t Dominique disoit que Dieu ne l'avoit jamais éconduit de chose qu'il lui eut demandé. Il est dit que les ss^{ts} Ferreole et Ferrucien parloient encore après avoir eu leurs langues coupées. Il est dit que s^t François commandoit aux hirondelles et aux cigales et autres oyseaux, et qu'ils lui obeissoient et que souvent les poissons, les lapins et les lievres se venoient mettre entre ses mains et dans son giron. Il est dit que le corp[s] de s^{te} Ediltrude fut trouvé entier cent ans apres sa mort, que celui de s^{te} Theresse demeure tousjours incorruptible, qu'on l'habille et desabille comme s'il étoit vivant, et qu'il se tient debout pour peu qu'on l'appuie. On en dit de même du corp[s] de s^{te} Rose de Viterbe.

Il est dit que tous ceux qui buvoient de l'eau, où s^{te} Godelene fut noyée, étoient gueris de leurs infirmités. Il est dit que s^{te} Hedwige étante en prieres devant un crucifix, que ce crucifix leva la main et lui donna sa benediction, en signe d'assurance qu'il exauçoit sa priere. Il est pareillement dit du docteur angelique s^t Thomas qu'étant en

prieres à Naples devant un crucifix, que ce crucifix lui parla par plusieurs fois, lui disant qu'il avoit bien écrit de lui, *Bene scripsisti de me Thoma*. Il est dit que s^t Ildefonce archeveque de Toledé reçut miraculeusement du ciel une belle chasuble blanche et que la vierge Marie lui donna pour avoir bien deffendu l'opinion de sa virginité. Il est dit aussi que s^t Antonnin reçut pareillement une belle chape du ciel. Il est dit de s^t Laurent et de plusieurs autres saints qu'ils guerissoient les aveugles et les autres infirmes en faisant seulement sur eux le signe de la Croix. Il est dit de s^t Lucian qu'après avoir eu la teste trenchée, son corp[s] se leva et porta sa teste plus de demie-lieue près de Beauvois, et que son corp[s] fut par après miraculeusement retrouvé. Il est dit que l'image de Notre Dame de Liesse fut miraculeusement faite et envoyée du ciel par les anges. Il est dit que s^t Melon resuscita une beste d'un troupeau qui avoit été tuée par mesgard par un serviteur. / Il est dit aussi qu'il changea l'eau en vin et un caillou en pain et qu'il fit plusieurs autres miracles. Il est dit de s^t Paul et de s^t Pantaleon qu'ayant eu leurs testes trenchées il en sortit du lait au lieu de sang. Il est dit dans la vie du bienheureux Pierre de Luxembourg, que dans les deux premieres années d'après sa mort qui étoient les années 1388 et 1389, il fit deux mil quatre cents miracles, entre lesquels il y a eu quarante deux resuscités, non compris plus de trois mil autres miracles qu'il a fait depuis et ceux qu'il fait encore tous les jours. Il est dit que les cinquante philosophes que s^{te} Catherine convertit, aiant tous été jettés dans un grand feu, leurs corps furent par après trouvés tous entiers et pas un seul de leurs cheveux bruslés. Il est dit que le corp[s] de la ditte s^{te} Catherine fut enlevé par les anges après sa mort et enterré par eux sur le mont Sinai.

Il est dit que s^t Quentin aiant eu la teste trenchée, on jetta son corp[s] d'un coté de la riviere de Somme et sa tete de l'autre, lesquels apres cinquante ans furent miraculeusement trouvés, et que sa teste se remit d'elle-même à son corp[s]. Il est dit de s^{te} Reine qu'ayant eu la teste trenchée, son ame fut porté au ciel par les anges à la vüe d'un chaqu'un, et qu'un pigeon lui apporta sur sa teste une precieuse couronne. Il est dit que s^t Vincent Ferrier resuscitat un mort, qui avoit été dehaché en pieces et dont une partie de son corp[s] étoit moitié rotie et moitié cuitte. Il est dit que son manteau avoit la vertu de chasser les diables et de guerir diverses sortes de maladies. Il est dit de s^t Julien évesque du Mans que les paniers qu'il faisoit avoient aussi la vertu de guerir les maladies de ceux qui les manioient. Il est dit que s^t Yves allant un jour prescher et trouvant le [p]ont d'une riviere par où il devoit passer, rompû, il fit le

signe de la croix sur les eaux et qu'incontinent elles se diviserent pour lui faire le passage libre et qu'elles se réunirent aussitôt après qu'il fut passé. Il est dit de s^t Julien de Brioude que des vieillards aiant honorablement enterrés son corp[s] recouvrèrent incontinent la force et la vigueur qu'ils avoient dans leur plus florissante jeunesse. Il est dit que le jour de la canonisation de s^t Antoine de Padoüe toutes les cloches de la ville de Lisbonne sonnerent d'elles-mêmes, sans que l'on sçut d'où cela venoit, que ce s^t étant allé un jour sur le bord de la mer et qu'ayant appelé les poissons pour les prescher, ils vinrent devant lui en foule, et que, mettans la teste hors de l'eau, ils l'écoutoient attentivement. Il est écrit aussi que le jour de la translation du corp[s] de s^t Isidore, /47/ du moment que l'on eut commencé à oster la terre qui le couvroit, toutes les cloches de la ville de Madrid sonnerent d'elles mêmes; la même chose dit on arriva aussi à la mort de s^t Albert, comme aussi à la mort de s^t Eleasar et à la mort de s^t Ennemond, laquelle sonnerie continua pendant tout le tems de la ceremonie de leur sepulture.

Au proces verbal, qui fut fait pour la canonisation de s^t Jacinthe, il y a près de mil miracles de personnes que l'on pretend avoir reçus la santé par l'intercession de ce saint, étants les dit malades atteints de diverses sortes de maladies, comme de douleurs de teste, de mal des yeux, des dents, de la gorge, des macheoires, des fievres, des coliques, du mal caduc,... bref, il n'y avoit, dit on, sortes de maladies, dont ce s^t ne guerissoit; il resuscita aussi plusieurs morts durant sa vie et après sa mort. Les animaux mêmes se ressentoient, dit on, de l'intercession de ce s^t. Enfin, disent nos christicoles, il sembloit que Dieu l'avoit fait seigneur de la santé et de la maladie et de la mort, puisqu'il les obtenoit si facilement par ses prieres. Il passoit, dit-on, sur les eaux comme sur la terre et ce qu'il est de plus particulier, est, dit-on, qu'ayant un jour passé le fleuve Caristhenes, les vestiges de ses pas demeurerent irnprimés sur les eaux comme une piste; que l'on y voioit d'un coté de la riviere à l'autre par où il avoit passé. On dit encore qu'une image de la Vierge lui parla. Voiez au long sa vie au 16 Avril. Il est dit que s^t François fit presque une infinité de miracles durant sa vie et apres sa mort; il chassa dit-on plusieurs diables des corps des possédés, il rendit la vüe aux aveugles, il guerit les boiteux et les affligés, il resuscita des morts, il donna des enfans aux femmes steriles. Le pain que ce saint benissoit, les pieces et les morceaux de son habit rapetacé, la corde qui lui servoit de ceinture, l'eau dont il lavoit ses pieds et ses mains, bref tout ce qu'il touchoit, servoit

de remede aux maladies et adversités et de soulagement aux travaux. Il parloit familièrement aux animaux comme aux personnes et les appelloit également ses freres et ses sœurs, qui lui obeissoient à tout ce qu'il leur commandoit, temoins la brebis et la cigale qu'il appelloit ses sœurs, et les oiseaux qu'il appelloit ses freres et ausquels il preschoit comme s'ils eussent eu intelligence de ce qu'il leur disoit. Le corp[s] de ce saint demeure, dit-on, tousjours tout droit sur ses pieds sans être appuié de coté ni d'autre, il a tousjours les yeux ouverts comme un homme qui seroit plein de vie, les yeux un peu tournés vers le ciel. Pareillement on dit que son corp[s] est sain et entier, sans aucune corruption, beau et vermeil comme s'il / étoit encore vif. Il est dit encore que Dieu favorisat s^t François de Paole d'une si grande abondance de graces qu'il sembloit qu'il l'eut fait seigneur de toutes les creatures qui lui obeissoient entierement; le feu, l'air, l'eau et la terre, les maladies, la mort, les animaux, les hommes et les diables étoient soumis à la volonté de ce saint personnage, car il delivra dit-on plusieurs possédés, rendit la vüe aux aveugles, la parole aux müets, guerit les maladies incurables, resuscita les morts, les élemens mêmes lui obeissoient; le feu perdoit sa force envers lui, marchans dessus et le tenans dans ses mains sans se brusler; il entra dit-on dans une fournaise ardante et en éteignit les flammes qui ne l'oserent toucher. Il passa la mer de Calabre jusques en Sicile, lui et son compagnon, sur son habit qu'il avoit étendu sur les eaux pour leur servir de barque assurée, et avec cela eut encore le don de prophetie, et une infinité d'autres semblables miracles qu'il seroit trop long de rapporter ici. Enfin il n'y a sujet si vain et si frivole, et même si ridicule, là où les auteurs de ces *Vies des Saints* ne prennent plaisir à forger et à entasser miracles sur miracles, tant ils sont habiles forgers de ces beaux mensonges.

Voici comme un auteur judicieux [Gabriel Naudé] parle de ces sortes d'auteurs et de leurs pieuses et fabuleuses histoires des vies de leurs saints; et son autorité ne doit pas être suspecte en ceci à nos christicoles, puisqu'il étoit lui-même de leur pretendue sainte religion, apostolique, catholique et romaine. Voici ce qu'il dit dans son *Apologie des Grands Hommes* (tom. 2, p. 468): *Tous les historiens, dit-il, excepté ceux qui sont parfaitement héroïques ne nous rapportent jamais les choses pures, mais les inclinent et masquent selon le visage, qu'ils veulent leur faire prendre, et pour donner credit à leur jugement et y attirer les autres, pretent volontiers de ce coté-là à la matiere, l'allongent et l'amplifient, la biaisent et la deguisent suivant ce qu'ils le*

jugent à propos. L'experience nous apprens[,] continue-t'il, que presque toutes les histoires depuis sept ou huit cens ans (c'est de même à plus forte raison de celles qui sont plus anciennes) sont si grossies et si boursouflées de mensonges, qu'il semble que leurs auteurs se soient entrebattus à qui emporteroit le prix d'en forger davantage. Il est constant, dit-il, que tous nos vieux romans ont pris leur origine des chimeres de l'éveque Turpin, la Salvation de Trajan, d'un Jean Levite, et l'opinion que Virgile étoit un magicien, du moine Helinandus. La trop grande facilité ou legereté de croire toutes choses et toutes sortes de mensonges, dit ce même auteur, a donné lieu à la composition de quantité /48/ d'histoires fabuleuses, qui se succederent les unes aux autres, car la sottise ou la folie des hommes a passée jusques à un tel excès, comme disoit Ago[b]ard Evesque de Lion en 833, qu'il n'y a maintenant chose si absurde et si ridicule qu'elle puisse être, que les chretiens ne croient avec plus de facilité que n'auroient jamais faits les parens dans les errcurs de leurs idolatries. Toutes lesquelles histoires, dit notre auteur, furent suivies des romans qui commencerent incontinent ou immediatement sous le regne de Louis le Debonnaire, et se multiplierent de telle facon parmi l'ignorance du siecle, qui se laissoit très volontiers charmer à toutes ces faussetés prodigieuses, que tous ceux qui se mesloient d'écrire l'histoire de ce tems là, voulurent aussi pour la rendre plus agreable, y entremeler beaucoup de semblables narrations, comme l'a remarqué fort à propos un docteur en theologie, qui confesse ingenüement que c'etoit le vice ordinaire des auteurs de ce tems-là, de croire qu'ils n'auroient pas assés sçavamment écrits, ni avec assés d'éloquence et de politesse s'ils n'eussent meslé parmi leurs discours, quantité de fictions des poetes.

C'est une chose étrange, dit le même auteur, que Delrio, le Loyer, Bodin, de Lancre, Godelman et autres qui ont été ou sont encore personnes de credit, et de merite, aient écrits avec si peu de circonspections, et si passionement sur le sujet des demons, sorciers, et magiciens, que de n'avoir jamais rebuté aucunes histoires quoique fabuleuses et ridicules de tout ce grand nombre de fausses et absurdes qu'ils ont mis pesle mesle sans distinction parmi les vraies et legitimes, vû comme le remarque s^t Augustin, que le meslange des mensonges fait tourner les verités en fables, et que suivant le dire de s^t Jerome, les menteurs font en sorte qu'on ne les croit pas lors même qu'ils disent la verité; temoin ce pasteur d'Esopé qui avoit si souvent crié au loup lorsqu'il n'en étoit pas besoin, qu'il ne fut pas crû ni secourû de

personne lorsque cet animal ravageoit son troupeau. Ainsi, continue notre auteur, on peut dire que toutes les histoires ridicules, tous les contes forgés à plaisir et les faussetés si manifestes que ces auteurs laissent glisser si facilement dans leurs livres, tournent infailliblement à leur prejudice, et qui pis est, au mepris de la verité du sujet qu'ils traitent, quand il prendra à fantaisie à quelques esprits curieux de les examiner avec plus de diligence et de circonspection que ne font pas ces auteurs. Tout ainsi, ajoute-t-il, que nous voions depuis / cent ans que les heretiques se sont servis de nos propres armes, et des contes de la Legende dorée, et des Vies des Saints, des Apparitions de Tundalus, des Sermons de Maillard, Menot et Barlette et d'autres semblables pieces écrites avec non moins de superstitions que de simplicité, pour se confirmer dans l'opinion qu'ils maintiennent de la nullité, et fausseté de nos miracles (ib. p. 468) I.

— 19 —

CONFORMITÉ DES PRÉTENDUS MIRACLES DU CHRISTIANISME, AVEC LES PRÉTENDUS MIRACLES DU PAGANISME

Ce n'est pas sans raison en effet qu'ils les regardent comme des faussetés et comme des mensonges, car il est facile de voir que tous ces pretendus miracles n'ont été inventés qu'à l'imitation des fables et des fictions des poetes païens. C'est ce qui paroît assez visiblement par la conformité qu'il y a des uns aux autres. Si nos christicoles par exemple disent que Dieu donnoit pouvoir à ses saints de faire tous ces miracles qui sont raportés dans leurs *Vies*, de même aussi les païens ou idolatres disoient que les filles d'Onius grand prêtre d'Apollon avoient veritablement reçus du dieu Bacchus la faveur et le pouvoir de changer tout ce qu'elles voudroient en bled, vin, huile... etc. Pareillement, ils disoient que Jupiter donna veritablement aux nymphes, qui eurent soin de son éducation, une corne de la chevre qui l'avoit allaité dans son enfance, avec cette propriété qu'elle leur fourniroit abondamment tout ce qui leur viendroit à souhait. Ne voila-ce pas des beaux miracles ! Si nos christicoles disent que leurs pretendus saints ont resuscités des morts et qu'ils avoient des revelations divines, pareillement les païens avoient desjà dits avant eux, qu'Athalides fils de Mercure avoit obtenu de son pere le don de pouvoir vivre, mourir et resusciter quand il voudroit, et qu'il avoit aussi la connoissance de tout ce qui se faisoit en ce

monde-ci et en l'autre. Pareillement ils avoient dits qu'Esculape, fils d'Apollon, avoit resuscité des morts, et entre autres qu'il resuscita Hypolite, fils de Thesée, à la priere de Diane, et que Hercule resuscita Alceste, femme d'Admet, roy de Thessalie pour la rendre à son mari. Si nos christicoles disent que leur Jesus Ch[rist] est né miraculeusement d'une vierge sans connoissance d'hommes, pareillement les païens avoient desjà dit avant eux que Remus et Romulus premiers fondateurs de la ville de Rome étoient miraculeusement nais d'une vierge vestale nommée Ilia, Sylvia ou Rhea Sylvia. Ils avoient desjà dit que Mars, Argé, Vulcain et autres avoient été engendrés de Junon sans connoissance d'homme, ils avoient desjà dits aussi que Minerve, deesse des sciences, avoit été engendrée dans le cerveau de Jupiter et qu'elle en sortit toute armée par la force d'un coup de poing dont il se frappa la teste.

/49/ Si nos christicoles disent que leurs saints faisoient sortir des fontaines d'eaux des rochers, pareillement les païens avoient desjà dits que Minerve fit jaillir une fontaine d'huile, en recompense d'un temple qu'on lui avoit dedié. Si nos christicoles se vantent d'avoir reçûs miraculeusement des images du ciel, comme par exemple celles de Notre Dame de Lorette et de Liesse, et qu'ils ont reçus miraculeusement plusieurs autres presens du ciel, comme par exemple la pretendüe s^{te} Empouille de Rheims, comme la Chasuble blanche que l'on pretend que s^t Idelfonce reçut de la Vierge Marie, et autres choses semblables, les païens pareillement se vantoient avant eux d'avoir reçus du ciel un bouclier sacré pour marque de la conservation de leur ville de Rome, et les Troiens se vantoient d'avoir reçus miraculeusement du ciel, leur palladium, ou leur simulachre de Pallas qui vint lui-même, disoient-ils, prendre sa place dans le temple que l'on avoit dedié à l'honneur de cette deesse. Si nos christicoles disent que leur Jesus Christ fut vû par ses apotres monter glorieusement au ciel, et que plusieurs âmes de leurs pretendus saints furent vûes transportées gloriensement au ciel par les anges, les païens romains avoient desjà dits avant eux que Romulus leur premier fondateur fut vû tout glorieux après sa mort. Pareillement ils disent que Ganimes[de], fils de Tros roy de Troie[,] fut par Jupiter transporté au ciel pour lui servir d'échanson, ils disent même que la chevelure de Berenice aiant été consacrée au temple de Venus fut par apres transportée au ciel; ils disent la même chose de Cassiopée et d'Andromede, et même de l'asne de Silene. Si nos christicoles disent que plusieurs corps de leurs saints ont été miraculeusement preservés de corruption apres leur mort, et qu'ils ont été miraculeusement retrouvés par des revelations divines, apres avoir été fort long tems perdus, sans sçavoir où ils

pouvoient être, les païens en disent de même du corp[s] d'Orestes qui fut miraculeusement[,] comme ils disent, trouvé par l'avertissement de l'oracle. Si nos christicoles disent que les sept freres dormans dormirent miraculeusement pendant cent septante sept ans, qu'ils furent enfermés dans une caverne, les païens disent aussi que Epimenides le philosophe dormi[t] cinquante sept ans dans une caverne où il s'étoit endormi.

Si nos christicoles disent que plusieurs saints parloient encore miraculeusement apres avoir eu la langue ou la teste coupée, les païens disent aussi que la teste de Gabienus chanta un assés long poeme, apres être separée de son corp[s]. Si nos christicoles se glorifient de ce que leurs temples et églises sont ornés de plusieurs tableaux et de riches / presens qui montrent les guerisons miraculeuses qui ont été faites par l'intercession de leurs saints, on voit aussi, ou au moins on voioit aussi autres fois dans le temple d'Esculape en Epidaure quantité de tableaux et de riches presens qui montroient les guerisons miraculeuses qui avoient été faites par l'invocation de ce dieu. Si nos christicoles disent que plusieurs saints ont été miraculeusement conservés dans les flammes ardentes sans y recevoir aucun damage dans leur corp[s], ni même dans leurs habits, pareillement les païens disoient que les religieuses du temple de Diane marchoient à pieds nus sur des charbons ardans, sans se brusler et sans se blesser les pieds, ils disoient aussi la même chose des prêtres de la deesse Feronie, et des Hyrpiens qui marchoient pieds nus sans se bruler sur des charbons ardans dans les feux de joye, que l'on faisoit à l'honneur d'Apollon. Si les anges, comme disent nos christicoles, bastirent une chapelle à s^t Clement au fond de la mer, les païens disoient aussi que la petite maison de Beaucis et Philemon fut changée miraculeusement en un superbe temple en recompense de leur pieté. Si nos christicoles disent et se vantent d'avoir leurs saints pour protecteurs et que plusieurs d'entre eux, comme par exemple s^t Jacques, s^t Maurice et autres ont plusieurs fois parus dans leurs armées, montés, équipés et armés à l'avantage, combattans en leur faveur contre leurs ennemis, les païens disent aussi et avoient desjà dits avant eux que Castor et Pollux ont paruts plusieurs fois en batailles combattans pour les Romains contre leurs ennemis.

Si nos christicoles disent qu'un belier se trouva miraculeusement pour être offert en sacrifice à la place d'Isaac lorsque son pere Abraham le vouloit sacrifier; les

païens disent aussi que la deesse Vesta envoya miraculeusement une genisse pour lui être sacrifiée à la place de Metella, fille de Metellus, ils disent pareillement que la deesse Diane envoya miraculeusement une biche à la place d'Iphigenie, lorsqu'elle étoit sur [le] buscher pour lui être immolée, au moien de quoy Iphigenie fut miraculeusement delivrée. Si nos christicoles disent que s^t Joseph s'enfuit en Egypte sur l'avertissement qu'il en reçut d'un ange du ciel, les païens disent aussi que Simonides le poete évita plusieurs dangers mortels sur des avertissemens miraculeux qui lui furent faits. Si Moyses fit sortir une source d'eau vive d'un rocher en le frappant de son baston, le cheval Pegase[,] disent les païens, en fit bien autant, puisque frappant de son pied un rocher, il en fit sortir une fontaine. Si nos christicoles disent que s^t Vincent Ferrier resuscita un mort qui avoit été dehaché en pieces, et dont une partie du corp[s] étoit desjà moitié cuitte et rotie, les /50/ païens pareillement disent que Pelops fils de Tantale, roy de Phrygie aiant été mis en pieces par son pere pour le faire manger aux dieux, eux aians reconnu cette barbare cruauté d'un pere envers son fils, ramasserent tous ses membres, les reünirent et lui rendirent la vie.

Si nos christicoles disent que plusieurs de leurs crucifix et autres de leurs s^{tes} images ont miraculeusement parlées et rendus des reponses, les païens disent aussi que leurs oracles ont divinement parlés et qu'ils ont rendus des reponses à ceux qui les consultoient. Ils disent aussi que la teste d'Orphée et que la teste de Polycrates rendirent des oracles après leur mort. Si Dieu fit connoitre par une voix du ciel que Jesus Christ étoit son fils, comme nos évangelistes le disent, les païens disoient aussi que le dieu Vulcain fit voir par l'apparition d'une flamme miraculeuse que Cæculus étoit veritablement son fils. Si nos christicoles disent que Dieu a quelques fois miraculeusement nourris quelqu'uns de ses saints, pareillement les poetes disent que Triptoleme fut miraculeusement nourris d'un lait divin par Ceres, qui lui donna aussi un char attelé de deux dragons. Pareillement ils disent que Phicée, fils de Mars étant sortis du ventre de sa mere desjà morte, fut neantmoins miraculeusement nourris de son lait. Si nos christicoles disent que plusieurs de leurs saints, ont miraculeusement ado[u]ci la cruauté et la ferocité des bestes les plus cruelles et les plus feroces, les païens disent aussi qu'Orphée attiroit à lui par la douceur de son chant et l'harmonie de ses instrumens, les lions, les ours et les tygres, adoucissans la ferocité des bestes les plus cruelles et les plus feroces par la douceur de son harmonie. Pareillement ils

disent qu'il attiroit à lui les rochers, les arbres et que même les rivières arrestoient leur cours pour l'entendre chanter. Enfin pour abréger et passer sous silence quantité d'autres semblables exemples que l'on pourroit rapporter, si nos chresticoles disent que les murailles de la ville de Jerico tomberent miraculeusement par terre par le son des trompettes de ceux qui l'assiegeoient; les païens disent bien aussi quelque chose de plus merveilleux, car ils disent que les murailles de la ville de Thebes furent basties par le son harmonieux des instrumens de musique touchés par la main d'Amphion, ce qui seroit certainement encore bien plus miraculeux et bien plus admirable que de voir seulement des murailles qui tomberoient par terre. Voila certainement une très grande conformité de miracles de part et d'autre, c'est-à-dire du côté de nos chresticoles et du côté des païens; il n'y a certainement pas plus d'apparence de verité, d'un / côté que [de] l'autre, et comme ce seroit une grande sottise d'ajouter maintenant foy à ces pretendus miracles du paganisme, c'est pareillement une grande sottise d'ajouter foy à ceux du christianisme, puisqu'ils ne viennent les uns et les autres que d'un même principe d'erreurs, d'illusions, de mensonges et d'impostures. C'est pour cela aussi que les manicheens et les arriens qui étoient au commencement ou vers le commencement du christianisme, se moquoient de ces pretendus miracles faits par l'invocation des saints, et blamoient ceux qui les invoquoient apres leur mort et qui honnoient leurs reliques. Il y a bien apparence que feu Mr de Fenelon ci-devant archeveque de Cambrai ne faisoit gueres d'état de ces pretendus miracles et qu'il n'y adjoutoit gueres de foy lui-même, puisqu'il n'a pas seulement daigné en dire un mot dans son livre qu'il a fait *De l'Existence de Dieu* (en 1718) car comme cet auteur a pretendu donner dans son dit livre les plus fortes preuves qui se pouvoient donner de l'existence de Dieu, et qu'il n'a pas seulement parlé de celle-ci, qui auroit été neantmoins une des plus fortes preuves, si les susdits miracles eussent été bien veritables et bien seurs, n'en aiant, dis-je, point parlé, c'est une marque assés visible qu'il n'en faisoit gueres d'état, et qu'il n'adjoutoit gueres de foy à tout ce que l'on en dit; et ainsi la preuve que nos chresticoles pretendent tirer de ces pretendus miracles pour montrer la verité de leur religion, n'est qu'une fort foible preuve.

ILS NE SONT PAS PLUS CROIABLES LES UNS QUE LES AUTRES

Mais pour decouvrir d'autant mieux la vanité, la fausseté et la ridicule de ces pretendus miracles du christianisme, examinons-les un peu de plus près et voions s'ils repondent à la fin principale qu'une souveraine bonté, qu'une souveraine sagesse et qu'une souveraine puissance se seroit proposée en les faisans ou en les venans faire et s'il est croiable qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage auroit voulu se borner seulement à faire si peu de chose que de faire de tels miracles en faveur des hommes qu'il auroit voulu racheter au prix de son sang ! Mais pour en bien juger il faut necessairement remarquer et se souvenir tousjours de ce que nos christicoles eux-mêmes posent pour principal fondement de toute leur doctrine et de toute leur religion, car c'est sur ce fondement qu'il faut maintenant raisonner pour juger sainement si leurs pretendus miracles repondent veritablement à la fin principale que leur Dieu et que leur divin sauveur Jesus Christ, se seroient proposés en se faisant homme, et s'il est croiable qu'il auroit voulu se borner seulement à faire de tels miracles. Car si ces pretendus miracles ne repondent pas parfaitement à la fin principale qu'un Dieu infiniment bon /51/ et infiniment sage se seroit proposé en les venans faire, il n'est pas croiable qu'il les ait faits, ni qu'ils aient été faits par la toute-puissance d'un Dieu.

Or voici le principal fondement de toute la doctrine, de toute la creance et de toute la religion de nos christicoles. Ils posent donc pour principal fondement que leur divin Jesus Christ qu'ils appellent leur divin Sauveur est un Dieu tout puissant, fils éternel d'un Dieu tout puissant, et qui par un excès de son amour et de son infinie bonté pour les hommes auroit bien voulu se faire homme lui-même comme eux, pour les racheter tous et pour les sauver tous, c'est-à-dire pour les delivrer tous du peché et de la damnation éternelle qu'ils disent que tous les hommes avoient merités par leurs pechés, et notamment par le peché de leur premier pere Adam; et non seulement pour delivrer tous les hommes de leurs pechés et de la damnation éternelle, mais aussi pour les reconcilier parfaitement et les remettre tous en grace avec Dieu son pere tout puissant, et pour leur procurer encore à tous apres cette vie un bonheur et une beatitude éternelle dans le ciel; et c'est, ce que nos christicoles disent que leur

divin Jesus Christ a veritablement fait, en donnans sa vie pour tous les hommes et en mourant honteusement comme il a fait sur une croix pour leur salut.

C'est sur ce fondement qu'il est marqué dans un de leurs pretendus saints Evangiles que J[ésus] Ch[rist] lui-même disoit que Dieu son pere avoit tant aimé le monde qu'il avoit donné son propre fils unique affin que quiconque croiroit en lui ne perisse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Car ce n'a pas été, adjoutoit-il, pour condamner le monde que Dieu a envoie son Fils dans le monde, mais affin que le monde soit sauvé par lui (*Joan*, 3.6). *Je suis*, disoit-il lui-même dans une autre occasion, *le bon Pasteur; un bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis, et je donnerai*, disoit-il, *ma vie pour mes brebis, parce que je suis venu affin qu'elles aient la vie et qu'elles l'aient avec plus d'abondance* (*Joan.*, 10.10). Et aillieurs, il disoit encore qu'il étoit venu pour chercher et pour sauver ce qui étoit perdu (*Mat.*, 18.11). Et comme tous les hommes étoient perdus, suivant la doctrine de nos christicoles, c'étoit donc aussi, suivant leur principe, pour sauver tous les hommes qu'il étoit venu au monde. C'est sur ce même fondement principal de leur doctrine qu'il est dit dans leurs pretendus s^{ts} Evangiles, que Jesus Christ étoit celui, qui osteroit le peché du monde (*Joan.*, 1.29) et qu'il étoit venu pour detruire les œuvres du diable qui ne sont autres que les vices, que les pechés et toutes sortes d'injustices et de mechancetés. Ce pourquoi il est dit / aillieurs dans leurs pretendus s^{ts} Livres que la grace de Jesus Christ leur sauveur a été decouverte à tous les hommes pour les apprendre à renoncer à l'impiété et aux mauvais desirs du siecle, pour vivre dans ce monde-ci sobrement, justement et religieusement dans l'attente de la beatitude qu'ils esperent, et dans l'attente de l'avenement de la gloire de Jesus Christ leur grand Dieu et sauveur de leurs âmes, qui s'est, disent-ils, livré lui même pour tous les hommes, affin de les racheter de leurs pechés, et en les purifians, se former par lui-même un peuple cheri et zelé pour les bonnes œuvres (*Tit.*, 2.11). Et dans un autre endroit des mêmes livres, il est dit encore que ce même Jesus Christ a aimé son église, c'est-à-dire son peuple, ou ses sectateurs, s'étant lui même livré pour elle, affin de la santifier, en la purifians par l'eau du bateme, avec la parole de vie, affin de se la rendre glorieuse, sans tache et sans ride, et sans qu'elle ait aucun deffaut, mais au contraire qu'elle soit sainte et sans souillure [(*Eph.*, 5.25)]. Ce pourquoi nous chantons tous les jours, dans nos pretendus ss^{ts} misteres, ces belles paroles, [du simbole de notre Foy] *Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cælis*, et ces autres, *Qui tollis*

peccata mundi, suscipe deprecationem nostram.

Cela étant, il est manifeste que la principale fin que leur Dieu et que leur divin Sauveur Jesus Christ se seroient proposés, l'un en envoyant son divin fils au monde et l'autre en se faisant homme comme les autres hommes; leur principale fin, dis-je en cela, auroit été de sauver le monde comme il est dit, et pour cela leur principale fin auroit été aussi, comme il est dit, d'oster le peché du monde et de detruire entierement les œuvres du demon, c'est-à-dire d'oster entierement le peché du monde, d'oster tous les vices, toutes malices, toutes iniquités et toutes mechancetés. Leur principale fin auroit été encore, comme il est dit, de sauver tous les hommes qui s'étoient perdus dans le vice et dans le pechés. Leur principale fin auroit été, comme il est dit encore, de se santifier un peuple, affin qu'il soit sans tache et sans rides, c'est-à-dire sans aucun vice, ou deffaut. Et enfin (ce qui se raporte tousjours au même), leur principale fin ou intention auroit été de sauver les ames, en les delivrans heureusement de l'état malheureux du peché, en les rachetans de la damnation éternelle et en leur procurant dans le ciel une vie éternellement bien heureuse. Nos christicoles ne sçauroient nier que ce ne soient là les principales fins que leur Dieu et que leur divin sauveur Jesus Christ se seroient proposés en se faisant homme comme eux et en voulans bien mourir, comme ils disent qu'il a fait pour l'amour d'eux; ils ne sçauroient, dis-je, nier que ce n'ait été sa principale fin et la fin principale de Dieu son pere tout puissant, puisqu'elle nous est /52/ si clairement marquée dans tous leurs pretendus saints Livres.

Or on ne voit nullement aucun effet ni même aucune apparence reelle de cette pretendue redemption des hommes, on ne voit aucune apparence que le peché soit en aucune maniere osté du monde, comme il en auroit dû être osté, ni même qu'il soit en aucune maniere diminué; au contraire il sembleroit plutot qu'il y seroit augmenté et multiplié, et qu'il y multiplieroit encore tous les jours puisque les hommes deviennent tous les jours de plus en plus vicieux et mechans, et qu'il y a comme un deluge de vices et d'iniquité dans le monde. On ne voit pas même que nos christicoles puissent se glorifier d'être plus saints, plus sages et plus vertueux, ou mieux réglés dans leur police et dans leurs mœurs que les autres peuples de la terre. Et enfin on ne voit aucune apparence qu'il doive y avoir plus d'âmes sauvées et moins de reprovées qu'il n'y en avoit auparavant cette pretendüe redemption,

puisqu'il n'y en a pas plus qui prennent le chemin du ciel et qu'il n'y en a pas moins qui prennent le chemin de l'enfer, si tant est néanmoins que le vice soit le chemin de l'enfer et que la vertu soit véritablement le chemin du ciel, comme nos chisticoles le disent. Par ainsi il est évident que les susdits prétendus miracles ne répondent aucunement à la fin principale que la souveraine bonté et que la souveraine sagesse d'un Dieu tout puissant se seroit proposé en les faisant, et il n'est nullement croiable qu'un Dieu qui auroit voulu se faire homme pour sauver tous les hommes auroit voulu se borner à faire seulement de tels miracles sans faire le principal pour lequel il auroit par un excès d'amour voulu se faire homme.

Quoy ! un Dieu tout puissant qui seroit infiniment bon et infiniment sage, et qui auroit voulu se faire homme mortel pour l'amour des hommes, et qui auroit même par un excès d'amour pour eux, voulu répandre jusques à la dernière goutte de son sang pour les sauver tous, auroit voulu se borner et borner sa bonté, sa sagesse et sa toute puissance à guérir seulement quelques maladies ou quelques infirmités du corp[s], et cela seulement dans quelques malades et dans quelques infirmes qu'on lui auroit présenté ? Et il n'auroit pas voulu employer sa toute puissance, sa divine bonté et sa souveraine sagesse à guérir tous les hommes de toutes les maladies et de toutes les infirmités de leurs âmes ? C'est-à-dire qu'il n'auroit pas voulu guérir et délivrer tous les hommes de tous leurs vices et de toutes leurs méchancetés qui sont mille fois pires que toutes les maladies du corp[s] ! Cela n'est pas croiable. / Quoi ! Un Dieu tout puissant si bon et si sage auroit voulu miraculeusement préserver des corps morts, de toute pourriture et corruption, et il n'auroit pas voulu de même employer sa toute puissance et sa sagesse pour préserver de la contagion et de la corruption du vice et du péché les âmes d'une infinité de personnes qu'il seroit venu racheter au prix de son sang et qu'il auroit dû sanctifier par sa grace ? Cela n'est nullement croiable.

Quoy ! Un Dieu tout puissant si bon et si sage auroit bien voulu rendre miraculeusement la vue à quelques aveugles, l'oïï à quelques sour[d]s, la parole à quelques müets, faire marcher droit quelques boiteux et guérir quelques paralitiques, et il n'auroit pas voulu de même éclairer tous les pécheurs des lumières de sa divine grace, comme parlent nos chisticoles ? Il n'auroit pas voulu de même les retirer efficacement des erreurs et des égaremens de leurs vices, pour les ramener

heureusement dans le chemin de la vertu et les faire marcher droit dans la voye de ses divins commandemens ? Cela n'est nullement croiable. Quoi encore ! Un Dieu tout puissant, si bon et si sage, auroit bien voulu, par une faveur toute particuliere, resusciter quelques morts pour les remettre seulement pour quelque tems dans une vie mortelle et pleine de miseres ? Et il n'auroit pas voulu et ne voudroit pas encore maintenant retirer de la mort éternelle du peché, une infinité d'âmes, qu'il auroit neantmoins créés pour le ciel et qu'il seroit venu racheter au prix de son sang et qu'il auroit dû comme j'ai desjà dis santifier par sa grace ? Cela n'est nullement croiable ! Quoy ! Un Dieu tout puissant, si bon et si sage auroit bien voulu retirer ou préserver miraculeusement quelques personnes du naufrage des eaux de la mer et des rivieres ? Et il n'auroit pas voulu et ne voudroit pas encore maintenant retirer, ni préserver du naufrage de l'enfer une infinité d'ames qui y tombent malheureusement tous les jours, suivant le dire même de nos christicoles ? Cela n'est nullement croiable. Quoy, dis-je, un Dieu tout puissant si bon et si sage auroit bien voulu, par une grace speciale, préserver les corps de quelqu'uns de ses saints et même les moindres de leurs habillemens, comme aussi leurs poils et leurs cheveux, à ce qu'ils ne soient point endomagés du feu au milieu des flammes et des incendies, et il n'auroit pas voulu de même et ne voudroit pas encore maintenant préserver des flammes effroiables et éternelles d'un Enfer une infinité d'âmes qu'il auroit cepandant venu racheter au prix de son sang ! Cela[,] dis-je[,] n'est nullement croiable; car comme dit leur apotre s^t Paul (*Rom.*, 8.32), si un Dieu n'avoit pas épargné son propre fils, et qu'il eut voulu le donner aux hommes pour les sauver tous, comment se pourroit-il faire que leur aiant donné son propre fils, il ne leur auroit pas /53/ donné aussi toutes autres choses qui leur auroient été necessaires pour leur salut ? Et si ce pretendu divin fils de Dieu, avoit bien voulû aussi lui même donner sa vie pour le salut des hommes, comment auroit-il pu ensuite leur refuser aucune grace ni aucun bien ? Quoi ! il auroit bien voulu par un excès d'amour, mourir pour le salut de tous les hommes, et il ne voudroit pas seulement les regarder tous d'un clin d'œil favorable de sa grace ? Cela ne se peut ! Cela se detruit de soy même.

Quoy encore! Un Dieu tout puissant auroit voulu faire miraculeusement sonner d'elles-mêmes toutes les cloches, tantot d'une ville, tantot d'une autre, pour honorer la mort ou la sepulture de quelques corps morts ? Il auroit voulu user de sa toute-puissance pour raser miraculeusement, avec quelque peu de pain et de poissons,

quelques milliers de personnes qui étoient à sa suite ? Il auroit voulu user de sa toute puissance pour attirer miraculeusement les bestes sauvages, les oyseaux et même les poissons de la mer ou des rivieres, pour venir entendre les predications de quelques-uns de ses saints ? Et enfin, pour abreger, il auroit voulu user de sa toute puissance en mil et mil autres vains sujets et legeres occasions pour changer l'ordre et le cours ordinaire de la nature, et il n'auroit rien voulu faire et ne voudroit encore maintenant rien faire de particulier pour procurer et operer efficacement la conversion et la santification et le salut éternel de tant de milliers et même de tant de milliers de millions de pecheurs, qui le loueroient et le beniroient éternellement dans le Ciel s'il avoit voulu, ou s'il vouloit seulement les regarder d'un œil favorable de sa grace, c'est-à-dire s'il vouloit seulement leur toucher benignement le cœur et leur ouvrir charitablement les yeux de l'esprit, pour leur faire connoitre et aimer leur veritable bien ? Il n'est pas croiable qu'un Dieu tout puissant infiniment bon et infiniment sage en auroit voulû user ainsi à l'égard des hommes qu'il auroit tant aimé que de vouloir donner son sang et sa vie pour eux. Il n'est pas croiable qu'il auroit jamais voulu negliger le principal de son dessein, pour s'attacher seulement à quelques legers accessoires, comme sont les pretendües guerisons miraculeuses de quelques infirmités corporelles, ou autres semblables pretendus miracles, qui ne sont que de très legere consequence en comparaison du principal qui étoit la destruction entiere du peché et le salut de tous les hommes.

Seroit-il descendu du ciel ce pretendu divin fils de Dieu et ce pretendu divin sauveur des hommes ? Seroit-il descendu du ciel et seroit-il venu sur la terre seulement ou principalement pour guerir seulement quelques malades des infirmités de leurs corps ? Seroit-il venu seulement ou principalement pour rendre la vüe du corp[s] à quelques aveugles, / pour rendre seulement l'oyi à quelques sourds, pour rendre seulement la parole à quelques müets, la faculté de marcher à quelques boiteux et à quelques paralitiques ? Seroit-[il] venu seulement ou principalement pour rendre la santé du corp[s] à quelques malades et pour resusciter quelques morts ? Seroit-il venu seulement, ou principalement pour preserver quelques corps morts, de pourriture et de corruption ? Et pour faire miraculeusement sonner des cloches toutes seules ? Et enfin seroit-il venu seulement et principalement pour empecher miraculeusement des habits, des poils et des cheveux de brusler dans des flammes ardantes, et ainsi de tous les autres vains et ridicules pretendus miracles dont on fait

neantmoins tant de cas ? Seroit-il venu seulement pour cela, ce divin sauveur ? N'auroit-ce pas été plutôt pour guerir tous les hommes de toutes les maladies et de toutes les infirmités de leurs âmes, aussi bien que de toutes les infirmités de leurs corps ? N'auroit-ce pas été plutôt pour les retirer tous de l'esclavage du vice et du péché ? N'auroit-ce pas été plutôt pour les rendre tous sages et vertueux et pour les sanctifier tous puisqu'il seroit venu principalement pour les racheter tous et pour les sauver tous ?

Il temoignoit un jour, ce prétendu divin sauveur, il temoignoit un jour avoir compassion de ceux qui le suivoient parce qu'ils n'avoient pas de quoy à manger. *J'ai compassion de ce peuple, disoit-il, car il y a desjà trois jours qu'ils ne me quittent point et n'ont pas de quoi à manger, si je les renvoie chez eux en cet état ils tomberont en defaillance sur les chemins (Misereor super turbam. Mar., 8.2).* Et pour les preserver de ce danger, il auroit bien voulu, disent nos christicoles, faire un miracle de sa toute-puissance, en multiplians miraculeusement des pains pour les rasasier tous et pour les empecher par ce moien de tomber foibles en chemins. Et il n'auroit pas voulu de même, et ne voudroit pas encore maintenant, faire de semblables miracles de sa toute puissance pour sanctifier tous les pecheurs et pour les sauver tous ? Il verroit tous les jours leur foiblesse et leurs infirmités, et il ne voudroit pas les fortifier du secours efficace de sa toute puissante grace pour les empecher de tomber dans le vice et dans le péché ? Il les verroit tomber tous les jours à milliers dans les flammes effroiables d'un enfer malheureux, et il n'auroit point compassion de leur perte et d'une perte si terrible et si effroiable que celle-là ? Cela n'est nullement croiable, et il est indigne d'avoir seulement cette pensée d'un Etre qui seroit infiniment bon et infiniment sage.

Le premier donc de ses miracles, le plus grand et le plus glorieux pour lui, et en même tems le plus necessaire et le plus avantageux pour les hommes qu'il venoit racheter auroit certainement été de les guerir veritablement de toutes les maladies et de toutes infirmités de leurs ames, qui sont les vices et les mauvaises passions. Le premier, /54/ le plus beau et le plus admirable de ses miracles, auroit été de rendre tous les hommes vertueux sages et parfaits tant du corp[s] que de l'esprit. Le premier et le principal de ses miracles auroit été d'oster et de bannir entierement du monde tous vices, tous pechés, toutes injustices, toutes iniquités et toutes mechancetés. Le

premier et le plus beau miracle auroit été de sanctifier véritablement tous les hommes et de les sauver effectivement tous en les rendant tous parfaitement bien heureux sur la terre ou dans le ciel. C'étoit là certainement, Mess^{rs} les christicoles, le premier, le plus beau, le plus grand, le plus glorieux, le plus avantageux, le principal et le plus nécessaire de tous les miracles que votre prétendu divin sauveur auroit dû faire, puisque c'étoit pour cela même qu'il auroit descendu du ciel et qu'il seroit venu au monde, comme il le disoit lui-même ainsi qu'il est marqué dans son Evangile, *Lorsque je serai élevé de terre, disoit-il, j'attirerai tout à moy, ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum (Joan., 12.32)*. Le voila qui a été élevé de la terre, et il l'a été en deux manieres, comme disent nos christicoles; il a été élevé de terre lorsqu'il fut pendu en croix, et il l'a été, lorsqu'il est monté au Ciel; si c'étoit de l'une ou de l'autre, ou même de toutes ces deux élévations ensemble qu'il entendoit parler, le premier donc comme j'ai dis, le plus beau, le plus grand, le plus desirable, le plus glorieux et le plus favorable miracle qu'il auroit pû faire, et qu'il auroit même dû faire, suivant sa parole, apres avoir été ainsi élevé de terre, étoit d'attirer véritablement glorieusement, et heureusement tout à lui; et comme il est marqué encore qu'il étoit venu pour oster le peché du monde, pour detruire les œuvres du demon, pour sanctifier les hommes, pour chercher et pour sauver tout ce qui étoit perdu, et en un mot qu'il étoit venu pour chercher les pecheurs, pour racheter tous les hommes du peché et de la damnation éternelle; et pour les sauver tous en leur procurant une vie éternellement bienheureuse dans le ciel, le premier, encore un coup, le plus grand, le plus beau, le plus glorieux, le plus avantageux, le plus desirable, le plus nécessaire et en même tems le plus important et le principal de tous les miracles qu'il auroit pû et qu'il auroit dû faire, suivant son premier et principal dessein, étoit d'oster effectivement tout peché du monde, c'étoit d'en oster tous les vices, toutes les injustices, toutes les iniquités, toutes les mechancetés et tous les scandales. Mais comme il est certain et qu'il est même tout évident qu'il n'a pas fait ces sortes de miracles, il n'y a aussi aucun lieu ni aucune apparence de croire qu'il ait véritablement fait, ni lui, ni ses apotres, ni ses prétendus saints aucuns de ces autres miracles dont on parle tant, et ainsi / c'est bien en vain que nos christicoles prétendent prouver la verité de leur religion par la certitude de leurs prétendus miracles qui ne sont véritablement, comme j'ai dis qu'erreurs, qu'illusions, que mensonges et impostures; tout ce que je viens de dire le demonstre assés manifestement pour devoir n'en plus faire aucun doute, et c'est la seconde preuve

demonstrative de ce que j'ai ci-devant avancé touchant la vanité et la fausseté de toutes les religions.

— 21 —

TROISIÈME PREUVE
DE LA VANITÉ ET DE LA FAUSSETÉ DES RELIGIONS
TIRÉE DE LA VANITÉ ET DE LA FAUSSETÉ
DES PRÉTENDUES VISIONS ET RÉVÉLATIONS DIVINES

Venons à la troisieme preuve et aux pretendües visions et revelations divines, sur lesquelles nos christicoles pretendent encore fonder et établir la verité et la certitude de leur religion.

1° Pour donner une juste et veritable idée de ces pretendües visions et revelations divines, je ne crois pas que l'on puisse mieux faire que de dire en general qu'elles sont telles, que si quelqu'un osoit maintenant se vanter d'avoir de telles ou semblables visions et revelations divines, et qu'il crut bonnement pouvoir s'en prevaloir, on le regarderoit infailliblement comme un fou, comme un visionnaire ou comme un insensé fanatique et on regarderoit infailliblement comme tels, tous ceux qui oseroient se vanter et se prevaloir de telles pretendües visions et revelations divines. Dieu, disent les pretendus saints Livres, dont j'ai ci-devant parlé, s'étant apparut pour la premiere fois à Abraham, il lui dit ceci: *Sortez de votre païs* (c'étoit en Caldée qu'il demeuroit), *quittez la maison de votre pere, et allez vous en au païs que je vous montrerai*. Cet Abraham y étant allé, Dieu, dit l'histoire, s'apparut une seconde fois à lui, et lui dit, *je donnerai tout ce païs-ci où vous êtes à votre posterité*, et en reconnoissance de cette gracieuse promesse, Abraham lui dressa là une autel (*Gen.*, 12.1). Quelques tems apres, Dieu lui apparut encore pendant la nuit; il lui sembloit être comme dans un four ardent et fumant. Alors Dieu faisant alliance avec cet Abraham, il lui dit, *je donnerai à votre posterité tout ce païs-ci depuis le fleuve d'Egypte, jusques au grand fleuve de l'Euphrates* (*Gen.*, 15.17.18). Cet Abraham, étant aagé de 99 ans, Dieu s'apparut encore à lui, et lui dit, *Je suis le Dieu tout puissant, marchez droit devant moi et soyez parfait car je metterai mon alliance avec*

vous, je multiplierai grandement votre semence, vous serez le pere de beaucoup de nations. Vous ne nous appellerez plus Abram comme ci devant mais Abraham, parce que je vous ai établi pere de beaucoup de nations. Je ferai avec vous, et avec votre posterité une alliance éternelle, affin que je sois votre Dieu et que vous soiez mon peuple. Or voici, lui dit-il, l'alliance que je ferai avec vous et avec tous vos descendans, vous circoncierez le prepuce de tous vos enfans males. Ce sera /55/ là, la marque de mon alliance perpetuelle avec vous. Tout enfant male sera circonci[s] au huitieme jour, car je veux, lui dit-il, que vous portiez la marque de mon alliance dans votre chair. Sur quoi, cet Abraham commença à se circonciere lui-même et à circonciere tous les males de sa maison (Gen., 17.1.7.13).

Quelques tems apres, dit l'histoire, Dieu voulans tenter cet Abraham, pour voir s'il seroit obeissant à ce qu'il lui ordonneroit de faire il s'apparut à lui et lui dit, *Prenez votre fils unique, Isaac, que vous aimez, et allez vous en l'offrir vous-même en sacrifice à l'endroit que je vous montrerai. Aussitot, et la nuit même, Abraham partit avec son fils Isaac, pour l'aller sacrifier; et étant au troisieme jour arrivé à l'endroit, où il devoit l'offrir en sacrifice, Abraham aiant tout disposé pour ce sacrifice, prit son épée pour immoler son fils, et comme il étendoit le bras pour lui donner le coup de la mort, il entendit une voix du ciel qui lui dit, Abraham, Abraham, ne frappez pas votre fils, et ne lui faites aucun mal, je connois maintenant que vous n'auriez pas pardonné à votre propre fils, pour l'amour de moy, et maintenant puisque vous avez fait cela, et que vous ne lui auriez point pardonné, affin d'obeir à ma parole, je vous jure par moi-même que je vous benirai, que je multiplierai votre posterité comme les étoiles du ciel, et comme les grains de sable de la mer, vos descendans seront victorieux de tous leurs ennemis, et toutes les nations de la terre seront benites dans votre semence, parce que vous avez obei à ma voix, Quia obedisti voci meae (Gen., 22.17).*

Après la mort de cet Abraham, Dieu s'apparut pendant une nuit à son fils Isaac, et lui dit, *Je suis le Dieu de votre pere Abraham, ne craignez rien parce que je suis avec vous pour vous benir; je multiplierai votre posterité pour l'amour de mon serviteur Abrabam; en reconnoissance de quoi Isaac dressa là un autel à Dieu qui lui étoit apparut (Gen., 26.4.24).* Après la mort de cet Isaac, Jacob son fils, allant un jour en Mesopotamie pour chercher une femme qui lui seroit convenable, après avoir

marché tout le jour, se sentans fatigué du chemin qu'il avoit fait, il voulut se reposer sur le soir, et s'étant couché par terre et aiant mis sa teste sur une pierre pour s'y reposer, il s'endormit, et pendant qu'il dormoit, il vit en songe une échelle dressée sur la terre dont l'extremité alloit toucher jusques au ciel, et il lui sembloit voir que les anges de Dieu montoient et descendoient par cette échelle, et qu'il voioit Dieu lui-même qui s'appuioit sur le plus haut bout de cette échelle, qui lui disoit, *Je suis le seigneur, le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac / votre pere, je vous donnerai à vous et à votre posterité tout le pais où vous dormez, votre posterité sera aussi nombreuse que la poussiere de la terre, elle s'étendra depuis l'occident jusques à l'orient, et depuis le septentrion jusques à midi, et toutes les nations de la terre seront benites à cause de vous et de votre posterité. Je serai votre protecteur partout où vous irez; je vous ramenerai sain et sauf de cette terre, et je ne vous abandonnerai point que Je n'aie accomplis tout ce que je vous ai promis.* Jacob s'étant éveillé dans ce songe, il fut saisi de crainte et dit: *Quoy ! Dieu est vraiment ici, et je n'en sçavois rien; ah, dit-il, que ce lieu-ci est terrible, parce [que ce] n'est autre chose que la maison de Dieu, et la porte du ciel.* Puis s'étant levé, il dressa une pierre, sur laquelle il repandit de l'huile, en memoire de ce qui lui venoit d'arriver là, et fit en même tems un vœu à Dieu que s'il revenoit sain et sauf il lui offriroit la dime de tout ce qu'il auroit (Gen., 28.11.18).

Voici encore une belle vision qu'il eut plusieurs années après, comme il s'étoit mis à garder les troupeaux de son beau pere Laban, et qu'il étoit convenu avec lui qu'il auroit pour recompense de son service, tout ce que les brebis produiroient d'agneaux de diverses couleurs. Etant grandement desireux de son profit, comme il est assés naturel, il souhaitoit passionnement que ses brebis fassent beaucoup d'agneaux de diverses couleurs; aiant donc passionnement ce desir au cœur, il songea agreablement une nuit qu'il voioit les males sauter sur les femelles et qu'elles lui produisoient toutes des agneaux de diverses couleurs. Ravi qu'il etoit dans un si beau songe, Dieu lui apparut, dit l'histoire, et lui dit, *Regardez et voiez comme les males montent sur les femelles et comme ils sont de diverses couleurs, car j'ai vû,* lui dit-il, *la tromperie et l'injustice que vous fait Laban votre beau-pere; levez vous donc maintenant,* lui dit-il, *sortez de ce pais-ci, et retournez en votre pais* (Gen., 31.12). Comme il s'en retournoit en son pais, avec toute sa famille et avec tout ce qu'il avoit gagné chez son beau-pere, il eut, dit l'histoire (ou plutot la fable), il eut pendant la

nuit en rencontre un homme inconnu contre lequel il lui fallut combattre toute la nuit, jusques au point du jour, et cet inconnu ne l'ayant pu vaincre, il lui demanda, qui il étoit, Jacob lui dit son nom, alors cet inconnu lui dit, *vous ne serez plus appelé Jacob, mais Israel, car puisque vous avez été fort en combattant contre Dieu, à plus forte raison, lui dit-il, serez vous fort, en combattans contre les hommes (Gen., 32.25.28).*

Voilà quelles furent les premières de ces belles prétendues visions et révélations divines, il ne faut point juger autrement des autres que de celles-ci. Or, quelle apparence de divinité y a-t'il /56/ dans des songes si grossiers et dans des illusions si vaines ? Si quelque homme rustique et grossier et si quelque bonhomme de berger de la campagne, comme pouvoit être ce Jacob dont je viens de parler, venoit à nous dire qu'il auroit convenu avec un sien beau-pere ou avec quelque autre particulier de garder ses troupeaux, à condition que tout le fruit qui en proviendrait et qui se trouveroit de diverses couleurs, seroit pour lui en recompense de son service, et que pour temoignage que Dieu voudroit particulièrement le favoriser et lui procurer une ample recompense de son service, il se seroit apparu à lui en songe, lui auroit parlé et lui auroit dit toutes ces paroles, *Je suis le Dieu qui vous a desjà apparu en Bethel, en un tel endroit; j'ai vu la tromperie et l'injustice que l'on vous fait, vous ne serez point frustré de votre recompense, j'accomplirai vos souhaits; regardez et voyez comme les males de vos troupeaux montent sur les femelles, elles vous produiront toutes leur fruit de diverses couleurs, et ainsi votre recompense sera grande.* Si, dis-je, quelque bonhomme venoit maintenant à nous conter telles sornettes, et que celui qui nous les conteroit crut véritablement avoir eu quelque vision et quelque révélation divine de ce qu'il nous diroit, nous le regarderions certainement comme un fou, comme visionnaire, ou comme un simple d'esprit; et si ce même personnage continuoît encore à nous dire qu'il auroit eu la nuit en rencontre quelque inconnu contre lequel il auroit été obligé de combattre toute la nuit, et que cet inconnu ne l'ayant pû vaincre, il lui auroit dit qu'il auroit combattu contre Dieu; et si sur une telle vision, cet homme-là regardoit cette victoire imaginaire, comme un presage divin, et comme une assurance divine de la force victorieuse avec laquelle il combatteroit quelques jours contre ses ennemis, ne rirerions nous pas des sottises imaginations de ce pauvre homme-là ? Nous n'en ferions certainement que rire.

Pareillement si quelques étrangers, quelques Allemands, par exemple, ou quelques Suisses, qui seroient venus dans notre France et qui auroient vûs toutes les plus belles provinces du royaume, venoient à dire que Dieu leur seroit apparu dans leur païs, qu'il leur auroit dit de venir, ou de s'en aller en France et qu'il leur donneroit à eux et à tous leurs descendans à tout jamais toutes les belles terres, seigneuries et provinces de ce royaume qui sont depuis les grands fleuves du Rhein et du Rosue jusques à la mer Oceane, et qu'il feroit une alliance éternelle avec eux et avec tous leurs descendans, qu'il multiplieroit leur race, qu'il rendroit leur posterité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que les grains de sable / de la mer, et qu'enfin ce seroit en eux que Dieu beniroit toutes les nations de la terre, et que, pour marque de son alliance éternelle avec eux et avec tous leurs descendans, il leur auroit ordonné de se circoncire eux-mêmes et de circoncire tous les enfans males qui naitroient d'eux et de leurs descendans; qui est-ce encore qui ne riroit de telles sottises et qui ne regarderoit ces étrangers-là comme des fous, comme des visionnaires et comme des insensés fanatiques ? Il n'y a certainement personne qui ne les regarderoit comme tels et qui ne riroit et ne se moqueroit de toutes ces belles visions et de toutes ces belles pretendües revelations divines.

Or voila une veritable image de ce que c'étoit des pretendües visions et revelations divines qu'auroient, ou que croioient avoir, ces bons anciens patriarches Abraham, Isaac et Jacob; il n'y a aucune raison de juger autrement, ni de penser plus favorablement de ce qu'ils disoient touchant leurs pretendües visions et revelations divines, que de ce que diroient en pareil cas des étrangers comme ceux dont je viens de parler, et ainsi elles ne meritent pas que l'on en fasse plus d'état que de celles de ces étrangers, parce qu'elles n'étoient veritablement qu'erreurs et illusions, mensonges et impostures, comme seroient celles de ces étrangers, dont je viens de parler. Et il est seur même que quand ces trois bons patriarches reviendroient maintenant nous dire eux-mêmes qu'ils auroient eu de telles visions et de telles revelations divines, nous n'en ferions encore maintenant que rire, et nous ne manquerions certainement pas de regarder toutes ces pretendües visions et revelations divines autrement que comme des erreurs et des illusions, ou comme des mensonges et comme des impostures. Je dis comme des erreurs et des illusions, si ces personnages nous paroissoient croire veritablement avoir eu de telles visions et de telles revelations, et en ce cas nous les regarderions comme des visionnaires et

comme des personnes qui auroient l'esprit foible, mais nous les regarderions comme des menteurs, comme des fourbes et comme des imposteurs, si nous jugions autrement de leurs personnes et de leurs intentions.

Mais soit que ces patriarches aient eu en cela le dessein de tromper les autres, ou soit qu'ils s'y soient trompés eux-mêmes les premiers, il est facile de découvrir la vanité et la fausseté de toutes leurs prétendues visions et révélations divines; elle se découvre déjà assez manifestement d'elle-même par cette injuste et odieuse acception de peuple et de personnes, dont j'ai ci-devant parlé, et en faveur de laquelle on prétend néanmoins que les susdites révélations auroient été faites, parce qu'il n'est pas à /57/ croire qu'un Dieu tout puissant infiniment bon et infiniment sage et parfait auroit jamais voulu, ni voudroit jamais faire, ni autoriser une chose si injuste et si odieuse que seroit une telle acception de peuple et de personnes; mais elle se découvre encore, la vanité et la fausseté des susdites révélations, elle se découvre encore assez manifestement par trois autres différens endroits. 1° Elle se découvre par cette vile, ridicule, méprisable et honteuse marque de la prétendue alliance que Dieu auroit fait avec des hommes. 2° Par la cruelle et barbare institution des sacrifices sanglants des bestes innocentes que Moyses attribue à ce même Dieu, et notamment par ce cruel et barbare commandement qu'il dit aussi que Dieu fit à Abraham de lui sacrifier son fils. 3° Par le défaut manifeste d'accomplissement des promesses, si belles et si avantageuses qu'il dit pareillement avoir été faites de la part de Dieu aux trois susdits patriarches. Car la marque de cette prétendue alliance divine étant tout à fait vile, méprisable et ridicule, l'institution des sacrifices sanglants des bestes innocentes étant cruelle et barbare, aussi bien que le susdit commandement à un père de sacrifier son fils, et enfin les susdites si grandes, si magnifiques et si avantageuses promesses prétendues, faites de la part de Dieu aux susdits patriarches, se trouvant sans effets et sans accomplissement et n'ayant même jamais été accomplies, sont autant de preuves certaines et évidentes, de la vanité et de la fausseté de toutes les susdites prétendues visions et révélations divines.

Premièrement pour ce qui est de la marque de cette prétendue alliance de Dieu avec les susdits patriarches et tous leurs descendans, elle est manifestement ridicule et méprisable, puisqu'elle consiste dans un vain et ridicule retranchement de chair ou de peau, dans la plus honteuse partie du corp[s] humain. Quoi ! Un Dieu tout

puissant et infiniment sage s'amuseroit ou se seroit amusé à vouloir faire porter à tout un peuple la marque de son alliance avec lui, dans la plus honteuse partie de leur corp[s], et il auroit voulu faire consister cette marque dans un si vain et si ridicule retranchement de chair ou de peau ? Cela n'est nullement croiable; si un Dieu tout puissant avoit veritablement voulu se choisir tout particulierement un peuple, et qu'il eut voulu lui faire porter la marque de son alliance sur son / corp[s], il auroit indubitablement choisit une marque plus convenable, plus digne et plus honorable que celle-là ! Il l'auroit indubitablement aussi placée dans la partie la plus noble, la plus considerable et la plus apparente du corp[s], afin de rendre par cette gratification particuliere de sa bonté, son peuple plus beau, plus parfait, plus honorable et plus considerable que tout autre peuple: mais qu'il auroit voulu choisir une si vaine et si vile marque de son alliance que celle que l'on pretend qu'il ait choisit, et qu'il l'auroit voulu placer dans la partie la plus honteuse du corp[s] ? Cela est indigne de la grandeur, de la sagesse et de la souveraine majesté d'un Dieu et il est même indigne de penser qu'il l'auroit jamais voulu faire ainsi.

— 22 —

FOLIE DES HOMMES D'ATTRIBUER A DIEU L'INSTITUTION
DES CRUELS ET BARBARES SACRIFICES DES BESTES INNOCENTES,
ET DE CROIRE QUE CES SORTES DE SACRIFICES
LUI ÉTOIENT AGRÉABLES

Secondement, à l'égard de l'institution des sacrifices sanglants des bestes innocentes, les pretendus saints Livres, qui contiennent les susdittes revelations l'attribuent manifestement à Dieu, comme aussi l'institution des autels et la consecration des prêtres pour lui offrir des sacrifices sur les dits autels. Ils marquent, ces mêmes Livres et ces mêmes revelations pretendües divines, ils marquent que Dieu avoit ordonné que ces prêtres repandroient autour de son autel le sang des animaux, qu'ils lui offriroient en sacrifices, qu'ils écorcheroient ces animaux, qu'ils les metteroient en pieces et qu'ils feroient brusler leur chair sur son autel, Dieu promettant de son coté d'avoir pour agreable et même pour très agreable l'odeur de la fumée des victimes qu'ils lui offriroient de cette sorte. Et conformement à cela, nous voions aussi dans les mêmes pretendus Livres qu'apres le deluge, Noé étant sortit de

l'arche où il s'étoit renfermé avec sa femme et ses enfans et avec des animaux de toutes sortes d'especes, pour éviter l'inondation des eaux du deluge, aussitot qu'il fut sortit sain et sauf de cette arche, il dressa un autel à Dieu et pour actions de graces lui offrit des animaux en sacrifices sur cet autel, et Dieu, disent ces mêmes Livres, temoigna avoir pour très agreable la fumée de ce sacrifice, en consequence de quoi, il lui promit qu'il ne maudiroit plus la terre à cause des hommes, parce qu'ils sont, disoit-il, enclins au mal dès leur jeunesse (*Gen.*, 8.21).

Voici, selon ces mêmes Livres, ce que Dieu ordonnoit dans sa /58/ loix touchant le sacrifice des animaux et touchant la consecration des prêtres. Le Seigneur, disent ces pretendus Saints Livres, parla à Moyses et lui dit, *Ordonne aux enfans d'Israel de me faire des offrandes, vous recevrez mon offrande de toute personne qui l'offrira de bon cœur (Exod., 25.1), ils me feront aussi un sanctuaire ou un tabernacle pour demeurer au milieu d'eux (Exod., 25.8). Et en outre tu me fera[s] un autel de bois de setim aiant cinq coudées de long, et cinq coudées de large, lequel sera quarré, et sa hauteur sera de trois coudées. Tu prendra[s] Aaron ton frere et ses enfans pour exercer la charge ou l'office de sacrificateurs, tu leur fera des vestemens saints pour gloire et honneur (Exod., 27.1). Et voici ce que tu feras, quand tu les consacra[s], et que tu les santifiera[s], pour exercer la sacrificature. Tu prendra[s] un veau du troupeau, et deux moutons sans tache, et des pains sans levain... lors tu fera[s] approcher Aaron et ses fils à l'entrée du tabernacle, puis tu prendra[s] les vestemens et fera[s] vestir à Aaron la chemise et le roquet de l'éphod, et l'éphod, et le pectoral, et le ceindra[s] par dessus, avec le ceinturon exquis de l'éphod; puis tu mettera[s] sur sa teste la thiare, et la couronne de sainteté sur la thiare, et prendra l'huile de l'onction et la repandra[s] sur sa teste, puis fera[s] approcher ses fils, et leur fera[s] vestir les habits sacerdotaux, et ceindra[s] de baudriers, à sçavoir Aaron et ses fils, et leur attachera des calotes, et ainsi tu les consacra[s], et la sacrificature leur sera en ordonnance perpetuelle. Ce qui étant fait, tu fera[s] approcher le veau devant le tabernacle; alors Aaron et ses fils poseront leurs mains sur la teste du veau, et tu egorgera[s] le veau devant le Seigneur à l'entrée du tabernacle, puis tu prendra[s] du sang de ce veau, et le mettera[s] avec ton doigt sur les cornes de l'autel, puis tu repandra[s] tout le reste du sang, au bas de l'autel; puis tu prendra[s] toute la graisse qui couvre les entrailles, et la taie qui est sur le foye, et les deux rounons, et la graisse qui est sur iceux, et tu les fera[s] fumer sur l'autel, mais tu*

bruslera[s] au feu la chair du veau, sa peau et sa fiente hors du camp, et ce sacrifice sera pour l'expiation du péché. Puis tu prendra[s] l'un des moutons, et Aaron et ses fils poseront leurs mains sur la teste de ce mouton; puis tu l'égorgera[s] et prenant le sang d'icelui, tu le repandra[s] sur l'autel tout à l'entour, apres / quoi tu depiecera[s] ce mouton par quartier, tu lavera[s] ses entrailles et ses jambes, et les posera[s] sur ses membres, et sur sa teste, et feras fumer et brusler tout le mouton sur l'autel, et c'est là le sacrifice d'holocauste que tu offrira[s] au Seigneur, lequel sacrifice lui sera d'une odeur très agreable (Exod., 29.1.14.17). Puis tu prendra[s] l'autre mouton, et Aaron et ses fils poseront leurs mains sur la teste de ce mouton que tu égorgera[s] et prendra[s] du sang d'icelui, et le mettera[s] sur le mol de l'oreille droite d'Aaron, et sur le mol de l'oreille droite de ses fils, et sur le pouce de leurs mains droites, et sur le gros orteil de leurs pieds droits, et repandra[s] le reste du sang sur l'autel tout à l'entour, et prendra[s] du sang qui sera sur l'autel, et de l'huile d'onction, et fera[s] aspersion sur Aaron, et sur ses vestemens, sur ses fils, et sur les vestemens de ses fils avec lui, et ainsi ils seront santifiés, et consacrés, et ceci sera en ordonnance perpetuelle pour Aaron et pour ses fils (Exod., 29.19); tu sacrifiera[s] pour l'expiation du péché, tous les jours un veau. Voici encore, lui dit-il, ce que tu fera[s] sur l'autel, tu offrira[s] par chaque'un jour continuellement deux agneaux d'un ans, tu sacrifiera[s] l'un des agneaux au matin, et l'autre agneau vers le soir... Et j'habiterai au milieu des enfans d'Israel et je serai leur Dieu, ibid. v. 38.

Voici encore ce qui est écrit ailleurs dans ces mêmes Livres, touchant ces sortes de sacrifices. Le Seigneur, disent ces saints Livres, parla à Moises et lui dit, *Parle au enfans d'Israel, et leur dis ceci, quand quelqu'un d'entre vous, offrira offrande ou sacrifice au Seigneur, vous offrirez votre offrande ou votre sacrifice de vos troupeaux tant du gros que du menu bestial; si votre offrande est du gros bestial pour holocauste, il offrira un male sans tache, et l'offrira à l'entrée du tabernacle, de son bon gré en la presence du Seigneur, et posera la main sur la teste de l'holocauste, et il sera acceptable pour lui, et pour la propitiation de ses péchés, puis on égorgera le bon veau en la presence du Seig', et les fils d'Aaron sacrificateurs en offriront le sang, et le repanderont sur l'autel, et tout à l'entour; puis on écorchera l'holocauste, et on le coupera en pieces; lors les fils d'Aaron sacrificateurs, mettront le feu sur l'autel, et arrangeront le bois sur le feu. Pareillement ils rangeront sur le bois les quartiers, la teste, et la fressure de l'animal, et le*

sacrificateur offrira toutes ces choses au Seigneur sur l'autel, où il les fera fumer, et brusler en holocauste; et ce sacrifice étant fait ainsi, il sera d'une très agreable odeur au Seigneur (Levit., 1.1). Que si son offrande est du menu /59/ bestial pour holocauste, sçavoir d'entre les agneaux ou d'entre les chevres, il offrira un male sans tache, et l'égorgera à coté de l'autel vers le septentrion en presence du Seigneur, et les fils d 'Aaron sacrificateurs en repandront le sang sur l'autel et à l'entour, puis on le coupera en pieces, et sa teste et sa fressure ou sa graisse, et le sacrificateur les rangera sur le bois qui sera sur le feu sur l'autel (Levit., 1.10). Mais il lavera le ventre et les jambes, puis le sacrificateur offrira toutes ces choses en sacrifice, les fera fumer, et brusler sur l'autel en holocauste, et ce sacrifice étant fait ainsi, il sera d'une très agreable odeur au Seig' (ib. v. 13). Que si son offrande est de la volaille, pour holocauste au Seig' il offrira son offrande de tourterelles, ou de pigeonneaux, et le sacrificateur l'offrira sur l'autel, et lui entamera la teste avec l'ongle affin de la faire fumer sur l'autel, et fera couler son sang à costé de l'autel; il otera son jabot avec ses plumes, et les jettera auprès de l'autel, là où sont les cendres, et lui serrera les aisles sans les diviser, et le sacrificateur l'offrira en holocauste au Seigneur sur l'autel, et le fera brusler sur le bois qui sera au feu, et ce sacrifice étant fait ainsi, il sera d'une très suave odeur au Seigneur. Holocaustum est, et oblatio suavissimi odoris Domino. [ib. v. 14.17].

Une autres fois, comme il est marqué dans les susdits Livres, Dieu parla à Moyses et lui dit ceci, *Quand quelque personne aura commi[s] quelque faute, ou quelque peché contre la loy, ou contre les ceremonies de son Dieu, si c'est par erreur qu'il l'a commi[s], il apportera au Seig' une offrande pour son peché, à sçavoir un mouton sans tache que le pretre sacrifiera au Seig', pour l'expiation de son peché, de même, si quelqu'un peche par ignorance, faisant quelque chose qui seroit deffendue par la loy, il offrira un mouton sans tache, et le sacrificateur l'offrant à Dieu priera pour lui, et son peché lui sera remi[s] (Levit., 5.15). Une autre fois, comme il est marqué dans les susdits Livres, Dieu parla à Moyses et lui dit ceci, *Parle aux enfans d'Israel, et leur dis ceci: « Quand vous serez entrés au païs où vous devez demeurer, et où je vous ferai entrer, et que vous voudrez faire sacrifice d'holocauste au Seigneur, vous ferez votre offrande d'un animal du gros ou du menu de votre bestial, par chaqu'un agneau vous offrirez au Seigr en sacrifice un gasteau de fleur de farine, avec une certaine mesure de vin, par chaque mouton vous offrirez aussi un gasteau de fleur de**

farine, avec une certaine mesure / d'huile, et de vin pour l'aspersion, et par chaque bon veau vous offrirez avec le bon veau un gasteau de fleur de farine et certaine mesure d'huile et de vin, que vous offrirez au Seig^r en sacrifice, ainsi sera fait pour chaque bœuf, pour chaque mouton et pour chaque petit d'entre les brebis, et les chevres, et vos sacrifices seront d'une très suave odeur au Seigneur. In oblationem suavissimi odoris Domino (Num., 15.1).

Tous ces temoignages qui sont tirés des pretendües saintes Ecritures et même des susdittes pretendües revelations divines, marquent expressement et manifestement que ces cruels et sanglants sacrifices que les hommes font des bestes innocentes seroient d'institution divine au moins dans la loy des Juifs et qu'ils auroient été au moins autres fois très agreables à Dieu. Or comment s'imaginer et se persuader qu'un Dieu qui seroit infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage, auroit jamais voulu établir ni autoriser de si cruels et si barbares sacrifices ? Je dis des si cruels et si barbares sacrifices parce que c'est une cruauté et une barbarie de tuer, d'assommer et d'égorger comme on fait, des animaux qui ne font point de mal, car ils sont sensibles au mal et à la douleur aussi bien que nous, malgré ce qu'en disent vainement, fausement et ridiculement nos nouveaux cartesiens, qui les regardent comme des pures machines sans âmes et sans sentimens aucuns, et qui pour cette raison et sur un vain raisonnement qu'ils font sur la nature de la pensée, dont ils pretendent que les choses materielles ne sont pas capable[s], les disent être entierement privées de toute connoissance et de tout sentiment de plaisir et de douleur. Ridicule opinion, pernitieuse maxime et detestable doctrine puisqu'elle tend manifestement à étouffer dans le cœur des hommes tous sentimens de bonté, de douceur et d'humanité qu'ils pourroient avoir pour ces pauvres animaux, et qu'elle leur donne lieu et occasion de se faire un jeu et un plaisir de les tourmenter et de les tyranniser sans pitié, sous pretexte qu'ils n'auroient aucun sentiment du mal qu'ils leur feroient, non plus que des machines qu'ils jetteroient au feu, ou qu'ils briseroient en mil pieces. Ce qui seroit manifestement une cruauté detestable envers ces pauvres animaux, lesquels /60/ étans vivans et mortels comme nous, et étans faits comme nous de chair, et de sang et d'os et aians, comme nous, tous les organes de la vie et du sentiment, sçavoir des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des narines pour flairer et discerner les odeurs, une langue et un palais dans la bouche pour discerner les gousts des viandes et de la nourriture qui leur convient, ou qui ne leur convient

pas, et qu'ils ont des pieds pour marcher; et voians d'aillieurs comme nous voions en eux toutes les marques et tous les effets des passions que nous sentons en nous mêmes, il faut indubitablement croire aussi qu'ils sont sensibles aussi bien que nous au bien et au mal, c'est-à-dire au plaisir et à la douleur, ils sont nos domestiques et nos fidel[e]s compagnons de vie et de travail, et par ainsi il faut les traiter avec douceur; benies soient les nations qui les traitent benignement et favorablement et qui compatissent à leurs miseres et à leurs douleurs, mais maudites soient les nations qui les traitent cruellement, qui les tyrannisent, qui aiment à repandre leur sang et qui sont avides de manger leurs chairs.

Il est dit en quelque endroit des Ecritures apocryphes de nos christicoles qu'un certain grain de mauvaise semence a été semé, dans le commencement, dans le cœur d'Adam, *Granum seminis mali, seminatum est in corde Adam ab initio (Esd., 4.30)*. Il semble en effet que ce grain de mauvaise semence se trouve encore maintenant dans le cœur de tous les hommes, et que c'est ce mauvais grain de mechanceté ou ce grain de mauvoise semence qui leur fait encore tous les jours trouver du plaisir à mal faire et particulièrement à exercer, comme ils font, leur cruauté envers ces pauvres, douces et innocentes bestes, en les tyrannisans, en les tuans, en les assommans et en les égorgeans impitoyablement comme ils font tous les jours, pour avoir le plaisir de manger leur chair. Pour moi, quoique je ressente assés dans moi-même les mauvaises impressions ou les mauvais effets de ce maudit grain de mauvaise semence, je puis neantmoins dire que je n'ais jamais rien fais avec tant de repugnance que lorsqu'il me falloit dans certaines occasions couper, ou faire couper la gorge à quelques poulets ou pigeonneaux, ou qu'il me falloit faire tuer quelques porcs. Je proteste que je ne l'ai jamais fais qu'avec beaucoup de repugnance et avec une extreme aversion, et si j'ensse été tant soit peu / superstitieux, ou enclin à la bigoterie de religion, je me serois infailliblement mi[s] du parti de ceux qui font religion de ne jamais tuer de bestes innocentes et de ne jamais manger de leur chair. Je hais de voir seulement les boucheries et les bouchers, et je n'ai jamais sçu penser sans horreur à cet abominable carnage et sacrifice de bestes innocentes que le roi Salomon fit faire, pour la dedicace de son temple, où il fit égorger jusques à vingt-deux mil bœufs et cent vingt mil moutons ou brebis (3 Reg., 8.63). Quel carnage ! Que de sang repandu ! Que de bestes innocentes à écorcher ! Que de chairs à rostir et à brusler ! Comment s'imaginer et se persuader qu'un Dieu infini en grandeur, en majesté, en douceur et

infiniment sage, n'auroit voulu prendre pour ses sacrificateurs que des bouchers, que des égorgeurs et des écorcheurs de bestes et qu'il n'auroit voulu faire qu'une vilaine boucherie de son temple et de son tabernacle ? Comment s'imaginer et se persuader qu'il auroit pris plaisir à voir égorger et à faire cruellement égorger tant d'innocentes bestes, comment s'imaginer qu'il auroit pris plaisir à voir couler leur sang et à les voir si pitoiablement expirer ? Et enfin comment s'imaginer et se persuader qu'il auroit pris plaisir à sentir l'odeur et la fumée de tant de chairs bruslées ? Si cela étoit comme les susdits prétendus saints Livres et les susdites prétendues saintes et divines revelations le temoignent, il seroit vrai de dire qu'il n'y auroit jamais eu de tyrans si sanguinaires, ni de bestes sauvages si carnacieres qu'auroit été un tel Dieu ! Ce qui est manifestement indigne et tout à fait indigne de penser d'un Etre qui seroit infiniment parfait, c'est-à-dire infiniment bon et infiniment sage. D'où il s'ensuit manifestement que l'institution de tels sacrifices est faussement attribuée à un Dieu, et que les prétendues revelations qui la lui attribuent ne sont que des fausses revelations, c'est-à-dire qu'elles ne sont que des erreurs et des illusions, ou des mensonges et des impostures; ce qui fait manifestement voir que ces sortes de sacrifices, non plus que tous les autres, ne sont que de l'institution et de l'invention des hommes trompeurs qui ne cherchent qu'à tromper les autres.

— 23 —

ORIGINE DE CES SORTES DE SACRIFICES

Voici d'où un Auteur judicieux tire l'origine de ces abominables sacrifices d'animaux et de bêtes innocentes. *Les Historiens*, dit-il, *disent que les premiers habitans de la terre vécutent durant deux mille ans des productions des végétaux, c'est-à-dire des fruits de la terre, dont ils offraient les prémices à Dieu, passant pour un crime inexpiable de repandre le sang d'aucun animal, même en sacrifice ; et à plus forte raison d'en manger la chair. Ils disent, ajoute cet auteur, que ce fut à Athenes que le premier taureau fut tué. Le prêtre de la ville, qui s'apelloit, dit-il, Diomus, faisant sur l'autel l'oblation des fruits en pleine campagne selon la coutume, parce qu'alors on ne parloit point encore de temples; un taureau s'étant séparé d'un troupeau qui paissoit aux environs, vint et mangea de l'herbe qui étoit consacrée; le prêtre Diomus, irrité de ce prétendu sacrilege, prit l'épée d'un des*

spectateurs et en tua le taureau. Mais sa colere étante passée, et aiant considéré le crime énorme qu'il avoit commi[s], craignit la fureur du peuple, et lui fit accroire, que Dieu lui étoit apparu, et lui avoit commandé d'offrir ce taureau en sacrifice, et d'en brusler la chair sur l'autel pour expier le peché qu'il avoit fait de manger les herbes et les fruits consacrés; la sotté et ignorante populace crut son sacrificateur comme un oracle, de sorte que le taureau aiant été écorché et le feu mi[s] sur l'autel, le monde assista à ce nouveau sacrifice. Les Atheniens ont depuis sacrifié tous les ans un taureau, et ont fait passer, dit-il, cette pieuse cruauté, non seulement par toute la Grece, mais même encore chés toutes les nations du monde ([Marana,], Esp[ion] tur[c], tom. 3, Lettre 40).

Il arriva ensuite, continüe cet auteur, qu'un certain prêtre, au milieu de son sacrifice sanglant, aiant pris une piece de chair bouïllie, qui de l'autel étoit tombée à terre, et que s'étant bruslés les doigts, il les porta incontinent à la bouche pour en diminuer sa douleur. Il n'eut pas plutot goûté la douceur de la graisse, dont ses doigts étoient pleins, que non seulement il souhaita d'en avoir davantage, mais il en donna même un morceau à son compagnon, qui en fit part aux autres, qui tous ravis qu'on eut trouvé cette friandise, se mirent à manger de la chair avec avidité. Et c'est de là, dit le même auteur, que les autres mortels ont appris cette cruelle et sanglante gourmandise de tuer les animaux pour les manger. Les Juifs, continüe cet auteur, disent contre ces faits que les enfans d'Adam sacrifioient des creatures vivantes dès le commencement du monde ; mais on sçait, adjoute-t'il, qu'il s'est glissé quantité d'erreurs dans la loy écrite, d'où ils ont tirés ce fait.

Les Anciens, dit ce même auteur, disent aussi que la premiere chevre, qui tomba par la main des hommes, fut tuée en vengeance du tort qu'elle avoit fait au propriétaire d'une vigne qu'elle avoit broutée, n'ayant jamais entendu parler d'une action si impie. Il est certain, poursuit cet auteur, que les Egyptiens, le peuple du monde le plus sage et le plus ancien, aians reçu des premiers habitans de la terre une tradition, qui deffendoit aux hommes de tuer aucune créature vivante, pour donner plus de force à cette premiere loy de la nature, representaient les Dieux sous la forme des bestes, affin que le vulgaire, respectans ces sacrés simboles, apprissent à ne pas oster la vie et à ne faire aucun mal aux animaux. Les Bracmanes des Indes orientales, au lieu de sacrifier des bestes, ils bastissent des hospitaux pour elles, aussi bien que pour les hommes ; ce qui passe chés eux pour des actions de très

grande vertu; il y a dans toutes les villes un grand nombre de ces philosophes qui passent, dit-il, toute leur vie à prendre soin des animaux malades ou blessés, et de ceux qui ne peuvent vivre que par leur moi. Cette institution n'est pas nouvelle chez eux ; ils l'ont reçue par tradition de tems immémorial.

Voici ce que ce même auteur dit des Juifs, par rapport à ce sujet, *Les prêtres des Juifs*, dit-il, *offroient à Dieu en sacrifice des animaux de plusieurs especes; comme bœufs, moutons, etc. et selon qu'il leur étoit prescrit dans leur loy, qu'ils disoient avoir reçue de Dieu-même. Les prêtres aians égorgé les animaux destinés au sacrifice, ils en repandoient leur sang autour de l'autel et en arrousoient particulièrement les quatre coins avec beaucoup de ceremonies, puis aians vidé les entrailles et osté la peau de ces animaux, ils en brusloient la chair et la graisse dans un feu, qui étoit allumé sur l'autel, et pensoient que Dieu avoit pour agreable la fumée de ces sortes de sacrifices, et qu'il y prenoit un grand plaisir, selon qu'il est écrit dans leurs Livres.*

S'il n'y a point d'évidence ni de certitude entiere sur ce que dit cet auteur touchant l'origine et le progrès de ces sacrifices sanglants d'animaux domestiques, on ne peut nier au moins qu'il n'y ait une très grande apparence de verité dans ce qu'il en dit; et quant à ce qu'il ajoute de la douceur et de l'humanité que les premiers hommes /62/ exerçoient envers les dits animaux et de la deffence qui étoit de les tuer et de leur faire mal à propos aucun mal, on ne peut douter que cette deffense de leur mal faire, et que cette douceur que l'on exerçoit à leur égard, n'étoient bien conformes et très-convenables à la droite raison et à la justice naturelle, et même à ce qui est marqué dans la Genèse des Juifs mêmes, où il est dit que Dieu ne donna d'abord aux hommes la permission que de manger seulement les herbes et les fruits de la terre. Mais il n'y a aucune apparence de verité dans ces prétendües revelations divines, ni aucun fondement de raison et de justice dans ces cruels et barbares sacrifices des bestes innocentes, il n'y a que de la cruauté et de la barbarie dans ces sortes de sacrifices. Et c'est ce qui fait manifestement voir que leur institution ne vient que de la folie et de la mechanceté des hommes et non pas d'aucune ordonnance divine.

Mais les hommes n'étoient-ils pas bien fous et bien aveuglés de croire faire honneur et plaisir en cela à leur Dieu ? N'étoient-ils pas bien fous et bien aveuglés de croire qu'un Dieu prendroit plaisir à voir couler le sang de ces pauvres animaux et à voir brusler leurs chairs ? N'étoient-ils pas bien fous et biens aveuglés de croire appaiser sa colère et meriter ces bonnes grâces par de si abominables sacrifices ? Ç'auroit été au contraire bien plutot là le moïen d'irriter sa colere et d'attirer sur eux sa vengeance et sa malediction. Qui est-ce qui penseroit jamais faire honneur et plaisir à un habile et excellent ouvrier de deschirer et de brusler en sa présence les plus beaux ouvrages qu'il auroit fait, sous prétexte de lui en vouloir faire un sacrifice ? Qui est-ce qui penseroit faire honneur et plaisir à un souverain, à un prince ou à un roy de deschirer et de brusler en sa presence ce qu'il y auroit de plus beau, de plus riche dans son palais, sous prétexte de lui en faire un sacrifice ? Il n'y a certainement personne qui seroit assés fou pour vouloir jamais faire telle chose, ni même en avoir seulement la pensée. D'où vient donc que les hommes sont si fous que de croire faire honneur et plaisir à leur Dieu que de deschirer, de tuer et de brusler ses propres creatures et ses propres ouvrages, sous prétexte de lui en faire des sacrifices ? Et maintenant encore d'où vient et comment est-ce que nos christicoles / sont si fous et si aveuglés que de croire faire un extrême honneur et plaisir à leur Dieu le père que de lui presenter et de lui offrir même tous les jours en sacrifice son divin fils, en mémoire de ce qu'il auroit été honteusement et miserablement pendu à une croix, où il auroit expiré par la force des tourmens ? Comment est-ce, dis-je, qu'ils peuvent avoir telle pensée et telle croiance que de croire faire honneur et plaisir à un dieu de lui offrir ainsi son propre fils en sacrifice ? Et cela même après qu'il est écrit dans leur loy que maudit de Dieu est celui qui es[t] pendu en croix ? *Maledictus a Deo est qui pendet in ligno (Deut., 21.23)*. Certainement cela ne peut venir que d'un extrême aveuglement d'esprit.

Voici ce que dit le judicieux sr de Montaigne au sujet de ces sortesde sacrifices (*Ess[ais]*, [II, 12] p.488), *L'ancienneté*, dit-il, *pensa faire quelque chose pour la grandeur divine, de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultés et estrenner de ses belles humeurs et plus honteuses necessités, lui offrant de nos viandes à manger, de nos danses, momeries et farces à la resjoüir, de nos vestemens à la couvrir et maisons à la loger, la caressant par l'odeur des encens et sons de la musique, festins et banquets [= festons et bouquets], et pour l'accommoder à nos vicieuses passions,*

flattant sa justice divine d'une inhumaine vengeance, l'esjouissans à la ruine et dissipation des choses par elle créées et conservées, comme fit, dit-il, Tiberius Sempronius qui fit brusler pour sacrifice à Vulcain les riches despoüilles et armes qu'il avoit gagné[es] sur les ennemis. Et Paul Emile celles de Macedoine à Mars et à Minerve. Et Alexandre, arrivé à l'Océan indien, jetta en mer, en faveur de Thetis, plusieurs grands vases d'or, remplissant en outre ses autels d'une boucherie non de bestes innocentes, mais d'hommes aussi. Ainsi que plusieurs Nations, et entr'autres, dit-il, la notre avoit cet usage ordinaire, et n'est aucune nation, adjoute-t'il, qui soit exempte d'avoir fait essais de tels sacrifices. C'est, dit-il, ce que faisoient les Getes, qui de cinq ans en cinq ans despeschoient vers leur Dieu Zamolxis quelqu'uns d'entr'eux pour le requerir de choses necessaires... Amestris, reine de Perse, devenue vielle, fit pour une fois ensevelir tous vifs quatorze jeunes hommes des meilleures maisons de Perse suivant la religion du païs, pour gratifier à quelques dieux souterrains. Et encore aujourd'hui, dit-il, les idoles de Temixtitan se cimentent du sang 563/ des petits enfans, et n'aiment sacrifice que de ces pueriles âmes : justice, dit-il, affamée du sang de l'innocence. Pareillement les Cartaginois des petits enfans pour appaiser la colere de leurs dieux [Montaigne, Essais, II, 12]. Ceux du Pérou sacrifioient à leurs dieux ce qu'ils avoient de plus beau et de meilleur : l'or, l'argent, le grain, la cire, les animaux. Ils faisoient ordinairement des sacrifices de cent moutons au moins, de diverses couleurs, et avec différentes ceremonies; ils sacrifioient tous les jours au soleil un mouton tondu et le brusloient vestu d'une chemise rouge.

Mais il n'y avoit, dit-il, chose plus horrible que les sacrifices d'hommes, qui se faisoient au Perou et encore plus au Mexique; au Perou ils sacrifioient des enfans depuis quatre ans jusques à dix et cela principalement pour la prosperité de leur Inga ou de leur roy aux entreprises de guerres, et au jour de son couronnement le nombre d'enfans que l'on sacrifioit, étoit de deux cen[t]s. Ils sacrifioient encore un bon nombre de filles que l'on tiroit des monasteres pour le service de l'Inga. Quand cet Inga étoit grievement malade et hors d'esperance de guerison, ils sacrifioient son fils au soleil ou bien à leur dieu Viracoca, et le supplioient qu'il s'en contenta[t] au lieu du pere. Mais les Mexiquains ne sacrifioient que des hommes pris en guerre, ils les faisoient mettre à genoux par ordre devant la porte de leur temple, ensuite le prêtre alloit à l'entour d'eux avec l'idole de leur Dieu, et le montrant, il disoit à

chaqu'un d'eux : Voilà ton Dieu ; après quoi ils étoient menés au lieu, où on les devoit sacrifier, et là six des très grands prêtres, destinés à ces ministeres s'y trouvoient avec des façons si étranges, qu'ils sembloient plutot être des diables que des hommes. [Pierre Davity, *Nouveau théâtre du monde*, p.1329].

Suivant le rapport des ambassadeurs du roy de Mexique ce Prince faisoit tous les ans sacrifier aux dieux cinquante mil de ses prisonniers de guerre et entretenoit toujours la guerre avec quelques peuples voisins, affin d'avoir toujours de quoi fournir à ses sacrifices. *Amurath, à la prise de l'Isthme, immola, dit le s^r de Montaigne, six cens jeunes hommes grecs à l'âme de son pere, affin que ce sang servit de propitiation pour l'expiation de ses péchés.* Les Chinois sacrifioient non seulement à leurs dieux, mais aussi au diable, quoiqu'ils sçussent qu'il étoit mechant et reprové, affin, disoient-ils, qu'il ne leur fit aucun mal en leurs personnes ni en leurs biens. Ceux de Calicut en faisoient de même. Ceux de Narsingue adoroient les diables, quoiqu'ils les reconnussent auteurs de tout mal, et leur offroient des sacrifices et leur batissoient des temples plus beaux qu'au Createur même. Les Japonois aussi adoroient le Diable, comme aussi ceux de l'Amerique, et lui font des sacrifices, non pour obtenir de lui quelques graces, mais affin qu'ils ne leur fasse aucun mal. Nos anciens Gaulois, habitans de ce païs-ci, n'étoient pas à cet égard plus sages que les autres nations, puisqu'ils sacrifioient des hommes à leurs dieux. Ceux qui étoient attaqués de grieve maladie immoloient des hommes, ou ils s'obligeoient par voeu de le faire, et tels sacrifices se faisoient par les mains des druides, qui étoient, en ce tems-là, leurs prêtres, et se persuadoient que les Dieux pouvoient être apaisés par la vie d'un homme pour sauver celle d'un autre; quelques fois ils les faisoient brusler tout vifs, et quelques fois ils les faisoient mourir à coups de fleches; ce pourquoi, quand quelque grand étoit malade à l'extremité, ils apelloient et faisoient venir vers eux quelqu'un de ces druides affin de sacrifier à Drye, dieu des enfers et ennemi de la vie, quelque homme de ceux qui avoient mérités la mort, ou à faute de ceux-ci, quelque pauvre misérable, croians que ce dieu, avide de sang humain, seroit rassasié par la mort d'un tel homme, et que la vie du malade seroit prolongée [Pierre Davity, *Nouveau théâtre du monde*, p.120-121]. Sur quoi Plutarque dit fort bien, qu'il eut mieux valut que les hommes n'eussent jamais eu aucune connoissance des dieux, que de croire, comme ils faisoient, qu'il y en eut qui se repussent et qui fussent avides du sang humain.

En effet, *c'étoit une étrange fantaisie*, comme dit le s^r de Montaigne (*Essais*, [II,12], p.489), *c'étoit une étrange fantaisie à des hommes, de vouloir païer la divine bonté de notre affliction, comme faisoient, dit-il, les Carthaginois qui immoloient leurs propres enfans à Saturne ; et qui n'en avoit point, en achetoit et le faisoit brûler tous vifs, étans cependant le pere et la mere tenus d'assister à ce cruel et barbare sacrifice avec une contenance gaie et contente. Et comme les Lacedemoniens, dit-il, qui mignardoient leur Diane par le bourrellement de jeunes garçons. qu'ils faisoient foïetter en sa faveur, souvent jusques à la mort. La religion, dit-il, étant capable d'inspirer tant de si grandes et si cruelles mechancetés aux hommes, tantum Religio potuit suadere malorum [Lucrece, *De rerum natura*, I, 101]. C'étoit, continue-t'il, une humeur bien farouche, de vouloir gratifier l'architecte par la subversion de son bâtiment, et de vouloir garantir la peine, dûe aux coupables, par la punition des non-coupables; et que la pauvre Iphigenie déchargeat, dit-il, par sa mort, et par son immolation, l'armée des Grecs des offenses qu'ils auroient commises : et ces deux belles et genereuses ames des deux Decius, pere et fils, allassent se jeter à corps perdus à travers le plus épais des ennemis pour propitier la faveur des dieux envers les Romains. Quelle pouvoit être, dit-il, à cette occasion, quelle pouvoit être cette monstrueuse iniquité des dieux, de ne vouloir s'apaiser en faveur du peuple romain que par la mort de ces deux grands hommes ? Quae fuit tanta Deorum iniquitas ut placari populo Romano non possent nisi tales viros occidissent ? [Cicéron, *De natura deorum*, III, 6]*

Quelle folie dans les hommes de croire que les Dieux ne pouroient ou ne voudroient s'apaiser que par la mort violente des innocens ? Quelle folie, dis-je, et quel aveuglement en eux d'avoir de telles pensées et de croire religieusement exercer tant de si destestables cruautés ! Voilà néanmoins ce que la religion inspire aux hommes, voilà ce que la folle creance des dieux leur fait faire, tant il est vrai de dire que la religion apprend souvent des mechancetés aux hommes, et qu'elle leur fait souvent faire, sous prétexte de piété, des actions impies et detestables, suivant ce dire de Lucrece qui dit que *saepius olim Religio peperit scelerosa atque impia facta* [Cicéron, *De natura deorum*, I, 82-83; Montaigne, *Essais*, II, 12] et cet autre que j'ai déjà cité, *tantum potuit Religio suadere malorum*. Plutarque avoit bien raison de dire qu'il auroit mieux valû que les hommes n'eussent jamais eu aucune connoissance des

dieux, que de faire tant de folies et tant de mechancetés qu'ils en font sous pretexte de les honorer et de les servir; ceux qui les font adorer sont cause de tous ces detestables maux ; et il ne faut point s'en étonner, puisqu'il est écrit que c'est des prophetes même de Jerusalem que la corruption s'est repandüe par toute la terre : *A prophetis enim Jerusalem egressa est pollutio super omnem terram (Jeremie, 23, 15)*.

Nos Christicoles ne sont pas encore tout à fait exempts de cette folle persuasion du merite, de la vertu et efficacité de ces cruels et sanglants sacrifices ; car quoiqu'ils n'en fassent plus maintenant de ces sortes de sacrifices d'hommes ni de bestes, ils ne laissent pas neantmoins que d'approuver ceux qui se faisoient autrefois parmi les Juifs et d'approuver la loy qui les ordonnoit ; et ils croient même avoir tous été délivrés du peché et remis en graces ou reconciliés avec leur Dieu par les merites infinis du sang de leur pretendu diivin sauveur Jesus Christ qui s'est, disent-ils, livré et offert lui-même en sacrifice sur l'arbre de la croix pour l'expiation de leurs pechés. / De là vient qu'ils disent que ce prétendu divin Sauveur les a lavés dans son sang des ordures de leurs pechés, *Lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo (Apoc[alyptse], I.5)* et qu'il les a reconcilié[s] à Dieu par les merites de son sang et de sa mort, et vont même jusques à dire que selon cette loy qu'ils regardent comme divine, tout se devoit purifier par le sang, et qu'il n'y auroit point eu de remission ni de salut pour les hommes sans l'effusion du sang de leur pretendu divin Sauveur. *Omnia*, disent-ils, *in sanguine secundum legem mundantur et sine sanguinis effusione non fit remissio (Hebr., 9.22)*. Attribuans à leur Dieu même la volonté de sacrifier ainsi son divin fils, par les mains des hommes mêmes qui l'auroient si grievement offensés par leurs péchés, affin de s'apaiser lui-même envers eux, pour toutes les offenses qu'ils lui auroient faites et qu'ils devoient lui faire jusques à la fin des siecles.

Et si c'étoit, comme je viens de dire, une si grande folie aux paiens de croire que des dieux ne pouroient s'apaiser envers les coupables que par la punition et par la mort des non coupables, comme dit le s^r de Montaigne [*Essais*, II, 12], quelle plus grande folie n'est-ce pas à nos christicoles de croire que leur Dieu le pere n'auroit pas voulu s'apaiser envers les hommes que par la punition et par la mort même de son propre et divin fils et qu'il n'auroit pas voulu s'apaiser envers eux, s'ils n'eussent persecutés, outragés et fait honteusement et indignement et cruellement mourir son

cher et divin fils unique, leur Dieu et leur sauveur ? Quelle folie dis-je, d'avoir une telle pensée ! Et si ç'auroit été comme je viens de dire aussi, apres un ancien, une si monstruense iniquité dans des dieux, de ne vouloir s'appaiser envers les coupables que par la punition des innocens et des non coupables ? Quelle plus monstrueuse iniquité et quelle plus monstrueuse folie en même tems n'auroit-ce pas été dans Dieu le pere de ne vouloir s'appaiser envers des hommes coupables et pecheurs que par la punition et même par la mort sanglante, cruelle et honteuse de son innocent et divin fils ? Quelle folie, dis-je, d'avoir seulement une telle pensée ! Les paroles me manquent pour exprimer l'excès d'une telle folie. Voila neantmoins ce que la religion fait croire à nos christicoles, de sorte que si elle ne leur fait pas faire comme autres fois des sacrifices cruels et sanglants, elle leur fait neantmoins approuver les anciens, et elle leur fait reverer celui qui se seroit cruellement fait, en la personne d'un Dieu; et leur fait croire les choses les plus absurdes et les plus /65/ ridicules que l'on puisse imaginer comme je ferai encore plus amplement voir dans la suite.

— 24 —

DU PRÉTENDU COMMANDEMENT QUE DIEU AUROIT FAIT À ABRAHAM DE LUI SACRIFIER SON FILS

Revenons au pretendu commandement que l'on veut que Dieu auroit fait à Abraham de lui sacrifier son fils unique; cela, je l'avoüe, ne doit pas paroître fort étrange à nos christicoles puisqu'ils croient bien que ce même Dieu auroit fait commandement à son propre divin fils, de s'immoler lui même et de se livrer à la mort pour le salut des hommes, et qu'ils croient que ce commandement a été veritablement accompli. Mais dans le fond ce pretendu commandement n'étoit-il pas horrible ? Comment est-ce qu'un pere, ou même qu'aucune autre personne de bon sens peut s'imaginer qu'une telle inspiration, ou qu'un tel commandement puisse venir d'un Dieu, c'est-à-dire d'un Etre infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage ? Cela ne seroit pas concevable, si on ne voioit desjà d'aillieurs que la superstition est capable d'inspirer aux hommes les sentimens les plus cruels et les plus inhumains, et qu'il n'y a rien qu'ils ne soient capables de faire aveuglement, sous ce vain, sous ce faux et sous ce miserable et maudit pretexte de religion, puisqu'en

faisans les actions mêmes les plus blamables et les plus detestables, ils s'imaginent encore faire en cela les actions des plus loüables et des plus excellentes vertus. En voici un exemple dans cet Abrabam même, qui sans consulter et sans hesiter sur un tel commandement ou plutot sur un tel songe, ou sur une telle vision, si on veut, se proposa incontinent d'executer ce pretendu commandement, en donnant adroitement, ou plutot sottement et indiscretement, un specieux tour de pieté, à une action qui auroit dû lui faire horreur (*Gen.*, 22).

Voici comme on tient qu'il parla à son fils Isaac sur ce sujet apres avoir tout disposé pour le sacrifier, *Mon fils*, lui dit-il, *je vous ai demandé à Dieu avec de très instantes prieres, il n'y a point de soin que je n'aie pris de vous depuis que vous êtes venu au monde, et je considerois comme le comble de mes vœux, de vous voir arriver à un aage parfait, et vous laisser en mourant l'heritier de tout ce que je possede. Mais puisque Dieu après vous avoir donné à moy, veut maintenant que je vous perde, souffrez genereusement que je vous offre à lui en sacrifice; rendez-lui, mon fils, / cette obeissance, et cet honneur, pour lui temoigner notre gratitude des faveurs qu'il nous a faites dans la vie, et de l'assurance qu'il nous a donné dans la guerre; comme vous n'êtes né que pour mourir, quelle fin vous peut être plus glorieuse que d'être offert en sacrifice par votre propre pere au souverain maitre de l'univers, qui au lieu de terminer votre vie par une maladie dans un lit, ou par une blessure dans la guerre, ou par quelque autre de tant d'accidens, ausquels les hommes sont sujets, vous juge digne de rendre votre âme, entre ses mains au milieu des prieres et des sacrifices, pour être à jamais unie à lui ? Ce sera alors que vous consolerez ma viellesse en me procurant l'assistance de Dieu, au lieu de celle que je devois recevoir de vous, apres vous avoir élevé avec tant de soins* (*Joseph*, tom. I ch. 13). *Isaac*, qui était, dit l'histoire, *un si digne fils d'un si admirable pere, écouta ce discours non seulement sans s'étonner, mais même avec joye, et lui repondit qu'il auroit été indigne de naitre s'il refusoit d'obeir à sa volonté, principalement lorsqu'elle se trouvoit conforme à celle de Dieu. En achevant ces paroles, il s'élança sur l'autel pour être immolé, et ce grand sacrifice, dit Joseph, alloit s'accomplir si Dieu ne l'eut empeché... etc.* [*Flavius*] *Jos[èphe]*, *ibid.* [*Antiquités judaïques*, trad. Robert Arnauld d'Andilly, Amsterdam, 1681, p.221-222].

Voila certainement une assés belle et assés favorable interpretation, voila un assés

beau et assés favorable pretexte pour executer religieusement et pieusement un commandement de cette nature; mais voila aussi comme les ignorans et les simples d'esprit se laissent facilement tromper et prennent facilement le mal pour le bien, lorsqu'il est revetu de quelques apparences trompeuses de pieté et de vertu. C'est ainsi que nos pieux christicoles couvrent des plus belles apparences de pieté toutes les vaines et superstitieuses pratiques et ceremonies de leur religion; c'est par de semblables discours de pieté vaine et trompeuse qu'ils exaltent par dessus tout la pretendüe sainteté de leurs misteres et la pretendüe sainteté de leurs vains sacremens; car c'est par de semblables interpretations vaines et ridicules qu'ils tournent comme ils veulent leurs pretendües Ecritures saintes, qu'ils leur donnent tel sens qu'ils veulent, qu'ils font trouver des misteres là où il n'y en a point, qu'ils font trouver blan[c], ce qui est noir; et noir ce qui est blan[c]; c'est ce qu'ils font principalement par la belle et subtile invention de leur sens mystique et figuré, et dont ils se servent comme d'une selle à tout cheval, ou comme d'une chaussure /66/ à tout pied, comme étoit le soulier de Theram[e]nes. Car par cette subtile invention de leur sens spirituel et mystique, ils donnent, comme je viens de dire, tel sens qu'ils veulent à leurs pretendües Ecritures saintes et leur font dire allegoriquement et figurativement tout ce qu'ils veulent, semblables en cela, aux enfans qui font dire aux cloches tout ce qu'ils veulent, quand il les entendent sonner. Mais comme ce seroit sottise à des hommes faits de vouloir serieusement s'arreter à ce que des enfans feroient dire aux cloches quand elles sonnent, ou à ce qu'ils diroient quand ils badinent et qu'ils joüent ensemble, de même ce seroit sottise à des hommes sages et éclairés, de s'arreter serieusement aux vaines explications et aux vaines interpretations que nos christicoles font mystiquement, allegoriquement et figurativement de leurs pretendües Ecritures saintes, puisque ces sortes d'explications et d'interpretations-là ne sont dans le fond que des fictions de leur esprit et des imaginations creuses. Si un homme par exemple se mettoit aujourd'hui dans l'esprit ou dans l'imagination que Dieu lui seroit apparu et qu'il lui auroit fait un commandement semblable à celui que l'on pretend qu'il fit à cet Abraham, dont je viens de parler, c'est-à-dire qu'il lui auroit commandé de lui sacrifier un fils qu'il auroit, et qu'il consulta là-dessus nos plus sages et nos plus religieux docteurs ou casuistes, je m'assure qu'il n'y en auroit pas un qui ne regarderoit avec horreur une telle imagination, et qui ne la regarderoit comme une illusion et comme une tentation du demon et comme une pensée damnable, qu'il diroit à cet homme de rejeter bien loin de son esprit et dont il l'avertiroit de se

donner bien soigneusement de garde; et si nonobstant cet avertissement cet homme étoit encore assés mal avisé que de faire effectivement ce qu'il croiroit que ce prétendu commandement de Dieu lui auroit ordonné de faire, je laisse à penser ce que l'on diroit de cet homme-là et ce que la justice en feroit ! Que l'on juge par là si on doit regarder comme des revelations divines, celles qui ordonnent de faire des sacrifices de cette nature !

Que si maintenant nos christicoles mêmes obligeroient absolument de regarder une telle vision, une telle imagination ou une telle prétendue revelation divine comme une illusion et comme une tentation du demon, et qu'ils regarderoient eux-mêmes comme une chose abominable et comme un crime digne de punition exemplaire dans un pere, qui seroit assés fou que d'égorger son enfant sous pre / texte de l'offrir à Dieu en sacrifice, et sous pretexte que Dieu lui en auroit fait un commandement expres; et comment peuvent-ils regarder dans cet Abraham, comme une veritable revelation divine, le commandement qu'il pretendoit lui avoir été fait de la part de Dieu, de lui sacrifier son fils ? Et comment peuvent-ils regarder son obeissance aveugle en ce point, comme l'action de la plus grande et de la plus heroique vertu ? Et par consequent comme l'action la plus digne des graces et des benedictions de Dieu ? Cela se confond et se detruit de soy même, et il ne seroit pas besoin d'en dire davantage, pour faire voir la fausseté de ces pretendues revelations divines, vû d'aillieurs qu'il est encore marqué dans plusieurs des susdits pretendus saints livres des prophetes que Dieu commençoit à reprouver ces sortes de sacrifices cruels et sanglants.

Temoins ce qui est dit dans le prophete Isaie, qui parloit aux Juifs de la part de Dieu, comme si c'étoit Dieu même qui leur parlast. *Qu'ai-je à faire, leur disoit-il, de la multitude de vos victimes ? Je suis saoul de vos holocaustes, je suis degouté de la graisse et du sang de vos bœufs, de vos veaux, de vos agneaux, de vos moutons et de vos boucs, ne m'offrez plus en vain de tels sacrifices, votre encens m'est en abomination; je hai vos festes, et vos solemnités et je ne saurois plus les supporter, laboravi sustinens (Isai., 1.10).* La même chose se trouve presque dans les mêmes termes dans le prophete Jeremie (*Jerem., 6.20*) et dans le prophete Amos (*Amos, 5.22*) comme aussi dans les pseumes du prophete roy David, que nos christicoles chantent tous les jours dans leurs églises, où il est marqué que Dieu parloit par ce

même prophete en cette sorte, *pensez-vous*, leur disoit Dieu, *que je mangerai la chair des taureaux et que je boirai le sang de vos boucs ? Comme s'il leur eut dit, se pourroit-il faire que vous eussiez une opinion si grossiere d'un Dieu que de croire qu'il mangeroit [la chair] des taureaux et qu'il boiroit le sang des boucs ? Sacrifiez, leur disoit-il, sacrifiez, louange à Dieu, et rendez fidelement vos vœux au Seigneur, et m'invoquez au jour de votre affliction, alors vous me glorifierez, leur disoit-il, et je vous secourerai dans vos besoins.* Voila certainement des revelations pretendues divines qui seroient bien contraires à celles que Dieu auroit faites à Abraham et à Moyses, puisqu'il condamnoit et qu'il rejettoit par celles-ci, ce qu'il auroit établi par les autres ! D'où viendrait un tel changement dans un Dieu et dans un Etre qui seroit immuable et infiniment parfait dans sa nature ? Se seroit-il avisé apres un millier d'années de vouloir reformer ce qu'il auroit mal établi ? Dira-t'on de lui, ce que l'on dit ordinairement d'un homme leger et inconstant, /67/ qu'il fait et qu'il deffait, et qu'il reprens ensuite ce qu'il a laissé, *destruit, aedificat, repetit, quod nuper omisit ?* Que nos christicoles le pensent s'ils veulent, passons leur cette folie, si bon leur semble, que si cela ne leur plait pas, qu'ils reconnoissent avec nous la vanité et la fausseté des susdittes pretendües revelations divines, puisqu'elles se contredisent et qu'elles se detruisent elles-mêmes les unes les autres, et qu'elles sont si peu convenables à la souveraine majesté et à l'infinie perfection d'un Dieu tel que nos christicoles le supposent: bien plus sagement fit Numa Pompilius, second roy des Romains, qui pour amuser agreablement et paisiblement son peuple n'institua que des sacrifices de vin, de lait, de farine, de fleurs et autres pareilles choses legeres, accompagnées de danses et de chansons recreatives ([Gabriel Naudé,] *Apol[ogie] des grands hommes*, tom. 2, [chap. XI] p. 192).

— 25 —

VANITÉ ET FAUSSETÉ DES PRÉTENDUES PROMESSES
FAITES DE LA PART DE DIEU AUX ANCIENS PATRIARCHES
ABRAHAM, ISAAC ET JACOB

Mais voici encore une preuve manifeste de la vanité et de la fausseté des susdittes pretendües revelations divines; c'est le deffaut de l'accomplissement des

grandes et magnifiques promesses, qui accompagnoient les susdittes pretendües revelations divines, car il n'est pas croiable qu'un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage ne voudroit pas, ou n'auroit pas voulü accomplir des promesses qu'il auroit veritablement faites, qu'il auroit plusieurs fois reiterées et qu'il auroit même voulu confirmer par jurement et par serment comme il auroit fait. Or il est constant et manifestement visible, tant par le temoignage des histoires que par le temoignage même de leurs pretendus saints Livres et par l'experiance de ce que l'on voit tous les jours que les promesses ci-dessus raportées, et que l'on suppose avoir été faites de la part de Dieu même aux susdits patriarches n'ont jamais été accomplies, donc les susdittes promesses sont fausement attribuées à Dieu, et c'est erreur de penser qu'elles soient fondées sur des revelations divines.

Pour voir clairement le deffaut d'accomplissement des susdittes promesses et la force de cette preuve, il faut remarquer que ces promesses consistoient principalement en trois choses: 1° à rendre la posterité de ces patriarches plus nombreuse que tous les autres peuples de la terre, car elles portent expressement que Dieu multiplieroit tellement leurs descendans qu'ils égaleroient en nombre les étoiles du ciel, les grains de sable de la mer et les grains de poussiere qui sont sur la terre, et par consequent que leur posterité seroit / plus nombreuse et plus puissante que tous les autres peuples de la terre (*Gen.*, 12.2 et 22.17 et 27.14); 2° à rendre ce peuple, qui viendroit de leur race, le plus saint, le plus puissant, le plus heureux et le plus triomphans de tous les peuples de la terre, car ces promesses portent expressement aussi que Dieu seroit particulierement leur protecteur, qu'il les beniroit par-dessus tous les autres peuples, qu'il les favoriseroit tout particulierement de ses graces, et que ce seroit même en leur nom, qu'il beniroit toutes les autres nations de la terre; elles portent, qu'il exalteroit leur nom, qu'il les eleveroit en loüanges, en honneur et en gloire par-dessus toutes les autres nations (*Exod.*, 23.24.27; *Deut.*, 7.14; *Gen.*, 22.2; *Deut.*, 26.19). Et enfin elles portent que Dieu les rendroit victorieux de tous leurs ennemis, qu'il les metteroit en fuite et en deroute, et qu'il étendroit leur domination depuis l'occident, jusques dans l'orient et depuis le septentrion jusques au midi (*Gen.*, 22.17; *Deut.*, 7.16; *Exod.*, 23.25; *Gen.*, 28.14). 3° Ces promesses consistoient de la part de Dieu à rendre son alliance éternelle avec leur posterité, car ces promesses portent expressement que Dieu feroit avec eux une alliance éternelle, et qu'ils possederoient à jamais le país qu'il leur donneroit (*Gen.*, 17.7 et 13.15 et

48.4; *Psal.*, 100.9). Or, il est constant que ces prétendues promesses n'ont jamais été accomplies.

Premièrement il est certain que le peuple juif, ou le peuple d'Israël qui est le seul peuple que l'on puisse regarder comme descendants des susdits patriarches Abraham, Isaac et Jacob, et le seul dans lequel les susdites promesses auroient dûes s'accomplir, n'a jamais été si nombreux, pour qu'il puisse avoir été comparable en nombre aux autres peuples de la terre, beaucoup moins par conséquent aux grains de sable de la mer, ou aux grains de poussière qui sont sur la terre, et quand même ce peuple se seroit, en deux ou trois cents ans qu'il demeura en Égypte, multiplié si fort qu'il est marqué dans leur histoire (ce qui n'est cependant guères croiable), cette multiplication neantmoins n'étoit pas capable de faire un nombre qui soit comparable aux grains de sable de la mer, ni à celui des grains de poussière qui sont sur la terre. Si ce peuple eut effectivement multiplié comme il auroit dû faire suivant les susdites promesses prétendues divines, il ne lui auroit certainement pas falut moins que toute la terre pour l'habiter; et on voit que dans le tems même qu'il a été le plus nombreux et le plus florissant, il n'a jamais occupé que les petites provinces de la Palestine et des environs qui ne sont presque rien en comparaison de la /68/ vaste étendue d'uné multitude de provinces, de roiaumes et d'empires florissans qui sont de tous costés sur la terre, et qui ne seroient, en comparaison du seul roiaume de France, que comme les provinces de Champagne et de Picardie en comparaison de tout le susdit roiaume de France; par où il est évident que ce peuple n'a jamais été fort nombreux, et n'a même tousjours été qu'un fort petit peuple en comparaison des autres peuples de la terre; et ainsi les susdites prétendues promesses divines, touchant la multiplication prodigieuse et innombrable de ce peuple, ne se sont jamais trouvées accomplies, de ce coté-là.

Secondement, elles n'ont jamais été accomplies non plus touchant les grandes et surabondantes benedictions, dont ils auroient dûs être favorisés par-dessus tous les autres peuples de la terre. Car quoiqu'ils aient eu quelques victoires sur leurs ennemis et qu'ils aient ravagés leurs campagnes et pris plusieurs de leurs villes, et qu'ils aient même conquis ou usurpés à la pointe de l'épée, les provinces de la Palestine et des environs, cela n'a pas neantmoins empêché qu'ils n'aient été presque en tout autre tems le plus souvent vaincus par leurs ennemis et réduits miserablement sous leur

servitude; et quoiqu'ils aient été aussi durant quelques tems dans un état assés paisible et assés florissant sous le regne de quelqu'uns de leurs roys, cela n'a pas empêché non plus que leur royaume n'ait été détruit, qu'ils n'aient été menés en captivité et que leur nation n'ait été presque entièrement détruite par l'armée des Romains sous les empereurs Tite et Vespasien. Et maintenant encore nous voions que ce qui reste de cette malheureuse nation, n'est regardé que comme le peuple le plus vile, le plus miserable et le plus méprisable de toute la terre, n'ayant nulle part aucune domination, ni superiorité. Et ainsi il est encore évident de ce côté-là que les susdittes prétendues promesses divines n'ont jamais été accomplies.

Troisièmement enfin, elles ne l'ont pas été non plus à l'égard de cette prétendue alliance éternelle que Dieu auroit dû faire avec eux, suivant les susdittes promesses, puisque l'on ne voit maintenant et que l'on n'a même jamais vu aucune marque certaine de cette prétendue alliance, et qu'au contraire, on les voit manifestement, depuis beaucoup de siècles, exclus de la possession des terres et païs qu'ils prétendent leur avoir été promis et leur avoir / été donnés de la part de Dieu pour en jouir à tout jamais, *Omnem terram, quam conspicias, tibi dabo, et semini tuo usque in sempiternum* (*Gen.*, 13.15; *Deut.*, 48.4). Et ainsi ces prétendues promesses n'ayant point eu leur effet, ni leur accomplissement de part ni d'autre comme il est évident de le voir, c'est une marque et une preuve évidente et assurée de leur fausseté, et par conséquent aussi c'est une preuve évidente et assurée qu'elles ne viennent point de la part de Dieu; ce qui prouve manifestement encore que les susdits prétendus saints et sacrés livres qui les contiennent n'ont pas été faits par l'inspiration de Dieu, puisqu'ils contiennent des promesses qui se trouvent si manifestement fausses, et les susdits livres, n'ayant pas été faits par l'inspiration de Dieu, ils ne peuvent nullement servir de témoignage assuré de vérité, et ainsi c'est en vain que nos christicoles prétendent s'en servir comme de témoignage infaillible pour prouver la prétendue vérité de leur religion.

QUATRIÈME PREUVE DE LA FAUSSETÉ DES DITTES RELIGIONS,
TIRÉE DE LA VANITÉ ET DE LA FAUSSETÉ
DES PRÉTENDUES PROPHÉTIES DE L'ANCIEN TESTAMENT

Nos christicoles mettent encore au rang de leurs motifs de crédibilité et des preuves certaines de la vérité de leur religion, les prophéties qui sont, à ce qu'ils prétendent[,] des témoignages assurés de la vérité des révélations et des inspirations de Dieu, n'y aiant, comme ils disent, que Dieu seul qui puisse si certainement prévoir et prédire les choses futures, si longtems auparavant qu'elles soient arrivées. C'est de ce prétendu témoignage de vérité que parle un de nos archichristicoles apôtre de Jesus Christ; car cet apôtre, après avoir rapporté, ce qu'il croioit, ou au moins ce qu'il disoit avoir vû et entendu de plus admirable et de plus avantageux pour la gloire de son maître, il ajoute ce témoignage-ci comme un témoignage plus ferme et plus assuré que tout autre, qu'il disoit et qu'il croioit lui même avoir vû et entendu. *Nous avons*, disoit-il à ses compagnons, *la parole des prophetes qui est plus établie, plus ferme, et plus assurée; vous ferez bien*, leur disoit-il, *de vous y attacher, comme étant une lampe qui éclaire dans un lieu obscur, jusques à ce que le jour paroisse; car vous avez appris*, leur disoit-il encore, *que ç'a été par l'inspiration du St Esprit, que les saints hommes de Dieu ont parlés, habemus*, disoit-il, *firmiorem propheticum sermonem: cui benefacitis attendentes, quasi lucernae lucenti in caliginoso loco, donec dies elucescat, non enim voluntate humana allata est aliquando prophetia: sed Spiritu sancto inspirante locuti sunt sancti Dei homines* (2 Pet., 1.19).

/69/ Voions donc ce que c'est de ces prétendus saints hommes de Dieu et de ces prétendus saints prophetes qui ont ainsi parlés par l'inspiration du S^t Esprit, et si on doit en faire tant d'état que nos christicoles le prétendent. Ces hommes à proprement parler, n'étoient certainement que des visionnaires et des fanatiques, qui agissoient et parloient suivant les impulsions ou les transports de leurs fantaisies, ou de leurs passions dominantes, et qui s'imaginoient cependant que c'étoit par l'esprit de Dieu qu'ils agissoient et qu'ils parloient; ou bien c'étoient des imposteurs et des moqueurs (* *Viri illusores* [Isaïe, 28,14; *Jud.*, 18]; *Socii furum*, *Is.* 1,23), qui contrefaisoient les prophetes, et qui pour tromper plus facilement les ignorans et les simples se

vantoient d'agir et de parler par l'esprit de Dieu, quoiqu'ils scussent fort bien eux-mêmes que ce n'étoit pas l'esprit de Dieu, mais l'esprit de mensonge et d'imposture qui les faisoit agir et parler comme ils faisoient. Il ne faut nullement douter qu'il n'y en ait eu effectivement plusieurs de l'un et de l'autre de ces deux differens caracteres d'esprit. Car de même que l'on en voit plusieurs qui contrefont les fous et les insensés quoiqu'ils ne le soient pas, de même aussi il y en a quelques fois plusieurs qui contrefont et qui ont contrefait autres fois les prophetes, et qui pour ce sujet ont contrefait ce que les pretendus prophetes avoient coutume de faire et dire; de sorte que s'il venoit maintenant que s'il venoit maintenant à paroître parmi nous quelques-uns de ces pretendus prophetes et quand ce seroit même quelqu'uns de ces plus fameux du tems passé, il est sûr qu'ils ne passeroient maintenant parmi nous que pour des visionnaires et pour des fanatiques; ou, comme j'ai dis, pour des trompeurs et pour des imposteurs qui ne chercheroient qu'à trouver des sots pour les tromper. Il feroit beau maintenant de voir de ces pretendus prophetes ! Il feroit beau maintenant de les entendre dire des *Haec dicit Dominus*, on se moqueroit bien d'eux ! Et il est certain aussi que nos christicoles eux-mêmes s'en moqueroient (* *Prophetae eius vesani, viri infideles, sacerdotes eius polluerunt sanctum, iniuste egerunt contra legem. Sophon[ie], 3.4. Prophetae tui, viderunt tibi falsa et stulta. Thren. [Lamentations de Jérémie, trad. Le Maistre de Sacy] 2, 14*)).

Et ils ne sçauoient nier que parmi ces pretendus prophetes du tems passé, il n'y en ait eu plusieurs qui n'étoient effectivement que des visionnaires et des fanatiques, ou de mechans imposteurs, qui abusoient expres du nom et de l'autorité de Dieu dans le dessein / de tromper les hommes, ou dans le dessein de parvenir à quelques autres fins particulieres par cet artifice trompeur; c'est, dis-je, ce que nos christicoles ne sçauoient nier, puisque l'on voit manifestement par leurs pretendus saints et divins Livres qu'il y avoit parmi le peuple d'Israel quantité de faux prophetes qui se mesloient de parler au nom de Dieu et qui disoient les *haec dicit Dominus* avec autant de hardiesse et d'assurance que si Dieu leur eut effectivement parlé et qu'il leur eut veritablement mis les paroles à la bouche.

C'est ce qui se voit encore manifestement par les reproches violens que ces pretendus prophetes se faisoient les uns aux autres de ce qu'ils parloient faussement au nom de Dieu, reproches mêmes qu'ils se faisoient, disoient-ils, de la part de Dieu

même les uns aux autres. *La parole du Seig^r, disoit l'un de ces pretendus prophetes, la parole du Seig^r s'est adressée à moy et m'a dit, vas dire aux prophetes d'Israel, à ces prophetes, qui s'ingerent d'eux mêmes de prophetiser, vas leur dire, «écoutez la parole du Seig^r, voici ce que dit le Seigneur Dieu, malheur aux prophetes insensés, qui suivent leur esprit, et qui ne voient rien », tes prophetes, Israel, sont comme des renards dans les deserts, ils ont des visions vaines, ils devinent et prophetisent des mensonges, en disans voici ce que dit le Seig^r quoique le Seigneur ne les ait point envoyé[s], et qu'il ne leur ait point parlé; et nonobstant cela ils ne laissent pas que d'assurer tousjours leurs mensonges, ce pourquoi, dit le Seigneur, je mettrai ma main sur ces prophetes qui n'ont que des visions vaines et qui ne prophetisent que des mensonges, ils n'assisteront point au conseil de mon peuple, ils ne seront point écrits aux registres de la maison d'Israel, et ils n'auront point de part dans l'heritage de leurs terres parce qu'ils seduisent mon peuple, et vous sçavez par là que je suis le Seigneur Dieu (Ezech., 13.1).*

Les prophetes et les prêtres, disoit un autre, sont souillés et corrompus dans leurs mœurs; j'ai vu, dit Dieu, les maux qu'ils causent dans ma maison et parmi mon peuple, je ne les ai point envoyés, et ils ont courrus, je n'ai point parlé à eux, et ils ont prophetisés. J'ai vu, continue-t'il, de la folie dans les prophetes de Samarie, car ils prophetisent au nom de Baal, et ils trompent par là mon peuple d'Israel (Jer., 23.11.12). Et dans les prophetes /70/ de Jerusalem (c'est tousjours Dieu qui parle), j'ai vû, dit-il, des iniquités semblables à celles de ceux qui commettent adultere; ils cheminent en mensonge, ils favorisent les mechans, ils souffrent les desordres et les dereglemens, c'est ce qui fait que personne ne se corrige de ses vices et de ses mechancetés; ils sont tous devenus aussi vicieux et corrompus, que l'étoient autresfois les habitans de Sodome et de Gomorrhe. Ce pourquoi, continue le prophete, voici ce que dit le Seigneur de ces mechans prophetes; je leur ferai manger de l'absinthe, je leur ferai boire du fiel, et je les ferai perir, parce que c'est des prophetes de Jerusalem qu'est sortie l'iniquité, et que c'est par eux que la corruption s'est repandue par toute la terre, a prophetis enim Jerusalem egressa est pollutio super omnem terram (Jer., 23.15).

Voici suivant ce même prophete comme Dieu parloit encore par sa bouche; *les prophetes, disoit-il, prophetisent fausement en mon nom; je ne les ai point*

envoïé[s], je n'ai point parlé à eux, ils n'annoncent que des fausses visions, que des divinations vaines, et que des trompeuses seductions de leur cœur. Ce pourquoi, voici ce que dit le Seig^r, de ces prophetes qui prophetisent en mon nom, et que je n'ai point enuoïé[s]: ils periront par le glaive et par la faim (Jer., 15.14). N'écoutez point vos prophetes, disoit-il, en parlant aux peuples, n'écoutez point vos devineurs, ni vos songeurs, ni vos pronostiqueurs qui ne vous prophetisent que des mensonges, car je ne les ai point enuoïé[s], dit Dieu; c'est faussement qu'ils prophetisent en mon nom. Ce pourquoi, n'écoutez point leurs paroles (Jer., 27.1.15). Il leur donnoit encore ce même avertissement dans une autre occasion, voici, leur disoit-il, ce que dit le Seig^r des armées, le Dieu d'Israel: Que vos prophetes, et que vos devineurs qui sont au milieu de vous, ne vous seduisent point; et ne vous arrestez point vainement à des songes, parce que c'est faussement qu'ils prophetisent en mon nom, puisque je ne les ai point enuoïé[s] (Jer., 27.8). Enfin ce même prophete, deplorant la destruction malheureuse de la ville de Jerusalem, attribüe en quelque façon la cause de son malheur à ses faux prophetes. Tes prophetes, disoit-il, dans ses Lamentations, tes prophetes, t'ont prévu, et t'ont predit des choses vaines, ils t'ont donnés des folles esperances, et ne te decouvroient pas ton iniquité, pour te faire entrer dans des sentimens de penitence qui auroient peut-être detournés ton malheur (Lam. Jer., 2.14).

Et Jesus Christ, comme j'ai desjà marqué, disoit expressement à ses / disciples qu'il y viendroient des faux prophetes qui seduiroient beaucoup de personnes et qui feroient même de si grands miracles et de si grands prodiges qu'ils seroient capables, si cela se pouvoit, de faire tomber les élus dans l'erreur; ce pourquoi il les avertissoit soigneusement de s'en donner de garde et de ne point s'y laisser tromper (*Mat.*, 20.21). Ce pourquoi les premiers auteurs de ces pretendües loix divines sachans bien qu'il étoit facile de se prevaloir ainsi du nom et de l'autorité de Dieu, pour en imposer aux ignorans et aux simples, et prevoiant bien aussi qu'il ne manqueroit pas d'en venir apres eux de semblables à eux qui voudroient faire comme eux, et qui se diroient aussi bien qu'eux les prophetes du *Seig^r*, ils ont ordonnés de punir severement ceux qui entreprendroient de vouloir faire les prophetes et de vouloir parler au nom de Dieu, contre ce qu'ils auroient desjà faits et établis. C'est ce que Moyses l'archiprophete des Juifs et leur legislateur, a ordonné dans sa loy qui est regardée comme divine, car il y a fait un commandement exprès de punir severement

ceux qui à son prejudice, ou au prejudice de ce qu'il disoit et faisoit, entreprendroient d'eux-mêmes de parler au nom de Dieu et de faire les prophetes. *S'il s'éleve parmi vous, dit-il, dans la loy, s'il s'éleve parmi vous quelque prophete qui dise avoir eu quelque songe ou quelque vision, et revelation divine, pour vous porter à adorer, et servir des dieux étrangers, et des dieux que vous ne connoissez point, et si pour vous persuader que ce qu'il dit est veritable il vous predise quelque signe ou miracle, qui arrive effectivement comme il vous l'aura predict, ne croiez pas neantmoins ce que vous dit ce prophete, ou ce songeur, et ce visionnaire, parce que c'est votre Dieu qui le permet ainsi, pour uous éprouver, et pour voir si vous l'aimez veritablement de tout votre cœur. Et pour ce qui est de ce prophete, et de ce songeur de songes, et de visions, vous le ferez mourir, vous ne lui pardonnerez point, vous n'aurez point de compassion de lui, chaqu'un de vous lui jettera aussitot la pierre, et il sera incontinent assommé parce qu'il aura voulu vous détourner du service de votre Dieu (Deut., 13.2).*

Et aillieurs voici ce que dit cette même loy et ce même Moyses. *Le Seig' Dieu, dit-il, vous suscitera un autre prophete comme moy, d'entre vos freres (c'étoit [de] Josué, son successeur, qu'il parloit), vous l'écouteriez, leur disoit-il; ensuite voici comme il fait parler son Dieu à lui-même, Je leur susciterai, du milieu de leurs freres, un prophete, semblable à vous, je mettrai mes paroles en sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui aurai commandé. Quiconque n'écouterà point ce qu'il dira en mon nom, j'en tirerai vengeance. Mais le prophete, dit-il, qui aura la temerité de vouloir parler en mon nom, et de dire ce que je ne lui aurai point commandé de dire, ou qui parlera au nom de quelque autre Dieu, sera punit de mort (Deut., 18.15.20).*

Quant à la maniere dont ces mêmes livres temoignent que Dieu parloit et se faisoit connoitre à ses prophetes, voici ce qu'ils en disent. Dieu étant descendu dans une colonne de nùe, il se tint à l'entrée du tabernacle, et appellant Aaron et sa sœur Marie, il leur parla ainsi, et leur dit, *Ecoutez mes paroles; s'il y a parmi vous quelque prophete du Seig', moy qui suis le Seigneur, je me ferai connoitre à lui par vision, et parlerai à lui par songe; il n'en est pas ainsi de mon serviteur Moyses qui est fidel[e] et très fidel[e], dans toute ma maison, je parle avec lui bouche à bouche; et il me voit ueritablement à decouvert, et non pas seulement par obscurité ni par*

representation. Pourquoi donc, leur dit-il, avez-vous osés parler contre Moyses mon serviteur (Num., 12.7). Ce fut ainsi par vision nocturne et par songe qu'il s'apparut à Abraham, lorsqu'il lui commanda de sortir de son païs (Gen., 15.1.17). Ce fut ainsi par vision nocturne et par songe qu'il s'apparut à lui, et qu'il lui parla; lorsqu'il lui commanda d'aller sacrifier son fils Isaac (Gen., 22.3). Ce fut ainsi qu'il s'apparut à Jacob et qu'il lui parla, lorsqu'il lui dit de descendre en Egypte (Gen., 46.2). Ce fut ainsi qu'il parla au prophete Nathan et à Samuel, ce fut dans des songes et dans des visions nocturnes (1 Paral., 17.3. 14). Le prophete Isaïe qualifie lui même ses propheties du nom de visions (Isai., 1.1). Le prophete Jeremie les appelle des visions fausses et des divinations trompeuses (Jer., 14.14). Les prophetes Ezechiel, Daniel, Osée et tous les autres pretendus prophetes appellent leur propheties des visions, visions qu'ils avoient presque tousjours la nuit et pendant leur sommeil. Ce pourquoi il est marqué dans Job que Dieu parle par les songes dans des visions nocturnes, quant le sommeil abbat les hommes, dit-il, et qu'ils dorment dans leurs lits, c'est pour lors qu'il ouvre les oreilles et qu'il parle à ceux qu'il veut instruire (Job., 33.15). Et le grand s^t Paul, vase d'élection du Christ, parlant de son ravissement au ciel, disoit qu'il ne sçavoit pas si ç'avoit été en corp[s] ou en esprit qu'il auroit été ainsi ravi, qu'il avoit neantmoins vû et entendu des choses si grandes et si admirables qu'il n'y avoit pas moien de les exprimer par discours (2 Cor., 12.2).

Et pour ce qui est de la maniere dont ces pretendus prophetes / recevoient et publioient leurs pretendües visions et revelations divines, c'étoit ordinairement en la maniere, avec les mêmes transports et avec les mêmes grimaces et mouvemens que l'on a coutume de voir dans les fanatiques; les prêtres et les sibylles, aussi bien que tous les autres prophetes, ou prophetesses des païens étoient saisis d'une espee de fureur, et proferoient, dit Rocolles, leurs oracles avec une impetuosité de voix et avec des contorsions violentes et pareilles à celles des possédés (*Recueil des Confer.*, tom. 5, p. 200). C'en étoit de même de la pluspart de nos pretendus saints prophetes, car lorsque cette manie, de vouloir prophetiser les prenoit, ils étoient comme dans des transports et faisoient des gestes et des mouvemens extraordinaires et ridicules, comme feroient des veritables fanatiques. Nous en avons manifestement des exemples dans Saul premier roy des Juifs, et dans ceux qu'il envoya un jour pour prendre David qu'il haïssoit et qu'il vouloit faire mourir; car ce roy, dit l'histoire, aiant envoyé des archers pour prendre ce David, qu'il vouloit perdre, lorsqu'ils le

virent avec une troupe de prophetes, qui prophetisoient et Samuel à leur teste, l'esprit du Seigneur, disent les pretendus saints Livres, se saisi[t] des archers et [ils] commencerent eux-mêmes à prophetiser aussi avec les autres. Ce qui aiant été raporté au roy Saul, il envoya d'autres archers, lesquels furent aussi saisis de l'esprit du Seig^r; et commencerent aussi comme les autres à prophetiser; ce qui obligea Saul d'y en envoyer encore d'autres, ausquels la même chose étant arrivée encore, Saul s'en mit dans une grande colere et voulut aller lui-même pour se saisir de celui qu'il vouloit faire prendre. Mais étant arrivé au lieu où il étoit, il se trouva lui-même aussitot saisi de l'esprit de Dieu, se depouilla de ses habits, marcha comme un fou, en prophetisans avec les autres, puis s'étant jetté par terre tout nud, il demeura ainsi tout le jour et toute la nuit, d'où vint que l'on commença à dire, comme en proverbe et avec étonnement: Quoy Saul aussi se mesle de prophetiser ? *Num [et] Saul inter prophetas ?* (I Reg., 19.20). Ne sont-ce pas là des veritables actions, des veritables mouvemens et des veritables transports de fanatiques ? Ouy certainement, car il n'appartient effectivement qu'à des fanatiques de faire [de] telle[s] extravagances, et il n'y a personne qui n'en jugeroit de même si on voioit maintenant semblables choses. Et ainsi ces troupes de prophetes n'étoient veritablement que /72/ des troupes de fanatiques.

Tous ces exemples et tous ces temoignages que je viens de raporter, sans parler de plusieurs autres semblables qu'il seroit trop long de raporter, nous font manifestement voir que tous ces pretendus prophetes n'étoient veritablement, comme j'ai dis, que des fanatiques et des visionnaires ou des mechans imposteurs. Je dis des visionnaires, puisqu'ils appelloient eux-mêmes leurs pretendues propheties des visions, et que ces visions n'étoient au moins pour la plus part que des visions nocturnes, des visions imaginaires, des illusions et des songes, ce qui les faisoit aussi appeller dans leur tems même, des songeurs, ou des faiseurs de songes, comme on le peut voir par les temoignages que je viens de citer. Ce n'étoient aussi que des fanatiques ou contrefaisans les fanatiques puisqu'ils parloient et qu'ils agissoient de la même maniere qu'auroient faits des fanatiques, comme on le peut voir par les mêmes temoignages que je viens de citer. Et enfin ce n'étoient au moins pour la plus part d'eux que des imposteurs, puisqu'il y en avoit tant qui prophetisoient faussement au nom de Dieu pour tromper les ignorans et les simples, et qu'ils se reprochoient même les uns aux autres cette fourberie avec tant d'animosité. Je dis que ce n'étoient au

moins pour la plus part d'eux que des imposteurs ou des fanatiques, parce que nos christicoles eux-mêmes ne sçauroient nier que le nombre des faux prophetes n'ait été beaucoup plus grand que celui de ceux qu'ils pourroient pretendre avoir été des vrais prophetes, puisque l'un de ces pretendus vrais prophetes (qui étoit Elie) fit pour un jour mourir quatre cens cinquante de ces faux prophetes (1 *Reg.*, 18.14.25), non compris plusieurs autres que Jehu et Josias firent mourir dans leurs tems (2 *Reg.*, 23.30), au lieu que du coté des pretendus vrais prophetes, qui auroient été pendant tout le tems de la loy mosaïque, à peine nos christicoles pourroient-ils en conter deux douzaine[s], ce qui fait voir comme il paroît une très grande difference de nombre, entre les uns et les autres, et, par là, il est facile de juger que le nombre des faux prophetes étoit incomparablement plus grand que celui des pretendus vrais prophetes.

Et à l'égard des reproches qu'ils se faisoient les uns [aux] autres avec tant d'animosité, s'accusans et se blamans les uns les autres de ce / qu'ils prophetisoient faussement au nom de Dieu, on pourroit, ce semble, assés convenablement à ce sujet appliquer le reproche que le chaudron noir faisoit à la marmite, ou la marmite au chaudron noir, en lui disant, *Vae tibi, vae nigrae, dicebat cacabus ollae*; car il paroît assés manifestement qu'ils n'étoient à cet égard gueres moins faux, ni gueres moins trompeurs les uns que les autres. Et puisque nos christicoles sont obligés de reconnoître que la plus part et que même presque tous ces pretendus prophetes n'étoient effectivement que des visionnaires, des fanatiques ou des imposteurs; ce seroit maintenant à eux de montrer par des raisons et par des preuves claires, seures et convaincantes que ceux qu'ils pretendent exempter, n'étoient pas des faux prophetes comme les autres, mais qu'ils étoient des veritables prophetes divinement inspirés de Dieu, et c'est ce qu'on pourroit les defier absolument de pouvoir faire par aucune veritable et solide raison.

Mais je vais au contraire prouver par une raison claire et solide qu'ils étoient aussi faux prophetes que les autres; en voici ma raison et ma preuve: tout prophete qui se dit inspiré de Dieu et qui ne se trouve pas veritable, ou qui même se trouve faux dans ce qu'il predit de la part de Dieu, n'est pas un veritable prophete, au contraire il est un faux prophete; c'est là la vraie marque et même la marque que nos christicoles eux-mêmes pretendent que Dieu lui-même leur a donné[e] pour connoître les faux prophetes. Voici comme ils le font parler dans sa loy. *Le prophete qui aura la*

temerité de parler en mon nom, et de dire ce que je ne lui aurai pas commandé de dire, sera punit de mort; et si vous dittes en vous-mêmes, comment connoitrons nous la parole que Dieu n'aura pas dite, voici, dit Dieu, à quoi vous le connoitrez; quand le prophete aura parlé en mon nom, et que ce qu'il aura predit en mon nom ne sera pas arrivé, vous connoitrez en cela que le Seigneur n'a point parlé, mais que ç'a été par arrogance, et par temerité que le prophete a parlé (Deut., 18.22). Et dans Jeremie il est dit que lorsqu'un prophete annoncera la paix, au nom du Seigneur, et que sa parole sera accomplie, on sçaura pour lors qu'il est un veritable prophete et qu'il a été veritablement inspiré de Dieu. La vraie marque donc suivant ce dire pour connoitre les faux prophetes est quand ils predisent faussement au nom de Dieu et que les choses qu'ils predisent en son nom, n'arrivent pas comme ils les ont predites (*Jer.*, 28.9). Or cela supposé, il est facile de faire voir que les pretendus saints /73/ prophetes n'étoient que des faux prophetes puisque l'on voit manifestement en eux, c'est-à-dire dans leurs écrits et dans leurs propheties, la vraie marque des faux prophetes, et que les plus grandes et principales choses qu'ils ont prophetisées au nom de Dieu devoir arriver en faveur de leur nation juive, ne sont pas arrivées comme ils les avoient predites, et que l'on voit au contraire manifestement que tout est tourné à leur desavantage et à leur confusion. Pour preuve de quoi, il n'y a qu'à rapporter mots à mots ce qu'ils ont prophetisés de plus glorieux et de plus avantageux à leur nation, et faire ensuite une comparaison de ce qu'ils ont predits avec ce que l'on voit qui est arrivé, et par ce moien on verra facilement et clairement si leurs propheties sont vraies, ou si elles sont fausses.

Premierement, Moyses, ce fameux Moyses, que l'on pretend avoir été l'archiprophete du souverain Dieu, et qui en cette pretendüe qualité étoit le chef et le conducteur du peuple d'Israel, qui se disoit être le peuple de Dieu même, le peuple cheri et choisit de Dieu, a promis et prophetisé à ce peuple de la part de Dieu qu'il seroit un peuple tout particulierement choisit de Dieu (*Deut.*, 7.6 et 14.2 et 26.17, 19), que Dieu le san[c]tifieroit, qu'il le beniroit par-dessus toutes les nations de la terre; et lui a promi[s] et prophetisé que Dieu lui donneroit la terre et les païs des Cananeens et autres peuples voisins, en possession éternelle (*Gen.*, 12.14 et 15.18, 19). Lesquelles promesses et propheties se trouvent neantmoins manifestement fausses, puisque l'on ne voit et que l'on n'a jamais vû dans ce peuple aucune marque particuliere de sainteté, ni aucune marque speciale de particuliere élection, ni de

particuliere protection de Dieu, et que l'on voit manifestement d'aillieurs que ce peuple est depuis long tems, et même depuis plusieurs siecles, entierement exclus de la possession des terres et païs qu'il auroit dû posseder à tout jamais, si les promesses et les propheties, qui leur en avoient été faites eussent été veritables.

Mais veritables ou non, ces peuples à qui elles s'adessoient se sont tellement fiés à ces pretendues promesses et revelations divines, qu'ils ont crus effectivement qu'ils étoient le peuple uniquement cheri de Dieu et choisit de Dieu, et dans cette croiance ils se sont facilement persuadés que Dieu n'avoit que leur bien et leur bonheur en teste, et que toutes les graces et les benedictions / du ciel leur étoient reservées. Ce pourquoi aussi ceux qui, apres ce Moyses, se sont trouvés les plus zelés, pour la gloire de leur Dieu et pour le maintient de sa pretendüe loy, croians devoir entretenir et même fortifier dans l'esprit des peuples des esperances convenables à de si grandes et si avantageuses promesses, les assuroient tousjours que Dieu accompliroit ses promesses. Mais voians qu'il tardeoit tousjours de les accomplir, ces zelés s'avisèrent d'en decharger la faute sur les peuples en disans qu'ils se rendoient indignes par leurs vices et par leur mauvaise vie, de voir l'accomplissement de tant de si belles et si avantageuses promesses qui leur avoient été faites de la part de Dieu. Ce pourquoi ils se mirent à declamer et à invectiver fortement contre leurs vices et contre leurs desordres, menaçans terriblement les peuples et ceux qui les gouvernoient si mal, des rigoureux chatimens de Dieu, s'ils ne s'amendoient et ne se corrigeoient de leurs vices. Et pour donner en même tems, plus de poid[s] et d'autorité à leurs paroles, ils se sont mis, comme à l'envi les uns des autres, à faire les prophetes, à forger des revelations et à prophetiser à merveille tant sur les chatimens temporels que Dieu feroit de leurs vices, que sur les grandes et excessives bontés qu'il auroit pour eux, apres qu'il les auroit suffisamment chatié[s] de leurs vices et qu'il les auroit entierement et parfaitement converti[s] à lui. Car ces pretendües propheties marquent expressement que Dieu les puniroit severement de leurs vices, qu'il les rejetteroit de son amitié et qu'il les abandonneroit à la puissance et à la fureur de leurs ennemis, qui les detruiroient, qui les meneroient honteusement en captivité hors de leur païs et qu'ils seroient miserablement dispersés parmi les nations étrangères. Mais elles marquent particulierement aussi, ces propheties, qu'apres cela Dieu appaisera sa colere à leur égard et qu'il tournera toutes ses vengences contre ceux qui les auront affligés; elles marquent que Dieu les reprendra

dans son amitié et dans sa grace, en consideration de leurs anciens peres Abraham, Isaac et Jacob, et en consideration de l'alliance éternelle qu'il auroit fait[e] avec eux et avec leur posterité, et qu'alors il les favorisera plus qu'il n'aura jamais fait, de ses graces et de ses benedictions; que pour cet effet, il leur enverra un puissant liberateur, qui les delivreroit de leurs captivités, qui les purifieroit de leurs pechés, qui rassembleroit tous /74/ ceux qui auront été dispersés, et qu'il les feroit glorieusement retourner et rentrer dans la possession de leurs terres et pais, là où ils demeureroient perpetuellement en paix et en sureté, jouïssans abondamment de toutes sortes de biens et de felicités, avec assurance de ne plus être jamais troublés par la crainte d'aucun ennemi, adjoutans encore à cela que tous les autres peuples viendroient avec plaisir leur rendre leur[s] hommages, et qu'ils viendroient avec joye reconnoitre et adorer la souveraine majesté de leur Dieu, en lui offrant, dans son temple, des sacrifices, ainsi qu'il est ordonné par sa loy. Mais toutes ces belles et avantageuses promesses et propheties se trouvent manifestement fausses.

Voici en propres termes, quelles sont ces belles pretendües propheties, ou au moins en partie, quelles elles sont, car il seroit trop long de les rapporter toutes. Commençons par celle que Moises fit en faveur de ce peuple d'Israel. [* A partir de ce passage, les pages suivantes de ce chapitre portent l'inscription suivante en marge: TOUTES CES BELLES ET MAGNIFIQUES PROMESSES SE TROUVENT MANIFESTEMENT FAUSSES.] *Quand le Seig^r, lui disoit-il, t'auroit abandonné à la puissance de tes ennemis à cause de tes pechés, et qu'il t'auroit dispersé parmi toutes les nations à cause de tes mechancetés, cependant il te ramenera dans le país de tes peres, et tu le possedera[s] en benedictions et en paix; le Seigneur te fera croitre et multiplier, plus qu'il n'aura fait tes peres; il circonciera ton cœur, et le cœur de tes descendans, affin que tu l'aime[s] de tout ton cœur, et de toute ton ame, il otera de toy toutes maledictions, et les fera tomber sur tes ennemis, et sur ceux qui te haïssent, et qui t'auront persecutés, et tu retournera[s] au Seig^r ton Dieu, tu obeira[s] à sa parole, et lui t'enverra toutes sortes de biens en abondance; il benira les travaux de tes mains; il benira le fruit de ton ventre, et le fruit de tes animaux, et le fruit de tes terres, que tu recueillira[s] avec abondance, parce que le Seigneur se resjoüira, et prendra plaisir à te combler de toutes sortes de biens (Deut., 30.2).* Voila les belles et avantageuses promesses que ce Moises faisoit de la part de Dieu, à ce peuple d'Israel, qui est maintenant le peuple juif, et c'est sur ce fondement que tous les autres

prophetes suivans ont parlés, comme ils ont fait. Voici ce que disoit le prophete roy David.

Le Seigneur, disoit-il, est plein de misericorde, c'est lui même qui rachetera et qui delivrera Israel de toutes ses iniquités, et ipse redimet Israel ex omnibus iniquitatibus eius (Psal., 129.7). Les œuvres / de Dieu, dit-il, ne sont que justice et verité; il enverra redemption à son peuple, et son alliance avec lui subsistera éternellement (Psal., 100.7). Que les cieus et la terre se resjouissent, disoit-il encore, que les champs soient dans la joye, que les arbres, et que les forests mêmes sautent de joye, parce que le Seigneur vient, et qu'il vient pour gouverner la terre, il gouvernera tous les peuples selon justice et verité (Psal., 95.11). Vous tous qui craignez le Seigneur, loüez-le, dit ce même prophete, et vous peuples d'Israel, exaltez-le; tous les peuples de la terre, dit-il, se convertiront au Seig^r et ils adoreront partout sa divine majesté, parce, dit-il, que le Seig^r est le roy de tous les roys, et qu'il soumettera tout le monde à ses loix, Psal., 95.12.

Le Seigneur, dit le prophete Isaïe, élèvera l'enseigne parmi toutes les nations, et il rassemblera de tous costés les Israelites qui avoient été dispersés, et leurs ennemis periront (Isaïe, 11.12). Voici, dit le même prophete, la parole qu'Isaïe, fils d'Amos, à vüe touchant Judas et Jerusalem, c'est-à-dire touchant tout le peuple juif qui étoit, comme je viens de dire, le peuple d'Israel. Il adviendra aux derniers jours que la montagne de la maison du Seig^r sera affermie au sommet des montagnes, et sera élevée par-dessus les costeaux, et toutes nations y aborderont; plusieurs peuples iront, et diront, venez et montons à la montagne du Seig^r, à la maison du Dieu de Jacob, il nous enseignera ses voies, et nous cheminerons par ses sentiers, car la loy sortira de Sion, et la parole du Seig^r de Jerusalem; il gouvernera les nations, et reprendra plusieurs peuples, ils forgeront leurs épées en hoïaux, et leurs lances en serpes; une nation ne s'élèvera plus contre l'autre, et ne s'adonneront plus à la guerre; l'orgueil des hommes sera déprimée; ceux qui s'élèveront seront abaissés, et le Seig^r seul sera glorifié, et exalté; et quant aux idoles, elles seront entierement détruites, Idola penitus conterentur, Isai., 2.1.

Que ceux qui se croient abandonnés se resjouissent, dit ce même prophete, que ceux qui sont foibles prennent courage, que ceux qui ont peur se rassurent, et qu'ils

ne craignent plus rien, car voici votre Dieu, qui vient prendre vengeance de tous vos ennemis. Il viendra lui même, et vous délivrera; il vous conduira par un chemin droit, et par un chemin seur, où rien ne se trouvera pour vous nuire, et tous ceux que le Seig^r aura racheté, viendront en prospérité et en joye, la douleur et la tristesse ne les affligera plus, mais ils seront perpetuellement en joye, Isai., 35.4. [A partir de ce passage, les pages suivantes portent l'inscription suivante en marge: TOUTES CES BELLES ET MAGNIFIQUES PROMESSES ET PROPHETIES SE TROUVENT MANIFESTEMENT VAINES ET FAUSSES.]*

Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit Dieu par ce même prophete, consolez-vous; dittes à Jerusalem que sa punition est /75/ accomplie, que ses iniquités lui sont pardonnées, et que Dieu a pris doublement vengeance de ses pechés; élevez votre voix, annoncez aux villes de Judée des bonnes nouvelles, dittes-lui, voici le Seig^r qui vient avec force, et puissance, et qui apporte ses recompenses avec lui, il deffendra son peuple comme un berger deffend son troupeau, il le portera lui même dans son sein (Isai., 40).

Israel, dit ce même prophete, sera sauvé par un salut éternel, il ne sera plus jamais exposé à la honte, et à la confusion qu'il a recüe, ibid., 45.17. Levez-vous, levez-vous, reprenez vos forces, Jerusalem, ville de sainteté, revestez-vous de vos habits de joye, parce que les incirconcis, et les souillés ne passeront plus doresnavant au milieu de vous; vous avez bus le calice de mon indignation, vous l'avez épuisés, mais doresnavant vous ne le boirez plus, Isai., 51.2 et 52.1.2.

C'est moi-même, c'est moi-même, dit Dieu, qui efface vos pechés; je les effacerai pour l'amour de moi, et n'aurai plus souvenance de vos pechés, je ferai cela pour l'amour de moi, je ne souffrirai point que mon nom soit blasphemé, et je ne donnerai point ma gloire à un autre, Isai., 43.25.

Resjouissez-vous, vous qui êtes steriles, éclatez de joye avec des chants de triomphe, vous qui êtes abandonnée, car vos enfans seront en plus grand nombre que les enfans de celle qui n'étoit pas abandonnée; ne craignez point, parce que le Seig^r Dieu, qui est votre redempteur et le Dieu de toute la terre, regnera au milieu de vous; il vous a abandonné pour un petit tems, mais il vous rassemblera en grandes

misericordes, il s'est caché de vous, et vous a montré son indignation pendant un petit tems; mais il aura éternellement compassion de vous, car de même qu'il a juré à Noé qu'il n'envoieroit plus de deluge sur la terre, de même aussi il a juré qu'il ne se mettroit plus en colere contre vous, et qu'il ne vous puniroit plus. Les montagnes et les colines pourront s'ébranler, et changer de place, mais la misericorde de Dieu ne s'éloignera pas de vous et son alliance demeurera tousjours ferme avec vous, dit le Seig^r qui a compassion de vous; les murs de vos villes seront basties de jaspe, et de saphire, et de toutes sortes de pierres precieuses, tous vos enfans seront enseignés de Dieu même, sa justice sera le fondement de vos loix, vous ne craindrez plus l'oppression, ni la calomnie, toute crainte sera éloignée de vous, Isai., 54.1.

Levez-vous, Jerusalem, et soyez illuminée car votre lumiere va venir, et la gloire du Seig^r va se lever sur vous; les tenebres couvriront / la terre et les peuples seront dans l'obscurité, mais le Seig^r va paroître sur vous, et sa gloire se manifestera sur vous. Les nations ne marcheront qu'à la clarté de votre lumiere, et les roys mêmes ne suivront que les rayons de votre splendeur. Levez les yeux et regardez comme toutes les nations s'assemblent autour de vous, pour vous servir; vos fils et vos filles viendront de loin; vous serez dans la joye, lorsque vous verrez que toutes les richesses de la mer et des païs étrangers viendront à vous; vous verrez venir à vous abondance de chameaux, et de dromadaires, des païs de Madian et d'Epha, et même tous ceux de Saba, viendront vous faire homage, pour vous apporter or, et encens, en publians les loüanges du Seig^r votre Dieu. Les étrangers édifieront vos murailles, et leurs roys s'emploieront à votre service, vos portes seront continuellement ouvertes, et ne seront fermées ni jour ni nuit, affin d'amener au milieu de vous, toutes les forces des nations, et que leurs roys y soient conduits, car toutes nations, et tous royaumes qui ne vous serviront point, periront. Les enfans de ceux qui vous auront aphiligés viendront s'humilier devant vous, et vous appelleront la ville du Seig^r, la ville du saint d'Israel. Et pour ce que vous aurez été delaissée, et haïe tellement que personne ne passoit plus parmi vous, le Seig^r vous établira en hauteur éternelle, et en resjouissance continüelle de generations en generations, et vous verrez par là que le Seig^r vous aura sauvé, et qu'il est votre redempteur; il vous fera venir l'or, au lieu d'airain; l'argent au lieu de fer, et l'airain au lieu de bois, et du fer au lieu de pierres; il établira la justice, et la paix parmi vous, et parmi ceux qui vous gouverneront, et ainsi on n'entendra plus parler parmi vous de violence, ni

d'oppression, on n'y entendra plus parler d'injustice, ni d'iniquité; mais on n'y parlera que de loüanges, que de salut, que de paix et que de benedictions; vous n'aurez plus besoin de la lumiere du soleil pendant le jour, ni de celle de la lune pendant la nuit, parce que le Seigr sera votre lumiere, et votre gloire éternelle; ainsi votre soleil ne se couchera plus, et votre lune ne se retirera plus, mais le Seig^r vous sera pour lumiere éternelle; et alors les jours de votre affliction finiront, ceux de votre peuple seront tous justes, et posséderont éternellement la terre; ils seront comme un germe de plantes plantés du Seig^r, et comme l'ouvrage de ses mains. Le moindre d'entre vous croitra et multipliera à milliers, et le plus petit deviendra comme une nation puissante, Isai, 60.

Tous les roys, et toutes les nations de la terre, dit ce même prophete, verront la gloire de Jerusalem, lorsque son sauveur /76/ l'aura delivrée; et alors on l'appellera d'un nom nouveau, que la bouche du Seig^r aura expressement nommé, elle sera comme une couronne d'ornement en la maison du Seig^r, et comme un diademe roial dans la main de son Dieu, on ne l'appellera plus la delaissée, ni la terre desolée, mais on l'appellera le bon plaisir du Seig^r, parce que le Seig^r prendra son plaisir en elle, car il a juré par sa droite, et par la force de son bras qu'il ne donneroit plus à ses ennemis son froment à manger, ni aux étrangers son vin à boire parce que ceux qui auront amassés le froment, le mangeront en louans le Seig^r, et que ceux qui auront faits le vin le boiront aux parvis de sa sainte maison, Isai., 62.2.

Voici, dit Dieu, encore par le même prophete, je vais creer nouveaux cieux, et nouvelle terre, et les choses precedentes seront oubliées, vous vous esjouirez et vous vous égaieriez à tout jamais dans ce que je vais faire; je m'en vois creer Jerusalem pour n'etre plus que joye, et son peuple pour n'etre plus qu'en resjouissance; je me resjouirai moi-même, dit Dieu, sur Jerusalem, je me resjouirai sur mon peuple, et on n'entendra plus parmi eux de pleurs, ni de gemissemens, ils bastiront des maisons et ils les habiteront, ils planteront des vignes, et ils en mangeront les fruits; il ne sera plus dit qu'ils bastiront des maisons et que d'autres les habiteront, ni qu'ils planteront des vignes et que d'autres en mangeront les fruits, car les jours de mon peuple seront comme les jours des arbres, et mes élus verront vieillir les ouvrages de leurs mains; ils ne travailleront plus en vain et n'engendront plus d'enfans pour être exposés à la fraieur, car ils seront la posterité des benits du Seig^r; et ceux qui

sortiront d'eux avec eux, je les exaucerai même avant qu'ils me prient; le loup et l'agneau paîtront ensemble, le lion et le bœuf mangeront paisiblement la paille, le serpent se nourrira de la terre, ils ne se nuiront aucunement les uns les autres, et on ne parlera plus de tuer aucun animal, dans toute la montagne de ma Sainteté, Isai., 65.17. (Ecce servi mei comedent, et vos esurietis; ecce servi mei bibent, et vos sitietis; ecce servi mei laetabuntur et vos confundemini; ecce servi mei laudabunt prae exultatione cordis, et vos clamabitis prae dolore cordis, et prae contritione spiritus ululamini, Isai., 65. 13,14. Et Jesus Ch[rist] disoit à ses disciples qu'ils pleureroient et qu'ils gémiraient, que le monde seroit dans la joye, et qu'eux seroient dans la tristesse, amen dico vobis quia plorabitis et flebitis vos, mundus autem gaudebit, qu'ils seroient persecutés et mis à mort. Ce qui est bien contraire à toutes ces belles promesses ci.)*

Resjouissez-vous avec Jerusalem, dit encore ce même prophete, resjouissez-vous avec elle, vous tous qui l'aimez, resjouissez-vous tous qui êtes dans la tristesse et dans l'affliction afin que vous goutiez / les douceurs du Seig^r et que vous soyez rasassiés des mammelles de ses consolations; car voici, dit le Seig^r, que je vais faire couler sur elle un fleuve de paix, et la gloire des nations viendra sur elle comme un torrens desbordé, je vous caresserai pour vous consoler, comme une mere caresse son enfant pour l'appaiser; car vous serez consolés en Jerusalem, c'est ce que vous verrez, votre cœur s'en resjouira, et vos os germeront comme l'herbe, car la puissance du Seig^r se fera connoitre envers ses serviteurs, en leur faisans toutes sortes de biens, mais elle se fera sentir à ses ennemis par son indignation, Isai., 66.11.12.

En ce tems là, dit Dieu par le prophete Jeremie, quand vous serez crûs et multipliés en terre, je vous donnerai des pasteurs qui vous paîtront de science et d'intelligence, en ce tems-là on appellera Jerusalem le trosne du Seig^r, toutes les nations s'assembleront vers elle au nom du Seig^r qui est en Jerusalem, et ne suivront plus les mauvais desirs de leurs cœurs. Voici les jours qui viennent, dit le Seig^r des armées, je convertirai mon peuple d'Israel, et de Juda, je les ferai revenir au país que j'ai donné à leurs peres, et ils le possederont. Dans ce jour, dit le Seig^r des armées, je briserai leur joug et je romperai les liens qui les tenoient captifs et ils ne seront plus sous la domination des étrangers mais ils serviront seulement le Seig^r et

David leur roy, que je leur susciterai. Vous donc, mon peuple de Juda, et vous mon peuple d'Israel, ne craignez point, dit le Seig^r, car je vais vous delivrer, vous et votre posterité, des païs où vous êtes captifs; Jacob retournera et se reposera en paix, il jouira abondamment de toutes sortes de biens et il n'y aura personne qui lui fasse peur, ils seront mon peuple et je serai leur Dieu, Jer., 37.8.

Voici ce que dit le Seig^r, dit le même prophete, resjoüissez-vous, car le Seigneur va delivrer son peuple, il les rassemblera des extremités de la terre, ils viendront avec joye et louanges posseder les biens, que le Seig^r leur donnera en abondance en froment, en vin, en huile et en multitude gros et menu bestial, leur ame en sera rassasiée, ils ne souffriront plus la faim, j'enivrerai aussi de graisse l'ame des prêtres et mon peuple sera comblé de biens, Jer., 31.7.12.

En ce tems-là, dit le Seigneur, je peuplerai d'hommes et de bestiaux la maison d'Israel et de Juda, et comme j'ai veillé sur eux pour les punir, pour les affliger et pour les perdre, je veillerai aussi sur eux pour les restablir. En ce tems-là on ne dira plus: les peres ont mangés des fruits aigres, et les dents des enfans en sont agacés. /77/ Mais chaqu'un mourra dans son iniquité. Voici les jours qui viennent, dit le Seigr, je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israel, et avec la maison de Juda, non selon l'alliance que j'ai faite avec leurs peres au jour que je les ai delivré de l'Egypte, et que leurs peres n'ont pas gardée; mais voici l'alliance que je ferai avec eux, dit le Seig^r, je mettrai ma loy au dedans de leur cœur; je l'écrirai en leur cœur, je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple; un chaqu'un n'aura plus besoin d'enseigner son prochain, ni le frere d'enseigner son frere, en lui disans: connoissez le Seig^r, car ils me connoîtront tous depuis le plus petit d'entre eux, jusques au plus grand, parce que je pardonnerai leurs iniquités, je n'aurai plus souvenance de leurs pechés; toutes les nations de la terre periront plutot que ce que la posterité d'Israel vienne à manquer devant moi, Jer., 31.8.12.31.

Voici ce que dit le Seig^r, vous dittes que cette ville (c'est de Jerusalem qu'il parle), vous dittes que cette ville sera livrée entre les mains du roy de Babilonne, et que ses habitans periront par le glaive, par l'épée, et par la peste; voici, dit le Seig^r, que je vais les rassembler de tous les païs, ausquels je les ai dispersés dans ma colere, je les ferai retourner en ce lieu, et je les y ferai demeurer en sureté, ils seront mon

peuple, et je serai leur Dieu, je leur donnerai un même esprit, et un même cœur afin qu'ils ne se détournent point de moi; je les conduirai par un même chemin, afin qu'ils me craignent à tousjours, et que je leur fasse tousjours bien, à eux et à leurs enfans apres eux; Je ferai avec eux une alliance éternelle, que je ne cesserai point de leur faire du bien, je mettrai la crainte de moi dans leur cœur afin qu'ils ne se détournent point de moi, je me resjouirai sur eux pour leur faire du bien, je les établirai en ce païs ci, de tout mon cœur, et de toute mon ame, dit le Seig^r car, de même que j'ai fais venir sur ce peuple tout le mal qu'il souffre, de même je ferai venir sur eux tout le bien que je leur promet[s], Jer., 32.36. Voici ce que dit le Seig^r, le Dieu d'Israel, aux maisons de cette ville qui sont detruittes, je m'en vais fermer leurs plaies, et leur donner une entiere guerison, et je leur serai une abondance de paix et de verité, je ferai retourner les captifs de Juda, et les captifs d'Israel, et les retablirai, comme ils étoient auparavant; je les nettoierai de toutes leurs iniquités par lequel[le]s ils ont pechés contre moy, je leur pardonnerai toutes leurs iniquités, Jer., 33.7.8.

Voici les jours qui viennent, dit le Seig^r, et je susciterai un germe de la semence de David, qui sera un germe juste, il regnera comme roi, / il sera sage, et fera jugement et justice en terre; en ce tems-là Juda sera sauvée, et Israel sera en assurance, et voici le nom de ce germe juste, on l'appellera le Seigneur notre juste, dominus justus noster, Jer., 23.5.

Voici ce que dit le Seig^r, dit le prophete Ezechiel, quand j'aurai rassemblé la maison d'Israel de tous les peuples ausquels je les avois dispersé, je serai santifié en eux, à la vue de toutes les nations, et ils habiteront la terre que j'ai donné à mon serviteur Jacob, ils y demeureront en sureté, ils y édifieront des maisons, et y planteront des vignes, et y demeureront en sureté, quand j'aurai exercé mon jugement contre ceux qui les auront affligés, et ils sçauront que je suis le Seig^r éternel, et leur Dieu (Ezech., 28.25).

Voici ce que dit le Seig^r, dit le même prophete, je sauverai mon troupeau, tellement qu'il ne sera plus en proye, je bannirai de leur païs toutes sortes de mauvaises bestes, en sorte qu'ils demeureront en sureté dans les lieux deserts, et qu'ils dormiront en sureté dans les forests, et ils ne seront plus en proye aux nations

étrangeres, les bestes de la terre ne leur feront aucun dommage, et n'y aura personne pour les épouvanter. Voici ce que dit le Seig^r à la maison d'Israel, je santifierai mon nom qui est grand, lequel vous avez profané parmi les nations, et sçauront les dittes nations que je suis le Seig^r, quand je serai santifié en vous en leur presence, car je vous retirerai d'entre les nations et je vous rassemblerai de tous païs, et je vous ramenerai dans vos terres. Alors je repandrai sur vous des eaux nettes et vous serez netoyés. Je vous netoierai de toutes uos souillures, et de tous vos dieux de fiente, et je vous donnerai un nouveau cœur, et mettrai dedans vous un esprit nouveau, et osterai le cceur de pierre hors de votre chair, et vous donnerai un cœur de chair, je mettrai mon esprit au-dedans de vous, je ferai que vous marcherez dans la voie de mes commandemens et que vous les accomplirez; vous demeurerez au païs que j'ai donné à vos peres, et ainsi vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu, et je vous delivrerai de toutes vos iniquités, je multiplierai le fruit de vos arbres, et le revenu de vos champs, affin que vous ne portiez plus l'opprobre de la faim parmi les nations, Ezech., 34.24.

Voici ce que dit le Seig^r, je ramenerai la captivité de Jacob et j'aurai pitié de toute la maison d'Israel, je serai jaloux de la gloire de mon s^t nom, apres qu'ils auront portés leur ignominie, et toute la peine de leur iniquité, d'autant que je les ramenerai d'entre les peuples, et les rassemblerai des païs de leurs ennemis, /78/ et serai santifié en eux, à la vue de plusieurs nations, je ne cacherai plus ma face arriere d'eux, parce que je repandrai mon esprit, sur toute la maison d'Israel, Ezech., 39.25.

Voici ce que dit le Seigr, je vais prendre les enfans d'Israel d'entre les nations ausquelles ils sont allés, et je les rassemblerai de tous cotés, et les ferai rentrer dans leurs terres, ils ne seront plus qu'une seule nation, et eux tous n'auront qu'un roy pour leur roy, et ne seront plus deux nations, et ne seront plus divisés en deux roiaumes; ils ne se souilleront plus par le culte des idoles, ni par leurs abominations et iniquités, car je les delivrerai de leurs iniquités et les netoierai de toutes leurs souillures; ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu (Non erunt ultra duae gentes, nec dividuntur amplius in duo regna, neq[ue] pollutentur ultra in idolis suis, et abominationibus suis, et cunctis iniquitatibus suis... et erunt mihi populus, et ego ero eis Deus, Ezech., 37.22, 23), ils suivront mes ordonnances, et observeront*

fidelement mes commandemens, ils habiteront perpetuellement eux et leurs enfans dans la terre que j'ai donné à mon serviteur Jacob; je ferai avec eux une alliance de paix et une alliance qui sera éternelle, parce que je les multiplierai, et que je mettrai mon sanctuaire au milieu d'eux, pour y être éternellement, afin que les nations sachent que je suis le Seig^r qui santifie Israel (Ezech., 37.21... 27.28).

Au tems de ces rois, dit le prophete Daniel (c'est-à-dire apres le tems des rois de Babilonne dont il parloit), le Dieu des dieux suscitera un roiaume qui ne sera jamais dissipé, et ce roiaume ne sera point delaissé à un autre peuple, ainsi il brisera, et consumera tous ces autres roiaumes-là, et lui subsistera éternellement. Que le regne et la seigneurie et la grandeur des roiaumes qui sont sous tous les cieux soit donné au peuple des saints du souverain, duquel peuple, le roiaume sera un roiaume éternel; tous les rois lui serviront et obeiront. Il y a septante semaine[s] déterminées sur son peuple et sur la ville sainte, pour mettre fin à la desloiauté, pour mettre fin au peché, et effacer l'iniquité, et pour amener la justice, et la faire éternellement regner, Dan., 2.44 et 9.24.

Les enfans d'Israel, dit le prophete Osée, demeureront plusieurs jours sans roys, sans gouvernemens, sans sacrifice, sans autel, sans ephod et sans teraphim, mais apres cela les enfans d'Israel retourneront au Seigneur Dieu, et craindront sa puissance aux derniers jours. Dans ce tems-là, dit le Seig^r, je ferai alliance avec les bestes des champs et avec les oiseaux des cieux, et avec les reptiles de la terre, je briserai l'arc et le glaive, je mettrai fin à la guerre, et je les ferai dormir en sureté. Dans ce tems-là, dit le Seig^r, j'exaucerai les cieux, et les cieux exauceront la terre, et la terre produira le froment, le vin, et l'huile. Je ferai misericorde à celle qui étoit sans misericorde, et j'appellerai mon peuple, celui qui n'étoit pas mon peuple, Osée, 2.8 et 3.4. /

Le Seig^r est jaloux de sa terre, dit le prophete Joel, il est touché de compassion envers son peuple; il a dit à son peuple, voici que je vous enverrai du froment, du vin, et de l'huile, et vous en serez rassasiés, je ne vous exposerai plus à l'opprobre des nations. Voici les jours et le tems, dit le Seig^r auquel je ferai retourner ceux qui auroient été emmenés captifs de Juda et de Jerusalem. J'assemblerai toutes les nations, et les ferai descendre en la vallée de Josaphat, et là j'entrerai en jugement

avec elles à cause de mon peuple, et de mon heritage d'Israel qu'ils ont dispersés parmi les nations, et qu'ils ont jettés le sort sur mon peuple. Vous avez pris mon or, et mon argent, dit-il à ses ennemis, vous avez emportés en vos temples mes choses les plus precieuses et meilleures, et avez vendus les enfans de Juda, et les enfans de Jerusalem aux enfans des Grecs, affin de les éloigner de leurs contrées; mais voici, que je vois les faire lever du lieu, où ils ont été transportés après que vous les avez vendus, et je me vengerai sur vous de ce que vous les avez traités ainsi. Je vendrai leurs fils et vos filles aux enfans de Juda qui les vendront à d'autres nations plus éloignées, car le Seig^r a parlé. Publiez hautement ceci parmi les nations, apprestez la guerre, reveillez les forts, que tous les gens de guerre s'apprestent et qu'ils marchent, forgez des épées de vos hoyaux, et des lances de vos serpes, que celui qui est foible, dise qu'il est fort, car le Seig^r rugira de Sion, et fera descendre sa voix de Jerusalem, et les cieux et la terre seront ébranlés, et le Seig^r sera l'esperance, et la force des enfans d'Israel. Alors vous sçauvez que je suis le Seig^r qui habite en Sion, montagne de ma sainteté, et les étrangers n'y passeront plus. Dans ce tems-là les montagnes distilleront la douceur des liqueurs, le lait et la creme couleront des costeaux, les eaux couleront agreablement dans tous les ruisseaux de la terre de Juda, et il sortira même une fontaine de la maison du Seig^r qui arrosera le torrens des épines; l'Egypte sera en desolation, et l'Idumée sera en desert de perdition à cause des maux qu'ils auront injustement faits aux enfans de Juda, et la Judée sera habitée éternellement, et Jerusalem subsistera de generations en generations, car je netoierai les taches de leur sang, que je n'avois pas netoyée et le Seig^r habitera en Sion, Joel, 2.18 et 3.1.

Voici, dit le prophete Amos, voici le tems qui vient, dit le Seig^r auquel le laboureur et le moissonneur se trouveront ensemble et auquel celui qui fera vendenge, et qui semera la semence, se trouveront ensemble, et les montagnes distilleront la douceur des /79/ liqueurs, et tous les costeaux seront cultivés, je ramenerai tous ceux de mon peuple qui avoient été menés captifs, ils rebastiront leurs maisons, et ils les habiteront, ils planteront des vignes, et ils en boiront le vin , ils feront des jardins, et ils en recueilleront, et mangeront les fruits, car je les établirai sur leurs terres, et ils n'en seront plus chassés, dit le Seig^r Dieu, Amos, 9.13.

Le salut se trouvera en la montagne de Sion (c'est Jerusalem) elle sera sainte, et la maison de Jacob possedra ceux qui les tenoient captifs, et la maison de Jacob sera comme un feu, et la maison de Juda comme une flamme, qui consumeront leurs ennemis, comme le feu consume la paille, Abd., 17.

Je rassemblerai entierement la maison de Jacob, je rassemblerai entierement les restes d'Israel, et les mettrai ensemble comme un troupeau dans une bergerie, ils seront en foule pour la multitude d'hommes qui y seront, leur chef montera devant eux pour leur ouvrir le chemin, ils renverseront tout ce qui s'opposera à leur passage, et le Seig^r sera lui-même à leur teste... Il arrivera qu'aux derniers jours la montagne de la maison du Seig^r sera affermie au sommet des montagnes, et elle sera élevée par-dessus tous les costeaux, les peuples y viendront en foule, plusieurs nations y accoureront et diront: venez et montez à la montagne du Seig^r et à la maison du Dieu de Jacob, il nous enseignera touchant ses voies, et nous cheminerons par ses sentiers, car la loy sortira de Sion, et la parole du Seig^r de Jerusalem; il gouvernera plusieurs peuples, et reduira plusieurs fortes nations jusques bien loin, et elles forgeront leurs épées en hoiaux et leurs lances en serpes; une nation ne s'élevera plus contre une autre nation, et ne se feront plus la guerre, mais chaqu'un se reposera agreablement sous sa vigne, et sous son figuier, et n'y aura plus personne pour donner la crainte ou l'épouvante aux autres, car la bouche du Seig^r a parlé, Mich., 2.12 et 4.1.

Les restes de la maison de Jacob, dit le même prophete, seront au milieu des nations comme une rosée qui vient du Seig^r, et comme une pluie douce qui tombe sur l'herbe, quand on ne s'y attend point; et les restes de Jacob seront au milieu des nations, et des peuples comme un lion parmi les bestes des forests et comme un lionceau parmi un troupeau de brebis qui ravage tout ce qu'il rencontre; car ils poursuivront leurs adversaires, et tous leurs ennemis periront. Je retrancherai, dit Dieu, toutes les idoles, et j'osterai du milieu de toy toutes les images taillées, et tu ne te prosternera[s] plus devant les ouvrages de tes mains. Qui est-ce qui est semblable à vous, Seig^r, vous qui osez l'iniquité et qui effacez les pechés du reste de votre heritage; il ne nous / chatiera plus dans sa colere parce qu'il veut nous faire misericorde, il aura compassion de nous, il mettera nos iniquités bas, il jettera tous nos pechés au fond de la mer, il maintiendra la verité de ses promesses comme il l'a

juré à nos peres, Mich., 5.8 et 7.18.

Voici, dit le prophete Nahum, voici les pieds de celui qui vient vous apporter de bonnes nouvelles, et qui vient vous annoncer la paix. Celebrez, peuples de Juda, celebrez joieusement vos festes et rendez solemnellement des vœux, et des louanges à Dieu, car il ne souffrira plus que les mechans passent parmi vous, ils periront tous, Nah., 1.15.

Les restes du peuple d'Israel ne feront plus d'iniquité, dit le prophete Sophonie, ils ne profereront plus de mensonge, et en leur bouche ne se trouvera point une langue trompeuse, ils se reposeront, et seront repus en paix; personne n'osera plus leur faire peur; resjouissez-vous, fille de Sion, resjonissez-vous, fille d'Israel, resjouissez-vous de tout votre cœur, et sautez de joye, fille de Jerusalem, car le Seigr^r a aboli les jugemens de rigueur à votre égard, il a dissipé tous vos ennemis, vous ne craignez plus à la venir aucun mal, le Seigr est au milieu de vous, comme un Dieu tout puissant pour vous sauver, il se resjouira en vous, il vous cherira, et vous fera triompher de joye, Sophon., 3.15.

Louez le Seigr, dit le prophete Zacharie, resjoüissez-vous, fille de Sion, parce que le Seigr^r va venir pour demeurer au milieu de vous. Plusieurs nations se joindront au Seigr^r, ils seront son peuple, il demeurera au milieu de vous, il santifiera Jerusalem pour y faire sa demeure; resjouissez-vous fille de Sion, loüez le Seigr^r, fille de Jerusalem, parce qu'il vous vient un roy qui sera juste, et qui sera votre sauveur – quoiqu'il soit pauvre et qu'il soit monté sur un asne (ce qui a été adjouté mal à propos au texte), il dissipera les guerres, et ne parlera que de paix aux nations, sa puissance s'étendra depuis une mer jusques à l'autre, et depuis les fleuves jusques aux bouts de la terre. En ce tems-là, dit-il, des eaux vives sortiront de Jerusalem, la moitié d'icelles vers la mer d'Orient, et l'autre moitié vers la mer d'Occident, il y en aura en été et en hyver, et le Seigr^r Dieu sera roy sur toute la terre, et son nom sera le même partout; toute la terre se convertira au Seigr^r, ils habiteront paisiblement, il n'y aura plus de malediction, et Jerusalem demeurera en sureté, Zach., 2.12, 9.9, 14.8.

Voici ce que dit le Seigr, Je sauverai moi même mon peuple des terres d'Orient et d'Occident, je les ramenerai, et les ferai habiter au milieu de Jerusalem, et ils seront

*mon peuple, et je serai leur Dieu, /80/ en verité et en justice; prenez courage et confortez vous, vous qui entendez ces paroles par la bouche des prophetes, je ne ferai plus comme auparavant lorsqu'il n'y avoit point de recompenses pour les hommes, ni pour les bestes, point de paix pour les allans ni pour les venans, chaqu'un étans dans la crainte, et dans l'inquietude, lorsque je les laissois se persecuter les uns les autres; ce ne sera plus cela, je mettrai partout une semence de poix pour mon peuple, la vigne prodaira ses fruits, la terre produira ses biens, les cieux donneront leur rosée, et mon peuple jonira poisiblement de tous ces biens; et autant que j'ai été ardent pour les affliger lorsque j'étois dans ma colere, autant je serai maintenant zelé pour leur faire du bien, et autant que vous avez été en maledictions, autant vous serez en benedictions; ce pourquoi prenez courage, maison de Juda et maison d'Israel, confortez vous et ne craignez plus, Zach., 8.7. Et à l'égard du liberateur, ou du sauveur qui étoit promi à ce même peuple d'Israel, et de Juda, voici ce que les mêmes pretendües propheties en disent: *Voici ce que dit le Seig., dit le prophete Nathan au roy David, quand uos jov.rs seront finis, et que uous dormirez avec uos peres, je susciterai uotre semence apres uous, et j'affermirai son regne, ce sera lui qui me bastira une maison, j'establirai le trosue de son regne pour durer jusques à la fin des siecles. Je lui tiendrai lieu de pere, et lui me tiendra lieu de fils; s'il uient à faire quelque chose qui ne soit pas bien, je le corrigerai, mais je n'osterai point ma misericorde arriere de lui, comme j'ai fais à Saul, il sera fidel dans ma maison, son trosue demeurera tousjours ferme, et son roiaume sera éternel, 2 Reg., 7.15.16.**

J'ai juré à David par ma sainteté, et je ne mentirai point. Sa semence subsistera éternellement, son trosne subsistera éternellement devant moi, comme un soleil clair, et comme une lune parfaite; le Seig^r gouvernera toute la terre, il donnera l'empire à son roy, et exaltera la puissance de son Christ, il conservera ses saints et ses élus, pendant que les impies demeureront confus dans les tenebres. Le Seig^r donnera l'empire au fils du roy (c'est-à-dire à Salomon, fils du roy David qui étoit la figure du Christ, disent nos christicoles), il sauvera les pauvres, et humiliera les pecheurs, il regnera aussi long tems que le soleil et la lune subsisteront dans toutes les generations; la justice commencera à regner avec lui, et y aura abondance de paix tant que la lune subsistera, il dominera depuis une mer jusques à l'autre, et depuis le fleuve jusques aux extremités / de la terre; les Ethiopiens viendront lui rendre leurs

homages, ses ennemis seront contraints de lecher la terre, les roys de Tharsis et des Isles viendront lui offrir leurs presens; les roys d'Arabie et de Saba lui feront aussi des presens; tous les roys de la terre l'adoreront, toutes les nations le serviront, et toute la terre sera remplie de l'éclat de sa malesté, Psal., 88.36 et 171.1.7.9.

Le Seig' a préparé la force de son saint bras à la vüe de toutes les nations, et on verra des extremités de la terre le salut de notre Dieu; le Seig' a envoié redemption à son peuple, il a fait son alliance, pour être éternelle, il se souviendra à tout jamais du testament de sa sainte loy, Mandavit in aeternum testamentum suum, Psal., 97.5 et 110.9, et Isai., 52.10.

Un enfant nous est né, dit le prophete Isaie, un fils nous a été donné, il aura le gouvernement de l'empire, on appellera son nom l'Admirable, le Conseillier, le Dieu fort et puissant, le Pere du siecle à venir, et le Prince de paix. Son empire multipliera tousjours, et n'y aura point de fin à la paix; il sera assis sur le trosne de David, il regnera dans son royaume pour l'affermir, et l'établir en jugement et en justice dès maintenant et à tousjours, c'est ce que fera le zele du Seig'. Il sortira un jetton de la racine de Jessé (ce Jessé étoit le pere du roy David), l'esprit du Seig' reposera sur lui, l'esprit de sagesse, l'esprit d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de crainte du Seigneur; il ne jugera point sur la vue de ses yeux, ni sur l'oüy de ses oreilles, mais il jugera en justice et en verité; la justice sera la ceinture de ses reins, et la fidelité, la ceinture de ses flan[c]s; le loup habitera avec l'agneau, le leopard gistera avec le chevreau, le veau avec la lycorne, et autre bestial que l'on engraisse, seront ensemble, si bien qu'un seul enfant les conduira; on ne nuira point, et on ne fera aucun damage dans toute l'étendue de ma sainte montagne, Isai., 11.1.

Voici des jours qui viennent, dit le Seigr, que je ferai lever à David un germe juste qui regnera comme roy, et comme un roy sage, qui fera justice et jugement en terre; et dans ce tems-là même Juda sera sauvé, et Israel habitera en assurance, voici le nom qu'on lui donnera, il sera appelé le Seigneur notre juste, car je rassemblerai les restes de mon troupeau, de tous les païs où je les aurai chassé, je les ferai revenir dans leurs terres, et ils y croiteront, et y multiplieront, je leur donnerai des pasteurs qui les paitront, ils n'auront plus de crainte de rien, et pas un d'eux ne perira, Jer., 23.3.4.5.

Voici les jours qui viennent, dit le Seigr, que je mettrai en effet la bonne parole que j'ai prononcée touchant la maison d'Israel /81/ et touchant la maison de Juda, en ces jours-là, et en ce tems-là, je ferai germer à David le germe de justice, qui exercera jugement et justice en terre, en ces jours-là, Juda sera delivré et Jerusalem habitera en assurance, et voici comme on l'appellera: le Seigneur notre juste. Car voici ce que dit le Seig': La posterité de David ne manquera pas qu'il n'y en ait toujours quelqu'un qui regnera sur le trosne de la maison d'Israel. Les prêtres et les levites ne manqueront point, il y en aura toujours qui m'offriront des sacrifices, des parfums et des victimes tous les jours, Jer., 33.14.

Je sauverai mon peuple, si bien qu'il ne sera plus en proie, je susciterai sur mes brebis un pasteur qui les paîtra, à scavoir mon serviteur David, qui sera leur pasteur, et moi je serai leur Dieu et mon serviteur David sera leur prince, je ferai un pacte avec eux et je ferai cesser toutes les mauvaises bestes de la terre en sorte qu'ils habiteront dans les deserts en sureté et qu'ils dormiront en assurance dans les deserts, Ezech., 34.23.24.

Dans peu de tems, dit Dieu, j'émouverai le ciel et la terre, la mer et le feu, et j'émouverai toutes les nations, affin que le désiré d'entre toutes les nations vienne, et je remplirai cette maison-ci de gloire, et la gloire de cette maison-ci sera plus grande que celle de la premiere (c'est-à-dire que celle du premier temple du Seig') je mettrai la paix dans ce lieu-ci, dit le Seigr des Armées, Ag., 2.7.

Ecoute maintenant Jesus grand sacrificateur, toi et [tes] compagnon[s] car ce sont des gens sages et prudens; je m'en vois faire venir mon serviteur, voici un homme dont le nom sera l'Orient, il édifiera un temple au Seig' et lui-même sera rempli de majesté, il sera assis, et dominera sur son trosne, il y [aura] aussi son sacrificateur assis sur son trosne, il y aura conseil de paix entre les deux; resjouissez-vous, fille de Sion, resjouissez-vous, fille de Jerusalem, car voici votre roy qui vient, un roy juste qui sera votre sauveur, il sera pauvre et assis sur un asne, il dissipera neantmoins la guerre et parlera de paix aux nations, et sa puissance s'étendra depuis une mer, jusques à l'autre, et depuis le fleuve, jusques aux extremités de la terre, Zach., 3.7, 6.12, 9.9.

Voici que je vais envoyer mon ange et incontinent le Seig^r que vous cherchez entrera dans son temple, avec l'ange de l'alliance que vous sauhaitez, qui est-ce qui pourra porter le jour de sa venüe ? Et qui est-ce qui pourra subsister quand il paroitra ? Car il sera assis, comme celui qui rafine, et qui purifie l'argent, il netoiera les enfans de Leui, il les épurera comme l'or et l'argent, et ils offriront en toute justice, et sainteté, des sacrifices au Seig^r. Et alors l'oblation de / Juda et de Jerusalem sera plaisante au Seig^r, comme dans les premiers siecles et comme dans l'ancien tems, Malac., 3.1.

Je ferai bientôt justice, ma delivrance ne tardera point à venir, ma delivrance sera en Sion, et en Jerusalem, qui est le siege de ma gloire; voici ce que dit le Seig^r: Je ferai cesser ce proverbe-ci et on n'en usera plus pour proverbe en Israel; vous dittes que l'accomplissement des promesses est long tems à venir, que les jours tirent en longueur, et que le tems se prolonge tousjours et qu'enfin les propheties et les promesses se trouveront vaines et s'en iront en rien; vous ne direz plus cela, car les jours de l'accomplissement de mes promesses sont proches, ils ne tarderont plus, car il n'y aura plus doresnavant de visions vaines, ni de propheties ambiguës, au milieu des enfans d'Israel. Car c'est moi même, qui suis le Seig^r, qui parle, et toute parole que j'aurai prononcée sera executée et ne sera plus différée; ce sera même dans vos jours que j'accomplirai mes promesses, incredules que vous etes, dit le Seig^r, Ezech., 12.23. [A partir de ce passage, les pages suivantes portent l'inscription suivante en marge: TOUTES CES BELLES ET MAGNIFIQUES PROMESSES SE TROUVENT MANIFESTEMENT FAUSSES ET TROMPEUSES.]*

Voilà certainement des propheties et des promesses, qui sont bien claires, bien nettes, bien expresses, et qui sont des plus avantageuses et des plus glorieuses que l'on pourroit penser, ou souhaiter pour le peuple d'Israel, c'est-à-dire pour le peuple juif et pour la ville de Jerusalem, qui étoit leur ville capitale. Et si ces promesses et ces propheties-là se fussent effectivement trouvées veritables et qu'elles eussent eu leur effet, il y a desjà longtems que le peuple juif auroit été et seroit encore maintenant non seulement le peuple le plus nombreux, le plus fort et le plus puissant de tous les peuples de la terre, mais il seroit aussi le plus riche, le plus glorieux, le plus saint, le plus benit, le plus sage, le plus parfait, le plus heureux et le plus

accomplis de tous les peuples de la terre, puisqu'ils seroient tous purs et saints, qu'il n'y auroit aucun impur parmi eux et que personne d'entre eux ne feroit d'injustice ni d'iniquité, que personne d'entre eux ne nuirait à son prochain et que personne même d'entre eux ne profereroit aucun mensonge.

Pareillement si ces promesses et propheties-là se fussent trouvées véritables et qu'elles eussent eu leur effet, la ville de Jerusalem auroit été, il y a long tems et seroit encore maintenant et à tousjours, la plus illustre, la plus belle, la plus grande, la plus riche, la plus aimable, la plus sainte, la plus glorieuse, la plus triomphante et la plus heureuse de toutes les villes du monde, puisque Dieu l'auroit choisie lui-même pour y établir à tout jamais le trosne de sa gloire et de sa sainteté, que rien d'impur et de souillé n'y entreroit, et que /82/ de toutes les parties du monde on y apporteroit en foule toutes sortes de biens et de richesses en abondance. Mais autant qu'il est certain et évident que ces promesses et que ces propheties-là ne sont nullement accomplies et qu'il n'y a même aucune apparence qu'elles dûssent jamais s'accomplir; autant il est certain et évident qu'elles sont fausses, vaines et trompeuses, et par consequent que ceux qui les ont inventées et forgés n'étoient, comme j'ai dis, que des visionnaires et des fanatiques qui parloient seulement suivant la passion qui les pousoit, ou des imposteurs qui vouloient amuser par là les peuples et leur en imposer, affin de les tromper et de les seduire.

— 27 —

FAUSSETÉ DES PRÉTENDUES PROMESSES ET PROPHÉTIES DES LIVRES DU NOUVEAU TESTAMENT

Il en est de même des promesses et des pretendues propheties qui sont contenües dans nos pretendus s^{ts} Evangiles. Et il faut en faire le même jugement de ceux qui les ont premierement avancés. Je vais aussi les rapporter mots pour mots comme elles sont dans les susdits Evangiles. Premierement, un ange s'étant apparû en songe à un nommé Joseph, pere au moins putatif de Jesus, fils de Marie, il lui dit: *Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre chez vous Marie votre épouse, car ce qui est née dans elle est l'ouvrage (*) du S^t Esprit.*

(*) [en note de bas de page] Combien, dit le s^t de Montaigne, y a-t-il des histoires, de pareils cocuages des dieux contre les pauvres hamains. En la religion de Mahomet, il se trouve, dit-il, par la creance de ce peuple, assés de merlins, c'est-à-dire des enfans sans peres, nais divinement aux ventres des pucelles. Ess[ais] d[e] Mont[aigne] [II, 12] p. 500.

Elle vous enfantera un fils que vous appellerez Jesus, parce que ce sera lui qui delivrera son peuple de ses pechés. Cet ange dit aussi à Marie: ne craignez point, parce que vous avez trouvé grace devant Dieu; je vous declare que vous concevrez dans votre sein, et que vous enfanterez un fils, que vous nommerez Jesus; il sera grand, et sera appelé le Fils du Très Haut; le Seig^r Dieu lui donnera le trosne de David son pere, il regnera à jamais dans la maison de Jacob, et son regne n'aura point de fin, et regni eius non erit finis, Mat., 1.20; Luc., 1.32.

Jesus commença à prescher, et à dire: Faites penitence, car le royaume du ciel approche, Mat., 4.7. Ne vous mettez pas en peine, disoit-il à ses disciples, et ne dittes pas « que mangerons nous, ou que boirons nous, et de quoi serons nous vestus ? » car notre Pere celeste sçait que toutes ces choses vous sont necessaires, cherchez donc premierement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroist, Mat., 6.33. Demandez, disoit-il à ses disciples, et il vous sera donné, cherchez et vous trouverez, et l'on ouvre la porte à celui qui frappe à la porte. Qui est celui d'entre vous, disoit-il au peuple, qui donne une pierre à son fils lorsqu'il lui demande du pain, ou s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? Que si vous autres, qui etes mauvais, continüe-t'il, vous sçavez neantmoins bien donner de bonnes choses à vos enfans, combien / plus votre Pere celeste qui est dans le ciel, donnera-t'il des vrais biens à ceux qui les lui demanderont (Mat., 7.7). Aux lieux où vous irez, disoit-il à ses apotres, preschez que le royaume du ciel est proche, rendez la santé aux malades, resuscitez les morts, guerissez les lepreux, chassez les demons, Mat., 10.8.

Le Fils de l'Homme, disoit-il, en parlant de lui-même, enverra ses anges, qui enleveront hors de son royaume tous les scandaleux et tous ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise de feu où il y aura des pleurs, et des grincemens de dents. Alors, disoit-il, les justes luiront comme le soleil dans la royaume de leur Pere, Mat., 13.4. Et moi, disoit-il à son apotre Pierre, je vous dis que

vous êtes Pierre et que sur cette pierre j'édifierai mon Eglise, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle; je vous donnerai, lui dit-il, les clefs du royaume du ciel, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel (Mat., 16.18).

[* A partir de ce passage, les pages suivantes de ce chapitre portent l'inscription suivante en marge: TOUTES CES BELLES PROMESSES ET PROPHÉTIES SE TROUVENT MANIFESTEMENT VAINES, FAUSSES ET TROMPEUSES.] *Le Fils de l'Homme, disoit-il, viendra avec ses anges dans la gloire de son Père, et alors il rendra à un chacun selon ses œuvres, Mat., 16.28. Je vous dis en vérité, disoit-il à ses disciples, qu'entre ceux qui sont ici, il y en a quelqu'uns qui ne mourront point qu'ils n'aient vus venir le Fils de l'Homme dans son règne, ibid. Lorsqu'il y a en quelque lieu deux ou trois personnes assemblé[e]s en mon nom, disoit-il, je suis là au milieu d'eux. Je vous dis en vérité, disoit-il à ses apôtres, qu'au jour de la régénération, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le trône de sa majesté, vous qui m'avez suivis, vous serez aussi assis sur douze trônes, pour juger les douze tribus d'Israël; et quiconque aura quitté pour l'amour de moi sa maison ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, et ses enfants, ou ses terres, il en recevra cent fois autant en cette vie, et aura la vie éternelle, Mat., 19.28.*

Vous sçavez, disoit-il à ses apôtres, que les rois et les princes des nations dominant sur elles, et que les grands les traitent avec autorité; pour vous autres, leur disoit-il, vous n'en userez pas de même, mais celui d'entre vous qui voudra être le plus grand, qu'il soit votre serviteur et que celui qui voudra être le premier parmi vous, qu'il soit le dernier, et le serviteur de tous, Mat., 20.25. Plusieurs disoit-il, viendront en mon nom, qui diront: « je suis le Christ », et qui séduiront beaucoup de personnes... Il s'élèvera aussi, disoit-il, plusieurs faux prophètes qui séduiront beaucoup de gens, et parce que l'iniquité sera augmentée, la charité de plusieurs se refroidira... Cet Evangile du royaume sera prêché dans toute la terre pour servir /83/ de témoignage aux nations et alors la fin viendra... L'affliction de ce temps-là, disoit-il, sera si grande que depuis le commencement du monde, il n'y en aura point eu, et n'y en aura jamais de semblable. En ce temps-là, il s'élèvera des faux Christs, et des faux prophètes, qui feront de si grands miracles et de si grands prodiges que les élus même, s'il se pouvoit, en seroient séduits. Aussitôt après ces jours-là, continuë-

t'il, le soleil deviendra obscur, la lune ne rendra point de lumiere, les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées; en ce moment toutes les tribus de la terre deploreront leur malheur, elles verront venir le Fils de l'Homme dans les nues du ciel avec une grande puissance et une grande majesté; il enverra ses anges qui, avec le son puissant de leurs trompettes, assembleront tous ses élus depuis les quatre coins du monde, et depuis une extrémité du ciel jusques à l'autre. Lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez, leur disoit-il, que le Fils de l'Homme est proche, et qu'il est à la porte, et que votre redemption est proche, car je vous dis en verité, poursuit-il, que cette generation-ci ne passera pas, que toutes ces choses n'arrivent; le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point sans avoir leur effet. Pour ce qui est du jour et du moment que cela arrivera, personne ne le scait, non pas même les anges du ciel, il n'y a que mon Pere seul qui le sache, Mat., 24.

Voila, disoit-il apres sa pretendüe resurrection, que je serai tousjours avec vous jusques à la fin du siecle, Mat., 28.20. Tout ce que vous demanderez avec foi dans la priere, il vous sera accordé, disoit-il à ses disciples. Aiez la foy en Dieu, leur disoit-il, car je vous dis en verité, que quiconque dira à cette montagne: « oste toy de là, et te jette dans la mer », pourvû qu'il n'hesite point dans son cœur, mais qu'il croye que tout ce qu'il commandera sera fait, il lui sera accordé. Ce pourquoi je vous dis, continue-t'il, que quoi que ce soit, que vous demandiez dans la priere avec foy, vous l'obtiendrez, Mat., 17.20 et [Mar.,] 11.23.

La foy de ceux qui croiront en moi, disoit-il, sera suivie de tous ces miracles-ci; ils chasseront les demons en mon nom, ils parleront des langues qui leur seront inconnues, ils toucheront les serpens sans peril, et s'ils boivent du poison, ils n'en recevront aucun mal, et en imposant les mains, aux malades, ils leur rendront la santé, Mar., 16.17.

Marie, mere de Jesus, dit par un transport de joye: Mon âme glorifie le Seigi', car il a déployé la puissance de son bras, et a dissipé les desseins que les hommes superbes formoient dans leur cœur. Il a fait tomber les monarques de leurs trosnes, et a élevé les petits; il a comblé de biens ceux qui étoient pressés de la faim, et a réduit / à la disette ceux qui vivoient dans l'abondance; il a pris en sa protection

Israel, son serviteur, se souvenant de sa miséricorde, ainsi qu'il l'a promi[s] à nos peres, à Abraham et à toute sa posterité pour jamais, Luc., 1.53.

Benit soit le Seigneur Dieu d'Israel, de ce qu'il est venu visiter, et rechercher son peuple, et qu'il nous a suscité un puissant sauveur dans la maison de son serviteur David, ainsi qu'il l'avoit promis par la bouche de ses saints prophetes, qui ont vecus dans les siecles passés, pour nous delivrer de la puissance de nos ennemis, et de la main de tous ceux qui nous haïssent, affin d'exercer sa miséricorde envers nos peres et de se souvenir de sa sainte Alliance, selon le serment qu'il en avoit fait à notre pere Abraham, qu'il nous feroit cette grace, qu'étans delivrés de la main de nos ennemis, nous le servirions sans crainte, marchans devant lui dans la sainteté et dans la justice tous les jours de notre vie, Luc 1.67.

Or il y avoit en ce tems-là dans Jerusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Simeon, qui attendoit la consolation d'Israel, et à qui le S^t Esprit qui étoit en lui, avoit revelé qu'il verroit le Christ du Seig^f avant que de mourir; il vint donc au temple par l'inspiration du S^t Esprit, lorsque le pere et la mere de l'enfant Jesus l'y porterent, pour accomplir à son égard ce qui étoit prescrit par la loy, et il le prit entre ses bras et benit Dieu en disant: *Maintenant, Seig^f! vous permettrez à votre serviteur de mourir en paix, selon votre parole puisque j'ai vû de mes yeux le Sauveur, que vous avez donné, et que vous avez destiné pour être decouvert à toutes les nations, et pour etre la lumiere, qui doit éclairer les gentils et être la gloire de votre peuple d'Israel. Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis lux Israel (Luc., 2.25).*

Mon Pere m'a donné toutes choses, disoit J[esus] Ch[rist] à ses disciples, Luc., 10.22. Lorsque l'on vous livera devant les roys, et devant les gouverneurs ou devant les juges, ne pensez point, leur disoit-il, à ce que vous aurez à dire, ni comment vous le direz, ne vous mettez pas en peine de cela, parce qu'à l'heure même Dieu vous inspirera ce que vous devez dire, car ce ne sera pas vous qui parlerez, leur disoit-il, mais ce sera l'esprit de votre Pere qui parlera en vous, Mat., 10.19. Je vous prepare mon Roiaume, leur disoit-il, comme mon Pere me l'a préparé, affin que vous y mangiez et buviez à ma table, et que vous y soiez assis sur des trosnes pour etre les juges des douze tribus d'Israel, Luc., 22.

Il est dit dans l'Evangile de s^t Jean que Jesus Ch[rist] a donné à ceux qui l'ont reçûs, le pouvoir ou la puissance de devenir les enfans de Dieu, à tous ceux, qui croient en lui, *qui ne sont point, dit-il, nais du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, /84/ mais qui sont nais de Dieu, Joun., 1.9. En verité, en verité, disoit Jesus Ch[rist], je vous dis que vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu qui monteront et qui descendront sur le Fils de l'Homme, Joun., 1.51. L'heure viendra, disoit-il, et elle est desjà venüe, que vous n'adorerez plus mon Pere sur cette montagne, ni à Jerusalem, Joun., 4.21. En verité, en verité, disoit-il, je vous dis que qui écoute ma parole et croit en celui qui m'a envoié, a la vie éternelle; il ne sera pas condamné, mais il est passé de la mort à la vie. En verité, en verité, continuoit-il, je vous dis que l'heure viendra, et qu'elle est même desjà venue, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et que ceux qui l'entendront, auront la vie; ne vous en étonnez pas, leur disoit-il, car l'heure viendra, que tous ceux qui sont dans le tombeau, entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui auront faits le bien resusciteront pour posséder la vie, et ceux qui auront faits le mal, resusciteront pour leur condamnation, Joan., 5.25.*

La volonté de mon Pere, qui m'a envoié, disoit-il, est que quiconque connoit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle; et je le resusciterai au dernier jour. En verité, en verité, adjoutoit-il, je vous dis, que celui qui croit en moy, a la vie éternelle. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle, je suis, disoit-il, le pain de vie, Joun., 6.41. Au dernier jour de la grande feste, Jesus se tenant debout au milieu de la place, il crioit tout haut: Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi, et qu'il boive, il sortira des fleuves d'eau vive des entrailles de ceux qui croiront en moi, Joun., 7.37. Je suis la lumière du monde, disoit-il, celui qui me suit ne marche point dans les tenebres mais il aura la lumiere de vie, Joan., 8.12.

Moy et mon Pere nous ne sommes qu'un, disoit-il, Joan., 10.30; je suis la resurrection, et la vie, disoit-il, celui qui croit en moi vivra quoiqu'il soit mort, et quiconque vit, et croit en moi ne mourra jamais, Joun., 21.25. En verité, en verité, disoit-il, je vous dis que si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais, Joan., 8.51. En verité, en verité, disoit-il encore à ses disciples, vous pleurerez et vous gemirez et le monde se resjouira, vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se

changera en joye; vous etes maintenant dans l'affliction, mais je vous recevrai encore, et votre cœur se resjouira et personne ne vous ravira uotre joye, Joun., 16, 20. Lorsque je serai élevé de terre, disoit-il, j 'attirerai toutes choses à moi, Joan., 12.32. Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder ainsi en haut, ce Jesus, qui du milieu de vous a été élevé dans le ciel ? [Il] en descendra de la même maniere, que vous l'y avez vus monter, Act., 1.21.

Nous aussi, disoient les apotres aux peuples, nous uous annoncons l'effet de la promesse, qui a été faite à nos peres, c'est à nous qui sommes / leurs enfans, que Dieu en a fait voir l'événement, en resuscitans Jesus, Act., 13.32. Ainsi que la mort est venue par un homme, de même la resurrection viendra par un homme, et comme tous meurent en Adam, aussi tous revivront en Jesus Ch[rist], chaque'un paroitra en son rang, Jesus Ch[rist] le premier, ensuite ceux qui sont à lui; et la fin viendra, lorsque Jesus Ch[rist] aura mis son royaume entre les mains de Dieu son Pere, lorsqu'il aura fait cesser toute principauté, toute puissance et toutes vertus, car il doit regner, jusques à ce que tous ses ennemis aient été reduits sous ses pieds, par l'ordre de son Pere, 1 Cor., 15.21.

Je vous decouvre un mistere, disoit s^t Paul, qui est que nous resusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés, en un instant, en un clin d'ceil, au son de la derniere trompette; car une trompette sonnera, dit-il, alors tous les morts resusciteront pour etre immortels, et c'est alors que nous serons changés, car ce corp[s] mortel, et corruptible doit etre revestu d'immortalité et lorsqu'il en sera revestus, la mort sera detruite sans ressource, 1 Cor., 19.50. Si quelqu'un, dit cet apotre, est en Jesus Ch[rist], il est une nouvelle creature; tout ce qui étoit de l'ancien est passé, tout a été rendu nouveau, et tout en vient de Dieu, qui nous a reconcilié à lui par Jesus Ch[rist], car Dieu étoit en Jesus Ch[rist], reconcilians avec lui le monde et n'imputans pas aux hommes leurs pechés, 2 Cor., 5.19.

Il n'y a plus de Juif, dit-il, ni de Grec, ni de libre, ni d'esclave, d'homme ni de femme, mais vous êtes tous un corp[s] en Jesus Christ; que si vous êtes en Jesus Ch[rist], vous êtes donc les enfans d'Abraham et les heritiers selon la promesse, Gal., 3.29. Jesus Ch[rist] a donné ses graces, pour etre les uns apotres, les autres prophetes, les autres évangelistes, les autres pasteurs, et docteurs, affin de rendre les

saints parfaits, jusques à ce que nous soions tous parvenus à l'unité de la foy, et la connoissance du Fils de Dieu, Ephes., 4.13.

Le Seig^r, dit l'apotre s^t Pierre, ne tarde point l'effet de ses promesses, comme quelques-uns se l'imaginent, mais il attend avec patience pour l'amour de vous, voulans qu'aucuns ne perissent, mais que tous se convertissent à lui par la penitence, 2 Pet., 3.9. Or le jour du Seig^r, dit-il, [il] viendra comme un larron, quand on n'y pensera pas, alors, dit-il, les cieux passeront avec grande impetuosité, l'ardeur du feu fera fondre les élemens, la terre et les ourages qu'elle contient brusleront... Nous esperons aussi, dit-il, selon ses promesses, des nouveaux cieux et une nouvelle terre dans lesquels la justice habitera, 2 Pet., 3.10.

Celui qui croit au Fils de Dieu, dit l'apotre s^t Jean, a dans soi-même le temoignage de Dieu; ce temoignage consiste en ce que Dieu /85/ nous a donné la vie éternelle, et cette vie est en son Fils; celui qui a le Fils, a la vie, et celui qui n'a pas le Fils, n'a point la vie. Il y en a trois, dit-il, dans le ciel, qui rendent temoignage que Jesus Christ est la verité, le Pere, le Verbe, et le S^t Esprit, et ces trois sont une même chose; et trois rendent le même temoignage dans la terre, l'esprit, l'eau et le sang, et ces trois sont une même chose, I Joan., 5.7,11, 12.

[* A partir de ce passage, les pages suivantes portent l'inscription suivante en marge: TOUTES CES PROMESSES, VISIONS ET PROPHETIES SE TROUVENT MANIFESTEMENT FAUSSES ET TROMPEUSES.] *Toutes choses, dit s^t Paul, leur sont arrivées (sçavoir aux Juifs) pour estre la figure de ce qui se devoit passer parmi nous, qui nous trouvons à la fin des siecles, 1 Cor., 10.11. La patience vous est necessaire, disoit-il, affin que vous jouissiez de l'effet des promesses de Dieu; encore un peu de tems, adjoute-t'il, celui qui doit venir, viendra, et il ne tardera point, Heb., 10.37.*

L'Apocalypse ou la vision de Jesus Christ, qu'il a recue de Dieu pour decouvrir à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt, car le tems est proche; voici, dit-il, que je viendrai bientôt, tenez bien ce que vous avez, de peur que votre couronne ne soit donné à un autre, Apoc., 1.1 et 3.11. Les quatre animaux et les vingt quatre viellards se prosternerent devant l'agneau, aians chaqu'un des harpes, et des vases d'or pleins de parfums, qui sont les prieres des saints, et ils chantoient un cantique nouveau en

disans: Seig', vous etes digne de recevoir le livre, et d'en ouvrir les sçaux, parce que vous avez souffert la mort et que uous nous avez rachetez pour Dieu, par votre sang de toutes tribus, de toutes langues, de tous peuples et de toutes nations, et nous avez rendus roys et prêtres pour notre Dieu, et que nous regnerons sur la terre, Apoc., 5.9.

L'ange jura par celui qui vit dans les siecles, qu'il n'y auroit plus de tems, Apoc., 17.5. Le septieme ange sonna la trompette, et l'on entendit dans le ciel des voix puissantes, qui dirent: « le royaume de ce monde est acquis à notre Seigneur, et à son Christ; il regnera dans les siecles des siecles », Apoc., 11.15.

Je vis encore une beste qui montoit de la terre et qui avoit deux cornes semblables à celles de l'agneau, mais qui parloit comme le dragon; elle exerça toute la puissance de la premiere beste en sa presence, et elle fit que la terre et ses habitans adorerent la premiere beste dont la blessure mortelle avoit été guerie. Les prodiges qu'elle fit furent si grands, qu'elle fit même descendre le feu du ciel sur la terre, devant les yeux des hommes; elle seduisoit les habitans de la terre par les prodiges, qu'elle reçut pouvoir de faire en presence de la beste, ordonnans aux habitans de la terre d'ériger une image à la beste, qui n'étoit pas morte du coup d'épée qu'elle avoit reçu; il lui fut même donné pouvoir de faire respirer l'image de la beste, et de donner la parole à cette image et de faire condamner à la mort tous ceux, qui n'adoreroient pas l'image de la beste, Apoc., 13.11.

/ [Cette page porte l'inscription suivante en marge: TOUTES CES VISIONS NE SONT QUE DES ILLUSIONS VAINES ET TROMPEUSES.] Alors je vis un nouveau ciel, et une nouvelle terre, car le premier ciel et la premiere terre avoient disparut, et il n'y avoit plus de mer; je vis la ville sainte, la nouvelle Jerusalem qui venoit de Dieu et descendit du ciel, étant ornée, et préparée comme une épouse, qui s'est préparée pour recevoir son époux; en même tems j'entendis venir du trosne une voix forte, qui disoit: « C'est ici le tabernacle où Dieu demeurera avec les hommes; ils seront son peuple et Dieu lui-même sera leur Dieu; Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux, il n'y aura plus de mort, ni de gemissement, ni de cris, ni de douleurs, parce que ce qui étoit autres fois, sera passé ». Alors celui qui était assis sur le trosne, dit: « Je m'en vais faire toutes choses nouvelles », et il me dit: « écrivez, ces paroles sont*

très fidelles, et très véritables: l'ange me transporta en esprit, et me fit voir la ville sainte de Jerusalem, qui descendoit du ciel, et venoit de Dieu; elle étoit vestue de la clareté de Dieu, et sa lumière étoit semblable à une pierre précieuse, à une pierre de jaspe transparente comme le crystal; les murailles étoient basties de pierres de jaspe, la ville même étoit d'or pur, les douze portes étoient douze perles, la place de la ville étoit d'or pur; au reste je ne vis point de temple dans la ville, parce que le Seigneur Dieu tout puissant en étoit le temple, Apoc., 21.

L'ange me montra aussi un fleuve d'eau vive, qui sortoit du trosne de Dieu et de l'agneau; au milieu de la place de la ville étoit l'arbre de vie qui portoit douze fruits, et qui rendoit son fruit chaque mois, et les feuilles de l'arbre servoient pour guerir les nations; il n'y aura plus là aucune malediction, mais le trosne de Dieu et de l'agneau y sera, et ses serviteurs le serviront, ils verront son visage, et ils auront son nom écrit sur leur front; il n'y aura plus de nuit, et ils n'auront pas besoin de lumière de lampe, ni de celle du soleil, parce que le Seig' les éclairera, et ils regneront dans les siècles des siècles. Moi Jesus, j'ai envoie mon ange pour vous rendre temoignage de ces choses, dans les églises. C'est moi qui suis sortis de la racine du sang de David, qui suis l'étoile luisante, qui paroît le matin (Apoc., 22.16). Et plusieurs autres semblables visions vaines, revelations fausses, propheties, ou promesses trompeuses, qui se trouvent dans les pretendus saints et sacrés Livres de ce qu'ils appellent le Nouveau Testament et qu'il seroit trop long de rapporter ici.

Or il n'y a pas une de ces pretendues propheties, visions, revelations ou promesses, qui ne se trouve absolument fausse, ou vaine, ou même ridicule et absurde, et il est facile d'en faire voir clairement la vanité et la fausseté.

1° Il est dit que le Christ c'est-à-dire que Jesus Christ fils /86/ de Marie delivrera son peuple de ses pechés; on ne voit dans aucun peuple aucune marque de cette pretendue delivrance, puisqu'ils ont tousjours été et qu'ils sont encore maintenant, aussi sujet à toutes sortes de vices et de pechés, et aussi esclaves de leurs mauvaises passions que le seroient aucun autre peuple et qu'ils ne sont pas moins vicieux qu'ils pourroient l'avoir été avant cette pretendue delivrance et avant la venüe de leur pretendu redempteur ou sauveur; et en ce sens il est évident qu'ils ne sont poin[t] delivrés de leurs vices et de leurs pechés, et par consequent il est évident que cette

promesse ou prophétie est fautive, puisqu'elle ne se trouve pas véritablement accomplie; si on dit que cette délivrance ne s'entend pas ainsi, mais qu'elle s'entend seulement de la délivrance des peines et des châtimens éternels que les hommes méritoient et auroient mérité par leurs péchés, et que Jésus Ch[rist] les auroit effectivement délivré de cette peine par les mérites de sa mort et de sa passion. A cela je répond[s]: premièrement, que cette interprétation de la prétendue délivrance des péchés ne convient pas et ne s'accorde pas avec ce que les anciens prophètes en ont dits, lorsqu'ils ont parlés de cette prétendue délivrance, car ils ont dit clairement et expressement qu'ils seroient tous loués et netoies de toutes les ordures et de toutes les souillures de leurs péchés, ils ont dits qu'ils seroient tous saints et san[c]tifiés, qu'ils ne nueroient plus les uns, les autres, qu'ils ne commettraient plus d'iniquités, qu'ils ne proféreroient plus de mensonge et qu'il ne se trouveroit plus de langues trompeuses dans leur bouche... etc. Mais qu'ils aimeront tous le Seig^r de tout leur cœur et qu'ils marcheront tous fidelement dans la voye de ses commandemens. Et enfin qu'il n'y auroit aucun impur, ni aucun méchant parmi eux.

Cela étant, il est évident que nos christicoles, qui se disent les rachetés du Seigneur leur Dieu, devroient tous être des saints, et des san[c]tifiés, *sanctificatis in Christo Jesu vocatis sanctis*, ils devroient tous être exempts de vices et de péchés, ils ne devroient se faire aucun tort, ni aucun mal les uns autres, il ne devroit y avoir aucun impur, ni aucune langue trompeuse parmi eux, et enfin ils devroient tous marcher fidelement dans la voie des commandemens de leur Dieu et devroient l'aimer de tout leur cœur, etc. Mais autant qu'il est certain et évident que cela n'est pas et qu'il s'en faut même beaucoup que cela ne soit ainsi; autant il est certain et évident que la susdite promesse ou prophétie touchant cette prétendue deli / vrance des péchés est fautive et par conséquent vaine. 2° Je dis que si cette prétendue délivrance devoit seulement s'entendre de la délivrance des peines éternelles dues aux péchés, et non pas de la délivrance actuelle des vices et des péchés mêmes. La prophétie ou promesse touchant cette délivrance, ne devroit donc pas dire que Jésus Christ délivreroit son peuple de ses péchés, mais qu'il le délivreroit seulement des châtimens et des peines qu'ils auroient mérités ou qu'ils mériteroient dans la suite pour leurs péchés. Quand quelque seigneur, par exemple voudroit ou auroit voulu racheter du supplice de la mort quelques criminels qui auroient véritablement mérités la mort, on ne parleroit, ce semble, pas juste, si on disoit que ce seig^r les auroit

delivrés de leurs vices et de leurs mechancetés, puisque leurs vices et que leurs mechancetés pourroient encore leur demeurer; mais bien diroit-on qu'il les auroit delivré de la potence ou de la roüe, s'ils l'avoient merités, parce qu'ils auroient effectivement été pendus ou rotés, s'il ne les avoit pas racheté ainsi.

Pareillement ce ne seroit point parler juste que de dire que Jesus Ch[rist] delivreroit son peuple de ses pechés, s'il devoit les laisser tousjours dans leurs vices et dans leurs pechés, et s'il devoit seulement les racheter de la peine éternelle qu'ils auroient merités par leurs pechés, car ce n'est pas veritablement delivrer quelqu'un d'un vice que de le delivrer seulement de la peine qu'il auroit merité par son vice. Quand un medecin guerit de maladie ceux qui avoient des fievres, ou des pleuresies et qu'ils s'en trouvent tout à fait quittes, on peut veritablement dire qu'il les a delivré[s] de leurs fievres ou de leurs pleuresies; mais il est seur aussi que tant qu'ils ne sont point quittes de leurs maladies, on ne pourroit pas veritablement dire qu'il les auroit delivré de leurs fievres et de leurs pleuresies puisqu'ils les auroient encore. De même aussi, tant que les hommes sont ou seront sujets, comme ils sont, à leurs vices et à leurs pechés, on ne peut pas veritablement dire qu'ils en soient delivrés, et par consequent la prophetie ou promesse qui dit que Jesus Ch[rist] delivrera son peuple de ses pechés, ne se trouvant pas veritable, elle est évidemment fausse, ou il faut attendre un autre Christ, pour voir s'il delivrera plus veritablement les hommes, de leurs vices et de leurs pechés. Il seroit fort à souhaiter qu'il en vienne effectivement un qui puisse faire aux hommes un aussi grand bien que seroit celui-là, car ils en auroient grand besoin, aussi bien que /87/ d'un puissant redempteur qui puisse les delivrer du joug tyrannique des grands de la terre et de l'esclavage de toutes les vaines et folles superstitions des religions. Et ce qui confirme que cette pretendue delivrance des pechés se doit entendre ainsi, c'est qu'il est dit en plusieurs autres semblables promesses, ou propheties, qu'ils seroient tous saints et qu'il n'y en aura aucun d'eux qui commettra l'iniquité, ni qui dira aucun mensonge; voiez les passages de leurs Ecritures saintes que j'ai allégué ci dessus feuil ... et suivans.

D'aillieurs, si ce pretendu divin sauveur avoit voulu faire aux hommes la grace de les delivrer de leurs pechés, comme nos christicoles l'entendent, il les auroit en même tems rendu aussi tous sages et parfaits; et il n'est pas à croire qu'il auroit voulu les laisser tousjours aussi esclaves et aussi coupables de leurs vices et de leurs pechés

qu'ils l'étoient auparavant, mais [il] les auroit effectivement delivrés de toutes ces mechantes maladies et les auroit rendu[s] sains et saufs, sans quoy cette pretendüe delivrance de leurs pechés, ne leur auroit de rien servi, puisqu'ils auroient tousjours demeurés aussi esclaves et aussi coupables de leurs vices et de leurs pechés qu'ils l'étoient auparavant.

Or les premiers chrétiens ne pretendoient pas cela, ils croioient bien veritablement être delivrés et netoiés de toutes ordures de peché et être entierement purs et saints; ce pourquoi aussi ils se qualifioient de saints, de san[c]tifiés et de bien aimés de Dieu, *Omnibus qui sunt Romae dilectis Dei vocatis, sanctis (Rom., 1.7). Sanctificatis in Christo Jesu, vocatis sanclis (1 Cor., 1.2). Ecclesiae Dei quae est Corinthi cum omnibus sanctis qui sunt in Achaia (2 Cor., 1.1). Omnibus sanctis qui sunt Ephesi (Ephes., 1.1). Omnibus sanctis in Christo Jesu qui sunt Philippis (Phil., 1.1). Christus dilexit ecclesiam, non habentem maculam aut rugam aut aliquid hujusmodi, sed ut sancta et immaculata (Ephes., 5.27)*. C'est-à-dire, comme dit s^t Paul, que J[esus] C[hrist] a aimé son Eglise, s'étant lui-même livré pour elle, affin de la santifier, en la purifiant par l'eau du bateme, avec la parole de vie, et de se la rendre glorieuse, sans tache et sans ride, et sans qu'elle ait aucun autre deffaut semblable, mais au contraire, qu'elle soit sainte et sans souïllure. Ce qui fait manifestement voir que tous nos christicoles devroient veritablement être tous saints, tous purs et sans aucune tache de peché, et c'est ainsi que leur pretendu divin sauveur les auroit dû delivrer de leurs pechés; ce qui est cepandant manifestement faux, et partant la susdite promesse et prophetie se trouve manifestement vaine et fausse. 3^o Il n'est pas vrai que le pretendu Christ ai[t] veritablement delivré les hommes / de la peine éternelle qu'ils auroient merités par leurs pechés, puisque, selon le dire même de nos christicoles il y auroit tous les jours presque une infinité d'âmes, et même des leurs, qui tomberoient malheureusement dans les flammes éternelles de l'enfer, pour y souffrir à tout jamais la peine de leurs pechés. Car ils tiennent pour certain que tous ceux qui meurent dans l'état du peché mortel, comme ils l'appellent, seront éternellement reprouvés et malheureux dans les flammes de l'enfer, et comme il est certain qu'il y en a beaucoup plus de mechans que de bons, et beaucoup plus, selon nos christicoles, qui meurent dans le peché mortel que ceux qui meurent dans la bonne grace de leur Dieu, il s'ensuit de leur propre doctrine qu'il y en auroit incomparablement plus qui ne seroient pas delivrés de la peine due à leurs pechés

que de ceux qui en seroient veritablement delivrés. Et c'est sans doute ce que le pretendu sauveur J[eus] Ch[rist] vouloit lui-même faire entendre à ses disciples, lorsqu'il leur disoit qu'il y en auroit beaucoup d'appelés, mais qu'il y en auroit peu d'eleûs, c'est-à-dire peu de delivrés et peu de sauvés (*Mat.*, 22.14). Ce qui auroit assés de raport à ce qu'auroit été pedit de ce Christ, par le bon homme Simeon le Juste, lorsqu'il dit de lui, étant encore dans sa premiere enfance, qu'il seroit quelques jours en butte à la contradiction des hommes, et qu'il seroit la cause de la ruine, aussi bien que du salut de plusieurs en Israel, *Ecce positus est hic in ruinam, et in resurrectionem multorum in Israel: et in signum, cui contradicetur* (*Luc.*, 2.34) et suivant cela il y auroit autant de raison de dire qu'il seroit venu pour perdre les hommes, que de dire qu'il seroit venu pour les sauver; c'est ce que nos christicoles ne voudroient cependant pas dire.

Mais si, selon eux mêmes, il y en a si peu de delivrés c'est-à-dire si peu de delivrés de la damnation éternelle qu'ils auroient merité[e] par leurs pechés, il n'étoit donc pas vrai de dire qu'il delivreroit son peuple de ses pechés, c'est-à-dire de la peine éternelle qu'ils auroient merités par leurs pechés, à moins que nos christicoles ne veuillent entendre par son peuple, seulement ce peu d'eleus qu'ils pretendroient être par lui delivrés, ce qui ne peut s'entendre ainsi; car ce peu de personnes-là, en comparaison de tout un peuple, ne sont pas et ne doivent pas être appellés le peuple; car comme peu est réputé comme rien en comparaison de beaucoup, c'est le plus grand nombre ou la plus grande partie, qui donne la denomination à une chose. Une douzaine ou deux douzaines par exemple d'Espagnols, ou de François, ne sont pas le peuple francois, ni le peuple espagnol. Et si une armée, par exemple de cent, ou six vingt mil hommes, étoit faite /88/ prisonniere de guerre par une plus forte et plus puissante armée d'ennemis; et si le roy ou le chef de cette armée prisonniere rachetoit seulement quelques hommes de son armée, comme par exemple dix ou douze soldats, ou officiers, en paians leurs rançons, et que tous les autres demeurassent tousjours prisonniers de guerre, on ne diroit pas pour cela qu'il auroit delivré ou racheté son armée, et il seroit faux et même ridicule de dire qu'il l'auroit racheté et delivré, s'il n'en delivroit qu'un si petit nombre d'hommes. Pareillement donc, il seroit faux et ridicule aussi de dire que Jesus Ch[rist] auroit delivré son peuple de la damnation éternelle, s'il n'y en avoit seulement que quelques-uns, qui en fussent delivrés par son moien. Encore nos christicoles, tous tant qu'ils sont, ne sçauroient-ils

montrer ni faire voir qu'il y en ait seulement un qui jouisse véritablement du bienfait de cette prétendue délivrance, car, comme la prétendue peine éternelle ne se voit point, et que la prétendue délivrance n'est qu'imaginaire et qu'elle n'est aucunement visible ni sensible, ils ne sauraient faire voir qu'il y ait seulement une âme ou une personne qui soit véritablement délivrée, ni même aucune seule qui soit véritablement condamnée à souffrir les prétendues peines éternelles de cet enfer.

Dire à cette occasion-ci, comme font ordinairement nos chresticoles, qu'il ne faut point chercher, ni demander des preuves, ni des témoignages visibles ou sensibles des choses de la foy, et qu'il faut le croire aveuglement, sans les voir, sous prétexte qu'elles ne laisseroient pas que d'être très véritables et très certaines en elles-mêmes, quoique l'on n'en puisse donner aucune preuve, ni aucun témoignage visible et sensible; c'est une foible raison et qui est entièrement vaine, puisque ce seroit vouloir poser pour fondement de certitude, un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures; car il est visible qu'il n'y auroit aucune erreur, aucune illusion, ni aucune imposture, que l'on ne pourroit prétendre de voir, croire ou faire croire, sous ce prétendu prétexte de foy divine, s'il falloit y avoir aucun égard. Or il est évident, comme j'ai dit ci-devant, qu'un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures, comme celui-là, ne peut servir de fondement pour établir, ni pour éclaircir aucune vérité, et par conséquent ne peut servir pour maintenir ni pour prouver qu'il y ait seulement un seul homme, qui jouisse véritablement du prétendu bienfait de cette prétendue délivrance, qui n'est bien certainement qu'une délivrance imaginaire et une redemption imaginaire.

Pareillement, il ne serviroit de rien à nos chresticoles de dire, comme ils font encore, que leur divin Jesus Ch[r]ist auroit véritablement satisfait à Dieu pour tous les péchés des hommes et que s'ils ne sont / pas tous effectivement délivrés de la peine et de la damnation éternelle, ce n'est pas la faute de leur redempteur, mais la faute même des hommes pecheurs qui s'abandonnent volontairement aux vices et qui meurent dans leurs péchés, sans vouloir se convertir à Dieu et sans vouloir faire des fruits dignes de penitence, étant absolument nécessaire, comme ils disent, de vivre dans la vertu, ou de faire une digne penitence de ses péchés et de mourir dans la grace de Dieu, pour jouir du bienfait de la délivrance, ou de la redemption de Jesus Ch[r]ist. Il ne leur serviroit de rien, dis-je, d'alleguer ces raisons, parce que si cela

étoit comme ils le disent, ce seroit, 1^o une injustice manifeste du coté de Dieu, s'il punissoit encore dans aucun homme des pechés pour lesquels il auroit desjà reçüe une entiere satisfaction. Car de même que ce seroit une injustice dans un creancier de faire paier à son debiteur une dette pour laquelle son ami auroit desjà satisfait pour lui, en paiant à ce creancier tout ce que ce debiteur pouvoit lui devoir, de même ce seroit manifestement une injustice et une espece de cruauté dans un Dieu de vouloir encore severement punir dans des hommes par des supplices effroiables et éternels, des pechés pour lesquels son divin Christ auroit desjà entierement satisfait, car ce seroit vouloir exiger deux satisfactions entieres pour les mêmes offenses, ce qui ne conviendrait nullement à la justice, ni à la bonté d'un Dieu infiniment bon et misericordieux.

2^o S'il falloit, comme disent nos chisticoles, que les hommes vecussent tousjours bien dans la vertu ou qu'ils fassent dignement penitence de leurs pechés avant que de mourir, pour profiter de ce pretendu bienfait de la delivrance ou de la redemption du Christ, il s'ensuivroit que cette pretendüe delivrance ou redemption du Christ, ne dechargeroit de rien les hommes envers Dieu et ne les soulageroit en rien, et par consequent qu'elle auroit été entierement vaine et inutile. C'est de quoi nos chisticoles ne voudroient certainement pas convenir. Cependant cela s'ensuivroit évidament de ce qu'ils disent touchant cette pretendüe application qui se feroit aux hommes du bienfait de leur pretendüe delivrance ou redemption faite par leur Jesus Ch[rist]. Car il est constant et la droite raison nous fait clairement voir qu'un Dieu qui seroit infiniment bon, juste et misericordieux, ne pourroit justement et benignement exiger des hommes qui ne l'auroient pas offensé que ce qu'ils seroient capables de faire pour lui rendre tous les honneurs et tous les devoirs qui lui seroient dûs, comme par exemple de l'aimer, de l'adorer, de le craindre, de le servir et de vivre dans la vertus et d'obeir fidelement à tous ses divins commandemens. Pareillement, la même droite raison /89/ nous fait clairement voir qu'il ne pourroit avec justice exiger des pecheurs qui l'auroient offensés que tout ce qu'ils seroient capables de faire pour satisfaire à leurs pechés, comme par exemple de se convertir à lui de tout leur cœur, lui demander très humblement pardon de leurs fautes; être marris de les avoir commises, haïr et detester leurs vices et leurs pechés, les quitter entierement et en faire dignement penitence en la maniere que Dieu pourroit leur prescrire; et c'est en effet tout ce que l'on pretend que Dieu demandoit dans sa loy; comme il paroît par

les temoignages même de cette loy et par le temoignage de tous les prophetes.

Si donc, disoit Moyses, de la part de Dieu au peuple d'Israel, *si vous écoutez la voix du Seig' votre Dieu, si vous l'aimez de tout votre cœur, et de toute votre ame, et si vous observez fidelement tous ses commandemens, toutes ces benedictions-ci viendront sur vous, et vous accompagneront partout, vous serez benits dans vos villes, et dans vos champs, benits dans vos enfans et dans vos troupeaux, benits dans les fruits de vos terres et de vos jardins, benits dans tout ce que vous ferez et vous entreprendrez... etc.* [Deut., 28.1 et 11.23]. Et à l'égard des pecheurs qui l'auroient offensés, il ne leur demandoit aussi dans cette loy ancienne, avant la venüe de Jesus Ch[rist] et avant qu'il ait fait aucune pretendüe satisfaction pour leurs pechés, il ne leur demandoit dans cette loy, qui étoit neantmoins une loy de rigueur, il ne leur demandoit, dis-je, que la conversion de leur cœur, qu'ils quittassent leurs vices et leurs pechés, qu'ils fassent justice et misericorde à leur prochain et qu'ils observassent fidelement tous les commandemens, promettant, lui Dieu, de faire grace et misericorde à tous ceux, qui se convertiroient à lui de tout leur cœur, qui quitteroient leurs vices et leurs pechés, qui feroient justice et misericorde à leur prochain et qui observeroient fidelement tous ses commandemens, leur promettant même pour lors, de ne plus se souvenir de leurs pechés et de les oublier entierement. *Omnium iniquitatum eius, quas operatus est, non recordabor, Ezech., 18.22.*

Voila, suivant cette loy pretendüe divine, tout ce que Dieu auroit pû exiger des hommes, avant la venüe de J[esus] Ch[rist] et par consequent avant sa pretendüe delivrance, et avant qu'il ait fait aucune pretendüe satisfaction pour leurs pechés, comme nos christicoles le pretendent. Si donc Dieu n'exigeoit que cela des hommes avant / la venue de J[esus] Ch[rist] et qu'il en exige encore autant, ou même davantage depuis la venüe de ce Christ, et depuis qu'il auroit delivré les hommes de leurs pechés et qu'il les auroit racheté comme nos christicoles le pretendent, il est évident que cette pretendüe redemption et que cette pretendüe satisfaction de Jesus Ch[rist] ne dechargeroi[en]t de rien les hommes envers Dieu et ne les soulageroi[en]t de rien, puisqu'ils ne devoient rien moins faire maintenant pour obtenir grace et misericorde que ce qu'ils auroient dû faire avant cette pretendüe delivrance, et qu'avant cette pretendüe delivrance ils auroient aussi facilement, et peut-être même plus facilement qu'après, trouvés grace et misericorde. Je dis qu'ils l'auroient peut-

être trouvés plus facilement avant qu'après, parce que avant cette prétendue délivrance Dieu ne demandoit des pecheurs, comme je viens de dire, qu'une véritable conversion de leur cœur, avec la pratique des bonnes œuvres de justice et de miséricorde, et une fidelle obeissance à ses commandemens, au lieu que depuis cette prétendue délivrance du Christ, les pecheurs seroient obligés, non seulement de faire ce qu'ils auroient dûs faire auparavant, mais outre cela, seroient encore obligés suivant les maximes du christianisme, de renoncer à eux-mêmes, de porter péniblement leur croix, d'aimer leurs ennemis, de pardonner les injures, de faire des grandes penitences et des rigoureuses mortifications de leur chair, ce qu'ils n'auroient pas été obligés de faire avant la prétendue délivrance de leur Christ. Cela étant, il est évident que cette prétendue délivrance ne dechargeroit de rien les hommes et ne les soulageroit en rien, ainsi il est évident qu'elle seroit entierement vaine et inutile, en quel sens qu'on la puisse prendre.

2° Il est dit que Jesus Ch[rist] seroit appelé le Fils du Très Haut, que Dieu lui donneroit le trosne de David, son pere, qu'il regneroit à jamais dans la maison de Jacob et que son regne n'auroit point de fin (*Luc.*, 1.32). Qu'il soit, si on veut, appelé le Fils du Très Haut, passe pour cela, puisque nos christicoles, au moins, le regardent effectivement comme le fils tout puissant d'un Dieu tout puissant, quoiqu'il n'ait été d'ailleurs regardé dans son tems que comme un miserable fanatique. Mais que Dieu lui ait donné le trosne de David, et qu'il regne, ou qu'il ait jamais regné dans la maison de Jacob, c'est-à-dire sur le peuple d'Israel, qui est ici entendu par la maison de Jacob, et que son regne ne doive jamais avoir de fin, c'est ce qui est évidemment faux, car il est constant qu'il n'a /90/ jamais été sur le trosne de David, et qu'il n'a jamais regné sur le peuple juif, qui est le peuple d'Israel, et maintenant nous voions qu'il ne regne aucunement nulle part, à moins que l'on ne veuille prendre le culte et l'adoration que nos christicoles lui rendent pour une espece de regne, et le christianisme pour une espece de royaume; mais en ce sens, il n'y auroit point d'imposteurs, qui ne pourroient se flatter de regner d'une semblable maniere, si on vouloit ajouter foy à leurs impostures et les adorer comme des divinités. D'ailleurs, la promesse ou la prétendue prophétie de l'ange dit clairement et expressement que Dieu donneroit à ce Jesus Christ le trosne de David son pere et qu'il regneroit à jamais dans la maison de Jacob. Or le christianisme n'est pas le trosne de David et n'a jamais été le trosne de David; pareillement, le peuple chretien n'est point la maison

de Jacob et n'a jamais été la maison de Jacob, et ainsi J[esus] Ch[rist] n'ayant jamais eu le trosne de David et n'ayant jamais regné si ce n'est imaginaiement dans la maison de Jacob, il est évident que cette promesse et que cette pretendüe prophetie se trouve entierement fausse.

3° Il est dit que Jesus Ch[rist] seroit comme une lumiere qui éclaireroit les nations et qu'il seroit la gloire du peuple d'Israel, c'est-à-dire du peuple juif (*Luc.*, 2.32). Cette promesse ou cette prophetie est encore absolument fausse, puisqu'il n'a parut dans sa personne que comme un objet de mepris et que sa doctrine, sa vie et sa mort n'ont passé que pour une folie devant les nations et comme un sujet de scandale devant les Juifs. Et si maintenant il est en honneur et en gloire parmi les chrétiens qui l'adorent et qui le reverent, ce n'est point par persuasion, ni par la lumiere de sa doctrine, [ni par] connoissance de verité que cela se fait, mais plutot par seduction de fausseté et par opiniatreté, comme cela [se] fait dans toutes les autres religions; et pour preuve de cela, est que suivant la susditte promesse ou prophetie, il auroit dû également être la gloire du peuple d'Israel, comme la gloire ou la lumiere des nations, qui sont maintenant le peuple chretien. Mais au lieu d'être la gloire du peuple d'Israel, comme il a été predict et promi[s], nous voions manifestement qu'il feroit plutot sa honte et sa confusion, ce qui fait manifestement voir la fausseté de la susditte promesse ou prophetie.

4° Il est dit que Jesus commença à prescher et à dire: *Faites penitence, parce que le royaume du ciel est proche* (*Mat.*, 4.17). Si ce pretendu royaume du ciel eut été veritablement proche comme il le disoit, il y a long tems qu'il auroit dû paroître et qu'il auroit dû être arrivé; / car depuis près de deux mil ans qu'il est promis et qu'il est predict devoir bientôt arriver, si la promesse et la prediction eussent été veritables, il y a long tems que l'on en auroit vû l'accomplissement. Mais comme depuis tant de tems, on [n']en a vu et que l'on n'en voit encore maintenant aucune apparence, c'est une preuve manifeste de la fausseté de la promesse et de la prediction, et il faut être merueilleusement seduits et abusés, aveugles et credules, pour croire encore que ce pretendu royaume doive arriver. Dire, comme font quelques-uns de nos christicoles, que ce royaume du ciel, dont Jesus Ch[rist] parle, n'est autre chose que sa doctrine, et la police ou gouvernement de son Eglise, qui conduisent veritablement les ames au royaume du ciel, c'est une pure illusion, puisqu'il n'y auroit point de peuples, qui ne

pourroient de même appeler leur religion, leur police et leur gouvernement un royaume du ciel, et qu'il n'y auroit point d'imposteurs qui ne pourroient semblablement promettre la venue d'un tel royaume du ciel ? Mais si on sçavoit qu'ils n'entendissent rien autre chose que cela par leur prétendu royaume du ciel, on ne feroit certainement pas grand cas de leurs promesses ni de leurs prétendus royaumes, qui ne seroient bien certainement regardés que comme des royaumes purement imaginaires.

5° Jesus Christ disoit lui-même qu'il ne falloit pas s'inquieter ni se mettre en peine pour le boire ni pour le manger, ni pour les vestemens dont on auroit besoin dans la vie, mais qu'il faut sur cela se reposer entierement sur la providence de son pere celeste, qui nourrit, dit-il, les oiseaux du ciel, quoiqu'ils ne sement point et qu'ils ne fassent point de greniers. Et qui revest les fleurs et les lis des champs, quoi qu'ils ne travaillent point et qu'ils ne filent point, assurant ses disciples que si le pere celeste a tant de soin des oyseaux du ciel et des fleurs des champs, qu'il aura à plus forte raison beaucoup plus de soin des hommes et qu'il ne les laissera pas manquer de rien, pourvû qu'ils cherchent premierement, comme il dit, le royaume du ciel et sa justice (*Mat.*, 6.25). Il feroit certainement beau de voir les hommes se fier à une telle promesse que celle là ! Que deviendroient ils s'ils étoient seulement un an ou deux sans travailler, sans labourer, sans semer, sans moissonner et sans faire de greniers, pour imiter en cela les oiseaux du ciel ? Ils auroient beau ensuite à faire les devots et à chercher pieusement ce prétendu royaume du ciel et sa justice ! Le pere celeste pourvoiroit-il pour cela plus particulièrement à leurs besoins ? /91/ Viendroit-il leur apporter miraculeusement à boire et à manger lorsqu'ils auroient faim et qu'ils auroient soifs ? Et viendroit-il leur apporter miraculeusement des linges et des habits pour se vestir lorsqu'ils en auroient besoin ? Ils auroient beau à invoquer et à reclamer leur pere celeste, quand ils crieront pour lors aussi fort et aussi long temps que faisoient les prophetes de Baal , quand ils invoquoient le secour[s] et l'assistance de leur dieu, il ne seroit certainement pas moins sourds à leurs clameurs que le fut ce dieu aux clameurs de ses prophetes (1 *Reg.*, 18.26). Ce pourquoi aussi on ne voit point de peuples assés sots et non pas même parmi nos christicoles, on n'en voit pas, dis-je, d'assés sots, pour vouloir se fier à une telle promesse, et s'il y a parmi les peuples chretiens ou autres, quelques particuliers, quelques familles ou même quelques communautés de prêtres, de moines ou de moniales, qui ne travaillent

point et qui ne s'occupent qu'au vain culte et service de leurs fausses divinités, c'est qu'ils savent bien qu'il y en a d'autres qui travaillent plus utilement pour eux, sans quoi il faudroit bien qu'ils missent la main à l'œuvre comme les autres.

6° Jesus Christ disoit qu'il n'y avoit qu'à demander qu'on recevoit, qu'il n'y avoit qu'à chercher et qu'on trouveroit, et il assuroit que tout ce qu'on demanderoit à Dieu en son nom, qu'on l'obtiendroit, et que si on avoit seulement la grandeur ou la grosseur d'un grain de senevé de foy, que l'on feroit par une seule parole transporter les montagnes d'un lieu à un autre (*Mat.*, 7.7; *Mar.*, 11.24; *Luc.*, 11.9; *Joan.*, 14.13; *Mat.*, 17.17; *Luc.*, 17.6). Si cette promesse étoit veritable, ou qu'elle dû[t] veritablement avoir son effet, personne, et particulierement personne d'entre nos christicoles, ne devoit jamais manquer de rien de ce qui lui seroit necessaire, il n'auroit qu'à demander et il recevoit, il n'auroit qu'à chercher et il trouveroit. Pareillement rien ne devoit être impossible à nos christicoles, puisqu'ils ont la foy à leur Christ. Cependant, on ne voit aucun effet de ces belles promesses-là, au contraire on voit tous les jours parmi eux, une infinité de pauvres malheureux, de pauvres necessiteux qui sont dans l'indigence de tout, qui demandent et qui ne reçoivent rien, qui cherchent et qui ne trouvent rien. On voit même que toute l'Eglise chretienne s'empresse à demander à Dieu par des prieres publiques et souvent reiterées plusieurs choses qu'elle n'a pu encore obtenir. Il y a mil ans et plus qu'elle demande à Dieu, par des prieres publiques et particulieres, l'ex / tirpation, par exemple, des heresies, la conversion des infidel[e]s et de tous les pecheurs, la santé du corp[s] et de l'âme pour tous ses enfans, l'union et la paix entre tous les fidel[e]s, l'esprit d'obeissance à ses divins commandemens pour le servir tousjours avec crainte et avec amour, l'esprit de sagesse pour choisir en toutes choses ce qui seroit le meilleur et le plus salutaire, et pour rejeter tout ce qui seroit contraire à sa gloire et au salut de l'âme; elle demande et elle fait demander à tous ses enfans que la volonté de Dieu soit faite en la terre comme au ciel: *Da nobis*, dit elle, *in eodem spiritu recte sapere; da populo tuo diabolica vitare contagia. Da populis tuis id amare quod praecipis, id desiderare quod promittis. Da nobis fidei, spei, et charitatis augmentum. Sancti nominis tui, Domine, timorem et amorem fac nos habere perpetuum. Largire supplicibus tuis ut cogitemus, te inspirante, quae recta sunt; et te gabernante eadem faciamus...* et plusieurs autres choses semblables, choses que l'Eglise chretienne demande tous les jours à Dieu par des prieres particulieres et

publiques; cependant elle n'obtient pas ce qu'elle demande; les heresies subsistent toujours et multiplient même plutôt que de diminuer; il y a toujours une infinité de méchants pécheurs et d'infidél[e]s qui ne se convertissent point, et toujours une infinité de gens, qui sont misérablement affligés des maladies du corp[s] et de l'esprit; la discorde continue toujours à troubler et à diviser misérablement les hommes, et enfin l'esprit de sagesse ne les conduit guères à leur véritable bien et leur inspire encore moins la crainte et l'amour de Dieu; de sorte qu'il ne paroît guères que la volonté de Dieu se fasse en terre, comme ils s'imaginent qu'elle se fait dans le ciel; et ainsi l'Eglise même et toute l'Eglise chrétienne, catholique et romaine, qui se qualifie d'épouse bien aimée de son Dieu et de son Christ, n'obtient pas elle-même, ce qu'elle demande tous les jours si instamment à Dieu, quoy qu'elle lui fasse toutes ses demandes et prières au nom de son Seig^r et de son divin Sauveur Jesus Christ qui a promis que l'on obtiendrait infailliblement tout ce qu'on demanderait à Dieu en son nom. Ce qui fait voir évidemment la fausseté de cette promesse; ainsi, c'est bien en vain que nos chresticoles disent tant de belles *oremus*, et tant de *per dominum nostrum Jesum Christ[um]*, etc. C'est bien en vain qu'ils demandent tant en son nom, et c'est bien en vain qu'ils finissent toujours par ce beau refrain toutes leurs prières et oraisons.

Qui est-ce encore, par exemple, de nos chresticoles, et même des /92/ plus zelés, des plus religieux et des plus qualifiés d'entre eux, qui, en commandans aux montagnes de se transporter d'un lieu en un autre, ou en commandans à des arbres de s'arracher et de s'aller jeter et planter dans la mer, oseroit s'assurer de faire voir l'effet et l'accomplissement de son commandement ? Il n'y a certainement personne de bon sens qui voudroit l'entreprendre; cependant leur Dieu et leur tout puissant divin Christ leur a dit positivement que tout ce qu'ils demanderoient en son nom, qu'ils l'obtiendroient, et il leur a dit positivement aussi que s'ils avoient seulement la grandeur d'un grain de senevé de foy, que rien ne leur seroit impossible, que s'ils disoient à une montagne: « oste-toi de là, et va t'en là ! » qu'elle s'osterait et qu'elle iroit où ils lui commanderoient d'aller; et que s'ils disoient à un arbre: « arrache toy, et va t'en te planter dans la mer ! » qu'il leur obeiroit. Pareillement il leur a dit que ceux qui croiroient en lui chasseroient les demons en son nom, qu'ils parleroient diverses langues à eux inconnües, qu'ils toucheroient les serpens sans danger, qu'ils boiroient du poison sans se faire aucun mal, et qu'ils rendroient la santé aux malades

en leur imposans seulement les mains... C'est à faire à nos christicoles, à faire voir la verité de ces belles promesses, c'est à faire à eux à faire voir qu'ils ont de la foy et qu'ils croient veritablement à leur Christ, car s'ils ont tant soit peu de foy, rien ne doit leur être impossible, et ainsi ils pourront non seulement transporter les arbres et les montagnes, mais aussi chasser les demons, parler diverses langues à eux inconnües, toucher les serpens sans danger, boire du poison sans se faire aucun mal, et guerir les malades en leur imposant seulement les mains; et en faisant toutes ces merveilles, ils donneroient une preuve certaine de la verité de leur foy et de la verité des promesses de leur Christ. Mais aussi, s'ils ne peuvent faire ces merveilles, c'est une preuve assurée qu'ils manquent de foy et qu'ils ne croient point, ou que les susdittes promesses de leur Christ sont fausses et trompeuses. Si c'est qu'ils manquent de foy, pourquoi ne l'ont-ils pas, cette foy ? Et pourquoy ne croient-ils pas, ces maladroits-là, puisqu'il leur seroit si glorieux et si avantageux de croire et de faire de si grandes et si admirables choses ? Mais s'ils pretendent avoir la foy et qu'ils ne puissent neantmoins faire les susdittes merveilles, il faut necessairement qu'ils reconnoissent la vanité et la fausseté des susdittes promesses, et qu'ils se tiennent eux-mêmes pour duppes.

/ Si Mahomet, par exemple, ou quelque autre semblable imposteur, eut fait de semblables promesses à ses sectateurs et qu'ils ne pussent en montrer aucun effet, non plus que nos christicoles, ils ne manqueroient pas, nos christicoles, de crier: « Ah ! le fourbe ! Ah ! l'imposteur ! Ah ! les fous de croire un tel imposteur ! » Les voila eux-mêmes dans le cas, il y a longtems qu'ils y sont, encore ne sçauroient-ils, ou ne veulent-ils pas reconnoitre, ni avoüer leur erreur et leur aveuglement; et comme ils sont ingenieux à se tromper eux-mêmes, et qu'ils se plaisent même à s'entretenir et à se confirmer eux-mêmes dans leurs erreurs, ils disent pour raison que les susdittes promesses ont eu leur effet et leur accomplissement dans le commencement du christianisme, étant pour lors necessaire, disent-ils, qu'il y ait des miracles pour convaincre les infidel[e]s et les incredules de la verité de la religion chrétienne; mais que depuis que leur religion est suffisamment établie, les susdits miracles n'ayant plus été necessaires, il n'a par consequent aussi plus été besoin que Dieu laissat à ses fidel[e]s croians la puissance de faire des miracles; ce qui n'empeche pas, suivant ce qu'ils pretendent, que les susdittes promesses ne soient très veritables, puisqu'elles auroient eu sufisamment autres fois leur accomplissement.

Mais 1° que savent-ils, si elles ont jamais eu leur accomplissement ? Ils veulent bien peut-être le croire ainsi, mais ils n'en sauraient produire aucun témoignage assuré, comme je l'ai ci-devant démontré. D'ailleurs, celui qui a fait les dites promesses, ne les a pas restraints[es] seulement pour un certain tems, ni seulement pour certains lieux, ni pour certaines personnes en particulier, mais il les a faites generales et sans restrictions de tems, ni de lieux, ni de personnes en particulier. *La foy de ceux qui croiront*, dit-il, *sera suivie de tous ces miracles-ci, ils chasseront les demons en mon nom, ils parleront diverses langues, ils toucheront les serpens sans danger, s'ils boivent du poison il ne leur fera aucun mal, ils gueriront les malades en leur imposans seulement les mains* (Mar., 16.17). Et, parlant de la priere, il dit positivement qu'il fera tout ce que l'on demandera en son nom, à son Pere. *Si eux d'entre vous*, dit-il, *s'accordent sur la terre, quoi que ce soit qu'ils demandent, ils l'obtiendront* (Mat., 18.18). *Quiconque demande reçoit*, dit-il encore; *que si vous autres*, ajoute-t-il, *tous mechans que vous êtes, savez neantmoins bien donner de bonnes choses à vos enfans, combien plus*, dit-il, *votre Pere celeste, qui est dans le ciel, don /93/ nera t'il un bon esprit à ceux, qui le lui demanderont* (Luc., 11.13). Et à l'égard du transport des montagnes, il dit positivement que *quiconque dira à une montagne: « oste toy de là, et te jette dans la mer! » pourvu qu'il ne hesite point dans son cœur, mais qu'il croie que tout ce qu'il commandera sera fait, il lui sera accordé, et que quoi que ce soit que l'on demande dans la priere avec foy qu'on l'obtiendra* (Mat., 11.23.24). Voilà des promesses qui sont bien expresses et qui sont tout à fait generales; il est évident qu'elles sont sans restriction de tems, ni de lieux, ni de personnes, elles requierent seulement qu'on ait la foy; pour être donc veritables, il faut qu'elles soient veritables dans toute leur étendue, c'est-à-dire veritables sans aucune restriction de tems, ni de lieux, ni de personnes; et par consequent, pour être veritables, il faut qu'elles aient leur effet et leur accomplissement à l'égard de tous ceux et celles qui auroient la foy et qui demanderoient au nom de Jesus Christ. Et comme il est évident qu'elles n'ont maintenant leur effet nulle part, et que personne n'oseroit même s'engager d'en faire voir l'effet qu'à sa honte et à sa confusion, il est évident aussi qu'elles sont fausses et très fausses.

7° Jesus Ch[rist] dit à ses disciples qu'il leur donneroit les clefs du royaume des cieus et que tout ce qu'ils lieroient sur la terre, seroit lié dans le ciel (Mat., 16.19).

Comme personne ne sçauroit monter, ni aller au ciel, pour voir ce qui s'y fait, et que ces pretendües clefs du royaume des cieus, et cette pretendüe puissance de lier ou de deslier, dont parle Jesus Christ, ne sont que des clefs imaginaires et une puissance imaginaire, ou une puissance spirituelle, comme disent nos christicoles, il n'y a point d'imposteurs, ni de fanatiques qui ne pourroient facilement faire de telles promesses, mais il est facile aussi d'en decouvrir la vanité, comme aussi la vanité de ces autres promesses-ci que le même Jesus Ch[rist] faisoit à ses disciples, de les faire boire et manger à sa table, lorsqu'il seroit dans son royaume (*Luc.*, 22.30), de les faire asseoir sur douze trosnes, pour juger les douze tribus d'Israel, et, qu'il promettoit à tous ceux, qui quitteroient pour l'amour de lui leurs peres, meres, freres, sœurs, femmes, enfans, maisons, terres et autres heritages, de leur en donner cent fois autant dans ce monde-ci, et la vie éternelle, en l'autre (*Mat.*, 19.28); promettant pareillement la vie éternelle à tous ceux, qui garderoient sa parole (*Joan.*, 8.51), ou qui mangeroient, comme il disoit, sa chair, et qui boiroient son sang, et qu'il les resusciteroit au dernier jour... etc. (*Jaun.*, 6.55). Comme il remet l'accomplissement de toutes ces belles promesses-là à un tems indeterminé qui est long à venir, et au tems d'une pretendue nouvelle regeneration, qui bien / certainement ne viendra jamais, il n'y a point d'imposteur, comme j'ai desjà dis, ni de fanatiques qui ne puisse facilement faire de semblables promesses; mais il est facile aussi par là d'en voir la vanité et la fausseté, puisqu'elles se detruisent assés d'elles-mêmes.

8° Jesus Christ dit à ses disciples qu'il fondeoit son Eglise sur la pierre, qu'elle subsisteroit tousjours et que les portes de l'enfer ne prevaudroient jamais contre elle [*Mat.*, 16.18]. Si, par ces paroles, il entend que sa secte subsistera tousjours et qu'elle ne sera jamais detruite, c'est ce que l'on verra dans la suite du tems: car quoy qu'il y ait desjà long tems qu'elle subsiste, ce n'est pas neantmoins une preuve assurée qu'elle subsistera tousjours, les hommes ne seront pas sans doute tousjours si sots et si aveugles qu'ils sont au sujet de la religion; ils ouvriront peut-être quelques jours les yeux et reconnoîtront peut-être tard que ce fut leurs erreurs; et si cela arrive, ce sera pour lors qu'ils rejetteront avec mepris et avec indignation tout ce qu'ils auront si follement reverés et adorés, et pour lors toutes ces sectes d'erreurs et d'impostures, prendront honteusement fin. Mais si, par ces paroles, Jesus Christ entend seulement dire qu'il auroit fondé et établi une secte ou société de sectateurs, qui ne tomberoient jamais dans l'erreur ni dans le vice, ces paroles sont absolument fausses puisqu'il n'y

a dans le christianisme aucune secte ni aucune société et église, qui ne soit pleine d'erreurs et de vices, et principalement la secte ou société de l'Eglise romaine, quoiqu'elle se dise être la plus pure et la plus sainte de toutes; il y a longtems quelle est tombée dans l'erreur; que dis-je tombée dans l'erreur ! Elle y est née, elle y a été engendrée et formée, et elle est maintenant même dans des erreurs qui sont manifestement contre l'intention et contre les sentimens de la doctrine de son fondateur, puisqu'elle a, contre son intention et contre son dessein, aboli la loy des Juifs qu'il approuvoit et qu'il estoit venu, disoit-il lui-même, pour l'accomplir et non pour la detruire; et qu'elle est tombée dans les erreurs et dans les idolatries du paganisme ou semblables à celles du paganisme , comme il se voit manifestement par le culte idolatrique qu'elle rend à son Dieu de paste, à ses saints, à leurs images et à leurs reliques.

Voici comme un sçavant et judicieux auteur ([Marana,] *Esp[ion] tur[c]*, tom. 6 let. 6) parle de ceci: *Jesus, fils de Marie; estoit, disoit-il, descendu d'Abraham et de Jacob. Il fut élevé dans la loy de Moyses, qu'il ne viola jamais. Ne vous imaginez pas, disoit-il à ses disciples, que je sois venu pour ruiner /94/ la loy de Moyses; je suis venu au contraire pour la perfectionner et pour l'accomplir (Mat., 5.17). Ses apotres, dit cet auteur, ont faits la même chose; et en toutes choses ils ont été des rigides observateurs des preceptes établis. Les premiers chretiens, continue-t-il, en ont usés de même. Ils ont même observés le sabbat des Juifs, sans conter le premier jour de la semaine, assigné pour celebrer publiquement leurs misteres; ils s'abstenoient de sang, et de choses étouffées, des viandes souillées, et de celles que l'on sacrifioit aux idoles. C'est ce qui fut déterminé et arrêté dans leur premier concile qu'ils tinrent à Jerusalem, où le premier apotre de Jesus Ch[rist] nommé Pierre, presida; il a semblé bon au S^t Esprit, et à nous, dirent-ils en parlant à ceux de leur secte, il a semblé bon au S^t Esprit, et à nous, de ne vous imposer aucun autre fardeau que ces choses qui sont necessaires, scavoir que vous vous absteniez des viandes immolées aux idoles, du sang des animaux, des bestes étouffées, et de la fornication, desquelles choses vous ferez bien de vous garder (Act., 15.29). Ils n'avoient, dit cet auteur, dans leurs églises, ni images, ni peintures, ni chapelets, ni oratoires, enfin ils observoient toutes les purifications necessaires et adoroient tous un seul Dieu. C'est aujourd'hui toute autre chose, dit cet auteur, et l'Eglise romaine suit des maximes toutes contraires, elle donne le dementy à la declaration formelle*

du Christ, et dit positivement qu'il est venu pour abolir la loi, et pour mettre tout le monde en liberté; que nous pouvons aujourd'hui manger et nous regaler du sang des bestes égorgées, avec la même liberté que nous le pouvons faire du lait des bestes vivantes, et manger de la chair de pourceau, et d'autres viandes abominables, et n'etre pas plus criminels, que si nous mangions des agneaux, et autres bestes nettes, permises par la loy de Dieu; comment, dit-il, cela se peut il s'accorder, ou comment un homme raisonnable peut il y ajouter foy ? Il n'est pas surprenant, dit-il, qu'il y ait dans le monde tant de libertins et d'athées, puisque le christianisme n'est qu'un tissu de contradictions palpables; tu repondras à cela, dit ce même auteur, à celui à qui il écrivoit, ce que les theologiens repondent d'ordinaire, que durant les premiers tems, les apotres et les autres chretiens observoient la loy de Moyses, de peur de scandaliser les Juifs, qui avoient embrassés la foy chretienne, et qui auroient trouvés mauvais s'ils avoient vûs qu'on se fut éloigné des institutions des anciens, et des statuts de la maison de Jacob; mais qu'apres que l'Evangile eut été presché par toute la terre, et qu'un grand nombre de païens furent entrés dans l'Eglise, on jugeat qu'il n'étoit plus necessaire de scandaliser tous les autres chretiens, pour une nation aussi con / temptible que la juive, et de leur imposer un joug qu'ils n'étoient pas accoutumés de porter, et qui auroit pû les obliger à abandonner le christianisme même, plutot que de se soumettre à un fardeau si insupportable que celui là.

L'Eglise donc, pour faciliter autant qu'il lui étoit possible la conversion de l'Empire romain qui comprenoit la plus grande partie de la terre, accommoda ses loix, ses preceptes, ses mœurs et les ceremonies de la religion à l'esprit et à la mode de ce tems-là; et comme les païens mangeoient indifferamment de tout, on leur fit entendre que cela étoit conforme à la volonté de Jesus Ch[rist], qui étoit venu delivrer les hommes de l'esclavage et de la servitude des superstitions mosaïques. Ce fut par la même condescendance, dit-il, qu'on introduisit dans l'Eglise l'usage des images et des peintures; les habits sacerdotaux, les ornemens des autels, les cierges, les lampes, l'encens, les pots à fleurs et autres religieuses gentilleses ne s'établirent, que sur les model[e]s qu'on recut des prêtres de Jupiter, d'Apollon, de Venus, de Diane et des autres divinités païennes; de là vint que les festes des dieux et des deesses furent changées en festes des saints et des saintes, que les temples auparavant consacrés au soleil, à la lune et aux étoiles, furent dédiés tout de nouveau aux apotres et aux martyrs [;] le Pantheon même, ou le temple de tous les

dieux, qui étoit à Rome, fut par succession de tems, et par l'adresse des pretres, changé en une église qui est consacrée à tous les saints, il sembloit, en un mot, que le christianisme n'étoit en toutes choses que le paganisme déguisé; encore falloit-il croire que c'étoit une fraude pieuse, d'attirer bon grés ou mal grés dans le sein de l'Eglise, tant de millions de pecheurs... En quoi on peut veritablement dire, que l'Eglise romaine a bien autant paganisée de chretiens, qu'elle auroit christianisé de païens.

L'Eglise ethiopienne, continue cet auteur, est un temoin vivant contre elle, c'est-à-dire contre l'Eglise romaine; car les chretiens d'Ethiopie ont observés de toute ancienneté, et même du tems des Apotres, cette partie de la loy mosaïque qui regarde la pureté, ou l'impureté, et qui prescrit le choix que nous devons faire des viandes dont il est permi[s] de manger, deffendans celles qui sont deffendües par cette Loy de Moyses; de là vient, dit cet auteur, qu'il y a dans ce païs-là plus de Juifs convertis à la foy chretienne, que dans tout le reste du monde; les chretiens d'Orient sont, ce semble, dit-il, moins condamnables que les chretiens romains, car, quoi qu'ils n'observent pas si /95/ ponctuellement, que ceux d'Ethiopie, les loix de la pureté, et de l'impureté des viandes, et des liqueurs, ils ne mangent cependant point de sang, ni d'aucune chose étouffée; leurs ecclesiastiques s'abstiennent de toute sorte de chair durant tout le cours de leur vie et observent quantité de purifications et autres douces manieres de vivre. Mais les chretiens romains se plongent, dit-il, comme des pourceaux, dans toutes sortes d'ordures, et ne laissent pas de se persuader qu'ils sont les seuls vrais catholiques les seuls élus de Dieu, et le seul peuple de la terre qui soit dans le veritable chemin du salut, Je ne sçai, dit cet auteur, quel jugement faire de cela, et il n'y a aucune esperance, de voir les Juifs se convertir, que ces achopemens-là ne soient ostés.

Qui ne riroit, dit ce même auteur, de voir la sottise des hommes, de rendre des honneurs divins à un épouvantail de jardin, à un arbre, à un pourceau à un chien, à un chat, à un serpent, ou à la premiere chose que l'on voit le matin, comme font les Laponois, et tant d'autres idolatres. Mais, d'un autre coté, qui pourroit s'empêcher, dit-il, de pleurer, de voir des gens qui font profession de croire à la loy de Moyses et à celle du Messie, qui ont tous deux preschés l'unité d'un Dieu, des gens qui se vantent d'avoir la plus pure et la plus sainte religion du monde, qui sont les chretiens

romains, qui pourroit, dis-je, s'empecher de pleurer de voir ces gens-là adorer le bois et la pierre, des peintures et des images; des cloux, des haillons, des os, des cheveux, des morceaux de vieux bois, et en general, tout ce que les prêtres artificieux leur proposent, comme digne de leurs adorations.

Toutes ces erreurs et tous ces abus-là se voient manifestement dans l'Eglise romaine, ils sont entierement contraires à la premiere institution de la religion chretienne et contraires à l'institution même de Jesus Ch[rist], son premier fondateur, de sorte que si c'est par raport aux vices, ou par raport aux erreurs et aux abus, qu'il a dit que les portes de l'Enfer ne prevaudroient point contre son Eglise, ou contre ce qu'il établissoit, sa promesse se trouve manifestement fausse dans l'Eglise romaine, puisqu'elle enseigne plusieurs erreurs et plusieurs abus qu'il auroit condamné[s] lui-même; et presentement encore, il est facile de voir que cette église n'est pas infallible dans sa doctrine comme elle se vante de l'être, puisqu'elle condamne maintenant, par sa constitution *Unigenitus*, qu'elle reçoit et qu'elle oblige de recevoir partout, la doctrine qu'elle avoit ci-devant reçüe, qu'elle avoit ci-devant établie dans ses conciles et dans ses decrets, et / qui est formellement contenüe dans ses pretendus saints et sacrés Livres.

9° Jesus Ch[rist] a dit: *Voici l'heure qui vient que tous ceux qui sont dans le tombeau, entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront auront la vie (Joan., 6.25).* Il y a près de deux mil ans que cela a été dit, et par consequent il y a près de deux mil ans que cette heure auroit dûe venir, cependant on ne l'a pas encore vüe et on ne la voit pas encore venir, cette heure! C'étoit donc bien fausement qu'il disoit: « Voici l'heure qui vient », puisque cette heure n'a pas encore été venüe et qu'il n'y a pas même encore d'apparence qu'elle dut bientôt venir, ni même qu'elle dû[t] jamais venir. !

10° Jesus Ch[rist] disoit à ses disciples qu'ils n'avoient que faire de se mettre en peine de ce qu'ils diroient, ni de ce qu'ils: repondroient, lorsqu'ils seroient menés devant les juges et devant les gouverneurs, ou même devant les roys, parce qu'il leur donneroit pour lors, disoit-il, une sagesse et des paroles ausquelles leurs ennemis ne pourroient resister ni contredire (*Mat., 10.19 Luc., 12.11*). Si cette promesse eut veritablement eu son effet, ils auroient facilement convaincus, par leur sagesse et par

la force de leurs raisons et de leurs discours, tous ceux qui auroient voulu s'opposer à eux. Or on ne voit nullement qu'ils aient jamais convaincus par raison aucuns de leurs ennemis, ni aucun infidel[e], comme on ne voit nulle part, ni dans leurs discours, ni dans leurs écrits, aucune marque de cette pretendüe sagesse divine, ni même aucune force de raison capable de convaincre, ni même capable de persuader aucune personne sage et éclairée; au contraire, on voit qu'ils ont tousjours été confondus eux-mêmes, et qu'ils ont tousjours été regardés avec indignation et mepris comme des miserables fanatiques; ce pourquoi aussi ils étoient persecutés partout, comme on le voit par toutes les histoires de ce tems-là.

11° Ce même Jesus Ch[rist] disoit à ses apotres et à ses disciples qu'il étoit la Lumière du monde, qui éclairoit tout homme qui vient au monde, et que celui qui le suivroit, ne marcheroit point dans les tenebres (*Joan.*, 8.12). On ne voit cependant point d'autre lumiere qui éclaire tous les hommes que celle du soleil, encore ne sçauroit-elle éclairer les aveugles... Il est dit dans s^t Jean qu'il donneroit à tous ceux qui croiroient en lui le pouvoir de devenir les enfans de Dieu, qui ne sont point nés, dit-il, de la volonté de la chair, ni du sang, ni de la volonté de l'homme, /96/ mais qui sont nés de Dieu. Où sont ils, ces divins enfans de Dieu et qui sont nés de Dieu d'une si divine maniere; et sans la coopération de la chair ni du sang, sans la coopération de la volonté de l'homme ? On n'en voit certainement point d'autres que ceux qui viennent par la voie naturelle de la chair et du sang, et par la cooperation de l'homme.

12° Jesus Christ disoit qu'il étoit la voye, la verité et la vie, qu'il étoit la resurrection même, que celui qui croiroit en lui viveroit quoy qu'il soit mort, et que quiconque viveroit et croiroit en lui ne mourroit jamais (*Joan.*, 11.25). De même aussi il disoit que si quelqu'un gardoit sa parole, qu'il ne mourroit jamais (*Joan.*, 8.51). Si cela est, il n'y a donc personne, qui ait encore gardé sa parole, ni qui ait véritablement crû en lui, et non pas même ses plus fidel[e]s disciples puisqu'il n'y en a aucun de ce tems, ni de tous les siecles suivans, qui ne soient morts, et que nous voions encore tous les jours mourir les hommes qui font profession de croire en lui et d'observer sa parole, sans qu'aucun d'eux puisse échaper, ou éviter la mort. Mais comment auroit-il pû empecher aucun homme de mourir, puisqu'il n'a pû lui-même se conserver en vie, ni éviter la mort ? Où est donc la verité de toutes ces belles promesses ? Qui ne riroit de les entendre et d'en voir si peu d'effet ? Si on ne peut en

montrer la vérité, il faut conclure qu'elles sont absolument fausses et tout à fait ridicules. Dire que ces paroles et que ces sortes de promesses doivent s'entendre dans un sens spirituel, et qu'elles sont véritables dans ce sens spirituel, quoiqu'elles ne le soient pas dans le sens naturel et littéral des paroles mêmes, c'est une pure illusion, puisque ce prétendu sens spirituel n'est qu'un sens forgé et un sens imaginaire que l'on peut appliquer et tourner comme on veut à toutes sortes de sujets, comme le soulier de Theramnes, qui convenoit à tous pieds, n'y ayans aucunes promesses ou propositions, si fausses, si absurdes et si ridicules qu'elles puissent être, auxquelles on ne puisse donner quelque sens spirituel, allegorique et figuré, si on vouloit seulement y faire trouver quelques vérités spirituelles et imaginaires, comme sont celles que nos chisticoles prétendent trouver et faire trouver dans les paroles et dans les promesses de leur divin Christ. Si bien que le sens spirituel / qu'ils leur donnent, n'étant qu'un sens imaginaire, les vérités aussi qu'ils prétendent y trouver, ne sont que des vérités imaginaires, ausquelles il seroit ridicule de vouloir serieusement s'arrester. D'aillieurs, comme les susdittes promesses et paroles, ne se trouvent pas plus véritables dans le sens spirituel qu'on veut leur donner que dans le sens naturel et littéral des paroles, il s'ensuit qu'elles sont aussi fausses dans un sens que dans l'autre.

13° Jesus Christ disoit qu'on le verroit descendre du ciel, qu'on le verroit venir dans les nûes du ciel avec une grande puissance et une grande majesté, qu'il enverroient ses anges qui, avec le son puissant d'une trompette, assembleroit tous les éleus des quatre coins du monde et depuis une extremité du ciel jusques à l'autre, que le soleil deviendroit obscur, que les étoiles tomberoient du ciel, et qu'alors toutes les nations de la terre deploreroient leur malheur; et il assuroit que toutes ces choses arriveroient dans fort peu de tems, apres qu'il les predisoit, c'est-à-dire qu'elles arriveroient pendant la vie même des hommes qui étoient en ce tems là (*Mat.*, 24.30; *Luc.*, 21.27); en vérité, disoit-il à ses apotres, je vous dis que cette generation-ci ne passera pas que toutes ces choses n'arrivent. Et dans une autre occasion, voici ce qu'il disoit à ses disciples: *en vérité, je vous dis qu'entre ceux, qui sont ici presens, il y en a quelqu'uns, qui ne mourront point qu'ils ne voient venir le regne de Dieu* (*Mat.*, 16.28; *Mar.*, 8.39). Voila une prophetie et une promesse bien expresse de ce qui se devoit faire peu de tems apres qu'elle a été faite; cependant il est évident que rien de tout cela n'est arrivé encore; voila, depuis cette prophetie et cette promesse, bien des

generations, qui se sont passées, il n'y a plus aucun de ceux-là qui devoient voir l'accomplissement de cette prophétie, il y a près de deux mil ans qu'ils sont tous morts; et ainsi autant qu'il est évident que cette prophétie n'a point eu son accomplissement, autant il est évident qu'elle est fausse.

14° Jesus Ch[rist] disoit que lorsqu'il seroit élevé de terre, qu'il attireroit toutes choses à lui, c'est-à-dire, comme disent nos christicoles, qu'il attireroit tous les hommes à lui, c'est-à-dire à sa connoissance et à son amour (*Joan.*, 12.32). Il s'en faut beaucoup que cette parole ne se trouve véritable, puisque le nombre de ceux qui le connoissent et qui l'adorent, n'est presque rien en comparaison de ceux, qui ne le connoissent pas et qui ne le servent point; si on pretend que ces paroles sont suffisamment véritables, parce qu'il en a attiré à lui de tous anges, de tous sexes et de toutes conditions, c'est une interpretation vaine, puisqu'il n'y a point d'imposteur qui n'en pourroit dire et faire autant.

15° Il est dit dans les prétendues s^{tes} Ecritures que, de même que la mort est venue par un seul homme, de même aussi que la justification viendroit par un seul homme; que de même que tous les hommes sont morts en Adam, qu'ils revivront tous aussi en Jesus Christ (*Rom.*, 5.17). Il est prédit et annoncé, comme un mystère de foi divine que tous les morts resusciteront pour être immortels, et que ce corp[s] mortel que nous avons doit être revêtu d'immortalité (1 *Cor.*, 15.51). Il est dit que Dieu feroit des nouveaux cieux et une nouvelle /97/ terre, dans laquelle la justice habiteroit (2 *Pet.*, 3.13). Toutes ces promesses et prédictions-là se trouvent manifestement fausses, puisque l'on n'en voit aucun effet, ni aucune apparence de vérité. Il est dit avec cela que Dieu ne tarde point ses promesses; mais n'est ce pas assés longtems tarder que de differer pendant plusieurs milliers d'années l'exécution des choses qui se devoient sitot faire ?

16° Il est parlé de la venue et de la naissance de Jesus Christ, comme de la venue et comme de la naissance de celui dans lequel Dieu devoit accomplir toutes les belles et avantageuses promesses qu'il avoit faites aux anciens patriarches, Abraham, Isaac et Jacob* (**Gal.*, 3, 13, 22; 4, 4; *Héb.*, 1, 2); ce pourquoi aussi, Marie, sa mere, se croians enceinte d'un enfant tout divin, dans lequel Dieu feroit paroître des merveilles toutes extraordinaires de sa toute puissance, se resjoüissoit en elle même

et glorifioit le Seig^r en disant, *qu'il avoit faites des grandes choses en elle, qu'il alloit deployer la toute puissance de son bras, pour dissiper les mauvais desseins des hommes orgueilleux, et superbes; pour faire tomber les monarques de leurs trosnes, et élever les humbles à leur place, qu'il alloit combler de biens ceux qui étoient pressés de la faim, et reduire à la disette, ceux qui vivoient dans l'abondance, et qu'enfin il alloit prendre en sa protection le peuple d'Israel, son serviteur, se souvenant de sa misericorde, qu'il avoit promise à leur pere Abrabam, et à sa posterité pour tout jamais (Luc., 1, 47.55). Et Zacharie, grand prêtre, disoit au même sujet: Benit soit le Seig^r, Dieu d'Israel, de ce qu'il est venu visiter, et racheter son peuple, et qu'il nous a suscité un puissant sauveur, dans la maison de son serviteur David, ainsi qu'il l'avoit promis par la bouche des saints prophetes, qui ont vecus dans les siecles passés, pour nous delivrer de la puissance de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent, affin d'exercer sa misericorde envers nos peres, et de se souvenir de sa sainte alliance, selon le serment qu'il avoit fait à notre pere Abraham, qu'il nous feroit cette grace, affin qu'étans delivrés de la main de nos ennemis, nous le servions sans crainte, marchans devant lui, dans la sainteté, et dans la justice, tous les jours de notre vie, ut sine timore de manu inimicorum nostrorum liberati serviamus illi, in sanctitate et justitia coram ipso, omnibus diebus nostris [Luc., 1, 68.75].*

C'étoit pour cela aussi que s^t Paul, preschant la foy de Jesus Ch[rist] aux Juifs d'Antioche, leur disoit ces paroles: *C'est à vous, mes freres, qui êtes les enfans de la race d'Abraham, que la parole de Salut est adressée, nous vous annoncons l'effet de la promesse qui a été / faite à nos peres, c'est à nous qui sommes leurs enfans, que Dieu en a fait voir l'évenement, en ressuscitans Jesus Christ. Sachez donc, mes freres, leur disoit-il, que c'est par celui-là, c'est-à-dire par Jesus Christ, que je vous annonce le pardon des pechés, et la remission de toutes choses, dont vous n'avez pû être justifiés par la loy de Moyses; quiconque croit en Jesus Christ est justifié (Act., 13.26 [et 38.39]). Et Jesus Christ lui même, parlant à ses Apotres du sujet de sa venüe, leur disoit, qu'il falloit que tout ce qui étoit dit de lui dans la loy de Moyses, dans les Prophetes et dans les Pseaumes, fut accomplit, et que la penitence, et la remission des pechés fut preschée en son nom parmi toutes les nations (Luc., 24.44). Et c'étoit par raport à ce pretendu accomplissement des promesses qu'il annonçoit lui-même et qu'il commandoit à ses disciples d'annoncer partout la venüe prochaine*

du royaume des cieux, entendans par ce royaume des cieux l'accomplissement de toutes ces belles et magnifiques promesses qu'il croioit avoir été faites de la part de Dieu à leurs anciens peres (*Mat.*, 10.7; *Mar.*, 16.15); par où il est évident que la venue et la naissance de Jesus Christ étoient regardées dans ce tems-là (au moins par ses disciples) comme la venue de celui qui devoit faire l'accomplissement de toutes ces belles promesses que l'on pretend avoir été faites de la part de Dieu aux anciens patriarches Abraham, Isaac et Jacob. C'étoit pour cela aussi que ses disciples lui demandoient un jour, si ce seroit bientôt qu'il retablirait leur royaume d'Israel, *Domine si in tempore hoc restitues regnum Israel* (*Act.*, 1.6).

Or il est évident aussi qu'il n'a nullement accompli les susdites promesses et que leur accomplissement ne s'est nullement fait en lui. C'est ce qu'il est facile de demontrer, en faisant comparaison de ce qui est porté par les susdites promesses, avec ce que Jesus Christ a été et avec ce qu'il a fait. Les promesses portent expressement, comme j'ai remarqué ci-dessus, que Dieu feroit une alliance éternelle avec le peuple d'Israel, qui est maintenant le peuple juif; que quand il disperseroit ce peuple parmi toutes les nations de la terre en punition de ses pechés, qu'il les delivrera de leurs servitudes, qu'il les rassemblera de tous les endroits du monde où il les auroit dispersés, et que pour cet effet il leur enverroit un puissant liberateur, qui les delivreroit, qui les rassembleroit de toutes les nations de la terre, et qu'il les feroit glorieusement rentrer dans la possession de leurs terres et païs, où ils serviroient à tout jamais fidelement leur Dieu, et où ils jouiroient à tout jamais en sureté et en paix, de toutes sortes de biens et de felicités, sans craindre /98/ d'être plus jamais exposés aux insultes de leur ennemis.

Ces promesses portent expressement aussi, comme j'ai remarqué, que la ville de Jerusalem, qui étoit la ville capitale de ce peuple, seroit la ville sainte et la ville choisie de Dieu pour y établir à tout jamais le trosne de sa gloire; que pour ce sujet, il la rendroit la plus belle, la plus riche, la plus gloriense et la plus triomphante ville de tout le monde. Ces promesses ont été, plusieurs et plusieurs fois reiterées, par les pretendus prophetes, qui ont predits et annoncés des merveilles sur ce sujet, comme je l'ai ci-devant aussi remarqué.

Et suivant toutes ces belles promesses et propheties, le peuple juif devoit

maintenant être, non seulement delivré de toute servitude, mais il devoit encore être le peuple le plus saint, le plus benit, le plus puissant, le plus heureux, le plus glorieux et le plus triomphans de tous les peuples de la terre. Et la ville de Jerusalem devoit être maintenant la plus sainte, la plus riche, la plus belle, la plus puissante, la plus glorieuse, la plus heureuse et la plus triomphante ville de tout l'univers. Et comme il est évident qu'il n'est rien de tout cela, et que rien de tout cela ne s'est fait et n'a parut se devoir faire depuis la naissance et la venüe de ce Jesus Christ, non plus que devant sa naissance et sa venüe, il est évident aussi que l'accomplissement des dittes promesses ne s'est nullement fait en lui, ni dans aucun autre que lui, et par consequent il est évident que les susdittes promesses et propheties sont entierement vaines et fausses.

— 28 —

VANITÉ ET FAUSSETÉ DES INTERPRÉTATIONS SPIRITUELLES,
ALLÉGORIQUES ET MYSTIQUES, QUE NOS CHRISTICOLES
FONT DE LEURS PRÉTENDUES ÉCRITURES SAINTES
COMME AUSSI DES SENS SPIRITUELS ET MYSTIQUES
QU'ILS DONNENT AUX PROMESSES ET AUX PROPHÉTIES
QUI Y SONT CONTENUES

Je sçai bien que nos christicoles regardent comme une ignorance ou comme une grossiereté d'esprit, de vouloir prendre au pied de la lettre les susdittes promesses et propheties, comme elles sont exprimées, et croient, eux, faire bien les subtils et les ingenieux interpretes des desseins et des volontés de leur Dieu, de lalsser le sens litteral et naturel des paroles pour leur donner un sens qu'ils appellent mystique et spirituel et qu'ils nomment allegorique, anagogique et tropologique, disans, par exemple, que par le peuple d'Israel et de Juda ausquels ces promesses ont été faites, il faut entendre, non les Israelites selon la chair, mais les Israelites selon l'esprit, comme ils disent, c'est-à-dire les chretiens, qui sont, suivant ce qu'ils disent eux mêmes, l'Israel de Dieu, c'est-à-dire le vrai peuple choisit, et auquel l'accomplissement de toutes les susdittes promesses étoit reservé pour s'y accomplir, non d'une maniere charnelle et grossiere ou terrestre, mais d'une maniere toute

spirituelle et divine. Que par la / delivrance promise à ce peuple de les delivrer de la captivité de tous ses ennemis, il faut entendre, non une delivrance corporelle d'un seul peuple captif, mais la delivrance spirituelle de tous les hommes de la servitude du demon et du peché, qui se devoit faire par Jesus Christ, leur divin Sauveur, qui s'est livré lui même, comme ils disent, à la mort pour le salut de tous les hommes. Que par l'abondance des richesses, des biens et des felicités temporelles promises à ce peuple d'Israel, il faut entendre, non les biens et les prosperités de la terre, mais l'abondance des graces et des benedictions spirituelles que Dieu devoit communiquer, et qu'il communique dans la religion chretienne aux âmes saintes, par les merites infinis de leur divin Sauveur, Jesus Christ. Et enfin que par la ville de Jerusalem, dont il est si avantagement parlé dans les susdittes promesses et propheties, il faut entendre, non la Jerusalem terrestre, mais la Jerusalem spirituelle qui est l'Eglise chretienne, ou la Jerusalem celeste, qui est le ciel même et qui est, suivant ce que disent nos christicoles, la veritable demeure de Dieu, le lieu où est le vrai trosne de sa gloire et de sa souveraine majesté; le lieu où se trouvent éminamment tous les biens que l'on peut souhaiter et toutes les felicités dont on peut jouïr, où rien de souïllé ne peut entrer, et où les veritables élus seront éternellement bienheureux sans plus jamais craindre aucun mal.

Et ainsi, suivant cette interpretation spirituelle et mystique des susdittes promesses faites aux susdits anciens patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, quand Dieu leur promettoit de benir et de multiplier leur race et leur prosperité comme les grains de sable de la mer, ou comme les grains de poussiere qui sont sur la terre, c'étoit seulement une expression figurée, par laquelle il vouloit, ou par laquelle il auroit voulu faire entendre qu'il beniroit et qu'il multiplieroit les chretiens, qui étoient spirituellement entendus par cette posterité des anciens patriarches. Lorsqu'il leur promettoit de faire une alliance éternelle avec eux, cela s'entendoit de l'alliance éternelle et spirituelle qu'il feroit avec l'Eglise chretienne en lui donnant la loi évangélique, qui subsisteroit jusques à la fin des siecles. Quand il leur promettoit, à eux et à toute leur posterité de leur donner un puissant redempteur qui les delivreroit de toutes leurs servitudes et de toutes leurs miseres, qu'il les rassembleroit /99/ de tous les païs du monde où ils auroient été dispersés et menés captifs, qu'ils vaincroient tous leurs ennemis et qu'il les rameneroit victorieux et triomphans dans la possession de leurs terres et païs de Canaan et de Palestine, cela s'entendoit non

litteralement, d'un redempteur temporel, mais spirituellement d'un redempteur, qui delivreroit spirituellement les hommes de la servitude du demon et du peché, qui les rameneroit tous à la connoissance du vrai Dieu, et non d'un redempteur qui dû[t] delivrer seulement les peuples juifs de leurs captivités temporelles; et quand il leur promettoit de les faire jouïr abondamment de toutes sortes de biens dans leur païs, apres leur delivrance, et qu'il leur promettoit abondance de froment, de vin, de lait, de miel, d'huile et de toutes autres sortes de biens, cela s'entendoit, non des biens temporels de la terre comme sont le froment, le vin, l'huile, le lait et le miel et autres biens temporels, mais des biens spirituels de la grace qui étoient figurés par ces biens temporels, et que le Sauveur spirituel des âmes devoit apporter aux hommes apres les avoir delivré de leurs pechés. Et enfin, quand il promettoit de rendre la ville de Jerusalem si belle, si sainte, si riche, si abondante, si florissante et si heureuse, cela s'entendoit, non de la Jerusalem terrestre, mais de la Jerusalem spirituelle qui devoit être l'Eglise chretienne, ou de la Jerusalem celeste qui est la veritable demeure de Dieu et le veritable sejour des ames bien heureuses; et ainsi de même de toutes les autres promesses, ou propheties, qui ont été faites en faveur de ce peuple d'Israel et en faveur de leur ville de Jerusalem, toutes lesquelles promesses ou propheties, se trouvant manifestement fausses dans leur sens propre et naturel, et nos chrestiens ne voulans pas neantmoins reconnoitre ouvertement leur fausseté, parce que c'est sur ces pretendues promesses et propheties que toute leur religion est fondée, et qu'ils passeroient pour dupes s'ils en reconnoissoient la vanité et la fausseté, ils ont été obligés pour se mettre à couvert de cette honte, de leur donner un sens qu'elles n'ont point, afin de tacher de couvrir leur fausseté, et d'y faire trouver, s'ils peuvent, une verité qui n'y est point et qui n'y sera jamais.

Mais il est facile de voir et de faire voir que ce pretendu sens spirituel et allegorique n'étant qu'un sens étranger, / un sens imaginaire et un sens forgé à la fantaisie des interpretes, il ne peut nullement servir à faire voir la verité, ni la fausseté d'aucunes propositions ni d'aucunes promesses ou propheties, et il est même ridicule de forger ainsi des sens spirituels lorsque le sujet ou le discours ne le demande pas, car il est constant que ce n'est que par rapport au sens naturel et veritable d'une proposition, d'une promesse ou d'une prophetie que l'on peut juger de sa verité ou de sa fausseté. Une proposition, par exemple, une promesse, ou une prophetie, qui se trouve veritable dans le sens propre et naturel des termes, dans

lesquels elle est conçue, ne deviendra pas fausse, en elle-même, sous prétexte que l'on voudrait lui donner un sens étranger qu'elle n'auroit pas. De même, une proposition, une promesse ou une prophétie qui se trouve manifestement fausse dans le sens propre et naturel des termes, dans lesquels elle est conçue, ne deviendra pas véritable en elle-même, sous prétexte que l'on voudrait lui donner un sens étranger qu'elle n'auroit pas. Ainsi quand il y a et que l'on voit dans un discours, dans une promesse, ou dans une prophétie un sens clair et net, un sens propre et naturel, par lequel on peut facilement juger de sa vérité, ou de sa fausseté, c'est abus et folie de vouloir lui forger des sens étrangers, pour y chercher des vérités, ou des faussetés, qui n'y sont pas, et il est ridicule, comme j'ai dit, de vouloir quitter la vérité d'un sens clair et d'un sens propre et naturel, pour chercher dans un sens forgé et imaginaire, des vérités qui ne seroient qu'imaginaires.

C'est ce que font néanmoins nos chresticoles lorsqu'ils quittent le sens propre et naturel, et le sens véritable des promesses et des prophéties dont je viens de parler, pour leur forger des sens spirituels et mystiques, qui ne sont certainement que des sens imaginaires et ridiculement imaginés. Car en quittant ainsi, comme font nos chresticoles, le sens propre et naturel des susdites promesses ou prophéties, ils quittent le sens réel et véritable, pour s'attacher à des sens, qui ne sont qu'imaginaires et qui ne servent qu'à établir des nouvelles erreurs, pour couvrir les anciennes. Je dis que ces sens spirituels et allegoriques ne sont qu'imaginaires, parce qu'ils ne dépendent effectivement que de l'imagination des interpretes, il ne depend que de leur imagination de leur donner tels sens spirituels et mystiques qu'ils voudront; de sorte que s'il ne tenoit qu'à forger ainsi des sens /100/ spirituels, allegoriques et mystiques, pour rendre des promesses, ou des pretendues prophéties véritables, on pourroit facilement par ce moien-là, rendre véritables toutes celles qui seroient les plus fausses et les plus absurdes, ce qu'il seroit encore très ridicule de vouloir faire.

D'ailleurs, vouloir donner à des promesses ou à des prophéties pretendues divines, d'autre sens que celui qu'elles contiendroient manifestement en elles-mêmes, c'est une temerité et une presumption, qui n'est pas supportable dans des hommes, parce que c'est absolument changer, alterer, corrompre et même aneantir en quelques façons les susdites promesses et prophéties; c'est, dis-je, les aneantir au moins en tant qu'elles seroient de Dieu, car on supposeroit qu'elles seroient

effectivement de Dieu, on ne pretend pas neantmoins que le sens spirituel, allegorique et mistique que nos christicoles leur donnent, soit veritablement de Dieu, ni des prophetes mêmes; car on ne pretend pas que ce soit Dieu lui-même, ni les prophetes, qui aient dits qu'il falloit les entendre et les interpreter spirituellement et allegoriquement ou mistiquement, comme font nos christicoles. Ainsi ce sont nos christicoles eux-mêmes, qui forgent comme ils veulent, ou qui ont forgés comme ils ont voulu, tous ces beaux pretendus sens spirituels, allegoriques et mystiques, dont ils entretiennent et repaissent vainement l'ignorance des pauvres peuples.

Et ainsi quand ils nous proposent d'une part les pretendües promesses et propheties comme venantes de Dieu-même et qu'ils nous les expliquent ensuite, non dans leur sens propre et naturel, mais dans un sens forgé et dans un sens supposé qu'ils appellent allegorique, spirituel et mistique, ou dans un sens anagogique ou tropologique, comme il leur plaira de dire, ce n'est plus la parole de Dieu qu'ils nous proposent et qu'ils nous debitent sous ce sens-là; mais ce sont seulement leurs propres pensées, leurs propres fantaisies et les idées creuses de leurs fausses imaginations; et ainsi elles ne meritent pas que l'on y ait aucun égard, ni que l'on y fasse aucune attention. Et ce qui nous fait encore voir l'illusion et la vanité de ces pretendus sens spirituels et mystiques, c'est qu'il n'y auroit point de sectes, ni de nations, qui ne pourroient également se servir de ces mêmes pretendües promesses et propheties en faveur de leurs fausses religions, comme font nos christicoles en faveur de la leur, s'ils vouloient comme / eux, leur donner et leur forger des sens spirituels et mystiques convenables à leur creance, à leurs misteres et à leurs ceremonies; car on peut en inventer et en forger tant que l'on veut et les appliquer comme on veut à tout ce que l'on veut, cela ne depend, comme j'ai dis, que du genie et de l'imagination de ceux qui veulent leur donner ces sortes de significations ou d'interpretations-là.

Il paroît que ç'a été ce grand mirmadolin, vase d'élection de Jesus Christ, nommé Paul, qui a trouvé le premier l'invention de ces beaux sens spirituels et mystiques; car cet apotre, voiant d'un coté que les choses qu'il croioit devoir bientot arriver, conformement aux susdittes promesses et propheties n'arrivoient pas comme il les avoit annoncées et preschées et que le tems de leur accomplissement se passoit, sans que l'on vit aucune apparence qu'elles dûssent veritablement s'accomplir, comme il le croioit, ou qu'il faisoit semblant de le croire; et d'un autre costé, ne voulans pas

reconnoître, ni avoüer sincerement son erreur en cela, de crainte sans doute d'avoir la honte de passer pour duppe dans ce qu'il avoit crû et presché, il s'avisat pour deguiser l'erreur et pour couvrir une imposture par une autre de quitter le sens litteral, le sens propre et naturel des susdittes promesses et propheties, et de leur donner un nouveau sens, auquel on ne s'attendoit point et auquel on n'avoit pas encore pensé, qui fut d'interpreter spirituellement, allegoriquement et mistiquement les susdittes promesses et propheties, disant pour cet effet que tout ce qui avoit été dit et que tout ce qui s'étoit fait et passé, ou pratiqué dans la loy de Moises, n'avoit été dit ou fait qu'en figure de ce qui devoit s'accomplir et de ce qui devoit se faire dans la loy de Jesus Chr[ist] ou dans le christianisme.

Voici comme il s'explique dans sa première *Epitre aux Corinthiens*: *Mes freres, leur dit-il, je ne veux pas que tous ignoriez que nos peres marcherent tous sous la nue, que tous passerent la mer, que tous mangerent la même viande spirituelle, et que tous burent le même breuvage sipirituel, or ils buvoient tous, dit-il, de la pierre spirituelle, qui les suivoit, et cette pierre, dit-il, étoit Jesus Christ. Petra autem erat Christus. Mais, continue-t'il, plusieurs d'entre eux ne furent pas agreable[s] à Dieu, puisqu'il les fit mourir dans le desert; or ces choses, poursuit-il, nous ont servi de figure, et d'instruction, affin que nous ne /101/ suivions pas, comme eux nos desirs dereglés, et que vous ne tombiez pas, comme quelqu'uns d'eux, dans l'idolatrie, selon qu'il est écrit, que le peuple s'assit pour manger, et pour boire, et qu'il se leva pour danser, et que nous ne commettions point de fornication, comme quelques-uns d'eux en commirent, ce qui causa la mort à vingt trois mil en un jour, que nous ne tentions point Jesus Ch[rist], comme plusieurs d'entre eux, qui l'ayant tentés perirent par les serpens, que vous ne murmuriez point comme firent quelques-uns d'entre eux, qui furent exterminés par l'ange. Car toutes ces choses leur arriverent, dit-il, pour être la figure de ce qui se devoit passer parmi nous qui nous trouvons à la fin des siecles, et elles ont été écrites pour notre instruction, Haec autem omnia in figura contingebant illis (1 Cor., 10.11).*

[* Les deux pages suivantes portent en marge: QUID MAGIS HIS REBUS POTUIT MIRABILE DICI («Pouvait-on dire de plus belles choses que celles-là».)] Et dans son *Epitre aux Galates*, voici comme il leur parle sur ce sujet: *Dittes-moi, vous qui voulez encore vous soumettre à la loy de Moises, n'avez-vous point lû ce qui est écrit*

dans la loy, qu'Abraham eut deux fils, l'un d'une servante, et l'autre d'une femme libre, mais le fils de la servante, dit-il, naquit selon la chair, et le fils de la femme libre naquit selon la promesse, ce qui est dit par allegorie; car ces deux meres, dit-il, sont les deux alliances, c'est-à-dire les deux testamens, dont l'un a été fait sur la montagne de Sina, et ne produit que des esclaves, c'est celui qui étoit signifié par Agar qui étoit la servante; car Sina, dit-il, est une montagne d'Arabie qui a du raport avec la Jerusalem que nous voions maintenant, et qui est esclave avec ses enfans, mais la Jerusalem d'en haut, dit-il, est libre, et c'est elle qui est notre mere et de laquelle il est écrit: resjouissez-vous, vous qui estes sterille et qui n'avez point d'enfans, élevez votre voix, et poussez des cris de joye, vous qui n'enfantez point, parce que la femme qui étoit delaissée a plus d'enfans que celle qui a un marri. Or pour vous, mes freres, continüe cet apotre, nous sommes comme Isaac les enfans de la promesse, et comme alors, celui qui étoit nai selon la chair, persecutoit celui qui étoit nait selon l'esprit; ainsi, dit-il, la même chose se voit encore maintenant. Mais que dit l'écriture ? adjoute t'il, chassez la servante et son fils, car le fils de la servante ne sera point heritier avec le fils de la femme qui est libre. Or, mes freres, conclud-t'il, nous ne sommes pas les enfans de la servante, mais de / la femme libre, et c'est Jesus Christ, dit-il, qui nous a mis en cette liberté, Dieu aiant envoié son fils dans la plenitude des tems, affin qu'il fut le redempteur de ceux qui étoient sous la loy, et que l'adoption des enfans fut accomplie en nous (Gal., 4.21).

C'est dans ce même sens qu'il dit dans son *Epitre aux Romains*, que tous ceux qui descendent d'Israel ne sont pas pour cela les vrais Israelites, ni tous ceux qui sont nais d'Abraham ne sont pas pour cela ses vrais enfans. *Par ce*, dit-il, *que c'est seulement par Isaac que l'on doit regarder sa posterité*, c'est-à-dire que ce ne sont pas les enfans de la chair, qui sont les vrais Israelites et les vrais enfans de Dieu, mais que ce sont les enfans de la promesse, comme ceux d'Isaac, qui sont censés être les vrais enfans d'Abraham et par consequent les heritiers des promesses à qui appartient, comme il dit, l'adoption des enfans de Dieu, la gloire, l'alliance, la loy, le culte de Dieu et les promesses qui, selon lui, doivent s'accomplir, non litteralement, mais spirituellement en Jesus Christ (*Rom.*, 9.48). Ce pourquoi il dit dans son *Epitre aux Galates* que Jesus Christ nous a delivré[s] de la malediction de la loy, affin que la benediction promise à Abraham fut accomplie dans les gentils par Jesus Ch[rist], et que par la foy nous reçussions l'Esprit, qui nous avoit été promi[s]. *Or Dieu*, dit-il,

fit ses promesses à Abraham et à son fils Isaac; il ne lui dit pas, dit-il, « à vos fils », comme s'il eut parlé de plusieurs, mais à « votre fils », comme parlant d'un seul, qui est Jesus Christ, dit-il. De sorte que la loy qui a été donnée quatre cens ans apres les dittes promesses, nous a servi, dit-il, comme d'un precepteur pour nous conduire à Jesus Ch[rist] affin que nous fussions justifiés par la foy; et depuis que la foy est venue, nous ne sommes plus, dit-il, sous le precepteur, parce que vous etes tous enfans de Dieu par la foy en Jesus Christ. Ainsi, continue-t'il, il n'y a plus de Juifs, plus de Grecs, ni de libres, ni d'esclaves, ni d'hommes, ni de femmes mais vous êtes tous, un, en Jesus Christ; vous etes donc, leur disoit-il, les enfans d'Abraham et par consequent les heritiers selon la promesse (Gal., 3.13).

Laquelle promesse ne doit cependant, selon lui, s'accomplir que spirituellement en Jesus Ch[rist]; ce pourquoi il dit dans son *Epitre aux Ephesiens* que Dieu nous a benit en Jesus Christ /102/ de toutes benedictions spirituelles au-dessus des cieux (*Ephes.*, 1.3), et que Jesus Christ nous a acqui[s] la remission de nos pechés par les richesses spirituelles de sa grace, en qui, dit-il, dans son *Epitre aux Colossiens*, tous les tresors de la science et de la sagesse sont renfermés (*Colos.*, 2.3). *Que personne donc, leur disoit-il, ne nous blame pour le boire et le manger, ni pour les jours de festes, ni pour les nouvelles lunes ni pour les jours de sabbats, qui n'étoient que l'ombre des choses à venir, et dont J. C. est le corp[s]. Si donc, adjoute-t-il, vous êtes resuscités avec Jesus Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où Jesus Christ est assis à la droite de Dieu; Aimez, leur dit-il, ce qui est au ciel, et non pas ce qui est sur la terre, voulans leur faire entendre par ces paroles et par [cette] interpretation de la loy et des promesses, qu'ils ne devoient point s'arrester seulement aux biens charnels et temporels de la terre, et qu'ils ne devoient pas y attacher leur cœur et leur affection; mais qu'ils devoient principalement desirer et rechercher ceux du ciel, comme étans les seuls biens qui leur avoient été promis par la loy et par les susdittes promesses, sous la figure des biens charnels et temporels de cette vie dont il y est parlé (Colos., 3.1).*

Et pour faire d'autant mieux recevoir cette nouvelle interpretation de la loy et des prophetes, et voulans même faire passer sa doctrine et tout ce qu'il disoit sur ce sujet, pour une sagesse toute surnaturelle et divine, voici comme il parloit dans sa premiere *Epitre aux Corinthiens*: *Nous preschons, disoit-il, la sagesse, non pas la*

*sagesse de ce monde, ni celle des princes du monde qui perissent, mais nous preschons la sagesse de Dieu qui est cachée dans son mistere et qu'il a predestiné avant tous les siecles, pour nous élever à la gloire. Sagesse, dit-il, qui n'a été connue d'aucun prince du monde; mais que Dieu nous a revelé par son esprit, n'y aiant rien de si caché, que cet esprit ne sonde jusques aux plus profonds secrets de Dieu. L'homme charnel, dit-il, ne comprend point les choses de Dieu, il n'est pas capable de les comprendre, parce que c'est par l'esprit de Dieu qu'elles se discernent (I Cor., 2.6). C'est pour cela encore qu'il disoit que la lettre tûe, mais que l'esprit vivifie, comme voulans dire que l'interpretation litteralle de la loy et des promesses se detruisoit d'elle-même et qu'elle confondoit ceux qui vouloient s'y attacher; mais que l'interpretation spirituelle qu'il leur donnoit, étoit le veritable sens dans lequel il falloit les entendre (2 Cor., 3.6). Et comme si ceux à qui il preschoit une si belle doctrine, eussent dû lui avoir pour cela des grosses obliga / tions, et qu'ils eussent dûs pour reconnoissance de cela lui fournir abondamment tout ce qui lui falloit pour sa nourriture et son entretient: *Vous étonnez-vous, leur disoit-il, si nous recueillons vos biens temporels, apres avoir semé parmi vous les biens spirituels ? Si [nos] vobis spiritualia seminavimus, magnum est si [nos] carnalia [vestra] metamus ? (1 Cor., 9.11).**

Ainsi, suivant la doctrine admirable de ce docteur des gentils, les deux femmes d'Abraham et ses deux fils nous figuroient spirituellement deux beaux mysteres. Celle qui n'étoit que servante figuroit l'alliance de Dieu avec la Sinagogue qui n'étoit elle-même que servante, et qui n'engendroit, comme disoit cet apotre, que des esclaves. Et celle qui étoit l'épouse figuroit l'alliance de Dieu avec l'Eglise chretienne qui est la libre, et qui est l'épouse de Jesus Christ, suivant le dire de ce même apotre. Pareillement le fils de la servante, qui étoit né seulement selon la chair, figuroit le Vieu[x] Testament, qui n'étoit que pour les Juifs charnels figurés et représentés par le fils de la servante. Mais le fils de la femme libre, qui étoit né selon la promesse de Dieu, figuroit le Nouveau Testament, qui est pour les chretiens, qui sont les vrais enfans, representés et figurés par Isaac, qui étoit né suivant la promesse (*Gal., 4.25; Gen., 21.10*). Pour preuve de quoi, *c'est*, dit cet apotre, remarquez bien ceci, *c'est que Sina, où la loy ancienne a été donnée est une montagne d'Arabie qui est conjointe à celle, qui est maintenant la Jerusalem terrestre, qui est esclave avec tous ses enfans, au lieu que Jerusalem d'en haut, qu'il appelle notre Mere, est celle qui est libre, et*

qui engendre des enfans, qui sont selon la promesse; de sorte que, suivant la doctrine de cet apotre, la Jerusalem terrestre ne seroit pas la Ville Sainte, ni la ville toute particulièrement choisie et chérie de Dieu, comme le disent les Ecritures, mais ce seroit seulement la Jerusalem d'en haut, comme dit cet apotre, ou la Jerusalem celeste.

Pareillement, suivant la doctrine de cet apotre, les vrais Israelites ne seroient pas ceux qui sont véritablement Israelites selon la naissance de la chair, mais seulement ceux qui le seroient selon l'esprit de la foy des anciens patriarches. Suivant la doctrine de cet apotre, la promesse de leur donner un puissant liberateur, qui les delivreroit de la captivité de tous leurs ennemis ne s'entend point d'un redempteur, qui dût être puissant selon le monde, ni même d'une delivrance corporelle d'ennemis visibles, comme sont les hommes, mais seulement d'un liberateur ou d'un redempteur, qui seroit spi /103/ rituellement tout-puissant selon Dieu, et d'une delivrance spirituelle d'ennemis invisibles, qui sont les demons, les vices et les pechés; et enfin, suivant la doctrine de cet apotre, la promesse de les faire glorieusement et victorieusement rentrer dans la possession de leurs terres et païs où ils seroient pour tout jamais comblés de bonheur et de félicité, dans l'abondance de tous biens, ne s'entend point d'un retour glorieux et triomphant qu'ils dussent jamais faire dans la Judée et dans la Palestine, où ils demeuroient, ni de la jouissance des biens temporels de cette vie, mais de la jouissance spirituelle des biens celestes et éternels, dont les justes doivent, selon cette belle doctrine, jouir éternellement dans le ciel, et où Jesus Christ, leur sauveur et redempteur, les conduira glorieux et triomphans, après qu'ils auront genereusement vaincus les demons, les vices et les passions, qui seroient les plus grands ennemis de leur salut, toutes lesquelles choses, aussi bien que plusieurs autres semblables qu'il seroit trop long de rapporter, nous étoient, suivant la belle doctrine de cet apotre, divinement et misterieusement figurées dans tout ce qui se faisoit et dans tout ce qui se passoit dans cette ancienne loy. Et tout cela, fondé sur cette belle raison que Sina, où la loy ancienne a été donnée, est une montagne d'Arabie qui est conjointe à celle qui est maintenant la Jerusalem terrestre, qui est esclave avec ses enfans ! Et sous ce beau pretexte qu'Abraham avoit deux femmes, dont l'une qui n'étoit que servante, figuroit la Sinagogue, et l'autre, qui étoit épouse, figuroit l'Eglise chretienne; et sous ce pretexte encore que cet Abraham auroit eu deux fils, dont l'un, qui étoit de la servante,

figuroit le Vieux Testament, et l'autre, de la femme libre, qui figuroit le nouveau Testament; qui est ce qui ne riroit d'une si vaine, d'une si sotté et d'une si ridicule doctrine que celle-là ? *Spectatum admissi, risum teneatis, amici ?* ([Horace, *Art poétique*, v.5, cité d'après [Gabriel Naudé,] *Apol[ogie des grands hommes]*, [1669] t. 2, [p.] 350) .

Si, suivant cette belle maniere d'interpreter allegoriquement, figurativement et misterieusement tout ce qui s'est dit, tout ce qui s'est fait, et tout ce qui s'est pratiqué dans cette ancienne loy des Juifs, si on vouloit de même interpreter allegoriquement et figurativement tous les discours, toutes les actions et toutes les belles aventures du fameux Don Quixotte de la Manche, on y trouveroit certainement autant de misteres et autant de figures misterieuses que l'on voudroit; on forgeroit sur ses aventures et sur toutes ses actions autant d'allegories que l'on voudroit et on y trouveroit même et dans tout ce qu'il a fait, si on vouloit, une sagesse toute surnaturelle et divine, aussi bien que dans tout ce qui s'est fait dans cette ancienne Loy. Mais / il faut être merueilleusement simple, ou merueilleusement credule pour ajouter pieusement foy à des si vaines interpretations et à des si vaines promesses.

C'est neantmoins sur ce vain et ridicule fondement que toute la religion chretienne subsiste, et c'est sur ces vaines et ridicules interpretations spirituelles et allegoriques que nos christicoles font de leurs pretendües Ecritures Saintes qu'ils fondent tous leurs misteres, toute leur doctrine et toutes les belles esperances qu'ils ont d'une vie éternellement bienheureuse dans le ciel; ce pourquoi aussi, il n'est presque rien dans toute cette ancienne loy que leurs docteurs ne tachent d'expliquer mystiquement et figurativement de quelque chose qui se fait dans la leur; ils trouvent et ils voient presque partout, comme feroient des visionnaires, la figure de leur Christ et la figure de ce qu'il a été et de ce qu'il a fait. Ils trouvent sa figure et ils la voient dans plusieurs personnes de cet Ancien Testament, comme dans Abel, dans Isaac (* *In figuris praesignatur, cum Isaac immolatur, Agnus Paschae deputatur, datur manna patribus*), dans Joseph, dans Josué, dans David, dans Salomon, et dans plusieurs autres, car ils pretendent que tous ces personnages-là étoient la figure de leur Christ. Ils trouvent et ils voient aussi sa figure dans les animaux et dans les bestes, car ils la trouvent dans l'agneau pascal, dans le lion de la tribu de Juda, et même dans le bouc émissaire dont il est parlé dans le 16^o ch. du *Levit*. Enfin, ils la

trouvent et ils la voient aussi dans les choses inanimées, comme dans le rocher que Moyses frappa de son baston, dans la montagne où Dieu parla à Moyses, et dans le serpent d'airain que ce même Moyses fit dresser dans le desert, car ils pretendent que toutes ces choses et plusieurs autres semblables que je passe sous silence étoient la figure de leur Christ; et ainsi, suivant cette belle maniere d'allegoriser si bien tout ce qui se faisoit dans cette ancienne Loy, ils trouvent que tout representoit et figuroit quelques-uns de leurs misteres. En voici des exemples. [* A partir de ce paragraphe, toutes les pages suivantes, jusqu'au folio 111v°, portent en marge le texte suivant: PUERILIA SUNT HAEC, ET VANA, ET RISU DIGNA, parfois prolongé par la traduction: CE SONT PUERILITES VAINES ou CE NE SONT QUE PUERILITES VAINES ou CE SONT PUERILITES VAINES ET FRIVILES, ou encore CE SONT PUERILITES VAINES ET DIGNES DE RISEES.]

La delivrance du peuple juif de la captivité d'Egipte et leur passage de la Mer Rouge (*Exod.*, 12.42) étoient, suivant les Peres de l'Eglise et les docteurs christicoles, une excellente figure de la delivrance du genre humain de la captivité du Diable et du peché par les eaux du bateme; les Egyptiens, qui furent submergés et noyés dans les eaux de la mer en poursuivant les Israelites (*Exod.*, 14.27) sont une figure que les passions dereglées, les cupidités et tous les mauvais desirs dans les chretiens, doivent être submergés et /104/ noyés sous les eaux de la penitence.

Le passage des Juifs à travers la Mer Rouge et la nue qui les couvroit (*Exod.*, 16.25) étoi[en]t une figure du bateme de la loy nouvelle; la manne qu'ils ont mangé[e] dans le desert, étoit une figure de leur eucharistie; l'eau que Moyses fit sortir de la pierre qu'il frappa (*Exod.*, 17.6) étoit une figure de Jesus Christ même; et ceux qui furent punis dans ce desert étoient une figure de la punition que Dieu fera des mauvais chretiens dans les enfers.

La naissance ou la venüe de Jesus Christ (*Joan.*, 3.14) a été figurée, disent les ss^{ts} Peres par la semence de la femme Eve, qui devoit écraser la teste du serpent. Les benedictions que Dieu promit à Abraham et à toute sa posterité, qui devoit être aussi nombreuses que les étoiles du ciel et que les grains de sable de la mer (*Gen.*, 12.17 et 26.4), étoient une figure des benedictions spirituelles que Jesus Christ devoit apporter aux hommes et une figure du grand nombre de fidel[e]s qui se reuniroient sous la

foy. Voyez *l'Ep. aux Galates*, ci dessus.

Abel, disent les ss^{ts} Peres, étoit une figure de Jesus Ch[rist], et sa mort la figure de la mort de Jesus Ch[rist], et Caïn qui tua son frere Abel, étoit la figure des Juifs, qui firent mourir Jesus Ch[rist]; Isaac offert en sacrifice (*Gen.*, 22), étoit, disent les mêmes ss^{ts} Peres une figure de J[esus] Ch[rist] immolé sur la croix. Le bois que portoit cet Isaac lorsqu'il alloit avec son pere pour être sacrifié étoit une figure de Jesus Ch[rist] portant sa croix. L'alliance que Dieu fit avec Abraham et son fils Isaac, étoit une figure de l'alliance de Dieu avec les hommes par son fils Jesus Ch[rist]. Les deux enfans d'Abraham, sçavoir Ismaël, qui été né d'Agar sa servante, et Isaac qui étoit né de Sara sa femme, étoient une figure, comme j'ai desjà dit, des deux Testamens, dont l'Ancien étoit figuré par Ismael fils de la servante, et le Nouveau figuré par Isaac, fils de l'épouse. Les enfans qu'eut Abraham de ses concubines (*Gen.*, 21.10), figuroient, dit s^t Augustin, les hommes charnels du Nouveau Testament, et les presens qu'Abraham leur fit avant de mourir figuroient, dit le même August[in], les dons naturels et les avantages temporels que Dieu fait en ce monde-ci aux hommes charnels, aux heretiques et aux infidel[e]s. Mais, faisans son fils Isaac heritier de tout, cela figuroit, dit-il, que les vrais chretiens, qui sont les enfans bien aimés de Dieu, seroient les heritiers de sa grace, de son amitié et de la vie éternelle. Le serment qu'Abraham fit faire à son serviteur, en lui touchant / la cuisse, lorsqu'il l'envola chercher une femme à son fils Isaac (*Gen.*, 24.2), figuroit, dit s^t Aug[ustin] que Jesus Ch[rist] devoit naitre de sa chair, et, pour ainsi dire, descendre de cette cuisse qu'il lui faisoit toucher. Ce pourquoy, expliquant figurativement toutes les circonstances de cette mission, il dit qu'Abraham figuroit le Pere éternel, qu'Isaac, son fils, figuroit le fils de Dieu, que Rebecca, qui devoit être l'épouse d'Isaac, figuroit l'Eglise de Jesus Ch[rist], que le serviteur, qui joignit Rebecca aupres de la fontaine, figuroit les apotres de Jesus Ch[rist], qui font l'alliance de l'Eglise avec son Chef, qui est le même Jesus Ch[rist], que la fontaine, où se fit la rencontre du serviteur et de Rebecca, figuroit les eaux du bateme, où se fait le commencement de l'alliance spirituelle que l'on contracte avec Jesus Christ, dans le bateme. Les joiaux que le serviteur donna à Rebecca, figuroi[en]t l'obeissance et les bonnes œuvres des fidel[e]s, que Laban, frere de Rebecca, qui receut le serviteur et qui eut soin de lui fournir la nourriture, aussi bien qu'à ses bestiaux de la paille et du foin, figuroit ceux qui donnent une partie de leurs biens temporels, pour faire subsister les predicateurs

de l'Evangile. Et enfin, qu'Isaac sortant de la maison pour aller au-devant de sa maitresse, figuroit le fils de Dieu qui quitta pour ainsi dire le ciel, pour venir au monde, etc. Voila certainement de belles imaginations ! Est-il possible qu'un docteur, et qu'un si fameux docteur que celui-là, ait pu s'amuser à dire de telles sottises ? Jugez de là s'il y a lieu de faire tant de cas, de ce qu'ils disent ailleurs. Ce n'est pas tout.

La collision, qui se fit des deux enfans dans le ventre de Rebecca, auparavant que d'accoucher, figuroit, dit le même docteur Aug[ustin], la collision, c'est-à-dire la mauvoise intelligence, les debats et les contestations, qui sont entre les bons et les mechans, dans le ventre de Rebecca, c'est-à-dire dans le sein de l'Eglise qui est leur mere commune, Aug[ustin], *Ser[mon] 78 de temp.* Les deux enfans males, qui sortirent de son ventre, figuroient, dit Dieu lui-même, deux peuples qui en devoient naitre et qui seroient divisés. Et sur ce qui est dit que le plus grand serviroit le plus petit, cela figure que les mechans qui sont en plus grand nombre et les plus forts, serviroient les bons et les élus, qui sont les plus foibles et les plus petits en nombre (*Gen.*, 15.22). Mais comment les mechans, qui sont les plus forts, servent-ils les bons, qui sont les plus foibles et les plus petits ? Il semble au contraire qu'ils s'élevent au-dessus d'eux et qu'ils les /105/ oppriment. C'est, dit Aug[ustin,] en ce que les mechans exercent la vertu et la patience des justes, et qu'ils leur donnent souvent occasion de meriter beaucoup et de faire un grand progres dans la vertus, *Epis.*, 157 et *Ser.*, 88 *de temp.*

L'action que fit Jacob en se revestans de peaux de boucs pour paroître velu comme son frere Esau et pour tromper par ce moien son pere Isaac qui avoit perdu la vue (*Gen.*, 27.16), figuroit Jesus Ch[rist] qui s'est volontairement revestu d'une chaire humaine, pour porter tous les pechés des autres. Et en ce qu'il dit ensuite à son pere, qu'il étoit son premier-né, et son fils Esau, il figuroit le peuple des gentils, qui devoient entrer en l'heritage du Seigneur, en la place des Juifs. Orig[ène], Hil[aire], Amb[roise], Tertul[lien], Aug[ustin] et autres.

Les benedictions qu'Isaac donna à Jacob, en lui disant: *Det tibi Deus de rore coeli, et de pinguedine terrae abundantiam frumenti et vini...* (*Gen.*, 27.28 et 39) et celles qu'il donna ensuite à Esau en lui disant: *In pinguedine terrae, et in rore caeli*

desuper, erit benedictio tua, ne furent pas sans mistere, disent les ss^{ts} Peres, car Jacob figuroit l'Eglise chretienne, à laquelle est promi[s] premierement le royaume du ciel et ensuite les biens temporels, et Esau figuroit les Juifs, ausquels sont promis, premierement les biens temporels, et ensuite les éternels: voilà qui est bien subtil !

L'échelle que vit Jacob en dormans, par laquelle les anges montoient et descendoient (*Gen.*, 28) figuroit la descente du fils de Dieu en ce monde-ci par son incarnation; les divers degrés de cette échelle sont les diverses generations de Jesus Ch[rist] qui nous sont marquées par s^t Mat. et par s^t Luc, l'un faisant la genealogie en descendant, et l'autre en remontant, depuis Jesus Ch[rist] jusques à Dieu qui créa Adam. [Theod[oret], Thers. [Tertullien?] et Aug[ustin], *Serm.*, 74 de temp.] 1.

La pierre que ce même Jacob dressa en cet endroit-là, en memoire de ce qu'il y avoit vu et entendu, et l'huile qu'il versa sur cette pierre, figuroient Jesus Christ qui a été oint d'une onction sacrée preferablement à tous les autres. *Prae consortibus suis*, Aug[ustin] in *Psal.*, 44, et *Serm.*, 79 de temp[ore].

Le nom que Jacob donna à ce lieu, en l'appellant Bethel, c'est-à-dire Maison de Dieu, figuroit la veritable Eglise des fidel[e]s, qui a tousjours été la demeure et la porte, par laquelle on entre dans le ciel. Lia et Rachel, qui étoient les deux femmes de Jacob, figuroient la Sinagogue et l'Eglise chretienne; Lia qui étoit laide et chassieuse, figuroit la Sinagogue qui étoit pleine d'imperfections, et Rachel, qui étoit belle, figuroit l'Eglise chretienne qui est sans ride et sans tache. Et Jacob qui servit longtems pour avoir ces deux femmes, figuroit Jesus Christ qui a servi sur la terre, pour gagner à lui la Sinagogue aussi bien que son Eglise, Just[in], Hier[onymus] [Jérôme].

/ Joseph, fils de Jacob, a été, disent les ss^{ts} Peres, presque dans toutes ses actions, une figure de Jesus Ch[rist]. Il est né, disent-ils, dans la viellesse de ses parans pour marquer que Jesus Ch[rist] naitroit vers la fin des siecles dans la viellesse du monde. Il étoit plus aimé que ses freres pour marquer l'amour infini du Pere éternel envers son divin Fils unique. Il étoit revestu d'une robe de diverses couleurs pour marquer que le fils de Dieu seroit revestu d'une nature humaine ornée de toutes sortes de perfections et de vertus. Il va à ses freres pour figurer que le fils de Dieu viendrait

visiter les hommes qui sont ses freres selon la chair. Le recit de ses songes lui attire la haine de ses freres, de même Jesus Ch[rist] s'est attiré la haine des Juifs, par les reproches qu'il leur faisoit de leurs vices et de leur aveuglement. Les songes qu'il eut qui lui representoient qu'il seroit élevé en gloire et adoré, figuroient la resurrection et l'ascension glorieuse de Jesus Ch[rist] dans le ciel, et qu'il seroit adoré par les nations. Ses freres pensent à le faire mourir, de mêmes les Juifs penserent à faire mourir Jesus Ch[rist] Ils le depouillent de sa robe et la teignent de sang pour faire accroire à leur pere qu'une beste sauvage l'avoit devoré, figure du même Jesus Ch[rist] dans sa mort, qui fut depouillé de son humanité qui fut teinte de son propre sang. Ils le jettent dans une cisterne, figure Jesus Ch[rist] mi[s] dans le sepulchre et qui descend dans les enfers. Ils le vendent vingt pieces d'argent à des étrangers, figure de Jesus Ch[rist] vendu par Juda trente pieces aux Juifs. Il est conduit en Egypte par ces étrangers, figure de Jesus Ch[rist] conduit parmi les nations étrangères par la predication de sa parole. Après beaucoup de traverses et de souffrances, il est élevé aux premiers honneurs dans l'Egypte, figure de Jesus Ch[rist] élevé au plus haut des cieux après beaucoup de travaux et de souffrances dans ce monde-ci, Hier[onymus: Jérôme], Tertu[llien], Amb[roise], Aug[ustin]. Voila bien des sottises que disent tous ces grands hommes-là, et on pourroit bien dire à ce sujet que *puerilia sunt haec, et vana et risu digna, ou* comme dit s^t Jerosme lui même, *circulatorum ludo similia [enfantillages] pareils aux jeux des charlatans*.

L'accouchement des deux enfans de Thamar est aussi selon eux misterieux. L'un qui fut nommé Zara qui montra sa main, auparavant que de naitre, et à qui la sage-femme y attacha un ruban d'écarlatte, qui retira ensuite sa main; et l'autre enfant qui vint le premier au monde et fut appelé Phares (*Gen.*, 38.27). Ce Zara, disent les ss^{ts} Peres, étoit une figure du peuple fidel[e], qui tient un ruban d'écarlatte, c'est-à-dire la foy aux merites de la passion de Jesus Ch[rist]; il a pour ainsi /106/ dire montré sa main avant que de naitre, parce qu'il a parut peu avant la publication de la foy, et ensuite Phares est né, qui signifie le peuple juif qui a été entre ceux qui precedoient la loy de Moyses et ceux qui sont sous la loy de Jesus Ch[rist], et enfin Zara est né qui est la figure de tous ceux qui sont dans la veritable Eglise et qui croient en Jesus Ch[rist], Amb[roise], Theod[oret].

La conduite de Joseph à l'égard de sa dame qui le sollicitoit au peché (*Gen.*,

25.12) est encore une figure de Jesus Ch[rist]. La chasteté de ce Joseph est une figure de l'innocence de Jesus Ch[rist]. La femme égyptienne qui le sollicitoit au péché, est une figure de la synagogue des Juifs qui, regardans le Messie comme un Seig^f temporel, n'attendoit de lui que des biens charnels et temporels. Joseph qui laisse son manteau à cette femme impudique et qui s'enfuit, figuroit Jesus Ch[rist] qui laisse aux Juifs, la lettre et les ceremonies de la loy, qui le couvroient comme d'un manteau, et s'en va vers les gentils, pour les éclairer de sa lumiere, Ruper[t de Deutz] et Prosp.

Le même Joseph en prison avec deux autres, dont l'un est sauvé et l'autre est pendu (*Gen.*, 40) est une figure de Jesus Ch[rist] en la croix, entre deux larrons, dont Jesus Ch[rist] sauve l'un, et l'autre perit abandonné. Joseph est mis hors de prison, figure de Jesus Ch[rist], qui sortit glorieux des enfers. Il est élevé en honneur, figure que le même Jesus Ch[rist] seroit honoré des gentils. Il fait des amas de vivre pour le tems de la famine, figure de Jesus Ch[rist] qui fait un amas de graces et de benedictions spirituelles.

La benediction que Jacob donna à son fils Juda (*Gen.*, 49), est appliquée aussi figurativement à Jesus Ch[rist] car il est appelé le lion de la tribu de Juda, au contraire celle qu'il donna à son fils Dan, convient figurativement à l'Antechrist, aussi croient-ils qu'il doit naitre de sa race, Greg[oire de Tour] Amb[roise], Theod[oret].

Moyses étoit aussi une figure de Jesus Ch[rist]; il est exposé à sa naissance aux vagues des eaux de la mer pour éviter la crnauté de l'édit de Pharaon qui commandoit de tuer tous les enfans males des Juifs (*Exod.*, 2), cela figuroit Jesus Ch[rist], qui a été exposé à sa naissance à la cruauté d'Herodes qui fit mourir tous les enfans nouveaux nés à Bethleem et aux environ[s]. La fille de Pharaon retira Moyses des eaux, figure de Jesus Ch[rist], qui reviendroit d'Egypte où il s'étoit sauvé. Moyses est rendu à celle qui l'a enfanté, figure de Jesus Ch[rist], qui, après son retour d'Egypte, est rendu à la synagogue qui l'avoit enfanté. Moyses vecut long tems dans le desert en pais/sant les brebis de son futur beau pere, figure de Jesus Christ qui vecu[t] longtems dans la solitude. Moyses fit des grands prodiges devant Pharaon pour obtenir la liberté du peuple de Dieu, figure de ceux que Jesus Christ feroit devant les Juifs pour les retirer de leur aveuglement. Enfin Moyses delivre le peuple de Dieu de

la captivité d'Égypte, figure que Jésus Ch[rist] délivrerait les hommes de la captivité du péché et des démons, Aug[ustin] *Ser. 47 de temp.*, Isid[ore de Séville], *Exod.*

Dieu apparaît à Moïse dans un buisson ardent sans le consumer (*Exod.*, 3.2), figure, dit s^t Bern[ard], que Dieu apparaîtrait et s'incarnerait dans une vierge, sans blesser sa virginité (*Ser. super Missus est*), et Greg[oire] (*Lib. 28 mor. cap. 2*) l'expose autrement et dit que cela figurait que la Divinité se revêtirait de notre chair et qu'elle en ressentirait les douleurs comme de pointes d'épines, sans consommer néanmoins la nature humaine. Les dix plaies d'Égypte sont appliquées figurativement et mystiquement aux dix préceptes du Decalogue par Aug[ustin] (*in frag.*) et selon le même August[ustin], les grenouilles (*Exod.*, 7), figuraient les grands parleurs, et notamment les hérétiques qui font du bruit de leurs paroles contentieuses et de leurs disputes captieuses, qui criaillent comme des grenouilles qui croassent dans les marais.

L'agneau pascal que les Juifs immolaient tous les ans, en mémoire de ce qui se fit au temps de leur délivrance de la captivité d'Égypte, comme aussi toutes les circonstances, qui accompagnaient cette action, étoient une excellente figure de Jésus Ch[rist], qui a été immolé pour le salut des hommes: cet agneau ou ce chevreau devait être mâle et sans tache, figure de la candeur et de l'innocence de Jésus Ch[rist]. Il devait être rôti à la broche, figure du supplice de la Croix (* *In figuris praesignatur, cum Isaac immolatur, Agnus Pasquæ deputatur, datur manna patribus*). Les portes devaient être arrosées de son sang, figure que nous serions arrosés, lavés et purifiés par le sang de Jésus Ch[rist]. Il devait être immolé et mangé au soir, figure que Jésus Christ serait immolé à la fin des siècles. Il n'y avait que les Juifs qui mangeassent cet agneau immolé, figure que le véritable agneau qui est Jésus Ch[rist] ne devait être mangé que par les chrétiens. Il devait être mangé avec des pains sans levain (*Exod.*, 12), figure de la sincérité et de la pureté de conscience avec laquelle il faut recevoir le vrai agneau de Dieu. Il fallait le manger avec des laitues amères, figure qu'il faut avoir une douleur amère dans le cœur, de tous ses péchés. Il fallait manger la tête avec les pieds, figure de l'humanité et de la divinité de Jésus Ch[rist], que l'on reçoit dans le divin sacrement de l'eucharistie. /107/ On ne devait pas lui rompre aucun os, figure que les os de Jésus Ch[rist] demeureraient entiers en la croix sans en casser un seul. Enfin les peuples juifs

devoient celebrer tous les ans la Pasque et immoler cet agneau pascal en memoire du passage de l'ange et du passage que les Israelites firent de la Mer Rouge, figure que le peuple chretien celebreroit tous les ans, leur Pasque spirituellement avec l'agneau divin Jesus Christ, en memoire de ce passage qu'ils ont faits des tenebres à la lumiere; du peché à la grace; et de l'état de damnation, à l'état du salut, lorsque le divin fils de Dieu les reconcilia à son Pere, par sa mort; c'est ce que dit s^t Paul, dans sa *I^{re} Ep[ître] aux Cor[inthiens]*. Puisque Jesus Christ, dit-il, a été immolé pour être notre agneau pascal, vous devez rejeter tout levain; celebrons donc, dit-il, notre Pasque, non avec le vieu levain ni avec le levein de la malice et de la mechanceté, mais avec les pains sans levain, de la sincerité et de la verité, 1 *Cor.*, 5.7.

La colombe de feu, qui conduisoit de nuit les Israelites dans le desert (*Exod.*, 13.22), figuroit le fils de Dieu, et la nue, qui les conduisoit de jour, figuroit le S^t Esprit, dit Orig[ène], *Homel.*, 27. Et de même que le feu éclaire de sa lumiere, de même le fils de Dieu éclaire l'esprit de ses verités éternelles, et comme la nue couvre, de même le S^t Esprit couvre les ames de sa grace; de là vient qu'il est dit de la Vierge Marie que le S^t Esprit la couvrit de son ombre, Amb[roise]; Marie, sœur d'Aaron et de Moyses, étoit aussi une figure de la Vierge Marie.

Le bois que Moyses jeta dans les eaux du desert, pour les rendre douces, d'amères qu'elles étoient auparavant (*Exod.*, 15.25), étoit une figure du glorieux bois de la Croix qui rend douces les plus grandes amertumes des souffrances et des afflictions. Et les eaux rendües douces, étoient une figure des eaux du bateme, qui repandent dans les âmes la douceur de la grace du sauveur, Aug[ustin], Tertul[lien], Orig[ène], Hier[onymus: Jérôme].

La manne que les Israelites mangerent dans le desert, étoit une figure de cette manne celeste que J. C. nous a laissé dans le sacrement de l'Eucharistie, en nous y donnans son corp[s], pour servir de nourriture, et son sang, pour servir de breuvage à nos ames. Cette manne tomboit du ciel et étoit comme un pain du ciel, mais le corp[s] de Jesus Ch[rist] est plus veritablement du pain du ciel. Cette manne étoit ainsi appellée d'un nom qui vient d'admiration, figure que le sacrement d'eucharistie seroit tout plein de miracles, dignes d'admiration. Cette manne ne tomboit que pendant les tenebres de la nuit, figure que cette manne / eucharistique ne se verroit et

ne se connoitroit qu'à travers les tenebres de la foy. Cette manne étoit la nourriture de ceux qui étoient sortis de la captivité d'Égypte, figure que celle de l'eucharistie seroit la nourriture de ceux, qui sont sortis de la captivité du demon et du peché.

Cette manne étoit la nourriture de ceux qui s'en alloient à la terre promise, figure que celle de l'eucharistie seroit la nourriture de ceux qui aspirent à la celeste patrie. Cette manne avoit toute sorte de suavité, figure que celle de l'Eucharistie feroit sentir aux ames pures toutes sortes de douceurs spirituelles. Cette manne étoit blanche, figure que celle de l'eucharistie ne demanderoit que de la pureté. Cette manne devoit être pilée et broyée pour être mangée, figure qu'il faut piler et broier la dureté du cœur, pour manger dignement celle de l'eucharistie. Ceux qui ramassoient beaucoup de cette manne, n'en avoient pas plus que ceux qui en ramassoient moins, figure que ceux qui recevroient la sainte eucharistie n'en recevroient pas plus, les uns que les autres, Jesus Christ étant tout entier sous un petit volume comme sous un plus grand.

Moyses étendant les mains pendant que les Israelites combattoient contre les Amalecites, figuroit Jesus Ch[rist] attaché à la croix, les mains étendues; Moyses eut les mains étendues, jusques au soleil couché, figure que Jesus Ch[rist] demeureroit attaché à la croix jusques à vespres. Lorsqu'il tenoit les mains élevées, les Israelites étoient victorieux, lorsqu'il les abbaissoit tant soit peu, les Amalecites étoient vainqueurs (*Exod.*, 17.11), et cela étoit ainsi, dit Justin, non pas tant à cause de la priere qu'il faisoit, qu'à cause de cette posture qu'il tenoit, qui representoit la Croix du Sauveur; car si ce n'eut été cela, adjoute-t'il, il n'eut pas été nécessaire qu'on lui eut soutenu les bras lorsqu'il étoit las, il eut suffit qu'il eut continué sa priere, *Just. cont. Tryph.* Les Israelites combattans figuroient les bons chretiens qui sont les vrais Israelites, qui combattent les pechés, les mauvaises inclinations de la chair et les ennemis du salut qui sont figurés par les Amalecites. Ils vainquent les ennemis lorsqu'ils s'appliquent à la priere et qu'ils s'appuient sur les secours de la grace, mais qui sont vaincus lorsqu'ils abandonnent la priere.

Vous ne ferez point cuire le chevreau dans le lait de sa mere /108/ (Exod., 34.26). Ce precepte, dit s^t Aug[ustin], a été donné en figure de ce que Jesus Christ ne devoit pas être tué par Herodes, ni par les Juifs dans son enfance ou dans son bas aage (Aug[ustin]).

Moyses, aiant offert des veaux en sacrifice, il arrosa de leur sang le peuple d'Israel, en leur disant; *c'est ici le sang de l'Alliance, que le Seigneur a faite avec vous*; ce qui étoit, disent les ss^{ts} Peres de l'Eglise, une figure du nouveau Testament, qui se devoit faire par l'effusion du sang de Jesus Ch[rist]; car l'Ancien Testament suivant leur dire, n'est qu'une figure du Nouveau. Les septante anciens, qui virent Dieu avec Moyses et Aaron, Nadab et Abiu (*Exod.*, 24.8) figuroient les predestinés, qui verront Dieu à tout jamais dans le ciel. Le saphir qui parut sous les pieds de Dieu, figuroit la vie sainte et les âmes innocentes des predestinés, dans lesquelles Dieu se repose comme dans un trosne.

Le tabernacle que Dieu ordonna à Moyses de faire est une figure de la demeure que nous devons preparer à Dieu dans nous-mêmes, ou dans nos ames. Lorsqu'il lui commanda d'employer à ce tabernacle ce qu'ils avoient de plus precieux, or, argent, etc., l'or figuroit la sagesse et l'intelligence des misteres par la foy; l'argent, la parole de Dieu qui est marquée dans les Ecritures s^{te}. L'airain figuroit la predication de la foy; l'hiacinthe figuroit l'esperance des choses celestes; la pourpre figuroit l'amour de la Croix et des souffrances; l'écarlatte teinte deux fois, figuroit le double precepte de la charité qu'il faut avoir dans le cœur à l'égard de Dieu et à l'égard du prochain. Le lin figuroit la pureté de la chair et des affections du cœur. Les poils de chevres figuroient les rigueurs de la penitence. Les peaux de moutons teintes en rouge, figuroient le bon exemple des pasteurs qu'il faut suivre. Les peaux hyantines [*ianthines*: violettes] figuroient l'immortalité des corps celestes. L'huile des lampes figuroit les doux fruits des œuvres de charité et de misericorde. Les bois de setim, qui sont incorruptibles, figuroient la pureté incorruptible qu'il faut conserver dans le corp[s] et dans le cœur. Les beaumes aromatiques figuroient l'odeur agreable de la bonne vie et du bon exemple. Les pierres precieuses figuroient toutes sortes d'actions et de vertus chretiennes, Amb[roise], Bern[ard] et autres.

L'arche d'alliance figuroit l'humanité de Jesus Ch[rist] (*Greg[oire]*). L'arche dans le sanctuaire figuroit les saints qui sont dans le ciel et qui ont Jesus Ch[rist] au-dessus d'eux, qui leur sert de propitiatoire, comme il est écrit: *ipse est propitiatio pro peccatis* (*Exod.*, 26) et ils sont entourés d'anges, comme l'Arche, qui étoit entre les deux cherubins, Aug[ustin] Le / chandelier du tabernacle figuroit Jesus Ch[rist]; il est

fait d'or pur parce que Jesus Ch[rist] étoit sans aucun peché; il étoit de fonte, pour marquer que Jesus Christ seroit comme fondu sous les coups qu'il reçut en sa passion. La tige de ce chandelier figuroit l'Eglise chretienne, et ses branches figuroient les predicateurs, Greg[oire], *Hom. in Ezech.*; ou autrement, le chandelier figuroit l'Eglise, le tronc figuroit Jesus Ch[rist], les branches figuroient les predicateurs, les sept lampes figuroient les sept dons du S' Esprit, ou les sept sacrements de l'Eglise, Ven[érable] Bed[e]

Le tabernacle construit et portatif, figuroit l'Eglise militante, comme le temple de Salomon, qui étoit stable, figuroit l'Eglise triomphante qui se repose et qui est stable en Dieu. Les dix courtines de diverses couleurs figuroient tous les élus ornés de différentes sortes de vertus. La couverture du tabernacle figuroit les pasteurs sous la conduite desquels les fidel[e]s sont à couverts. Les peaux de moutons [teintes en] rouge figuroient les martyrs qui ont teints leur chair de leur propre sang pour la deffence de la foy. Les peaux ihantines figuroient les autres saints ornés de diverses vertus et surtout ceux qui ont excellés en chasteté. Les vases d'argent figuroient les livres de la loy et des prophetes. Les tables figuroient les travaux des apotres et des hommes apostoliques; les leviers et les anneaux qui étoient d'or, figuroient les promesses du ciel qui tiennent les fidel[e]s attachés au service de Dieu (je ne me lasserai presque point d'écrire de si belles choses ! Continuons donc); le saint des saints figuroit le ciel même, où sont les bien heureux. L'arche signifioit les saints qui sont dans le ciel; le propitiatoire qui étoit sur l'arche, figuroit Jesus Ch[rist], qui est au-dessus des saints. Les tables figuroient les resurrections spirituelles des fidel[e]s dans les sacremens et surtout dans celui de l'eucharistie. Le chandelier avec ses lampes figuroit la lumiere de la foy et celle qui vient de la doctrine chretienne, comme aussi les sept dons du S' Esprit; l'autel des parfums figuroit les oraisons et les prieres des fidels, dont la bonne odeur monte jusques au ciel, Greg[oire], Ciril[le], Aug[ustin].

Les habits sacerdotaux n'étoient pas non plus sans nous figurer quelque chose de misterieux; la tunique de lin figuroit la terre, celle d'hyacinte figuroit l'air, les pommes de grenades et greslons, qui y pendoient, figuroient les foudres et tonneres, ou bien la combinaison des quatre élemens. La ceinture figuroit l'ocean, /109/ qui environne la terre; l'ephod figuroit le ciel des étoiles; les deux pierres d'onix

figuroient le soleil et la lune; les douze pierres du rational figuroient les douze mois de l'année, ou les douze signes du zodiaque. La lame d'or où étoit le nom de Dieu Tetragrammaton (*Exod.*, 28) figuroit Dieu même, qui preside à toutes ses creatures. La thiare figuroit le ciel empiré [empyrée]. Le pontife figuroit donc ainsi toutes choses, pour montrer par ses habits, comme par ses paroles, que toutes choses avoient besoin du Sauveur et de la miséricorde de Dieu, Hier[nymus: Jérôme] *Epist.* 128. Bed[e], Greg[oire], Jos[èphe] *Antiq.* L.3 Ch. 8 2.

Dieu dit à Moyses qu'il ne verroit point sa face, mais qu'il verroit son derrier[e]. La figure est que la face de Dieu signifie la divinité que l'on ne peut voir par les yeux du corp[s], et son derrier[e] figure la nature humaine en Jesus Ch[rist], laquelle on peut voir; il dit donc qu'il verroit son derrier[e], parce que les Juifs qui étoient ici figurés par Moyses ont vu le fils de Dieu dans son humanité, Aug[ustin].

Le sacerdoce de l'Ancien Testament n'étoit non plus qu'une figure du sacerdoce de la loy évangélique, comme aussi tous les sacrifices de cet Ancien Testament, suivant cette doctrine de nos christicoles, n'étoient que des figures du sacrifice de la Loy nouvelle de Jesus Ch[rist]. Le veau qu'on offroit en holocauste, figuroit Jesus Christ qui s'est offert à son Pere, en sacrifice d'holocauste sur la Croix. Ce veau étoit tiré des troupeaux (*Levit.*, 1), figure que Jesus Ch[rist] descendroit des anciens patriarches, ce pourquoi il étoit figuré par le veau qui étoit tiré du troupeau; il étoit aussi figuré par l'agneau à cause de son innocence et de sa douceur; il étoit pareillement figuré par le belier, à cause de sa souveraine puissance. Il étoit aussi figuré par le bouc, à cause qu'il portoit la ressemblance du peché dans sa chair. Il étoit encore figuré par la tourterelle et par la colombe à cause de sa divinité et de son humanité.

Les sacrifices anciens se faisoient hors du tabernacle, pour figurer que Jesus Ch[rist] devoit souffrir la mort hors de la ville de Jerusalem, *extra portam passus est*, dit s^t Paul. Les victimes étoient écorchées, figure que Jesus Christ seroit depouillé de sa robe. Le sang des victimes étoit repandu autour de l'autel, figure que le sang de Jesus Ch[rist] seroit repandu autour de sa croix, qui étoit son autel; les victimes étoient mises en pieces, en figure de ce / que la chair de Jesus Ch[rist] seroit deschirée et comme mise en pieces par les coups de fouets; la chair des victimes étoit bruslée, en figure de ce que Jesus Ch[rist] brusleroit en lui même du feu de la charité,

Aug[ustin], Ciril[le], Alex[andre], et autres.

Par les deux boucs dont il est parlé au 16^e chap. du *Levit.* sont figurées les deux natures de J. Ch[rist] Celui qui étoit immolé, figuroit la nature humaine de Jesus Ch[rist], qui a été immolée en la croix, et celui qu'on laissoit aller au desert, figuroit la nature divine qui est impassible, Theod[oret], Ciril[le]. D'autres disent que ce bouc émissaire que l'on chargeoit des pechés du peuple et que l'on chassoit au desert avec imprecations et malediction, figuroit Jesus Ch[rist] qui s'est volontairement chargé de tous les pechés des hommes, qui en a été le rebut des Juifs et qui en a reçu mille maledictions, Aug[ustin]. D'autres disent encore que l'un de ces boucs figuroit J. Ch[rist] et que l'autre figuroit Barabbas, Ciril[le].

La deffense de semer dans une même terre differentes especes de grains ou de vestir des habits de differentes tissures (*Deut.*, 22.9) figuroit qu'il ne faut avoir dans le cœur des mœurs contraires, mais qu'elles doivent être uniformes, pour éviter la duplicité.

Le sabbat des Juifs figuroit le repos de l'âme que J. Ch[rist] devoit procurer à ses fidel[e]s, en les delivrans des soins superflus de la vie et des inquietudes du siecle. Leur jubilé figuroit le tems de la remission generale qui se feroit à la fin des siecles, lorsque tous les fidel[e]s entreront dans la possession du paradis, qui est veritablement leur heritage. Le son des trompettes dans le tems du jubilé, figuroit le son des trompettes des anges qui appelleront tous les morts à la resurrection et au jugement general, Ciril[le] et autres.

L'ordre que les Israelites gardoient dans leur camp, lorsqu'ils marchaient dans le desert, figuroit l'Eglise militante, et les differens ordres, qui sont dans l'Eglise, laquelle pour ce sujet est terrible, disent-ils, comme une armée rangée en bataille, *terribilis ut [c]astrorum acies ordinata*. L'arche qui étoit au milieu des escadrons du camp des Israelites, figuroit Jesus Christ, qui est la veritable arche d'alliance et qui reunit les hommes à Dieu et qui est au milieu de son Eglise. Le camp des Israelites étoit composé des douze tribus d'Israel, figure que /110/ l'Eglise chretienne seroit d'abord composée des douze apotres de J. Ch[rist]. Les principaux enseignes des escadrons des Israelites avoient pour figure, l'un, sçavoir Juda, un lion; un autre,

sçavoir Ruben, avoit une face d'hommes; le troisieme, sçavoir Ephraïm, avoit une figure de bœuf; et le quatrieme enfin sçavoir Dan, avoit une figure d'aigle tenante un serpent dans ses griffes, figure que les quatre évangelistes seroient marqués par ces figures-là, sçavoir Mathieu par une face d'homme, Marc par un lion, Luc par un bœuf, et Jean l'évangéliste par une aigle, Aug[ustin], Orig[ène].

Les Nazareens, mot qui veut dire être séparé, consacré et saint, *Num.*, 6, figuroient Jesus Christ qui a été séparé du siècle, consacré à Dieu et rempli de sainteté, Cyril[le], Hier[onymus], Amb[roise]. Les benedictions que les prêtres donnoient au peuple, en repetans trois fois de suite le nom du Seig^f (*ib.* v. 24), figuroient le mistere de la trinité des personnes divines, Aug[ustin], Rup [Rufin d'Aquilée].

Le murmure de Marie et d'Aaron contre Moyses pour avoir épousé une femme éthiopienne étoit figuratif; Moyses qui épouse une femme éthiopienne figuroit Jesus Ch[rist] qui épouse l'Eglise des gentils figurée par l'Ethiopienne; Marie et Aaron qui figuroient la sinagogue et le sacerdoce de la loy, en murmurent (*Num.*, 6), pour figurer que la sinagogue murmurerait de ce que leur sacerdoce et leur loy sont comme transférés à des gentils qui font du fruit. Dieu approuve ce mariage de Moyses, figure que Dieu recevrait l'Eglise des gentils. Marie, en punition de son murmure, devient lepreuse, de même la sinagogue figurée par cette Marie devient comme lepreuse et difforme, à cause de son aveuglement et de ses pechés. Marie devenue lepreuse est séparée pour un tems, en figure de ce que la sinagogue serait rejetée de Dieu pour un tems. Enfin, après sept jours d'exil elle revient, figure que la sinagogue, après les sept aages du monde, c'est-à-dire à la fin des tems, se reunira à l'Eglise, Orig[ène], Amb[roise].

La verge d'Aaron qui poussa des boutons et des fleurs (*Num.*, 17) figuroit la Vierge Marie qui, seule par la vertu du S^t Esprit, a poussé et mis au monde la fleur divine, c'est-à-dire Jesus Ch[rist], Ciril[le]. Et selon d'autres la verge d'Aaron figuroit la croix de J. Ch[rist]. Les boutons et fleurs qu'elle produisit, figuroient les gentils qui se convertissoient à la predication de la croix du Sauveur, Orig[ène]. Selon d'autres encore la verge d'Aaron figuroit la puissance de J. Ch[rist] la fleur, sa beauté spirituelle procedante de la grace, et les fleurs la douceur de son esprit.

/ La vache rousse, dont il est parlé au 19^e ch. des *Nomb[res]*, étoit figurative. La vache figuroit l'humanité de J. Ch[rist]. Sa couleur rousse figuroit sa passion, son aage entier et parfait figuroit l'aage viril de J. Ch[rist] Elle étoit sans tache pour marquer son innocence exempte de tous pechés. Elle n'avoit point portée le joug, pour marquer la liberté des enfans de Dieu et surtout de J. Ch[rist]; elle étoit immolée ou tuée par Eleazar prêtre, pour figurer que J. Ch[rist] souffriroit des prêtres de la loy. Elle étoit tuée hors du camp, pour figurer que Jesus Ch[rist] souffriroit la mort hors de Jerusalem. La flamme qui bruloit cette vache et qui alloit en montant, figuroit, suivant ces mêmes docteurs, la resurrection et l'ascension de Jesus Christ. Le bois de cedre, qui servoit à la brusler, figuroit la Croix de J. Ch[rist]; l'hissope figuroit la vertu du bateme, et l'écarlatte figuroit le sang de J. Ch[rist], Aug[ustin], Isid[ore], Greg[oire], Theod[oret], etc. Pouvait-on dire de plus belles choses que celles là ? *Quid magis his rebus potuit mirabile dici ?*

La vache qui devoit être immolée lorsque l'on trouvoit le cadavre d'un homme mort, dont on ne connoissoit point le meurtrier (*Deut.*, 21.3), figuroit encore la chair ou l'humanité de J. Ch[rist] qui a été immolée pour le salut des hommes qui étoient morts dans le peché. Cette vache ne devoit point avoir portée le joug; pour marquer que J. Ch[rist] étoit sans peché. Elle étoit tuée à cause d'un homicide trouvé, figure que J. Ch[rist] seroit mis à mort pour les hommes tués par le peché. Cette vache étoit tuée dans une vallée aspre, pour figurer le calvaire, ou la nation juive qui étoit revesche, infidelle et desagreable. Par le taureau, dont il est parlé au 39^e ch. du *Deut.*, est figuré J. Ch[rist]; et par ses cornes sont figurés les bras de la Croix, Aug[ustin], Tert[ullien], Amb[roise]. C'est encore ici qu'il faudroit dire: *quid magis his rebus potuit mirabile dici ?*

Vous ne lierez point la bouche du bœuf qui foule le grain, ce qui a été dit par figure pour marquer les predicateurs de l'Evangile, et pour marquer qu'ils doivent vivre de l'Evangile; c'est l'application même que s^t Paul en fait (I *Cor.*, 9.9). Le frere qui épousoit la femme de son frere pour relever sa race figuroit les predicateurs de l'Evangile, qui en preschans l'Evangile et convertissant les infidel[e]s, relevent et multiplient la race de J. Ch[rist], en tant que les convertis s'appellent chretiens du nom de Jesus Ch[rist], que s'ils refusent de prescher et d'aller convertir comme le

frere qui refusoit d'épouser la femme de son frere, il est comme lui rejeté et méprisé de l'Eglise, Aug[ustin].

/111/ Les enfans d'Israel resistoient pendant quarante jours à Goliath et aux Philistins qui étoient leurs ennemis. Pourquoi pendant quarante jours ? Cela figuroit, dit s^t Aug[ustin], les quatre tems et les quatre parties de la terre; qui signifient la vie presente dans laquelle les chretiens, figurés par les Israelites, sont obligés de combattre contre le diable et ses anges, qui étoient figurés par Goliath et par les Philistins. David qui vint avec son baston pour combattre contre ce Goliath, étoit la figure de Jesus Ch[rist] qui devoit combattre contre le Goliath spirituel, c'est-à-dire contre le diable avec le bois de sa croix. Goliath fut frappé au front d'un coup de pierre que David lui jetta. Pourquoi fut-il ainsi frappé au front ? C'est, dit le même Augustin, parce qu'il n'avoit pas fait le signe de la croix sur son front; car de même, dit-il, que le baston de David figuroit la croix de Jesus Christ, de même aussi, dit-il, la pierre dont ce Goliath fut frappé, figuroit le Seig^f Jesus Christ, Aug[ustin], *Ser. de Temp.* Voyez au 4^e dim. d'après la Pent[ecôte]. Qui ne riroit de toutes ces belles allegories-là ! Et de toutes ces belles figures là ! *Spectatum admissi, risum teneatis, amici. Quid magis his rebus potuit mirabile dici.*

Le temple si magnifique que Salomon fit bastir à Dieu, n'étoit, dit le même Aug[ustin] qu'une figure de celui que Jesus Christ luy bastiroit et qui seroit fait, dit-il, non de bois ni de pierres comme celui de Salomon, mais qui seroit fait d'hommes vivans, tel, disoit-il, que nous avons maintenant la joye de le voir, Aug[ustin], *de Civit.*, l.17, c. 8. Qui ne riroit, dis-je, de toutes ces inepties là ?

Enfin toute la loy ancienne de ce Moyses n'étoit, suivant cette belle doctrine de nos christicoles, qu'une figure de leur loy nouvelle de Jesus Ch[rist]. Car, suivant leur dire, les actions mêmes aussi bien que les paroles, et les promesses ou propheties, y étoient figuratives et prophetiques. La terre promise dont il est dit qu'elle seroit toute coulante de lait et de miel, pour marquer l'abondance de ses biens, n'étoit, suivant leur dire, qu'une figure de la vie bienheureuse qu'ils esperent dans le ciel, et qui est, comme ils disent, leur seul veritable patrie. Tous les biens temporels que Dieu promettoit aux Juifs, n'étoient qu'une figure des biens spirituels de la grace ou des recompenses éternelles du ciel. Comme aussi les menaces que Dieu leur faisoit des

chatimens temporels de cette vie, n'étoient qu'une figure des chatimens éternels de l'enfer. Les captivités où ces peuples juifs furent reduits, n'étoient qu'une figure de la captivité du demon et du peché, où les hommes étoient reduits. La delivrance promise de leur captivité, n'étoit qu'une figure de la delivrance spirituelle de la captivité du demon et du peché. Le puissant liberateur ou redempteur qui / leur étoit promi[s], comme un très puissant prince et seigneur temporel qui domineroit sur toute la terre, n'étoit, suivant leur dire, qu'une figure de Jesus Ch[rist] dont la puissance spirituelle auroit delivré tous les hommes de cette pretendüe captivité spirituelle du demon et du peché où ils étoient reduits. La Jerusalem terrestre, qui devoit etre à tout jamais si glorieuse, si riche, si puissante, si belle et si triomphante, n'étoit, suivant leur dire, qu'une figure de la Jerusalem celeste où ils pretendent que toutes sortes de biens se trouvent en abondance. De sorte que tout ce qui est dit, dans la loy et dans les prophetes, de cette Jerusalem terrestre, ou de ce pretendu puissant redempteur qui étoit promis aussi bien que de la pretendüe delivrance si glorieuse qu'il devoit faire du peuple d'Israel, avec tout ce qui est dit des sacrifices mêmes et des ceremonies qui se faisoient en ce tems-là, de la loy de Moyses, ne devoient s'entendre figurativement, allegoriquement et mistiquement, que de ce qui se fait maintenant dans la religion chretienne, et ne devoient s'entendre que de la pretendue Jerusalem celeste, que de la pretendüe puissance spirituelle de leur Christ et de la pretendüe redemption spirituelle des hommes, faites comme ils disent par les merites infinis de sa mort et passion. Même tout le peuple juif selon la chair, n'étoit, suivant leur dire, qu'une figure des chretiens, qui sont, disent-ils, ies vrais Israelites, ou l'Israel de Dieu, comme dit leur grand mirmadolin s^t Paul. De sorte que tout ce qui est dit litteralement de ce peuple, et de toutes les grandes et magnifiques promesses qui leur auroient été faites de la part de Dieu ne doivent s'entendre, spirituellement et allegoriquement, que des chretiens qui sont, comme ils pretendent, les vrais Israélites et l'Israel de Dieu. Si bien que, suivant cette belle doctrine de nos christicoles, tout ce qui auroit jamais été dit et promi[s] de plus beau, de plus magnifique et de plus avantageux pour ce peuple d'Israel, touchant la venue d'un pretendu si puissant redempteur qui devoit leur venir, touchant la pretendüe glorieuse delivrance ou redemption qu'il devoit faire de leurs personnes, et touchant tous les pretendus si grands biens dont il devoit les mettre en possession et dont il devoit les faire éternellement jouïr dans cette vie, se termi[ne]roit donc seulement à des biens imaginaires, à des victoires imaginaires, à un redempteur imaginaire et par

consequent aussi à une redemption qui ne seroit qu'imaginaire. Et enfin tout ne se termineroit qu'à un vile et ridicule fanatisme, qui ne se trouve à la naissance /112/ du christianisme que dans une poignée de gens viles, ignorans et grossiers de la nation juive qui s'imaginoient follement que J. Ch[rist] leur chef alloit leur faire voir l'accomplissement de toutes ces grandes et magnifiques promesses qu'ils pretendoient, comme j'ai dis, avoir été faites de la part de Dieu à leurs anciens peres, en faveur de leur nation. A l'occasion de quoi on auroit certainement bien raison d'appliquer ce qui est dit de ce tant renommé et si prodigieux pretendu enfantement des montagnes, qui se termina seulement à la production d'une chetive souris. *Parturiunt montes: nascitur ridiculus mus.* Par où on voit manifestement que c'est se rendre ridicule, de vouloir quitter le veritable sens naturel et litteral, des susdittes promesses et propheties pour leur forger ainsi des sens spirituels et allegoriques, qui ne leur conviennent point; car c'est manifestement abuser des termes de la susdite loy et des susdittes promesses et propheties, c'est en pervertir le sens et la veritable signification, de sorte que quand on voudroit même suposer qu'elles seroient veritablement de Dieu, elles se trouveroient detruittes et aneanties par ces sortes d'interpretations allegoriques et mystiques qui sont entierement vaines et frivoles, d'autant qu'elles ne sont, dans le fond, que des imaginations creuses et des vaines et ridicules fictions de l'esprit humain, qui se plait dans la vanité et dans le mensonge; et ainsi, elles ne meritent pas que l'on y fasse la moindre attention. Et si j'en ai raporté ici un si grand nombre d'exemples, ce n'est que parce qu'elles sont tout à fait dignes de risées et très propres à faire manifestement voir la vanité des susdittes promesses et propheties, qui ne sont pas moins vaines en elles mêmes que les interpretations spirituelles et mystiques qu'il plait à nos christicoles de vouloir leur donner.

Je trouverois fort étonnant que tant de si grands et si illustres personnages se soient amusés à nous dire et à nous debiter tant de sottises sur de si vains sujets, si je ne sçavois d'aillieurs qu'ils peuvent y avoir été portés par quelques vües et quelques vaines considerations particulieres; les plus grands hommes sont quelques fois capables de mille foiblesses aussi bien que les autres, et il y a mille plis et replis dans le cœur et dans l'esprit des hommes qu'il seroit difficile de pouvoir tousjours bien developper. On ne voit pas tousjours par quels motifs ils parlent, ni dans quelle vüe ils agissent: pour moy, j'aurois peine à croire, comme dit le s^r de Montagne [*Essais*,

II, 12], que ces grands hommes dont je viens de parler, aient parlés à certes, comme il dit, c'est-à-dire qu'ils aient parlés serieusement, lorsqu'ils / nous ont débités tant de sottises sur ce sujet. Si ce n'est peut-être qu'ils se soient ensuite persuadés à eux-mêmes, ce qu'ils vouloient d'abord faire seulement accroire aux autres; *semblables en cela*, comme dit encore le même s^r de Montaigne, *à ces enfans qui s'effraient eux-mêmes des visages, qu'ils ont barbousés à leurs camarades (Ess[ais] de Mont[aigne], [II, 12] p. 498)*; ou semblables à ces sots idolatres qui reverent religieusement des troncs d'arbres ou de pierres, auxquels ils auront donnés quelque figure. Et nos christicoles eux-mêmes, qui adorent encore maintenant de foibles petites images, ou idoles, de paste, apres que leurs prêtres ont misterieusement et secretement prononcés seulement quatre paroles sur les susdittes petites images, ou idoles de paste; y a-t-il rien de plus vain, de plus sot et de plus ridicule que cela ?

Je croirois donc bien plutot que ces grands hommes ont voulu en cela se jouer de notre commune ignorance et sottise, sachans bien qu'il n'y a rien que l'on ne puisse facilement faire accroire aux ignorans. Et si on veut neantmoins que ces grands hommes aient veritablement dits leurs pensées en cela comme ils le croioient, je ne sçaurois dans ce cas-là, m'empecher moy-même de penser qu'ils n'aient été en cela des ignorans et des sots; on me pardonnera cette expression, si on veut, car j'écris ici naïvement ce que j'en pense, apres neantmoins y avoir flechis plusieurs et plusieurs fois, en suivant tousjours autant qu'il m'étoit possible, les plus claires lumieres de la raison, pour voir si je ne me trompois pas moi-même, car la raison naturelle est le seul chemin que je me suis tousjours proposé de suivre dans mes pensées, et c'est celui qu'il me paroît évidemment que chacun devoit tousjours suivre pour ne pas marcher aveuglement comme on fait dans des chemins et dans des païs que l'on ne connoit pas. Et plus j'y ai pensé, plus j'ai tousjours trouvé de quoi me confirmer dans mes pensées.

Comme donc les susdittes promesses et propheties n'ont point eu leur accomplissement, prises dans leur propre sens et dans leur sens naturel, et que de l'aveu même de nos christicoles, elles ne peuvent l'avoir eu que dans un sens spirituel et allegorique, qui n'est dans le fond qu'un sens étranger et un sens ridicule et imaginaire, forgé à plaisir par l'imagination des hommes, il s'ensuit manifestement qu'elles sont fausses, puisqu'elles ne sçauroient être vraies ou veritables dans un sens

qu'elles n'ont point en elles-mêmes et qui n'est qu'imaginaire. Et si elles sont fausses, il est clair et évident qu'elles ne viennent point de Dieu /113/ et qu'elles ne peuvent servir de preuves ni de temoignage assuré de la verité d'aucune religion, non plus que les pretendus miracles dont j'ai ci-devant parlé. Et ainsi tous ces pretendus motifs de crédibilité, sur lesquels nos christicoles pretendent fonder la certitude de la verité de leur religion, n'éta[n]t d'aucun poid[s], ni d'aucune autorité pour prouver ce qu'ils pretendent, il s'ensuit manifestement que leur religion est fausse, et que tout ce qu'ils en disent comme venant de la part de Dieu n'est, comme j'ai dis, qu'erreur, illusion, mensonge et imposture, et c'est la quatrieme preuve demonstrative que j'avois à en donner.

— 29 —

CINQUIÈME PREUVE DE LA VANITÉ ET FAUSSETÉ
DE LA RELIGION CHRÉTIENNE
TIRÉE DES ERREURS DE SA DOCTRINE ET DE SA MORALE

Passons à la cinquieme preuve, que je tirerai de la fausseté de leur doctrine. Il n'y a point de religion qui ne pretende enseigner la plus pure, la plus saine et la plus veritable doctrine; cependant il n'y en a pas une qui ne soit toute meslée et comme paitrie d'erreurs, d'illusions, de mensonges et d'impostures; c'est ce que l'on peut par consequent veritablement dire aussi de la religion chretienne, apostolique et romaine, aussi bien que de toutes les autres religions. D'où je tire cet argument: une religion qui reçoit, qui approuve et qui autorise même des erreurs dans sa doctrine et dans sa morale, ne peut être une veritable religion et ne peut veritablement être d'institution divine. Or la religion chretienne, et principalement la secte romaine, recoit, approuve et autorise des erreurs dans sa doctrine et dans sa morale; c'est ce qu'il est facile de faire voir. 1° Elle reçoit, approuve et autorise mêmes des erreurs dans sa doctrine, puisqu'elle enseigne et qu'elle oblige de croire, non seulement des choses qui sont fausses, mais aussi des choses qui sont ridicules et absurdes et qui sont entierement contraires à ce que l'on devoit penser de la bonté, de la sagesse, de la justice et de la misericorde d'un Dieu, qui seroit infiniment parfait. En 2° lieu, elle recoit, approuve et autorise aussi des erreurs dans sa morale: 1° parce qu'elle approuve et autorise des maximes qui tendent au renversement de la justice et de l'équité naturelle; 2° parce

qu'elle blâme et qu'elle condamne comme vicieuses, les plus naturelles et les plus legitimes inclinations de la nature, et qu'elle souffre, qu'elle favorise et autorise des abus, qui choquent ouvertement la droite raison et qui sont entierement contraires à la justice et au bon gouvernement des hommes. C'est ce qu'il est facile de faire manifestement voir, par la seule exposition de ces erreurs et de ces abus-là, car les exposer, simplement et naïvement tels qu'ils sont, c'est suffisamment les refuter.

— 30 —

PREMIÈRE ERREUR DE SA DOCTRINE,
TOUCHANT LA TRINITÉ
D'UN SEUL DIEU EN TROIS PERSONNES

Premierement donc la religion chretienne, apostolique et romaine, enseigne et oblige de croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et en même tems elle enseigne aussi et oblige de croire qu'il y a trois personnes en Dieu, c'est-à-dire trois personnes qui sont Dieu, *Trinum Deum, unicumque, cum fervore praedicat* (Him. de la dedicace [*Hyme* de Laudes, office de la Dédicace]). Ce qui est manifestement absurde, car s'il y en a trois, qui sont veritablement Dieu, ce sont veritablement trois dieux, et si ce sont veritablement trois dieux, il est faux de dire qu'il n'y ait qu'un seul Dieu. Ou s'il est vrai de dire qu'il n'y a veritablement qu'un seul Dieu, il est faux de dire qu'il y en ait veritablement trois qui sont Dieu, puisqu'un et trois ne se peut veritablement dire d'une seule et même chose. La même religion chretienne enseigne et oblige de croire que la premiere de ces pretendües trois personnes divines, qu'elle appelle le Pere, a engendré la seconde personne, qu'elle appelle le Fils, et que ces deux premieres personnes ensemble ont produites la troisieme, qu'elle appelle le S[ain]t Esprit. Et neantmoins elle enseigne et oblige de croire que ces trois pretendües divines personnes ne dependent nullement l'une de l'autre, et qu'elles ne sont pas même plus anciennes l'une que l'autre, l'une n'ayant jamais été avant l'autre; ce qui est encore manifestement absurde, puisqu'une chose ne peut recevoir son être d'une autre, sans quelque dependance de cette autre, et qu'il faut necessairement qu'une chose soit pour qu'elle puisse donner l'être à une autre. Si donc la seconde et la troisieme de ces pretendües personnes divines, ont reçües leur être de la premiere, il faut

nécessairement qu'elles dependent dans leur être de cette premiere personne qui leur auroit donné l'être, ou qui les auroit engendrées et produites, et il faut nécessairement aussi que cette premiere personne qui auroit donné l'être aux deux autres, ait été, avant que de pouvoir leur donner l'être, puisque ce qui n'est point, ne peut donner l'être à aucune chose.

Si donc la premiere personne a veritablement donné l'être aux deux autres et que ces deux autres aient veritablement reçu leur être de cette premiere, il faut nécessairement que la premiere ait été, lorsque les deux autres n'étoient pas encore et par consequent qu'elles aient été l'une avant l'autre; d'aillieurs il repugne et il est absurde de dire qu'une chose qui auroit été engendrée ou produite, n'auroit point eu de commencement. /114/ Or, selon nos christicoles, la seconde et la troisieme personne divines ont été engendrées ou produites, donc elles ont eu commencement, et si elles ont eu commencement et que la premiere n'en ait point eu, comme n'ayant point été engendrée ni produite d'aucune autre, il s'ensuit nécessairement que l'une ait été avant l'autre, c'est-à-dire que la premiere ait été avant la seconde et que la seconde ait été avant la troisieme; étant absurde de dire qu'elles soient produites l'une de l'autre, sans aucune dependance l'une de l'autre et sans aucune priorité, ni posteriorité l'une de l'autre; que si cela est absurde, il n'est certainement pas moins absurde de dire qu'il n'y ait veritablement qu'un seul Dieu et qu'il y ait cependant trois personnes en Dieu. Nos christicoles qui sentent ces absurdités, et qui ne sçauroient s'en parer par aucune bonne raison, n'ont point d'autre ressource que de dire qu'il faut pieusement fermer les yeux de la raison humaine, qu'il faut captiver son esprit, sous l'obeissance de la foy et qu'il faut adorer humblement de si hauts et si adorables misteres, sans vouloir les aprofondir, ni les comprendre. Mais comme ce qu'ils appellent foy, n'est veritablement qu'un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures comme je l'ai ci devant démontré; lorsqu'ils nous disent qu'il faut se soumettre pieusement et aveuglement à tout ce que leur foy leur enseigne et les oblige de croire, c'est comme s'ils disoient qu'il faut pieusement et aveuglement croire et recevoir toutes sortes d'erreurs, d'illusions et d'impostures, par un principe même d'erreurs, d'illusions et d'impostures.

Voici, comme un de nos fameux deichristicoles parle de cette aveugle soumission à leur foy, à l'occasion de ce pretendu mistere de leur Dieu, en trois personnes: *Rien*

*ici d'humain, dit-il (Quesnel, Sur S[ain]t Jean, ch. 14.10), rien de charnel, que la raison soit captive sous le joug de la foy, pour adorer des misteres qu'elle ne peut comprendre. Un Dieu, dit-il, qui est la même chose que son Fils, et qui n'est pas la même personne; un Fils qui reside dans son Pere, et un Pere dans son Fils, et qui sont reellement distingués l'un de l'autre; un Fils qui recoit tout, et l'etre même, de son Pere, sans indigence, sans dependance et sans posteriorité, un Pere qui donne, et communique tout ce qu'il est à son Fils sans lui donner commencement, sans rien perdre de ce qu'il donne à son Fils, coeternel et consubstantiel, et operant avec lui par la même Toute Puissance: ce sont, dit-il, des verités où la raison se perd... Il a raison ici de dire que la raison / se perd, parce qu'il faut effectivement l'avoir perdue, ou avoir renoncé entierement à ses lumieres pour vouloir soutenir des propositions si absurdes que celles là. Voila cependant un des principaux points de la doctrine de nos deichristicoles, ils voient bien eux-mêmes que la raison se perd dans les absurdités de ces beaux pretendus misteres, et cependant ils jugent qu'ils doivent plutot perdre leur raison que d'aller contre leur foy en suivant les lumieres de leur raison. C'est pour eux, une raison de croire, que de rencontrer une chose incroia,le, et elle est selon eux d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison, comme dit le s[ieu]r de Montaigne (*Ess[ais]*, [II,12] p. 466), mais c'est cela même, qui prouve d'autant plus évidament leur aveuglement et la fausseté de leur doctrine.*

Nos deichristicoles blament et condamnent l'aveuglement des anciens païens qui reconnoissoient et adoroient plusieurs dieux, ils se raillent de ce qu'ils disoient de la genealogie de leurs dieux, de leur naissance, de leurs mariages et de la generation de leurs enfans, et ils ne prennent pas garde, eux, qu'ils disent des choses qui sont beaucoup plus ridicules et plus absurdes que tout ce que les païens ont dit de leurs dieux. Car si les païens ont reconnus et adorés plusieurs dieux, ils ne disoient pas qu'ils n'avoient tous qu'une même nature, qu'une même puissance et qu'une même divinité, ils attribuoient ingénüement et sans mistere, à chaqu'un d'eux, leur propre nature, leur propre personne, leur propre volonté, leurs propres inclinations et leur propre divinité; mais nos deichristicoles, en reconnoissant de nom un seul Dieu, ils en admettent effectivement trois, ausquels cependant ils n'attribuent qu'une même nature, qu'une même puissance, qu'une même volonté et qu'une même divinité; ce qui est certainement beaucoup plus absurde que ce que disoient les païens de la pluralité de leurs dieux.

Si ces mêmes païens ont crûs qu'il y avoit des deesses, aussi bien que des dieux, et que ces dieux et ces deesses se marioient ensemble et qu'ils engendroient des enfans, ils ne pensoient en cela rien que de naturel, car ils ne s'imaginoient pas encore que ces dieux fussent sans corp[s] et sans sentimens; et croians qu'ils avoient des corps et du sentiment, aussi bien que les hommes, il ne faut pas s'étonner, s'ils croioient qu'il y eut des dieux males et des deesses femelles, car s'il y en avoit effectivement quelqu'uns, pourquoy n'y en auroit-il point de l'un et de l'autre sexe ? On ne /115/ voit point qu'il y ait plus de raison de nier, ou de reconnoitre plutot l'un que l'autre. Et supposans, comme faisoient les païens, qu'il y avoit des dieux et des deesses, pourquoy ne se marieroient-ils pas ? Et pourquoy ne prendroient-ils pas leurs plaisirs ensemble, les dieux et les deesses en engendrans des enfans de leur même espece et cela en la maniere que font les hommes ? Il n'y auroit certainement rien de ridicule ni d'absurde dans cette doctrine et dans cette creance des païens, si le fondement de leur doctrine et de leur creance étoit vrai, c'est-à-dire s'il étoit vrai qu'il y eut effectivement des dieux.

Mais dans la doctrine et dans la creance de nos deichristicoles il y a quelque chose de bien plus ridicule et de plus absurde; car outre ce qu'ils disent d'un Dieu, qui en fait trois, ou de trois qui n'en font qu'un, ce qui est desjà, comme j'ai dis, une absurdité assés grande; ils disent que ce Dieu triple et unique n'a ni corp[s], ni forme, ni figure aucune; ils disent que la premiere personne de ce Dieu triple et unique, qu'ils appellent le Pere, a engendrée toute seule par sa propre pensée et par sa propre connoissance une seconde personne, qu'ils appellent le Fils, qui est tout semblable à son pere, étant comme lui sans corp[s] et sans forme et sans figure aucune. Mais si ces deux pretendües personnes sont sans corp[s] et sans forme et sans figure aucune, qu'est-ce qui fait que la premiere personne se nomme le pere plutot que la mere ? Et qu'est ce qui fait que la seconde se nomme le fils plutot que la fille? Car si la premiere est veritablement pere, plutot que mere, et si la seconde est veritablement fils, plutot que fille; il faut necessairement qu'il y ait quelque chose dans l'un et dans l'autre de ces deux personnes, qui fasse que l'une soit pere, plutot que mere; et que l'autre soit fils plutot que fille; et qu'est ce qui pourroit faire cela, si ce n'est qu'ils seroient tous deux males et non femelles ? Mais comment seront-ils et comment seroient-elles, ces deux personnes, plutot mâles que femelles, puisqu'elles n'ont ni

l'une, ni l'autre ni corp[s], ni forme, ni figure aucune ? Cela n'est pas imaginable, cela ne se peut; cela se détruit de soy même. Mais il n'importe; ils disent et il leur plait de dire toujours à bon conte que ces deux personnes qui sont ainsi sans corp[s] et sans forme et sans figure aucune, et qui par consequent ne peuvent être d'aucun sexe, c'est-à-dire ni males, ni femelles, sont neantmoins pere et fils, et qu'ils ont produits par leur mutuel amour, une troisieme personne, qu'ils appellent le S[ain]t Esprit; laquelle personne / n'a, non plus que les deux autres, ni corp[s], ni forme, ni figure aucune. Et ainsi, suivant l'admirable et saine docirine et creance de nos subtils et sçavans deichristicoles, il n'y a qu'un seul triple et unique Dieu, qui est sans corp[s] et sans forme, sans figure et sans couleur aucune, et dans ce seul triple et unique Dieu, il y a cependant trois personnes divines, lesquelles sont toutes trois sans corp[s] et sans forme, sans figure et sans couleur aucune. On ne peut pas dire qu'elles soient d'aucun sexe, c'est-à-dire qu'elles soient males ou femelles, et quoiqu'elles ne soient ni males ni femelles, elles n'auroient pas laissées neantmoins que de s'engendrer et de se produire les unes les autres, ce qui s'est fait, disent nos deichristicoles, non charnellement mais spirituellement et d'une maniere toute misterieuse et ineffable, c'est-à-dire d'une maniere que nos christicoles eux-mêmes ne sçauroient ni exprimer, ni concevoir.

Jugez si cette docirine et si cette creance n'est pas incomparablement plus ridicule et plus absurde que n'étoit celle des anciens païens ? Elle est certainement incomparablement plus ridicule et plus absurde. Car les anciens païens croioient, suivant le cours ordinaire de la nature dans ses operations, que les dieux pouvoient engendrer plusieurs et plusieurs enfans, et que leurs enfans pouvoient pareillement en engendrer plusieurs autres, et continuer ainsi de generations en generations; et, suivant leurs principes, il n'y auroit encore rien de ridicule ni d'absurde dans leurs pensées ni dans leur creance. Mais par quelles raisons nos deichristicoles veulent ils borner la puissance generative de leur Dieu le Pere à la generation d'un seul fils ? Est ce qu'il n'auroit pu ou qu'il n'auroit pas voulu, en engendrer davantage ? Ou seroit ce peut-être qu'il ne lui àuroit pas été convenable d'avoir plusieurs fils et plusieurs filles ? Ce ne doit pas être pour cette derniere raison qu'il n'auroit voulu avoir qu'un seul fils; car la multitude des enfans, lorsqu'ils sont tous bien nés, qu'ils sont tous beaux, sages et vertueux, fait l'honneur et la gloire du pere, qui les a engendré[s], et il ne faut point douter qu'un dieu pere n'auroit engendré toujours que de beaux enfans,

qui auroient tous été aussi sages et aussi parfaits qu'il auroit voulu, et par consequent ils auroient tous faits l'honneur et la gloire de leur pere. D'ailleurs ce pretendu divin Pere n'avoit pas lieu de craindre, comme les hommes, de voir jamais aucun de ses enfans dans /116/ l'indigence et dans la misere, puisqu'étant le souverain maitre et seigneur du ciel et de la terre, il auroit pu leur donner à tous et à chaque'un d'eux des appanages convenables à leur divine naissance, et il auroit pu même s'il eut voulu, leur creer et leur donner à chaque'un d'eux un monde entier à gouverner et à y faire tout ce qu'ils auroient voulus et se reserver ce monde-ci pour lui, s'il l'avoit trouvé bon. Ainsi il ne paroît pas que ce puisse avoir été pour une telle ou autre semblable raison qu'il n'auroit pas voulu engendrer d'autres fils, ou d'autres enfans.

Dire qu'il n'auroit pû en engendrer aucun autre, attendu que sa puissance generative auroit été entierement épuisée par la generation de ce seul premier fils, ce seroit dire une chose ridicule et absurde, parce qu'il seroit ridicule et absurde de vouloir borner si court une puissance que l'on dit être infinie. Or nos chresticoles disent que la puissance generative de ce divin Pere est infinie, et si elle est infinie, elle ne sçauroit donc jamais être épuisée par la generation d'un seul fils, quoique l'on pretende que ce fils soit lui-même infini aussi bien que le pere qui l'auroit engendré, parce que l'infini ne peut jamais être épuisé, et toute puissance qui est épuisée ne peut être infinie. Quoy ? Cette puissance d'engendrer se trouve-t'elle épuisée dans les hommes, par la generation d'un seul enfant ? Point du tout. Bien loin de cela, elle ne l'est pas même tousjours par la generation de douze, ni de quinze, puisqu'il y en a plusieurs qui en ont eu un plus grand nombre. Oegypte, par exemple, premier roy du royaume de ce nom, eut dit on cinquante fils, qu'il maria à cinquante filles que son frere Dardanus avoit. On dit qu'Amurath, troisieme roy des Turcs, eut cent et deux enfans. On dit que Hierosme, roy des Arabes, en eut six cens. On dit aussi que Scylure, roy des Tartares, laissa quatre vingt enfans males. Il y a apparence que le roy Salomon en avoit eu encore un bien plus grand nombre que tous ceux-ci, puisqu'il n'avoit pas moins que sept cens femmes, qui étoient comme autant de reines, et qu'il avoit encore trois cens autres concubines, en sorte que s'il avoit seulement eu un enfant de chaque de ses femmes et concubines, il n'en auroit pas eu moins qu'un millier. Cette puissance d'engendrer ne se borne pas non plus dans les femmes à la generation d'un seul enfant; il y en a beaucoup qui en font jusques à plus d'une / douzaine, il y en a même eu plusieurs et il y en a encore plusieurs qui en font

deux ou trois d'une seule ventrée. Le *Journal historique* du mois de mai 1709 rapporte que la femme d'un artisan de la ville de Londres, mit au monde trois garçons et trois filles d'une même couche; on dit qu'une contesse de Pologne, nommée Margueritte enfanta d'une seule ventrée trente six enfans. Bien plus, on dit qu'une co[m]tesse de Hollande, nommée aussi Margueritte s'étant moquée d'une pauvre femme qui étoit fort chargée d'enfans, eut d'une seule ventrée autant d'enfans qu'il y a de jours à l'an, sçavoir trois cens soixante cinq, qui furent tous mariés. Voiez sur cela les annales et histoires de Hollande et de Pologne.

Je ne parle pas de plusieurs especes d'animaux qui d'ordinaire font dix ou douze petits de leurs especes d'une seule portée. Il paroît bien par tous ces exemples-là, et par l'expérience de ce que l'on voit tous les jours que la puissance d'engendrer dans les hommes et dans les bestes, bornée qu'elle soit en elle-même, ne se borne point à la generation d'un seul, mais qu'elle va beaucoup plus loin. Pourquoi donc nos christicoles veulent-ils borner si court dans leur Dieu tout puissant et infini en toutes sortes de perfections, une si douce, si charmante et aimable puissance que celle-là ? Ils n'en sçauroient donner aucune raison solide, et c'est en quoi aussi ils se rendent ridicules, et plus ridicules que n'étoient les païens, dans la creance qu'ils avoient de la generation de leurs dieux.

Mais pourquoy encore ne veulent-ils pas que la seconde, ni que la troisieme personne de leur triple et unique divinité aient comme la premiere, la puissance d'engendrer chaqu'un un fils semblable à eux [?] Si cette puissance d'engendrer un fils est une perfection dans la premiere personne, c'est donc une perfection et une puissance, qui n'est point dans la seconde, ni dans la troisieme personne, et ainsi ces deux personnes, manquans d'une perfection et d'une puissance qui se trouveroit dans la premiere, elles ne seroient certainement pas égales entre elles, comme nos christicoles pretendent qu'elles le soient. Si au contraire, ils disent que cette puissance d'engendrer un fils n'est pas une perfection, ils ne devroient donc pas l'attribuer à la premiere personne, non plus qu'aux deux autres, parce qu'il ne faut attribuer que des perfections à un Etre, qui seroit souverainement et infiniment parfait. D'aillieurs ils n'oseroient dire que la puissance d'engendrer une divine personne ne soit pas une perfection. D'un autre coté s'ils disent que cette premiere personne auroit bien pu engendrer, plusieurs /117/ fils et plusieurs filles, mais qu'elle

n'auroit voulu engendrer que ce seul fils, et que les deux autres personnes pareillement n'en auroient point voulu engendrer, ni produire d'autres, on pourroit: 1^o leur demander, d'où ils sçavent que cela soit ainsi, car on ne voit point dans leurs prétendues Ecritures s[ain]tes qu'aucune de ces prétendues personnes divines se soient positivement déclarées là-dessus. Et si elles ne se sont pas déclarées là-dessus, comment nos christicoles peuvent-ils sçavoir ce qui en est ? Ils n'en peuvent certainement rien sçavoir ! Et ainsi ils n'en parlent donc que suivant leurs idées et leurs imaginations qui ne sont que des imaginations creuses, et c'est en quoi ils se rendent encore ridicules et temeraires; car c'est [s]e rendre ridicules et temeraires que de vouloir juger et parler si positivement des intentions et des volontés des dieux, sans sçavoir ce qui en est. En 2^e lieu, on pourroit dire que si ces prétendues divines personnes avoient véritablement la puissance d'engendrer plusieurs fils et plusieurs filles, et qu'elles n'en voulussent cependant point engendrer, il s'en suivroit que cette divine puissance demeureroit en elles sans effet et comme inutile; elle seroit tout à fait inutile dans la troisième personne qui n'engendr[er]oit et ne produiroit aucune personne, et elle seroit presque sans effet dans les deux autres, puisqu'elles voudroient la borner à si peu d'effet, et ainsi cette puissance qu'elles auroient d'engendrer ou de produire quantité de fils et quantité de filles, demeureroit en elles comme oisive et inutile. Ce qui ne seroit nullement convenable de dire de ces prétendues divines personnes.

D'ailleurs on pourroit dire que ce seroit dans la personne du pere, une marque assés évidente qu'elle n'auroit eu gueres de plaisir et de contentement, dans la generation de son fils, puisqu'il n'en auroit point voulu engendrer d'autre, et ce seroit dans les trois personnes une marque évidente qu'elles n'auroient voulu gueres de bien à tant d'autres divines personnes qu'elles auroient pûs engendrer, ou produire; puisqu'elles n'auroient pas voulu leur donner l'être, qui leur auroit été si avantageux d'avoir. C'est certes bien dom[m]age que ces divines personnes aient eu si peu d'inclination à l'amour de la generation, et qu'elles aient si peu aimées la multiplication et la propagation de leur divine espece; car si elles l'eussent aimées seulement autant que les hommes aiment la multiplication de la leur, et qu'elles eussent voulu multiplier leur divine race seulement autant que celle / de Jacob multiplioit en Egypte et qu'elles eussent voulu donner des corps à tous leurs enfans, ou que tous ces divins enfans eussent bien voulu s'incarner dans des corps humains,

comme auroit fait le prétendu Fils unique de Dieu le Père; la terre et les cieux seroient maintenant tous remplis de divins enfans et de divines personnes qui vaudroient beaucoup mieux que toute cette multitude d'hommes vicieux et corrompus, qui remplissent la terre de crimes et de méchancetés. Et ainsi, de quelque côté que nos christicoles puissent prendre ce premier et capital point de leur doctrine, elle se trouve toujours manifestement fautive, ridicule et absurde en ce point.

— 31 —

DEUXIÈME ERREUR TOUCHANT L'INCARNATION DE DIEU FAIT HOMME

Nos christicoles et deichristicoles blament et condamnent les païens de ce qu'ils attribuent la divinité à des hommes mortels, comme aussi de ce qu'ils les adoroient comme des dieux après leur mort. Ils ont certainement raison de les blamer et de les condamner en cela; mais ces païens-là ne faisoient en cela que ce que font encore maintenant nos deichristicoles eux-mêmes, qui attribuent la divinité à leur Christ, qui n'étoit véritablement qu'un homme et même un homme mortel comme les autres, et eux-mêmes avouent et font même profession de croire qu'il étoit véritablement homme et même un homme mortel. De sorte que si nos deichristicoles blament et condamnent les païens de ce qu'ils adoroient comme dieux des hommes foibles et mortels, ils devroient donc bien se condamner aussi eux-mêmes, puisqu'ils sont dans le même fait et dans la même erreur que ces païens-là étoient, et qu'ils adorent eux-mêmes comme Dieu un homme qui étoit mortel, et qui étoit même si bien mortel, qu'il est mort honteusement sur une croix, entre deux voleurs, après avoir été condamné à ce supplice. Il ne serviroit de rien à nos christicoles, de dire ici, qu'il y auroit grande différence entre leur Jesus Christ et les dieux des païens, sous prétexte que leur Christ seroit, comme ils disent, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, attendu que la divinité se seroit véritablement incarnée en lui, au moins de quoi la nature divine se trouvant jointe et unie hypostatiquement, comme ils disent, avec la nature humaine, ces deux natures auroient faites dans Jesus Christ un vrai Dieu et un vrai homme; ce qui ne s'étant jamais fait, comme ils disent, dans les dieux prétendus des anciens païens, c'étoit manifestement erreur et folie en eux de les adorer comme des dieux, puisqu'ils n'étoient que des hommes foibles et mortels comme les autres.

/118/ Mais il est facile de faire voir la foiblesse et la vanité de cette reponse et de cette pretendüe difference de l'un aux autres; car d'un coté, n'auroit-il pas été aussi facile aux païens qu'aux chretiens de dire que la divinité, ou que la nature divine, se seroit incarnée dans les hommes qu'ils adoroient comme dieux; et qu'elle se seroit veritablement incarnée dans leur Saturne, dans leur Jupiter, dans leur Mars, dans leur Apollon, dans leur Mercure, dans leur Bacchus, dans leur Esculape et dans tous les autres qu'ils adoroient comme dieux ? Pareillement que la divinité se seroit aussi veritablement incarnée dans leur Junon, dans leur Diane, dans leur Pallas, dans leur Minerve, dans leur Ceres, dans leur Venus et dans toutes les autres déesses qu'ils adoroient ? Il leur auroit certainement, dis-je, été aussi facile, de dire cela de leurs dieux et de leurs déesses, qu'aux chretiens de le dire de leur Jesus Christ. D'un autre coté, si la divinité avoit bien voulu s'incarner et s'unir hipostatiquement (comme disent nos deichristicoles) à la nature humaine dans leur Christ, que sçavent-ils si cette même divinité n'auroit pas bien voulu aussi s'incarner et s'unir hipostatiquement à la nature humaine, dans ces grands hommes et dans ces admirables femmes, qui par leurs vertus et par leurs belles qualités, ou par leurs belles actions ont excellés par dessus le commun des autres hommes et se sont faits ainsi adorer comme des dieux et comme des déesses ? Certainement la divinité auroit pû, aussi facilement s'incarner dans les dieux des païens, comme dans le Christ des chretiens. Et si nos deichristicoles ne veulent pas croire que la divinité se soit jamais incarnée dans ces grands personnages, pourquoi veulent-ils nous faire croire qu'elle se seroit incarnée dans leur Christ ? Quelle raison et quelle preuve en ont-ils ? Point d'autre que celle de leur foy et de leur aveugle creance, qui est, comme j'ai dis, un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures, et qui étoit dans les païens, également comme dans eux. Ce qui fait manifestement voir qu'ils sont à deux de jeu à cet égard, qu'ils sont également dans l'erreur, les uns comme les autres, et qu'ils n'ont rien à se reprocher là-dessus les uns aux autres.

Mais ce qu'il y a en cela de plus ridicule dans le christianisme que dans le paganisme à l'égard de ces dieux dont je parle, c'est que les païens n'ont ordinairement attribués la divinité qu'à des grands hommes, à des grands personnages, ou à des personnes qui ont excellés en quelques vertus, ou en quelques belles et rares perfections, qui ont, par exemple, inventées les sciences et les arts, qui

ont rendus quelques signalés services au public, ou qui ont / faits quelques grandes et genereuses actions... etc.; mais nos deichristicoles, à qui attribuent ils la divinité ? A un homme de neant, qui n'avoit ni talens, ni esprit, ni science, ni adresse, et qui étoit tout à fait meprisé dans le monde[.] A qui l'attribuent-ils ? Le dirai-je ? Ouy, je le dirai, ils l'attribuent à un fou, à un insensé, à un miserable fanatique et à un malheureux pendart; oui, mes chers amis; c'est à un tel personnage que vos prêtres et vos docteurs et predicateurs attribuent la divinité, c'est un tel personnage qu'ils vous font adorer comme votre aimable et divin Sauveur, lui qui ne s'est pû sauver lui même du supplice honteux de la croix auquel il a été condamné et où il a miserablement finit ses jours. Car ce Jesus Christ qu'ils vous font adorer comme un Dieu fait homme pour vous sauver et pour vous racheter, comme ils disent, n'étoit, suivant le portrait même que nous en font ses évangelistes et ses disciples, qu'un homme vile, qu'un miserable fanatique et un malheureux pendart qui a été attaché et pendu en croix, et que l'on pourroit, pour ce sujet, dire avoir été maudit de Dieu et des hommes, suivant ce qui est écrit dans leurs propres s[ain]ts Livres, où il est dit que maudit de Dieu est celui qui est pendu en croix, *maledictus a Deo est qui pendet in ligno* (*Deut.*, 21.23). Il n'est pas besoin que je prouve qu'il n'étoit qu'un homme vile et meprisable dans le monde. Car outre qu'il disoit lui-même qu'il n'avoit pas seulement un lieu où il puisse reposer sa teste (*Luc.*, 9.58), vous sçavez qu'il est venu au monde dans une étable, qu'il est né de pauvres parans, qu'il a tousjours été pauvre, qu'il n'étoit fils que d'un charpentier, et que, depuis qu'il a voulu paroître dans le monde et faire parler de lui, qu'il n'a passé que pour un insensé, pour un fou, pour un demoniaque et pour un seducteur, qui a tousjours été meprisé, moqué, persecuté, foüetté, et qu'enfin il a été pendu et attaché à une croix, où il a miserablement fini ses jours, *maledictus a Deo est qui pendet in ligno*. Ainsi on ne peut nier qu'il n'ait été miserable et malheureux dans le monde, de sorte que pour prouver qu'il n'étoit en effet qu'un fou, qu'un insensé, qu'un miserable fanatique et un malheureux pendart, il ne s'agit que de prouver et faire voir, qu'il étoit veritablement un fou, un insensé, un fanatique, c'est ce que je vais prouver évidam[m]ent par ces trois chefs ci: 1° par le jugement que l'on faisoit de lui dans le monde; 2° par ses propres pensées et discours; 3° par ses actions et par ses manieres d'agir.

QUEL ÉTOIT L'ESPRIT ET LE PERSONNAGE DE JÉSUS CHRIST

Premierement pour ce qui est du jugement que l'on /119/ faisoit de lui dans le monde, on voit clairement par les évangelistes mêmes qu'il ne passoit que pour un homme tel que je viens de dire. On voit dans l'Evangile selon s[ain]t Luc, que la premiere fois qu'il voulut se mesler de prescher dans sa ville de Nazareth où il avoit été nourri et élevé, les peuples furent tellement indignés de ce qu'il leur disoit (*Luc.*, 4.29) que, s'étans mis tous en colere contre lui, ils le chasserent de leur ville, et le menerent sur le haut d'un precipice pour le jetter en bas et lui faire casser le cou. Une autre fois, comme il faisoit plusieurs reproches injurieux aux scribes et aux pharisiens et même aux docteurs de la Loy, et qu'il leur donnoit plusieurs maledictions, un d'entre eux fut obligé de lui dire: « Maitre, ne voyez vous pas qu'en parlans de la sorte, vous nous faites injure ? ». Mais lui, continuans ses reproches injurieux et ses outrageantes maledictions, ils furent obligés de le reprendre plus severement et de lui fermer entierement la bouche, comme il est marqué dans cet Evangile: *Coeperunt Pharisei, et Legisperiti graviter insistere, et os ejus opprimere de multis* (*Luc.*, 11.45.53). Une autre fois, comme il parloit aux Juifs, et ces Juifs, voians qu'il ne leur disoit que des sottises et des impertinences qui les choquoient, ils lui dirent: « N'avons nous pas bien raison de dire que tu est un samaritain et que tu as le demon dans le corp[s] ? ». *Nonne bene dicimus nos, quia Samaritanus es tu, et Daemonium habes ?* (*Joan.*, 8.48,52,55). Et comme il continuoit nonobstant cela de leur dire des sottises, ainsi qu'on les peut voir dans l'Evangile selon s[ain]t Jean, ils lui dirent pour une seconde fois: « C'est maintenant que nous connoissons que tu es un fou, ou que tu as le demon dans le corp[s]. Nous sçavons qu'Abraham est mort et que tous les prophetes sont morts, et tu dis, lui dirent-ils, que si quelqu'un garde ta parole, qu'il ne mourra jamais ? ». Et comme il persistoit encore à leur dire de pareilles sottises, ils lui dirent encore: « Quoy ! Tu n'as pas encore cinquante ans et tu as vû Abraham, qui est mort depuis tant de siecles ? ». Enfin, voians qu'il ne leur repondoit et qu'il ne leur disoit tousjours que des sottises, ils prirent des pierres pour le lapider, et pour lors il fut contraint de se retirer et de se cacher d'eux.

Un jour, aians dit aux Juifs qu'il leur donneroit sa chair à manger et son sang à

boire, et que s'ils ne mangeoient sa chair et ne beuvoient son sang, qu'ils n'auroient point la vie en eux, ils trouverent ce discour[s] si dur et si absurde qu'ils en furent fort scandalisés et se dirent les uns aux autres: « Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger et son sang à boire ? ». Plusieurs / mêmes de ses disciples ne pouvans souffrir la dureté et l'absurdité d'un tel discours, se separerent de lui et l'abandonnerent, jugeans bien par ce discour qu'il n'étoit qu'un insensé (*Joan.*, 6.53). Une autre fois, comme il les entretenoit encore, suivant son ordinaire, de quelques vains discours, ceux qui l'entendirent parler jugerent diversement de lui, les uns disans qu'il étoit bon, les autres disans que non, mais qu'il étoit un seducteur de peuples, mais la plus part le regarderent comme un fou et comme un insensé, et disoient: « Il est possédé du demon et est hors d'esprit, pourquoi l'écoutez vous ? ». *Dicebant multi: Daemonium habet, et insanit; quid eam auditis ?* (*Joan.*, 10.20). Ses freres mêmes ne croioient pas en lui et ils ne le regardoient que comme un insensé. Nous en voions un temoignage bien clair dans l'Evangile selon s[ain]t Marc, car il est expressement marqué qu'étant un jour entré dans une maison, il s'y assembla tant de monde* (* [note de bas de page] C'est l'ordinaire de la commune populace de s'assembler ainsi autour des fous et de courir apres eux), que l'on n'y pouvoit plus entrer, et que ses parans en aiant été avertis, ils vinrent là pour le retirer, disans qu'il étoit hors d'esprit, *Exierunt sui tenere eum: dicebant enim quoniam in furorem versus est* (*Mar.*, 3.21). Et il y a bien apparence qu'il parut effectivement tel lorsqu'il fut mené devant le roy Herodes, car ce roy, aiant fort désiré de le voir, pour ce qu'on lui en avoit dit, il fut d'abord resjoui de le voir, croians qu'il lui verroit faire quelques merveilles; mais lui aians fait quelques questions et voians qu'il ne lui repondoit rien, il n'en eut que du mepris et le renvoia, par moquerie, revestu d'une robe blanche (*Luc.*, 23.9). Enfin ce n'étoit que par derision de sa personne que les Juifs se moquoient de lui et de sa roiauté imaginaire, lorsqu'ils lui mirent, par derision, une couronne d'epines sur la teste et un roseau à la main pour lui servir de sceptre roial, et qu'ils flechissoient le genoüil devant lui, en lui disans: « Nous te saluons, roy des Juifs » (*Math.*, 27.25). Sur quoi s[ain]t Paul lui-même dit formellement qu'aucun des princes de ce monde ne connu[t] sa pretendüe sagesse et que s'ils l'eussent connue, qu'ils ne l'auroient jamais crucifiés. *Si enim cognovissent, dit-il, numquam Dominum gloriae crucifixissent, (I Cor.*, 2.8). Tous ces temoignages nous font évidam[m]ent voir qu'il n'étoit veritablement regardé dans le monde que comme un fou, comme un insensé et comme un fanatique.

C'est ce que l'on peut encore évidemment voir, par ses propres pensées et par ses propres discours. Car: 1° sa pensée et son /120/ imagination étoient qu'il étoit non seulement le fils de Dieu, mais aussi qu'il étoit né pour être roy des Juifs et pour regner éternellement sur eux (*Joan.*, 3.16,17). Il s'imaginait qu'il alloit les délivrer tous de la captivité ou de la servitude de toutes les nations, et qu'il alloit rétablir leur royaume dans un état beaucoup plus florissant qu'il n'avoit jamais été (*Luc*, 4.18; *Act.*, 1.6; *Mat.*, 17.11). Il s'imaginait qu'on le verroit bientôt descendre du ciel avec ses anges, tout plein de gloire et de puissance, avec une grande majesté pour juger, c'est-à-dire pour gouverner tous les vivans et les morts, qu'il croioit aussi devoir faire ressusciter (*Mat.*, 24.30.31), et pour gouverner toute la terre dans la justice et dans la vérité (*Luc.*, 21.27.28). Il s'imaginait qu'il alloit bientôt créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où la justice habiteroit et où il regneroit éternellement avec ses élus (*2 Pet.*, 3.13). Il s'imaginait qu'il feroit regner ses apôtres avec lui, qu'il les feroit asseoir sur douze trônes, pour juger, c'est-à-dire pour gouverner sous lui les douze tribus d'Israël (*Mat.*, 19.28.29), et qu'il les feroit boire et manger à sa table, lorsqu'il seroit dans son royaume (*Luc.*, 22.30). Il s'imaginait, ou au moins, il disoit que tous ceux, qui auroient quittés, pour l'amour de lui en ce monde-ci pere, mere, freres, sœurs, enfans, maisons, terres ou heritages, qu'il leur en donneroit cent fois autant qu'ils en auroient quittés pour l'amour de lui et qu'il leur donneroit la vie éternelle (*Mat.*, 19.29). Il s'imaginait qu'il alloit bientôt faire entendre sa voix à tous les morts, qu'il alloit les resusciter et les faire tous sortir de leurs tombeaux, par la toute puissante force de sa voix (*Joan.*, 5.25,28) et qu'il garantiroit et préserveroit à tout jamais de la mort, tous ceux qui observeroient sa parole et qui croiroient en lui, les assurans qu'ils ne mourroient jamais (*Joan.*, 8.51). Il s'imaginait qu'il seroit, ou qu'il étoit, ce grand et puissant libérateur* (* De son tems il y eut encore plusieurs autres semblables imposteurs, qui se disoient aussi être le vrai Messie, promis par la Loy des Juifs. Comme entre autres, un certain Juda Galileen, un Theodas, un Barcosbas... etc. qui, sous ce vain pretexte, abusoient les peuples et tachoient de les faire soulever pour les attirer à eux, mais qui tous ont été dispersés et ont enfin tous peris), qui avoit été tant de fois promis aux Juifs et à la ville de Jerusalem, dans la loy de Moyses et dans tous les prophetes* (* Il croioit donner le S[ain]t Esprit et la puissance de remettre tout peché, par le seul souffle de sa bouche, *insuflavit, et dixit: Accipite Spiritum sanctum* (*Joan.*, 20.22). Il croioit être un pain vivant descendu du

ciel, pour donner la vie aux hommes, et que ceux qui le mangeroient revivroient éternellement (*Joan.*, 6.52)). Et enfin il s'imaginait que c'étoit en lui que Dieu alloit accomplir toutes les grandes et magnifiques promesses qu'il avoit faites à ce peuple, et que tous ses élus seroient éternellement bénits en son nom comme étant, lui, le fils éternel et le fils tout puissant d'un Dieu éternel et tout puissant (*Joan.*, 3.16.17).

Ne sont ce pas là évidemment des pensées et des imaginations de fanatique ? Jamais Dom Quixotte, ce fameux fanatique et chevalier errant, en eut-il jamais de pareilles ? En eut-il jamais de semblables ? Certainement non, ses imaginations et ses pensées toutes dereglées et toutes fausses qu'elles étoient, n'ont jamais été dans un tel excès de dereglement et il faut être, ou il falloit être archifanatique, comme le Christ / des chrétiens, pour avoir des pensées et des imaginations, aussi vaines, aussi fausses, aussi ridicules, aussi absurdes et aussi extravagantes que celles qu'il a eu[es]; et quand il reviendrait maintenant lui-même, ou quelqu'autre semblable personnage, nous dire et nous faire voir qu'il auroit de telles pensées et de telles imaginations dans l'esprit, nous ne le regarderions certainement encore maintenant que comme un visionnaire, comme un fou et comme un fanatique, ainsi qu'il a passé pour tel dans son tems.

— 33 —

QUELLES ÉTOIENT SES PRÉDICATIONS

Venons à ses paroles et à ses discours; il nous montrent encore assés évidemment le caractere de son esprit, qui étoit tel que je viens de dire. On le voit desjà assés manifestement dans ce premier discours qu'il fit dans la sinagogue de Nazareth. Car quoiqu'il soit marqué dans un Evangile (*Luc.*, 4.21), que tout le monde lui donnoit d'abord des louanges et que chacun étoit surpris d'entendre les paroles de graces qui sortoient de sa bouche; cela neantmoins ne dura gueres, puisque leur admiration changea bientôt, et un moment apres, en mepris et en indignation, jusques à le vouloir chasser, comme j'ai dis, de leur sinagogue et vouloir le jeter en bas d'un precipice. La folie qui paroît dans ce discours qu'il leur fit (sans parler de quelques autres sottises qui choquoient sans doute plus particulièrement les Juifs, car il semble qu'ils n'eussent pas dûs se choquer si fort contre lui, pour celle que je veux marquer

ici), consistoit en ce qu'il vouloit s'attribuer la gloire de faire voir en luy l'accomplissement de toutes ces grandes et magnifiques promesses qui avoient été faites dans la loy, et dont les pretendus prophetes avoient tant de fois si bien parlés, et notamment le prophete Isaie (*ibid.*, v. 17); le temoignage duquel il rencontra à l'ouverture du livre qui lui fut présenté, car aiant pris son texte, du temoignage de ce prophete qu'il trouva comme je viens de dire à l'ouverture du livre (soit que cela ait été fait à dessein ou non), il voulut persuader aux peuples que c'étoit en lui que toutes ces grandes et magnifiques promesses que Dieu avoit faites à leurs peres, et notamment par ce prophete, alloient s'accomplir. En quoi paroît manifestement le dereglement de son imagination; puisqu'il s'imaginait si vainement de voir faire tant de si grandes et belles choses, dont il étoit si peu capable de faire voir aucun effet. Et cela prouve en même tems qu'il doit avoir dit dans son discours quelque chose de plus choquant et de plus injurieux aux Juifs, puisqu'ils en étoient si fort indignés contre lui, car s'il ne leur eut rien dit de plus choquant que cela, un tel discour[s] n'auroit dû, ce semble, exciter que leur risées et leurs mepris et non pas leur colere, ni leur indignation jusques à un tel point que de vouloir le precipiter.

/121/ Que nos christicoles ne pretendent pas dire ici que leur Christ a suffisamment prouvé l'accomplissement, ou montré suffisamment des effets de l'accomplissement de la parole du prophete qu'il lisoit, par les miracles surprenans qu'il a fait en guerissans miraculeusement toutes sortes de maladies et d'infirmités. Car outre ce que j'ai ci-devant fais voir assés évidament la vanité et la fausseté de ces pretendus miracles, c'est que quand bien même ils seroient vrais, ce ne seroit rien, en comparaison de ce qu'il auroit dû faire, ou de ce qui auroit dû se faire, pour montrer veritablement l'accomplissement de ce que disoit ce prophete; car ce prophete, en cet endroit que Jesus Christ lisoit, dans l'occasion dont je viens de parler, ne predisoit rien moins que la delivrance, le bonheur, la gloire et la felicité de tout le peuple juif. Et non pas seulement la delivrance de quelques demoniaques ou la guerison de quelques maladies, ou de quelques infirmités particulieres et douteuses. Laquelle delivrance de tout le peuple juif devoit, suivant ce que dit le même prophete (*Isai.*, 9.5) se faire par un puissant prince, qui prendroit le gouvernement de l'empire sur ses épaules, qui par ses belles et admirables qualités, seroit appellé l'Admirable, le Conseillier, le Dieu fort, le Pere du siecle à venir, le Prince de paix, qui seroit assis sur le trosne de David, qui regneroit à tout jamais dans son royaume, qu'il l'établiroit et l'affermiroit

dans la justice et dans la vérité, pour durer à tout jamais, ne devant y avoir jamais aucune fin à la paix. Ce qui est certainement et évidemment bien éloigné d'être arrivé dans le tems de Jesus Ch[rist], ni dans aucun autre temps. Et ainsi le dire de ce prétendu prophete et le prétendu accomplissement de ce qu'il predisoit se trouvent manifestement vains et faux; dire que cette prophétie se seroit accomplie spirituellement en Jesus Ch[rist], comme nos deichristicoles le prétendent, c'est une pure illusion, puisque ce prétendu accomplissement spirituel ne peut être qu'imaginaire, et qu'il seroit aussi facile de l'attribuer à un autre qu'à Jesus Christ même; et ainsi c'est vouloir s'aveugler et s'en imposer à soy-même que de prétendre que Jesus Ch[rist] ait, par ses prétendus miracles, suffisamment montré des effets de l'accomplissement de la prophétie qu'il lisoit, dans cette première occasion dont je viens de parler.

Passons à ses autres discours et à ses predications qui sont certainement des plus singulieres et des plus remarquables dans leur espece. Voici comme il commença à prescher: *Faites peni-/ tence*, disoit-il aux peuples, *car le royaume du ciel est proche* (*Mat.*, 4.17). *Croiez cette bonne nouvelle-là*, disoit-il, et il alloit par toute la province de Galilée, preschans ainsi dans les villes, bourgs et villages, cette bonne nouvelle de la prétendue venue prochaine du Royaume du Ciel (*Mar.*, 1.15). Et comme personne n'a encore vu et que l'on ne voit encore presentement aucune apparence de la venue de ce prétendu royaume, c'est une preuve évidente que ce royaume n'étoit qu'imaginaire, et qu'il falloit avoir l'esprit de travers, ou avoir l'esprit renversé pour aller et courir de costé et d'autre, comme il faisoit, prescher ainsi la venue prochaine d'un tel royaume. Mais voions comme il faisoit dans ses autres predications, l'éloge et la description de ce prétendu royaume, pour en faire connoitre à ses auditeurs, la grandeur et l'excellence, et pour leur en faire concevoir une haute idée et une haute estime. Voici comme il en parloit aux peuples et à ses disciples. *Le royaume des Cieux*, leur disoit-il (*Mat.*, 13.24), *est semblable à un homme qui a semé du bon grain dans son champ, mais pendant que les hommes dormoient, son ennemi est venu qui a semé de la zizanie parmi le bon grain. Le royaume du Ciel*, leur disoit-il (*ibid.*, v. 44), *est semblable à un tresor caché dans un champ, lequel un hamme l'ayant trouvé, le cacha de nouveau et eut tant de joye de l'avoir trouvé, qu'il vendit tout son bien, et acheta ce champ. Le royaume du Ciel*, leur disoit-il (*ibid.*, v. 45), *est semblable à un marchand, qui cherche de belles perles, et qui, en aiant trouué de*

grand prix, va vendre tout ce qu'il a, et achète cette perle. Le royaume du Ciel, leur disoit-il [ibid., v. 47], est semblable à un filet qui a été jetté dans la mer, et qui renferme toutes sortes de poissons; étans plein, les pecheurs l'ont retiré, et ont mis les bons poissons ensemble dans des vaisseaux, et ont jettés dehors les mauvais. Le royaume des Cieux, leur disoit-il, est semblable à un grain de senevé qu'un homme a semé dans son champ; il n'y a point, disoit-il, de grain si petit que celui-là et neantmoins, disoit-il (ibid., v. 31), quand il est crû, il est plus grand que tous les legumes, et il devient comme un arbre où les oyseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches. Le royaume du Ciel, leur disoit-il encore (ibid., v. 33), est semblable à un levain qu'une femme a pris, et qu'elle mesle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que tout ait été levé. Enfin il preschoit et enseignoit tousjours les peuples sous des paraboles, et il ne leur parloit point sans paraboles, comme il est expressement marqué dans les Evangiles, et sine parabolis non loquebatur illis... (Mat., 13.2).

Voilà certainement bien des belles et subtiles predications pour /122/ un homme, qui se disoit être le Fils de Dieu et le fils d'un si sage pere, et que nos christicoles pretendent avoir été la sagesse même et la sagesse éternelle. Voilà bien des belles et ingenieuses paraboles ou comparaisons et qui sont bien capables de donner une haute idée de la grandeur et de l'excellence de ce beau pretendu royaume du Ciel, puisqu'il est semblable à tant de si belles choses que sont un grain de senevé semé dans un champ, ou un filet jetté dans la mer, ou un levain meslé dans une quantité de paste et de farine !... etc. Si quelques-uns de nos docteurs et de nos predicateurs nous faisoient maintenant de semblables predications, ne se moqueroit-on pas d'eux ? On n'en feroit certainement que rire et on n'en auroit que du mepris; et nos christicoles voudroient encore nous persuader que ce sont là des discours d'une sagesse divine et d'une sagesse éternelle ? Et ce qui est encore à remarquer en ceci, est que cette pretendüe admirable et divine sagesse ne parloit ainsi aux peuples, en telles paraboles, qu'affin, comme elle disoit, elle-même, qu'en voians, ils ne vissent point, et qu'en écoutans, ils ne comprisse[nt] point ce qu'elle leur disoit (Mat., 13.14), et qu'ainsi ils ne se convertissent point et que leurs pechés ne leur soient point pardonnés, *ut videntes, non videant, et audientes, non intelligant, nequando convertantur, et dimittantur eis peccata* (Mar., 4.12). Et dans une autre occasion cette même pretendüe divine sagesse disoit qu'elle étoit venüe pour aveugler ceux qui voioient clair. *Ego veni, disoit ce Christ, ego veni in hanc mundum, ut qui vident*

caeci fiant (Joan., 9.39).

Cela étant, il y auroit donc non seulement de la folie, mais aussi de la malice et de la mechanceté dans ses discours et dans ses predications, puisqu'il auroit parlé expres en termes ambigus et obscurs, affin que l'on ne comprit point ce qu'il disoit et que personne n'en fit son profit. Il est dit dans le sage Ecclesiastique, que celui qui parle sophistiquement, c'est-à-dire que celui qui parle d'une maniere ambigüe et trompeuse, est odieux, *qui sophisticè loquitur, odibilis est (Eccli., 37.23)*. A plus forte raison, celui qui parle expres dans le dessein de tromper, d'aveugler et de perdre ceux à qui il parle, doit-il être odieux; et ainsi le Christ des chretiens aians parlé expres comme il disoit lui-même, en paraboles aux peuples, affin qu'en voians ils ne vissent point, et qu'en écoutans ils ne comprissent point, ce qu'il leur disoit, et qu'ainsi ils ne se convertissent point et que leurs pechés ne leur soient pas pardonnés, il s'ensuit manifestement qu'il y auroit eu non seulement de la folie, mais aussi de la malice et / de la mechanceté dans ses discours et dans ses predications, en quoi il se seroit rendu non seulement meprisable, mais aussi digne de la haine et de l'indignation des peuples. D'un coté, il disoit qu'il étoit venu pour sauver les hommes, pour chercher et pour sauver tout ce qui étoit perdu, qu'il étoit venu pour appeller et pour sauver les pecheurs, qu'il ne demandoit point de sacrifices, mais qu'il vouloit seulement faire misericorde, *misericordiam volo et non sacrificium (Luc., 19.10; Mat., 18.11)*; il disoit qu'il étoit la Lumiere du monde, qu'il étoit la Voie, la Verité et la Vie, qu'il étoit le Bon Pasteur et qu'il donnoit même sa vie pour ses brebis et pour leur salut... etc. (*Joan., 8.12; Joan., 14.6; Joan., 10.15*). Et d'un autre coté il disoit qu'il étoit venu pour aveugler ceux qui voioient clair, qu'il ne falloit point penser qu'il fut venu pour apporter la paix sur la terre, mais plustot pour y allumer le feu de la guerre. *Ne pensez pas*, disoit-il lui même, *que je sois venu apporter la paix sur la terre, je n'y suis pas venu pour apporter la paix, mais l'épée, car je suis venu*, disoit-il, *pour mettre la division entre le fils et le pere, entre la mere et la fille, entre la belle-mere et la belle-fille, et les domestiques d'un homme seront ses ennemis (Mat., 10.34); celui qui aime son pere ou sa mere plus que moi*, disoit-il encore, *n'est pas digne de moy; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moy, n'est pas digne de moy, et quiconque*, adjutoit-il, *ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moy*.

Ne faut-il pas être fou et extravagant pour faire de tels discours et de telles predications qui se contredisent et se détruisent entièrement les unes les autres ? Car s'il étoit venu pour éclairer les hommes et les instruire de sa prétendue sagesse, comment disoit-il qu'il étoit venu pour aveugler ceux qui voioient clair ? Et pourquoi parloit-il, aux peuples en paraboles, afin qu'ils n'entendissent point et qu'ils ne comprissent point ce qu'il leur disoit ? Ce n'étoit pas là le moyen de les instruire, ni de les éclairer par sa prétendue divine sagesse ! Et s'il étoit venu, comme il disoit, pour sauver les hommes, pour appeler les pecheurs et pour sauver tout ce qui étoit perdu et pour faire grace et miséricorde, pourquoi avoit-il peur que les hommes pecheurs ne se convertissent et que leurs pechés ne leur soient pardonnés s'ils venoient à se convertir et à faire pénitence. Et enfin s'il étoit, comme il disoit, le bon pasteur et s'il venoit pour donner sa vie pour le salut de ses brebis, c'est-à-dire pour le salut des hommes et pour les sauver tous, comment pouvoit-il dire qu'il étoit venu pour les perdre, c'est-à-dire pour allumer entre eux le feu de la guerre et de la division et mettre la discorde partout [et même entre les plus proches parans et amis] ? Tout cela se contredit /123/ et se détruit manifestement de soy-même, et il n'appartient qu'à un fou et à un fanatique de parler de la sorte.

Voici encore comme il preschoit. Se voians un jour suivis par des troupes de peuples, il monta sur une montagne et s'étant assis, il ouvrit sa bouche pour parler, et regardans ses disciples, il leur dit comme en prononçans des oracles: *Bien heureux sont les pauvres d'esprit, car le royaume du Ciel est à eux. Bien heureux sont ceux qui ont l'esprit doux, car ils auront la terre pour heritage (Mat., 5). Bien heureux sont ceux qui pleurent, car ils seront consolés. Bien heureux sont ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. Bien heureux sont les miséricordieux car ils recevront miséricorde. Bien heureux sont ceux qui ont le cœur pur parce qu'ils verront Dieu. Bien heureux sont les pacifiques, car ils seront appelés les enfans de Dieu. Bien heureux sont ceux, qui souffrent persecutions pour la justice, car le royaume du Ciel est à eux. Vous serez bien heureux, leur disoit-il, lorsqu'à mon sujet on vous aura fait des affronts, qu'on vous aura persecuté, et que l'on aura dit faussement toutes sortes de mal contre vous, vous devez vous en resjouir, et être ravis de joye, leur dit-il, parce qu'une grande recompense vous attend dans le ciel; gaudete et exultate quoniam merces vestra copiosa est in caelis.* Il n'y a point d'imposteurs, ni de fanatiques, qui n'en puisse dire et promettre autant à leurs

disciples. Il faut bien que ceux qui n'ont rien de meilleur à donner à leurs disciples, les repaissent au moins de quelques vaines esperances.

Voici encore comme il preschoit: *En verité, en verité*, disoit-il, *aux troupes qui le suivoient, je vous dis que si un grain de froment qui tombe en terre ne meurt, il demeure tout seul, et ne fait aucun fruit, mais étant mort il porte becacoup de fruit (Joun., 12.24). Celui qui aime son ame, disoit-il, la perdera, mais celui qui hait son ame en ce monde-ci la conservera pour la vie éternelle. Que celui qui me sert me suive, disoit-il, car il faut que celui qui me sert soit avec moi, et celui qui me sert, mon Pere l'élevera en honneur. Mais voicy, disoit-il en même tems, que j'ai l'ame troublée; que dirai-je donc, mon Pere, delivrez-moy de cette heure, et glorifiez votre nom... Que vos reins soient ceints, leur disoit-il (Luc., 12.35), et que vos lampes soient tousjours allumées entre vos mains, étant en cela semblables à des hommes qui attendent que leur maitre revienne des noces, affin de lui ouvrir promptement la porte, / lorsqu'il arrivera et qu'il frappera à la porte. Si quelqu'un vient à moy, disoit-il aux troupes qui le suivoient, si quelqu'un vient à moy (Luc., 14.26) et qu'il ne laisse pas son pere et sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres, ses sœurs, et encore même sa propre ame, il ne peut être mon disciple, et quiconque ne porte pas sa croix (ou sa potence) et ne me suit pas, ne peut etre mon disciple. C'est une bonne chose que le sel, leur disoit-il, mais si le sel devient insipide, avec quoi salera-t'on ? Que celui, qui a des oreilles pour m'entendre m'entende, disoit-il, qui habet aures audiendi audiat ! (ibid., v. 35). Voila ce pas de belles predications pour une sagesse toute surnaturelle ! et divine !*

Voici encore comme il preschoit. *Un semeur, disoit-il, sortit un jour de sa maison pour aller semer son grain, lorsqu'il semoit, une partie du grain tomba, dit-il, sur le chemin (Mat., 13.9), et les oyseaux du ciel vinrent qui le mangerent aussitot. Une autre partie, dit-il, tomba sur des pierres où il y avoit peu de terre et où la semence poussa, mais comme la terre n'étoit pas assés profonde, le soleil s'étant levé, elle fut bruslée et devint seiche, parce qu'elle n'avoit pas assés de racine; une autre partie, dit-il, tomba sur des épines, et les épines étantes crues étoufferent le grain. Enfin l'autre partie tomba, dit-il, dans une bonne terre et raporta du fruit au centuple; un des grains, disoit-il, en rendoit cent, l'autre soixante, l'autre trente, et en disant toutes ces belles choses, il crioit tout haut ces paroles: Que celui qui a des*

oreilles entende bien ce que je dis, Haec dicens clamabat; Qui habet aures audiendi audiat (Luc., 8.8).

Un jour, comme il preschoit dans le temple de Jerusalem, les Juifs, par railleries, faisoient semblant d'admirer sa doctrine, et croians qu'ils l'admiraient veritablement, il leur dit ces paroles (*Joan., 7.16*): *Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais la doctrine de celui qui m'a envoié. Moyses, leur disoit-il, vous a donné une loy, et pas un de vous n'observe cette loy; pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ? Les Juifs étonnés de ces dernieres paroles, lui dirent: tu es fou ? ou tu es possédé du Demon ? qui est-ce qui cherche à te faire mourir ? Et comme il continuoit de les prescher en sa maniere, et voians apparament que les Juifs ne faisoient pas grand état de l'entendre ni de l'écouter, il se mit à crier tout haut dans le temple, ces paroles ci: Et vous me connoissez bien et vous scavez bien d'où je suis ? Et je ne suis pas venu de moi-même, mais celui qui m'a envoié est veritable /124/ et vous ne le connoissez point; pour moy, disoit-il, je le connois parce que je viens de lui, et que c'est lui qui m'a envoié (*ibid., v. 28*). Une autre fois il leur disoit encore ceci: *En verité, en verité, je vous dis que si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais (Joan., 8.51)* . Une autre fois il leur disoit: *Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel, si quelqu'un mange de ce pain, il ne mourra jamais, et le pain que je donnerai c'est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde; car ma chair, leur disoit-il, est une veritable nourriture, et mon sang est un veritable breuvage; celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang** (*Et dans la loy de Moyses que ce même J. Ch[rist] approuvoit et recommandoit d'observer, il étoit deffendu sous peine de mort de boire ni de manger le sang (*Gen., 9.4*)), *demeure en moi et moi en lui, et je lui donnerai la vie éternelle. En verité, en verité, leur disoit-il, je vous dis que si vous ne mangez ma chair et ne beuvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous: car celui qui mange ma chair et boit mon sang (*) a la vie éternelle, et je le resusciterai au dernier jour (Joan., 6.51)*. Une autre fois qui étoit le dernier jour d'une grande feste solemnelle, il se mit au milieu d'une place publique dans la ville de Jerusalem, et commença tout d'un coup à crier tout haut et à dire ces paroles: *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moy et qu'il boive, il sortira des fleuves d'ecu vive des entrailles de ceux qui croiront en moy... etc (Joan., 7.37)*, et plusieurs autres semblables discours qu'il faisoit et qu'il seroit trop long de rapporter ici. En bonne foy, ne sont-ce pas là des discours de fous et de fanatiques ? Il faut certainement avoir perdu l'esprit pour faire de tels discours, et si*

quelqu'uns venoient maintenant nous en faire de pareils, nous les regarderions certainement tous tant qu'ils seroient pour des fous et pour des fanatiques.

Voici encore quelques autres discours plus particuliers que ce même Jesus Christ faisoit. Un jour un pharisien qui l'avoit invité à disner chés lui avec quelques autres personnes, y étant allé, et s'étant, le dit Jesus Ch[rist], mit à table sans laver ses mains suivant la coutume (*Luc.*, 11.23), le pharisien qui l'avoit invité, ne trouva pas cela honnête, sans neantmoins dire ce qu'il en pensoit; Jesus Ch[rist] neantmoins s'apercevant qu'il ne trouvoit pas cela bon, voici comme il traita ce pharisien qui l'avoit invité chés lui: *Vous autres, lui dit-il, uous netoyez le dehors de la coupe et du plat, et au-dedans vous êtes pleins de rapines et d'injustices; insensés que vous êtes, lui dit-il, celui qui a fait le dehors n'a-t'il pas fait aussi le dedans ? Malheur à vous, pharisiens, continua-t'il, malheur à vous, qui paieez la dime de la mente et de la rüe, et de toutes autres / legumes, et qui abandonnez le jugement, et la charité de Dieu; il falloit bien observer ces choses-là, mais il ne falloit pas omettre celles-ci. Malheur à vous, pharisiens, poursuivit-il, parce que vous êtes semblables à des sepulchres blanchis, dont le dehors paroît beau aux yeux des hommes, mais dont le dedans est plein d'ossemens de morts et de pourriture; ainsi vous, lui dit-il, au-dehors vous paroissez justes aux yeux des hommes, mais au dedans vous êtes remplis d'hipocrisie et d'injustice. Pharisien aveugle, lui disoit-il, netoyez premierement le dedans de la coupe et du plat, affïn que le dehors aussi soit rendu net. Pharisaeae caece, munda prius, quod intus est calicis et paropsidis, ut fiat id quod deforis est, mundum (Mat., 23.26).* Peut-on s'imaginer qu'un homme de bon sens puisse jamais faire un tel discours à une personne qui l'auroit invité honnetement à venir manger chés elle et qui seroit actuellement à sa table ? Cela ne se peut; il n'y a assurément qu'un fou, qu'un insensé et qu'un impudent fanatique, qui puisse venir jusques à un tel excès de folie et d'impertinence.

Voici encore un raisonnement qu'il faisoit et qui montre assés clairement le dereglement de son esprit. Les Juifs lui aians dis un jour que c'étoit lui-même qui rendoit temoignage de sa personne, et que pour cette raison son temoignage n'étoit pas recevable; voici ce qu'il leur repondit et comme il leur prouva que son temoignage étoit recevable: *Quoique je me rende temoignage à moi-même, leur dit-il, mon temoignage ne laisse pas que d'être veritable, parce que je sçai, leur disoit-il,*

d'où je suis venus, et où je vais, mais vous autres vous ne savez pas d'où je viens, ni où je vais, et si je jugeois quelqu'un, mon jugement seroit juste, parce que je ne suis pas seul, mais que mon Pere, qui m'a envoyé est avec moi (Joan., 8.13); et il est écrit dans votre loy, leur dit-il, que le temoignage de deux personnes est reçu pour veritable, or leur disoit-il, je rend temoignage de moy même, et mon Pere aussi qui m'a envoyé rend temoignage de moy... etc. Donc, suivant son raisonnement, son temoignage qu'il rendoit de lui-même devoit être receû pour veritable ! Ne voila-t'il pas une belle preuve ? Qui ne riroit d'un tel raisonnement ? Il est facile de voir par tous ces discours-là et par tout ce que je viens de rapporter que Jesus Ch[rist] n'étoit veritablement qu'un fou et un fanatique, et il est certain que /125/ quand il reviendrait encore presentement parmi nous, si cela se pouvoit faire, et qu'il fit et qu'il dit encore les mêmes choses qu'il a dittes et qu'il [a] faites, nous ne le regarderions certainement encore nous-mêmes que comme un fou et comme un fanatique.

On fera encore facilement le même jugement de sa personne si on examine de près ses actions et ses manieres d'agir. Car, 1° courrir et tracasser par toute une province dans les villes, bourgs et villages comme il a fait, en preschant comme il faisoit, la venüe prochaine d'un royaume imaginaire des cieux, cela n'appartient qu'à un fanatique, et on prendroit encore maintenant pour fanatiques, tous hommes qui feroient la même chose. 2° Avoir été, comme il est dit dans les Evangiles (*Mat.*, 4.5; *Luc.*, 4.5), transporté par le diable sur une haute montagne d'où il auroit crû voir tous les royaumes du monde, cela certainement ne peut convenir qu'à un visionnaire et à un fanatique, car il est certain qu'il n'y a point de montagne sur la terre d'où on puisse voir tous les royaumes du monde, ni même d'où on puisse seulement voir tout un royaume entier, si ce n'est peut être ce petit royaume d'Iveto, qui est en notre France. Ce ne fut donc que par l'imagination qu'il vit tous ces royaumes du monde, et ce ne fut aussi sans doute que par l'imagination qu'il fut transporté sur cette montagne, aussi bien que sur le pinacle du temple dont il est parlé dans les mêmes Evangiles. Or il n'appartient encore qu'à un fou, à un visionnaire et à un fanatique d'avoir de telles visions et de tels transports d'imaginations. 3° Lorsqu'il guerit le sourd et muet, dont il est parlé dans s[ain]t Marc (*Mar.*, 7.32), il est dit qu'il le tira en particulier, qu'il mit ses doigts dans ses oreilles, et qu'ayant craché, il lui toucha la langue, puis que jettans les yeux au ciel, il poussa un grand soupir et lui dit: *Eppheta*, qui signifie: *Ouvrez-vous!* Toutes ces particularités-là et ces manieres-là d'agir ne conviennent

certainement encore qu'à un fanatique. Un autre jour il se trouva tout d'un coup ému de joie dans son esprit et dit en parlant tout seul: *Je vous beni mon Pere, Seig' du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez decouvertes aux petits ! (Luc., 10.21). Ouy, mon Pere,* disoit-il, en parlant tout seul, *c'est parce qu'il vous a plut ainsi.* Puis, se tournans vers ses disciples, il leur dit: *Bien heureux sont les yeux qui voient ce que vous voiez car je vous declare,* leur disoit-il, *que plusieurs prophetes et plusieurs roys ont desirés de voir ce que vous voiez et ne l'ont pas vus, et d'entendre ce que vous entendez, et ne l'ont / pas entendus;* voila encore justement ce que diroient et ce que feroient des visionnaires et des fanatiques. Lorsqu'il resuscita le Lazare, ou plutot lorsqu'il fit semblant de le ressusciter, il fit le pleureur et fremit en son esprit, et s'émeut (*Joan., 11.38*), puis, s'étant approché du sepulchre ou du tombeau du pretendu mort, il fremit encore en lui-même, puis levant les yeux au ciel, il dit: *Mon Pere je vous rend graces de ce que vous m'avez écouté,* alors il cria tout haut: *Lazare, sortez dehors !* Toutes ces manieres-là ne conviennent encore qu'à un fanatique. Un jour, comme il alloit à Jerusalem, lorsqu'il approcha de cette ville et qu'il la vit, il se mit à pleurer sur elle, en disant: *Ah! si tu connoissais au moins en ce jour qui seroit favorable pour toy, les choses qui se presentent pour te donner la paix! mais non, elles sont maintenant cachées à tes yeux, car il viendra un tems malheureux pour toy auquel tes ennemis t'environneront de tranchées, t'assiègeront, te serreront de toutes parts, razeront tes maisons, extermineront tes habitants** (*Cela ne s'accorde gueres avec ce qu'en ont predits tous les anciens prophetes. Voiez ci devant toutes les belles choses qu'ils en ont predits.) *et ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'a pas connu le tems de ta visite.* Lorsqu'il fut entré dans le temple, il chassa avec un fouet ceux qui y vendoient et y achetoient, renversa leurs tables et leurs sieges et leur dit: *Il est écrit, ma maison est une maison de prieres, et vous en avez faits une caverne de larrons.* Voila encore des veritables actions et des veritables discours de fanatiques.

La veille de sa mort, comme il parloit à ses disciples, tout d'un coup il se troubla dans son esprit et leur dit en protestant: *En verité, en verité, quelqu'un d'entre vous me trahira.* Un moment apres, celui qui devoit le trahir, étant sortit, Jesus dit: *C'est maintenant que le Fils de l'Homme est glorifié, et que Dieu est glorifié en lui; Si Dieu est glorifié en lui, Dieu le glorifiera aussi en lui-même, et il le glorifiera bientot. Mes petits enfans,* dit-il, à ses disciples, *je ne suis plus avec vous que pour*

peu de tems (Joun., 13.31); puis levant les yeux au ciel, il dit: Mon Pere, l'heure est venüe, glorifiez votre fils, ainsi que votre fils vous a glorifié; comme vous avez établi sa puissance sur tous les hommes, affin qu'il fasse part de la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donné; la vie éternelle consiste à vous connoitre, vous qui etes le seul vrai Dieu, et Jesus Christ que vous avez envoié (Joan., 17). Je vous ay glorifié sur la terre, j'ai accomplis l'œuvre que vous m'aviez /126/ donné à faire, vous aussi mon Pere, glorifiez-moi maintenant, en vous-même de la gloire que j'ai eu en vous, avant que le monde fut fait; mon Pere, poursuivit il, je desire que ceux que vous m'avez donné[s] soient où je suis, affin qu'ils voient ma gloire que vous m'avez donné, je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée affin qu'ils soient un, comme nous sommes un; je suis en eux, et vous êtes en moi, affin qu'ils soient consommés dans l'unité. Pere juste, continuoit-il, le monde ne vous a pas connu, mais moi je vous ai connu, et ceux-ci ont connus que vous m'avez envoié (Joan., 17.21) etc., et plusieurs autres semblables exemples de pareils discours que je pourrois rapporter; il est certain, encore un coup, que si on voioit maintenant dans le monde un tel personnage qui parla ainsi, il ne manqueroit jamais de passer partout, là où il se feroit connoitre pour un fou et pour un fanatique.

Tous ces temoignages donc que je viens de rapporter ici de la personne de Jesus Ch[rist], de ses pensées, de ses imaginations, de ses paroles, de ses discours, de ses actions et de ses manieres d'agir, et des jugemens que l'on faisoit de lui dans le monde, montrent évidament qu'il n'étoit, comme j'ai dis, qu'un homme de neant, un homme vile et meprisable, qui étoit sans esprit, sans talens, sans science, et enfin qu'il n'étoit qu'un fou, qu'un insensé, qu'un miserable fanatique et un malheureux pendart, et cependant c'est à un tel personnage que celui-là que nos christicoles attribuent la divinité; c'est un tel personnage qu'ils adorent comme leur aimable et divin Sauveur, et comme le Fils tout puissant d'un Dieu tout puissant. Et c'est en quoi aussi ils se rendent évidament, comme j'ai dis, plus ridicules et plus blamables que les païens, qui ne pretendoient attribuer la divinité qu'à des grands hommes et à des personnages qui avoient quelques rares et singulieres perfections, ou qui avoient rendus quelques signalés services, ou quelques bienfaits considerables au public. Cela étant, il est évident que le christianisme n'étoit dans son commencement qu'un veritable fanatisme, et même qu'un vile et meprisable fanatisme, puisque ce n'étoit d'abord qu'une secte de gens viles et meprisables, qui faisoient profession de suivre

aveuglement les fausses pensées, les fausses imaginations, les fausses maximes et les fausses opinions d'un vile et méprisable fanatique, sortit de la plus vile et de la plus méprisable de toutes les nations; qui avoit desjà si bien persuadé à ses disciples ce qu'il leur disoit touchant le prétendu rétablissement du royaume d'Israel, et touchant toutes les autres belles promesses qu'il leur faisoit, qu'ils lui demandoient desjà / si ce seroit bientôt qu'il rétablirait leur royaume d'Israel et qu'il accomplirait toutes les autres belles promesses qu'il leur avoit faites. *Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israel*, lui disoient-ils [*Act.*, 1.6]. Et pour preuve que le christianisme n'étoit véritablement qu'un vile et méprisable fanatisme, il ne faut que voir comme les historiens de ce tems-là en parlent et comme les premiers christicoles en parloient eux mêmes.

— 34 —

LE CHRISTIANISME N'ÉTOIT DANS SON COMMENCEMENT QU'UN VILE ET MÉPRISABLE FANATISME

Les histoires de ce tems-là, ne parlent du christianisme que comme d'une secte pernicieuse, vile et méprisable, et comme d'une detestable superstition. Voici comme Tacite, historien romain, en parle: *Neron*, dit-il, *voulans decharger le crime de l'embrasement de la ville de Rome sur quelques autres que lui, fit mourir cruellement les chretiens, comme incendiaires, et ils étoient, dit-il, gens haïs pour leur infamie, que le peuple appelloit chretiens à cause de Christ leur auteur qui fut puni du dernier supplice sous le regne de Tibere par Ponce Pilate, gouverneur de la Judée. Mais cette pernicieuse secte, dit-il, apres avoir été reprimée pour quelque tems, pulluloit tout de nouveau, non seulement dans le lieu de sa naissance, mais dans Rome même qui est, dit-il, le rendez-vous, et comme l'égout de toutes les ordures du monde. On insulta même, dit-il, à leur mort, en les couvrans de peaux de bestes sauvages, et les faisans devorer par les chiens, ou les attachans en croix, et les bruslant pour servir la nuit de feu et de lumieres. Encore que ces miserables, dit-il, ne fussent pas innocens, et eussent mérités les derniers supplices, on ne laissoit pas neantmoins d'en avoir compassion parce que le prince ne les faisoit pas tant mourir pour l'utilité publique, que pour satisfaire sa cruauté* [Tacite, t. 2, p. 308 = *Annales*, XV, IX, trad. Perrot d'Ablancourt]. Voilà comme cet historien en parle, des premiers

chrétiens.

Lucian n'en parle pas plus honorablement, il les traite de misérables. *Ces misérables, dit-il, méprisent toutes choses et la mort même sur l'espérance de l'immortalité, et s'offrent volontairement aux supplices, car leur premier législateur, qui a été, dit-il, crucifié dans la Palestine pour avoir introduit cette secte, leur a fait accroire qu'ils sont tous frères, depuis qu'ils ont renoncés à notre religion, et qu'adorans le crucifié ils vivent selon ses loix, et croient que tout est commun, recevant ses dogmes avec une aveugle obéissance* (tom. 3, p. 39 [Lucien, *Sur la mort de Pérégrinos*, XIII]) I. *La haine contre les chrétiens, dit l'Histoire romaine [de Coëffeteau], étoit si grande, dans l'empire romain, qu'on les accusoit d'être la cause de tous les malheurs qui arriveroient dans l'empire, de sorte que si le Tibre s'enfloit, si le Nil /127/ ne montoit assés haut, si le ciel s'arrestoit, si la terre trembloit, s'il venoit une famine, ou une contagion, le peuple enragé contre eux crioit qu'il falloit les exposer aux lions, et aux bestes farouches.*

Apprenons d'eux-mêmes l'estime que l'on faisoit d'eux, de leur doctrine et de leur manière de vivre, car leur témoignage ne doit pas être suspect en ce qu'ils en disent à cet égard. *Nous preschons, disoit leur grand mirmadolin s^t Paul, nous preschons, disoit-il, un Jesus Christ crucifié, qui est un sujet de scandale aux Juifs, et qui paroît une folie aux gentils* (1 Cor., 1.23). Mais comme il s'imaginait qu'il y avoit une grande sagesse cachée dans cette folie, il s'en glorifioit aussi comme d'une véritable et toute extraordinaire et divine sagesse. *A Dieu ne plaise, disoit-il, que je me glorifie en autre chose, qu'en la Croix de Jesus Ch[rist]* (Gal., 6.14). *Je pense, disoit-il ailleurs, que Dieu nous a exposé comme des personnes condamnées à la mort, nous faisant servir de spectacle au monde* (1 Cor., 4), *nous sommes fous, disoit-il, pour l'amour de Jesus Christ, nous sommes foibles, nous sommes dans le mépris... Jusques à présent, dit-il, nous souffrons la faim, la soif, la nudité, les mauvais traitemens, et nous n'avons point de demeures assurées, nous rendons des bénédictions pour les malédictions que l'on nous donne, on nous persecute et nous le souffrons, on nous dit des injures, et nous prions qu'on nous les pardonne, on nous traite comme des victimes que l'on immole pour les crimes publics, et comme les ordures que toute la terre rejette. Tanquam pugamenta huius mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc* (1 Cor., 4.13). *Nous sommes pressés de toutes parts,*

disoit-il encore, *nous sommes persecutés, nous portons tousjours dans notre corp[s] la mortification de Jesus Ch[rist]* (2 Cor., 4.8). *Nous montrons en toutes choses, disoit-il encore, que nous sommes serviteurs de Dieu, par une grande patience dans les afflictions, dans les adversités, dans les oppressions, dans les plaies, dans les prisons, dans les seditions, dans les travaux, dans les veilles, et dans les jeûnes, nous passons par l'infamie, et par les calomnies, comme des seducteurs, quoique nous soyons predicateurs de la verité; comme des inconnus, quoique nous soyons connus; comme des hommes que l'on chatie, et qui sont tousjours prêts de souffrir la mort* (2 Cor., 4.4). *Souvenez-vous, disoit-il, en parlant à ses confreres chretiens, souvenez-vous de ce premier tems, auquel, apres avoir été batisé, vous eutes de grands et rudes combats à soutenir, étants d'une part exposés aux opprobres et aux afflictions, et de l'autre sentans la douleur de ceux que l'on traitoit de la même sorte, car vous avez compatis, leur disoit-il, à ceux qui étoient dans les chaines, et vous avez soufferts avec joye que l'on vous ravit vos biens, sachans que vous avez des biens incomparablement plus grands, et qui ne periront jamais. / Et le même apotre, parlant de ceux qui étoient morts dans les persecutions, il disoit: Les uns ont été tourmentés sur des chevalets, d'autres ont soufferts les opprobres, les fouets, les liens, et la prison, d'autres ont été lapidés, sciés, tentés, et passés par le fil de l'épée, d'autres ont été errans ça et là, vestus de peaux de brebis, et de chevres, étans pauvres, affligés et maltraités; d'autres se sont retirés dans des deserts, sur les montagnes, dans des antres et, dans les cavernes de la terre... (Heb., 10.32).*

Voila des temoignages qui sont bien contraires à tout ce que les anciens pretendus prophetes avoient predits de si glorieux et de si avantageux pour les peuples, lorsque leur pretendu Messie et Libérateur viendroit les delivrer de leur captivité, mais ils montrent bien évidemment aussi, que le christianisme n'étoit et ne passoit en effet dans son commencement que pour une folie et pour un vile et meprisable fanatisme. Car pourquoi les premiers chretiens étoient-ils ainsi traités, haïs, meprisés et persecutés partout ? Ce n'étoit certainement qu'à cause de la fausseté, de la folie et de l'absurdité de leur doctrine, et à cause de leurs folles et ridicules manieres de vivre et d'agir, pleines de superstitions, c'étoit cela qui les rendoit si odieux et si meprisables partout* (* *Paulus apostolus Jesu Christi, segregatus in evangelium Dei, quod ante promiserat, per prophetas suos in scripturis sanctis (Rom., 1.1-2)*) ; et ce qui est encore de plus remarquable, est que nonobstant

cela ils ne laissoient pas que de croire être plus sages que tous les autres hommes, car ils s'imaginoient que leur folie étoit une sagesse toute surnaturelle et divine.

Ce pourquoi aussi ils disoient, avec leur grand mirmadolin s^t Paul, que ce qui sembloit folie en Dieu, étoit plus sage que tous les hommes, et que c'étoit par la folie de leurs predications* (* *Placuit Deo*, disoit-il, *per stultitiam praedicationis, salvos facere credentes* (I Cor., 1.21)), et de leur doctrine que Dieu vouloit sauver ceux qui embrasseroient leur foy; et qu'il avoit changé la sagesse du monde en folie, *Stultam fecit Dens sapientiam huius mundi* (1 Cor., 1.20). Ce pourquoi ils disoient encore, en parlans d'eux-mêmes, que Dieu avoit choisit dans le monde ceux qui sembloient être sans esprit, affin de confondre les puissants, et qu'il s'étoit servis de ceux qui étoient viles et meprisables dans le monde, et qui étoient comme rien, pour detruire ce qui étoit grand. *Quae stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat fortia, et ignobilia mundi, et contemptibilia elegit Deus, ut ea quae sunt destrueret* (1 Cor., 1.27.28). Et cela, suivant leur imagination, affin que personne ne puisse se glorifier devant Dieu, *ut non gloriatur omnis caro in conspectu eius*. Tout cela fait évidemment voir que le christianisme n'étoit dans son commencement qu'un vile et ridicule fanatisme, et par consequent il est évident que nos christicoles sont dans l'erreur, /128/ qu'ils sont dans des erreurs grossieres sur ce point, et qu'ils sont même dans des erreurs plus ridicules et plus absurdes que n'étoient autres fois les païens. Car les païens n'ont jamais pretendus faire tourner la sagesse humaine en folie, ni la folie humaine en sagesse surnaturelle et divine comme font les chretiens; et ainsi il ne faut pas s'étonner s'il y a en Italie un proverbe qui dit qu'il faut être fou, pour être chretien (*Esp[ion] Tur[c]*).

— 35 —

TROISIÈME ERREUR DE DOCTRINE:
L' IDOLÂTRIE ET ADORATION
DES DIEUX DE PÂTE ET DE FARINE
DANS LEUR PRÉTENDU ST SACREMENT

Nos deichristicoles romains, aussi bien que les autres qui ne sont pas romains, blament et condamnent les païens de ce qu'ils adoroient ou de ce qu'ils adorent des idoles de bois, de pierres, de cuivre, de bronze, de platre, d'or, ou d'argent, et ils

trouvent que c'étoit et que c'est encore maintenant une grande folie et un grand aveuglement dans des hommes, d'adorer ainsi des statües et des idoles immobiles qui n'ont ni vie ni sentiment aucun et qui ne sont nullement capables de faire aucun bien; ni aucun mal à personne; ils se moquent eux-mêmes, nos christicoles romains, ils se moquent eux-mêmes de ces idoles et de ces pretendües divinités, de bois et de pierres, d'or et d'argent..., qui ont, comme ils disent, des yeux et qui ne voient point; des oreilles et qui n'entendent point; qui ont une bouche et qui ne parlent point; qui ont des pieds et qui ne marchent point; qui ont des mains et qui ne peuvent rien faire, etc. Ils ont effectivement raison de se moquer de telles divinités et de ceux qui les adorent. Mais pourquoi donc sont-ils si sots, ou si fous eux-mêmes que de faire la même chose et d'adorer eux-mêmes, comme ils font, de foibles petites idoles ou images de paste qui sont en un sens moins que des idoles d'or, ou d'argent; ce pourquoi on pourroit fort bien à cette occasion-ci appliquer à nos deichristicoles romains ce reproche que le chaudron noir faisoit à la marmite, ou que la marmite faisoit au chaudron noir, lorsqu'ils se reprochoient l'un à l'autre leur noirceur et qu'ils se disoient: *vae tibi, vae nigrae*. Ils voient, comme disoit leur Christ, un fetu dans l'œil de leurs freres et de leurs compagnons les païens et ils ne voient pas, eux, une poutre qui leur creve les yeux. C'est-à-dire qu'ils voient dans les païens leurs freres, la folie de leurs idolatries et ils ne voient point dans eux-mêmes de plus grandes folies, de plus grandes idolatries et de plus grandes superstitions que celles des païens. Je ne dis pas ceci pour les idoles de bois et de pierres, ni pour les idoles de cuivre ou de platre, d'or ou d'argent, ausquels nos christicoles romains rendent exterieurement les mêmes honneurs que les païens rendent à leurs fausses divinités, car je sçai bien que ce n'est pas leur intention de les regarder, ni de les adorer comme des divinités, ainsi que faisoient / les païens; mais je parle principalement pour leurs petites idoles de paste et de farine qu'ils font cuire entre deux fers, qu'ils consacrent ensuite et qu'ils mangent tous les jours quoiqu'ils les adorent veritablement comme leur Dieu. Si la divinité veut bien, comme nos christicoles romains le pretendent, se faire adorer dans le pain, et dans le vin, ou comme ils disent, sous les especes et apparences visibles du pain et du vin, pourquoi ne voudroit-elle pas bien aussi, ou pourquoi n'auroit-elle pas bien voulu aussi se mettre et se faire adorer dans le bois et dans la pierre, dans le platre et dans le cuivre, dans l'or et dans l'argent, ou si l'on veut, sous les especes, apparences visibles de ces mêmes choses ou d'autres semblables ? Car il n'y a certainement pas plus d'impossibilité, ni plus d'indecence,

ou plus d'inconvenient d'un coté que de l'autre. Nos christicoles n'oseroient nier que leur Dieu Christ ne puisse aussi facilement changer le bois et la pierre, ou l'or et l'argent, en son corp[s] et en son sang, comme ils pretendent qu'il y change le pain et le vin; car s'ils nioient l'un, il y auroit autant de raison de nier l'autre, et ainsi suivant leur principe, la possibilité, ou la puissance de faire telle chose seroit égale dans l'un, comme dans l'autre, c'est-à-dire qu'elle seroit égale d'un coté comme de l'autre, et par consequent la divinité se pourroit aussi facilement et aussi veritablement trouver dans les idoles de bois ou de pierres, d'or ou d'argent, ou de platre si on veut, ou de cuivre, que dans les petites idoles ou images de paste, que nos christicoles romains adorent, et ainsi ils seront encore de ce coté-là à deux de jeu avec les païens; et ils seront aussi bien fondés les uns que les autres dans leurs vaines opinions, parce qu'il leur sera aussi facile aux uns qu'aux autres, de dire que la divinité reside veritablement et reellement dans les idoles de bois, ou de pierre, d'or ou d'argent, comme dans les idoles de paste et de farine.

Mais d'aillieurs, si on faisoit reflexion, sur ce qui sembleroit à cet égard devoir être plus convenable à la souveraine majesté d'un Dieu, il semble certainement qu'il lui seroit plus convenable de se faire adorer dans quelque sujet ferme et solide, comme dans le bois ou dans la pierre, ou dans quelque riche et precieuse matiere comme dans l'or et dans l'argent, plutot que de vouloir se faire adorer dans des viles et foibles petites images de paste et de farine qui n'ont en elles mêmes aucune solidité, qui fonderoient à la pluie, qui se laisseroient aller au vent et qui se laisseroient manger /129/ par les rats et par les souris. Certainement si c'est un aveuglement et une folie dans les païens de croire que la divinité reside veritablement dans leurs idoles de bois ou de pierres, d'or, ou d'argent, de platre, ou de cuivre; c'est un bien plus grand aveuglement et une bien plus grande folie à nos christicoles romains, de croire que leur Dieu homme reside veritablement en corp[s] et en âme, en chair et en os et en sang, dans des foibles petites images de paste et de farine, que le moindre vent seroit capable d'emporter et que la moindre souris seroit capable de manger.

Si on vous disoit, mes chers amis, qu'il y a dans certains païs étrangers une nation et une religion, où les peuples et les prêtres se font un devoir de pieté, de faire et de manger les dieux qu'ils adorent, et où les dieux ne sont que des foibles petites images

de paste qu'ils font cuire entre deux fers, que les prêtres les consacrent et en font des dieux, en disans seulement quatre paroles dessus, et qu'ils ont soin ensuite de renfermer et de conserver precieusement ces dieux-là dans des boettes, de peur que les rats et les souris ne les mangent, avant eux, ou de peur que le vent ne les emporte; ne ririez-vous pas de la simplicité, ou plutot de la sottise et de la betise de ces pauvres ignorans-là, d'adorer ainsi des dieux que des rats et des souris mangeroient, et que le moindre vent seroit capable d'emporter, s'ils n'avoient soin comme je viens de dire, de les renfermer et de les conserver bien precieusement dans leurs boettes aussitot qu'ils sont faits ? Vous ne manqueriez certainement pas de rire, si vous ne sentiez desjà bien que la risée retomberoit sur vous, puisque vous êtes vous-mêmes ce peuple qui croit si sottement, faire adorer et manger son Dieu, en faisans, en adorans et en mangeans pieusement et devotieusement comme vous faites des petites images de paste, que vos prêtres vous font accroire être le corp[s] et le sang, l'âme et la divinité de Jesus Christ, votre Dieu et votre divin Sauveur.

— 36 —

COMPARAISON DE LA CONSÉCRATION
DES DIEUX DE PÂTE ET DE FARINE,
AVEC LA CONSÉCRATION DES DIEUX DE BOIS ET DE PIERRE
OU DES DIEUX D'OR ET D'ARGENT QUE LES PAÏENS ADOROIENT

Il y a une étrange bizarrerie dans le christianisme, car les peuples y font profession de manger devotement leurs Dieux* (*Et croians manger misterieusement leur Dieu, ils chantent a merveille: *o res mirabilis, manducat Dominum pauper serous et hamilis*. O chose admirable, un pauvre serviteur mange son seigneur et son dieu !); et ils se mangent et se dechirent inhumainement les uns les autres, cela est bien barbare; comment a-t'on pû persuader à des hommes qui ont tant soit peu de jugement et de raison, ou tant soit peu de bon sens, des choses si étranges et si absurdes; comment a-t'on pû leur persuader que tout le corp[s] et tout le sang, l'âme et la divinité d'un homme dieu seroit veritablement et reellement sous la forme et la figure d'une vaine petite image de paste, et sous la forme et la figure d'une seule petite goutte de vin, et que tout ce corp[s] et tout / ce sang seroient non seulement sous la forme et la figure entiere de l'image de paste ou sous la forme et la figure

entiere de la goutte de vin, mais qu'ils seroient même encore tout entier sous chaque partie de cette image, et sous chaque partie de cette goutte de vin ? Comment a-t'on pu persuader que toute la substance de cette image de paste, et que toute la substance de ce vin, seroit entierement changée au corp[s] et au sang de ce pretendu homme dieu, et que ce changement se feroit en un instant, par la vertu et puissance de quatre paroles seulement qu'un prêtre prononceroit secretement sur les dittes petites images de paste et sur quelques gouttes de vin ! Et qu'autant de fois que les prêtres voudroient prononcer les dittes quatre paroles sur differentes petites images de paste, ou sur differente quantité de vin, autant de fois ils changeroient miraculeusement leur substance en celle du corp[s] et du sang de cet homme dieu, qui se trouveroit par ce moien-là en même tems, en mil et mil milliers et millions de differens endroits, et cela sans aucune multiplication de son être et sans aucune division de lui-même ! Il n'y a certainement rien de si vain, de si ridicule et de si absurde que cela dans toutes les religions des païens.

Comment donc a-t'on pu persuader à des hommes raisonnables et judicieux des choses si étranges et si absurdes ? Je ne suis pas fort surpris que des peuples ignorans et grossiers, se soient laissés persuader telles choses, car on fait assés facilement accroire tout ce que l'on veut aux ignorans et aux simples d'esprit. Mais que des personnes sages et éclairées, et que des hommes doctes et savans, et que des gens d'esprit et même d'un esprit éminent en vivacité et en penetration se soient laissés aller aussi bien que les ignorans, à des erreurs si grossieres et si absurdes qu'ils s'en soient rendus même et qu'ils s'en rendent encore tous les jours les protecteurs et les deffenseurs pour les appuier et les maintenir par des vües basses et par des laches motifs d'interests et de respect humain, ou par des ridicules entestemens de vouloir soutenir un mauvais parti, plutot que d'avoir la honte de s'en dedire et de reconnoitre qu'ils se seroient laissés tromper ? Et plutot que de se faire un plaisir de desabuser de bonne foy les peuples, en leur faisans clairement voir la verité; et la fausseté de tout ce qu'on leur fait si vainement et si sottement accroire; c'est ce qui m'a tousjours parut fort étrange.

Quoy ! des docteurs ? Et des fameux docteurs qui sçavent si bien blamer et condamner les erreurs de l'idolatrie dans les païens, /130/ n'ont pas honte de se prosterner eux-mêmes devant des idoles müettes et devant des foibles petites images

de paste, comme feroient les plus simples et les plus ignorans du peuple ! Ils ne rougissent pas de prescher publiquement et hautement parmi eux, ce qu'ils condamnent si ouvertement dans les païens ? N'est-ce pas un abus et une manifeste prevarication de leur ministere ? Pensent-ils que la vaine et ridicule consecration qu'ils font de leurs foibles petites idoles de paste, a plus de force et plus d'effet que la vaine consecration que les païens font de leurs idoles de bois ou de pierre, d'or ou d'argent ? Pensent-ils que les quatre paroles de leur pretendüe consecration, auroient plus de force et plus de vertu, que cette fameuse et pompeuse et magnifique pretendüe consecration qui se fit par exemple en Babilone, de cette fameuse et prodigieuse statüe d'or que le roi Nabucodonosor fit dresser dans la plaine de Dura dans son royaume ? Cette statüe, qui étoit toute d'or, étoit de soixante coudées de hauteur et de six coudées de largeur. Le roy, l'ayant fait dresser dans le champ ou dans la plaine que je viens de nommer, voulut en faire la dedicace ou la consecration, de la maniere la plus solennelle qu'il lui fut possible; pour cet effet, il commanda à tous les princes, à tous les seigneurs, à tous les gouverneurs, à tous les magistrats, à tous les juges et autres officiers de son royaume, de venir et de se rendre à tel jour qu'il leur marqua, devant cette statüe pour en faire solennellement la dedicace et la consecration, et fit en même tems commandement à tous les peuples que du moment qu'ils entendoient le son des trompettes, des haut-bois et de tous les autres instrumens de musique, qui commenceroient à jouer aussitot apres la consecration de la statüe, ils aient tous à se prosterner devant elle et à l'adorer comme un dieu, menaçans de faire severement punir tous ceux et celles qui ne l'adoreroient point (*Dan.*, 3.1). Ce que le roi commanda fut ponctuellement executé; tous les grands seigneurs, tous les princes, tous les gouverneurs, tous les magistrats et tous les officiers de son royaume se rendirent au jour marqué devant cette statüe, avec une multitude innombrable de peuples, qui s'y rendirent de tous costés, pour voir cette prodigieuse statüe, et pour voir la magnificence de sa consecration, qui se fit effectivement devant tout ce peuple de la maniere la plus solennelle qui se pût faire; aussitot que cette pretendüe consecration fut faite, les trompettes, les hauts-bois et tous les autres instrumens de musique qui s'étoient préparés commencerent à sonner, et en même tems chaqu'un se prosterna pour / adorer cette statüe comme un dieu nouvellement fait.

Voila peut être la consecration la plus solennelle et la plus magnifique qui s'est

jamais faite; nos christicoles penseroient-ils qu'une telle consecration, auroit pû avoir la force et la vertu de faire, de cette statue d'or, un veritable dieu, soit en changeant toute la substance de l'or de cette statue en dieu, soit en attirant et en arrêtant la divinité même dans cette statue ? Non, sans doute, ils ne voudroient pas le penser et ils auroient même honte de le dire. Pourquoi donc pensent-ils que leur vaine et frivole pretendüe consecration de quatre paroles seulement, qu'ils disent sur des foibles petites images de paste et sur quelques gouttes de vin, auroit la vertu de changer du pain et du vin au corp[s] et au sang de leur Dieu Christ ? D'où tireroit-elle cette pretendüe force et vertu, ou puissance de faire ainsi, d'une petite image de paste, ou de quelques gouttes de vin, un Dieu tout puissant et de changer, comme ils disent, en un moment, toute la substance du pain et du vin, au corp[s] et au sang d'un Homme Dieu ? O les insensés docteurs ! Comment osent-ils soutenir, ou même seulement avancer et proposer publiquement des choses ridicules et si absurdes ? Il faut que la prevention, que l'habitude et que la naissance et l'éducation fassent d'étranges effets dans l'esprit des hommes, puisqu'elles les aveuglent jusques à ce point. Car il n'y a certainement que la prevention, que l'habitude, que la naissance et l'éducation qui puissent maintenant faire recevoir aveuglement des choses si ridicules et si absurdes. Il n'y en a certainement point de pareilles dans tout le paganisme, et il semble que la religion chretienne n'a été inventée que pour faire voir jusques à quel exces de folie les hommes sont capables de se laisser aller en matiere de religion, car il n'y a rien de si ridicule, ni de si absurde qu'il soit que nos deicoles romains ne pensent devoir aveuglement croire, sous pretexte de leur foy divine; *c'est aux chretiens*, dit le S^r de Montaigne, *une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable; elle est, selon eux, d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'hamaine raison* (*Ess[ais] d[e] Mon[taigne]*, II.12], p. 466).

Omnia jam fient, fieri quae posse negabam,

Et nihil est de quo non sit habenda fides ! [Ovide, *Tristes*, I.VIII]

En effet on ne peut rien s'imaginer de plus ridicule et de plus absurde que ce que la religion chretienne et romaine enseigne et oblige de croire.

Pour preuve de quoy il n'y a qu'à remarquer encore, sur quel fondement nos deichristicoles docteurs se fondent pour établir de si beaux et si admirables misteres que les leurs; vous seriez /131/ surpris de l'apprendre, si je ne vous l'avois desjà fait moitié entendre; mais il faut vous le dire tout clairement et tout ouvertement. Ils ne

se fondent précisément que sur quelques paroles vaines et équivoques de leur fanatique Deichrist, car il n'étoit qu'un fanatique comme je l'ai ci devant démontré. Ce fanatique a dit à ses apotres et à ses disciples que lui et son pere n'étoient qu'un; *moi et mon pere*, disoit-il, *nous ne sommes qu'un* (*Joan.*, 10.30). Il leur a dit qu'il leur enverroit un esprit de verité, qui procederoit de son pere et de lui, et de là ils conclüent leur pretendu très haut et très adorable mistere de la Trinité, qu'ils disent être un seul Dieu en trois personnes qu'ils nomment le Pere, le Fils et le S^t Esprit. Comme si des paroles équivoques comme sont celles-là ne pouvoient avoir qu'un seul sens. Ce même pretendu Dieu Christ, tenant du pain qu'il donnoit à manger à ses apotres, leur dit: *Prenez et mangez, car ceci est mon corp[s]* (*Mat.*, 26.26, 28). Pareillement leur presentant du vin à boire dans un calice, il leur dit: *Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera repandu pour le salut de plusieurs*. Et sur ces paroles, ils veulent et soutiennent absolument que leur Christ changea dans ce moment le pain et le vin qu'il tenoit, en son corp[s] et en son sang, et qu'il donna veritablement et reellement son corp[s] et son sang, son âme et sa divinité à ses apotres sous les especes et apparences du pain et du vin qu'il leur donnoit. Comme si ces paroles de leur Christ ne pouvoient encore avoir d'autre sens que celui qu'ils leur donnent. Et d'autant qu'il dit dans ce même tems à ses apotres de faire la même chose en memoire de lui, ils conclüent encore qu'il donna dans ce même tems à ses apotres, et en leurs personnes à leurs successeurs qui sont maintenant les prêtres, le pouvoir de changer comme lui, le pain et le vin en son corp[s] et en son sang, et consequivement que son âme et sa divinité s'y trouveroient aussi; d'autant qu'un corp[s] vivant comme il étoit, et qu'ils pretendent qu'il est encore, n'est point sans son âme, ni un dieu sans sa divinité. Et voila comme sur des paroles équivoques d'un fanatique, nos christicoles romains établissent des misteres imaginaires qu'ils appellent surnaturels et divins.

Or que les susdittes paroles de Jesus Ch[rist] soient veritablement équivoques, nos christicoles eux-mêmes le font assés manifestement voir, puisqu'ils n'ont encore pû eux-mêmes jusques à present, s'accorder entre eux sur le sens des susdittes paroles, et que les uns leur donnent un sens contraire à celui que les autres pretendent leur donner, / et que Jesus Christ lui-même a suffisamment déclaré à ses disciples qu'il les entendoit dans un autre sens qu'eux, lorsqu'il dit à cette occasion que les paroles qu'il leur avoit dittes étoient esprit et vie (*Joan.*, 6.64), c'est-à-dire qu'ils devoient les

entendre en quelque sens spirituel, figuré et métaphorique, et non pas dans le sens propre et naturel des paroles comme ils les entendoient. D'ailleurs on sçait que la coutume de ce Christ étoit de parler presque tousjours en paraboles, qui sont des discours obscurs et figurés et par conséquent aussi des discours équivoques qui peuvent se prendre en divers sens. Et c'est comme j'ai dis sur de tels discours et paroles équivoques que nos christicoles forgent leurs plus grands, leurs plus saints et leurs plus redoutables misteres. C'est sur de telles paroles équivoques qu'ils adorent un Dieu en trois personnes, ou trois personnes en un seul et même Dieu; c'est sur de telles paroles équivoques qu'ils adorent des dieux de paste et de farine, et qu'ils s'attribuent même le pouvoir de les faire et même d'en faire tant qu'ils veulent; car, suivant leur principe, ils n'ont qu'à dire seulement quatre paroles sur telle quantité qu'ils voudront de ces petites images de paste, ou sur telle quantité qu'ils voudront de vers de vin, ils en feront autant de dieux qu'ils auront devant eux de telles petites images de paste, ou qu'ils auront de vers de vin devant eux, y en eut-il des milliers et des millions; car ils prétendent qu'avec leurs quatre paroles, ceci est mon corp[s] ou ceci est mon sang, qu'ils disent être efficaces par elles mêmes (*ex opere operato*), il leur est ou leur seroit aussi facile de consacrer des centaines, des milliers et des millions de millions de ces images de paste, que d'en consacrer une seule, et par conséquent qu'il leur est ou qu'il leur seroit aussi facile de faire par ce moien-là, des centaines, des milliers et des milliers de millions de dieux, que d'en faire un seul ! Quelle folie d'avoir seulement telle pensée ! Ils ne sçauroient, ces hommes vains, ces prêtres et ces abuseurs de peuples, ils ne sçauroient avec toute la prétendue puissance de leur Dieu Christ, faire la moindre mouche ni le moindre vers de terre, et ils croient pouvoir faire des dieux à milliers ! Les fous tous tant qu'ils sont. Leur prétendu Christ n'auroit pu leur donner le pouvoir ni la puissance de faire un seul grain de froment, ni un seul grain d'orge ou d'avoine, il n'auroit sçu leur donner le pouvoir de changer la moindre pierre en pain, ni la moindre goutte d'eau en vin, et il leur auroit donné le pouvoir de faire quand ils voudroient et tant qu'ils voudroient, /132/ des dieux en changeans avec quatre paroles le pain et le vin en son corp[s] et en son sang ? Il faut être frappés d'un étrange aveuglement et d'une étrange prévention d'esprit, pour croire et pour vouloir soutenir des choses si ridicules et si absurdes, et cela sur un si vain fondement que celui de quelques paroles équivoques d'un fanatique. Il a pareillement dit à ses disciples qu'il leur donnoit une pleine puissance et autorité sur les esprits impurs, pour les chasser tous et pour guerir toutes sortes de maladies et

d'infirmités. Nos prêtres s'attribuent-ils pour cela le pouvoir de guérir toutes sortes de maladies et d'infirmités ? Ils se feroient bien moquer d'eux s'ils pretendoient avoir une telle puissance.

— 37 —

L'ADORATION DES DIEUX DE PÂTE DES CHRÉTIENS
 OUVRE UNE PORTE LARGE ET SPATIEUSE
 À TOUTES SORTES D'IDOLÂTRIES

Ne voient-ils pas, ces aveugles docteurs, que c'est ouvrir une porte large et spacieuse à toutes sortes d'idolatries que de vouloir adorer et faire adorer ainsi des images et des idoles, sous prétexte que des prêtres auroient le pouvoir de les consacrer et de les faire changer en dieux en prononcans seulement dessus quelques paroles vaines et frivoles ? Tous les prêtres des idoles parmi les païens, n'auroient-ils pas pûs et ne pourroient-ils pas encore maintenant se vanter d'avoir un semblable pouvoir ? S'il ne tenoit qu'à alleguer et à trouver d'aussi vains et aussi frivoles pretextes que sont ceux de nos deichristicoles romains pour s'attribuer un tel pouvoir, il seroit facile à tous les idolatres d'en trouver et même d'en trouver de plus specieux et de plus vrais semblables. Il est dit dans les pretendus saints Livres de nos deicoles que Dieu confondroit la sagesse des sages, et qu'il changeroit la sagesse du monde en folie (*Isai., 29.14*)* (* *Peribit enim sapientia a sapientibus ejus (Isai.. 29.14)*). Mais qui que ce soit qui ait dit ces paroles, on peut dire qu'elles se trouvent bien veritablement accomplies dans nos deichristicoles docteurs romains; car leur sagesse se trouve dans cette occasion-ci, bien veritablement changée en folie, puisqu'ils ont la foiblesse et la bassesse d'adorer des foibles petites images de pâte, et qu'ils sont si fous que de croire avoir reçu d'un miserable fanatique la puissance de faire des dieux: *Perdam sapientiam sapientium et prudentiam prudentium reprobabo. Et stultam fecit Deus sapientiam huius mundi (1 Cor., 19.20). Adducit consiliarios in stultum finem, et judices in stuporem (Job., 12.17).*

Quand je vois ou que je me represente nos docteurs, et même un docteur angelique à leur teste, qui se prosternent humblement tous devant leurs petites images et idoles de paste, et qu'ils disent d'un cœur devot, ou du moins d'une maniere

devotieuse avec leur Docteur angelique, ces belles paroles: *Je vous adore devotement, supreme Deité, qui etes veritablement sous ces figures cachée, adoro te devote latens Deitas quae sub his figuris vere latitas*, ou celles-ci: *Tantum ergo sacramentum veneremur cernui...*, je trouve que c'est un spectacle tout à fait / digne de risée et d'indignation tout ensemble. Je dis digne de risée parce que tous ces beaux docteurs-là meritoient bien effectivement d'être ris et moqués de faire telle chose, mais il y a en même tems lieu de s'indigner, de voir que ceux-là mêmes qui devoient tirer les autres de l'erreur et les desabuser d'une si vaine et si folle superstition, sont ceux-là mêmes qui les y plongent et qui les y enfonceroient tous les jours de plus en plus, s'ils pouvoient par leur discours et par leurs exemples, et cela principalement affin d'en tirer pour eux d'autant plus de profit; car il est bien seur que s'ils ne trouvoient point en cela leur profit et leur avantage particulier, ils ne se metteroient gueres en peine d'entretenir, ni de faire valoir une si vaine et si ridicule superstition. Et s'il y en avoit parmi eux qui fussent assés ignorans et assés sots que de croire bonnement ce qu'ils en disent aux autres, je les trouverois certainement en cela plus dignes d'être attachés aux rateliers des asnes et de manger des chardons avec eux, que d'être assis au rang des sages. Encore ne voit-on pas que des asnes, ni que des bœufs si sots que de se prosterner devant des idoles, et ainsi j'ose bien dire que tous ceux qui les adorent, sont en cela au-dessous des asnes et des bœufs. O les insensés, qu'est-ce qui a pû les aveugler jusques à ce point ? *O insensati Galatae, quis uos fascinavit ? (Gal., 3.1).*

Ne voient-ils pas aussi, ces habiles et subtiles docteurs, ne voient-ils pas que les mêmes raisons et arguments qui demontrent la vanité des dieux, ou des idoles de bois et de pierres, d'or et d'argent que les païens adoroient, demontrent pareillement et également la vanité des dieux, et des idoles de paste et de farine que nos christicoles romains adorent ? Par quelle raison et par quel endroit, par exemple, nos deichristicoles docteurs se moquent-ils de la vanité et de la fausseté des dieux et des idoles des païens ? N'est-ce pas, par cette raison claire et évidente que ce ne sont que les ouvrages des mains des hommes et que ce ne sont que des images müettes et insensibles qui ont des yeux et qui ne voient point, qui ont des oreilles et qui n'entendent point, qui ont une bouche et qui ne parle[nt] point, qui ont des mains et qui ne font rien, qui ont des pieds et qui ne marchent point, et enfin qui ne sçauroient faire aucun bien à ceux qui les reverent, ni aucun mal à ceux qui les meprisent ? C'est

sur ce ferme et solide fondement de verité, que tous les hommes sages et éclairés, que tous les pretendus saints prophetes et que les apotres mêmes de Jesus Ch[rist], tous fanatiques qu'ils étoient, ont condamnés l'idolatrie et qu'ils ont rejettés avec /133/ mepris le culte superstitieux des idoles d'or et d'argent, ou de quelque autre matiere que ce puisse être. Voici comme tous les prophetes en parlent.

Les Dieux des nations, dit le prophete roy David, ne sont qu'or et argent, et des ouvrages faits des mains des hommes (Psal., 113.4). Ils ont, dit-il, des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point; ils ont une bouche et ne parlent point, ils ont des narines et ne flairent point, ils ont des mains et ne touchent rien, ils ont des pieds et ne marchent point, et ne rendent aucune voix par leur gosier; que tous ceux qui les font, dit-il, leur deviennent semblables, et tous ceux qui mettent leur confiance en eux, Similes illis fiant qui faciunt ea, et omnes qui confidunt in eis (Psal., 113.16). L'auteur du Livre de la Sagesse appelle tous les idolatres des insensés et des miserables insensés d'autant, dit-il, qu'ils croient que toutes les idoles des nations sont des dieux quoiqu'ils ne puissent se servir de leurs yeux pour regarder, ni de leurs narines pour respirer l'air, ni de leurs oreilles pour entendre, ni des doigts de leurs mains pour toucher quelque chose, non plus que de leurs pieds pour marcher. Miserables, dit-il, sont ceux qui ont appellés dieux les ouvrages de leurs mains, l'or et l'argent mis en œuvre par artifice, ou le bois et la pierre ausquels ils auront donnés quelques ressemblances d'homme ou d'animal pour les adorer, puis les mettent, dit-il, dans quelques lieux honorables contre une muraille, à laquelle ils les attachent fortement avec du fer, de crainte qu'ils ne tombent, car ils ne scauroient se tenir fermes, tous seuls, et sans appuy, ni s'aider en aucune maniere; et nonobstant cela, ils n'ont point de honte, dit-il, de se prosterner devant ces idoles; ils n'ont point de honte de parler, et de faire des vœux pour eux et pour leurs enfans, à des choses qui sont sans vie et sans âme, ils n'ont point de honte de demander la santé à des choses mortes et inanimées, ils n'ont point de honte de demander un heureux voiage à celui qui ne sçauroit marcher, ni faire un seul pas, ils demandent force, adresse et industrie à celui qui n'a aucun sens. Ils consultent sur tout ce qu'ils doivent faire celui qui ne sçauroit leur rendre aucune reponse; et enfin ils invoquent et appellent à leur secours des choses qui sont entierement inutiles (Sap., 13.10). Maudit soit, dit le même auteur du Livre de la Sagesse, maudit soit, dit-il, le bois et toute autre matiere, dont les idoles sont faites, et maudits soient ceux

qui les font, parce que le commencement de tous vices, de toute corruption, et de toutes mechancetés, vient, dit-il, de l'invention des idoles, et que le culte de ces malheureuses et maudittes idoles, est l'origine, la source, et la cause de tous les maux, et de toutes les mechancetés dont la terre est remplie, Infandorum enim idolorum cultura omnis mali causa est, et initium, et finis (Sap., 14.27). /

Voici comme le prophete Jeremie parloit de la vanité de ces idoles, en écrivant à ceux de sa nation qui avoient été emmenés captifs pour être conduits en Babilonne où il y avoit quantité de ces idoles. *Quand vous serez arrivés en Babilone, leur disoit-il, vous y verrez porter sur les épaules avec magnificence des dieux d'or et d'argent, et des dieux de pierres et de bois, qui inspirent aux peuples de la crainte et de la veneration pour eux. Gardez-vous bien, leur disoit-il, de devenir semblables à ces peuples idolatres, et gardez-vous bien d'adorer ces dieux, ni d'avoir aucune crainte, ni aucune veneration pour eux; car ce ne sont, leur disoit-il, que des faux dieux, leurs langues ont été polies par des ouvriers, elles sont dorées, et argentées, mais ils ne sçauroient parler; ils ont des courones d'or sur la [teste], mais les pretres les leur mettent, et leur ostent quand ils veulent, et eux ne sçauroient se garder de la rouille ni de la vermine; ils sont quelques fois revestus de pourpre, et de soye, mais ils ne sçauroient secouer la poussiere de dessus leurs visages (Baruc., 6). Ils ont quelque fois un sceptre à la main, mais ils ne sçauroient s'en servir pour faire rendre justice à personne; pareillement ils ont quelques fois une épée à la main, mais ils ne sçauroient s'en servir pour se deffendre contre les voleurs qui les voudroient depouiller, d'où vous devez, leur disoit-il, certainement connoitre qu'ils ne sont point des dieux, et ainsi ne les craignez point, leur disoit ce prophete. On allume devant eux, continüe-t'il, quantité de chandelles, mais ils n'en voient aucune (il en est certainement de même des idoles de nos christicoles romains, la même chose que dit ce prophete se voit manifestement dans leurs églises) les chauves souris, continüe-t'il, les hirondelles et les hiboux viennent reposer sur leurs testes, et sur leurs bras, et y font leurs fientes, et ils n'en sentent rien (ib. v. 18). Sachez donc, leur disoit-il, que ce ne sont point des dieux et ne les craignez en aucune maniere. On les porte, continüe ce prophete, on les porte sur les épaules (on diroit qu'il parle autant des idoles des chretiens romains que des idoles des païens mêmes) parce qu'ils ne sçauroient marcher. S'ils tombent par terre, ils ne sçauroient se relever; si on les redresse, ils [ne] sçauroient se tenir debout, ni se mouvoir; ils ne sçauroient rien*

donner ni rien oster à personne, ils ne sçauroient recompenser les services qu'on leur rend, ni punir les injures qu'on leur fait; ils ne sçauroient secourir la veuve ni l'orphelin, ils sont comme des pierres brutes que l'on tire des carrieres dans les montagnes, et comme des troncs de bois inutiles (ib., 37). Tous ces dieux de bois et de pierres, et tous ces dieux d'or, et d'argent, les plus viles bestes /134/ de la terre, dit ce même prophete, valent mieux qu'eux, parce qu'elles peuvent se refugier sous quelques toits et, dans quelques trous, et qu'elles peuvent être utiles à quelque chose. Mais ces dieux de bois, dit-il, ces dieux de pierres, et ces dieux d'or et d'argent ne penvent être utiles à rien. Sachez donc, conclud-t'il, qu'ils ne sont point des dieux et ne les craignez en aucune maniere. Unde sciatis quia non sunt Dii, ne ergo timueritis eos (ib. v. 64).

Ce pourquoi aussi il étoit très expressement deffendu dans la loi des Juifs, sur laquelle neantmoins nos christicoles se fondent et fondent leur religion et tous leurs principaux misteres, il étoit, dis-je, très expressement deffendu par cette loy, non seulement d'adorer ces dieux d'or et d'argent et ces dieux de bois et de pierres, mais il y étoit aussi très expressement deffendu de faire aucune image taillée ni aucune image de fonte, des choses qui sont dans le ciel, sur la terre ou dans la mer, de peur, dit cette loy, que les hommes, venans à se laisser seduire par la ressemblance de quelque chose qui seroit dans le ciel, sur la terre ou dans les eaux, ils ne les adorent comme les divinités, *non facies tibi sculptile, neque omnem similitudinem quae est in caelo desuper, et quae est in terra deorsum, nec eorum quae sunt in aquis sub terra. Non adorabis ea, neque coles. Custodite solícite animas vestras. Non vidistis aliquam similitudinem, in die qua locutus est vobis Dominus in Horeb de medio ignis: ne forte decepti faciatis vobis sculptam similitudinem, aut imaginem masculi vel feminae, Similitudinem omnium jumentorum quae sunt super terram, vel avium sub caelo volantium. Atque reptilium quae moventur in terra, sive piscium qui sub terra moventur in aquis: Ne forte elevatis oculis ad caelum, videas Solem et Lunam, et omnia astra caeli, et errore deceptus adores ea et colas quae creavit dominus Deus tuas, in ministerium cunctis gentibus, quae sub coelo sunt (Exod., 20.4; Deut., 4.15.16).*

Et le grand s^t Paul, parlant de ces insensés docteurs idolatres, ne dit-il pas qu'ils seront perdus dans la vanité de leurs raisonnemens, et que leur esprit insensé a été

remplis de tenebres, et qu'en se disans sages, ils sont devenus fous, en ce qu'ils ont, dit-il, transferé la gloire de Dieu incorruptible à la figure de l'homme corruptible, des oiseaux, des bestes à quatre pieds et des serpens (*Rom.*, 1.21). Et aillieurs il exhorte ses confreres de fuir l'idolatrie, *fugite ab idolorum cultura* (1 *Cor.*, 10.14). Tous les apotres de Jesus Ch[rist] deffendoient unanimement l'idolatrie et le culte des idoles, c'est ce qu'ils deffendoient mêmes aux païens qui embrassoient leur foy. *Pour ce qui est*, disoient-ils, *de ceux d'entre les gentils, qui ont recus la foy, nous leur avons écrits de s'abstenir du culte des idoles, et même des viandes qui auroient été immolées aux idoles* (*Act.*, 15.29 et 21.25). Que si ils leur deffendoient ainsi le culte des idoles qui étoient de bois / et de pierres, d'or et d'argent, ou de telle autre matiere que ce fut, ce n'étoit certainement pas pour leur proposer des idoles, ou des images de paste à adorer. Effectivement on ne voit point qu'ils les aient adorés, ni qu'ils les aient jamais voulus faire adorer; et quand ils les auroient voulus faire adorer, ce n'auroit été en eux qu'un surcroist de folie et d'extravagance, car il est manifeste que ce seroit folie et extravagance de deffendre absolument le culte des idoles et de vouloir en même tems faire adorer des foibles petites images de paste et des morceaux de pain. Mais on ne voit pas, comme j'ai dis, que leur folie soit venüe jusques à ce point-là. Et il est étonnant qu'aujourd'hui même que le monde paroît être si deniaisé et être revenu de tant d'autres erreurs grossieres, il y ait cepandant encore des hommes assés fous, pour vouloir se donner la peine, de traverser les mers et d'aller au peril de leurs vies dans des païs étrangers, sous pretexte de convertir, ou autant vout dire pervertir, des peuples à leur fausse religion; il est étonnant que nos missionnaires osent entreprendre de faire connoître à ces peuples étrangers, la vanité des idoles et des dieux de bois et de pierres, d'or et d'argent, qu'ils adorent, et qu'ils osent en même tems leur proposer des idoles ou des dieux de paste et de farine à adorer, et il est étonnant que ces zelés missionnaires et ministres d'erreurs aient pûs et qu'ils puissent encore persuader telles choses à des peuples qui ont de la raison, et qu'ils puissent leur faire quitter le culte des idoles d'or et d'argent, pour leur faire adorer des foibles petites images de paste. Que ceci soit dit en passant.

Pareillement on ne voit point que Jesus Ch[rist] lui-même ait jamais pretendu vouloir se faire adorer dans le pain, ni dans des images de paste, ni même qu'il ait jamais voulu se faire adorer dans sa propre personne, car quoiqu'il ait dit qu'il étoit le Fils de Dieu, que Dieu étoit son Pere, qu'il ait dit qu'il étoit le pain de vie, qu'il étoit

le pain vivant, qu'il étoit descendu du ciel, que celui qui le mangeroit ne mourroit jamais, mais qu'il auroit la vie éternelle, et qu'il ait dit que si on ne mangeoit sa chair et que si on ne beuvoit son sang, qu'on n'auroit point la vie en soy, il ne paroît pas neantmoins qu'il ait jamais dit qu'il étoit Dieu lui-même, ni qu'il falloit l'adorer comme Dieu. Bien loin de cela, il s'appelloit souvent lui-même le fils de l'homme; et un certain quidam, lui aiant dit un jour: « Bon Maitre, que faut il que je fasse pour avoir la vie éternelle ? » il lui repondit: « Pourquoi m'appelez vous bon, puisqu'il n'y a que Dieu seul qui soit bon » (*Luc*, 18.19). Il ne se croioit donc pas Dieu et ne pretendoit pas qu'on le crut Dieu; ni qu'on l'appella[t] Dieu, /135/ puisqu'il n'approuvoit pas même qu'on l'appellâ[t] simplement bon. Et apres sa pretendüe resurrection, voulans disparoitre entierement d'avec ses apotres, il dit à une femme qu'il rencontra: « Allez dire à mes freres que je m'en vai[s] monter à mon pere et à votre pere, à mon Dieu et à votre Dieu » (*Joan.*, 20.17). Il paroît encore assés manifestement par là qu'il ne se croioit point Dieu, puisqu'il reconnoissoit avoir un même Dieu, et un même Dieu pour pere avec ses apotres. D'aillieurs il disoit lui-même aussi qu'il étoit descendu du ciel, non pour faire sa propre volonté, mais pour faire la volonté de Dieu son pere, qui l'avoit envoié (*Joun.*, 6.38); et qui étoit, disoit-il, plus grand que lui. Cela étant, il ne se croioit donc pas Dieu, puisqu'il disoit que Dieu son pere étoit plus grand que lui, et qu'il ne pretendoit pas faire sa propre volonté, mais celle de Dieu son pere (*Joun.*, 14.28). Et s'il ne se croioit pas Dieu, il n'y a point d'apparence qu'il auroit voulu contre la volonté de Dieu même, se faire adorer dans sa personne, et par consequent encore moins dans du pain, ni dans des foibles petites images de paste. Et ce qui confirme d'autant plus cette pensée, c'est qu'il approuvoit la loy, qui deffend de faire, ni d'adorer aucune image; il a dit expressement qu'il étoit venu, non pour detruire cette loy, ni pour la violer, mais pour l'accomplir (*Mat.*, 5.17); ce n'estoit donc point pour vouloir lui même introduire des idoles et des images de paste pour s'y faire adorer, puisque cette loy le deffendoit si expressement et si rigoureusement que ceux, qui adoroient les idoles, ou qui les auroient voulus faire adorer, n'auroient rien moins merités que la mort (*Deut.*, 13.5). D'aillieurs Jesus Ch[rist] lui-même recommandoit encore aux peuples de faire et d'observer soigneusement ce que leurs docteurs, les scribes et les pharisiens leur disoient et leur enseignoient de faire, conformement à cette loy. Il leur disoit même qu'il falloit accomplir cette loy jusques au plus petit trait et jusques au plus petit point, *Jota unum*, disoit-il, *aut unus apex non praeteribit a lege donec omnia fiant*

(*Mat.*, 5.18). Et disoit que celui qui violeroit un de ses moindres preceptes seroit le moindre dans le royaume des Cieux. Or cette loy, comme j'ai dis, deffendoit très expressement l'idolatrie et toutes sortes d'idolatries. Pareillement les scribes et les pharisiens enseignoient conformement à cette loy qu'il ne falloit point adorer des idoles, ni faire aucunes images pour les adorer. Cela étant, il n'y a donc point d'apparence que Jesus Ch[rist] auroit voulu lui-même faire faire à ces peuples-là ce que leur loy et ce que leurs docteurs leur auroient si expressement deffendu de faire; et par consequent il n'y a point d'apparence qu'il ait jamais pensé à / vouloir se faire adorer dans des idoles ou dans des images de paste; car ç'auroit été comme s'il leur auroit voulu faire faire ce qu'il leur auroit d'aillieurs recommandé expressement de ne point faire. C'est à quoi, ce me semble, nos idolatres christicoles romains devroient faire un peu plus d'attention qu'ils ne font.

A quoi, si on adjoute qu'il est dit dans les Prophetes que les idoles seroient quelques jours entierement detruittes, et que ce seroit particulièrement à la venüe du Messie que cette pretendüe prophetie auroit düe avoir son accomplissement, il n'y a certainement aucun lieu de penser que le Messie auroit voulu lui-même multiplier les idoles, au lieu de les detruire. Et il les auroit cependant multiplié suivant la doctrine de nos christicoles romains, en adjoutans des nouvelles idoles de paste et de farine, aux idoles de bois et de pierres, et aux idoles d'or et d'argent que les hommes adoroient desjà, au lieu qu'il auroit dû les detruire entierement toutes. Nos deichristicoles sçavent bien tout cela, ils voient bien la force et l'évidence de tous ces argumens-là et de tous ces raisonnemens-là, car s'ils ne la voioient point, ils ne seroient que des ignorans, et s'ils la voient, ils sont manifestement des prevaricateurs de la loy qui tiennent injustement la verité captive, et qui changent la verité en mensonge comme dit leur grand mirmadolin s^t Paul, *Veritatem in iniustitia detinent... commutaverunt veritatem Dei in mendacium* (*Rom.*, I.18.25). Puisque contre tant de si forts, de si clairs et de si conveincan[t]s temoignages de verité, ils veulent maintenir et soutenir des erreurs et des idolatries si contraires à la loy qu'ils approuvent, et qu'ils reconnoissent comme avoir été veritablement donnée de Dieu, et qui sont si contraires au bon sens et aux lumieres de la droite raison. Car enfin il faut que nos docteurs reconnoissent la force, ou la foiblesse, la certitude ou l'incertitude de cet argument-ci, de tous les prophetes, et de toutes les personnes sages, contre l'idolatrie des palens. Voici cet argument.

Tous les simulacres et idoles de païens ne sont que bois, que pierre, qu'or ou argent... etc. et ne sont que des ouvrages faits des mains des hommes, donc, concluent-ils, ce ne sont point des dieux; cet argument-là, ou ce raisonnement-là est fort, ou il est foible; il conclut certainement, ou il ne conclut pas certainement vrai. Pareillement celui ci: les simulachres, ou les idoles des païens, n'ont ni vie, ni sentiment, ni mouvement, et ne sçauroient faire ni bien, ni mal à personne, donc ce ne sont point des dieux. Pareillement encore celui ci: les simulachres, ou les idoles des païens ont des yeux et ne voient point, ils ont des oreilles et /136/ n'entendent point, une bouche et ne sçauroient parler, des mains et ne sçauroient rien faire, des pieds et ne sçauroient marcher, donc ce ne sont point des dieux... etc. Ces argumens-là, dis-je, et ces raisonnemens-là et tous autres semblables que l'on pourroit faire sur ce sujet, sont forts ou ils sont foibles, ils concluent vrai, ou ils ne concluent pas vrai. Il faut que nos deichristicoles romains reconnoissent l'un ou l'autre; s'ils osent taxer de foiblesse et d'incertitude, ces raisonnemens-là et ces argumens-là de leurs prophetes, il faut donc: 1° qu'ils taxent en même tems de foiblesse et d'incertitude, tous les plus forts et les plus convaincans raisonnemens des hommes, car il est constant que la raison naturelle et humaine n'en sçauroient fournir de plus forts, ni de plus convaincans sur ce sujet.

Or, taxer de foiblesse et d'incertitude les plus forts et les plus convaincans raisonnemens des hommes, c'est en quelque façon detruire la raison même, ou au moins c'est detruire entierement toute certitude et toute assurance de verité, et par consequent aussi c'est detruire toute certitude et toute assurance de verité en matiere de foy et de religion, aussi bien qu'en toute autre matiere de science. Ce que nos christicoles ne voudroient pas dire, puisqu'ils pretendent que la verité de leur religion est plus certaine que toute autre verité, et qu'ils ne pourroient pretendre telle chose s'ils ne supposoient qu'il y a de la certitude dans les raisonnemens humains. En 2^e lieu, s'ils taxent de foiblesse et d'incertitude les susdits argumens et raisonnemens des prophetes et de toutes les personnes bien sensées, il faut aussi qu'ils taxent en même tems tous ces prophetes et toutes les personnes les plus sensées, d'ignorance et de faute de jugement; car c'est ignorance et c'est manquer de jugement que de croire être bien fondé en raison lorsque l'on n'y est pas bien fondé; c'est ignorance et c'est manquer de jugement que de prendre des raisonnemens et des argumens foibles et

incertains pour des raisonnemens et pour des argumens les plus forts, les plus seurs et les plus convaincans qui puissent être. Or les prophetes et toutes les personnes les plus sensées, en raisonnans comme ils ont faits contre l'idolatrie des païens, ont crûs être très bien fondés en raison, et ils ont crus demontrer clairement la vanité des idoles et la fausseté des dieux des païens, par les plus forts, par les plus assurés et par les plus convaincans temoignages de verité que l'on puisse donner sur ce sujet; de sorte que si leurs argumens et leurs raisonnemens sur ce sujet se trouvent foibles et incertains, c'étoit en eux ignorance et faute de jugement, de nous / les produire et de nous les proposer comme ils ont faits, pour des raisonnemens et pour des argumens si seurs et si convaincans. Et comme nos christicoles pretendent encore que ces prophetes parloient alors par l'inspiration de Dieu même, il s'ensuivroit encore de là que Dieu lui-même ne leur auroit inspiré que des raisonnemens et des argumens foibles et incertains, et qu'il n'auroit peut être même pû leur en inspirer de plus forts, ni de plus convaincans, car s'il avoit pû leur en inspirer de plus forts et de plus convaincans, il n'auroit sans doute point manqué de les leur inspirer, et comme Dieu ne leur en a point inspiré d'autres, il y auroit lieu de dire et de penser qu'il n'auroit effectivement pû leur inspirer que des argumens foibles et incertains; et c'est neantmoins ce que nos christicoles n'oseroient dire. Il faut donc malgré eux qu'ils reconnoissent la force et la certitude des susdits raisonnemens et des susdits argumens de leurs prophetes, contre l'idolatrie des païens et contre la fausseté de leurs dieux, et s'ils en reconnoissent la force et la certitude, il faut necessairement aussi qu'ils reconnoissent que ces mêmes argumens et que ces mêmes raisonnemens-là conclüent également, avec autant de force et avec autant de certitude et d'évidence, contre eux mêmes et contre leurs idolatries que contre les païens et contre leurs idolatries; et il faut qu'ils reconnoissent que ces mêmes argumens-là demontrent également la vanité de leurs idoles et la fausseté de leurs dieux de paste et de farine, comme ils demontrent la vanité des idoles des païens et la fausseté de leurs dieux de bois, de plastre, ou de pierres, d'or ou d'argent, de cuivre ou d'airain... etc. Et la raison évidente de cela est que les idoles, ou les dieux de paste et de farine, sont également les ouvrages des mains des hommes, comme sont les dieux de bois et de pierres, et les dieux d'or et d'argent. Et quand nos idolatres deichristicoles feroient ou formeroient à leurs dieux de paste et de farine, des yeux et des oreilles, des narines et une bouche, des mains et des pieds, ils leur seroient aussi inutiles qu'ils le sont aux dieux de bois et de pierres, et aux dieux d'or et d'argent, car ils ne verroient point par

leurs yeux et n'entendroient point par leurs oreilles, ils ne respireroient point par leurs narines et ne parleroient point par leurs bouches, ils ne feroient rien par leurs mains et ne marcheroient point par leurs pieds, non plus que les dieux de bois et de pierres, ou que les dieux d'or et d'argent dont ces prophetes parloient; et ainsi il est évident que les dieux de paste et de farine que nos deichristicoles romains adorent ne sont point à cet égard de meilleure condition que ne sont les dieux des païens. Et il n'y auroit point d'idolâtres qui, en /137/ se prosternan[t]s devant leurs idoles de bois et devant leurs idoles de plâtre ou de pierres, d'or, ou d'argent, de cuivre ou d'airain... ne prétendroient pouvoir dire aussi bien que le Docteur angélique, *je vous adore devotement, supreme Deité, qui este veritablement sous ces figures cachée, adoro te devote latens Deitas, quae sub his figuris vere latitas*. Ce qui tend manifestement à justifier toutes sortes d'idolâtries.

Mais on pourroit dire que sous quelque autre considération, les idoles des païens seroient de meilleure condition et qu'elles seroient préférables à celles des chrétiens, non seulement parce qu'elles sont plus fermes et plus solides en elles-mêmes, et qu'elles sont aussi de plus riche et de plus précieuse matière; mais aussi parce qu'elles sont d'une forme, d'une grandeur et d'une figure plus noble et plus avantageuse que celles des chrétiens. Car les idoles des païens, étant d'une forme et d'une grandeur et d'une figure majestueuse, comme celle par exemple de cette grande statue d'or, dont j'ai ci-devant parlé, ou d'une figure monstrueuse et hideuse, comme quelques autres que ces mêmes païens adoroient, ou qu'ils adorent peut être encore, elles peuvent par leur forme et figure inspirer des sentimens de crainte ou de respect, au moins dans le cœur et dans l'esprit des ignorans et des simples; mais les idoles des chrétiens romains, n'étant que des foibles et des viles petites images de pâte, elles ne peuvent d'elles mêmes inspirer à leurs adorateurs aucuns sentimens de crainte ni de vénération, elles ne peuvent résister, pour ainsi dire, deux momens à la pluie, ni au vent, et les moindres bestes de la terre sont capables de les manger; ce pourquoi aussi il faut comme j'ai dit, que les prêtres les tiennent continuellement et fort soigneusement renfermées dans des boîtes[,] de peur, comme j'ai dit aussi, que le vent ne les emporte, ou que les rats et les sauris ne les mangent. En quoi il est manifeste que nos idolâtres christicoles romains sont beaucoup plus fous, plus ridicules et plus insensés que les païens qui adorent les statues ou les idoles de bois et de pierre, ou les idoles d'or et d'argent. De sorte que si les susdits raisonnemens et

argumens des prophetes devoient faire manifestement voir aux païens la vanité et la fausseté de leurs dieux de bois et de pierres, et de leurs dieux d'or et d'argent, à plus forte raison doivent-ils faire voir à nos idolatres christicoles romains la vanité et la fausseté de leurs dieux de pate et de farine, et ils devroient bien avoir honte d'adorer comme ils font, des dieux qui fonderoient incontinent / à la pluie, qui se laisseroient incontinent emporter par le vent, et qui se laisseroient incontinent manger par les rats et par les souris, ou même par des limaces.

Que nos idolatres deichristicoles ne pretendent pas éluder ici la force de cet argument, en distinguans et en separans, comme ils voudroient faire, la substance des accidens et les accidens de la substance ! Qu'ils ne pretendent pas dire ici, pour couvrir leur erreur et leur honte, que ce n'est point le pain, ni la pâte qu'ils adorent dans leur pretendu saint et divin sacrement; que le pain et la pâte n'y sont plus, qu'il n'en reste seulement que les accidens, c'est-à-dire les especes ou apparences visibles; mais que toute leur substance est changée au corp[s] et au sang de leur Seign^r Jesus Ch[rist], vrai Dieu et vrai homme, et par consequent qu'ils ne sont point idolatres comme les païens qui n'adorent que des images, ou des statües de bois et de pierres, d'or ou d'argent et non pas le veritable Dieu. Qu'ils ne pretendent pas, dis-je, alleguer de si vains raisonnemens pour tacher de couvrir la honte de leurs idolatries, car il est évident que s'il ne tenoit qu'à dire, comme ils font, que la substance du pain et du vin seroit changée au corp[s] et au sang de leur souverain Dieu Christ et que son ame et sa divinité seroient par concomitance, comme ils disent, dans ce même pretendu divin sacrement; il seroit aussi facile à tous les idolatres païens de dire que la substance du bois et de la pierre, et que la substance de l'or ou de l'argent des images et des statues qu'ils adorent, seroit veritablement changée aussi au corp[s] et au sang, et même à l'âme et à la divinité de leurs dieux, de leur Jupiter, par exemple, ou à la divinité de leur dieu Mars, de leur dieu Mercure, de leur dieu Apollon, de leur dieu Esculape... etc., et même aussi à la divinité de leur deesse Cybelle, de leur deesse Junon, de leur deesse Ceres, de leur deesse Minerve, de leur deesse Diane, de leur deesse Venus... etc., ou dire, s'ils vouloient, que leurs divinités se trouveroient veritablement dans leurs images et dans leurs statües conjointement avec la substance du bois ou de la pierre, ou avec la substance de l'or, ou de l'argent dont elles seroient composées, et par consequent qu'ils ne seroient point idolatres non plus que nos christicoles romains.

Si les païens pretendoient justifier par là le culte de leurs idoles (et il faut bien, en effet, que ce soit par telle ou quelque autre semblable raison qu'ils se portent à adorer leurs idoles, car il n'est pas à croire que leur intention soit d'adorer seulement du bois ou de la pierre /138/ ni même d'adorer seulement de l'or ou de l'argent dans leurs idoles, mais ils pretendent sans doute adorer quelque divinité, qu'ils croient resider d'une façon toute particuliere dans le bois, dans la pierre, dans l'or et dans l'argent dont elles sont composées; si, dis-je, ces païens pretendoient justifier par là le culte de leurs idoles, nos deichristicoles romains ne lalsseroient pas pour cela que de les blamer et de les condamner, et même de se moquer d'eux et de leur vaine creance; qu'ils se reconnoissent donc eux-mêmes dignes de blame, dignes de condamnation et dignes de honte et de confusion, puisqu'ils disent et qu'ils font eux-mêmes, ce qu'ils jugeroient être digne de blame, être digne de condamnation et de confusion dans les autres.

Si par exemple, les prêtres de l'idole de Bel, dont il est parlé dans le prophete Daniel (*Dan.*, 14...), eussent eu l'adresse, l'industrie ou l'avisement, de sçavoir distinguer, comme font maintenant nos deichristicoles romains, la substance des accidens, et de dire que leur dieu Bel mangeoit seulement la substance de toute cette grande quantité de pain, de vin et de viande qu'on lui donnoit tous les jours; et qu'il leur laissoit à eux, à leurs femmes et à leurs enfans seulement les accidens à manger, et qu'on les eut crûs sur leurs paroles, dans une si belle et si subtile doctrine, ils n'auroient eu que faire de manger en cachette ce que l'on presentoit à cet idole, ils auroient pûs se repaitre agreablement, eux, leurs femmes et leurs enfans, des bons restes de leur dieu, et cela à la vüe de tout le monde, sans courir aucun risque; ils auroient certainement bien mieux joués leur jeu et bien mieux couverts leur tromperie et n'auroient pas eu la confusion d'être surpris en fraude, comme ils furent, et n'auroient pas eu le deplaisir, d'en porter si tragiquement la peine. Il y a apparence que l'on ne s'étoit pas encore avisé en ce tems-là, d'un si beau secret pour tromper impunement les hommes.

Mais comme ce pretendu beau secret, n'est qu'une invention et une fiction de l'esprit humain, et que cette fiction ne tend manifestement qu'à justifier toutes sortes d'idolatrie et donne lieu à toutes autres semblables impostures, et qu'il n'y a point

d'imposteur qui ne pourroit se prevaloir d'une telle ou autre semblable fiction, si on y avoit aucun égard, et même s'en prevaloir aussi avantageusement et avec autant d'assurance que celui qui diroit verité, et que cette fiction chimerique aneantiroit entierement toute la force de la preuve de l'argument et du raisonnement que faisoient les prophetes pour demontrer la vanité et la fausseté, des / dieux des païens, et la vanité du culte de leurs idoles (lequel argument est neantmoins le plus fort, le plus convaincant et le plus demonstratif que l'on puisse faire sur ce sujet), il n'est nullement croiable qu'un Dieu tout puissant, et qui seroit infiniment bon et infiniment sage, voudroit par telle voye ou par telle maniere se faire adorer des hommes, puisque ce seroit manifestement vouloir les induire en erreur, et leur donner lieu de l'adorer également dans le bois et dans la pierre, ou dans le platre, ou dans l'or et dans l'argent, ou si on veut, sous les accidens et apparences visibles de ces sortes de choses, comme de l'adorer dans le pain et dans le vin, ou si on veut, sous les accidens et apparences visibles du pain et du vin, puisqu'on ne peut nier, dans le sentiment même de nos deichristicoles romains, que Dieu, ou que leur dieu Christ ne pourroit également se mettre ou se cacher dans le bois ou dans la pierre, dans l'or et dans l'argent, et dans telle autre chose que ce puisse être, comme il se mettroit et se cacheroit dans le pain et dans le vin, ou sous leurs accidens et apparences visibles.

Or suivant le temoignage des susdits prophetes que nos christicoles ne sçauroient recuser, Dieu auroit clairement et manifestement temoigné qu'il ne vouloit pas se faire adorer, ni qu'on l'adorast dans le bois, ni dans la pierre, ni dans l'or, ni dans l'argent, ni dans aucune autre chose semblable, ni même sous aucune forme ou figure, ni sous aucune image de ce qu'il y auroit dans le ciel, ou sur la terre et dans les eaux (*Exod.*, 20.4; *Deut.*, 4.16; *vide sup.* fol. 134). Tout cela est évident, par les temoignages-mêmes que nos christicoles ne sçauroient recuser; donc il n'est pas croiable et on ne doit pas même croire que Dieu auroit jamais voulu se faire adorer dans le pain, ni sous aucune image de paste, puisqu'il auroit si expressement deffendu de l'adorer sous aucune forme ou figure. Et c'est pour cette même raison, qu'on ne doit pas croire non plus que Dieu, ni qu'aucune personne divine, auroit jamais voulu s'incarner et se faire homme, ni prendre en aucune maniere la forme, ou figure d'homme, puisqu'il deffendoit, ou qu'il auroit deffendu si expressement et si severement de l'adorer sous aucune forme ou figure, de quoy que ce soit. Ce pourquoi aussi l'apotre s^t Paol regardoit comme fous et comme insensés, ceux qui

changeoient, disoit-il, la gloire de Dieu incorruptible en la figure de l'homme corruptible, ou en la figure des oyseaux et des bestes à quatre pieds et disoit, qu'ils changeoient la verité de Dieu en mensonge, *Commutaverunt veritatem Dei in mendacium* (Rom., 1.25). Et /139/ comme suivant le temoignage de cette même loy pretendüe divine, Dieu deffendoit, ou auroit deffendu expressement et même sous peine de mort, de manger du sang ou de la chair humaine, il n'est pas croiable encore que ce même Dieu dans le Christ, auroit veritablement voulu donner sa chair à manger et son sang à boire aux hommes, puisqu'il leur auroit auparavant si expressement et si rigoureusement deffendu de manger le sang, et qu'il auroit ordonné absolument d'observer à tout jamais cette loy, *carnem cun sanguine non comedetis, sanguinem universce carnis non comedetis* (Gen., 9.4). *Omnis anima, quae ederit sanguinem, peribit de populis suis* (Levit., 7.27). *Sanguinem universae carnis non comedetis, quicumque comederit illum, interibit* (Lev., 17.14). *Hoc solum cave, ne sanguinem comedas* (Deut., 12.23), laquelle loy devoit subsister à tout jamais, *mandavit in aeternum testamentum suum* (Psal., 110.9). *Legitimum sempiternum erit vobis, in cunctis generationibus et habitationibus vestris* (Levit., 23.7). Comment donc ce même Dieu dans le Christ auroit-il voulu lui-même donner sa chair à manger et son sang à boire apres avoir si expressement deffendu de boire ni de manger le sang ? Tous ces temoignages-là et tous ces raisonnemens-là sont clairs et évidens, et ils montrent manifestement que la religion chretienne est fausse et qu'elle enseigne des erreurs, et même des erreurs plus ridicules et plus absurdes que celles qui étoient dans le paganisme. A quoi si on adjoute que toutes ces idolatries-là des dieux de paste et de farine, ne sont fondées, comme j'ai dis, que sur quelques paroles vaines et équivoques, d'un fanatique, et même d'un miserable fanatique, il y aura lieu de s'étonner encore plus qu'une telle idolatrie ce soit pû établir et se maintenir comme elle fait parmi des peuples, où il y a tant de gens d'esprit et éclairés en toutes sortes d'arts et de sciences.

— 38 —

QUATRIÈME ERREUR TOUCHANT LA CRÉATION ET LE PÉCHÉ D'UN PREMIER HOMME

Passons à d'autres erreurs. La religion chretienne enseigne et oblige de croire que

Dieu auroit créé le premier homme et la première femme, dans un état de perfection quant au corp[s] et quant à l'âme; c'est-à-dire dans une parfaite santé et dans une parfaite innocence, aussi bien que dans une raison parfaite, exempts l'un et l'autre de toutes infirmités du corp[s] et de tous vices de l'ame, qu'il les avoit mis dans un lieu de delices et de félicité, qu'ils appellent un paradis terrestre, où ils auroient vecus, eux et toute leur posterité, dans un parfait contentement, s'ils eussent tousjours demeurés fidel[e]s et obeissants, à Dieu. Mais qu'ayant malheureusement, par l'instigation d'un serpent, indiscretement mangés dans ce paradis terrestre d'une espece de fruit que Dieu leur auroit deffendu de manger, ils meriterent par cette faute d'être incontinent chassés de ce lieu / de delices et de félicités et d'être eux et toute leur posterité, c'est-à-dire tout le genre humain, assujettis à toutes les miseres de cette vie, non seulement à toutes les miseres de cette vie, mais encore à une reprobation, à une condamnation et à une malediction éternelle qui consisteroit, suivant la doctrine de cette religion chretienne, à être éternellement rejettés de Dieu, à être éternellement les objets de sa colere et de son indignation, et à souffrir éternellement dans des enfers, les supplices et les tourmens les plus cruels et les plus effroiables que l'on puisse imaginer, laquelle damnation éternelle et lesquels supplices, tous les hommes generalement sans exception d'aucun, auroient été obligés de souffrir éternellement, si ce même Dieu, comme disent nos christicoles, n'eut bien voulu avoir pitié d'eux et avoir la bonté de leur donner un redempteur pour les en delivrer; lequel pretendu redempteur est, selon nos christicoles, leur divin Jesus Christ, qui étoit un homme juif de nation, fils d'un charpentier nommé Joseph et d'une femme nommée Marie, laquelle neantmoins nos christicoles disent avoir tousjours été vierge, aussi bien apres que devant son enfantement; lequel pretendu divin Jesus Ch[rist] apres avoir parcourut toute la Galilée, comme un fanatique, en preschant une nouvelle doctrine, et particulierement en preschant et annonçans la venue prochaine d'un pretendu royaume du ciel, fut enfin crucifié à Jerusalem comme un seducteur de peuple et comme un seditieux. Nonobstant quoi nos christicoles ne laissent pas que de le reconnoitre et de l'adorer comme un homme tout divin, divinement descendu du ciel dans le sein de la susdite pretendue vierge, où s'étant fait homme en prenant un corp[s] et une ame, comme nous, pour le salut du monde, ils disent qu'il s'est volontairement soumis à la mort, et même à la mort cruelle et honteuse de la croix pour sauver tous les hommes, pour expier leurs pechés et pour satisfaire, par sa mort et par l'effusion de son sang, à la justice de Dieu son pere, qui

avoit été indignement offensé par les pechés des hommes, et notamment par cette desobeissance que commirent ces deux premiers chefs du genre humain en mangeant, comme ils firent, du fruit que Dieu leur auroit deffendu de manger. Au moien de laquelle pretendüe satisfaction qui étoit, disent nos christicoles, d'un merite infini, ils pretendent qu'il a racheté tous les hommes de cette pretendüe damnation et malediction éternelle qu'il[s] auroient encourus par la desobeissance de ces deux premiers du genre humain; ce pourquoi ils l'appellent, comme j'ai desjà dis, leur divin Sauveur et leur divin Redempteur. Voilà quelle est la doctrine et la creance de nos deichristicoles sur ce sujet, c'est leur religion qui leur enseigne cette belle doctrine et /140/ qui les oblige de la croire sous peine de damnation, de reprobation et de malediction éternelle.

Mais comme cette creance renferme plusieurs choses ridicules et absurdes, il faut tacher d'en faire manifestement voir la ridiculité et l'absurdité. Je ne m'attacherai cepandant point ici à refuter en particulier cette fable de la pretendüe creation du premier homme et d'une premiere femme, ni cette fable d'un paradis terrestre où Dieu les auroit mi[s], ni celle d'un pretendu fruit de l'arbre de la science du bien et du mal qu'il leur auroit deffendu de manger, ni celle d'une pretendüe seduction de ce premier homme et de cette premiere femme, faite ou causée par les discours trompeurs d'un serpent qui auroit été plus fin et plus rusé que l'homme même, avec toute sa pretendüe sagesse et perfection dans laquelle il auroit été créé, ni celle de la pretendüe punition particuliere de ces deux premiers chefs du genre hamain, non plus que celle de la pretendüe punition de ce serpent, ni enfin celle d'une pretendüe vierge, qui auroit divinement enfanté un fils; *intacta nesciens virum, verbo concepit filium* (*Hym. de Noel*). Combien, dit le S^r de Montaigne, y a t'il des histoires de cocüages procurés par les dieux contre les pauvres humains ? En la religion de Mahomet, il se trouve, dit-il, par la creance de ce peuple assés de merlins, c'est-à-dire des enfans sans peres, nais divinement aux ventres des pucelles. Je ne m'arreterai point, dis-je, à refuter en particulier toutes ces fables-là, ni plusieurs autres semblables, il y auroit trop de choses à dire sur ces sortes de sujets et cela me meneroit trop loin; il suffira ici de remarquer seulement trois principaux points de la susditte doctrine et d'en faire manifestement voir la fausseté, la ridiculité et l'absurdité.

Premierement, elle est fausse, ridicule et absurde en ce qu'elle enseigne que les vices et que les pechés des hommes offensent grièvement Dieu, et qu'ils excitent sa colere et son indignation. 2° Elle est fausse, ridicule et absurde, en ce qu'elle enseigne et assure que Dieu puniroit les pechés des hommes non seulement par des chatimens temporels dans cette vie, mais aussi par des chatimens éternels dans une autre vie, et même par des chatimens les plus terribles et les plus rigoureux que l'on puisse imaginer. 3° Elle est fausse, ridicule et absurde, en ce qu'elle enseigne et oblige de croire que Dieu lui même se seroit fait homme, et qu'il se seroit lui même livré à la mort et au supplice honteux de la croix pour racheter des hommes qui l'auroient si grièvement offensés, et qui auroient mérités par leurs pechés une damnation et une malediction éternelle. / Tout cela, dis-je, est faux, ridicule et absurde, et c'est ce qu'il faut un peu plus amplement faire évidament voir.

— 39 —

CINQUIÈME ERREUR
SUR LA PRÉTENDUE INJURE ET OFFENSE QUE LES PÉCHÉS
DES HOMMES FONT À DIEU, SUR SA COLÈRE
ET SON INDIGNATION PRÉTENDUE QU'ILS EXCITENT,
ET SUR LA PUNITION TEMPORELLE
ET ÉTERNELLE QU'IL EN FERAIT

Premierement il est seur et constant et même évident que la religion chretienne enseigne que les vices, que les pechés et que les mechancetés ou mauvaises actions des hommes, de même que plusieurs de celles qui sembleroient ne devoir être que des legeres fautes (comme celle par exemple qu'Adam et Eve qui étoient les premiers du genre humain commirent dans le paradis terrestre, en mangeans dans un jardin d'un fruit que Dieu leur auroit deffendu de manger) offensent neantmoins très grièvement Dieu et excitent sa colere et son indignation. C'est ce que toutes les pretendües Escritures s^{tes} de nos christicoles temoignent expressement, et c'est ce que nos christicoles disent eux-mêmes dans tous leurs livres de pieté, c'est ce qu'ils prechent publiquement dans leurs églises, et enfin c'est ce qu'ils enseignent dans leurs écoles et dans toutes leurs instructions particulieres et publiques qu'ils font aux peuples. Leur s^t Chrisostome assure en general que le peché est la chose du monde

qui deplait le plus à Dieu (*Hom[ilia], 41 in mat. rg.*) *i.* Leur grand s^t Aug[ustin] dit que ceux qui commettent le peché offensent Jesus Ch[rist] regnant dans le ciel. Leur grand s^t Paul dit que ceux qui commettent le peché, crucifient de nouveau Jesus Ch[rist] dans leurs âmes (*Heb., 6.6*); et s^t Aug[ustin] dit que ceux qui pechent l'offensent plus grièvement que les Juifs ne l'ont offensés, lorsqu'ils le crucifioient sur la terre (*Sup. Psal., 67*). Le Concile de Trente appelle le peché, une offense de Dieu, et même une très grievé offense, *tantam offensionem* (*Sess., 14 ch. 1*)* (* *Deus qui culpa offenderis, poenitentia placaris... Orat.*). Ce pourquoi nos christicoles romains chantent d'un ton lugubre dans le commencement de leur careme, ces paroles ci, *Nostris malis offendimus tuam Deus clementiam*, comme aussi ces autres, *Nostra te conscientia grave offendisse monstrat*, et ces autres, *multum quidem peccavimus... Ibis et tu ad populum tuum...* disoit Dieu à Moïse, *quia offendistis me in deserto Sin in contradictione multitudinis* (*Num., 27.14*). *Ne offendas, [propterea] quia abominatio est Domini Dei tui* (*Deut., 7.25*) *Constat enim*, disoit Judith, *Deum nostrum sic peccatis offensum, ut mandaverit per prophetas suos*. Et dans leur prétendu s^t Livre de la Genese, il est marqué qu'au tems de Noé, Dieu fut si grièvement offensé par les pechés des hommes qu'il se sentit frappé de douleur jusques dans le cœur, et dit pour ce sujet qu'il se repentoit d'avoir fait l'homme, *tactus dolore cordis intrinsecus...* (*Gen., 6.5*). Suivant quoi tous les theologiens christicoles demeurent d'accord que la grieveté du peché est si grande que quand même tout ce qu'il y a d'hommes au monde et tout ce /141/ qu'il y a d'anges dans le ciel seroient assemblés pour deplorer l'injure qu'il fait[e] à Dieu, et pour en faire toute la penitence qu'ils seroient capables de faire, jamais, suivant ce qu'ils disent, ils ne pourroient par leur larmes, ni par leurs penitences, ni par toutes les meilleures actions qu'ils pourroient faire, dignement satisfaire à la justice de Dieu, offensée par un seul peché mortel, de sorte que, suivant leur dire, tout le sang de leurs martyrs, par exemples, toute la pureté de leurs vierges et tout le merite des anges et de leurs saints ne seroient pas suffisans par eux mêmes, pour satisfaire dignement à la justice de Dieu offensée par le peché (*Morale chretienne*). Il falloit pour cela, disent nos christicoles, les merites infinis d'un homme Dieu pour y satisfaire dignement, parce que, suivant ce qu'ils disent, l'injure que le peché fait à Dieu, étante en quelque façon infinie, il ne falloit pas moins que des merites infinis pour y satisfaire dignement, et comme tout le merite des creatures jointes ensemble n'est pas d'une valeur infinie, il s'ensuit, disent-ils, que tout le merite des creatures ensemble n'étoit pas suffisant pour

satisfaire dignement à la justice de Dieu, offensé[e] par le peché mortel. Et c'est pour cela aussi, ajoutent-ils, que le divin Fils de Dieu lui-même voulans racheter les hommes, a bien voulu s'incarner lui-même et se faire homme comme nous, affin de satisfaire dignement à la justice de Dieu, son pere éternel, pour tous les pechés des hommes, par les merites infinis de sa mort, et passion (*Morale chretienne*).

L'offense ou l'injure que le peché fait à Dieu, disent encore nos chreticoles, est si grande qu'il n'est pas possible de la bien concevoir; elle est, disent-ils, en un sens incomprehensible. Voici la raison qu'ils en alleguent: c'est, disent-ils, que pour bien comprendre ou connoitre la grandeur d'une offense, il faut connoitre la qualité de celui qui est offensé et la qualité de celui qui offense, d'autant que la grandeur d'une offense se tire non seulement de la qualité ou de la nature de l'offense même, mais qu'elle se tire aussi de la grandeur, de l'excellence et de la dignité de la personne qui est offensée, comme aussi de l'indignité et de la bassesse de celui qui offense. Ce pourquoi, suivant leur raisonnement* (* VAIN RAISONNEMENT), pour bien comprendre l'exces de l'injure, ou de l'offense que le peché fait à Dieu, il faudroit pouvoir connoitre et mesurer pour ainsi dire, la grandeur et la sainteté de Dieu même, parce que le peché tire sa grieveté de l'opposition qu'il a avec sa grandeur et sa sainteté; et comme il n'y a personne qui puisse comprendre la grandeur et l'excellence de Dieu, puisqu'il est infini en toutes sortes de perfections, il est impossible aussi aux hommes de pouvoir bien connoitre la grieveté de l'offense et de l'injure que le peché mortel fait à Dieu** (** *Sancti Brunonis quæsumus, Domine, intercessionibus adjuvemur, ut qui, majestatem tuam graviter delinquendo, offendimus...* etc.). Cette grieveté ou cette énormité du peché mortel est si grande, suivant leur dire, que toutes les flammes de l'enfer même ne sont pas capables de l'effacer. Ce / pourquoi leur grand s^t Aug[ustin] dit et tous les theologiens chreticoles apres lui disent qu'il vaudroit mieux laisser perir tout le monde, c'est-à-dire le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent, que de commettre volontairement un seul peché mortel. Pecher, dit ce grand mirmadolin docteur, c'est deshonnorer Dieu et c'est, dit-il, ce que nul[le] personne ne doit jamais faire, quand toutes les creatures en devroient perir. Cette injure qui s[est] faite à Dieu par le peché, est si grande et si terrible, qu'elle a fait dire à s^t Anselme que s'il voioit d'un coté l'Enfer ouvert avec toutes ses flammes, et d'un autre coté, un seul peché mortel à commettre, et qu'il lui fut de necessité de choisir l'un ou l'autre, il aimeroit mieux, disoit-il, se jeter tous vif

dans l'Enfer que de commettre volontairement un seul peché mortel.

Voici ce qu'ils disent des moindres pechés, qu'ils appellent des pechés veniels: *Dès là, disent-ils, que le peché veniel est une offense, et un mal de Dieu, il s'ensuit que c'est un plus grand mal que tous les maux des creatures joints ensemble et que les saints aimeroient mieux perdre mille vies que de commettre un seul peché veniel de propos deliberé, qu'on ne pourroit pas en conscience dire le moindre mensonge, pour rendre à Dieu la plus grande gloire, et que toutes les creatures devroient s'estimer heureuses de sacrifier leur être, pour empêcher le plus petit peché veniel, puisqu'il est un mal incomparablement plus grand que tous les maux du monde, et que ne seroit la dessolation de tous les peuples, la ruine de toutes les creatures, et la destruction de tout l'univers (Retraite de s^t Ignace); ne faut il pas être fous pour parler de la sorte ?*

Voilà cependant comme nos pieux et nos superstitieux deichristicoles romains parlent de l'offence et de l'injure pretendüe que le peché fait à Dieu; il y auroit bien des reflexions à faire sur cette belle doctrine, si on en vouloit faire distinctement voir tout le ridicule; mais passons. Voici comme ils parlent, ou comme ils font parler leur Dieu dans sa colere et dans son indignation. *Ces peuples, lui font-ils dire, m'ont provoqués à courroux par leurs vices, et par leurs mechancetés, mais je les provoquerai aussi à courroux, par mes chatimens, car le feu, dit-il, qui s'est allumé dans ma colere, bruslera jusques au fond des plus bas lieux, il devorera toute la terre, et bruslera les fondemens des montagnes (Deut., 32.21). J'emploierai sur eux, lui font-ils dire, toutes sortes de maux et je décocherai sur eux toutes mes fleches, ils seront bruslés de famine, et rongés d'ardeur et de destruction amere; j'ennivrerai, lui font-ils dire, mes fleches de sang, et mon épée devorera la chair de ceux qui auront été occis, je ferai vengeance sur ceux qui me haïssent (ibid. v. 42). Le même Dieu parlant par la bouche de son prophete Isäe de la punition qu'il auroit faite de quelques peuples, disoit: *j'ai marché sur eux /142/ dans ma colere, et je les ai foulé[s] dans ma fureur (Isai., 63.3). Voici ce qu'il disoit par son prophete Jeremie: Les enfans d'Israel et de Juda ne cessent point tous les jours de mal faire, ce pourquoi ils ont excités ma colere, ma fureur, et mon indignation, mais apres que je les aurai suffisamment punis de leurs mechancetés, je les rassemblerai de tous les endroits où je les aurai dispersé dans ma colere, dans ma fureur, et dans mon**

indignation (Jer., 32.30). Et parlant par son prophete Ezech[iel] ou plutot ce pretendu prophete le faisant parler ainsi, voici ce qu'il disoit: parce que vous avez violés mes loyx, et que vous vous etes abandonnés à toutes sortes de vices et de mechancetés, je ne vous épargnerai point, je n'aurai point compassion de vous, vous perirez par la peste, par la faim, et par l'épée, mais quand j'aurai, dit-il, satisfait ma colere et mon indignation sur vous, pour lors ma colere s'appaisera, et mon indignation prendra fin, et je vous consolera (Ezech., 5.11 [et 16.42]). Je ferai des cruelles venge[a]nces sur eux, disoit-il, par ce même prophete, je les reprendrai dans ma fureur, et ils sçauront que je suis leur Dieu, lorsque j'exercerai ma venge[a]nce sur eux... (ibid., 25.17). Et plusieurs autres semblables manieres de parler que les susdits prophetes attribuent à leur Dieu.

Voici aussi comme ils parloient eux-mêmes, de la colere, de la fureur et de l'indignation de leur Dieu. Le peuple d'Israel aiant murmuré contre Moyses, de ce qu'ils n'avoient point de chair à manger, il est dit que Dieu entra dans une grande colere contre ce peuple et que, leur aiant envoyé des cailles en abondance, ils en mangerent tous leurs saouls, mais qu'incontinent apres, la fureur de Dieu s'étant allumée contre eux, il les frappa d'une cruelle plaie (*Num. 11.10*). *Ils ont rejettés la loy de Dieu, disoit le prophete Isaïe, ils ont meprisé sa parole, ce pourquoi, dit-il, la fureur de Dieu s'est allumée contre son peuple, il a étendu sa main sur lui, il l'a frappé, les montagnes en ont été ébranlées, et les cadavres des morts ont été jettés comme des charognes, au milieu des rues, et neantmoins sa colere, dit-il n'a pas été appoisée pour cela, mais son bras est encore étendu pour frapper (Isai., 5.24-25). Il a brisé, dit Jeremie, toute la force d'Israel dans la fureur de sa colere (Thren., 2.3). Toute la terre s'est ébranlée dans la colere du Seig^r, disoit Isaïe, 9.19. Seigneur, disoit le prophete roy David, ne me reprenez point dans votre colere, et ne me chatiez point dans votre fureur (Psal., 6.1). Je meslois, disoit-il, la cendre avec mon pain, et mes larmes avec ma boisson, dans la crainte que j'avois de votre colere, et de votre indignation (Psal., 6.1). Le Seig[neur], disoit-il encore, se moquera des pecheurs, il leur parlera dans sa colere, et il les perdra dans sa fureur (Psal., 101.11). Enfin il est expressement marqué dans leurs livres de la creation du monde que Dieu maudit la terre à cause du peché que le premier homme auroit commis en mangeant du fruit qu'il lui auroit deffendu de manger. Il est / expressement marqué qu'il fut chassé du paradis terrestre pour cette seule faute, et que pour ce sujet lui et tous ses descendans*

furent condamnés à la mort et à toutes les miseres de cette vie, et non seulement à toutes les miseres de cette vie, mais aussi, comme disent nos christicoles, à la damnation et à la malediction éternelle, de sorte que tous les hommes qui sont venus depuis ou qui viendront ci-apres jusques à la fin des siecles ne sont, n'ont été et ne seront dès leur naissance que des enfans de colere, comme dit leur grand s^t Paul, et des enfans dignes de punition éternelle. *Eramus enim, dit-il, natura filii irae (Ephes., 2.3). Venit enim ira Dei in filios diffidentiae (ibid., 5.6).*

Tous ces temoignages, et quantité d'autres semblables que l'on pourroit alleguer, montrent évidament que la religion chretienne croit et enseigne que les vices et que les pechés des hommes, et mêmes que ceux qui ne sembleroient être que des legeres fautes, offensent très grievement Dieu et qu'ils excitent sa colere, sa fureur et son indignation. Or c'est une erreur de croire et de penser qu'un etre tout puissant et infiniment parfait, tel que seroit un Dieu, puisse être veritablement offensé par aucun vice, ni par aucune mechanceté des hommes, et pareillement c'est erreur de croire et de penser qu'un être immuable, infiniment parfait et infiniment sage, tel que seroit un Dieu, puisse veritablement être émeu de colere, de fureur et d'indignation ni même d'aucune autre passion; c'est ce que je prouve évidament par cet argument-ci.

Un être qui seroit infiniment au-dessus de toute offense et de toute injure, ne peut être veritablement offensé par aucune chose, ni recevoir veritablement aucune injure, de qui ni de quoi que ce soit. Or un être qui seroit tout puissant et infiniment parfait seroit, par sa nature, infiniment au-dessus de toute offense et de toute injure, non seulement parce qu'il éloigneroit et qu'il empecheroit, par sa toute puissance, tout ce qui sembleroit être capable de lui nuire, de lui deplaire, ou de lui faire aucune injure ou deplaisir; mais aussi parce qu'il seroit, par sa nature même invulnérable, inalterable et impassible; et étant, par sa nature même, invulnerable, inalterable et impassible, il s'ensuit évidament qu'il seroit entierement au-dessus de toute offense et de toute injure, et par consequent qu'il ne pourroit être aucunement offensé par les vices, ni par les mechancetés des hommes. Ainsi, bien loin que cette pretendüe infinie grandeur et majesté d'un Dieu soit une raison pour dire que les vices et que les pechés /143/ des hommes l'offenseroient d'autant plus grievement qu'il seroit plus élevé que les hommes en grandeur et en toutes perfections; ce seroit plutot, au contraire, une raison de dire qu'ils ne l'offenseroient nullement, et qu'ils ne seroient

pas même capables de pouvoir l'offenser en aucune maniere, puisqu'il seroit infiniment au-dessus de tout ce que les hommes pourroient faire pour l'offenser. Quand tous les hommes, par exemple lanceroient toutes leurs fleches et qu'ils tireroient tous leurs mousquets et tous leurs gros canons contre le soleil, ou contre la lune, pourroient-ils y faire quelque breche ou y donner la moindre atteinte ? Point du tout ! Pourquoi ? C'est parce qu'ils sont trop élevés au-dessus de la portée des fleches que les hommes pourroient lancer contre eux, et qu'ils sont entierement hors de la portée de leurs mousquets et de toutes leurs artilleries. Pareillement quand ces mêmes hommes voudroient jeter de la boüe contre le soleil ou la lune, pourroient-ils y faire aucune tache ou soüillure ? Point du tout ! Pourquoi ? C'est parce qu'ils sont trop élevés au-dessus de tout ce que les hommes pourroient faire pour eux ou contre eux. A plus forte raison, Dieu étant infiniment au-dessus de tout ce que les hommes pourroient faire pour lui ou contre lui, tout le bien ni tout le mal qu'ils sçauroient faire n'est pas capable de faire aucun bien, ni aucun mal à Dieu, et par consequent tous les vices, tous les pechés et toutes les mechancetés qu'ils sçauroient faire ne sont pas capables de l'offenser en aucune maniere; c'est ce que nos christicoles eux-mêmes sont enfin obligés de reconnoitre, suivant ce qui est marqué dans leurs pretendus saints Livres et notamment dans celui de Job, où il est dit: *Quoy! L'homme peut il etre comparé à Dieu ? Si l'homme est juste, Dieu en vaudra-t-il mieux ? Et si sa vie est sans tache, quel bien cela lui fera-t'il (Job., 21.3.4).* Et aillieurs, *regardez le ciel, dit-il, et contemplez les astres qui sont au-dessus de vous; si vous pechez, quel mal ferez-vous à Dieu ? Et si vous multipliez vos crimes et vos iniquités, quel tort lui ferez-vous ? Pareillement, continue-t-il, si vous etes justes, quel bien ferez-vous à Dieu, quel profit lui en reviendra-t'il ? Point du tout. C'est à l'homme même que nuit son iniquité, et à lui-même que sa vertu est utile et avantageuse, et non pas à Dieu (Job, 35.6,7).* A l'égard de l'exemple que l'on pourroit alleguer d'une injure ou d'une offense qu'une personne de basse qualité commettrait à l'égard d'un roy, ou à l'égard d'une personne de haute qualité, laquelle injure seroit, dit-on, beaucoup plus grieve et plus crimi / nelle que si cette même personne commettoit une pareille offense à l'égard de son semblable; on en convient, mais cet exemple ne prouve pas que ce seroit de même à l'égard d'un Dieu, parce qu'un roy, ni aucune autre personne de quelque qualité qu'elle puisse être, n'est entierement au-dessus des rigoureuses atteintes des injures et des offenses que les personnes de la plus basse qualité pourroient leur faire; bien loin de cela, les personnes de qualite étantes d'une

complexion plus delicate que les autres, et n'étantes pas accoutumées comme les autres à recevoir des injures et des offenses, elles en ressentiroient en elles-mêmes plus vivement la rigueur des atteintes; ce pourquoi aussi elles s'en tiendroient beaucoup plus offensées que ne feroient d'autres qui seroient de moindre qualité. Mais ce ne seroit point de même d'un Dieu qui seroit infiniment parfait, parce qu'étant par sa nature même invulnérable, comme j'ai dis, inalterable et impassible, il seroit infiniment au-dessus de toutes les atteintes des injures et des offenses, rien de tout ce que les hommes pourroient faire ne seroit capable de l'offenser. En effet si les vices et les mechancetés des hommes, étoient capables d'offenser tant soit peu sa divine nature, j'entend[s] d'une offense réelle et véritable (car c'est ainsi qu'il faut l'entendre), s'ils étoient, dis-je, capables de l'offenser tant soit peu, on pourroit dire que Dieu seroit lui-même le plus offensé, le plus maltraité, le plus outragé et le plus tourmenté, et par consequent qu'il seroit aussi le plus malheureux et le plus miserable de tous. Car être tous les jours en butte aux injures et aux offenses qu'une infinité d'hommes lui feroient tous les jours et à tous momens, si chaque vice et chaque peché qui se commettent lui faisoient seulement autant de peine qu'une mouche ou qu'une puce seroit capable d'en faire à un homme, ce seroit assés pour le rendre le plus malheureux et le plus tourmenté du monde. Imaginez-vous quelle peine et quel tourment ce seroit pour un homme, s'il étoit continuellement et à tout moment piqué ou mordû d'un million de mouches ou de puces qui seroient incessamment autour de lui à le piquer et à le mordre ? Ce lui seroit certainement un tourment plus facheux et plus insupportable que la plus douloureuse maladie qu'il pourroit faire; la mort même lui seroit plus suportable et moins facheuse qu'un tel supplice.

Voilà cependant en quelque façon l'image de l'état où, selon nos christicoles, leur Dieu seroit réduit, si les vices et les pechés des hommes étoient capables de l'offenser tant soit peu; /144/ car quoique chaque vice, ou que chaque peché ne l'offenseroit pas beaucoup, cependant le grand nombre et la multitude presque'infinie de vices, de crimes et de pechés, qui se commettent tous les jours et à tous momens dans le monde, le rendroient le plus malheureux et le plus miserable de tous les êtres. Or ne seroit-il pas ridicule et absurde de dire qu'un Dieu qui seroit tout puissant et l'Etre infiniment parfait et qui par consequent devoit aussi être le plus heureux, le plus tranquile et le plus content, seroit neantmoins, par les vices et par les pechés des hommes, le plus malheureux et le plus miserable de tous; cela seroit entierement

ridicule et absurde; donc il est ridicule et absurde de dire qu'un Dieu seroit veritablement offensé par les vices et par les pechés des hommes; et il est ridicule et absurde d'exagerer, comme font nos christicoles, la grieveté et l'énormité des vices et des pechés des hommes par raport à cette pretendüe offense qu'ils feroient à Dieu, puisque cette offense n'est point, qu'elle n'est point réelle, ni veritable et qu'elle n'est qu'imaginaire et tout au plus metaphorique.

Et ainsi il est ridicule de dire, comme ils font, qu'un seul peché veniel est un plus grand mal que tous les maux des creatures joints ensemble: il est ridicule de dire, comme ils font, qu'il vaudroit mieux perdre mille vie[s] et laisser même perir toutes les creatures que de commettre volontairement un seul peché veniel, et de dire par exemple un seul mensonge officieux. Et enfin il est ridicule de dire, comme quelqu'uns d'entre eux disent, qu'ils aimeroient mieux entrer tous vifs dans les enfers que de commettre volontairement un seul peché veniel; car c'est comme s'ils disoient qu'ils aimeroient mieux souffrir tous les tourmens les plus effroiables de l'enfer que de dire seulement un mensonge officieux; ou une seule parole vaine et frivole: c'est comme s'ils disoient qu'un seul mensonge officieux, ou qu'une seule parole vaine et frivole feroient plus grands maux que tous les maux du monde joints ensemble, et qu'il voudroit mieux laisser perir tout le monde que de dire seulement un mensonge officieux, ou une seule parole vaine et frivole. Quelle folie de dire telles choses ! Et si cela étoit ainsi, ils devroient dire aussi que Dieu auroit bien mieux fait, de ne faire jamais aucune creature que d'avoir permi[s] comme il auroit fait, qu'il se commit jamais aucun peché veniel, ou qu'il se dise jamais aucun mensonge officieux; ni aucune parole vaine et frivole; jugez s'il ne seroit pas entierement ridicule de dire telle chose d'un être infiniment parfait; il est donc aussi tout à fait ridicule de dire que les vices et que les pechés des hommes offenseroient grievement et mortellement Dieu, comme disent nos christicoles; ajoutez à cela, qu'être offensé ou pouvoir être offensé, c'est un temoignage assuré de foiblesse et d'imbecillité qui ne se / pourroit nullement trouver dans un etre qui seroit tout puissant et infiniment parfait, et par consequent qui ne se peut trouver en Dieu.

Et pour la même raison c'est une erreur de croire qu'il se facherait et qu'il se mettroit en colere, ni qu'il entreroit en fureur et en indignation contre les hommes à cause de leurs vices et de leurs pechés, c'est, dis-je, une erreur de dire et de penser

cela, non seulement parce que cela seroit indigne de la sagesse d'un être infiniment parfait tel que seroit un Dieu comme on le suppose, mais aussi, parce qu'étant immuable et inalterable par sa nature même, comme on le suppose aussi, il ne pourroit être sujet à aucune de ces passions-là. Et la raison de cela est que les passions sont des émotions extraordinaires de l'ame qui changent et qui altèrent la disposition naturelle et ordinaire de l'ame; et ainsi Dieu étant comme on le suppose immuable de sa nature et inalterable, il est évident qu'il ne pourroit être ému par aucune de ces passions-là; c'est ce que nos christicoles eux-mêmes sont encore obligés de reconnoître, temoins ce que disent les principaux d'entre eux. *Dieu*, dit s^t Ambr[oise], *ne pense pas de même que les hommes, comme si ses pensées et ses volontés, lui venoient les unes apres les autres. Il ne se fache pas de même que les hommes, comme s'il étoit sujet à quelque changement. On dit neantmoins, adjoutez-il, qu'il se fache et qu'il se courouce, mais c'est seulement, dit-il, pour marquer la grieveté, l'énormité et la malice de nos pechés, qui est telle, dit-il, qu'il semble qu'elle provoqueroit Dieu lui-même à la colere, quoiqu'il ne puisse naturellement etre ému de colere, ni de haine, ni d'aucune autre passion; Neque enim Deus, dit-il, cogitat sicut homines ut aliqua ei nova succedat sententia, neque irascitur quasi mutabilis, sed ideo haec leguntur ut exprimat peccatorum nostrorum acerbitas, quae divinam meruerit offensam tanquam eo usque increverit culpa, ut etiam Deus qui naturaliter non movetur ira aut odio, aut passione ulla provocatus videatur ad iracundiam.*

Et s^t Aug[ustin] parlant à Dieu, lui disoit: *Vous êtes jaloux de votre gloire, mais vous ne craignez rien, vous vous repentez, mais c'est sans douleur, sans chagrin, et sans regret; vous vous fachez, mais vous êtes tousjours tranquil[le], Zelus et securus es ? poenitet te et non doles ! irasceris et tranquillus es !* Et aillieurs voici ce qu'il dit, en parlant à son Dieu: *Monseigneur*, disoit-il , *vous m'avez desjà dis d'une voix forte à l'oreille interieure de mon cœur que vous etes éternel, parce que jamais vous ne changez, jamais ni par l'impression d'une nouvelle forme, ni par la vicissitude d'aucun mouvement, votre volonté pareillement, n'est pas sujette /145/ à l'inconstance du tems, d'autant qu'une volonté qui varie dans ses resolutions de quelque facon que ce soit, ne peut être immortelle dans sa durée. Je vois clairement, disoit-il, cette verité en votre presence... etc. [Confes., 12.11]. Ces mêmes lumieres que vous m'avez communiquées, adjoutez-t'il, me montrent que la desobéissance d'aucune de vos creatures ne nuit à votre personne, ni ne trouble l'ordre de votre*

empire, soit dans le ciel, soit dans la terre. Et ailleurs, il dit encore que Dieu et les anges punissent sans se mettre en colère, et qu'ils font miséricorde sans être touchés de compassion, *Sine ira puniunt, et sine misericordiae compassione subveniunt.* Et enfin il dit encore, dans un autre endroit, que Dieu ne varie point dans ses pensées, ni dans ses volontés, par le changement des temps, comme font les hommes; il dit que Dieu ne pensoit pas autrement avant qu'il eut créé le monde qu'il ne pense presentement après l'avoir créé, et qu'il ne pensera pas autrement après que le monde aura pris fin, parce, dit-il, que la volonté de Dieu demeure éternellement, *Non est, dit-il, in Deo cogitatio, quae temporis volubilitate varietur, neque enim, sicut homines, aliter cogitavit, priusquam mundum faceret, aliter cogitat postquam fecit mundum, aut aliter cogitaturus est postquam mundi hujus figura transiverit, quia consilium Domini, dit-il, manet in aeternum.* Fulgence dit la même chose. Et notre apôtre s^t Jacques dit formellement que tout bienfait et que tout don parfait vient d'en haut et descend du père des lumières, c'est-à-dire de Dieu même qui n'est, dit-il, sujet à aucun changement, ni à aucune ombre de révolution: *apud quem non est transmutatio nec vicissitudinis obambatio (Jac., 1.17).*

Par où il est clair et évident que nos chrestiens eux-mêmes sont obligés de reconnoître qu'un Être infiniment parfait, tel que seroit leur Dieu, ne peut être sujet à aucune passion, et par conséquent que c'est une erreur de dire ou de penser, et à plus forte raison d'enseigner tous les jours comme font nos chrestiens, que les vices et que les péchés des hommes excitent la colère, la fureur et l'indignation de Dieu; et il est ridicule et absurde de dire qu'un Être qui seroit par sa nature même immuable et inalterable puisse être aucunement sujet aux mouvemens de ces sortes de passions-là. *L'offenser, et l'être offensé, dit le s^r de Montaigne, sont également temoignage d'imbecillité (Ess[ais], [II,11] p. 499),* ce qui ne peut nullement convenir à un être infiniment parfait.

Les philosophes, et particulièrement les stoiciens, estiment qu'il est indigne de toute personne sage de se laisser aller aux mouvemens d'aucune passion, à plus forte raison jugeroient-ils, qu'il / seroit indigne d'un Être infiniment parfait de s'y laisser aller. Et ce qui fait voir encore que les vices et que les péchés des hommes n'offensent nullement Dieu, et qu'ils ne lui font aucun tort, aucun mal, aucune injure, ni aucun déplaisir, et que, même, ils n'excitent aucunement sa colère ni son

indignation, c'est qu'il ne les empêche en aucune manière; car s'ils l'offensoient véritablement, et s'ils excitoient véritablement sa colère et son indignation, comme le disent nos chresticoles, il ne manqueroit pas de les empêcher, ou du moins s'il ne les empêchoit pas, ce ne seroit point faute de puissance puisqu'il seroit tout puissant et qu'il pourroit facilement toutes choses; et ainsi ne les empêchant point, ce seroit qu'il ne voudroit pas les empêcher, et en ce cas, il iroit non seulement contre la nature de la bonté et de la sagesse, qui tendent toujours d'elles-mêmes autant qu'elles peuvent à procurer le bien et à empêcher le mal. Mais il se rendroit encore en cela même digne de risée et de moquerie, car ce seroit folie en lui de vouloir se laisser incessamment offenser et outrager par toutes sortes de vices et de péchés, et ce seroit folie en lui de vouloir s'en fâcher et se mettre en colère et en fureur pour des maux qu'il pourroit empêcher et qu'il ne voudroit pas empêcher.

Mais, diront nos chresticoles, c'est que Dieu ne veut point ôter la liberté aux hommes de faire ce qu'ils veulent, et en leur laissant la liberté, ils abusent volontairement du pouvoir qu'il leur donne en faisant mal, en quoi ils l'offensent grièvement. Mais on peut aussi leur dire que Dieu étant tout puissant et infiniment sage comme ils le supposent, il pourroit sans ôter la liberté aux hommes, conduire et diriger toujours si bien leurs cœurs et leurs esprits, leurs pensées et leurs desirs, leurs inclinations et leurs volontés, qu'ils ne voudroient jamais faire aucun mal, ni aucun péché, et ainsi qu'il pourroit facilement empêcher toutes sortes de vices et de péchés, sans ôter et sans blesser la liberté ni le franc arbitre des hommes, et par conséquent que c'est une vaine raison de dire qu'il ne voudroit pas empêcher les vices et les méchancetés des hommes, sous prétexte qu'il voudroit leur laisser toujours la liberté de faire ce qu'il leur plaît.

Bien plus, comme nos chresticoles soutiennent et enseignent que Dieu est lui-même le premier principe et le premier moteur de tout ce qui se meut et de tout ce qui se fait dans le monde, et que rien ne se fait sans lui et sans sa promotion et coopération, il s'ensuivroit de là qu'il seroit le premier principe, le premier moteur et le premier auteur de tout ce qui se feroit de bien ou de mal dans les hommes et dans toutes les créatures, et par conséquent, s'il s'en /146/ fâchoit et se mettoit en colère contre les vices et contre les dérèglements des hommes, ce seroit contre ce qu'il feroit lui-même en eux qu'il se fâcheroit et qu'il se courouçeroit, et ce seroit lui-même qui

s'offenseroit par les vices et par les pechés des hommes, comme un homme par exemple qui voudroit se poignarder lui-même par la main de quelque autre que lui. Ce qui seroit ridicule de dire et de penser d'un Dieu, c'est-à-dire d'un Etre qui seroit infiniment bon, infiniment sage et infiniment parfait; car il n'appartient certainement qu'à des fous de s'offenser volontairement eux-mêmes et de se facher et de se mettre en colere contre ce qu'ils veulent bien faire eux-mêmes. Ce qui fait bien manifestement voir que nos christicoles sont dans l'erreur, lorsqu'ils disent que les vices et que les pechés des hommes offensent grièvement et mortellement leur Dieu, et que pour ce sujet ils excitent sa colere, sa fureur et son indignation.

Nos christicoles, voians bien eux-mêmes que leur maniere de parler touchant la pretendüe offense et touchant la pretendüe colere et indignation de leur Dieu ne peut subsister dans le veritable sens des paroles dont ils expriment leurs pensées, ils ont été contraints de leur donner un sens metaphorique et figuré; ce pourquoi aussi ils disent que ces termes, d'offense, d'injure, d'ire et de colere, de fureur et d'indignation, et autres semblables termes ne se doivent point entendre strictement au sens de la lettre, mais qu'ils doivent seulement s'entendre metaphoriquement des effets exterieurs que ces passions-là ont coutume de produire dans les hommes, qui sont veritablement offensés et qui sont veritablement émûs de colere et d'indignation. Et d'autant que c'est l'ordinaire des hommes qui se sentent offensés de se mettre en colere, en fureur et en indignation contre ceux qui les offensent, ou qui font contre leur volonté et contre leurs commandemens, et que dans leur colere, ils usent de venge[a]nce et de severité en punissant et maltraitant violament et rigoureusement ceux qui les offensent, ou qui font contre leurs volontés et contre leurs commandemens; de même aussi, disent nos christicoles, Dieu, punissant souvent et severement les hommes qui s'abandonnent au[x] vices et au[x] pechés, qui violent et qui meprisent sa loy et ses commandemens, et les punissans même avec autant de rigueur et de severité que s'ils l'offensoient grièvement et que s'il s'en fachoit et s'en mettoit veritablement en colere, c'est pour cela, disent-ils, que par maniere de parler, on dit que les vices et que les pechés des hommes offensent Dieu et qu'ils excitent sa colere et son indignation, de sorte que suivant leur veritable sentiment, quand ils disent que les / vices et que les pechés des hommes offensent grièvement et mortellement leur Dieu et qu'ils disent qu'ils excitent sa colere, sa fureur et son indignation; toutes ces expressions-là, ne signifient rien autre chose, sinon que Dieu

chatie et punit rigoureusement les vices et les pechés des hommes, et ils trouvent à propos de se servir de ces sortes d'expressions-là, affin de s'accommoder, comme ils disent, à la maniere ordinaire de parler des hommes et en même tems affin d'inspirer de la crainte et de la terreur aux hommes pecheurs, comme aussi affin d'humilier les superbes, affin d'exciter les negligens à la vertu, affin d'exciter aussi les esprits curieux et affin d'entretenir l'esprit de pieté dans les justes.

Mais si c'est seulement cela que nos christicoles entendent par leur susditte maniere de parler, et si c'est seulement là leur intention, il est donc vrai comme j'ai dis, que les vices et que les pechés des hommes n'offensent nullement Dieu, et qu'ils n'excitent nullement sa colere, et son indignation, et par consequent nos christicoles sont dans l'erreur, et ils ont tort d'exagerer vainement, comme ils font, la grieveté et l'énormité des pechés par rapport à cette pretendüe offense de Dieu puisqu'elle n'est, selon eux-mêmes, qu'une offense metaphorique et une offense imaginaire. D'ailleurs c'est abuser des termes que d'appeller, comme ils font, injure et offense de Dieu, ce qui n'est ni injure, ni offense de Dieu, et c'est abuser des termes que d'appeller comme ils font, ire et colere, fureur et indignation, ce qui n'est ni ire, ni colere, ni fureur, ni indignation dans Dieu; on n'appellerait point, par exemple, colere, ni fureur, le prononcé ni même l'execution de la sentence d'un juge qui ordonneroit de punir severement des criminels! Pourquoi donc appeller ire et colere, fureur et indignation, le juste chatiment qu'un Dieu infiniment sage feroit des mechancetés des hommes, puisqu'il les chatieroit sans colere et sans indignation ?

Mais si suivant cette explication de la maniere de parler de nos christicoles, les vices et les pechés des hommes ne sont que metaphoriquement et improprement appellés des injures et des offenses de Dieu que parce qu'il les puniroit, il s'ensuivra de là que, s'il ne les punissoit point, ils ne seroient donc pas même metaphoriquement ni improprement des injures et des offenses de Dieu, et ils ne seroient metaphoriquement et improprement des injures et des offenses de Dieu que lorsqu'il les puniroit; de sorte que s'il ne les punissoit point et qu'il ne les eut jamais puni, jamais aussi, ils n'auroient été et ne seroient jamais non plus, non pas même metaphoriquement, ni improprement des offenses de Dieu, et ainsi par exemple, s'il n'eut jamais puni le peché et la pretendüe desobeissance d'Adam, que nos christicoles disent /147/ être la seule cause du malheur et de la perte des hommes, jamais il

n'auroit été, ni même dû être appelé une offense de Dieu ! Je ne sçai si nos christicoles pourroient bien accorder ceci, avec ce qu'ils disent de la grieveté et de l'énormité du peché par rapport à cette pretendüe offense de Dieu.

Ils sont pareillement dans l'erreur par raport à la punition temporelle et éternelle qu'ils disent que Dieu fait des crimes et des pechés des hommes. 1° Ils y sont par raport aux peines temporelles que les hommes souffrent dans cette vie, car on ne peut pas certainement dire, ni même avec aucune apparence de verité que les peines et les maux de cette vie soient des chatimens que Dieu leur envoie en punition de leurs pechés. Et la raison évidente et convaincante de cela est que si ces peines et ces maux étoient veritablement des chatimens de Dieu, elles seroient ces peines, et ils seroient ces maux, tousjours proportionnés à la grieveté et à la multitude ou au nombre de leurs crimes et de leurs pechés, et jamais les innocens, ni les justes ne porteroient la même punition que les coupables, parce qu'un Dieu étant infiniment bon et infiniment juste, comme on le suppose, il n'est pas à croire qu'il voudroit jamais punir également les innocens comme les coupables; il n'est pas à croire qu'il voudroit punir rigoureusement des legeres fautes dans les uns et ne punir que legerement les crimes abominables dans les autres. Il n'est pas à croire qu'il voudroit laisser des crimes abominables impuni, ni qu'il voudroit faire souffrir aux justes et aux innocens la peine que les mechans et les coupables auroient merités. Or on voit manifestement tous les jours dans le monde, mille et mille crimes et mechancetés abominables qui demeurent impunies. On voit tous les jours manifestement dans le monde que les justes et les innocens portent la même peine que les coupables, et que les justes et les innocens gemissent dans les souffrances, et dans les afflictions, et que souvent même ils y perissent miserablement pendant que des mechans et des detestables impies vivent dans la joye et dans la prosperité, et qu'ils triomphent dans leurs iniquités.

Et suivant ce que nos christicoles eux-mêmes disent, par exemple, de la punition du premier peché d'Adam et d'Eve (*Gen.*, 3.17), de la punition des Betsamites, qui regarderent l'Arche (*Reg.*, 6.19) et de la punition du denombrement que le roy David fit faire de son peuple (*2 Reg.*, 24.15), et de plusieurs autres semblables exemples; suivant, dis-je, ce que nos christicoles en disent, Dieu puniroit rigoureusement et très rigoureusement des fautes legeres dans les uns, pendant qu'il ne puniroit point, ou qu'il ne puniroit que legerement de très grands crimes dans les autres. Car: 1° pour ce

qui est de ce prétendu péché qu'Adam auroit commi[s] dans le prétendu / paradis terrestre, en mangeant dans un jardin d'une espèce de fruit qui lui auroit été défendu, ce ne pouvoit être là qu'une très légère faute, en comparaison par exemple du péché que commit après, Cain, en tuant méchamment son frère Abel. Cependant suivant le dire de nos chrestiens, Dieu auroit très rigoureusement puni le péché d'Adam qui n'étoit qu'une légère faute, et il n'auroit point, ou au moins il n'auroit que très légèrement puni le péché de Cain, qui étoit un crime détestable. A l'égard des Betsamites, quel péché ou quel mal pourroient-ils avoir faits en regardans seulement un arche ou un coffre qui étoit sur un char que des vaches trainoient à l'aventure parmi des champs ? Cependant cette prétendue faute, qui n'avoit pas même l'apparence de mal ni de péché, auroit été très rigoureusement punie sur ces pauvres Betsamites, pendant qu'une infinité de très grands et très méchants crimes auroient demeurés impunis; ce n'étoit pas un crime dans Oza de toucher cette arche par une bonne intention, qui étoit pour l'empêcher de tomber dans le danger où il voioit de tomber; il semble même que ç'auroit dû être en lui une action louable, plutôt qu'une action blâmable, de l'empêcher ainsi de tomber. Cependant suivant le dire de nos chrestiens, cette action auroit été bien plus rigoureusement punie que les sacrilèges des impies. Et à l'égard du dénombrement que le roy David fit faire de son peuple, ce ne pouvoit être qu'une très légère faute, si faute étoit; ce n'étoit au plus qu'une vaine curiosité, ou qu'une vaine gloire qui ne nuisoit à personne; cette faute n'étoit pas comparable à celle que ce même roy commit en faisant tuer Uriel pour avoir sa femme ? Cependant suivant le dire de nos chrestiens, Dieu auroit bien plus rigoureusement puni la première faute que je viens de nommer, et qui n'étoit rien, qu'il n'auroit puni cette autre faute qui étoit un très grand crime.

Ces exemples et plusieurs autres semblables que l'on pourroit alleguer et tous ceux que l'on voit même encore tous les jours dans le monde, des malheurs et des accidens fâcheux qui arrivent aux gens de bien, et qui n'arrivent pas à une infinité de méchants qui meritoient d'être sévèrement punis et qui ne le sont point, font manifestement voir que Dieu puniroit souvent très sévèrement des fautes légères dans les uns, pendant qu'il ne puniroit point ou qu'il ne puniroit que très légèrement des grands crimes dans les autres, et qu'il puniroit même souvent également les bons, comme les méchants, les innocens comme les coupables et les justes comme les injustes. Ce qui étant manifestement contraire à la souveraine bonté, à la souveraine sagesse et à la

souveraine justice d'un Dieu qui seroit infiniment parfait; il n'y a nulle apparence que les peines et les maux temporels de cette vie soient veritablement des punitions de Dieu. Ce ne sont certainement /148/ que des suites et des effets naturels de la constitution naturelle des choses, qui sont corruptibles et mortelles.

D'ailleurs, seroit-il croiable qu'un Dieu qui seroit infiniment bon et infiniment sage, et qui auroit créé les hommes pour les combler de biens et de faveurs, et pour les rendre perpetuellement heureux et contents dans un paradis terrestre, auroit voulu incontinent apres les avoir créé ainsi pour une si bonne fin, les exclure entierement de sa grace et de son amitié, et les reduire tous dans cette malheureuse necessité de souffrir toutes les peines, et toutes les miseres de cette vie; et cela pour la seule faute d'un seul homme, et même pour une faute aussi legere que seroit celle d'avoir indiscretement mangé dans un jardin d'un fruit qui lui auroit été deffendu ? Cela, dis-je, n'est pas croiable ! Quoy ! un Dieu infiniment bon, et infiniment sage, auroit voulu faire dependre tout le bonheur et tout le malheur temporel et éternel de tous les hommes, d'une vaine et legere obeissance ou desobeissance d'un seul homme foible et fragile dont il auroit connu la foiblesse et la fragilité et qu'il auroit même prevû devoir tomber dans cette desobeissance ? Cela n'est pas croiable ! Quoi ! pour une telle faute et pour une telle desobeissance, qui n'étoit qu'une bagatelle, qui n'étoit de nulle consequence en elle-même, qui ne faisoit aucun tort, ni aucun deplaisir, ni aucun prejudice à Dieu, ni à personne, qui auroit même été commise sans aucun mauvais dessein et qui, presentement, ne meriteroit seulement pas un coup d'étrivieres ? Un Dieu infiniment bon et infiniment sage auroit voulu, pour une telle pretendüe faute, perdre tout le genre humain, priver tous les hommes de sa grace, les condamner tous à la mort, et leur faire souffrir en punition d'une telle faute, toutes les peines et toutes les miseres de cette vie ? Et comme si cela ne suffisoit pas, les condamner encore à une reprobation et à une malediction éternelle pour un tel sujet ? Cela n'est nullement croiable, et c'est même faire injure à la souveraine bonté et à la souveraine sagesse d'un Dieu, d'avoir seulement ces pensées-là.

Si un prince, par exemple, se mettoit en fantaisie de vouloir perdre tous les peuples d'une province, ou même tous les peuples de son royaume pour une legere desobeissance d'un de ses sujets, ou d'un de ses favoris; ou si un pere de famille qui seroit riche et puissant et qui auroit un grand nombre d'enfants, se mettoit en teste de

les chasser tous de sa maison et les priver tous de la succession de ses biens, et même les rendre tous misérables et malheureux tout le tems de leur vie pour la desobeissance, et même pour une legere desobeissance d'un seul de ses enfans. Ne diroit-on pas de ce prince, ou de ce roy et de ce pere de famille que ce seroient des fous et des insensés ? On le diroit sans doute et on auroit raison de le dire, car il faudroit en effet avoir perdu tout à fait la raison et être tombé dans un excès de brutalité et de fureur, pour en venir jusques là ! Comment est-ce donc qu'un Dieu qui seroit infiniment bon et infiniment sage auroit pû tomber dans une si furieuse et si cruelle demence que de vouloir perdre et rendre à tout jamais malheureux tous les hommes qui seroient ses enfans et ses peuples ? Comment, dis-je, auroit il pû tomber dans une telle demence que de vouloir les perdre tous et les rendre tous éternellement malheureux, pour la faute d'un seul homme qui n'auroit fait que manger indiscretement d'une pomme par exemple, ou d'une prune, qui lui auroit été deffendüe de manger ? Cela, dis-je, n'est nullement croiable, et il est ridicule d'en avoir seulement la pensée; partant, c'est manifestement une erreur dans nos christicoles de dire comme ils font que Dieu punisse les crimes et les pechés des hommes par les peines temporelles de cette vie, qui ne sont certainement, comme j'ai dis, que des suites et des effets naturels de la constitution naturelle des choses humaines qui sont changeantes et qui sont corruptibles et mortelles.

Mais cette erreur paroît encore beaucoup plus en ce qu'ils disent que Dieu ne les punit pas seulement par des peines temporelles de cette vie, mais qu'il les punit encore bien plus rigoureusement en une autre vie, par les supplices éternels d'un enfer, et même par les supplices les plus cruels et les plus effroiables que l'on puisse imaginer, d'un enfer qui seroit, tousjours suivant ce qu'ils disent, plein de feu et de flammes et plein de toutes sortes d'horreurs et de maledictions; car c'est vouloir pousser la vengeance de Dieu à un tel excès de cruauté, de barbarie et d'inhumanité qu'il n'y auroit point eu d'hommes, parmi les plus cruels tyrans qui ont jamais été, qui auroient voulûs ou qui même auroient eu le cœur de vouloir la pousser si loin; mais c'est aussi vouloir pousser à cet égard l'extravagance jusques au dernier point où elle peut aller. Quoi ! tous les maux, toutes les miseres et toutes les afflictions de cette vie ne suffiroient pas à un Dieu infiniment bon et misericordieux pour venger sur les hommes le pretendu crime d'une legere desobeissance ? Elles ne suffiroient pas pour venger le pretendu crime d'avoir indiscretement mangé quelques fruits, quelques

pommes, quelques prunes ou quelques cerises dans un jardin ? Elles ne suffiroient pas non plus pour venger le crime d'avoir seulement transgressé quelque loy du jeûne et de l'abstinence commandée par l'Eglise ? Elles ne suffiroient pas pour venger le crime d'avoir fait par resjouissance quelques excès dans le boire ou dans le manger dans un festin d'amis ? Elles ne suffiroient pas pour venger dans des jeunes gens, dans des jeunes hommes, dans des jeunes filles, ou dans des jeunes femmes, le prétendu crime d'un doux baiser, ou d'un doux embrassement ? Ni même pour venger le prétendu crime d'y avoir seulement pensé, ou de s'être seulement regardé les uns les autres avec quelque complaisance ? Mais il lui faudroit encore des chatimens éternels pour les punir à tout jamais et il lui faudroit même les chatimens les plus cruels, les plus terribles et les plus effroiables que l'on puisse imaginer, /149/ des feux et des flammes éternelles et tout ce que l'on peut imaginer de plus terrible, il lui faudroit, dis-je, ces sortes de chatimens, pour satisfaire sa vengeance et pour avoir le plaisir de les tourmenter à tout jamais ? Cela passeroit tous excès de cruauté et d'inhumanité; et vouloir soutenir telle chose, c'est vouloir comme j'ai dis, pousser l'extravagance jusques au dernier point. Ne dittes-vous pas, messieurs les christicoles, que Dieu est plein de bonté et de miséricorde, qu'il est même un pere de miséricorde et un Dieu de toutes consolations, *Pater misericordiarum et Deus totius consolationis* (2 Cor., 1.3) ? Ne dittes-vous pas qu'il aime à pardonner, qu'il est largiteur du pardon et amateur du salut des hommes ? *Deus veniae largitor, et humanae salutis amator* ? Et ne dittes-vous pas même que la douceur de ses miséricordes surpasse la malice de nos pechés, *multae misericordiae et praestabilis super malitia* (Joel, 2:13)... Vous dittes tout cela ! Comment donc pouvez-vous dire qu'il puniroit si severement, si cruellement et si impitoiablement des fautes si legeres et si vaines. Cela se contredit et se detruit entierement de soy-même. *Si flagellat, occidat semel*, diroit le bon Job, *et non de poenis nocentum aut innocentum rideat* (Job., 9.23).

Representez-vous un peu l'effroiable malheur où seroient plusieurs de ces malheureux reprouvés, qui n'auroient peut-être pour tout crime que celui d'être morts sans bateme, d'autres qui n'auroient peut-être pour tout crime que celui d'avoir eu la foiblesse de gouter seulement quelques doux plaisirs naturels, d'autres qui n'auroient peut-être pour tout crime que celui d'avoir eu un peu trop de complaisance pour quelques amis; d'autres qui n'auroient d'autres crimes que celui d'avoir eu la volonté

ou le desir de se venger de quelques mechans ennemis qu'ils avoient; d'autres encore qui n'auroient pour tout crime que celui d'avoir manqué à quelques messes, de n'avoir pas observés quelques jeûnes, ou de n'avoir pas fermement crûs tout ce que des hommes ignorans ou menteurs disent d'un paradis et d'un enfer, dont ils n'ont jamais rien vûs, ni rien connus... etc. Les voila donc ces pauvres malheureux, les voila donc irremissiblement condamnés à souffrir pour tout jamais les cruels et effroiables supplices de l'enfer, et à brusler éternellement dans des flammes sans esperance d'avoir jamais aucun pardon, aucune delivrance, ni aucun soulagement dans leurs tourmens ? Que de douleurs, que de cris, que de gemissemens, que de hurlemens effroiables, ces pauvres malheureux ne seront ils pas contraints de faire éternellement ! Et un Dieu qui seroit comme on le dit, infiniment doux et benin, infiniment bon et misericordieux, ne se laisseroit-il jamais flechir ou ne se laisseroit-il jamais de voir de si effroiables tourmens ni d'entendre les plaintes, les cris et les gemissemens pitoiables de ces pauvres malheureux ? Ne se laisseroit-il jamais toucher de compassion pour les moins coupables, non plus que pour ceux qui auroient été les plus mechans ? Si un / Dieu étoit capable de cela et qu'il fit effectivement telle chose (ce qui est neantmoins tout à fait impossible), j'oserois dire qu'un tel Dieu meriteroit d'être haï, detesté et maudit à tout jamais, puisqu'il seroit plus cruel que tous les plus cruels tyrans qui ont jamais été et qui pourroient jamais être: voyez si cela se peut dire d'un Dieu; c'est-à-dire d'un être qui seroit infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage ? Non certainement. Or autant qu'il est moralement ridicule et absurde de dire qu'un être infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage, meriteroit d'être haï, detesté et maudit à tout jamais, autant il est ridicule et absurde de dire qu'un Dieu qui seroit infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage voudroit punir éternellement et impitoiablement dans les enfers non seulement des pechés de malice et de mechanceté, mais aussi des pechés de foiblesse et d'infirmités, comme sont ceux dont je viens de parler et tous autres semblables; cela même est contraire à ce qui est expressement marqué dans un de nos pretendus saints prophetes. Or ce prophete, parlant des plus grands crimes qui s'étoient commis dans la ville de Jerusalem et de la punition rigoureuse qu'il disoit que Dieu en avoit faite, voici ce qu'il en dit et comme il faisoit lui même parler son Dieu, dans cette occasion, aux peuples même[s] de cette ville.

Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit votre Dieu, consolez-vous, dittes à

Jerusalem que le tems de sa malice est accomplit, que son iniquité lui est pardonnée, et qu'elle a reçu de la main de Dieu le double des chatimens qu'elle meritoit pour tous ses pechés, Consolamini, consolamini, popule meus, dicit Dominus vester, loquimini ad cor Jerusalem, et advocate eam, quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius, suscepit de manu Domini duplicia pro omnibus peccatis suis (Isai., 40.1). Si les chatimens temporels, dont ce prophete dit que Dieu punit pour lors les plus grands et les plus énormes pechés que les peuples de cette ville auroient pû avoir commi[s], furent, suivant son dire et suivant même le dire de son Dieu, censés être doubles de ce qu'ils auroient merités par leurs pechés, ou si pour mieux dire et plus clairement parler, ils furent doublement punis de leurs pechés, par les chatimens temporels que Dieu en auroit fait pour lors, et que pour cette raison leurs pechés leur furent entierement pardonnés; ce n'étoit certainement pas pour vouloir encore impitoyablement les punir éternellement, par les supplices effroyables d'un enfer tel que nos christicoles nous le depeignent. Leurs pretendus saints et divins Livres temoignent que Dieu se repentit d'avoir si severement punit les hommes de leurs mechancetés lorsqu'il les fit tous perir par les eaux: du deluge, qui auroit inondé toute la terre au tems de Noé; ils disent que Dieu /150/ promit pour lors qu'il ne maudiroit plus la terre à cause des pechés des hommes, et qu'il ne leur enverroit plus de deluge parce qu'ils étoient naturellement enclins au mal. Il leur dit même qu'il mettroit son arc dans les nûes pour marque assurée de son alliance avec les hommes et avec toute creature vivante, qu'il ne leur enverroit plus [de] deluge. Et il auroit créé ou formé un effroyable enfer pour les tourmenter, et les faire cruellement et éternellement brusler dans des flammes ? Cela se peut-il dire ? Cela se peut il seulement penser d'un Etre qui seroit infiniment bon et infiniment sage ? Certainement non, cela ne se peut et cela ne se doit nullement dire ni penser.

Notre pretendu Christ disoit d'un de ses disciples qui devoit le trahir, qu'il lui auroit été plus avantageux et qu'il auroit mieux valut pour lui qu'il n'eut jamais été né; mais si ce que je viens d'exposer de la doctrine de nos christicoles étoit veritable, on pourroit bien certainement dire qu'il auroit beaucoup mieux valu que Dieu n'eut jamais créé d'hommes que de les avoir créés et de les avoir laissé[s], comme il auroit fait, dans une condition si foible et si fragile. Nos christicoles ne sçauroient nier cette consequence; car puisqu'ils disent eux mêmes, et que c'est une maxime de leur morale qu'il vaudroit mieux laisser perir toutes les creatures que de commettre un

seul peché veniel, que de dire par exemple un seul mensonge officieux, ou une seule parole oiseuse et frivole, qui sont seulement des pechés veniels suivant leur doctrine, il est évident qu'il vaudroit donc aussi beaucoup mieux qu'il n'y eut jamais [eu] d'hommes, et qu'il n'y eut jamais eu de monde que d'y en avoir eu et d'y avoir eu tant de si mechans vices et tant de si detestables crimes; il vaudroit beaucoup mieux qu'il n'y eut jamais eu d'hommes que d'y en avoir pendant toute une éternité tant de si miserables et si malheureux reprovés. En un mot il vaudroit beaucoup mieux que Dieu s'eut tousjours reposé et qu'il n'eut jamais rien créé que d'avoir permi[s] ou laissé faire le moindre mal, c'est-à-dire le moindre peché, ou la moindre desobeissance à ses commandemens. Jugez si un Etre infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage auroit jamais voulû, ou voudroit jamais faire, ou auroit jamais voulu permettre, ce qu'il auroit mieux valû qu'il n'eut jamais fait et qu'il n'eut jamais permi[s] de faire ? Il est ridicule et absurde de dire qu'il auroit jamais voulu faire ce qu'il auroit mieux valut qu'il ne fit point, il est ridicule et absurde de dire qu'il auroit jamais voulu permettre ce qu'il auroit mieux valut qu'il ne permi[t] jamais, puisqu'en cela même il agiroit contre la nature de son infinie bonté et de son infinie sagesse. Tous ces raisonnemens-là font évidemment voir que nos christicoles sont encore dans l'erreur en ce qu'ils disent que Dieu punit les crimes et les pechés des hommes par des chatimens éternels.

/ Mais voions encore une autre erreur de leur doctrine, toute contraire et opposée à celle que je viens de refuter; car après nous avoir représenté leur Dieu, comme un monstre terrible de colere, de fureur et d'indignation contre les hommes pecheurs, pour les punir impitoyablement de leurs vices et de leurs pechés par les chatimens effroiables d'un enfer, et pour punir severement pendant plusieurs années les moindres pechés veniels par les flammes bruslantes d'un purgatoire, ils nous le representent comme un admirable prodige de bonté, de douceur, de clemence et de misericorde, pour pardonner facilement tous les plus grands et les plus detestables crimes; temoins ce qui est marqué dans presque tous les pretendus saints et sacrés Livres, où la misericorde de Dieu est exaltée par-dessus toutes ses œuvres, et particulierement dans les Livres des Prophetes, où il est dit que Dieu est doux, benin, misericordieux, patiens, que ses misericordes sont grandes, et que sa bonté surpasse la malice des pecheurs (*Joel.*, 2.13). Et aillieurs où il est dit que quand les crimes des hommes pecheurs seroient rouges comme l'écarlatte, qu'il les rendra aussi blancs que

la neige, et que quand leurs pechés seroient rouges comme vermillion, qu'il les blanchira comme la laine, voulant dire par cette maniere de parler que quand leurs pechés seroient très griefs et très énormes, qu'il ne laisseroit pas que de leur faire grace et miséricorde, et qu'il les laverait et les purifieroit de toutes les souillures de leurs vices et de leurs pechés (*Isai.*, 1.18).

Ce pourquoi aussi la religion chretienne enseigne et oblige de croire sous peine de damnation et de malediction éternelle, que Dieu aiant bien voulu, par un excès de sa bonté et de sa miséricorde, avoir pitié et compassion de la perte de tous les hommes causée par le peché d'Adam, et que voulant les racheter de tous leurs pechés, il auroit eu tant de bonté pour eux* (* *Deus creator omnium, homo in fine temporum* (Hymn. de Asc.). *Quae te vicit clementia ut ferres nostra crimina. Crudelem mortem patiens ut nos a morte tolleres* (*ibid.*), que de vouloir bien se faire homme lui-même et mourir honteusement sur une croix, pour satisfaire par sa mort à sa divine justice, qui avoit été offensée par les pechés des hommes, et par ce moi en les racheter de la damnation éternelle et leur procurer en même tems une vie éternellement bienheureuse dans le ciel. Si cela est comme la religion chretienne le dit et l'assure, voila certainement un temoignage assuré de la plus grande bonté et de la plus grande miséricorde que Dieu auroit pû faire à des pecheurs qui l'auroient si grievement offensés par leurs pechés; mais il est facile de faire voir la fausseté et les absurdités de cette doctrine.

Car: 1° comment accorder dans un même Dieu un si grand excès de bonté et un si grand excès d'amour pour les hommes, avec si peu de soin qu'il auroit eu de les conserver et de les maintenir dans leur innocence lorsqu'ils y étoient, et avec une si grande foiblesse /151/ et une si grande fragilité que celle dans laquelle il les auroit volontairement laissé[s], pour tomber, si facilement et si tost après qu'ils ont faits, dans le peché ? Car il n'auroit certainement tenu qu'à lui, c'est-à-dire à Dieu, de leur donner d'abord assés de force, assés de courage, assés de lumieres, assés de sagesse et assés de vertus pour resister aux tentations du peché, et pour demeurer tousjours fermes dans leur innocence sans jamais tomber dans le peché. Et pour cela il n'auroit tenu qu'à Dieu de le vouloir ainsi; et en ce cas-là jamais les hommes n'auroient tombés dans le peché, et par consequent, suivant la doctrine de nos christicoles, il n'y auroit eu jamais aucun mal, ni par consequent jamais aucune creature malheureuse,

ce qui auroit été le plus grand bonheur du monde. Mais Dieu, suivant la même doctrine de nos chisticoles, ne l'aïans pas voulu ainsi, comment peuvent-ils accorder cela, avec une si grande bonté et avec un si grand amour que celui qu'ils disent qu'il a pour les hommes ? Cela ne se peut nullement accorder.

Comment encore accorder dans un même Dieu une si grande bonté et un si grand excès d'amour pour les hommes avec une si grande rigueur et une si grande severité avec laquelle il puniroit les moindres fautes ? Comment accorder dans un même Dieu une si grande bonté et une si grande misericorde envers les pecheurs, avec une si grande colere, avec une si grande fureur et avec une si grande indignation qu'il auroit contre ces pecheurs, et même avec une si cruelle vengeance que celle qu'il exerceroit contre eux ? Des extremités si contraïres et si opposées ne peuvent se trouver ensemble dans un même sujet, puisqu'elles se detruisent necessairement l'une l'autre. Il est donc ridicule et absurde de vouloir les attribuer à un même Dieu. 2° Est-il croïable qu'un Dieu infiniment bon, et qui auroit tant de douceur et de bonté pour les hommes, auroit voulu reprouver, perdre et condamner tout le genre humain, non seulement à toutes les peines et à toutes les miseres de cette vie, mais aussi à brusler éternellement dans les flammes effroiabes d'un enfer, pour une si legere faute que celle qu'Adam auroit commise en mangeans dans un jardin quelques fruits qui lui auroient été deffendus ? Et pour une faute qui ne meritoit pas, comme j'ai dis, un seul coup d'étrivieres ? Il est indigne d'avoir seulement une telle pensée d'un Dieu qui seroit souverainement bon et souverainement sage. 3° Si une telle faute devoit tellement irriter et offenser la divine majesté que de vouloir pour un si petit sujet reprouver, perdre et rendre tous les hommes malheureux, est-il croïable qu'un Dieu infiniment bon, tout puissant et infiniment sage n'auroit pas voulu empecher ou detourner cette faute plutot que de vouloir la laisser commettre, pour avoir des suites et des consequences si facheuses et si funestes pour tout un monde entier ? Il auroit / pû facilement par sa sagesse, par sa providence et par sa toute puissance empecher cette pretendüe faute s'il avoit voulû, et même sans qu'il lui en couta aucune peine ni aucun travail; et ne l'aïant point empeché, c'est donc qu'il n'auroit point voulu l'empecher, ou qu'il n'y auroit point pensé: ni l'un ni l'autre ne se peut dire d'un Dieu qui seroit tout puissant, infiniment bon et infiniment sage, car il seroit entierement contre la nature d'une souveraine bonté et d'une souveraine sagesse de ne pas vouloir empecher ou detourner la source et la cause de tant de si grands et si detestables

maux. 4° Est-il croiable qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage auroit voulu s'offenser si grièvement pour une si légère faute, et même pour une faute qu'il auroit bien voulu permettre et qu'il n'auroit pas voulu empêcher ? Est-il croiable qu'après l'avoir voulu permettre et qu'après ne l'avoir pas voulu empêcher, il auroit voulu l'expié et la punir sur lui-même, ou sur la propre personne de son prétendu divin Fils éternel et consubstantiel avec lui, comme disent nos chisticoles ? Est-il croiable que ce prétendu divin Fils éternel et consubstantiel à Dieu son père auroit voulu se faire homme lui-même et souffrir une mort si cruelle et si honteuse que celle de la croix* (* *Deus qui pro nobis filium suum crucis patibulum subire voluisti, ut inimici a nobis expelleres potestatem (Orais[on] du tems de Pasq[ues])*) pour réparer une injure, ou une offense, qui n'étoit qu'imaginaire et métaphorique ? Je dis imaginaire et métaphorique parce que tous les crimes et les péchés des hommes ne sont par rapport à Dieu, comme j'ai dit ci-devant, que des injures et des offenses imaginaires et métaphoriques. Est-il croiable qu'un Dieu père éternel auroit voulu livrer son propre fils entre les mains des hommes qui l'auroient si grièvement offensés, pour le faire honteusement et cruellement mourir, comme un malfaiteur, avec des voleurs, afin de réparer et d'effacer par sa mort l'injure et l'offense qui lui auroit été faite par un homme qui auroit seulement mangé une pomme ou une prune contre son commandement ? Est-il croiable qu'un Dieu auroit regardé cette mort cruelle et honteuse de son cher et divin Fils, comme une digne satisfaction et comme une digne réparation de l'injure qui lui auroit été faite par un tel prétendu péché ? Et cela après avoir dit ou fait dire lui-même dans sa loi que maudit de Dieu est celui qui est pendu en croix ? *maledictus a Deo est qui pendet in ligno (Deut., 21.23)*. Rien de plus vain, rien de plus sot, rien de plus extravagant et de plus ridicule que tout cela.

Falloit-il qu'un Dieu tout puissant se fit fouetter et se fit prendre lui-même, pour faire grâce et miséricorde à des hommes pécheurs ? Et falloit-il, pour les retirer de la puissance d'un ennemi imaginaire, qu'il lui en coûtât la vie ? Quelle folie d'avoir cette pensée ! C'est néanmoins sur ce prétendu beau et adorable mystère d'un Dieu homme, d'un Dieu fouetté, d'un Dieu pendu et d'un Dieu mort ignominieusement en croix que toute la religion chrétienne est fondée.

C'est comme si on disoit qu'un Dieu infiniment sage et infiniment bon se seroit grièvement offensé contre les hommes, et qu'il se seroit très rigoureusement irrité

contre eux pour un rien et pour une bagatelle, et qu'il se seroit misericordieusement apaisé et reconcilié avec eux par le plus grand de tous les crimes, par un horrible deicide qu'ils auroient commis, en crucifians et en faisans cruellement et honteusement mourir son cher et divin Fils ? Etonnez-vous, Ciel et la Terre, d'une si étrange doctrine, *obstupescite caeli super hoc (Jer., 2.12)*. Quoi ! Cette seule offense que les hommes /152/ auroient commise en cela, c'est-à-dire en crucifians un Dieu, auroit dû les perdre irremissiblement à tout jamais, et elle les auroit heureusement sauvé et racheté tous ! Quelle folie ! Quelle folie encore un coup, quelle folie de dire ou de penser seulement telle chose ! Il faut être prodigieusement frappé d'aveuglement et d'entêtement pour ne pas vouloir reconnoître et condamner des erreurs si grossieres, si visibles, si ridicules et si absurdes que sont celles-là; on peut certainement dire qu'il n'y en a jamais eu de pareilles dans tout le paganisme* (* *Tanta jam stultitia oppressit miserum mundam, ut nunc sic absurdae res credantur a Christianis quales nunquam antea ad credendum poterat quisquam suadere paganis.* S^t Ago[b]ard, Eveque de Lion ([Naudé,] *Apol. des gr[ands] hom[m]es soupçonnés de magie*], p. 87, t. I) et c'est neantmoins ce que la sainte religion chretienne enseigne, c'est ce qu'elle oblige absolument de croire et par ainsi elle contient manifestement des erreurs dans sa doctrine. Je ne m'arreterai pas ici à refuter en particulier les erreurs qu'elle enseigne, touchant ses pretendus s^{ts} sacremens, ni touchant ses indulgences, ni touchant ses reliques des saints et ses pelerinages, ny même touchant ses vaines benedictions et ses vaines et superstitieuses et ridicules celebrations de messes, et autres choses semblables; car tout cela se trouvera suffisamment refuté par tout ce que je viens de dire et par tout ce que je dirai dans la suite. Je passe donc aux erreurs de morale qu'elle contient.

— 40 —

TROIS PRINCIPALES ERREURS DE LA MORALE CHRÉTIENNE

J'en remarque particulièrement trois. La 1^{re} est qu'elle fait consister la perfection de la vertu, et le plus grand bien ou avantage de l'homme, dans l'amour et dans la recherche des douleurs et des souffrances, suivant ces belles maximes du Christ son chef, qui disoit à ses disciples que bienheureux sont les pauvres, que bienheureux

sont ceux qui pleurent, que bienheureux sont ceux qui ont faim et qui ont soif, que bienheureux sont ceux qui souffrent persecution pour la justice... (*Mat.*, 3.8). Et suivant ces autres maximes du même Christ qui disoit qu'il faut porter sa croix, qu'il faut renoncer à soi-même et à tout ce que l'on possède, et que si on veut être parfait, il faut vendre tout ce que l'on a et le donner aux pauvres (*Mat.*, 19.21; *Luc.*, 18.22). Et au contraire qui prononce malheur et malediction contre les riches et contre ceux qui ont leurs plaisirs et leurs contentemens dans ce monde-ci (*Luc.*, 6.29). La 2^e erreur de sa morale consiste en ce qu'elle condamne comme des vices et comme des crimes dignes de punition éternelle, non seulement les œuvres, mais aussi les pensées, les desirs et les affections de la chair, qui sont les plus naturelles et qui sont les plus convenables et les plus necessaires à la conservation et à la multiplication du genre humain, car elle les condamne absolument et les regarde comme des vices et comme des crimes dignes de chatimens éternels, dans tous ceux et celles qui ne sont point legitimentement conjoints ensemble par les liens du mariage selon ses loix et ses ordonnances. Ce qu'elle entend non seulement de l'union charnelle et effective du male et de la femelle, mais aussi de toutes actions et attouchemens lascifs et même de tous desirs, / de toutes affections, de toutes pensées et de tous regards qui tendroient volontairement à cette fin, toutes lesquelles pensées, desirs ou affections elle regarde, dis-je, comme des crimes dignes de punition éternelle, suivant cette maxime de son Dieu Christ qui a dit que quiconque regarde une femme avec le dessein ou le desir de jouïr d'elle a desjà commis l'adultere dans son cœur, et est desjà coupable de ce crime, *jam moechatus est eam in corde suo* (*Mat.*, 5.28). De sorte que, suivant cette maxime, la religion chretienne qui se croit la plus pure et la plus sainte, regarde comme des pechés mortels dignes des chatimens éternels de l'enfer, non seulement comme je viens de dire, toutes les actions et tous les attouchemens lascifs, mais aussi tous les desirs, toutes les pensées, tous les regards et tous les discours qui tendroient volontairement à cette fin, dans ceux, comme j'ai dis, et dans celles qui ne seroient pas legitimentement conjoints ensemble selon ses loix et ses ordonnances. La 3^e erreur de sa morale consiste en ce qu'elle approuve et qu'elle recommande la pratique et l'observance de certaines maximes et quasi de certains preceptes, qui tendent manifestement au renversement de la justice et de l'équité naturelle, et qui tendent manifestement aussi à favoriser les mechans et à faire opprimer les bons et les foibles, car elle approuve et recommande la pratique et l'observance de ces preceptes et de ces maximes-ci du Christ, qui disoit et qui

commandoit à ses disciples d'aimer leurs ennemis et de faire du bien à ceux qui leur feroient du mal, qui leur recommandoit de ne point resister aux mechans, mais de souffrir paisiblement leurs injures et leurs mauvais traitemens, non seulement sans se venger, mais aussi sans s'en facher, sans en murmurer et sans s'en plaindre (*Mat.*, 5.38). Ce pourquoi il leur disoit encore que si quelqu'un les frappoit sur la joue, qu'ils devoient presenter encore l'autre, et que si quelqu'un leur ostoit leur manteau, qu'ils devoient encore laisser prendre leur robe... etc (*Luc.*, 6.29). Et ainsi, conformément à ces belles maximes, un de nos fameux deichristicoles auroit eu raison de dire que *la devise de l'homme charnel étoit de vaincre pour ne pas souffrir, mais que la devise de l'homme chretien étoit de souffrir pour vaincre, d'être foulé aux pieds pour ne pas tomber, et de mourir pour vivre* (Quesnel, *Sur st Jean*, ch. 20.16) ; quoique l'on n'en voie gueres parmi eux qui suivent ces belles maximes; apparament qu'il n'y ajoutent gueres de foy eux-mêmes, et qu'ils sçavent bien qu'ils ne s'en trouveroient pas bien; comme [c'est le cas] en effet.

C'est une erreur de dire que la perfection de la vertu consisteroit dans l'amour et dans la recherche des douleurs et des souffrances; car c'est comme si on disoit que la plus grande perfection de la vertu consisteroit à aimer d'être miserable et malheureux, c'est comme si on disoit que la plus grande perfection de la vertu consisteroit à aimer et à rechercher ce qui seroit le plus contraire à la nature et ce qui tend /153/ roit même à sa destruction; car on ne peut nier que les douleurs et les souffrances, que la faim et la soif, que les injures et les persecutions ne soient contraires à la nature, et que toutes ces choses-là ne tendent même à sa destruction.

Or c'est manifestement une erreur et c'est même une folie de dire que la perfection de la vertu consisteroit à aimer et à rechercher ce qui seroit contraire à la nature, et ce qui tendroit même à sa destruction. Et c'est manifestement aussi une erreur et une folie de dire que le plus grand bien et le plus grand bonheur de l'homme consisteroit à pleurer et à gémir, à être pauvre et malheureux, à avoir faim et à avoir soif... etc. Et par consequent c'est une erreur de dire que la perfection de la vertu et que le plus grand bien de l'homme consisteroit dans l'amour et dans la recherche des souffrances. Il est vrai que ce n'est pas precisement et formellement dans les douleurs et dans les souffrances que nos christicoles pretendent faire consister la perfection de la vertu et le plus grand bien de l'homme, puisque c'est tousjours un mal que de souffrir des

douleurs, et que ceux qui souffrent le plus de mal ne sont pas toujours pour cela les plus sages et les plus vertueux. Mais ils prétendent seulement dire que la perfection de la vertu consiste à souffrir constamment pour une bonne fin, et que le plus grand bien de l'homme consiste dans la possession et dans la jouissance des grands biens et des grandes récompenses dont ils prétendent que jouiront dans le ciel, tous ceux et celles qui auront été dans les douleurs et dans les souffrances, et qui les auront patiemment et vertueusement souffertes. Ce pourquoi Jesus Ch[rist] disoit que bienheureux sont ceux qui pleurent, parce, disoit-il, qu'ils seront consolés, et que bienheureux sont ceux qui souffrent persecution pour la justice, parce, disoit-il, que le royaume du ciel est pour eux... etc. Mais cela n'empêche pas que cette maxime de morale de nos chresticoles, qui recommande l'amour et la recherche des douleurs et des souffrances, ne soit absolument fautive, puisque c'est toujours une erreur et même une folie d'aimer et de rechercher des douleurs et des souffrances, sous prétexte d'acquiescer par ce moyen-là des biens et des récompenses qui ne sont qu'imaginaires. Car ce prétendu royaume du ciel, dont il semble que nos superstitieux deicoles font tant de cas n'est, comme j'ai dit ci-devant, qu'un royaume imaginaire. Et c'est abuser de la simplicité, de l'ignorance et de la crédulité des peuples que de vouloir leur faire aimer et rechercher des douleurs et des souffrances réelles sous prétexte d'acquiescer par ce moyen de belles récompenses qui ne sont qu'imaginaires. D'ailleurs cette / maxime d'aimer et de rechercher les croix, c'est-à-dire les douleurs et les souffrances, de renoncer à soy-même et à tout ce que l'on pourroit posséder, n'est fondée que sur la parole d'un miserable fanatique comme je l'ai ci devant démontré; et ainsi c'est erreur et folie à des hommes, de vouloir y ajouter foy et de vouloir suivre une telle maxime qui est si contraire au bien de la nature et à la droite raison.

Pareillement c'est une erreur de la morale chrestienne de condamner comme elle fait, tous les plaisirs naturels du corp[s] et non seulement, comme j'ai dit, les actions et les œuvres naturelles de la chair, mais aussi tous les desirs et toutes les pensées volontaires d'en jouir, si ce n'est, comme ils disent, dans un legitime mariage fait suivant ses loyx et ses ordonnances. C'est, dis-je, une erreur dans cette morale de regarder toutes ces choses comme des actions et comme des pensées criminelles et dignes de punition éternelle. Car comme il n'y a rien de plus naturel et de plus legitime que cette inclination qui porte naturellement tous les hommes à ce penchant,

c'est en quelque façon condamner la nature même et son auteur (si elle en avoit un autre qu'elle même), que de condamner comme vicieuse et comme criminelle dans les hommes et dans les femmes une inclination qui leur est si naturelle, et qui leur vient même du fond le plus intime de leur nature. Quoi, Dieu, un Dieu infiniment bon voudroit par exemple faire brusler éternellement dans les flammes effroiables de l'enfer des jeunes gens pour avoir seulement pris ensemble quelques moments de plaisir, pour avoir suivi ce doux penchant de la nature et pour s'être laissés aller à un penchant que Dieu lui-même auroit si fortement imprimé dans leur nature ? Ou même pour avoir seulement consentis, ou pris complaisance dans des pensées, dans des desirs ou dans des mouvemens charnels que Dieu lui même auroit formé et excité en eux ? Cela est entierement ridicule et absurde, et il est indigne d'avoir seulement de telles pensées d'un Dieu et d'un Etre qui seroit infiniment bon et infiniment parfait; la pensée seule d'une telle cruauté fait horreur, *meminisse horret animus*. Et ainsi c'est manifestement une erreur dans la morale chretienne de condamner, comme elle fait, dans les hommes des pensées, des desirs et des inclinations qui leur sont si naturels, qui sont si legitimes et si necessaires à la conservation et à la multiplication du genre humain. Et c'est une erreur de les regarder comme des inclinations vicieuses et comme des vices dignes de punition et de reprobation éternelle. /154/

Je ne dis cependant point ceci pour approuver, ni pour favoriser en aucune maniere le libertinage de ceux ou de celles qui s'abandonneroient indiscretement ou excessivement à cette inclination animale; et j'en condamne les excès et les dereglemens, aussi bien que toutes autres sortes d'excès et de dereglemens; et ne pretend pas excuser ceux ou celles qui s'exposent indiscretement à perdre leur honneur, ou à encourir par là quelques autres facheuses disgraces pour avoir un tel plaisir, ni même excuser ceux et celles qui par une conduite suspecte donneroient lieu, ou sujet de mal parler, ou de mal penser d'eux, d'autant qu'à cet égard, aussi bien qu'en beaucoup d'autres choses, il faut se conformer aux loix, aux coutumes et aux usages des païs où on se trouve; parmi nous le mariage entre les proches parens et parentes est absolument deffendu, ce seroit un double crime de s'unir charnellement avec une proche parente, au moins si on le faisoit sans permission et sans dispense legitime; aillieurs cela est communement permi[s], et ce seroit même un devoir de pieté et de justice, qui perfectionneroit le mariage, par ce double lien d'amour qui procederoit de la parenté et de l'union conjugale, suivant ce que dit un poete, de

quelques nations où cela se fait communement:

...Gentes esse feruntur

In quibus et nato genitrix, et nata parenti

Jungitur, et pietas geminato crescit amore.

(Ovid[e] l.3.31)

Le meilleur donc en cela pour tout particulier, est de suivre sagement les loix et les coutumes de son païs, sans faire mal parler ni mal penser de soy, suivant cette autre maxime de nos christicoles mêmes qui disent que si vous êtes à Rome, vous fassiez comme à Rome, et que si vous êtes ailleurs, vous fassiez comme ailleurs,

Si fueris Romae, Romano vivito more

Si fueris alibi vivito sicut ibi.

Mais de dire que ces sortes d'actions, de desirs, ou de pensées et de complaisances soient des crimes dignes de chatimens éternels et de suplices éternels comme la religion et la morale chretienne l'enseignent, c'est une erreur qui n'est nullement croiable, et il est indigne de penser qu'une souveraine bonté voudroit si rigoureusement punir les hommes pour de si vains et si legers sujets. Sages neantmoins sont ceux qui peuvent se contenir et qui ne suivent pas aveuglement ni indiscrettement ce doux et violent penchant de la nature. Et sage étoit celui, qui par rapport à ce sujet, disoit qu'il n'achetoit pas si cher un repentir* (* Demosthenes, voir [l'article] «Lais» dans le *Dict[ionnaire] hist[orique] de Moréri*) *non emo tanti poenitere*. Mais sots aussi, à mon avis, sont ceux qui par bigoterie et par superstition n'oseroient / goûter au moins quelques fois ce qui en est. Il y auroit encore plusieurs choses à dire sur ce sujet, mais ce que j'en viens de dire suffit pour faire manifestement voir l'erreur de la morale chretienne à cet égard.

Voici encore une autre erreur de cette morale chretienne; elle enseigne qu'il faut aimer ses ennemis, qu'il ne faut point se venger des injures, et qu'il ne faut pas même resister aux mechans. Mais qu'il faut au contraire benir ceux qui nous maudissent, faire du bien à ceux qui nous font du mal, nous laisser depouïller lorsque l'on veut nous prendre ce que nous avons, et souffrir tousjours paisiblement les injures et les mauvais traitemens que l'on nous fait... etc. C'est, dis-je, une erreur, ou plutot ce sont

des erreurs, que d'enseigner telles choses et de vouloir faire suivre et pratiquer de telles maximes de morale, qui sont si contraires au droit naturel, si contraires à la droite raison et si contraires au bon et legitime gouvernement des hommes. Or ces maximes sont entierement contraires à tout ce que je viens de dire, car il est évidement du droit naturel, de la droite raison, de la justice et de l'équité naturelle de conserver sa vie et ses biens contre ceux qui voudroient nous les oster injustement. Et comme il est naturel de hair le mal, il est naturel aussi de hair ceux qui nous font injustement du mal. Or les susdittes maximes de la morale chretienne vont directement contre tous ces droits naturels, et par consequent elles sont fausses, et c'est erreur de vouloir les enseigner et les faire pratiquer, puisqu'elles sont contraires à tous droits naturels, et qu'elles tendent manifestement au renversement de la justice, à l'oppression des pauvres et des foibles, et qu'elles sont contraires au bon gouvernement des hommes: il me souvient d'avoir lû quelque part que ce fut pour une telle raison que Julien l'empereur surnommé l'Apostat quitta la religion chretienne, ne pouvans se persuader qu'une religion qui par ses preceptes et maximes de morale tendoit au renversement de la justice et de l'équité naturelle pût être veritable, ou être veritablement d'institution divine.

Or ces maximes de la religion chretienne tendent non seulement au renversement de la justice, mais elles tendent encore manifestement à favoriser les mechans, et à faire opprimer les bons et les foibles par les mechans. Car d'un coté n'est-ce pas manifestement favoriser les mechans que dire qu'il ne faut pas se venger des injures ni des mauvais traitemens qu'ils nous font injustement ? N'est-ce pas les favoriser que de dire qu'il ne faut pas leur resister, et qu'il faut les laisser faire et se laisser même depouïller lorsqu'ils /155/ voudroient nous ravir ce que nous avons ? N'est-ce pas les favoriser que de dire qu'il faut les aimer et leur faire du bien pour tout le mal qu'ils nous feroient ? Certainement c'est trop les favoriser, c'est les autoriser dans leur malice et dans leurs mechancetés et c'est leur donner lieu d'attaquer hardiment les bons et les foibles, c'est leur donner lieu de faire impunement et sans crainte tout ce qu'ils voudroient. D'un autre coté aussi, n'est[-ce] pas manifestement exposer les gens de bien, les bons et les foibles, aux injures et aux insultes et au mauvais traitemens des mechans, qui ne demanderoient pas mieux que de se prevaloir de ces belles maximes-là pour offenser et pour attaquer plus librement et plus hardiment les justes, les gens de bien et les foibles, sous pretexte qu'ils n'oseroient ou qu'ils ne voudroient

pas entreprendre de se vanger, ni même de se deffendre contre eux comme ils le devroient faire ? Certainement c'est les exposer, aux injures et aux insultes des mechants, et c'est en quelque façon vouloir que les bons s'abandonnent eux-mêmes en proie aux mechans et à leurs ennemis. Car comme les bons et les gens de bien ne sçauroient suivre, ni pratiquer ces maximes-là sans laisser librement faire les mechans tout ce qu'ils veulent, ou tout ce qu'ils voudroient, dire aux gens de bien qu'il faut suivre ces maximes-là, c'est comme si on leur disoit qu'ils doivent laisser faire les mechans, et qu'ils doivent s'abandonner eux-mêmes, leurs personnes et leurs biens en proie aux mechans; ce qui tend manifestement, comme j'ai dis, à un renversement d'ordre et de justice, et par consequent ces maximes-là sont manifestement fausses et prejudiciables au veritable bien public.

Il est bien vrai qu'il y a quelques fois certains cas, ou certaines rencontres dans lesquelles il vaudroit mieux souffrir paisiblement quelques torts, quelques dommages, quelques injures et quelques injustices, que de vouloir s'en venger, et dans lesquelles il vaudroit mieux ceder quelque chose aux mechans, que de ne vouloir jamais rien leur ceder. On sçait qu'il est de la prudence, dans ces sortes d'occasions-là, de choisir un moindre mal, pour en eviter un plus grand; il faut acheter la paix, quand on ne peut l'avoir autrement. Mais dire generally, suivant les maximes de la morale chretienne qu'il faille tout souffrir des mechans, qu'il faille se laisser depouïller, se laisser maltraiter, se laisser fouler aux pieds, se laisser dechirer, et si l'occasion se presentoit, se laisser brusler tous vifs, et qu'il faille encore avec cela aimer les mechans et leur faire du bien; et tout cela sous pretexte d'une plus grande perfection de vertu, et sur l'esperance vaine et trompense d'une plus grande recompense éternelle / qui ne viendra jamais ! Ce sont des erreurs ridicules et absurdes, des erreurs contraires au bon sens, contraires à la nature, contraires à la droite raison, nuisibles aux gens de bien et prejudiciables à l'Etat et au bon gouvernement des hommes, qui demande que les gens de bien soient maintenus en paix et que les mechans soient severement reprimés et punis de leurs mechancetés.

Ce pourquoi aussi il étoit ordonné par la loy ancienne de Moyses que nos christicoles reconnoissent pour une loy divine, il étoit ordonné, dis-je, par cette loy au plus proche parant de celui qui auroit été mechamment tué par quelque mechant ennemi de venger severement la mort de son parent sur celui qui l'auroit mechamment

tué; voici ce que porte cette loy. Si quelqu'un étant mechement frapé meurt du coup qu'il aura reçu, sa mort sera vengée par la mort de celui qui l'aura frappé, le plus proche parant de celui qui aura été tué tuera le meurtrier à la premiere rencontre qu'il le trouvera, et si c'est par haine et par embusches qu'il l'ait tué, le plus proche parent du mort, vengera sa mort sur le meurtrier et il l'égorgera à la premiere rencontre qu'il le trouvera, *Cognatus occisi, statim ut invenirit eam, jugulabit (Num., 35.19.21)*. Et ces autres paroles de la même loy, *propinquus occisi homicidam interficiet, statim ut apprehenderit eum, interficiet*. Laquelle loy étant manifestement contraire aux susdittes maximes de la morale chretienne, elle montre assés évidemment qu'elles sont fausses; et ainsi la religion chretienne contenant manifestement des erreurs dans sa doctrine et dans sa morale comme je viens de le demonstrier par tous ces derniers argumens et raisonnemens-ci; il s'ensuit manifestement qu'elle est fausse et partant qu'elle n'est point d'institution divine, comme nos christicoles voudroient nous le persuader. Et c'est la cinquieme demonstration que j'avois à en donner.

— 41 —

SIXIÈME PREUVE
DE LA VANITÉ ET FAUSSETÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE,
TIRÉE DES ABUS, DES VEXATIONS INJUSTES
ET DE LA TYRANNIE DES GRANDS
QU'ELLE SOUFFRE OU QU'ELLE AUTORISE

Voici encore une autre demonstration qui sera la sixieme; je la tirerai des abus, des vexations injustes et même de la tyrannie qu'elle souffre, qu'elle approuve et qu'elle autorise dans les grands de la terre, au grand prejudice du bien public et du bien commun des peuples et des particuliers. D'où je forme cet argument-ci, une religion qui souffre, qui approuve et qui autorise même des abus contraires à la justice et au bon gouvernement des hommes, et qui autorise même la tyrannie des grands de la terre au prejudice des peuples, ne peut être veritable, ni être veritablement d'institution divine, d'autant que toutes les loix et ordonnances qui seroient divines seroient justes et équitables, et que toute religion qui seroit divine blameroit et condamneroit tout ce qui seroit contraire à la justice et au bon gouvernement des hommes. Or /156/ la religion chretienne souffre, approuve et

autorise plusieurs abus qui sont contraires à la justice, à la droite raison et au bon gouvernement des hommes. Et qui plus est, elle souffre et autorise plusieurs vexations injustes, et même la tyrannie des roys et des grands de la terre, au grand scandale et au grand prejudice des peuples qui gemissent et qui sont malheureux et miserables sous le joug de leur dure et tyrannique domination. C'est ce qu'il est facile de faire assés clairement voir. Je commencerai par les abus et j'en remarque particulièrement cinq ou six.

— 42 —

PREMIER ABUS TOUCHANT
CETTE GRANDE ET ÉNORME DISPROPORTION D'ÉTAT
ET DE CONDITIONS DES HOMMES,
QUI SONT TOUS ÉGAUX PAR NATURE

Le premier est cette énorme disproportion que l'on voit partout dans les differens états et conditions des hommes; dont les uns semblent n'être nais [nés] que pour dominer tyranniquement sur les autres et pour avoir tousjours leurs plaisirs et leurs contentemens dans la vie; et les autres au contraire, semblent n'être nais [=nés] que pour être des viles, des miserables et malheureux esclaves, et pour gemir toute leur vie dans la peine et dans la misere. Laquelle disproportion est toute à fait injuste et odieuse; injuste, parce qu'elle n'est nullement fondée sur le merite des uns, ni sur le demerite des autres, et elle est odieuse, parce qu'elle ne sert d'un coté qu'à inspirer, et à entretenir l'orgueil, la superbe, l'ambition, la vanité, l'arrogance, et la fiereté dans les uns – et d'un autre coté, ne fait qu'engendrer des haines, des envies, des coleres, des desirs de vengeance, des plaintes et des murmures, toutes lesquelles passions sont ensuite la source et la cause d'une infinité de maux et de mechancetés qui se font tous les jours dans le monde, lesquels maux et mechancetés, ne seroient certainement point, si les hommes établissoient entre eux une juste proportion d'états, et de conditions, et telle qui seroit seulement nécessaire pour établir et garder entre eux une juste subordination et non pas pour dominer tyranniquement les uns sur les autres.

'Tous les hommeses sont égaux par la nature, ils ont tous également droit de vivre et de marcher sur la terre, également droit d'y jouir de leur liberté naturelle et d'avoir part aux biens de la terre, en travaillans utilement les uns et les autres pour avoir les choses necessaires ou utiles à la vie; mais comme ils vivent en societé, et qu'une societé ou communauté d'hommes ne peut etre bien réglée, ni se maintenir en bon ordre sans qu'il y ait quelque dependance et quelque subollination entre eux, il est absolument necessaire pour le bien de la societé humaine qu'il y ait entre les hommes une dependance et une subordination des uns aux autres; mais il faut aussi que cette dependance et que cette subordination / des uns aux autres, soit juste et bien proportionnée, c'est-à-dire qu'il ne faut pas qu'elle aille jusques à trop elever les uns et à trop abaisser les autres, ni à trop flatter les uns, ni à trop fouler les autres, ni à trop donner aux uns et à ne rien laisser aux autres, ni enfin a mettre tous les biens et tous les plaisirs d'un coté, et à mettre de l'autre toutes les peines, tous les soins, toutes les inquietudes, tous les chagrins et tous les deplaisirs; d'autant qu'une telle dependance et subordination seroit manifestement injuste et odieuse et contre le droit de la nature même; c'est aussi ce qu'un auteur judicieux du dernier siecle a fort bien remarqué dans ses *Caracteres* (au chap. «Des Usages» [«Des esprits forts»]). *Mettez, dit-il, l'autorité, les plaisirs, et l'oisiveté d'un coté, la dependance, les soins, et la misere de l'autre, ou ces choses, dit-il, sont deplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu. Une trop grande disproportion, dit-il encore, et telle qu'elle se remarque parmi les hommes est leur ouvrage, et la loy des plus forts. Nous avons tous, dit Seneque, une même naissance, et une même origine, il ne se trouve aucun qui soit plus noble que l'autre, si ce n'est celui qui a l'esprit meilleur, et plus capable de la vertu et des sciences liberales. La nature, dit-il, nous fait naitre tous parens et alliés quand elle nous engendre d'une même nature, et à même fin, ce pourquoi il adjoute que tous ces noms, et toutes ces qualités de roy, de prince, de monarque, de potentat, de noble, de sujet, ou vassal, de serviteur, d'affranchi, et d'esclaves, sont des noms que l'ambition a engendré, et que l'injure et la tyrannie ont fait naitre* (Liv. 3 des Bienfaits, ch. 28).

Nos christicoles eux-mêmes ne sçauroient aller en cela contre les sentimens de ce philosophe paien, puisque leur religion même les oblige de se regarder et de s'aimer tous les uns les autres comme freres, et qu'elle leur deffend expressement de vouloir dominer imperieusement les uns sur les autres; c'est ce qui se voit manifestement par

ses paroles expresses que leur divin Jesus Ch[rist] disoit à ses disciples. *Vous sçavez, leur disoit-il, que les princes des nations dominant sur elles, et que les grands les traitent avec autorité, mais pour vous, leur disoit-il, vous n'en userez pas ainsi, mais celui d'entre vous qui voudra etre le plus grand, qu'il soit le moindre de tous et le serviteur de tous; et celui qui voudra etre le premier parmi vous qu'il soit le dernier de tous (Mat., 20.25). Ne prenez pas leur disoit-il encore, ne prenez pas ces vains noms de maitre, ou de monsieur, parce que vous n'avez tous qu'un seul maitre et que vous etes tous freres (Mat., 23.8).* Et conformément à ce precepte du Christ fondé en ce cas-ci sur la justice et sur l'équité naturelle, l'apotre s^t Jacques repre /157/ sentoit fort bien à ses confreres qu'il ne falloit avoir à cet égard aucune acception de personne, mais qu'il falloit également traiter et considerer les uns comme les autres. *Mes freres, leur disoit-il, la foy que vous avez en Jesus Ch[rist] ne vous permet pas que vous aiez aucune acception de personne, car s'il entre, leur disoit-il, dans votre assemblée un homme qui ait une bague d'or, et un habit magnifique et qu'il y vienne aussi un pauvre mal vetu, et que regardant celui qui est richement vestu, vous lui disiez: asseiez vous ici dans cette place honorable, et que vous disiez à ce pauvre: tenez-vous là debout ou asseiez vous là à nos pieds, ne faites-vous pas difference en vous-mêmes, entre l'un et l'autre ? Et ne formez-vous pas un jugement sur des pensées injustes ? Ecoutez moi, mes freres, leur disoit-il, si vous accomplissez le precepte de la charité qui dit, vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes, vous faites bien, mais si vous faites acception de personne, vous pechez, et vous vous rendez prevaricateurs de la loy (Jac., 2.1).* C'est donc manifestement un abus et un très grand abus dans la religion chretienne d'y voir, comme on y voit, non seulement des injustes et odieuses acceptions de personnes, mais d'y voir aussi une si énorme, une si injuste et une si odieuse disproportion entre les differens états et conditions des hommes. Mais voions un peu aussi d'où provient premierement cet abus et qu'elle en pourroit être l'origine et la cause. Voici comme un auteur judicieux en parle.

ORIGINE DE LA NOBLESSE

Si nous considerons, dit-il, l'origine de la noblesse et de la grandeur roiale, et si nous suivons la genealogie des princes, et des potentats, et que nous aillions jusques

à la source, nous trouverons, dit-il, que les premiers parens de ceux qui font tant de bruit, et tant de cas [de] leur noblesse, étoient des gens sanguinaires et cruels, des oppresseurs, des tyrans, des perfides violateurs de la foy publique, des voleurs, des parricides; en un mot la noblesse la plus ancienne n'étoit que mechanceté soutenue de la puissance, et qu'impieté, accompagnée de dignité (Tite de Mold., Esp[ion] Tur[c], tom. 5, let. 22 [éd.1739, V, p.108-109]). Qu'a-t'on fait en rendant jusques à present la noblesse successive, ou par heredité ou par élection ou autrement, que de perpetuer un pouvoir et un honneur exorbitant, acquis et aggrandi par les vices les plus énormes, par des pratiques indignes d'hommes et desquels les auteurs mêmes ont de tout tems eu honte; de là vient que l'on a couvert, et que l'on couvre encore aujourd'hui les plus injustes attentats, et les plus violentes usurpations du pretexte specieux de la justice, et de la vertu, et que l'on appelle conquestes, ce qui n'est au pied de la lettre qu'un veritable brigandage. / Ces injustes et cruels usurpateurs font semblant de maintenir les libertés et les droits des peuples, leurs religions et leurs loix, pendant qu'ils sont dans le fond les plus grands tyrans du monde, des fourbes, des hipocrates, des athées et des proscrits. Cela, dit cet auteur, n'est pas seulement vrai de quelqu'uns, mais aussi de toutes les maisons qui ont faites quelque figure considerable et quelque bruit dans le monde.

Qu'étoient, dit-il, les quatre fameuses premieres monarchies qu'autant d'empires de bandits, autant d'états composés d'aventuriers, de pirates, et de voleurs dont la seule force faisoit l'apologie de leurs brigandages. Diomedes le sçut fort bien dire, à Alexandre le Grand; on m'appelle corsaire, lui dit-il, parce que je coure les mers avec un seul vaisseau, et toy on t'appelle empereur parce que tu fais la même chose avec une puissante flotte; si tu étois seul et captif comme moi, on te regarderoit comme un brigand, et je serois respecté comme un empereur, si j'étois à la teste d'une nombreuse armée; toute la difference qu'il y a entre nous, est que tu fais plus de mal que moy. La misere m'a forcé de voler, et rien ne t'oblige de faire la même chose, qu'un orgueil insupportable, et une avarice insatiable. Si la fortune m'avoit été plus favorable, peut-etre aurois-je été plus honnete homme au lieu que tes progrès continuels te rendent tous les jours plus mechans ! Alexandre admirans la hardiesse de cet homme, et la resolution de son esprit lui donna du gouvernement dans son armée, affin que desormais il put voler, et piller avec autorité (ibid.).

Mais prenons, dit le même auteur, les choses de plus loin, et commençons par l'empire des Assyriens, que Ninus commença par le sang, et par le carnage, par la ruine et par la destruction de tous ses voisins, et que Semiramis son épouse continua par les mêmes voyes. Cette femme dont l'antiquité a tant parlé demanda à son époux de pouvoir seulement regner cinqs jours. Sa demande lui aiant été accordée, elle prit les habits roiaux et étante montée sur le trosne, elle commanda aux gardes de déposer, et de tuer son mari; ses ordres aiant été executés, elle succeda à l'empire, ajouta l'Ethiopie à ses autres étals, porta la guerre dans les Indes, et fut enfin tuée elle-même par son fils Nicias, après avoir entourée Babilonne d'une magnifique muraille. Ainsi fut fondée sur le parricide, le massacre et le carnage, la premiere monarchie qui fut des Assiriens.

Arbacles, dit le même auteur, la fit passer aux Medes par les /158/ mêmes voies, et fit mourir Sardanapale le dernier et le plus effeminé des roys assyriens, au milieu de ses concubines; ainsi passerent de mains en mains, avec la puissance souneraine, la trahison et le carnage, jusques à ce que Cyrus roy de Perse les transféra dans son païs.

Cambyses, fils de Cyrus, commença la seconde monarchie universelle, et y ajouta les ruines de plusieurs roiaumes, affermissant son empire par le sang de son frere, et de son fils. Cependant, après tout, le sceptre fut transferé aux Macedoniens par le moien d'Alexandre le Grand qui ne repandit pas moins de sang, et ne commit pas de crimes moins crians (ibid.). D'Alexandre, la monarchie passa aux Romains. Quel besoin, dit l'auteur, est-il de parler de la scandalense naissance de Remus et de Romulus, deux enfans gемеaux d'une incestueuse vestale; que serviroit-il, de faire mention de leur éducation aussi scandaleuse que leur naissance, puisqu'ils furent élevés par une prostituée publique que l'on a fait passer pour une louve à cause de ses excessives lascivetés ? A quoi bon raconter en detail, l'horrible fratricide commis par Romulus sur son frere Remus, ou le celebre rapt des femmes et des filles des Sabins, et plusieurs autres cruels massacres ? Cependant ces crimes énormes furent les fondemens de la grandeur et de la noblesse romaine, qui fut ensuite si formidable à toute la terre. Les progres de cette derniere puissance repondirent aux commencemens; le gouvernement passa par diverses revolutions jusques au regne d'Auguste où il acquit le titre de quatrieme monarchie universelle. Quoique ce prince

passa pour le meilleur, et le plus juste prince de la terre, il fonda neantmoins son trosne sur le sang de ses parens, et sacrifia ses enfans à son oncle par des vües de politique, et pour imiter l'ingratitude des autres princes, il fit mourir barbarement les enfans de son pere qui l'avoit adopté pour lui succeder à l'empire; il n'épargna pas même les glorieux noms d'Antoine et de Cleopatre qui lui étoient si proches et qui l'avoient mis en état de faire ces inhumanités-là; je ne ferai point, dit ce même auteur, la relation des abominables vies et mauvaises actions, de Neron, de Domitien, de Caligula, d'Heliogabale, de Galien et autres semblables monstres couronnés; l'histoire même rougit de raconter de tels prodiges d'impietés, et les noms mêmes de ces princes ont été, et seront odieux à toute la posterité.

Si de ces puissans empires on passe aux roiaumes moins considerables, on y trouvera les mêmes vices. Les histoires anciennes et modernes sont pleines de ces sortes de tragédies Le premier roiaume des Grecs ne doit sa naissance qu'au parricide de Dardanus, et / l'empire des Amazones ne commença que par le barbare massacre que ces femmes firent de leurs maris. Tous les siecles et toutes les nations, fournissent des exemples de cette nature; et les plus hautes dignités se sont de tout tems acquises par les plus hautes injustices (ibid. [p.109-113]). Voilà certainement la vraie source et la veritable origine de toute cette fiere et orgueilleuse noblesse et grandeur qui se trouve dans les grands et dans les nobles de la terre; et cela étant, bien loin de se glorifier, comme on fait dans le monde d'une naissance et d'une source si criminelle et si odieuse, si on jugeoit bien des choses, on devroit plutot en avoir honte et les peuples n'en devroient avoir que de la haine et de l'aversion.

C'est donc manifestement un abus et c'est une injustice manifeste de vouloir sur un si vain et si odieux fondement et pretexte, établir et maintenir une si étrange et si odieuse disproportion entre les differens états et conditions des hommes, qui met comme on le voit manifestement toute l'autorité, tous les biens, tous les plaisirs, tous les contentemens, toutes les richesses et même l'oisiveté du coté des grands, des riches et des nobles, et met du coté des pauvres peuples tout ce qu'il y a de penible et de facheux, sçavoir la dependance, les soins, la misere, les inquietudes et toutes les peines et les fatigues du travail; laquelle disproportion est d'autant plus injuste et odieuse aux peuples qu'elle les met dans une entiere dependance des nobles et des riches et qu'elle les rend pour ainsi dire leurs esclaves, jusques-là qu'ils sont obligés

de souffrir non seulement tous leurs rebus fades, leurs mepris et leurs injures, mais aussi leurs vexations, leurs injustices et leurs mauvais traitemens. Ce qui a donné lieu à un auteur de dire, *qu'il n'y a rien de si vile, et de si abject, rien de si pauvre et de si meprisable que le paisan de France, d'autant, dit-il, qu'il ne travail[le] que pour les grands, et pour les nobles, et qu'il a bien de la peine avec tout son travail, de gagner du pain pour soi même (Espion Turc). En un mot, dit-il, les paisans sont absolument les esclaves des grands et des nobles, dont ils font valoir les terres, et de ceux dont ils les tiennent à fermes; ils ne sont pas moins opprimés, dit-il, par les taxes publiques et les gabelles, que par les charges particulieres, que leurs maitres leurs imposent, sans conter, dit-il encore, ce que les ecclesiastiques exigent injustement de ces pauvres malheureux (ibid. [t. VI, lettre 17]).*

En effet on voit tous les jours les vexations, les violences, les injustices et les mauvais traitemens qu'ils font aux pauvres peuples; ils ne se contentent point d'avoir partout les premiers honneurs, ni même d'avoir partout les plus belles maisons, les plus belles terres et les plus beaux heritages, il faut encore qu'ils tachent d'avoir par finesse et par subtilité ou par violence ce que les autres ont; il faut qu'ils se fassent passer des droits et qu'ils se fassent faire des corvées qui ne /159/ leur sont pas dûes, et qu'ils se fassent rendre des services qui ne leur sont pas dus; ils ne sont pas même contents si on ne leur cede et abandonne tout ce qu'ils demandent, et qu'ils ne voient tous chacun ramper sous eux. Il n'est pas jusques aux moindres gentillastres et jusques aux moindres hobreaux de seigneurs de villages qui ne veuillent se faire craindre et obeir des peuples, qui n'exigent d'eux des choses injustes et qui ne soient à charge au public, qui ne tachent tousjours d'usurper quelques choses sur les uns ou sur les autres et qui ne tachent d'en prendre par où ils peuvent. On a bien raison de comparer ces gens-là à des vermines, car de même que la vermine est une mauvaise engence qui ne fait qu'incommoder, qu'elle ne fait que manger et ronger continuellement le corp[s] de ceux qui en sont infectés, de même aussi ces gens-là ne font qu'inquieter, que tourmenter, que manger et ronger les pauvres peuples; ils seroient heureux, ces pauvres peuples s'ils n'étoient pas incommodés de cette mechante vermine: mais est-il seur qu'ils seront tousjours malheureux tant qu'ils ne s'en depouïllent point.

On vous parle, mes chers amis, on vous parle de diables, on vous épouvante

même du seul nom de diable, parce que l'on vous fait accroire que ces diables sont ce qu'il y a de plus mechans et de plus effroiable à voir, qu'ils sont les plus grands ennemis des hommes et qu'ils ne s'attachent qu'à les perdre et à les rendre éternellement malheureux avec eux dans les enfers. Mais sachez, mes chers amis, qu'il n'y a point pour vous de plus mechans, ni de plus veritables diables à craindre que ces gens-là dont je viens de parler, car vous n'avez veritablement point de plus grands, ni de plus mechans adversaires* (* *Aduersarius vester diabolus circuit, quaerens quem devoret* (1 *Petr.*, 5.8)) et ennemis à craindre que les grands, que les nobles et que les riches de la terre, puisque ce sont effectivement ceux-là qui vous foulent, qui vous pillent, qui vous oppriment, qui vous tourmentent et qui vous rendent malheureux cornme vous êtes. Et ainsi nos peintres se trompent et s'abusent, lorsqu'ils nous representent sur leurs tableaux les diables, comme des monstres effroiables à voir, ils s'abusent, dis-je, et ils vous abusent, aussi bien que vos predicateurs, lorsque dans leurs predications ils vous les representent si laids, si hideux, si difformes et si effroiables à voir; ils devroient bien plutot les uns et les autres vous les représenter comme sont tous ces beaux mess^{rs} les grands et les nobles, et comme sont toutes ces belles dames et damoiselles que vous voiez si bien parées, si bien mises, si bien frisées, si bien poudrées, si bien musquées et si éclatans et éclatantes d'or et d'argent et de pierres precieuses. Car ce sont ceux-là et celles-là qui sont, comme j'ai dis, les vrais diables et les vraies diablesses, puisque ce sont ceux-là même, qui sont vos plus grands ennemis, vos plus grands adversaires et ceux qui vous font le plus de mal.

Les diables que vos predicateurs et vos peintres vous depeignent et vous / representent les uns dans leurs discours et les autres sur leurs tableaux, sous des formes et des figures si laides et si affreuses, ne sont certainement que des diables imaginaires qui ne sçauroient faire peur qu'aux enfans et aux ignorans, qui ne sçauroient faire que de[s] maux imaginaires à ceux qui les craignent. Mais ces autres diables et diablesses de dames et de messieurs, les grands et les nobles dont je parle, ne sont certainement pas des diables ou des adversaires seulement imaginaires, ce sont des diables et des adversaires qui sont bien reellement visibles, ils scavent bien veritablement se faire craindre et les maux qu'ils font aux peuples sont bien veritablement reels et sensibles. C'est donc encore un coup un abus et même un très grand abus de voir, comme on voit, une si étrange et une si énorme disproportion

entre les differens états et conditions des hommes, et comme la religion chretienne souffre et approuve et qu'elle autorise même une si étrange et si énorme et même une si injuste et si odieuse disproportion d'états et de conditions parmi les hommes, c'est une preuve assés évidente qu'elle ne vient point de Dieu et qu'elle n'est point d'institution divine, puisque la droite raison nous fait évidemment voir qu'un Dieu qui seroit infiniment bon, infiniment sage et infiniment juste, ne voudroit pas établir, ni autoriser et maintenir une si grande et si criante injustice.

— 44 —

DEUXIÈME ABUS
DE SOUFFRIR ET D'AUTORISER TANT DE SORTES D'ÉTATS
ET DE CONDITIONS DE GENS FAINÉANS
OU DONT LES EMPLOIS ET LES OCCUPATIONS
NE SONT D'AUCUNE UTILITÉ DANS LE MONDE,
ET DONT PLUSIEURS NE SERVENT QU'À FOULER, QU'À PILLER,
QU'À RUINER ET À OPPRIMER LES PEUPLES

Un second abus qui regne parmi les hommes, et particulièrement dans notre France, est que l'on y souffre, que l'on y maintient et que l'on y autorise même encore plusieurs autres sortes de conditions de gens qui ne sont d'aucune nécessité, ni d'aucune utilité dans le monde; et non seulement on souffre et on autorise des gens qui ne sont d'aucune utilité, mais ce qu'il y a de pire, est que l'on souffre et que l'on autorise même aussi plusieurs sortes de gens, dont les emplois ne tendent et ne servent qu'à fouler, qu'à piller et à opprimer les peuples, ce qui est encore manifestement un abus, puisque tous ces gens-là, sont injustement et inutilement à charge au public, et qu'il est contre la raison et contre la justice de vouloir charger les peuples de rudes et pesans fardeaux, et de vouloir encore les exposer aux vexations injustes de ceux qui seroient pour leur mal faire.

Or qu'il y ait, comme j'ai dis, parmi les hommes plusieurs sortes de conditions de gens qui ne sont d'aucune nécessité ni d'aucune veritable utilité dans le monde; et plusieurs même dont les emplois ne sont qu'à charge aux bons peuples, cela paroît manifestement non seulement dans une infinité de canailles de l'un et de l'autre sexe,

qui ne font metier que de g[u]euser et mandier lachement leur pain; au lieu qu'ils devroient s'occuper utilement, comme ils pourroient faire, à quelque honnete et utile travail. Mais cela paroît encore dans une quantité de riches faineans, qui sous pretexte qu'ils ont abondamment ou suffisamment de quoy vivre, de ce qu'ils /160/ appellent leurs rentes, ou revenus annuels, ne s'occupent à aucun travail, ni aucun negoce ou exercice utile, mais vivent comme dans une continuelle oisiveté, n'aians d'autres soins, ni d'autres occupations que celles de jouër, de se promener, de se divertir, de boire et de manger, de dormir et de prendre leurs plaisirs et leurs contentemens dans la vie. Il est manifeste que tous ces gens-là, gueux ou riches faineans, ne sont d'aucune utilité dans le monde, et n'étans d'aucune veritable utilité dans le monde, il faut necessairement qu'ils soient à charge au public, puisqu'ils ne vivent et ne subsistent que du travail des autres; ainsi c'est manifestement un abus de souffrir et d'autoriser une telle oisiveté et une telle faineantise dans des hommes. Et c'est un abus de souffrir que des gens qui ne font rien et qui ne veulent rien faire, soient inutilement à charge au public. Bien plus sagement étoit ordonné autres fois parmi les Egyptiens que chaqu'un eut à aller declarer devant le magistrat de quelle art et profession il vivoit, ou pretendoit de vivre, et si quelqu'un se trouvoit mentir ou se trouvoit vivre d'aillieurs que d'un juste et honnete travail, il étoit severement punit.

— 45 —

AUTRE ABUS
DE SOUFFRIR ET D'AUTORISER TANT D'ECCLÉSIASTIQUES
ET NOTAMENT TANT DE MOINES INUTILES

Cet abus paroît encore assés manifestement dans une quantité prodigieuse d'ecclesiastiques et de prêtres inutiles tant seculiers que reguliers, comme sont quantité de mess^{rs} les abbés, de mess^{rs} les prieurs et de mess^{rs} les chanoines, et particulierement dans une quantité prodigiense de moines et de moinesses que l'on voit de tous cotés dans l'Eglise romaine, car certainement tous ces gens-là ne sont d'aucune necessité, ni d'aucune veritable utilitté dans le monde excepté neantmoins les éveques et les curés ou vicaires des paroisses. Car quoique leurs fonctions d'éveques et de curés soient entierement vaines et inutiles, neantmoins, comme ils sont établi et qu'ils sont preposés pour enseigner les bonnes mœurs et toutes les

vertus morales, aussi bien que pour enseigner et pour maintenir les erreurs et les superstitions d'une fausse religion, on ne doit pas les regarder tout à fait comme inutiles, puisqu'il faut dans toutes les republiques bien réglées qu'il y ait des maitres qui enseignent la vertu et qui instruisent les hommes dans les bonnes mœurs aussi bien que dans les sciences et dans les arts; et ainsi les évêques et les curés ou leurs vicaires étans chargés comme ils disent du gouvernement spirituel des âmes et du soin d'instruire les peuples dans les bonnes mœurs, aussi bien que dans les vaines superstitions de leur religion, on peut dire qu'ils travaillent en quelque façon pour le bien public, et en cette considération, ils ont quelque droit de vivre et d'être entretenus du bien public.

— 46 —

ABUS

DE SOUFFRIR QU'ILS POSSÈDENT TANT DE SI GRANDES RICHESSES, QUOIQ'ILS FASSENT VŒUX DE PAUVRETÉ

Mais tous ces autres prêtres, beneficiers, tous ces abbés et prieurs, tous ces chanoines et chapellains, et particulièrement encore tous ces pieux et ridicules mascarades de moines et de moinesses, qui sont de / tant de diverses sortes et en si grand nombre dans l'Eglise romaine et gallicane, de quelle nécessité, ou de quelle utilité sont-ils dans le monde ? D'aucune ! Quels services rendent-ils au public ? Aucuns ! Quelles fonctions font-ils dans les paroisses ? Aucunes. Cependant tous ces gens-là sont encore les mieux rentés et les mieux pourvus de tous les biens et de toutes les commodités de la vie, ils sont les mieux logés, les mieux meublés, les mieux vestus, les mieux chauffés, les mieux nourris, et les moins exposés aux injures et aux incommodités des tems et des saisons, ils ne sont point comme les autres, fatigués des peines du travail, ils ne sont point comme eux frappés des afflictions et des miseres de la vie. *In laboribus hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur (Psal., 72.5)*. S'ils tombent quelques fois dans des maladies, ils sont si pro[m]ptement et si soignusement secourus dans leurs besoins que le mal même n'a presque pas le tems de les offenser; et ce qu'il y a encore de plus particulier à l'égard des moines, est que quoiqu'ils fassent des vœux de pauvreté et de renoncer au monde, à toutes ses pompes et à toutes ses vanités, et qu'ils fassent profession de vivre dans

la mortification du corp[s] et de l'esprit et dans des exercices continüels de penitence, cependant ils ne laissent pas que de vivre assés agreablement dans le monde, ils ne laissent pas que posseder les richesses et les biens, et d'avoir agreablement toutes les commodités de la vie. Ce pourquoi aussi leurs couvents sont comme des maisons de seig[neur], ou comme des palais de princes, leurs jardins sont comme des paradis terrestres, où sont toutes sortes de fleurs, et toutes sortes de fruits agreables à la vüe et au goust, leurs cuisines sont tousjours abondamment fournies de tout ce qui peut contenter leur goust et leur appetit, tant en chair qu'en poisson suivant le tems et les saisons et suivant l'institution de leur[s] ordres. Ils ont de tous cotés des fermes considerables qui leurs raportent des gros revenus, sans qu'ils se donnent la moindre peine de les faire valoir par leurs mains; ils perçoivent dans la plus part des paroisses quantité de bonnes dimes, et souvent même ils jouissent des droits de seigneurs, de sorte qu'ils ont le bonheur de moissonner abondamment et heureusement, sans peine et sans travail, là où ils n'ont rien semés; et ils ont le bonheur d'amasser copieusement, là où ils n'ont rien repandus; ce qui les rend tellement riches sans rien faire qu'ils se trouvent tous en état de vivre fort à leurs aises et de s'engraisser mollement dans une douce et pieuse oisiveté. Quel abus de voir et de souffrir ainsi des gens si inutiles au monde.

Le seul ordre de s^t Benoist, dit Tritheme, fameux moine de cet ordre, a de droit la troisieme partie de tout le bien du christianisme, et que s'il ne le possede pas, c'est qu'on le lui a volé, et pour le present il est si pauvre, dit ironiquement mons^r l'éveque du Bellai [Jean-Pierre Camus] dans son Livre à Hermodore [Eclaircissements de Meliton], il est si pauvre, dit-il, qu'il n'a pas au plus petit pied, moins que cent millions d'or de /161/ revenus ou rentes annnelles; ses abbés, dont s^t Bernard, d'un si beau ton, et d'un air si magnifique en tant de lieux, loüe l'humilité, voulurent, dit le même mons^r du Bellay, premierement avoir toutes les marques épiscopales, et pontifier en éveques avec l'anneau, les sandales, ou bottines, les gands, les tunicelles, les mitres, les crosses, le trosne; par après, non contens de l'exemption de la jurisdiction des éveques, ils voulurent avoir en divers lieux la jurisdiction épiscopale non seulement sur leurs freres moines, mais aussi sur les ecclesiastiques du clergé, avoir officiaux, sinodes, grands vicaires, promoteurs, tribunaux; bref tout ce que l'on appelle fors [privilèges] et loy diocesaine.

[en marge de ce paragraphe: BELLE HUMILITÉ DE MESS^{TS} LES MOINES]

Presque par tous les évechés, continüe-t'il, ils ont élevés église contre église, dignité contre dignité, autorité contre autorité, jurisdiction contre jurisdiction, richesses contre richesses et ont effacés tout le lustre et toute la puissance de la dignité épiscopale. On voit peu de cathedrales, dit mons^f l'éveque du Bellai, qui n'ait en front des monasteres de l'ordre de s^t Benoist, qui les contrecarrent en tout, et qui même surpassent de beaucoup la splendeur des épiscopales. Il y en a tel qui a cent mil écus de rentes dans une cité, où l'éveque n'en a que six mil; un autre qui a cinquante mil écus de rentes dans une cité, où l'éveque n'a pas deux mil livres; l'abondance et la richesse de cet ordre est une mer, dit-il, qui n'a ni fond, ni rive. De la plus part des villes épiscopales, on n'en voit presque aucune qui n'ait quelque abbaie de l'ordre de s^t Benoist dont la magnificence, l'autorité et la richesse ne ravale extremement l'honneur qui est du à l'éveque du lieu; témoins, dit-il, l'abbaie de Fescamps, de Jumiege, Le Bec, S^t Oüin au diocese de Rouen, de combien surpassent-elles le bien de l'archeveque S^t Remi à Reims ! S^t Lucian de Becuvais, S^t Estienne de Caen, S^t Cernin de Thoulouze, S^t Martin de Tours, S^t Vincent du Mans, S^t Martin de Cals, S^t Michel près d'Avranches, et tant d'autres que l'on pourroit nommer à centaines sont autant d'exemples de cette verité. L'éveché de Paris, la plus peuplée ville [de] l'Europe et possible de tout le monde, avant que monseig^r le cardinal de Gondi ait augmenté le revenu de plus de cinq parts n'était pas de dix mil livres de rentes, cependant il avoit devant lui l'abbaie de S^t Denis, celle de S^t Germain des prés, et même le prieuré de S^t Martin des Champs, l'une des filles de l'abbaie de Clugni dont les deux abbaies, outre toutes les marques épiscopales et jurisdictions épiscopales et loyx diocezaines avoient trente fois autant de revenus que l'éveque, et le prieuré trente fois autant. Les benedictins ont sans doute raison, comme dit, par raillerie, mons^f l'éveque du Bellai, ils ont raison de mettre aux pieds de leur fondateur les mitres et les crosses, pour montrer qu'ils traitent les éveques en petits garcons. L'on tient qu'il n'y a / pas moins dans cet ordre que quinze mille abbaies d'hommes, dont tous les abbés sont crossés, et mitrés, et quinze mille abbaies de moinesses ou moniales, dont les abbesses portent la crosse, et quelques-unes même ont aussi loy diocezaine et jurisdiction épiscopale, même officiaux, vicaires generaux, promoteurs, tribunaux et sinodes sur des curés, et ecclesiastiques seculiers, et outre cela encore quatorze mil prieurés, dont les prieurs portent la crosse; et tout cela aux pieds du venerable s^t Benoist, et sur la teste des benits freres

benedictins.

La seule abbaie du Mont Cassin qui est comme le chef de tout l'ordre de s^t Benoist a, au raport de Stillatius moine de cet ordre, sous sa domination cinq cités, c'est-à-dire cinq villes épiscopales qui relevent au temporel de cette abbaie, quatre duchés, deux principautés, vingt quatre contés, et tant de milliers de villages, de fermes, de terres, de moulins, de rentes, le gouvernement perpetuel de la Campanie, et de la terre de labour, et deux provinces du royaume de Naples; d'où l'on peut conjecturer qu'il n'y a point de prince souverain en Italie qui ait tant de revenu, que cette seule abbaie en possede; sans conter trente mil autres abbaies de ce même ordre, dont il n'y en a pas une qui ne possede des rentes et des revenus très considerables. C'est encore en ce sens que l'on peut mettre sous les pieds du venerable s^t Benoist des couronnes de ducs, de princes, de marquis, de contes, avec les thiares, les mittres et les crosses. Tritheme écrit que s^t Placide, moine benedictin, aiant été envoyé en Cicile pour y étendre son ordre, il reussit si bien et acquis tant de richesses depuis une mer jusques à l'autre, qu'avant sa mort il acquit à son ordre la plus grande partie de l'isle, c'est-à-dire plus de la moitié du royaume, en sorte que le roy de Cicile n'étoit qu'un petit compagnon du disciple de s^t Benoist. Et puis qui s'étonnera! dit le même mons^r du Bellai, qui s'étonnera si les benits freres moines benedictins mettent des couronnes et des septres, avec les mitres et les crosses sous les pieds de leur bien aimé pere.

Tous les autres monasteres des autres differens ordres, qui sont rentés, ont pareillement de très grands biens et de très grands revenus, de sorte que l'on peut dire de tous qu'ils sont des reservoirs de tous biens, de toute abondance et de toutes richesses. Comment peuvent-ils donc accorder des pretendus vœux de pauvreté et de mortification, avec la possession et la jouissance de tant de biens et de tant de richesses ? *Un petit moine benedictin qui a par exemple quinze mille monasteres pour se retirer, comme dit Tritheme, ou trente-sept mille, comme dit Follengius, tous deux moines de cet ordre, lesquels /162/ monasteres sont pour la plus part bastis comme des palais de roys et de princes, peut-il se dire, ou se croire pauvre ? Etre dans un de ces couvents, de cinquante, de quatre-vingt, ou de cent mil écus de revenus annuels, et en un besoin etre dans celui du Mont Cassin, qui a près de deux millions d'or de revenus annuels, pour entretenir cent, ou six-vingt cellules de*

moines, est-ce être pauvre ? Est-ce être affligé ? Est-ce observer le vœux de pauvreté que d'avoir la possession et la jouissance de tant de biens et vivre au milieu d'une telle abondance de richesses ? Vraiment voilà de beaux pauvres qui sont bien à plaindre ! Quel abus et quelle momerie de prétendre faire ainsi des vœux pour les observer si mal ! Quel abus et quelle folie, de souffrir et d'approuver un tel dérèglement ! Quel abus et quelle folie de donner et de laisser tant de biens et tant de richesses à des gens qui font profession de renoncer au monde et qui devraient toujours vivre dans la pauvreté et dans les rigoureux exercices de la pénitence ! Quel abus et quelle folie de donner et de laisser tant de biens et tant de richesses à des gens qui ne font rien qui vaille et qui sont entièrement inutil[e]s au monde ! Mais quelle folie et quelle injustice en même temps n'est-ce pas de vouloir que tant de faineants vivent si grassement et si mollement du travail d'autrui et qu'ils soient si inutilement à charge au public ! Je dis à charge au public, parce que, quoiqu'ils possèdent de très grands biens et de très grandes richesses, on ne sauroit néanmoins dire qu'ils ne vivent pas du travail d'autrui et qu'ils ne soient pas à charge au public, puisqu'ils ne font point valoir leurs biens par eux-mêmes et que ce n'est effectivement que du public et du travail d'autrui qu'ils tirent toutes leurs richesses et toute leur subsistance ? C'est une injustice criante d'arracher des mains des bons ouvriers ce qu'ils gagnent et ce qu'ils font venir à la sueur de leurs corps, pour le donner à tant de faineants moines qui sont entièrement inutil[e]s au monde. C'est une injustice criante de faire manger ainsi à des faineants, à des gens oisifs et inutil[e]s la nourriture que les seuls bons ouvriers devroient avoir.

— 47 —

ABUS AUSSI DE SOUFFRIR TANT DE MOINES MENDIANS QUI POURROIENT TRAVAILLER ET GAGNER LEUR VIE

Si c'est un abus de souffrir que tant de moines fassent des vœux de pauvreté et de mortification continuelles et qu'ils possèdent néanmoins et qu'ils jouissent de tant de si grands biens et de tant de si grandes richesses, et qu'ils soient encore avec cela si inutilement à charge au public, ce n'est pas un moindre abus, de souffrir encore qu'il y en ait inutilement tant d'autres que l'on appelle mendiants et qui sont certainement encore fort à charge au public, puisqu'ils ne vivent que des questes et

des aumones qu'ils demandent et qu'on leur donne. Voici encore comme mons^r / l'évêque du Bellai parle de l'abus de cette quantité prodigieuse de moines ou cenobites mandians.

Les moines ou cenobites mandians sont obligés, dit-il, de gagner leur vie du travail de leurs mains, comme il est marqué, dit-il, au 5^e chap. de la regle de s^r Francois, et en son testament, qui ordonne à ses freres de travailler, affin de vivre du loyer de leur travail, et si on ne leur donne point le loyer de leur travail, il leur permet d'avoir recours à la table du seigneur, en demandant l'aumone de porte en porte. Depuis le pape Nicolas 3 par sa declaration a exempté du travail manuel ceux qui seroient suffisamment occupés aux fonctions clericales en administrans les sacremens ou en preschans l'Evangile. Ainsi suivant leur premiere institution la mendicité ne leur est permise que lors qu'ils ne recoivent point le loyer de leur travail manuel ou spirituel, et elle ne leur permet aussi la quête qu'en vue des services qu'ils rendent au public. Si bien qu'auparavant de quester, ils doivent avoir rendus services à ceux à qui ils demandent; car c'est une chose tout à fait blamable, dit mons^r du Bellai, qu'il y ait tant de moines mandians nourris tous au depens du public dans l'oysiveté et qu'il y en ait si peu qui soient capables de rendre service au public, ce qui est fort onereux pour les peuples.

Touchant le nombre prodigieux de ces moines mandians, voici ce qu'il en dit: *De quatre-vingt-dix-huit ordres de moines qu'il y a dans l'Eglise, il y en a trente-quatre tous differens qui sont mandians, et peut-etre, dit-il, un plus grand nombre. Il le prend sur le pied du catalogue qu'en a fait le directeur desinteressé au Traité de la Desapropriation claustrale [de Jean-Pierre Camus]. Un seul de ces trente-quatre ordres fait, dit-il, trois cens mil testes, un autre en fait cent quatre-vingt mil, reste pour trente-deux autres ordres de ces moines mandians, où cela iroit-il ? Qui voudroit enfoncer cette supputation, ce seroit, dit mons^r du Bellai, pour effraier le monde et épouvanter tous les monarques de la terre, cela donne dans plusieurs millions; pardonnons, dit-il, à l'aritmétique, et restraignons-nous à un nombre si bas qu'il ne puisse être contredit qui sera, dit-il, de douze cens mil cenobites mandians; il est certain, continue-t'il, que de ce grand nombre, il n'y en a pas la vingtieme partie de predicateurs et de confesseurs; mettons, dit-il, qu'il y en ait la douzieme; reste pour onze cent mil bouches, tant de choristes que de serviteurs de ces choristes, qui*

sont les freres laics. Voilà, dit mons^r du Bellai, bien des prebendes et des canonicats sur le dos du public à plain et à plat; onze cent mille prebendiers qui sont tous des vrais Israelites; /163/ qui murmurent s'ils ne sont rassasiés; le point est de scavoir, dit-il, si le pape Nicolas 3^e et ses successeurs ont eu dessein, en confirmant les ordres cenobitiques non rentés, de fonder aux dèpens du public onze cens mil canonicats, sans autre obligation que de psalmodier et chanter au chœur, les dechargeans de tout autre labeur, et chargeans les peuples chretiens de leur nourriture, car de dire qu'ils ne sont point prebendiers ou chanoines, c'est une échapatoire frivole puisque l'on sçait, dit-il, que chaque cenobite mandiant est mieux et plus assurément prebendé de son petitoire que beaucoup de chanoines et de cenobites fondés ne le sont de leur possesseur et qu'en un mot, n'ayant rien en apparence, ils possèdent tout en effet, et cela avec moins de soins, de travail, de peines, et de fatigues. Car de même, continüe-t-il, que la plume trenche le fer dans le siecle où nous sommes, c'est-à-dire que les gens de judicature deterrent la noblesse toute en vie, aussi pour le regard du cenobisme, le petitoire vaut incomparablement mieux que le possesseur. Ce qui est clair, dit-il, par des demonstrations toutes évidentes. Tout ce qu'il y a de plus beau, et de rare dans les villes les plus illustres se voit dans les couvents de ceux que l'on appelle mandians; s'il y a des ruines, des reparations, et quelque chose de delabré, cela se rencontre dans les monasteres rentés; ceux-là c'est-à-dire les mandians sont les maitres de toutes les consciences et de toutes les bourses des villes, ils n'ont qu'à demander et ils ont, ce sont des petits dieux, ils disent et c'est fait. Manquer à correspondre à leurs volontés ou à leurs desirs pour assister des vrais pauvres, c'est, dit le même mons^r du Bellai, joüer à se perdre d'honneur, de reputation et de credit. Ce n'est là, dit-il, qu'une chetive idée des secrets du petitoire de ces moines mandians. Car on scait, dit-il, qu'il y a des communautés non rentées dans les grandes villes, qui ont en sept ou huit ans élevés des couvents de cent, et six-vingt mil écus, sans conter l'entretient gras et abondant de soixante et quatre-vingt freres, et tant d'ornemens d'Eglise et de precieuse argenterie qu'il y a des sacristies de semblables pauvres couvens, qui vont jusques à plus de cent mil écus. A votre avis, dit mons^r du Bellai, y a-t-il de quoi exercer la patience dans ces incommodités là et de quoi crier au ventre et à la faim sur des monceaux d'or et de bled ? Est-ce observer des vœux de pauvreté que de vivre ainsi dans l'abondance de tous biens ? Mons^r du Bellai dans son Liure à Hermodore.

Les moines mandians, dit le même mons^r du Bellai, prétendent s'exempter du travail corporel et spirituel, sur ce qu'ayant, disent-ils, renoncés aux rentes et revenus en commun et en particulier, la quête ou la mendicité leur tient lieu de rentes et de domaine, sans / qu'ils soient obligés au travail pour gagner leur vie; mais si cela est, voilà, dit mons^r du Bellai, une large porte ouverte à la faineantise, à la ruine et au bouleversement de toutes les republicues. Car si n'avoir ni rentes, ni revenus, met en état de vivre d'aumones sans travailler, voilà tous les argotiers, les gros gredins, les truans, les gueux, les coquins et les belistres à couverts de reproches, puisqu'ils n'ont ni rentes, ni revenus. Que si ceux qui se disent être dans l'état de perfection dans la religion parfaite, non commune et vulgaire, ont droit de vivre d'aumones sans aucune obligation au travail, ni corporel, ni spirituel, selon la singuliere doctrine des moines mandians dans le liure doré des Succès de la religion. Si cela a lieu sur le vers pourquoi non sur le sec ? Si cela est permis aux parfaits, pourquoi les imparfaits ne tacheroient-ils pas de se former sur ce s^t exemplaire et d'aspirer par là à la perfection de la s^{te} oisiveté ? Que si les lois publiques condamnent à des grosses peines les valides mandians et les chatient comme des larrons qui volent par artifice et par truanderie aux vrais miserables les aumones qui leur appartiennent et qui leur seroient distribuées par la pieté des gens de bien, qui oseroit dire que l'Eglise, en approuuans leur regle, ait voulu renverser ces saintes et salutaires loix en faveur de ceux qui devoient servir de sel à la terre et de lumiere au monde, et qui devoient se glorifier comme s^t Paul de travailler plus que les autres, et qu'elle les autorisa[t] pour boire et manger, sans travailler pour vivre, le fruit qui provient de la sueur du front de tous les autres hommes ?

*Ceux qui aspirent à la perfection doivent travailler plus que les autres, parce que la sueur est au front de le vertu, et le temple du labour, devant celui de l'honneur; et non pas demeurer dans la faineantise, pour vivre de mendicité. Il est plus convenable, plus glorieux et plus louable de donner que de recevoir, comme disoit Jesus Ch[rist] au raport de s^t Paul. *Beatius est magis dare quam accipere* (Act. 2.35). Il vaudroit mieux, dit l'Ecclesiastique, mourir que d'être tousjours dans l'indigence: *melius est mori quam indigere*. Mauvaise vie, dit-il encore, d'aller de maison en maisons, parce que là où on est étranger, on n'oseroit ouvrir la bouche; mon enfant, disoit-il, ne mene point une vie de mendicité, car il vaut mieux mourir que de mandier, la vie de l'homme, dit-il, qui s'attend à la table d'autrui, ne doit point etre tenue pour une vie,*

car il se tourmente après les viandes d'autrui (Eccli. 40.25); mais un homme sage et prudent s'en gardera bien, car la mendicité, dit-il, n'est douce et plaisante qu'à ceux qui n'ont point de honte, ni d'honneur. Salomon, qui étoit le plus sage des hommes, ne demandoit à Dieu dans ses prieres que le nécessaire à la vie, et le prioit de ne point lui donner des richesses excessives et de ne le point /164/ laisser tomber dans la nécessité de mendier, de peur, disoit-il, que l'abondance des richesses ne le rende orgueilleux et superbe, ou que la mendicité ne l'induisse ou le contraigne à mal faire. Voilà des maximes bien différentes de celles de nos moines ou cenobites mandians, et elles font assés manifestement voir que c'est une erreur et un abus que de vouloir, comme ils le prétendent faire consister la perfection de la vertu dans une lâche et honteuse mendicité.

A l'égard de toutes les diverses et ridicules formes et figures de leurs habillemens, il en faut faire le même jugement que Tertullien faisoit autres fois de plusieurs semblables habillemens qu'il voioit dans son tems être en usage parmi les prêtres des idoles et des faux dieux. Voici comme il en parle dans son petit *Livre du Manteau [De Pallio]*. *Je n'excepte pas, dit-il, cette nouveauté d'habits qu'un tas d'esprits bizarres, extravaugans et superstitieux ont apportés, le theatre n'en a point de si ridicules, ses pantalons ne sont rien en comparaison de ceux-ci qui sont si grotesquement vestus que si ceux-là vous font rire, ceux-ci vous font pasmer. Mais ce que les bouffons, dit-il, font par plaisir, et pour faire rire, ces melancoliques et hipocondraques le font par pitié, pour effaroucher moins la raison, et accompagner leur extravagance de quelque sorte de respe[c]t, qui empeche qu'on ne les siffle (pag. 204). Ils jurent que c'est une divinité qui les a ainsi accoustré, que c'est l'honneur qu'ils lui doivent, et non pas leur caprice, qui leur a fait prendre cet habit, qu'ils feroient contre la religion, qu'ils prennent expres pour guarans, s'ils s'habilloient autrement. Imposteurs, dit-il, qui interessent une chose si sacrée dans leurs fantaisies, et qui veulent qu'un dieu soit contable de leurs sottises. Les uns, dit-il, sont vestus de blan[c], sans aucun melange d'autre couleur avec une bandelette, et portent un chapeau ou une peruque qui en a la forme, avec un gateau qu'ils mettent par-dessus. D'autres prennent un habit tout contraire et sont aussi noirs que les autres sont blan[c]s. Vous diriez qu'ils sont habillés de tenebres, tant la couleur de leur habit est obscur. Les prêtres de Saturne ne sont ni blan[c]s, ni noirs, ils sont tout rouges, ils ont une tunique remplie de grandes bandes d'écarlatte, et dessus un*

manteau de couleur de feu. Ceux d'Esculape n'ont point d'autre habit que celui des Grecs et sont chaussés comme eux; quelle diversité je vous prie, dit cet auteur, mais quelle bizarrerie. Cependant tout cela est de l'invention des dieux ! Qui le dit ? Des fous ! dit-il, qui ont voulu faire passer leur caprice pour un trait de divinité, et nous persuader qu'à faire ce que feroient les plus extravagans, il y a une sagesse plus qu'humaine et que pour être divins, il faut être aussi fous qu'eux. On s'arrete neanmoins, continue-t'il, à ce qu'ils disent comme aux reponses de quelques fameux oracles, et leurs impostures sont parmi les hommes autant de misteres, et c'est la raison que l'on croit avoir d'honorer leurs habits et de deferer à leurs folies, comme à quelque haute et extraordinaire sagesse. Voilà / ce que cet auteur disoit fort judicieusement de cette ridicule diversité de forme et de figure des habillemens de ceux dont il se moquoit; il en faut dire et penser de même, de cette ridicule et bizarre diversité de forme et de figure des habillemens de nos moines, car ils ne sont certainement pas moins ridicules que ceux dont cet auteur se moquoit.

Voici ce que dit mons^r l'éveque du Bellai sur ce même sujet dans son dit *Livre à Hermodore*: *Les anciens moines, dit-il, ne s'arretoient point à la forme, ni à la couleur de leurs habits, ils avoient plus de soin de se revestir de vertus, que non pas de frocs, de capuces et de sandales, etc. Cette varieté et cette difference d'habits n'a point été vue[s] dans l'Eglise durant dix ou onze cens ans, et certes, dit-il, je ne sçai si ce n'est point cette bigarrure d'habits et cette extreme varieté de couleur, de capuces, de sacs et de sandales... de scapulaires et de tuniques... etc., qui rendent aujourd'hui ceux qui les portent si peu considerables, car nous voions maintenant que ces noms de freres, de moines, de frocs et de capuces autres fois si estimés, sont maintenant reçus en si mauvaise part qu'il ne faut qu'appeler un moine par son nom pour lui deplaire. Les fondateurs des ordres des moines, n'ont point, dit-il, déterminé la forme ni la couleur des habits, mais la simplicité et la grossiereté pour leur inspirer des sentimens d'humilité, de penitence et de renoncement au monde. Cette grande diversité d'habits n'a été inventée que depuis, à l'occasion des diverses reformes qui se sont faites dans les ordres cenobitiques, pour les distinguer les uns d'avec les autres. Ce pourquoi les uns sont tous blan[c]s, d'autres tous noirs, d'autres blan[c]s et noirs, d'autres tous gris, d'autres tous bruns, d'autres blan[c]s et gris, d'autres blan[c]s et bruns... etc. Les uns ont le froc grand et large, d'autres l'ont étroit; d'autres long, d'autres court, les uns l'ont pointu, d'autres rond, d'autres*

quarrés, d'autres piramidal; les uns laissent croître leurs barbes, d'autres la ragent, les uns ont des ceintures de cuir, d'autres de laine, d'autres ont des cordes qui leur servent de ceinture. Quelle étrange bigarrure.

Corneille Agrippa, dans son livre *De la Vanité des Sciences*, appelle les moines, des troupes de falotins et des joüeurs de farces, *turba histrionum*, dit-il, *cacullati, barbigeri, imberbes, funigeri, loripedes, lignipedes, nigriti, albatii...* etc. Et toutes difformes et ridicules que soient toutes ces différentes formes et figures de leurs habillemens, encore veulent-ils, comme ceux dont parlait Tertulien, qu'elles viennent d'institution divine et qu'on les regarde comme quelque chose de saint. Ce pourquoi aussi on voit qu'en tous les tableaux de leurs saintes confreries, ils représentent leurs fondateurs ou les fondateurs de leurs ordres comme recevans du ciel, quelques marques particulieres de l'approbation de leurs regles. *On voit par exemple un s^t Dominique qui reçoit immédiatement des mains de la Vierge Marie reine du Ciel des chapelets et des rosaires; un s^t François qui reçoit du ciel des cordons /165/ un s^t Simon Stoc qui reçoit de la même Vierge Marie des scapulaires; un s^t Augustin, qui reçoit des ceintures de cuir avec des boucles de corne des propres mains de cette reine du ciel... etc. Après cela, dit m^r du Bellai, qui ne rira de ces misterieuses visions et de ces miraculeuses revelations, qui ne se trouvent que dans les chroniques des moines; ce n'est pas, dit-il, article de foy, que cela soit ainsi, et on n'est pas obligé de prendre les visions ou les illusions des benits freres moines pour des revelations divines.*

Voici la pensée d'un Turc sur cette grande quantité et sur cette grande diversité de moines qu'il voioit parmi les chretiens; *je ne connois pas, disoit-il, par quelle politique on cultive ainsi tant de pepinieres de sang-sues spirituelles, qui ne servent qu'à succer jusques à la dernière goutte le sang de la nation [L'Espion turc, lettre 34]; il avoit bien raison de les appeller ainsi des sang-sües, car tous ces gens-là ne sont effectivement que des sang-sües, qui sous pretexte de vaquer plus religieusement que les autres au culte d'une divinité imaginaire, et sous pretexte d'aller reglement, tous les jours à certaines heures du jour et de la nuit, adorer devotieusement un dieu de pâte et de farine, lui offrir de l'encens, lui faire des frequentes genuflexions et des profondes reverences, marmotter ou chanter devant lui des pseumes et des cantiques, que ce Dieu n'entend point et ne scauroit entendre, ni*

voir les reverences qu'ils lui font, puisqu'il n'a point d'yeux pour voir les honneurs qu'ils lui rendent, ni d'oreilles pour entendre les loüanges qu'ils lui donnent; non plus que de narines pour sentir l'odeur de leurs encens et de leurs parfums, s'imaginent faire assés pour meriter d'avoir, les uns tous les grands biens qu'ils possèdent, et les autres pour avoir en questans partout les aumones grasses et abondantes qu'on leur donne, sans être obligés de faire aucun autre travail. Ce pour quoi aussi on voit qu'après qu'ils ont employés seulement quelques heures du jour et de la nuit au culte de leur divinité et de leur dieu de paste, ils n'ont plus rien à faire qu'à se reposer, qu'à se divertir agreablement, qu'à se promener, à joüer, à faire bonne chere et à s'engraisser dans une douce et pieuse oysiveté; car on ne sçauroit nier que ce soit là la vie ordinaire de tous ces faineans moines, de tous ces faineans abbés, de tous ces faineans chanoines et autres semblables beneficiers qui possèdent partout tant de si grands biens et qui ont partout tant de si bons revenus.

On a bien affaire de tous ces gens-là dans le monde, on a bien affaire de tous ces diseurs de messes et de breviaires, de tous ces diseurs ou chanteurs de matines et de vespres, de tous ces diseurs d'oraisons et de chapelets ! On a bien affaire qu'ils se deguisent sous tant de diverses et si ridicules formes d'habits ! On a bien affaire qu'ils se tiennent renfermés dans des / cloîtres, qu'ils marchent pieds nuds dans les neiges et dans les boües, et qu'ils se donnent tous les jours s'ils veulent, la discipline ! On a bien affaire qu'ils aillent tous les jours reglement à certaines heures du jour et de la nuit chanter des pseumes ou des cantiques dans leurs églises ou oratoires ! Les oisesux chantent et ramagent assés dans les champs et dans les bois ! Les peuples n'ont que faire de nourrir si grasement tant de gens pour ne faire que chanter et psalmodier dans des temples ! On a bien affaire qu'il aillent encore tous les jours adorer et parer d'images, ou des idoles de pâte, et qu'ils aillent tous les jours leur faire des frequentes genuflexions et de profondes reverences ! On a bien affaire, dis-je, de tout cela dans le monde! Tout cela n'est d'aucune utilité; tout cela ne sert de rien, tout cela n'est que folie et vanité; et quant ils occuperoient même tout le jour et toute la nuit à marmoter et à chanter, à chanter ainsi, et qu'ils feroient chaque jour mil et mil devotieuses reverences devant leurs idoles de paste, tout cela ne serviroit de rien au monde. C'est donc manifestement un abus et un très grand abus de leur donner pour cela tant de si grandes richesses et tant de si gros revenus, c'est un abus et un très grand abus de les nourrir pour cela si grasement aux depens du public et au grand

prejudice des bons et des meilleurs ouvriers qui s'occupent tous les jours à des honnetes et util[e]s emplois, et qui manquent neantmoins fort souvent de ce qui leur seroit le plus necessaire à la vie. *La nature seule*, disoit le sage Mentor à Telemaque, *tireroit de son sein fecond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes moderés et laborieux, mais c'est l'orgueil*, lui disoit-il, *la mollesse et l'oisiveté de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuse misere et pauvreté.* Ouy certainement, c'est un grand nombre de gens inutil[e]s et faineans, comme ceux dont je viens de parler, qui reduisent les peuples laborieux dans une si affreuse misere et pauvreté.

Mais, dira-t'on, tous ces ecclesiastiques, tous ces abbés, tous ces moines et tous ces chanoines prient tous les jours pour les peuples, ils celebrent tous les jours des saints misteres, ils offrent tous les jours le s^t sacrifice de la messe qui est d'une valeur et d'un merite infini, ils detournent par leurs prieres les fleaux de Dieu et attirent sur les peuples les graces et les benedictions du ciel, ce qui est, dira-t'on, le plus grand bien que l'on puisse desirer, et par consequent il est bien juste de leur fournir abondamment de quoi subsister et s'entretenir honnetement, puisqu'ils procurent tant de biens au monde par leurs bonnes prieres. Mais, vanité, vanité, sottise vanité que celle-là, une seule heure de bon travail vaut mieux que tout cela; quand tous les moines et que tous les prêtres celebreroient chaqu'un vingt et trente, chaqu'un cinquante ou soixante messes /166/ par jour, elles ne vaudroient pas toutes ensemble un seul cloud à soufflet, comme on dit ordinairement; un cloud est utile et necessaire, on ne sauroit même s'en passer en plusieurs choses; mais toutes les prieres, toutes les oraisons et toutes les messes que les moines et que tous les autres prêtres sçauroient dire ne servent de rien et ne sont utiles qu'à faire venir de l'argent à ceux qui les disent. Un seul coup de hoiaux par exemple, qu'un pauvre manouvrier donne en terre pour la cultiver, est utile et sert à faire venir du grain pour la nourriture de l'homme, et à force de donner des coups de hoiaux en terre, des bons manouvriers feroient venir du grain et du froment pour leur subsistence; un bon laboureur en fait venir avec sa charüe plus qu'il ne lui en faut pour vivre; mais tous les prêtres ensemble ne sçauroient avec toutes leurs prieres, toutes leurs benedictions et tous leurs pretendus saints sacrifices de messes contribuer à la production d'un seul grain, ni faire aucune chose qui soit de la moindre utilité dans le monde.

La profession des moindres artisans est utile et nécessaire dans toutes les républiques; celle même des comédiens et des joueurs de flutes et de violons ont leur mérite et leur utilité, car les gens de cette profession servent au moins à resjouir et à divertir agréablement les peuples, et il est bien juste que ceux qui s'occupent tous les jours utilement au travail, et même à des travaux pénibles et laborieux, aient au moins quelques heures de divertissemens, et par conséquent il est bon qu'il y ait des joueurs de flutes et de violons pour divertir et recréer de tems en tems ceux qui seroient fatigués du travail; mais la profession des prêtres, et particulièrement celle des moines, n'est qu'une profession d'erreurs, de superstitions et d'impostures, et par conséquent bien loin qu'une telle profession doive être censée utile et nécessaire dans une bonne et sage république, elle devrait au contraire y être regardée comme nuisible et comme pernicieuse, et ainsi au lieu de gratifier si bien les gens d'une telle profession, il faudroit plutôt les interdire absolument de toutes les superstitieuses et abusives fonctions de leur ministère et les obliger absolument de s'occuper à quelques honnêtes et utiles exercices comme font les autres.

Les plus viles et des derniers emplois dans une bonne république sont utiles et nécessaires, il faut qu'il y ait des gens qui s'en mêlent, on ne sauroit s'en passer; n'a-t'on pas besoin par exemple dans toutes les paroisses de quelques bergers et de quelques porchers pour garder les troupeaux ? Et n'a-t'on pas besoin partout de fileuses de laine et de blanchisseuses de linges ? On en a certainement besoin partout, on ne sauroit même s'en passer; mais quel besoin a-t'on dans une république de tant de prêtres, de tant de moines et de tant de moniales, qui vivent dans l'oisiveté et dans la faineantise ? Quel besoin a-t'on de tous ces pieux faineans et de toutes ces pieuses faineantes ou dont les / exercices et les occupations ne servent à rien d'utile ? Certainement on n'en a aucun besoin, et ils ne sont d'aucune véritable utilité dans le monde. C'est donc encore un coup, un abus et un très grand abus de souffrir que tant de moines et de moniales et que tant de prêtres et d'ecclésiastiques soient si inutilement à charge au public. Cela est manifestement contre la droite raison et contre la justice.

Et cela est si vrai que l'Eglise romaine elle-même n'a pu s'empêcher de reconnoître cet abus au moins à l'égard de la moinerie, ce pourquoi aussi pour empêcher le progrès continuel de cet abus, elle a faite des défenses expresses d'inventer dans la

suite des nouvelles formes de religions monacales, prevoians bien que cette grande multitude et varieté de religions monacales et de moines pourroit causer du desordre et de la confusion dans l'Eglise. Ce fut premierement dans le Concile de Latran, sous le pape Innocent troisieme, qu'elle fit cette deffense. Voici comment parlent les peres de ce Concile. *Et affin*, disent ces peres, *que cette grande multitude et varieté de religions monacales n'apporte davantage de confusion dans l'Eglise, nous deffendons expressement et fermement à toute personne d'inventer, ou d'introduire à la venir aucune nouvelle religion, mais si quelqu'un veut entrer en religion qu'il prenne l'une de celles qui sont approuvées. Ne nimia religionum diversitas gravem in Ecclesia Dei confusionem induceret, firmiter prohibemus ne quis de caetero novam religionem inveniat: sed quicumque ad religionem converti voluerit, unam de approbatis assumat. Conc. Lat. cap. finali de relig. dom.* Ce même decret fut renouvellé et confirmé dans le Concile de Lion, comme il se voit au chap. relig. cod. tit. in 6°, où on lit ces paroles: *Le Concile general a sagement deffendu la trop grande diversité de religions, de peur que cette trop grande diversité ne causa[t] de la confusion dans l'Eglise.* Et après avoir raporté le decret de ce Concile, voici ce qui suit, *Nous deffendons strictement que personne à la venir ne se mesle d'inventer aucun nouvel ordre, ni aucune nouvelle religion, Strictius inhibentes*, disent les peres de ce Concile de Lion, *ne aliquis de caetero novum ordinem aut religionem adinveniat.* Par où on voit clairement que l'Eglise elle-même reconnoit l'abus qu'il y a dans l'institution et dans la tolerance d'une si grande multitude et d'une si grande diversité de moines et de moinesses qui sont si inutilement à charge au public.

L'empereur Antonin detestoit tellement les esprits oiseux qu'il osta les gages à ceux qu'il trouva inutiles au public disant qu'il étoit honteux et cruel de laisser manger la republique à ceux qui ne travailloient point pour elle. L'empereur Alexandre Severe bannit de sa cour, non seulement toutes les personnes /167/ infames, mais aussi tous ceux qui furent jugés être inutil[e]s au service de l'empire, disans que les empereurs qui nourrissoient des entrailles et du sang des habitans des provinces des personnes dont ils pouvoient se passer, et qui ne servoient à rien à la republique étoient des mauvais oeconomies d'un Etat. Il faudroit encore maintenant quelques Antonins ou quelques Alexandres Severes pour reformer tous ces moines et moinesses et tous ces autres ecclesiastiques qui sont si inutiles et si à charge aux peuples; cela feroit bien du bien au public.

Et non seulement on souffre et on autorise, comme j'ai dis, plusieurs sortes de gens qui ne sont d'aucune utilité dans le monde, mais ce qu'il y a de pire est que l'on y souffre et que l'on y autorise encore plusieurs autres sortes de gens qui ne servent pour ainsi dire qu'à fouler, qu'à piller et qu'à tourmenter les autres, et à extorquer d'eux tout ce qu'ils en peuvent avoir. Au rang de ces gens-là, il faut premièrement mettre quantité de personnes que l'on appelle ordinairement les gens de justice, mais qui sont plutôt des gens d'injustice, comme sont les sergens, les procureurs, les avocats, les greffiers, les notaires, les contrôleurs et souvent même les juges eux-mêmes et les intendans de police qui s'entendent eux-mêmes avec les voleurs et qui sont pour ainsi dire leurs compagnons, *socii furum* [compagnons de voleurs], car la plus part de ces gens-là ne tendent effectivement qu'à piller et qu'à ronger les peuples sous prétexte de leur rendre, ou de vouloir leur faire rendre justice. Il est marqué dans l'*Histoire* que dom Pierre roy de Portugal surnommé le juste bannit et chassa de son royaume tous les procureurs et avocats pour ce qu'ils chicannoient et prolongeoient les proces, à la ruine des parties. Pareillement il est marqué que le pape Nicolas, troisième personnage de grand mérite, de grand conseil et amateur des hommes doctes, chassa de Rome les notaires et les chicanneurs, comme des sang-sües des pauvres et peste publique. Il auroit été à souhaiter que ces deux grands hommes eussent eu le pouvoir de les bannir et de les chasser non seulement de leurs propres païs, mais même aussi de tout le monde.

En second lieu, faut mettre dans ce même rang quantité de maltotiers-rats de caves, quantité de commis de bureaux, quantité de receveurs de tailles et d'imposts, et enfin une infinité de coquins, de marauts et de frippons de gardes de sel et de tabac qui ne font que roder le païs et aller et venir continuellement pour chercher leur proye, quand ils peuvent attraper quelqu'uns dans leurs pieges et qu'ils trouvent quelques bonnes proyes à devorer. Dans un royaume comme notre France, il n'y a peut être pas moins que quarante ou cinquante / mil hommes employés ainsi à fouler et à piller les pauvres peuples, sous prétexte de servir le roy à amasser ses deniers et à maintenir ses prétendus droits; et cela sans comprendre une infinité d'autres insolens soldats qui n'aiment encore qu'à piller et à ravager tout ce qu'ils trouvent. Des roys et des princes qui aimeroient le bien ou le bonheur de leurs sujets, et qui aimeroient à les gouverner et à les maintenir en justice et en paix, comme ils le

devroient faire, n'auroient garde de vouloir entretenir si mal à propos tant de coquins aux dépens de leurs bons sujets, et n'auroient garde de vouloir les exposer tous les jours, comme ils font, aux dures et injustes vexations et concussions que tous ces gens-là leur font; les bons princes n'en n'ont jamais usés ainsi. C'est donc manifestement un abus, et c'est même une injustice criante dans un état, d'y souffrir et même d'y autoriser tant de sortes de gens qui ne servent qu'à fouler, qu'à piller, à ruiner et à accabler les pauvres peuples.

— 48 —

TROISIÈME ABUS, EST QUE LES HOMMES S'APPROPRIENT
CHAQU'UN EN LEUR PARTICULIER LES BIENS DE LA TERRE,
AU LIEU DE LES POSSÉDER ET D'EN JOUIR EN COMMUN,
D'OU NAISSENT UNE INFINITÉ DE MAUX
ET DE MISÈRES DANS LE MONDE

Un autre abus encore et qui est presque universellement reçu et autorisé dans le monde, est l'appropriation particulière que les hommes se font des biens et des richesses de la terre, au lieu qu'ils devroient tous également les posséder en commun et en jouir aussi également tous en commun; j'entend tous ceux d'un même endroit et d'un même territoire, en sorte que tous ceux et celles qui sont par exemple d'une même ville, d'un même bourg, d'un même village, ou d'une même paroisse et communauté, ne composassent tous ensemble qu'une même famille, se regardans et se considerans tous les uns les autres comme freres et sœurs, et par consequent qu'ils devroient vivre paisiblement et en commun ensemble, n'aïans tous qu'une même ou semblable nourriture, et étans tous également bien vestus, également bien logés et bien couchés et également bien chauffés, mais s'appliquans aussi également tous à la besogne, c'est-à-dire au travail ou à quelque honnête et utile emploi, chacun suivant sa profession, ou suivant ce qui seroit le plus nécessaire ou le plus convenable de faire suivant les temps et les saisons et suivant le besoin que l'on pourroit avoir de certaines choses, et tout cela sous la conduite, non de ceux qui seroient pour vouloir dominer imperieusement et tyranniquement sur les autres; mais seulement sous la conduite et direction de ceux qui seroient les plus sages et les mieux intentionnés pour l'avancement et pour le maintient du bien public; toutes les

viles et autres communautés voisines les unes des autres aians aussi chaqueune de leur part grand soin de faire alliances entre elles et de garder inviolablement la paix et la bonne union entre elles, affin de s'aider et de se secourir mutuellement les unes les autres dans le besoin; sans quoy le bien public ne peut nullement subsister, et il faut necessairement que la plus part des hommes soient miserables et malheureux.

Car premierement qu'arrive-t'il, de cette division particuliere des biens et des richesses de la terre, pour en jouir par les particuliers, chaqueun separement les uns des autres, comme bon leur semble ? Il arrive de là que chaqueun s'empresse d'en avoir le plus qu'il peut par toutes sortes de voyes, bonnes ou mauvaises, car la cupidité qui est insatiable et qui est comme on sçait la racine de tous les vices et de tous les maux, voians pour ainsi dire par là, une espee de porte ouverte à l'accomplissement de ses desirs, elle ne manque pas de profiter de l'occasion, et fait faire aux hommes tout ce qu'ils peuvent pour avoir abondance de biens et de richesses, tant affin de se mettre à couverts de toute indigence, qu'affin d'avoir par ce moien-là, le plaisir et le contentement de jouir de tout ce qu'ils souhaitent: d'où il arrive que ceux qui sont les plus forts, les plus rusés, les plus subtils, et souvent même aussi les plus méchants et les plus indignes, sont les mieux partagés dans les biens de la terre et les mieux pourvûs de toutes les commodités de la vie. Il arrive de là que les uns en ont plus, les autres moins, et souvent même que les uns prennent tout et ne laissent rien ou presque rien aux autres, et par consequent que les uns sont riches et les autres pauvres, que les uns sont bien nourris, bien vestus, bien logés, bien meublés, bien couchés et bien chauffés, pendant que les autres sont mal nourris, mal vestus, mal logés, mal couchés et mal chauffés, et pendant même que plusieurs n'auroient point de lieu pour se retirer, qu'ils languiroient de faim et qu'ils seroient tous transis et morfondus de froid ! Il arrive de là que les uns se saouënt et se crevent de boire et manger en faisant bonne chere, pendant que les autres meurent de faim. Il arrive de là que les uns sont presque tousjours dans la joye et dans les resjouissances, pendant que les autres sont continuellement dans le deuil et dans la tristesse. Il arrive de là que les uns sont dans les honneurs et dans la gloire, pendant que les autres sont tousjours dans le mepris et dans la crasse: car les riches sont tousjours assés honorés et considerés dans le monde, mais on ne fait ordinairement que du mepris des pauvres. Il arrive de là que les uns n'ont rien autre chose à faire

dans la vie que de se reposer, que de boire et manger tout leur saouïl, et s'engraisser ainsi dans une douce et molle oisiveté, pendant que les autres s'épuisent de travailler, qu'ils n'ont point de repos ni jours, ni nuits, et qu'ils süent sang et eaux pour faire venir les choses necessaires à la vie; il arrive de là que les riches trouvent dans leurs maladies, et dans tous leurs autres besoins, tous les secours, toutes les assistances, toutes les douceurs, toutes les consolations et tous les remedes, qui se peuvent / humainement trouver, pendant que les pauvres demeurent abandonnés dans leurs maladies et dans leurs miseres, et qu'ils y meurent faute de secours et de remedes, sans douceurs et sans co[n]solations dans leurs afflictions et dans leurs maux. Et enfin il arrive de là que les uns sont tousjours dans la prosperité, dans l'abondance de tous biens, dans les plaisirs et dans la joye, comme dans une espece de paradis, pendant que les autres sont au contraire tousjours dans les peines, dans les souffrances, dans les afflictions et dans toutes les miseres de la pauvreté comme dans une espece d'enfer.

Et ce qui est encore de plus particulier à cot égard est que souvent il n'y a qu'un très petit interval entre ce paradis et cet enfer, car souvent il n'y a que le travers d'une rüe ou l'aipaisseur d'une muraille ou d'une parois entre les deux, puisque fort souvent les maisons ou les demeures des riches, où se trouve l'abondance de tous biens et où sont les joyes et les délices d'un paradis, sont tous proches des maisons ou des demeures des pauvres, où se trouve l'indigence de tous biens et où sont toutes les peines et toutes les miseres d'un veritable enfer. Et ce qui est encore en cela de plus indigne et de plus odieux est que très souvent ceux qui meritoient le plus de jouïr des douceurs et des plaisirs de ce paradis, sont ceux-là même qui souffrent les peines et les supplices de l'enfer, et que ceux au contraire qui meritoient le plus de souffrir les peines et les miseres de cet enfer sont ceux qui jouïssent le plus tranquillement des douceurs et des plaisirs de ce paradis. En un mot les gens de bien souffrent très souvent dans ce monde-ci les peines que devoient souffrir les mechans, et les mechans y jouïssent ordinairement des biens, des honneurs et des contentemens qui ne devoient être que pour les gens de bien. Car l'honneur et la gloire ne devoient appartenir qu'aux gens de bien; comme la honte et la confusion et le mepris ne devoient appartenir qu'aux mechans et aux vicieux (*Rom.*, 2.7.10). Cependant le contraire arrive ordinairement dans le monde, ce qui est manifestement un très grand abus et une injustice tout à faite criante, et c'est sans doute ce qui a donné lieu à un

auteur que j'ai desjà cité* (* Mons^r de la Bruieres dans ses *Caracteres.*), de dire *que ces choses sont renversées par la malice des hommes, ou que Dieu n'est pas Dieu.* Car il n'est pas croiable qu'un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage voudroit souffrir un tel renversement de justice.

Ce n'est pas tout, il arrive encore de cet abus dont je parle que les biens, étans si mal partagés entre les hommes; les uns aians presque tout, ou aians beaucoup plus qu'il ne leur en faudroit pour leur juste portion; et les autres au contraire n'aians rien, ou presque rien, et manquans de la plus part des choses qui leur seroient necessaires ou utiles; il arrive de là, dis-je, que naissent d'abord les haines et les envies entre les hommes. De là naissent ensuite les /169/ murmures, les plaintes, les troubles, les seditions, les revoltes et les guerres qui causent une infinité de maux parmi les hommes. De là naissent aussi mil et mil milliers de mechans ou de mauvais proces que les particuliers sont obligés d'avoir les uns contre les autres pour deffendre leurs biens ou pour maintenir leurs droits, comme ils le pretendent; lesquels proces leur donnent encore mil et mil peines du corp[s] et mil et mil inquietudes d'esprit, et causent assés souvent la ruine entiere des uns et des autres. De là il arrive aussi que ceux qui n'ont rien, ou qui n'ont pas tout le necessaire qu'il leur faudroit, sont comme contraints et obligés d'user de quantité de mechans moiens pour avoir de quoy subsister; ou pour avoir de quoy soutenir leur état, et de là viennent les fraudes, les tromperies, les fourberies, les injustices, les vexations, les rapines, les vols, les larcins, les brigandages, les meurtres et les assassinats qui causent encore une infinité de maux parmi les hommes .

— 49 —

AUTRE ABUS TOUCHANT LES VAINES ET INJURIEUSES
DISTINCTIONS DE FAMILLES ET DE FAMILLES,
ET DES MAUX QUI EN VIENNENT (4^e abus)

Pareillement qu'arrive-t'il de ces vaines et de ces injurieuses et odieuses distinctions de familles et de familles que les hommes font mal à propos entre eux, comme s'ils étoient de differente espece et de differente nature, ou qu'ils fussent d'une meilleure et d'une plus pure origine les uns que les autres ? Qu'arrive-t'il de là,

dis-je ? Il arrive de là que ceux qui sont de diverse ou différente famille se meprisent et se dedaignent mal à propos les uns les autres, sous pretexte que les uns se croient de meilleure ou de plus honorable famille que les autres; il arrive de là qu'ils se meprisent, qu'ils se deshonnorent, qu'ils se diffament les uns les autres, et qu'ils ne veulent pas même se prendre les uns les autres en mariage, sous pretexte qu'il y auroit quelque chose à redire à la famille de ceux-ci, ou de ceux-là ; et ce quelque chose que l'on croit, ou que l'on suppose être à redire, n'est cependant ordinairement fondé que sur des vains bruits, sour[d]s et confus, et sur des fausses imaginations et opinions que les hommes se mettent follement en teste qu'il y a des races de sorciers et de sorcieres. C'est ce qu'ils s'imaginent sur des riens, sur des bagatelles, sur des simples ouïs-dire et sur des mauvais discours que des gens ignorans, passionnés ou mal intentionnés font les uns contre les autres; à quoi si on vouloit tousjours s'arreter, il n'y auroit peut-être point de famille qui pourroit s'assurer d'être tout à fait exempte de ces pretendües sortes de taches, puisque l'on voit tous les jours que celles qui se croient les plus nettes et qui trouvent le plus à redire aux autres, sont celles-là même de qui les autres parlent à leur tour.

D'aillieurs quand il y auroit dans quelques familles quelques particuliers qui se seroient mal comportés et qui auroient faits mal, comme cela arrive assés souvent, et qu'il n'y a même gueres de familles dans lesquelles il n'y a quelqu'uns qui se tourne mal, est-il juste que tous / les autres de même famille qui seroient peut être honnetes gens soient pour cela mal regardés et meprisés ? Faut-il que les innocens et que les honnetes gens souffrent pour les coupables et qu'ils portent aussi bien qu'eux la honte et la confusion de leurs vices ou de leurs fautes ? Cela n'est certainement pas juste, il faut estimer un chaqu'un par son propre merite, et non pas par le merite, ni par le demerite d'aucun autre. Qu'arrive-t'il, encore de ces vaines et odieuses distinctions de familles ? Il arrive de là que ceux qui sont d'une fortune plus élevée que celle des autres, veulent se prevaloir de cet avantage et s'imaginent pour cela valoir beaucoup plus que les autres. Ce pourquoi aussi ils veulent tousjours dominer imperieusement et tyranniquement sur les autres et veulent les assujetir à leurs loix, comme s'ils n'étoient, eux, nés que pour dominer et pour commander, et que les autres ne fussent nés que pour les servir et pour être leurs esclaves.

Les grands, comme il est dit dans Telemaque, sont nourris, et élevés dans une

hauteur, et dans une fîereté qui ternit tout ce qu'il y auroit de bon en eux, ils se regardent comme étans d'une autre nature que les autres hommes; les autres ne leur semblent avoir été mis sur la terre par les dieux que pour les servir, pour leur plaire, pour prevenir leurs desirs, et rapporter tout à eux comme à des divinités. Le bonheur de les servir est, selon eux, une assés haute recompense pour ceux qui les servent, il ne faut jamais rien trouver d'impossible quand il s'agit de les contenter, les moindres retardemens irritent leur naturel ardent et violent; ils sont incapables d'aimer aucune chose qu'eux mêmes; ils ne sont sensibles qu'à leur propre gloire et à leurs plaisirs. Il n'y a, dit le même auteur, que les malheurs de la vie qui rendent ordinairement les princes et les grands plus moderés et plus sensibles aux miseres des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prosperités, ils se croient presque des dieux sur la terre, ils veulent que les montagnes s'applanissent pour les contenter, ils content pour rien les hommes, ils veulent se joüer de la nature entiere. Quand ils entendent parler des souffrances, ils ne sçavent ce que c'est, c'est un songe pour eux, ils n'ont jamais vû la distance du bien et du mal, l'infortune seule peut leur donner de l'humanité et changer leur cœur de rocher, en un cœur humain; alors ils sentent qu'ils sont hommes, et qu'il faut menager les autres hommes qui leur ressemblent.

Tous lesquels inconveniens font assés manifestement voir /170/ l'abus qu'il y a dans ces vaines et odieuses distinctions de familles et de familles que les hommes font mal à propos entre eux.

— 50 —

ABUS TOUCHANT L'INDISSOLUBILITÉ DES MARIAGES ET DES MAUX QUI EN VIENNENT

Pareillement encore, qu'arrive-t'il de cet autre abus qu'ils ont entre eux, de rendre comme ils font les mariages indissolubles jusques à la mort de l'une ou de l'autre des parties ? Qu'arrive-t'il de là, dis-je ? Il arrive de là qu'il y a parmi eux une infinité de mauvais et malheureux mariages, une infinité de mauvais et malheureux menages dans lesquels les hommes se trouvent miserables et malheureux avec des mauvaises femmes, ou des femmes miserables et malheureuses avec des mauvais maris, ce qui

cause souvent la ruine et la dissipation des menages ; car autant qu'il y a de ces mauvais mariages et de ces mauvais menages dans lesquels l'homme et la femme ne s'aiment point et ne peuvent s'accommoder paisiblement ensemble, mais au contraire sont toujours en haine, en divorce et en dissensions continuelles, l'un contre l'autre, ce sont autant de malheureux et de malheureuses, qui detestent et maudissent tous les jours leurs mariages. Et ce qui augmente d'autant plus leur chagrin et leur déplaisir est de voir qu'ils ne peuvent se dedire d'un si mauvais marché, et qu'ils ne peuvent legitiment rompre un lien et un engagement qui leur est si desagreceable et si desavantageux, et quelques fois encore si funeste; et c'est ce qui les porte enfin à faire assés souvent des scandaleuses separations de corp[s] et de biens, et quelques fois même aussi à attenter l'un ou l'autre sur la vie de leur contre partie, affin de se degager entierement par ce moien là d'un lien et d'un joug qui leur est si odieux et si insupportable.

Qu'arrive-t'il encore de ces mauvais mariages ? Il arrive souvent de là que les enfans qui en naissent sont miserables et malheureux par la faute et par la mauvaise conduite de leurs peres et de leurs meres qui leur donnent tous les jours des mauvais exemples, et qui negligent de les instruire ou de les faire instruire comme il faudroit dans les sciences et dans les arts, aussi bien que dans les bonnes mœurs, et d'ailleurs, comme la plus part de ceux qui s'engagent ainsi dans le mariage, sont des pauvres gens qui ont été eux-mêmes mal élevés, mal nourris, mal entretenus et mal instruits, et qu'ils n'ont pas le moien ni la capacité ou la commodité, de mieux élever, de mieux entretenir, de mieux instruire, ou mieux faire instruire leurs enfans qu'ils n'ont été eux-mêmes, il arrive de là qu'ils demeurent toujours dans l'ignorance, dans la bassesse, dans l'ordure et dans la crasse, dans la pauvreté et dans la misere; si bien que l'on en voit souvent qui meurent de disette et de souffrances / ou qui ne sçauroient croire ni amender faute d'avoir suffisamment le necessaire à la vie. Et comme la plus part des peuples ont été ainsi nés et nourris et qu'ils ont été ainsi élevés dans l'ignorance et dans la bassesse, dans la pauvreté et dans la misere, et accoutumés de leur jennesse à des rudes et penibles travaux, et cela toujours sous la dependance et sous la domination des riches et des grands de la terre, c'est ce qui fait qu'ils ne connoissent presque point les droits naturels de leur condition humaine, ni le tort et l'injustice qu'on leur fait de les rendre si esclaves, si miserables et si malheureux qu'ils sont; ce pourquoi aussi ils ne pensent presque point à se tirer d'une

si grande misere, en secoüans un joug qui les rend si malheureux; mais pensent seulement à vivre chetivement dans leurs peines et dans leurs miseres, comme ils ont accoutumés de faire, et comme s'ils n'étoient effectivement nés que pour servir les autres et pour vivre et mourir dans la pauvreté et dans la misere, triste état de la condition des pauvres peuples.

Qu'arrive-t'il encore de ces sortes de mariages particuliers et indissolubles ? Il arrive de là que lorsque des peres et meres viennent à mourir et à laisser des jeunes enfans, s'ils sont pauvres, ce sont des enfans qui sont doublement malheureux en demeurans orphelins, parce qu'ils demeurent sans appui et sans protection, qu'ils ne sçavent assés souvent où s'arrester ni où se retirer, et qu'ils sont obligés du moment qu'ils peuvent marcher de mandier miserablement leur pain de porte en porte, et avec cela sont souvent maltraités par des beaux peres ou par des belles meres qui les traitent avec rigueur, qui les laissent dans l'ordure et dans la crasse, et qui les laissent presque mourir de froid et de faim. Et s'ils ont quelque chose à depenser, leurs biens sont souvent si mal menagés et si mal gouvernés qu'il ne leur reste presque rien lorsqu'ils viennent en aage d'en jouïr, ce qui leur cause un très grand prejudice. Tous ces inconveniens-là et tous ces maux-là dont je viens de parler naissent ordinairement et comme necessairement de ces sortes d'abus dont je viens de parler.

— 51 —

DES GRANDS BIENS ET DES GRANDS AVANTAGES
 QUI REVIENDROIENT AUX HOMMES S'ILS VIVOIENT
 PAISIBLEMENT TOUS, EN JOUISSANS EN COMMUN
 DES BIENS ET DES COMMODITÉS DE LA VIE

Si les hommes possedoient et jouissaient également en commun, comme j'ai dis, des biens, des richesses et des commodités de la vie, s'ils s'occupoient unanimement tous à quelques honnetes et utiles exercices, ou à quelque honnete et util[e] travail du corp[s] ou de l'esprit, et s'ils menageoient sagement entre eux les biens de la terre et les fruits de leurs travaux et de leur industrie, ils auroient suffisamment lieu tous de vivre heureux et contens, car la terre /171/ produit presque tousjours assés suffisamment et même assés abondamment de quoi les nourrir et les entretenir, s'ils

faisoient tousjours un bon usage de ses biens, et c'est fort rarement quand la terre manque à produire le nécessaire à la vie; et ainsi chaqu'un auroit suffisamment de quoi vivre paisiblement, personne ne manqueroit de ce qui lui seroit nécessaire, personne ne seroit en peine d'avoir pour soy ni pour ses enfans de quoi vivre, ni de quoi se vestir; personne ne seroit en peine pour soy ni pour ses enfans de sçavoir où il logeroit, ni où il coucheroit, car chaqu'un trouveroit seurement, abondamment, facilement et commodement tout cela dans une communauté bien réglée; et ainsi personne n'auroit que faire d'user de fraude, ni de finesse et de tromperie pour surprendre son prochain. Personne n'auroit que faire d'avoir de procès pour deffendre son bien. Personne n'auroit que faire d'avoir de l'envie contre son prochain, ni d'être envieux les uns contre les autres puisqu'ils seroient tous à peu près dans une même égalité. Personne n'auroit que faire de penser à aller dérober ce que les autres auroient, personne n'auroit que faire d'aller tuer ni assassiner personne pour avoir sa bourse et son argent, ou son bien, puisque cela ne lui serviroit de rien dans son particulier; personne n'auroit que faire de se tuer pour ainsi dire soi-même de travail et de fatigues, comme font maintenant une infinité de pauvres gens qui sont comme contraints de se tuer de travail, de se tuer de peines et de fatigues, pour avoir chetivement de quoi vivre et de quoi subvenir aux frais et aux taxes que l'on exige rigoureusement d'eux. Personne, dis-je, n'auroit que faire de se tuer ainsi de peines et de fatigues, puisque chaqu'un aideroit de son costé à porter les peines du travail, et que personne ne demeureroit inutilement dans l'oisiveté pendant que les autres s'occuperaient utilement au travail.

Vous étonnez-vous, mes chers amis, vous étonnez-vous, pauvres peuples, que vous aiez tant mal et tant de peines dans la vie ? C'est que vous portez seuls tout le poid du jour et de la chaleur, comme ces ouvriers dont il est parlé dans une parabole de vos Evangiles. C'est que vous êtes chargés, vous et tous vos semblables, de tout le fardeau de l'Etat, vous êtes chargés non seulement de tout le fardeau de vos roys et de vos princes qui sont vos tyrans, mais vous êtes encore chargés de tout le fardeau de la noblesse, de tout le fardeau du clergé, vous êtes chargé du fardeau de toute la moinerie et de tous les gens de justice, vous êtes chargés de tous les laquais et de tous les pallefreniers des grands et de tous les serviteurs et servantes des autres, vous êtes chargés de tous les gens de guerre, de tous les maltotiers, de tous les gardes de sel et de tabac, et enfin de tout ce qu'il y a de / gens faineans et inutil[e]s dans le

monde; car ce n'est que du fruit de vos pénibles travaux que tous ces gens-là vivent; vous fournissez par vos travaux à tout ce qui est nécessaire à leur subsistance et non seulement à tout ce qui leur est nécessaire pour cela, mais encore à tout ce qui peut servir à leurs divertissements et à leurs plaisirs. Qu'est-ce que seroient par exemple des plus grands princes et des plus grands potentats de la terre, si les peuples ne les soutenoient; ce n'est que des peuples (qu'ils ménagent cependant si peu) qu'ils tirent toute leur grandeur, toutes leurs richesses et toute leur puissance, en un mot ils ne seroient rien que des hommes foibles et petits comme vous, si vous ne souteniez leur grandeur; ils n'auroient pas plus de richesses que vous, si vous ne leur donniez pas les vôtres, et enfin ils n'auroient pas plus de puissance, ni plus d'autorité que vous, si vous ne vouliez pas vous soumettre à leurs loix et à leurs volontés. Si tous ces gens-là dont je viens de parler partageoient avec vous la peine du travail, et s'ils vous laissoient également, comme à eux, une portion convenable de ces biens que vous gagnez et que vous faites si abondamment venir à la sueur de vos fronts, vous seriez d'un coté beaucoup moins chargés et beaucoup moins fatigués. Et d'un autre costé vous auriez aussi beaucoup plus de repos et de douceur dans la vie que vous n'en avez. Mais, non, toute la peine est pour vous et pour vos semblables, et tout le bien est pour les autres, quoiqu'ils le méritent le moins, et c'est pour cela que les pauvres peuples ont tant de mal et tant de peines dans la vie.

On voit, dit mons^r de La Bruiere dans ses Caracteres (au chap. des Usages), on voit, dit-il, certains animaux farouches, des males et des femelles, repandus par la campagne, noirs et livides et tous bruslés du soleil, attachés à la terre, qu'ils fouillent, et qu'ils remuent avec une opiniatreté invincible, ils ont comme une voix articulée, et quand ils se levent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes, ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau, et de racines, ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer, et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi, dit-il, de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semés et qu'ils ont fait venir avec tant de peines. Oüi, certainement ils méritent de n'en pas manquer, et ils mériteroient bien même d'en manger les premiers et d'en avoir la meilleure part, comme aussi d'avoir la meilleure part de ce bon vin qu'ils font venir encore avec tant de peines et de fatigues. Mais o cruauté inhumaine et detestable, les riches et les grands de la terre leur ravissent la meilleure part des fruits de leurs /172/ pénibles travaux, et ne leur laissent pour ainsi dire que la

paille de ce bon grain et la lie de ce bon vin qu'ils font venir avec tant de peine et de travail. L'auteur que j'ai cité ne dit pas ceci, mais il le fait assés suffisamment entendre. Enfin si tous les biens étoient comme j'ai dis sagement gouvernés et dispensés, personne n'auroit que faire de craindre pour soy ni pour les siens, la disette ni la pauvreté, puisque tous les biens et les richesses seroient également pour tout le monde, ce qui seroit certainement le plus grand bien et le plus grand bonheur qui pourroit venir aux hommes.

Pareillement si les hommes ne s'arretoient point, comme ils font, à ces vaines et injurieuses distinctions de familles et de familles, et s'ils se regardoient veritablement tous les uns les autres comme freres et sœurs, ainsi qu'ils le devroient faire, suivant les principes de leur religion, nul d'entre eux ne pourroit se prevaloir, ni se vanter d'être d'une meilleure ni d'une plus noble naissance que leurs compagnons, et par consequent ils n'auroient point lieu de se mepriser les uns les autres, ni de se faire les uns aux autres des reproches injurieux au sujet de leur naissance ou de leur famille; mais chaqu'un se trouveroit estimable suivant son propre merite personnel, et non suivant le merite imaginaire d'une pretendue meilleure, ou d'une pretendüe plus noble naissance, ce qui seroit encore un très grand bien parmi les hommes.

Pareillement si les hommes, et particulierement nos christicoles, ne rendoient pas, comme ils font, les mariages indissolubles entre eux, et si au contraire ils laissoient tousjours libre[s] entre eux, l'union et l'amitié conjugale sans contraindre les uns ni les autres, c'est-à-dire sans contraindre les hommes ni les femmes à demeurer toute leur vie inseparablement ensemble, contre leurs inclinations, on ne verroit certainement point tant de mauvais mariages, ni tant de mauvais menages qu'il y a entre eux, et il n'y auroit point tant de discorde et de dissensions qu'il y en a entre les maris et les femmes, ils n'auroient que faire d'en venir tous les jours aux reproches, ni aux injures, ni aux mauvais traitemens comme ils font si souvent les uns envers les autres, ils n'auroient que faire de se mettre si souvent en colere les uns contre les autres; ils n'auroient que faire de se donner tant de maledictions les uns aux autres, ils n'auroient que faire de se battre ni de se dechirer avec tant de fureur, comme ils font souvent les uns les autres, parce qu'ils pourroient librement se quitter paisiblement du moment qu'ils cesseroient de s'aimer ou de se plaire ensemble, et qu'ils pourroient librement chercher les uns et les autres leurs contentemens aillieurs. En un mot il n'y

auroit point de maris malheureux, ni de femmes / malheureuses comme il y en a tant qui sont pendant toute leur vie miserables sous le joug fatal d'un mariage indissoluble. Au contraire ils auroient tousjours agreablement et paisiblement les uns et les autres leurs plaisirs et leurs contentemens, avec ceux ou celles qui leur conviendroient, parce que ce seroit pour lors tousjours la bonne amitié qui seroit le principe et le motif principal de leur union conjugale, ce qui seroit un très grand bien pour les uns et pour les autres. Aussi bien que pour les enfans qui en proviendroient, parce qu'ils ne seroient pas comme tant de pauvres enfans qui demeurent orphelins de pere ou de mere, et souvent de l'un et de l'autre tout ensemble, et qui pour ce sujet sont comme abandonnés d'un chaqu'un, et lesquels on voit souvent malheureux sous les lois de quelques brutaux beaux-peres, ou de quelques mauvaises belles-meres qui les font jeuner et qui les maltraitent de coups, ou sous la conduite de quelques tuteurs ou curateurs qui les negligent, et qui même mangent et dissipent mal à propos leurs biens; ils ne seroient pas non plus comme tant d'autres pauvres enfans que l'on voit malheureux sous la conduite même de leurs peres et de leurs meres, et qui souffrent dès leur plus tendre jeunesse toutes miseres de la pauvreté, le froid de l'hiver, la chaleur de l'été, la faim, la soif, la nudité, qui sont tousjours dans la crasse et dans l'ordure, sans éducation, sans instruction et qui ne sçauroient même presque croire ni amander comme j'ai dis, faute d'avoir suffisamment l'entretien necessaire à la vie.

Mais ils seroient tous également bien elevés, tous également bien nourris et entretenus de tout ce qu'il leur faudroit, parce qu'ils seroient tous élevés, nourris et entretenus en commun des biens publics et communs. Pareillement aussi ils seroient tous également instruits dans les bonnes mœurs et dans l'honneteté, aussi bien que dans les sciences et dans les arts, autant qu'il seroit necessaire et convenable à chaqu'un d'eux de l'être par raport à l'utilité publique et au besoin que l'on pourroit avoir de leur service, en sorte qu'étans tous instruits dans les mêmes principes de morale et dans les mêmes regles de bienséance et d'honneteté, il seroit facile de les rendre tous sages et honnetes, de les faire tous conspirer et tendre au même bien, et de les rendre tous capables de servir utilement leur patrie. Ce qui seroit certainement encore très avantageux pour le bien public de la société humaine. Ce n'est pas de même quand les hommes sont élevés et qu'ils sont instruits dans divers principes de morale et qu'ils ont pris diverses regles et diverses manieres de vivre, car pour lors

cette diversité d'éducation, d'instruction et de manieres /173/ de vivre n'inspire dans les hommes qu'une contrariété et qu'une diversité d'humeurs, d'opinions et de sentimens qui fait qu'ils ne peuvent s'accommoder paisiblement ensemble ni par consequent concourir tous unani[me]ment au même bien, ce qui cause des troubles et des divisions continüelles entre eux. Mais quand ils ont tous été élevés et instruits de jeunesse dans les mêmes principes de morale et qu'ils ont appris à suivre les mêmes regles de vivre et de conduire, pour lors, étans tous dans les mêmes sentimens et aians tous les mêmes vües, ils se portent tous bien plus facilement au même bien qui est le bien commun de tous.

Ce seroit donc bien mieux fait aux hommes de laisser tousjours entre eux la liberté des mariages et de l'union conjugale. Ce seroit bien mieux fait à eux de faire élever, nourrir, entretenir et instruire également bien tous leurs enfans dans les bonnes mœurs aussi bien que dans les sciences et dans les arts. Ce seroit bien mieux fait à eux de se regarder et de s'aimer tousjours les uns les autres comme étans tous freres et sœurs. Ce seroit bien mieux fait à eux de ne point faire entre eux de distinction de familles à familles et de ne point se croire de meilleure famille, ni de meilleur naissance les uns que les autres. Ce seroit bien mieux fait à eux de s'occuper tous à quelque bon travail, ou à quelque honnete et utile exercice, et de porter chacun d'eux leur part de la peine du travail et des incommodités de la vie, sans vouloir injustement laisser aux uns toute la peine et toute la charge du fardeau pendant que les autres ne feroient que prendre leurs plaisirs et leurs contentemens. Enfin ce seroit bien mieux fait à eux de posseder tout en commun et de jouïr paisiblement tous en commun des biens et des commodités de la vie, et tout cela sous la conduite et direction des plus sages; ils seroient certainement tous incomparablement plus heureux et plus contens qu'ils ne sont, car on ne verroit point de miserables, ni de malheureux, ni même de pauvres sur la terre, comme on y en voit tant tous les jours.

Voici comme un ancien philosophe parle sur ce sujet, c'est Seneque, fondé sur le raport de Possidonius, autre plus ancien philosophe. Voici ce qu'il dit dans sa 90^e Ep[ître à Lucilius]: *Dans ces siecles fortunés, dit-il, que l'on appelle siecles d'or, tous les biens de la terre demeuroient en commun pour être jouis indifferamment par tous, et auparavant que l'avarice et la folle depense eussent rompus cette societé qui étoit*

entre les mortels, et que d'une communauté ils eussent courrus au pillage, il n'y a homme au monde, dit-il, qui pût louer et priser davantage aucune autre façon de vivre / entre les humains, ni donner aux peuples des mœurs et des coutumes plus louables et meilleures que celles que l'on raconte avoir été entre eux, parmi les quels, dit-il, par bornes et confins, on ne voit aucun qui divisa les champs, tous vivoient en commun, la terre même lors sans aucune semence liberale, portoit tout fruits en abondance ; que pouvoit-on, dit-il, voir de plus heureux que cette sorte d'hommes; la nature et les biens étoient jouis de tous en commun; elle seule comme mere suffisoit à tenir tout le monde sous sa tutelle, c'étoit une possession très assurée des richesses publiques. Pourquoi ne pourrois-je dire à bon droit que cette condition d'hommes étoit infiniment riche, entre les quels on ne pouvoit trouver un seul pauvre.

L'avarice, dit-il, se jetta d'abord sur des choses saintement réglées, et comme elle desira de retirer quelque bien à part, et le convertir à son profit particulier, elle mit tout en la puissance d'autrui, et s'étant d'une possession infinie retranchée à un petit coin, elle amena la pauvreté, et quand elle commença à desirer beaucoup, elle perdit tout. Mais pour tant qu'elle veuille courir pour regagner ce qu'elle a perdu, pour tant qu'elle se peine de joindre champs à champs, et qu'à prix d'argent ou de force elle chasse son voisin, jacoit [jusu'à ce]qu'elle étende ses domaines par toute une grande province, et qu'elle appelle sa possession un long voiage qu'elle fait passant tousjours par ses terres, jamais aucune étendue de champs pour si longue qu'elle soit, ne nous pourra ramener jusques au lieu d'où nous sommes partis, après que nous aurons tout fait, nous aurons becacoup si vous voulez, mais nous avions tout. La terre d'elle-même étoit plus fertile que quand elle fut labourée, et plus prodigue pour l'usage des peuples quand ils ne la ravissoient point. Ils avoient, dit-il, autant de plaisir à montrer ce qu'ils avoient trouvés comme à le trouver, aucun n'en pouvoit avoir trop ou trop peu, tout étoit party entre personnes qui étoient bien d'accord, le plus puissant n'avoit point encore porté la main sur le plus foible, l'avaricieu[x] qui cachoit ce qu'il tenoit en reserve inutile n'avoit point encore privé un autre de ce qui lui étoit nécessaire. On avoit autant de soin d'autrui que de soi-même. Ceux qu'une forest épaisse deffendoit des ardeurs du soleil, qui vivoient avec toute assurance dans une petite loge couverte de feuillages et de branchages pour se garder de la rigueur de l'hiver et de la pluie, passoient doucement les nuits sans jeter un seul soupir, mais les soucis et les peines nous tourmentent, dit-il, dans notre écarlatte, et

nous /174/ piquent de cruels aiguillons, au contraire les autres dormoient d'un sommeil doux et gracieux sur la dure.

L'auteur du *Journal historique* (janv. 1706) rapporte à peu près la même chose des hommes de ces premiers tems-là. *Heureux, dit-il, étoient les peuples qui vivoient sous l'aage d'or, et dans cette innocence dont parle le poete lorsqu'il dit,*

L'aage d'or commença, cet aage où de l'enfance, l'homme tant qu'il vivoit, conservoit l'innocence et reglans ses projets sur la seule équité joignoit l'exactitude à la fidélité, les loix qui pour punir on a depuis trouvée[s] n'avoient point sur l'airain encore été gravées et tous en suretés vivans sans interest, on ignoroit les noms de juges et d'arrest.

Mons^r Pascal dans ses *Reflexions* (pag. 331) temoigne assés clairement être dans ce même sentiment, lorsqu'il marque que l'usurpation de toute la terre, et tous les maux qui s'en sont ensuivis, ne sont venus que de ce [que] chaque particuliers ont voulûs s'approprier des choses qu'ils auroient dû laisser en commun. *Ce chien est à moi, disoient ces pauvres enfans, c'est là ma place au soleil. Voilà, dit cet auteur, le commencement, et l'image de l'usurpation de toute la terre.* Platon, le divin Platon, voulans dresser une republique dont les citoiens pussent vivre en bonne intelligence, en bannit avec raison ces mots de *mien* et de *tien*, jugeans bien que tandis qu'il y auroit quelque chose à partager, il se trouveroit tousjours des mecontens, d'où naissent les troubles, les divisions, les guerres et les procès.

— 52 —

LA COMMUNION DES PREMIERS CHRÉTIENS EST MAINTENANT ANNÉANTIE ENTRE EUX

C'étoit suivant toutes les apparences à cette forme de vivre en commun, comme à la meilleure et à la plus convenable aux hommes que la religion chretienne vouloit dans son commencement ramener ses sectateurs. C'est ce qui paroît non seulement en ce qu'elle les obligeoit de se regarder tous comme freres et comme tous égaux entre eux, mais aussi en ce qui se pratiquoit parmi eux dans leur commencement, car il est

marqué dans leurs livres qu'ils mettoient pour lors tout en commun entre eux, et qu'il n'y avoit aucun pauvre parmi eux; *toute la multitude de ceux qui croioient*, dit leur histoire, *n'avoient qu'un même cœur et un même esprit, aucun d'eux ne regardoit rien de ce qu'il possedoit comme lui appartenant en particulier, mais ils mettaient tout en commun et il n'y avoit point de pauvres parmi eux, parce que tous ceux qui avoient des terres, des heritages ou des maisons les vendoient et en apportoient le prix aux apotres qui le faisoient distribuer à chacun d'eux, selon leurs besoins (Act., 2.44)*. De là vint qu'ils mirent ou qu'ils établirent pour un des principaux point[s] de leur foy et de leur religion celui de la *communion des saints*, c'est-à-dire de la communauté des biens qui étoit entre les saints, voulans dire et faire entendre par cet article / de leur foy qu'ils étoient tous saints, et que tous les biens étoient communs entre eux.

Mais cette pretendüe sainte communion, ou commune union de tous biens, ne dura pas ainsi long tems entre eux, car la cupidité s'étant glissée dans leur cœur, elle rompit bientôt cette commune union de biens et mit bientôt la division entre eux comme elle étoit auparavant. Neantmoins pour ne pas paroître avoir tout à fait aneanti et detruit cet article du simbole de leur foy et de leur religion, qui étoit le principal et qui étoit le seul qu'ils auroient dûs le plus inviolablement garder, que firent ils ? Ils s'avisèrent (à sçavoir les premiers et les principaux d'entre eux, après s'être les mieux partagés), ils s'avisèrent de retenir tousjours ce même article de leur foy et d'attacher ce mot de communion, ou plutot cette creance de la communion des saints et de la communion des biens, à une communion imaginaire des biens spirituels (qui ne sont veritablement aussi que des biens imaginaires), et particulierement à la reception et manducation devotieuse de quelques petites images de pâte cuittes entre deux fers, que leurs prêtres font semblant de consacrer à leurs messes, et qu'ils disent être veritablement le corp[s] et le sang de leur Dieu Christ, qu'ils mangent premierement eux-mêmes en leur particulier, et qu'ils donnent ensuite à manger indifferamment à tous ceux et celles qui ont la devotion de s'y presenter pour en avoir leur part. Voilà à quoy ils ont abusivement et ridiculement réduits cet article de leur foy touchant la communion des biens et la commune participation des biens qu'ils auroient dûs tousjours inviolablement conserver entre eux, comme ils avoient commencés; de sorte qu'il n'y a presque plus de biens possedés en commun parmi eux, si ce n'est parmi ceux que l'on appelle des moines dont j'ai ci-devant parlé, car pour ce qui est des paroisses ou communautés

seculieres, s'ils ont encore quelques biens en commun, c'est si peu de chose que ce n'est pas la peine d'en parler, puisque cela ne fait presque rien à chaque particulier.

Mais les moines, comme plus sages et plus prudens en cela que les autres, ont tousjours eu soin de conserver tous leurs biens en commun et d'en jouïr tous en commun. Ce pourquoi aussi on voit qu'ils se maintiennent tousjours dans un état florissant, si bien que rien ne leur manque et qu'ils ne se sentent jamais des miseres ni des incommodités de la pauvreté, qui rend la plus part des hommes si malheureux dans la vie. Leurs couvens sont aussi superbement bastis et aussi magnifiquement ornés et menblés que des maisons de seigneurs et que des palais de roys, leurs jardins et leurs parterres sont comme des paradis terrestres et comme des jardins /175/ de delices, leurs caves et leurs greniers aussi bien que leurs basses cours sont tousjours abondamment fournies de tout ce qu'il y a de meilleur, c'est-à-dire des meilleurs vins, des meilleurs grains et des meilleures vollailles. En un mot, leurs maisons sont comme des reservoirs de tous biens et de toutes commodités, dont tous les particuliers ont le bonheur de jouïr en commun. Et on pourroit dire qu'ils seroient les plus heureux des mortels, si avec tous les biens et toutes les commodités des richesses dont ils jouïssent, ils avoient encore la liberté de jouïr, suivant leurs inclinations et leurs desirs, des doux plaisirs du mariage, et s'ils n'étoient point d'aillieurs, comme ils sont, esclaves des plus sottes et des plus ridicules superstitions de leur religion. Heureux, disoient un jour quelqu'uns de ces bons moines, en voians et en regardans des belles jeunes filles qui se divertissoient agreablement ensemble, heureux, disoient-ils, comme en souspirans, heureux l'homme qui peut contenter son desir avec de si aimables personnes, *beatus vir qui implevit desiderium suum ex ipsis* (*Psal.*, 126.5). Il ne leur manquoit que cela pour achever le comble de leurs souhaits. Et il est seur que s'ils cessoient de posseder leurs biens en commun, et s'ils venoient à les partager entre eux, pour en jouïr chaqu'un d'eux separement de leur part et portion, comme bon leur sembleroit, ils seroient bientot comme les autres exposés et reduits à toutes les miseres et à toutes les incommodités de la vie. Ce qui fait manifestement voir que c'est par leur bonne regle et par leur bonne maniere de vivre en commun et de jouïr en commun des biens qu'ils possedent, qu'ils se maintiennent si bien dans l'état florissant où ils sont. C'est par cette maniere de vivre qu'ils se procurent agreablement et avantageusement toutes les commodités de la vie, et c'est par là aussi qu'ils se mettent heureusement à couverts de toutes les peines et de toutes

les miseres de la pauvreté.

Il en seroit bien certainement de même de toutes les paroisses, si les peuples qui les composent vouloient bien s'entendre pour vivre paisiblement tous ensemble en commun, pour travailler utilement tous en commun, et pour jouïr également tous en commun, chaqu'uns dans leurs territoires, des biens de la terre et des fruits de leurs travaux; ils pourroient dans ce cas s'ils vouloient, et même avec beaucoup plus de facilité que les moines se faire partout des palais et des maisons agreables et solides pour se loger commodement, eux et leurs troupeaux; ils pourroient partout s'ils vouloient se faire des jardins et des vergers agreables et utiles où ils pourroient avoir toutes sortes de beaux et de bons fruits en abondance; ils pourroient partout soigneusement cultiver et ensemer les terres pour y faire ensuite des abondantes recoltes de toutes sortes de grains et de bonnes legumes. Enfin ils pourroient, s'ils vouloient, par / cette maniere de vivre en commun, se procurer partout une abondance de tous biens et se mettre par là à couvert de toutes les miseres et de toutes les incommodités de la pauvreté, ce qui les mettroit en état de pouvoir vivre tous heureux et contens, au lieu qu'en jouissans comme ils font, tous, separement les uns des autres, des biens de la terre et des commodités de la vie, ils s'exposent et s'engagent, la plus part d'eux, dans toutes sortes de maux et de miseres, étant impossible qu'il n'y en ait une infinité de malheureux tant que les biens de la terre seront si mal partagés et si mal gouvernés qu'ils sont parmi les hommes. C'est donc manifestement un abus et même un très grand abus en eux de posseder separement comme ils font les uns des autres, les biens et les commodités de la vie, et d'en jouïr separement comme ils font les uns des autres, puisqu'ils se privent par là de tant de si grands biens, et qu'ils s'exposent et s'engagent par là dans tant de si grands maux et dans tant de si grandes miseres.

— 53 —

ABUS DU GOUVERNEMENT TYRANNIQUE DES ROYS ET DES PRINCES DE LA TERRE

Enfin un autre abus qui acheve de rendre la plus part des hommes miserables et malheureux dans la vie, est la tyrannie presque universelle des grands du monde, et

la tyrannie des roys et des princes qui dominant presque universellement sur la terre avec une puissance absolüe sur tout le reste des hommes: car tous ces roys et princes ne sont maintenant que des veritables tyrans, puisqu'ils tyrannisent et qu'ils ne cessent point de tyranniser miserablement les pauvres peuples qui leur sont soumis, par une infinité de loix et de charges onereuses qu'ils leur imposent et dont ces pauvres peuples se trouvent tous les jours opprimés. *Platon*, dit le s^r de Montaigne, *défini* dans son *Gorgias*, un tyran, celui qui a licence dans une cité d'y faire tout ce qui lui plait (*Ess[ais]*, [I, 42] p. 243). Et suivant cette definition, on peut bien certainement dire que tous les souverains sont maintenant des tyrans puisqu'ils se donnent tous licence de faire tout ce qui leur plait non seulement dans quelques villes ou cités, comme dit Platon, mais aussi dans des provinces et dans des roiaumes entiers, et qu'ils osent même pousser cette licence jusques à un tel point d'orgueil et d'insolence que pour toute raison de leur conduite, de leurs loix et de leurs volontés et de leurs ordonnances, ils n'en alleguent point d'autre que celle de leur volonté même et de leur plaisir, parce, disent-ils, que tel est notre plaisir, comme celle qui disoit autres fois: *Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas*.

Le prophete Samüel avoit bien raison de reprocher au peuple d'Israel son aveuglement et sa folie, lorsqu'ils lui demandoient qu'il leur donna[t] un roy pour les gouverner (1 *Reg.*, 8.5.11) en la même maniere que les autres nations se gouvernoient. Ce prophete /176/ protesta incontinent contre cette folle demande qu'ils lui faisoient et pour les detourner d'une si folle pensée, il les avertit bien serieusement de la dureté insupportable du jong que ce roy leur imposeroit. *Sachez*, leur dit-il, *que vos roys prendront vos fils et vos filles, pour les employer à toutes sortes d'exercices et d'usages, les uns à conduire leurs chariots, les autres dans la guerre pour être tous les jours exposés à la mort, les autres auprès de leurs personnes, pour les servir continuellement à toutes sortes de choses; les autres pour exercer divers arts et metiers, et les autres pour travailler à leurs terres, comme feroient des esclaves achetés à prix d'argent; ils prendront aussi vos filles pour les employer à divers ouvrages de même que des servantes que la crainte du chatiment contraindroit de travailler. Ils prendront vos heritages, et vos troupeaux, pour les donner à leurs favoris, à leurs eunuques et à d'autres domestiques; et enfin vous et vos enfans, vous serez tous assujettis, non seulement à un roy, mais aussi à ses serviteurs, alors*, leur dit-il, *vous vous souviendrez de la prediction que je vous fais*

aujourd'hui, et touchés de regret de votre faute, vous gemirez et vous implorerez dans l'amertume de votre cœur le secours de Dieu, pour vous délivrer d'une si rude sujétion; mais il ne vous écouter pas, et il vous laissera souffrir la peine que votre imprudence et votre ingratitude auront mérité[e] (*ibid.*). Le peuple n'eut point d'oreilles pour écouter les avertissemens salutaires de ce prophete, au contraire il insista plus que jamais dans sa demande, ce qui obligea Samuel de leur donner effectivement u roy, mais ce fut entierement contre son inclination et contre son sentiment, car ce prophete qui aimoit apparament la justice n'aimoit pas la royauté parce qu' *étoit persuadé que l'aristocratie étoit le plus heureux de tous les gouvernemens*, comme le dit Joseph, fameux historien juif. *Li[vre] 6. Antiq[uités judaïques]*, ch. 4.

Jamais prophétie, si prophétie est, ne fut plu[s] véritablement accomplie que celle que fit pour lors ce prophete, car on en a vû malheureusement pour le peuples l'accomplissement dans tous les roiaumes et dans tous les siecles qui se sont passés depuis ce tems-là, et maintenant encore les peuples n'ont que trop le malheur d'en voir l'accomplissement, et particulierement dans notre France et dans le siecle où nous sommes, où les roys et les regens mêmes se rendent comme des petits dieux les maitres absolus de tout choses. Leurs flatteurs leurs persuadent qu'ils sont effectivement les maitres absolus des corps et des biens de leurs sujets, ce pourquoi aussi on voit qu'ils n'épargnent nullement / leurs vies, ni leurs biens, mais qu'ils les sacrifient tous à leur gloire, à leur ambition, à leur avarice ou leurs vengences, selon que la passion les anime et les transporte.

Que ne font-ils pas pour avoir tout l'or et l'argent de leurs sujets; d'un coté ils imposent, sur divers vains et faux pretextes de nécessité, des grosses tailles, des taillons, des subsides et autres pareilles taxes sur toutes les paroisses de leur dependance; ils les augmentent, ils les doublent, ils les triplent comme bon leur semble sous divers autres vains et faux pretexte[s] de nécessités. On voit presque tous les jours de nouvelles taxes et de nouvelles impositions, des nouveaux édits et des nouvelles ordonnances ou des nouveaux mandemens de la part des roys ou de leurs premiers officiers pour obliger les peuples à leur fournir tout ce qu'ils leur demandent, et satisfaire à tout ce qu'ils exigent d'eux, et s'ils n'obeissent pas aussitot pour ne pouvoir assés habilement satisfaire à tout ce qu'on leur demande, et pour ne

pouvoir assés tot fournir les sommes exorbitantes ausquelles ils sont taxés, on envoie aussitot les archers en campagne pour les contraindre rigoureusement de paier ce qu'on leur demande ou de faire ce qu'on leur commande, on leur envoie des garnisons de soldats ou de quelques autres semblables canailles qu'ils sont obligés de nourrir ou de paier tous les jours à leurs frais et depens jusques à ce qu'ils aient entierement satisfaits. Souvent même de peur d'y manquer, on leur envoie par avance des contraintes avant que le tems de paier soit venus, de sorte que c'est tousjours contraintes sur contraintes, et frais sur frais pour les pauvres peuples, on les poursuit, on les presse, on les foule et on les pille en toutes manieres. Ils ont beau à se plaindre et à représenter leur pauvreté et leur misere, on n'y a point d'égard, on ne les écoute seulement point, ou si on les écoutoit, ce seroit plutot à l'exemple du roy Roboam pour les surcharger, que pour les soulager.

Ce roy, comme on scait, voiant que ses peuples se plaignoient des tailles et des impositions dont son pere le roy Salomon les avoit chargé et qu'ils lui en demandoient la diminution, il leur fit cette fierre et insolente reponse: *mon petit doigt*, leur dit-il, *est plus gros que le dos de mon pere. Si mon pere vous a chargé de tailles et d'imposts, je vous en chargerai encore plus, mon pere vous a fouetté avec des verges, et moi*, leur dit-il, *je vous fouetterai avec des scorpions, minimus digitus meus grossior est dorso patris mei: pater meus cecidit vos flagellis, ego autem coedam vos scorpionibus*. Voilà la belle reponse qu'il leur fit /177/. Les plaintes des pauvres peuples ne seroient maintenant gueres plus favorablement écoutées qu'elles ne furent en ce tems-là, car la maxime des princes souverains et de leurs premiers ministres est d'épuiser les peuples et de les rendre gueux et miserables affin de les rendre plus soumis, et les mettre hors d'états de pouvoir entreprendre aucune chose contre leur autorité (Car[dinal] de Richelieu). C'est une maxime à eux de permettre que les financiers et receveurs des tailles s'enrichissent aux depens des peuples affin de les depouiller puis après, et s'en servir comme d'éponges que l'on presse après les avoir laisser emplir. C'est une maxime à eux d'abaisser les grands de leurs roiaumes et de les mettre en tel état qu'ils ne puissent leur nuire; et c'est une maxime à eux de semer des querelles et des divisions entre leurs principaux officiers et même entre leurs peuples, affin qu'ils ne pensent point à conspirer contre eux et qu'ils ne puissent s'accorder à s'unir ensemble pour se revolter contre eux. C'est à quoy ils reussissent comme ils le souhaitent en chargeant, comme ils font, les peuples de grosses tailles et

de gros impôts, car par ce moien ils s'enrichissent eux-mêmes autant qu'ils veulent, en épuisans leurs sujets, ils mettent par ce moien le trouble et la division entre eux, car pendant que les particuliers de chaque paroisse sont en discorde, en haines et en contestations entre eux au sujet de la repartition particuliere qu'ils sont obligés de faire entre eux des dittes tailles dont chaqu'un d'eux se plaint d'en avoir trop, et d'en avoir plus qu'il n'en devroit avoir par raport à son voisin qui est plus riche, et qui aura peut-être moins de tailles que lui, pendant, dis-je, qu'ils sont en dispute et en discorde sur ce sujet, qu'ils se querellent et qu'ils se donnent mil injures et mil maledictions les uns aux autres, ils ne pensent seulement pas à s'en prendre à leur roy ni à ses ministres, qui sont neantmoins la seule veritable cause de leur ruine, de leurs troubles et de leurs facheries, ils n'osent murmurer ouvertement contre leurs roys ni contre leurs ministres, ils n'osent s'en prendre à eux, ils n'ont pas même l'esprit ni le courage de s'unir de concert ensemble pour secoüer d'un commun accord le joug tyrannique d'un seul homme qui les commande avec tant de dureté et qui leur fait souffrir tant de mal; et ils s'égorgeroient volontiers les uns les autres pour satisfaire leurs haines et leurs animosités particulieres.

Les roys donc voulans absolument s'enrichir et se rendre les maitres absolus de toutes choses, il faut que les pauvres peuples fassent tout ce qu'ils exigent d'eux et qu'ils leur donnent tout qu'ils leur demandent, et cela sous peine d'y être contraints par toutes sortes / de voyes rigoureuses, par saisies et executions de leurs meubles, par emprisonnemens de leurs personnes et par toutes autres sortes de violences, ce qui fait gemir les peuples sous un si rude esclavage; et ce qui augmente encore la dureté d'un joug et d'un gouvernement si odieux et si detestable, est la rigueur avec laquelle ils se voient tous les jours maltraités par un milliers de rudes et severes exacteurs des deniers de leurs roys qui sont ordinairement tous gens fiers et arrogans, et dont il faut que tous les pauvres peuples souffrent tous les rebus fades, toutes les voleries, toutes les fourberies, toutes les concussions et toutes autres sortes d'injustices et de mauvais traitemens. Car il n'est si petits officiers ni si petits receveurs, ou si petits commis de bureaux, ni si vils archers ou si vils gardes de sel ou de tabac qui, sous pretexte d'être aux gages du roy et sous pretexte de recevoir et d'amasser ses deniers, ne croient devoir faire les fiers et avoir droit de baffoüer, de maltraiter, de fouler et de tyranniser les pauvres peuples. D'un autre coté ils mettent, ces roys, de gros impôts sur toutes sortes de marchandises, affin d'avoir leur profit

de tout ce qui se vend et de tout ce qui s'achette, ils en mettent sur les vins et sur les viandes, sur les eaux de vie et sur les bières; ils en mettent sur les laines, sur les toiles et sur les dentelles; ils en mettent sur le poivre et sur le sel, sur le papier, sur le tabac et sur toutes sortes de denrées. Ils se font paier des droits d'entrées et de sorties, des droits de controoles et d'insinuations , ils s'en font paier pour les mariages, pour les batemes et pour les sepultures, quand bon leur semble; ils s'en font paier pour les amortissemens, pour les aisances des communautés, pour les bois et forests et pour le cours des eaux. Peu s'en faut qu'ils n'en fassent encore paier pour le cours des vents et des nü[é]es.

Laissez faire Ergaste, dit assés plaisamment mons^r de la Bruieres, dans ses *Caracteres* (au chap. des Biens de Fortune, p. 205), *laissez faire Ergaste, il exigera un droit de tous ceux qui boivent l'eau de la riviere ou qui marchent sur la terre ferme, il sçait convertir en or jusques aux roseaux, aux jongs, à l'ortie*. Si on veut trafiquer sur les terres de leur domination, et aller et venir librement pour vendre et acheter, ou seulement pour transporter des marchandises ou des effets d'un lieu en un autre, il faut avoir comme il est dit dans l'Apocalypse, le caractere de la beste, c'est-à-dire la marque de la maltote et de la permission du roy. Il faut avoir des certificats de ses gens, des congés, des passe-avans, des passe-ports, des acquits et lettres à caution et autres semblables lettres de permissions, qui sont veritablement, ce /178/ que l'on peut appeller la marque de la beste, c'est-à-dire la marque de la permission du tyran, sans quoi si on vient malheureusement à être rencontré et pris des gardes ou officiers de la susdite beste roiale, on court risque d'être ruinés et perdus car on est aussitot mis en arrest, on saisit, on confisque les marchandises, les chevaux et les chariots, et outre cela les marchands ou les conducteurs des dites marchandises sont encore condamnés à des grosses amendes, à des prisons, à des galeres, et quelques fois même à des morts honteuses, tant il est rigoureusement deffendu de trafiquer, d'aller et de venir avec des marchandises sans avoir, comme j'ai dis, le caractere ou la marque de la beste. *Et datum est illi ut... ne quis posset emere aut vendere, nisi qui habet characterem, au[t] nomen bestiae, aut numerum nominis ejus (Apoc., 13.17).*

TYRANNIE DES ROYS DE FRANCE
DONT LES PEUPLES SONT MISÉRABLES ET MALHEUREUX

Et si ces roys se mettent en fantaisie de vouloir étendre les bornes de leurs royaumes ou de leurs empires, et de vouloir faire la guerre à leurs voisins, pour envahir leurs états ou leurs provinces, sous tels vains pretextes qu'ils voudront trouver, c'est tousjours aux depens de la vie et des biens des pauvres peuples; car ils se font donner des hommes tant qu'ils en veulent pour composer leurs armées, ils les font prendre aussi de grés ou de force là où leurs officiers les peuvent attraper, ils se font donner de l'argent et des provisions de vivres pour nourrir et entretenir leurs troupes, ce qui n'empeche pas neantmoins que les pauvres peuples de la campagne ne soient encore tous les jours exposés aux insultes, aux outrages et aux violences de leurs insolens soldats qui n'aime[nt] qu'à fourrager et à piller tout ce qu'ils trouvent; lorsque leurs armées peuvent penetrer dans le país ennemi, ils ne font rien moins que de faire tout ravager et desoler entierement les provinces en faisant mettre tout à feu et à sang; ce sont là les effets ordinaires de la cruauté et de la tyrannie des princes et des roys de la terre, et particulièrement de celle nos derniers roys de France, car il n'y en a point, qui aient poussés si loin l'autorité absolüe, ni qui aient rendus leurs peuples si pauvres, si esclaves et si miserables que ces derniers-ci, et il n'y en a point qui aient fait repandre tant de sang, qui aient faits tant tuer d'hommes, qui aient fait verser tant de larmes aux veuves et aux orphelins, ni qui aient faits ravager et desoler tant de villes et de provinces que ce dernier roy ci deffunt Louïs quatorze surnommé grand, / non veritablement pour les grandes et loüables actions qu'il ait fait, puisqu'il n'en a point fait qui soient veritablement dignes de ce nom, mais bien veritablement pour les grandes injustices, pour les grandes voleries, pour les grandes usurpations, pour les grandes desolations, pour les grands ravages et pour les grands carnages d'hommes qu'il a fait faire de tous costé tant sur mer que sur terre.

Voici comme un auteur en parle, c'est *L'Esprit de Mazarin* (p. 74). *Je suis*, disoit-il, *dans un état à ne plus dissimuler, je dis la verité parce que je n'ai plus rien à craindre; si le roy Louïs 14^e a effectivement acqui[s] le surnom de grand, toute la terre conviendra que ce qui a le plus contribué à ce degré de grandeur, auquel nous*

le voions presentement élevé, est l'abolition des Edits, le manquement de foy, la violation des sermens qu'il a preté sur les Evangiles, pour tromper plus facilement ceux qui ont contractés avec lui; n'aians jamais été religieux observateur de sa foy et de sa parole royale, que lorsque son interest l'a demandé. En effet, continue-t'il, si ce prince porte le surnom de grand, c'est pour avoir ruiné et affoibli l'Empire et l'Espagne, c'est au prealable après avoir manqué de foy aux traités qu'il avoit fait[s] avec eux; si ce prince est grand pour avoir extirpé les Huguenots dans son royaume, ce n'est qu'en annullant les Edits qu'il avoit juré de maintenir au jour de son sacre, en violans la foy des privileges que lui et ses predecesseurs avoient si solennellement donnés par tant de declarations roialles, sous la foy desquels ils ont paisiblement vecus pendant l'espace de plus d'un siecle et demi; et enfin, dit-il, si le roy est devenu grand dans le royaume d'amour par son esprit et par ses intrigues galantes, c'est en faussant la foy conjugale. La dame de Maintenon, concubine de ce prince, étoit, dit cet auteur, comparée à la deesse Junon, et étoit qualifiée par un auteur de mignonne de Jupiter Bourbon. L'on n'entend, dit ce même auteur, dans tout les provinces de France que des cris, et des plaintes à cause de la tyrannie, de l'usurpation, de la volerie et des rapines qui s'exercent en France qui ont réduit tous les habitans à la besace et les ont contraints vendre leurs habits, pour se conserver à peine une chemise, tout fuit, le noble abandonne ses terres, le paisan son labour, et les habitans des villes leurs metiers.

La France, dit encore ce même auteur, est aujourd'hui accablée d'un grand nombre d'exacteurs et maltotiers qui rongent le pauvre peuple jusques au os, en telle sorte que /179/ je crains, dit cet auteur, qu'à la fin le roy ne perde ses droits. On devroit, disoit-il, lui conseiller de ne plus à la venir, declarer la guerre si injustement à ses voisins, de ne plus jamais rompre la paix, sans un juste sujet, ni la treve avant que le terme soit expiré; par ce moien il évitera, disoit-il la peine où il se trouve presentement pour chercher la paix; qu'il ne tyrannise plus son pauvre peuple comme il fait, qu'il ne violente plus ses sujets, pour les forcer à donner ce qu'ils n'ont point, mais au contraire, qu'il leur serve de pere, au lieu de les accabler de taxes et de nouveaux imposts, qu'il leur accorde à tous une honnete liberté, sans quoi, dit cet auteur, on doit s'attendre à de grandes revolution dans son royaume.

Les roys comme les peuples, dit ce même auteur, sont également sujets aux loix, et

c'est à tort, dit-il que les roys de France se croient au-dessus des loix divines et humaines. Le roy Louis 14^e, voians que la fortune le favorisoit, il s'est laissé persuader avec plaisir qu'il étoit envoyé du ciel pour dominer seul dans tout l'univers, et commander à toute la terre, et que comme il n'y avoit qu'un soleil dans le firmament, il ne devoit y avoir aussi qu'un seul monarque dans le monde. Et dans cette esperance, continüe ce même auteur, le roy prit cet astre pour sa devise. Si j'osois, dit-il, parler au roy, je lui dirois volontiers ce qu'un pirate repondit à Alexandre le Grand. Ce monarque lui reprochant le vol qu'il faisoit, «Je suis, dit ce corsaire, un petit brigand, mais tu en es un grand, car non content du royaume que Dieu t'a donné, tu voudrois envahir toute la terre.

Il n'est rien, dit un auteur étranger, comme j'ai desjà remarqué, il n'est rine de si vil[e], de si abject, de si pauvre et de si meprisable que le paisan de France, il ne travaille que pour les autres, et a bien de la peine avec tout son travail de gagner du pain pour soy-même (Espion turc); en un mot, dit-il, les paisans de France sont absolument les esclaves de ceux dont ils font valoir les terres et de ceux dont ils les tiennent à fermes, ils ne sont pas moins opprimés par les taxes publiques et les gabelles que par les charges particulieres que leurs maitres leur imposent, sans conter, dit-il, ce que les ecclesiastiques exigent injustement de ces pauvres malheureux. Les roys de France, dit ce même auteur, se sont emparés de tout le sel du royaume, ils obligent leurs sujets de l'acheter d'eux, au prix qu'il y mettent eux-mêmes, pour cet effet, ils ont des officiers partout pour le vendre, et c'est ce que l'on appelle gabelle, il semble qu'ils en usent ainsi pour empecher que leurs sujets ne se corrompent, comme s'ils avoient peur qu'ils ne se pourrissent tous vivans car il n'y a point d'hommes dans leur Etat qui ne soit obligé d'en prendre la quantité que les officiers du roy lui imposent, excepté quelques provinces particulieres qui en sont exemptes pour des raisons d'Etat, ou pour ce qu'elles ont traitées.

Le revenu que le roy tire de cette gabelle, monte annuellement à près de trois millions d'écus, et il tire huit millions d'un autre costé, de l'impost qu'il mis sur les denrées des paisans, outre les imposts particuliers sur la viande, sur le vin, sur toutes les autres marchandises de quelque qualité qu'elles soient. Cependant, dit cet auteur, il perd une grande partie de ses revenus, en les affermans à ses sujets, ou en les engageans en temps de guerres pour avoir de l'argent contant. Il n'y a gueres

moins, dit-il, que trente mil officiers, il y en a peut être maintenant plus de quarante mil, tous employés à la collecte de ces impôts Les gages de tant de gens diminuent le revenu de la couronne de plus de la moitié, de sorte, dit-il, que de quatre vingt millions d'écus que l'on arrache tous les ans des peuples, à peines en entre-t'il trente millions dans les coffres du roy. Tu sera surpris, dit-il, en écrivant à son grand Moufti, tu sera surpris de l'imprudence de ces infidel[e]s, et condamnera[s] en même tems la tyrannie et l'injustice, qui pillent, qui oppriment et ruinent ceux qui leur fournissent tout ce qui leur est nécessaire à la vie, et pour s'enrichir non seulement eux-mêmes, mais pour enrichir aussi une troupe de chenilles avides, car on ne scauroit, dit-il, donner d'autre nom à ceux qui font la collecte des revenus de cet Etat. Il n'en est pas de même, dit-il, de l'Empire ottoman où la justice a élevé son trosne, et où l'oppression n'oseroit lever la teste.

— 55 —

ORIGINE DES TAILLES ET DES IMPOSTS EN FRANCE

[en marge tout au long de ce chapitre: ORIGINE ET PROGRES DES GABELLES ET DES IMPOSTS] Suivant ce que dit l'auteur du *Journal Historique [Clef du cabinet des princes de l'Europe (ou Journal de Verdun), mars 1705, art. IV], Philippe, surnommé le Long, roy de France, fut le premier qui mit en France un denier sur chaque minot de sel. Philippe de Valois y en adjouta un second, Charles sixieme l'augmenta encore de deux autres deniers, Louis onze poussa cet impost /180/ jusques à douze deniers. Mais Francois premier, sous pretexte des nécessités de la guerre, multiplia cette taxe jusques à vingt quatre livres le muid. Et depuis ce tems-là on l'a encore augmenté en différentes occasions jusques au periode où nous le voions. On a dit plusieurs fois, adjoute cet auteur, que si le roy vouloit fixer ses droits sur le sel dans les endroits où on le fabrique, et laisser ensuite la liberté aux peuples de le commercer, Sa Majesté en tireroit un plus gros revenu qu'elle ne fait et déchargeroit son Etat de la depense d'une infinité d'officiers, de bureaux, de commis et de gardes qui consomment presque la moitié du produit de ces impôts. Les premiers roys de France n'avoient ni domaine, ni tailles, ni gabelles, mais après avoir assemblé les états du royaume, ils regloient la depense qui se devoit faire, tant pour leurs maisons que pour les frais de la guerre, et avoient aux moiens de lever*

sur les revenus de leurs sujets, ce qu'ils croioient devoir suffire. Pepin arrivant à la couronne y annexa toutes les belles terres qu'il possédoit en Austrasie et ailleurs, qui furent dès lors appellées le domaine de la Couronne; les roys de la troisieme race, ont fort augmentés ce domaine par les reglemens qu'ils firent des fiefs qui demeuroient vacans en grand nombre par les guerres de la terre sainte (au Suplement des Etats [de la France], t. 2 vers la fin) 1. A quoi d'autres roys ont encore adjoutés les terres qu'ils possédoient auparavant qu'ils fussent parvenus à la couronne, dont on voit des exemples en Philippe de Valois, Louis douze, Francois premier et Henri quatre; les autres enfin l'ont augmentés de tailles, de gabelles et autres impositions qui sont en très grand nombre et très onereuses aux peuples.

Les premiers domaines de la Couronne quoique fort considerables, n'étans pas suffisans pour fournir aux besoins de l'Etat et aux frais de la guerre, on a été obligé de lever sur les peuples certains subsides que l'on appelle tailles, lesquelles d'abord ne se levoient que pour quelques necessités extraordinaires et urgentes. Le roy s' Loüis a été le premier qui a donné ce nom de tailles aux taxes qui se mettaient sur chaque famille pour la levée des deniers accordés par les resultats. Charles 7 les a rendües ordinaires pour la subsistence de la gendarmerie qu'il institua sans aucune distinction de tems de guerres ou de paix, ce qui facilita le soulèvement de presque toute la France contre le roy Loüis onzieme son successeur, sous la conduite du duc de Berri, frere du roy, et des ducs de Bretagne et de Bourgogne, qui prirent / ce pretexte de vouloir soulager le peuple de ces impositions qui se rendoient ordinaires, d'extraordinaires, et gratuites, qu'elles étoient auparavant. Et pour ce sujet appellerent cette rebellion d'un nom fort specieux: la guerre du bien public. Mais le roy Loüis onze aiant trouvé d'abord moien de satisfaire l'ambition de ces princes et les aians separés les uns des autres les chatia en particulier, et après qu'ils furent rangés à la raison, il vint à bout de ce qu'il avoit entrepris auparavant touchant le sujet des tailles, qui depuis ce tems-là ont été paiées sans contradiction et sans qu'il ait été besoin d'assembler les Etats pour ce suiet, sinon en Languedoc, Provence, Bourgogne, Dauphiné et Bretagne qui pour cette raison sont appellés païs d'Etats. Le taillon fut institué ensuite par le roy Henry 2^d l'an 1549, pour augmenter la solde des gens de guerre. La subsistence est encore une autre taxe qu'on a commencé de lever depuis quelques années, elle est ainsi nommée parce qu'elle est destinée pour faire subsister les troupes dans les cartiers d'hyvers, moiennant quoi les

peuples doivent être exemp[t]s du logement de la gendarmerie durant l'hiver.

Le roy Charles 7^e, dit le sieur de Commines, fut le premier qui gagna ce point, qui est d'imposer des tailles à son plaisir, sans le consentement des Etats de son royaume, et pour lors, dit-il, il y avoit grande matiere ou sujet, tant pour garnir les païs conquis que pour departir les gens des compagnies qui pilloient le royaume, et à ceci consentirent les seig^{rs} de France pour certaines pensions qui leur furent promises pour les deniers qu'on leveroit en leurs terres. Mais ce qui est avvenu depuis et adviendra, il chargea, dit-il, fort son âme, et celles de ses successeurs, et mit une cruelle plaie sur son royaume, qui longuement seignera (et maintenant elle saigne encore plus que jamais, et suivant les apparences saignera tousjours de plus en plus si on n'y met remede). Le roy Charles 7^e levoit, dit-il, à l'heure de son trepas dix huit cens mille francs, en toutes choses sur son royaume et tenoit environ dix sept cens hommes d'ordonnance pour tous gens d'armes, et ceux-là en bonne justice à la garde des provinces de son royaume qui de long tems avant sa mort ne chevaucherent par le royaume, (ce qui étoit un très grand repos au public) et à l'heure du trepas du roy Louïs onze, il levoit quarante-sept cens mil frans et avoit d'hommes d'armes quelques quatre ou cinq mil /181/ gens de pieds, tant pour le camp que de mortes païes plus de vingt cinq mil. Ainsi ne se faut ébahir, dit-il, s'il avoit plusieurs pensées et imaginations, et s'il pensoit de n'etre point bien voulu et s'il avoit grande peur en cette chose; car surement, dit cet auteur, c'étoit compassion de voir, ou sçavoir la misere, et la pauvreté du peuple. Il prenoit, dit-il, des pauvres pour le donner à ceux qui n'en avoient aucun besoin. C'est certainement bien pire dans le tems où nous sommes maintenant. Et si, dans ce tems-là la misere et la pauvreté du peuple faisoit desjà pitié et compassion, elle devoit maintenant faire beaucoup plus de pitiés et de compassion, puisque les peuples sont incomparablement plus chargés et plus tyrannisés en toutes manieres qu'ils ne l'étoient en ces tems-là, et pour marque de cela est que, du tems de Charles 7^e, tous les revenus de la couronne ne montoient qu'à dix huit cens mil francs comme je viens de le remarquer; et en l'année 1164, la recette du roy étoit desjà de plus de soixante trois millions; et maintenant elle passe encore de beaucoup cette somme comme on verra ci-après.

CE QUE DIT UN AUTEUR SUR LE GOUVERNEMENT TYRANNIQUE
DES ROIS DE FRANCE

Voici comme un auteur du dernier siècle parle de la conduite et du gouvernement tyrannique de nos derniers roys de France, Louïs 13^e et Louïs 14^e (*Salut de l'Europe de l'An 1694*). *Il y auroit sujet, dit-il, de s'étonner que la France propose la paix au milieu de ses victoires, si l'histoire de ce regne ne nous apprenoit par une funeste experience que la paix lui a plus servi à avancer ses conquestes que la guerre même: ainsi ce sera merveille, dit-il, si quelque auteur françois ne nous fait un jour remarquer par une fausse plaisanterie qu'elle sera enfin, à force de paix et de ruptures, parvenue à la monarchie universelle où l'on voit qu'elle tend à plaines voiles. Mais ce qu'il y a de plus outrageant dans sa conduite est que non contente de violer tous les traités, elle ne fait plus d'invasions qui ne soient accompagnées des cruautés les plus énormes, comme si après s'être mise au-dessus de tout droit divin et humain, elle se croioit autherisée à suivre impunement tous les mouvemens de fureur et d'impiété que son genie lui inspire. Le fer, le feu, la profanation et tout ce qui se peut imaginer de la licence la plus débordée des soldats sont employés pour ravager les païs où ses armes peuvent penetrer; nulle consideration pour l'age, ni pour le sexe, nulle distinction pour aucune dignité ecclesiastique ou seculiere; nul respect pour la sainteté des lieux, ni pour ce qu'il y a de plus / sacré dans la religion. Rien ne doit demeurer en etre, que ce qu'elle est seure de garder. De sorte que s'il y a une paix à esperer avec elle, ce ne peut plus etre que celle dont parle Tacite, qui sont les suites malheureuses d'une desolation generale, auferre, trucidare, rapere falsis nominibus imperium, atque ubi solitudinem fecerint pacem appellant (*Agric., 30.7*). Il seroit superflu, dit l'auteur, d'entrer ici dans le detail de ces ravages et de ces cruautés, tant à cause que les exemples en sont tous recen[t]s que parce que le recit n'en pourroit donner qu'une [idée] fort imparfaite. Il ne s'agit pas ici, dit-il, des desordres suivis dans la chaleur de l'action, comme il en arrive dans toutes les guerres. Les ordres de la cour y ont été precis, les generaux ont dû presider à l'execution, et s'il y en a eu qui s'y soient relaschés par l'indignité du crime, ils en ont été severement punis pour l'exemple. Ce qui marque en elle un dessein formé de diriger à la venir toutes ses conquestes sur les maximes des nations les plus*

barbares.

Je ne m'étendrai point, continue l'auteur, sur le detail de toutes ses usurpations, ni à en faire voir l'injustice et l'indignité, parce que d'autres l'on[t] fait avant moi. Il suffit, dit-il, de faire remarquer ici que l'usurpation y fut si generale et si autorisée qu'il n'y eut personne dans le royaume qui ne voulu[t] s'y signaler; les gens de plumes s'y distinguerent par mil inventions monstrueuses de chicannes et de violence, qui parurent sous les noms de dependances et de reunions, en quoy ils se porterent si vaillamment, ou pour mieux dire avec tant d'insolence qu'ils firent taire toutes les loix anciennes et nouvelles; et c'est ce que l'on y appelle encore aujourd'hui, par excellence, les conquestes du parlement de Mets. Les gens d'Eglise firent encore plus, à mon avis, car pour faire quelque chose d'éclatant dans leur propre sphere, ils attenterent, l'archeveque de Paris à leur teste, sur les droits du S^t Siege et de l'Eglise pour les sacrifier à la vanité du gouvernement, et c'étoit tout ce que l'on pouvoit attendre d'eux en fait de conquestes. Ensuite que ne pourroit-on pas dire ici de ses hauteurs et de ses violences dans ce tems de petulance et de rapines; amis, alliés, ennemis, tout y fut traité de même, et s'il y eut de la distinction, ce ne fut que par la difficulté de nuire ou pour la crainte du retour. On ne scauroit reflechir sans horreur sur l'énormité du procedé /182/ qu'elle y tint à l'égard du pape Innocent onze, car il n'y eut jamais de persecution plus atroce, ni plus scandaleuse; ce s^t pape fournissoit des secours à l'empereur, et à ses alliés contre les infidel[e]s, et c'était là son crime, mais de quoy n'est elle pas capable, lorsque, libre de toute crainte elle mesure son droit par sa puissance! On ne peut mieux la concevoir que par ces paroles de Jornandes: Optat mundi generale habere servitium, causas proelii non requirit, sed quidquid commiserit hoc putat esse legitimum, ambitum suum brachio metitur superbia, licentiam satiat, jus fasque contemnens, hostem se exhibet naturae cunctorum (*Il veut forcer le monde entier à le servir, ne s'inquiète pas des motifs d'une guerre, mais regarde comme legitime tout qu'il lui a plu de faire. C'est avec son bras qu'il mesure son cercle d'action; c'est par la licence qu'il assouvit son orgueil. méprisant la loi et l'équité, il se mpntre l'ennemi de tout ce qui existe. [Jornandès, De rebus geticis [Histoire des Goths]]). Telle est la France en peu de mots, et telle sera-t'elle, aussi long tems que la fortune lui sera favorable.*

C'est sous le regne de Loüis 13^e que la monarchie de France a commencé à se

rendre si redoutable par sa puissance, et par ses invasions au dehors. On remarque qu'elle entretenoit pour lors, cinq gros corps d'armées, un en Italie, un aux Pais Bas, un en Allemagne, un en Roussillon, et le cinquieme au dedans du royaume pour l'opposer au soulevement que l'humeur remuante du duc d'Orleans y excitait de tems en tems. Ajoutons à cette depense celle des pensions qu'il falloir paier ponctuellement à la Suede, à la Hollande, et à divers princes d'Allemagne et d'Italie, pour les tenir attachés à ses interests, celle de l'entretien de la marine qui étoit devenu considerable dans les deux mers; et d'une infinité d'autres creatures et d'émissaires que l'on tenoit dans toutes les cours pour être avertis ponctuellement de tout ce qui se passoit. Ces depenses et plusieurs autres que j'omet pour éviter la longueur, montoient à des sommes immenses, et cependant l'Etat ne laissoit pas d'y fournir, quoi qu'il s'en fallut beaucoup que les revenus de la couronne, fussent pour lors aussi grands qu'ils sont à present car ils ne passoient pas les cinquante millions de livres, au lieu que Colbert les a accrus sous ce regne de quatre-vingt millions et plus, outre qu'il y avoit beaucoup de desordres dans l'administration, à quoi on a remedié sous le même ministere, d'où l'on peut voir que tout est devenu possible à la France, depuis que le royaume a été assujetti comme il est à la violence du pouvoir arbitraire de ses roys. Le revenû donc de la couronne de France n'étoit sous le regne de Charles 7^e que de dix-huit cens mil livres. Sous le regne de Louis onze, il étoit de quarante-sept cens mil livres. Sous le regne de Louïs treize, il étoit de cinquante millions de livres. / Sous le regne de Louïs quatorze, il fut encore augmenté par le sçavoir faire de Colbert de plus de quatre-vingt millions et depuis ce tems-là, il est peut être encore augmenté de plus que le double, et tous les jours il augmente encore de plus en plus par les nouvelles impositions, dont on surcharge tous les jours les pauvres peuples, et il y a lieu de s'étonner qu'ils puissent tousjours y fournir.

Pour ce qui est des grands et même des princes du sang, leur credit y est tellement abaissé qu'on ne peut plus les considerer que comme les plus illustres esclaves de la cour; nulle autorité dans le gouvernement, nulles prerogatives dans les provinces, ce n'est qu'à force de servitude qu'ils peuvent aspirer à un degré de distinction... Le cardinal de Richelieu, premier ministre du roy Louïs 13^e et le genie le plus élevé de son tems, s'étans mis en teste de rendre la monarchie florissante au dehors, il crût que cette même petulance de la nation qui en avoit arrêté si long tems le progres y serviroit utilement, si on y pouvoit rapporter toute son animosité, et

ce fut ce qui lui fit concevoir un plan de gouvernemen[t] tout differens du precedent. Il avoit observé que de toutes les monarchies, il n'y a eu que celle des Ottomans en qui il se soit trouvé une consistance plus solide et plus suivie, puisque non seulement elle s'est tousjours conservée en son entierre depuis son commencement, mais même n'a cessé de s'étendre, au lieu que les autres s'étoient detruittes d'elles-mêmes par le luxe, par le relaschement de discipline et par l'ambition des grands, du moment qu'elles étoient entrées dans l'inaction, ou auroient dûe ceder à la force d'un nouveau conquerant. Ce pourquoi il lui prit envie de former celle de France sur ses principes, il ne la vouloit pas purement militaire comme celle des Ottomans parce qu'il y auroit eu des extremités trop dangereuses à apprehender dans une revolution, outre que c'eut été en bannir les arts, l'industrie et le commerce d'où il falloit qu'elle tirat toutes ses richesses; il y trouva donc un milieu qui fut d'attacher à la guerre la noblesse et tout ce qu'il y avoit de gens oisifs dans le roiaume, et de reserver les peuples aux exercices que je viens de dire. Aiant donc formé ce plan, il commença à y diriger toutes ses vues, et ce fut ce qui rendit son ministere si odieux en general et ce qui lui attirast la haine de tous les grands par la crainte de la servitude, où ils se voioient sur le point de tomber. Neantmoins aians eu l'adresse, à l'exemple du cardinal [X]imenes, de mettre tousjours /183/ le roy, et le bien de l'Etat de son coté, et d'attirer à soy par cette voye toute l'autorité des loix, et des magistrats, il ne laissa pas de l'élever à une telle hauteur, qu'il a été facile à ses successeurs de l'achever.

En effet les intendants furent établis dans les provinces pour attirer à eux, avec l'appui de la cour, toute l'autorité du gouvernement politique et militaire, les lieutenans de roy furent instalés dans toutes les places fortes pour y partager le commandement avec les gouverneurs, et les creatures du ministere preferées dans toutes les charges aux brigues et aux recommandations des grands et à la qualité. Enfin, n'y aians plus de bienfaits à esperer que du coté de la cour, il fallut renoncer à tous les attachemens particuliers pour se devouer entierement à elle. Ces nouveautés étoient autant de coups mortels aux prerogatives de ceux qui faisoient le plus de figure dans l'Etat, parce qu'ils voioient que leur credit cessant, ils ne seroient plus en aucune consideration. Mais le pouvoir arbitraire aiant desjà pris racine, et les plus temeraires aians été punis sans e[x]ception, tous se trouverent dans la necessité de ceder à la violence; c'est par ces grands ressorts et par plusieurs autres qui seroient d'une trop longue discussion, que la France a changée de forme sous le regne de

Louis 13^e [pour servir d'instrument à l'ambition de ses rois], comme on ne l'a que trop éprouvé sous le regne de Louis 14^e. On jugera mieux de ce changement à la considerer dans tous ses membres par la difference du passé.

Autres fois le Clergé qui étoit le premier membre de l'Etat étoit en veneration au-dedans, et en reputation au-dehors, parce que les dignités ecclesiastiques se donnoient à la science et à la vertu, que l'on alloit deterrer dans les universités et dans les solitudes, pour les y élever; il y eut du changement dès que Francois premier eut obtenu par le Concordat la faculté de nommer aux premiers benefices de son royaume; neantmoins, on y garda long tems assés de distinction, tant affin d'oster aux papes tout sujets de plaintes que parce que l'on avoit besoin pour lors de gens habiles et de vie exemplaire pour les opposer aux huguenots. Mais à present, que l'on s'est mi[s] au dessus de toutes ces considerations-là et que la faveur tient lieu de merite à tout ecclesiastique qui veut s'avancer, on n'y voit plus qu'une prostitution generale de tous les droits de l'Eglise, à l'ambition du prince et à la violence du ministere. C'est ce qui se vit à l'assemblée du clergé qui se tint l'an 1682, au sujet de la Regale, où, au lieu de les / soutenir contre les attentats de la cour, comme ils y étoient obligés tant par la justice de la cause, que par son propre interest, il eut la lacheté non seulement de les lui abandonner, mais même de passer un acte injurieux à la dignité du chef, et cela parce que la Cour le vouloit mortifier. Ce qu'il y eut de plus curieux, et de plus ridicule tout ensemble dans la dispute, est que quelques années auparavant des docteurs de Sorbonne avoient été exilés pour avoir soutenus que le pape étoit faillible, et qu'ici on en punit d'autres de la même peine, pour avoir soutenus le contraire, d'où l'on peut voir que le roy ne s'est pas moins acquis de superiorité sur le spirituel que sur le temporel, et que tout y roule presentement sur son bon plaisir, qui est devenu la loy de l'Etat.

Mais ce qui marque le plus cette corruption generale est qu'à present le clergé raporte toutes les prerogatives du caractere ecclesiastique à autoriser la violence du gouvernement. Car on y voit les prelates justifier les concussions dans les provinces tantot sous pretexte de religion, et tantot sous celui d'une necessité publique, les predicateurs seculiers et reguliers mesler indifferemment la gloire du roy avec la parole de Dieu, dans leurs sermons, et les professeurs de droit, et de theologie tourner toutes leurs subtilités à accrediter ses usurpations, et à y conformer toutes

les loix divines et humaines. C'est par ces sortes de prostitutions que l'on se fait connoître à la Cour; la plus vile et souvent la plus criminelle, y fait la distinction du merite. La noblesse qui est le second [rang], ou le second membre de l'Etat tenoit de même un rang très considerable dans l'Etat, tant par les prerogatives dont elle jouissoit sur ses terres que par les égards qu'on avoit pour elle à la Cour; mais aujourd'hui que le gouvernement des provinces, est entre les mains des intendans, et que le ministere a attiré tout à lui, il n'y a rien de plus souple, ni de plus rampant, il n'y a de salut pour elle que dans le service; les intendans, ces furets des provinces, ont scu la deterrer dans toutes ses demeures de campagne. Il n'y a point de vexations, pour injurieuses qu'elles puissent etre, dont ils ne se soient servis, pour la reduire à la necessité de servir. C'étoit assés qu'un gentilhomme eut du bien pour leur etre en vue. Il falloit lever un regiment ou une compagnie chaqu'un selon ses moiens, affin d'en etre consideré; et malheur à qui pretendoit s'en deffendre pour vivre dans le repos; on soutenoit un paisan contre son seigneur, on condamnoit celui-ci à des amendes et à des reparations /184/ honteuses; on lui dispuoit à tous momens ses titres et ses prerogatives, et s'il appelloit à la Cour de ces persecutions, il y étoit rebuté et renvoié, après des depenses et des sollicitations inutiles, à son premier jugement. C'est par la continuation de ces violences et vexations que toute la noblesse s'est jettée à la guerre, et qu'elle y est toute ruinée par les depenses dont on l'y surcharge, il n'y a plus que les charges et les pensions qui la soutiennent.

Il seroit inutile de parler [ici] de l'oppression des peuples parce qu'elle est connue de tout le monde, il suffit de dire que la violence de ce regne a tellement épuisée les peuples, qu'à peine leur reste-t-il de quoy soutenir leur misere; mais ce qui fait le malheur des sujets, est ce qui établit au dehors la puissance de la monarchie; car c'est ce qui fournit à la depense de ses armemens qui n'ont jamais été si nombreux sur terre et sur mer, et ce qui reveille aussi leur industrie, en les attachans au commerce, et aux manufactures, qui servent à attirer en France toutes les richesses des pais étrangers. Ce qu'il y a à remarquer sur ce sujet est que le Parlement qui étoit autres fois mediateur entre le roy et le peuple, et qui par un doux temperament, entre l'autorité de l'un et l'obeissance de l'autre, maintenoit sagement les privileges et les libertés du royaume; ce corps, dis-je, qui dans les siecles precedens attiroit l'admiration des nations voisines par sa justice et son integrité, ne sert plus maintenant que d'organe mercenaire à la Cour, pour legaliser toutes ses

injustices, et ses concussions, mais on lui pardonneroit encore cette vile complaisance dans un tems où il est si dangereux de contredire, s'il s'étoit réservé son ancienne integrité dans l'administration de sa justice, et c'est ce que l'on ne voit plus; on diroit que son tribunal, est devenu l'écueil de l'équité naturelle, parce que la chicanne et les formalités l'y renversent à tous momens, ou plutot c'est un theatre public où la brigue, la faveur de la Cour et l'interest particulier jouënt impunement la justice et les loix. En un mot ce corp[s] autrefois si auguste, n'est plus qu'un vain fantosme de ce qu'il a été, n'ayant plus rien de l'ancien, que le nom, la robe et le bonnet.

Il ne paroît que trop par tous ces changemens que l'ordre naturel est entierement pervertit dans le royaume; et que la France est elle-même la premiere victime de l'ambition de ses roys, puisque tout s'y raporte à une vaine image de grandeur et de gloire, qui n'est que pour eux, et que cette vaine image sert à appesantir / tous les jours de plus en plus les chaisnes sous lesquelles elle gemit, depuis ces deux ou trois derniers regnes; aussi y a-t'il lieu de s'étonner que les Francois qui pretendent être les plus polis, et plus éclairés que tout le reste du monde, aient pas donner si long tems dans ces fausses vües, et qu'à present, qu'ils sont conuaincus par une experience à laquelle il n'y a point de replique que les prosperités de dehors ne to[u]rment qu'à leur propre oppression, ils ne tachent de se mettre au large à la faveur de cette guerre. Car outre que la difference de leur condition, à celle de leurs voisins les y devoit inviter, il est certain que s'ils pouvoient recouvrer leur ancienne liberté, ils vivroient plus heureusement chez eux, et seroient plus considerés à la Cour; à quoi l'on peut encore ajouter que le ministere étant moins autorisé, il se commetteroit beaucoup moins d'injustices, et de violence en matiere d'Etat et de religion.

Mais c'est prescher à des sourds, ils sont formés à l'esclavage de longue main, le bon plaisir du roy leur est une loix souveraine, et ce seroit une espee de sacrilege dans leur sens que de n'y pas sacrifier biens, vie, honneur et conscience, de sorte que s'il est vrai, selon Tite-Live, que c'est le propre des barbares de n'avoir pour loix que les commandemens de leurs maitres, on peut dire aujourd'hui qu'il n'y a point de nations plus barbares que la françoise. Ainsi que la France gemisse sous le faix qui l'accable, et qu'elle perisse même s'il le faut, ce n'est pas ce dont le ministere

s'embarasse, il est de la gloire du roy de conquerir tous les états de l'Europe, c'est à ses sujets de seconder son ambition, sans consulter si les guerres qu'il entreprend dans cette vue, sont justes ou injustes; en effet on y vole, on s'y ruine, on s'y sacrifie, il n'y a rien dont les Francois ne soient capables pour s'y signaler, contens d'etre malheureux pourvûs qu'ils puissent servir d'instrument aux malheurs de leurs voisins. C'est sur des maximes semblables que l'Empire ottoman s'est tousjours aggrandi, mais il y a encore cette difference que le ministere de France en a rejetté cette espece de bonne foy qu'on y a souvent observée, parce qu'il s'est faite une nouvelle morale, et une nouvelle jurisprudence qui en dispense de sorte que tout y conspire presentement à l'injustice, à la violence, et à l'usurpation.

C'est à la faveur de tous ces beaux principes que la France est parvenue sous ce regne à un si haut degré de puissance, et c'est sur ces mêmes principes qu'elle s'élevera tousjours plus, si on ne fait les derniers efforts dans cette guerre, pour l'abboisser... On diroit que la France a repandu parmi tous les princes voisins un poison lent qui les tient assoupis à la vue du danger où ils sont, /185/ ou que contens du repos present, ils attendent d'elle la grace de Polipheme, qui est d'etre devorés les derniers. Cependant je ne vois pas qu'il y ait lieu de se flatter là-dessus, car le danger n'est peut etre pas si éloigné qu'ils se le figurent... Mais posons le cas, que la France s'oblige par traité à faire, de ne donner aucun secours aux Turcs, ni directement ni indirectement, quelle confiance peut on prendre dans cette obligation ? Elle qui est en possession et qui croit même etre en droit de n'en tenir aucune; elle a trompé l'Espagne par des promesses toutes semblables au traité de Vervins, et à celui des Pyrennées, et elle ne manquera pas d'en user de même avec l'Empereur en celui-ci. Il a fallut que la France ait convai[n]cus tous les alliés de l'iniquité de ses maximes, qu'ils en aient éprouvés, tous et chaqu'un particulier mil funestes effets, et qu'enfin le danger commun les ait uni par une necessité inevitable de se deffendre; il a fallut, dis-je, que cette couronne ait attaquée les uns de gaieté de cœur et menacé les autres, après quarante ans d'injustices, de violences et d'usurpations pour former une ligue si juste et si necessaire. Et enfin quand il n'y auroit que la justice de venger toutes ces incendies, tous ces sacrileges et toutes ces cruautés execrables, dont elle a desolée, dans ces guerres, les belles provinces de l'Allemagne, où ses armées ont penetrées, il est certain que ce seroit assés pour y faire entrer toute l'Europe par un interest general de sauver à la posterité l'énormité de l'exemple. Quoy ! dit cet

auteur, la France aura pu inciter le Turc à la conquête de la Hongrie et de l'Empire, puis sur le malheur du succès, relever ses esperances par une infraction la plus énorme qui fut jamais ? Elle aura pû, dis-je, outre l'indignité de l'alliance et l'injure de l'infraction, mettre tout à feu et à sang, villes, églises, bourgs, palais, chateaux, et en un mot tout ce qui se sera présenté à la fureur de ses incendiaires, envelopper hommes, femmes et enfans dans les flammes, profaner le sanctuaire par une infinité de sacrileges et d'abominations, et se faire honneur pour ainsi dire du renversement de toutes les loix divines et hamaines ? Ouy, elle aura pû commettre toutes ces énormités de volonté deliberée et dans une paix où elle ne trouvoit aucune resistance sans que toute l'Europe se soit unie pour en tirer une uengence exemplaire ? Au contraire il aura fallut qu'elle ait menacé les uns et attaqu[é] les autres, comme pour insulter à leur insensibilité ! Et après tout, on aura la lacheté même sur le declin de sa / fortune de lui accorder la paix aux conditions qu'il lui aura plu de prescrire ? C'est ce que l'on aura peine à croire dans les siecles à venir. Mais s'il y en a qui doivent etre touchés d'un plus juste sentiment de venge[a]nce, ce sont tous les princes de l'Empire en general, comme étans du sang de ces grands empereurs dont ils ont vû profaner si indignement les cendres et les tombeaux à Spire. Il y en a peu qui n'en soient issus, aussi est-il à croire qu'une profanation si atroce et si injurieuse aura fait bouillonner le sang dans leurs veines, par une impression que la nature y a dû faire, d'où il est à presumer qu'ils ne poseront point les armes qu'après l'avoir vengé hautement et satisfait en même tems à ce qu'ils doivent à leur naissance, à leur patrie, et à la gloire de l'Empire, qui a été si profanée dans cette occasion.

Tout ce que je viens de rapporter ici du gouvernement tyrannique des princes et des roys de la terre, et particulièrement de nos derniers roys de France et même du present regne, fait manifestement voir qu'ils ne sont que des tyrans et qu'ils abusent grandement de leur puissance et autorité, puisque cette puissance et autorité ne leur a été donnée ou confiée que pour gouverner sagement les peuples dans la justice et dans l'équité, et les maintenir heureusement en paix. *Les peuples, comme dit fort bien le s^r Du Moulins, ne sont pas faits pour les princes, mais les princes sont faits pour les peuples, et peuvent à bon droit etre appelés serviteurs du public; il y a eu au monde des peuples, avant qu'il y ait eu des princes et des roys. Le devoir du prince est d'acquérir au peuple du repos par son travail et de la sureté par ses perils, et faire par sa vigilance que ses sujets dorment en sureté, bref, il s'est, dit-il, osté à lui-*

même, quand il s'est donné à la republique. Ils doivent aimer leurs sujets comme des peres doivent aimer leurs enfans. Mais un tyran fait tout le contraire, il traite ses sujets en esclaves; un bon roy se fait aimer, un tyran se fait craindre; un bon roy s'expose pour le salut de son peuple, mais un tyran sacrifie tout ses peuples à son orgueil, à son ambition, ou à sa venge[a]nce. Oster à des pauvres peuples toutes les douceurs de la vie, leur arracher des mains le pain qu'ils font venir avec tant de peines, et de travail, les rendre miserables et malheureux dans la vie et les faire gemir dans leurs miseres, cela est bien cruel et odieux; cela est bien indigne de la qualité et de la dignité des rois et des princes. Et cela devoit bien faire partout leur honte, leur confusion et leur condamnation.

Le bon roy s'assujetti[t] aux loix, mais le tyran veut que tout lui soit permi[s]. Alexandre et Cesar qui furent les deux plus grands princes et empereurs dont il est parlé dans l'histoire ne furent que deux boutte-feu ou deux torrens à ravager le monde par divers endroits: *quisque suum populatus iter, /186/ Dieu, dit un auteur, se sert des mechans princes comme de bourreaux et de satellites pour punir les provinces, et les roiaumes ausquels ils dominant; neantmoins après qu'il s'en est servi comme de verges de sa fureur, il les jette au feu, comme il est dit dans la vie de s^t Antonin au 2 mai. Antonin le debonnaire, empereur, disoit qu'il aimoit mieux sauver la vie à un de ses sujets que de tuer mil de ses ennemis* ([Coëffeteau] *Hist. rom.*, t. 7, p. 385). Le roy Louïs 14^e étoit bien éloigné d'avoir des sentimens si doux et si humains, il auroit certainement mieux aimé faire perir mil de ses sujets que de pardonner à un seul de ses ennemis.

Le bien de l'Etat, dit le cardinal de Richelieu (t. 2, p. 500), est le but que Dieu lui-même a proposé à tous les roys en leur mettant la couronne sur la teste; il n'est rien, dit-il, qui leur doive être plus considerable; c'est le centre où doivent tendre toutes leurs actions. L'empereur Trajan, donnant l'épée au grand prevost de l'Empire lui dit ces belles et memorables paroles, dignes de la grandeur et de la generosité d'un bon prince (*Hist. rom.*): *tandis que je ferai justice, lui dit-il, emploie ce glaive à la manutention de mon autorité, mais si je deviens tyran, degaines-le contre moi. C'est une inhumanité, disoit le sage Mentor à Telemaque, c'est une inhumanité que d'arracher des mains des peuples par des desseins pleins de faste et d'ambition les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la liberalité de la nature et de la*

sueur de leur front. La nature seule tireroit de son sein fecond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes moderés, et laborieux; mais c'est l'orgueil et la mollesse de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuse misere et pauvreté. Les princes avides et sans prevoiance qui chargent d'impôts ceux de leurs sujets qui sont les plus vigilans et les plus industrieux pour faire valoir leurs biens; c'est qu'ils esperent en être paiés plus facilement; en même tems, ils chargent moins ceux que la paresse rend plus miserables. Renversez, dit-il, ce mauvais ordre qui accable les bons, qui recompense le vice, et qui introduit une negligence aussi funeste au royaume qu'à tout l'Etat.

Mettez, dit le sage Mentor, mettez des taxes, des amandes et même s'il le faut d'autres peines rigoureuses sur ceux qui negligent leurs champs comme vous puniriez des soldats qui abandonneroient leurs postes dans la guerre, donnez des graces et des exemptions aux familles qui se multiplient, augmentez à proportion la culture de leurs terres, alors la profession du laboureur ne sera pas meprisée / n'étant plus accablée de maux; on reverra la charue en honneur maniée par les mains victorieuses des ennemis de la patrie, il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage de ses ancestres pendant une heureuse paix que de l'avoir genereusement deffendu pendant les troubles de la guerre. Toute la campagne refflorira, Ceres se couronnera d'épis d'or, Bacchus foulant à ses pieds les raisins, fera couler du penchant des montagnes des ruisseaux de vin plus doux que le nectar; les creux des valons retentiront des concerts des bergers, qui, le long des clairs ruisseaux, chanteront sur les flutes leurs peines et leurs plaisirs, pendant que leurs troupeaux bondissans paitront sur l'herbe parmi les fleurs, sans craindre les loups. Ne serez-vous pas trop heureux, o Idomenée, disoit Mentor, ne serez vous pas trop heureux d'être la source de tant de biens, et de faire vivre à l'ombre de votre nom tant de peuples dans un aimable repos ? Cette gloire, dit-il, n'est elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de rependre partout, et presque autant chez soy au milieu même des victoires que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langue[u]r, la consternation, la cruelle faim et le desespoir ?

O heureux le roy assés amis des dieux et d'un cœur assés grand pour entreprendre d'être ainsi les delices de tout un peuple et de montrer à tous les siecles dans son regne un si charmant spectacle; la terre entiere loin de se deffendre de sa puissance

par des combats, viendrait à ses pieds le prier de regner sur elle. Mais les peuples, direz-vous, étans ainsi dans l'abondance, ils tourneront leurs forces contre moy et se souleveront ! Ne craignez point cela, dit le sage Mentor, c'est un pretexte qu'on allegue tousjours pour flatter les princes prodigues qui veulent accabler les peuples d'imposts... Quelle detestable maxime de ne croire trouver sa sureté que dans l'oppression des peuples, ne les point faire instruire, ne les point conduire à la vertu ! ne s'en faire jamais aim~er ! les pousser par la terreur au desespoir ! les mettre dans l'affreuse necessité, ou de ne pouvoir jamais respirer librement ou de secouer le joug de votre tyrannie ! Quelle domination est-celà ? Est-ce là le chemin qui meine à la gloire ? Souvenez-vous que le[s] poi[d]s où la domination du souverain est plus absolüe sont ceux où les souverains sont moins puissans; ils prennent, ils ruinent tout, ils possèdent seuls tout l'Etat, mais aussi tout l'Etat languit, les campagnes sont en friches et presque desertes, les villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le roy /187/ qui ne peut être roi tout seul, et qui ne l'est que par ses peuples, s'anneantit lui même peu à peu par l'anneantissement insensible des peuples, dont il tire ses richesses et sa puissance. Son pouuoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets, on fait semblant de l'adorer; on tremble au moindre de ses regards. Mais attendez la mo[i]ndre revolution, cette puissance monstrueuse poussée jusques à un excès trop uiolent ne sçauroit durer, elle n'a aucune ressource dans le cœur des peuples, elle a lassée et irrité tous les corps de l'Etat, elle contraint tous les membres de ces corps à soupirer avec une égale ardeur après un changement, au premier coup qu'on lui porte l'idole se renverse et est foulée aux pieds. Le roy qui dans sa vaine prosperité ne trouvoit pas un seul homme qui osa[t] lui dire la verité, ne trouve pas dans son malheur un homme qui daigne ni l'excuser ni le deffendre contre ses ennemis (dans Telemaque, t. 2, p. 14 et suiv.) .

— 57 —

IL N'EST PAS PERMI[S] À DES ROYS DE TYRANNISER LES PEUPLES,
NI DE METTRE DE LEUR PROPRE AUTORITÉ AUCUN IMPOST SUR EUX
SANS LE CONSENTEMENT DES ÉTATS

Il n'y a roy ni seigr sur la terre, dit le s^f de Commines (en ses Memoires, p.000 [livre V, chap. 19]), qui ait pouvoir outre son domaine de mettre un denier sur ses

sujets sans octrois et consentement de ceux qui le doivent paier sinon par tyrannie et violence. On pourroit repondre, dit-il, qu'il y a des saisons qu'il ne faut pas attendre l'Assemblée, et que la chose seroit trop longue; à commencer la guerre, repond-il, et à l'entreprendre ne se faut pas tant hater, et a-t'on assés de tems quand le besoin le requiert. Pertinax, étant parvenu à l'Empire, eut un soin extreme du public, dechargeans le peuple des imposts que la tyrannie avoit mis sur toutes les provinces de l'Empire, aux ports, aux ponts et aux passages des villes et des rivieres, faisans par ce moien refleurir le commerce et retablissant par tout l'ancienne liberté de la republique; il donna aussi toutes les terres qui se trouverent en friche, même celles qui appartennoient aux princes, à la charge de les cultiver et pour faire naitre l'envie à tout le monde d'y travailler, outre la perpetuelle possession qu'il en laissa à ceux qui les labouroient, il leur donna encore dix ans d'exem[p]tion et de franchise de toutes sortes d'imposts et de charges ([Coëffeteau]Hist. rom., t. 3, p. 233).

L'empereur Marc Aurelle donna une grande marque de sa bonté, en ce qu'ayant épuisé toutes les finances en la longue guerre qu'il eut contre les Allemans, il ne voulut jamais que l'on mit aucun impost extraordinaire sur aucune province de l'Empire, mais se voians pressé d'argent, exposa en vente, et mi à l'encan sur la place de Trajan les ornemens imperiaux, les beaux vases d'or, et d'argent, et de crystal, les pierreries, et les riches tables qu'il trouva parmi ses meubles ou dans le cabinet d'Adrian, et en fit / une si notable somme qu'il eut de quoi soutenir la depense qu'il fallut faire en tout ce grand mouvement, et même offrit depuis à ceux qui les avoient achetés, de leur restituer leur argent s'ils vouloient rendre ce qu'ils avoient achetés ([Coëffeteau] Hist. rom., t. 3, p. 171) 1; et quant à ceux qui ne voulurent pas s'en deffaire il ne les contraignit point de les représenter. On ne verra rien de pareil dans l'histoire de nos derniers roys; ils étoient bien éloignés de faire de si belles choses. Un empereur turc, étant à l'article de la mort, fit conscience d'un impost qu'il avoit nouvellement mis sur ses sujets, et par son testament ordonna de le supprimer. Cela étant que devoit faire un prince chretien, qui n'a comme dit le s^r d'Argenton, aucune autorité fondée en raison de rien imposer sur ses sujets sans congé et permission de son peuple. Phil. de Commines, s^r d'Argenton, dans ses Memoires, p 571.

CE QUE DISENT LES FLATTEURS DES ROYS ET DES PRINCES
SUR CE SUJET

Mais les flatteurs de nos roys leur font entendre qu'ils ont droit d'être les plus absolus de toute la terre, qu'ils sont seuls maitres de tout dans leur royaume, qu'ils peuvent seuls faire des alliances avec les princes et les états étrangers, qu'ils ont seuls le pouvoir de lever des tailles et mettre des impôts, comme bon leur semble, et qu'enfin ils peuvent seuls faire des loyx, des édits et des ordonnances comme bon leur semble, de là vient aussi qu'ils les finissent tousjours par ces paroles absolües, (car tel est notre plaisir) *sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas*. Ces mêmes flatteurs tachent de leur persuader qu'il y auroit du danger et de l'excès dans toutes ces reformes que des sages mentors leurs conseilleroient, ils les prennent par leurs propres interests: si vous mettez, leurs disent ils, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers et indociles, ils seront tousjours prests à se revolter, il n'y a que la foiblesse et la misere qui les rende souples, et ainsi en voulans soulager les peuples, disent les flatteurs des roys, vous rabaissez la puissance roiale, et par là vous faites aux peuples mêmes un tort irreparable car ils ont besoin qu'on les tienne bas pour leur propre interest.

A tout cela le sage Mentor repondoit, *Hé quoi, ne peut-on soumettre un peuple sans le faire mourir de faim ? Quelle inhumanité ? Quelle politique brutalle ? Combien voions-nous de peuples traités doucement qui sont très fidel[e]s à leurs princes ? Ce qui cause les revoltes c'est l'ambition et l'inquietude des grands d'un Etat, quand on leur donne trop de licence, et qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes, c'est la multitude des grands /188/ et des petits qui vivent dans la mollesse, dans le luxe, et dans l'oisiveté, c'est la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre, qui ont négligés toutes les occupations utiles, qu'il faut prendre dans le tems de la paix, enfin c'est le desespoir des peuples maltraités, c'est la dureté, la hauteur des roys, et leur mollesse qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'Etat pour prevenir les troubles (Telem[aque], t. 2, p. 42). Voilà, disoit Mentor, ce qui cause les revoltes, et non pas le pain qu'on laisse manger en paix aux laboureurs après qu'ils l'ont gagnés à la sueur de leur visage. Quand le*

peuple est chargé d'exactions insupportables, par l'avarice ou orgueil des princes qui levent des deniers sur luy par des voies et des impositions inhumaines, il y a toujours danger de mutinerie. De conte fait l'on trouve quarante-cinq empereurs grecs, qui sont la moitié de tout ce qu'il y en a eu, qui ont fini leur vie par une mort violente, digne punition de leur orgueilleuse tyrannie; onze de ces empereurs ou princes de leur sang ont eu les yeux crevés, et six le nez coupé. *Il paroît en Senèque qu'il prete un peu à la tyrannie des empereurs de son tems. Mais je tiens pour certain,* dit le s^r de Montaigne *que c'est d'un jugement forcé qu'il condamne la cause de ces genereux meurtriers de Cesar (Ess[ais], ii, 10] p. 381). Les sauvages, dit-il, ne m'offensent pas tant, de rotir et de manger les corps des trepassés, que ceux qui les tourmentent et persecutent vivans (ibid., [II, 11] p. 397).* Ainsi on peut dire que les tyrans sont pires et plus detestables que ceux qui mangent les hommes après leur mort.

Les peuples, comme il est dit dans Telemaque sont malheureux par l'ambition des roys, par leu; faste, et par leur imprudence, car les peuples ne souffrent ordinairement que par les fautes des roys qui devoient veiller incessamment pour les empecher de souffrir (t. 2, p. 227). Delirant reges, plectuntur Achivi. Un roy n'est roy que pour avoir soin de son peuple, comme un berger de son troupeau, ou comme un pere de sa famille; il n'est pas tant fait pour commander imperieusement aux hommes, comme il est fait pour les gouverner sagement. Enfin le cardinal de Richelieu lui-même, tout flatteur et idolatre qu'il étoit de la grandeur de son roy Louïs 13^e, n'a pu s'empecher de reconnoitre, ni de dire dans ses Reflexions politiques, qu'un roy se rendroit grandement coupable envers son Etat s'il n'avoit plus d'égard, en toutes ces actions, au bien commun qu'au contentement de quelques particuliers. Les bons empereurs, di-t-il , ont toujours preferés l'Etat à leurs peres et à leurs enfans et il leur doit estre en effet de telle consideration, qu'ils sont obligés de n'avoir aucun égard à leur volonté lorsqu'ils desirent quelque chose à son prejudice.

Le bien / civil qui est l'objet des princes, n'est autre que celui des peuples en general. Un roy, dit-il (Card. de Riche., t. 3, p. 173), ne merite pas de porter la couronne s'il souffre impunement l'oppression de ses sujets. Dieu ne lui aiant confié la main de sa justice que pour les maintenir dans l'obeissance et les garantir d'outrages. C'est le propre des particuliers d'avoir soin de leurs propres interests, et

la charge d'un roy est de ne regarder rien que le bien public.

L'oppression du pauvre peuple, adjoute-t'il (ibid), est un crime qui monte jusques au ciel pour demander à Dieu venge[a]nce des outrages qu'il reçoit; il a, dit-il, cet avantage par-dessus les riches, et en échange des biens de la fortune que Dieu l'avoüe à lui et en reçoit les particuliers pour autant de parties de son corp[s], de sorte que considerant les violence[s] qui lui sont faites comme si elles attaquoient sa divinité, il ne veut pas qu'elles demeurent impunies. Il donne, continüe-t'il, assés de pouvoir aux grands pour se deffendre eux-mêmes et n'en aiant point accordé aux peuples, il se rend leur protecteur et il oblige étroitement les roys qui ont l'honneur d'etre des images vivantes de sa puissance et ses lieutenans en terre, de leur faire raison. C'est pour cela qu'il dit encore dans un autre endroit (ibid., p. 82) que le bien de l'Etat est le but que Dieu lui-même a proposé à tous les roys, en leur mettant la couronne sur la teste, qu'il n'y a rien qui leur doive etre plus recommandable, et que c'est là le centre où doivent tendre toutes leurs actions, parce que les roys, comme il est dit dans Telemaque, ne sont roys que pour avoir soin de leurs peuples, comme des bergers de leur troupeau, ou comme des bons peres de familles ont soins de leurs enfans, et qu'ils ne sont pas tant faits pour commander imperieusement aux hommes comme ils sont faits pour les gouverner sagement.

Cependant, quoique la plus part des princes et des roys de la terre ne soient maintenant que des fiers et orgueilleux tyrans et que la plus part des peuples ne soient que des pauvres et malheureux esclaves, sous le joug de leur tyrannique domination, on ne voit neantmoins personne qui ose les contredire, ni même qui ose ouvertement condamner, ou blamer leur conduite; au contraire on voit bien plutot des milliers de laches et vilains flatteurs qui, pour mieux faire leur cour et pour en mieux valoir, s'efforcent de leur complaire en toutes choses, leur cachent leurs deffauts et leurs vices et tachent même de faire passer leurs vices pour des vertus, ou pour peu qu'ils aient de talens et de vertus, ils affectent de les faire passer pour des rares et éminentes vertus et pour des vertus héroïques, et font merveilleusement éclater le peu de bien qu'ils font ou qu'il leur arrive quelquefois de faire /189/ à quelques particuliers; de là vient que l'on voit assés souvent comme des debordemens de vains éloges et de vaines loüanges en leur faveur. Les juges et les magistrats qui sont établis pour reprimer les vices, pour maintenir la justice et le bon ordre partout,

et pour faire severement punir les coupables et les mechans, n'osent rien entreprendre [contre] les vices, ni contre les injustices des roys; ils poursuivent et punissent severement les petits criminels, ils font pendre et rouïer les petits voleurs et les petits meurtriers, mais ils n'osent rien faire, ni rien dire, à ces grands et puissans voleurs, ni à ces grands et puissans meurtriers et incendiaires qui desolent toute la terre, qui mettent tout à feu et à sang et qui font perir tant de milliers et tant de millions d'hommes.

Et ce qu'il y a de plus particulier à remarquer en cela, est que ceux-là même, qui par leur caractere, qui par leur profession de pieté et de religion et qui en leur pretendüe qualité de ministres de Dieu et en leur pretendüe qualité de peres ou de pasteurs spirituels des peuples, comme sont particulièrement nos ss^{ts} peres les papes, nos seig^{rs} les archeveques et les éveques, mess^{rs} les docteurs, et generalement tous les prêtres et predicateurs de l'Evangile, qui se vantent d'infailibilité dans leur foy et dans leur doctrine, qui devoient par consequent aussi être incorruptibles dans leurs meurs, et qui devoient se sacrifier eux-mêmes pour la verité et pour la justice en faveur des peuples dont ils se disent les pasteurs, ceux là mêmes, dis-je, qui devoient être les plus zelés deffenseurs de la verité et de la justice, et qui devoient être les plus fermes et les plus fidel[e]s protecteurs des peuples, contre les injustes vexations et contre les injustes attentats des princes et des roys de la terre, sont souvent ceux-là mêmes qui les flattent le plus et qui trahissent plus lachement et plus indignement les devoirs de leur ministere, de sorte que l'on peut encore maintenant dire, avec autant de verité que jamais, ce que plusieurs anciens soy-disans prophetes du Seig^f disoient des roys et des prêtres et des faux prophetes de leurs tems. *Les princes et les roys, disoient-ils, sont au milieu d'eux, c'est-à-dire au milieu des peuples, comme des loups ravissans et comme des lions rugissans, qui cherchent leur proye, ils sont toujours prêts à repandre le sang et à oster la vie aux hommes, et les prêtres aussi bien que les faux prophetes, qui sont d'intelligence avec eux, les flattent dans leurs vices, et dans leurs mechancetés, ils publient leurs crimes, leurs violences et leurs injustices, et leur font accroire que Dieu leur a parlé, quoiqu'il ne leur ait point parlé. Principes ejus in medio illius quasi lupi rapientes praedam, ad effundendum sanguinem / et ad perdendas animas... Prophetæ autem ejus liniebant eos absque temperamento, dicentes vana, et divinantes mendacium, dicentes: Haec dicit Dominus, cum Dominus non sit locutus (Ezech., 22.27).*

C'est ce que l'on voit manifestement encore tous les jours dans les princes et dans les roys de la terre, car les roys et les princes sont veritablement comme des loups ravissans et comme des lions rugissans qui cherchent la proye, ils sont tousjours prests à charger et à surcharger les peuples de tailles et d'impôts, tousjours prest[s] à en établir de nouveaux et à augmenter les anciens, et tousjours prests aussi à allumer le feu de la guerre et par consequent tousjours prests à repandre le sang et à oster la vie aux hommes, ils sont tousjours prests à desoler les villes et à ravager les campagnes; et les prêtres qui sont les ministres de la religion les applaudissent dans leurs mauvais desseins comme faisoient ces faux prophetes dont je viens de parler. Ils consentent à leurs mauvaises volontés et approuvent toutes leurs injustes et violentes procedures. Eux qui declament, qui crient et qui tonnent dans leurs chaires avec tant de zele et de vehemence contre les moindres vices et contre les moindres dereglemens des peuples, sont des chiens müets à l'égard des vices et des dereglemens abominables des princes et des roys de la terre. Ils enseignent même qu'ils sont établis de Dieu, qu'il faut les obeir et leur être soumis en toutes choses, en consequence de quoi ils disent et font accroire au[x] pauvres ignorans peuples que *ceux qui leur resistant s'opposent à l'ordre de Dieu, et qu'ils s'attirent la damnation éternelle, qui potestati resistit, Dei ordinationi resistit, qui autem resistunt, ipsi sibi damnationem acquirunt (Rom., 13.2).*

Et comme s'il étoit fort important pour le bien et pour le salut des peuples qu'ils eussent tousjours des tyrans pour les commander et pour les tyranniser, ils font tous les jours des prieres publiques, pour leur conservation et pour la prosperité de leurs armes. Si bien que lorsqu'il arrive que le sort de la guerre ne leur est poin[t] favorable, que leurs armées sont mises en deroute par celles de leurs ennemis, ou que leurs villes sont prises et mises au pillage, ils en attribüent aussitot la cause aux pechés des peuples, ils leur font accroire que Dieu est irrité contre eux, qu'ils doivent tacher de flechir et d'appaiser sa colere par des œuvres de penitences et par une veritable conversion de leur cœur à Dieu. Ce pourquoi on les entend pour lors chanter d'un ton lugubre des *Domine, non secundum peccata nostra facias nobis, neque... Domine, ne memineris iniquitatum nostrarum...* et des: *Domine, adjuva nos et libera nos*, etc. Mais lorsqu'il arrive au contraire qu'ils remportent quelques victoires signalées sur leurs ennemis, qu'ils mettent leurs armées en deroute, qu'ils

prennent leurs villes, qu'ils ravagent leurs campagnes et qu'ils font sur eux quelques butins considerables, ils regardent toutes ces victoires-là, comme des marques /190/ visibles de la protection et des benedictions de leur Dieu, ce pourquoi les magistrats et les peuples en font partout des feu[x] de joye et des rejouissances publiques, et vont en foule et en ceremonies dans leurs temples ou églises chanter avec les prêtres des magnifiques *Te Deum*, c'est-à-dire des magnifiques cantiques de joye et de loüanges en actions de graces à leur Dieu, comme pour le remercier d'autant plus dignement des victorieux carnages, des victorieux ravages et des victorieuses desolations qu'ils font sur la terre, et ainsi étans tous tant qu'ils sont si aveuglés que de regarder tant de si grands, tant de si funestes et tant de si detestables maux comme des grands sujets de joye et de resjouissance, on peut bien veritablement dire *qu'ils sont insensés dans leurs joyes et dans leurs resjouissances*, comme il est marqué dans un de leurs pretendus saints et sacrés Livres, *et in magno viventes inscientiae bello, tot et tanta mala pacem appellant, et cum laetantur insaniunt (Sap., 14.22)*.

Et comme ces mêmes prêtres et ecclesiastiques, laches flatteurs des riches et des grands de la terre, savent que les tyrans ne sont point en assurance de leurs personnes, et qu'ils ont tousjours sujets de craindre ce qu'ils meriteroient tous les jours de recevoir, pour leur faire plaisir et les mettre un peu plus en assurance, ils enseignent publiquement qu'il n'est pas permi[s] à aucun particulier de tuer un tyran, et ils ont même declarés et defini, dans un de leur[s] conciles de Constance que c'étoit une heresie de croire qu'il soit permi[s] à aucun particulier de tuer un tyran. Ce qui fait manifestement voir que la religion chretienne souffre et approuve et qu'elle autorise même la tyrannie des princes et des roys de la terre, aussi bien que tous les autres abus dont je viens de parler, et comme tous ces abus et que la tyrannie des princes et des rois de la terre sont entierement contraires à la justice et contre l'équité naturelle, et qu'ils sont entierement contraires au bon gouvernement des peuples, et qu'ils sont, comme j'ai dis, la source, l'origine et la cause de tous les vices, de tous les maux, de toutes les miseres et de toutes les mechancetés des hommes, il est visible que la religion chretienne souffre, qu'elle approuve et qu'elle autorise même en cela le mauvais gouvernement des hommes, en quoi par consequent il est visible qu'elle fomente, qu'elle entretient et qu'elle autorise même en cela les vices et les dereglemens des hommes, au lieu qu'elle devrait les condamner ouvertement, et qu'elle devrait tacher de les empecher et de les extirper entierement, et c'est ce qu'elle

ne manqueroit certainement pas de faire si elle étoit véritablement instituée de Dieu et si elle étoit véritablement si pure et si sainte qu'elle se vante de l'être.

D'où je forme cet argument-ci, clair et démonstratif: une religion qui enseigne des erreurs dans sa doctrine et dans sa morale, qui souffre des abus contraires à la justice et à l'équité naturelle, et contraires / au bon gouvernement des hommes et préjudiciables au bien public, qui les approuve et qui les autorise, et qui même autorise la tyrannie et le gouvernement tyrannique des princes et des roys de la terre, qui font gemir les peuples sous le joug tyrannique de leur dure et cruelle domination, ne peut être une véritable religion ni avoir été véritablement instituée de Dieu. Cette proposition est claire et évidente et elle ne peut être contestée. Or la religion chrétienne enseigne toutes les erreurs dont j'ai ci-dessus parlé, elle souffre et approuve et même autorise aussi tous les abus dont je viens de pa[r]ler, et enfin elle autorise la tyrannie et le gouvernement tyrannique des princes et des roys de la terre, comme je viens de le démontrer et que l'expérience de ce que l'on voit tous les jours le fait manifestement voir. Donc la religion chrétienne ne peut être véritablement fondée sur l'autorité de Dieu et par conséquent elle est fausse, et même aussi fausse que toute autre religion pourroit l'être. Je ne m'arrêterai point à réfuter ici en particulier plusieurs autres abus, comme sont par exemple l'invocation pieuse des morts, le culte religieux et devots des images et des reliques des prétendus saints morts, les pèlerinages, les jubilés, les indulgences, les bénédictions que les prêtres et les évêques donnent aux peuples, ni celles qu'ils font de toutes sortes de choses, et autres semblables superstitions, parce que toutes ces vanités, et toutes ces sottises-là se trouvent et se trouveront encore suffisamment réfutées tant par tout ce que j'ai dit jusques ici que par tout ce que je dirai encore dans la suite.

— 59 —

SEPTIEME PREUVE DE LA VANITÉ ET DE LA FAUSSETÉ DES RELIGIONS
TIRÉE DE LA FAUSSETÉ MÊME DE L'OPINION DES HOMMES,
TOUCHANT LA PRÉTENDUE EXISTENCE DES DIEUX

Mais comme tous ces abus-là, aussi bien que tous les autres abus et erreurs dont j'ai parlé, ne sont fondés que sur la créance et sur la persuasion ou opinion qu'il y a

des dieux ou au moins qu'il y a un Dieu, c'est-à-dire sur la creance et sur la persuasion qu'il y a un Etre souverain tout puissant, infiniment bon, infiniment sage et infiniment parfait qui veut être adoré et servi des hommes d'une telle ou telle maniere, et que les princes et les roys de la terre pretendent encore aussi fonder leur puissance et leur autorité sur celle d'un Dieu tout puissant, par la grace duquel ils se disent établis pour gouverner et pour commander tous les autres hommes, il faut maintenant prouver et faire manifestement voir que les hommes se trompent encore en cela* (* *Et haec fuit vitae humanae deceptio* (*Sap.*, 14.21), et qu'il n'y a point de tel Etre, c'est-à-dire qu'il n'y a point de Dieu, et par consequent que c'est fausement et abusivement que les hommes se servent du nom et de l'autorité de Dieu, pour établir et pour maintenir les erreurs de leurs religions, aussi bien que pour maintenir la puissance tyrannique de leurs princes et de leurs roys. C'est ce que je vais /191/ manifestement faire voir par des argumens demonstratifs tirés des principes de metaphisique, des principes de phisique et des principes de morale, et c'est la septieme preuve demonstrative que j'ai à donner de la vanité et de la fausseté de toutes les religions que nous voions dans le monde.

— 60 —

LA PLUS PART DES SCAVANS ET DES PLUS SAGES DE L'ANTIQUITÉ ONT NIÉS OU REVOQUÉS EN DOUTE L'EXISTENCE DES DIEUX

Mais auparavant il est à propos de faire remarquer ici que la creance ou que la persuasion de l'existence d'un Dieu n'a pas tousjours été si universellement ni si constamment reçue parmi les hommes qu'il n'y en ait tousjours eu beaucoup qui l'ont non seulement revoqué en doute, mais qui l'ont même aussi absolument nié; car sans parler de plusieurs nations, qui, suivant ce qui est raporté dans les histoires, ne reconnoissent aucune divinité, on peut dire que dans tous les siecles passés, plusieurs de ceux qui ont été les plus éclairés, les plus sçavans et même les plus sages, au moins selon le monde, ont été ceux qui ont le moins crus l'existence de Dieu. Temoins par exemple un Socrates philosophe qui a été jugé être le plus sage de son tems et qui fut même, dit-on, jugé tel par l'oracle d'Apollon, lequel Socrate, aiant été accusé d'avoir mauvaise opinion des dieux, ne daigna pas seulement se justifier et purger de ce pretendu crime et avalla avec une constance non pareille le poison qui

lui avoit été ordonné de prendre. Temoins aussi un Aristote, le plus grand philosophe de son tems et qui fut pour son grand esprit surnommé le genie de la nature, lequel aiant aussi été accusé d'avoir mauvais sentimens des dieux, fut obligé de se retirer en la Colcide, où il mourut aagé [de] 63 ans ([Moréri] *Dict. Hist.*). Temoins encore un Platon, surnommé le divin pour sa grande suffisance, lequel deffendoit dans ses loix d'intimider les hommes par aucune crainte des dieux. Temoins un Diagoras et un Pythagore, tous deux grands philosophes, qui furent exilés et bannis de leurs païs et leurs livres bruslés pour avoir mal parlés des dieux et écrits contre eux; et plusieurs autres semblables philosophes, comme un Vaninus celebre athée, un Theodore surnommé l'athée, un Jozias, un Aetius, un Averroes, celebre medecin arabe de nation, un Pline fameux naturaliste qui se moquoit des opinions des hommes touchant la creance des dieux, et qui disoit que s'il avoit à reconnoitre quelque divinité, qu'il n'en reconnoitroit point d'autre que le soleil. Temoins encore un Tribonian, fameux jurisconsulte, un Lucian, fameux et facetieux auteur, un Rabelais, curé de Meudon près de Paris, qui se moquoit de toutes les religions du monde, et un Spinosa, qui ne reconnoissoit aucune divinité. Temoins encore un Jules 3, pape, qui se moquoit / lui-même de sa dignité et de sa religion, et enfin sans parler de plusieurs autres temoins, un Leon 10^e pape florentin de l'illustre maison de Medicis, homme docte qui se moquant de sa religion disoit par raillerie à ses amis: ah ! combien nous sommes enrichis par cette fable de Christ. Il y avoit bien apparence que notre fameux duc d'Orleans ci-devant regent de notre France auroit été dans de pareils sentimens touchant sa religion, s'il est vrai, comme on le tient, qu'il ait dit à l'occasion de quelques pieuses remonstrances que sa mère lui faisoit: qu'il ne craignoit rien en ce monde-ci, et qu'il n'esperoit rien en l'autre.

Mais qu'est-il necessaire de citer ici les sentimens particuliers de tant de personnes, puisque l'on voit presque manifestement partout que c'est là le veritable sentiment de la plus grande partie des gens du monde, et particulierement des grands de la terre et des sçavans du siecle. C'est ce qui se voit assés clairement tous les jours par la maniere indifferente et cavaliere dont ils traitent les choses de la religion et qui regardent le culte des dieux; c'est ce qui se voit manifestement par l'amour et par l'attache excessive qu'ils ont pour la vie presente et pour tous les biens de la terre, comme aussi par le peu de zele et d'affection qu'ils ont pour la gloire de leur Dieu et pour le salut particulier de leurs âmes; par le peu d'inclination qu'ils ont d'aller jouir

de ces prétendues si grandes et éternelles récompenses du ciel, qui leur sont si avantageusement et magnifiquement promises, et enfin par le peu de crainte qu'ils ont de ces prétendus si terribles et si épouvantables chatimens éternels de l'enfer, dont ils sont si terriblement menacés. Tout cela, dis-je, fait manifestement voir qu'ils ne sont gueres persuadés de ce qu'on leur en dit, ni les prêtres de ce qu'ils en disent eux-mêmes aux autres, car s'ils étoient véritablement bien persuadés et s'ils croioient véritablement les uns et les autres des choses de telle consequence que celles-là, il seroit moralement impossible qu'ils en fussent si peu touchés et si peu émus. Voici comme un auteur judicieux parle sur ce sujet; c'est le sieur de Commynes, s^r d'Argenton, dans ses *Memoires*.

Je dis, dit-il, que c'est de faute de foy que procedent tous les vices et tous les maux qui sont par le monde, et specialement, dit-il, les maux de ceux qui se plaignent d'etre grevés et foulés d'autruis et des plus forts; car l'homme pauvre ou riche, dit-il, quel qu'il soit, qui auroit vraie et bonne foy et qui croiroit fermement les peines de l'enfer etre telles qu'on les dit, qui aussi croiroit avoir pris de l'autrui à tort, ou que son pere ou son grand pere l'eut pris et lui le possedast, soit duché, conté, ville ou chateaux, meubles /192/ prés, étang ou moulins, chaqu'un en sa qualité, et qu'il cru[t] fermement, comme le devons croire, dit-il, je n'entrerais jamais en paradis, si je ne fais entiere satisfaction et si je ne rend ce que j'ai de tel ou tel, il n'est croiable qu'il y eut prince ou princesse au monde, ni autre personne quelconque de quelque état ou condition qu'ils soient en ce monde tant grands que petits, et tant hommes que femmes, gens d'église, prelates, éveques, archeveques, abbés, abbayes, prieurs, curés, receveurs d'églises, ou autres vivans sur terres qui a son vrai et bon escient comme dit est, voulust rien retenir de son sujet, ni de son voisin, ni qui voulut faire mourir nul à tort, ni le tenir en prison, ni oster aux uns pour donner aux autres, et les enrichir, ni (qui est le plus ord metier, qu'ils fassent) procurer choses deshonnètes contre ses parans et serviteurs pour leur faire plaisir, comme pour femmes ou autres cas semblables; par ma foy, non, dit-il; au moins cela n'est pas croiable; car s'ils avoient ferme foy, et qu'ils crussent ce que Dieu, et l'Eglise nous commande[nt] sous peine de damnation, connoissans les jours etre briefs et les peines de l'enfer être si horribles, et sans nulle fin ni remission pour les damnés, ils ne feroient pas ce qu'ils font; il faut donc conclure, dit-il, que tous les maux viennent de faute de foy. Et pour exemple, ajoute-t'il, quand un roy ou un prince est prisonnier et qu'il a peur de

mourir en prison, a-t'il rien si cher au monde qu'il ne baillat pour sortir ? Il bailla son bien et celui de ses sujets, comme vous avez vû, dit-il, du roy Jean de France, pris par le prince de Galles à la bataille de Poitiers, qui paia trois milions de francs et bailla toute l'Aquitaine, et assés d'autres cités, villes et places, et comme le tiers du royaume, et mit le royaume en si grande pauvreté qu'il y eut longtems monoye comme de cuir, qui avoit un petit cloud d'argent. Et tout ceci bailla le roy Jean, et son fils le roi Charles le Sage, pour la delivrance du dit roy Jean, et quand ils n'eussent rien voulu donner, si ne l'eussent point les Anglois faits mourir, mais au pis venir l'eussent mis en prison; et quant ils l'eussent faits mourir, si n'eut été la peine semblable à la cent millieme partie de la moindre peine de l'enfer. Pourquoi donc bailla-t-il tout ce que j'ai dis, et detruisoit ses enfans et sujets de son royaume, sinon pour ce qu'il croioit ce qu'il voioit, et qu'il sçavoit bien qu'autrement ne seroit delivré; et n'est prince, dit-il, ou peu, qui s'ils tiennent une ville de leur voisin, la veuillent rendre pour la crainte de Dieu, ni pour éviter les peines de l'enfer. Et le roy Jean, dit-il, bailla si grande chose pour se delivrer seulement de prison ! D'où il conclud avec raison que c'est faute de foy et de croiance pour ces pretendües grandes et importantes verités que la religion enseigne que les hemmes vivent si mal, et qu'ils se soucient si peu des pretendües si grandes recompenses du ciel et des pretendus si terribles chatimens de l'enfer. Et ainsi ce / qu'ils ont de foy et de creance, ou plutot ce qu'ils font semblant d'en avoir, n'est bien certainement qu'une vaine apparence de foy et de religion, ne voulans pas pour des raisons de politique declarer ni decouvrir plus ouvertement les veritables sentimens de leur cœur.

Quant au commun des hommes on voit bien aussi par leurs mœurs et par leur conduite que la plus part d'eux ne sont gueres mieux persuadés de la verité de leur religion ni de ce qu'elle leur enseigne que ceux dont je viens de parler, quoiqu'ils en fassent plus reglement les exercices. Et ceux qui parmi le peuple ont tant soit peu d'esprit et de bon sens, tous ignorans qu'ils soient d'ailleurs dans les sciences humaines, ne laissent pas que d'entrevoir et de sentir même en quelque façon la vanité et la fausseté de ce qu'on leur veut faire accroire sur ce sujet, de sorte que ce n'est que comme de force, comme malgré eux, comme contre leurs propres lumieres, comme contre leur propre raison et comme contre leurs propres sentimens qu'ils croient, ou plutot qu'ils s'efforcent de croire ce qu'on leur en dit. Et cela est si vrai que la plus part même de ceux qui sont les plus soumis sentent cette repugnance

et cette difficulté qu'il y a [à] croire ce que la religion leur enseigne et les oblige de croire. La nature y sent une secrète repugnance et une secrète opposition. La raison naturelle reclame pour ainsi dire d'elle-même contre ce que l'on veut lui faire croire; de là vient aussi que nos christicoles tiennent pour maxime dans leur religion qu'il faut captiver l'esprit sous l'obeissance de la foy, laquelle foy, ils avoient eux-mêmes avoir été souvent ébranlée dans leurs plus grands saints, particulièrement lorsqu'ils voioient la prospérité des mechans, et ils pretendent que *c'est un très grand merite pour eux de captiver ainsi leur esprit sous l'obeissance de leur foy; in captivitate redigentes omnem intellectum in obsequium Christi (2. Cor., 10.4)*. La raison naturelle, comme j'ai dis, reclame d'elle-même contre cette violence qu'on lui fait.

Or contraindre et captiver ainsi l'esprit sous l'obeissance de la foy, et vouloir renoncer ainsi aux propres lumieres de sa raison pour s'efforcer de croire contre ses propres sentimens n'est pas veritablement croire, au contraire c'est plutot faire voir que l'on ne croit veritablement point et que l'on ne sçauroit même veritablement croire, car une veritable croiance est une persuasion intime de l'âme et un consentement interieur de l'esprit qui voit ou au moins qui croit voir la verité de ce qu'il croit. Car comme dit s^t Aug[ustin] lui-même: *Dieu nous persuade interieurement affin que nous croions, et que nous voulions croire, car il n'y a point de veritable creance, là où il n'y a point de veritable suasion ou persuasion et l'homme, dit-il, quoyque libre ne sçauroit croire à moins qu'il /193/ ne soit persuadé et qu'il n'y ait de quoy le persuader. Suasionibus agit Deus ut velimus, et ut credamus, neque enim credere potest homo quolibet arbitrio, si nulla sit suasio cui credat.* (Aug[ustin] *De Spiritu et Littera*, Cap. 34). Or il n'y a point de suasion ou de persuasion là où il n'y a que de la contrainte de l'esprit, et par consequent il n'y a point de veritable creance où il n'y a que de la contrainte de l'esprit; et ainsi cette pretendüe creance contrainte et forcée qu'ont la plus par[t] des hommes, et presque même tous les hommes, des choses de la foy, ne venant point d'une persuasion intime de l'âme, mais plutot d'une repugnance interieure de l'âme et de l'esprit, qui ne voit point et qui ne sçauroit même voir la verité de ce qu'on lui voudroit faire croire, n'est pas une veritable creance. C'est comme si un homme de bon sens qui verroit en plein midi la belle clareté du jour et du soleil, vouloit neantmoins s'efforcer de croire qu'il seroit nuit. Ou comme si ce même homme se voians dans l'obscurité et dans les tenebres d'une profonde nuit, vouloit neantmoins s'efforcer de croire qu'il seroit à la

clareté du jour et du soleil. Il me paroît évident qu'un tel effort et qu'une telle creance qui seroit ainsi contrainte et forcée ne seroit pas une veritable creance, et qu'elle ne sçauroit même être une preuve assurée de la verité de ce que l'on pretendroit vouloir croire ou faire croire par une telle creance. *Les uns*, dit le s^r de Montaigne, *sur ce sujet, font accroire au monde qu'ils croient, ce qu'ils ne croient point; et les autres qui sont en plus grand nombre, se le font accroire, à eux mêmes, ne sachans pas penetrer, ce que c'est, que croire* (*Ess[ais]* [II, 12], p. 407).

Puis donc que la pretendüe telle quelle creance des pretendües verités de la religion et que la creance même de l'existence de Dieu n'est dans la plus part des hommes, et même dans tous les hommes, qu'une creance aveugle et une creance contrainte et forcée, comme je viens de dire, on peut non seulement dire que ce n'est pas une veritable creance, mais on peut encore assurer qu'une telle creance n'est pas une preuve de la certitude de l'existence d'un Dieu, et ainsi c'est en vain que nos christicoles pretendent se prevaloir d'une telle creance pour montrer la certitude de l'existence d'un Dieu, puisqu'une telle creance est manifestement plutot une preuve certaine de l'incertitude que de la certitude de son existence. Car il est visible que si son existence étoit si certaine et si évidente qu'on le pretend, les hommes n'auroient que faire de se contraindre eux mêmes, ni de captiver comme ils font leur esprit pour la croire, et n'y auroit point tant de gens d'esprit qui la nieroit ou qui la revoqueroient en doute, ce qui fait desjà manifestement voir que la creance de l'existence d'un Dieu n'est pas si / certaine et si assurée que l'on pretend, et par consequent que l'atheisme n'est pas une opinion si étrange ni si monstrueuse et si dénaturée que nos superstitieux deicoles le font entendre; ce qu'il est bon de remarquer ici comme j'ai dis, avant que d'entrer dans de plus grandes preuves.

D'OÙ VIENT LA PREMIÈRE CRÉANCE ET CONNOISSANCE DES DIEUX

D'aillieurs il paroît assés clairement que la premiere creance des dieux, ne vient que de ce que certains hommes, plus fins, plus rusés, plus subtils et peut être même aussi plus mechans que les autres, aians voulûs s'élever par ambition au-dessus des autres et aians voulûs peut-être aussi se joüer de leur ignorance et de leur bestise, se

sont avisés de prendre le nom et la qualité de Dieu et de souverains seigneurs pour se faire d'autant plus craindre et respecter des hommes. Et les autres, soit par crainte, soit par bêtise, soit par complaisance et par flatterie, les aians laissé faire, ils se sont rendus les maîtres. Et étant les maîtres, ils ont retenus le nom et la qualité de souverains seigneurs ! Comme nous voions maintenant que les grands conquérans, c'est-à-dire que les grands voleurs et usurpateurs des provinces et des royaumes de la terre se donnent le nom et le titre de duc, de roy, d'empereur et de princes souverains, se qualifiant même de très grands, de très hauts et de très puissants seigneurs; et peu s'en faut qu'il ne se qualifient encore maintenant du nom et du titre de dieux tout puissans, tant leur orgueil tache de l'élever au-dessus des autres hommes. Il paroît, dis-je, assez clairement que ce n'est que de là que vient la première origine et la première connoissance ou créance des dieux. C'est ce qui paroît notamment par la créance de ce Dieu des Juifs et des Chrétiens dont il est parlé dans leur histoire de la prétendue création du monde, car il y est expressement marqué que ce Dieu parloit le langage d'un homme, qu'il raisonnoit, qu'il marchoit et qu'il se promenoit dans un jardin, ni plus ni moins que feroit ordinairement un homme, et qu'il y est marqué que ce prétendu Dieu auroit créé le premier homme à son image et ressemblance (*Gen.*, 1.27), marque assez évidente que ce prétendu Dieu avait la forme et la figure d'homme, et par conséquent qu'il n'étoit effectivement qu'un homme, puisqu'il avoit la forme, l'image et la ressemblance d'un homme ou que l'homme avait son image et sa ressemblance.

Mais suivant les apparences, ce Dieu prétendu étoit un homme fin et rusé, et qui vouloit se jouer et se moquer de la simplicité, de la grossièreté et de la bêtise de cet autre homme que l'on appelle Adam, qui n'étoit, suivant toutes les apparences, qu'un lourdaut, qu'un niais /194/ et un sot, puisqu'il est marqué dans la même histoire ou plutôt dans la même fable qu'il se laissa si facilement et si sottement séduire par les paroles d'une femme et par les promesses trompeuses d'un serpent qui auroit été plus fin et plus rusé que lui, comme l'histoire même ou la fable le marque. Pareillement, faut croire que ce même prétendu Dieu qui parloit à Moïse n'étoit véritablement non plus qu'un homme; ou même seulement un homme supposé, puisque Moïse lui-même lui attribue non seulement la parole et le discours humain, mais qu'il lui attribue aussi tous les membres du corps humain et toutes les passions d'un homme, et que ce prétendu Dieu lui-même voulans se moquer de Moïse sur ce qu'il lui

auroit demandé de voir son visage lui auroit répondu assés plaisamment qu'il pourroit bien voir son derrier[e] et ses fesses s'il vouloit, mais qu'il ne verroit pas son visage, *posteriora mea videbis, faciem autem meam videre non poteris (Exod., 33.23)*. Ce Dieu pretendû avoit donc apparemment un visage humain, un derriere et des fesses, puisqu'il le disoit lui même, et par consequent ce n'étoit veritablement qu'un homme qui vouloit contrefaire le dieu ou se deguiser en dieu; mais comme il ne vouloit montrer que son derrier[e] et non pas son visage, apparemment qu'il avoit peur encore de faire connoitre qui il étoit, en montrant son visage, ce qui est encore une marque assés évidente qu'il n'étoit veritablement qu'un homme et non pas un dieu. Si ce n'est qu'on le veuille plutot dire que ces pretendües paroles et discours de Dieu à Moyses ne sont que les paroles de Moyses même, qui les inventoit et qui les attribuoit à un dieu, affin de leur donner par cet artifice trompeur plus de credit et d'autorité parmi les hommes ausquels il parloit; ce qui pourroit bien être, car il y a si long tems que les imposteurs se servent de ces sortes d'artifices pour tromper les hommes que ce seroit maintenant une grande sottise de vouloir encore s'y laisser tromper.

— 62 —

LES DÉICOLES ONT ÉTÉ ENFIN OBLIGÉS
DE RECONNOÎTRE LA FAUSSETÉ DE LA PLURALITÉ DES DIEUX
QUE LES ANCIENS ADOROIENT

Au reste on ne peut nier que tous les autres dieux et deesses qui sont venus après et qui ont été adorés dans tous les siecles passés sous les noms par exemple de Saturne, de Jupiter, de Mars, d'Apollon, de Mercure, d'Esculape et d'un millier d'autres semblables dieux, ou sous les noms de Cybelle, de Junon, de Ceres, de Diane, de Minerve, de Pallas, de Venus et d'un millier d'autres semblables deesses, n'aient tous été que des hommes et des femmes, illustres si vous voulez, des princes et des princesses par exemple, ou quelques autres personnages de distinction, qui se sont donnés à eux-mêmes, ou ausquels on a donné comme j'ai dis, par complaisance, par flatterie ou par ignorance et / bestise le nom de dieu ou de deesse, les hommes étans pour lors si sots et si aveuglés que de croire que des hommes foibles et mortels, comme ils sont tous, pouvoient neantmoins, devant ou après leur mort, devenir des

dieux immortels. Et ce qui est plus surprenant, c'est que des philosophes mêmes se sont laissés aller, ou ont fait semblant de se laisser aller, à une si vaine et si sottie pensée que celle-là. Témoin un Plutarque, grand et renommé philosophe, lequel, au rapport du s^r de Montaigne, disoit: *qu'il faut estimer et croire fermement que les ames des hommes sages et vertueux, selon nature et selon justice divine, deviennent d'hommes saints et de saints demi-dieux, et de demi-dieux, après qu'ils sont parfaitement comme ès sacrifices de purgation, netoiés et purifiés, étans delivrés de toute passibilité et de toute mortalité, ils deviennent, non par aucune ordonnance civile, mais à la verité et selon raison vraie semblable, dieux entiers et parfaits, en recevans une fin très heureuse et très glorieuse* (Ess., p. 525). Je ne m'arreterai point à refuter ici un si vain raisonnement et une si vaine opinion que celle-là, qui se détruit assés d'elle-même. Il me suffit d'avoir seulement fait remarquer ici qu'il n'y a nulle certitude, ni aucun veritable fondement dans cette telle quelle creance que l'on a de l'existence des dieux, puisque la premiere connoissance que les hommes en ont eu ne vient que d'erreur, d'ignorance et d'imposture. Ce qui est tellement vrai qu'il y a desjà long tems que la plus part des hommes ont reconnus en cela l'erreur des anciens. Et ils ont si bien reconnus la vanité et la fausseté de toutes ces anciennes divinités-là qu'ils ont été obligés de rejeter comme ils rejettent encore maintenant la creance de tous ces dieux corporels et humains et de tous ces autres dieux materiels et visibles de bois, de pierre, d'or et d'argent, etc., que l'ignorance et la sottise des anciens hommes leur faisoient adorer.

Mais nos christicoles, ni les autres deicoles, n'aians point voulus pour cela rejeter toute creance de Dieu, ils ont été obligés de se restraintre au moins à la creance d'un seul Dieu, unique en substance et en nature comme ils disent, mais triple en personnes comme nos christicoles le pretendent; et cela étant, voilà desjà tout d'un coup bien des dieux aneantis; puisque d'un si grand nombre de divinités que les superstitieux deicoles reconnoissoient et adoroient dans les siecles passés, il a fallut que leurs descendans se soient reduits et restraints à la creance et à l'adoration d'un seul Dieu, et même d'un Dieu invisible, d'un Dieu incorporel et immateriel, et par consequent d'un Dieu qui n'a ni chair, ni os, ni corp[s], ni membre, qui n'a ni dos, ni ventre, ni bras, ni jambes, ni pieds, ni /195/ mains, ni yeux, ni teste, ni bouche, ni langue, ni oreilles, ni dents, ni ongles, ni griffes, ni aucune autre partie, et qui par consequent encore n'a ni forme, ni figure, ni couleur aucune au dehors, ni aucune

configuration au dedans, ou plutôt qui n'a aucun dedans, ni aucun dehors, ni aucun costé, ni même aucun dessus, ni aucun dessous. D'un Dieu neantmoins qui selon eux est partout, qui voit tout, qui fait tout, qui sçait tout, qui conduit tout, qui gouverne tout, qui soutient tout, qui est tout entier en tous lieux et tout entier en chaque partie de lieu, qui est tout puissant, infiniment bon, infiniment sage, infiniment juste, infiniment aimable, et enfin qui est infiniment parfait en toutes sortes de perfections, dont la nature est immuable, immobile et éternelle, dont la nature est sa puissance, sa sagesse et sa volonté même, et dont reciproquement la puissance, la sagesse et la volonté sont sa nature et son essence même. Voilà certainement une bien surprenante idée d'être, mais on peut bien certainement dire aussi que c'est l'idée d'un Etre entierement imaginaire et tout à fait chimerique, et il ne paroît pas même que l'on puisse, quand on le voudroit exprès, se former ou se forger l'idée d'un Etre plus chimerique que celui-ci. La chimere des anciens, ni le sphinx de Phicée, ni toutes les fictions des poetes et des faiseurs de romans n'ont rien qui approche des absurdités qui se trouvent renfermés dans l'idée que nos nouveaux deicoles se forment de leur Dieu. Je les appelle nouveaux depuis qu'ils ont été obligés de se restreindre comme j'ai dis à la creance d'un seul Dieu, et qu'ils ont été obligés de retrancher de lui tout corp[s], toute forme et toute figure materielle et sensible. En quoi on peut à cet égard dire qu'ils se sont encore plus égarés dans la vanité de leur esprit et de leur raisonnemens et que, croians devenir plus sages et plus subtils que les autres, ils sont devenus plus fous et plus aveuglés qu'ils n'étoient auparavant. *Evanuerunt in cogitationibus suis, dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt (Rom., 1.22).*

— 63 —

ILS NE SONT PAS MIEUX FONDÉS DANS LA CRÉANCE QU'ILS ONT DE L'EXISTENCE D'UN SEUL DIEU

Mais voions s'ils sont ou s'ils seront mieux fondés dans la creance, de ce seul et unique Dieu qu'ils n'étoient dans la creance de cette pluralité de dieux qu'ils ont été obligés de rejeter après en avoir reconnus l'erreur et la vanité. Voions s'ils sont et s'ils seront mieux fondés dans la creance d'un Dieu tout invisible et immateriel qu'ils n'étoient auparavant dans la creance d'un ou de plusieurs dieux corporels et visibles; car il me paroît d'abord qu'ils ne sçauoient être gueres mieux fondés dans l'une que

dans l'autre de ces deux créances-là. Examinons donc cela. Ce qui oblige nos superstitieux deicoles à reconnoître et à croire au moins / l'existence d'un seul Dieu tout puissant, infiniment bon, infiniment sage et infiniment parfait, est la vüe de tant de si grandes, de tant de si belles et de tant de si admirables choses qu'ils voient dans la nature, s'imaginans que tant de si belles, si grandes et si admirables choses ne peuvent avoir été faites, ni avoir été mises et placées dans l'ordre et dans la scituation où elles sont que par la toute puissance d'un Etre souverain, infiniment bon, infiniment sage et infiniment parfait auquel ils donnent le nom et la qualité de Dieu. *Je ne puis ouvrir les yeux*, dit un de nos fameux archi-dei-christicoles, c'est mons^r de Fenelon, ci-devant archeveque de Cambrai, *je ne puis*, dit-il, *ouvrir les yeux sans admirer l'art qui éclate dans toute la nature, le moindre coup d'œil*, dit-il, *suffit pour appercevoir la main qui fait tout* ([*Traité de l'Exist[en]bce de Dieu*], p. 1). Voilà comme il commence son livre, où il pretend demonstrier l'existence d'un Dieu. Cependant comme cette main qu'il croioit voir au premier coup d'œil, n'est qu'une main imaginaire, et que lui-même, aussi bien que tous ceux de sa bande ont été obligés de reconnoître qu'il n'y a aucun être visible ni aucun être corporel ou materiel auquel on puisse veritablement attribuer une puissance et une sagesse infinie, ni par consequent auquel on puisse veritablement attribuer la divinité, c'est ce qui les oblige de se former dans leur imagination l'idée d'un Etre invisible et d'un Etre incorporel et immateriel auquel ils ont attribués une toute puissance et une sagesse infinie, et auquel par consequent ils ont attribuée la divinité et lui ont donnés le nom de Dieu, se persuadans qu'il falloit necessairement qu'il y eut un tel Etre et que cet Etre soit la premiere cause efficiente et la premiere cause conservatrice et gubernatrice de tous les autres êtres. Et soutiennent en même tems que la seule vüe des beautés et des perfections admirables que nous voions dans les ouvrages de la nature nous fait évidemment voir la necessité de l'existence de ce pretendu Etre infiniment parfait. Voions si ce qu'ils disent est vrai.

NI LA BEAUTÉ, NI L'ORDRE, NI LES PERFECTIONS QUI SE TROUVENT
DANS LES OUVRAGES DE LA NATURE NE PROUVENT NULLEMENT
L'EXISTENCE D'UN DIEU QUI LES AUROIT FAITS

Premierement pour ce qui est de la beauté, de l'ordre et de la perfection que nous voions dans les ouvrages de l'art, il faut convenir avec eux que leur beauté et leur perfection demontrent necessairement l'existence, la force, la puissance, l'adresse, la sagesse... etc. de l'ouvrier qui les a fait[s], parce que l'on voit bien qu'ils ne pourroient se faire d'eux-mêmes comme ils sont, si quelque habile ouvrier n'y mettoit la main. Mais il faut necessairement aussi reconnoitre que la beauté, que l'ordre et que les autres perfections qui se trouvent naturellement dans les ouvrages de la nature, c'est-à-dire dans les ouvrages du monde /196/ ne demonstrent et ne prouvent nullement l'existence, ni par consequent la puissance ni la sagesse d'aucun autre ouvrier, ou ouvriere que celle de la nature même, qui fait tout ce que nous pouvons voir de plus beau et de plus admirable. Car enfin quoique puissent dire nos deicoles, il faut absolument qu'ils reconnoissent que les perfections infinies qu'ils imaginent être dans leur Dieu demontrent pareillement qu'il auroit été fait lui-même par un autre, ou qu'ils disent qu'elles ne le demontrent pas. S'ils disent que les perfections infinies qu'ils imaginent être dans leur Dieu demontrent pareillement qu'il auroit été fait lui-même par un autre, il faut par même raison, qu'ils disent encore que les perfections infinies de cet autre demontrent aussi qu'il auroit encore été fait par un autre, et celui-ci encore par un autre, lequel auroit lui-même encore été fait par un autre, et ainsi tousjours de même en remontant de cause en cause et de dieux en dieux jusques à l'infini, ce qui seroit tout à fait ridicule et absurde de dire. Et c'est aussi ce que nos deicoles ne voudroient pas dire; car pour un Dieu infiniment parfait qu'ils voudroient supposer et établir, il faudroit necessairement qu'ils en reconnussent et qu'ils en admissent encore une infinité d'autres, qui seroient tousjours de plus parfaits en plus parfaits, les uns que les autres, ce qui repugne entierement à la droite raison. Et si au contraire ils disent que les perfections infinies qu'ils imaginent être dans leur Dieu ne demontrent et ne prouvent nullement qu'il auroit été fait par un autre, pourquoy donc, veulent ils que les perfections qu'ils voient dans ce monde-ci demontrent qu'il auroit été fait par un autre ? Certainement il n'y a pas plus de raison

de dire l'un que l'autre, si ce n'est peut-être que les plus grandes et infinies perfections qui se trouveroient dans un Dieu infiniment parfait démontreroient d'autant plus nécessairement qu'il auroit dû avoir été fait par un autre, parce qu'une plus grande perfection demanderoit une cause plus parfaite, et en ce cas l'existence d'un Dieu démontreroit plutôt la nécessité d'une infinité de dieux que l'existence d'un monde ne démontreroit l'existence d'un Dieu, ce qui est encore une absurdité manifeste que nos deicoles ne voudroient pas admettre, et ainsi il faut nécessairement qu'ils disent la raison pourquoi ils prétendent que les perfections qu'ils voient dans ce monde-ci démontrent nécessairement l'existence d'un Dieu qui l'ait fait, et pourquoi au contraire ils prétendent que les perfections infinies qu'ils imaginent dans ce Dieu ne démontrent et ne prouvent pas qu'il ait été fait aussi lui-même par un autre. Toute la raison qu'ils en peuvent alléguer est de dire que leur Dieu est de lui-même et par lui-même tout ce qu'il est, et / par conséquent que toutes ses divines perfections sont d'elles-mêmes et par elles mêmes tout ce qu'elles sont, sans qu'elles puissent jamais avoir eu besoin d'aucune production ni d'aucune autre cause qu'elles-mêmes, mais que le monde ne peut être par lui-même ce qu'il est et que les perfections que l'on y voit ne pourroient nullement être si un Dieu tout puissant ne les avoit créées et formées comme elles sont, ce qui fait, diront-ils, une très grande différence de l'un à l'autre.

Or cette raison est manifestement vaine, non seulement parce qu'elle suppose gratis et sans preuve ce qui est en contestation, mais aussi parce qu'il est aussi facile de dire et de supposer que le monde est par lui-même ce qu'il est, que de dire et de supposer que Dieu seroit par lui-même ce qu'il est* (* Voyez ci-après la page 202), et par conséquent il est aussi facile de dire que les perfections que nous voions dans le monde sont d'elles-mêmes et par elles-mêmes ce qu'elles sont, que de dire que les perfections d'un Dieu seroient d'elles-mêmes et par elles-mêmes ce qu'elles sont. Et cela étant il ne reste plus qu'à voir lequel des deux est le plus véritable ou le plus vraisemblable. Or il est manifeste et évident qu'il y a beaucoup plus de raison d'attribuer l'existence nécessaire ou l'existence par elle-même à un être réel et véritable que l'on voit, que l'on a toujours vu et qui se trouve toujours manifestement partout, que de l'attribuer à un Être qui n'est qu'imaginaire et qui ne se voit et ne se trouve nulle part. Pareillement il est manifeste et évident qu'il y a beaucoup plus de raison d'attribuer l'existence par elle-même à des perfections que

l'on voit et que l'on a tousjours vues que de l'attribuer à des perfections imaginaires qui ne se voient et ne se trouvent nulle part et que l'on n'a même jamais vues ni trouvées nulle part; cela est clair et évident. Or le monde que nous voions est manifestement un être très reel et très veritable, il se voit et se trouve manifestement partout; ses perfections de même sont aussi très reelles et veritables, elles se voient et se trouvent manifestement partout, on les a aussi tousjours vues. Et au contraire, ce prétendu Etre infiniment parfait que nos deicoles appellent Dieu n'est qu'un Etre imaginaire qui ne se voit et ne se trouve nulle part, pareillement ses prétendues infinies et divines perfections ne sont qu'imaginaires, elles ne se voient et ne se trouvent nulle part, personne ne les a jamais vues. Donc il y a beaucoup plus de raison d'attribuer l'existence par elle-même au monde même et aux perfections que nous y voions, que de l'attribuer à un prétendu Etre infiniment parfait qui ne se voit et ne se trouve nulle part, et qui par consequent est fort incertain et douteux en lui-même. Puis donc qu'il faut necessairement que les deicoles reconnoissent qu'il y a quelque être et quel /197/ ques perfections qui sont necessairement d'elles-mêmes et par elles-mêmes ce qu'elles sont, independamment de toute autre cause; c'est manifestement un abus, une erreur et une illusion à eux de vouloir attribuer de telles perfections à un Etre imaginaire qui ne se voit et ne se trouve nulle part, plutot que de les attribuer à un etre reel et veritable qui se voit et qui se trouve toujours manifestement partout. D'où il stensuit évidament que les perfections qui se voient dans les choses du monde ne demontrent et ne prouvent nullement l'existence d'un Dieu infiniment parfait.

D'aillieurs il est clair et constant pour peu que l'on y fasse attention que la supposition de ce prétendu Etre divin ne les avance de rien pour la connoissance, ni pour l'explication des choses naturelles; il est clair et evident que cette supposition ne leve pas pour cela la difficulté qu'ils trouvent... Et il est même constant que si nos deicoles pretendent se tirer par là d'une difficulté qui les arrete, ce n'est certainement que pour s'engager dans une autre et même dans une autre qui est beaucoup plus grande que celle qu'ils vouloient éviter, et par consequent il est inutile à eux de recourir à la supposition d'un Etre tout puissant et infiniment parfait pour expliquer la nature et la formation des choses naturelles du monde, car si d'un coté ils trouvent de la difficulté à comprendre ou à concevoir et à supposer que le monde et toutes les choses naturelles soient d'elles-mêmes comme elles sont sans aucun autre principe de

leur être et de leur formation ou de leur disposition entre elles; d'un autre côté, ils ne peuvent pas moins trouver de difficulté à comprendre et à concevoir comment ce prétendu premier et souverain Être qu'ils appellent Dieu auroit pu être de lui-même si puissant et si parfait, et comment il auroit pu avoir créé et formé de rien tant de si grandes, tant de si belles et tant de si admirables choses. Car la création qu'ils supposent et qu'ils veulent supposer de toutes choses est un mystère qui certainement est au moins aussi caché et pour le moins aussi difficile à expliquer et à concevoir que le pourroit être la formation naturelle des choses, en supposant qu'elles seroient d'elles-mêmes ce qu'elles sont, et ainsi la difficulté étant de ce côté-là égale, ou pouvant paroître égale de part et d'autre, il n'y auroit pas plus de raison de dire que le monde et que toutes les choses du monde auroient été créées de Dieu, que de dire qu'elles auroient toujours été d'elles mêmes et qu'elles se seroient ainsi formées et rangées d'elles-mêmes dans l'état où elles sont, la matière ayant été d'elle-même de toute éternité. Car enfin il n'est pas plus difficile de concevoir et il n'est pas même plus impossible que la matière soit d'elle-même ce qu'elle est, que de concevoir que Dieu soit de lui-même ce qu'il est. /

Ce premier raisonnement devoit déjà suffire pour nous faire au moins suspendre notre jugement pendant quelque temps sur un tel sujet, car dans une contestation de cette nature, où il ne s'agit que de découvrir la vérité d'une chose, s'il n'y a pas plus d'apparence de vérité d'un côté que l'autre, il n'y a point de raison de vouloir juger plutôt en faveur de l'un qu'en faveur de l'autre. Mais pour mieux connoître ce qui en est ou ce qui en pourroit être, examinons plus particulièrement la chose et voyons premièrement si la difficulté proposée est effectivement égale de part et d'autre, ou si plutôt elle ne seroit pas même beaucoup plus grande dans le système de la création que dans le système de la formation naturelle du monde, faite par la matière-même dont il est composé. Dans le premier système, qui est celui de la création supposée, je vois d'abord plusieurs difficultés qui se présentent à l'esprit et qui paroissent insurmontables. La première est d'expliquer ou de concevoir qu'elle [quelle] pourroit être l'essence et la nature de cet Être souverain qui auroit créé tous les autres êtres. La 2^e est de faire voir par quelques raisons convaincantes que l'on doive attribuer à cet Être l'éternité et l'indépendance plutôt qu'à la matière-même que l'on peut supposer être éternelle et indépendante de toute autre cause, aussi bien que le seroit celui que l'on prétend qui l'auroit créé, car puisque, dans l'une et dans l'autre

des deux suppositions, chacun convient de reconnoître un premier Etre et une premiere cause increée qui est éternelle et independante de toute autre cause, il faut dans le sisteme de la creation du monde montrer par des raisons convaincantes que ce premier Etre est necessairement autre que la matiere, et faire voir que la matiere ne peut être éternelle ni être d'elle-même ce qu'elle est, ce qui assurément n'est pas une petite difficulté, puisque nos déicoles, tous tant qu'ils sont, n'ont pûs encore jusques à present en venir à bout. La 3^e difficulté est de comprendre ou concevoir comment il seroit possible de creer et de pouvoir faire quelque chose de rien, ce qui est incontestablement beaucoup plus difficile à comprendre et à concevoir que de concevoir simplement une matiere qui seroit d'elle-même ce qu'elle est. Pourquoi donc ne pas vouloir supposer d'abord que la matiere est effectivement d'elle-même ce qu'elle est, et pourquoi vouloir recourir, pour la faire exister, à un être inconnu et à un mistere incomprehensible de creation, puisqu'il faut necessairement supposer non seulement un être increable et éternel dans le sisteme de /198/ la création-même, mais qu'il faut encore supposer que cet être en puisse creer un autre, ce qui est absolument inconcevable et entierement impossible, comme je le ferai voir dans la suite.

Il est évident qu'en reconnoissant la matiere seule pour premiere cause, pour l'etre éternel et independant, on éviteroit par ce moien bien des difficultés insurmontables qui se trouvent necessairement dans le sisteme de la creation, et par ce moien on expliqueroit assés facilement la formation de toutes choses. La 4^e difficulté qui se trouve dans le sisteme de la creation est de dire et de marquer precisement où est cet Etre que l'on suppose ainsi avoir créé tous les autres etres et être le plus puissant de tous ? Où est-il logé, où se retire-t'il ? Que fait-il depuis qu'il auroit créé tous les etres ? On ne le voit, on ne le sent, on ne le connoit nulle part ! Ce n'est point par exemple le soleil, ni la terre ! Ce n'est point l'air, ni le feu ! Et quand on feroit mil et mil fois la revue et le denombrement de tous les etres, on ne le trouveroit certainement dans aucun être, ni dans aucun endroit ! Quel pourroit donc être cet Etre qui ne se trouveroit point au rang des êtres, parmi les êtres, et qui auroit neantmoins donné l'etre à tous les êtres ? Où pourroit-il être ? C'est [ce] qu'il faut neantmoins expliquer dans le sisteme de la creation, puisque l'on n'a d'aillieurs aucune connoissance particuliere et distincte de cet Etre. Ce n'est pas de même de la matiere car il est certain qu'elle est, personne n'en peut douter, on la voit, on la sent, on la trouve

partout, elle est dans tous les êtres; quel inconvenient donc y auroit-il, ou quelle repugnance trouveroit-on à dire qu'elle seroit d'elle-même cette premiere cause éternelle et independante et cette premiere cause increée pour laquelle on dispute avec tant de chaleur ?

— 65 —

IDÉE CHIMÉRIQUE QUE LES DÉICOLES SE FORMENT DE LEUR DIEU

Il ne serviroit de rien pour repondre à cette derniere difficulté de dire, comme on fait ordinairement, que ce premier et souverain Etre createur de toutes choses est également partout et tout entier en tous lieux, sans division et sans multiplication de son être. Car c'est dire ce que l'on n'entend point et ce qu'il n'est pas même possible d'entendre; c'est multiplier les difficultés au lieu de les abreger, et plus on examineroit les divers attributs que l'on seroit obligé d'accorder à ce pretendû souverain Etre, plus on s'enfonceroit dans des labirintes de difficultés inexplicables, qui conduiroient à des absurdités manifestes et qui feroient necessairement tomber dans des contradictions manifestes et inevitables. Temoins cette description énigmatique ou chimerique qu'en a fait assés ingenieusement un auteur: *Dieu*, dit-il, en parlant de ce pretendu souverain Etre, / *est lui-même son commencement et sa fin; il n'a cependant, dit-il, ni commencement ni fin; et si ne manque-t'il pas de l'un ni de l'autre, étant le pere et l'auteur de l'un et de l'autre: il a toujours été et est toujours sans aucune vicissitude de tems; à son égard, le passé ne passe pas, ni le futur ne vient pas, tout tems lui est également present; il regne partout sans tenir aucune place; il est immobile sans consistance; il est actif, sans mouvement; il est tout hors de tout; il est dans toutes choses, et n'est renfermé dans aucune; il est hors de tout, mais rien ne le decouvre; il crée au-dehors, et au-dedans il gouverne; il est bon sans qualité, et grand sans grandeur; c'est un tout qui n'a point de partie, et qui est immuable quoiqu'il change toutes choses, son vouloir est sa puissance, sa puissance est son vouloir, son œuvre est sa volonté, et sa volonté son œuvre; il est simple en lui-même sans aucun melange d'acte et de puissance, il est actuellement tout ce qu'il peut etre, ou pour mieux dire c'est un pur acte, étant lui-même le premier, le second et le dernier acte. Enfin, dit cet auteur, il est tout, il est en tout, il est par-dessus tout, il est au-dedans de tout, hors de tout, et outre tout; il est tout devant tout, et tout*

après tout (Vaninus). Voici comme il s'exprime en latin, on verra si j'ai bien pris sa pensée. Deus, dit-il, est sui ipsius principium et finis, utriusque carens, neutrius egens, utriusque parens atque autor, semper est sine tempore, cui praeteritum non abit, nec subit futurum, regnat ubique sine loco, immobilis absque statu, pernix sine motu, extra omnia omnis, intra omnia sed non includitur ab ipsis; extra omnia, sed non ab ipsis recluditur; intimus haec regit: extimus creavit, bonus, sine qualitate; sine quantitate magnus, totus sine partibus, immutabilis cum coetera mutat, cujus velle potentia, cujus opas voluntas; simplex in quo nihil est in potentia, sed in actu omnia, imo ipse purus, primus, medius et ultimus actus, dentque est omnia, super omnia, extra omnia, intra omnia, praeter omnia et post omnia omnis.

Il est visible que cette description est pleine de contrariétés et pleine d'absurdités et de contradictions palpables; ce qui fait clairement voir qu'elle ne peut s'entendre que d'un Etre qui est, comme j'ai dit, tout à fait imaginaire et chimerique, par où il est évident que le système de la création ou que la supposition du système de la création du monde engage nécessairement dans un nombre presque infini de difficultés inexplicables, pleines de contrariétés et d'absurdités insoutenables. C'est ce qui a fait naître aussi parmi les philosophes et parmi les théologiens qui admettent /199/ le système de la création une multitude presque infinie d'opinions et de sentimens divers et opposés les uns [aux] autres, et sur lesquels ils n'ont encore jamais pûs et ne pourront jamais s'accorder, ce qui ne doit certainement pas donner un bon préjugé du système de la création. Ce n'est pas de même de celui de la formation naturelle des choses, faites par la matière même dont elles sont composées; car ce système ne renferme aucune contrariétés, ni aucune répugnance, et par conséquent on peut assurer qu'il ne contient rien d'impossible, il n'y a par exemple qu'à supposer seulement que la matière est éternelle, qu'elle est d'elle-même ce qu'elle est et qu'elle a d'elle-même son mouvement, laquelle supposition est très simple et très naturelle, et on voit assez clairement qu'il n'y a rien d'impossible dans cette supposition. Car, premièrement, on voit clairement que la matière existe et que ce n'est pas un être imaginaire et chimerique. Secondement on voit clairement qu'une certaine portion de matière est capable de division et que toute la matière est capable de mouvement, et nous voyons même que la matière se meut actuellement, nous ne pouvons douter d'aucune de ces choses. Pourquoi donc ne pourroit-on pas supposer que la matière est effectivement éternelle et qu'elle se meut effectivement d'elle-même, puisque l'on ne

voit aucune repugnance en cela et que l'on ne voit rien et que l'on ne peut même rien voir qui puisse l'avoir créée, ou qui puisse lui avoir donné son mouvement ? Enfin on ne peut douter que l'être en general n'ait de lui-même son existence et son mouvement, car de qui auroit-il pû avoir reçu l'un ou l'autre ? Certainement il ne peut l'avoir reçu de qui que ce soit. Or la matiere, est elle-même cet être en general qui ne peut avoir que de lui-même son existence et son mouvement. Et cela seulement supposé, nous avons un principe clair, qui peut non seulement lever tout d'un coup toutes les difficultés, toutes les contrariétés et toutes les absurdités qui suivent necessairement du sisteme de la creation, mais qui peut encore en même tems ouvrir un chemin facile pour entrer dans la connoissance et dans l'explication phisique et morale de toutes les choses de la nature; car l'idée seule d'une matiere universelle, qui se meut en divers sens et qui par ces diverses configurations de ses parties se peut tous les jours modifier en mil et mil sortes de manieres differentes, nous fait clairement voir que tout ce qu'il y a dans la nature se peut faire par les loix naturelles du mouvement et par la seule configuration et combinaison ou modification des parties de la matiere.

— 66 —

IL EST INUTILE DE RECOURIR A L'EXISTENCE
D'UN DIEU TOUT PUISSANT POUR EXPLIQUER LA NATURE
ET LA FORMATION DES CHOSES NATURELLES

Je sçai bien qu'il n'est pas facile de concevoir ce que c'est précisément qui fait que la matiere se meut, ni ce que c'est qui fait qu'elle se meut d'une telle, ou telle maniere, ou d'une telle ou telle force et vitesse. Je ne puis concevoir l'origine et le principe efficace de ce mouvement, je l'avoüe; mais je ne vois cependant aucune repugnance, aucune absurdité, ni aucun inconvenient de l'attribuer / à la matiere même, et je ne vois pas que l'on puisse y en trouver aucun, et les partisans même du sisteme de la creation n'y en sçauroient trouver aucun. Tout ce qu'ils peuvent opposer à cela est de dire que les corps grands ou petits n'ont point en eux-mêmes la force de se remüer, parce qu'il n'y a, disent-ils, aucune liaison necessaire entre l'idée qu'ils ont des corps et l'idée qu'ils ont de leur mouvement. Mais certainement cela ne prouve

rien, car quand on ne verroit aucune liaison necessaire entre l'idée d'un corp[s] et l'idée d'une force mouvante, il ne s'ensuit pas de là qu'il n'y en ait point; l'ignorance où l'on est de la nature d'une chose ne prouve nullement que cette chose ne soit pas. Mais les absurdités et les contradictions manifestes qui suivent necessairement de la supposition d'un faux principe sont des preuves convaincantes de la fausseté de ce principe, et ainsi l'impuissance où l'on est de concevoir et de montrer par raison que la matiere a par elle-même la force de se mouvoir n'est pas une preuve qu'elle ne l'ait pas. Mais, au contraire, les absurdités et les contradictions manifestes qui suivent du principe supposé de la creation sont, comme j'ai dis, des preuves convaincantes de la fausseté de ce principe. Et comme il est certain que la matiere se meut et que personne ne le peut nier, ni même en douter, à moins que l'on ne soit tout à fait pyrrhoniens, il faut necessairement qu'elle ait d'elle-même son être et son mouvement, ou qu'elle ait reçu d'aillieurs l'un et l'autre. Elle ne peut les avoir reçu d'aillieurs, comme je le demontrai dans la suite, il s'ensuit donc qu'elle a d'elle-même son être et son mouvement, et par consequent qu'il est inutile de chercher hors d'elle-même le principe de son être et de son mouvement.

Mais voions si nous ne pourrions pas faire voir par quelques exemples que, quoique nous ne puissions apercevoir de liaison necessaire entre une cause et un effet, cela n'empeche pas neantmoins qu'il n'y en ait veritablement quelque-une. En voici donc quelques exemples. Nous ne voions par exemple aucune liaison necessaire entre la construction naturelle de notre œil et la vue ou vision de quelque objet, nous ne sçaurions comprendre comment la vision d'un objet se peut faire, cependant il est certain que nous voions nous-mêmes par nos yeux; ainsi il faut qu'il y ait quelque liaison naturelle entre la construction naturelle de notre œil et la vision d'un objet, quoique nous ne puissions voir en quoi precisement consiste cette liaison. Nous ne voions point par exemple encore, de liaison necessaire entre notre volonté et le mouvement de notre bras ou de nos jambes, nous ne con /200/ noissons pas même la nature ni l'usage de ces ressorts cachés qui servent à faire remüer nos bras et nos jambes; cependant, quoique nous ne les connoissions pas, tous ces ressorts ne laissent pas que de jouer du moment que nous voulons remüer nos bras et nos jambes, et on voit tous les jours que ceux qui connoissent le moins la construction naturelle de leur corp[s] sont souvent ceux qui remüent plus facilement et plus adroitement leurs membres. Il faut donc qu'il y ait une liaison naturelle entre notre

volonté et le mouvement des parties de notre corp[s], quoique nous ne connoissions point en quoi consiste cette liaison, ni comment cela se peut faire. Il en est sans doute de même de la liaison qu'il y a entre le mouvement et l'ébranlement des fibres de notre cerveau et nos pensées, nous ne voions point qu'il y ait de liaison entre l'un et l'autre, ni comment il peut y en avoir, cependant il ne laisse pas que d'y en avoir quelqu'une, puisque nos pensées dependent de ce mouvement ou de cet ébranlement des fibres de notre cerveau et du mouvement des esprits animaux qui sont dans notre cerveau.

Mais prenons l'exemple de notre propre origine et de notre propre naissance; je pose en fait que le plus habile philosophe et le plus subtil esprit du monde ne pourroit jamais se former une veritable idée de son origine et de sa naissance s'il n'avoit jamais vû, ni jamais ouy parler de generation et de naissance d'homme, ni d'aucun autre animal; devineroit-il par exemple par les seules lumieres naturelles de sa raison qu'il auroit été conçu et formé peu à peu dans le ventre d'une femme ? Et qu'il en seroit ensuite sortis d'une telle et telle maniere au bout de neuf mois ? Non certainement, il ne pourroit jamais imaginer cela; et il ne penseroit pas même jamais qu'il auroit laité une femme, si comme j'ai dis, il n'avoit jamais vû ni ouy parler de telle chose. Et si cet habile philosophe ou cet esprit subtil, ne voulans raisonner que les idées des autres choses qu'il auroit apprises ou qu'il auroit vûes faire, pretendoit vouloir nier sa veritable origine et l'attribuer à quelque autre chose qu'il pourroit s'imaginer, sous pretexte qu'il ne pourroit appercevoir de liaison necessaire entre le ventre d'une femme et la formation et generation d'un homme, ne riroit-on pas de ce philosophe ? Et ne se feroit il pas moquer de lui ? Ouy, assurément: voilà justement neantmoins ce que font ceux qui nient l'éternité de la matiere et qui nient qu'elle ait d'elle-même la force de se mouvoir sous pretexte qu'ils ne voient point de liaison necessaire entre l'idée de la matiere et son mouvement. Car ils ne veulent point reconnoitre l'unique et veritable cause de l'origine commune de toutes choses, sous pretexte qu'ils ne peuvent comprendre qu'elle le soit, et en même tems ils en supposent une fausse qui est mil fois plus incom / prehensible que celle qu'ils rejettent sous pretexte de ne la pouvoir comprendre, et de ne point voir de liaison necessaire entre une chose et la propriété d'une telle chose. Ce n'est pas là le moien d'éclaircir beaucoup la difficulté, ni d'avancer fort dans la connoissance des choses de la nature. Ainsi quand l'idée que nous avons de la matiere ne nous decouvriroit pas et

ne nous feroit pas clairement voir qu'elle a d'elle-même et par elle-même la force de se mouvoir, il ne s'ensuit pas de là qu'elle ne l'ait véritablement pas, vu principalement qu'elle se meut et qu'il n'y a aucune repugnance qu'elle se meuve d'elle-même. Si le mouvement actuel étoit essentiel à la matiere, je veux croire que nous pourrions voir une liaison necessaire entre l'idée que nous avons d'elle et son mouvement, mais comme il est certain que le mouvement actuel ne lui est pas essentiel et qu'il n'est qu'une propriété de sa nature, il ne faut pas s'étonner que nous ne voions point de liaison necessaire entre l'idée que nous avons d'elle et son mouvement, car son mouvement ne lui étant point essentiel et necessaire, il ne doit certainement point y avoir de liaison necessaire entre l'un et l'autre, et ainsi quand l'idée que nous avons de la matiere ne nous feroit point voir de liaison necessaire entre elle et son mouvement, ce n'est pas une preuve qu'elle ne puisse se mouvoir d'elle même.

— 67 —

L'ÊTRE NE PEUT AVOIR ETE CRÉÉ, LE TEMS NE PEUT AVOIR ETE CRÉÉ,
PAREILLEMENT L'ÉTENDUE, NI LE LIEU OU L'ESPACE NE PEUVENT
AVOIR ETE CRÉÉS, ET PAR CONSÉQUENT POINT DE CRÉATEUR

Mais pour mieux éclaircir la verité de ces choses et faire d'autant plus clairement voir que la matiere est d'elle-même ce qu'elle est et qu'elle a d'elle-même son mouvement, et qu'elle est véritablement la premiere cause de toutes choses, commençons par un pri[n]cipe qui soit si clair et si évident que personne ne puisse le revoquer en doute. Le voici ce principe, nous voions clairement qu'il y a un monde, c'est-à-dire un ciel, une terre, un soleil et une infinité d'autres choses qui sont comme renfermées entre le ciel et la terre. C'est de quoi personne ne peut raisonnablement douter, à moins que de vouloir expressement faire le pirr[h]onien et vouloir generalement douter de toutes choses, ce qui seroit vouloir fermer les yeux à toutes les lumieres de la raison humaine et vouloir s'opposer entierement à tous les sentimens de la nature; si quelqu'un étoit capable d'en venir là, il faudroit qu'il eut perdu tout à fait le jugement, et s'il vouloit absolument persister dans de tels sentimens, il seroit plus à propos de le regarder comme un fou que d'employer inutilement des raisons pour l'instruire; mais je crois qu'il n'y a aucun, si pyrr[h]onien

ni si fou qu'il puisse être, qui ne sache, qui ne sente et qui ne soit même bien persuadé qu'il y a au moins quelque difference entre le plaisir et la douleur, entre le /201/ bien et le mal, comme aussi entre un bon morceau de pain qu'il mangeroit d'une main et un caillou qu'il tiendrait de l'autre; le pyrr[h]onisme ne vas pas jusques à douter de telles choses, ainsi on peut dire qu'il est plus imaginaire que reel, et que c'est plutot un jeu d'esprit qu'une veritable persuasion de l'ame; ce pourquoi, laissant à part ce doute universel et affecté des pyrr[h]oniens, suivons les plus claires lumieres de la raison, qui nous montrent évidemment l'existence de l'être, car il est clair et évident au moins à nous-mêmes que l'être est; que nous ne serions point et que nous ne pourrions pas même avoir la pensée de l'être, si l'être n'étoit point. Or nous sçavons et nous sentons bien certainement que nous sommes et que nous pensons, nous n'en pouvons nullement douter, donc il est certain et évident que l'être est. Car s'il n'étoit point, nous ne serions certainement point, et si nous n'étions point, nous ne penserions certainement point; il n'y a rien de plus clair, ni plus évident que cela. Cela supposé, il faut necessairement reconnoitre l'existence de l'être; et non seulement il faut reconnoitre l'existence de l'être, mais il faut necessairement aussi reconnoitre que l'être a tousjours été, et par conséquent qu'il n'a jamais été créé, car s'il n'avoit pas tousjours été, il est seur qu'il n'auroit jamais été possible qu'il fut, ni qu'il ait jamais pu commencer d'être. 1° il n'auroit jamais pû commencer d'être par lui même, parce que ce qui n'est point ne peut nullement se faire soy-même ni se donner l'etre. 2° il n'auroit jamais pû, non plus, commencer d'être par aucune autre cause ni par aucun être qui l'auroit produit, puisqu'il n'y auroit eu aucun être ni aucune cause pour le produire, comme on le supposeroit et qu'il faudroit le supposer en disans que l'être n'auroit pas tousjours été. Puis donc que l'être est et qu'il est évident qu'il est, il faut necessairement reconnoitre qu'il a tousjours été, et non seulement il faut reconnoitre qu'il est et qu'il a tousjours été, mais il faut necessairement encore reconnoitre que c'est l'être qui est le premier principe et le premier fondement de toutes choses. Car il est évident que toutes choses ne sont reellement et veritablement ce qu'elles sont que parce qu'elles ont l'être et qu'elles sont elles-mêmes des participations ou des portions de l'être, et il est clair et seur que rien ne seroit, si l'être n'étoit point, cela est comme identique. D'où il s'ensuit évidemment que l'être en general est ce qu'il y a de premier et de fondamental en toutes choses, et par consequent que l'être est le premier principe / et le premier fondement de toutes choses, et comme l'être n'a jamais commencé d'être et qu'il a tousjours été, comme on

vient de le démontrer; et que d'ailleurs toutes choses ne sont que des diverses modifications de l'être, il s'ensuit évidemment qu'il n'y a rien de créé et par conséquent point de créateur; toutes ces propositions-là se suivent et sont incontestables.

— 68 —

LA POSSIBILITÉ OU L'IMPOSSIBILITÉ DES CHOSES
NE DÉPEND POINT DE LA VOLONTÉ, NI DE LA PUISSANCE
D'AUCUNE AUTRE CAUSE

Je vois bien que nos deicoles ne manqueront point de dire ici que l'Être qu'ils appellent immatériel et divin n'a jamais commencé d'être et qui [qu'il] a véritablement toujours été comme l'argument ci-dessus le démontre; mais que l'être matériel et sensible n'a pas toujours été et qu'il n'aurait même jamais été ni pu être si l'Être immatériel et divin ne l'eût créé. Mais il est facile de faire voir la faiblesse et la vanité de cette réponse; premièrement elle est vaine parce qu'elle suppose sans preuve et sans fondement l'existence d'un Être qui est inconnu, qui est incertain et douteux, et qui ne se voit et ne se trouve nulle part, et dont on ne saurait même se former aucune véritable idée. Or l'Être immatériel et divin que la susdite réponse suppose est un Être qui est entièrement inconnu, qui est incertain et douteux, qui ne se voit et ne se trouve nulle part et dont on ne saurait même se former aucune véritable idée, de plus elle suppose sans preuve et sans fondement l'existence de ce prétendu Être, car on défie de pouvoir donner aucune preuve solide et convaincante de son existence comme on le fera plus amplement voir dans la suite, donc la susdite réponse est vaine. 2° elle est vaine parce qu'étant absolument nécessaire de reconnaître l'éternité de quelque être, il est évident qu'il faut plutôt l'attribuer à un être réel et véritable dont on connaît certainement la nature et l'existence, et dont on ne saurait montrer l'origine ni le commencement, que de l'attribuer à un prétendu Être qui est entièrement inconnu, qui est incertain et douteux, et dont on ne connaît point la nature ni l'existence, et qui par conséquent ne peut être qu'un Être imaginaire, je dis imaginaire parce qu'un être qui est incertain et douteux, qui ne se voit et ne se trouve nulle part, et dont on ne saurait même se former aucune véritable idée, doit bien certainement passer plutôt pour un être imaginaire que pour un être réel et véritable. Et d'ailleurs ce prétendu Être divin est tellement incertain et

douteux que depuis plusieurs milliers d'années que l'on dispute de son existence, on n'a encore pû en donner aucune demonstration, ni aucune preuve claire et cons /202/ tante. 3° il faut necessairement reconnoitre un premier Etre, de qui toutes choses soient faites, qui soit en toutes choses et auquel finalement toutes choses se reduisent. Or il est manifeste que l'être materiel est en toutes choses, que toutes choses sont faites de l'être materiel et que toutes choses enfin se reduisent à l'être materiel, c'est-à-dire à la matiere même. C'est ce qui ne se peut dire d'un être qui ne seroit point materiel. Donc c'est l'être materiel qui doit être reconnu pour le premier être; s'il est le premier Etre, il ne peut y en avoir d'autre avant lui. S'il ne peut y en avoir eu d'autre avant lui, il ne peut avoir été fait, ni avoir été créé, et par consequent il a tousjours été. Et ainsi la reponse qui suppose, sans preuve et sans fondement, que l'être materiel a été créé, par un Etre immateriel et divin, est une reponse vaine. 4° elle est vaine parce que l'argument ci-dessus demontre évidament l'existence de l'être et l'éternité de l'être comme on en convient et qu'il faut necessairement en convenir; on ne peut pas dire qu'il demontre évidament l'existence et l'éternité d'un être inconnû, d'un etre incertain et douteux, et dont on ne peut se former aucune veritable idée, car dès lors il ne seroit plus inconnu, ni incertain et douteux, si l'argument susdit en demontroit veritablement l'existence et l'éternité. Ce n'est donc pas l'existence ni l'éternité d'un être immateriel et inconnu que le susdit argument demontre; mais c'est l'existence et l'éternité d'un etre évidament connu, certain et indubitable que le susdit argument demontre. Cet argument demontre l'existence et l'éternité de l'être que l'on conçoit et dont on a une idée claire et distincte, or l'être materiel et étendu est le seul que l'on conçoit et dont on a une idée claire et distincte, donc... etc. /202 bis/ L'être dont l'existence est démontrée par le susdit argument ne peut être autre que l'être en general que l'on conçoit par une idée claire et distincte, et que l'on conçoit même comme étendu et comme étant également et necessairement partout. Car on ne dira pas que le susdit argument demontre l'existence d'un être que l'on ne conçoit point et dont on n'auroit aucune idée claire et distincte; pareillement on ne dira pas qu'il demontre l'existence d'un être qui ne seroit nulle part, ou qui seroit seulement à quelque endroit particulier, car il n'y a point et il ne peut même y avoir aucune raison de dire ni de penser que l'être en general seroit plutot ici que là, ni qu'il seroit plutot en quelques certains endroits qu'en d'autres. Et ainsi l'être, dont l'existence est démontrée par le susdit argument, ne peut être autre que celle de celui qui est étendu et qui est generalement et necessairement partout. Or l'être qui est

étendu et qui est généralement et nécessairement partout est l'être matériel; donc c'est l'existence de l'être matériel qui est démontrée par le susdit argument, et non l'existence d'aucun autre, parce qu'il ne peut y en avoir aucun autre. Et par conséquent la réponse que l'on fait au susdit argument est entièrement vaine et frivole. /

Or le seul être matériel est évidemment et généralement connu de tous, il est seul certain et indubitable, et au contraire le prétendu Être immatériel et divin est entièrement inconnu, il est incertain et douteux, et on ne sauroit même comme j'ai déjà dit s'en former aucune véritable idée. Donc c'est l'existence et l'éternité de l'être matériel qui est démontré par le susdit argument, et non pas l'existence ni l'éternité d'un prétendu Être immatériel et divin que l'on ne connoit point, et dont on ne sauroit même se former aucune véritable idée, et par conséquent la susdite réponse est manifestement vaine et frivole. 5° elle est vaine parce que supposé même que l'on veuille douter de l'éternité de l'être matériel, ou que l'on veuille douter qu'il ait toujours été, on ne sauroit douter qu'il n'ait au moins toujours été possible, et qu'il n'ait même toujours été possible en lui-même indépendamment de toute autre cause; je dis premièrement qu'on ne peut douter qu'il n'ait au moins toujours / été possible car s'il n'avoit pas été possible, il est évident qu'il n'auroit jamais pu être, ni exister comme il fait, et s'il n'avoit pas toujours été possible, il est évident aussi qu'il n'auroit pu être ni exister comme il fait, car il est clair et évident que ce qui n'est pas possible en soy ne peut jamais exister ni devenir possible; deuxièmement, je dis aussi qu'on ne peut douter qu'il n'ait toujours été possible en lui-même et indépendamment de toute autre cause: 1°) parce qu'étant le premier être, comme on l'a suffisamment démontré ci devant, il ne pourroit dépendre dans sa possibilité d'aucune autre cause; 2°) parce que les choses qui sont possibles ou celles qui sont impossibles ne tirent pas leur possibilité ou leur impossibilité de la puissance arbitraire d'aucune cause étrangère comme on pourroit se l'imaginer, mais elles tirent seulement d'elles-mêmes et comme du fond de leur propre nature leur possibilité ou leur impossibilité. En sorte qu'il n'y a aucune cause étrangère qui puisse à son gré ou à sa volonté rendre possible ce qui est absolument impossible, ni rendre absolument impossible ce qui est possible. Je ne parle pas ici d'une possibilité ou d'une impossibilité seulement morale, car on sait que les hommes mêmes peuvent assés souvent plusieurs choses en certains tems et en certaines circonstances qu'ils ne pourroient pas en d'autres

tems et en d'autres circonstances; pareillement il y a souvent plusieurs choses qui leur sont impossibles en certains tems et en certaines circonstances qui ne leur seroient pas impossibles en d'autres tems et en d'autres circonstances. Ainsi ce n'est pas de cette sorte de possibilité ou impossibilité que je parle, mais je parle seulement d'une possibilité ou d'une impossibilité réelle et absolüe, et il faut necessairement convenir qu'il n'y a aucun être qui puisse à son gré ou à sa volonté rendre possible ce qui est de soy impossible, ou qui puisse à son grés et à sa volonté rendre absolument impossible ce qui est possible en soy. De sorte que les choses sont possibles ou impossibles en elles-mêmes, independamment de la puissance ou de la volonté d'aucun être. Et si on en doute, en voici la preuve, c'est que s'il ne tenoit qu'à la puissance et à la volonté de quelque être de faire que les choses soient absolument possibles ou impossibles comme il voudroit, il n'y auroit rien de possible ou d'impossible que ce que cet être auroit voulu rendre possible ou impossible; et ainsi, si cet être avoit voulû, par exemple, que le ciel et la terre fussent impossibles et qu'ils aient tousjours été impossibles, ils auroient donc tousjours été impossibles; et maintenant qu'ils sont possibles, puisqu'ils sont actuellement en /203/ existence, il pourroit donc cet être, s'il vouloit, les rendre tout à fait impossibles ? Pareillement, s'il avoit voulû ou s'il vouloit maintenant rendre possible une montagne sans vallée, elle seroit donc possible ? De même s'il avoit voulu ou s'il s'avisoit maintenant de vouloir que deux et deux ne fussent pas quatre, ou que le tout ne fut pas plus grand que sa partie, il le pourroit donc faire ? Et pour la même raison s'il avoit voulu ou s'il s'avisoit maintenant de vouloir qu'un triangle n'ait point d'angles, il le pourroit donc faire aussi ? De même encore s'il avoit voulu ou s'il voulait maintenant qu'une chose fut et qu'elle ne fut point tout en même tems, elle seroit veritablement et ne seroit veritablement point tout dans le même tems ? Et enfin si cet être s'avisoit lui-même de vouloir n'être point, il ne seroit donc point ? Et s'il n'étoit point, il ne seroit certainement point possible lui-même, parce que n'étant point, il ne pourroit se faire, ni se rendre lui-même possible et n'y auroit rien d'aillieurs qui pourroit le faire, ni le rendre possible, et ainsi il n'y auroit absolument rien de possible; toutes ces conséquences-là sont manifestement absurdes, et partant il est évident que les choses sont d'elles-mêmes possibles ou impossibles d'elles-mêmes, c'est-à-dire qu'elles tirent comme d'elles-mêmes et du fond de leur nature leur possibilité ou leur impossibilité, et cela indépendamment, comme j'ai dis, de la puissance et de la volonté de toute autre cause.

On dira peut-être, contre la dernière conséquence que je viens de tirer, que l'essence et que l'existence de ce seul premier Être immatériel et divin sont absolument nécessaires et indépendantes de toute puissance et de toute volonté, et par conséquent que ce premier Être ne peut se rendre lui-même impossible, ni cesser d'être ou d'exister, ni être moins que ce qu'il est, mais qu'à l'égard de toutes autres choses matérielles et sensibles, visibles ou invisibles qu'elles sont à la vérité aussi possibles ou impossibles en elles-mêmes indépendamment de toute autre puissance et volonté, mais cependant qu'elles ne peuvent et ne pourroient jamais exister actuellement d'elles-mêmes indépendamment de l'existence et de la volonté de ce premier Être immatériel et divin que l'on appelle Dieu, ni par conséquent exister indépendamment de sa puissance et de sa volonté. Et comme nous voyons qu'elles existent actuellement, il faut, dira-t-on et diront nos déistes, nécessairement reconnoître l'existence d'un Être immatériel et divin qui les ait créées.

Mais cela ne peut être et ne se doit nullement dire. 1° parce que c'est vouloir toujours supposer sans preuve et sans fondement ce qui est en contestation; ainsi ce raisonnement ne prouve rien / et ne conclut rien. 2° parce que si toutes les choses matérielles et sensibles sont possibles ou impossibles en elles-mêmes indépendamment de la puissance et de la volonté de tout autre être, comme on vient de le démontrer et que l'on est obligé de le reconnoître, elles sont pareillement possibles ou impossibles indépendamment de son existence et de sa volonté, car on ne dira point que des choses qui ne peuvent dépendre de la puissance ou de la volonté d'une cause puissent ou doivent dépendre de son existence, et ainsi les choses matérielles et sensibles étant, comme on l'a démontré et que l'on est obligé de le reconnoître, possibles ou impossibles indépendamment de la puissance, et de la volonté de tout Être immatériel et divin, c'est-à-dire indépendamment de la puissance et de la volonté d'un Dieu, elles sont nécessairement aussi possibles ou impossibles indépendamment de son existence; et si elles sont possibles ou impossibles indépendamment de son existence, elles peuvent exister indépendamment de l'existence de Dieu. C'est-à-dire que quand il n'y auroit point de Dieu, elles ne laisseroient pas de pouvoir exister, et si dans ce cas là même, elles ne laisseroient pas de pouvoir exister, il faut non seulement dire qu'elles ne laisseroient pas de pouvoir exister, mais il faut dire encore qu'elles ne laisseroient pas même que d'exister effectivement. Car si dans le cas supposé elles

n'existoient pas effectivement, elles ne pourroient nullement exister, puisqu'elles ne pourroient elles-mêmes se donner l'existence qu'elles n'auroient point, et qu'il n'y auroit point de Dieu pour la leur donner. Et comme on reconnoit neantmoins dans ce cas-là qu'elles ne laisseroient pas que d'être possibles et de pouvoir exister, il faut donc necessairement reconnoître aussi qu'elles ne laisseroient pas que d'exister effectivement quand-même il n'y auroit point de Dieu. Et cela étant, il est clair et évident qu'il n'est pas necessaire et qu'il est même tout à fait inutile de vouloir supposer l'existence d'un Dieu createur du monde et des choses materielles et sensibles qui y sont, puisqu'il faut necessairement reconnoître que toutes ces choses-là ne laisseroient pas que de pouvoir exister et même d'exister effectivement quand il n'y auroit point de tel createur.

D'où il s'ensuit évidemment que les choses materielles et sensibles sont d'elles-mêmes possibles ou impossibles, c'est-à-dire qu'elles tirent comme d'elles-mêmes et du fond de leur nature leur possibilité ou leur impossibilité, cela independamment, comme j'ai dis, de la puissance et de la volonté d'aucune autre cause, et par consequent l'être materiel et sensible aians tousjours été possible, comme on vient de le demontrer, il ne pouvoit tirer sa possibilité que de lui même et /204/ du fond de sa propre nature, independamment de toute autre cause; et s'il a tousjours été ainsi possible, il faut necessairement conclure qu'il a pu aussi exister de lui-même et independamment de toute autre cause, et s'il a tousjours pû exister de lui-même independamment de toute autre cause, il faut necessairement reconnoître qu'il a effectivement tousjours été et qu'il a tousjours existé; car il est clair et évident que s'il n'avoit pas tousjours existé, il n'auroit pû se donner lui-même l'existence lorsqu'il ne l'avoit point ou lorsqu'il ne l'auroit point eu; et comme on ne peut douter qu'il n'ait maintenant l'existence, il faut necessairement conclure qu'il l'a tousjours eu, ou dire qu'il ne l'a eu et qu'il n'auroit même pu l'avoir que dependamment de quelque autre cause, et c'est ce que l'on ne peut dire puisque l'on vient de demontrer qu'ayant tousjours été possible par lui-même du fond de sa propre nature et independamment de toute autre cause, il a pû aussi avoir de lui-même l'existence independamment de toute autre cause.

Cet argument prouve desjà assés manifestement l'independance et l'éternité de l'être materiel et sensible, mais ce qui confirme d'autant plus l'independance et en

même tems l'éternité de cet être matériel et sensible, c'est qu'il n'y a aucune liaison, ni aucune relation nécessaire entre l'idée de l'être matériel et sensible et l'idée de ce prétendu Être immatériel et divin, ni entre l'existence de l'un et l'existence de l'autre, car il est manifeste que nous avons une idée claire et distincte de l'être matériel et sensible: nous connoissons clairement son existence et sa nature et ses propriétés sans connoître aucunement ce prétendu Être immatériel et divin, et même sans penser aucunement à lui, et par conséquent sans en avoir aucune idée. Bien plus, posons le cas qu'il n'y eut ou qu'il n'y ait aucun être immatériel ni aucun Être spirituel et divin, nous ne laisserons pas que d'avoir toujours une idée claire et distincte de l'être matériel et sensible, et toutes choses ne laisseront pas que de subsister dans leur entier, dans leur être et dans leur forme; le ciel et la terre, par exemple, et tout ce que nous y voions ne laisseroient pas que de subsister; nous en aurions toujours une idée claire et distincte, comme je viens de dire, et nous en verrions toujours l'existence, comme nous la voions quand-même il n'y auroit aucun Être spirituel et divin; en un mot la destruction ou la négation de Dieu n'emporte aucunement avec elle la destruction ni la négation d'aucun être matériel et sensible. Mais au contraire, la destruction ou la négation de l'être matériel et sensible détruit en même tems l'idée de tout être sensible, car posé le cas qu'il n'y eut aucun être matériel et sensible, vous détruisez en même tems le ciel et la terre et tout ce qu'ils ren / ferment, car on voit clairement que s'il n'y avoit point d'être matériel et sensible, qu'il ne pourroit y avoir de ciel ni de terre; ni aucune chose de ce que nous y voions, mais on ne voit pas de même qu'il ne pourroit y avoir aucun être matériel et sensible, s'il n'y avoit point d'Être spirituel et divin.

Enfin que l'on suppose tant que l'on voudra l'existence d'un ou de plusieurs et de plusieurs êtres immatériels et spirituels, comme nos deicoles l'entendent, c'est-à-dire que l'on suppose tant que l'on voudra un être ou plusieurs et plusieurs êtres qui n'auroient ni forme, ni figure, ni corp[s] ni étendue aucune, que l'on en suppose, dis-je tant que l'on voudra, on ne voit pas pour cela l'existence d'aucun être matériel et sensible, ni d'aucun être réel, on ne voit pas pour cela l'existence du ciel ni de la terre ni même l'existence d'une seule mouche, ni même qu'elle puisse exister parce qu'il n'y a point de rapport d'un être matériel et sensible à un prétendu Être inconnû qui n'auroit rien de matériel et de sensible. Pareillement que l'on suppose la destruction entière de tout être spirituel et matériel, on ne voit pas pour cela la destruction du ciel

ni de la terre, ni même la destruction d'une seule mouche, parce qu'il n'y a point de rapport de la destruction de l'un à la destruction de l'autre. Ce n'est pas de même de la supposition de l'existence ou de la destruction de l'être matériel et sensible, car supposez seulement l'existence de l'être matériel et sensible, vous avez en même tems l'essence et la nature ou au moins le fond de l'essence et de la nature de tout être matériel actuel ou possible, vous avez l'essence et la nature ou au moins le fond de l'essence et de la nature du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils renferment, et non seulement de tout ce qu'ils renferment actuellement mais aussi de tout ce qu'ils ont jamais renfermé et de tout ce qu'ils pourroient jamais renfermer, parce que ce n'est que dans l'être matériel et sensible et dans la modification de l'être matériel et sensible que consiste toute l'essence et toute la nature de tout ce qui est actuellement, de tout ce qui a été, de tout ce qui sera et de tout ce qui pourroit jamais être à l'avenir.

C'est ce que nos deicoles eux-mêmes devroient bien reconnoître puisqu'il est expressement marqué dans leurs propres prétendus saints et divins livres qu'il ne se fait rien de nouveau dans le monde et que tout ce qui est actuellement n'est autre chose que ce qui a desjà été dans les siècles passés, et ce qui sera encore dans les siècles à venir. *Quid est quod fuit, ipsum quod futurum est, quid /205/ est quod factum est, ipsum quod faciendum est, nihil sub sole novum, nec valet quisquam dicere, ecce hoc recens est jam enim praecessit in saeculis quae fuerunt ante nos, non est priorum memoria (Eccl., 1.9)*. Personne, dit-il, ne peut jamais dire que ceci, ou cela soit nouveaux... etc. Et au contraire supposez la destruction de l'être matériel et sensible, vous détruisez en même tems, le ciel et la terre et tout ce qui peut y être renfermé; cela étant il est clair et évident que l'être matériel et sensible n'a aucune liaison, ni aucune relation ou correspondance avec le prétendu Etre spirituel et divin, il est clair et évident que l'être matériel ne suppose aucun autre être que lui-même, et s'il ne suppose aucun autre être que lui même, il faut nécessairement qu'il existe de lui même indépendamment de tout autre être.

PAREILLEMENT LES PREMIÈRES ET FONDAMENTALES VÉRITÉS
SONT ÉTERNELLES ET NE DÉPENDENT D'AUCUNE AUTRE CAUSE

Il en est en quelque façon de même de l'indépendance et de l'éternité de certaines premières et fondamentales vérités, qui sont tellement nécessaires et immuables en elles-mêmes et par elles-mêmes qu'il n'y a aucune puissance qui soit capable de les faire changer de nature, c'est-à-dire qui soit capable de les rendre fausses ou d'empêcher qu'elles ne soient vraies. Telles sont par exemple ces vérités-ci. Deux et deux font quatre, trois fois quatre font douze. Quinze et cinq font vingt... etc. Le tout est plus grand que sa partie. Un triangle fait trois angles. Une chose ne peut pas être et n'être pas dans un même temps. Tout ce qui est actuellement est possible. Rien de ce qui se peut faire n'est impossible. Et nul ne peut faire ce qui n'est absolument pas possible, et plusieurs autres semblables propositions, qui sont tellement vraies de leur nature qu'elles ne peuvent jamais être fausses. Car il n'est pas possible que deux et deux ne soient pas quatre, que trois fois quatre ne soient pas douze, il n'est pas possible que le tout ne soit pas plus grand que sa partie... etc. On ne peut nier ni révoquer en doute ces sortes de premières et fondamentales vérités, à moins que de vouloir renoncer entièrement à toutes les lumières de la raison et de vouloir rejeter tout raisonnement humain, car ces vérités-là se font connaître par elles-mêmes et n'ont besoin d'aucune preuve, étant elles-mêmes plus claires et plus certaines que toutes autres preuves. Il est certain et indubitable, clair et évident que ces vérités-là sont éternelles, qu'elles sont nécessaires et qu'elles sont même telles indépendamment de toute autre puissance.

Or l'éternité et l'indépendance de ces vérités-là démontrent encore évidemment l'éternité et l'indépendance de l'être matériel et sensible, car il est clair et évident que pour que ces vérités-là / soient éternelles et indépendantes, comme elles sont, il faut nécessairement qu'elles aient toujours été vraies et qu'elles ne puissent jamais avoir été fausses; et par conséquent pour qu'il soit vrai et qu'il ait toujours été vrai que deux et deux sont quatre, il faut nécessairement qu'il y ait toujours eu deux et deux. Car s'il n'y avoit pas toujours eu deux et deux, il n'auroit pas toujours été vrai que deux et deux font quatre, car pour que deux et deux fassent quatre, ou soient quatre,

il faut necessairement qu'il y ait deux et deux, et par consequent s'il a tousjours été vrai que deux et deux sont quatre, comme on n'en peut douter, il faut necessairement qu'il y ait tousjours eu deux et deux. Pareillement pour qu'il soit vrai que le tout est plus grand que sa partie, il faut necessairement qu'il y ait un tout avec des parties dans ce tout, car s'il n'y avoit point de tout, ni de parties dans ce tout, comment seroit-il vrai de dire que le tout seroit plus grand que sa partie ? Et s'il n'y avoit pas tousjours eu quelque tout avec des parties dans ce tout, comment auroit-il été tousjours vrai de dire que le tout seroit plus grand que sa partie ? Cela ne se pourroit pas dire ou n'auroit pas tousjours pû se dire, mais seulement si on veut, pu dire que supposé qu'il y ait un tout et des parties dans ce tout, que le tout seroit plus grand que sa partie; si donc il a tousjours été vrai de dire que le tout est plus grand que sa partie, il faut necessairement qu'il y ait tousjours eu quelque tout avec des parties dans ce tout; et comme il est demontré que ces sortes de verités sont éternelles et même qu'elles sont telles independamment de tout puissance, il faut necessairement conclure qu'il y a tousjours eu deux et deux pour faire que deux et deux soient veritablement quatre; et qu'il y ait tousjours eu un tout avec des parties dans ce tout pour faire que le tout soit veritablement plus grand que sa partie. Ce qui demontre encore suffisamment et évidament l'éternité et l'independance de l'être materiel, car il n'y a que l'être materiel qui puisse veritablement faire ou former un tout qui soit composé de plusieurs parties On peut dire même que la verité generalement parlant est tellement independante de tout ce que l'on peut penser ou imaginer que quand-même il n'y auroit aucun corp[s] ni aucun esprit, aucune forme ni aucune matiere, aucun createur ni aucune creature, et qu'il n'y auroit même aucune chose du monde, il y auroit cependant encore au moins une verité; parce que dans ce cas-là même, il seroit vrai qu'il n'y auroit rien; tant il est vrai de dire que les premieres et fondamentales verités des choses sont éternelles et immüables en elles-mêmes et entierement independantes de toute puissance que ce puisse être.

/206/ Mais on objectera peut-être ici contre ce que je viens de dire de l'independance, de la possibilité et de l'existence actuelle de l'être materiel, qu'une maison par exemple, qu'une ville, qu'un homme, qu'un cheval, qu'un arbre, qu'une horloge... etc. sont des choses qui sont possibles independamment de toute puissance humaine et cependant qu'elles ne sçauroient exister que dependamment de quelques autres causes qui les fassent exister, ou qui leur donnent l'existence. Une maison par

exemple, un chateau, une ville ne sauroient exister d'eux-mêmes, à moins que des ouvriers ne les fassent. Un homme, un cheval, un arbre, ou telle autre plante ou animal que ce puissent être, ne sauroient avoir d'eux-mêmes leur existence et ils n'existeroient nullement s'ils n'étoient engendrés ou produits par quelques autres causes, et par consequent, dira-t'on, quoique l'être materiel et sensible soit possible de lui-même et qu'il ait même tousjours été possible, independamment de toute puissance, il ne s'ensuit pas qu'il ait dû pareillement, ni qu'il ait pû avoir de lui-même son existence, puisque nous voions tous les jours que des choses qui sont possibles en elles-mêmes ne sauroient neantmoins avoir d'elles-mêmes leur existence.

Mais il est facile de repondre à cela, puisqu'il est visible que les choses possibles alleguées ci-dessus pour exemple et toutes autres choses semblables ne sont, quant à leur forme, que des ouvrages de l'art ou des ouvrages de la nature qui ont leur commencement et leur fin, et à cet égard on ne peut nier qu'elles ne dependent effectivement de l'art ou de la nature, c'est-à-dire de l'être materiel qui les a formé[s]. Mais quant à leur substance qui demeure tousjours sous quelque forme que ce puisse être, elles ne sont certainement que des portions de l'être materiel et sensible, et des portions de cet être éternel que j'ai dis avoir de lui-même sa possibilité et son existence, et à cet égard on ne peut dire qu'elles soient des ouvrages de l'art ni des ouvrages de la nature, ni que ce soit reellement des nouveaux êtres, puisque ce sont tousjours les mêmes portions de l'être materiel et sensible et de l'être éternel qui paroissent sous quelques nouvelles formes et figures. Ce qui se fait encore non par aucune force ou puissance étrangere, mais par la seule puissance et force mouvante de la nature même, c'est-à-dire de l'être materiel qui par son mouvement naturel prend de lui-même toutes sortes de formes et de figures en divers sujets, et qui par ses diverses modifications et configurations de ses parties, aussi bien que par ses divers mouvemens et agitations ou tremoussements, inspire ou donne aux hommes l'industrie des arts et des sciences, aux animaux les instin[c]ts et les inclinations qui leur conviennent, et aux plantes aussi bien qu'aux autres choses inanimées / toutes les vertus et toutes les propriétés qui s'y trouvent. Par où il est clair et évident que la pretendüe objection ne fait rien contre ce que j'ai dis touchant l'independance de la possibilité et de l'existence éternelle de l'être materiel et sensible.

Tous ces raisonnemens-ci qui sont tirés des principes de la metaphisique sont

entièrement démonstratifs dans leur genre, mais il faut un peu d'application d'esprit pour en voir parfaitement l'évidence. Mais revenons à notre principe. Nous voyons clairement, comme j'ai dit, qu'il y a un monde; ce monde est l'être matériel et sensible que j'ai démontré être non seulement possible en lui-même indépendamment de la puissance et de la volonté de tout autre être, mais que j'ai démontré aussi avoir de lui-même son existence indépendamment de la puissance et de la volonté de tout autre être. Et cela étant il faut nécessairement conclure que le monde a toujours été, au moins quant à sa substance: d'autant que s'il n'avoit pas toujours été quant à sa substance, il n'auroit jamais pu se donner l'être ni l'existence lorsqu'il ne l'auroit point eu; et comme nous voyons présentement qu'il est et que nous n'en pouvons nullement douter, il faut nécessairement conclure qu'il a toujours été, au moins comme j'ai dit quant à sa substance.

Pour confirmation de quoi j'ajouterai encore cet argument-ci. Nous voyons tous les jours des nouvelles productions dans la nature, ces nouvelles productions ont leur[s] causes prochaines et immédiates, et quoique ces causes prochaines et immédiates soient produites elles-mêmes par d'autres causes plus éloignées, il faut néanmoins dans toutes productions qu'il y ait une cause première non produite, et par conséquent qui soit d'elle-même ce qu'elle est indépendamment de toute autre cause. Ou s'il n'y a point de telle première cause non produite, il faudra nécessairement remonter de cause en cause jusques à l'infini. Or il repugne de remonter ainsi de cause en cause jusques à l'infini, donc il faut reconnoître qu'il y a une première cause non produite et qui soit par conséquent d'elle-même, ce qu'elle est indépendamment de toute autre cause. Il n'y a personne qui ne doive convenir de ce principe ou de ce raisonnement, aussi voit-on que les athées en conviennent aussi bien que les deicoles, et les deicoles aussi bien que les athées, et si les deicoles n'en convenoient point, ils ne pourroient pas dire, comme ils font, que leur Dieu seroit createur de toutes choses. Mais ils ne conviennent point du nom ni des qualités particulières qui conviennent à cette première cause: les deicoles lui donnent le nom de Dieu; et les athées ou athées lui donnent le nom de nature: ou d'être matériel, ou simplement le nom de matière. S'il ne s'agissoit que du nom, il seroit facile de les accorder, car comme les noms ne font point /207/ et qu'ils ne changent point la nature des choses, il seroit assés indifférent de donner à cette première cause le nom de Dieu ou celui de nature ou de matière, ainsi il ne seroit point nécessaire de disputer

beaucoup là-dessus. Mais comme les deicoles lui attribuent la puissance de créer et de gouverner généralement toutes choses avec une intelligence suprême et avec une volonté toute puissante, d'où ils tirent ensuite plusieurs fausses conséquences et plusieurs veins prétextes pour imposer comme ils voudroient des loix et des commandemens aux hommes et pour leur faire accroire tout ce qu'ils voudroient... etc., et que les athées lui denient absolument cette puissance de créer et cette suprême intelligence, aussi bien que cette prétendue volonté toute puissante, c'est en cela principalement qu'ils sont opposés et c'est ce qu'il faut tout particulièrement examiner ici, en refutant l'opinion de cette prétendue puissance de créer et de ce prétendu gouvernement de toutes choses par une volonté toute puissante et par une intelligence souverainement parfaite.

— 70 —

LA CRÉATION EST IMPOSSIBLE ET RIEN NE PEUT AVOIR ÉTÉ CRÉÉ

Premièrement pour ce qui est de cette prétendue puissance de créer, je prouve qu'elle ne peut être, car créer, c'est faire quelque chose de rien, or il n'y a point de puissance qui puisse faire quelque chose de rien, donc il n'y a point de puissance de créer. Je sçai bien que l'on répond ordinairement qu'il n'y a effectivement point de puissance créée et bornée qui puisse faire quelque chose de rien, mais qu'une puissance increée et infinie comme celle d'un Dieu tout puissant peut faire quelque chose de rien, et par conséquent qu'elle peut créer. Mais outre que cette réponse ne satisfait point puisqu'elle suppose *gratis* et sans fondement ce qui est en contestation, je prouve qu'il n'y a absolument aucune puissance qui puisse faire quelque chose de rien. Voici comme je le prouve. Il ne peut y avoir aucune puissance de créer ou de faire quelque chose de rien qu'autant qu'il y auroit quelque chose qui pourroit avoir été créée ou avoir été faite de rien, cela est indubitable, or il n'y a aucune chose qui puisse avoir été créée ou avoir été faite de rien, donc... etc. Je prouve la seconde proposition de cet argument qui seule peut être niée. S'il y avoit quelque chose qui put avoir été créée, ou avoir été faite de rien, ce seroit par exemple le tems, le lieu, l'espace ou l'étendue, et la matière, car si ces choses et nulle de ces choses ne peuvent véritablement avoir été créées, et faites de rien, il sera facile de faire voir qu'il n'y a rien de créable, puisqu'il n'y a véritablement rien autre chose dans la nature que le

tems, le lieu, l'espace, l'étendue et la matière que l'on puisse penser avoir été créées ou pouvoir être créables. (Car je ne parle pas ici de ce que l'on appelle ordinairement esprits ou substances spirituelles; car comme ces prétendues substances ne sont point, et qu'elles ne sont pas même possibles, comme je le démontrerai / dans la suite, elles ne peuvent avoir été créées, ni par conséquent avoir été faites de rien). Or je fais voir que ni le tems, ni le lieu ni l'espace, ou l'étendue, ni même la matière ne sont nullement créables et ne peuvent avoir été faites de rien. Donc il n'y a point de puissance qui puisse créer et faire quelque chose de rien.

Je commence donc par le tems que j'ai nommé le premier et je prouve qu'il n'est pas créable, c'est-à-dire qu'il ne peut avoir été créé. Voici comme je m'y prends. Si le tems étoit quelque chose de créable et s'il avoit même été créé comme nos déistes le prétendent* (* *Christus sacravit omnium, rex atque factor temporum, Hym[ne] de Careme. Deus creator omnium, homo in fine temporum, Hym[ne] de l'Asc[ension]*) il ne pourroit certainement avoir été créé que par un être qui l'auroit précédé, car si cet être ne l'avoit pas précédé, comment l'auroit-il pu créer ? Et s'il l'a précédé, ce n'a pu être que par le tems même qu'il l'aurait précédé, car dire qu'il l'auroit précédé par l'éternité et non par le tems, c'est une pure illusion, car l'éternité n'est autre chose qu'une continuité perpétuelle de tems qui est sans commencement et sans fin, et ainsi dire qu'il l'auroit précédé par l'éternité, c'est accorder sans y penser plus qu'on n'auroit demandé, car c'est dire qu'il l'auroit précédé par un tems infini, c'est-à-dire par un tems qui n'auroit jamais eu de commencement et par conséquent qui ne pourroit jamais avoir été créé ni avoir été précédé par aucune cause, car il est clair et évident que rien ne peut précéder ce qui n'a jamais eu de commencement, ce qui est justement ce que l'on vouloit prouver.

Si on dit qu'il ne l'auroit précédé que par un tems limité, équivalent, par exemple, à la durée de quelques jours, de quelques mois ou de quelques années, cela ne se peut nullement: 1° parce qu'il repugne qu'un prétendu créateur souverain de toutes choses, que l'on suppose nécessairement être éternel, n'ait précédé ses créatures et ses ouvrages que de quelque quantité de tems équivalent à quelque nombre fini de jours et d'années, car s'il ne les avoit précédé que d'un tel tems, il auroit nécessairement eu un commencement lui-même; s'il avoit eu un commencement lui-même, il ne pourroit avoir toujours été, et s'il n'avoit pas toujours été, il ne pourroit être éternel

comme on le suppose. Et non seulement il ne pourroit être éternel, mais il ne pourroit même jamais avoir commencé d'être parce que n'ayant pas toujours été, il n'auroit pu se donner l'être lorsqu'il ne l'avoit pas, ni le recevoir d'un autre, parce qu'il n'y auroit rien eu de capable de lui donner l'être; ainsi on ne peut dire que le tems ait été créé par un être qui ne l'auroit précédé que par quelque espace de tems limité et fini. En 2^e lieu, je dis que si cet être prétendu créateur du tems avoit précédé le tems seulement par quelque espace de tems limité et fini, il faudroit nécessairement que cet espace de tems limité et fini n'ait pas été créé, puisqu'il précéderoit la création du tems même, car s'il avoit aussi été créé lui-même, il ne précéderoit point absolument /208/ la création du tems, mais seulement la création d'un certain tems qui auroit ensuite été créé; ou si on veut que cet espace de tems ait aussi été créé lui-même, l'argument revient dans toute sa force, et je dis qu'il ne peut avoir été créé que par un être qui l'auroit précédé, et qui l'auroit même précédé par quelque espace de tems; et si on veut que ce tems ait encore été créé, et ainsi des autres, il faudra donc nécessairement remonter jusques à l'infini et admettre des créations infinies de tems les unes devant les autres et admettre un créateur qui les auroit précédé toutes, ce qui repugne entièrement à la raison, puisque rien ne peut précéder des tems qui seroient infinis. Et d'ailleurs il faudroit nécessairement encore admettre, à chaque momens de tems, des nouvelles créations de tems, car comme le tems est essentiellement dans un flux continuel et qu'il n'y a pas seulement deux parties de tems si petites qu'elles soient qui puissent être ou exister ensemble, il faudroit à chaque instant imperceptible de tems admettre des nouvelles créations de tems, ce qui seroit ridicule et absurde de dire. Ou si au contraire on prétend que cet être qui auroit créé le tems l'auroit précédé par un tems qui n'auroit pas été créé, il est donc inutile de vouloir supposer un créateur du tems puisqu'il faudroit nécessairement reconnoître un tems qui n'auroit pas été créé et qui n'auroit pu même avoir été créé. Car s'il y a un tems que l'on puisse dire n'avoir jamais été créé, il faut dire aussi qu'il n'y a nul tems qui puisse avoir été créé, parce qu'il n'y a point de tems plus creable ou moins creable l'un que l'autre, puisqu'ils sont tous de même nature.

2^o le tems ne pourroit avoir été créé que par une cause qui l'auroit précédé, comme je viens de dire, or rien ne peut avoir précédé le tems, donc rien ne peut avoir créé le tems. Que rien ne puisse avoir précédé le tems, en voici la preuve: si quelque chose pouvoit avoir précédé le tems, cette chose ou cet être qui l'auroit précédé seroit

avant le tems et ne seroit pas avant le tems ce qui étant contradictoire, il est évident que cela ne se peut faire. Il seroit avant le tems puisqu'il l'auroit precedé comme on le suppose; et cependant il ne seroit pas avant le tems puisqu'il ne sçauroit être avant le tems, sans le tems même, qui seroit necessairement aussi ancien que lui. On dira peut être, que cet être createur du tems ne l'auroit precedé que par une priorité de nature et non pas par une priorité de tems, et ainsi quoique l'un ne soit pas avant l'autre, eu égard au tems, cependant l'un peut être la cause de l'autre et par consequent l'un pourroit avoir créé l'autre, comme par exemple quoique le soleil et sa / lumiere ne soient pas l'un avant l'autre eu égard au tems, cependant cela n'empêche pas que le soleil ne soit la cause de sa lumiere car c'est le soleil qui produit ou qui fait la lumiere du jour. A cela je repond que si l'être pretendu createur du tems, ne precede le tems que d'une priorité de nature et non pas une priorité de tems, il faut que le tems et que le createur supposé du tems soient aussi anciens l'un que l'autre eu égard au tems, c'est-à-dire qu'ils soient tous deux éternels, puisque le pretendu createur seroit éternel, de même que dans l'exemple proposé du soleil et de sa lumiere, il faut que le soleil et sa lumiere soient aussi anciens l'un que l'autre, et que si le soleil est éternel, il faut pareillement que sa lumiere soit éternelle, supposé que l'un ne precede l'autre que d'une priorité de nature. Or si le tems et le supposé createur du tems sont éternels, ils ne peuvent avoir eu de commencement ni l'un ni l'autre; ce qui ne peut avoir eu de commencement ne peut avoir été créé, donc si le tems est éternel ou coeternel, avec son pretendu createur, comme il faudroit necessairement le supposer, il ne peut avoir été créé; et ainsi point de createur pour le tems; ce qui se prouve encore évidemment par un autre raisonnement que voici.

Si le tems étoit quelque chose de creable et s'il avoit effectivement été créé, il faudroit necessairement qu'il fut en lui-même quelque chose de reel et de particulier, distingué de tout autre être, car la creation devoit necessairement se terminer à quelque chose de reel, c'est-à-dire à quelque être particulier qui soit fait de rien, car il est impossible de concevoir qu'il y ait aucune creation lorsque rien ne se fait de rien; si donc le tems a veritablement été créé, il faut necessairement qu'il soit quelque chose de reel et de particulier qui aura été fait de rien et qui sera distingué de tout autre être; je dis distingué de tout autre être, parce qu'il est évident que le tems n'est pas, par exemple, ce que nous appellons le ciel ou la terre, ni aucun être particulier de ceux qui sont renfermés entre le ciel et la terre, car nous ne dirons pas par exemple

que les pierres, que les plantes, ni que les hommes ou les autres animaux soient le tems. De plus ces êtres ont en eux-mêmes quelque consistance permanente, toutes leurs parties peuvent subsister et subsistent actuellement ensemble. Mais le tems passe continuellement, et nulle de ses parties ne peut subsister avec une autre, le passé par exemple ne peut être avec le present, ni le present avec le futur, et même le present est brief et si court qu'il n'est pas plutôt qu'il ne cesse d'être; c'est comme un point indivisible qui est sans aucune étendue. D'ailleurs on conçoit facilement /209/ que tous les êtres particuliers pourroient ne pas être et cesser d'être; par exemple on conçoit facilement que les pierres, que les plantes, que tous les animaux et toutes [autres] choses semblables pourroient ne pas être et cesser d'être, on conçoit même facilement que le ciel et la terre pourroient ne pas être et cesser d'être ce qu'ils sont, mais il n'est pas possible de concevoir qu'il n'y ait point de tems et que le tems puisse finir et cesser d'être, et en quelque point que l'on puisse supposer qu'il auroit pris fin ou commencement, il y a necessairement un auparavant qui precederoit le commencement, et un après qui suiveroit la fin; or cet auparavant et cet après marquent necessairement difference de tems, et s'il y a difference de tems, il y a donc du tems, car il n'y auroit point de difference de tems, là où il n'y auroit point de tems; d'où il s'ensuit que si le tems est une chose creable, c'est-à-dire un être qui puisse avoir été créé, il faut que ce soit un être reel et particulier qui soit distingué de tout autre être.

C'est ce que je montre encore évidemment par cet argument-ci. Si le tems étoit un être reel qui ne fut point distingué des autres êtres, les propriétés du tems pourroient convenir aux autres êtres, et pareillement les propriétés des autres êtres pourroient convenir au tems, car selon la maxime des philosophes, les choses qui sont de même nature avec une troisieme sont de même nature entre elles. *Quae sunt eadem uni tertio, sunt eadem inter se.* Si donc le tems et les autres êtres sont de même nature entre eux, il faut aussi que les propriétés du temps puissent convenir aux autres êtres, et pareillement que les propriétés des autres êtres puissent convenir au tems. Or il est évident que les propriétés du tems ne peuvent convenir aux autres êtres, ni les propriétés des autres êtres convenir au tems; donc si [le] tems est un être reel capable d'avoir été créé, il faut qu'il soit un être reel et particulier distingué de tout autre être. 1° que les propriétés du tems ne puissent convenir aux autres êtres, en voici la preuve évidente: les propriétés du tems sont de pouvoir être divisé en passé, en present et en

futur, c'est de pouvoir être divisé en siècles, en années, en jours, en heures et en momens; or il n'y a aucun être que le tems qui puisse être ainsi divisé; donc les propriétés du tems ne peuvent convenir à aucun autre être que le tems. 2° les propriétés des autres êtres ne peuvent convenir au tems, en voici aussi la preuve: tous les autres êtres sont corporels ou spirituels au sentiment de nos deicoles, c'est-à-dire corps ou esprits, les propriétés du corp[s] sont de pouvoir être divisé par trois dimensions, sçavoir en longueur, en largeur et en profondeur, d'être impenetrable et d'être borné par quelques figures. Or le tems ne peut être borné par aucune figure, car on ne peut pas dire qu'il soit rond ou carré ou triangulaire; on ne peut pas dire non plus qu'il soit mol ou dur comme le corp[s] / ni qu'il puisse avoir les trois dimensions du corp[s], car quoi qu'on puisse dire en un sens qu'il est court ou qu'il est long, on ne peut neantmoins dire qu'il soit large ou étroit, ni qu'il soit delié ou épais. Ainsi les propriétés du corp[s] ne peuvent convenir au tems, non plus que les propriétés du tems ne peuvent convenir au corp[s]. Pareillement les propriétés de l'esprit (si neantmoins ce que l'on appelle esprit est distingué du corp[s]) sont d'être des substances immatérielles capables de penser et de vouloir, de connoître et de sentir le bien ou le mal. Or le tems n'est pas une substance immatérielle ni matérielle, ce n'est pas une substance capable de penser et de vouloir, ni capable de sentir le bien ou le mal, donc si le tems est un être reel, il faut necessairement que ce soit un être distingué du corp[s] et de l'esprit et distingué de tous les autres êtres particuliers. Or il n'est pas possible de concevoir que le tems puisse être quelque autre être reel et particulier, donc il n'est pas une chose qui puisse avoir été créée.

Cependant faut remarquer que le tems n'est pas tout à fait un rien et un neant, car le rien n'a aucune propriété comme nous voions que le tems en a plusieurs, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus. Les années par exemple, les heures et les momens qui sont les parties du tems ne sont pas tout à fait des riens, puisqu'on les conte tous les jours et qu'ils multiplient tous les jours, et s'ils ne sont pas des riens, il faut donc qu'ils soient quelque chose, et quelque chose neantmoins qui n'a pas été créée et qui n'est pas creable puisqu'il n'y a que des êtres reels que l'on puisse supposer avoir été créés ou pouvoir être créés. Qu'est-ce donc que pourroit être le tems, puisqu'il n'est pas un neant et qu'il n'est aucun être reel positif et substantiel. Si nous y pensons bien, nous trouverons infailliblement que le tems ne peut être autre chose qu'une durée, de sorte que c'est proprement la durée qui fait le tems, et ce n'est que par

rapport à la brieveté ou à la longueur de la durée que l'on dit que le tems est court ou qu'il est long; pareillement ce n'est que par les différentes divisions que l'on fait des parties de cette durée que l'on conte les heures, les jours, les années et les siècles.

Mais comme ce terme de durée ou durer ne se dit et ne se peut dire que de ce qui est et de ce qui dure effectivement et que ce qui est et qui dure effectivement ne peut être sans sa durée, ni la durée sans ce qui dure; et que d'ailleurs ce n'est pas la durée des choses qui commencent et qui finissent qui fait le tems, puisque le tems ne laissoit pas que d'être avant leur commencement, et qu'il ne laisse pas que d'être après leur fin, il s'ensuit qu'il n'y a que la durée d'un être stable et permanent qui puisse faire le tems. Et comme il n'y a que le premier être qui soit stable et permanent et qu'il n'y a que ce premier être qui soit sans commencement et sans fin, et que d'ailleurs ce premier /210/ être n'a jamais pû être sans sa durée, ni sa durée sans lui, il s'ensuit que sa durée continuelle fait précisément ce que nous appellons le tems; ainsi le tems n'est pas un être qui puisse avoir été créé, et par consequent encore point de createur pour le tems non plus que pour le premier être, que personne sans doute ne peut dire avoir été créé.

Pour confirmation de ceci est que si le tems étoit véritablement quelque chose de créée ou quelque être reel et positif, il s'ensuivroit que des heures, des années et des siècles entiers seroient des êtres reels et positifs, et qu'ils pourroient être créés tous ensemble dans un seul et même instant; or il repugne que des années et des siècles entiers puissent être créés tout ensemble dans un seul et même instant, donc le tems n'est pas un être reel et positif qui puisse avoir été créé. On repondra à cela que le tems est de telle nature que les momens qui le composent ne peuvent être créés que successivement les uns après les autres, et qu'ainsi les heures, les années et les siècles entiers ne peuvent venir que les uns après [les] autres et non pas tous ensemble dans un seul et même instant. Je conviens de la vérité de cette reponse, mais c'est pour cela même qu'il faut dire que le tems n'est pas un être qui puisse avoir été créé, car s'il étoit véritablement un être qui puisse être créé, toutes ses parties pourroient être créées ensemble, comme celles des autres êtres. Mais dire que le tems soit un être reel, et que cependant toutes ses parties ne puissent être créées toutes ensemble, c'est dire qu'il faut du tems pour creer le tems; et qu'il faut par exemple une heure de tems pour creer une heure de tems, une année de tems pour creer une année, et un siècle

entier pour créer un siècle... etc., ce qui est tout à fait ridicule et absurde, car c'est comme si on disoit que pour créer de la matière, il faudroit de la matière, que pour créer un pied ou une toise de matière, il faudroit un pied ou une toise de matière, et que pour créer un monde, il faudroit un monde entier, il est visible que cela ne peut être, ce seroit tomber dans le ridicule que de parler ainsi; il faut donc conclure que le tems n'est pas un être qui puisse avoir été créé.

3° si le tems étoit un être qui put avoir été créé, sans doute qu'il auroit pû avoir été créé seul; car quelle nécessité y auroit-il de créer d'autre être avec celui-là ? Il n'en paroît point. Or si le tems eut été créé seul, je demanderois volontier si cet être auroit été corp[s] ou s'il auroit été esprit ? S'il auroit été corporel ou s'il auroit été spirituel ? Quelle idée pourroit on se former d'un tel être, car enfin quand on parle, il faut sçavoir ce que l'on dit et avoir des idées distinctes de tout ce que l'on avance; il est contre la raison de vouloir assurer ce que l'on ne sçait pas et ce que l'on ne connoît pas; *il est honteux*, comme dit un auteur judicieux ([Malebranche] *Recherche de la Verité*, 1, p. 359) *que les hommes d'esprits et des philosophes qui sont obligés par toutes sortes de raisons à la recherche et à la deffense de la verité / parlent sans sçavoir ce qu'ils disent, et se contentent de ce qu'ils n'entendent point*. Il est suffisamment démontré ci-dessus que le tems ne peut avoir été créé. Voions maintenant si nous pourrions démontrer aussi que le lieu, que l'espace, ou l'étendue qui sont comme la même chose, ne pourroient avoir été créés, car il ne paroît pas que ces choses puissent avoir été créées.

Si le lieu, l'espace et l'étendue qui sont à peu près, comme je viens de dire, la même chose, étoient quelque chose de créées, comme nos deicoles le prétendent, il est seur qu'il n'y auroit eu aucun lieu aucun espace, ni aucune étendue avant qu'ils fussent créés. Par l'étendue, l'espace, ou le lieu, j'entens ici la même chose, avec cette difference seulement que le lieu est seulement un espace, ou une étendue limitée qui contient un corp[s], l'espace une étendue plus spatieuse qui contient ou qui peut contenir plusieurs corps, et l'étendue en general qui est un espace sans borne et sans fin, qui contient tous les êtres, tous les lieux et tous les espaces imaginables. Je dis donc que si le lieu, l'espace ou l'étendue sont quelque chose de créée, il faut qu'il n'y ait point eu de lieu, ni d'espace, ni d'étendue avant qu'ils fussent créés, car s'ils eussent desjà été, ils n'auroient pas eu besoin d'être créés, puisqu'ils auroient desjà été

tout ce qu'ils pouvoient être avant leur prétendue création. Mais si alors il n'y avoit aucun lieu, aucun espace, ni aucune étendue, où étoit donc celui qui les auroit créés ? Il est évident qu'il ne pouvoit être en aucun lieu, ni en aucun endroit, puisqu'il n'y avoit encore aucun lieu ni aucun endroit, où il auroit pu être ! De sorte qu'il n'étoit donc nulle part; or ce qui n'est nulle part, n'est point, et ce qui n'est point, ne peut créer aucune chose, donc le lieu, l'espace et l'étendue ne peuvent avoir été créés. Il seroit inutile de dire ici que celui qui les auroit créés n'étoit véritablement en aucun lieu ni en aucun endroit en particulier, mais qu'il étoit néanmoins en lui-même et qu'étant tout puissant en lui-même, il a créé tout ce qu'il y a de lieu, tout ce qu'il y a d'espace et tout ce qu'il y a d'étendue. Il est, dis-je, inutile de dire cela, parce que ce qui n'est nulle part, n'étant absolument point, n'a point de lui-même et ne peut être quelque chose en lui-même, car n'être point et n'être nulle part, c'est équivalamment la même chose; donc ce prétendu créateur du lieu, de l'espace et de l'étendue n'étant nulle part, il ne pouvoit être quelque chose en lui-même, ni par conséquent rien faire hors de lui-même, puisqu'il n'avoit point de lui-même, car de même que n'être point exclut toutes sortes de manières d'être, de même aussi n'être nulle part exclut toutes sortes de manières d'être.

De plus ce qui n'est nulle part ne peut agir ni rien faire nulle part, donc ce qui n'auroit été nulle part n'auroit pu rien /211/ faire, ni rien créer nulle part; ce seroit déjà une chose bien admirable si ce qui ne seroit nulle part auroit pu faire et auroit effectivement fait tout ce qui est généralement partout, c'est ce qui surpasse toute intelligence et toute possibilité. De plus cet être que l'on suppose avoir été en lui-même quoiqu'il ne fut véritablement nulle part, cet être, dis-je, étoit étendu en lui-même ou il ne l'étoit pas; s'il étoit étendu en lui-même, il y avoit donc déjà de l'étendue et de l'espace où il étoit lui-même, car il n'est pas possible qu'il y ait de l'étendue sans espace, ni d'espace sans étendue, et comme l'on suppose que cet être n'étoit nulle part, il faut donc dire aussi que cette étendue et que cet espace n'étoient nulle part; ce qui repugne déjà de ce côté-là à la raison. Et comme suivant la même supposition, cette étendue ou cet espace précéderoit toute création, il s'ensuit qu'il n'auroit pu avoir été créé, et par conséquent l'étendue ou l'espace ne peuvent avoir été créés, puisqu'ils précéderoient toute création. Que si d'un autre côté on dit que cet être qui n'auroit été nulle part et qui néanmoins auroit été en lui-même n'avoit aucune étendue, comment donc pourroit il avoir créé tout l'espace, qui est d'une si

vaste étendue et qui est même d'une étendue infinie ? Cela est absolument impossible non seulement parce qu'aucune chose ne peut donner ce qu'elle n'a pas, mais aussi parce qu'il faut qu'il y ait au moins quelque rapport ou quelque proportion entre la cause et l'effet, entre ce qui fait une chose et la chose qui est faite. Or il est évident qu'il n'y a aucun rapport ni aucune proportion entre un être qui n'auroit point d'étendue et un être qui a une étendue infinie, et par conséquent l'être qui n'auroit point d'étendue ne peut être cause efficiente d'un être qui a une étendue infinie. Le fini ne peut faire l'infini, et ce qui n'a point d'étendue est nécessairement fini, et il est même si fini et si petit qu'il ne pourroit l'être davantage. Donc ce qui n'a point d'étendue ne peut avoir créé l'étendue, qui est nécessairement infinie; je dis nécessairement infinie parce que si loin que l'on puisse étendre ses bornes, il y a nécessairement toujours un au-delà qui suppose encore nécessairement une étendue ultérieure qui ne peut avoir de bornes ni de fin, donc l'étendue n'a point de fin et par conséquent elle est infinie, et ainsi ne peut avoir été créée par un être qui n'auroit point d'étendue. D'ailleurs tout ce qui est fait ou créé dépend nécessairement dans sa création ou dans sa production de la volonté et de la puissance de celui qui fait ou qui crée. Or l'étendue étant, comme j'ai dit, nécessairement infinie dans sa totalité, elle ne peut dépendre de rien, elle ne peut dépendre de la volonté ni de la puissance d'aucun créateur, car si elle en pouvoit dépendre, le créateur l'auroit pu faire et créer comme il auroit voulu, c'est-à-dire qu'il auroit pu la créer plus ou moins grande, qu'il auroit pu en créer tant et si peu qu'il auroit voulu, et même qu'il auroit pu n'en point créer du tout, et qu'il pourroit encore maintenant anéantir tout ce qu'il y en a, mais, non, cela ne se peut; l'étendue dans sa totalité est, comme j'ai dit, nécessairement infinie, elle est actuellement et nécessairement tout ce qu'elle peut être, on n'y peut rien ajouter ni rien diminuer, elle a nécessairement toujours été telle qu'elle est et sera nécessairement toujours telle, et cela indépendamment de toute volonté et de toute puissance telle qu'elle puisse être, et par conséquent ne peut avoir été créée.

2° pour créer, il faut agir, pour agir il faut se mouvoir, et pour se mouvoir, il faut de l'espace et de l'étendue; car il est évident que ce n'est que dans l'espace que se fait le mouvement et que ce n'est que par le mouvement que se fait l'action, en sorte que de même qu'il est impossible qu'il y ait d'action sans mouvement et sans changement tant du côté de celui qui agit que du côté de ce qui se fait par l'action, de même il est impossible qu'il y ait aucun mouvement, ni aucun changement soit de lieu, soit de

scituation sans qu'il y ait quelque espace ou quelque étendue; comme donc toute creation est action et que toute action emporte quelque mouvement ou quelque changement, soit de lieu, soit de scituation, et que tout mouvement et changement soit de lieu, soit de scituation suppose necessairement quelque espace ou quelque étendue où ils se fassent, il s'ensuit necessairement que l'espace et que l'étendue precedent toute action et tout mouvement, et par consequent qu'ils ne peuvent avoir été créés par aucune action.

On dira peut être que la creation des tems et de l'espace et de toutes autres choses s'est faite sans qu'il y ait eu pour cela aucun mouvement ni aucun changement de la part de celui qui les auroit créés ou qui les a créés. Mais cela ne se peut, car comme il ne croit rien auparavant qu'il auroit commencé à creer, il n'auroit pû commencer à creer et à faire ce qu'il ne faisoit pas, s'il n'y avoit eu quelque changement en lui. En voici la preuve, toute action est une modification de l'être qui agit; et diverses actions sont diverses modifications de l'être qui agit. Or la creation étoit ou auroit été une nouvelle action de la part du createur; donc elle auroit causée en lui une nouvelle modification d'être, et par consequent un nouveau changement en lui, car s'il n'y avoit point eu de changement /212/ en lui, il n'auroit sçu rien faire de nouveau. En voici encore la preuve. *C'est que ce qui est toujours de même ne peut que faire toujours de même*, c'est une maxime reçüe parmi les philosophes et qui est incontestable, *Idem manens idem, semper facit idem*: or cet être que l'on suppose avoir créé toutes choses ne croit rien avant de commencer à les creer, donc il n'auroit jamais rien créé s'il eut toujours demeuré de même qu'il étoit lorsqu'il ne croit rien; cela est évident suivant la maxime que je viens de citer *idem manens idem, semper fait idem*. Et comme on veut cependant qu'il ait créé toutes choses, il faut donc qu'il n'ait pas toujours demeuré de même qu'il étoit lorsqu'il ne croit rien, et par consequent qu'il lui soit arrivé quelque changement à l'occasion duquel il ait commencé à faire ce qu'il ne faisoit pas auparavant: ce qui est manifestement contre la reponse à l'argument ci-dessus tiré du mouvement et du changement qui se trouve necessairement dans toute action. Et par consequent la susditte reponse se trouve detruite et le dit argument subsiste dans toute sa force, ainsi quand on ne considereroit l'être que comme agissant et comme non agissant, qui sont deux états differens ou deux differentes manieres d'être, il est impossible de concevoir qu'aucun être puisse passer de l'un à l'autre, sans alteration et sans aucun changement, et

comme nulle alteration ne se peut faire sans quelque mouvement et sans quelque changement soit de lieu, soit de situation, et que tout changement de lieu ou de situation se fait nécessairement dans quelque espace et dans quelque étendue, il s'ensuit toujours que l'espace précède nécessairement tout mouvement et toute action, et par conséquent qu'il ne peut avoir été créé par le mouvement d'aucune action.

Ce qui se confirme encore par cet argument-ci. Si l'espace étoit quelque chose de créé, il est sûr que celui qui l'auroit créé n'auroit pu l'avoir créé que là où il n'étoit point, c'est-à-dire qu'il n'auroit pu créer l'espace et l'étendue que là où il n'y avoit aucun espace ni aucune étendue; car s'il y en avoit déjà eu, il est évident qu'il n'auroit eu que faire d'y en créer, et même il n'auroit pu l'y créer, puisqu'il y auroit déjà été autant qu'il y pouvoit être, car ce qui est déjà de soi-même en être autant qu'il peut y être ne peut recevoir encore une fois son être par la création, il seroit ridicule de dire que Dieu créeroit des choses qui sont déjà créées, ou qui ont déjà leur être et leur existence autant qu'elles peuvent l'avoir, de sorte que si l'espace ou l'étendue ont été créés, il faut nécessairement qu'ils aient été créés là où il n'y avoit aucun / espace, ni aucune étendue, et par conséquent celui qui les auroit créés n'auroit pas eu besoin d'espace ni d'étendue pour créer l'espace et l'étendue, tout cela est clair et évident.

Or cela supposé il s'ensuit de là une absurdité manifeste, qui est que Dieu par exemple qui auroit créé l'espace et l'étendue comme il l'auroit voulu, et là où il n'y en avoit point, pourroit encore maintenant s'il vouloit créer d'autres semblables espaces ou étendues là où il n'y en auroit point, ou là où il n'y en auroit que très peu, c'est-à-dire qu'il pourroit par exemple créer un espace ou une étendue aussi grande que tout cet univers, dans le vuide d'une petite fiole ou dans le creux d'une noisette, ou même dans le creux de la teste d'une petite épingle, ce qui est tout manifestement absurde, car il est absurde de dire qu'il puisse y avoir dans le creux d'une noisette ou dans le creux de la teste d'une épingle autant d'espace et autant d'étendue qu'il y en a dans tout l'univers. Or il est évident néanmoins que cette absurdité s'ensuivroit si l'espace ou l'étendue avoient été créés comme nos déistes le prétendent, car qui empêcheroit que ce même Dieu, qui auroit déjà créé tout l'espace et toute l'étendue de cet univers-là où il n'y avoit aucun espace ni aucune étendue, n'en puisse créer

encore autant et même mil et mil fois plus, dans le creux d'une noisette ou dans le creux de la teste d'une épingle. Car ce ne seroit point le deffaut de puissance pour creer qui l'empcheroit puisqu'on le suppose tousjours également tout puissant en un tems comme en l'autre. Ce ne seroit point non plus le deffaut de place ou d'étendüe suffisante dans le creux de la noisette ou dans le creux de la teste de l'épingle, puisqu'il ne lui en faudroit point pour en creer suffisamment et tant qu'il voudroit, et que ce seroit par la creation même qu'il feroit l'espace ou l'étendüe tels qu'il les voudroit, là où il n'y en auroit point, comme on le suppose encore. Ce n'est point, dis-je, cela non plus qui l'empcheroit de pouvoir creer comme je viens de dire dans le creux d'une noisette ou dans le creux de la teste d'une épingle un espace aussi étendu que celui de tout cet univers. Il est donc évident dans cette supposition que rien ne pourroit l'empcher. Cependant comme cette consequence est absurde, il s'ensuit évidament que la supposition est fausse et par consequent que l'espace ne peut nullement avoir été créé. Ce qui confirme ceci est qu'il est impossible de concevoir qu'il n'y ait point d'étendüe; s'il est impossible de concevoir qu'il n'y ait point d'étendüe, il faut necessairement qu'il y en ait et s'il faut necessairement qu'il y en ait, il y en a necessairement tousjours eu et y en aura necessairement tousjours; car s'il n'y en avoit pas tousjours eu, il ne seroit pas plus necessaire qu'il y en ait /213/ maintenant que lorsqu'il n'y en auroit point eu; et s'il y en a tousjours eu, elle est donc éternelle et n'a jamais commencée d'être, et si elle n'a jamais commencée d'être, elle ne peut jamais avoir été créée, et par consequent point de createur pour le lieu, ni pour l'espace, ni pour l'étendüe non plus que pour le tems. Reste maintenant à prouver que la matiere ne peut avoir été créée, et si cela se prouve il faut tenir pour constant et assuré qu'il n'y a absolument rien de créé et par consequent point de createur. Si tous nos deicoles et tous les philosophes étoient du sentiment de nos nouvenux cartesiens qui font consister toute l'essence de la matiere dans l'étendüe seule, et qui ne mettent point de difference entre la matiere et l'étendüe, ni entre l'étendüe et la matiere qu'ils disent n'être absolument qu'une seule et même chose, il seroit facile de prouver que la matiere ne pourroit avoir été créée puisque les mêmes raisons, et les mêmes argumens ci-dessus allegués qui prouvent demonstrativement que l'étendüe ne peut avoir été créée, prouveroient pareillement et demonstrativement aussi que la matiere ne pourroit avoir été créée non plus que l'étendüe, puisqu'elles ne seroient toutes deux qu'une seule et même chose suivant les susdits cartesiens. Mais comme tous les deicoles ne sont pas de ce sentiment-là et je n'en serois point moi-

même, il faut prouver par d'autres arguments que la matiere ne peut avoir été créée.

Voici le premier argument. Si la matiere a été créée, ou si elle a pu avoir été créée, elle ne pourroit avoir été créée que par un être qui ne seroit point matiere, car si cet être qui l'auroit créée étoit aussi matiere lui-même (comme l'ont pensés autres fois plusieurs graves auteurs qui ont attribués un corp[s] à Dieu), ce ne seroit qu'une matiere qui en auroit créé un autre; ce qui ne peut être, car d'où viendrait à une telle ou telle matiere plutot qu'à une autre le pouvoir ou la puissance de creer son semblable ? Et pourquoi une matiere ne seroit-elle pas aussi increable que l'autre qui l'auroit créée ? Il n'y a certainement pas plus de raison d'attribuer la puissance de creer à l'une qu'à l'autre; matiere pour matiere c'est tousjours matiere, il n'est pas possible de concevoir et il n'est pas même absolument possible qu'une matiere en puisse creer une autre. Un atome par exemple pourroit-il creer un autre atome ? Un grain de sable pourroit-il creer un autre grain de sable ? Une montagne pourroit-elle creer une autre montagne ? Ou tout ce monde-ci pourroit-il creer un autre monde ou seulement un seul atome de plus qu'il n'y en a ? Certainement, non. Ce pourquoy aussi, il n'y a point / de raison de dire qu'une telle ou telle matiere soit créée et qu'une autre matiere ne le soit pas, de sorte que si l'on convient qu'il y a quelque matiere qui ne soit pas créée, il faut necessairement convenir que nulle matiere n'est créée, c'est-à-dire que nulle matiere n'a été faite de rien; car c'est ainsi que l'on entend le mot de creer pour le distinguer de celui d'engendrer, de celui de produire et de celui de construire qui tous signifient faire quelque chose de quelque autre chose qui étoit desjà. Or on conçoit facilement qu'un être materiel peut engendrer, produire ou faire quelque autre chose ou quelque autre être qui sera pareillement materiel, car tous les jours cela se fait et tous les jours cela se voit dans les arts par l'industrie des hommes, et dans la nature par les generations et productions qui s'y font des nouveaux êtres qui résultent d'un nouveau assemblage des parties de la matiere. Mais qu'une matiere ou qu'un être materiel puisse faire de rien quelque autre matiere ou quelque autre être materiel, c'est ce qui ne se fait point et ce qui n'est pas possible à la matiere de pouvoir faire, ainsi on ne peut dire que la matiere soit créée par un être qui seroit lui même matiere.

Voions si elle pourroit avoir été créée par un être qui ne seroit point matiere, car il semble pareillement que cela n'est pas possible. En voici effectivement la preuve.

Un être qui n'auroit ni corp[s] ni parties qui se puissent mouvoir ou se remüer, ne peut rien faire ni rien créer. Or un être, ou plutôt un prétendu être, qui n'est point matière, n'a ni corp[s] ni parties qui se puissent mouvoir ou se remüer, donc un tel prétendu être qui ne seroit point matière ne peut avoir fait ni avoir créé la matière. Qu'un être qui n'auroit ni corp[s] ni parties qui se puissent mouvoir ou se remüer ne puisse rien faire ni rien créer, il est évident; car, comme j'ai déjà dit, créer, c'est agir, agir c'est se mouvoir et un être qui n'auroit ni corp[s] ni parties qui se puissent mouvoir demeureroit nécessairement toujours dans le même état, et ne pourroit nullement se mettre en action lorsqu'il n'y seroit pas, et ce qui ne peut se mettre [en] action ne peut agir ni rien faire, donc ce qui n'auroit ni corp[s] ni parties qui se puissent mouvoir, ne pourroit agir ni rien créer, et par conséquent un être qui ne seroit point matière, n'ayant ni corp[s] ni parties qui se puissent mouvoir, ne peut agir ni rien faire et ne peut nullement avoir créé la matière.

De plus des êtres qui n'auroient ni corp[s], ni matière, ni parties aucunes et qui sont, comme l'on prétend, des êtres purement spirituels (quand il y auroit de tels êtres, ce dont on ne convient pas), ils ne pourroient nullement agir sur la matière, ni faire /214/ aucun effort, ni aucune impression sur elle; car pour pouvoir agir et faire impression sur elle, il faut pouvoir la toucher et la manier. Or ce qui n'a ni corp[s] ni parties qui se puissent mouvoir ne peut toucher ni manier la matière; donc il ne pourroit agir, ni faire impression sur elle: *Tangere enim et tangi, nisi corpus, nulla potest res* [Lucrèce, *De natura rerum*, I, 305]. Selon la maxime qui dit que toucher ou être touché n'est le propre que des corps, on répond ordinairement à cela qu'un être qui n'est point matière, étant une substance spirituelle, il n'agit pas corporellement par le mouvement de ses parties comme font les êtres corporels, mais qu'il agit spirituellement par entendement et par volonté sans aucun mouvement de corp[s] ni de parties. Mais il est évident que cette réponse ne consiste qu'en des termes vagues qui ne signifient rien de réel, car premièrement dire que des êtres qui n'ont ni corp[s] ni parties soient des substances, c'est dire ce que l'on ne conçoit pas, c'est presque dire que des riens, ou que des choses qui ne sont rien, sont des substances. 2°) dire qu'il y a des êtres et même des substances qui sont purement spirituelles et entièrement exem[p]tes de toute matière et de toute étendue, c'est feindre, c'est deviner et c'est supposer sans nécessité et sans fondement des choses que l'on ne conçoit point et que l'on n'entend point, et qu'il n'est pas même possible

d'entendre ni de concevoir, puisque nul ne peut se former aucune idée de ces prétendus êtres et substances que l'on veut supposer être exem[p]tes de toute matière et de toute étendue. 3°) dire que des êtres qui n'ont ni corp[s] ni parties qui se puissent mouvoir agissent néanmoins par entendement et par volonté, c'est pareillement dire ce que l'on n'entend point et ce qu'il est impossible d'entendre et de concevoir, et par conséquent c'est dire des choses qui ne méritent seulement pas d'être écoutées. 4°) dire que des êtres et des substances purement spirituelles qui n'ont ni corp[s] ni parties soient capables d'entendement et de volonté, c'est dire qu'elles sont capables d'actions vitales, car l'entendement et la volonté sont effectivement des actions vitales. Or dire que des êtres qui n'ont ni corp[s] ni parties qui se puissent mouvoir soient capables d'actions vitales, c'est pareillement encore feindre, c'est deviner et supposer sans nécessité et sans fondement des choses qui ne peuvent être et qui ne se peuvent concevoir; car il n'est pas possible qu'il y ait des actions vitales sans vie; ni de vie sans mouvement, puisque la vie même est essentiellement et réellement un mouvement vital; il est impossible de concevoir de vie sans mouvement vital, l'action et la vie sont essentiellement des modifications d'êtres, et diverses modifications d'êtres emportent nécessairement divers changemens, qui ne se peuvent trouver dans des êtres qui n'au / roient ni corp[s] ni parties qui se puissent mouvoir. 5°) dire que des substances spirituelles agissent par l'entendement et par la volonté, c'est dire seulement qu'elles sont capables de penser et de vouloir. Or penser, désirer et vouloir, simplement, ne font et ne produisent rien au dehors, donc des êtres qui ne pourroient que penser et que désirer et vouloir ne pourroient rien faire ni rien créer au dehors par leurs pensées, par leurs desirs, ni par leurs volontés.

On dira ici que penser et vouloir dans des êtres créés et bornés ne produisent véritablement rien au dehors; mais que penser et vouloir dans un être increé et tout-puissant fait toutes choses. Mais je dis encore que c'est feindre et supposer toujours gratis, sans nécessité et sans fondement, des choses qui ne sont nullement concevables et nullement possibles; ce n'est pas philosopher, ni raisonner que de parler ainsi, puisque c'est parler sans sçavoir ce que l'on dit, et ce seroit folie de vouloir ajouter foy et de vouloir faire ajouter foy à de telles fictions. Car enfin tout ce que l'on dit de ces sortes de substances spirituelles et de leur prétendue puissance et volonté ne sont que des fictions et des imaginations creuses, dont on n'a jamais vû

aucun effet reel et veritable. 6°) ces sortes de pretendües substances spirituelles, qui n'ont ni corp[s] ni parties qui se puissent mouvoir, n'ont sans doute aucune étendue en elles-mêmes; si elles n'ont aucune étendue, elles sont donc reduites à des points imperceptibles à tous les sens, à des points mat[h]ematiques, et même encore si cela se peut à quelque chose de plus petit que des points mathematiques. Or cela étant, quelle apparence qu'un être d'une si étrange petitesse puisse avoir créé la matiere, qui est d'une étendue infinie; c'est assurément penser et dire des choses qui sont tout à fait ridicules et absurdes.

Mais on dira qu'il y a un être increé et souverainement tout-puissant qui, quoiqu'il n'ait aucune étendue ni aucune partie, ne laisse pas neantmoins que d'être immense et d'être par son immensité present et tout-puissant partout. Mais je dis aussi que parler ainsi, c'est parler sans sçavoir ce que l'on dit, c'est multiplier tousjours les absurdités et avancer tousjours des choses de plus en plus impossibles et de plus en plus inconcevables et absurdes. Car dire qu'un être qui n'a aucune étendue ni aucunes parties soit neantmoins partout par son immensité pretendüe, c'est dire une chose tout à fait repugnante et contradictoire, car c'est dire qu'un être qui n'auroit point d'étendue ne laisseroit pas que d'avoir une étendue infinie et d'être infi /215/ niment étendu; car qu'est-ce qu'une immensité sans bornes si ce n'est une étendue infinie qui n'a point de borne ? Dire encore que cet être qui est partout par son immensité quoiqu'il ne se trouve nulle part, et dire neantmoins qu'il n'a aucunes parties qui repondent aux diverses parties de tout cet espace immense qu'il contient, mais qu'il est tout entier partout à raison de son immensité, et tout entier en chaque partie de cet espace immense à raison de la simplicité et de l'indivisibilité de sa nature, c'est pousser les absurdités au-delà de toutes bornes; c'est dire et forger imaginairement des choses qui sont non sealement les plus impossibles, mais qui sont encore les plus absurdes et les plus ridicules que l'on puisse imaginer.

Voilà jusques à quelle extremité nos deicoles se trouvent necessairement reduits pour vouloir soutenir l'existence d'un être qui n'est qu'imaginaire; il faut pour cela qu'ils disent mil et mil choses absurdes qui sont inconcevables, qu'ils ne conçoivent pas et qu'ils n'entendent pas eux-mêmes; ils parlent sans sçavoir ce qu'ils disent, puisqu'ils n'entendent point et ne conçoivent point eux-mêmes ce qu'ils disent et ils voudroient, comme dit un auteur judicieux ([Malebranche] *Recherche de la Verité*,

[VI.ii.4] tom. 2, p. 359), *nous obliger, par des raisons qu'ils n'entendent point à croire des opinions qu'ils ne peuvent comprendre*. Or des gens qui parlent ainsi sans sçavoir ce qu'ils disent, sans entendre et sans concevoir ce qu'ils disent, ne meritent certainement pas seulement d'être écoutés; par où il est evident que nos superstitieux deicoles sont dans l'erreur, et qu'ils ne sont pas mieux fondés maintenant dans la creance d'un seul et unique Dieu spirituel et immateriel qu'ils ne l'étoient autresfois dans la creance de plusieurs dieux corporels et materiels. Et comme ils ont été enfin obligés de reconnoitre leur erreur touchant la creance qu'ils avoient de toutes ces fausses divinités materielles et corporelles, ils devroient encore bien maintenant reconnoitre leur erreur touchant la creance qu'ils ont de cette seule et unique divinité, spirituelle et incorporelle, puisqu'une telle divinité ne peut être qu'imaginaire et chimerique.

— 71 —

L'ÊTRE OU LA MATIÈRE, QUI NE SONT QU'UNE MÊME CHOSE,
NE PEUT AVOIR QUE DE LUI-MÊME
SON EXISTENCE ET SON MOUVEMENT

Mais poursuivons nos pensées et tachons tousjours de ne rien dire qui ne soit soutenu par des raisons solides. C'est une difficulté de connoitre le principe du mouvement et de sçavoir comment la matiere se peut mouvoir. Les deicoles soutiennent qu'elle ne peut nullement se mouvoir d'elle-même. *Il est évident*, dit un de nos fameux deichristicoles *que tous les corps grands ou petits n'ont point la force de se remuer; une montagne par exemple, dit-il, une maison, une pierre, un grain de sable, enfin le plus petit / ou le plus grand des corps que l'on puisse concevoir, n'a point la force de se remuer. Nous n'avons, dit-il, que deux sortes d'idées, idées d'esprit et idées de corp[s], et ne devons dire que ce que nous concevons, nous ne devons raisonner que suivant ces deux idées* ([Malebranche] *Recherche de la Verité*, t. 2, p. 329). *Ainsi, dit-il, puisque l'idée que nous avons de tous les corps nous fait connoitre qu'ils ne se peuvent remuer, il faut conclure, dit-il, que ce sont les esprits qui les remuent. Mais quand on examine, poursuit il, l'idée que l'on a de tous les esprits finis et bornés, on ne voit point de liaison necessaire entre leur volonté et le mouvement de quelque corp[s] que ce soit; on voit au contraire, dit-il, qu'il n'y en a*

point et qu'il n'y en peut avoir, on doit donc aussi conclure si on veut raisonner juste, selon les lumieres de la raison, qu'il n'y a aucun esprit créé qui puisse remuer quelque corp[s] que ce soit, de même que l'on a dit qu'aucun corp[s] ne se pouvoit remuer soi-même. Mais lorsque l'on pense, dit-il, à l'idée de Dieu, c'est-à-dire d'un Etre infiniment parfait et par consequent tout-puissant, on conçoit, dit-il, qu'il y a une telle liaison entre sa volonté et le mouvement de tous les corps qu'il est impossible de concevoir qu'il veuille qu'un corp[s] soit mu, et que ce corp[s] ne le soit pas (* Comment est-ce qu'un être qui seroit essentiellement immuable et immobile pourroit mouvoir aucun corp[s] ? Les cartesiens conçoivent-ils bien que cela se puisse faire ? Voient-ils qu'il y a une liaison nécessaire entre la volonté d'un tel être et le mouvement d'aucun corp[s] ? Ne seroit-ce pas une illusion, plutôt qu'une véritable vision ? Qu'ils y pensent bien !). Nous devons donc dire, continue-t'il, qu'il n'y a que sa volonté qui puisse remuer les corps, et ainsi, ajoute-t'il, la force mouvante des corps n'est point dans les corps qui se meuvent puisque cette force mouvante n'est autre chose que la volonté de Dieu.*

Mais non seulement, dit-il, les corps ne peuvent être les causes véritables de quoi que ce soit, les esprits mêmes les plus nobles sont dans une semblable impuissance, ils ne peuvent rien connoître si Dieu ne les éclaire, ils ne peuvent rien sentir, si Dieu ne les modifie, et ils ne sont capables de vouloir quelque chose que parce que Dieu les agitte vers lui. Ils peuvent à la vérité, dit-il, déterminer l'impression que Dieu leur donne pour lui, vers autre chose que lui; mais je ne sçai, ajoute-t'il, si cela se peut appeler puissance. Si les hommes, continue ce même auteur, tenoient d'eux la puissance d'aimer le bien, on pourroit dire qu'ils auroient quelque puissance, mais les hommes, dit-il, ne peuvent aimer que parce que Dieu veut qu'ils aiment, et que sa volonté est efficace. Il est vrai, continue encore cet auteur, que nous remuons nos bras quand nous voulons, mais nous ne sommes point, dit-il, les véritables causes de ce mouvement, car comment, dit-il, pourrions nous remuer notre bras; pour le remuer, il faut avoir des esprits animaux, les envoyer par certains nerfs vers certains muscles, pour les faire enfler, et les faire racourcir ou étendre /216/ car c'est ainsi, dit-il, que le bras qui y est attaché se remue, ou selon le sentiment de quelques autres, on ne sçait pas encore, dit-il, comment cela se fait, et nous voions que les hommes qui ne sçavent pas seulement s'ils ont des esprits, des nerfs et des muscles remuent leurs bras et leurs jambes avec plus d'adresse et de facilité que ceux qui

sçavent le mieux l'anatomie. C'est donc, conclut cet auteur, que les hommes veulent remüer leurs bras, ou leurs jambes, et qu'il n'y a que Dieu qui puisse, et qui sache les remüer [Malebranche, *Recherche de la vérité*, VI.ii.3].

Suivant ce sentiment, ce ne seroient pas seulement les corps inanimés, qui n'auroient pas la force de se remüer eux mêmes, mais tous les corps mêmes les plus animés seroient dans une semblable impuissance, parce que l'on ne voit point qu'il y ait ou qu'il puisse y avoir de liaison necessaire entre l'idée que nous avons des corps et leur mouvement; on ne voit point, dit-on, comment un corp[s] grand ou petit soit capable de se remüer lui même. Voilà toute la preuve que l'auteur que j'ai cité apporte et puisse apporter de son sentiment touchant le mouvement des corps. C'est desjà beaucoup que ni lui ni aucun autre n'aient point de plus grandes preuves à apporter de ce qu'ils disent, et qu'ils ne voient cependant point qu'il y ait aucune repugnance ni aucune absurdité à dire qu'un corp[s] se puisse mouvoir de lui-même, car si aucun de nos deicoles avoit pû remarquer quelque repugnance ou quelque absurdité en cela, ils n'auroient sans doute pas manqués de les faire remarquer; et ainsi n'en n'aians pû faire remarquer aucune, c'est une preuve assés évidente qu'il n'y en a effectivement aucune.

Voions si ce sera de même de ce que cet auteur que j'ai cité avance, mais auparavant que d'en venir là, il est bon de faire valoir ici l'avantage qu'il y a dans le sentiment que je pretend deffendre; quoique l'on ne voie point qu'il y ait de liaison necessaire entre l'idée que l'on a des corps et leur mouvement, et que l'on ne voie pas clairement comment ils peuvent se mouvoir d'eux-mêmes, on ne voit cependant pas, comme je viens de dire, qu'il y ait aucune repugnance, ni qu'il s'ensuive aucune absurdité à dire qu'ils peuvent se mouvoir d'eux-mêmes. S'il n'y a point de repugnance en cela et qu'il ne s'ensuive de là aucune absurdité, il n'est donc pas impossible qu'ils puissent se mouvoir d'eux-mêmes. Car s'il était impossible qu'ils pussent se mouvoir d'eux-mêmes, il y auroit quelque repugnance et il s'ensuivroit quelque absurdité à dire qu'ils puissent se remüer d'eux-mêmes. Ce pourquoi n'y aiant point de repugnance ni d'absurdité à craindre de ce coté-là, on peut assurer qu'il n'est pas impossible que des corps puissent se remüer / d'eux-mêmes. S'il n'y a point d'inconvenient à dire que des corps puissent se remüer d'eux-mêmes, il n'y a certainement point d'inconvenient non plus à dire qu'ils se meuvent effectivement

d'eux-mêmes, et si on pretend qu'il y ait quelque repugnance ou quelque inconvenient en cela, ou qu'il s'en ensuive quelque absurdité, il faut faire voir quelles sont ces repugnances, quels sont ces inconveniens et quelles sont ces absurdités-là qui s'en ensuivroient; et c'est ce que l'on deffie tous les deicoles, tous les cartesiens et tous les malebranchistes de pouvoir faire, et par consequent il est évident que les corps se peuvent mouvoir et se remüer d'eux-mêmes, et qu'il ne faut point chercher d'autre cause de leur mouvement que la matiere même dont tous les corps sont composés. Il ne serviroit de rien, comme j'ai desjà remarqué, de dire qu'il n'y a point de liaison necessaire entre l'idée que nous avons des corps et leur mouvement, parce que quand il n'y auroit effectivement point de telle liaison entre ces deux choses, il ne s'en suivroit point pour cela qu'il y auroit de la repugnance ou quelque absurdité à dire que les corps puissent se mouvoir d'eux-mêmes. Et d'ailleurs il ne faut pas même s'étonner que l'on ne voie point de liaison necessaire entre ces deux choses, vû qu'il ne doit effectivement point y en avoir, puisque le mouvement n'est pas de l'essence des corps, mais seulement une propriété de leur nature. Si le mouvement étoit essentiel à la matiere ou de l'essence des corps, il est à croire qu'il y auroit une liaison necessaire entre l'idée que nous avons des corps et leur mouvement, mais ce mouvement ne leur étant pas essentiel, ni même absolument necessaire, puisqu'un corp[s] peut être sans mouvement, il ne doit certainement point y avoir de liaison necessaire entre ces deux choses, et c'est en vain que l'on s'efforceroit d'y en trouver une. C'est pour cette même raison que l'on ne voit point et que l'on ne peut même voir ce qui fait que la matiere se meut d'une telle ou telle vitesse, ni ce qui fait qu'elle se meut de haut en bas ou de bas en haut, de droit à gauche ou de gauche à droite, ni enfin ce qui fait qu'elle se meut en ligne droite ou en ligne circulaire, oblique ou parabolique, quoiqu'elle se meuve en tous ces differens sens-là avec une infinité de modifications differentes, c'est qu'il n'y a aucun de ces sortes de mouvemens-là qui soit essentiel à la matiere, et c'est sans doute pour cela qu'il nous est impossible de voir clairement ce qui fait precisement le principe et la determination de tous ces divers mouvemens-là; si ce n'est à l'égard du mouvement circulaire que l'on peut dire que la matiere tendroit d'elle-même à se mouvoir tousjours en ligne droite, comme étant le mouvement le plus simple et le plus naturel /217/, mais qu'elle ne peut neantmoins se mouvoir tousjours ainsi, parce que tout ce qu'il y a d'étendue, étant plein de matiere, elle ne scauroit, la matiere, tousjours trouver ou se mouvoir en ligne droite sans rencontrer quelque autre semblable matiere qui l'empeche de continuer

ainsi son mouvement, et n'ayant point toujours où se mouvoir en ligne droite, elle se trouve contrainte de se mouvoir en ligne courbe et circulaire, ce qui fait nécessairement que plusieurs certaines portions de matiere ou plusieurs certains volumes de matiere se meuvent toujours en rond et font ainsi plusieurs tourbillons de matiere; et il ne faut point douter que ce ne soit de là que vient la rondeur de la terre, la rondeur du soleil, la rondeur de la lune et la rondeur de tous les autres astres ou planettes, comme nos cartesiens l'ont fort bien remarqués, et ainsi quoique nous ne puissions clairement voir ce qui fait precisement le principe du mouvement de la matiere, nous ne voions cependant point et nous ne sçaurions même voir qu'il y ait aucune repugnance, aucun inconvenient, ni aucune absurdité à dire que tous ces divers mouvemens-là et toutes leurs diverses modifications viennent de la matiere même, ce qui suffit pour assurer qu'ils viennent effectivement de la matiere même et non d'aucune autre cause.

Mais faisons voir les repugnances et les absurdités qui s'ensuivroient infailliblement du sentiment contraire. Si la matiere n'avoit pas d'elle-même la force de se mouvoir, elle ne pourroit avoir reçu cette force que d'un être qui ne seroit point matiere, car si cet être étoit aussi matiere lui-même, il n'auroit pas non plus la force de se remüer lui-même, ou s'il avoit de lui-même la force de se remüer, il seroit donc vrai de dire que la matiere auroit d'elle-même la force de se remüer, de sorte que si elle n'a pas d'elle-même cette force, il faut nécessairement qu'elle l'ait reçüe d'un être qui ne seroit point matiere. Or il n'est pas possible que la matiere ait reçu la force de se mouvoir d'un être qui ne seroit point matiere, donc elle a d'elle-même la force de se mouvoir et de se remüer. Je prouve la seconde proposition de cet argument. Rien ne peut mouvoir ou remüer la matiere, qui n'auroit point de mouvement, que ce qui est capable de la pousser et de l'ébranler, car il est clair et évident que ce qui ne seroit pas capable de la pousser et de l'ébranler ne seroit pas capable de la remüer. Ce qui ne seroit pas capable par exemple de pousser une pierre ou une piece de bois, il est seur qu'il ne seroit pas capable de la remüer; il en est de même à proportion de toute autre matiere qui ne seroit pas actuellement en mouvement, rien ne seroit capable de la mouvoir, s'il n'étoit capable de la pousser et de l'ébranler. Or rien n'est capable de pousser ni d'ébranler la matiere que la matiere même, donc / rien ne peut mouvoir la matiere, que la matiere même; et par consequent il faut reconnoitre qu'elle a d'elle-même le principe de son mouvement.

Que rien ne puisse pousser ni ébranler la matiere que la matiere même, en voici la preuve. Rien ne peut pousser ni ébranler la matiere que ce qui a en soy quelque solidité et quelque impenetrabilité aussi bien que la matiere, car il est encore évident que ce qui n'auroit en soy aucune solidité ni aucune impenetrabilité ne pourroit nullement pousser la matiere ni lui faire changer de place, puisqu'il ne pourroit faire aucun effort ni aucune impression sur elle, et non pas même en s'appuians ou en s'appliquans en quelque maniere que ce soit contre elle, parce qu'il la penetreroit incontinent, sans pouvoir trouver ni pouvoir faire aucune resistance, de sorte que ce seroit comme s'il ne touchoit rien, l'un ne pouvans et n'aians pas même de quoi pouvoir faire impression ou effort sur l'autre. Or il n'y a que la matiere qui ait quelque solidité et quelque impenetrabilité en elle-même, puisque l'on convient que les pretendus êtres spirituels et immateriels n'en ont aucune. Donc il n'y a que la matiere qui puisse pousser la matiere et qui puisse faire effort et impression sur elle et qui puisse la mouvoir, et par consequent ce qui n'est point matiere ne peut mouvoir la matiere. *Tangere enim et tangi*, comme j'ai desjà dis, *nisi corpus, nulla potest res*. Et ainsi encore un coup, un être qui n'est point matiere ne peut mouvoir la matiere, et s'il ne la peut mouvoir, beaucoup moins aura-t'il pu avoir la force ou la puissance de la creer. D'où il s'ensuit évidemment que la matiere a d'elle-même son être et son mouvement* (* L'être et la matiere ne sont qu'une même chose. L'être est le substantiel de tout, la maniere d'être est le formel de tout; tout consiste et tout se reduit à l'être et à la maniere d'être. Or il est clair et évident que l'être en general ne peut avoir que de lui-même son existence et son mouvement. Et par consequent ne peut avoir été créé), et qu'elle ne peut avoir été créée, non plus que le tems, non plus que le lieu et non plus que l'espace et l'étendue. Car enfin, il est impossible aussi de concevoir qu'il n'y ait point d'être; la raison naturelle nous fait clairement connoitre l'existence de l'être, l'existence du tems et l'existence de l'étendue, et il est impossible aussi qu'il n'y ait point d'être, et il est impossible de concevoir qu'il n'y ait point de tems, et il est impossible aussi qu'il n'y ait point de tems, il est impossible de concevoir qu'il n'y ait point d'étendue, et il est impossible aussi qu'il n'y en ait point; enfin il est impossible de concevoir qu'il n'y ait point de nombres, et il est impossible aussi qu'il n'y en ait point; et il est même impossible que ces choses ne soient pas infinies en elles-mêmes, chaque'une dans son genre et dans son espece; la raison naturelle nous fait clairement voir cela, pour peu d'attention que l'on y fasse, et il n'en

faut pas davantage pour voir clairement que ces choses ne peuvent avoir été créées, et si ces choses ne peuvent avoir été créées, comme on vient /218/ de le démontrer, il s'ensuit évidemment qu'il n'y a rien de créé et par conséquent point de créateur.

Je sçai bien que nos deicoles prétendent que leur Dieu, créateur de toutes choses, fait tout par sa seule volonté, il n'a qu'à vouloir, comme ils disent, et toutes choses sont faites; c'est ce qui est marqué dans un de leurs prétendus s^{ts} Livres, *ipse dixit et facta sunt, ipse mandavit et creata sunt* (*Psal.*, 148.5). Cela est bientôt dit et bien facile à dire; mais je sçai bien aussi qu'ils ne sçavent gueres ce qu'ils disent, parce qu'ils n'ont non seulement aucune véritable idée de ce que c'est de la connoissance, de ce que c'est de la puissance et de ce que c'est de la volonté de cet être dont ils parlent, mais qu'ils n'ont pas même aucune véritable idée de la nature de son être; car suivant même leurs principes, tout ce qu'ils lui attribuent de vie, de connoissance, de volonté, de force ou de puissance, de science et de sagesse... etc. ne s'entend point et ne peut s'entendre dans le sens naturel et ordinaire des termes, mais seulement dans un sens équivoque, c'est-à-dire dans un sens qui ne convient nullement à notre manière de vivre, de penser, de vouloir, ou d'agir... etc. Et comme nous ne pouvons nous former d'autre idée de vie que par rapport à ce que nous connoissons et que nous sentons nous-mêmes de notre propre vie, qui consiste nécessairement dans un mouvement vital du corp[s] et de l'ame, et que cette idée que nous avons de notre propre vie ne convient nullement à la prétendue vie d'un Dieu dont on ne peut se former aucune véritable idée, il s'ensuit que lorsque nos deicoles disent que leur Dieu est vivans et qu'il a vie, ils ne sçavent ce qu'ils disent, parce qu'ils ne sçauraient se former aucune véritable idée d'une vie qui lui soit propre et convenable. *Nous disons bien*, dit le s^r de Montaigne, *que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu aime* (*Essais*, [II, 12] p. 466), etc., *immortalia*, dit-il, *mortali sermone, notantes* [Lucrèce, V,122]; *ce sont*, dit-il, *toutes agitations et émotions qui ne peuvent loger en Dieu selon notre forme, ni nous l'imaginer selon la sienne; quand nous disons*, ajoute-t'il, *que l'infinité des siècles tant passés qu'à venir n'est à Dieu qu'un instant, que sa bonté, sa sagesse, sa puissance sont une même chose avec son essence, notre parole le dit, mais notre intelligence*, dit-il, *ne l'appréhende point et ne le conçoit point.*

Pareillement, nous ne pouvons nous former d'autre idée de pensée et de volonté que par rapport aux actes de pensées et de volontés, et par rapport aux actes de

connoissance que nous avons, que nous formons et que nous sentons en nous-mêmes, lorsque nous pensons, lorsque nous voulons, et lorsque nous avons quelques connoissances. Or les actes de pensées, de connoissance et de volontés ne se font pas dans leur Dieu; et ainsi quand ils disent que leur Dieu connoit, et / qu'il veut, c'est-à-dire qu'il a connoissance et volonté, ils ne savent ce qu'ils disent, ils disent ce qu'ils n'entendent point et ce qu'ils ne conçoivent point. De même encore, nous ne pouvons nous former d'autre idée de force et de puissance que par rapport à ce que nous en connoissons et que nous en sentons par nous-mêmes; et comme cette sorte de force et de puissance ne convient nullement à leur Dieu, il s'ensuit que lorsqu'ils disent qu'il est tout puissant et qu'il agit avec une souveraine force et puissance, ils ne savent ce qu'ils disent, parce qu'ils n'ont point de véritable idée de ce qui répond à ces termes de force et de puissance lorsqu'ils les attribuent à leur Dieu. Enfin nous ne pouvons nous former d'autre idée d'être et de substance que par rapport à celle que nous avons des êtres et des substances que nous voions et que nous connoissons, et comme cette idée ne convient point encore à Dieu et que ce mot même d'être et de substance ne se dit de Dieu et des autres êtres et substances que dans un sens équivoque comme disent les philosophes, c'est-à-dire en deux diverses significations, dont l'une convient aux êtres et aux substances que nous voions et dont l'autre ne doit convenir qu'à Dieu seul, et que nos deicoles ne sauraient se former aucune véritable idée de ce qu'ils prétendent signifier dans leur Dieu par ce mot d'être et de substance, il s'ensuit qu'ils n'ont aucune véritable connoissance de ce qu'ils lui attribuent quand ils disent qu'il est un être et une substance; et par conséquent qu'ils ne savent ce qu'ils disent quand ils parlent de lui et qu'ils lui attribuent la vie, la force, la puissance, la connoissance, ni même lorsqu'ils lui attribuent seulement l'être et la substance et qu'ils disent qu'il est, ils ne savent, dis-je, ce qu'ils disent en disant cela, puisqu'ils ne co[n]çoivent point et qu'ils n'ont point de véritable idée de ce qu'ils prétendent signifier par ces termes, lorsqu'ils les attribuent à leur Dieu. Et s'ils ne savent ce qu'ils disent, ni ce qu'ils entendent ou ce qu'ils prétendent signifier quand ils parlent ainsi, ils ne méritent certainement pas seulement d'être écoutés, car ceux qui parlent sans savoir ce qu'ils disent ne méritent pas d'être écoutés, et s'ils ne méritent pas d'être écoutés, beaucoup moins mériteront-ils d'être crûs dans ce qu'ils en disent.

Mais reprenons notre argument et faisons voir les absurdités qui s'ensuivroient si la matière n'avoit pas d'elle-même la force de se mouvoir. Il s'ensuivroit de là 1°) que

tous les corps, étans une fois faits et formés, ils seroient de leur nature inalterables et incorruptibles et par consequent qu'ils n'auroient en eux-mêmes non seulement aucun principe d'action, mais qu'ils n'auroient aussi /219/ en eux-mêmes aucun principe de generation ni de corruption, ce qui paroît d'abord absurde. Ils n'auroient en eux-mêmes aucun principe d'action, parce que pour agir, il faut se mouvoir comme j'ai dis; de sorte que si les corps n'ont point en eux-mêmes le principe du mouvement, ils n'auront point non plus en eux-mêmes le principe d'action et seront par consequent dans une entiere impuissance d'agir par eux mêmes... Et ainsi point de liberté dans les hommes puisqu'ils n'auront point d'eux-mêmes la puissance de se mouvoir, ni la puissance d'agir. Car comment la liberté subsisteroit-elle avec une si grande impuissance d'agir et de se mouvoir. 2°) les corps vivans n'auroient aussi en eux-mêmes aucun principe de generation ni de corruption et seroient de leur nature inalterables et incorruptibles, comme j'ai dis, car comme c'est le mouvement des parties de la matiere qui est le principe des generations et des corruptions qui se font dans la nature, si les corps n'ont pas d'eux-mêmes le principe du mouvement, ils n'auront point non plus d'eux-mêmes le principe de la generation ni de la corruption.

Que le mouvement des parties de la matiere soit le principe des generations et des corruptions qui se font dans la nature, cela est assés évident, puisque l'on voit que les generations ne se font effectivement que par une nouvelle union et par un nouveau assemblage des parties de la matiere, et que la corruption ne se fait effectivement que par la desunion et par le detachment des mêmes parties de la matiere. Or l'union ou la desunion des parties de la matiere ne se peut faire que par le mouvement; donc si les corps n'ont pas d'eux-mêmes le principe du mouvement, ils n'auront point non plus d'eux-mêmes ou en eux-mêmes le principe de la generation, ni de la corruption. 3°) si l'union ou la desunion des parties de la matiere ne se fait pas par la force mouvante des corps mêmes ou de la matiere même dont les corps sont composés, il faut qu'elle se fasse par une cause étrangere; si elle se fait par une cause étrangere, les corps ne seront nullement les veritables causes, mais seulement les causes occasionnelles et instrumentales des generations et des corruptions aussi bien que de tous les autres effets et actions qui se font dans les corps, et non seulement dans les corps inanimés, mais aussi dans les corps animés, de sorte ce ne seront point par exemple les hommes ni les animaux qui se remüeroient eux-mêmes, lorsque nous les voions remüer, agir et courir, ou faire quelque autre chose; mais ce

seroit quelque cause étrangere et invisible qui les agiteroit, qui les mettroit en mouvement et qui leur feroit faire tout ce qu'il semble qu'ils font d'eux-mêmes. Et comme ce n'est point par exemple une / scie qui se remüe d'elle-même pour scier; que ce n'est point le couteau qui se remüe de lui-même pour couper, et que ce n'est point le marteau qui se lève de lui-même pour frapper, ni les meules d'un moulin qui tournent d'elles-mêmes pour moudre le grain, et que ce [ne] sont point les marionnettes qui se remüent d'elles-mêmes quand elles sautent et qu'elles dansent, mais que ce sont des causes étrangères qui les remüent et qui leur font faire tout ce qui se fait par leur moien, de même aussi, suivant ce principe, les corps vivans n'auroient pas d'eux-mêmes la force de se remüer; ce ne seroit point les hommes ni les animaux eux-mêmes qui remueroient les membres de leurs corps pour agir, ni pour faire quoi que ce soit, mais ce seroit une cause étrangere et invisible qui les agiteroit et qui se serviroit de leurs membres pour leur faire faire tout ce qu'il semble que les hommes et les animaux font d'eux-mêmes .

Et ainsi lorsque l'on verroit par exemple quelques personnes qui joueroient agreablement des instrumens de musique, qui chanteroient joieusement des chansons, qui parleroient sçavamment de toutes choses... ou que l'on en verroit d'autres qui danseroient agreablement, qui sauteroient legerement ou qui feroient subtilement toutes sortes de tours d'adresse et de subtilité... ou enfin lorsque l'on en verroit d'autres qui seroient tous transportés de colere et de fureur, qui profereroient des juremens et des blasfemes, qui écumeroyent par la bouche, qui seroient fous et insensés, qui diroient mil sottises et feroient mil impertinences, ou mil mechancetés detestables, ce ne seroient point ces personnes-là elles-mêmes, qui s'agiteroient ainsi, ce ne seroient pas elles qui remüeroient leur[s] bras et leurs jambes, ni qui remüeroient leurs langues et leurs yeux, comme il sembleroit qu'ils font, mais ce seroit, comme j'ai dis, une cause étrangere et invisible qui les agiteroit ainsi et qui feroit par leur moien tout ce qu'il y a de réglé ou de deregulé, et tout ce qu'il y a de bon et de mauvais dans leur conduite, soit dans leurs paroles, soit dans leurs actions, soit même aussi dans leurs pensées, dans leurs desirs et dans leurs affections. Ce ne seroit point non plus par exemple une puce ni une mouche qui s'agitteeroient d'elles-mêmes lorsqu'elles viennent à sauter ou à prendre legerement leur volée, mais ce seroit necessairement une cause étrangere qui remüeroit tous les ressorts imperceptibles des parties de leurs corps, et qui feroient qu'elles s'élanceroient si vite et si subtilement

qu'elle[s] font. D'où il s'ensuivroit évidemment que les hommes ne seroient nullement les causes veritables du bien et du mal qu'ils font, et partant qu'ils ne seroient non plus dignes de blame ou de loüanges que ne /220/ le sont des purs instrumens inanimés, qui n'agissent que par les mains des ouvriers qui les manient; et cela étans, sur quoi donc sera fondée la justice pretendüe des recompenses des bons et des chatimens des mechans; puisque ni les uns ni les autres ne pourroient rien faire d'eux-mêmes et qu'ils ne pourroient faire que ce qu'une force et une puissance superieure leur feroit faire ou feroit elle-même en eux ? A l'occasion de quoi, mons^r de Montaigne dit fort bien [*Essais*, II, 12]: *Sur quel fondement de justice peuvent les dieux reconnoitre et recompenser à l'homme ses actions bonne, et vertueuses, puisque ce sont eux-mêmes qui les ont acheminées et produittes en lui. Et pourquoi s'offensent-ils et vengent-ils sur lui les vicieuses puisqu'ils l'ont eux-mêmes produits en cette condition fautive et que d'un seul clin de leur volonté, ils peuvent l'empêcher de faillir ?*

Ne dittes pas qu'il y a ou qu'il y auroit grande difference entre des hommes et des purs instrumens, comme aussi entre la maniere d'agir des hommes et la maniere d'agir des instrumens inanimés, puisque les instrumens inanimés sont privés de tous sentimens, de toutes connoissances et de toute volonté; au lieu que les hommes, étant animés, ils sont doués non seulement de sentiment et de connoissance, mais aussi de volonté et de liberté, et ainsi ne faisans que ce qu'ils veulent, ils agissent volontairement et librement dans tout ce qu'ils font, et par consequent qu'ils sont dignes de blame et de chatiment lorsqu'ils font le mal, et au contraire sont dignes de loüanges et de recompenses lorsqu'ils font le bien. Ne dittes pas cela, dis-je, car, quoiqu'il y ait grande difference entre des êtres qui ont vie et sentimens et des êtres qui n'ont ni vie ni sentiment, il n'y auroit neantmoins pas plus de liberté dans les uns que dans les autres si les uns et les autres ne peuvent rien d'eux-mêmes et s'ils ne peuvent pas plus les uns que les autres. Or ni les uns ni les autres suivant l'hipotese ne peuvent rien d'eux-mêmes et ne peuvent pas plus les uns que les autres, puisqu'ils ne peuvent nullement se mouvoir, ni se remüer d'eux-mêmes, donc ils ne seront pas plus libre[s] les uns que les autres soit pour agir ou pour ne pas agir, soit pour faire le bien ou soit pour faire le mal, en quelque maniere que ce soit. Et par consequent ils ne seront pas plus dignes de louanges et de blame ni plus dignes de recompenses ou de chatimens les uns que les autres, si ce n'est que les loüanges et les recompenses,

comme aussi les blames et les chatimens sont plus convenables aux etres qui ont connoissance et sentiment qu'à ceux qui n'en ont point; mais cela ne regarde point la liberté qui, selon la susditte hipotese, ne seroit pas plus dans les uns que dans les autres. /

Ajoutez à cela que la connoissance et la volonté des êtres animés ne serviroient de rien dans cette hipotese pour la liberté de ceux qui agiroient puisque toutes leurs pensées, que toutes leurs connoissances et que toutes les volontés qu'ils pourroient avoir ne seroient que des suites et des effets necessaires des diverses determinations ou des diverses modifications du mouvement des plus subtiles parties de la matiere, lesquelles diverses modifications ou determinations des plus subtiles parties de la matiere n'étantes pas plus libres ni moins fortes et efficaces dans les corps animés que dans les corps inanimés, elles ne laisseroient pas plus de liberté dans les uns que dans les autres. Or il est évident que les êtres animés comme sont les animaux ont naturellement d'eux-mêmes plus de force et de puissance pour se remüer que n'en ont des instrumens inanimés, et nous sentons certainement par nous-mêmes que nous avons naturellement la force de nous remüer nous-mêmes, puisque nous nous remüons et que nous nous reposons effectivement quand nous voulons. Il en est de même des animaux; ils se meuvent d'eux-mêmes lorsqu'il n'y a rien qui les empeche, donc ce n'est point par une force, ni par une puissance étrangere que les êtres animés se meuvent, mais par une force et par une puissance interne qui leur est propre et naturelle, et par consequent la matiere a d'elle même la force de se mouvoir.

Mais on dira sans doute que cette force et que cette puissance interne que les êtres animés ont en eux-mêmes pour se mouvoir, ne vient pas de la matiere, dont ils sont composés, mais d'une force interieure qui leur est communiquée par le souverain Etre, et qui agit interieurement dans tous les êtres animés et qui leur donne tout ce mouvement qu'il semble qu'ils ont d'eux-mêmes. Mais si cela est, je tire tousjours ma consequence qui est que tous les êtres animés et les hommes mêmes ne sont que des instrumens incapables de se mouvoir d'eux-mêmes, et par consequent point de liberté dans les hommes non plus que dans des instrumens inanimés, ce qui seroit ridicule et absurde de dire.

De plus, si la matiere n'a pas d'elle-même la force de se mouvoir, il faut

necessairement qu'il y ait tousjours partout quelque autre être, un ou plusieurs, qui soient continuellement appliqués à la matiere pour la remuer et la mouvoir. Et comme elle se meut continuellement partout, et qu'elle se meut même en infinies sortes de manieres dans tous les differens corps qu'elle compose, et que même dans un seul corp[s], comme par exemple dans celui d'une plante ou dans celui d'un animal, et quand ce ne seroit même que dans celui d'une mouche, elle se meut presque /221/ en infinies sortes et manieres, il faudra que cet être (ou que ces êtres s'ils sont plusieurs) qui meuvent la matiere soient tousjours immediatement unis et appliqués à elle; il faudra de plus que cet être, ou que ces êtres qui la meuvent, connoissent parfaitement la nature et les besoins particuliers de chaque chose, et qu'ils connoissent parfaitement les plus petites parties de la matiere qui peuvent entrer dans leur composition, car s'ils ne connoissoient point particulierement ces choses, comment pourroient-ils former d'une maniere convenable la nature de chaque chose ? Et comment pourroient-ils mouvoir et ranger comme il faut chaque partie de la matiere pour former des corps parfaits, tels que sont tous ceux que nous voions dans tout cet univers ? Comment pourroient-ils par exemple former en tels et tels endroits de la terre, tant de differens metaux, tant de differens mineraux, tant de differentes sortes de pierres, qui se trouvent en tant de differens endroits ? Comment pourroient-ils former sur la terre tant de diverses sortes de plantes et d'herbes et dans la terre tant de diverses sortes de racines et de fibres de toutes sortes d'especes ? Comment pourroient-ils former sur la terre tant d'hommes et tant d'autres sortes d'animaux de si differentes especes ? Comment pourroient-ils former tant de differentes sortes d'oiseaux et d'insectes qui volent dans l'air et tant de differentes sortes de poissons qui nagent dans les eaux ? Comment pourroient-ils former si bien au juste à chaque sorte d'herbes, de plantes et d'arbres le corp[s], les branches, l'écorce, les boutons, les fleurs, les feuilles et les fruits qui leur sont convenables, chaqu'un selon leur espece ? Et dans ces fruits des pepins ou des noiaux dans lesquels il y a encore des germes capables de produire de nouvelles plantes ? Et quelques fois même sur un seul et même pied d'arbre dont on auroit coupé toutes les principales branches, et que l'on auroit ensuite greffé d'autant de diverses sortes de fruits, comme par exemple d'autant de differentes sortes de pommes, sur un pommier; d'autant de differentes sortes de poires, sur un poirrier, ou d'autant de differentes sortes de cerises sur un cerisier ?... etc. Comment, dis-je, ce pretendu premier moteur de tous les êtres corporels pourroit-il si bien se souvenir tousjours de

faire infailliblement produire à chaque arbre et même à chaque branche greffée des fleurs et des fruits convenables à la nature de l'arbre et à la nature de la greffe sans jamais se meprendre ni s'abuser, y eut-il vingt ou trente greffes différentes sur chaque pied d'arbre ? Comment pourroit-il former tant de corps vivans de toutes sortes d'especes / d'animaux et d'insectes et dans tous ces corps tant de parties internes et externes si bien rangées, si bien jointes, si bien liées et si bien proportionnées tant d'os et tant de jointures ? Si bien compassées, tant de poils de différentes especes et de différentes couleurs sur les corps de tous les animaux, les peaux et la chair qui couvrent tout le corp[s], tant de nerfs dans ces chairs, tant de muscles, tant d'arteres, tant de veines, tant de sang dans ces veines et tant d'esprits animaux dont l'agitation et le mouvement bien réglé fait toute la vie, tout le sentiment, toute la santé et toute la force des corps animés ?

Il est évident que les premiers moteurs de la matiere (s'ils sont plusieurs, et s'ils sont autres que la matiere même) ne sçauroient former tant de si excellens et si admirables ouvrages, s'ils n'en connoissoient parfaitement la nature et s'ils ne sçavoient parfaitement bien comme il faut ranger, tourner et disposer toutes les plus grandes et toutes les plus petites parties de la matiere, affin de les mettre toutes dans l'ordre et dans la scituation qu'elles doivent garder entre elles pour composer la nature et le corp[s] de chaque chose. Il est impossible, dis-je, que tout cela se fasse avec dessein et volonté, sans une parfaite connoissance dans celui ou dans ceux que l'on veut supposer en etre les auteurs. Car de même par exemple que des materiaux de bastimens qui n'ont en eux-mêmes aucune force de se mouvoir ne s'assembleroient et ne s'ajenceroient jamais d'eux-mêmes, ni ne se mettroient jamais d'eux-mêmes dans l'ordre et dans la disposition qu'ils doivent avoir et garder entre eux pour faire un bastiment parfait, mais qu'il faut necessairement que des ouvriers les façonnent, qu'ils les assemblent, qu'ils les rangent et qu'ils les placent chacun dans l'ordre et dans la disposition qu'ils doivent avoir pour faire un tel ou tel autre sorte de bastiment complet et parfait, de même aussi tous les corps naturels étans comme autant de divers bastimens complets et parfaits, composés des diverses parties de la matiere jointes et liées ensemble, si ces diverses parties de la matiere n'avoient pas d'elles-mêmes la force de se mouvoir, il faudroit necessairement que celui ou que ceux qui leur donneroient le mouvement connussent parfaitement la nature et les proprietés de chaque chose et qu'ils sçussent parfaitement comme il

faudroit approprier, assembler, joindre, ranger et lier chaque parties de la matiere, afin qu'elles composassent des bastimens, c'est-à-dire des corps complets et parfaits, chacun suivant leur propre nature: quelle adresse, quelle force, quelle subtilité, quelle penetration, quelle application et quelle étendue d'esprit et de connoissance ne faudroit-il pas /222/ avoir pour former, avec dessein et volonté deliberée par tout l'univers, tant de si grandes et tant de si petites choses, comme aussi tant de si diverses et si admirables machines ! Cela passe pour ainsi dire infiniment l'infini; et comment imaginer une telle force, une telle puissance, une telle sagesse et une telle étendue d'esprit et de connoissance dans un être, ou dans [des] êtres qui n'auroient ni forme, ni figure, ni corp[s], ni teste, ni étendue aucune, et dont il seroit impossible de se former aucune veritable idée ? *Ce qui prouve trop*, disent les philosophes, *ne prouve rien*; et par cette raison on pourroit dire aux deicoles que les argumens par lesquels ils pretendent prouver l'existence de leur Dieu ne prouvent rien, parce qu'ils conduisent à trop d'absurdités.

Ce n'est pas tout. Après que tous les corps naturels seront formés par les divers assemblages et arrangemens des diverses parties de la matiere qui les composent, il faudra que celui ou que ceux qui auroient imprimés le mouvement necessaire à leur formation sachent encore leur imprimer à chaque momens tous les mouvemens qui sont necessaires à leur conservation, particulierement si ce sont des corps animés, il faudra qu'ils sachent à tous momens leur imprimer interieurement tous les mouvemens necessaires à la conservation de leur vie, aussi bien que tous les autres mouvemens qui sont convenables à leur nature, à leurs inclinations et à leur disposition particuliere; ainsi il faudra qu'ils sachent en tems et lieux et à point nommé, pour ainsi dire, dans toutes les occasions, imprimer dans leur cœur et dans leur cervenu par le moien des esprits animaux tous les mouvemens qui sont necessaires pour leur faire sentir, du plaisir, de la joye, de la douleur ou de la tristesse... etc., ou pour exciter en eux toutes les passions et tous les sentimens dont ils sont capables. Et enfin il faudra qu'ils sachent imprimer, en tems et lieux, dans toutes les rencontres et dans tous les membres de leur[s] corps, dans tous les nerfs, dans toutes leurs fibres et dans tous les muscles de tous les animaux le mouvement des esprits vitaux et animaux qui sont necessalres pour agir en quelque maniere que ce soit, ou pour faire quoique ce puisse être, en sorte qu'il n'y auroit pas un seul atome de matiere dans tous les corps, ny même dans toute l'étendue de l'univers, qui

ne recevoit à tous momens tout son mouvement et toutes les diverses modifications de son mouvement d'un être qui connoitroit parfaitement sa nature et qui connoitroit parfaitement tous les usages auxquels pourroit servir, ce qui suppose nécessairement encore, dans ce prétendu premier moteur, s'il est seul, une étendue de connoissance et de puissance infiniment infinie, si cela se peut dire, car comme toutes les parties de la matière sont infinies en nombre, et que toutes es diverses / modifications de leurs mouvements, de leurs figures, de leurs combinaisons, de leurs liaisons et de leurs modifications sont infinies et qu'elles changent presque à tous momens de scituations les unes à l'égard des autres, il ne faudroit pas moins qu'une connoissance infiniment infinie pour les connoitre et pour les comprendre toutes, et comme tous les differens corps qu'elles composent et que tous les differens effets qu'elles produisent, ou qu'elles peuvent produire continüellement partout, par leur mouvement, par leurs figures diverses et par leurs diverses combinaisons sont pareillement infinis, il ne faudroit pas moins non plus qu'une puissance infiniment infinie pour les produire tous.

C'est desjà beaucoup, et c'est desjà même une chose tout à fait impossible et tout à fait inconcevable de falloir supposer ainsi dans un seul être, qui n'auroit cependant ni corp[s], ni forme, ni étendue aucune, qui n'auroit ni bras ni jambes, ni pieds ni mains, ni yeux ni teste, ni cerveau, ni aucune autre chose que l'on puisse imaginer. C'est desjà dis-je, une chose tout à fait impossible et tout à fait inconcevable et absurde que de falloir supposer dans un tel être, qui n'est certainement qu'imaginaire, une connoissance et une puissance actuellement infinie[s]; car comme nous n'avons point d'idée de connoissance que par rapport à ce que nous en pouvons avoir par nous-mêmes par les actes de notre esprit et de notre entendement, et que nous n'avons point non plus d'idée de force et de puissance que par rapport à ce que nous en connoissons par la force mouvante que nous avons et que nous sentons dans nous-mêmes, ou que nous voions dans tous les autres corps qui se meuvent d'eux-mêmes, il est visible que, suivant cette idée, il ne peut y avoir et on ne peut même concevoir qu'il y ait aucune connoissance, ni aucune force ou puissance dans un être qui n'auroit ni corp[s] ni étendue, qui n'auroit ni bras ni jambes, qui n'auroit ni pieds ni mains et qui n'auroit ni teste ni cerveau, ni aucune autre chose semblable, cela, dis-je, ne peut pas être, cela est absurde et il n'est nullement concevable que cela puisse être. Pareillement il est visible que suivant cette idée que nous avons de connoissance et

de puissance, il ne peut y avoir aucun être particulier doué d'entendement qui soit capable de connoissance actuellement infinie, ni aucun être particulier qui soit capable d'une force infinie, parce que tout être particulier est fini et que tout être particulier et fini ne peut contenir en soy une force ni une puissance infinie.

Mais ce qui surpasse encore toute creance, tout[e] intelligence et toute possibilité est que pour qu'un être particulier, tout puissant, infiniment sage et éclairé puisse produire ainsi tous les /223/ effets de la nature, et qu'il puisse imprimer et régler, comme je viens de dire, le mouvement de toutes les parties de la matiere dans quelque corp[s] et dans quelque endroit de chaque corp[s] que ce puisse être, il faut necessairement encore que ce seul être pretendu tout puissant, infiniment sage et éclairé, qui produiroit ainsi tous ces mouvemens-là et tous ces effets-là, penetra[t] interieurement tous les corps dont il remüeroit toutes les plus deliées et les plus subtiles parties, c'est-à-dire qu'il faudroit par exemple que celui qui formeroit les corps des animaux, qui en remüeroit, et qui en conduiroit et gouverneroit toutes les plus deliées et les plus subtiles parties, il faudroit, dis-je, qu'il penetra entierement toute la substance de leurs corps, il faudroit qu'il penetra[t] toute leur chair, tous leurs os, toute leur moelle, toutes les fibres de leur chair, tous leurs muscles, toutes leurs entrailles, leur cœur, leur cerveau, leurs ieux, leurs veines, leur sang et generalement tout ce qui entre dans la composition de leur[s] corps, car comment pourroit-il former, remuer, régler et conduire separement toutes ces parties-là, s'il ne les penetrait pas toutes. Comment pourroit-il former et remüer dans les veines et dans les nerfs, les esprits animaux, et même diriger, comme il faut, le cours de leur mouvemens dans toutes les parties du corp[s], s'il ne travailloit immediatement par lui même à leur formation et s'il ne leur imprimoit immediatement par lui même et à chaqu'un d'eux le mouvement qui leur est propre et particulier pour produire tels ou tels effets, dans telles ou telles parties du corp[s]. Il est constant que tout cela ne pourroit se faire sans que celui qui en seroit l'auteur ou le premier moteur ne voie, ne discerne et ne touche immediatement par lui-même toutes les plus deliées et les plus subtiles parties de tous les corps qu'il formeroit. Et comment les verroit-il et les discerneroit-il, puisqu'il n'auroit ni yeux pour les voir, ni doigts ni mains pour les manier, ni pour les toucher et les ranger, ni pour les lier, les joindre et les attacher, comme il faudroit les unes avec les autres ? Et quand même ce pretendu premier moteur et cet habile ouvrier auroit la vüe assés fine pour les discerner toutes, et les

mains et les doigts assés deliés pour faire et façonner si adroitement tant de si belles et si admirables choses, grandes, petites et moiennes de toutes sortes de grandeurs et de figures, il faudroit necessairement, comme j'ai dis, qu'il penetra[t] entierement toute la substance de tous les corps qu'il formeroit, et s'il la penetroit entierement, il faudroit donc qu'il fut lui même non seulement tout entier dans tous les corps, mais aussi tout entier dans chaque partie de tous / ces corps, c'est-à-dire tout entier dans le cœur de chaque animal, tout entier dans la teste, tout entier dans l'estomac, tout entier dans les intestins, tout entier dans les yeux, tout entier dans le foye, tout entier dans les poulmons, tout entier dans les pieds, tout entier dans les mains et enfin tout entier dans chaqu'une des parties de toutes ces parties-là; en sorte qu'il seroit même tout entier dans chaque atome de matiere, c'est-à-dire dans chaqu'une des plus deliées et des plus subtiles parties de la matiere, et c'est en que[l]que facon comme si on disoit qu'il y auroit autant de dieux que d'atomes de matiere, ou que chaque atome de matiere seroit Dieu puisqu'il contiendroit en soy toute la nature et toute la substance d'un dieu. Et comme tous ces atomes qui sont les plus deliées et les plus subtiles parties de la matiere sont infinis en nombre, c'est comme si on disoit encore qu'il y auroit des nombres infinis de dieux, tous lesquels dieux neantmoins ne feroient ou ne seroient tous ensemble qu'un seul et même Dieu, lequel sans avoir aucune étendue, ni aucunes parties en lui-même, ne laisseroit pas que d'être infiniment étendu et d'être infiniment tout puissant partout; qu'y a-t'il de plus vain, de plus ridicule et de plus absurde que toutes ces imaginations-là ?

Il est visible que cela ne peut nullement être, car si un tel être tout puissant étoit, comme on le suppose, tout entier dans tous les corps et tout entier dans chaques parties des corps, ce seroit ou sans division de lui-même ou par division de lui-même; ni l'un ni l'autre ne peut être. 1° ce ne pourroit être sans division de lui-même, car comment pourroit-il être tout entier dans tant de differens corps si distingués et si éloignés les uns des autres sans division de lui-même ? Cela n'est pas concevable, cela ne peut être. Ce ne pourroit être non plus avec division de lui-même, car il est assés évident que rien ne peut être divisé de soy-même et demeurer tousjours dans son entier; il faudroit neantmoins que cet être tout puissant, qui penetreroit ainsi tous les autres êtres, fut autant de fois divisé de lui-même qu'il y auroit de corps ou de substances differentes, ou même autant de fois qu'il y auroit d'atomes separés les uns des autres dans toute l'étendue de la matiere; or que peut-on encore imaginer de plus

vain, de plus ridicule et de plus absurde que cela ? Il faut vouloir fermer les yeux à toutes les lumières de la raison pour pouvoir se laisser persuader telles choses.

Mais comment est-ce encore qu'une pénétration si générale et si intime et qu'une si souveraine force et puissance /224/ d'agir ne se feroit point sentir ni appercevoir nulle part, il faudroit assurément que la substance de cet être qui pénétreroit ainsi tous les autres soit bien mince, bien déliée et bien subtile, puisqu'elle se glisseroit et qu'elle s'insinüeroit si imperceptiblement et si insensiblement partout sans tenir aucune place nulle part et sans se faire sentir ni appercevoir en aucun endroit. Mais comment est-ce encore que la force de sa puissance pourroit être si souveraine et si efficace puisqu'il n'y a personne qui la puisse sentir ni qui puisse sentir l'impression de sa force ? Il est visible, pour peu d'attention que l'on y fasse, que toutes ces choses-là ne sont que des imaginations creuses et des chimères, qui surpassent non seulement toute possibilité mais aussi toute intelligence, et il faut, comme j'ai dit, renoncer entièrement aux lumières de la raison naturelle pour se vouloir persuader telles choses. D'ailleurs si c'est un Être tout puissant, infiniment sage et éclairé qui forme et qui dirige dans nous-mêmes et dans tous les autres êtres tous les mouvemens internes et externes, qui se font dans nous et dans tous les corps qui se meuvent, comment peut-il y avoir dans nous ou dans tous les autres êtres aucuns mouvemens qui soient tant soit peu déréglés ou irréguliers ? Certainement, il ne pourroit y avoir aucun dérèglement ni aucune irrégularité dans les mouvemens qui se feroient dans nous, ni dans les mouvemens qui se feroient par toute la nature, puisque ce seroit un Être tout puissant, infiniment sage et éclairé qui les formeroit et qui les dirigeroit tous. Or il est constant et évident, et nous sentons certainement dans nous mêmes qu'il s'y fait et qu'il se fait tous les jours dans toute la nature mil et mil sortes de mouvemens déréglés et irréguliers, qui causent une infinité de maux et de désordres partout ; et par conséquent on ne peut dire que ces sortes de mouvemens déréglés et irréguliers soient formés ni qu'ils soient toujours dirigés par un Être tout puissant qui seroit infiniment sage et éclairé.

Si d'un autre côté on dit qu'un seul premier moteur ne suffiroit véritablement pas pour pouvoir remuer ou imprimer le mouvement à toute l'étendue de la matière qui est infinie et sans bornes, et par conséquent qu'un seul premier moteur ne suffiroit pas, ou seroit trop embarrassé pour pouvoir si régler mouvoir tous les corps qui

sont composés de matiere mais qu'il y auroit plusieurs premiers moteurs qui leur donneroient leurs mouvemens, et que ce seroit même de là principalement que viendroient toutes les contrariétés, toutes les oppositions et toutes les antipathies naturelles ou casuelles qui se voient entre plusieurs especes de choses tant animées qu'inanimées, les premiers moteurs de telles choses se trouvant pour lors d'humeur ou de nature incompatibles ensemble, et les uns ne pouvant s'accorder à mouvoir chacun leur portion de matiere dans le même sens ou de la même maniere que les autres la meuvent, mais la mouvant dans un sens contraire et opposé au mouvement des autres. J'avouerai bien, suivant cette dernière supposition, que l'on pourroit rendre par là une raison assez plausible ou assez apparente de la contrariété, de l'opposition et de l'antipathie qui se trouvent entre plusieurs corps naturels, mais je nierai néanmoins toujours qu'une telle supposition puisse subsister, 1°) parce qu'il est inutile de recourir à la pluralité et à la contrariété de ces prétendus premiers moteurs pour expliquer cette opposition et cette antipathie qui se trouve naturellement entre plusieurs corps; 2°) parce que la pluralité de ces prétendus premiers moteurs ne repugne pas moins que l'unité d'un seul.

Car premièrement pour ce qui seroit de leur nombre, en quel nombre le fixeroit-on ? Combien en admettra-t'on ? deux ? trois ? quatre ? un cens ? deux cens ? plusieurs milliers ? ou plusieurs millions ? Où se fixera-t'on si un seul ne suffit pas pour faire tout ce qui se fait dans la nature (comme il n'est pas possible aussi de pouvoir se l'imaginer) ? Ni deux, ni trois, ni quatre, ni même une centaine, ni un millier, ou un million de tels prétendus premiers moteurs ne suffiroient pas non plus, puisqu'il ne faudroit pas moins qu'une puissance et une connoissance infinie, pour faire sciamment et volontairement, avec connoissance de cause, tout ce qui se fait dans la nature, et que plusieurs milliers ou millions de puissances et de connoissances bornées et limitées ne pourroient faire ensemble une puissance ni une connoissance infinie. En admettra-t'on autant qu'il y a de corps naturels ou autant qu'il y a d'atomes dans toute l'étendue de la matiere ? Il faudroit donc en admettre une infinité puisqu'il n'y a pas moins qu'une infinité de corps et une infinité d'atomes dans toute l'étendue de la matiere ? Or ne seroit il pas ridicule et absurde d'admettre ainsi une infinité de premiers moteurs ?

2°) pour ce qui est de la nature de tous ces prétendus premiers moteurs, elle seroit

telle qu'ils auroient tous d'eux-mêmes la force de se mouvoir ou qu'ils ne l'auroient pas tous; si on pretend qu'ils aient tous la force de se mouvoir d'eux- /225/ mêmes, pourquoi la matiere elle-même et tous les atomes de la matiere ne pourroient-ils pas l'avoir aussi d'eux-mêmes ? Il n'y auroit certainement pas plus d'inconvenient à supposer que les atomes auroient d'eux-mêmes la force de se mouvoir qu'à vouloir l'attribuer sans necessité à des êtres imaginaires tels que sont ces pretendus premiers moteurs; il est au contraire bien plus convenable de l'attribuer à la matiere même; car enfin il est seur qu'il y a de la matiere, et que cette matiere se peut diviser en une infinité de parties, que l'on peut, si on veut, appeler des atomes ; et il est seur encore que les parties de la matiere se meuvent actuellement, mais quelle assurance a-t'on, et quelle apparence même y a-t'il qu'il y ait aucun de ces pretendus premiers moteurs ? Quelle connoissance a-t'on de leur nature ou de leur existence ? quelle connoissance a-t'on de leur force, de leur puissance, de leur industrie et de leur intelligence ? Point du tout; puisque l'on ne peut pas même se former aucune veritable idée de leur être, ni de leur maniere d'être.

De plus, je demanderois volontiers si tous ces pretendus premiers moteurs sont de semblable ou de differente nature, s'ils sont de force et de puissance égale ou s'ils sont plus forts et plus puissans les uns que les autres, s'ils se connoissent les uns les autres ou s'ils ne se connoissent point, s'ils ont du plaisir et du contentement à remuer et à mouvoir tousjours ainsi de tous costés chaqu'un leur portion de matiere, s'ils sont amis ou s'ils sont ennemis les uns des autres, et plusieurs autres semblables questions que l'on pourroit legitimement faire sur leur sujet; auxquelles questions il seroit neantmoins ridicule de vouloir seulement entreprendre de repondre quelque chose de positif, parce que ce seroit s'engager manifestement à dire sans fondement des choses dont on n'auroit nulle connoissance et qui pour cette seule raison, quand il n'y en auroit point d'autre, meritoient d'être rejettées et ne seroient nullement croiables.

Il est donc bien plus convenable et plus seur d'attribuer à la matiere même la force qu'elle a de se mouvoir que de s'embarasser vainement et sans necessité dans tant de difficultés insurmontables pour chercher hors d'elle-même un faux principe de son mouvement; ainsi je ne m'arreterai point davantage à refuter cette opinion de la pluralité de ces pretendus premiers moteurs, qui se detruit assés d'elle même. Ce pourquoi, comme nos deicoles ne s'arretent plus maintenant à cette opinion de la

pluralité de ces premiers moteurs / ni à cette opinion de la pluralité des dieux et qu'ils ne reconnoissent ordinairement tous qu'un seul premier moteur auquel ils attribuent une très parfaite et entiere connoissance de toutes choses, avec une souveraine toute puissance pour faire tout ce qu'il lui plait, et par consequent pour mouvoir la matiere et faire d'elle tout ce qu'il veut, il faut (quoique l'opinion, et que la supposition de cette pretendüe puissance et connoissance infinie ait desjà été suffisamment refutée et demontrée fausse) ajouter encore ici une autre raison qui en fera d'autant plus manifestement voir la fausseté. La voici.

C'est que de l'aveu même de nos deicoles, ce seul pretendu premier moteur, qu'ils appellent Dieu et auquel ils attribuent, comme je viens de dire, une puissance et une connoissance infinie, est un être qui, suivant leur doctrine, est non seulement sans corp[s] et sans forme, sans figure et sans étendue aucune, mais est encore entierement immobile et immuable par sa nature, et dans sa nature, immuable en lui-même, immuable dans ses pensées, immuable dans ses volontés, immuable dans ses connoissances, immuable dans ses desseins et enfin immuable en tous sens et en toutes manieres, en sorte qu'il ne peut nullement être sujet à aucun changement ni à aucune vicissitude de tems; cela supposé, il est clair et évident qu'un tel être (quand il seroit et qu'il existeroit veritablement) ne pourroit nullement remüer ni mouvoir la matiere. Je le prouve ainsi. Un être qui est entierement et essentiellement immobile en lui-même, et qui est même de sa nature tout à fait immuable et immobile, ne peut rien mouvoir hors de soy; car comment pourroit-il remüer ou mouvoir aucune chose hors de soy, puisqu'il ne sçauroit et qu'il ne pourroit se mouvoir ni se remüer lui même; il n'est certainement pas possible de concevoir ni même possible en soy qu'un être qui demeure entierement immuable, et qui est même de sa nature essentiellement immuable et immobile puisse jamais mouvoir ou remüer aucune chose; il n'y a point de liaison ni de raport aucun entre l'idée d'un être qui est immobile et immuable et le mouvement d'aucun autre être qui se meut, et n'y en peut avoir. Or suivant la doctrine de nos deicoles, leur pretendu premier moteur qu'ils appellent Dieu est entierement et essentiellement immuable et immobile en lui-même, et il est même tel de sa nature; donc il ne peut rien mouvoir ni remüer hors de lui-même, non plus qu'au dedans de lui-même, et par consequent il ne peut remüer ou mouvoir la matiere ni être le premier auteur de son mouvement; et ainsi /226/ il faut necessairement reconnoitre que la matiere a d'elle-même son être et son mouvement, et qu'il est entierement

inutile de vouloir recourir à l'existence d'un Dieu tout puissant, qui n'est pas et qui même ne pourroit rien faire quand il seroit et qu'il existeroit, puisque quand il seroit, il ne pourroit lui-même se mouvoir ni se remüer, puisqu'il seroit, comme on le veut, entierement immüable et immobile de sa nature; et pour cette même raison, il est encore tout à fait inutile à nos deicoles de le prier et de l'adorer, et il est entierement inutile de lui offrir des sacrifices comme ils font, sous pretexte d'obtenir de lui par ce moien-là quelques grâces ou quelques faveurs que ce puisse être.

Car puisqu'il est de sa nature entierement et essentiellement immüable comme ils le pretendent et que toutes ses pensées, que tous ses desseins et que toutes ses volontés sont prises de toute éternité, comme ils le pretendent aussi, il est seur qu'il ne changera pas de pensée ni de volontés à leur égard pour toutes les prieres qu'ils scauroient lui faire, ni pour tous les sacrifices ou adorations qu'ils pourroient lui rendre ou lui faire; rien de tout cela ne pourroit le flechir ni le faire aucunement pencher plutot d'un coté que de l'autre. Et ainsi, soit qu'on le prie ou qu'on ne le prie pas, soit qu'on l'adore ou que l'on ne l'adore pas, soit qu'on lui offre des sacrifices ou soit que l'on ne lui en offre point, il ne changeroit jamais de resolution ni de volonté, et il ne feroit jamais en bien ni en mal que ce qu'il auroit de toute éternité resolu de faire; c'est ce qui est marqué même dans leurs pretendus saints prophetes, lesquels, faisant parler leur Dieu, lui font dire absolument que son conseil ou que son dessein demeura ferme et que tout ce qu'il aura resolü de faire se fera; *consilium meum, dit-il, stabit, et omnis voluntas mea fiet (Isai., 46.10)*. Et ainsi c'est bien en vain et inutilement que nos superstitieux deicoles s'amusedent à tant prier un Dieu qu'ils reconnoissent être entierement immüable et immobile. C'est bien en vain qu'ils l'adorent et c'est bien en vain qu'ils lui offrent des sacrifices pour tacher d'obtenir de lui par ce moien-là quelques grâces ou quelques faveurs qu'ils pensent qu'il ne leur accorderoit pas sans cela. Si on sçavoit par exemple qu'une personne et qu'un roi puissant eut pris une certaine resolution, un certain dessein, ou une certaine volonté, et qu'il ne dût jamais changer de sentiment ni de volonté pour quoi que ce puisse être, ne seroit-il pas inutile dans ce cas-là de prier une telle personne et de prier un tel roi de faire autrement, ou de faire autre chose que ce qu'il auroit resolu de faire? Certainement il seroit inutile, et ce seroit même une es / pece de folie de vouloir entreprendre de lui faire changer de volonté lorsque l'on sçavoit qu'il ne changeroit jamais de volonté. Puis donc que nos deicoles sçavent bien que leur Dieu est

entièrement immuable, et qu'ils savent que toutes ses volontés sont prises de toute éternité, et qu'ils savent encore qu'il ne changera jamais de volonté, pour quoi que ce puisse être, puisqu'il est de nature immuable, il est clair et évident qu'il leur est inutile et que c'est même une espèce de folie à eux de le prier et de prétendre pouvoir gagner aucune chose sur lui par leurs prières, par leurs adorations et par leurs sacrifices, puisqu'il est sûr que cela ne le fera pas changer de volonté et que tout cela ne leur servira de rien pour l'effet qu'ils en prétendent.

Mais diront-ils, c'est Dieu lui-même qui veut être prié, il commande aux hommes de le prier, de l'adorer et de lui offrir des sacrifices, afin de leur accorder ensuite par le mérite de leurs prières et de leurs sacrifices les grâces qu'ils lui demandent et qu'il a résolu de toute éternité de leur accorder. Mais je dirai aussi qu'ils parlent aveuglément des choses qu'ils ne savent point et dont ils ne sauraient donner aucune véritable preuve. S'ils disent que Dieu leur a révélé ses pensées et ses volontés là-dessus, je dis aussi 1°) qu'il n'y a point de mensonges ni d'erreurs en matière de religion que les superstitieux de ce pays ne prétendent fonder sur la parole et sur l'autorité de leur Dieu; ainsi ils ne méritent pas d'être crus sur leur parole, ni même d'être écoutés dans ce qu'ils en disent sans preuve convaincante puisqu'il n'y a point d'imposteurs qui n'en puissent dire autant. 2°) si un dieu avait fait, comme disent nos de ce pays, un tel commandement aux hommes de le prier, de l'adorer et de lui offrir des sacrifices pour obtenir de lui ses grâces et ses bénédictions, il aurait sans doute ou au moins il devrait avoir plus d'égard à ceux qui observeraient fidèlement ses commandements qu'à ceux qui ne les observeraient pas, et il serait sans doute ou au moins il devrait être plus favorable à ceux [qui] le prieraient, qui l'adoreraient et qui lui offriraient dévotement des sacrifices, qu'à ceux qui ne le prieraient point, qui ne l'adoreraient point et qui mépriseraient de lui offrir des sacrifices. Or nous voyons manifestement tous les jours qu'il n'a pas plus d'égard ni plus de considération pour les uns que pour les autres; et que les biens et les maux arrivent indifféremment aux uns comme aux autres; il n'y a donc nulle apparence qu'un dieu ait fait un tel commandement aux /227/ hommes. 3°) nous voyons encore manifestement tous les jours qu'une infinité de ceux et de celles qui prient, qui offrent des sacrifices, qui servent dévotement leur Dieu, qui l'invoquent et qui le réclament de tout leur cœur et de toutes leurs forces dans leurs plus pressants besoins n'obtiennent cependant pas l'effet de leurs demandes et de leurs prières, mais

perissent souvent miserablement dans leurs besoins ou languissent dans leurs miseres jusques à la fin de leurs jours. Pourquoi leurs prieres ne sont-elles pas exaucées ? Pourquoi n'obtiennent-ils pas l'effet de leurs demandes ? C'est, suivant nos deicoles, parce qu'il ne plaisoit pas à Dieu de les exancer ni de leur accorder l'effet de leurs demandes; ce n'étoit pas sa volonté et ce ne l'avoit pas été. Si donc Dieu leur commandoit dans ces occasions-là d'avoir recours à lui par la priere et de lui demander les graces et l'assistance dont ils auroient besoin, il leur commanderoit de lui demander par des prieres et par des sacrifices des graces et des faveurs qu'il n'auroit pas la volonté ni le dessein de les leur accorder et qu'il auroit même resolu de ne jamais leur accorder, ce qui n'est nullement croiable d'un Dieu qui seroit infiniment bon et infiniment sage. Si un seigneur par exemple ou un puissant roy se mettoit en fantaisie par quelque esprit bizare de commander à ses serviteurs ou à ses sujets de lui venir faire tous les jours des humbles prieres pour lui demander quelques certaines graces et faveurs particulieres qu'il auroit resolu de ne jamais leur accorder, ne diroit-on pas que ce seroit une folie ou une moquerie, dans ce seig^r ou ce roy de faire un tel commandement ? Ouy certainement on le diroit et on auroit raison de le dire, parce que ce seroit effectivement une folie ou une moquerie de faire un tel commandement. Il en seroit de même de Dieu, si, comme disent nos deicoles, il commandoit aux hommes de lui demander par des sacrifices et des humbles prieres des graces qu'il ne voudroit pas leur accorder, et qu'il auroit même resolu de toute éternité de ne jamais les leur accorder; et on peut dire même que c'est une folie à nos deicoles d'attribüer une telle folie ou une telle moquerie à un Dieu, c'est-à-dire à un Etre qui seroit infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage; ainsi de quelque maniere qu'ils s'y prennent, ils se confondent eux-mêmes dans leurs erreurs et dans la vanité de leurs pensées. *Mentita est iniquitas sibi (Psal., 26.10)*.

Mais revenons à cette pretendüe immutabilité qu'ils attribuent à leur Dieu. Il est suivant leur dire tellement immüable dans sa nature et dans ses operations que, quoiqu'ils lui attribüent / toutes les diverses affections et passions qui se trouvent dans les hommes, qu'ils lui attribüent par exemple l'amour et la haine, la douceur et la colere, la fureur et la vengeance, la tristesse et la joye, le plaisir et la douleur, le desir et le contentement, la jalousie et le deplaisir, le regret et la repentance et autres semblables affections ou passions, si est-ce neantmoins qu'ils veulent que toutes [ces] affections-là soient dans leur Dieu, sans aucunes passions, sans aucunes alterations et

sans aucun cha[n]gement en lui.

Voici comme leur grand mirmadolin s^r Aug[ustin] parle sur ce sujet, en s'adressant lui-même à son Dieu. *Monseigneur*, lui disoit-il, *vous m'avez desjà dit d'une voix forte à l'oreille interieure de mon cœur que vous etes éternel parce que jamais vous ne changez, ni par l'impression d'une nouvelle forme, ni par la vicissitude d'aucun mouvement; votre volonté pareillement n'est pas sujette à l'inconstance du tems, d'autant qu'une volonté qui varie dans ses resolutions, de quelque facon que ce soit, ne peut être immortelle dans sa durée. Je vois clairement*, dit-il, *cette verité en votre presence (Confess., 1.12. Ch. 11). Ces mêmes lumieres que vous m'avez communiquées, continue-t'il, me montrent que la desobeissance d'aucune de vos creatures ne nuit à votre personne, ni ne trouble l'ordre de votre empire, soit dans le ciel, soit dans la terre. Voici encore ce qu'il dit dans un autre endroit, comme en parlant encore à son Dieu; vous êtes jaloux*, lui dit-il, *quoique vous soiez tousjours en sureté; vous vous repentez mais sans aucun ressentiment de douleur, vous vous mettez en colere, mais vous êtes tousjours tranquile. Zelas et securus es*, dit-il, *poenitet te et non doles; irascaris et tranquillus es*. Il faut en effet qu'il soit bien paisible et bien tranquile, puisque parmi tant de disputes qu'il y a parmi les hommes à son sujet, et qu'il y en a tant qui le nient, qui le blasphement et qui l'outragent pour ainsi dire par leurs crimes et par leurs mechancetés, et tant d'autres encore qui l'offensent tous les jours par leurs desobeissances, il ne s'interesse seulement pas le moins du monde à la deffense de sa propre cause; ce ne sont que les hommes qui parlent pour lui, encore n'en parlent-ils que suivant leurs imaginations, car ce n'est que de leurs imaginations qu'ils tirent tout ce qu'ils disent de lui et pour lui; et ils ne s'interesseroient même gueres de nous dire ce qu'ils nous en disent, s'ils n'avoient en vüe d'y chercher et même d'y trouver leur profit. Nos deicoles voudroient nous persuader que c'est leur Dieu qui pourvoit par sa providence à tout ce qui regarde les creatures. Mais comment pourvoiroit-il à ce qui regarde les creatures, puisqu'il ne pourvoit pas lui-même à ce qui le regarde ni à ce qui le touche de plus près, qui est la deffense de sa propre cause, la manifestation de sa gloire et l'adoration du cœur qui lui /228/ seroit due avec une entiere obeissance à ses divins commandemens.

Voici aussi ce que dit un autre de leurs mirmadolins santons touchant cette

pretendüe immutabilité de leur Dieu, c'est leur s^t Ambr[oise]. *Dieu, dit-il, ne pense pas de la même maniere que les hommes pensent, comme s'il lui venoit quelques nouvelles pensées dans l'esprit qu'il n'avoit pas auparavant; et il ne se fache point non plus de la même maniere que les hommes se fachent, comme s'il étoit sujet à quelque changement, mais on ne laisse pas, dit-il, de se servir de cette maniere de parler, et de dire que Dieu pense, qu'il se fache, et qu'il se repent... etc. pour exprimer, dit-il, la grieveté de l'offense que le peché fait à Dieu qui est telle, dit-il, qu'elle sembleroit devoir provoquer Dieu à la colere, quoiqu'il ne puisse, de sa nature être sujet à aucun mouvement de colere ni de passion. Neque enim, dit-il, Deus cogitat sicut homines ut aliqua ei nova succedat sententia, neque irascitur quasi mutabilis, sed ideo haec leguntur, ut exprimat peccatorum nostrorum acerbitas quae divinam meruerit offensam tanquam ejusque invenerit culpa, ut etiam Deus qui naturaliter non movetur iracundia aut passione ulla provocatus videatur ad iracundiam (Ambr[oise]).*

Encore que Dieu, dit un autre auteur, ne puisse se couroucer, ni s'attrister, ni se resjouir, ni desirer, ni compatir, ni se repentir... etc., si est-ce, dit-il, qu'il fait tout ce que font ceux qui se caourent, qui s'attristent, qui se repentent ou qui se resjouissent, car il chatie, dit-il, quoique sans colere, il se complait en quelque chose quoique sans aucun mouvement de joye, il abhorre le mal quoique sans chagrin et sans tristesse, il veut le bien quoique sans desir, il donne secours aux affligés quoique sans compassion. Bref, dit-il, tout ce que nous faisons par tous ces divers mouvemens de nos appetits et de nos passions, Dieu et les anges, dit-il, le font par un acte simple de leur volonté, parce qu'ils sont des esprits purs.

Voilà comme nos deicoles parlent de l'immutabilité de leur Dieu, ainsi quoiqu'ils lui attribüent, comme je viens de dire, l'amour et la haine, la douceur et la colere, et même la fureur et l'indignation, la tristesse et la joye, le plaisir et la douleur, le desir et la compassion, le regret et la repentance... etc., ils ne prétendent cependant pas prendre ces termes à la lettre, comme si Dieu se courrouçoit effectivement, ou comme s'il se resjouissoit ou s'attristoit, ou comme s'il étoit véritablement sujet à quelqu'uns de ces mouvemens que nous sentons en nous-mêmes quand nous aimons ou que nous haïssons, quand nous nous attristons ou que nous nous repentons, quand nous nous mettons en colere ou que nous nous resjouïssons... etc.; non ce n'est point

du tout cela qu'ils entendent par les termes que je viens de marquer, c'est tout autre chose qu'ils entendent et qu'ils ne sçaueroient neantmoins exprimer, ni faire distinctement entendre aux autres, parce qu'ils ne sçau / roient eux-mêmes comprendre ni concevoir ce qu'ils prétendent entendre par leur maniere de parler. Mais on voit bien que c'est comme s'ils disoient que Dieu aime sans aimer et sans amour, qu'il hait sans haine et sans haïr, qu'il se met en colere sans colere, qu'il se fache sans se facher, qu'il s'attriste sans s'attrister et sans tristesse; qu'il se resjouit sans se resjouir et sans joye, et qu'il se repent sans se repentir, c'est-à-dire sans regret et sans repentance... etc., ce qui e[s]t tout à fait absurde. Pareillement suivant leur maniere de parler quand ils disent qu'il est bon sans qualité et qu'il est grand sans grandeur et immense sans étendue, c'est comme [s'ils] disoient [qu'il] est bon sans bonté, grand sans être grand et immense sans être étendu; et ainsi suivant cette belle maniere de parler et suivant cette belle doctrine de nos deicoles, ces termes mêmes de faire et de vouloir quelque chose, qu'ils attribüent à leur Dieu, ne se doivent et ne se peuvent prendre au pied de la lettre, non plus que ces autres termes d'aimer, de haïr, de se fascher ou de se repentir.... etc. Car de même dans leur sens, que Dieu aimeroit sans aucun sentiment d'amour, qu'il haïroit sans aucun mouvement de haine, qu'il se complairoit en quelque chose sans aucun sentiment de joye, et que d'autres choses lui déplairoient sans aucun sentiment de tristesse, ou qu'il se repentiroit sans aucun sentiment de regret ou de repentance... etc., de même aussi il faut necessairement qu'ils disent qu'il fait toutes choses sans aucun mouvemens d'actions, sans s'agiter et sans se mouvoir; et qu'il veut tout ce qu'il veut sans former aucun acte de volonté, ce qui est certainement comme s'ils disoient qu'il fait tout sans rien faire, qu'il agit partout sans agir, et qu'il veut tout sans aucun vouloir; puisqu'il veut sans former aucun acte de volonté ce qui [est] tout à fait absurde, et suivant encore cette belle maniere de parler, il faut pareillement encore qu'ils disent qu'il connoit sans connoitre puisque c'est sans aucun acte de connoissance, et qu'il est sans être ou qu'il existe sans exister, puisqu'il est sans aucune maniere d'être et qu'il existe sans aucune maniere d'exister, comme il n'a aucune maniere de faire, ni aucune maniere particuliere d'agir, car faire n'est pas plus sans action, ni vouloir sans acte de volonté, ni connoitre sans acte de connoissance qu'être [n'est] sans essence et sans maniere d'être, ou qu'exister sans existence et sans maniere d'exister.

Or nos deicoles reconnoissent et conviennent que leur Dieu veut toutes choses

sans aucun acte de volonté, qu'il connoit tout sans aucun acte de connoissance et qu'il fait toutes choses sans aucun acte ou mouvement d'action, qui est comme s'ils disoient, qu'il veut tout sans vouloir, qu'il connoit tout sans connoitre et qu'il fait tout sans faire; suivant quoi il faut donc qu'ils /229/ reconnoissent et qu'ils disent aussi qu'il est sans être et qu'il existe sans exister; c'est-à-dire qu'il n'est point du tout puisqu'il n'a aucune maniere particuliere d'être, ni aucune maniere particuliere d'exister. Car ce qui n'a aucune maniere particuliere d'être, ni aucune maniere particuliere d'exister, n'existe certainement point et n'est certainement point du tout. Voilà jusques où nos superstitieux deicoles se trouvent reduits par leur belle doctrine de la pretendüe existence de leur Dieu, à force de vouloir le rendre parfait et de vouloir le faire paroître grand, admirable et incomprehensible en toutes choses et en toutes manieres, ils le detruisent, et à force de vouloir le depouïller ou le degager de toutes imperfections et de toutes qualités reelles et imaginables, ils l'aneantissent et le reduisent veritablement à rien. Que ne reconnoissent-ils donc tout franchement et que n'avouent-ils ingenüement aussi qu'il n'est point et qu'il n'est rien, puisqu'il n'est effectivement point et qu'il n'est effectivement rien.

— 72 —

IL EST RIDICULE ET ABSURDE DE DIRE
QU'UN ÊTRE QUI SEROIT TOUT PUISSANT ET INFINIMENT PARFAIT,
N'AUROIT NÉANTMOINS AUCUNE PERFECTION VISIBLE ET SENSIBLE

Passons à d'autres argumens. Dieu, au sentiment de nos deicoles, est un Etre qui est, comme j'ai dis, tout puissant, qui est éternel, qui est infiniment bon, infiniment sage et infiniment parfait en toutes sortes de perfections, qui est present partout, qui voit tout, qui sçait tout, qui fait tout, qui soutient tout, qui regle tout et qui dispose de tout comme il lui plait, en sorte qu'il n'y a rien suivant leur dirè qui puisse se soustraire de sa domination, ni aller en aucune maniere contre l'ordre immüable qu'il a établit partout par sa toute-puissance et par sa souveraine providence. La premiere pensée qui se presente d'abord à mon esprit au sujet d'un tel Etre, que l'on dit être si bon, si beau, si sage, si grand, si excellent, si admirable, si parfait et si aimable... etc., est que s'il y avoit veritablement un tel Etre, il paroïtroit si clairement et si visiblement à nos yeux et à notre sentiment que personne ne pourroit nullement

douter de la vérité de son existence. Mais comme ce prétendu Etre si souverainement parfait ne se fait voir ni sentir, ni connoître nulle part en aucune manière que ce soit, il ny a certainement aucune raison de dire ni de croire qu'il y ait effectivement un tel Etre; il y a au contraire tout sujet de croire et de dire qu'il n'est pas. Car comment un Etre si souverainement parfait et si souverainement bon et aimable seroit-il partout sans que l'on puisse voir ni appercevoir nulle part aucune de ses souveraines perfections. Certainement un Etre qui n'est pas visible ni sensible en aucune manière ne peut être souverainement beau, ni souverainement bon, ni souverainement aimable, et ne peut être souverainement parfait, car d'autant plus que les / perfections naturelles d'un être sont grandes, d'autant plus elles sont visibles et sensibles, semblables en cela à une lumière qui d'autant plus qu'elle est grande, d'autant plus aussi est-elle visible et sensible, ou semblable à une chaleur qui d'autant plus qu'elle est grande, d'autant plus aussi se fait elle sentir. Puis donc que l'on ne voit et que l'on aperçoit nulle part cet Etre que l'on dit être si souverainement parfait, et que l'on ne voit ni apperçoit nulle part aucune de ses prétendues souveraines perfections qu'on lui attribue, il n'y a nulle raison de croire ni de dire qu'il y ait véritablement un tel Etre. Cet argument, tout simple et tout naturel qu'il est, ne laisse pas que de conclure déjà assez évidemment pour la négative de ce prétendu Etre divin, que l'on dit être si souverainement parfait. Mais il faut la confirmer encore par des exemples clairs et sensibles.

Si on disoit, par exemple qu'il y auroit quelque part ou même qu'il y auroit partout un divin soleil, un soleil infiniment clair et lumineux, et que l'on ne pût néanmoins voir nulle part la clarté ou la lumière de ce prétendu divin soleil, n'auroit-on pas raison de dire que ce prétendu divin soleil infiniment clair et lumineux ne seroit point du tout ? Oui, certainement, on auroit raison de le dire; et on pourroit même dire qu'il faudroit avoir perdu la raison et le bon sens pour dire qu'il y auroit partout une clarté et une lumière infinie là où on n'en pourroit voir aucune. Si on disoit par exemple encore qu'il y auroit partout un être infiniment beau et que l'on ne pût néanmoins voir nulle part la prétendue beauté de cet être, n'auroit-on pas raison de dire, qu'il ne seroit pas ? Bien certainement; si on disoit qu'il y a partout un feu divin infiniment chaud, ou un air infiniment froid, et que l'on ne put néanmoins sentir nulle part la chaleur de ce prétendu divin feu infiniment chaud, ni la froideur de cet air infiniment froid, n'auroit-on pas raison de dire qu'il n'y auroit point de tel

feu ni de tel air ? Enfin si on disoit qu'il y auroit partout un être dont la substance seroit d'une odeur ou d'une saveur infiniment douce et agreable au goust aussi bien qu'à l'odorat, et dont la voix rendroit un son qui surpasseroit infiniment tous les autres sons, et que cependant on ne put nulle part entendre le son de cette voix, ni sentir nulle part l'odeur ni la saveur de cette pretendüe si admirable substance, n'auroit-on pas raison encore de dire que cet être ne seroit veritablement point, puisque l'on n'en verroit nulle part aucune apparence ? Oui certainement on auroit raison de [le] dire, et si nonobstant cela quelqu'un se mettoit en teste de /230/ vouloir soutenir que tels êtres seroient neantmoins veritablement partout d'une maniere spirituelle et invisible, ils ne manqueroient certainement pas de passer pour des fous et pour des visionnaires et même pour des fanatiques, car ce seroit veritablement une espece de folie et de fanatisme de se mettre telles pensées ou telles fantaisies en teste.

Or il est évident que nos superstitieux deicoles tombent dans une semblable espece de fanatisme, lorsqu'ils soutiennent l'existence de leur Dieu, car ils veulent que ce Dieu soit un Etre infiniment parfait en toutes sortes de perfections et qu'il soit actuellement partout, et cependant il est évident qu'on ne le voit, qu'on ne le sent et qu'on ne l'apperçoit nulle part, et que l'on ne sçauroit même le voir, ni le sentir, ni l'apercevoir, ni le trouver nulle part. C'est donc une grande erreur et c'est même une espece de folie en eux de vouloir soutenir, comme ils font, qu'il y ait veritablement un tel Etre partout. C'est comme s'ils vouloient soutenir qu'un soleil, qui seroit infiniment clair et lumineux, ne seroit neantmoins visible nulle part; ou comme s'ils vouloient soutenir qu'il y auroit veritablement un soleil infiniment clair et lumineux là ou on ne verroit aucune clareté, ni aucune lumiere; il semble qu'il n'y auroit aucune personne de bon sens qui soit capable de vouloir soutenir de telles ou autres semblables choses que celles-là. Cependant c'est ce que font tous les jours nos deicoles, lorsqu'ils soutiennent l'existence actuelle de leur Dieu infiniment parfait et present partout, quoiqu'on ne le puisse voir, ni l'apercevoir, ni le sentir, ni le rencontrer ou trouver nulle part. Car c'est comme s'ils disoient qu'il y auroit partout un soleil infiniment clair et lumineux quoiqu'il ne soit visible nulle part; c'est, dis-je comme s'ils le disoient; car autant qu'il seroit contre le bon sens de dire qu'un soleil infiniment clair et lumineux ne seroit visible nulle part, autant il est contre le bon sens de dire qu'un être infiniment parfait et qui seroit partout ne seroit neantmoins visible ni sensible nulle part, et autant qu'il y auroit d'absurdité à dire qu'il y auroit un

soleil parfaitement clair et lumineux là où on ne verroit aucune clareté, ni aucune lumiere, autant y auroit-il d'absurdité à dire qu'il y auroit un être infiniment parfait là où on ne verroit et là où on ne pourroit voir ni apercevoir aucunes de ces pretendües perfections.

Nos christicoles, qui sçavent merueilleusement bien faire les spirituels dans leurs pensées et dans leurs raisonnemens ne manqueront pas de me regarder ici comme un homme tout charnel et grossier / qui ne sçait juger des choses que par les sens. Et ils m'appliqueront sans doute ces paroles de leur grand mirmadolin s^t Aug[ustin], qui, dans une pareille occasion, dit que dans un homme charnel toute la regle de juger et de penser, c'est sa coutume de voir; *les hommes charnels, dit-il, croient facilement tout ce qu'ils voient, mais ils ne sçauroient croire ce qu'ils ne voient point: in homine carrrali, dit-il, tota regula intelligendi est consuetudo cernendi; quad solent videre credunt, quod non solent, non credunt;* et leur grand s^t Paul qui dit, *animalis homo non percipit ea quae sunt spiritus, c'est-à-dire que l'hamme animal n'aperçoit point ce qui est de l'esprit (1 Cor., 2.14).* Mais cela ne m'embarasse gueres; il m'est facile de retorquer un tel argument, en disans que dans les ignorans et dans les sots toute leur regle de juger et de penser est de croire aveuglement tout ce qu'on leur dit, ils ne veulent pas croire ce qu'ils voient, ce qu'ils touchent, ni ce qu'ils manient et ils croient sottement tout ce qu'on leur dit même contre leurs propres sentimens, suivant cette autre maxime de leur mirmadolin doctour angelique (Thom[as] d'Acq[uin]) qui dit, en parlant de son aimable et adorable Dieu de paste et de farine, que la vue, que le toucher et que le goust se trompent à son égard, et qu'il ne faut seurement croire et ajouter foy qu'à ce que l'on en entend dire, c'est-à-dire qu'à ce que leur foy leur en apprend par le seul oui-dire; *visus, tactus, gustus in te fallitur, sed auditu solo tuto creditur.*

Seroit-il possible qu'un Etre souverainement et infiniment parfait, n'auroit en lui-même aucune perfection visible ni aucune qualité sensible ? Si cela étoit, quoique ce seroit une chose inconcevable à l'esprit, il faudroit necessairement dire que toutes les qualités sensibles et que toutes les perfections visibles seroient incompatibles avec la nature ou avec les perfections invisibles de cet Etre souverainement parfait, ou du moins qu'elles ne seroient pas convenables à la dignité supreme de cet être infini, car si elles n'étoient pas incompatibles avec sa nature ni avec ses perfections invisibles,

ou si elles n'étoient pas inconvenables à la dignité de sa nature souverainement parfaite, pourquoi ne les auroit-il pas, ces qualités sensibles et ces perfections visibles ? S'il les a, pourquoi ne paroistroient-elles pas en lui ? Et si elles paroissent dans lui, pourquoi ne les y verroit-on pas ? On les y verroit sans doute, et on les y verroit même d'autant plus manifestement qu'elles y seroient dans un plus haut degré de perfection. Si nos deicoles disent que /231/ les qualités sensibles et que les perfections visibles sont incompatibles avec la nature et avec les perfections invisibles de cet Etre souverain, ou qu'elles ne sont pas convenables à la dignité, à la pureté et à la simplicité de sa nature infiniment parfaite, et par consequent que ces sortes de qualités sensibles et ces sortes de perfections visibles ne se trouvent point en lui et qu'elles ne peuvent s'y trouver à raison de la pureté et de la simplicité de sa nature, passe, je le veux bien presentement. Mais comment peuvent-ils dire, nonobstant cela, que leur Dieu est un Etre infiniment parfait, puisqu'il manque d'un si grand nombre de perfections ? Car il est constant qu'un être qui manque d'une infinité de perfections ne peut être infiniment parfait. Or leur Dieu suivant ce qu'ils disent eux-mêmes, manque de toutes les perfections visibles et de toutes les qualités sensibles, qui sont presque infinies en nombre, donc il ne peut être infiniment parfait.

De plus si ce Dieu, qu'ils disent être infiniment parfait, n'a aucune[s] qualité[s] ni aucune[s] perfections sensibles, il faut donc qu'il n'ait que des qualités et que des perfections invisibles et insensibles, et que ces prétendues perfections-là soient infinies en lui ! Mais je leur demande, comment savent-ils et comment même peuvent-ils savoir qu'il a des perfections invisibles, et que ces perfections-là sont ou seroient infinies en lui ? Car puisqu'elles sont invisibles et insensibles, en quelque maniere que ce soit, ils ne peuvent nullement les voir, ni les sentir, ni par consequent les connoître en aucune[s] manieres; car ce n'est point par les sens qu'ils les connoitroient puisqu'elles sont, comme ils disent, tout à fait invisibles et insensibles. Ce n'est point non plus par la raison qu'ils les connoissent, car la droite raison ne fait pas connoître qu'un Etre infiniment parfait n'a et ne doit avoir aucune qualité ni aucune perfection sensible. Elle ne fait pas connoître non plus que toutes les qualités et que toutes les perfections sensibles seroient incompatibles avec les perfections invisibles d'un Etre souverainement parfait. Si donc la raison et les sens ne peuvent leur faire voir ni leur faire connoître ce qu'ils disent des perfections invisibles de leur Dieu, ni ce qu'ils disent de l'incompatibilité des perfections sensibles avec les

perfections invisibles de cet être souverainement parfait, c'est en vain et sans fondement qu'ils le disent, ils parlent en cela sans sçavoir ce qu'ils disent et par consequent ils ne meritent certainement pas d'etre / écoutés, comme j'ai desjà remarqué, et s'ils ne meritent pas d'être écoutés, beaucoup moins meritent ils d'être crûs dans ce qu'ils en disent.

Mais bien loin que la raison fasse voir et connoitre à nos deicoles que ce qu'ils disent des perfections invisibles de leur Dieu et de l'incompatibilité des qualités sensibles avec les perfections invisibles d'un Etre souverainement parfait soit vrai, bien loin de cela, dis-je, s'ils consultoient bien leur raison, elle leur feroit manifestement voir et connoitre qu'un Etre qui seroit souverainement parfait seroit souverainement et parfaitement aimable, et par consequent parfaitement connoissable. Car comment seroit il parfaitement aimable s'il n'étoit parfaitement connoissable. Un bien n'est aimable qu'autant qu'il est connoissable et il ne seroit nullement aimable, s'il n'étoit nullement connoissable; *ignoti nulla cupido*. Or dans la supposition de nos deicoles, l'Etre qui seroit souverainement parfait et qui n'auroit en lui même aucune[s] qualités sensible[s] ni aucune perfection visible ne seroit nullement connoissable; donc il ne seroit nullement aimable; et s'il[s] veulent qu'il soit parfaitement aimable, il faut necessairement qu'ils disent qu'il est parfaitement connoissable, et s'il est parfaitement connoissable en lui-même, il faut qu'il ait en lui-même des qualités sensibles et des perfections visibles, puisque ce n'est que par des qualités et par des perfections de cette nature qu'on pourroit veritablement le connoitre et le distinguer de tout autre être qui ne seroit pas souverainement parfait. Et ainsi bien loin, comme j'ai dis, que la raison fasse connoitre à nos deicoles que les qualités et que les perfections visibles et sensibles soient incompatibles avec les pretendües perfections invisibles d'un Etre souverainement parfait, elle devoit plutot leur faire connoitre que telles perfections seroient inseparables de sa nature, si tant étoit qu'il y eut veritablement aucun Etre particulier souverainement parfait. Ce pourquoi, puisque l'on ne voit point et que l'on ne remarque nulle part aucune apparence de cet Etre souverainement parfait, il n'y [a] aucun veritable sujet, ni aucun veritable fondement de croire qu'il est, ni qu'il puisse jamais être.

Je sçai bien que nos deichristicoles, qui affectent plus que tous autres de faire les spirituels et qui font semblant d'estimer peu les choses materielles et sensibles en

comparaison des hautes idées qu'ils se forment dans leurs imaginations des choses spirituelles et divines, n'ont garde d'attribuer à la nature de leur Dieu aucune /232/ qualité ni aucune perfection qui soit visible ou sensible par aucun sens; ils jugent même qu'il n'appartient qu'à des esprits grossiers et charnels de s'imaginer qu'un Etre infiniment parfait, tel qu'ils supposent que leur Dieu est, doive être quelque chose ou quelque substance corporelle, composée comme les autres de matière et de forme, si noble même ou si excellente et si parfaite qu[e] puisse être cette matière et cette forme; de sorte que, suivant leur dire, leur Dieu n'est ni de chair, ni d'os, ni de quoi que ce soit que l'on puisse imaginer; il n'a, comme j'ai déjà remarqué, ni corp[s], ni teste, ni bras, ni jambes, ni dos, ni ventre, il n'a ni yeux, ni bouche, ni nez, ni oreilles, il n'a ni couleur, ni figure aucune, enfin il n'est rien de tout ce que l'on pourroit s'imaginer de réel et de sensible; tout ce qu'ils en peuvent penser se termine seulement à dire en général que c'est un Etre infiniment parfait, un Etre d'une nature incompréhensible qui surpasse infiniment tous sens et tout entendement, et qui par conséquent ne peut être exprimé par aucunes paroles, ny conçu par aucune pensée; *quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quae praeparavit Deus iis, qui diligunt illum (1 Cor., 2.9).*

Mais ne voient-ils pas, mess^{rs} ces docteurs si spirituels et si subtils, ne voient-ils pas qu'à force de vouloir exalter l'excellence incompréhensible de cette prétendue nature divine, et qu'à force de vouloir la spiritualiser et la dégager de toute matière et de toutes qualités sensibles, ils la détruisent, et qu'à force de vouloir exagérer toutes ses prétendues perfections divines, ils les anéantissent, de même qu'à force de trop prouver, [...] l'on ne prouve rien, et qu'à force de trop dire, [...] l'on ne croit rien. Car qu'est-ce autre chose de dire d'une nature infiniment parfaite qu'elle n'a ni corp[s], ni forme, ni couleur, ni figure aucune, ni rien de tout ce que l'on pourroit penser ou imaginer, si non que ce n'est rien du tout. Qu'est-ce autre chose de dire d'un Etre infiniment parfait qu'il n'a ni couleur, ni figure aucune, ni même aucune beauté, ni aucune bonté sensible, ni aucune autre perfection visible, si ce n'est dire qu'il n'a véritablement aucune perfection. En effet, quelle idée peuvent-ils avoir d'un être qui n'a ni corp[s] ni forme ? Quelle idée peuvent-ils avoir de la beauté d'un être qui n'auroit ni couleur ni figure aucune ? Quelle idée peuvent-ils avoir de la bonté d'un être qui ne se fait nullement sentir, ni apercevoir nulle part ? Quelle idée peuvent-ils avoir de la sagesse d'un être qui n'a ni bouche pour parler, ni cerveau pour penser ?

Quelle idée peuvent-ils avoir de la force ou de la puissance d'un être qui n'a ni bras ni mains, ni aucun mouvement pour agir, et qui ne sauroit même se mouvoir lui-même ? Quelle idée peuvent ils avoir du plaisir et du contentement, du bonheur et de la félicité d'un être qui n'a ni yeux pour voir, ni langue pour goûter, ni oreilles pour entendre, ni nés pour flairer, ni mains pour toucher ni pieds pour marcher [?] Il est constant que personne, et non pas même nos chrestiens, tous spirituels qu'ils sont ou qu'ils croient l'être, ne sauroient se former aucune véritable idée de ce qu'ils prétendent signifier par ces termes de nature, de bonté, de beauté, de sagesse, de force ou de puissance, de plaisir ou de contentement et de félicité qu'ils attribuent à leur Dieu. Ainsi quand ils disent qu'il est d'une nature infiniment parfaite, qu'il est infiniment beau, infiniment bon, infiniment sage, infiniment puissant et infiniment heureux, ils ne savent véritablement pas ce qu'ils disent, parce qu'ils ne savent véritablement point ce que c'est d'une nature qui est sans corp[s] et sans forme et sans aucune étendue; ils ne savent ce que c'est d'une beauté qui n'a ni couleur ni figure aucune; ils ne savent ce que c'est d'une bonté qui ne se fait sentir ni appercevoir en aucune manière, ils ne savent ce que c'est d'une sagesse qui est sans cervelle, ni d'une force et d'une puissance qui ne peut se mouvoir; ils ne savent ce que c'est de tout cela; leur intelligence ne sauroient aller jusques là. Pareillement ils ne savent ce que c'est de voir sans yeux, d'entendre sans oreilles, ni de goûter sans langue, enfin ils ne savent ce que c'est d'être heureux sans plaisir et sans joye; et ainsi quand nos deïcoles depouillent leur Dieu de toute forme corporelle et de toutes qualités ou perfections sensibles, ils détruisent sa nature et anéantissent toutes ses prétendues divines et infinies perfections.

Voilà comme ils s'abusent et qu'ils s'égarent dans la vanité de leurs pensées, et que, croians devenir plus sages, en spiritualisans si finement leur Dieu, ils deviennent plus insensés qu'il n'étoient, je dis plus insensés, parce que de même que ce seroit une grande folie d'attribuer la divinité à des choses inanimées, à des animaux irraisonnables ou à des hommes foibles et mortels, comme faisoient autres fois les païens, c'est aussi une grande folie de vouloir l'attribuer, comme font maintenant nos deïcoles, à un être imaginaire qui n'a ni corp[s] ni forme, et qui se laisse depouïller comme on veut de toutes qualités et de toutes perfections réelles et sensibles; et qui est par conséquent moins que tout ce qu'il y a de réel et de sensible. Il faut certainement avoir bien peu de /233/ lumières ou faire bien peu d'usage de son esprit

pour croire des choses qui sont si éloignées de la droite raison et qui sont si ridicules et si absurdes. Nos deicoles sont maintenant revenus de la plus part des erreurs des anciens sur ce sujet, il y a lieu d'esperer qu'ils reviendront aussi quelques jours des erreurs où ils sont presentement. On voit desjà même dans la plus part d'eux une assés grande disposition à cela, parce qu'ils temoignent assés par leurs discours et par leurs mœurs et par toute leur conduite qu'ils n'adjoutent pas beaucoup de foy aux misteres de leur religion, ni aux plus importantes leçons qu'elle leur fait touchant le bon reglement de leur vie par raport aux grandes et magnifiques promesses qu'elle leur fait des pretendües recompenses éternelles d'un paradis s'ils font bien, ou par raport aux pretendus chatimens si terribles, dont elle les menace s'ils font mal. Car s'ils étoient bien persuadés, les uns et les autres, de ce que leur religion enseigne et de ce qu'elle les oblige de croire sur ce sujet, ils vivroient certainement avec plus de retenüe et avec plus de precaution qu'ils ne font; ou ils seroient les plus insensés du monde de s'exposer, comme ils font tous les jours pour des choses de si peu de consequence, à perdre une vie éternellement bien heureuse et à encourir des chatimens éternels les plus cruels et les plus effroiables que l'on puisse imaginer; comme donc on sçait que la plus part de nos deicoles, et particulierement que ceux qui sont les premiers et les principaux d'entre eux, et que même les premiers ministres et les plus grands predicateurs de la religion ne font pas grand état de se mettre en devoir de meriter par leur bonne vie et par leurs bonnes mœurs de si grandes recompenses et qu'ils ne se mettent gueres en peine d'éviter de si terribles chatimens, c'est une marque bien certaine qu'ils n'adjoutent gueres de foy eux-mêmes à tout ce qu'ils en disent; et qu'ils ne sont gueres persuadés eux-mêmes de ces pretendües si grandes et si importantes verités qu'ils veulent faire croire aux autres.

Mais comment, en effet, des gens qui auroient tant soit peu d'esprit et de bon sens pourroient-ils se persuader veritablement des choses qui sont si éloignées de la droite raison et de toute apparence de verité, vu que la raison et la nature même nous inspirent naturellement des sentimens contraires. Nos deicoles nous promettent des recompenses éternelles si nous vivons dans la vertu et si nous suivons religieusement les regles, les maximes et les preceptes de leurs religions, et ils font consister la souveraine beatitude et le souverain bonheur des hommes / dans la possession et dans la jouïssance de ces pretendües recompenses que l'on ne possedera et que l'on ne verra neantmoins jamais dans cette vie, mais seulement après la mort

dans un tems ou l'on ne sera plus* (* Pourroit-on dire qu'une simple modification d'être seroit encore veritablement quelque chose après qu'elle auroit cessée d'être ? Certainement non. Or il est certain que nous ne sommes chacun de nous personnellement que de simples petites modifications d'être, et par consequent nous ne sommes plus rien du moment que nous avons cessés d'être.), dans un tems où nous serons tous detruits et comme anneantis. Pareillement ils menacent les hommes des chatimens effroiabes d'un enfer, s'ils vivent dans le vice et dans le peché, s'ils ne croient point fermement tout ce qu'ils leur en disent, et s'ils ne vivent pas conformement aux regles, au[x] maximes et aux preceptes de leurs religion[s], et ils font consister le souverain malheur des hommes mechans, dans la souffrance éternelle des chatimens effroiabes de ce pretendu enfer, que les plus mechans et les plus indignes ne verront neantmoins jamais dans cette vie, mais seulement après leur mort, dans un tems où, comme je viens de dire, ils ne seront plus, où ils seront tout detruits et où ils seront comme anneantis. En bonne foy, comment peut on se persuader que l'on puisse encore être veritablement bienheureux ou malheureux, lorsque l'on ne sera plus sensible au bien ni au mal et même lorsque l'on ne sera plus rien du tout, comme nous le dirons plus amplement dans la suite ? Car se persuader que l'on sera bienheureux ou malheureux après la mort, c'est se persuader que l'on sera bienheureux ou malheureux lorsqu'on ne sera plus, car du moment que l'on est mort, on n'est plus sensible à rien, comme l'experience le fait tous les jours manifestement voir; du moment que l'on est mort, on commence à se corrompre et à se reduire en pourriture et en cendres; c'est, dis-je, ce que l'experience nous fait tous les jours manifestement voir, mais nos deicoles n'ont jamais eu ni jamais vus d'experience que l'on puisse encore sentir du bien ou du mal après la mort, ils n'ont jamais rien vûs ni apperçûs de ces grandes et magnifiques recompenses dont ils se flattent de jouïr dans le ciel après leur mort. Ils n'ont jamais rien vûs non plus ni jamais rien sentis ni apperçûs de ces effroiabes tourmens dont ils menacent les mechans, et dont ils disent qu'ils seront éternellement punis dans les enfers après leur mort. Tout ce qu'ils disent des biens et des maux d'une autre pretendue vie n'est fondé que sur des illusions, sur des imaginations creuses et sur des mensonges et des impostures.

Mais encore en quoi font ils consister cette pretendue souveraine et si charmante beatitude qu'ils promettent avec tant d'assurance aux gens de bien et aux justes. C'est

ce qu'il faut encore bien remarquer ici, car ils la font d'une espèce toute singulière et toute /234/ pleine de mystères. Ils la font consister, comme ils disent eux-mêmes, dans la vision et dans la possession de Dieu même qu'ils disent être leur souverain bien, laquelle vision ou possession de ce prétendu souverain bien rend parfaitement heureux tous ceux et celles qui ont le bonheur de le voir et de le posséder. Mais voyons un peu ce que c'est, ou ce que ce pourroit être de cette prétendue si douce et si charmante vision et possession de leur Dieu. Nos déistes, comme je viens de le remarquer, disent que leur Dieu est d'une nature toute spirituelle, c'est-à-dire d'une nature incorporelle et immatérielle, et par conséquent d'une nature qui est invisible, qui est sans corp[s] et sans forme, sans couleur et sans figure et même sans aucune étendue. Comment donc prétendent-ils que leur souveraine béatitude puisse consister à voir et à posséder un tel être ? Peut-on voir et posséder un être qui n'est pas visible, un être qui n'a ni corp[s], ni forme, ni aucune étendue ? Peut-[on] voir un être qui n'a ni couleur, ni figure, ni étendue aucune ? Certainement cela n'est pas concevable, cela passe toute imagination et toute possibilité, car c'est comme s'ils disoient que leur souveraine béatitude consisteroit à voir ce qui ne se peut nullement voir, et à posséder ce qui ne se peut nullement tenir, ni toucher; ce qui est manifestement absurde, en prenant les termes dans leur propre et naturelle signification.

Mais comme on sçait que nos déistes, et particulièrement que nos déichristiques qui se disent être les seuls véritables adorateurs du vrai Dieu, font industrieusement profession de s'attacher principalement à la spiritualité de son culte et à interpréter spirituellement tout ce qui regarde les mystères, les maximes et les cérémonies de leur religion, afin de mieux couvrir sous ce beau et spécieux prétexte de spiritualité toutes les faussetés et toutes les absurdités qui s'y trouvent, ils n'ont garde de faire consister leur prétendue souveraine béatitude dans une vision, ni dans une possession réelle et corporelle de leur Dieu, cela seroit trop grossier pour eux; ils croiroient bien trop rabaisser et trop avilir la gloire, l'excellence et la grandeur ineffable de cette souveraine béatitude s'ils la faisoient consister dans aucuns plaisirs des sens ! Ils se persuadent ou au moins ils veulent persuader aux autres qu'il n'appartient qu'à des esprits grossiers et charnels d'attendre dans le ciel une béatitude sensuelle et charnelle, comme font les Juifs et les Mahométans qui n'en connoissent point d'autre; mais pour eux qui sont bien plus spirituels, et qui ont des connoissances bien plus / relevées et plus sublimes, et qui aspirent à des biens infiniment plus grands et plus

estimables que tous les biens du corp[s] et des sens, ils n'ont garde, dis-je, de s'amuser à des bagatelles, ni à faire consister leur beatitude souveraine dans aucuns biens ni dans aucuns plaisirs des sens. Cela est trop bas pour eux ! Ainsi quand ils disent que leur souveraine beatitude consiste dans la vision et dans la possession de leur Dieu, ils n'entendent point parler d'une vision corporelle, comme celle qui se fait par les yeux du corp[s], mais d'une vision purement spirituelle qui se fait, suivant leur dire, par les yeux de l'ame, c'est-à-dire par une très claire et très parfaite connoissance que l'ame a des beautés et des perfections infinies de ce souverain Etre; car ils ne pretendent pas non plus que l'ame ait d'autres yeux que ses propres pensées et ses propres connoissances. Pareillement quant ils parlent d'une possession de Dieu, ils n'entendent point parler d'une possession corporelle, puisque leur Dieu ne se possede point par le corp[s] et qu'il n'y a rien en lui de corporel; cela seroit encore trop grossier pour eux ! Mais ils entendent parler d'une possession spirituelle de leur Dieu, qui se fait aussi, suivant leur dire, par un amour très parfait de ce pretendu souverain bien; d'où, suivant leur même dire, il resulte dans les âmes qui ont le bonheur de le posseder ainsi une joye et un contentement spirituel qui surpasse, à ce qu'ils disent, infiniment tous les plaisirs et tous les contentemens que l'on pourroit jamais recevoir par les sens.

— 73 —

LA SOUVERAINE BÉATITUDE DE NOS CHRISTICOLES
SUIVANT CE QU'ILS DISENT
[N'EST] QU'UNE BÉATITUDE IMAGINAIRE

Voilà, ce semble, quelque chose de beau et de bien imaginé; mais rien de plus vain que tout cela; car si cela étoit, il s'ensuivroit manifestement que leur pretendüe souveraine beatitude ne consisteroit que dans un bonheur et dans une felicité imaginaire, et non pas dans un bonheur ni dans un[e] beatitude réelle et veritable; pour preuve de cela est que, suivant leur dire, voir clairement et spirituellement un objet n'est autre chose, comme je viens de le remarquer, qu'avoir des idées, des pensées et des connoissances très parfaites de cet objet. Pareillement posseder spirituellement un objet n'est aussi, suivant leur dire, autre chose que l'aimer parfaitement, d'où il s'ensuit que plus les idées, les pensées et les connoissances que

l'on se formera d'un objet seront parfaites, plus parfaitement aussi le verra-t'on pareillement, plus on aimera un objet, plus parfaitement aussi le possèdera-t'on spirituellement. Or se former des idées, des pensées et des connoissances plus ou moins /235/ parfaites de quelque objet que l'on ne voit point reellement et veritablement ne sont que des actes d'imaginations, et l'amour que l'on conçoit pour un tel objet, que l'on ne voit point et que l'on ne possede point reellement et veritablement, ne se forme que sur les idées, sur les pensées et sur les connoissances que l'on se forme de cet objet; donc voir spirituellement quelque objet n'est autre chose que le voir par l'esprit et par l'imagination; car je ne fais point ici de distinction entre l'esprit, l'entendement et l'imagination, ni entre les idées, les pensées et les imaginations, parce que tous ces termes ne signifient proprement qu'une même chose; ces termes par exemple d'esprit, d'entendement et d'imagination ne signifient que la puissance ou la faculté que les hommes ont de penser, de connoitre, de raisonner et d'avoir des opinions vraies ou fausses de ce qu'ils conçoivent. Et ces termes d'idées, de pensées et d'imaginations ne signifient proprement rien autre chose que les actes de pensées et de connoissances par lesquels ils apperçoivent et connoissent les choses, et par lesquels ils raisonnent ou forment des jugemens vrais ou faux sur ce qu'ils pensent. Comme donc nos deicoles ne reconnoissent point d'autre vision de leur Dieu que celle qui se fait par la pensée et par la connoissance, qui sont des actes d'entendement, d'esprit ou d'imagination, et qu'ils ne reconnoissent point d'autre possession de ce même Dieu que celle qui se fait par l'amour, qui est une suite naturelle des pensées et des connoissances que l'esprit ou l'imagination a d'un objet qui lui paroît être bon et aimable, et qu'ils font d'ailleurs consister toute leur souveraine beatitude à voir spirituellement et à posseder spirituellement leur Dieu, il s'ensuit évidament que leur pretendüe beatitude ne seroit qu'une beatitude imaginaire, puisqu'elle ne seroit fondée que sur une vision imaginaire et sur une possession imaginaire d'un bien qui n'est qu'imaginaire.

Et pour confirmation de ceci est que nos deicoles disent expressement que cette beatitude ne consiste point dans les plaisirs des sens, qu'elle ne consiste point dans les plaisirs du boire ni du manger, ni pareillement dans les plaisirs de voir par les yeux du corp[s], ni de toucher par les mains, non plus que dans le plaisir d'entendre par les oreilles, mais qu'elle consiste seulement dans la paix et dans la joye de l'esprit. *Non est enim*, dit leur grand mirmadolin s^t Paul, *regnum Dei esca et potus*,

sed justitia et pax, et gaudium in spiritu sancto (Rom., 14.17). Et d'où viendra, s'il vous plait, cette paix et cette / joye de l'esprit, si elle ne vient de rien de tout ce qui peut toucher les sens ? Elle ne pourra venir que de l'imagination ? Et par consequent leur pretendüe souveraine beatitude ou felicité ne consisteroit, comme je viens de dire, que dans une beatitude imaginaire, encore n'auroient-ils pas ce vain plaisir que de jouir après leur mort d'une beatitude imaginaire; car pour jouir d'une beatitude imaginaire, il faut s'imaginer jouir de quelques grands biens et s'imaginer veritablement être heureux. Or il n'y a plus d'imaginations après la mort; comment donc des morts pourroient-ils jouir d'une beatitude imaginaire, après la mort, puisqu'ils n'auront même plus de quoi former aucune pensée ni aucune[s] imaginations, et qu'ils seront comme si jamais ils n'avoient été. C'est l'état où chaqu'un sera reduit après la mort, nous retournerons tous dans l'état où nous étions auparavant de naitre ou auparavant que d'être, et comme il est seur que pour lors nous ne pensions à rien, que nous n'imaginions rien et que nous n'étions rien, de même aussi il est seur qu'après la mort nous ne penserons plus à rien, nous ne sentirons plus rien et nous n'imaginerons plus rien. Ai[n]si c'est bien en vain que nos deicoles et que nos christicoles se flattent d'une si grande beatitude après leur mort, puisqu'ils n'auront pas même pour lors l'esprit de penser à aucune beatitude, ni à aucune autre chose.

Ils n'ont que faire, nos christicoles, de declamer, ni de s'élever si fort contre ce sentiment, puisque c'est expressement le sentiment même d'un de leurs sages, les paroles duquel ils reverent comme des paroles divines. Voici ce qu'il dit sur ce sujet: *les vivans, dit-il, sçavent au moins qu'ils doivent mourir, mais ceux qui sont morts, dit-il, ne sçavent plus rien et ne connoissent plus rien, et n'attendent plus aucune recompense; les sentimens de haine ou d'amour, ni aucun desir ne les touchent plus, et ne prennent plus aucune part à tout ce qui se fait dans le monde (Eccls., 9.5.7)*. Va donc, dit-il, va paisiblement et joieusement jouir des biens que tu as ! Bois et mange en paix les doux fruits de tes travaux, et resjouis-toy avec tes amis et avec celle que tu aime[s], car c'est là, dit-il, tout ce que tu peu esperer de bien dans la vie. Ces paroles confirment clairement ce que je viens de dire, ainsi c'est bien en vain que nos deicoles et que nos christicoles se flattent de jouir d'une si grande felicité après leur mort, puisqu'ils n'auront pas même pour lors l'esprit de penser à eux-mêmes. En effet comment pourroient ils y penser puisqu'ils ne seront plus. Nous voions assés souvent

/236/ dans la vie même plusieurs sortes de maladies, ou d'infirmités dans lesquelles ceux qui y tombent sont entièrement incapables de penser à aucune chose. Une simple défaillance de cœur par exemple, un simple évanouissement, une letargie ou quelque autre semblable maladie sont capables de nous mettre dans cet état-là, quoique nous soions encore en vie et que notre corp[s] soit encore dans tout son entier. Si donc une simple maladie qui trouble seulement l'œconomie ou le juste temperament des humeurs, et qui empeche seulement les fonctions des sens, sans les detruire, est capable de nous oster tout sentiment et toutes connoissances, à beaucoup plus forte raison, la mort qui nous detruit entièrement nous privera-t'elle de tout sentiment et de toute connoissance.

Mais quoy. Ne voions-nous pas même tous les jours et n'éprouvons-nous pas nous-mêmes tous les jours qu'un doux et profond sommeil, qui nous abbat lentement sans nous faire aucun mal, nous met hors de toutes pensées, de tous sentimens et de toutes connoissances ? A plus forte raison, la mort, qui detruit tout en nous, nous privera-t'elle de toutes pensées, de tout sentiment et de toute connoissance. Aians donc de si fortes preuves de cette verité, et aians tous les jours des experiences si sensibles de ce qui se passe dans nous-mêmes par raport à ce sujet, c'est merveille que des gens qui paroissent avoir de l'esprit soient dans des sentimens contraires, et qu'ils puissent se persuader qu'après la mort même on soit encore plein de vie, plein de sentimens et de connoissance, et que l'on soit plus que jamais en état d'être bienheureux ou malheureux; les justes jouïssans pour lors d'une parfaite beatitude, en possedans Dieu éternellement dans le ciel, et les mechans souffrans pour lors des supplices éternels dans les enfers. C'est merveille, dis-je, que des gens d'esprit puissent entrer dans ces sentimens-là, car c'est une espece de folie de se mettre de telles pensées dans l'esprit, et c'est même une folie qui va assés souvent jusques au fanatisme, comme il paroît dans ceux qui se mettent un peu fortement ces sortes de pensées en teste; car la religion est une vraie pepiniere de fanatiques. C'est veritablement le theatre où ils joüent le mieux leurs personnages; ce pourquoi aussi les personnes qui sont veritablement sages et qui sont tant soit peu éclairées des lumieres de la raison ne s'arretent gueres à ces vaines opinions-là. Et c'est aussi la raison pourquoi j'ai dis que la plus part même de ceux qui les maintiennent par leur autorité ou qui les enseignent aux autres par un faux devoir de leur profession, n'adjoutent gueres de foy eux-mêmes à ce qu'ils en disent aux autres, et ne se mettent

gueres en peine de faire eux-mêmes ce qu'ils recommandent si soigneusement aux autres / de faire pour acquérir ce pretendu incomparable bonheur de jouir des felicités éternelles du ciel, ni pour éviter ce pretendu si terrible malheur de souffrir éternellement les peines effroiabiles de l'enfer; et il est à croire qu'il y auroit long tems que ces sortes d'opinions-là seroient entierement abolies si ceux qui les maintiennent par leur autorité, ou qui les enseignent aux autres par l'obligation de leur profession, ne trouvoient pas si grassement et si copieusement leur conte et leur avantage dans le soutient et dans la conservation de ces erreurs publics, en tenans par ce moien les pauvres peuples miserablement captifs sous leurs tyranniques dominations; tenans pour maxime de leur politique en cela qu'il est besoin que les peuples ignorent beaucoup de choses vraies et qu'ils en croient beaucoup de fausses.

— 74 —

LES MAUX, LES MISÈRES, LES VICES
ET LES MÉCHANCETÉS DES HOMMES FONT ÉVIDAMENT VOIR
QU'IL N'Y A POINT D'ÊTRE TOUT PUISSANT, INFINIMENT BON
ET INFINIMENT SAGE QUI PUISSE LES EMPÊCHER OU Y REMÉDIER

Mais revenons à notre pretendu Etre souverainement parfait. S'il étoit veritablement tel que nos deicoles le disent, il seroit indubitablement, infiniment bon et infiniment sage; on ne peut nier cette consequence. Or il est évident qu'il n'y a point d'être qui soit infiniment bon et infiniment sage; donc il n'y a point d'être qui soit souverainement et infiniment parfait, et par consequent point de ce qu'ils appellent Dieu. Qu'il n'y ait point d'être qui soit infiniment bon et infiniment sage, en voici manifestement la preuve. C'est que, s'il y avoit un tel Etre, il aimeroit parfaitement le bien, la paix, la justice, la vertu et le bon ordre partout, et il protegeroit partout les bons, les justes et les innocens; et au contraire il haïroit infiniment le mal, tous les vices, toutes les injustices et toutes les mechancetés et puniroit partout les mechans, car étant tout puissant, comme on le suppose aussi, il ne manqueroit pas de procurer partout le veritable bien et d'établir et de maintenir partout le bon ordre et la justice. De même aussi s'il haïssoit veritablement tout mal, tous vices, toutes injustices et toutes mechancetés, étant tout puissant, comme je viens de dire, il ne manqueroit point d'empêcher partout qu'il y ait aucun mal, aucun

vice, aucune injustice, aucun desordre, ou au moins il ne manqueroit pas de punir severement tous ceux qui feroient le mal, ou qui seroient malicieusement cause de quelque mal, parce que c'est le propre de la bonté et de la sagesse de faire tout le bien possible et d'empêcher tout le mal qui se pourroit faire, comme ce seroit le propre d'une lumiere infinie de repandre la clareté partout et dissiper partout l'obscurité des tenebres et que ce seroit le propre d'une chaleur infinie de s'étendre par /237/ tout et de chasser partout la froidure. Car de même que la lumiere est incompatible avec les tenebres et que la chaleur est incompatible avec la froidure, de même aussi, et à plus forte raison, une bonté et une sagesse infinies sont incompatibles avec toutes sortes de maux, toutes sortes de vices, toutes sortes de mechancetés et de dereglemens; il ne pourroit donc y avoir aucun mal, aucun vice, aucune mechanceté, ni aucun dereglement au monde, sous la direction, sous la puissance et sous le gouvernement d'un Etre tout puissant s'il étoit, comme on le dit, infiniment bon et infiniment sage, parce qu'il empêcheroit par sa bonté et par sa sagesse toute puissante qu'il n'arriva aucun mal et qu'il ne se fit aucune injustice, ni aucune mechancetés ni aucun dereglement.

Or il est évident que le monde est presque tout rempli de maux et de miseres, les hommes y sont tous pleins de vices, tous pleins d'erreurs et de mechancetés, leurs gouvernemens sont pleins d'injustices et de tyrannies, on voit presque partout un debordement de vices et de mechancetés, la discorde et la division regnent presque partout; les justes et les innocens opprimés gemissent presque partout, les pauvres sont presque partout dans la disette et dans les souffrances sans appui, sans support et sans consolation. D'un autre coté on y voit souvent les mechans, les impies et les plus indignes de vivre qui sont neantmoins dans la prosperité, dans la joye, dans les honneurs et dans l'abondance de toutes sortes de biens; on ne sçauroit rien nier de ce que je dis à cet égard, il s'en faut même beaucoup que je ne dise tout ce qui en est. Car qui voudroit faire un détail de tous les maux et de toutes les pitoiables miseres qui sont dans le monde, aussi bien que de tous les vices et de toutes les detestables mechancetés des hommes, il faudroit pour le faire des volumes entiers. Comme donc il est évident que le monde n'est presque partout rempli que de maux, que de miseres, que de vices, que de mechancetés, que de tromperies, que d'injustices, que de vols, que de larcins, que de cruauté[s], que de tyrannies, que d'impostures et de mensonges, que de discordes et de confusions... etc., c'est une preuve certaine et

évidente qu'il n'y a point d'Être infiniment bon et infiniment sage qui soit capable d'y apporter un remède qui soit convenable, et par conséquent qu'il n'y a point d'Être tout puissant, qui soit infiniment bon et infiniment sage, comme nos chresticoles le prétendent.

Voici ce qu'un auteur judicieux du dernier siècle passé [La Bruyère] disoit sur ce sujet, car tout chresticole qu'il étoit, il n'a pu néanmoins s'empêcher de reconnoître et de sentir la force de cet argument que je viens de proposer. *Une certaine inégalité dans les conditions, / qui entraîne l'ordre et la subordination est, dit-il, l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loi divine; mais une trop grande disproportion, et telle qu'elle se remarque parmi les hommes est leur ouvrage, ou la loi des plus forts.* Il déclare encore plus clairement sa pensée dans le même endroit, comme je l'ai déjà remarqué. *Mettez, dit-il, l'autorité, les plaisirs, l'oisiveté d'un côté, la dépendance, les soins, la misère de l'autre, ou ces choses, dit-il, sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu.* Cet auteur reconnoît donc que tout doit être dans un bon ordre et dans une juste subordination sous la conduite et sous la direction d'un Dieu, c'est à dire d'un Être infiniment parfait. C'est son ouvrage comme il dit, ou plutôt ce seroit son ouvrage de bien faire, de bien régler et de bien conduire toutes choses. Jusques-là il a raison, puisqu'il suppose un Être infiniment parfait, mais comment peut-il dire ensuite qu'une si grande disproportion, et telle que celle qui se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage et la loi des plus forts puisque cette si grande disproportion ne seroit pas, non plus que cette loi des plus forts, si la supposition qu'il fait de l'existence d'un Être infiniment parfait étoit véritable. Car comment un Être tout puissant qui seroit infiniment bon et infiniment sage souffriroit-il une si grande et si injuste disproportion entre les hommes ? Comment souffriroit-il que la loi des plus forts s'établît contre toute raison et justice et même contre toutes ses bonnes intentions et contre toutes ses bonnes volontés ? L'ouvrage des hommes qui sont foibles et mortels, et qui ne peuvent rien d'eux-mêmes comme disent nos chresticoles, seroit-il plus fort que l'ouvrage même d'un Dieu tout puissant ? Cela n'est point du tout croyable; cela repugneroit entièrement à la bonté et à la sagesse d'un Être qui seroit tout puissant et infiniment parfait. Ce pourquoi aussi est expressement marqué dans les prétendus sains et divins proverbes de nos chresticoles qu'il n'y a point de sagesse, point de prudence, point de conseil, et par conséquent aussi point de force et de puissance, qui puissent prévaloir contre les desseins ou

contre les volontés de Dieu. *Non est, dit-il, sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum (Prov., 21.30)*. Et la raison de cela est que la même bonté et que la même sagesse de Dieu, qui auroit bien fait et bien réglé toutes choses, auroit empêché aussi ou auroit pourvû aussi à ce qu'elles ne fussent jamais déplacées par la malice des hommes et auroit même pourvû à ce qu'il n'y ait jamais eu de malice parmi les hommes.

Voici encore comme un de leurs pretendus saints prophetes fait /238/ parler son Dieu. *Sachez, dit-il, que Je suis Dieu et qu'il n'y en a point d'autre que moy, mes desseins demeureront fermes et toutes mes volontés s'executeront. Ego sum Deus, et non est ultra nec est similis mei... Consilium meum stabit et omnis voluntas mea fiet (Isai., 46.10)*. Cela étant, il faut necessairement reconnoitre que rien ne pourroit aller contre les desseins ni contre les volontés d'un Etre tout puissant, et que rien ne seroit capable de renverser ni même de troubler un ordre qui auroit été établi par une divine et toute puissante providence

Deus cuius providentia in sui dispositione non fallitur... 'disent nos christicoles dans une de leurs oraisons. Comme donc on voit manifestement partout et que l'on a tousjours vû ainsi partout, un renversement de bon ordre , un renversement de Justice et d'équité, un debordement general de vices et une infinité de maux et de miseres, qui accablent miserablement la plus part des hommes et souvent même les plus justes et les plus innocens plutot que les coupables et que les mechans et les impies; c'est une preuve certaine et assurée qu'il n'y a point d'Etre tout puissant, et qu'il n'y a point de bonté ni de sagesse infinie qui puisse empêcher tous ces maux et établir inviolablement partout la justice et le bon ordre comme il seroit convenable de faire à une bonté et à une sagesse qui seroit infinie. Ainsi la vüe de tant de maux, de tant de vices, de tant de miseres et de tant de mechancetés qui regnent partout nous fait manifestement voir qu'il n'y a point de Dieu. C'est ce que l'auteur dont je viens de parler, declare assés manifestement et fait assés clairement entendre par les paroles que je viens de rapporter. *Mettez, dit-il, l'autorité, les plaiszrs et l'oisiveté d'un coté, la dependance, les seins et la misere de l'autre; ou ces choses, dit-il, sont déplacées par la malice des hommes, ou D`eu n'est pas Dieu*. Suivant donc la pensée et le sentiment de cet auteur qui est assurement un des plus judicieux d'entre nos deicoles, il faut necessairement reconnoitre, ou que les choses du monde telles qu'elles sont

presentement ont été déplacées par la malice des hommes, comme il le dit, ou que Dieu n'est pas Dieu.

Pour dire que les choses ont été ou auroient été déplacées par la malice des hommes, il faut supposer qu'elles auroient véritablement été placées dans un meilleur ordre, et qu'elles auroient véritablement été dans un état plus parfait que celui où elles sont, ce qui seroit peut être assés difficile de prouver, vû qu'il n'y en a aucune apparence; ce n'est pas neantmoinsque je veuille absolument nier que les choses de ce monde aient jamais pû avoir été dans un meilleur ordre, au moins / quant au[x] mœurs et au gouvernement des hommes qui peuvent effectivement avoir été meilleurs dans les siecles passés, et il ne faut point douter qu'elles ne seroient encore presentement dans un meilleur ordre et dans un meilleur état si les hommes étoient véritablement sages, c'est-à-dire s'ils se conduisoient en toutes choses par les véritables lumieres de la raison et selon les regles de la justice et de l'équité naturelle. Mais par raport aux foiblesses et aux infirmités de la nature et par raport aux maladies et aux souffrances, aux accidens facheux et surtout par raport à la mort, qui est inevitable et qui met fin à tout ce qui a vie et qui termine toutes les souffrances aussi bien que tous les plaisirs, il ne faut pas croire que les choses aient jamais été dans un ordre ou dans un état beaucoup plus parfait que celui où nous les voions; les hommes ont tousjours été enclins au mal, ils ont tousjours été sujets aux maladies et aux infirmités, tant du corp[s] que de l'esprit, et ils ont même tousjours été sujets à la mort, comme ils y sont maintenant sujets, et quoique l'on dise qu'il y a eu autres fois des hommes qui ont vecus jusques à plusieurs centaines d'années, il n'en est cependant venu aucun de ceux-là jusques à nous et ils ont tous pris fin par la mort, comme font encore presentement tous les hommes.

Ainsi soit que les choses du monde aient autres fois été dans un meilleur ordre et dans un meilleur état, soit qu'elles n'y aient jamais été, mon dessein n'est pas de nier qu'elles ne puissent effectivement avoir été dans une meilleure disposition, mais je pretens seulement dire que si jamais les choses humaines avoient été établies dans un meilleur ordre et mises dans un état de perfection par la bonté, par la sagesse et par la toute puissance d'un Etre infiniment parfait, elles auroient persistées et demeurées fermes dans cet ordre et dans cet état de perfection où ce souverain les auroit voulu d'abord placer, et jamais elles n'en auroient pu avoir été déplacées par la malice des

hommes; et cela non seulement parce que rien n'auroit jamais pû prevaloir contre les desseins ni contre les volontés d'un Dieu tout puissant, comme j'ay desjà dis, mais aussi parce qu'il n'y auroit jamais eu de malice parmi les hommes. Car comment la malice elle-même auroit-elle pû s'introduire ou se glisser parmi les hommes contre les desseins et contre les volontés d'un Dieu tout puissant ? Cela ne se seroit nullement pû faire, à moins /239/ que l'on ne veuille dire aussi que la malice des hommes auroit prevalu, et qu'elle auroit eu plus de puissance que la volonté toute puissante d'un Dieu tout puissant, ce qui seroit absurde de dire.

Comme donc on voit manifestement que les choses humaines sont dans une très mauvaise scituation et dans un très mauvais état, et que suivant le dire de l'auteur que j'ai cité, cette mauvaise disposition des choses du monde prouve qu'elles ont été déplacées par la malice des hommes dans la supposition d'un Etre infiniment parfait qui les auroit mises d'abord dans un meilleur ordre et dans un melleur état qu'elles ne sont presentement, ou que Dieu n'est pas Dieu, il faut necessairement conclure que cet Etre infiniment parfait n'est absolument point et par consequent que ce que l'on appelle Dieu n'est pas Dieu; de sorte que si l'auteur que je viens de citer a eu raison de dire que ces choses étoient déplacées par la malice des hommes, ou que Dieu n'étoit pas Dieu, il auroit certainement pû dire avec beaucoup plus de raison que si Dieu étoit Dieu, ces choses n'auroient jamais été déplacées par la malice des hommes; parce que, comme j'ay dis, que la même puissance, que la même bonté et que la même sagesse de Dieu qui les auroi[en]t mis d'abord dans un si bon ordre et dans un état si parfait, auroi[en]t pourvûs aussi à ce qu'elles ne fussent jamais déplacées par la malice des hommes et auroit même pourvû à ce qu'il n'y eut jamais de malice parmi les hommes. Soit donc que l'on dise que les choses ont été déplacées par la malice des hommes, soit que l'on dise qu'elles n'ont jamais été dans un meilleur état, ny jamais mieux ordonnées qu'elles ne sont, il importe peu pour la conclusion qu'il convient presentement en tirer parce qu'il suffit de voir le triste et pitoiable, l'injuste, le mechant, le detestable et malheureux état où elles sont pour conclure qu'elles n'ont jamais été faites, ni jamais été gouvernées et conduittes par un Etre infiniment parfait, parce qu'il n'est nullement croiable ni même possible qu'un Etre infiniment parfait auroit voulû faire si mal aucune chose, ni qu'il auroit voulu en aucune maniere laisser glisser aucun mal, aucune malice, aucune mechanceté, ni aucun desordre parmi ses creatures.

Que diriez-vous, messieurs les deicoles et vous mess^{rs} les christicoles, que diriez-vous par exemple d'un pere de famille qui pouvans sans peine, sans difficulte et sans s'incommoder bien regler et bien / gouverner toute sa famille, et qui pouvans même facilement donner à tous ses enfans de bonnes inclinations et toutes autres sortes de belles perfections, voudroit neantmoins tout abandonner à la conduite du hazard et laisser venir ses enfans beaux ou laids et difformes, sages ou fous, et les laisser faire indifferamment le bien ou le mal, et même le plus souvent leur laisser faire le mal plutost que le bien, que diriez-vous d'un tel pere ? Diriez-vous que ce seroit un parfaitement bon pere de famille ? Quand vous le diriez, je suis seur que vous ne le penseriez pas. Que diriez-vous d'un pasteur de brebis qui aiant un grand troupeau à garder et à conduire, le laisseroit negligemment aller dans toutes sortes de pasturages bons ou mauvais, le laisseroit negligemment infecter et corrompre de galle, et qui avec tout cela le laisseroit encore miserablement disperser et dechirer par la fureur enragée des chiens et des loups. Diriez-vous que ce seroit un parfaitement bon berger ? Point du tout ! Vous diriez au contraire que ce seroit un très mauvais berger et qu'il seroit tou[t] à fait digne de punition. Que diriez-vous d'un juge qui, au lieu de rendre fidelement la justice à un chaqu'un, favoriseroit au contraire l'injustice et le crime, et puniroit également et sans discernement les bons avec les mechans, et qui s'entenderoit même avec les voleurs et les mechans ? Diriez-vous qu'un tel juge seroit parfaitement juste ? Point du tout. Vous diriez au contraire qu'il seroit le plus injuste du monde et qu'il meriteroit lui-même d'être severement jugé et rigoureusement puni. Enfin que diriez-vous d'un gouverneur de ville ou de province, ou même d'un prince souverain qui auroit des états à gouverner, si au lieu d'établir et de faire observer partout des bons reglemens et des bonnes loix, pour maintenir ses peuples dans la paix, dans la justice et dans l'abondance de tous biens, les laissoit se troubler, se persecuter, se ruiner, se desoler et se detruire miserablement les uns les autres par des continnelles divisions et par des continuelles guerres; et si c'étoit encore ce prince lui-même ou ce gouverneur qui suscita[t] et qui fomenta[t] ces funestes troubles et divisions et par des continuelles guerres, [diriez-] vous qu'un tel prince ou qu'un tel gouverneur seroit un parfaitement bon gouverneur, un parfaitement bon prince ? Point du tout. Vous diriez plutôt que ce seroit un très mauvais gouverneur et un très mauvais prince, qu'il meriteroit d'être degradé et depouïllé de toute autorité, de tout honneur, de toute /240/ dignité et de tout

commandement; et vous auriez raison de le dire, parce qu'une telle conduite seroit tout à fait indigne de la bonté, de la sagesse et de la majesté d'un prince; et tout prince qui n'est pas bon prince ne merite pas de l'être.

Vous dittes, messieurs les deicoles et messieurs les christicoles, vous dittes que votre Dieu est le souverain pere de tous les hommes et souverain pere de toutes les creatures vivantes. Vous dittes qu'il est le souverain pasteur et le souverain conducteur des hommes et particulierement qu'il est le souverain pasteur de vos âmes. Vous dittes qu'il est le souverain juge de tous les hommes et enfin qu'il est le souverain maître et seigneur de tout l'univers, ou plutot c'est lui-même, dittes vous, qui s'attribue toutes ces belles et honorables qualités, de pere, de pasteur, de juge et de souverain seign^r. Comment donc pouvez-vous dire qu'il est un pere infiniment bon et infiniment sage, puisqu'il abandonne toute sa famille, qui est le monde entier, à la conduite du hazard et qu'il laisse devenir tant de ses enfans, qui sont les hommes, si laids, si difformes, si vicieux, si mechans, sujets à tant de maladies et d'infirmités, et laisse faire impunement et insolament toutes sortes de crimes et de mechancetés ! Cela, à votre avis, convient-il à un parfaitement bon et parfaitement sage pere de famille ? Comment pouvez[-vous] dire qu'il est un parfaitement bon pasteur puisqu'il laisse si negligemment infecter son troupeau dans toutes sortes d'erreurs et de vices, et qu'il abandonne si universellement les bons à la malice, à la cruauté et à la perfidie des mechans ? Cela convient-il à un parfaitement bon pasteur ? Comment pouvez-vous dire qu'il est un parfaitement juste juge, puisqu'il ne fait point de discernement entre les innocens et les coupables et qu'il punit également les uns comme les autres lorsqu'ils se trouvent malheureusement dans les occasions ? Cela convient-il à un parfaitement juste juge ? Enfin comment pouvez-vous dire qu'il est un parfaitement bon prince et seig^r souverain du monde, puisqu'il ne fait point manifestement connoitre ses intentions et ses volontés aux hommes, et qu'il les laisse se depouiller, se persecuter, se ruiner, se desoler et se massacrer cruellement les uns les autres par des continüelles divisions et par de continüelles guerres ? Cela convient-il à un parfaitement bon et sage prince et souverain seigneur du monde ? Vous blameriez et vous condamneriez tous les jours une telle conduite dans des hommes qui seroient établis pour conduire et pour gouverner les autres ! Par quel principe de raison pouvez-vous donc, messieurs, l'approuver dans un Etre que vous dittes être souverainement et infiniment parfait ? / Ferez-vous des vertus adorables et infiniment

parfaites dans votre Dieu de ce qui seroit dans les hommes des vices très blamables et très punissables ? Il n'y a point d'hommes qui ne seroient très blamables et très punissables si, particulièrement en chose de consequence et d'importance, ils ne faisoient pas tout le bien qu'ils pourroient faire et s'ils n'empechoient pas tout le mal qu'ils pourroient empêcher. Si un medecin par exemple pourroit facilement guerir toutes sortes de maladies et même préserver les hommes de toutes maladies, et les empêcher même de mourir et de souffrir aucun mal, et qu'il ne voulut pas neantmoins les guerir de leur[s] maladies, ni les préserver d'aucun mal, et qu'il voulut les laisser mourir dans leurs maux et dans leurs infirmités, ne seroit-il pas tout à fait blamable et punissable ? Si un pere de famille pouvoit rendre tous ses enfans beaux, sages, vertueux, parfaits et leur procurer toutes sortes de biens en abondance, et qu'il ne voulut cependant point leur procurer aucun de ces biens-là, mais qu'il voulut les laisser devenir vicieux et mechans, les faire laids et difformes, et les laisser miserablement dans la disette et dans toutes les miseres de la pauvreté, ne seroit-il pas tout à fait blamable ? Enfin pour abreger, si un prince pouvoit rendre tous ses peuples heureux et contens et les préserver de tous malheurs, de tous dommages et de tous accidens facheux, et qu'il ne voulut neantmoins pas les rendre heureux, mais les laisser volontairement exposés aux ravages de ses ennemis et les laisser miserables et malheureux, ne seroit-il pas tout à fait blamable ? Oui certainement. Vous dittes, messieurs les deicoles et messieurs les christicoles, vous dittes et vous voulez que l'on croie que votre Dieu peut faire toutes sortes de biens aux hommes, qu'il peut les préserver et les tirer heureusement de tous dangers et de tous maux, qu'il peut les rendre tous parfaitement heureux et contens; et qu'il peut aussi les rendre tous parfaitement bons, parfaitement sages et vertueux; cependant vous voiez bien et chaqu'un voit bien avec vous qu'il s'en faut beaucoup qu'il ne fasse toutes ces sortes de biens, et qu'il ne garantisse de toutes sortes de maux ! Comment donc pouvez-vous dire et comment pourriez-vous nous faire croire qu'il est tout puissant et qu'il est infiniment bon et infiniment sage, puisque les effets nous demontrent manifestement tout le contraire ?

Ne sçavez vous pas que plus un être est bon et parfait, plus parfaitement aussi et plus sagement doit-il agir* (* *On sçait*, dit l'auteur [Pierre de La Font, 1690] des *Entretiens ecclesiastiques*, que Dieu étant rempli d'une sainteté et d'une sagesse infinie, il ne pouvoit manquer de donner à toutes ses œuvres la perfection qu'elles

*demandoient pour être pleines et accomplies. Un Dieu ne fait rien à demi, et il n'y peut avoir de vuide dans ses œuvres, elles ont nécessairement toute la perfection et la plénitude de sainteté et de mérite qu'elles sont capables d'avoir. Au 12^e Entretien pour le 2^e Dimanche d'après la Pentecôte (tom. 3, p. 403)), de sorte que si votre Dieu, étoit, comme vous dites, tout puissant, infiniment bon /241/ et infiniment sage, il auroit certainement très sagement et très parfaitement bien fait et ordonné toutes choses. Il y a un axiome en philosophie qui dit que *quidquid recipitur, ad modum recipientis recipitur*. Si cet axiome est vrai, il n'est pas moins vrai de dire: *quidquid fabricatur, ad modum fabricantis fabricatur*, de sorte que si c'eût été un être et un ouvrier tout puissant et infiniment parfait, qui eût fait toutes choses, il les auroit infailliblement fait toutes parfaites et par conséquent sans aucun vice et sans aucun défaut. Mais bien loin de voir que toutes choses soient dans ce noble, dans cet heureux et dans ce desirable état de perfection, on voit au contraire qu'elles sont toutes dans le dérèglement, dans le désordre, dans la confusion et dans un triste et fâcheux état de misères et d'infirmités. Quelle apparence y auroit-il donc qu'elles aient été faites et qu'elles soient gouvernées ainsi par un Être tout puissant, infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage [?] Il n'y en a certainement aucune apparence.*

Il est sûr qu'il seroit de la bonté et de la sagesse et même de la gloire d'un Être infiniment parfait de se faire parfaitement connoître et aimer d'un chacun, car *le propre du bien* suivant la maxime reçue, *est de se communiquer; bonum est sui diffusivum*. Plus une bonté est grande, plus elle doit se communiquer et s'étendre, plus elle doit se faire sentir et se faire aimer; et par conséquent une bonté et une sagesse qui seroient infiniment parfaites ne manqueroient pas de se communiquer parfaitement, en se faisant parfaitement connoître et aimer. En effet que seroit-ce d'un bien qui ne se communiqueroit en nulle façon, c'est-à-dire qui ne se feroit point sentir ni connoître en aucune manière [?] Ce seroit un bien qui demeureroit entièrement inutile; c'est ce qui nous est même marqué dans un de nos prétendus s^{ts} Livres. *Quelle utilité, dit l'Ecclesiastique, y a-t'il dans une sagesse, ou dans un trésor, qui demeurent cachés ? Il n'y a, dit-il, aucune utilité dans l'un ni dans l'autre. Sapientia absconsa et thesaurus invisus: quae utilitas in utrisque ? (Eccli, 20.32). Celui, dit-il, qui cache ses défauts et ses imperfections vaut mieux ou fait mieux que celui [qui] cache sa sagesse et ses vertus. Melior est qui coelat insipientiam suam,*

quam homo qui abscondit sapientiam suam. C'est pour cela aussi qu'il est dit dans un de leurs pretendüs saints prophetes que *la gloire du seigneur Dieu paroitra partout et que toute chair entendra la parole du seigneur. Revelabitur gloria Domini, et videbit omnis caro pariter quod os Domini locutum est (Isai., 40.5).* Dans un autre prophete il est dit que *la gloire du Seig' sera tellement visible et manifeste partout que personne n'aura plus besoin d'instruction pour apprendre à la connoitre. Je mettrai ma loy, dit Dieu, dans leurs entrailles, je l'écrirai dans leur cœur. / Dabo legem meam in visceribus eorum, et in corde eorum scribam eam (Jer., 31.33).* Personne, dit-il, *n'aura plus besoin d'enseigner son frere, ni son voisin, pour apprendre à me connoitre parce que tous me connoîtront, depuis le plus petit jusques au plus grand, non docebit ultra vir proximum suum, et vir fratrem suum dicens cognosce Dominum: omnes enim cognoscent me a minimo eorum usque ad maximum (Jer., 31.34).* Et non seulement il dit qu'il se fera connoitre ainsi, mais il dit même qu'il se fera connoitre et qu'il se fera même aussi louer et glorifier par les bestes sauvages; *les bestes des champs, dit-il, les dragons, les serpens et les autruches me glorifieront. Glorificabit me bestia agri, dracones et struthiones (Isai., 43.20).* Car je vais, dit-il, *faire toutes choses nouvelles. Ecce ego facio nova.*

Selon donc le dire de ces prophetes, Dieu s'attribüe lui-même cette gloire de se faire ainsi connoitre et glorifier, il se l'attribüe preferablement à tout autre, il dit qu'il est jaloux de sa gloire et qu'il ne la communiquera à personne. *Je suis le Seig', dit-il, je suis un Dieu fort et puissant qui est jaloux de sa gloire. J'empecherai, dit-il, que mon nom soit blasphemé; je l'empecherai, dit-il, pour l'amour de moi-même, et je ne donnerai point ma gloire à personne, Ego sum Dominus, Deus tuus fortis zelotes, visitans iniquitatem patrum in filios in tertiam et quartam generationem eorum qui oderunt me; propter me, propter me faciam, ut non blasphemem, et gloriam meam alteri non dabo (Exod., 20.5).* C'est ce qu'il confirmeroit encore lui-même par serment et par jurement, comme pour une plus grande assurance de la verité de ses paroles. *J'ai juré par moi-même, dit-il, j'ai juré verité, et justice, ma parole s'accomplira; tout genöüil flechira sous moy, et chaqu'un me glorifiera, in memetipso juravi, egredietur de ore meo justitiae verbam et non revertetur, quia mihi curvabitur omne genu, et jurabit omnis lingua.* Il est donc clair et visible, par les raisons et par les temoignages que je viens de citer, qu'il seroit de la bonté, de la sagesse et même de la gloire d'un Dieu, c'est-à-dire d'un Etre infiniment parfait, de se

faire parfaitement connoître et aimer d'un chacun. Or il est évident qu'il n'y a point d'Etre infiniment parfait qui se fasse parfaitement connoître et aimer d'un chacun, car s'il se faisoit parfaitement connoître et aimer, personne ne voudroit ni ne pourroit le nier, ni même douter de son existence, comme il y en a tant qui font, et nos deicoles eux-mêmes ne seroient pas /242/ comme ils sont si en peine de prouver son existence, et ils n'auroient que faire de tant de prescheurs pour tacher de le faire connoître à leurs peuples. Comme donc il y a une infinité de gens qui ne le connoissent point, qui nient son existence ou qui la revoquent en doute, et que les plus zelés même de nos deicoles ne sçauroient la démonstrer ni par la raison ni par le sentiment, c'est une preuve évidente qu'il n'y a point de tel Etre et par consequent point de Dieu.

Il est pareillement clair et constant qu'il seroit de la bonté et de la sagesse d'un Etre tout puissant, infiniment bon et infiniment sage, et il seroit de sa gloire aussi bien que de sa bonté et de sa sagesse de faire parfaitement bien tout ce qu'il fait, et par consequent de n'y laisser jamais aucun vice, aucun deffaut, ni aucune imperfection, et pour la même raison, il seroit de la bonté, de la gloire et de la sagesse infinie d'un tel Etre de maintenir et de conserver tousjours ses ouvrages dans un état entier et parfait, et s'il ne le fait pas, c'est sans doute parce qu'il ne le peut ou parce qu'il ne le veut; si c'est parce qu'il ne le veut, il n'est donc assurément pas infiniment bon, puisqu'il ne voudroit pas faire tout le bien qu'il lui seroit convenable de faire et qu'il pourroit faire; et si c'est parce qu'il ne peut, il n'est donc certainement pas tout puissant, puisqu'il ne pourroit faire tout le bien qu'il lui seroit convenable de faire; et ainsi soit qu'il manque de puissance, ou soit qu'il manque de bonté pour bien faire parfaitement toutes choses, il s'ensuit évidemment qu'il n'est pas infiniment parfait, et par consequent qu'il ne seroit pas Dieu comme nos christicoles l'entendent.

Seroit-il possible qu'un Etre infiniment bon et infiniment sage ne voudroit pas faire tout le bien qu'il pourroit faire et qu'il lui seroit convenable de faire pour sa gloire même ? Seroit-il possible qu'il ne voudroit pas empêcher tout le mal qu'il pourroit empêcher et qu'il lui seroit même convenable d'empêcher pour sa propre gloire ? Seroit-il possible qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage qui pourroit sans peine et sans difficulté faire toutes ses creatures parfaites et heureuses à tout jamais voudroit neantmoins ou auroit voulu les faire et les laisser tousjours vicieuses

et defectueuses, foibles et imparfaites pour les voir et les laisser ensuite toujours malheureusement souffrir toutes sortes de maux et de miseres dans la vie ? Seroit-il possible qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage se plairoit à voir le mal, le desordre, le vice et la confusion / parmi ses creatures ? Se plairoit-il par exemple à les voir laides, difformes, estropiées et mal faites de corp[s] ou d'esprit ? Se plairoit-il à les voir languir et mourir de faim et de miseres ? Se plairoit-il à les voir se haïr, se persecuter, se déchirer, se detruire et se manger cruellement, comme elles font les unes les autres ? Cela n'est certainement pas croiable; comment se persuader qu'un Etre infiniment parfait, infiniment bon et infiniment sage seroit capable de vouloir telle chose ? Cela ne se peut, parce que cela seroit entierement contraire à la nature d'un Etre infiniment bon et infiniment sage; c'est detruire une bonté et une sagesse infinie que de penser qu'elle fut capable de vouloir faire ou de vouloir souffrir qu'il y ait tant de maux et tant de mechancetés dans ses creatures. C'est une chose si belle, si loüable et si honorable que de bien faire toutes choses; c'est une chose si douce, si aimable et si digne de la perfection et de la grandeur d'un cœur noble et genereux de se rendre partout bienfaisant, qu'il n'est pas imaginable qu'un Etre qui seroit infiniment parfait voudroit échaper ou negliger aucune occasion de bien faire. Et comme des hommes qui n'auroient pas l'âme ou le cœeur bienfaisans, et qui dans des occasions pressantes ne voudroient pas faire de bien à leurs semblables, ne seroient pas dignes d'avoir du bien et meritoient au contraire d'être eux-mêmes miserables et malheureux, de même aussi j'ose dire que, s'il y avoit des dieux qui fussent capables de faire toutes sortes de biens et capables d'empêcher toutes sortes de maux et qu'ils ne voulussent pas neantmoins faire tout le bien qu'ils pourroient faire, ni empêcher tout le mal qu'ils pourroient empêcher, ne meritoient certainement pas d'être dieux ni de recevoir aucuns honneurs divins, j'ose même dire qu'ils meritoient plutot d'être foüettés que d'être servis et adorés comme des dieux.

Pareillement s'il y avoit veritablement un Dieu et seigneur tout puissant, infiniment bon et infiniment sage, il seroit de sa bonté et de sa sagesse de proteger partout les bons et de recompenser toujours la vertu, comme aussi il seroit de sa justice de punir partout les mechans et d'empêcher partout l'execution de leurs mauvais desseins. Cette proposition ne peut être raisonnablement contestée, puisqu'il n'y a rien de plus convenable à une bonté et à une sagesse infinie que de proteger toujours les bons et de recompenser toujours la vertu; cela même est essentiel à

une bonté souverainement parfaite; ce seroit lui faire injure et ce seroit même la détruire que de dire qu'elle ne protégeroit point les gens de bien ou qu'elle ne récompenseroit point la vertu. Pareillement il n'y a rien de plus convenable à la sagesse et /243/ à la justice d'un Etre tout puissant et infiniment parfait que de punir partout les mechans et d'empêcher partout l'exécution de leurs mauvais desseins; cela est aussi essentiel à la sagesse et à la justice d'un Etre infiniment parfait; ce seroit la détruire et l'aneantir que de dire qu'elle ne puniroit pas les mechans et qu'elle n'empêcheroit point l'exécution de leurs mauvais desseins. Car ne point faire le bien, ne point empêcher le mal, ne point récompenser la vertu et ne point punir le vice, c'est effectivement comme s'il n'y avoit point de souveraine bonté, point de souveraine sagesse et point de souveraine justice.

C'est ce que nos deicoles ne sçauroient s'empêcher eux-mêmes de reconnoître puisqu'ils ont tant de soins d'attribuer à leur Dieu la qualité de souverain protecteur des justes et de souverain vengeur des crimes; c'est ce qu'ils lui attribuent dans une infinité d'endroits de leurs prétendues Ecritures saintes, où il est marqué que Dieu promet sa protection et toutes sortes de benedictions et de bonnes recompenses aux justes, et où il menace terriblement de perdre entierement les pecheurs et de les punir severement de leurs crimes. *Je suis, dit-il, un Dieu fort et puissant, je suis un Dieu jaloux de ma gloire, punissans les pechés des peres dans les enfans, jusques à la troisieme et quatrieme generation dans ceux qui me haïssent, et qui font le mal. Et faisans misericorde jusques à mil generations, dans ceux qui m'aiment et qui font le bien (Exod., 20.5). Dieu, dit le prophete roy David, est le protecteur de tous ceux qui esperent en lui (Psal., 17.31). Le salut des justes, dit-il, vient du seigneur Dieu; il est leur protecteur dans le tems de leur afflictions, il les delivrera des mains des pecheurs, et il les exaucera parce qu'ils esperent en lui (Psal., 36.35). Le Seig^r, dit-il, regarde tousjours favorablement les justes; ses oreilles sont tousjours attentives à leurs prieres; il est proche de ceux qui ont le cœur affligé, il les delivrera de toutes leurs afflictions et ne souffrira pas qu'aucuns de leurs os soient brisés (Psal., 27.26). Le Seig^r, dit-il encore, aime les justes, il protege tous ceux qui l'aiment, il protege la veuve et l'orphelin, il delivre ceux qui sont captifs, et rend la vue à ceux qui sont aveugles, et au contraire il perdra, dit-il, tous les pecheurs. Omnes peccatores disperdet (Psal., 144).*

Ne craignez point, disoit Dieu lui-même à Abraham, *ne craignez point, car je suis votre protecteur, je serai moi-même votre recompense et même une recompense très grande (Gen., 15.1)*. *Si vous écoutez ma parole*, dit ce même Dieu en parlant au peuple d'Israel par la bouche de Moyses (car les dieux ne parlent jamais autrement que par la bouche des hommes) *si vous écoutez ma parole*, dit-il (*Deut., 28*) *et si vous obeissez fidelement à ce que je vous commande aujourd'hui; toutes ces benedictions-ci, / dit-il, viendront sur vous, vous serez benits en la ville, et aux champs, le Seigneur repandra sur vous les tresors de ses benedictions, et vous donnera toutes sortes de biens en abondance...* Et au contraire il menace les pecheurs de toutes sortes de punitions et de chatimens. Il dit qu'il repandra sa colere et sa fureur sur eux *Que si vous ne voulez pas écouter ma voix*, dit-il, *et ne voulez pas faire ce que je vous commande, vous serez maudits dans la ville et dans les champs. Vous serez affligés de famine, de peste et de guerres, vous serez accablés de toutes sortes de maux... etc.* Et quantité d'autres semblables temoignages, qui se voient dans les dites pretendües saintes et divines Ecritures qui confirment partout ce que je viens de dire, touchant la protection et les recompenses des justes et touchant la punition des mechans. Il est donc constant, par la raison que je viens de dire et confirmée par tous les temoignages que je viens de rapporter, qu'il seroit de la justice d'un Etre tout puissant et infiniment parfait de punir tous les coupables et tous les mechans et d'empêcher l'execution de leurs mauvais desseins.

Or il est évident que ni ces belles promesses de protection faites aux justes ni ces terribles menaces de punition faites aux mechans ne s'accomplissent point; car il est évident qu'il s'en faut beaucoup que les justes ne soient tousjours protegés et que leur vertus ne soit tousjours recompensée. Il est évident aussi qu'il s'en faut beaucoup que les mechans ne soient tousjours punis, comme ils le meritent; bien loin de cela, on voit tous les jours une infinité de justes et d'innocens miserablement opprimés, qui perissent dans leur innocence, sans avoir reçus aucune recompense de leurs vertus; et d'un autre costé on voit tous les jours une infinité de mechans impies qui triomphent dans leur malice et qui meurent paisiblement sans avoir reçus aucuns chatimens de leurs crimes et de leurs mechancetés, et par consequent il n'y a aucun Etre infiniment parfait qui puisse recompenser les justes et punir les mechans comme ils le meritoient de l'être. Car s'il y avoit un tel Etre, il ne manqueroit pas d'executer les susdittes promesses à l'égard des uns et des autres. Seroit-il possible qu'un Etre tout

puissant et souverainement bon voudroit tousjours demeurer insensible aux plaintes, aux pleurs et aux gemissemens de tant de justes et de tant de pauvres malheureux innocens qui l'invoquent et qui le reclament tous les jours si devotement, si affectueusement et si instament dans leurs prieres et qui l'appellent tous les jours si pitoiablement à leur secours ? Seroit-il possible qu'il ne voudroit se montrer favorable à aucun d'eux et qu'il voudroit les abandonner et les laisser perir sans leur /244/ donner aucun secours ? Seroit-[il] possible qu'un Etre tout puissant ne voudroit pas se faire craindre des mechans et qu'il voudroit tousjours souffrir leur orgueil, leurs blasphemes, leurs impietés et toutes leurs mechancetés sans les punir comme ils le meritoient ? Cela n'est pas croiable, cela n'est pas imaginable ! Si Dieu est veritablement tel que nos deicoles le disent, que ne le fait-il voir ? Qu'il prenne lui-même la deffense de sa cause ! Qu'il se vange lui-même de ses ennemis et de ceux qui font mepris de ses loix et de ses commandemens! *Exurgat Deus et dissipentur inimici eius (Psal., 67.1); si Baal est Dieu, disoit le pere de Gedeon, qu'il se venge lui-même de celui qui a renversé ses autels, si Baal est Deus vindicet semetipsum numquid ultores estis Baal (Jud., 6.31).*

Si cet Etre que l'on suppose infiniment parfait se monroit aux hommes dans toute sa beauté, il n'y a personne qui ne l'aimeroit parfaitement, car la volonté se porte naturellement à aimer le bien; de même s'il punissoit severement tous les mechans et les coupables, il n'y a personne qui ne craindroit et qui n'apprehenderoit de mal faire, et peut-être même que personne n'auroit la hardiesse de vouloir faire aucune mechancetés. Que dis-je, s'il punissoit tous les mechans et tous les coupables, il ne seroit pas même necessaire d'en punir tant pour rendre tous les hommes plus sages et meilleurs qu'ils ne sont. Si seulement par exemple le tonnerre ne tomboit jamais que sur les testes des mechans et des coupables quand il tonne, c'en seroit assés pour faire trembler tous les pecheurs, et personne n'auroit la hardiesse de vouloir être mechant, car on craint naturellement trop la mort et le chatiment pour vouloir s'y exposer si facilement, et il est seur que c'est l'impunité des vices et des crimes qui rend les hommes si hardis et si obstinés qu'ils sont dans leurs malices et dans leurs mechancetés. C'est aussi ce que nos deicoles ne sçauroient nier, puisque c'est même leur pretendüe Ecriture sainte qui le dit.

Les enfans des hommes, disent ces pretendus saints Livres, voians que les

mechans demeurent impunis après qu'ils ont mal faits, et voians qu'ils commettent cent et cent fois les mêmes crimes sans en recevoir aucune punition, c'est pour cela qu'ils s'abandonnent sans aucune crainte à toutes sortes de vices et de mechancetés. De là vient, disent les mêmes pretendus s^{ts} Livres (Eccls., 8.12), une autre vanité qui n'est pas moins pitoiable que detestable et qui n'est pas moins digne de compassion que d'indignation. C'est, disent ces pretendus saints Livres, que souvent on voit des justes qui sont affligés d'un nombre presque infini de miserés, et qui sont traités avec autant d'indignité et d'ignominie que s'ils avoient commis les crimes des mechans, et au contraire on voit souvent des impies qui vivent au milieu des delices et des honneurs avec autant / d'assurance que s'ils avoient tout le merite des justes. Ce qui est certainement une très grande vanité et un abus tout à fait indigne de la bonté, de la sagesse et de la justice d'un Dieu tout puissant et infiniment parfait. Et enim, dit cette Ecriture S^{te}, quia non profertur cito contra malos sententia, absque timore ullo, filii hominum perpetrant mala... Et est alia vanitas quae fit super terram. Sunt justii, quibus mala proveniunt, quasi opera egerint impiorum, et sunt impii, qui ita securi sunt quasi justorum facta habeant, sed et hoc vanissimum judico. Et ce qu'il y a de plus facheux et de plus mauvais parmi les choses qui se font sous le soleil, c'est, dit la même Ecriture, que tout arrive indifferemment à tous chacun; les mêmes accidens, dit-elle, arrivent aux justes et aux mechans, aux bons et aux nets comme aux coupables, à celui qui offre des sacrifices, comme à celui qui meprise d'en offrir, comme est le bon, ainsi est le mechant, et celui qui jure comme celui qui craint de jurer, et c'est, dit la même Ecriture, ce qui donne lieu aux hommes de remplir leur cœur de malice, et de faire mepris de tout... Hoc est pessimum inter omnia, quae fiunt sub sole, quia eadem cunctis eveniunt, justo, et impio, bono, et malo, mundo et immundo, immolanti vietimas, et sacrificia contemnti, sicut bonus, sic et peccator; ut perjurus, ita et ille qui verum dejerat; unde et corda filiorum hominum implentur malitia et contemptu in vita sua (Eccls., 9.1.2.3).

Les deicoles, ne pouvant resister à la force et à l'évidence de cet argument, se sont subtilement avisés de dire que si leur Dieu ne recompense pas tousjours sur la terre la vertu et les bonnes œuvres des justes, et que s'il ne punit pas tousjours dans ce monde-ci les vices et les crimes des mechans, il ne manquera pas de le faire dans une autre vie, dans laquelle il ne manquera pas pour lors de recompenser abondamment les justes et ne manquera pas de punir severement les mechans. Mais outre que cette

pretendüe autre vie n'est qu'une illusion et une pure fiction de l'esprit humain, qui se plait à se tromper lui-même et à tromper les autres, je dis que cette interpretation et que cette reponse est manifestement contraire aux susdits temoignages de leurs propres Ecritures saintes que je viens de citer, lesquels ne parlent que d'une protection visible de la bonté de Dieu pour les justes, et ne parlent aussi que de chatimens visibles de sa justice contre les mechans. Il n'est pas à croire que les dittes Ecritures ne parleroient que des recompenses et des chatimens d'une autre vie; car ce seroit rendre entierement vaines et frivoles toutes les promesses et toutes les menaces qui y sont faites touchant les recompenses des justes et touchant les chatimens des mechans, puisque ces pretendües recompenses et que /245/ ces pretendus chatimens d'une autre vie ne sont que des recompenses et des chatimens imaginaires, aussi bien que cette autre pretendüe vie, dont nos deicoles parlent tant et dont ils font semblant de faire tant de cas. La vanité de ces belles pretendües promesses nous est encore tout clairement marquée dans leur[s] propres pretendus saints Livres, de sorte qu'il y auroit bien lieu de s'étonner qu'ils puissent les regarder comme des livres divins, et qu'ils puissent encore, après ce qu'ils en disent, se flatter d'une si vaine esperance que celle de vivre encore après qu'ils ne seront plus.

Voici comme ces pretendus saints et divins Livres parlent sur ce sujet. *Quel avantage, dit l'Ecclesiaste, l'homme sage peut-il esperer plus que celui qui est insensé, c'est-à-dire quel avantage l'homme de bien peut-il avoir plus que celui qui est mechant ? Sera-ce de passer dans une meilleure vie après celle ci ? Il vaut mieux, dit-il, voir ce que l'on aime et tenir ce que l'on a que de desirer ce que l'on ne connoit pas, parce que c'est une vanité et une presom[p]tion d'esprit de vouloir s'attacher à ce que l'on ne connoit point; quid habet amplius sapiens a stulto ? Et quid pauper nisi ut pergat [illuc], ubi est vita ? Melius est videre quod cupias, quam desiderare quod nescias, sed et hoc vanitas est et praesumptio spiritus (Eccls., 6.8).* C'est desjà donc, suivant la doctrine de ces pretendus s^{ts} Livres, une vanité et une presom[p]tion trompeuse de s'attendre à une autre vie, et par consequent point de recompense, si ce n'est dans cette presente vie. Poursuivons; *il y a des justes, et des sages, disent ces mêmes Livres, il y a des justes et des sages qui vivent religieusement dans la vertus, et dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, cependant, disent ces mêmes Livres, personne ne sçait s'il est digne d'amour ou de haine, parce que tout demeure dans l'incertitude d'un tems à venir; on ne voit point qu'il y ait de difference entre le*

juste et l'impie, entre le bon et le méchant, entre le pur et l'impur, ni entre celui qui offre pieusement des sacrifices et celui qui méprise d'en offrir; car les mêmes événemens arrivent aux uns comme aux autres, aux bons comme aux méchants, aux parjures comme à ceux qui disent toujours vrai; ce qui est, comme disent ces mêmes Livres, une chose très mauvaise et très fâcheuse, car les hommes, voyans que toutes choses arrivent indifféremment aux bons et aux méchants, ils négligent la vertu et se laissent facilement aller à toutes sortes de vices et de méchancetés, après quoy ils s'en vont au tombeau (Eccls., 9.2.3).

Il n'y a personne, disent ces mêmes Livres, qui puisse toujours vivre, ni même qui ait espérance de pouvoir toujours vivre; un chien vivant, comme ils disent, vaut mieux qu'un lion mort, c'est-à-dire / que le plus vile et le plus misérable animal qui soit, s'il est vivant, il vaut mieux que le plus grand et que le plus puissant monarque de la terre lorsqu'il est mort. Et la raison qu'ils en donnent, c'est, disent ces mêmes Livres, parce que les vivans savent au moins qu'ils mourront, ils savent qu'ils doivent mourir, mais les morts ne connoissent plus rien et n'attendent plus aucune récompense parce qu'ils sont entièrement dans l'oubly de toutes choses; ils n'ont plus aucun sentimens de haine, ni d'amour, ni d'envie, tout est fini Pour eux, et n'ont plus aucune part à ce qui se fait dans la vie. Melior est canis vivus leone mortuo, viventes enim sciunt se esse morituros, mortui vero nihil noverunt amplius, nec habent ultra mercedem, amor quoque et odium et invidice simul perierunt, nec habent partem in hoc saeculo (Eccls., 9.5). Va donc, disent ces mêmes Livres à leurs lecteurs, va donc boire et manger paisiblement le fruit de tes travaux avec tes amis, va jouir des plaisirs et des contentemens de la vie avec celle que tu aimes, car c'est là ta part, et c'est ce que tu peu[x] espérer de bien dans la vie, car dans le tombeau où tu vas, il n'y a plus, dit-il, de connoissance, ni de sentiment pour toy. Vade ergo et comede in laetitia panem tuum, et bibe cum gaudio vinum tuum. Perfruere vita cum uxore, quam diligis. Haec est enim pars tua in vita, et in labore tuo, quo laboras sub sole, quia nec est opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos, quo tu properas.

Voilà un des plus clairs et des plus convaincans temoignages que l'on puisse désirer de l'erreur où sont nos superstitieux deicoles et nos superstitieux chresticoles touchant les prétendues récompenses et les prétendus chatimens d'une autre vie, dont

ils entretiennent vainement les peuples ignorans, car puisque, suivant la doctrine même du plus sage d'entre eux que je viens de rapporter, les morts n'attendent plus aucune recompense, qu'ils n'ont plus de connoissance ni de sentiment, et que le meilleur partage des vivans est de boire et de manger paisiblement et joiusement les fruits de leurs travaux, et de jouir paisiblement des plaisirs et des contentemens de la vie avec les amis et avec celle que l'on aime, et que c'est là toute la part qu'ils peuvent esperer des biens de la vie; c'est une preuve manifeste qu'il ne croioit point d'autre vie que celle-ci, et qu'il n'y en a point d'autre, et par consequent qu'il n'y a point de recompenses à esperer, ni de chatimens à craindre dans une autre vie; vu qu'il est dit encore aillieurs qu'il ne faut point craindre la mort, parce qu'il n'y a point /246/ d'accusation à faire ni de conte à rendre après la mort. *Noli metuere iudicium mortis... non est enim in inferno accusatio vitae (Eccli., 41.5.7).*

Comme donc il arrive très souvent que les justes meurent sans avoir reçu aucune recompense de leurs vertus ni de leurs bonnes œuvres et que les mechans aussi meurent très souvent sans recevoir les chatimens qu'ils ont mérités par leurs crimes et par leurs mechancetés, il s'ensuit qu'il n'y a point de souveraine justice pour les uns ni pour les autres, et par consequent qu'il n'y a point d'Être infiniment parfait; car s'il y avoit véritablement un tel Être qui fut infiniment parfait, il seroit parfaitement juste, et étant parfaitement juste, il récompenseroit les bons et puniroit les mechans; et comme on voit manifestement que les bons ne sont pas tousjours récompensés et que les mechans ne sont pas tousjours punis, c'est une preuve manifeste qu'il n'y a point de Dieu, ni d'Être infiniment parfait, pour récompenser les uns, ni pour punir les autres comme ils le mériteroient.

— 75 —

S'IL Y AVOIT QUELQUE DIVINITÉ QUI VOULÛT SE FAIRE AIMER,
SE FAIRE ADORER ET SERVIR DES HOMMES,
ELLE NE MANQUEROIT PAS
DE SE FAIRE AU MOINS SUFFISAMENT CONNOÎTRE D'EUX
NI DE LEUR FAIRE SUFFISAMENT CONNOÎTRE SES VOLONTÉS

Voici un autre argument qui tend encore à la même fin. S'il y avoit véritablement

quelque divinité ou quelque Etre infiniment parfait qui voulut se faire aimer et se faire adorer des hommes, il seroit de la raison et de la justice et même du devoir de ce prétendu Etre infiniment parfait de se faire manifestement ou du moins suffisamment connoître de tous ceux et celles dont il voudroit être aimé, adoré et servi. Pareillement il seroit de la raison, de la justice et du devoir de ce même Etre infiniment parfait de leur faire manifestement ou du moins suffisamment connoître ses intentions et ses volontés. Car il seroit ridicule à tout être doué d'entendement et de raison de vouloir se faire aimer sans vouloir au moins se faire suffisamment connoître. Pareillement il seroit ridicule et tout à fait injuste à un maître ou à un seigneur de vouloir se faire servir et obéir sans faire au moins suffisamment connoître ses intentions et ses volontés; car s'il y avoit aucun maître ou seigneur qui fut capable d'exiger telle chose de ses serviteurs ou sujets, sans se faire suffisamment connoître à eux et sans leur faire suffisamment connoître ses intentions et ses volontés, il est sûr qu'il ne manqueroit pas de passer pour un fou et pour un insensé, et si ce maître ou ce seigneur passoit jusques à un tel excès de folie et d'injustice que de vouloir faire punir et severement punir ceux de ses serviteurs ou sujets qui n'auroient pas faits ce qu'il ne leur auroit pas suffisamment fait connoître qu'il vouloit qu'ils fassent, il passeroit encore pour le plus injuste, pour le plus brutal et pour le plus cruel qui soit au monde. Il seroit assés difficile qu'aucun homme puisse jamais venir jusques à un tel excès de folie / et d'inhumanité que de vouloir faire telle chose, à plus forte raison seroit-il indigne de penser qu'un Dieu ou qu'un Etre infiniment parfait puisse être capable de le vouloir faire. Cela étant, il s'ensuit évidemment que s'il y avoit véritablement, comme j'ai dit, quelque divinité ou quelque Etre infiniment parfait qui voulut se faire aimer et adorer des hommes, il seroit de la raison, de la justice et même du devoir de cet Etre infiniment parfait de se faire au moins suffisamment connoître des hommes et de leur faire suffisamment connoître ses intentions et ses volontés, toutes ces propositions-là sont claires et évidentes comme un beau jour dans son plein midi.

Or il est évident que cette prétendue divinité ne se fait pas suffisamment connoître des hommes et qu'elle ne leur fait pas non plus suffisamment connoître ses intentions et ses volontés; car si elle se faisoit suffisamment connoître à eux, il est sûr que personne ne l'ignoreroit, que personne ne le nieroit et que personne ne revoqueroit en doute son existence, et ainsi il n'y auroit point tant de disputes qu'il y en a parmi les

hommes au sujet de sa pretendüe existence. Puis donc qu'il y en a tant qui l'ignorent, tant qui la nient, tant qui en revoquent en doute son existence, tant qui voudroient la connoitre et qui ne la peuvent connoitre et tant enfin qui l'attachent et qui l'attribuent soit à des hommes mortels, soit à des sales et vilains animaux, soit à des êtres inanimés, soit à des idoles müettes, qui n'ont ni mouvement ni sentimens; et que ceux-là même qui s'imaginent qu'elle est, la croient sans la voir et sans la connoitre, c'est une preuve manifeste qu'elle ne se fait nullement connoitre aux hommes. Pareillement aussi, elle, cette pretendüe divinité, ne leur fait pas suffisamment connoitre ses intentions et ses volontés, car si elle les leur faisoit suffisamment connoitre, ils seroient tous certains et assurés de ce qu'ils en devoient croire et de ce qu'ils devoient faire pour lui plaire, ils s'accorderoient tous dans la même creance, dans la creance des mêmes verités et dans la conformité d'un même culte, et ainsi il n'y auroit point entre eux tant de disputes et tant de diversité d'opinions qu'il y en a au sujet des preceptes, des misteres et des ceremonies de leurs pretendües saintes et divines loix, et ils n'auroient que faire de se hair, ni de se persecuter à feu et à sang, comme ils font tous les jours pour le maintient et pour la deffence de tant de fausses opinions qui sont contraires les unes aux autres.

Comme donc on voit manifestement et que l'on voit même depuis plusieurs milliers d'années que les hommes ne sçauroient s'accorder dans une même creance des principaux points de leurs religions, ni dans la conformité d'un même culte et /247/ qu'ils ne cessent point de se hair et de se persecuter et même de se detruire cruellement les uns les autres pour maintenir chacun d'eux les misteres, les preceptes et les ceremonies de leurs pretendües loix divines, et qu'ils croient même chacun d'eux qu'en faisant cela, ils rendent à leur Dieu le plus grand service qu'ils pourroient lui rendre, c'est une preuve manifeste qu'il n'y a aucune divinité qui se fasse suffisamment connoitre aux hommes, ni qui leur fasse suffisamment connoitre ses intentions et ses volontés. Car s'il y en avoit aucune qui fut capable de se faire suffisamment connoitre et de faire suffisamment connoitre ses intentions et ses volontés aux hommes, il n'est pas croiable qu'elle voudroit tousjours les laisser dans un si miserable et si malheureux état d'ignorance et d'erreurs touchant ses volontés, puisqu'ils pretendent tous combattre pour son honneur et pour sa gloire, et qu'ils croient tous bien faire en suivans et en soutenans chacun d'eux aux depens de leurs biens et au peril de leur vie les ordonnances et les ceremonies de leurs religions.

Si par exemple des peuples qui seroient affectionnés pour la gloire et pour le service de leur prince tomboient en different et en contestation entre eux touchant l'interpretation des loix ou des volontés de leur prince et touchant l'execution de ses ordonnances, les uns par exemple disans, c'est ainsi que le roy l'ordonne et le pretend, et les autres au contraire disans, non, ce n'est pas ainsi qu'il le veut, mais c'est de cette autre maniere qu'il le veut et l'entend; et que sur ce differens ses peuples vinrent à prendre les armes les uns contre les autres, à se battre, à se tuer, à s'égorger, à se detruire et à se brusler tous vifs les uns les autres, sous pretexte de vouloir prendre les interests de leur prince et de vouloir ponctuellement faire executer ses ordonnances, comme ils croiroient le devoir faire, que feroit le roy ou le prince dans une telle conjoncture ? Si c'étoit un bon et sage prince, du moment qu'il seroit avertit d'une telle division parmi ses peuples et du sujet qui l'auroit suscité, il ne manqueroit certainement pas d'interpreter clairement ses ordonnances et de leur faire clairement connoitre ses intentions et ses volontés; et par ce moien il feroit incontinent cesser tous troubles et toutes divisions, et retabliroit comme en un moment la paix et la bonne union entre ses sujets. Mais si ce prince étoit un fou, un moqueur ou un mechant prince qui voulut prendre plaisir à voir le trouble et la guerre parmi ses sujets, et qui voulu[t] prendre plaisir à les voir se battre, se piller / se deschirer et se detruire les uns les autres pour l'amour de lui, il les laisseroit faire, il ne diroit mot et ne prendroit pas seulement la peine de leur declarer ni de leur faire declarer expressement quelles seroient ses volontés.

Voilà tous les hommes qui se trouvent malheureusement dans une conjoncture pareille à celle de ces peuples dont je viens de parler, ils sont en differens et en dissensions entre eux touchant les loix et les ordonnances de leur Dieu, ils pretendent tous adorer et servir le veritable Dieu, ils pretendent même tous l'adorer et le servir suivant ses veritables intentions et suivant ses veritables volontés, les uns disent qu'il veut être adoré et servi d'une telle et telle maniere, d'autres soutiennent que tous ceux ci se trompent et que c'est d'une autre maniere qu'il veut être adoré et servi; d'autres sont encore dans d'autres sentimens, enfin tous les hommes sont partagés en mille et peut être en plus de mille sortes de differens sentimens touchant les loix et les ceremonies de leur Dieu et de leurs religions. Ceux-là même qui font profession d'une même religion ne sçauroient tousjours s'accorder entre eux sur les principaux

points de leur doctrine; ce qui fait encore naître entre eux une multitude de diverses sortes d'opinions ridicules qui se blament et qui se condamnent réciproquement les unes les autres. Il y a long tems que les hommes sont en disputes et en contestation sur ces sortes de sujets; il y a plusieurs milliers d'années qu'ils se font la guerre et qu'ils se persecutent les uns les autres à feu et à sang pour l'amour et pour la gloire de leur Dieu, et sous ce beau pretexte de deffendre et de maintenir religieusement ses loix et ses ordonnances. Cependant on ne voit point de Dieu qui fasse cesser ces funestes divisions ni ces horribles troubles, ni qui se mette en devoir de mettre la paix entre les hommes en se faisant manifestement connoître, ni en leur declarant manifestement ses intentions et ses volontés, comme il le pourroit très facilement faire s'il étoit vrai, comme disent nos deicoles, qu'il y a une divinité qui veut être religieusement servie et adorée des hommes.

Que peut-on juger et conclure d'un tel silence de la part de cette pretendüe divinité dans une occasion et dans une conjoncture si pressante que celle-ci, si ce n'est de dire qu'il n'y a veritablement aucune divinité; ou que, s'il y en a quelqu'une, il faut necessairement que ce soit une divinité qui meprise les adorations des hommes, qui se moque d'eux et qui se plait davantage à les tenir dans la division et dans le trouble qu'à leur procurer la paix et à leur faire aucun veritable bien. Dire qu'il y ait effectivement /248/ une telle divinité, je n'y vois aucune apparence de verité; reste donc à conclure et à dire qu'il n'y en a veritablement aucune; c'est une conclusion qui se tire évidament de toutes les raisons que je viens de dire et que je dirai encore par la suite.

Nos christicoles repondent ordinairement à ceci que leur Dieu se fait assés manifestement connoître par les ouvrages admirables qu'il a fait[s]; les cieux et la terre, comme ils disent, publient manifestement la grandeur, la gloire, la puissance, la bonté et la sagesse infinie de celui qui les a fait[s], et qui n'est autre qu'un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage. C'est pour cela que leur grand mirmadolin s^t Paul dit que *Dieu a mi[s] en évidence aux yeux des hommes, ce qui peut être connu de sa grandeur par la manifestation et par la consideration des choses qu'il a faites dans la creation du monde, leur aians par ce moien rendu visible ce qui étoit invisible en lui, sçavoir sa puissance éternelle et sa divinité même, en sorte, dit-il, que les hommes sont sans excuses, si aians connu par là l'existence d'un*

Dieu, ils ne le glorifient pas et ne lui rendent pas graces de ses bienfaits. Et à l'égard de ses volontés, ils disent pareillement qu'il les a fait assés manifestement connoitre aux hommes par les choix et par les ordonnances qu'il a établis, et qu'il a commandé d'observer par ses plus fidel[e]s serviteurs, qui sont les anges et les prophetes, qu'il leur a plusieurs fois envoyés pour les instruire de ses divines volontés. Ce pourquoi ce même grand mirmadolin s^t Paul dit, *qu'aux tems passés, Dieu s'est fait connoitre aux hommes, en leur parlans en plusieurs manieres par ses prophetes, et qu'enfin il leur a parlé dans ces derniers tems par son fils bien aimé, qu'il a, dit-il, établit heritier de tous ses biens (Hebr., 1) et par lequel même il a créé les siecles, étant lui-même la splendeur de sa gloire et la vive impression de sa personne, qui soutient, dit-il, toutes choses par sa parole toute puissante, et qui, après avoir purifié tous les pechés, est assis à la droite de la souveraine majesté de Dieu dans le ciel.* Et ce même prétendu divin fils de Dieu, parlant de lui-même aux peuples, disait qu'il étoit envoyé de Dieu son pere et que les œuvres admirables qu'il faisoit parmi eux rendoient temoignage qu'il étoit veritablement envoyé de la part de Dieu son pere. Ce pourquoi il adjoutoit que s'il ne fut pas venu à eux, et qu'il n'eut pas fait parmi eux les œuvres miraculeuses qu'il avoit faites, qu'ils n'auroient point eû de pechés et qu'ils auroient été excusables de ne pas croire en lui, mais qu'étans venu parmi eux, comme il avoit fait, et qu'ainsi fait tant de miracles qu'il en avoit fait parmi eux, ils n'étoient plus excusables de ne pas croire / en lui, et de ne pas faire tout ce qu'il leur disoit; et plusieurs autres semblables temoignages qu'il seroit trop long de rapporter... etc. Mais il est facile de refuter cette reponse et de faire voir la vanité et la fausseté de tous ces prétendus temoignages de divinité.

Car premierement pour ce qui est de la pretendüe connoissance des volontés d'un Dieu, que nos superstitieux deicoles pretendent nous être assés manifestement ou assés suffisamment connües par les loix et ordonnances qu'il a établies et qu'il a commandé aux hommes d'observer, c'est une pure illusion, car de bonne foy, quelles sont ces loix et ces ordonnances que l'on puisse manifestement ou suffisamment connoitre venir veritablement de la part d'un Dieu ? Seront-ce celles des païens, qui reconnoissent et adorent plusieurs sortes de divinités, qui sont rejetées par tous ceux qui ne reconnoissent qu'un seul Dieu ? Seront-ce celles des Juifs qui n'adorent qu'un seul Dieu mais dont les pretendües loix et ordonnances n'ont jamais été observées que dans un petit coin de la terre, encore n'étoient elles observées que par un peuple

qui a toujours été regardé comme le plus vile, comme le plus méprisable et le plus misérable de toute la terre ? Seront-ce celles des chrétiens qui tirent leur source et leur origine de ce vile et misérable peuple dont je viens de parler, qui condamnent maintenant celles du judaïsme et celles du paganisme, quoique la religion chrétienne ne soit elle-même qu'un ridicule mélange du judaïsme et du paganisme ? Seront-ce celles des mahométans que les chrétiens regardent comme aiantes été faites par un imposteur et par un faux prophète ? Seront-ce celles des Indiens et des Chinois, des Iroquois ou des Japonais, qui ne sont nullement connues parmi nous ? Ou enfin seront-ce quelques autres semblables loix ou ordonnances prétendues divines et dont nous n'aurons peut être encore jamais ouï parler ? Non certainement; car si les hommes reconnoissoient manifestement ou suffisamment que l'une ou l'autre de toutes ces différentes sortes de loix et d'ordonnances viennent véritablement de la part d'un Dieu, que n'en conviennent-ils donc paisiblement tous ? Que ne l'embrassent-ils volontiers tous, cette prétendue divine loy qui leur seroit ainsi suffisamment connue ! Que ne la suivent-ils tous et que ne l'observent-ils tous d'un commun consentement sans vouloir s'opiniâtrer mal à propos dans aucune erreur, sans tant disputer les uns contre les autres pour la différence de ces loix et sans se persécuter si cruellement comme ils font les uns les autres pour ce même sujet ! Il est certain que la prudence et que l'amour de la vérité devoit les obliger à prendre ce party, si l'une ou l'autre de toutes ces différentes religions étoit manifestement ou suffisamment, re /249/ connue venir effectivement de la part d'un Dieu.

Mais comme on voit manifestement que les hommes n'ont jamais pu convenir tous ensemble d'une seule et même religion et que même dans chaque religion il y a de plusieurs sortes de différentes sectes qui se blament et qui se condamnent les unes les autres, et dont les partisans de différentes sectes se persécutent à feu et à sang les uns les autres au sujet de la diversité et contrariété d'opinions et de sentimens qu'ils ont sur leurs différentes loix ou sur l'explication de leurs prétendues loix divines, c'est une preuve manifeste que les volontés et que les intentions de leur Dieu ne leur sont point manifestement ni suffisamment connues. Car si elles leur étoient manifestement ou suffisamment connues, il leur seroit facile de s'accorder ensemble et ils n'auroient que faire, comme j'ai dit, de disputer avec tant de chaleur, ni de se persécuter comme ils font les uns les autres avec tant d'animosités. Et si les loix et les volontés de leur Dieu ne leur sont pas suffisamment connues, c'est une preuve

manifeste que ce Dieu ne les leur fait pas suffisamment connoître, et s'il ne les leur fait pas suffisamment connoître, c'est une preuve évidente qu'il n'y a point de divinité qui veuille se faire aimer et adorer des hommes, parce qu'il seroit, comme j'ai dis, contre la bonté, contre la sagesse et contre la justice d'un Dieu infiniment parfait de vouloir se faire adorer et servir sous quelque culte que ce soit sans se faire manifestement ou du moins suffisamment connoître des hommes, et sans leur faire manifestement ou au moins suffisamment connoître ses intentions, ses loix et ses volontés.

— 76 —

IL Y A QUANTITÉ DE FAUX PROPHÈTES ET QUANTITÉ DE FAUX MIRACLES

Comme il n'y a aucuns de nos deicoles, de quelque sorte de loy ou de religion qu'ils soient, qui ne s'imaginent et ne pretendent que leur loy ou religion est la seule veritable loy de Dieu que tous les hommes doivent suivre, il n'y a aussi aucuns d'eux qui ne pretendent que leur religion vienne de Dieu même ou de la part de Dieu même, et qu'il leur ait suffisamment fait connoître ses intentions et ses volontés, soit par lui-même, soit par le ministere de ses anges ou de ses prophetes, et qu'ensuite de cela tous les hommes sont obligés de s'en tenir au temoignage de ces anges ou de ces prophetes, en croians fermement tout ce qu'ils en ont dits et en observant religieusement tout ce qu'ils ordonnent de faire de la part de Dieu qui les a inspiré[s] et qui les a expressement envoié pour declarer ses volontés aux hommes. Mais c'est bien en vain qu'ils pretendent que Dieu fasse par là suffisamment connoître ses volontés aux hommes. Car 1°) dès là-même qu'ils sont tous dans cette creance que leur loy est divine, et qu'ils croient tous être dans la bonne loy et dans la bonne religion, quoy qu'ils soient neantmoins tous contraires les uns aux autres / dans leurs dogmes et dans leurs cultes, c'est une preuve manifeste qu'ils sont au moins pour la plus part d'eux dans l'erreur, et que Dieu ne fait pas suffisamment connoître ses loix et ses volontés à ceux qui y sont puisqu'ils croient bien faire en faisans ce qu'ils font et en croians ce qu'ils croient, comme on doit supposer. 2°) Quelle connoissance et quelle certitude suffisante peuvent-ils avoir que ces pretendus anges ou que ces pretendus prophetes dont ils parlent aient été veritablement envoiés et inspirés de Dieu pour leur faire connoître ainsi ses intentions et ses volontés ? Ils ne peuvent en

avoir aucune certitude suffisante; car supposé même qu'il y ait des anges, comme ils le prétendent (ce que je ne veux pas examiner ici), il est constant que ceux qui admettent de ces anges disent qu'il y en a des bons, qu'ils appellent des anges de lumieres, et qu'il y en a des mechans qu'ils appellent des anges de tenebres, et ils disent que souvent les anges de tenebres se transfigurent en anges de lumieres pour tromper et pour seduire les hommes. C'est pour cela que notre grand mirmadolin s^t Paul deffendoit expressement à ses sectateurs de croire autre chose que ce qu'il leur avoit enseigné *quand même ce seroit*, leur disoit-il, *un ange du ciel qui viendrait leur enseigner quelque autre chose, sed licet nos aut angelus de caelo evangelizet vobis praeterquam quod evangelizavimus vobis, anathema sit... et iterum dico si quis vobis evangelizaverit praeter id quod accepistis, anathema sit. Neque enim*, dit-il, *ego ab homine accepi evangelium illud, neque didici, sed per revelationem Jesu Christi (Gal[ates], 1.8), car je vous declare*, leur disoit-il, *que l'Evangile que je vous ai annoncé n'est pas selon l'homme parce que je ne l'ai point reçu, ni appris d'aucun homme, mais par la revelation de Jesus Christ même.*

S'il est vrai qu'il y ait de mauvais anges, il n'est pas moins vrai qu'il y a aussi des faux prophetes, je dis plus, il n'est pas certain qu'il y ait aucun veritable prophete comme on l'entend ici, on peut même assurer qu'il n'y en a aucun; mais il est certain qu'il y en a quantité de faux, lesquels neantmoins se donnent la qualité de vrais prophetes et qui, sous ce beaux et specieux pretexte, debitent leurs mensonges et leurs impostures avec autant de hardiesse et d'assurance que s'ils étoient effectivement des vrais prophetes, specialement et expressement envoiés de Dieu, pour faire connoitre ses volontés aux hommes. Mais ce sont plus veritablement des trompeurs, ce sont des moqueurs, *virii illusores*, comme dit même un de leur bande, *et des imposteurs qui suivent leurs passions, et qui cherchent à satisfaire les desirs deregles de leur cœur, virii illusores, secundum desideria sua ambulantes in impietatibus (Jud., 18)*. C'est ce que nos deicoles ne sçauroient nier puis /250/ que l'on voit que, de toutes les religions qui sont parmi le monde, il n'y en a pas une qui ne pretende être fondée sur l'autorité et sur le temoignage de quelques-uns de ces pretendus prophetes qui se disent être specialement envoiés et inspirés de Dieu. C'est particulierement ce que nos christicoles ne sçauroient nier, puisqu'ils ont vûs dans leur religion même toute sainte et divine qu'ils la croient, quantité de ces faux prophetes, et qu'ils y ont parut même dès le commencement de son institution; c'est

de quoi se plaignoit leur grand s^t Paul dans son tems (2 Cor., 11.13), où parlant de ces faux prophetes, il les appelle *des faux apotres, des ouvriers trompeurs qui se transforment*, disoit-il, *en apotres de Jesus Christ. Et il ne faut pas s'en étonner*, adjoutoit-il, *puisque Satan même se transfigure bien en ange de lumiere*. Dans un autre endroit ils sont appelés *des faux docteurs*, 1 Pet., 2.1, *des seducteurs*, 2 Joan., 7, *des hommes trompeurs et des moqueurs*, 2 Pet., 3.3, et enfin *des antechrists, et des impies, qui se trouvoient desjà en grand nombre dans le commencement du christianisme*, 1 Joan., 2.18. Et notre Jesus Christ lui-même se doutoit bien qu'il y en viendrait plusieurs semblables à lui et qu'ils seduiroient plusieurs, ce pourquoi aussi il avertissoit soigneusement ses disciples de s'en donner de garde et de ne point ajouter foy à ce qu'ils leur en diroient (Mat., 24.24).

Cela étant, quelle assurance peut on prudemment avoir sur ce que disent des hommes menteurs, des hommes trompeurs, des moqueurs, des imposteurs, ou des visionnaires et des fanatiques qui se contredisent et se condamnent les uns les autres, car il est tout visible que ceux qui se melent de faire ce beau metier de prophetiser et contrefaire les confidens et les messagers des dieux et qui nous viennent parler de leur part ne sont que des impudens menteurs, des insensés, des visionnaires, des fanatiques, des mechants imposteurs, des moqueurs, ou des fins et rusés politiques, qui ne se servent du nom et de l'autorité de Dieu que pour mieux jouër leur personnage, en trompans ainsi les hommes, *viri illusores, secundam desideria sua ambulantes in impietatibus*, ou selon un autre, *viri illusores, socii furum* (Isai., 28.14) 2. Et quand même on voudroit supposer qu'il y auroit eu quelques veritables prophetes, il seroit moralement impossible, dans une si grande confusion d'erreurs et d'impostures, de discerner les pretendus veritables prophetes d'avec les faux, vû que les apparences exterieures ne sont pas plus pour les uns que pour les autres, de sorte qu'il n'y a non seulement aucune assurance, mais il n'y a pas même de prudence d'ajouter aucune foy à ce que disent tous ces moqueurs et tous ces impudens trompeurs. Ainsi on ne peut pas dire, et j'estime même que ce seroit folie / de dire que Dieu fasse manifestement ou suffisamment connoitre ses volontés aux hommes par des temoignages si vains, si suspects et si trompeurs que sont ceux là. Il n'y a pas même d'apparence de croire qu'un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage voudroit jamais se servir de tels temoignages ou se servir de telles voies pour faire connoitre ses volontés aux hommes.

Quoi, vous croiriez qu'il voudrait seulement reveler en secret et en cachette ses plus saints misteres à des fous, à des visionnaires, à des fanatiques, et qu'il ne voudrait pas les decouvrir manifestement à une infinité de personnes sages et éclairées qui desireroient d'en être seurement instruits ? Vous croiriez qu'il voudrait seulement decouvrir en secret et en cachette ses volontés à quelques personnes particulieres et qu'il ne voudrait pas les declarer manifestement à des peuples entiers et à toutes les nations de la terre, qui l'aimeroient, qui l'adoreroient, qui le serviroient, qui le loueroient et qui le beniroient tous les jours et à tout jamais de toute l'affection de leur cœur, s'il se faisoit manifestement ou suffisamment connoitre à eux ? Vous croiriez que ce seroit un Dieu qui auroit revelé à des insensés fanatiques les ridicules et absurdes misteres qu'ils veulent vous faire croire et vous faire adorer ? Vous croiriez que ce seroit un Dieu qui leur auroit donné ces belles loix et ces belles ordonnances qu'ils veulent vous faire observer sur le seul temoignage de leur parole ? Et vous croiriez qu'après qu'il auroit parlé ainsi en secret et en cachette, et même pendant la nuit et en revans à un tel ou tel pretendu prophete, il aura manifestement ou suffisamment fait connoitre aux hommes ses intentions et ses volontés, et qu'il voudrait les obliger tous tant qu'ils sont, dans tous les lieux et dans tous les tems, de croire ce pretendu prophete sur sa parole, et qu'il voudrait les obliger de faire tout ce qu'il leur commanderoit de sa part et cela sous peine aux hommes d'encourir son indignation et une damnation éternelle s'ils viennent à y manquer en aucune chose ? Cela certainement est trop éloigné de toute apparence de raison et de verité; cela est trop indigne de la souveraine bonté et de la souveraine sagesse d'un Dieu qui seroit tout puissant et infiniment parfait; et ainsi cela ne peut nullement être.

Nos pieux et devotieux christicoles ne manqueront pas de dire ici tout bonnement que leur Dieu veut principalement se faire connoitre, aimer, adorer et servir par les lumieres tenebreuses de la foy et par un pur motif d'amour et de charité conçû par la foy, et non pas par les claires lumieres de la raison humaine, affin comme ils disent d'humilier l'esprit de l'homme et de confondre son orgueil, /251/ et affin de donner par ce moien occasion à tous les hommes d'exercer d'autant mieux leur vertus et d'en avoir d'autant plus de merite, en captivans ainsi leur esprit sous l'obeissance de la foy. Mais 1° qui est-ce qui ne riroit d'une telle reponse et qui est-ce qui seroit tant soit peu éclairé qui n'en verroit la vanité et l'ineptie, si on y faisoit tant

soit peu d'attention. Car il est visible qu'il leur seroit aussi facile d'alléguer une telle raison pour soutenir et appuyer le mensonge, comme pour soutenir une vérité, parce qu'il n'y a point d'imposteurs qui ne pourroient s'en servir comme de pretexte pour couvrir leurs erreurs, leurs illusions et leurs impostures, et cette seule raison suffiroit pour faire voir la vanité et l'ineptie de cette reponse. D'ailleurs on ne voit point pour cela que les hommes en deviennent plus humbles, ni que leur Dieu se fasse mieux servir et adorer des hommes par cette creance aveugle qu'ils ont par la foy de ses divines volontés que par une claire et entiere connoissance qu'il leur donneroit de ses divins misteres et de ses divins commandemens; on ne voit, dis-je, pas cela; au contraire il est certain que si un Dieu tout puissant et infiniment parfait donnoit aux hommes une claire et entiere ou parfaite connoissance de ses divines perfections et de ses divins commandemens, ils l'aimeroient et le serviroient beaucoup plus parfaitement qu'ils ne font, et ils seroient tous ravis de ses beautés et de ses aimables perfections, et ils en deviendroient beaucoup plus sages et plus vertueux qu'ils ne sont. C'est donc une illusion à nos deicoles de vouloir, sous pretexte de devotion, interpreter si vainement les desseins et les intentions de leur Dieu, et c'est même une sottise à eux de vouloir couvrir sa foiblesse et son impuissance sous un si vain pretexte que celui qu'ils alleguent dans cette occasion-ci.

Mais vo[i]ci encore une autre raison qui ne fait pas moins voir la foiblesse et la vanité de la susditte reponse; c'est qu'il n'est nullement croiable qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage voudroit jamais se servir d'une voie si pleine d'erreurs, d'illusions et d'impostures pour se faire adorer et servir des hommes. Il n'est pas croiable qu'il voudroit établir et donner un principe d'erreurs, d'illusions et d'impostures pour fondement de ses divines vérités et pour regle de ses divins commandemens ou de ses divines ordonnances. Or la foy étante une creance aveugle, elle est, comme j'ai desjà dis ci-devant, un principe d'erreur, d'illusions et d'impostures, car sous ce pretexte de faire croire ou de faire observer aveuglement tout ce qui auroit été saintement revelé par quelque pretendüe divinité, il seroit aussi facile de faire croire et de faire observer tout ce qui n'auroit été inventé que par des imposteurs, par des moqueurs / ou par des visionnaires et fanatiques qui s'imaginent ridiculement que toutes leurs imaginations et que tous leurs songes sont des revelations divines, et qui voudroient le faire croire aux autres. On ne peut pas dire que ce soit par ces sortes de revelations secrettes ni par cette foy aveugle que Dieu

voudroit faire connoître ses volontés aux hommes, puisque ce sont là des voies si pleines d'erreurs, d'illusions et d'impostures, car des voyes qui sont si pleines d'erreurs, d'illusions et d'impostures ne sont pas des voies convenables à un Dieu pour faire connoître par elles ses verités ou ses volontés aux hommes.

Nos deicoles diront peut-être que des revelations seules, qui se font secretement à quelques personnes particulieres, ne seroient veritablement pas suffisantes pour faire suffisamment connoître aux hommes les intentions et les volontés d'un Dieu, et que pour cette raison des prophetes ou des anges mêmes qui n'auroient que des revelations à produire ne meritoient pas d'être crus sur leur parole, mais que s'ils faisoient voir par quelques autres plus clairs et plus assurés temoignages qu'ils sont veritablement envoyés et inspirés de Dieu, comme par exemple s'ils le faisoient voir par des miracles et par des prodiges qui surpassent toutes les forces de la nature et qui ne sçauroient se faire que par une puissance toute divine, pour lors ce seroit un suffisant temoignage qu'ils diroient verité et qu'ils seroient veritablement envoyés et inspirés de Dieu pour faire connoître ses volontés aux hommes, parce qu'il ne seroit pas croiable, disent-ils, qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage voudroit faire aucun miracle pour favoriser des imposteurs, ni pour confirmer aucun mensonge ou aucune erreur.

Mais quoique cette reponse soit un peu plus vraie semblable que la precedente, il n'y a cependant pas plus de solidité dans l'une que dans l'autre, parce que ces pretendus miracles dont on fait tant de cas et dont le renom et le bruit fait [*sic*] tant d'impression dans l'esprit des peuples ignorans, ne sont pas moins suspects en eux-mêmes, ni moins sujets à l'erreur, à l'illusion et à l'imposture que ne le sont les pretendües revelations-mêmes. Et la preuve évidente de cela est qu'il n'y a point de religions qui ne pretendent avoir leurs miracles et leurs revelations aussi bien que la religion chretienne. Les religions paiennes sont pleines, si on les veut croire, de semblables miracles et de semblables revelations divines. Celle des Juifs, si on la veut croire, en a quantité, celle du Christ ou du Messie, suivie par les chretiens n'en n'a pas moins, celle de Mahomet qui est suivie par les Turcs, par les Ottomans, par les Barbares n'en manque point. Il n'en faut pas moins penser de celle de Confucius suivie par les Chinois et par les Japonois, et ainsi de toutes les autres religions /252/ qui pretendent se fonder sur ces sortes de pretendus temoignages de divinité, de sorte

que c'est avec beaucoup de raison que notre judicieux François, le s^f de Montagne, dit dans ses *Essais que toutes apparences sont communes dans toutes religions, esperance, confiance, évenemens, ceremonies, penitence, martyre. Sous le nom d'évenemens sont compris les miracles qui sont des évenemens pretendus surnaturels et divins* (p. 418). Et aillieurs il dit que *l'empereur Auguste eut plus de temples que Jupiter même, et qu'il fut servi avec autant de religion et creance de miracles*; et dans un autre endroit, il dit que *la divinité pren[d]s et reçoit, en bonne part, l'honneur, et reverence que les humains lui rendent, sous quelque visage, sous quelque nom, et en quelque maniere que ce soit*. Et il adjoute que *ce zele des hommes a été universellement vû du ciel, de bon œil, que toutes polices ont tirés fruits de leurs devotions, les hommes, les actions impies, ont eû partout, dit-il, des évenemens sortables. Les histoires païennes, continüe-t'il, reconnoissent de la dignité, ordre, justice des prodiges et des oracles employés à leur profit, et instruction en leurs religions fabuleuses*. C'est ce que les plus scrupuleux même d'entre nos christicoles ne sçauroient nier, puisque leur Jesus Christ dit expressement à ses disciples *qu'il s'éleveroit plusieurs faux christ[s] et plusieurs faux prophetes qui feroient de si grands miracles, et de si grands prodiges, que ses élus mêmes se trouveroient en danger d'en être seduits* (Mat., 24.23).

Cela étant, il est clair et évident que toutes ces pretendües revelations et que tous ces pretendus miracles, dont on voudroit tant faire valoir l'autorité en matiere de religion, ne sont veritablement d'aucun poid et ne sont nullement suffisans pour prouver aucune verité; car puisqu'ils se font indifferemment dans toutes sortes de religions et de sectes, c'est une marque assurée qu'ils ne viennent point de la toute puissance d'un Dieu, et par consequant qu'ils ne sont point de suffisans temoignages de verité; parce qu'il n'est pas à croire qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage voudroit communiquer sa toute puissance à des imposteurs, ni faire aucun miracle pour confirmer ou pour favoriser l'erreur et le mensonge qui se trouve dans toutes les fausses religions. Ou si on pretend qu'il ne seroit pas contre la bonté ni contre la sagesse d'un Dieu infiniment parfait de communiquer une partie de sa toute puissance à des imposteurs, ni de faire des miracles en faveur de l'erreur et du mensonge, comme les pretendües s^{tes} Escritures de nos christicoles semblent le temoigner lorsqu'elles disent que Dieu avoit donné un esprit de mensonge dans la bouche de tous les prophetes d'Achab qui étoient presque au nombre de quatre cents

(2 Paral., 18.22). Et qu'il est dit ailleurs / que *Dieu enverra à certaines gens un esprit d'erreur qui par des puissantes impostures leur persuadera le mensonge, en faisant toutes sortes de prodiges, de signes et de miracles trompeurs par la puissance de Satan* (2 Thess., 2.12). Si, dis-je, on pretend que cela ne seroit pas contraire à la bonté et à la sagesse d'un Dieu tout puissant de faire ainsi des miracles et des prodiges en faveur de l'erreur et du mensonge, j'en tire encore avec autant de certitude cette conclusion, qui est que les miracles et les prodiges ni les pretendues revelations divines ne sont donc pas des suffisans temoignages de verité, puisque l'on veut qu'ils se fassent aussi bien en faveur du mensonge qu'en faveur de la verité. Et s'ils ne sont point des suffisans temoignages de verité, on ne peut donc pas dire que Dieu fasse suffisamment connoitre par là ses volontés aux hommes, et s'il ne les leur fait pas suffisamment connoitre par cette voie non plus que par aucune autre voye certaine, c'est une preuve assurée qu'il n'y a aucune divinité qui veuille se faire adorer et servir par les hommes, parce qu'il seroit, comme j'ai dis, entierement contraire à la bonté et à la sagesse infinie d'un Dieu tout puissant de vouloir se faire adorer et servir par les hommes sans se faire suffisamment connoitre à eux et sans leur faire suffisamment et certainement connoitre ses intentions et ses volontés.

Nos deicoles, se sentans pressés par cet argument et ne pouvans nier qu'il n'y ait quantité de faux prophetes et quantité de faux miracles, se trouvent necessairement obligés de dire ici que ce n'est point par les faux prophetes ni par les faux miracles que Dieu fait connoitre ses volontés aux hommes; mais que c'est seulement par les vrais prophetes et par les vrais miracles qu'il les leur fait connoitre. Mais il est facile encore de faire voir la foiblesse et la vanité de cette reponse. 1° parce que c'est une illusion de vouloir supposer comme ils font qu'il y ait des plus vrais prophetes et des plus vrais miracles les uns que les autres, dans le sens que nos deicoles l'entendent; puisque l'on soutient qu'il n'y a aucun prophete qui soit veritablement envoyé ou inspiré de Dieu, et qu'il n'y a aucun miracle qui se fasse par une puissance surnaturelle et divine, il n'est pas à croire ni à presumer qu'il y en ait jamais eu de tels, vû le grand et le prodigieux nombre d'imposteurs et d'impostures que l'on a vû dans le monde, et le prod[ig]ieux nombre de mensonges, d'erreurs, d'illusions et d'impostures qu'il y a dans tous ces pretendus miracles et dans les recits que l'on en fait; de sorte qu'il y a tout sujet de regarder tous ces pretendus prophetes comme des imposteurs, comme des moqueurs (**viri illusores, socii furum*) ou comme des

fanatiques et des visionnaires, du moment qu'ils se disent être envoyés ou inspirés de Dieu, et on peut assurer qu'il n'y a rien de surnaturel dans tous ces prétendus miracles que l'on dit avoir vûs. /253/ Ce n'est pas pour cela que je veuille absolument nier tout ce que l'on dit de certains événemens et de certains prodiges extraordinaires que l'on a vû[s] autres fois paroître avec étonnement, et que l'on pourroit bien encore voir dans la suite du tems, ni que je veuille absolument nier, ce que l'on dit de certains personnages extraordinaires qui ont reçûs quelques faveurs particulieres de la nature, ou qui ont pareillement fait des choses toutes extraordinaires et surprenantes; je veux croire qu'il en est quelque chose, mais je veux seulement dire que tous ces prodiges et que tous ces prétendus miracles et que tout ce que certains personnages ont faits de plus merveilleux et de plus surprenant ne sont véritablement que des effets naturels produits par des causes purement naturelles et humaines, mais qui paroissent neantmoins être surnaturels et miraculeux, parce qu'ils ne se font que dans quelques rencontres extraordinaires de plusieurs causes, ou par quelques efforts extraordinaires de la nature qui semble quelquefois se surpasser elle-même; ou enfin par l'industrie, par la subtilité, par l'adresse et par l'artifice de quelques personnes qui ont quelque connoissance particuliere des secrettes vertus de la nature, qui sçavent adroitement profiter du tems et des occasions ou qui sçavent faire subtilement tout ce qu'ils entreprennent de faire .

En effet on ne peut douter que la nature, qui est une excellente ouvriere et qui fait tous les jours tant de si admirables ouvrages, ne soit capable de faire aussi quelques fois des prodiges extraordinaires, et il ne faut point douter non plus que des personnes qui auroient connoissance des secrettes vertus de la nature et qui auroient l'adresse de s'en servir à propos dans les occasions, ne seroient capables de faire des choses extraordinaires. Il en faut dire de même de ces prodiges et de ces effets extraordinaires et surprenans que l'on a coutume d'attribuer à une magie noire et diabolique; la plus part des choses étonnantes que l'on en dit ne sont dans le fond que des mensonges, des illusions et des impostures, aussi bien que les faux miracles dont je viens de parler; car ce seroit grande sottise de vouloir ajouter foy à tout ce que l'on dit de la puissance de ces prétendus magiciens; c'est seulement pour se faire craindre ou pour se faire admirer des sots et des ignorans qu'ils se vantent d'avoir une si grande puissance.

Et à l'égard de ce qu'ils sont véritablement capables de faire, s'il y a quelque chose de merveilleux et de surprenant dans ce qu'ils font, ce ne sont certainement que des effets naturels qui procedent / de quelques secrettes vertus naturelles ou qui se font par l'industrie, par l'adresse ou par la subtilité de ceux qui s'en melent. Il est de même de cette pretendüe magie noire et diabolique, comme de la pretendüe magie sainte et divine, elles sont aussi vaines et aussi fausses l'une que l'autre; et c'est pour cela que j'ai dis qu'il n y avoit point de plus vrais prophetes ni de plus vrais miracles les uns que les autres. Mais quand on supposeroit qu'il y auroit, comme on le pretend, quelques plus vrais prophetes et quelques plus vrais miracles les uns que les autres, à quelle marque et à quelle enseigne les connoitra-t'on ? ces pretendus vrais prophetes ? et ces pretendus vrais miracles ? A quoi les discernera-t'on des faux prophetes et des faux miracles ? Puisque les vrais et les faux sont tous semblables les uns aux autres, que les vrais et que les faux prophetes parlent tous le même langage, qu'ils se disent également tous être envoyés et inspirés de Dieu et qu'ils pretendent tous en donner des preuves convaincantes par leurs pretendus vrais miracles ! Il est constant que nos deicoles eux-mêmes ne sçauroient les distinguer les uns des autres, et pour preuve évidente de cela est que depuis plusieurs milliers d'années que ces pretendus prophetes ont commencés à paroître dans le monde, ils n'ont encore pû convenir ensemble d'en reconnoître aucun pour veritable d'un commun consentement. C'est ce qui les a obligé en tous tems de se diviser, comme nous les voions, en plusieurs divers partis qui sont tous opposés les uns aux autres et qui ne reconnoissent chaqu'un d'eux pour vrais prophetes que ceux qui leur ont donnés leurs loix et leurs ceremonies, regardans tous les autres qui ne sont point pour eux comme des faux prophetes et comme des imposteurs.

Moyse par exemple, ce grand legislateur egyptien du peuple juif, qui a fait, dit-on, de si grands prodiges dans son tems et qui parloit, disoit-il, lui-même à Dieu, ou à qui Dieu parloit aussi familièrement qu'il auroit parlé à son ami, a été regardé du peuple juif comme un très grand et très veritable prophete. Ses actions surprenantes, si elles étoient telles qu'on les dit, ont été regardées par les Juifs comme des veritables miracles; mais il a tousjours été rejetté de toutes les autres nations comme un insigne imposteur, et ses pretendüs miracles n'ont été regardés que comme des fables et comme des impostures. Il n'étoit pas même de son tems si generalement reconnü des siens pour vrai prophete que plusieurs de sa troupe ne lui aient disputé

cette gloire. Temoins les murmures de son frère Aaron et de sa sœur Marie (*Num.*, 12...), temoins aussi les murmures de tout le peuple qu'il condui /254/ soit, et principalement le soulèvement que firent contre lui Coré, Dathan et Abiron soutenus de deux cens cinquante des principaux du peuple, car s'ils l'eussent véritablement reconnûs pour un si grand prophete, il n'est gueres probable qu'ils auroient osés se soulever, comme ils firent, contre lui et lui resister en face si hardiment qu'ils firent (*Num.*, 16...).

Le Galiléen Jesus Christ, que les chretiens appellent leur divin sauveur et qu'ils adorent comme un vrai Dieu fait homme, n'étoit regardé des Juifs et des Gentils que comme un insensé fanatique et comme un miserable pendart; c'est [ce] que les chretiens eux-mêmes ne sçauroient nier, puisque les premiers et les plus zelés de leur loy avoüent eux-mêmes que le crucifié Jesus Christ qu'ils preschoient et qu'ils annonçoient au monde, n'étoit *qu'un sujet de scandale aux Juifs, et un sujet de risée aux Gentils* (I *Cor.*, 1.23); ce n'étoit donc pas pour le reconnoitre pour un vrai prophete, ni pour un vrai Dieu incarné et fait homme.

L'Arabe Mahomet, ce tant renommé prophete de tout l'Orient, qui est reveré de tant de peuples comme étant le plus grand, le plus saint et le plus fidel[e] serviteur et ami de Dieu, n'est regardé des chretiens et des Juifs que comme un faux prophete et comme un insigne imposteur. Confucius, qui est reconnu et reveré dans la Chine comme un si saint legislateur, n'est point reconnu pour tel dans les autres païs du monde, où on ignore même jusques à son nom. Xaxa et Arnida, qui sont reconnus dans le Japon comme s'ils étoient des divinités, ne sont point connus non plus dans les autres parties du monde. Un nommé Appollonius de la ville de Tyane en Capadoce, et un nommé Simon de la ville de Samarie, qui étoient tous deux de si grands faiseurs de miracles et de prodiges que, quoyque l'un acquis l'opinion de divinité à Rome et en plusieurs autres endroits et que l'autre fut surnommé en Samarie la grande vertus de Dieu, cependant ils n'ont passés aillieurs que pour des faux prophetes et pour des imposteurs. Je ne parle point ici d'une miliace d'autres petits prophetiseurs qui se sont meslés en differens tems et en differens endroits de faire les prophetes, tels qu'étoient par exemple ces pretendus prophetes de Judée et de Samarie et ces quatre cens cinquante prophetes de Baal, qui ressembloient plustot à des insensés fanatiques qu'à des personnes sages. Je ne parle point non plus de ces

pretendus prophetes qui ont fait parler d'eux dans ces derniers siècles, comme ont fait par exemple un Merlin d'Angleterre, un Nostradamus de France, / un abbé Joachim de Calabre, un pieux Savonarole de Florence, et plusieurs autres de semblable farine qui n'ont fait parler d'eux que dans leurs propres pays et qui n'y ont pas même eu toute l'approbation qu'ils auroient souhaités.

Par où on voit évidemment que les deicoles et les christicoles tous zelés qu'ils sont pour la gloire et pour le culte de leur Dieu n'ont encore pû jusques à present reconnoître d'un commun consentement aucun de tous ces pretendus prophetes pour vrai prophete, ni aucun de leurs pretendus miracles pour vrai miracle, ce que n'ayant pû encore reconnoître d'un commun consentement, comme je viens de le demontrer, c'est une preuve évidente et assurée que, quand il y auroit eu ou qu'il y auroit parmi eux quelques plus veritables prophetes ou quelques plus veritables miracles les uns que les autres, ils ne sçauroient nullement les distinguer les uns des autres, c'est-à-dire qu'ils ne sçauroient discerner ou distinguer les vrais d'avec les faux, et s'ils ne sçauroient les distinguer, c'est en vain et sans fondement qu'ils disent et qu'ils pretendent que leur Dieu fasse suffisamment connoître ses volontés aux hommes par ses vrais prophetes et par les vrais miracles qu'il fait par leur moien. C'est, dis-je, en vain et sans fondement qu'ils le disent et qu'ils le pretendent, puisqu'ils ne sçauroient connoître eux-mêmes d'un commun accord qui sont ces pretendus vrais prophetes et quels sont ces pretendus vrais miracles. Car il n'est pas possible de connoître la verité d'une chose inconnüe par une autre chose que l'on ne connoit point non plus; et on ne sçauroit éclaircir une difficulté obscure par une autre difficulté plus obscure, ni rendre une chose certaine par une autre qui est incertaine.

Nos idolatres deicoles ne manqueront pas sans doute de dire ici que ceux d'entre les prophetes qui vivent le plus saintement et qui font les plus grands miracles doivent être regardés et tenus pour les seuls vrais prophetes et non pas les autres; mais cette reponse n'est pas moins vaine que les precedentes. Car premierement, pour ce qui est de la sainteté de vie, qui est ce qui en sçauroit repondre ? Il n'y a rien de plus trompeur que cette apparence exterieure de sainteté. *Les loups*, comme dit le Christ, *se couvrent souvent de la peau de brebis*, et les vices se couvrent souvent des apparences de la vertu. Ce pourquoi les hommes se deguisent très souvent affin de mieux tromper les autres, et ainsi cette apparence de vertu que l'on pourroit /255/

quelques fois voir dans quelques-uns de ces pretendus prophetes, plus que dans aucuns autres, n'est pas pour cela une preuve qu'ils soient plus veritablement envoiés ou plus veritablement inspirés de Dieu que les autres. 2°) à l'égard des miracles qui seroient plus grands, plus frequens ou plus admirables et plus surprenans d'un coté que de l'autre, ce n'est certainement pas encore par là que l'on connoitra s'ils sont plus vrais miracles que les autres; car de même, comme j'ai desjà dis, que dans toutes sortes d'arts et de sciences, il y a des ouvriers et des docteurs plus sçavans, plus habiles, plus adroits ou plus subtils les uns que les autres, de même aussi parmi ces pretendûs faiseurs de miracles et de prodiges, qui ne sont dans le fond que des effets naturels produits par des causes naturelles, il peut y en avoir de plus habiles, des plus adroits et des plus subtils les uns que les autres à jouer leurs personages. Et comme parmi les grands politiques, il y en a de plus fins et des plus rusés les uns que les autres, de même aussi parmi ces pretendus prophetes qui ne sont que des imposteurs et des moqueurs ou des visionnaires et des fanatiques, il peut y en avoir de plus fins et de plus rusés les uns que les autres. Et cela étant comme on n'en peut nullement douter, il ne faut pas s'étonner s'il y en a qui paroissent faire de plus grands miracles les uns que les autres.

D'aillieurs les seules circonstances naturelles du tems, des lieux où se font ces sortes de pretendûs miracles et des personnes devant lesquelles ils se font peuvent beaucoup contribüer aussi à les faire paroître plus grands et plus admirables qu'ils ne paroitraient en d'autres circonstances de tems, de lieux ou de personnes. Cela est indubitable, ainsi ce n'est nullement par là que l'on sçauroit veritablement distinguer les pretendus vrais prophetes d'avec les faux, ni les pretendus vrais miracles d'avec les faux, et par consequent on ne peut pas dire que Dieu fasse veritablement et suffisamment connoître par là ses volontés aux hommes. Et cela est si vrai que nos christicoles eux-mêmes ne sçauroient prudemment en disconvenir, puisque leur Christ deffendoit si expressement à ses disciples d'ajouter aucune foy à ce que ces pretendus prophetes et faiseurs de miracles et de prodiges pourroient leur dire, si grands et si frequens que puissent être les miracles et les prodiges qu'ils leur verroient faire. *Il s'élevera, leur disoit-il, des faux christs et des faux prophetes qui seduiront plusieurs, qui feront de si grands miracles et de si grands prodiges que les élus mêmes seront en danger d'en être seduits. Je vous avertis de ces choses, leur / disoit-il. Ce pourquoi s'ils vous disent de faire ceci ou cela, de venir ici ou d'aller là,*

n'en faites rien et ne les croiez point (Mat., 24.11.24.26). Suivant ce clair et évident temoignage du plus grand prophete des chretiens, qu'ils appellent même leur Dieu et leur divin Sauveur, les plus grands miracles ne sont point de suffisans temoignages de verité, puisqu'il reconnoit lui-même qu'ils se peuvent faire par des faux prophetes et qu'il deffend d'y ajouter aucune foy. Il ne faut donc pas dire que Dieu fasse connoitre suffisamment ses volontés aux hommes par le moien de ces pretendus vrais miracles. Car enfin on ne se persuadera pas qu'il fasse suffisamment connoitre ses volontés par des miracles qui se peuvent faire par des imposteurs et par des miracles ausquels il ne faut point ajouter de foy.

Mais quand on voudroit même supposer qu'il y auroit quelques fois certains miracles qui se feroient veritablement par la toute puissance d'un Dieu, ces pretendus miracles ne seroient encore tout au plus des temoignages de verités qu'à l'égard seulement de ceux qui les verroient faire et qui en seroient les temoins oculaires; encore faudroit il qu'ils connussent suffisamment la probité de ceux qui les feroient, et qu'ils connussent veritablement toutes les circonstances particulieres des faits que l'on voudroit supposer être veritablement miraculeux; car si ceux-là mêmes qui en seroient les temoins oculaires ne connoissoient pas suffisamment la vertu et la probité de ceux qui les feroient, ils ne pourroient pas prudemment se fier à leurs paroles ni à leurs actions. Et si d'ailleurs ils ne connoissoient pas suffisamment toutes les circonstances particulieres de ces pretendus faits miraculeux, ils ne pourroient pas non plus s'assurer ni juger prudemment qu'ils seroient veritablement miraculeux et surnaturels; car il est certain que la veritable connoissance d'un fait particulier, depend de la veritable connoissance des circonstances particulieres qui le regardent; il ne faut par exemple qu'ajouter à un fait particulier une circonstance qui n'y est pas pour le faire paroître tout autre qu'il n'auroit parut. Pareillement il ne faut que retrancher ou changer une circonstance d'un fait pour le faire paroître encore tout autre qu'il n'auroit parut. Ce pourquoi, si on ne connoit pas veritablement toutes les circonstances particulieres d'un fait que l'on dit être miraculeux, ou si on le regarde sous quelques circonstances qui n'y sont pas, on ne peut pas veritablement ni prudemment en juger; et si on en veut juger, on s'expose infailliblement à tomber dans l'erreur et à faire un faux /256/ jugement, et il ne faut pas douter que ce ne soit pour cette raison que tant de grands personnages se sont laissés tromper à cet égard, en prenans trop facilement pour miraculeux et surnaturels des faits qu'ils auroient eux-

mêmes reconnus être tous naturels et faciles, s'ils les eussent bien connus ou si, sur le rapport d'autrui, ils ne les eussent pas regardés sous quelques circonstances qui n'y étoient pas.

Quand donc on voudroit supposer qu'il y auroit quelques fois de ces pretendus vrais miracles, ils ne seroient au plus des temoignages de verités qu'à l'égard seulement de ceux qui les verroient faire et qui en seroient, comme je viens de dire, les temoins oculaires, et non pas à l'égard des autres qui ne les verroient point faire et qui n'en seroient point les temoins oculaires, avec une pleine et entiere connoissance de toutes les circonstances qu'il faut necessairement connoitre pour en juger prudemment, comme je viens de le remarquer, et cela étant, on ne peut certainement pas dire que Dieu fasse par ce moien-là suffisamment connoitre ses volontés aux hommes, parce qu'il y en a si peu qui voient faire ces sortes de miracles, et si peu qui sachent bien en reconnoitre et en remarquer toutes les circonstances que ce seroit imprudence d'y ajouter foy. Je dis si peu, en comparaison de tous ceux qui ne les voient pas faire; il y en a, dis-je, si peu qui les voient faire et qui en puissent bien reconnoitre et remarquer toutes les circonstances que ce n'est presque pas la peine d'en parler; et dans ce petit nombre de ceux qui les voient faire, il y en a encore si peu, ou pour mieux dire il n'y en a peut-être pas même un seul qui puisse s'assurer de connoitre suffisamment la vertu et la probité de ceux qui les font, ni qui puisse s'assurer de connoitre veritablement toutes les circonstances particulieres de ces pretendus miracles, comme il faudroit les connoitre pour en juger prudemment. Il y en a, dis-je, encore si peu qui connoissent veritablement ces choses et qui en puissent prudemment juger que ce seroit folie de se fier à ce qu'ils en disent, et folie de s'imaginer qu'un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage feroit suffisamment connoitre ses volontés aux hommes par des voyes si obscures, si suspectes, si incertaines et si trompeuses que sont celles-là; ce seroit même folie de penser qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage le voudroit faire ainsi.

Mais on dira que, quoiqu'il y ait effectivement peu de gens qui soient les temoins oculaires des vrais miracles, peu qui connoissent parfaitement la probité et la sainteté de ceux qui les font, et qu'il y en ait encore beaucoup moins qui soient capables ou qui soient à portée de bien examiner et de bien remarquer toutes les / circonstances particulieres des miracles qui se font, Dieu ne laisse pas neantmoins que de faire par

ce moien-là suffisamment connoître ses volontés aux hommes, parce que ce peu de gens d'esprit et de probité qui voient faire les miracles et qui connoissent la sainteté de ceux qui les font, rendent ensuite un suffisant temoignage de verité de ce qu'ils ont vus et de ce qu'ils ont connus à ceux qui n'en n'ont rien vûs ni rien connus, de sorte que ceux-ci étant pour lors suffisamment informés de la verité, ils sont, dira-t'on, dans l'obligation d'y ajouter foy et de croire fermement tout ce que ces premiers temoins leur en disent; ceux-ci se trouvant suffisamment instruits et persuadés de ce qu'ils croient devoir faire ou devoir croire sur le temoignage de ces premiers, ils en instruisent eux-mêmes d'autres qui n'en n'avoient rien vus ni rien connus non plus qu'eux, ces derniers en instruisent encore d'autres comme ils ont été instruits eux-mêmes; et de cette sorte, dira-t'on, la connoissance des verités et des volontés divines se communique bien tost à un grand nombre de personnes qui la font passer en divers endroits, de païs en païs et de roiaumes en roiaumes, jusques à ce qu'enfin elle se trouve repandüe presque dans toutes les parties du monde. Et comme elle se communique et qu'elle se transporte pour ainsi dire de provinces en provinces et de roiaumes en roiaumes, de même aussi elle passe comme de mains en mains d'un siecle à un autre, et ainsi elle passe de siecles en siecles dans toutes les generations des hommes, et c'est ainsi, disent nos christicoles, que Dieu fait suffisamment connoître ses volontés aux hommes, en sorte que ceux qui ne voudroient pas s'y rendre ne seroient nullement excusables d'en vouloir pretendre cause d'ignorance, puisqu'ils en sont suffisamment instruits dans tous les tems et dans tous les lieux.

Mais quelle illusion n'est-ce pas là de pretendre que tous les hommes doivent être suffisamment instruits ou informés des loix et des volontés de Dieu, sous pretexte que certaines gens leur diroient que Dieu les leur aura revelé, ou qu'ils auront ouïs dire qu'il les a revelé[es] ainsi ou ainsi, à des saints prophetes qui étoient specialement envoiés de Dieu et qui faisoient quantité de miracles et de prodiges pour confirmer la verité de tout ce qu'ils disoient. Quelle illusion, dis-je, n'est ce pas là de s'imaginer telle chose ! Qu'est ce que l'on ne feroit pas accroire aux hommes sous un si vain pretexte que celui-là ? S'il étoit tant soit peu recevable, il n'y a certainement point d'imposteurs qui ne feroient facilement accroire aux hommes tout ce qu'ils voudroient sous un tel pretexte, s'ils vouloi[en]t les écouter; il seroit facile à un chaqu'un, et particulierement à /257/ des gens qui viennent de loin, d'alleguer des revelations divines et de forger des miracles pour appuier tous les mensonges qu'ils

voudroient debiter; et s'il ne tenoit qu'à raconter ces pretendus miracles et ces pretendües revelations pour que ceux à qui on les raconteroit soient obligés de les croire, où en seroient-ils ? Ils seroient donc obligés de croire tous ces conteurs de miracles et tous ces conteurs de visions et de revelations divines, et par consequent obligés de croire une infinité de mensonges et d'impostures qui se debiteroient tous les jours, comme si c'étoient des verités les plus certaines et les plus importantes.

Quoy, sous pretexte par exemple qu'il y auroit autres fois eu dans la Judée un homme qui se disoit être le fils de Dieu, qui faisoit des miracles et des prodiges, non seulement tous ceux qui l'auroient vûs, mais aussi tous ceux qui ne l'auroient pas vû et qui auroient même été dans les païs les plus éloignés auroient été obligés, aussi bien que ceux qui l'auroient vûs, de croire tout ce que quelques personnes inconnües leur en auroient été dire plusieurs années et même plusieurs centaines d'années après ? Et maintenant qu'il y a plus d'un millier d'années que ces choses sont passées et qu'elles se sont passées à plusieurs milliers de lieues de quantité de peuples, tous les hommes de la terre seroient encore obligés de croire tout ce que des inconnûs leur en iroient dire, sous ce beau et specieux pretexte de religion et du zele du salut de leurs âmes ! Et ils seroient condamnés irremissiblement à être malheureux à tout jamais et à brusler éternellement dans des flammes effroiables s'ils ne croioient pas aveuglement tout ce que ces inconnûs leur en auroient été dire ? Vous êtes fous, christicoles, vous êtes fous d'avoir de telles pensées d'un Dieu ! Et pour vous faire d'autant mieux connoitre votre folie en cela, supposons qu'il vous vienne en ce païs-ci quelques hommes inconnûs des païs étrangers, comme par exemple des docteurs et des bonzes de la Chine ou du Japon qui sont à deux ou trois mil lieues d'ici. Si ces bons prêtres étrangers vous disoient serieusement qu'ils ne seroient venus de si loin que par un zele qu'ils auroient du salut de vos âmes et pour vous instruire des misteres et des ceremonies de leur pretendüe sainte religion, et que sur cela ils commençassent à vous dire des merveilles de leur grand legislateur Confucius, et à vouloir vous persuader de quitter votre religion pour embrasser la leur, vous seriez d'abord tous étonnés d'une telle nouveauté; mais si dans la suite de leurs discours, vous remarquiez qu'ils voulussent vous persuader de croire des misteres ridicules et absurdes, vous faire observer des ceremonies vaines et superstitieuses, et vous faire reverer et adorer quelques images ou idoles de leur fausse divinité, / ne ririez vous pas de leur sottise et ne diriez vous pas que ces gens-là seroient des fous et des

insensés de venir de si loin avec tant de peines et de fatigues pour vous dire de telles sottises ? Vous auriez véritablement raison de le dire, car ce seroit effectivement une folie à eux de venir de si loin pour se faire moquer d'eux et de leurs pretendus saints misteres. Et ce seroit pareillement une folie à vous de penser que vous fussiez obligés de les croire sur ce qu'ils pourroient vous dire des pretendües merveilles de leur dieu et de leur pretendüe sainte religion. Et je crois aussi que vous ne seriez pas si sots que de croire devoir y ajouter aucune foy.

Mais reconnoissez donc aussi que c'est une erreur à vous de croire que vous soiez obligés d'ajouter foy à tout ce que vos prêtres vous disent comme venant de la part de Dieu. C'est erreur à vous de croire que tous les peuples de la terre soient obligés de croire vos prêtres sur ce qu'ils leur en diroient, sous pretexte qu'ils leurs feroient par là suffisamment connoitre les volontés de Dieu. Et si ce seroit une folie à des bonzes de la Chine ou à des prêtres mahometans, chinois ou japonais de venir dans ce païs-ci pour vous persuader qu'il faut necessairement, pour être sauvés, croire à leur grand prophete Mahomet ou à leur grand saint legislateur Confucius, et qu'il faut necessairement observer les preceptes et les ceremonies de leurs pretendües saintes religions, ce n'est certainement pas une moindre folie à nos prêtres et à nos missionnaires d'aller, comme ils font, avec tant de peines et de fatigues et au peril de leurs vies, dans des païs si éloignés pour persuader à des hommes des choses aussi ridicules et absurdes que sont celles qu'ils leur vont dire.

C'est, comme j'ai dis, une veritable illusion de pretendre que des hommes doivent être suffisamment instruits des volontés de Dieu du moment que des gens connûs ou inconnûs leur diront que Dieu les leur auroit revelé, ou qu'ils auront ouïs dire qu'il les auroit revelé à des autres qui les en auroient instruits. C'est, dis-je, une veritable illusion de s'imaginer cela; parce que ce n'est pas connoitre les volontés d'un dieu que de croire aveuglement ce que l'on en peut dire; et comme les hommes, de quelque loy ou religion qu'ils soient, ne croient sur ce sujet que ce [que] des hommes menteurs, des trompeurs et des moqueurs, ou des ignorans leur en disent et qu'ils croient aveuglement ce qu'ils leur en disent, il est constant et tout évi /258/ dent que l'on ne peut pas dire avec verité que Dieu fasse par ce moien-là suffisamment connoitre ses volontés aux hommes. Et si les uns et les autres se trouvent par leur naissance, par leur éducation, ou par quelque autre rencontre ou motif d'interest particulier, ou par

quelque autre consideration humaine plus attachés à une secte ou à une religion qu'à une autre, ce n'est point parce qu'ils connoissent mieux les volontés de Dieu, mais c'est parce qu'ils croient aveuglement ce qu'on leur en dit; et ainsi les hommes sont ordinairement chretiens, ou mahometans, juifs ou païens de cela seulement qu'ils ont été nés, ou élevés dans le christianisme, dans le judaïsme, dans le mahometisme ou dans le paganisme. Et quant à nous autres chretiens, *nous sommes*, comme dit le s^r de Montaigne, *calvinistes, ou luteriens, ou catoliques romains à même titre que nous sommes françois, espagnols, allemans, ou anglois, ou flamans ou perigourdins; autre naissance, comme il dit, autre éducation, ou autres circonstances d'engagemens, d'honneur, ou d'interest, ou quelques autres rencontres particulieres nous auroient mis dans un autre parti, et nous auroient imprimés d'autres sentimens et autre creance, avec pareilles promesses de recompenses, et pareilles menaces de chatimens* (*Ess[ais]*, [II, 12] p. 410), par où il est clair et évident qu'il n'y a aucune divinité qui fasse suffisamment connoître ses volontés aux hommes.

Et non seulement il n'y a aucune divinité qui fasse suffisamment connoître ses volontés aux hommes, mais il n'y en a même aucune qui se fasse suffisamment connoître elle-même aux hommes. C'est ce qui prouve encore évidemment contre tout ce qu'en peuvent dire nos deicoles et nos christicoles, qui prétendent que leur Dieu se fait non seulement suffisamment mais même évidemment connoître par tous les ouvrages admirables qu'ils disent qu'il a créés, en sorte qu'il ne faut suivant leur dire que voir le ciel et la terre pour connoître aussitôt qu'il y a un Dieu tout puissant qui les a créé[s]. Les cieux et la terre, comme ils disent, publient manifestement la grandeur, la gloire, la puissance et la bonté infinie de celui qui les a fait[s] qui n'est autre qu'un Dieu tout puissant et infiniment parfait; *coeli enarrant gloriam Dei, et opera manuum eius annuntiat fir [mamentum]* (*Psal.*, 18.1).

Je ne puis ouvrir les yeux, dit mons^r de Fenelon, ci-devant archeveque de Cambrai, dans son livre *De l'Existence de Dieu, je ne puis ouvrir les yeux sans admirer l'art qui éclatte dans toute la nature. Le moindre coup d'œil suffit*, dit-il, *pour appercevoir la main qui fait tout*. Mais il est tout visible / que cette raison est entièrement vaine et fausse, car si l'étendue, si la beauté, si la variété et la multitude des choses et tout ce qu'il y a de plus admirable dans la nature montrait manifestement l'existence d'un Dieu tout puissant et infiniment parfait, personne,

comme j'ai dis, ne pourroit nier ni même revoquer en doute l'existence de cet Etre infiniment parfait, parce que tous les hommes qui voient assés manifestement l'ordre, la beauté, la grandeur, l'excellence et la multitude de tout ce qu'il y a de plus beau, de plus admirable et de plus parfait dans la nature seroient incontinent persuadés de la verité de son existence.

Cependant, sans conter le nombre de ceux qui nient ou qui revoquent en doute l'existence de cet Etre, il y a un très grand nombre de personnes sages et éclairées, et même parmi nos deicoles il y en a un très grand nombre qui reconnoissent et avoient ingénüement que rien de tout ce qu'il y a de plus beau et de plus parfait dans la nature ne prouve manifestement l'existence d'un Dieu infiniment parfait, et ils ont raison de le reconnoitre et de l'avoüer, puisque la raison naturelle demontre que tout ce qu'il y a de plus beau, de plus parfait et de plus admirable dans la nature se peut faire par les seules loix naturelles du mouvement et par la differente configuration des parties de la matiere diversement rangées, unies et modifiées ou combinées dans toutes les especes d'êtres qui font ce que nous appellons le monde, comme j'ai dessein de le faire plus amplement voir dans la suite. Bien loin donc de vouloir diminüer en aucune maniere la beauté, l'excellence et l'ordre admirable que l'on remarque dans toutes les choses naturelles du monde, et que nos deicoles affectent quelques fois d'exalter par des grands et pompeux discours pour prouver la toute puissance et la sagesse infinie de leur Dieu qui les a fait[es]; quoiqu'il semble d'autres fois qu'ils lui fassent injure en regardans tous ces mêmes ouvrages comme des choses vaines et frivoles, en disans, comme ils font, que *tout est vanité et que tout n'est que vanité, vanitas vanitatum et omnia vanitas (Eccls., 1.2)*. Car certainement ce n'est pas faire honneur à un si bon ouvrier que de dire que tout ce qu'il auroit fait, ne seroit que vanité, et il n'y a point de bon ouvrier qui ne se sentiroit offensé s'il voioit mepriser ses ouvrages, et ce seroit lui faire injure que d'en parler avec mepris, et cependant c'est l'injure que nos christicoles ne laissent pas que de faire eux-mêmes, sans y penser, à leur Dieu, lorsqu'ils disent, comme ils font souvent, que tout est vanité et que tout n'est que vanité. Je dis ceci seulement en passant pour marquer que tout ce que disent /259/ nos christicoles ne s'accorde pas tousjours avec leurs propres principes et leurs propres sentimens.

SOUS LA CONDUITTE ET DIRECTION D'UN DIEU TOUT PUISSANT
 QUI SEROIT INFINIMENT BON ET INFINIMENT SAGE,
 NULLE CRÉATURE NE SEROIT DÉFECTUEUSE, NI VICIEUSE,
 NI MALHEUREUSE

Je reviens donc à mon sujet et je dis que bien loin de vouloir diminuer en aucune maniere la beauté, l'excellence et l'ordre admirable que l'on remarque dans toutes les choses de la nature, je voudrois plutot l'exalter, si je pouvois, et faire admirer ces choses autant qu'elles meritent de l'être; puisque je les admire moy-même peut-être autant que sçauroit faire aucun de nos deicoles, je les admire, dis-je, en tant qu'elles sont les ouvrages de la nature, mais non en tant qu'elles seroient les ouvrages d'un Dieu tout puissant; car sous cette derniere consideration, je cesserois incontinent de les admirer, parce que toutes admirables qu'elles sont en elles-mêmes, je ne les trouverois plus assés parfaites pour être sorties de la main d'un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage, vûs les deffauts et les imperfections et même les vices et les difformités qui se trouvent manifestement dans la plus part des choses et les accidens facheux auxquels elles sont sujettes.

Que nos deicoles exaltent donc tant qu'ils voudront et qu'ils amplifient tant qu'il leur plaira la beauté, l'excellence, l'ordre et l'artifice qui se trouve dans toutes les choses visibles de ce monde, j'y consens, mais il faut aussi qu'ils reconnoissent et qu'ils avoient d'un autre coté qu'elles sont bien fragiles et bien defectueuses, et que toutes celles qui ont vie sont sujettes à bien des miseres et à bien des souffrances. Or je dis que tout ce qu'il y a de plus beau et de plus admirable dans la nature ne demontre pas tant l'existence d'un Dieu tout puissant et infiniment parfait comme le moindre mal demontre qu'il n'y en a point, et la raison évidente de cela est, comme j'ai desjà dis, parce que tout ce qu'il y a de plus beau et de plus admirable dans la nature se peut faire par les loix et par les forces de la nature même, et que d'aillieurs il n'est pas croiable qu'il y auroit aucun vice ni aucun deffaut dans aucune creature, ni qu'aucune creature vivante souffriroit aucun mal, si elles sortoient toutes, comme disent nos deicoles, de la main toute puissante d'un Dieu infiniment bon et infiniment sage; et ainsi la mort, les maladies, les infirmités, les langueurs, et à plus forte raison

encore les vices et les mechancetés, et generalement tout ce qu'il y a de capable de rendre aucune creature viciense, defectueuse ou mal heureuse, demontrent qu'il n'y a point de divinité capable d'empecher tous ces maux; et quand il n'y auroit même que la mort et que le mal que souffrent des mouches, des arragnées ou des vers de terre que l'on écrase sous les pieds, cela / suffiroit pour demontrer qu'elles ne sont point les ouvrages d'un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage, parce que s'ils étoient ses ouvrages, il veilleroit indubitablement à leur bien et à leur conservation et les preserveroit indubitablement de tout mal.

Penseroit-on qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage voudroit prendre plaisir à faire et à former ces viles petites bestes pour les voir souffrir et pour les faire écraser sous les pieds ? Cela seroit indigne de la toute puissance et de la bonté infinie d'un Dieu qui pourroit facilement les preserver de tout mal, et qui pourroit, s'il vouloit, leur procurer facilement tout le bien qui leur seroit convenable suivant leur nature. On a vû autres fois, dit-on, un empereur romain (c'étoit Domitien) qui, entre autres vices qu'il avoit, faisoit gloire de celui-ci, qui étoit de se divertir à exercer et à montrer son adresse à percer des mouches avec un poinçon ([Moréri] *Dict. Hist.*). On a eu bien raison de blâmer cet empereur de s'occuper ainsi à un si vain et si ridicule plaisir que celui-là et on avoit raison de regarder cela comme un signe ou comme un presage de la mechanceté et de la cruauté de son âme. Oseroit-on dire ou penser seulement qu'un semblable plaisir seroit convenable à la souveraine majesté, à la souveraine toute puissance et à la souveraine bonté d'un Dieu et qu'il auroit voulu faire et former des mouches, des araignées et des vers de terre pour les voir souffrir et pour les faire écraser aux pieds ? Point du tout. Cela repugneroit entierement à la souveraine et infinie perfection d'un Dieu qui pourroit facilement rendre toutes ces creatures heureuses et parfaites, chaqu'une selon leur nature et leur espece; il ne faut pas croire qu'il en auroit voulu faire aucune pour les rendre malheureuses, et il n'y en auroit effectivement aucune qui seroit malfaute ou defectueuse ni malheureuse dans son espece, si un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage s'étoit voulu meler de les faire.

C'est ce que je pourrois confirmer par cette maxime du grand mirmadolin s^t Aug[ustin] qui dit expressement que sous un Dieu juste et tout puissant nulle creature ne peut être miserable et malheureuse si elle ne l'a merité. C'est même aussi le

sentiment de toute l'Eglise romaine, qui dit dans une de ses oraisons publiques pour le peuple que *nulla ei nocebit adversitas, si nulla ei dominetur iniquitas*, à la messe du premier vendredi de Careme. J'ajouterois à cela que sous un Dieu juste et tout puissant, aucune creature ne meritoit et n'auroit même jamais merité d'être malheureuse; parce que la même bonté, la même sagesse et la même toute puissance qui les auroit formés entieres et parfaites, chaqu'une suivant leur espece, auroit pourvû aussi, comme j'ai desjà dis, à les conserver tousjours dans le même état de perfection et à empecher qu'elles ne meritassent jamais d'être miserables et malheureuses. Et si dans la supposition d'un Dieu tout puissant, infiniment bon et /260/ infiniment sage, nulle creature ne seroit malheureuse si elle ne l'avoit merité, on peut certainement et absolument dire que sous un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage, nulle creature ne seroit malheureuse, parce que nulle creature dans cette supposition ne feroit jamais rien qui la fit meriter d'être malheureuse, d'autant que le même Dieu qui auroit, comme j'ai dis, pourvû à l'entiere et parfaite formation de toute creature, pourvoiroit aussi et auroit pourvû à leur entiere et parfaite conservation. De sorte que si un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage avoit jamais créé les hommes, comme disent nos chrestiens, dans un état de perfection quant au corp[s] et quant à l'âme, et s'il les avoit créé[s], comme ils disent aussi, dans un état d'innocence et de sainteté pour les rendre à tout jamais heureux et contents sur la terre ou dans le ciel, il ne les auroit jamais abandonné[s] du secours favorable de sa divine providence ni du secours favorable de sa divine protection, et n'auroit jamais permi[s] qu'ils tombassent dans aucun vice ni dans aucun peché, parce qu'un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage n'abandonneroit jamais et n'auroit jamais voulu abandonner ceux qu'il auroit voulu creer pour une si bonne fin et qu'il auroit voulu si parfaitement aimer et si particulierement favoriser de ses graces et de son amitié. C'est ce que disent nos chrestiens eux-mêmes dans une de leurs oraisons publiques, *nunquam sua gubernatione destituit, quos in soliditate suae dilectionis instituit (Dom 2. post pent. [2^e dimanche après Pentecôte])*. Et par consequent les hommes ni aucunes autres creatures n'auroient jamais été malheureuses et n'auroient même jamais rien faites pour meriter d'être malheureuses sous la conduite et direction d'un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage.

C'est ce que je pourrois encore confirmer par le temoignage même des pretendües

Ecritures s^{tes} de nos christicoles, qui marquent expressement que leur *Dieu fera une nouvelle alliance avec les hommes, avec les bestes des champs, avec les oysecux du ciel et avec les reptiles de la terre*, c'est-à-dire avec toutes les creatures vivantes, par laquelle pretendüe alliance il promet de mettre fin à tous leurs maux et à toutes leurs peines, leur promettant aussi de *les faire vivre toutes dans un doux repos, et dans une douce felicité; percutiam cum eis foedus in die illa cum bestia agri, et cum volucre caeli, et cum reptili terrae, et arcum, et gladium, et bellum conteram de terra, et dormire eos faciam fiducialiter* (Osée, 2.18). Et c'est pour cela qu'il est marqué dans les mêmes Livres que *Dieu osterà toute iniquité de son peuple et qu'il enverra la justice / pour regner éternellement sur la terre* (Dan., 9.24), *que nulle creature ne nuira plus à une autre, que les enfans se joueront avec les bestes farouches, que les loups et les agneaux, les lions et les bœufs, les serpens et les oisons, vivront paisiblement ensemble et qu'ils prendront paisiblement leurs paturages les uns avec les autres* (Isaïe, 11.6.9 et 65.25), en sorte que l'on n'entendra plus parler nulle part qu'ils se fassent aucun mal ni aucun damage les uns les autres. Et marquent les susdits Livres *qu'il n'y aura plus d'iniquité, mais que tous les hommes seront saints et justes*. Il est même marqué dans les susdits pretendus s^{ts} Livres que *les bestes sauvages glorifieront le Seigneur et lui rendront tout hommage; glorificabit me bestia agri, dracones et struthiones* (Isai., 43.20). Et conformément à cela, il est marqué dans un autre endroit de ces mêmes Livres que *Dieu viendra visiblement, qu'il demeurera visiblement pour lors avec les hommes, qu'il essuiera pour lors toutes les larmes de leurs yeux, qu'il n'y aura plus de mort, plus de gemissemens, plus de pleurs, ni de douleurs aucunes, parce que tous ces maux-là seront passés, et que Dieu fera toutes choses nouvelles, tant pour sa propre gloire, que pour le plus grand bien de ses creatures* (Apoc., 21.3.4). *Deus manifeste veniet...* (Psal., 39.3 [49,3]).

Suivant donc tous ces temoignages, il est clair et visible que sous l'autorité et sous la providence et direction d'un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage, il ne devroit y avoir aucun mal au monde et que nulle creature ne devroit y être malheureuse, ni vicieuse, ni defectuense en aucune maniere, parce qu'elles viendroient toutes de la main toute puissante d'un Dieu souverainement parfait, qui les auroit fait[es] et qui n'auroit jamais voulu rien faire de mal, ni de defectueux, mais ce qu'il y a de particulier à remarquer sur ces temoignages des pretendües

Ecritures s^{tes} de nos christicoles que je viens de citer, est que dès là-même qu'ils marquent que Dieu fera toutes choses nouvelles et qu'il les mettra toutes dans un meilleur état qu'elles ne sont, en leur ostant tout ce qu'elles ont maintenant de vicieux ou de defectueux et en bannissant même la mort, les douleurs et tout ce qui seroit capable de nuire à ses creatures, ou de leur faire aucun mal, c'est reconnoître qu'elles auroient dûes avoir été mieux faites et mieux réglées, ou qu'elles n'ont pas été d'abord assés bien faites, ni assés parfaites et assés bien réglées; car si elles eussent été d'abord assés bien faites, assés parfaites et assés bien réglées, elles n'auroient certainement point eu besoin de cette belle pretendüe reformation /261/ dont les susdits pretendus s^{ts} prophetes parlent et dont nos christicoles se flattent encore bien vainement, parce qu'un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage qui les auroit fait[es] les auroit mises d'abord dans toutes leurs perfections et dans tout le bon ordre qu'elles auroient dûes avoir; car il ne faut point penser qu'un Etre infiniment parfait puisse être plus sage, plus adroit ou plus avisé et mieux sensé en un tems qu'en un autre, ni qu'il seroit pour mieux faire les choses à une seconde fois qu'à la premiere. *On sçait*, dit l'auteur des *Entretiens ecclesiastiques*, *que Dieu étant rempli d'une sainteté, et d'une sagesse infinie, il ne pouvoit manquer de donner à toutes ses œuvres la perfection, qu'elles demandoient pour être pleines et accomplies. Un Dieu ne fait rien à demi, il n'y peut avoir de vuide dans ses œuvres, elles ont necessairement toute la perfection et la plenitude de sainteté et de merite qu'elles sont capables d'avoir*; au 12^e *Entret.* p~ le II^e dimanche d'après la pentecôte, p. 403, tom. 3.

En même tems donc que l'on reconnoit que les choses visibles de ce monde ont besoin d'une meilleure reformation, qu'elles sont vicieuses et defectueuses, que c'est un mal pour celles qui sont vivantes d'être, comme elles sont, dans la necessité de mourir et de souffrir les douleurs, les maladies et toutes les autres miseres de la vie, et que l'on se flatte, quoique vainement, qu'elles seront quelques jours dans un état plus heureux et plus parfait, où elles seront exem[p]tes de tous vices, de tous deffauts et de toutes imperfections, et où elles seront exem[p]tes de tout mal, de toutes douleurs et de toutes afflictions, il faut necessairement aussi reconnoître qu'elles n'ont pas été d'abord faites dans l'état et dans la perfection qui leur auroit été convenable; et par consequent qu'elles n'ont pas été faites par la main toute puissante d'un Dieu infiniment parfait, qui n'auroit pas manqué de les mettre d'abord dans l'état

de perfection qui leur étoit convenable, et qui n'auroit pas manqué non plus de les y conserver tousjours après les y avoir mises.

Et comme on n'a jamais vu et que l'on ne voit pas encore maintenant qu'aucune divinité se mette en devoir d'accomplir une si belle promesse que celle de faire une si desirable, si avantageuse et si parfaite reformation ou reparation dans les choses visibles de ce monde, quoiqu'il y ait desjà plusieurs milliers d'années que cette belle pretendüe promesse divine a été faite et auroit düe avoir eu son accomplissement, c'est encore une preuve manifeste qu'elle ne vient point de la part d'aucune divinité comme nos christicoles le pretendent, mais qu'elle vient seulement de la part de quelques imposteurs, qui pour abuser les hommes et les entre[te]nir dans l'erreur et dans des fausses esperances, se meslent temerairement et insolemment de contrefaire la voix et les promesses d'un Dieu tout puissant, ou de la part de quelques insensés visionaires et fanatiques qui prennent leurs imaginations, leurs songes et leurs reveries pour des revelations divines. D'où je tire cette consequence qui est qu'il n'y auroit certainement aucun vice ni aucun deffaut dans les choses visibles de ce monde, / et que celles qui ont vie ne souffriroient jamais aucun mal ni aucune douleur, si elles avoient été faites et ordonnées par la main toute puissante d'un Dieu souverainement parfait.

Comme donc on voit manifestement que les choses visibles de ce monde sont vicieuses et defectueuses, et que celles qui ont vie sont dans une malheureuse necessité de mourir et de souffrir plusieurs maux, plusieurs maladies, plusieurs douleurs, plusieurs miseres, et qu'il faut enfin qu'elles souffrent la mort avec douleur, c'est une preuve manifeste qu'elles n'ont pas été faites ainsi par la main toute puissante d'un Dieu souverainement parfait. Et partant, j'ai eu raison de dire que tout ce qu'il y a de plus beau et de plus admirable dans les choses visibles de ce monde ne demontre pas tant l'existence d'un Dieu tout puissant comme le moindre mal demontre qu'il n'y en a point. Car enfin on sçait que le hazard peut quelques fois faire quelque chose de bien, quelque chose de beau et quelque chose de bon et d'assés parfait; mais on ne doit point penser qu'un Dieu tout puissant et infiniment parfait voudroit ni pourroit jamais souffrir aucun mal ni aucun deffaut dans ses ouvrages.

Nos christicoles tachent de se parer de la force de cet argument en disans que ce

n'est point dans ce monde-ci ni maintenant que Dieu veut accomplir les promesses avantageuses qu'il a faites touchant la reformation generale et universelle de ses creatures, mais que ce sera seulement à la fin des siecles et dans le ciel qu'il accomplira heureusement toutes ces divines promesses à l'égard de ceux qui l'auront fidelement servi dans cette vie. Mais outre que cette reponse et que cette interpretation des susdittes promesses est manifestement contraire au veritable sens des susdittes Ecritures, qui marquent clairement et expressement que ces promesses doivent s'accomplir dans ce monde-ci même, et dans un tems qui ne devoit pas même tarder long tems à venir, comme il est facile de le voir par la lecture des Livres qui en parlent. Je dis que c'est se moquer ou vouloir se faire moquer de soy que de vouloir remettre ainsi l'accomplissement des promesses d'un Dieu dans une vie qui n'est qu'imaginaire, dans un tems qui ne viendra jamais et dans un endroit où il n'y a personne qui puisse aller pour en apprendre ni pour en rapporter des nouvelles. C'est une erreur et une illusion ridicule de vouloir remettre dans un tel tems et dans une telle vie l'accomplissement des promesses expresses d'un Dieu, supposans qu'elles soient veritablement d'un Dieu. Qui est le menteur, qui est le moqueur et qui est l'imposteur qui n'en pourroit pas dire autant /262/ en sa faveur ? Qui est l'imposteur, ou le moqueur qui ne pourroit pas faire de telles promesses ? Il n'y en a certainement point qui n'en pourroit dire et qui n'en pourroit promettre autant; et cela suffit pour faire manifestement voir la vanité des susdittes promesses, l'ineptie de ceux qui y donnent une si vaine interpretation et la folie de ceux qui y mettent si vainement leur esperance. Tout cela montre évidemment qu'il n'y a aucune divinité et que tout ce que l'on en dit n'est que mensonge, illusion et impostures. Bien loin donc de dire que l'existence invisible de Dieu se fasse manifestement connoitre par les choses visibles de ce monde-ci, comme nos deicoles le pretendent, il faut au contraire dire plutot que ces mêmes choses visibles font manifestement voir qu'il n'est point, puisqu'elles ne pourroient être si defectueuses, ni si vicieuses, ni si mal ordonnées qu'elles sont si elles étoient veritablement les ouvrages d'un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage.

C'est ce qui se confirme encore tout clairement par le deffaut general de providence que l'on voit manifestement dans toutes les choses qui dependent du hazard et de la fortune, car il est manifeste que ce n'est point une intelligence souverainement parfaite qui les conduit et qui les gouverne, puisque nous voions tous

les jours qu'elles vont et viennent par tout sans aucune apparence de raison, sans regle et sans distinction de bien ou de mal, et sans aucun discernement de merite, ni de justice et d'équité naturelle. Oüi, nous le voions tous les jours, personne ne le sçauroit nier, et on ne sçauroit même nier que cela ne soit un très grand sujet de scandale aux hommes, qui prennent tous les jours de là occasion d'en être plus vicieux et plus mechans. Temoins ce qui en est écrit dans les susdits pretendus saints Livres de nos christicoles, qui nous marquent expressement cette verité: *Tout advient indifferemment à tous*, dit l'Ecclesiaste; *même accident*, dit-il, *arrive au juste et au mechant, au bon et au vicieux, à celui qui offre des sacrifices, comme à celui qui meprise d'en offrir; comme est le bon*, dit-il, *ainsi est le mechant, celui qui jure comme celui qui craint de jurer, et c'est une chose très facheuse*, continue-t'il, *que mêmes accidens arrivent ainsi à tous, car c'est*, dit-il, *ce qui fait que le cœur des hommes est rempli de malice et de mechancetés. Je me suis tourné aillieurs*, dit encore ce même auteur, *et j'ai vû*, dit-il, *sous le ciel que le prix de la course n'est point pour ceux / qui courent le mieux, ni la victoire pour ceux qui sont les plus forts, ni les richesses pour ceux qui sont les plus sages, ni la grace et l'honneur pour ceux qui sont les plus sçavants, mais que le tems, et le hazard disposent de tout* (Eccls., 9.8.10) 1. Si c'étoit un être intelligent et souverainement parfait qui voulut se meler de conduire et de gouverner les choses naturelles et humaines, il ne les laisseroit pas aller ainsi au hazard, comme elles vont, mais il les regleroit avec justice et sagesse. Puis donc qu'il ne paroît aucune sagesse, ni aucune justice, ni même aucune intelligence dans ces sortes d'évenemens, et qu'ils ne se font tous que par hazard, c'est une preuve certaine et évidente que ces sortes de choses ne sont point conduites par une intelligence souverainement parfaite.

Mais on dira peut être que tous ces effets-là même que l'on attribue au hazard et que l'on croit venir seulement par hazard ne sont veritablement que des effets de la divine providence qui conduit le hazard même, et qui fait tomber le sort comme il lui plait et là où il lui plait. Mais c'est sans fondement que l'on diroit telle chose, car 1° puisque le hazard ne suit point de regle et qu'il va tousjours aveuglement son train, sans discernement de cause ni de sujet, et sans faire aucune distinction de tems, ni de lieux, ni de personnes, il n'a pas besoin de la direction d'une intelligence supreme pour aller aveuglement ainsi à tort et à travers. Et pour preuve qu'il n'a pas besoin de cette pretendüe direction, c'est qu'il ne laisseroit pas que d'aller tousjours son train de

la même maniere, quand même on supposeroit qu'il n'y auroit point d'intelligence pour le conduire, je veux dire qu'il iroit tousjours aveuglement son train sans distinction de rien.

D'aillieurs ce seroit faire injure à une intelligence supreme que de dire qu'elle voudroit conduire si mal ainsi ses œuvres, puisqu'il n'y a point de prudence, point de sagesse et point de justice dans une telle conduite; ainsi on ne peut pas dire que les choses qui se font ou qui arrivent par hazard soient conduittes par une souveraine intelligence, puisqu'on ne voit pas même que les choses qui sont les plus réglées et les plus constantes dans leurs mouvements et dans leurs effets soient conduittes par un tel principe. Non certainement on ne le voit point, mais on voit au contraire qu'elles suivent aveuglement leurs cours ordinaires, sans sçavoir où elles vont et sans scavoir /263/ ce qu'elles font. C'est ainsi par exemple que l'eau suit naturellement et constamment la pente du lieu où elle [se] trouve; c'est aveuglement qu'elle suit son cours et qu'elle mouille tout ce qu'elle rencontre; c'est ainsi que la flamme tend tousjours à s'élever en haut, c'est aveuglement qu'elle brusle tout ce qu'elle trouve de combustible; c'est ainsi que le soleil et les astres suivent constamment et reglement leurs cours ordinaires, c'est aveuglement qu'ils brillent et qu'ils éclairent tout le monde de leurs lumieres. C'est ainsi que tous les animaux et que toutes les plantes produisent naturellement et reglement, suivant les tems et les saisons, des fruits qui leur sont convenables, chaqu'un suivant leur espece, et ainsi des autres choses naturelles.

On ne dira pas que cela se fasse par connoissance et par dessein de la part des choses que je viens de nommer, puisque des choses inanimées se meuvent sans sçavoir qu'elles se meuvent et qu'elles agissent sans sçavoir qu'elles agissent. On ne dira pas non plus que les animaux engendrent et produisent leurs semblables par un principe de connoissance, puisqu'ils ne sçavent pas seulement comment la moindre partie de leur corp[s] se forme, et qu'elles ne laissent pas neantmoins que de se former toutes sans qu'ils y pensent. C'est donc aveuglement que toutes ces sortes de choses se meuvent, et c'est aveuglement qu'elles agissent quoiqu'elles soient constantes et réglées dans leurs mouvemens et dans leurs effets. Et c'est en même tems la raison pourquoi il y a des causes necessaires qui produisent tousjours reglement et comme necessairement, les mêmes effets, parce qu'elles ont une

connexion et une liaison naturelle et comme nécessaire avec leurs effets et des causes contingentes qui ne produisent pas toujours règlement les mêmes effets, tant parce qu'elles n'ont point de liaison naturelle et nécessaire avec leurs effets, que parce que ces sortes d'effets dependent souvent de plusieurs causes, ou de plusieurs circonstances de causes, qui ne se rencontrent pas toujours ensemble dans un même tems, ni dans un même endroit; mais seulement quelques fois par hazard et foruitement, et comme toutes ces causes se meuvent et qu'elles agissent aussi aveuglement les unes que les autres dans tout ce qu'elles font, c'est ce qui fait qu'elles produisent partout leurs effets sans aucune distinction de tems ni de lieux, et sans avoir aucun égard au bien ni au mal qui en peut arriver.

Dire que toutes ces choses soient conduites dans leurs / mouvemens et dans la production de leurs effets par une intelligence supreme, c'est une pure illusion et une pure fiction de l'esprit humain, qui n'est fondée sur aucune veritable raison, puisque l'on voit clairement que tout cela se peut naturellement faire par la seule force mouvante de la matiere, qui se meut d'elle même et qui agit aveuglement partout sans sçavoir ce qu'elle fait ni pourquoy elle le fait. Comme le feu dont je viens de parler, qui brusle indifferemment tout ce qu'il trouve de combustible, sans sçavoir qu'il brusle et sans sçavoir ce qu'il brusle, et qui durcit la boüe, amollit la cire, rougit le fer et noircit la cheminée sans rien sçavoir de ce qu'il fait. Ce que je dis ici de la force mouvante de la matiere, qui se meut et qui [agit] aveuglement partout, se voit tous les jours évidament et il n'y a personne qui ne le voie.

Mais ce que nos deicoles et nos christicoles disent d'une intelligence supreme qui conduiroit toutes choses, c'est ce qui ne se voit nullement; ils parlent donc d'une chose qu'ils ne voient point et qu'ils ne connoissent point, et que personne n'a jamais vû ni connû, et dont ils ne sçauoient donner aucune preuve suffisante, ce qui fait évidament voir qu'il n'y a point d'intelligence supreme qui gouverne le monde ni les choses qui y sont, et par consequent qu'il n'y a aucune divinité qui se fasse suffisamment connoitre aux hommes ni qui leur fasse suffisamment connoitre ses volontés, car s'il y en avoit aucune, elle ne pourroit manquer, comme je viens de le prouver par tous ces argumens-ci, de se faire au moins suffisamment connoitre aux hommes par des temoignages indubitables de sa toute puissance, de sa justice, de sa bonté et de sa sagesse infinie, qui ne souffriroit pas et ne permettroit pas qu'il y ait

aucun vice, aucune injustice, aucun mal, aucune misere, ni aucuns dereglemens dans ses creatures; mais qui après les avoir créées toutes dans un état de perfection, chaqu'une suivant leur nature, les maintiendrait tousjours dans le bon ordre, en les gouvernans avec toute sagesse, toute bonté et toute justice, sans les abandonner comme elles sont au caprice incertain du hazard, ni aux loyx fatales d'une nécessité aveugle. Pour repondre à tous ces argumens-ci, nos christicoles ne manqueront pas de persister à dire d'une part, comme je l'ai desjà marqué, que la beauté, l'excellence, l'ordre /264/ et la multitude presque infinie de tant de si belles et si admirables choses que nous voions dans le monde nous fait manifestement voir qu'elles ne peuvent avoir été faites que par la toute puissance d'un Dieu infiniment parfait, n'étant pas possible, diront ils, que tant de si belles et si admirables choses se soient faites d'elles-mêmes, ni qu'elles aient été faites par un seul coup de hazard, ou par un concours fortuit des seuls atomes ou parties de la matiere. *Je ne puis ouvrir les yeux*, disoit le fameux mons^r de Fenelon, ci-devant archeveque de Cambrai, *je ne puis ouvrir les yeux, sans admirer l'art qui éclatte dans toute la nature, le moindre coup d'œil*, disoit-il, *suffit pour appercevoir la main qui fait tout. Toute la nature* disoit-il, *montre l'art infini de son auteur...* etc. *Or je soutiens*, disoit-il, *que l'univers porte le caractere d'une cause infiniment puissante et industrielle, et je soutiens*, adjoute t'il, *que le hazard, c'est-à-dire que le concours aveugle et fortuit des causes necessaires et privées de raison ne peut avoir formé ce tout* (*Exist.*, p. 1 et suivantes). Qui croira, continue-t'il, *que l'Iliade d'Homere, ce poeme si parfait, n'ait jamais été composé par un effort du genie d'un grand poete et que les caracteres de l'alphabet aians été jettés en confusion, un coup de pur hazard, comme un coup de dez ait rassemblé toutes les lettres precisement dans l'arrangement necessaire pour decrire dans des vers pleins d'harmonie et de varieté tant de si grands événemens pour les placer et pour les lier si bien tous ensemble, pour peindre chaque objet avec tout ce qu'il a de plus gratieux, de plus noble et de plus touchant, enfin pour faire parler chaque personne selon son caractere, d'une maniere si naive et si passionnée. Qu'on raisonne, et qu'on subtilise tant qu'on voudra, jamais on ne persuadera à un homme sensé que l'Iliade n'ait point d'autre auteur que le hazard. Ciceron disoit que le hazard ne feroit jamais un seul vers, bien loin de faire tout un poeme, pourquoi donc, conclud-t'il, cet homme sensé croiroit-il de l'univers, sans doute encore plus merveilleux que l'Iliade, ce que son bon sens ne lui permettra jamais de croire de ce poeme ?*

Voici une autre comparaison du même auteur. *Si nous entendions, dit-il (ibid.), dans une chambre derrier[e] un rideau, un instrument doux et harmonieux, croirions-nous, dit-il, que le / hazard sans aucune main d'homme pût avoir formé cet instrument ? Dirions-nous que les cordes d'un violons seroient venues d'elles-mêmes se ranger et s'étendre sur un bois dont les pieces se seroient collées ensemble pour former une cavité avec des ouvertures regulieres ? Soutiendrons nous que l'archet formé sans art, seroit poussé par le vent pour toucher chaque corde si diversement et avec tant [de] justesse ? Quel esprit raisonnable pourroit douter serieusement si un[e] main d'homme toucheroit cet instrument avec tant d'harmonie ? Ne s'écrieroit-il pas qu'une main sçavante le toucheroit ?* Le même auteur fait plusieurs autres semblables comparaisons qu'il tire d'une belle statue que l'on trouveroit formée dans une terre inhabitée, ou d'un beau tableau où l'on verroit plusieurs personnages bien représentés. Il raporte aussi l'exemple d'une belle horloge, et celle d'une belle maison bien regulierement et parfaitement bien bastie. *Que diroit-on, dit le même mons^r de Cambrai, d'un homme qui se piqueroit d'être philosophie subtile et qui, entrant dans une belle maison, soutiendrait qu'elle a été faite par le hazard et que l'industrie n'y a rien mis pour en rendre l'usage commode aux hommes, à cause qu'il y a des cavernes qui ressemblent en quelque chose à cette maison, et que l'art des hommes n'a jamais creusé; on montreroit, dit-il, à celui qui raisonneroit de la sorte, toutes les parties de cette maison; voiez-vous, lui diroit-on, cette grande porte de la cour, elle est plus grande que toutes les autres, affin que les carosses y puissent entrer; cette cour est assés spacieuse pour y faire tourner les carosses avant qu'il sortent; cet escalier est composé de marches basses, affin que l'on puisse monter sans efforts; il tourne suivant les apartemens et les étages pour lesquels il doit servir; les fenestres, ouvertes de distance en distance, éclairent tout le batiment; elles sont vitrées de peur que le vent n'entre avec la lumiere; on peut les ouvrir quand on veut, pour respirer un air doux dans la belle saison; le toit est fait pour deffendre tout le bastiment des injures de l'air; la charpente est en pointe, affin que la pluie et la neige s'y écoulent facilement des deux cotés; les tuiles portent les unes sur les autres, pour mettre à couvert le bois de la charpente; les divers planchers des étages servent à multiplier les logemens dans un petit espace en les faisant les uns au-dessus des autres; les cheminées sont faites /265/ pour allumer du feu en hiver, sans bruler la maison, et pour faire ex[h]aler la fumée sans la laisser sentir à ceux qui se chauffent.*

Les apartemens sont distribués de maniere qu'ils ne sont point engagés les uns dans les autres, afin que toute une famille nombreuse y pût loger, sans que les uns aient besoin de passer par les chambres des autres, et que le logement du maitre soit le principal; on y voit des cuisines, des offices, des escuries, des remises de carosses, les chambres sont garnies de lits pour se coucher, de chaises pour s'asseoir, de tables pour écrire, et pour manger... etc. Il faut, diroit-on à ce philosophe, que cet ouvrage ait été conduit par quelque habile architecte, car tout y est agreable, riant, proportionné, commode; il faut même qu'il y ait eu sous luy d'excellens ouvriers! Nullement, repondroit ce philosophe, vous êtes ingenieux à vous tromper vous mêmes. Il est vrai que cette maison est agreable, riante, proportionnée, commode; mais elle s'est faite d'elle-même avec toutes ses proportions; le hazard en a assemblé les pierres avec ce bel ordre, il a élevé les murs, assemblé et posé la charpente, percé les fenestres, placé l'escalier... etc. Gardez-vous bien de croire qu'aucune main d'homme y ait eu aucune part. Les hommes ont seulement profités de cet avantage quant ils l'ont trouvés fait; ils s'imaginent qu'il est fait pour eux, parce qu'ils y remarquent des choses qu'ils sçavent tourner à leur commodité. Mais tout ce qu'ils attribüent au dessein d'un architecte imaginaire n'est que l'effet de leur invention après coup. Cette maison si reguliere, si bien étendue, ne s'est faite que comme une caverne et les hommes la trouvant faite s'en servent, comme ils se serviroient pendant un orage d'un antre qu'ils trouveroient sous un rocher, au milieu d'un desert.

Que penseroit-on, dit mons^r de Cambrai, de ce bizarre philosophe, s'il s'obstinoit à soutenir serieusement que cette maison ne montre aucun art. Quand on lit, dit-il, la fable d'Amphion, que par un miracle de l'harmonie de son luth, il faisoit élever avec ordre et simetrie les pierres les unes sur les autres pour former les murailles de la ville de Thebes, on se joüe de cette fiction poetique; mais cette fiction, dit-il, n'est pas si incroyable que celle que l'homme que nous supposons, oseroit deffendre; au moins pourroit-on s'imaginer que l'harmonie, qui consiste dans un mouvement local de certains corps, pourroit par quelques-unes de ces secrettes vertus que l'on admire dans la ,/ nature, sans les entendre, ébranler les pieres avec un certain ordre, et avec une espece de cadence qui feroit quelque regularité dans l'édifice. Cette explication choque neantmoins et revolte la raison, dit-il, mais enfin elle est encore moins

extravagante que celle que je viens de mettre dans la bouche de ce philosophe. Qu'y a t'il de plus absurde, dit-il, que de se représenter des pierres qui se taillent, qui sortent de la carrière, qui montent les unes sur les autres sans laisser de vide entre elles, qui portent avec elles leur ciment pour leur liaison, qui s'arrangent pour distribuer les appartements, qui recoivent au-dessus d'elles le bois d'une charpente avec les tuiles, pour mettre l'ouvrage à couvert ? Les enfans qui beguaient encore, dit mons^r de Cambrai, riroient, si on leur proposoit serieusement cette fable.

Et voila serieusement aussi comme il propose lui-même ses exemples ou ses comparaisons, d'où il pretend tirer des argumens demonstratifs de l'existence d'une intelligence souverainement parfaite et d'un ouvrier tout puissant et infiniment sage, qui ait créé le ciel et la terre et qui ait fait tout ce que nous y voions. Et on peut dire que c'est là effectivement tout ce qu'il pouvoit et tout ce que nos deicoles peuvent produire et proposer de plus fort pour le maintient ou pour la deffense de leur opinion touchant la pretendüe certitude de l'existence d'un Dieu tout puissant et souverainement parfait. Car pour ce qui est des autres argumens pretendus demonstratifs qu'ils pensent tirer de l'idée même qu'ils se forment de cet Etre souverainement parfait et de l'idée que nous avons naturellement de l'infini, et autres semblables argumens, ce ne sont certainement que des pures illusions et des purs sophismes.

Voici comme ils nous les proposent. *Il faut, disent ces messieurs, attribuer à une chose ce qui est clairement renfermé dans l'idée qui la represente, c'est, comme ils disent, le principe general de toutes les sciences. Or l'existence, continüent-ils, est clairement renfermée dans l'idée que l'on a de Dieu, c'est-à-dire dans l'idée que l'on a de l'Etre infiniment parfait, donc Dieu, qui est ce seul Etre infiniment parfait, existe* ([Malebranche] *Recherche de la Verité*, t. 2, ch. 4, p. 93). Nos nouveaux deicoles cartesiens pretendent par ce seul et bref argument tirer une consequence demonstrative de l'existence de leur Dieu. Pareillement, ils pretendent demontrer son existence par l'idée que nous avons naturellement de l'infini. *J'ai en moi, dit mons^r de Cambrai (Exist[ence de Dieu], p. 379), l'idée de l'infini /266/ et non seulement, dit-il, j'ai l'idée de l'infini, mais encore j'ai celle d'une perfection infinie, parfait et bon, c'est la même chose, dit-il; la bonté et l'etre sont encore la même chose. Etre bon, et parfait, c'est etre infiniment... (ib., p. 383). Où l'ai-[je] prise, dit-il, cette idée qui est*

si fort au-dessus de moi, qui me surpasse infiniment, qui m'étonne, qui me fait disparaître à mes propres yeux, qui me rend l'infini présent ? D'où vient-elle ? Où l'ai-[je] prise dans le neant ? Rien de ce qui est fini ne peut me la donner, car le fini ne représente point l'infini, dont il est infiniment dissemblable. Si nul fini, quelque grand qu'il soit, ne peut me donner l'idée du vrai infini, comment est-ce que le neant me la donneroit ? Il est manifeste d'ailleurs, dit-il, que je n'ai pû me la donner moi-même, car je suis fini comme toutes les autres choses dont je puis avoir quelque idée, bien loin, dit-il, que je puisse comprendre que j'invente l'infini, s'il n'y en a aucun de véritable, je ne puis pas même comprendre qu'un infini reel, hors de moi, ait pû imprimer en moi, qui suis borné, une image ressemblante à la nature infinie. Il faut donc, dit-il, que l'idée de l'infini me soit venue du dehors, et je suis même bien étonné qu'elle ait pû y entrer; encore une fois, dit-il, d'où me vient cette merveilleuse représentation de l'infini qui tient de l'infini même et qui ne ressemble à rien de fini ? Est-elle en moi ? Est-elle plus que moi ? Elle me paroît tout, et moy rien; je ne puis l'effacer, continue-t'il, ni l'obscurcir, ni la diminuer, ni la contredire; elle est en moi; je ne l'y ai pas mise, je l'y ai trouvée, et je ne l'y ai trouvée qu'à cause qu'elle y étoit desjà avant que je la cherchasse, elle y demeure invariable, lors même que je n'y pense pas, et que je pense à autre chose; je la retrouve toutes les fois que je la cherche, et elle se présente souvent à moy quoique je ne la cherche pas, elle ne dépend point de moy, c'est moi qui dépend d'elle. Si je m'égare, elle me rappelle, elle me corrige, elle redresse mes jugemens, et quoique je l'examine, je ne puis la corriger, ni en douter, ni juger d'elle, c'[est] elle qui me juge et qui me corrige.

[*En marge de ce paragraphe: VAINS RAISONNEMENS*] *Si ce que j'apperçois, continue-t-il, est l'infini présent à mon esprit, cet Etre infiniment parfait est donc. Si au contraire ce n'est qu'une représentation de l'infini qui s'imprime en moi, cette ressemblance ou cette représentation de l'infini doit être infinie / car le fini, dit-il, ne ressemble en rien à l'infini, et n'en peut être la vraie représentation. Il faut donc que ce qui représente véritablement l'infini ait quelque chose d'infini pour lui ressembler et pour le représenter; cette image de la divinité même sera donc un second dieu, semblable au premier, en perfection infinie; comment sera-t'il reçu et contenu dans mon esprit borné ? D'ailleurs, ajoute-t'il, qui aura fait cette représentation infinie de l'infini pour me la donner ? Se sera-t'elle faite elle-même l'image infinie de l'infini ? N'aura-t'elle ni original sur lequel elle soit faite ni cause réelle qui l'ait produite ?*

Où en sommes-nous, et quel amas d'extravagances! Il faut donc, dit-il, conclure invinciblement que c'est l'Etre infiniment parfait qui se rend present à mon esprit, quand je le conçois... et puisque je le conçois, il est... Mais ce qui est étonnant et incomprehensible, c'est que moi, foible, borné et defectueux, je puis le concevoir, et il faut qu'il soit non seulement l'objet de ma pensée mais encore la cause qui me fait penser, comme il est la cause qui me fait être, et qu'il élève ce qui est fini à penser à l'infini.

Voilà le vain raisonnement que ce fameux archideichristicole fait, pour montrer que la connoissance que nous avons naturellement de l'infini ne peut venir en nous que de l'infini même, c'est-à-dire, selon lui, que de Dieu même qui est le seul infini; et par consequent que la susdite connoissance que nous avons naturellement de l'infini est une veritable demonstration de l'existence de Dieu même. Et à l'égard de la consequence que j'ai tiré contre l'existence du dit Etre, des imperfections, des deffauts et des vices qui sont dans les choses visibles de ce monde, aussi bien que des miseres et des maux que souffrent tous les hommes et tous les autres animaux dans la vie, ils ne manqueront pas de dire, nos deicoles et nos christicoles, ils ne manqueront pas de dire que si leur Dieu infiniment parfait ne fait pas tousjours toutes ses creatures dans la perfection qui leur conviendrait, que s'il semble qu'il les abandonne à l'inconstance et à l'incertitude du hazard ou aux loix d'une necessité aveugle, que s'il permet que ses creatures vivantes soient affligées de maladies et d'infirmité[s] et même de la mort, et s'il permet qu'il y ait toutes sortes de vices et de dereglemens parmi les hommes et qu'ils fassent toutes sortes d'injus /267/ tices et de mechancetés; s'il permet que la verité et l'innocence soient si souvent opprimées; s'il permet que des justes qui le servent fidelement soient si souvent accablés de toutes sortes de miseres et que des mechans au contraire et des impies qui meprisent ses loix et ses ordonnances et qui le blasphement tous les jours soient dans la prosperité, dans la joye, dans les honneurs et dans l'abondance de tous biens, et en un mot s'il permet qu'il y ait aucun mal ou aucune chose qui soit mal faite ou mauvaise, en quelque sorte et maniere que ce puisse être, ils ne manqueront point, dis-je, nos superstitieux et devots deicoles, ils ne manqueront point de dire que leur Dieu ne permet tous ces maux qu'affin d'en tirer quelques plus grands biens, et par consequent qu'il ne faut point, diront ils, s'étonner s'il les permet, puisqu'il sçait les faire tourner à sa plus grande gloire et au plus grand bien de ses creatures mêmes.

RÉFUTATION DES ARGUMENTS DES CARTÉSIENS,
PRÉTENDUS DÉMONSTRATIFS, POUR L'EXISTENCE D'UN DIEU
INFINIMENT PARFAIT

Mais il est facile de refuter cette reponse et d'en faire voir l'ineptie, la foiblesse, la vanité et la fausseté. Commençons par la connoissance que nous avons naturellement de l'infini. Mons^r de Cambrai et ses partisans regardent cette connoissance comme si elle étoit d'un ordre ou d'une nature superieure à toutes autre[s] connoissance[s], et comme si elle ne pouvoit nous venir que de l'Etre même infiniment parfait, c'est-à-dire de Dieu même; encore s'étonnent-ils, comme ils disent, que Dieu lui-même puisse donner la connoissance de l'infini à des esprits finis et bornés, comme sont tous les esprits humains. Mais certainement cette connoissance de l'infini n'est pas plus surnaturelle, ni plus surprenante qu'a[u]cune autre connoissance que nous aions. C'est par le même esprit et par la même faculté de l'esprit que nous connoissons le fini et l'infini, le materiel et l'immateriel, c'est par le même esprit et par le même entendement que nous pensons à nous-mêmes et que nous pensons à Dieu et à toute autre chose.

J'admire à la verité cette faculté et cette puissance que nous avons naturellement de penser, de voir, de sentir ou de connoitre tout ce que nous faisons, tout ce qui se presente à nous, à nos sens et à notre entendement. Rien ne nous est plus facile et plus naturel que de penser, que de voir, que de sentir et de connoitre, au moins imparfaitement, tout ce qui se presente à nos sens et à notre entendement; et je ne sçais cepandant comment je puis former aucune pensée, ni aucune connoissance, ni / même aucun sentiment, et ainsi la moindre de mes pensées et de mes connoissances m'étonne et me surprend, je l'avoüe; mais que la connoissance de l'infini soit plus surnaturelle ou plus surprenante et plus difficile à concevoir que la connoissance de ce qui est fini, c'est ce qui je ne vois nullement, et c'est ce qui est même contraire à ce que nous pouvons tous les jours chaqu'un de nous éprouver par nous-mêmes. Car il n'y a personne qui ne connoisse et qui ne conçoive facilement l'étendue, l'étendue par

exemple d'un pied ou l'étendue d'une toise, ou si on veut l'étendue d'une lieue ou de deux ou de trois lieues. Il nous est aussi facile de connoître ou de concevoir encore une étendue de mille lieues et de cent mille lieues, et enfin une étendue qui n'auroit aucune fin et qui par consequent seroit infinie, car si loin que l'on pourroit pretendre y concevoir une fin ou une borne, on conçoit neantmoins tousjours clairement et on conçoit même facilement qu'il y auroit tousjours un au-delà des dites bornes et un au-delà de la dite fin, et par consequent qu'il y auroit encore de l'étendue et même une étendue qui ne pourroit avoir de fin, et qui par consequent seroit infinie, cela se conçoit tout naturellement et très facilement.

— 79 —

NOUS CONNOISSONS NATURELLEMENT L'INFINI EN ÉTENDUE,
L'INFINI EN DURÉE OU EN TEMS ET L'INFINI EN NOMBRE,
ET IL EST IMPOSSIBLE QUE L'ÉTENDUE, QUE LE TEMS,
ET QUE LES NOMBRES NE SOIENT PAS INFINIS

Voilà desja comme on conçoit et comme on connoit naturellement et très facilement l'infini en étendue; on ne sauroit certainement nier que l'esprit ne fasse naturellement et très facilement ce progrès du fini à l'infini; nous connoissons donc aussi naturellement et aussi facilement l'un que l'autre, et ainsi la connoissance de l'un n'est pas plus surnaturelle ni plus surprenante que la connoissance de l'autre, quoy qu'en dise mons^r de Cambrai par tout son vain raisonnement. Comme nous connoissons naturellement l'infini en étendue, nous connoissons naturellement aussi l'infini en nombres, il nous est facile de connoître ou de concevoir un certain nombre fini d'unités. Nous commençons par exemple par connoître un, deux, trois, quatre... etc. Et nous continuons naturellement à concevoir et à connoître un plus grand nombre comme par exemple un cent, deux cens, un mil, deux mils... etc. Et nous poursuivons encore aussi naturellement à concevoir un autre plus grand nombre, et enfin nous allons jusques à concevoir un nombre que nous ne saurions plus nommer et que nous concevons comme infini. Voilà encore comme nous connoissons l'infini en nombres, c'est /268/ à dire comme nous connoissons que le nombre ou que la multitude entiere et totale des unités va jusques à l'infini. Nous connoissons encore naturellement l'infini d'une autre maniere, car nous connoissons naturellement

l'infinité du tems ou l'infini en durée, nous commençons naturellement par exemple à connoître ou à concevoir une heure de tems, un jour, deux jours, un mois, deux mois, un ans, deux ans... etc. Nous continuons avec la même facilité à concevoir une dixaine, une vingtaine ou une centaine d'années; de là nous allons facilement à concevoir un millier, deux milliers et même plusieurs centaines de milliers et millions d'années; nous ne saurions nous arreter là, car si grand nombre de milliers ou de millions d'années que nous puissions imaginer, après qu'ils seront passés, nous concevons clairement qu'il faut nécessairement encore qu'il y ait du tems et même un tems qui n'aura jamais de fin, car après tel tems que l'on puisse imaginer, il y aura nécessairement toujours un après, qui sera toujours un tems, et même un tems qui ne pourra jamais avoir de fin. Nous connoissons naturellement que l'être est, nous ne saurions l'ignorer. La raison naturelle nous fait clairement voir qu'il faut nécessairement qu'il ait toujours été et qu'il soit toujours, comme j'ai dis ci-devant, et ainsi nous connoissons clairement qu'il n'a jamais eu de commencement et qu'il n'aura jamais de fin (* Et ainsi faut reconnaître que l'être n'a iamais été créé), ce qui est manifestement connoître l'infini en durée.

Et voilà encore comme nous connoissons naturellement l'infini en durée ou l'infinité du tems; et ainsi nous connoissons naturellement l'infini en trois manieres, ou si on veut nous connoissons naturellement qu'il y a trois sortes d'infini, sçavoir l'infini en étendue, l'infini en multitude ou en nombres, et l'infini en durée ou en tems. Nous le connoissons dis-je ainsi très naturellement et très facilement.

Cette connoissance est comme née en nous, elle suit comme naturellement notre raison, par où il est facile de voir la foiblesse, l'ineptie et la vanité de tous les raisonnemens que fait mons^r de Cambrai sur cette misterieuse et imaginaire pretendüe surnaturalité qu'il trouve dans l'idée et dans la connoissance que nous avons naturellement de l'infini. Il suppose en vain et sans fondement que l'infini dont il a l'idée et la connoissance doit être infini en tous sens, en toutes manieres et en toutes perfections imaginables / et même plus qu'imaginables. C'est ce que qui le trompe; car en se formans ainsi l'idée d'un infini qui n'est point et qui ne peut être, il se forme l'idée d'un infini qui n'est qu'imaginaire et chimerique. Ce pourquoy aussi on voit qu'il s'égare et qu'il se perd (comme il le marque lui même) dans la vanité de ses pensées. *L'idée qu'il se forme de l'infini l'étonne et l'accable, dit-il (Exis[tence de*

Dieu], p. 378). Son esprit succombe sous tant de majesté, heureux, dit-il, de baisser les yeux, ne pouvans soutenir par ses regards l'éclat de sa gloire. Où en sommes nous ? (p. 387) continue-t'il après plusieurs vains raisonnemens; quel amas d'extravagances ! Il faut donc conclure invinciblement, dit-il encore, que c'est l'Etre infiniment parfait qui se rend present à mon esprit, quand je le conois, mais ce qui est étonnant, et incomprehensible, ajoute t'il, c'est que moi faible, borné, defectueux, je le puis concevoir. Il faut, dit-il, qu'il soit non seulement l'objet de ma pensée, mais encore la cause qui me fait penser, comme il est la cause qui me fait être, et qu'il eleve ce qui est fini à penser à l'infini. Voilà, poursuit il, le prodige que je porte tousjours au dedans de moy. Je suis, dit-il, un prodige moi-même, n'étans rien, je tiens de l'infini, je ne puis me comprendre moi-même j'embrasse tout, et je ne suis rien, je suis un rien qui connois l'infini. Les paroles me manquent, ajoute-t'il, pour m'admirer et pour me mepriser tout ensemble.

Le plus grand sujet donc de son étonnement et de son admiration en ceci est d'avoir l'idée de l'infini et de pouvoir le concevoir quoi qu'il ne soit qu'un esprit fini et borné, comme s'il n'avoit d'ailleurs rien conçu et qu'il ne dû jamais rien concevoir de plus étendu que son cerveau ! Et comme s'il n'avoit jamais rien vu et qu'il ne dû jamais rien voir de plus étendu que ses yeux ! Notre esprit seroit bien borné, si nous ne pouvions rien concevoir de plus étendu que notre cerveau. Et notre vüe pareillement seroit bien courte et bien étroite si nous ne pouvions rien voir de plus étendu ou de plus grand que nos yeux ! Mais non, heureusement cela ne va pas ainsi, nous voions tous les jours et nous voions même tous les jours avec facilité un nombre presque infini d'objets qui sont incomparablement plus grands que nos yeux, et tous les jours nous concevons et nous nous formons tous les jours avec même facilité l'idée d'un nombre presque infini de choses qui sont incomparablement plus étendues que notre cerveau. Ce n'est donc pas précisément l'idée ou la connoissance de l'infini en tant qu'infini qui doit tant /269/ nous étonner et nous surprendre puisque cette idée ou que cette connoissance nous est aussi naturelle et aussi facile à avoir qu'aucune autre connoissance, mais c'est plutot la pensée même qui doit nous étonner et nous surprendre, car nous ne comprenons pas et nous ne saurions même comprendre comment nous pouvons former aucune pensée ni aucune connoissance, de sorte que la moindre de nos pensées ou de nos connoissances nous doit surprendre autant que la plus fine pensée et que la plus sublime connoissance que nous puissions avoir.

Mais si nous ne pouvons comprendre comment ou de quelle maniere la pensée la connoissance et le sentiment se forment en nous, il semble au moins que nous pouvons concevoir la raison pourquoi nous ne le pouvons comprendre, et la raison même pourquoi nous ne le devons pas comprendre. C'est que c'est par la pensée même, par la connoissance et par le sentiment que nous sentons, que nous connoissons et que nous appercevons toutes autres choses, ainsi nous ne devons point voir ni connoitre ou sentir par nos pensées mêmes, ni par notre sentiment, ce que c'est de nos pensées ni de nos sentimens, et nous ne devons point voir ni connoitre ou sentir la maniere dont ils se forment en nous; il nous suffit de sçavoir et d'être seurs et certains que nous pensons et que nous avons des connoissances et des sentimens. Mais il n'est pas necessaire que nous sentions la maniere ni comment ils se forment en nous. Je m'imagine qu'il est en quelque façon de notre esprit, c'est-à-dire de la faculté et de la puissance que nous avons naturellement de penser et de sentir, comme de la faculté et de la puissance que nous avons naturellement aussi de voir par les yeux du corp[s] et d'empoigner toutes choses par les mains; de même donc que nous empoignons tout par les mains et qu'aucune main ne sçauroit neantmoins s'empoigner elle même; de même aussi nous comprenons, nous concevons et nous empoignons pour ai[n]si dire toutes choses par notre esprit, quoique notre esprit ne puisse s'empoigner ni se comprendre ou se concevoir lui-même, et de même encore que nous voions toutes choses par nos yeux, quoique nos yeux ne puissent se voir eux mêmes, de même aussi nous voions tout et nous appercevons tout par nos pensées et par nos sentimens, quoique nous ne connoissions point la nature de nos pensées, ni de nos sentimens.

Mais pourquoi la main qui empoigne toutes choses ne sçauroit elle s'empoigner elle-même, si ce n'est parce qu'elle empoigne elle-même toute autre chose et qu'elle est elle-même le principe / de tout empoignement si cela se peut dire ? Et les yeux qui voient toutes choses et qui ne sçauroient neantmoins se voir eux-mêmes, pourquoi, si ce n'est parce qu'ils voient eux-mêmes toutes autres choses et qu'ils sont eux-mêmes l'organe et le principe de la vüe ? Ouy, certainement c'est pour cette raison qu'ils ne peuvent se voir eux-mêmes à moins qu'ils ne se regardent dans un miroir, car pour lors ils paroissent comme hors d'eux-mêmes, et alors ils se peuvent facilement voir, mais sans cela ils ne pourroient nullement se voir eux-mêmes parce

qu'ils sont, comme j'ai dis, l'organe et le principe de la vüe. Il en faut necessairement dire de même de l'esprit de l'homme et de sa pensée. C'est par son esprit et par sa pensée même qu'il pense, qu'il connoit et qu'il apperçoit toutes choses; pourquoi donc ne se connoit-il pas lui-même, et pourquoi ne connoit-il pas clairement la nature de son esprit ni la nature de sa pensée et de ses sentimens ou sensations, si ce n'est parce que c'est son esprit même qui est le premier principe de toutes ses pensées, de toutes ses connoissances et de tous ses sentimens ou sensations. Et que c'est par ses pensées et par ses sentimens ou sensations qu'il connoit et apperçoit toutes choses ? Oui, sans doute c'en est là, la veritable raison. L'esprit donc est comme l'œil interieur de l'homme, et c'est par cet œil qu'il voit et qu'il connoit toutes choses, mais cet œil ne doit point se voir ni se connoitre lui-même puisqu'il est le premier principe de toute vie, de toute connoissance et de toutes sensations, et comme on ne s'étonne point que les hommes ne voient point leurs propres yeux, quoiqu'ils voient toutes autres choses par leurs yeux, de même il paroît qu'il ne faut pas s'étonner de ce que les hommes ne connoissent pas clairement la nature de leur esprit et de leur pensée, quoique ce soit par leur esprit et par leur pensée, par leurs sentiment[s] et par leurs sensations qu'ils connoissent et qu'ils apperçoivent toutes autres choses, puisque c'est cet esprit lui-même qui est en eux le premier principe de toutes leurs pensées, de toutes leurs connoissances et de tous leurs sentimens. Il y a une maxime de morale qui dit que le principe du merite ne tombe point sous le merite, *principium meriti non cadit sub merito*. Il en faut dire de même de la vue, de la connoissance et du sentiment, et comme nous sçavons desjà que le principe de la vüe ne tombe pas sous la vüe, nous devons bien penser aussi que le principe du sentiment ne doit pas tomber sous le sentiment, ni le principe de la connoissance, tomber /270/ sous la connoissance. Et il ne faut pas douter que ce ne soit là la veritable raison pour quoi nous connoissons si peu la nature de notre esprit et la nature de notre pensée, et pourquoi nous connoissons si peu la nature de nos sensations ou de nos sentimens.

Mais de quelque part que vienne la difficulté que nous avons de les connoitre, nous sçavons tous et nous sommes tous certains que nous pensons nous-mêmes, que nous imaginons, que nous raisonnons, que nous avons des idées de plusieurs choses et que nous avons en nous mêmes divers sentimens ou sensations de bien ou de mal, de plaisir ou de douleur, nous n'en pouvons nullement douter. Nous sçavons pareillement que c'est par notre teste et specialement par notre cerveau que nous

pensons, que nous imaginons et que nous raisonnons et jugeons de toutes choses, comme nous sçavons que c'est par nos yeux que nous voions, et que c'est par nos oreilles que nous entendons, que c'est par notre nez que nous flairons les odeurs, que c'est par notre langue [que] nous discernons les goust[s] et les saveurs, et que c'est proprement par nos mains que nous touchons, et enfin que c'est par toutes les parties de notre corp[s] que nous avons du sentiment. Nous avons tous les jours experiences de tout cela, nous n'en sçaurions douter. Mais comme nous sçavons aussi que nous avons souvent ou que nous pourrions souvent avoir des idées de plusieurs choses qui ne sont point, il est clair et évident que les idées que nous pourrions avoir de plusieurs choses que nous pourrions nous imaginer et nous représenter dans notre cerveau ne sont pas tousjours des preuves que ces choses-là soient effectivement comme nous les imaginons, il n'y a que les idées nécessaires, c'est-à-dire que les idées que nous ne sçaurions effacer de notre esprit, qui soient véritablement une preuve convaincante de l'existence de ces choses que nous concevons par telles idées. Nous ne sçaurions par exemple, quand nous y faisons reflexions, effacer de notre esprit l'idée que nous avons d'une étendue infinie, cette idée seule que nous en avons et que nous ne sçaurions effacer de notre esprit est une preuve convaincante qu'elle est effectivement et qu'elle est véritablement infinie comme nous la concevons, car nous ne sçaurions concevoir qu'il n'y ait point d'étendue et nous ne sçaurions concevoir qu'il y ait de bornes dans cette étendue et qu'elle ne soit pas infinie, parce que si elle n'étoit pas véritablement infinie, nous y pourrions / concevoir quelques bornes, et comme nous n'y pouvons concevoir aucune borne sans concevoir en même temps un au-delà des dites bornes ou de la dite borne, qui marque nécessairement tousjours de l'étendue, c'est une preuve évidente qu'il n'y a point de bornes dans l'étendue et par conséquent qu'elle n'a point de fin et qu'elle est infinie. Pareillement quand nous pensons à la durée du tems, l'idée que nous avons de sa durée ne sçauroit s'effacer de notre esprit, nous ne sçaurions concevoir qu'il n'y ait point de tems, comme nous ne sçaurions concevoir qu'il n'y ait point d'étendue; cette idée seule est donc une preuve évidente que le tems est, et non seulement qu'il est, mais aussi qu'il a nécessairement tousjours été et qu'il sera nécessairement tousjours, et par conséquent qu'il est infini en durée, et cela est effectivement comme nous le concevons.

De la connoissance que nous avons naturellement de ces deux sortes d'infinis,

nous passons naturellement encore à la connoissance d'une autre espece d'infini, qui est l'infini en nombre et en multitude, qui se trouve comme necessairement renfermé dans la totalité de ces deux infinis dont je viens de parler, car dans la totalité de l'étendue qui est necessairement infinie, comme je viens de le demontrer, nous y trouvons necessairement et nous y voions évidemment de quoy faire un nombre infini de portions particulieres d'étendues, comme par exemple de quoy y marquer un nombre infini de pieds, un nombre infini de toises et un nombre infini de lieües, car on voit évidemment qu'aucun nombre fini de lieües ni d'aucun autre espace particulier d'étendue ne pourroit égaler une étendue infinie, et par consequent qu'il ne faudroit pas moins qu'un nombre infini de lieües pour égaler un[e] étendue infinie. De même aussi dans la totalité de la durée infinie et successive du tems, nous y trouvons necessairement et nous y voions évidemment de quoy faire non seulement un nombre infini de jours, mais aussi un nombre infini d'années et de siecles, car nous voions évidemment aussi qu'aucun nombre fini d'années ou de siecles ne pourroit égaler la durée infinie du tems et par consequent qu'il ne faudroit pas moins qu'un nombre infini d'années et de siecles pour l'égalier, c'est-à-dire pour égaler la durée infinie du tems.

Il ne serviroit de rien de dire ici que dans une étendue infinie, il y auroit necessairement tousjours un plus grand nombre de pieds que de toises; et un plus grand nombre de toises que de lieües. Pareillement que dans la durée infinie du tems, /271/ il y auroit necessairement aussi tousjours un plus grand nombre de jours que d'années, et un plus grand nombre d'années que de siecles, et par consequent suivant cette doctrine, qu'il y auroit des infinis plus grands que l'infini même; c'est-à-dire qu'il y auroit dans l'étendue par exemple un nombre infini de pieds plus grand que le nombre infini de toises, et que le nombre infini de toises seroit plus grand que le nombre infini de lieües qu'il y auroit dans la même étendue, pareillement qu'il y auroit dans la durée successive du tems un nombre infini de jours, qui seroit plus grand que le nombre infini d'années, et que le nombre infini d'années seroit plus grand que le nombre infini de siecles qu'il y auroit. Ce qui repugne entierement à la raison, dira t'on, vû que rien ne peut être plus grand que l'infini. A cela je repond que dans une etendue infinie, on trouveroit tousjours veritablement plus de pieds que de toises, et plus de toises que de lieues. Pareillement que dans la durée successive du tems, on trouveroit et on conteroit veritablement tousjours plus de jours que d'années

et plus d'années que de siècles. Mais, comme dans la totalité de l'étendue, il y auroit nécessairement une étendue infinie à parcourir, et que dans la totalité de la durée du tems, il y auroit aussi une durée infinie à parcourir, on trouveroit nécessairement toujours dans l'étendue, à conter sans fin, les lieues et les toises, aussi bien qu'à conter les pieds, et comme il n'y auroit pas plus de fin à conter les uns que les autres, ils ne seroient donc pas plus fini ni plus infini l'un que l'autre. Pareillement dans la durée successive du tems, on trouveroit toujours à conter sans fin les années et les siècles; aussi bien qu'à conter les jours et les heures, et comme il n'y auroit point de fin à conter les uns ni les autres, ils ne seroient donc point plus fini ni plus infini les uns que les autres, et partant mes raisonnemens subsistent toujours dans toute leur force.

On dira peut être encore, avec mons^r de Cambrai, que *nulle étendue et que nul composé ne peuvent être infinis, attendu que toute étendue et que tout composé ne sont que des amas de plusieurs unités finies et bornées, lesquelles toutes ensemble ne peuvent former un infini, d'autant que rien de ce qui est borné et fini ne peut faire l'infini (Exist[ence de Dieu], p. 420)*. Voici son raisonnement. *Ma conclusion, dit-il, est que tout composé ne peut jamais être infini, tout ce qui a des parties réelles qui sont bornées et mesurables ne peut composer que quelque chose de fini. Tout nombre / collectif ou successif ne peut jamais être infini; qui dit nombre dit amas d'unités réellement distinguées, et réciproquement indépendantes les unes des autres pour exister, ou pour n'exister pas; qui dit amas d'unités réciproquement indépendantes, dit un tout qu'on peut diminuer, et qui par conséquent n'est pas infini. Un tout amoindri n'est point infini, ce qui est moindre est borné; car ce qui est au-dessous de l'infini n'est point infini, si ce tout est amoindri, il est borné, et comme il n'est amoindri que par le retranchement d'une seule unité bornée, il s'ensuit clairement qu'il n'était point infini avant même que cette unité en eut été détachée. Car vous ne pouvez jamais faire l'infini d'un composé fini, en lui adjoutant une seule unité finie... Il est certain, dit-il, que le même nombre étoit plus grand avant le retranchement d'une unité, qu'il ne l'est après qu'elle est retranchée, depuis le retranchement de cette unité bornée, le tout n'est point infini, donc il ne l'était point avant le retranchement.*

Tout ce raisonnement se peut réduire, ce me semble, à deux principaux points, à

sçavoir si un nombre ou une multitude telle qu'elle puisse être d'unités bornées et finies et independantes les unes des autres pourroient ou ne pourroient jamais pas faire un tout infini. Le second à sçavoir si un nombre ou un tout qui seroit composé d'une multitude infinie d'unités bornées et independantes les unes des autres, cesseroit d'être infini par le retranchement de quelques unités bornées, ou s'il ne cesseroit pas d'être infini, car c'est en cela, ce me semble, que consiste la plus grande difficulté de l'objection ci-dessus proposée. A cela je repond 1° qu'un nombre ou qu'une multitude infinie d'unités bornées et independantes les un[e]s des autres étantes jointes ensemble feroient necessairement un tout, qui seroit d'une étendue infinie. En voici la preuve évidente. C'est que chaque unité de cette multitude infinie d'unités bornées auroit desjà son étendue en elle-même, independamment de l'étendue de toute autre unité. Laquelle unité étant jointe à une autre unité qui auroit pareillement son étendue independamment de toute autre, feroit necessairement l'étendue plus grande, et plus on ajouterait de semblables unités à ces deux premieres, d'autant plus aussi l'étendue augmenteroit, et elle augmenteroit necessairement à proportion de la quantité d'unités que l'on y ajouterait. Or il y auroit suivant l'hipotese une multitude infinie d'unités bornées jointes ensemble, dans un tout qui seroit composé de /272/ toutes ces unités. Donc il seroit veritablement et actuellement d'une étendue infinie, et par consequent il est évident qu'un infini se peut faire d'une multitude infinie d'unités bornées et finies. C'est ce que nous concevons tout clairement, et non seulement nous concevons clairement que l'infini se peut faire d'une multitude infinie d'unités bornées et finies, mais nous concevons clairement aussi qu'il se peut faire et non seulement qu'il se peut faire mais qu'il y a même actuellement dans la totalité de l'étendue et dans la totalité des nombres, des infinités d'infinis, tous composés d'une multitude infinie d'unités bornées et finies.

— 80 —

IL Y A PLUSIEURS INFINIS EN UN SENS
 MAIS IL N'Y A, ET N'Y PEUT AVOIR QU'UN SEUL INFINI ABSOLU,
 QUI EST LE TOUT

En voici manifestement la preuve. Il est évident qu'il y a dans la totalité de l'étendue, soit que nous y pensions, soit que nous n'y pensions pas, une infinité de lignes, ou au

moins de quoi faire une infinité de lignes, qui seroient toutes infinies; parce qu'elles seroient toutes aussi étendue que la totalité même de l'étendue qui est infinie, dans toutes ses dimensions. Or il est évident que pour que chacune de ces lignes soit infinie en longueur, il faut nécessairement qu'elle soit composée d'un nombre ou d'une multitude infinie de parties bornées, comme par exemple d'un nombre ou d'une multitude infinie d'atomes qui sont tous indépendans les uns des autres. Car si ces parties ou ces atomes-là n'étoient pas en nombre ou en multitude infinis, il est évident qu'ils ne pourroient composer une ligne infinie. Comme donc cette ligne est nécessairement infinie, il faut nécessairement aussi qu'elle soit composée d'un nombre ou d'une multitude infinie de parties bornées. Et ainsi voilà évidemment dans chaque ligne, un nombre ou une multitude infinie d'atomes ou de parties bornées toutes indépendantes les unes des autres. Or il y a évidemment, comme j'ai dis, dans la totalité actuelle de l'étendue de quoi faire des infinités de lignes pareilles à celle dont je viens de parler, lesquelles seront toutes infinies, et lesquelles seront toutes composées d'un nombre ou d'une multitude infinies d'atomes ou de parties bornées. Donc il y a évidemment, comme j'ai dis, des infinités d'infinis dans la totalité de l'étendue et dans la totalité des nombres. Il ne faut pas même s'étonner que je dise qu'il y a des infinités d'infinis dans la totalité de l'étendue et dans la totalité des nombres, puisque tous ceux qui admettent la divisibilité de la matiere à l'infini sont nécessairement obligés de reconnoitre dans chaque partie de la matiere une infinité de parties, sans quoi elle ne / pourroit être divisible à l'infini. Et s'il y a dans chaque partie de la matiere un nombre infini de parties, comme ces philosophes le pretendent, il faut nécessairement aussi qu'il y ait à l'infini des infinités de nombres infinis de parties dans la matiere.

Bien loin donc de dire, comme mons^r de Cambrai, que tout composé ne peut jamais être infini et que tout ce qui a des parties bornées et mesurables ne peut composer que quelque chose de fini, et que tout nombre collectif ou successif ne peut jamais être infini, il faut au contraire, en suivant les plus claires lumieres de la raison, dire qu'une seule et simple unité qui n'auroit point de parties ne peut jamais faire l'infini; parce qu'une seule et simple unité qui n'auroit point de parties n'auroit point d'étendue et n'ayant point d'étendue, ou n'en aians que très peu, il est évident qu'elle ne pourroit jamais faire l'infini, qui est nécessairement et essentiellement infiniment étendu. Et si une seule et simple unité, qui n'auroit point d'étendue ni de parties, ne

peut jamais faire l'infini, il faut nécessairement que l'infini en étendue ou en nombre soit composé d'un nombre ou d'une multitude infinie d'unités ou de parties bornées jointes ensemble. Tout ce raisonnement-ci est clair et évident. Mais comme mons^r de Cambrai s'étoit formé l'idée imaginaire et chimerique d'un Dieu tout puissant et infiniment parfait en toutes sortes de perfections, il falloit bien aussi qu'il se forma l'idée d'un infini imaginaire et chimerique, puisqu'il ne pouvoit trouver dans l'idée d'aucun véritable infini les perfections imaginaires qu'il vouloit attribuer à son Dieu.

2° quant à ce qu'il ajoute: qu'en retranchant de tout composé que ce soit une seule unité, le composé en seroit nécessairement amoindri et diminué, et par conséquent qu'il n'étoit point infini avant le retranchement de cette unité, d'autant que l'on ne pourroit jamais faire l'infini d'un composé fini, en lui ajoutant une seule unité finie, et par conséquent encore qu'aucun composé ne peut être infini. A cela je répond 1° que rien ne peut être véritablement et réellement ajouté à ce qui est véritablement infini, du costé qu'il est infini, et que rien pareillement de reel n'en peut être véritablement retranché parce que rien ne peut être anéanti; et ainsi la supposition du retranchement d'une seule unité, d'un composé infini, étant /273/ d'une chose impossible, l'argument ne conclut rien, d'autant que d'une supposition d'une chose impossible il ne peut s'en ensuivre que des absurdités. Mais comme ce retranchement de quelques unités bornées d'un composé infini se peut faire au moins par la pensée, et que nous pouvons concevoir quelques-unes des susdites unités comme retranchées des autres ou comme anéanties, je dis en 2^e lieu que dans le cas même de cette supposition, toute impossible qu'elle soit, le composé ne laisseroit pas que d'être toujours infini, au moins du coté que l'on n'auroit rien retranché. Il seroit à la vérité amoindri et diminué à l'endroit du retranchement de l'unité ou des unités que l'on auroit retranchées; mais du reste, il demeureroit nécessairement toujours infini, et je dis même qu'aucun retranchement particulier de ses parties, si grand qu'il puisse être ne l'empêcheroit d'être infini, d'autant qu'aucun retranchement de parties ne peut épuiser l'infini, et si l'infini ne peut être épuisé par aucun retranchement de ses parties, il s'ensuit évidemment qu'aucun retranchement de ses parties ne pourroit l'empêcher d'être toujours infini, au moins comme j'ai dit, du costé qu'il n'y auroit rien de retranché. Il est clair et évident que la chose iroit ainsi, et qu'elle ne pourroit même aller autrement dans une telle supposition; tout cela se conçoit par des idées claires et nettes qui montrent évidemment la vérité des choses.

— 81 —

C'EST ERREUR ET ILLUSION À M^R DE CAMBRAI
 ET À L'AUTEUR DE *LA RECHERCHE DE LA VERITE*
 DE VOULOIR CONFONDRE, COMME ILS FONT, L'ÊTRE INFINI QUI EST
 AVEC UN PRÉTENDU ÊTRE INFINIMENT PARFAIT QUI N'EST POINT;
 ET ILLUSION À EUX DE CONCLURE, COMME ILS FONT,
 DE L'EXISTENCE DE L'UN L'EXISTENCE DE L'AUTRE

Mais qui est-ce qui peut concevoir ainsi par des idées claires et distinctes l'infini imaginaire et chimerique que mons^r de Cambrai et tous nos deicoles nous proposent à adorer comme un Dieu tout puissant, infiniment parfait en toutes sortes de perfections, quoiqu'il n'ait cependant aucune perfection visible et sensible et qu'il n'ait même aucune forme ou figure, ni même aucune partie, ni aucune étendue. Certainement personne ne sauroit se former aucune véritable idée d'un tel infini, on ne sauroit même concevoir qu'il y ait aucune belle perfection dans un tel être, qui n'auroit aucune forme, ni figure, ni aucune étendue; et nos christicoles eux-mêmes, tous spirituels qu'ils sont, ne sauroient se former aucune véritable idée d'un tel infini, ni même d'un tel être; d'où je conclus encore évidemment contre eux cette autre vérité qui est que l'idée qu'ils se forment de leur Dieu infiniment parfait ne prouve nullement son existence, et il est surprenant que des gens d'esprit puissent pretendre invinciblement prouver par là son existence. Examinons cela de plus près.

Voici leur raisonnement et leur argument, qu'ils croient être / démonstratif. *Il faut*, disent-ils ([Malebranche] *Recher[che] de la Verit[é]*, t. 2, p. 91) *attribuer à une chose ce que l'on connoit clairement être renfermé dans l'idée qui la represente. C'est*, comme ils disent ([Fénelon] *Exist[ence] de Dieu*, p. 360 et 366), *le principe general de toutes les sciences. Or l'existence actuelle et necessaire est clairement renfermée dans l'idée de Dieu, c'est-à-dire dans l'idée d'un Etre infiniment parfait. Donc Dieu, ou l'Etre infiniment parfait, existe.* Nos nouveaux cartesiens deicoles s'imaginent triompher et croient démonstrativement prouver par cet argument l'existence de leur Dieu. Mais il est constant que ce n'est qu'une illusion à eux de s'imaginer cela, car il est clair et évident que cet argument ne conclut l'existence d'un

Dieu ou d'un Etre infiniment parfait qu'en tant qu'il suppose que cet Etre que l'on conçoit comme infiniment parfait est veritablement quelque chose de reel, et non pas seulement quelque chose d'imaginaire; car s'il ne supposoit pas que ce fut veritablement quelque chose de reel, il seroit ridicule de conclure son existence de cela seul que l'on en auroit l'idée. Or il ne s'agit pas ici de supposer seulement que le pretendu Etre que l'on conçoit comme infiniment parfait est veritablement quelque chose de reel, mais il s'agit de le prouver, puisque c'est cela même que l'on nie. Et comme le susdit argument ne prouve pas que le pretendu Etre que l'on conçoit comme infiniment parfait soit veritablement quelque chose de reel, mais qu'il le suppose seulement, au lieu qu'il devoit le prouver, il est manifeste que le susdit argument n'est qu'un pur sophisme qui ne prouve rien. Et la marque évidente de cela est que s'il prouvoit quelque chose, il seroit aussi facile de prouver par ce même argument qu'un homme infiniment parfait existeroit, qu'un cheval infiniment parfait existeroit, qu'un oiseau infiniment parfait existeroit, et mê[me] qu'une mouche infiniment parfaite existeroit, parce qu'il est aussi facile d'imaginer un homme infiniment parfait, un cheval infiniment parfait, un cocq infiniment parfait ou une mouche infiniment parfaite que d'imaginer un autre être infiniment parfait, et il seroit aussi facile de prouver par le susdit argument que l'homme infiniment parfait, que l'asne ou le cheval infiniment parfait, ou que le cocq infiniment parfait et que la mouche infiniment parfaite existeroient, comme de prouver qu'un autre être infiniment parfait existeroit; parce qu'il est évident qu'il seroit aussi facile d'appliquer le susdit argument au sujet de l'un qu'au sujet de l'autre, et il seroit aussi facile de dire pour l'un, comme pour /274/ l'autre. Il faut attribuer à une chose ce que l'on conçoit clairement être renfermé dans l'idée qui la represente. C'est le principe general de toutes les sciences. Or l'existence necessaire est clairement renfermée dans l'idée d'un homme infiniment parfait, dans l'idée d'un asne et d'un cheval infiniment parfait, comme aussi dans l'idée d'un cocq infiniment parfait et dans l'idée d'une mouche infiniment parfaite... Donc l'homme infiniment parfait existe, donc l'asne ou le cheval infiniment parfait existe; donc le cocq infiniment parfait, et donc aussi enfin la mouche infiniment parfaite existe. Toutes ces consequences-là se tirent également du même principe et par le même raisonnement dont nos deicoles pretendent se servir pour demontrer l'existence de leur Dieu infiniment parfait.

Or ne seroit il pas ridicule de pretendre demontrer par ce beau raisonnement

l'existence actuelle d'un homme infiniment parfait; l'existence actuelle d'un asne, ou d'un cheval infiniment parfait, ou l'existencé d'un coq infiniment parfait, ou l'existence d'une mouche infiniment parfaite ! Oui certainement cette prétendue démonstration seroit tout à fait ridicule, et nos deicoles eux-mêmes ne manqueraient pas de se moquer de ceux qui leur proposeroient une telle démonstration; comment donc prétendent-ils s'en servir pour démontrer l'existence de leur Dieu, puisque cette prétendue démonstration n'est pas moins ridicule d'un côté que de l'autre; et il est étonnant, comme j'ai dit, que des gens d'esprit osent seulement proposer un tel raisonnement.

L'auteur de la *Recherche de la Verité* ne pouvans s'empêcher de reconnoître les absurdités qui s'ensuivroient d'un tel raisonnement prétend qu'il y a de la différence entre la conclusion qu'il tire par cet argument pour l'existence de Dieu, et les autres pareilles conclusions que l'on en pourroit tirer pour l'existence de tout autre être. Voici comme il s'explique sur ce sujet ([Malebranche] *Recher[che de la vérité]*, t. 2, p. 93). *Il est vrai, dit-il, que si je faisais un tel argument, on doit attribuer à une chose ce que l'on conçoit clairement être renfermé dans l'idée qui la représente. On connoit clairement l'existence nécessaire renfermée dans l'idée d'un corp[s] infiniment parfait, donc un corp[s] infiniment parfait existe. Il est vrai, dis-je, dit-il, que si je faisais un tel raisonnement, on auroit raison de me répondre qu'il ne concluroit pas l'existence actuelle d'un corp[s] infiniment parfait; mais seulement (remarquez bien) que supposé qu'il y eut / un tel corp[s], il auroit par lui-même son existence, dont la raison, dit-il, est que l'idée d'un corp[s] infiniment parfait est une fiction de l'esprit, ou plutôt une idée composée, et qui par conséquent peut être fautive ou contradictoire comme elle l'est en effet, car on ne peut concevoir clairement des corps infiniment parfaits** (* Mais cet auteur conçoit il plus clairement qu'un être qui n'auroit aucune étendue, qui seroit sans corp[s] et sans forme et sans figure aucune, puisse être infiniment parfait ? Certainement non, il ne le conçoit pas et ne l'a jamais conçu. Et personne ne le concevra jamais), *un être particulier et fini tel que le corp[s] ne pouvans être conçu universel et infini. Mais l'idée de Dieu, dit-il, ou de l'Être en general, de l'Être sans restriction, de l'Être infini, n'est point une fiction de l'esprit; ce n'est point une idée composée qui renferme quelque contradiction; il n'y a rien de plus simple quoi qu'elle comprenne tout ce qui est et tout ce qui peut être. Or cette idée, dit-il, simple et naturelle de*

l'Etre ou de l'infini renferme l'existence necessaire, car il est évident, dit-il, que l'Etre, je ne dis pas un tel Etre, a son existence par lui-même, et que l'Etre ne peut n'etre pas, étant impossible et contradictoire que le veritable Etre soit sans existence.

Examinons un peu ici le raisonnement de cet auteur. La raison selon lui pourquoi le susdit argument ne concluerait pas pour l'existence d'un corp[s] infiniment parfait, comme pour l'existence d'un Dieu infiniment parfait, est, dit-il, parce que l'idée d'un corp[s] infiniment parfait est une fiction de l'esprit comme si l'idée d'un autre être que l'on concevrait comme infiniment parfait n'étoit pas autant une fiction de l'esprit que l'idée d'un corp[s] que l'on concevrait comme infiniment parfait ! Certainement l'une et l'autre idée sont également des fictions de l'esprit, et ainsi l'argument ne conclut pas plus pour l'existence de l'un que pour l'existence de l'autre. Et comme il ne conclut pas pour l'existence d'un corp[s] que l'on concevrait comme infiniment parfait, ainsi que l'auteur que je viens de citer en convient, il ne conclut certainement pas non plus pour l'existence d'aucun autre être que l'on concevrait comme infiniment parfait. Et si nonobstant cela l'auteur de la *Recherche* pretend que l'idée que l'on se forme d'un autre Etre infiniment parfait n'est pas une fiction de l'esprit, c'est à lui et à tous ses adherans de prouver par des raisons claires et évidentes la realité de ce pretendu Etre infiniment parfait. Et c'est ce qui leur seroit aussi difficile et même aussi impossible de faire que de prouver l'existence de leur Dieu. /275/ Et ainsi tant qu'ils ne prouveront point, par de meilleurs argumens et par des meilleures raisons, la realité de ce pretendu Etre infiniment parfait, nous serons tousjours également en droit de dire qu'il n'est qu'imaginaire et que l'idée qu'ils s'en forment n'est veritablement qu'une fiction de leur esprit, et par consequent que leur argument pretendu demonstratif ne conclut rien et ne demontre rien pour l'existence de leur Dieu, non plus que pour l'existence d'un corp[s] que l'on concevrait comme infiniment parfait.

L'auteur ajoute que *l'idée d'un corp[s] infiniment parfait est une idée composée, et qui par consequent, dit-il, peut etre fausse ou contradictoire, comme elle l'est en effet, car on ne peut, continue-t'il, concevoir clairement des corps infiniment parfaits.* Mais comment est-ce que l'idée qu'ils se forment de leur pretendu Etre infiniment parfait seroit plus simple ou moins composée que l'idée qu'ils se forment d'un corp[s] infiniment parfait ? Elle ne peut être plus simple ni moins composée en elle-même, je

veux dire dans sa nature et dans son être d'idée, car quoique l'on dise assés souvent qu'il y a des pensées plus fines et plus subtiles ou plus grossieres les unes que les autres, on ne pretend cependant pas dire par là que les unes soient reellement plus materielles ou plus corporelles les unes que les autres. Toutes les operations de l'âme ou de l'esprit sont de même nature de ce coté-là, et sont aussi spirituelles les unes que les autres et par consequent aussi simples en elles-mêmes les unes que les autres. Cela est sans contredit; il est donc évident qu'une idée ne peut être ditte plus simple ou moins composée qu'une autre que parce qu'elle ne renferme point en elle-même l'idée de plusieurs autres choses qu'une autre idée renfermeroit. C'est ainsi par exemple que l'on dira que l'idée d'une maison sera une idée composée, parce qu'elle renferme en elle même l'idée de plusieurs autres choses qui la composent, comme l'idée de bois ou de pierres dont elle sera composée, l'idée d'un toit et des murailles qui la composent, et l'idée des portes, des chambres et des fenestres, comme aussi l'idée des entrefeus et des cheminées qui y seroient... etc. Et même l'idée seule d'un toit sera encore une idée composée parce qu'elle renferme encore en elle-même l'idée de thules ou d'ardoises, l'idées des lattes et des chevrons, et l'idée des soupentes qui soutiennent toute la couverture; et au contraire on dira que l'idée de l'éten / düe sera une idée simple et non composée parce que l'idée de l'étendüe ne renferme point d'autre idée que celle de l'étendüe même.

Pour sçavoir donc si l'idée d'un Dieu, ou d'un Etre que l'on conçoit comme infiniment parfait, est plus simple ou moins composée que l'idée d'un corp[s] que l'on concevroit aussi comme infiniment parfait, il faut voir si l'idée d'un Dieu, ou d'un Etre infiniment parfait, ne renferme pas en elle-même l'idée d'autant de perfections que l'idée d'un corp[s] infiniment parfait en renfermeroit, car si elle renferme en elle-même l'idée d'autant de perfections que l'idée d'un corp[s] infiniment parfait en renfermeroit, ou en pourroit renfermer, il est évident que ces deux idées seront aussi composées l'une que l'autre, et qu'elles seront par consequent aussi autant l'une que l'autre des fictions de l'esprit. Or il est clair et évident que l'idée d'un Dieu ou d'un Etre infiniment parfait renferme en elle-même l'idée de toutes les perfections possibles, car si elle ne renfermoit pas en elle-même l'idée de toutes les perfections possibles, elle ne seroit pas l'idée d'un Etre infiniment parfait, mais l'idée d'un être qui manqueroit de quelques perfections, et par consequent qui ne seroit pas infiniment parfait. Or il est clair et évident aussi que l'idée d'un corp[s] infiniment

[parfait] ne sauroit renfermer en elle-même plus que l'idée de toutes les perfections possibles; donc l'idée d'un Dieu ou d'un Etre infiniment parfait n'est pas plus simple, ni moins composée que l'idée d'un corp[s] infiniment parfait, et par consequent elles ne sont toutes deux que des fictions de l'esprit qui ne prouvent rien, ni l'une ni l'autre, pour l'existence d'aucun Etre infiniment parfait.

L'idée d'un corp[s] infiniment parfait, dit le même auteur de la Recherche, est une idée composée qui peut être fautive ou contradictoire, comme elle l'est en effet. Je conviens avec lui que cette idée est composée, qu'elle est fautive et qu'il ne peut y avoir de corps infiniment parfaits. Mais il faut convenir aussi qu'il n'y a point d'autre être qui puisse être infiniment parfait, puisque l'idée d'une perfection infinie n'est qu'une fiction de l'esprit, comme je viens de le remarquer. On ne peut, dit-il, concevoir clairement des corps infiniment parfaits, j'en conviens; mais conçoit-on plus clairement ou plus facilement quelque autre être infiniment parfait ? Point du tout: au contraire, il est beaucoup plus facile de concevoir des perfections dans un corp[s] qui est étendu et qui a des parties que dans un /276/ être qui n'auroit point de corp[s], qui n'auroit ni forme, ni figure et qui n'auroit même aucune étendue ni aucunes parties. On peut facilement, par exemple, concevoir de la beauté et de la bonté, dans un corp[s] qui est étendu et qui a des parties bien proportionnées; mais comment concevoir de la beauté dans un être qui n'a ni forme, ni figure, ni étendue, ni parties aucunes. Certainement cela n'est pas concevable. Comment pourroit-on y concevoir une beauté et une bonté infinie, puisque l'on ne sauroit même y concevoir aucun degré de beauté ni de bonté sensible ? On peut facilement concevoir de l'esprit, de la force, de la puissance et de la sagesse dans une personne qui a la teste, qui a des bras et des jambes et qui est robuste; mais comment concevoir de l'esprit, de la force et de la puissance et de la sagesse, et même une force, une puissance et une sagesse infinie dans un être qui n'a ni bras ni jambes, ni teste ni cervelle, ni rien de ce qui pourroit faire la force ou la sagesse ? Et enfin comment pourroit-on concevoir l'infini dans un être qui n'auroit aucune partie ni aucune étendue ? Certainement encore un coup, cela ne se peut, cela est contradictoire, cela se détruit et cela repugne dans les termes, cela est absurde.

Un être particulier et fini, tel que le corp[s], ne peut, dit-il, être conçu universel et infini; cela est vrai; mais il est clair et évident aussi qu'un être qui n'a point

d'étendüe ne peut être conçu universel et infini. Cela, dis-je, est contradictoire, cela se détruit de soi-même. *Mais l'idée de Dieu, dit-il, ou l'idée de l'Etre en general, de l'Etre sans restriction, de l'Etre infini n'est pas une fiction de l'esprit, ce n'est point une idée composée qui enferme quelque contradiction, il n'y a rien de plus simple quoiqu'elle comprenne tout ce qui est et tout ce qui peut être. Or, ajoute-t'il, cette idée simple et naturelle de l'Etre ou de l'infini enferme l'existence nécessaire, car il est évident, continue-t'il, que l'etre, je ne dis pas un tel etre (remarquez bien ceci), a son existence par lui-même et que l'etre ne peut n'etre pas actuellement, étant impossible et contradictoire que le veritable etre soit sans existence.* Tout ce dernier raisonnement-ci de l'auteur de la *Recherche de la Verité* est très veritable.

Mais remarquez l'artifice ou la bévue de cet auteur; il faut que je parle ainsi, car il confond ici, à dessein ou par inadvertance, l'être en general, l'être sans restriction et l'être infini / avec l'Etre infiniment parfait, et de l'existence actuelle et nécessaire de l'être en general et de l'être infini, il conclut assés subtilement l'existence actuelle et nécessaire de l'Etre infiniment parfait, comme si ce n'étoit qu'une même chose de l'un et de l'autre. Si c'est à dessein qu'il fait ce raisonnement captieux, et si c'est à dessein qu'il confond ainsi ces deux choses, c'est un artifice qui n'est point de bonne foy et qui ne convient pas à un sage philosophe qui raisonne serieusement. Et si c'est par inadvertance qu'il les confond ainsi, c'est une très grande bévue en lui et une erreur très considerable, car il est clair et évident, pour peu d'attention que l'on y fasse, qu'il y a une très grande difference entre l'être en general et infini et l'Etre infiniment parfait. Qui dit l'être en general et sans restriction, comme dit notre auteur, dit seulement l'être qui existe de quelque maniere que ce soit qu'il existe. Mais qui dit un Etre infiniment parfait dit non seulement un être qui existe, mais il dit necessairement aussi un Etre qui a toutes les perfections possibles et qui les a même dans un souverain et infini degré de perfection. Car s'il ne les avoit pas toutes, ou si les aians toutes, il ne les avoit pas toutes dans un souverain et infini degré de perfection, il est constant, clair et évident qu'il ne seroit pas infiniment parfait, puisqu'il manqueroit de quelques perfections s'il ne les avoit pas toutes, ou au moins de quelque degrés de perfection, s'il ne les avoit pas toutes dans un souverain et infini degrés de perfection. Ainsi il est constant, clair et évident que l'être en general et sans restriction et l'être infini n'est pas une seule et même chose avec l'Etre infiniment parfait, et qui dit l'être en general, l'être sans restriction et l'être infini ne dit pas pour

cela un Etre infiniment parfait L'être en general et sans restriction ou l'être infini n'est autre chose que la matiere ou l'étendue même, supposé que la matiere et l'étendue ne soient qu'une même chose comme nos cartesiens le pretendent, ce qui n'est pas necessaire d'examiner ici.

Il est constant, clair et évident que la matiere ou au moins que l'étendue existe et qu'elle existe necessairement et même qu'elle est infinie dans sa totalité, car quand on y pense, il n'est pas possible de concevoir qu'il n'y ait point d'étendue, ni de concevoir qu'il y ait aucune fin à l'étendue, parce qu'en quelque endroit qu'on puisse pretendre lui marquer ou lui supposer quelque fin ou quelque borne, on conçoit clairement encore qu'il y a /277/ necessairement un au-delà des dites bornes, et par consequent qu'il y a de l'étendue et même une étendue infinie parce qu'en quelque endroit qu'on puisse pretendre encore lui poser ou lui supposer quelque borne ou quelque fin, on concevra tousjours clairement encore qu'il y aura necessairement tousjours un au-delà de la ditte borne ou de laditte fin, et par consequent qu'il y aura encore de l'étendue et même, comme j'ai desjà dis, une étendue infinie qui ira tousjours sans fin et sans fin. Et ainsi on voit et on conçoit même évidament, dans l'idée de la matiere ou dans l'idée de l'étendue, l'existence actuelle et necessaire de l'être en general, de l'être sans restriction et de l'être infini, comme dit notre auteur, et il a eu raison de dire que l'idée simple et naturelle de cet être comprend tout ce qui est et tout ce qui peut être, parce que tout ce qui est et tout ce qui peut être n'est effectivement que matiere ou étendue diversement modifiée. Il a eu raison de dire que l'idée de cet Etre renferme l'existence necessaire et que cet Etre a son existence par lui-même, parce qu'il n'est pas possible que le veritable être soit sans existence. Mais il n'a pas eu raison de conclure de là l'existence d'un Etre infiniment parfait, puisqu'il n'y a aucune liaison necessaire entre l'idée claire et naturelle d'une matiere, d'une étendue qui est reellement et veritablement infinie, et l'idée chimerique d'un Etre infiniment parfait, qui ne se trouve nulle part, qui n'est nulle part, qui n'est point et qui n'auroit pas même de quoy recevoir ou avoir en lui-même aucune veritable perfection, puisqu'il n'auroit en lui-même aucune forme ou figure ni aucune étendue.

On a beau dire, qui dit perfection dit necessairement quelque belle ou bonne qualité et quelque parfaite modification d'être, et qui dit infinies perfections dit necessairement infinies belles et bonnes qualités et infinies parfaites modifications d'être. Et pour qu'un Etre soit infiniment parfait, il faut necessairement qu'il ait

actuellement en lui-même infinies sortes de très belles, de très bonnes et de très parfaites modifications; cela est clair et évident. Pareillement, qui dit modifications d'être dit nécessairement quelques manières d'être, et par conséquent qui dit diverses et infinies sortes de perfections dit en même temps diverses et infinies sortes de modifications, c'est-à-dire diverses et infinies sortes de manières d'être. Or comment concevoir et comment pourroit il y avoir diverses et infinies sortes de modifications, c'est-à-dire diverses et infinies sortes de manières d'être, infiniment belles, infiniment bonnes et infiniment / parfaites dans un être qui n'auroit aucune forme ni aucune figure, et qui n'auroit même aucune partie ni aucune étendue. Cela ne se peut nullement, cela est manifestement ridicule et absurde, et partant il est clair et évident que l'idée que nos deicoles se forment d'un Etre infiniment parfait qui n'a ni forme ni figure, ni parties, ni étendue aucune, n'est qu'une idée vaine et chimerique et une fiction de leur esprit, et par conséquent c'est une illusion à eux de prétendre démontrer l'existence d'un Dieu infiniment parfait, par l'idée chimerique qu'ils se forment d'un Etre infiniment parfait.

Et c'est encore une autre illusion à eux de s'imaginer, comme ils font, que l'être en general et sans restriction, comme ils disent, soit la même chose que l'Etre infiniment parfait, puisqu'il est évident que la matière ou l'étendue ne sont pas des êtres infiniment parfaits, quoiqu'ils soient l'être en general, l'être sans restriction et sans bornes. Et ainsi c'est encore une erreur à eux de vouloir conclure, comme ils font, l'existence d'un Etre infiniment parfait de l'existence d'un être qui est seulement infini en étendue. Et ceci peut servir en même temps à faire voir la faiblesse et la vanité du raisonnement que mons^r de Cambrai fait sur ce sujet. Voici ce qu'il en dit (*Exist[ence de Dieu]*, p. 370): *Je trouve, dit-il, que l'Etre qui seroit par lui-même seroit dans la supreme perfection. Ce qui a l'être par soi même est éternel et immuable, car il porte toujours également dans son propre fond la cause et la nécessité de son existence; il est, dit-il, par lui-même tout ce qu'il peut être, et il ne peut jamais être moins que ce qu'il est. Etre ainsi, dit-il, c'est exister au supreme degré de l'être, et par conséquent, dit-il, au supreme degré de verité et de perfection* (p. 371).

Suivant cela, il trouve que l'Etre qui seroit par lui-même seroit dans la supreme perfection. Il se trompe manifestement en cela puisqu'il est évident que toute matière

et que toute étendue qui sont par elles-mêmes ce qu'elles sont, ne sont pas neantmoins dans la supreme perfection. La matiere par exemple qui fait une grenouille, un crapaux, qui fait une mouche ou un ver de terre, est par elle-même aussi bien que toute autre matiere. Cependant il est clair et évident qu'elle n'est point actuellement dans la supreme perfection, c'est-à-dire dans la plus parfaite modification, parce qu'elle pourroit recevoir plusieurs autres modifications qui seroient plus parfaites, au moins selon notre maniere de juger des choses, car c'est ainsi que je l'entend et non /278/ autrement, de sorte que si on pretendoit me soutenir que toutes les modifications de l'être seroient également parfaites en elles-mêmes, et que la modification de l'être, c'est-à-dire de la matiere, seroit par exemple aussi parfaite dans la boüe que dans la clareté du soleil, et qu'elle seroit aussi parfaite dans une puante charogne que dans un beau corp[s] vivans, plein de vigueur et de santé, je ne prendrois pas seulement la peine de disputer contre; car comme je sçai que la matiere est indifferente à toutes sortes de modifications possibles, il se peut bien faire que toutes les modifications possibles lui sont également convenables, et par consequent qu'elles seroient aussi également parfaites en elles-mêmes, et qu'il n'y auroit que notre jugement ou notre opinion qui nous feroient trouver plus de beauté ou plus de perfections dans les unes que dans les autres, et si dans ce cas-là nos deicoles pretendoient que chaque être diversement modifié seroit dans la supreme perfection de l'Etre, ils feroient donc de chaque être diversement modifié, un Dieu qui seroit dans la supreme perfection ! Ce qui seroit une belle doctrine !

Ce qui a l'être par soy même, dit mons^r de Cambrai, est éternel et immuable. Il est vrai que ce qui a l'être par soi-même est éternel, mais il n'est pas tousjours vrai que ce qui a l'être par soi-même soit aussi immuable. L'étendue et la matiere (si ce sont deux choses differentes) ont également l'une et l'autre l'etre par elles-mêmes, comme je l'ai ci devant démontré. Il est vrai que l'étendue est immuable, parce qu'elle est tousjours la même, et tousjours de même en toutes sortes d'endroits, mais il est évident que la matiere n'est pas immuable puisqu'elle se meut actuellement et qu'elle change à tous momens de modifications, de formes et de figure. Et c'est peut être là une raison pourquoi on pourroit bien penser que la matiere et l'étendue ne sont pas precisement la même chose, comme nos cartesiens le pretendent.

La raison pourquoi mons^r de Cambrai pretend qu'un Etre qui seroit par lui-même

seroit immuable aussi bien qu'éternel, c'est, dit-il, parce qu'il *porte tousjours dans son propre fond la cause et la nécessité de son existence*. Cette raison prouve bien qu'il seroit éternel et qu'il ne pourroit jamais être aneanti / ou cesser d'être, mais elle ne prouve nullement qu'il seroit immuable, car de ce qu'un être seroit éternel et qu'il ne pourroit être aneantit, il ne s'ensuit pas de là qu'il soit, ni qu'il doive être immuable, comme il paroît manifestement dans la matiere qui est par elle-même, qui est éternelle, qui ne peut être aneantie et qui cependant n'est pas immuable, puisqu'elle se meut actuellement et qu'elle change, comme on le voit tous les jours et à tous momens, de modifications et de formes.

L'Etre qui est par lui même, continüe-t'il, est par lui-même tout ce qu'il peut être, et il ne peut jamais être ni plus ni moins que ce qu'il est. Cela est vrai dans un sens et n'est pas vrai dans un autre. Ce qui est par lui-même est par lui-même substantiellement et reellement quant à l'être, tout ce qu'il peut être; il ne sauroit être ni plus ni moins être qu'il n'est. La matiere par exemple qui est l'être en general ne sauroit être ni plus ni moins matiere qu'elle n'est; pareillement, l'étendue qui est encore dans [sa] totalité l'être en general ne sauroit être dans sa totalité ni plus ni moins étendue qu'elle n'est; elle est actuellement tout ce qu'elle peut être. Cela est vrai dans ce sens-là. Mais il n'est pas vrai que l'être en general soit tousjours actuellement tout ce qu'il peut être par rapport à sa forme et à sa modification, c'est-à-dire par rapport à sa maniere d'être, parce qu'il n'a pas actuellement toutes les manieres d'être qu'il peut avoir, puisqu'il peut veritablement changer de maniere d'être et être tantot d'une maniere, tantot d'une autre. Cela est évident dans la matiere qui, quoy qu'elle ne puisse être ni plus ni moins matiere qu'elle n'est en elle-même, n'a pas neantmoins tousjours actuellement toutes les manieres d'être qu'elle pourroit avoir, et il n'est pas même possible qu'elle les ait jamais toutes ensemble, puisqu'il y a plusieurs manieres d'êtres qui sont incompatibles ensemble et qui se detruisent necessairement les unes les autres .

Etre ainsi, dit mons^r de Cambrai, c'est-à-dire être par soy-même et être parfois même tout ce que l'on peut être, c'est, dit-il, exister au supreme degré de l'être, et par consequent, conclud il, au supreme degré de verité et de perfection. Cette conclusion est manifestement fausse; toute matiere est actuellement par elle-même au supreme degré de l'être, c'est-à-dire qu'elle ne sauroit être plus matiere qu'elle n'est, /279/ ni

exister plus véritablement qu'elle n'existe, parce qu'elle existe actuellement autant qu'elle peut exister et qu'elle est actuellement autant matière qu'elle peut jamais l'être. Et cependant toute matière n'est pas pour cela au suprême degré de perfection, puisqu'il est évident que toute matière n'a pas toutes les perfections possibles, et qu'elle ne sauroit même les avoir actuellement toutes ensemble, ni même aucune d'elles dans un degrés infini de perfection, et par conséquent il n'est pas vrai de dire que ce qui existe par soy-même et que ce qui existe au suprême degré de l'être soit pour cela au suprême degré de perfection, et c'est une illusion à mons^r de Cambrai aussi bien qu'à l'auteur de la *Recherche de la Vérité* de s'imaginer comme ils font, ou comme ils faisoient, que le suprême degré de l'être soit le suprême degré de perfection, et que l'être infini soit la même chose que l'Être infiniment parfait. C'est, dis-je, ou plutôt c'étoit une illusion à eux de s'imaginer cela, et c'est manifestement une erreur en eux de conclure, comme ils font, l'existence d'un Dieu infiniment parfait, de l'existence d'un Être qui seroit au suprême degré de l'être et qui seroit seulement infini en étendue. Cependant tous leurs raisonnemens ne roulent que sur cet[te] erreur et sur cette illusion, et par ainsi il est facile de voir la foiblesse et la vanité de leurs raisonnemens.

Passons au plus fort de leurs argumens, ou au moins à celui qui paroît être le plus fort, car dans le fond il ne me paroît pas être plus fort que les autres. Cet argument est celui qu'ils tirent, comme j'ai dit, de la grandeur, de la beauté, de l'excellence, de l'ordre, de la régularité, de la disposition et de la liaison admirable qu'ils trouvent dans toutes les choses ou dans tous les ouvrages de la nature. *Je ne puis*, dit mons^r de Cambrai, comme j'ai déjà remarqué sur ce sujet, (*Exist[ence de Dieu]*, p. 12) *je ne puis ouvrir les yeux sans admirer l'art qui éclatte dans toute la nature; le moindre coup d'œil, dit-il, suffit pour appercevoir la main qui fait tout.* Et le grand mirmadolin s^t Paul dit que *les choses visibles de ce monde rendent visible aux hommes ce qu'il y a d'invisible en Dieu (Rom., 1.20), savoir sa puissance éternelle et sa divinité, en sorte que ceux qui ne le connoissent pas ou qui ne le glorifient pas comme il merite sont sans excuse.* Ainsi tous nos deicoles prétendent qu'il a fallu nécessairement un esprit tout divin, c'est à / dire un esprit tout puissant, infiniment bon et infiniment sage pour faire tant de si admirables productions qui surpassent infiniment tout le génie et toute la force des plus beaux esprits du monde. Ils prétendent que toute la nature montre l'art infini de son auteur, et que tout

l'univers porte en lui-même le sceau et le caractère d'une cause infiniment puissante et industrieuse, n'étant pas possible, suivant leur dire, que le seul hasard ou que le seul concours aveugle et fortuit des causes nécessaires et privées de raison ait pû produire tant de si belles et si admirables choses.

C'est ce qu'ils confirment par les exemples que j'ai rapporté ci-dessus et qu'ils prennent de la structure admirable d'une belle maison, d'une belle horloge, d'un beau tableau et de la composition ou impression d'un beau livre qui parle sçavamment de quantité de choses, et plusieurs autres semblables exemples qu'ils rapportent. Et comme on sçait parfaitement qu'une belle maison, qu'un beau tableau, qu'une belle horloge et que la composition ou impression d'un beau et sçavant livre ne se peuvent nullement faire toutes seules, et qu'il faut nécessairement des ouvriers adroits et ingénieux pour les faire si bien et si régulièrement, et qu'il seroit ridicule et absurde d'attribuer leur composition ou leur construction au seul hasard, ou au seul concours fortuit de quelques causes aveugles et privées de raison, de même disent nos deicoles, la structure admirable de tout ce monde-ci démontre évidemment l'existence de l'ouvrier qui l'a fait, étant aussi impossible qu'il se soit fait lui-même, ou qu'il ait été fait seulement par le concours fortuit de quelques causes aveugles et privées de raison, comme il est impossible qu'une belle maison, qu'un beau tableau, qu'une belle horloge ou qu'un beau et sçavant livre se soient faits eux-mêmes, ou qu'ils aient seulement été faits par quelques causes aveugles et privées de raison. Et comme il seroit entièrement ridicule de dire que tous ces beaux et admirables ouvrages de l'industrie des hommes se soient faits d'eux-mêmes, ou qu'ils n'auroient été faits que par le concours fortuit de quelques causes aveugles et privées de raison, autant nos deicoles prétendent-ils qu'il seroit ridicule de vouloir attribuer seulement à des causes aveugles et privées de raison et d'entendement, la formation, l'ordre et l'arrangement de tant de si beaux et si admirables ouvrages que nous voyons dans la nature.

Voions donc si cela est effectivement comme nos deicoles le prétendent, car si cela est comme ils le disent, il faut certainement leur donner gain de cause. Mais si cela n'est pas, il faut aussi qu'ils reconnoissent leur erreur et leur illusion en cela. Pour bien juger de la nature et de l'origine de tous ces beaux et admirables ouvrages, ou si vous voulez de toutes ces belles et admirables productions que nous voyons

dans la nature, il faut seulement connoître au vrai leurs principales causes qui sont au nombre de trois, sçavoir 1°) leur cause substantielle, je veux dire la cause fonciere de leur être, c'est-à-dire ce dont ils sont faits tous, sans avoir aucun égard à leur forme ou à leur maniere d'être; 2°) leur cause formelle, c'est-à-dire ce que c'est principalement ou précisément qui les fait spécifiquement ou spécialement tous être de telle ou telle sorte et maniere qu'ils sont; 3°) leur cause efficiente, c'est-à-dire la cause active ou agissante qui les forme, qui les façonne, qui les place et qui les range tous tels qu'ils sont. Il n'en faut pas davantage pour voir certainement et clairement si tous ces beaux et admirables ouvrages de la nature viennent necessairement de la main toute puissante d'un Dieu et d'une intelligence souverainement parfaite, ou s'ils peuvent venir seulement de quelques causes aveugles et privées de raison.

Examinons donc ceci. 1° pour ce qui est de leur cause substantielle et de la cause fonciere de leur être, chaqu'un convient et nos deicoles eux-mêmes conviennent, que c'est la matiere qui est leur cause substantielle et leur être substantiel, car comme ils sont tous materiels et corporels, il faut bien que ce soit la matiere même qui soit le fond de leur être et de leur substance; en un mot ils sont matiere et la matiere même, personne n'en sçauroit douter. Or la matiere ne peut jamais avoir été créée, ni formée de rien, par aucune cause que ce soit comme je l'ai ci-devant très clairement démontré. Ces demonstrations se voient au ... feuillet [chap. 70] et suivans. Il n'est pas necessaire et il seroit trop long de les repeter ici. Cela étant, il est desjà clair et évident que tous ces beaux et admirables ouvrages de la nature ne peuvent quant à leur substance et leur être subs / tantiel avoir été créés et formés de rien, par aucune cause que ce soit, et par consequent leur existence ou leur être substantiel ne demontre et ne prouve nullement la necessité de l'existence d'un createur.

2° leur cause formelle et spécifique, je veux dire ce qui fait précisément, spécifiquement ou spécialement qu'ils sont tous d'une telle ou d'une telle espece d'être, ou d'une telle et telle sorte et maniere d'être n'est autre chose que la configuration ou modification interne et externe de toutes les parties mêmes de la matiere qui les composent, qui se joignent, qui s'unissent, qui se lient et qui se modifient en infinies sortes et manieres dans tous les differens etres que nous voions ou que nous ne voions pas. Il est constant, clair et évident qu'il ne faut rien autre chose que cette diverse configuration ou modification et liaison des parties de la

matiere pour faire et former tous ces beaux et admirables onvrages qui sont dans la nature, de sorte que quand ce seroit même un ouvrier tout puissant et infiniment sage qui les formeroit exprès, il ne les formeroit certainement que par cette diverse configuration, liaison et modification des parties de la matiere; et de même que les plus beaux ouvrages de l'art et de l'industrie humaine ne se font que par le moien de la forme, de l'arrangement et de la liaison que les ouvriers donnent aux materiaux dont ils se servent pour faire leurs ouvrages, de même aussi tous les plus beaux, les plus admirables et les plus parfaits ouvrages de la nature ne se font que par la configuration, par la liaison et par la modification des parties de la matiere. Et comme nous voions tous les jours que des ouvriers font par exemple d'une même masse d'étain, de cire ou de plastre des ouvrages de diverses grandeur et de diverses figures, d'hommes, de bestes, d'oiseaux... etc., et toutes sortes de vases differens, comme plats, cuilliers, assiettes, pots, écuelles et toutes autres choses semblables par la seule differente forme, figure et liaison qu'ils donnent à leur matiere, de même aussi tous les plus beaux, les plus parfaits et les plus admirables ouvrages de la nature ne se font, comme j'ai dis, que par les diverses configurations, modifications et liaison des parties de la matiere, de sorte que tout ce qu'il y a de plus beau, de plus parfait et de plus admirable dans la nature n'ajoute rien de reel à la matiere que cette diverse configuration, combinaison, modification /281/ et liaison de ses parties. Car pour ce qui est de ces pretendües formes substantielles et accidentelles dont quelques philosophes parlent, et qu'ils disent être veritablement des êtres particuliers qui sont éduits ou comme engendrés de la matiere, ce ne sont que des chimeres qui ne meritent seulement pas d'être refutées, et nos cartesiens ont bien raison de les rejeter entierement comme ils font. Cela étant, il est encore évident que toutes les beautés et que toutes les perfections que nous voions dans les ouvrages de la nature, n'étant veritablement que des modifications de la matiere, ne demontrent et ne prouvent nullement la necessité de l'existence d'un createur.

Reste à examiner la troisieme cause qui est la cause efficiente de toutes ces beautés et de toutes ces admirables perfections que nous voions dans les ouvrages de la nature. Que faut-il à un être pour agir ? Après y avoir bien pensé, je trouve qu'il faut necessairement et qu'il suffit en même tems qu'il se meuve ou qu'il ait du mouvement. Car on conçoit clairement que tant qu'un être est dans un entier et parfait repos, il n'est pas possible qu'il agisse, ni qu'il fasse aucune chose, *idem*

manens idem semper facit idem suivant la maxime veritable que j'ai desjà ci-devant cité; une chose qui demeure tousjours dans un même état ne peut être et ne peut faire que tousjours de même. L'être donc tant qu'il demeure dans un parfait repos est tousjours dans un parfait repos et par consequent ne fait rien. Mais du moment qu'il commence à se mouvoir, il commence à agir et est en action, et plus ou moins qu'il se meut, plus ou moins aussi il est en action. S'il se meut foiblement et languissamment, il agit foiblement et languissamment; s'il se meut avec force et violence, il agit avec force et violence; s'il se meut avec connoissance et liberté, il agit avec connoissance et liberté; s'il se meut aveuglement et necessairement, il agit aveuglement et necessairement; s'il se meut regulierement et reglement, il agit regulierement et reglement; et si au contraire il se meut irregulierement et sans regle, il agit aussi irregulierement et sans regle. En un mot toute action suit naturellement et necessairement la nature du mouvement de l'être qui se meut. Tout cela est clair et certain, et comme d'aillieurs tous les divers mouvemens dont je viens de parler se peuvent encore / modifier en infinies sortes et manieres, et que tous les êtres qui sont en mouvement et qui sont les plus petites parties de la matiere se peuvent mesler, se combiner, se joindre, se lier, s'accrocher et s'unir ensemble, ou se heurter les unes contre les autres, se repousser les unes les autres, se separer, s'écarter et se disperser les unes des autres en infinies sortes et manieres[,] [i] est encore clair et évident que tous ces differens êtres, c'est-à-dire que toutes ces diverses parties de la matiere toutes aveugles qu'elles sont, doivent, par leurs divers mouvemens et leurs diverses combinaisons, liaisons et modifications, produire comme naturellement et necessairement infinies sortes de differens effets, les uns d'une façon, les autres d'une autre, les uns beaux, les autres laids, les uns bons, les autres mauvais, les uns petits, les autres grands ou moiens; les uns d'une certaine figure, les autres d'une autre, les uns durs, les autres mols, les uns fluides et liquides, les autres secs et arides, les uns clairs et luisans ou lumineux, les autres sombres et obscurs, les uns legers et subtils, et les autres pesans et massifs; les uns d'un certain goust, les autres d'un autre, les uns d'une certaine couleur, les autres d'une autre, les uns vifs et animés et les autres inanimés... etc. Enfin toutes les differentes parties de la matiere, quoiqu'aveugles comme j'ai dis, doivent comme naturellement et necessairement produire, par leurs divers mouvemens et assemblages, infinies sortes d'ouvrages et d'effets de toutes sortes de figures, de toutes sortes de grandeurs, de toutes sortes de couleurs et de toutes sortes de qualités, et c'est aussi ce que nous voions tout clairement dans la

nature.

Il est clair aussi et évident que tous ces differens effets ou ouvrages que nous voions dans la nature se font par le mouvement de la matiere, et par les divers assemblages, unions et modifications de ses parties, car il n'est pas possible qu'une infinité d'êtres ou qu'une infinité de parties qu'il y a dans la totalité de la matiere puissent tousjours se mouvoir en infinies sortes et manieres sans se rencontrer, sans s'entremesler les unes dans les autres, sans se joindre, sans se lier, sans s'accrocher en quelques manieres les unes avec les autres, et par consequent sans faire et sans produire tous ces differens effets ou ouvrages, beaux ou laids, grands ou petits, admirables ou meprisables que nous voions dans la nature, de sorte que quand ils ne seroient pas tous tels qu'ils sont presentement, ils seroient necessairement de quelque autre maniere équivalente à celle où nous les voions presentement. Et comme toutes ces mêmes parties de la matiere qui se sont jointes et liées aveuglement /282/ ensemble par leur mouvement et par leur[s] rencontres fortuites se peuvent encore, par leur mouvement naturel et par le mouvement des autres parties de la matiere qui les choquent et qui les ébranlent à tous momens, se detacher et se separer les uns des autres, il s'ensuit necessairement de là que tous les ouvrages qui sont composés de ces parties de la matiere qui se sont jointes et liées ensemble se peuvent naturellement dissoudre, d'autant que toutes les parties de la matiere qui les composent peuvent se detacher et se separer entierement les unes des autres, comme elles étoient auparavant leur union. Laquelle desunion ou dissolution des parties unies dans un ouvrage ou dans un composé se fait plus ou moins facilement, ou plutot ou plus tard selon qu'elles sont plus ou moins fortement unies ensemble, ou selon qu'elles sont plus ou moins fortement ébranlées par celles qui les environnent et qui les choquent, et c'est ce qui cause naturellement les maladies, les infirmités, la viellesse et enfin la mort dans les corps qui sont vivans, et la pourriture ou la corruption dans ceux qui n'ont point de vie, et c'est encore ce qui se fait et ce qui arrive manifestement tous les jours dans les ouvrages de la nature, de sorte que l'on ne sçauroit rien nier, de tout ce que je viens de dire à cet égard.

Cela étant il est visible que tous les ouvrages de la nature, et même les plus beaux, les plus parfaits et les plus admirables ne dependent dans leur formation et dans leur dissolution que du mouvement de la matiere et de l'union ou de la desunion

de ses parties; et comme ce mouvement de la matiere ne peut venir que de la matiere même, ainsi que je l'ai ci-devant démontré page ... [chap. 71] et suivantes, et que la susdite union et desunion des parties de la matiere n'est qu'une suite naturelle de son mouvement et du mouvement regulier ou irregulier de ses parties, il s'ensuit que la formation même de tous ces beaux et admirables ouvrages de la nature ne demontre et ne prouve nullement l'existence d'un Dieu infiniment parfait.

— 82 —

TOUTES LES CHOSES NATURELLES SE FORMENT ET SE FAÇONNENT
ELLES-MÊMES PAR LE MOUVEMENT ET CONCOURS
DES DIVERSES PARTIES DE LA MATIÈRE
QUI SE JOIGNENT, QUI S'UNISSENT
ET QUI SE MODIFIENT DIVERSEMENT
DANS TOUS LES CORPS QU'ELLES COMPOSENT

Mais, diront nos deicoles, il faut necessairement, au moins, que le mouvement de la matiere et que le mouvement de toutes ses parties soit conduit, réglé et dirigé par une souveraine toute puissance et par une supreme intelligence, n'étant nullement possible que tant de si beaux ouvrages, si regulierement et si industrieusement bastis et composés se soient faits et rangés d'eux-mêmes comme ils sont, par le seul mouvement aveugle et assemblage / fortuit des parties d'une matiere aveugle et privée de raison. A cela je repons: 1^o) qu'étant évident qu'il y a tousjours une multitude infinie de parties de la matiere qui sont en mouvement et qui se meuvent en tous sens par des mouvemens particuliers et irreguliers, en même tems qu'elles sont emportées par un mouvement general de toute la masse d'un certain volume ou d'une certaine étendue considerable de matiere, qui aura été contrainte de se mouvoir en ligne circulaire, n'aians pû, comme j'ai desjà remarqué, continuer son mouvement en ligne droite, à raison que tout ce qu'il y a d'étendue est plein d'une semblable matiere qui n'auroit pu se retirer aillieurs pour faire place à l'autre, il n'est pas possible que toute cette multitude de parties se soient tousjours mues ainsi sans qu'elle se soient meslées, et sans que plusieurs d'entre elles se soient rencontrées, se soient jointes, se soient liées, arrêtées et attachées ensemble en plusieurs sortes et manieres les unes avec les autres, et n'aient ainsi commencées à composer tous ces

differens ouvrages que nous voions dans la nature, lesquels ont pû ensuite se perfectionner, et se fortifier par la continuation des mêmes mouvemens qui ont commencés à les produire, étant certain que les choses se perfectionnent et se fortifient par la continuation des mêmes mouvemens qui ont commencés à les faire naître.

Car il faut remarquer qu'y ayant plusieurs sortes de mouvemens dans la matiere, il y en a qui sont reguliers et qui se font tousjours reglement de même sorte et maniere. Et d'autres qui sont irreguliers et qui ne se suivent pas reglement, desquelles sortes de mouvemens on peut dire qu'il y en a des uns et des autres dans toutes sortes d'êtres ou de composés qu'il y a dans la nature. Les mouvemens irreguliers des parties de la matiere ne produisent pas reglement les mêmes effets, ou ne les produisent pas tousjours de même façon, mais tantot d'une façon tantot d'une autre; et comme ces sortes de mouvemens sont irreguliers ou peuvent être irreguliers en infinies sortes et manieres, c'est ce qui fait qu'il y a tant de vices, tant de deffauts, tant de defectuosités et tant d'imperfections dans la plus part des ouvrages de la nature, et que l'on y voit aussi si souvent des choses monstrueuses et difformes, et d'autres encore qui arrivent contre le cours ordinaire de la nature. Mais les mouvemens reguliers des parties de la matiere produisent reglement leurs effets ordinaires. Et quand les parties de la matiere se sont une fois comme fraiées quelques chemins dans certains endroits qui les determinent /283/ à s'y modifier d'une telle ou telle maniere, elles tendent d'elles-mêmes à continüer leur mouvement de la même maniere par ces endroits-là. Et à s'y modifier de la même maniere, et ainsi elles produisent reglement, dans ces endroits-là et dans ces occasions-là, les mêmes effets, sans qu'il soit pour cela besoin d'aucune autre puissance pour les mouvoir, ni d'aucune intelligence pour les conduire dans leurs mouvemens. Si bien que lorsqu'elles se rencontrent ou qu'elles se trouvent fortuitement dans ces sortes d'endroits et d'occasions-là, elle[s] ne sçauroient même actuellement se detourner de leurs routes ordinaires, ni se modifier autrement qu'elles ne doivent, à moins qu'il n'y ait fortuitement quelques empechemens dans leurs routes qui les empechent de continüer leurs chemins de la même maniere, et les empeche de s'y modifier comme elles auroient dües faire suivant leur precedente determination, car alors elles se trouvent contraintes de prendre quelques detours dans leurs courses, ou quelques autres modifications dans leurs assemblages, ce qui cause necessairement ensuite quelques deffauts, quelques superfluités, quelques

difformités, ou au moins quelque chose d'extraordinaire dans les ouvrages qu'elles composent.

Voici des exemples naturels de ceci. L'eau par exemple, suivant la disposition ou modification naturelle de ses parties, est déterminée par elle-même à couler toujours vers la pente du lieu où elle se trouve; s'il n'y a pas plus de pente d'un côté que de l'autre, elle demeure comme immobile dans son propre lieu. Quoique toutes ses parties soient toujours dans une continuelle agitation les unes à l'égard des autres, supposé qu'elles ne soient pas gelées, mais s'il y a du penchant à droite ou à gauche, c'est-à-dire d'un côté ou d'un autre, aussitôt elle coule et s'étend du côté du penchant, sans qu'il soit besoin pour cela d'aucune intelligence pour la faire couler du côté de son penchant, et si c'est l'eau d'une fontaine, d'un ruisseau ou d'une rivière qui coule ordinairement, elle ne manque jamais non plus de couler toujours vers le bas, et à force de couler par les mêmes endroits, elle se fait et se forme naturellement et aveuglement depuis sa source jusques à sa fin un espece de chemin et de canal qu'elle suit toujours régulièrement et constamment depuis sa source jusques à la fin, à moins qu'il ne survienne fortuitement dans son lit ou canal quelques empêchemens, comme quelques / amas fortuits de bois, de pierres ou de terres qui pourroient y tomber ou y être entraînés par quelques ravages extraordinaires ou autrement, et boucher par ce moien son chemin ordinaire; ce qui l'obligeroit alors de prendre son cours par un autre endroit et même par l'endroit le plus commode et le plus facile, où elle ne manqueroit pas de se faire et de se former encore un nouveau chemin ou un nouveau canal, qu'elle suivroit encore règlement et constamment tant qu'il ne lui surviendroit point de tels empêchemens, et tout cela se feroit sans qu'il soit besoin, comme j'ai dis, d'aucune intelligence pour la conduire dans sa course.

Pareillement, c'est naturellement et aveuglement que tous les corps pesants tombent directement en bas et que le feu et la fumée montent directement en haut, tant qu'ils ne trouvent point d'empêchement dans ce mouvement qui leur est naturel, et ils n'ont point besoin d'intelligence ni de raison pour conduire et diriger ainsi leurs mouvemens. Pareillement encore, c'est naturellement et aveuglement que les vapeurs et les exhalaisons sortent de la terre par la chaleur du soleil; c'est naturellement et aveuglement qu'elles forment des broüillards, qui s'élevent en l'air jusques à une certaine hauteur, où elles forment des nûes et des nuages de toutes sortes de figures

irregulieres. C'est naturellement et aveuglement que les nûes suivent tousjours reglement le mouvement des vents et qu'elles retombent ensuite par la terre, en pluies, en gresle ou en neige. Il est constant et évident que toutes ces sortes de choses n'ont pas besoin d'intelligence ni de raison pour suivre reglement, comme elles font, leurs mouvemens naturels. Il est clair et évident, pour peu que l'on y fasse attention, que c'est de même du mouvement de toutes les parties de la matiere qu[e se] composent tous les plus beaux et les plus parfaits ouvrages de la nature, car toutes ces parties-là s'étantes, comme j'ai dis, necessairement fraiées comme certains chemins, et s'étantes necessairement modifiées de quelques certaines manieres dans tous les ouvrages qu'elles composent, elles suivent par après naturellement, reglement et aveuglement les chemins ou les traces qu'elles se sont fraiées dans chaques ouvrages, et elles s'y modifient par consequent reglement et aveuglement aussi, en la maniere qu'elles doivent se modifier, suivant la determination actuelle où elles se trouvent, dans chaque sujet /284/ ou dans chaque composé qu'elles forment, à moins qu'il ne s'y trouve d'aillieurs quelques empechemens qui leur fassent prendre quelques autres chemins, ou quelques autres modifications particulieres, car pour lors elles ne produiroient pas reglement leurs effets ordinaires, mais les produiroient autrement et pourroient même, en certaines rencontres, les produire d'une nature ou d'une espece toute diverse.

C'est ce qui se voit manifestement tous les jours dans toutes les productions de la nature, et notamment dans la production des plantes, dans la production des animaux et même dans la production naturelle du corp[s] humain, qui passe pour le plus parfait ouvrage de la nature. Car il est certain que toutes les plantes, de quelque espece qu'elles soient, que tous les animaux, de quelque espece qu'ils soient, et que les hommes mêmes ne produisent ordinairement leurs semblables que par la raison que je viens de marquer; c'est-à-dire parce que certaines parties de la matiere s'étantes, comme j'ai dis, fraiées certains chemins dans certains endroits et en certaines rencontres, où, par la disposition du lieu, du tems et de quelques autres circonstances, elles se sont trouvées déterminées à s'assembler, à se joindre et à se modifier de telle ou telle maniere. Toutes les fois que semblables parties de la matiere se trouvent en pareilles scituations et en pareilles circonstances de tems et de lieux, elles se trouvent pareillement determinées à suivre tousjours le même cours et à se modifier de la même maniere, et par consequent à produire aussi les mêmes effets, au [= à] moins,

comme j'ai dis, qu'il ne survienne quelques obstacles qui empechent les parties de la matiere de suivre leurs cours ordinaires, et qui les obligent de prendre une autre determination, comme feroit par exemple une boule que l'on jetteroit devant soy, laquelle continueroit son mouvement en ligne droite suivant la premiere determination, si elle ne rencontroit point d'obstacles pour l'en detourner, mais qui s'en detourne aussitot à droite ou à gauche lorsqu'elle rencontre quelques obstacles, ou qui même retourne droit en arriere si l'obstacle qu'elle rencontre lui fait prendre cette nouvelle determination. Cela depend de quelques particularités qu'il n'est pas necessaire de remarquer ici.

Or quelques portions de matiere aians pris fortuitement certains cours, et s'étantes par leurs cours fraiées certains chemins dans / la premiere generation de chaque espece de plantes et dans la premiere generation de chaque espece d'animaux, et s'étantes dans les circonstances où elles étoient trouvées déterminées à s'assembler, à se joindre et à se modifier d'une telle ou telle maniere, il s'ensuit que toutes les fois que les parties de la matiere se trouvent en pareilles rencontres et en pareilles circonstances, elles sont pareillement déterminées à suivre les mêmes routes, comme l'eau d'un ruisseau qui suit son lit ou son canal; et en suivant les mêmes routes, elles se trouvent aussi déterminées à s'assembler, à se joindre, à se lier et à se modifier tousjours de la même maniere, et par consequent aussi à produire reglement les mêmes effets, soit dans les plantes, soit dans les animaux de quelque espece qu'ils soient les uns et les autres. Et c'est justement ce qui fait que toutes sortes d'herbes ou de plantes et que toutes sortes d'animaux, et même les hommes, engendrent et produisent ordinairement et reglement leurs semblables en espece, si ce n'est lorsqu'il se trouve fortuitement quelques obstacles dans le cours des parties de la matiere qui les empechent pour lors de se modifier comme elles auroient dûes faire, ou qu'elles auroient faites suivant leur premiere determination; ou si ce n'est que leur nombre ou que leur mouvement soit trop foible et ne soit pas suffisant pour en venir jusques à une entiere et parfaite modification; ou enfin si ce n'est lorsque leur nombre seroit trop grand ou que leur mouvement seroit trop rapide, trop violent et trop deregulé, car alors leurs productions demeureroient imparfaites et defectueuses, ou seroient monstrueuses et difformes.

Que cela soit effectivement ainsi, cela se voit manifestement d'un coté dans toutes

les defectuosités et dans toutes les difformités qui se trouvent dans les productions naturelles, /285/ car il est constant que toutes ces defectuosités, et que toutes ces difformités-là ne viennent que des causes et des raisons que je viens de marquer. Et d'un autre coté, cela se voit aussi dans la matiere qui est la même pour la formation, pour la production et pour la nourriture de toutes les plantes et de tous les animaux, sans en excepter même les hommes, qui sont faits, produits, nourris et engendrés de même matiere que toutes autres choses, laquelle matiere ne fait que se modifier diversement dans toutes sortes de sujets.

En voici quelques exemples clairs et naturels et incontestables. La même herbe par exemple ou le même foin, la même avoine ou le même grain qui sert de nourriture aux chevaux, aux bœufs et aux chevres... etc. se change et se modifie dans tous les chevaux qui la mangent en la chair et substance de cheval, et même une partie de cette nourriture se change et se modifie de telle sorte dans certaines parties de leurs corps qu'elle peut servir et sert actuellement de semence pour la generation et production de plusieurs autres semblables chevaux, parce que tout ce qu'ils mangent et qui leur sert de nourriture se trouve par la digestion qui s'en fait dans leurs corps actuellement déterminée à se changer et à se modifier ainsi en leur chair et substance, et non autrement. Dans les bœufs ou vaches, la même herbe ou la même nourriture se change et se modifie en la chair et substance de bœufs et de vaches, et même une partie de toute cette nourriture se change et se modifie de telle sorte dans certaines parties du corp[s] des taureaux et des vaches qu'elle peut servir et sert actuellement aussi de semence pour la generation et production de plusieurs autres semblables bestes, parce que, comme je viens de dire, leur nourriture se trouve par la digestion qui s'en fait dans leurs corps actuellement déterminée à se changer et à se modifier ainsi en leur chair et substance, et non autrement. Dans les chevres et dans les autres animaux, c'est la même chose, la matiere de la nourriture qu'ils mangent se change et se modifie naturellement en leur chair et substance, et une partie de cette nourriture se change et se modifie de telle sorte en certaines parties de leurs corps qu'elle peut servir et sert actuellement de semence pour en engendrer et produire plusieurs autres semblables animaux.

Pareillement, la matiere du même pain et de la même viande que les hommes, que les singes, que les chiens, que les oiseaux et que les rats et les souris mangent, se

change et se modifie naturellement dans les rats et dans les souris et dans les oiseaux qui la mangent / en leur chair et substance; dans les chiens, dans les chats et dans tous autres animaux et insectes indifferemment tels qu'ils puissent être qui la mangent, elle se change et se modifie indifferemment en leurs chairs et substances dans tous ceux qui la mangent, parce qu'elle se trouve alors dans chacun d'eux actuellement déterminée à se changer et à se modifier ainsi en leur chair et substance, et non autrement. C'est évidemment la même chose dans les hommes, le pain, la viande et tous les fruits qu'ils mangent, comme aussi toutes les liqueurs qu'ils boivent, se changent et se modifient, par la digestion qui s'en fait en eux, en leur chair et substance, et même, suivant ce que je viens de dire, une partie de leur nourriture se change et se modifie naturellement dans certaines parties de leurs corps en une semence prolifique qui peut servir et qui sert actuellement tous les jours à la generation et à la production de plusieurs autres semblables hommes. Et tout cela se fait en eux, comme dans tous les autres animaux, parce que, comme j'ai dis, que la matiere se trouve pour lors dans chacun d'eux déterminée à se changer et à se modifier ainsi en leur chair et substance, et même en une semence qui sert à en produire d'autres semblables; pourvû, comme j'ai dis aussi, qu'il n'y ait point d'obstacles qui empeche la matiere de suivre sa premiere determination et qui l'obligent d'en prendre une autre, car pour lors elle ne produiroit pas l'effet qu'elle auroit dû produire et qu'elle auroit produit; mais elle le produiroit autrement ou même en produiroit tout à fait un autre suivant la determination nouvelle qu'elle auroit été obligée de prendre.

Nous voions encore tout clairement des exemples de cela dans le cours ordinaire de la nature, et principalement dans les plantes ou arbres, sur les branches desquels on met des greffes, de differentes natures, car chaque greffe de differente nature fait changer dans ces arbres-là la premiere determination de la matiere, lui fait prendre une nouvelle determination et une nouvelle modification, et fait reglement produire à ces arbres-là d'autres fruits que ceux qu'ils auroient produits s'ils n'eussent pas été greffés.

On sçait que c'est le même suc de la terre qui engendre, qui produit et qui nourrit toutes sortes d'herbes, toutes sortes de plantes et toutes sortes d'arbres; c'est le même suc ou la même seve qui les nourri[t] tous, et qui en se changeant et se modifians

diversement dans chaqu'un d'eux leur fait produire reglement à tous des boutons, des feuilles, des fleurs et des fruits. Et dans ces fruits des /286/ pepins et des germes convenables à leur nature, parce que ce suc entrant par les fibres des racines de toutes les dittes herbes ou plantes, il se trouve d'abord déterminé par la disposition et par la modification des dittes fibres et racines à s'y modifier d'une maniere convenable à la nature de chaque herbe et de chaque plante, et par consequent à pousser et à produire aussi sur chaqu'une d'elles des boutons, des feuilles, des fleurs et des fruits, et dans ces fruits des semences et des germes convenables à leur nature. Cependant si l'on greffe quelqu'unes de ces plantes et que l'on greffe par exemple cinq ou six des principales branches d'un pomier sauvage, cinq ou six principales branches d'un poirier sauvage ou cinq ou six principales branches d'un cerisier sauvage, que l'on mette sur ce cerisier cinq ou six greffes de differentes especes de cerises, que l'on mette sur ce poirier, cinq ou six greffes de differentes especes de poires, et que l'on mette sur ce pomier cinq ou six greffes de differentes especes de pommes, chaque espece de greffe ne manquera point de produire reglement ses feuilles, ses fleurs et ses fruits convenables à son espece, et non pas convenables à la nature ou à l'espece du corp[s] de l'arbre, parce que le suc ou la seve, qui monte dans le corp[s] de l'arbre et qui dans cet endroit est déterminée à produire seulement quelques feuilles, quelques fleurs et quelques fruits sauvages, venante à passer dans les branches qui sont greffées, change aussitot de determination et prend necessairement une toute nouvelle modification pour produire des feuilles, des fleurs, des fruits et même des germes et semences convenables à la nature et à l'espece de chaque greffe, si bien qu'un seul arbre, qu'un seul pomier par exemple, qu'un seul poirier, qu'un seul cerisier pourront par ce moien produire et porter reglement autant de differentes especes de fruits qu'ils auront de branches diversement greffées. Tout ceci montre évidemment que toutes ces productions-là et que tous ces changemens-là, qui se font reglement dans la nature, ne se font que par le mouvement de la matiere et par les differentes configurations et modifications de ses parties, qui sont certainement toutes des causes necessaires et fortuites meslées ensemble, et qui sont toutes des causes aveugles et entierement privées de raison. Donc tous les ouvrages et toutes les productions de la nature se font veritablement par des causes necessaires et fortuites, et par des causes aveugles et entierement privées de raison, et ainsi ces ouvrages-là et ces productions-là ne demontrent et ne prouvent nullement / l'existence d'une souveraine intelligence, ni par consequent l'existence d'un Dieu qui les ait formé[s]

comme nous les voions.

— 83 —

DIFFÉRENCE DE LA FORMATION DES OUVRAGES DE LA NATURE ET DES OUVRAGES DE L'ART

Quoique cette demonstration soit claire et évidente, elle le paroitra neantmoins peut-être encore plus par la reponse que nous allons faire aux exemples ci-dessus allegués d'une belle maison, d'un beau tableau, d'une belle horloge et de la composition ou impression d'un beau et sçavant livre, qui ne peuvent avoir été faits comme ils sont sans que quelques habiles et ingenieux ouvriers y aient mis la main. J'avoüe que ces choses alleguées pour exemples ne peuvent effectivement s'être faites elles-mêmes, ni avoir été faites par des causes aveugles et privées de raison. J'avoüe même qu'il seroit ridicule de le dire ou même de le penser. Mais que ce soit de même des ouvrages de la nature, comme des ouvrages de l'art humain, et que les productions de la nature ne puissent avoir été faites que par la toute puissance et par la souveraine intelligence d'un Etre infiniment parfait, je nie absolument cette consequence; et la raison claire et évidente de cela est qu'il y a une très grande difference entre les ouvrages de la nature et les ouvrages de l'art, et par consequent entre les productions de la nature et les productions de l'art.

Les ouvrages de la nature se font avec des materiaux qui se forment et qui se façonnent eux-mêmes par le mouvement qui leur est propre et naturel; ils se font avec des materiaux qui s'assemblent, qui se rangent, qui se lient et qui s'unissent eux-mêmes les uns aux autres ou les uns avec les autres, suivant les diverses rencontres et les diverses determinations où ils se trouvent, et par consequent peuvent faire et former plusieurs ouvrages par leurs divers assemblages, par leurs diverses unions et par leurs diverses modifications. Mais les ouvrages de l'art ne se font qu'avec des materiaux qui n'ont d'eux-mêmes aucun mouvement, et qui par consequent ne sçauroient se former ni se façonner eux-mêmes, et qui ne sçauroient s'assembler, ni se ranger, ni se joindre et s'attacher comme ils font d'eux-mêmes ensemble, et qui par consequent ne sçauroient faire d'eux-mêmes aucun ouvrage regulier et bien fait, comme sont une belle maison, un beau tableau, une belle horloge ou l'impression

d'un beau livre. Ce pourquoi il seroit ridicule de dire ou de penser que des caracteres d'impression, et que de l'encre et des feuilles de papiers qui /287/ n'ont aucun mouvement en eux-mêmes se soient assemblés, se soient rangés et liés si bien ensemble qu'ils aient fait la composition et l'impression d'un livre. Cela, dis-je, seroit ridicule à dire et à penser. Pareillement, il seroit ridicule de dire ou de penser que les pierres et les bois qui composent une maison se seroient façonnés, assemblés, rangés et attachés d'eux-mêmes ensemble pour bastir une maison, puisque tous ces materiaux-là n'ont en eux mêmes aucun mouvement. Il en est de même d'un tableau, d'une horloge et de toutes autres sortes d'ouvrages de l'art; il seroit ridicule de dire et de penser qu'ils se seroient faits et formés eux mêmes, puisque les materiaux dont ils sont faits n'ont d'eux-mêmes aucun mouvement. Y aiant donc une si grande difference entre les ouvrages de l'art et les ouvrages de la nature, il ne faut pas s'étonner si les uns se forment et se façonnent d'eux-mêmes et que les autres ne peuvent faire la même chose, puisque les materiaux qui composent les uns sont toujours d'eux-mêmes en mouvement et en action, et que les materiaux des autres n'y sont jamais, à moins qu'on ne les y mettent. Et il ne faut pas plus s'étonner de cela que de voir que des corps vivans se meuvent et que des corps morts ne bougent. Il seroit surprenant de voir tout [d'un] coup des corps morts se mettre en mouvement, s'assembler et se joindre d'eux-mêmes les uns avec les autres, tantot d'une façon, tantot d'une autre. De même il seroit surprenant de voir des pierres et des pieces de bois qui n'ont point de vie ni de mouvement se rouler d'elles-mêmes les unes auprès des autres, puis se tailler et se couper elles-mêmes, et ensuite se mettre et se ranger industrieusement les unes sur les autres. Cela, dis-je, seroit surprenant parce que ses sortes de choses n'ont d'elles-mêmes aucun mouvement, mais on ne s'étonne pas que des corps vivans se remüent, ni qu'en se remüans ils s'approchent ou se reculent les uns des autres, et lorsqu'ils s'approchent, on ne s'étonne pas qu'ils s'assemblent, qu'ils se joignent et qu'ils demeurent quelques tems les uns auprès des autres, et qu'ensuite ils se separent d'eux-mêmes les uns des autres; on ne s'étonne pas de cela, dis-je, parce que c'est ce que font ordinairement les corps qui sont en mouvement. Et ainsi les plus petites parties de la matiere qui sont les vrais materiaux dont tous les ouvrages de la nature sont composés, aiant toutes d'elles mêmes la force de se mouvoir et même de se mouvoir en tous sens, comme je l'ai ci-devant démontré, il est clair et évident qu'elles peuvent par la diversité de leurs mouvemens / se combiner, s'allier, se joindre, s'unir et se modifier en infinies sortes de manieres, et il

est même impossible qu'elles ne le fassent point, soit d'une façon soit de l'autre, vû la multitude infinie de telles parties de la matiere qui sont en continuel mouvement. Il ne faut pas s'étonner s'il y en a effectivement tant qui se joignent, qui s'allient, qui s'unissent ensemble et qui se modifient en tant de differentes manieres; et par consequent il ne faut point s'étonner si elles composent et produisent d'elles-mêmes tant de differens ouvrages dans la nature, puisque la production de tous ces differens ouvrages n'est qu'une suite naturelle de leur mouvement; et il ne faut pas s'étonner non plus que tous ces ouvrages se soient placés et rangés d'eux-mêmes dans l'ordre et dans la scituation où ils sont, puisque les loix mêmes du mouvement, toutes aveugles qu'elles sont, obligent chaque chose de se ranger et de se placer aux endroits qui leur conviennent, suivant la disposition et la constitution de leur nature. Et bien loin qu'il soit ridicule de dire que les ouvrages de la nature se soient pu faire et ranger d'eux-mêmes comme ils sont par la force et par les loix naturelles du mouvement, il est au contraire ridicule à nòs deicoles de le nier, et de faire en ceci comparaison des ouvrages de la nature avec les ouvrages de l'art. Il est ridicule à eux de vouloir raisonner en ceci des uns comme des autres, et il leur est ridicule de vouloir tirer même consequence et même conclusion des uns comme des autres, puisqu'il y a une si grande difference et une si grande disparité entre eux. Ce pourquoi aussi les plus sensés d'entre nos deicoles ne sçauroient s'empecher de reconnoitre eux-mêmes la verité des principes sur lesquels je raisonne.

Voici comme l'auteur de la *Recherche de la Verité* s'explique sur ce sujet, après avoir fait remarquer que, *pour bien juger des choses, il faut les considerer avec attention, et sans preoccupation, et que pour raisonner sans crainte de se tromper, il est necessaire de conserver tousjours l'évidence dans ses perceptions, et de ne raisonner que sur des idées claires, et sur leurs rapports clairement connus* (tom. 2, p. 344). *Si l'on considere donc, dit-il, avec attention l'étendue, on conçoit sans peine qu'une partie peut etre separée d'une autre, c'est-à-dire que l'on conçoit sans peine le mouvement local, et que ce mouvement local produit une figure dans l'un et dans l'autre des corps qui sont mûs: le plus simple des mouvemens, et celui qui se presente le premier à l'imagination est le mouvement en ligne droite. Supposé donc /288/ qu'il y ait quelques parties* (* Il suppose que l'étendue et la matiere ne sont qu'une même chose) d'étendue qui se meuvent par un mouvement en ligne droite, il est necessaire qu'elle qui se trouve dans le lieu, où cette premiere étendue se va rendre,*

se meuve circulairement, pour prendre la place que l'autre quitte, et ainsi qu'il se fasse un mouvement circulaire, et si l'on conçoit une infinité de mouvemens en ligne droite, dans une infinité de semblables parties de cette étendue immense que nous considerons, il est necessaire que tous ces corps s'empechans les uns les autres, conspirent par leur mutuelle action, et reaction, je veux dire par la mutuelle communication de tous leurs mouvemens particuliers, à se mouvoir, par un mouvement circulaire.

Cette premiere consideration, dit-il, des rapports les plus simples de nos idées nous fait desjà reconnoitre la necessité des tourbillons de mons' Descartes, que leur nombre sera d'autant plus grand que les mouvemens en lignes droites de toutes les parties de l'étendue aiant été plus contraires les uns aux autres, ils auront eu plus de difficultés à conspirer en un même mouvement, et que de tous ces tourbillons, ceux-là seront les plus grands, où il y aura plus de parties qui auront conspirées au même mouvement, et dont les parties auront eu plus de force pour continuer leur mouvement en ligne droite. Comme il n'y a que le mouvement en ligne droite qui soit simple, il faut d'abord considerer ce mouvement, comme celui selon lequel tous les corps tendent sans cesse à se mouvoir, puisque Dieu, dit-il, agit tousjours selon les voies les plus simples, et qu'en effet les corps ne se meuvent circulairement que parce qu'ils trouvent des oppositions continuelles à leur mouvement direct, ainsi tous les corps n'étans pas d'une égale grandeur, et ceux qui sont les plus grands, aians plus de force à continuer leur mouvement en ligne droite que les autres, on conçoit facilement que les plus petits de tous les corps doivent etre vers le centre du tourbillon et les plus grands vers la circonference, puisque les lignes que l'on concoit etre decrites par les mouvemens des corps qui sont vers la circonference approchent plus de la droite que celles que decrivent les corps qui sont vers le centre. Si l'on pense de nouveau que chaque partie de cette matiere n'a pu se mouvoir d'abord et trouver sans cesse quelques oppositions à son mouvement sans s'arrondir, et sans rompre ses angles, on reconnoitra facilement que toute cette étendue ne sera encore composée que de deux sortes de corps, de boules rondes qui tournent sans cesse / sur leurs propres centres, en plusieurs facons differentes, et qui outre leur mouvement particulier sont encore emportées par le mouvement du tourbillon, et d'une matiere très fluide et très agitée qui aura été engendrée par le froissement des boules dont on vient de parler, laquelle outre le mouvement circulaire commun à toutes les parties

du tourbillon, aura encore un mouvement particulier en ligne presque droite du centre du tourbillon, vers la circonférence, par les intervalles des boules qui leur laissent le passage libre, de sorte que leur mouvement sera en ligne spirale.

Cette matiere fluide que mons' Descartes appelle le premier élément, étant divisée en des parties beaucoup plus petites et qui ont beaucoup moins de force pour continuer leur mouvement en ligne droite que les boules ou le second élément, il est évident, dit-il, que le premier élément doit être dans le centre du tourbillon, et dans les intervalles qui sont entre les parties du second, et que les parties du second doivent remplir le reste du tourbillon et approcher de sa circonférence à proportion de la grosseur ou de la force, qu'elles ont pour continuer leur mouvement en ligne droite. Les cartesiens font un troisieme élément d'une matiere grossiere qu'ils disent avoir été formée de la matiere la plus subtile dont plusieurs parties ont été en certains endroits obligés de s'attacher et de se lier ensemble et même de se durcir en forme de croute. Et comme les parties de la matiere dont ce troisieme élément se trouve composé sont de toutes sortes de figures, il faut pareillement aussi que leur troisieme élément soit revestu d'une infinité de formes, et de figures differentes.

Pour la figure du tourbillon entier, on ne peut douter, dit-il, par les choses que l'on vient de dire, que l'éloignement d'un pole à l'autre ne soit bien plus petit que la ligne qui traverse l'équateur; et si l'on considere que les tourbillons s'environnent les uns les autres, et se pressent inegalement, on verra encore clairement que leur équateur est une ligne courbe et irreguliere et qui approche de l'ellipse. Voilà, dit-il, les choses qui se presentent naturellement à l'esprit lorsque l'on considere avec attention ce qui doit arriver aux parties de l'étendue qui tend sans cesse à se mouvoir en ligne droite, c'est-à-dire par le plus simple de tous les mou /289/ vemens. Et si on veut, ajoute-t'il, supposer une chose qui semble très digne de la sagesse et de la puissance de Dieu, sçavoir qu'il a formé tout d'un coup toutes choses comme elles se seroient rangées avec le tems selon les voies les plus simples, et qu'il les conserve aussi par les mêmes loix naturelles; et faire ainsi application de nos pensées avec les choses que nous voions, nous pourrons juger que le soleil est le centre du tourbillon, que la lumiere corporelle qu'il repand de tous costés n'est autre chose que l'effort continuel des petites boules qui tendent à s'éloigner du centre du tourbillon, et que cette lumiere doit se communiquer en un instant, par des espaces immenses, parce

que tout étant plein de ces boules, on ne peut en presser une, qu'on ne presse toutes les autres qui lui sont opposées... Nous devons donc penser, dit-il, qu'il y a plusieurs tourbillons semblables à celui que nous venons de decrire en peu de mots, que les centres de ces tourbillons sont les étoiles, lesquelles sont comme autant de soleils; que ces tourbillons s'environnent les uns les autres, et qu'ils sont ajustés de telle maniere qu'ils se nuisent le moins qu'il se peut dans leurs mouvemens, puisque les choses n'ont pû en venir là que les plus foibles des tourbillons n'aient été entraînés et comme engloutis par les plus forts.

Si l'on pense presentement qu'un seul tourbillon par sa grandeur, par sa force et par sa scituation avantageuse peut miner peu à peu, envelopper et entrainer, enfin, plusieurs tourbillons, et des tourbillons mêmes qui en auroient desjà surmontés quelques autres, il sera necessaire que ces planettes qui se seront faites dans les centres de ces tourbillons, étantes entrées dans le grand tourbillon qui les aura vaincus, s'y mettent en équilibre avec un égal volume de la matiere dans laquelle elles nagent, de sorte que si ces planettes sont inegales en solidité, elles seront dans une distance inegale du centre du tourbillon dans lequel elles nageront, et s'il se trouve que deux planettes aient à peu près la même force pour continuer leur mouvement en ligne droite ou qu'une planette entraine dans son petit tourbillon une ou plusieurs autres plus petites planettes qu'elle aura vaincus selon notre maniere de concevoir la formation des choses, alors ces petites planettes tourneront autour de la plus grande, et la plus grande sur son centre, et toutes ces planettes seront emportées par le mouvement du grand tourbillon dans une / distance presque égale de son centre.

Nous sommes obligés, dit-il (ibid., p. 351), en suivant les lumieres de la raison d'arranger ainsi les parties qui composent le monde que nous imaginons se former par les voies les plus simples, car tout ce que l'on vient de dire n'est appuié que sur l'idée que l'on a de l'étendue, dont on a supposé que les parties tendent à se mouvoir par le mouvement le plus simple, qui est le mouvement en ligne droite. Et lorsque nous examinons par les effets, si nous ne nous sommes pas trompés, en voulans expliquer les choses par leurs causes, nous sommes comme surpris de voir que les phenomenes des corps celestes s'accommodent parfaitement avec ce que l'on vient de dire: car nous voions que toutes les planettes qui sont au milieu d'un petit tourbillon

tournent sur leurs propres centres, comme le soleil, qu'elles nagent toutes dans le tourbillon du soleil et autour du soleil, que les plus petites ou les moins solides sont les plus proches du soleil, et les plus solides les plus éloignées, et qu'il y en a aussi comme les comètes, qui ne peuvent demeurer dans le tourbillon du soleil.

Si l'on veut examiner la nature des corps qui sont ici bas, il faut, dit-il, se représenter d'abord que le premier élément étant composé d'un nombre infini de figures différentes, les corps qui en auront été formés par l'assemblage des parties de cet élément, seront de plusieurs sortes; il y en aura dont les parties seront branchues, d'autres dont elles seront longues, d'autres dont elles seront rondes, mais irrégulières en toutes façons. Si leurs parties branchues sont assez grossières, ils seront durs, mais flexibles et sans ressort, comme l'or; si leurs parties sont moins grosses, ils seront mous ou fluides, comme les gommés, les graisses, les huiles, mais si leurs parties branchues sont extrêmement délicates, ils seront semblables à l'air. Si les parties longues des autres corps sont grosses et inflexibles, ils seront piquants, incorruptibles et faciles à dissoudre comme les sels; si ces mêmes parties longues sont flexibles, ils seront insipides comme les eaux. S'ils ont des parties grossières et irrégulières, en toutes façons, ils seront semblables à la terre, et aux pierres; enfin il y aura des corps de plusieurs différentes natures, et il n'y en aura pas deux qui seront entièrement semblables, parce que le premier élément est capable d'une infinité de figures, et que toutes ces figures ne se combineront jamais de la même manière dans deux différents corps.

Quelque figure qu'aient ces corps, s'ils ont des pores assez grands pour laisser passer le second élément en tous sens, ils seront /290/ transparents comme l'air, l'eau, le verre... etc. Et quelque figure qu'aient ces corps, si le premier élément environne entièrement quelques parties et les agite assez forts et assez promptement pour repousser le second élément de tous côtés, ils seront lumineux comme la flamme. Si ces corps repoussent tout le second élément qui les choque, ils seront très blancs, s'ils le reçoivent tout sans le repousser, ils seront très noirs, et enfin s'ils le repoussent, en le modifiant diversement, ils paraîtront de différentes couleurs.

Pour leur situation, les plus pesants ou les moins légers, c'est-à-dire ceux qui auront moins de force pour continuer leur mouvement en ligne droite, seront les

plus proches du centre, comme les metaux, la terre, l'eau, l'air en seront plus éloignés et tous les corps garderont la situation où nous les voions, parce qu'ils doivent s'être placés d'autant plus loin du centre de la terre qu'ils auront plus de mouvement... Et si on veut sçavoir la raison pourquoi vers les centres des tourbillons, les corps grossiers sont pesants, et qu'ils sont legers lorsqu'ils en sont éloignés, on doit penser que les corps grossiers reçoivent leur mouvement de la matiere subtile qui les environne et dans laquelle ils nagent. Or cette matiere subtile se meut actuellement en ligne circulaire, et tend seulement à se mouvoir en ligne droite, et elle communique aux corps grossiers qu'elle transporte dans son cours, ce mouvement circulaire, sans leur communiquer son effort pour s'éloigner en ligne droite, qu'autant que cet effort est une suite du mouvement qu'elle leur communique; mais parce que la matiere subtile qui est vers le centre du tourbillon a beaucoup plus de mouvement qu'elle n'en emploie à circuler, qu'elle ne communique aux corps grossiers qu'elle entraine que son mouvement circulaire et commun à toutes les parties, et que si les corps grossiers avoient d'ailleurs plus de mouvement que celui qui est commun au tourbillon, ils le perdroient bientôt, en le communiquant aux petits corps qu'ils rencontrent, il est évident, dit-il, que les corps grossiers vers le centre du tourbillon n'ont point tant de mouvement que la matiere dans laquelle ils nagent, dont chaque partie se meut en plusieurs façons differentes, outre leur mouvement circulaire et commun.

Mais si les corps grossiers ont moins de mouvement, ils font certainement moins d'efforts pour aller en ligne droite, et s'ils font moins d'effort pour aller en ligne droite, ils sont obligés de ceder à ceux qui en font davantage; et par consequent de se rapprocher vers le centre du tourbillon, c'est-à-dire qu'ils sont d'autant plus pesants qu'ils sont plus solides. Mais lorsque les corps grossiers sont fort éloignés du centre du tourbillon, comme le mouvement circulaire de la matiere subtile est alors fort grand, à cause qu'elle emploie presque tout son mouvement à tourner autour du centre du tourbillon, les corps ont d'autant plus de mouvement qu'ils sont plus solides, puisqu'ils vont de la même vitesse que la matiere subtile dans laquelle ils nagent, ainsi ils ont plus de force pour continuer leur mouvement en ligne droite, de sorte que les corps grossiers dans une certaine distance du centre du tourbillon sont d'autant plus legers qu'ils sont plus solides. Descartes, dit-il, sçavoit que pour bien comprendre la nature des choses, il les falloit considerer dans leur origine et dans

leur naissance (ibid., p. 360), qu'il falloit tousjours commencer par celles qui sont les plus simples, et aller d'abord au principe; qu'il ne falloit pas se mettre en peine, si Dieu avoit formé toutes choses peu à peu, par les voyes les plus simples, ou s'il les avoit établies tout d'un coup comme elles sont; mais de quelque maniere que Dieu les eut formé, pour les bien connoitre, il falloit les considerer d'abord dans leurs principes, et prendre garde seulement dans la suite, si ce que l'on avoit pensé s'accordoit avec ce que Dieu avoit fait. Il sçavoit que les loix de la nature, par lesquelles Dieu conserve tous ses ouvrages dans l'ordre et dans la situation où ils subsistent, sont les mêmes que celles par lesquelles il a pu les former et les arranger. Car il est évident, dit-il, à tous ceux qui considerent les choses avec attention, que si Dieu n'avoit arrangé tout d'un coup toutes choses de la maniere qu'elles se seroient arrangées avec le tems, tout l'ordre des choses se renverseroit, puisque les loix de la conservation seroient contraires à celles de la premiere creation; si toutes les choses demeurent dans l'ordre, comme nous les voions, c'est que les loix des mouvemens qui les conservent dans cet ordre, eussent été capables de les y mettre; et si Dieu, dit-il, les avoit mis dans un ordre different de celui où elles se fussent mises par ces loix du mouvement, toutes choses se renverseroient, et se metteroient par la force de ces loix dans l'ordre où nous les voions presentement (ibid., p. 361).

— 84 —

LES CARTÉSIENS OBLIGÉS EUX-MÊMES DE RECONNOÎTRE
QUE LES OUVRAGES DE LA NATURE SE SEROIENT PU FORMER
ET SE METTRE EUX-MÊMES DANS L'ÉTAT OÙ ILS SONT
PAR LA FORCE DES LOIX NATURELLES DU MOUVEMENT DES PARTIES
DE LA MATIÈRE

Suivant la doctrine de cet auteur que je viens de rapporter assés au long et qui est celle de tous les cartesiens, qui sont les plus sensés et les plus judicieux d'entre /291/ tous les philosophes deicoles, il est clair et évident que la formation de tout cet univers et que la production de tous les ouvrages de la nature, et même leur ordre, leur arrangement, leur sçituation et tout ce qu'il y a de plus beau et de plus parfait en eux a pu se faire, comme j'ai dis, par les seules forces de la nature, c'est-à-dire par la seule force mouvante des parties mêmes de la matiere diversement configurées,

diversement combinées, diversement mues et diversement modifiées et liées ou attachées et unies les unes avec les autres. Car ces philosophes, tous deicoles et christicoles qu'ils sont, ne voient pas qu'il soit nécessaire d'aucune autre cause que cela, ni par conséquent d'aucune intelligence pour produire tous les effets dont je viens de parler, puisqu'ils disent expressement que Dieu a formé tout d'un coup toutes choses comme elles se seroient formées et rangées avec le tems, selon les voies les plus simples, et qu'il les conserve aussi par les mêmes loix naturelles; et qu'ils disent expressement que si Dieu ne les avoit pas arrangé tout d'un coup comme elles sont, qu'elles s'y seroient rangées avec le tems par la force du mouvement. Et non seulement ils disent qu'elles se seroient rangées ainsi avec le tems, par la force et par les loix du mouvement, mais ils disent encore formellement que, si Dieu les avoit mises dans un ordre differens de celui où elles se fussent mises par ces loix du mouvement, que toutes choses se renverseroient et se metteroient par la force de ces loix dans l'ordre où nous les voions presentement. Il est donc manifeste, suivant cette doctrine de nos plus fameux cartesiens, deicoles et christicoles, que la production, que l'ordre et que l'arrangement si admirable que l'on voudra de tous les ouvrages de la nature ne demontrent et ne prouvent nullement l'existence d'une intelligence souverainement parfaite, et par conséquent qu'elles ne peuvent demonstrier ni prouver l'existence d'un Dieu tout puissant qu'en tant que ce seroit lui qui auroit créé la matiere et qui lui auroit donné son mouvement.

— 85 —

ET PAR CONSÉQUENT DOIVENT RECONNOÎTRE AUSSI
 QUE LA MATIÈRE A D'ELLE-MÊME SON MOUVEMENT,
 CE QUI EST NÉANTMOINS CONTRE LEUR SENTIMENT

Or j'ai démontré ci devant que la matiere ne peut avoir été créée et qu'elle n'a pû avoir que d'elle même son mouvement et son existence, donc il faut necessairement conclure qu'il n'y a rien dans toute la nature, qui puisse demonstrier, ni qui puisse prouver l'existence d'un Dieu tout puissant, et / infiniment parfait, et par conséquent il faut dire qu'il n'y en a veritablement point, et que tous les ouvrages de la nature ne se sont faits et ne se font encore tous les jours que par les seules loix naturelles et aveugles du mouvement qui se trouve dans les parties de la matiere dont ils sont

composés.

Mais comment l'auteur de la *Recherche* a-t'il pû dire que si Dieu n'avoit arrangé tout d'un coup toutes choses de la maniere qu'elles se seroient rangées d'elles-mêmes avec le tems, tout l'ordre des choses se renverseroit, et que s'il les avoit mis dans un ordre different de celui où elles se fussent mises par les loix du mouvement, qu'elles se renverseroient toutes et qu'elles se metteroient, par la force de ces loix, dans l'ordre où nous les voions presentement ? Car cet auteur se contredit ici et se confond manifestement lui-même, car puisqu'il pretend que la matiere n'a pû d'elle-même avoir aucun mouvement, et que tout ce qu'elle en a lui vient necessairement de Dieu, premier auteur du mouvement, il ne pouvoit pas dire qu'aucunes choses se seroient rangées d'elles-mêmes, avec le tems, ni qu'aucunes choses se renverseroient, si Dieu les avoit mises dans un ordre different de celui où elles se fussent mises par les loix du mouvement, il ne pouvoit pas même dire qu'il y auroit eu aucunes autres loix du mouvement que celles que Dieu auroit établies, ni que ces loix du mouvement auroient eu la force de mettre toutes choses dans l'ordre où nous les voions presentement. Car il est clair et evident que des choses ne sçauroient s'arranger d'elles-mêmes dans un autre ordre que celui où Dieu les auroit mises si elles n'avoient d'elles-mêmes aucun mouvement, et même si le mouvement qu'elles auroient d'elles-mêmes n'étoit plus fort que celui que Dieu leur auroit voulu donner. Puis donc que cet auteur reconnoit que toutes choses se sçauroient [= seroient] arrangées d'elles-mêmes avec le tems dans l'ordre où elles sont et même que si Dieu les avoit mises dans un autre ordre, qu'elles se seroient toutes renversées et qu'elles se seroient mises par la force des loix de leur mouvement dans l'ordre où nous les voions presentement, il faut donc necessairement qu'il reconnoisse aussi que la matiere auroit eu d'elle-même la force de se mouvoir et que les loix naturelles de son mouvement auroient même été plus fortes que celles du mouvement qu'elles pourroient avoir reçues de Dieu puisque les loix /292/ naturelles de son mouvement auroient eu la force de renverser toutes choses et de les mettre dans un autre état que celui où Dieu les auroit mises.

Cela étant, il est visible que cet auteur, tout judicieux qu'il est, se contredit en cela* (* *Vidi iniquitatem et contradictionem in civitate (Psal., 54.10)*), et fait manifestement voir contre son propre sentiment que la matiere a d'elle-même son

mouvement, en quoi il se trouve, comme sans y penser, obligé de reconnoître et d'avoüer lui-même la vérité qu'il tache ailleurs de combattre. C'est certainement la force de la vérité même qui fait cela; si bien que l'on pourroit, dans cette occasion-ci, dire que la vérité combattüe auroit lieu de se glorifier, de vaincre et de tirer son salut de ses propres ennemis et de ceux-là même qui la haïssent, c'est-à-dire de ceux-là même[s] qui la nient et qui la combattent, *salutem ex inimicis nostris, et de manu omnium qui oderunt nos*. Ce qui fait manifestement voir, comme j'ai dis, que tous les ouvrages de la nature, ne se sont faits d'abord et ne se font encore tous les jours que par les loix naturelles et aveugles du mouvement des parties de la matiere dont ils sont composés, et par consequent qu'il n'y a rien dans toute la nature qui demontre ni qui prouve l'existence d'un Dieu tout puissant et infiniment parfait, et c'est en vain que nos deicoles disent que les choses visibles de ce monde-ci portent en elles-mêmes le sçeau et le caractere d'une sagesse toute divine.

— 86 —

FOIBLESSE ET VANITÉ DES RAISONNEMENS DE NOS DÉICOLES
 POUR EXCUSER DE LA PART DE LEUR DIEU,
 LES IMPERFECTIONS, LES VICES ET LES MECHANCETÉS,
 LES DÉFECTUOSITÉS ET LES DIFFORMITÉS
 QUI SE TROUVENT DANS LES OUVRAGES DE LA NATURE

Et ce qui confirme d'autant plus cette vérité, ce sont, comme j'ai desjà remarqué, les imperfections, les defectuosités et les difformités qui se trouvent si souvent dans les ouvrages de la nature, et particulièrement les vices et les mechancetés qui se trouvent si souvent dans les hommes et dans les bestes, et la multitude des infirmités, des douleurs et des maux qui les affligent et qui les tourmentent si souvent dans la vie; et enfin la mort triste et douloureuse ou languissante qui leur est inevitable; car il n'est nullement croiable qu'un si excellent onvrier qui seroit un Dieu tout puissant, infiniment bon, infiniment sage et infiniment parfait auroit jamais voulu faire ni laisser dans ses ouvrages aucunes imperfections, aucunes defectuosités, ni a[u]cunes difformités. Cela seroit trop contraire et trop opposé à sa nature bienfaisante. Pareillement, il n'est nullement à croire qu'il auroit voulu laisser ou souffrir qu'il y ait aucuns vices ni aucunes mechancetés dans les hommes ni dans les bestes, ni qu'il

auroit voulu les assujettir à tant de maux et à tant d'infirmités, qui les rendent si misérables dans / la vie, parce que cela seroit pareillement trop contraire et trop opposé à son infinie bonté et à sa souveraine sagesse, qui ne pourroit se démentir elle-même en souffrant aucun vice ni aucun mal dans ses ouvrages.

Puis donc que l'on voit manifestement et très souvent des imperfections, des defectuosités et des difformités très considerables ou très grandes dans les ouvrages de la nature, et que l'on y voit manifestement et très souvent quantité de vices et de mechancetés dans les hommes et dans les bestes, et que l'on voit manifestement encore qu'ils sont les uns et les autres assujettis à une infinité de maux et d'infirmités qui les rendent misérables et malheureux dans la vie, c'est encore une demonstration claire et évidente qu'ils ne sont point les ouvrages d'un Etre infiniment parfait, mais seulement les ouvrages de quelques causes aveugles et defectueuses, comme sont les diverses parties de la matiere dont ils sont composés, leurs diverses figures, leurs divers mouvemens, leurs diverses combinaisons, leurs divers assemblages, leurs diverses liaisons et leurs diverses modifications. Tout évident que cela soit, nos idolatres deicoles sont si prevenûs et si infatués non seulement de l'existence, mais de la bonté et de la pretendüe sagesse infinie de leur Dieu que nonobstant cela (tant ils sont ingenieux à se tromper et à s'aveugler eux mêmes) ils s'imaginent et veulent absolument se persuader que non seulement les imperfections, les defectuosités et les difformités qui se trouvent dans les ouvrages de la nature, mais auss~ que les plus grands vices, que les plus grandes mechancetés et que les plus grands maux qui se voient dans le monde sont même des effets particuliers de la bonté et de la sagesse de leur Dieu, qui est telle, suivant leur dire, qu'il a mieux aimé tirer le bien du mal que de ne pas permettre qu'il y ait aucun mal. C'est ce que dit expressement leur grand mirmadolin s^t Aug[ustin] *Dieu, dit-il, est si bon et si sage qu'il a jugé plus à propos de tirer le bien du mal, que de ne pas permettre qu'il y ait aucun mal. Melius enim, dit-il, judicavit de malis, bona facere quam mala nulla esse permittere (Enchirid[ion] [Manuel, VIII, 27]).*

Mons^r de Cambrai passe legerement sur cet article et il voudroit bien même que l'on n'en parla[t] point; et c'est sans doute parce qu'il sentoît bien qu'il n'avoit point de bonnes raisons à dire sur ce sujet, car s'il en avoit eu aucune, il n'auroit pas manqué de les étaler et de les faire amplement valoir dans son livre de *L'Existence de Dieu*

(Exist[ence] d[e] Dieu, p. 298). Que l'homme ad /293/ mire, dit-il, seulement dans cette occasion, que l'homme admire ce qu'il entend, c'est-à-dire ce qu'il voit de beau et de bon dans la nature, mais qu'il se taise, dit-il, sur ce qu'il n'entend point, c'est-à-dire sur les vices et sur les imperfections et sur les defectuosités que l'on y voit. Après tout, dit-il, les vrais deffauts mêmes de cet ouvrage, c'est-à-dire du monde, ne sont que des imperfections que Dieu y a laissées pour nous avertir, dit-il, qu'il l'avoit tiré du neant, et n'y a rien dans l'univers, ajoute-t'il, qui ne porte et qui ne doive porter également ces deux caracteres si opposés: d'un costé le sceau de l'ouvrier sur son ouvrage, et de l'autre coté, la marque du neant d'où il est tiré et où il peut retomber à toute heure. C'est, dit-il, un melange incomprehensible de bassesse et de grandeur, de fragilité dans la matiere et d'art dans la façon; les deffauts qu'on y trouve viennent de la volonté libre et dereglée de l'homme qui les produit par son dereglement, ou de celle de Dieu tousjours sainte et tousjours juste, qui veut tantot punir les hommes infidels et tantot exercer par les mechans les bons qu'il veut perfectionner (ib., p. 294). Ce qui revient justement au langage ordinaire des esprits simples et credules, qui disent et qui croient bonnement que les maux et les afflictions de cette vie sont des faveurs du ciel, et que Dieu les leur envoie pour les humilier, pour les chatier misericordieusement de leurs vices et de leurs pechés; ou pour exercer et éprouver leur vertu comme on a coutume d'éprouver l'or dans la fournaise, affin de les rendre par ce moien d'autant plus dignes des recompenses du ciel et qu'enfin Dieu ne permettroit jamais aucun mal, si ce n'étoit pour en tirer quelque plus grand bien. Ne pensez pas, dit leur grand mirmadolin s^t Aug[ustin] que les mechans soient inutilement au monde, et que Dieu n'en fasse rien de bon, car s'il les laisse vivre, c'est, dit-il, ou affin qu'ils se corrigent, ou affin qu'ils exercent la patience des bons, ne putetis, dit-il, gratis esse malos in hoc mundo, et nihil boni de illis agere Deum; omnis enim malus aut ideo vivit, ut corrigatur, aut ideo vivit, ut per illum bonus exerceatur (Aug[ustin] sup. psal. 54: ad matut. in coena dei).

Ne voila-ce pas une raison bien subtile et bien decisive ? Nos iniquités mêmes, disent nos pieux et superstitieux christicoles, relevent la justice de Dieu, nos vices et nos mechancetés rendent d'autant plus recommandables sa bonté, sa patience et sa misericorde envers nous, nos mensonges font que la verité de Dieu éclate davantage pour sa gloire. S'il n'y avoit point / eu de tyrans, disent-ils, Jesus-Christ n'auroit point eu tant de si glorieux martirs; s'il n'y avoit point de demons à combattre, il n'y auroit

point de victoires, ni de couronnes à prétendre; si les hommes n'avoient aucun mal à souffrir dans la vie, ils y seroient trop heureux et contents et ne voudroient jamais la quitter; s'il n'y avoit rien pour les humilier, ils seroient trop orgueilleux et superbes; si Dieu ne punissoit jamais les hommes en ce monde-ci, ils croiroient qu'il n'y auroit point de providence divine, et s'il les punissoit tousjours ils s'imagineroient qu'il n'y auroit plus rien à craindre ni à esperer en l'autre vie, mais en punissans quelques-uns des mechans, comme il fait, il fait voir sa providence divine, et en ne punissans pas tousjours les vices, comme en ne recompensans pas tousjours la vertu en ce monde-ci, il fait entendre aux hommes qu'il y a des recompenses et des chatimens en l'autre.

Enfin, disent nos pieux et superstitieux deicoles et christicoles, si la vertu n'avoit rien à combattre contre les vices ni contre les mechans, elle ne triompheroit jamais, et ainsi elle n'auroit pas tant de gloire, ni tant de merite qu'elle en a. Ce n'est que par de telles ou autres semblables vaines et frivoles raisons que nos superstitieux deicoles et christicoles se persuadent et voudroient persuader aux autres que tous ces deffauts qui se trouvent dans les ouvrages de la nature, que tous les vices et toutes les mechancetés des hommes, et generalement que tous les maux qui se voient dans le monde ne sont nullement contraires ni opposés à la bonté ni à la justice, non plus qu'à la sagesse infinie d'un Dieu tout puissant, qui sçait quand il lui plait et comme il lui plait tourner le mal en bien, et qui en effet ne permet tous les deffauts, tous les vices, toutes les mechancetés et tous les autres maux qui se voient dans le monde qu'affin d'en tirer quelques plus grands biens, soit pour la manifestation de sa gloire, soit pour le plus grand bien et pour le plus grand bonheur de ses creatures, et par consequent, diront-ils, on ne peut et on ne doit tirer de là aucune consequence contre la verité de l'existence d'un Dieu createur tout puissant, infiniment bon et infiniment sage.

Voilà à peu près tout ce que nos superstitieux deicoles sçauroient dire pour tacher de sauver et de mettre à couvert la pretendüe bonté et sagesse infinie de leur Dieu qui a tousjours laissé, qui laisse et qui souffre encore tous les /294/ jours qu'il y ait tant de maux, tant de deffauts, tant de vices et tant de mechancetés dans le monde; des prescheurs qui voudroient seulement exercer leur zele et faire paroître leur éloquence par de beaux discours et par des belles declamations sur ce sujet, pourroient à l'aventure alleguer et faire valoir ces sortes de raisons et pourroient par

là contenter et toucher les cœurs des peuples ignorans, qui les écouteront et qui ne regardent que superficiellement les choses sans les approfondir. Mais que des philosophes, que des theologiens et des docteurs qui parlent et qui raisonnent en philosophes et en docteurs, et qui devroient approfondir les choses et ne rien avancer ni soutenir que sur des bonnes et solides raisons, s'amuse à conter de telles sornettes et prétendent par des raisons si vaines et si frivoles répondre suffisamment à un argument qui les presse et qui les serre de si près! Ils mériteroient plutôt d'être raillés que d'être sérieusement réfutés. Mais il faut néanmoins faire manifestement voir la foiblesse, la vanité et l'ineptie de cette réponse.

Car 1° s'il ne tenoit qu'à dire que c'est pour tirer quelque plus grand bien que Dieu auroit laissé tant de défauts et tant d'imperfections dans les ouvrages de la nature, et que c'est pour tirer quelques prétendus plus grands biens qu'il souffre et qu'il permet qu'il y ait tant de maux, tant de vices et tant de méchancetés dans le monde, ce prétexte seroit tout facile à alléguer, et s'il étoit véritablement bien fondé, il n'y auroit rien de plus facile à concevoir que cette raison, car on conçoit facilement qu'il est par exemple de la sagesse et de la prudence humaine de souffrir ou de permettre quelque léger mal pour en éviter quelque plus grand ou pour en tirer quelque plus grand bien, et ainsi mons^r de Cambrai n'auroit eu que faire de dire, comme il a fait à cette occasion-ci, des défauts, des vices et des maux qui sont dans le monde, que c'est *un mélange incompréhensible de bassesse et de grandeur*; puisque ce n'est pas un mystère incompréhensible que de vouloir faire ou de vouloir souffrir quelques petits maux pour en éviter des plus grands ou pour en tirer des plus grands biens. Et en cela même qu'il dit que le monde est *un mélange incompréhensible de bassesse et de grandeur*, il fait autant d'injure que d'honneur à son auteur, puisqu'il l'accuse en cela d'avoir fait des bassesses aussi bien que des grandeurs, c'est-à-dire d'avoir fait des choses méprisables avec des choses estimables. Et ainsi, ce que mons^r de Cambrai trouve de plus grand et de plus admirable dans la / nature n'étant selon lui même qu'un mélange incompréhensible de grandeur et de bassesse, ne démontre et ne prouve nullement l'existence d'un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage.

2° quand nos chricotiles disent que Dieu ne souffre ou qu'il ne permet tous les défauts, tous les vices, toutes les imperfections, toutes les méchancetés et tous les

maux qui se voient dans le monde qu'affin d'en tirer quelque plus grand bien, il faut qu'ils entendent par ces pretendus plus grands biens quelques plus grands biens corporels ou temporels, comme sont les biens de ce monde-ci, soit les biens du corp[s], soit les biens de l'âme ou de l'esprit; ou qu'ils entendent des pretendus plus grands biens d'une autre vie après celle-ci. Et sans doute qu'ils entendent assés souvent les uns et les autres, mais principalement les biens spirituels de la grace et les biens éternels du ciel, comme étant suivant leur dire les plus considerables et les plus estimables. A l'égard des pretendus plus grands biens spirituels, de ce qu'ils appellent la grace, ou des pretendus plus grands biens éternels d'une autre vie après celle-ci, c'est une pure illusion de dire ou de penser qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage voudroit pour cela laisser des deffauts ou des difformités dans ses ouvrages ou qu'il voudroit pour cela permettre et souffrir qu'il y ait tant de vices, tant de mechancetés et tant d'autres maux dans le monde; c'est, dis-je, une illusion de s'imaginer cela, non seulement parce qu'il n'y a veritablement aucun de ces pretendus biens spirituels de la grace divine, ni aucune autre vie que celle ci. Mais aussi parce que quand il y auroit toutes sortes de ces pretendus biens spirituels de la grace d'un Dieu (ce qui seroit à prouver et non seulement à supposer) et qu'il y auroit veritablement des biens éternels après cette vie, ce ne seroit nullement une raison ni un motif à un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage de vouloir pour cela laisser tant d'imperfections, tant de defectuosités et tant de difformités dans ses ouvrages. Ce ne seroit nullement une raison ni un motif en lui de vouloir pour cela permettre et souffrir qu'il y ait tant de maux, tant de vices et tant de mechancetés dans le monde, attendu que tous ces deffauts-là, que tous ces maux-là et que tous ces vices et que toutes ces mechancetés-là n'ont d'eux-mêmes ou d'elles-mêmes aucun rapport ni aucune liaison avec ces pretendus biens spirituels de la grace /295/ ni avec ces pretendus biens éternels d'une autre vie; ils ne sont nullement necessaires pour cela et ne sçauroient d'eux-mêmes contribuer en rien à la production, ni à l'acquisition de ces pretendus biens; au contraire les imperfections et les deffauts et particulierement les vices et les mechancetés des hommes seroient plutot des obstacles et des empechemens à ces sortes de biens, puisqu'il est évident que ceux qui ont des imperfections et des deffauts sont moins dignes de merite et d'estime, moins dignes de faveur et de consideration que ceux qui sont parfaits, et que ceux qui sont vicieux et mechans sont plus dignes de chatimens que de recompenses.

Et à l'égard des justes et des gens de bien et des innocens qui souffrent patiemment et constamment les maux et les afflictions de la vie, j'avoüe qu'ils sont très loüables en cela, qu'ils sont dignes de compassion et qu'ils meritoient bien de recevoir la recompense de leur vertu; mais dire qu'un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage, voudroit leur envoyer ces maux et ces afflictions-là sous pretexte d'un plus grand bien, sous pretexte d'exercer leur patience et de vouloir les purifier et les perfectionner dans la vertu, pour les rendre ensuite d'autant plus glorieux et d'autant plus heureux dans le ciel ? C'est, dis je, encore un coup, une illusion non seulement pour la raison que je viens de marquer, mais encore parce qu'un tel pretexte, de tels pretendus plus grands biens, n'est qu'une fiction de l'esprit humain, qui est ingenieux à se tromper lui-même quand il veut, et pour preuve évidente de cela est qu'ils ne sçauroient donner aucune preuve de ce qu'ils disent, et qu'il seroit aussi facile à nos deicoles et à nos christicoles d'alleguer à faux ce pretexte, comme de l'alleguer avec verité, et qu'il pourroit ce pretexte aussi facilement etre allegué par des trompeurs, par des imposteurs et par des moqueurs comme par des personnes de probité qui diroient vrai ou qui croiroient dire vrai.

Or une raison que l'on peut également alleguer à faux comme avec verité, et qui peut être aussi facilement alleguée par des trompeurs, par des imposteurs et par des moqueurs comme par des gens de probité et de bonne foy qui croiroient dire vrai, n'est d'aucun poids ni d'aucune consideration, et ne peut nullement servir de preuve ni de temoignage de verité, et par consequent c'est une illusion à nos deicoles de croire suffisamment repondre à un argument qui les presse par une si vaine raison, qui n'est fondée que sur / [leur] imagination, et qui n'est veritablement qu'une vaine fiction de leur esprit. Ils font en quelque facon, en parlant ainsi de leur Dieu, comme font quelques fois certaines gens qui, voians qu'ils ne peuvent venir à bout de ce qu'ils voudroient bien faire, font semblant de ne pas vouloir le faire, ou qui ne pouvans empecher ce qu'ils voudroient bien pouvoir empecher, font semblant d'y consentir et de ne pas vouloir l'empecher, et disent pour couvrir leur foiblesse et leur impuissance que c'est qu'ils le veulent bien ainsi et qu'ils le veulent pour telle ou telle raison qu'il leur plait d'alleguer. Nos deicoles font, dis-je, en quelque façon la même chose en faveur de leur Dieu. Ils ne scauroient absolument nier que les imperfections, que les deffauts et que les difformités qui se trouvent dans des ouvrages ne soient des marques évidentes de l'insuffisance ou de l'imperfection de l'ouvrier qui les a faits.

Ils ne sçauroient nier absolument que les maux et que les afflictions ne soient contraires au bien de la nature; ils ne sçauroient nier absolument que les vices et que les mechancetés des hommes ne soient contraires à la veritable sagesse et à la veritable bonté; ils ne sçauroient nier non plus qu'il n'y ait souvent plusieurs deffauts et plusieurs difformités dans les ouvrages de la nature. Ils ne sçauroient nier qu'il n'y ait quantité ou plutot une infinité de maux et d'afflictions dans le monde qui rendent la plus part des hommes miserables et malheureux dans la vie. Et enfin ils ne sçauroient nier qu'il n'y ait quantité et même aussi presque une infinie de vices et une infinité de crimes et de mechancetés parmi les hommes. Ce seroit à faire à un souverain maitre ou à un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage, d'empecher toutes sortes de maux, toutes sortes de vices et toutes sortes de mechancetés. Ce seroit à faire à un souverain maitre et à un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage, de rendre tous ses ouvrages entiers et parfaits, et à procurer toutes sortes de biens et de felicités à ses creatures. La raison naturelle nous fait évidemment voir tout cela.

Mais nos deicoles, voians bien que leur pretendû tout puissant Dieu ne se met nullement en devoir de rendre tous ses ouvrages parfaits et qu'il ne se met nullement en devoir d'empecher les maux, ni même d'empecher les vices, les crimes et les mechancetés des hommes, et qu'il y a évidemment lieu de tirer de là une consequence évidente que ce pretendu tout puissant Dieu n'est point, ils ont été reduits à cette extremité, d'être obligés /296/ d'avoir recours à une si vaine et si foible raison que celle que je refute ici, pour tacher de deffendre leur opinion et pour tacher de mettre en même tems à couvert la foiblesse et l'impuissance de leur Dieu, sous ce vain pretexte que c'est pour un plus grand bien spirituel ou corporel, present ou à venir, qu'il laisse des imperfections et des deffauts ou des difformités dans ses ouvrages, et qu'il souffre qu'il y ait tant de maux, tant de vices, tant de crimes et tant de mechancetés dans le monde. Ils font bien, pour mieux couvrir l'erreur et la fausseté de ce qu'ils avancent et pour se mieux tromper eux-mêmes, de dire que c'est pour quelques plus grands biens, spirituels ou corporels, presens ou à venir, que leur Dieu permet et souffre qu'il y ait tant de maux, tant de vices et tant de mechancetés, car s'ils ne disoient que pour quelques plus grands biens corporels et presens dans cette vie, l'erreur et la fausseté de leur dire seroit trop grossiere et trop manifeste, puisque l'on voit et qu'ils voient eux-mêmes manifestement tous les jours quantité de maux,

quantité de vices, quantité de crimes et quantité de mechancetés dont on ne sçauroit dire qu'il en vienne dans ce monde-ci aucun veritable bien corporel ni spirituel, et par consequent leur dire se trouve manifestement faux à cet égard.

Reste donc à scavoir, s'il en vient tousjours quelques plus grands biens spirituels ou corporels en l'autre monde. Or y ont-ils été voir pour en sçavoir des nouvelles ? Qui leur a dit que cela étoit ainsi ? Quelle experience en ont-ils ? Quelle preuve en ont-ils ? Certainement aucune, si ce n'est celle qu'ils pretendent tirer de leur foy, qui n'est qu'une creance aveugle des choses qu'ils ne voient point, que personne n'a jamais vu et que personne ne verra jamais. Or un dire, une reponse, une opinion qui n'est fondée que sur une telle creance n'est fondée sur rien, n'est d'aucun poid[s], ni d'aucune consideration, et par consequent c'est manifestement une erreur et une illusion à nos deicoles et à nos christicoles de dire, comme ils font, que leur Dieu ne permettroit jamais aucun mal, si ce n'étoit pour en tirer quelque plus grand bien soit dans ce monde-ci, soit dans l'autre.

D'aillieurs, quoique d'un mal il en arrive effectivement quelques fois un plus grand bien, et qu'il soit vrai de dire qu'il est de la prudence et de la sagesse des hommes de faire ou de laisser faire quelque moindre mal pour en éviter quelque plus grand, ou pour procurer quelque plus grand bien, il ne s'ensuit pas de là que l'on puisse dire la même chose d'un Dieu tout puissant. / C'est une erreur et une illusion de s'imaginer cela, et la raison évidente de cela est que les hommes n'étans pas tout puissants, pour faire tout ce qu'ils voudroient, ni comme ils le voudroient, il arrive assés souvent qu'ils ne sçauroient faire certains biens qu'il leur seroit necessaire ou convenable de faire, sans faire ou sans laisser faire, ou sans souffrir quelque mal; pareillement il arrive assés souvent qu'ils ne sçauroient empecher certains plus grands maux, sans en faire ou sans en laisser faire et sans en souffrir quelques moindres. En un mot, ils se trouvent assés souvent dans la necessité de faire ce qu'ils voudroient bien d'aillieurs ne pas faire, ou dans l'impossibilité de faire ce qu'ils voudroient bien pouvoir faire. Dans ces sortes de cas, les hommes sont obligés de plier sous les loix de la necessité, en se conformans au tems et aux lieux, et on ne doute point qu'il ne soit plus à propos dans ces occasions-là, de faire ou de laisser faire, et même de souffrir quelque moindre mal, affin d'en éviter quelques plus grands, ou affin de procurer quelques plus grands biens. C'est pour cette raison par

exemple que des peres et meres se trouvent assés souvent obligés de chatier rudement leurs enfants, affin de les corriger et de les rendre plus sages et plus obeissans. C'est pour cette raison que des magistrats se trouvent souvent obligés de punir severement des coupables pour donner l'exemple aux autres. C'est pour cette raison que des blessés se trouvent quelques fois obligés de se faire couper un bras ou une jambe pour sauver la vie du corp[s]... etc. Et une infinité d'autres semblables cas, dans lesquels les hommes se trouvent assés souvent obligés de faire ou de laisser faire et même de souffrir ce qu'ils ne voudroient point d'aillieurs souffrir ni laisser faire, s'ils pouvoient tout ce qu'ils voudroient et comme ils le voudroient. Mais ce n'est pas de même d'un Dieu que l'on dit et que l'on suppose être tout puissant. Car s'il étoit effectivement tout puissant comme on le dit, il pourroit facilement faire toutes sortes de biens et empecher toutes sortes de mal, et ne pourroit jamais se trouver comme les hommes foibles et mortels dans cette facheuse necessité de faire ou de souffrir aucun mal pour faire aucun bien ni pour éviter aucun plus grand mal, de sorte qu'il pourroit librement et facilement faire toutes sortes de biens, sans qu'il soit pour cela obligé de faire ni de laisser faire aucun mal; et pareillement, il pourroit très facilement empecher toutes sortes de vices et toutes sortes de maux, sans retard et sans /297/ diminution d'aucun bien, il n'auroit qu'à vouloir et tout se feroit selon le bon plaisir de sa volonté. Si donc il ne fait pas tout le bien qu'il seroit convenable de faire à toutes ses creatures, et s'il n'empeche pas tousjours le mal qu'il seroit convenable d'empecher, il faut necessairement que ce soit ou parce qu'il ne veut ou parce qu'il ne peut. Si c'est parce qu'il ne veut, il n'est donc pas infiniment bon, comme on veut le supposer, puisqu'il ne voudroit pas faire tout le bien qu'il pourroit faire et qu'il seroit convenable de faire; car un Etre qui seroit infiniment bon, infiniment sage et infiniment parfait, ne manqueroit jamais de bonne volonté, et il aimeroit necessairement tousjours à faire le bien qu'il seroit concevable de faire. Et si c'est parce qu'il ne peut qu'il ne fait pas tousjours le bien et qu'il n'empeche pas tousjours le mal qu'il seroit convenable d'empecher, il n'est donc pas tout puissant, comme on le dit, parce que rien ne peut être impossible à celui qui seroit tout puissant.

Il ne serviroit de rien de dire ici que les hommes fort souvent ne meritent pas que Dieu leur fasse tout le bien qu'il pourroit et qu'il voudroit bien leur faire, et qu'au contraire ils meritent souvent qu'il les chatie par les maux et par les afflictions qu'il

leur envoie, afin de les rendre plus sages et plus vertueux. Il ne serviroit de rien, dis-je, de dire cela, parce que suivant la doctrine même de nos deicoles et de nos christicoles, les hommes ne peuvent avoir d'autres perfections, d'autres vertus, ni d'autres merites que ceux que Dieu leur donneroit par sa pure grace et misericorde, et ne peuvent non plus faire aucun bien, ni éviter aucun mal, ni s'abstenir d'aucun vice, ni d'aucune mauvaise action, qu'autant que ce même Dieu leur en donneroit la grace et la force; de sorte que tout ce qu'il y a de bien ou de bon dans les hommes sont, suivant leur doctrine, des purs dons de Dieu, temoins ce qui est marqué dans leur Concile de Trente où il est expressement dit que *la bonté de Dieu est si grande envers les hommes qu'il veut même que ses purs dons leur servent de merites* (Sess. 5, Cap. 16), *tanta est erga homines Dei bonitas ut eorum velit, esse merita, quae sunt ipsius dona*. Et dans une de leurs oraisons publiques (*Dom. 12 post Pent.*), ils disent: *Deus de cujus munere venit, ut tibi a fide libus suis digne et laudabiliter serviatur...* Et dans une autre encore, ils disent: *Deus a quo bona cuncta procedunt...* Et dans une autre encore: ils disent: *Deus a quo sancta desideria, recta consilia, et justa sunt opera...* etc. et plusieurs autres semblables qui font entendre que non seulement toutes / sortes de biens, toutes sortes de vertus et toutes sortes de bons merites viennent de Dieu, mais aussi que toutes les bonnes pensées, que tous les bons desirs, que toutes les bonnes affections et que toutes les bonnes œuvres que font les hommes viennent de sa pure grace. *Virtutem largiris et praemia, Pref. de car[ême]*.

D'où il s'ensuit évidemment suivant leurs propres principes, que si Dieu leur donnoit tousjours [la grace] et la force d'éviter le mal, ils ne meritoient jamais aucun chatimens, et que s'il leur donnoit tousjours toutes les vertus et tous les merites qui leur seroient convenables, ils meritoient tousjours toutes sortes de graces et de benedictions. Et s'il arrive au contraire que les hommes ne fassent pas tout le bien qui leur seroit convenable de faire, et qu'ils ne s'abstiennent pas tousjours du vice et du mal dont ils devroient s'abstenir, et que pour ce sujet, ils se rendent plutot dignes des chatimens de Dieu que de son amitié et de sa bonne grace, c'est certainement plutot la faute de Dieu même que non pas celle des hommes, puisqu'ils ne sçauroient faire le bien que Dieu ne feroit pas en eux, et qu'ils ne sçauroient éviter le mal qu'il ne leur donneroit pas la force d'éviter. Ils pourroient même lui reprocher et lui dire, avec le prophete Isaïe, qu'il seroit lui-même la cause de tous leurs vices et de tous leurs égarements, et ils pourroient lui dire aussi bien que ce prophete: *Pourquoi, Seigr,*

nous avez-vous fait aller contre vos commandemens, vous avez endurcis nos cœurs, afin que nous n'aions aucune crainte de vous (Isaïe, 63.17). Quare errare nos fecisti, Domine, de viis tuis, indurasti cor nostrum ne timeremus te... etc. '. Ainsi il est ridicule à nos deicoles et à nos christicoles de dire, comme ils font que Dieu ne fait pas aux hommes tout le bien qu'il pourroit leur faire sous prétexte qu'ils ne mériteroient pas qu'il le leur fasse. Et il est pareillement ridicule à eux de dire qu'il leur envoie des maux et des afflictions sous prétexte qu'ils se rendroient plutôt dignes de ses châtimens par leurs vices qu'ils ne se rendroient dignes de ses bienfaits et de ses récompenses par leurs vertus. Puisqu'ils ne pourroient avoir de vertus ni de bons mérites qu'autant qu'il plairoit à Dieu de vouloir bien leur en donner.

D'où je reviens à mon argument et je dis que si Dieu ne donne pas toujours aux hommes les dons de sa grace pour leur faire pratiquer et aimer la vertu, afin de mériter la faveur de ses bonnes grâces, de ses bienfaits et de ses récompenses, ou /298/ pour les empêcher et les préserver de mal faire, afin de ne point mériter sa disgrâce et ses châtimens[,] c'est ou parce qu'il ne veut pas les leur donner, ou c'est parce qu'il ne peut pas toujours les leur donner. Si c'est parce qu'il ne veut pas toujours les leur donner, il n'est donc certainement pas infiniment bon, puisqu'il manque de bonne volonté à leur égard, parce qu'un Être qui seroit infiniment bon se plairoit toujours à bien faire et même à faire du mieux qu'il pourroit. Et ainsi les hommes aians nécessairement besoin du don de ses grâces pour bien vivre, pour aimer et pour pratiquer la vertu, il ne les laisseroit pas manquer du secours de ses grâces. Et si c'est parce qu'il ne pourroit pas toujours leur donner ses grâces, il n'est donc certainement pas tout puissant, puisqu'il ne peut pas toujours bien faire ni toujours empêcher le mal, et s'il n'est pas infiniment bon, ni tout puissant, on ne peut certainement pas dire qu'il soit véritablement Dieu, ni un Être infiniment parfait. Par où il est facile de voir que lorsque nos deicoles disent que les hommes ne méritent pas que Dieu leur fasse tout le bien qu'il pourroit leur faire, et qu'ils méritent au contraire que Dieu leur envoie des maux et des afflictions pour les punir de leurs méchancetés, ce n'est encore qu'un vain prétexte qu'ils allèguent pour tâcher de couvrir la foiblesse et l'impuissance de leur Dieu, et pour entretenir toujours les peuples ignorans dans leur ignorance et dans leurs vaines superstitions.

Mais ce qu'il y auroit de particulier à remarquer dans une telle conduite d'un

Etre infiniment parfait, qui voudroit tirer les plus grands biens des plus grands maux, seroit son adresse de sçavoir si heureusement tirer ainsi les plus grands biens des plus grands maux et des plus grands deffauts qu'il voudroit laisser dans ses creatures, aussi bien que des plus grands vices et des plus grandes mechancetés qu'il voudroit laisser dans les hommes. Car ce seroit desjà une assés étrange bonté et une assés étonnante sagesse dans un Dieu de vouloir par un principe de bonté et de sagesse faire souffrir tant de peines et tant de maux aux hommes, et de vouloir par ce même principe de bonté et de sagesse permettre qu'il y ait tant de si grands et si detestables maux aussi bien que tant de si grandes et si abominables mechancetés qu'il y en a dans tout le monde.

Seroit-il à croire ou seulement à penser qu'une souveraine bonté et qu'une divine sagesse voudroit tendre au plus veritable et plus solide bien par des voies si contraires et si / opposées au bien même, et qu'elle voudroit établir le bien par la destruction du bien même ? Est-il à croire ou seulement à penser qu'elle voudroit perfectionner et san[c]tifier ses creatures par les deffauts, par les vices et par la mechanceté même ? Qu'elle voudroit les rendre sages par la folie même, qu'elle voudroit les faire vicieuses pour les rendre vertueuses et qu'elle voudroit enfin les rendre heureuses et les rendre éternellement bien heureuses en les faisant veritablement malheureuses ? C'est comme si on disoit qu'un très habile et très ingenieux ouvrier qui auroit fait quantité d'excellens ouvrages voudroit les laisser gater ou les laisser dechirer sous pretexte de les rendre plus beaux et plus parfaits, quoique l'on ne vit jamais que cela les rendit plus beaux ni plus parfaits. C'est comme si on disoit qu'un parfaitement bon et sage prince voudroit laisser opprimer ou faire piller en toutes manieres ses peuples ou ses sujets, sous pretexte de les rendre par là plus riches et plus heureux, quoique l'on ne vit jamais qu'ils en devinssent plus riches, ni plus heureux, et sous pretexte de rendre par là son royaume plus florissant. C'est comme si on disoit qu'un très sage et très prudent medecin voudroit laisser empoisonner ou même faire empoisonner ses malades et laisser venir la cangrene dans leurs plaies, sous pretexte de les mieux guerir et de les retablir dans une meilleure et plus forte santé, quoique l'on ne vit jamais qu'il en guerit aucun par cette sorte de voie. C'est comme si on disoit qu'un sage philosophe voudroit faire faire des folies et des extravagances à ses disciples, et même leur troubler entierement la cervelle, sous pretexte de vouloir par ce moien-là les rendre plus sages, quoique l'on

n'en vit jamais aucun devenir sage par ce moien-là. Et enfin c'est comme si on disoit qu'un parfaitement bon pere de famille voudroit laisser aller ses enfants à toutes sortes de vices et de mechancetés, et les laisser se battre, se dechirer, s'égorger et se detruire les uns les autres, sous pretexte de vouloir leur faire plus de bien et les rendre plus heureux, quoiqu'on les vit tousjours miserables et malheureux.

Et comme il seroit tout à fait ridicule de dire que ce seroit pour un plus grand bien qu'un pere de famille voudroit laisser faire ainsi ses enfants, qu'il seroit ridicule de dire que ce seroit pour un plus grand bien qu'un medecin voudroit laisser empoisonner ou faire empoisonner ses malades et laisser venir la cangrene dans leurs plaies, qu'il seroit ridicule de dire que ce seroit pour un plus grand bien qu'un prince voudroit laisser opprimer et faire piller ses peuples sous pretexte de les rendre plus riches et plus heureux, et qu'enfin il seroit ridicule de dire que ce seroit /299/ pour embellir et pour perfectionner des beaux ouvrages qu'un habile et ingenieux ouvrier voudroit les laisser gater et les faire dechirer[,] de même aussi et à plus forte raison, il est ridicule à nos deicoles et à nos christicoles de dire, comme ils font, que ce soit pour un plus grand bien qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage voudroit permettre et souffrir qu'il y ait dans le monde tant de si detestables mechancetés, qui tendent évidemment à la ruine et à la destruction generale de tout bien, plutot qu'à l'établissement d'aucune bonne chose.

Mais encore comment peuvent-ils dire que ce soit pour un bien que leur Dieu veuille permettre et souffrir qu'il y ait tant de si grands maux et tant de si grandes mechancetés, puisqu'ils conviennent tous de cette maxime de leur morale qui dit *qu'il ne faut point faire de mal, pour qu'il en arrive aucun bien, non sunt facienda mala*, disent ils, *ut eveniant bona*. S'il n'est pas convenable ni à propos de faire aucun mal, pourqu'il en arrive aucun bien, pourquoi donc pensent-ils que leur Dieu voudroit permettre et souffrir que tant de maux se fassent et que tant de crimes et de pechés se commettent, affin qu'il en arrive du bien ? Serait-ce parce qu'étant le souverain maitre et seig^r de toutes choses, il lui seroit permi[s] de faire tout ce qu'il voudroit, ou parce qu'étant infiniment bon et infiniment sage, il seroit plus convenable à son infinie bonté et à son infinie sagesse de faire le mal ou de souffrir que le mal se fasse pour en tirer quelque bien qu'il ne seroit convenable à aucune creature de le faire ou de le souffrir pour une pareille fin ? Il est ou plutot il seroit ridicule d'avoir seulement

une telle pensée. Ainsi on peut dire que c'est un paradoxe ridicule et absurde de dire que c'est pour un bien, et même pour un plus grand bien, qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage voudroit permettre et souffrir qu'il y ait tant de maux et tant de mechancetés dans le monde; ce seroit un paradoxe qui seroit encore inouï si nos fanatiques et superstitieux christicoles, et notamment les prêtres interessés et avides de leur profit, ne se l'étoient imaginés pour couvrir, comme j'ai dis, la foiblesse et l'impuissance de leur Dieu, et pour entretenir en même tems les peuples dans les erreurs dont ils tirent leur profit et toute leur subsistence.

Mais comme on ne peut nier qu'il ne soit quelquefois utile et même à propos de faire quelque mal pour en tirer quelque bien, il s'agit particulièrement de sçavoir dans quelles occasions et dans quelles circonstances cela se peut legitimement et prudemment faire. Or il paroît que cela ne se peut legitimement et prudemment faire que dans deux sortes de circonstances, encore / faut-il qu'elles soient tousjours accompagnées l'une de l'autre. La premiere est lorsque le bien que l'on pretend tirer du mal est plus utile, plus avantageux et plus necessaire que le mal que l'on feroit ne seroit nuisible et damageable. Car il est constant que si le bien que l'on pretendroit tirer du mal n'étoit pas plus considerable que le mal que l'on feroit, il n'y auroit ni prudence ni sagesse à le faire, et ce seroit même une folie de le faire si le bien que l'on pretendroit en tirer ne devoit pas être si grand que le mal que l'on feroit pour l'avoir. La 2^e circonstance, ou condition requise pour pouvoir legitimement et prudemment faire quelque mal pour en tirer quelque bien est qu'il soit absolument necessaire de faire le mal, pour avoir le bien, ou pour faire le bien que l'on pretend en tirer. Car si on pouvoit avoir ce bien ou faire ce bien que l'on pretend sans qu'il soit necessaire de faire pour cela aucun mal, il est constant encore que ce seroit très mal fait pour lors de vouloir faire ou de vouloir souffrir que l'on fasse aucun mal sous pretexte d'en vouloir tirer un tel bien.

Or quoique les hommes puissent se trouver assés souvent dans l'occasion, ou même dans la necessité de faire ou de laisser faire quelque mal pour en tirer quelque plus grand bien, ou pour éviter quelque plus grand mal, cependant il est seur qu'un Dieu tout puissant ne pourroit jamais se trouver dans aucune occasion ni dans aucune necessité où il seroit obligé de faire ou de laisser faire aucun mal pour en tirer quelque bien, parce qu'étant tout puissant, comme on le suppose, il pourroit tousjours

en tous tems et en tous lieux, sans peine et sans difficulté aucune, faire toutes sortes de biens, sans qu'il lui soit besoin de faire ni de laisser faire pour cela aucun mal. Ce pourquoi il n'est point du tout à croire ni même à penser qu'un Etre infiniment bon et infiniment sage, et qui seroit tout puissant, voudroit jamais faire ni laisser faire aucun mal sous pretexte d'en vouloir tirer quelque bien, parce que ce ne seroit point pour lors faire le mal ou laisser faire le mal pour en tirer un bien, mais ce seroit plutot faire le mal ou laisser faire le mal pour le mal même, ce qui ne peut nullement convenir à un Dieu ou à un Etre infiniment parfait. Comme il est évident de le voir pour peu que l'on y fasse attention, que si nonobstant cela, nos pieux christicoles veulent neantmoins soutenir que leur pretendüe bonté et sagesse divine ne permet et ne souffre aucun mal qu'affin d'en tirer quelque bien et même quelque plus grand bien, car c'est ainsi qu'il faut l'entendre[.] [*leçon du ms 19459, sans alinéa*]

Pourquoi [donc] prient-ils tant et si instamment cette pretendüe divine bonté et cette pretendüe divine sagesse de les preserver de tout /300/ mal et de tous dangers, et de les en delivrer aussitot qu'ils sont frapés et qu'ils sont affligés de quelques maux ? Pourquoi, dans les dangers et dans les perils où ils se trouvent, reclament-ils tant le secours de leur Dieu ? Pourquoi l'invoquent-ils tant dans leurs afflictions ? Pourquoi même se chagrinent-ils et s'impatientent-ils tant eux-mêmes dans les adversités et dans les afflictions qui leur arrivent[, et] non seulement dans les afflictions et dans les adversités particulieres, mais aussi dans les afflictions et dans les calamités publiques, comme sont les guerres, les pestes et les famines ? Pourquoi font-ils dans ces occasions-là tant de vœux, tant de processions et tant de prieres particulieres et publiques pour être delivrés ? Ont-ils peur que leur Dieu ne tire quelque trop grand bien pour eux de ces maux-là et de ces afflictions là ? On n'entend dans ces occasions-là que des pieuses et tristes invocations de Dieu et de ses saints; on crie partout des *Kirié-Eleizon*, des *Christe Eleizon*, des *miserere nobis*, et des *ora pro nobis*, c'est-à-dire des *Seigr*, *aiez pitié de nous*, et des *Seig^r* *priez pour nous*. On leur entend dire d'un ton lugubre des *exurge*, *quare obdormis Domine*, des *exurge Domine*, *adjuva nos et libera nos propter nomen tuam* (*Psal.*, 43.23.26), c'est-à-dire des *levez-vous Seigneur*, *ne vous endormez point*, *pourquoi dormez-vous*, *levez-vous*, *venez à notre secours*, *delivrez-nous*, *et sauvez-nous pour l'amour de votre s^t nom*. C'est pour cette même raison aussi qu'ils reclament si devotement les uns après les autres tous leurs mirmadolins santons, en leur disans, *s^t Pierre priez pour nous*, *s^t*

Paul priez pour nous... etc. Pourquoi, dis-je, toutes ces pieuses et devotieuses invocations de Dieu et de ses saints ? Pourquoi toutes ces pieuses et devotieuses promenades de processions ? Pourquoi tous ces vœux et toutes ces prières, tous ces jeûnes austères et toutes ces rigoureuses penitences particulières et publiques ? Pourquoi tous ces cris, tous ces gémissements, toutes ces clameurs et toutes ces tristes lamentations qu'ils font dans leurs adversités et dans leurs afflictions ? Si ce sont véritablement des biens, et même des plus grands biens que leur Dieu veut leur communiquer par ce moyen-là des maux et des afflictions qu'il leur envoie, ils n'ont que faire de vouloir le détourner par leurs prières d'une si bonne intention qu'il auroit pour eux. Ils n'ont que faire de tant appréhender des maux qui doivent leur procurer plus de bien que de mal; et ils n'auroient que faire de s'en affliger ni de s'en chagriner lorsqu'ils leur viennent, puisqu'ils prétendent que ce sont des plus grands biens qui leur viennent ou qui doivent leur venir par ce moyen-là.

Un malade, par exemple, qui se verroit en danger de mourir ou qui se sentiroit tourmenté de longues et violentes douleurs, / n'appréhendrait guères la pique d'une saignée, s'il sçavoit qu'il ne tint qu'à souffrir ce mal pour être entièrement guéri. Il courroit même volontier au devant du médecin pour le prier de vouloir lui faire ce plaisir. Pareillement un pauvre mendiant ne s'affligeroit nullement de se voir dépouiller de ses méchants habits ni même des meilleurs qu'il auroit, s'il sçavoit que ce fut pour le revestir aussitôt de quelques riches et précieux habits. Au contraire, il s'en resjouiroit plutôt que de s'en affliger; il ne s'affligeroit point non plus de voir mettre le feu à sa méchante cabane de maison, s'il sçavoit que ce fut pour le mettre en possession d'une belle et bonne maison; au contraire, il s'en resjouiroit plutôt que de s'en affliger. Voilà justement ce que nos chrestiens devraient faire dans tous les maux et dans toutes les afflictions qui leur arrivent. Car puisqu'ils sont persuadés que leur Dieu veut leur faire par ce moyen-là plus de bien que de mal, ils n'ont point de sujet de les craindre, ni sujet de s'en plaindre lorsqu'ils leur arrivent; au contraire, ils auroient plus de sujet de s'en resjouir et d'en rendre même à leur Dieu des louanges et des dignes actions de grâces, comme s'ils en recevoient des bienfaits. Et c'est effectivement ce que leur prétendu divin Christ vouloit persuader à ses disciples, lorsqu'il leur disoit que *bien heureux sont les pauvres, que bien heureux sont ceux qui pleurent, que bien heureux sont ceux qui ont faim, et qui ont soif, et que bien heureux sont ceux qui sont persécutés pour la justice.* Et lorsqu'il leur disoit qu'ils

devoient se resjoûir et être dans la joye lorsqu'ils recevroient des injures et des mauvais traitements pour l'amour de lui. *Vous serez bien heureux*, leur disoit-il, *lorsqu'à mon sujet, on vous aura fait des affronts, que l'on vous aura persecuté et que l'on aura dit faussement toute sorte de mal contre vous, vous devez vous en resjoûir*, leur disoit-il, *et en être ravis de joye parce qu'une grande recompense vous attend dans le ciel* (Mat., 5.1.12), *gaudete, et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in caelis*. Ce pourquoi aussi ses premiers disciples, se fians là-dessus à ses paroles et croians desjà voir ces pretendûes si grandes et si belles recompenses qu'il leur promettoit dans le ciel, se resjoûissoient effectivement dans leurs souffrances, dans les opprob[r]es et dans les persecutions qu'ils souffroient pour l'amour de lui, *ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* (Act., 5.41). Ce pourquoi aussi ils exhortoient leurs confreres à souffrir avec joye toutes les peines et toutes les afflictions de cette vie, leur faisans /301/ entendre suivant la parole de leur maitre que *c'étoit par beaucoup d'afflictions et de traverses qu'il falloit entrer dans le royaume du ciel* (Act., 14.21).

Mes freres, leur disoit un d'entre ces premiers disciples, regardez comme un sujet d'une très grande joye les diverses afflictions qui vous surviennent, sachant que l'épreuve de votre foy produit la patience, affin que vous soiez parfaits et accomplis, sans que rien vous manque, *omne gaudium existimate fratres cum in tentationes varias scientes...* etc. Et leur grand s^t Paul disoit genereusement: *nous ne perdons point courage dans nos souffrances, parce que nous sçavons*, disoit-il, *que les afflictions courtes et passageres que nous souffrons dans cette vie, produisent en nous la durée éternelle d'une gloire incomparable, id enim, dit-il, quod in praesenti est momentaneum et leve tribulationis nostrae, supra modum in sublimitate aeternum gloriae pondus operatur in nobis*.

Mais comme nos deicoles ne sont plus gueres dans ces pieux sentimens-là et qu'il paroît même assés manifestement par leur conduite ordinaire qu'ils sont dans [des] sentiments contraires et qu'ils font maintenant beaucoup plus d'état des biens de la vie presente que de ces pretendûs biens futurs, et qu'ils font beaucoup plus d'état des biens corporels et sensibles que de ces pretendus biens spirituels d'une grace imaginaire, c'est une marque visible et assurée qu'ils ne s'arretent plus gueres eux-mêmes à tout ce qu'ils disent de la pretendûe toute puissance, de la pretendûe bonté

et de la prétendue sagesse infinie de leur Dieu, et qu'ils ne font gueres d'état de ces prétendus plus grands biens qu'ils sçauroient tirer des maux et des afflictions qu'il leur enverroit, ou des maux qu'il laisseroit faire par la mechanceté des hommes.

Ainsi c'est manifestement une erreur et une illusion à eux de dire que ce soit pour un plus grand bien que leur Dieu permettroit et souffriroit qu'il y ait tant de maux et tant de mechancetés dans le monde. Et pour confirmation de cela est que, si c'étoit véritablement pour un plus grand bien qu'il les permettroit et qu'il les souffriroit, il n'auroit que faire lui-même de se facher ni de se mettre si fort en colere, comme disent nos chresticoles, contre les mechans et contre les vicieux qui font le mal. Car pourquoi s'en facheroit il et se mettroit-il si fort en colere contre les mechans, puisqu'il pourroit se servir et qu'il / se serviroit même suivant la doctrine de nos chresticoles, des plus grands maux et des plus grandes mechancetés qu'ils sçauroient faire, pour en tirer les plus grands biens ? Certainement on ne voit pas bien pourquoy il devroit tant s'en facher, dans la supposition que l'on fait qu'il voudroit par sa bonté et par sa sagesse infinie en tirer des plus grands biens. Or suivant ce que disent nos chresticoles, il n'y a cependant rien qui deplaise tant à leur Dieu que le peché, que le vice et que la mechanceté des hommes; il n'y a rien qui excite plus sa colere et son indignation et sa fureur que les detestables crimes que les hommes commettent par leurs mechancetés. Leurs Ecritures sont pleines de temoignages qui nous marquent sa colere et son indignation contre les pecheurs, et ainsi c'est donc sans raison et sans fondement que nos deicoles parlent, lorsqu'ils disent que leur Dieu ne permettroit et ne souffriroit jamais qu'il y eut aucun mal, si ce n'étoit pour en tirer quelques plus grands biens.

Mais voions un peu particulierement quels sont ces prétendus plus grands biens que leur Dieu auroit l'adresse de sçavoir si heureusement et si charitablement tirer des plus grands maux ? Ecoutons les là-dessus, et voions s'il n'y auroit pas lieu d'achever de les confondre. Il est certain, disent ces mess^{rs}, que Dieu gouverne et conduit toutes choses avec une souveraine puissance et sagesse, en sorte qu'il n'y a personne qui puisse dire qu'il fasse aucune chose en vain, non pas même ce qu'il y auroit de plus mauvais et de plus mechant: parce que Dieu se sert, selon eux, des choses mêmes qui seroient les plus mauvaises pour la manifestation de sa gloire, de sa puissance et de sa justice, car de même, disent-ils, que c'est particulierement dans

un tems de maladies contagieuses qu'un habile medecin fait paroître sa science, son adresse et sa capacité, en guerissant habilement ses malades, de même aussi disent nos deicoles, c'est la grandeur et la multitude des maux, des vices et des mechancetés des hommes qui font éclater la bonté, la misericorde et la justice de Dieu. *Notre injustice*, dit le grand s^t Paul, *releve la justice de Dieu (Rom., 3.5.7). Et notre mensonge*, dit-il, *fait que la verité de Dieu éclate davantage pour sa gloire*. Ce pourquoi, bien qu'il puisse empêcher la malice des hommes, cependant il ne veut point l'empêcher, jugeans plus à propos de tirer le bien du mal qu'il permet, que de ne point permettre qu'il y /302/ en ait. C'est par la malice des mechans, disent-ils, que Dieu exerce la vertu des bons, car s'il n'y avoit point de mechans pour affliger et pour exercer les justes, on ne connoitroit pas si bien la beauté, ni le merite de la vertu, les justes n'auroient point comme ils ont le merite de souffrir avec patience; et n'aïans point le merite de souffrir avec patience, ils n'auroient point non plus de si grandes, ni de si glorieuses recompenses à esperer dans le ciel. S'il n'y avoit point eu de tyrans pour persecuter les fidel[e]s, il n'y auroit point eu de si genereux ni de si glorieux martirs, qui ont si genereusement soufferts la mort pour la foy de Jesus Christ. S'il n'y avoit point de demons pour tenter et pour solliciter les hommes au mal, il n'y auroit point d'ennemis invisibles à combattre, et n'aïans point d'ennemis à combattre, il n'y auroit point de victoires à remporter sur eux, et par consequent point de couronnes, ni de recompenses à pretendre S'il n'y avoit point de maux ni d'afflictions dans la vie, les hommes seroient trop orgueilleux et trop superbes, les miseres servent à les humilier; s'il n'y avoit point de vices ni de mechancetés, on ne connoitroit pas si bien la beauté ni le merite de la vertus; les contraires ne paroissent jamais avec tant d'éclat que lorsqu'ils sont opposés les uns aux autres. Il en est de même, dira-t'on, de la beauté et du merite de toutes les vertus. Elles ne paroissent jamais avec tant d'éclat que lorsqu'elles sont opposées aux vices qui leur sont contraires, et c'est ainsi, disent nos habiles et ingenieux chresticoles, c'est ainsi que Dieu sçait admirablement tirer le bien du mal qu'il permet.

Mais qui ne voit que c'est encore là une pure illusion. Quoy, abandonner les justes à l'insolence et à la fureur des mechans pour exercer leurs vertus et leur patience, affliger les hommes de maladies, de pestes, de guerres et de famines et de tous les autres maux qui sont dans la vie pour exercer la vertu et la patience des justes, pour humilier les orgueilleux et les superbes et pour faire rentrer les pecheurs dans des

sentimens de penitence, livrer les hommes aux attaques et aux tentations des demons qui les solliciteroient sans cesse à toutes sortes de vices et de mechancetés, comme pensent nos christicoles, affin qu'aïans au-dedans et au-dehors d'eux-mêmes des ennemis visibles et invisibles à combattre, ils aient la gloire de les vaincre, et enfin rendre les hommes miserables et malheureux / sur la terre, sous pretexte de vouloir par là les mener et les conduire à une plus grande perfection et leur faire meriter par là des plus grandes recompenses dans le ciel ? C'est, dittes-vous, mess^{rs} les christicoles, une sagesse toute particuliere en votre Dieu ? Ce sont, dittes-vous, des effets tous particuliers de sa bonté et de sa misericorde ? Et ce sont là les biens et mêmes les plus grands biens qu'il sçait tirer de tous les effroiables maux, de tous les abominables crimes et de toutes les detestables mechancetés qu'il permet et qu'il laisse faire ? Dittes plutot que c'est erreur et folie en vous d'avoir seulement de telles pensées. Dittes plutot que c'est foiblesse, ignorance et impuissance en votre Dieu de permettre et de laisser faire tant de si grands et si detestables maux pour en tirer de si vains et de si foibles biens que sont ceux que vous pretendez qu'il en tire. Car ce seroit permettre et laisser faire une infinité de maux pour n'en tirer que très peu de biens. Ce seroit permettre de très grands maux pour n'en tirer que de très foibles biens, et ce seroit permettre et laisser faire des maux très reels et effectifs pour n'en tirer que des biens faux et imaginaires. C'est encore donner aux hommes à combattre contre des ennemis imaginaires, pour leur faire remporter des victoires imaginaires. Et, en un mot, c'est leur oster les seules veritables et solides biens et les rendre veritablement malheureux dans la vie, pour les repaitre vainement de l'idée seule d'une plus grande perfection et d'un plus grand bien, qui ne sont qu'imaginaires. Car dans le fond qu'est-ce que sont tous ces pretendus biens que l'on veut que Dieu tire des maux ? Ce ne sont certainement que de très foibles et très petits biens, et qui ne sont même le plus souvent que des biens imaginaires.

Si Dieu se plait dans les justes, faut-il qu'il les fasse ou qu'il les laisse miserables et malheureux dans la vie ? Faut-il qu'il les fasse ou qu'il les laisse tyranniser par la malice des mechans ? *Si flagellat, occidat semel, et non de poenis innocentum rideat*, disoit le bon Job (*Job, 9.23*). S'il veut les purifier et les perfectionner davantage dans leur vertus, faut-il qu'il les laisse ou qu'il les fasse miserablement languir et gemir dans les souffrances ? S'il veut que les hommes soient sages et vertueux, s'il veut qu'il soient doux, humbles, charitables, bienfaisans et obeissans à ses loix et à ses

commandemens, faut-il qu'il les frappe si rudement et qu'il les afflige par toutes sortes de maux et de miseres, plutot que de leur donner benignement l'esprit d'entendement, l'esprit de /303/ bonté et de sagesse ? Et enfin s'il veut les rendre éternellement bien heureux dans le ciel, faut-il qu'il les rende miserables et malheureux sur la terre ? Quelle folie d'avoir seulement ces pensées-là. Si un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage avoit des biens à faire aux hommes, il faut croire qu'il les leur feroit d'une maniere qui seroit digne de lui, et par consequent qu'il les leur feroit sans leur faire et sans leur laisser faire aucun mal; il n'y a que l'impuissance ou le deffaut de bonté qui puisse empecher de faire le bien, sans melange de quelque mal.

Mais voions même si ces tels quels pretendus biens spirituels se trouvent tousjours à la suite des maux, des vices et des afflictions qui arrivent si souvent dans la vie ? Les hommes en profitent-ils tousjours si bien qu'ils en deviennent tousjours plus sages et plus vertueux ? Sont-ils tousjours humbles et patiens dans leurs souffrances et dans leurs adversités ? Les plus justes même se san[c]tifient-ils tousjours et se purifient-ils tousjours de plus en plus à force d'être miserables et malheureux ? Benissent-ils tousjours la main de Dieu qui les frappe ? Les justes même perseverent-ils tousjours dans la vertu au milieu des souffrances, au milieu des tentations et des occasions du peché ? Ah ! qu'il s'en faut beaucoup. Le nombre de ceux qui succombent dans les tentations, qui s'impatientent dans les douleurs et qui se perdent, selon nos chisticoles, dans les miseres et dans les afflictions de la vie, est, selon nos chisticoles mêmes, beaucoup plus grand que le nombre de ceux qui s'y san[c]tifient ou qui y conservent leur innocence. Pour un, peut être, qui demeurera ferme dans sa vertu et qui sera patient dans les souffrances et dans les afflictions, il y en aura mil qui s'impatieront, qui maudiront leur fortune et qui succomberont sous le poid de leurs miseres et de leurs afflictions. De là vient que nos chisticoles disent eux-mêmes, après leur divin Christ *qu'il y en a beaucoup d'appelés, mais qu'il y en a peu d'eleus, multi enim sunt vocati, pauci vero electi (Mat., 20.16)*, c'est-à-dire qu'il y en a peu de sauvés et beaucoup de reprovés; bien loin donc qu'un bien et même qu'un plus grand bien se trouve tousjours à la suite d'un mal, on voit plus souvent au contraire qu'un mal en attire un autre, qu'un petit mal en attire un grand, et qu'un seul mal, enfin, en attire plusieurs autres; *abissus abissum invocat (Psalm., 41.7)*. Cela se voit tous les jours par experience, en une infinité de rencontres. Il est donc évidament

faux de dire, comme disent nos christicoles, que Dieu ne permet le mal que pour en tirer quelque plus grand bien. /

Mais pour faire encore plus évidemment voir la fausseté de cette doctrine, prenons les choses dans leur source, et même suivant ce que nos christicoles eux-mêmes disent de leur origine. Ils disent que tout le genre humain, c'est-à-dire que tous les hommes descendent d'un seul premier homme qu'ils nomment Adam et d'une seule première femme qu'ils nomment Eve. Ils disent que Dieu les créa dans un état de perfection quant au corp[s] et quant à l'âme, qu'il les créa dans un état d'innocence et de sainteté, qu'il les créa exempt[s] de toutes sortes de maladies et d'infirmités et même de la mort; et qu'il les mit aussitôt après les avoir créés dans un paradis terrestre, c'est-à-dire dans un lieu plein de délices et de félicités, là où ils auroient toujours vécu, eux et tous leurs descendants dans une parfaite béatitude naturelle, s'ils eussent toujours demeurés obéissants à Dieu, qui les avoit créé[s]. Mais que ces premiers parents du genre humain, aiant, disent nos christicoles, transgressés et violés un commandement de Dieu, en mangeans dans un jardin d'un fruit qu'il leur avoit défendu de manger, ils furent en punition de cette désobéissance incontinent chassés de ce paradis terrestre, ou de ce lieu de félicité où ils étoient, et furent en même tems, eux et tous leurs descendants, assujettis et condamnés non seulement à toutes les peines et à toutes les misères de cette vie, mais aussi encore à une réprobation et à une condamnation éternelle, qui consiste, suivant le dire de nos christicoles, à souffrir éternellement dans les enfers et à brûler éternellement dans les flammes effroyables, supplices et tourmens qui sont, suivant ce qu'ils disent, mille et mille fois plus grieux et plus effroyables que tous les maux que l'on puisse imaginer dans cette vie.

Si cela est comme ils le disent, voilà certainement le plus grand malheur qui pouvoit arriver aux hommes, d'être si tost et si malheureusement tombés par la faute d'un seul d'un état si parfait et si heureux dans un état si malheureux et si plein de toute sorte de maux et de misères. Et suivant cela, tous les maux et toutes les misères de la vie ne viendroient que de la faute de ce seul premier homme qui auroit indiscrettement mangé d'un fruit que Dieu lui auroit défendu de manger. Cela étant, Dieu auroit voulu sans doute permettre ce premier mal et cette première faute ou ce premier péché, puisqu'il seroit effectivement arrivé, car s'il ne l'eut pas voulu

permettre, étant tout puissant, comme on dit qu'il est, il auroit bien sçu l'empêcher et pû s'il eut voulu maintenir et conserver tousjours /304/ tous les hommes dans l'état d'innocence et de perfection où il les avoit créés, et par ce moien les rendre à tout jamais heureux et contents. Et ne l'ayant point voulu ainsi, il a donc voulût permettre la faute, la desobeissance et le peché de ce premier homme, ainsi cette desobeissance auroit été le premier mal et le premier peché du monde, au moins pour les hommes. Et Dieu aiant voulu permettre ce premier mal et ce premier peché, ce n'auroit donc été, suivant la doctrine de nos christicoles, que pour en tirer un bien et même un plus grand bien qu'il l'auroit permi[s] ainsi, puisqu'il ne permettroit jamais aucun mal si ce n'étoit pour en tirer quelque plus grand bien.

Or, dittes-nous, mess^{rs} les christicoles, quel est ce plus grand bien que votre Dieu auroit eu l'adresse et la bonté de vouloir tirer de ce premier mal, de cette premiere faute et de ce premier peché du premier homme ? Où est-il ce prétendu plus grand bien ? Montrez-le-nous, affin que nous le puissions voir, et affin que nous puissions voir cette merveille de la bonté, de la sagesse et de la toute puissance de votre Dieu. Si ce prétendu plus grand bien est véritablement quelque chose de reel, il se doit trouver du côté des hommes ou du côté de Dieu, ou au moins du côté de quelques autres creatures que les hommes. S'il se trouvoit du côté des hommes, ils devroient certainement être maintenant dans un état plus pa[r]fait, plus saint et plus heureux que celui où ils étoient ou auroient été avant cette premiere faute et avant ce premier mal, puisque Dieu ne l'auroit permi[s] qu'affin d'en tirer un plus grand bien. Si donc ce prétendu plus grand bien se trouve du côté des hommes, ils doivent ou ils devroient certainement s'en trouver mieux, être dans un meilleur état, c'est-à-dire être dans un état plus heureux et plus parfait que celui où ils étoient avant cette premiere faute ou avant ce premier peché qui étoit le premier mal.

Et c'est en effet ce que marque assés expressement notre grand apotre s^t Paul dans son *Epitre aux Romains* (Rom., 5.8): *Dieu, dit-il, releve l'amour qu'il nous porte, en ce que dans le tems auquel nous étions encore pecheurs, Jesus Christ est mort pour nous. Maintenant donc, dit-il, que nous sommes justifiés par son sang, Dieu nous preservera beaucoup plutot de sa colere par Jesus Christ. Car si lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été reconciliés avec lui par son fils mourans, à plus forte raison, dit-il, étans remis en grace, nous serons sauvés par lui*

même vivans. Toutes fois, dit-il, ce n'est pas de même de la grace comme du peché, parce que si plusieurs sont morts par le peché d'un seul homme, la grace neantmoins et le / don de Dieu s'est repandu beaucoup plus abondamment sur plusieurs par la grace d'un seul homme qui est Jesus Christ (Rom., 5.15). Et il n'est pas, dit-il, du don de Dieu, comme du peché qui est venu d'un seul homme, car la condamnation est procedée d'un seul peché, au lieu que la grace, dit-il, nous justifie après plusieurs pechés. Que si pour un seul homme, continue-t'il, un peché a fait regner la mort, à plus forte raison ceux sur qui la grace et le don et la justice sont repandus avec profusion regneront dans la vie par un seul homme qui est Jesus Christ (ib., v. 17). Comme donc, poursuit-il, par le peché d'un seul homme, la condamnacion est tombée sur tous les hommes, ainsi la justice d'un seul communique à tous les hommes la justice de la vie, et comme plusieurs ont été faits pecheurs par la desobeissance d'un seul homme, ainsi par l'obeissance d'un seul plusieurs seront rendus justes. Or la loy, dit-il, est survenue pour multiplier le peché; mais là où il y a eu une abondance de peché, il y a eu, dit-il, une plus grande abondance de grace (ibid., v. 20). Ubi abundavit delictum superabundavit gratia.

Suivant donc ce que dit cet apotre et ce docteur des gentils, et suivant la doctrine de nos christicoles, il est manifeste que l'état et la condition du genre humain devrait être maintenant beaucoup meilleure, plus parfaite et plus heureuse qu'elle n'auroit été dans sa première creation et avant le peché qui étoit le premier mal, car, puisque, suivant leur doctrine, Dieu n'auroit permi[s] ce premier mal que pour en tirer un plus grand bien, et que suivant le dire de cet apotre que je viens de rapporter, là où il y auroit eu une abondance de peché, il y auroit eu aussi une plus grande abondance de grace, il s'ensuit manifestement que tout le genre humain, étant tombé dans ce premier malheur que Dieu n'auroit permi[s] que pour un plus grand bien, il devrait en valoir beaucoup mieux qu'auparavant et devrait, suivant les paroles de cet apotre, avoir reçu une plus grande abondance de dons, de graces et de benedictions qu'auparavant ce peché. Et comme, avant ce premier mal et avant ce premier peché ou ce premier malheur, tous les hommes étoient desjà ou auroient été suivant la doctrine de nos christicoles dans un état heureux et parfait quant au corp[s] et quant à l'âme, qu'ils auroient été exem[p]ts de toutes sortes de maladies et d'infirmités et même de la mort, qu'ils auroient été dans un état d'innocence et de sainteté et qu'ils auroient tousjours heureusement jouis de tous les plaisirs et de tous les contentemens

de la vie dans un paradis terrestre, c'est-à-dire dans un lieu de delices et de felicités[,] il s'ensuit manifestement qu'après cette premiere faute, qu'après ce premier peché et qu'après ce premier mal que Dieu n'auroit permi[s] /305/ que pour un plus grand bien, il auroit dû, en tirant un plus grand bien de cette premiere faute, les mettre dans un état plus heureux et plus parfait que celui où il les auroit d'abord créé[s], cela suit évidemment des principes de nos christicoles et de la doctrine de leur grand apotre s^t Paul.

Cependant cela ne se trouve nullement. On ne voit nullement que la condition des hommes en soit devenue en aucune maniere ni meilleure, ni plus heureuse, ni plus parfaite, mais on voit au contraire de tous costés dans le monde comme un debordement de vices et de mechancetés, et comme un deluge de maux, de maladies, d'infirmités et de calamités qui rendent la plus part des hommes miserables et malheureux sur la terre. Il est donc manifestement faux de dire que Dieu tireroit toujours quelque plus grand bien du mal qu'il permettroit, et c'est manifestement une erreur et une illusion à nos christicoles de dire qu'il ne permettroit jamais aucun mal, si ce n'étoit pour en tirer quelques plus grands biens. Et bien loin qu'ils aient lieu de dire que leur Dieu auroit veritablement tiré quelque plus grand bien de ce premier mal ou de cette premiere faute et de ce premier peché des hommes, ils auroient au contraire beaucoup plus de sujet de dire qu'il en auroit tiré tous les plus grands maux, et que de la moindre faute, du moindre mal et du moindre peché des hommes (qui n'étoit certainement qu'un très leger et très petit mal), il en auroit voulu tirer tous les plus grands, tous les plus detestables et tous les plus funestes maux, puisqu'ils disent eux-mêmes que tous les maux et que toutes les miseres de cette vie et que tous les vices et toutes les mechancetés des hommes, et même que tous les plus cruels et plus effroiabes supplices éternels de l'enfer ne sont que des suites malheureuses de cette premiere faute et de ce premier peché des hommes. Et comme cette faute telle qu'on la suppose n'auroit neantmoins été en elle même qu'une très legere faute et même une faute qui, comme j'ai dis ci-devant, n'auroit pas seulement dû meriter un coup d'estrivieres, Dieu auroit sçu et auroit eû l'adresse de vouloir tirer de cette seule très legere faute et de ce seul premier et très leger petit mal, tirer [*sic*] tous les plus grands, tous les plus detestables et tous les plus effroiabes maux que l'on pourroit s'imaginer. / Jugez si cela se peut dire d'un Dieu ou d'un Etre qui seroit infiniment bon, infiniment sage et infiniment parfait. Certainement, cela repugne trop, cela est

trop absurde; il est donc constant et évident que ce prétendu plus grand bien que Dieu auroit sçû tirer de ce premier mal ne se trouve nullement du côté des hommes. J'apperois neantmoins ce que nos christicoles veulent entendre par ce prétendu plus grand bien qu'ils veulent que leur Dieu ait tiré de ce premier mal et de cette première faute des premiers hommes. Ils veulent dire que Dieu l'a permis et qu'il a permis en même tems la disgrâce et le malheur de la perte de tout le genre humain, afin de réparer plus avantageusement cette faute par le bénéfice de sa grâce, et afin de racheter plus miséricordieusement les hommes par les mérites infinis de la mort de son divin fils Jesus Christ, qui, s'étant fait homme pour sauver les hommes du malheur de ce péché et de la damnation éternelle, les a heureusement réconciliés à Dieu son père par l'effusion de son précieux sang, en portant sur lui même la peine de leurs péchés et en satisfaisant dignement pour eux à la justice divine, qui avoit été grièvement offensée par ce péché. Laquelle redemption étant, comme disent nos christicoles, un bienfait incomparablement plus grand que celui de la première création des hommes, il s'ensuit évidemment, suivant leur dire, que Dieu auroit véritablement changé ce premier mal en bien et qu'il en auroit même véritablement tiré un plus grand bien que n'étoit celui de la première création, et c'est pour cela, comme j'ai déjà remarqué, que notre grand mirmadolin s^t Paul dit que Dieu a relevé l'amour qu'il portoit aux hommes, en ce que dans le tems qu'ils étoient encore pécheurs, il leur avoit donné son fils Jesus Christ pour les sauver... Et que là où il y auroit eu une abondance de péché, il y ait aussi une plus grande abondance de grâces, ce qui marque évidemment que ce prétendu plus grand bien devrait non seulement se trouver, mais qu'il se trouveroit effectivement aussi du côté des hommes, puisqu'ils en auroient dû recevoir une plus grande abondance de grâces et de bienfaits.

Et c'est conformément à cette belle et specieuse doctrine que nos prêtres disent tous les jours devotieusement, dans leurs prétendus saints sacrifices de messes, que Dieu a créé la dignité de la nature humaine d'une manière admirable, mais qu'il l'a réparée d'une manière qui est encore bien plus admirable. *Seigneur*, disent-ils, (comme en parlant devotement /306/ à leur Dieu lorsqu'ils versent un peu d'eau avec le vin dans leur[s] calices), *Seigneur qui avez admirablement bien créé la dignité de la nature humaine, et qui l'avez encore bien plus admirablement réparée ou reformée, faites par le misterieux mélange de l'eau et du vin que nous soions participans de la divinité de celui qui étant votre divin fils Jesus Christ, notre*

Seigneur, a bien daigné vouloir se faire participans de notre humanité, Deus, qui humanae substantiae dignitatem mirabiliter condidisti, et mirabilius reformasti, da nobis... etc. C'est pour cette même raison qu'ils chantent encore dans leur preface de la messe au tems de leur Pasque: *qui mortem nostram moriendo destruxit, et vitam resurgendo reparavit.* C'est-à-dire *qui* (sçavoir Jesus Ch[rist]), *en mourant a détruit notre mort, et en resuscitant a réparé notre vie.* Ce qui marque encore bien évidemment que ce prétendu plus grand bien que Dieu auroit voulu tirer de la faute du premier homme et de la perdition supposée de tout le genre humain, devoit se trouver et se trouveroit effectivement du coté des hommes, puisque leur nature defectueuse seroit, comme ils disent, plus heureusement et plus admirablement réparée qu'elle n'auroit été créée et qu'elle participeroit même en quelque façon à la divinité. Ce qui est comme s'ils disoient que leur Dieu auroit plus gratifié et plus favorisé les hommes après qu'ils auroient mal faits qu'il ne les auroit gratifié et favorisé s'ils eussent tousjours continués de bien faire, et s'ils eussent tousjours été obeissans à ses loix et à ses commandemens. Ce qui est encore comme s'ils disoient qu'il auroit voulu les rendre d'autant plus heureux et plus parfaits qu'ils auroient moins mérités de l'être. Ce qui seroit manifestement vouloir favoriser le vice plutôt que la vertu, et vouloir récompenser le vice et le péché plutôt que de le punir. Et sur ce fondement on pourroit dire encore maintenant que les méchans seroient quelques jours à venir les mieux venus auprès de Dieu, et que même les diables et tous les reprobés qui souffrent maintenant, comme disent nos chresticoles, de si cruels et si effroyables supplices dans les enfers, en punition de leurs vices et de leurs méchancetés seroient quelques jours les plus heureux, Dieu n'ayant, suivant leur principe, permis leur méchanceté et leur réprobation présente que pour en tirer un plus grand bien, c'est-à-dire pour les mieux récompenser et pour les rendre plus saints, plus parfaits et plus heureux dans la suite. Je ne pense pas que des personnes de bon sens et qui seroient tant soit peu éclairées puissent / jamais entrer dans ces sentimens-là. C'est donc en vain et sans fondement que nos chresticoles supposent qu'un Dieu ne permettroit jamais aucun mal, si ce n'étoit pour en tirer quelques plus grands biens.

Mais ce qui fait voir d'autant plus la vanité de cette supposition et la fausseté de ce prétendu plus grand bien qu'ils veulent que Dieu ait tiré de cette prétendue première faute des hommes, en leur donnant un divin rédempteur qui les auroit

delivré[s] du peché et qui les auroit reconcilié[s] à Dieu, qui leur auroit communiqué une plus grande abondance de graces et qui auroit remi[s] et retabli la nature humaine dans un meilleur état et dans une meilleure condition qu'elle n'étoit avant cette pretendûe premiere faute des hommes[,] c'est que l'on ne voit et que l'on ne sçauroit même voir, ni donner ou montrer aucune marque, ni même aucune apparence réelle et effective de cette pretendüe redemption et reparation des hommes, on ne sçauroit voir, ni donner ou montrer aucune marque de cette pretendue reconciliation des hommes avec Dieu. On ne scauroit voir, ni donner ou montrer aucune marque réelle de cette pretendue plus grande abondance de graces. Et enfin on ne sçauroit voir ni montrer dans les hommes aucune marque réelle de ce pretendu si heureux et si admirable retablissement ou reformation de la nature humaine. On deffie tous les deicoles et tous les christicoles d'en pouvoir donner ou montrer aucune apparence réelle et sensible; mais on voit au contraire et on voit même évidament tous les jours que la nature humaine est tousjours aussi pleine de foiblesses et d'infirmités qu'elle ait jamais été; on voit tous les jours évidament que les hommes sont tousjours aussi pleins de vices et de mechancetés qu'ils aient jamais été, et on voit tous les jours évidament qu'ils sont tousjours aussi miserables et aussi malheureux, c'est-à-dire aussi accablés de maux et de miseres qu'ils aient jamais été.

Où trouvez-vous donc, mess^{rs} les christicoles, cette pretendue redemption et cette pretendüe reparation ou reformation de la nature humaine ? Où trouvez-vous cette pretendüe plus grande abondance de graces ? Où trouvez-vous cette pretendue divine reparation ou reformation des hommes [e]t ce pretendu si admirable retablissement de la nature humaine ? Tout cela n'est qu'imaginaire chez vous; vous ne sçauriez donner ni montrer aucune preuve, ni aucune marque ou apparence réelle et sensible de tout ce que vous dittes ! C'est ce qui doit achever de vous confondre /307/ car vous faites manifestement voir par là que tout ce que vous dittes en cela ne sont que des fictions de votre esprit et des imaginations creuses, auxquelles, pour ajouter foy, il faut être aussi sots et aussi fous que vous. Je vois bien encore que vous ne manquerez pas de dire qu'il ne faut pas demander ni chercher aucune preuve, ni aucune marque réelle et sensible d'une redemption qui est purement spirituelle, telle qu'est la redemption des hommes faite par Jesus Christ, le divin fils de Dieu [et] qu'il ne faut pareillement point demander ni chercher de preuves, ni de marques visibles et sensibles d'une plus grande abondance de graces, qui sont purement toutes

spirituelles, telles que sont les dons et les graces du S' Esprit, et qu'enfin il ne faut point demander, ni chercher aucune preuve, ni aucune marque visible et sensible d'une reparation ou d'une reformation qui est toute spirituelle, comme est celle de la nature humaine faite par Jesus Christ, vrai Dieu et vrai homme. Mais qu'il faut, direz-vous, sur ces sortes de choses s'en tenir purement et simplement à ce que la foy nous enseigne sur ce sujet. Je le vois bien et vous ne sçauriez rien dire autre chose.

Mais vous reconnoissez donc, mess^{rs} les christicoles que tous ces pretendus plus grands biens que votre Dieu auroit voulu tirer du premier mal ou du premier peché des hommes ne sont que des biens spirituels et invisibles, qui ne tombent sous aucun sens corporels, ni même sous les lumieres naturelles de la raison humaine, et vous voudriez que l'on vous crû[t] en cela sur votre parole et seulement sur ce que l'on vous en a dit ! Reconnoissez plutot vous-mêmes que vous n'avez pas raison d'exiger une telle creance, reconnoissez plutot que l'on vous a trompé et que vous vous trompez vous-mêmes, et que tous ces pretendûs plus grands biens auxquels vous donnez le nom de biens spirituels ne sont dans le fond que des biens imaginaires et des illusions; car puisque vous n'en sçauriez rien voir, ni sentir, ni en rien montrer de reel et de sensible, il s'ensuit qu'ils ne sont qu'imaginaires. Et c'est une grande folie de vouloir prendre des biens purement imaginaires pour des biens reels et veritables, et il n'appartient proprement qu'à des visionnaires et à des fanatiques de prendre de telles illusions pour des verités reelles.

Cela étant, il est évident que le pretendu plus grand bien que Dieu auroit tiré du premier mal et du premier peché des hommes ne se trouveroit nullement du coté des hommes-mêmes. Si vous / dittes que ce pretendu plus grand bien se trouveroit du coté de Dieu, il faudroit donc qu'il fut devenu, après cette faute et après ce premier mal, plus sage par exemple, plus parfait ou plus heureux qu'il n'étoit auparavant, et en ce cas, il auroit dû en être bien aise, de ce premier mal, plutot que de s'en facher, et il auroit dû en recompenser ceux qui l'auroient commis, plutot que de les en punir et plutot que de les chasser, comme il auroit fait, de ce paradis terrestre où il les auroit eû mis d'abord. Ou s'il n'en étoit point devenu plus sage ni plus parfait ou plus heureux en lui-même, il faudroit au moins qu'il ait pris plaisir à voir tomber ainsi les hommes dans le peché par leur faute, et qu'il prenne encore maintenant plaisir à les voir mechans et à les voir miserables et malheureux comme ils sont. Et que ce plaisir

soit le plus grand bien qu'il auroit voulu tirer de cette première faute et de ce premier mal[.] Et c'est néanmoins ce que vous n'oseriez dire, mess^{rs} les chisticoles, quoiqu'il semble que votre prétendu Dieu ait pris quelque plaisir à se railler de la sottise ou de la bestise de ce prétendu premier homme, lorsqu'il lui dit, comme par moquerie ces paroles poignantes: *Voilà enfin Adam qui est devenu comme l'un de nous sachant le bien et le mal; de peur donc, ajouta-t'il, qu'il ne mange aussi du fruit de l'arbre de vie; et qu'il ne vive éternellement, chassons-le de ce paradis, et qu'il mange son pain à la sueur de son visage. Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est, sciens bonum et malum (Gen., 3.22).* Vous ne direz pas non plus que ce prétendu plus grand bien se trouve du côté des autres créatures, car il seroit ridicule de dire que le ciel par exemple ou la terre ou quelques autres êtres particuliers, comme les anges par exemple, en seroient devenus plus grands, plus parfaits ou plus heureux ! Si ce n'est que vous disiez, comme quelques-uns, que les diables en ont eu de la joie et que ce soit là le plus grand bien que votre Dieu auroit voulu tirer de cette prétendue première faute d'Adam. Je ne vois pas néanmoins que vous osiez dire telle chose.

Mais vous direz peut être qu'il permet et qu'il a permis tous ces maux, tous ces vices et toutes ces méchancetés qui regnent dans le monde, pour une plus grande manifestation de sa gloire, de sa puissance et de sa justice, aussi bien que de sa bonté et de sa miséricorde. Car de même, direz-vous, comme j'ai déjà remarqué, que c'est particulièrement dans un tems de maladies contagieuses qu'un habile médecin fait paroître son adresse, sa science et sa capacité, en guérissant habilement tous les malades, et que c'est particulièrement en condamnant les coupables et en faisant punir les méchants qu'un juge intègre fait paroître sa justice, de même aussi direz-vous, c'est particulièrement dans la tolérance des vices et des méchancetés des hommes que Dieu fait paroître sa patience et sa longanimité. C'est particulièrement dans la conversion des pécheurs pénitens qu'il fait paroître sa bonté et sa miséricorde, et c'est particulièrement dans la punition des pécheurs impénitens qu'il fait éclater sa puissance et sa justice, voulant à cet égard faire paroître *les richesses de sa grandeur, et de sa bonté sur les vases de miséricorde*, comme dit s^t Paul (Rom., 9.22). C'est-à-dire sur *les justes qu'il a préparés, ou qu'il a prédestinés pour la gloire, et voulant d'un autre côté montrer sa colère et sa puissance sur les vases de colère, c'est-à-dire sur les méchants qu'il a préparés pour la perdition*, comme dit le même apôtre. Et ainsi, direz-vous, c'est au moins pour la plus grande manifestation

de sa gloire, de sa puissance et de sa justice que Dieu permet tous les maux, tous les vices et toutes les mechancetés du monde. Et c'est là, direz-vous, le plus grand bien qu'il en tire. Et par consequent, direz-vous encore, ce n'est point en vain qu'il permet le mal, puisqu'il en sçait tirer un plus grand bien qui est au moins la plus grande manifestation de sa gloire, de sa puissance et de sa justice.

Mais cette reponse ne doit pas moins vous confondre que les precedentes, car, quoiqu'il soit glorieux et loüable à un habile medecin de faire paroître sa science, son adresse et sa capacité dans un tems de maladies contagieuses, en guerissans habilement ses malades, et que ce soit principalement dans un tems de maladies contagieuses qu'il doive faire paroître sa suffisance, et qu'il soit glorieux à un prince de faire paroître sa puissance contre des ennemis qui viendroient pour ravager ses états, et qu'il seroit glorieux et louable à un juge de rendre justice à un chaqu'un, et que ce soit particulièrement dans la punition des coupables et des mechans qu'il doive exercer sa justice, il ne s'ensuit point neantmoins de là qu'il soit de même glorieux et loüable à un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage d'affliger miserablement les hommes de toutes sortes de maux et de miseres, affin d'exercer leur patience et d'avoir pitiés d'eux. Il ne s'ensuit pas de là qu'il soit glorieux et loüable à un Dieu tout puissant, infiniment bon et infiniment sage de laisser faire aux mechans toutes sortes de maux et de mechancetés pour exercer ensuite sa puissance contre eux, et pour avoir le plaisir de les punir et de les rendre éternellement malheureux dans les enfers.

Que diriez-vous d'un prince ou d'un monarque qui voudroit faire ravager ses états ou les états de ses voisins, sous pretexte de vouloir / faire paroître la force de sa puissance ? Que diriez-vous d'un medecin qui voudroit faire venir des maladies contagieuses parmi les hommes, sous pretexte de vouloir montrer sa science et son adresse à les guerir ? *Est-il quelqu'un*, dit mons^r de Montaigne (*Ess[ais]*, [III, 10] p. 1133), *qui desir[e] etre malade pour voir son medecin en besoigne ? Et ne faudroit-il pas*, dit-il, *fouetter le medecin qui nous desireroit la peste, pour mettre son art en pratique ?* Que diriez vous d'un juge qui voudroit faire commettre des crimes et des mechancetés, affin de faire severement punir ceux qui les commettersent, sous pretexte de vouloir faire paroître la rigueur de sa justice dans la punition des coupables ? Vous direz sans doute d'un tel juge qu'il seroit non seulement injuste,

mais qu'il seroit même encore cruel et méchant, puisqu'il se plairoit à faire commettre des crimes et à faire ainsi des coupables, pour avoir ensuite le plaisir ou la satisfaction de les faire rigoureusement punir. Vous blameriez entièrement un prince qui feroit ravager ses états ou les états de ses voisins sous prétexte de vouloir faire paroître sa puissance et la force de ses armes. Vous blameriez entièrement tous ceux et celles qui voudroient faire misérablement languir et gemir des pauvres malheureux sous prétexte d'avoir ensuite pitié et compassion d'eux ! Et enfin vous blameriez entièrement des médecins qui voudroient faire venir des maladies contagieuses aux hommes, sous prétexte de vouloir ensuite exercer et faire paroître leur science et leur adresse à les guérir... etc. Vous blameriez, dis-je, tous ces gens là, vous les condamneriez et vous les regarderiez tous comme des personnes odieuses et detestables.

Comment donc pouvez-vous dire que votre Dieu et qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage feroit la même chose ? C'est-à-dire qu'il permettroit et qu'il souffriroit dans le monde toutes sortes de maux, toutes sortes de vices et toutes sortes de méchancetés, pour la plus grande manifestation de sa gloire, de sa puissance et de sa divine majesté ! Puisque rien n'est si contraire et si opposé à une infinie bonté et à une infinie perfection que tous les maux, que tous les vices et que toutes les méchancetés qui sont et qui se font dans le monde, quelle gloire, quel honneur ou quel plaisir pourroit revenir à un Dieu infiniment bon et infiniment sage de voir et de souffrir qu'il y ait tant de vices et tant de méchancetés parmi les hommes ? Quelle gloire ou quel honneur ou quel plaisir pourroit revenir à un Dieu infiniment bon et infiniment sage de punir éternellement des coupables, c'est-à-dire de faire éternellement brusler dans les flammes effroyables tant de milliers et tant de milliers de millions d'anges et d'hommes qui seroient malheureusement reprouvés dans les enfers ? Et cela souvent pour /309/ très peu de chose, comme pour un vain et léger plaisir de quelques momens, pour un simple regard, pour un seul desir naturel, ou seulement pour une pensée qu'ils appellent morale ou deshonnête, et spécialement pour une si légère faute qu'est celle que le prétendu premier homme auroit commise en mangeant indiscretement dans un jardin d'un fruit qui lui auroit été défendu de manger, chose vaine et frivole et qui ne mériteroit pas seulement un coup d'estrières. Quelle gloire, dis-je, quel honneur ou quel plaisir cela pourroit-il faire à un Dieu ? Cruelle et detestable seroit cette gloire, cruel et detestable seroit cet

honneur, cruel et detestable seroit ce plaisir, cruelle enfin et detestable seroit cette justice, qui puniroit éternellement, si severement et si impitoiablement jusques à de si legeres fautes ! Vous êtes fous, mess^{rs} les christicoles, vous êtes fous d'avoir seulement de telles pensées d'un Etre qui seroit infiniment bon, infiniment sage et infiniment parfait. Ne seroit-ce pas au contraire un bien plus grand bien et un bien plus digne sujet de gloire, d'honneur et de plaisir à un Dieu tout puissant et infiniment parfait de rendre toutes ses creatures entierement heureuses et parfaites ? Ouy certainement, ce seroit pour lui un bien plus grand et un bien plus digne sujet de gloire, d'honneur et de plaisir.

Ne dittes donc pas, mess^{rs} les christicoles, qu'un Dieu infiniment parfait voudroit permettre et souffrir tant de maux, tant de vices et tant de mechancetés pour la plus grande manifestation de sa gloire, de sa puissance et de sa justice ou de sa misericorde, puisque toutes ces pretendües divines vertus ou perfections paroistroient beaucoup plus glorieusement, plus avantageusement et plus heureusement dans le bien que non pas dans le mal, ni que dans la punition du mal. Cessez d'amuser et d'abuser les peuples par les vaines craintes et par les vaines esperances, aussi bien que par les fausses idées que vous leur donnez de la grandeur, de la puissance, de la bonté, de la sagesse et de la justice infinie d'un Dieu qui n'est point, qui n'a jamais été et qui ne sera jamais; toutes les preuves que j'en ai donné jusques ici sont claires et évidentes; elles sont demonstratives autant qu'il y en peut avoir, et par consequent elles nous font manifestement voir la vanité et la fausseté de toutes les divinités et de toutes les religions du monde, et il n'en faut pas davantage pour confondre tous nos superstitieux deicoles.

Mais, comme je n'ai pas encore suffisamment ni assez particulierement refuté l'erreur où ils sont et dans laquelle ils entre / [tiennent] vainement les peuples touchant la nature de l'âme, qu'ils disent être une substance spirituelle et immortelle, il faut que je fasse plus amplement voir ici la fausseté de cette opinion, ce qui pourra servir en même tems d'une huitième demonstration de la vanité et de la fausseté de toutes les susdittes religions qui sont dans le monde.

HUITIÈME PREUVE DE LA VANITÉ ET DE LA FAUSSETÉ
DES RELIGIONS TIRÉE DE LA FAUSSETÉ MÊME
DE L'OPINION QUE LES HOMMES ONT DE LA SPIRITUALITÉ
ET DE L'IMMORTALITÉ DE LEURS ÂMES

1° Pour ce qui est de la prétendue spiritualité de l'ame, si elle étoit spirituelle, comme nos chisticoles l'entendent, elle n'auroit ni corp[s], ni parties, ni matiere, ni forme, ni figure, ni étendue aucune, et par consequent ce ne seroit rien de reel et de substantiel, car, comme j'ai dis ci devant, ce qui n'a ni corp[s] ni matiere, ni forme, ni figure, ni étendue aucune, n'est rien de reel et de substantiel. Or l'âme est quelque chose de reel et de substantiel, puisqu'elle anime le corp[s] et qu'elle lui donne la force et le mouvement qu'il a. Car on ne dira pas que ce soit un rien ou un neant qui anime le corp[s] et qui lui donne sa force et son mouvement, donc l'âme est quelque chose de reel et de substantiel, et par consequent il faut necessairement qu'elle soit corporelle et materielle et qu'elle ait de l'étendue, puisque rien de reel et de substantiel ne peut être sans corp[s] et sans étendue, et la preuve évidente de cela est qu'il est impossible de se former aucune idée d'un être ou d'une substance qui seroit sans corp[s] et sans forme, sans figure et sans étendue aucune.

Pensez et repensez tant que vous voudrez à ce que pourroit être un prétendu être, qui n'auroit ni corp[s], ni matiere, ni figure, ni couleur, ni étendue aucune, vous ne vous formerez jamais une idée claire et distincte de ce qu'il pourroit être. Et il ne faut pas s'étonner de cela, car comment pourroit-on se former une idée claire et distincte d'un être que l'on voudroit depouiller de la nature même de l'être et de toutes les propriétés de l'être. C'est comme si on vouloit se former une idée claire et distincte d'un être qui ne seroit point être; c'est pire que de vouloir se former l'idée d'une chimere, c'est-à-dire d'un monstre à cent teste[s] par exemple, ou à cent bras, ou telle autre chimere que l'on voudra s'imaginer; on peut s'en former une idée claire et distincte, mais on ne sçauroit, même quand on le voudroit, se former aucune idée claire et /310/ distincte de ce que seroit un être ou une substance qui ne seroit point [*lacune du ms*], et qui n'auroit point la nature de l'être ni de substance. Cela se contredit et se detruit manifestement soy-même. Or la nature de l'être et de substance

est d'être corp[s] et étendu, et par consequent ce qui n'est ni corp[s], ni matiere, ni étendu n'est nullement un être.

L'antiquité l'a tousjours pensé et l'a tousjours cru ainsi, si bien que la plus part des anciens philosophes et theologiens n'avoient point d'autre creance que celle-là (Philon juif, Justin martir, Theodoret, Origenes, Lactance, s^t Hilaire, s^t Ambr., s^t Aug[ustin], s^t Bern[ard]). Ce pourquoi aussi ils croioient non seulement que les ames étoient corporelles et materielles, mais ils croioient aussi que les anges et que Dieu lui-même n'étoient pas sans corp[s], ni sans forme corporelle, tant ils étoient persuadés qu'il n'y avoit point d'être substantiel sans corp[s], ni sans forme, ni sans étendue. Ils ne s'étoient pas encore avisés de cette belle et subtile distinction que nos nouveaux philosophes cartesiens ont imaginés être entre le corp[s] et l'esprit; ils ne s'étoient pas encore avisés comme eux de prendre garde si une pensée de l'ame pouvoit être étendue ou non; si un desir de l'ame pouvoit être rond ou carré, ou triangulaire, ou de quelque autre figure, ni si on pouvoit couper en deux ou en quatre quelque connoissance ou quelque sentiment de l'âme... etc. Et parce que ces nouveaux philosophes ont clairement reconnus qu'une pensée de l'âme n'est pas un corp[s] étendu, qu'un desir de l'ame n'est pas une chose ronde, ni carrée, ni triangulaire, ni d'aucune autre figure, et que l'on ne peut nullement couper, ni fendre en deux, ou en quatre aucune connoissance, ni aucun sentimens de l'ame, ils ont crûs trouver une difference essentielle entre le corp[s] et l'esprit, et se sont imaginés que c'étoient reellement et substantiellement deux êtres et deux substances de differentes nature[s] dont le propre de l'un étoit d'être étendu en longueur, en largeur et en profondeur; et que le propre de l'autre étoit seulement de penser, de vouloir et de sentir.

— 88 —

FOIBLESSE ET VANITÉ DES RAISONNEMENS
QUE FONT LES DÉICOLES POUR PROUVER
LA PRÉTENDUE SPIRITUALITÉ ET IMMORTALITÉ DE L'ÂME

Voici comme ils parlent sur ce sujet (tom. 2, p. 329). *Nous n'avons*, dit l'auteur de la *Recherche de la Verité*, *que deux sortes d'idées, idée d'esprit et idée de corp[s], et ne*

devans dire que ce que nous concevons, nous ne devons raisonner que suivant ces deux idées, ainsi / puisque l'idée que nous avons de tous les corps nous fait connoître, dit-il, qu'ils ne se peuvent remüer, il faut conclure, ajoute-t'il, que ce sont les esprits qui les remüent. Il est évident, continue-t'il, que tous les corps grands ou petits, n'ont pas la force de se remuer; le plus petit ou le plus grand des corps que l'on puisse concevoir n'a point la force de se remüer, et non seulement les corps, dit-il, ne peuvent rien faire quoi que ce soit[, les] esprits les plus nobles sont dans une semblable impuissance, ils ne peuvent rien connoître, dit-il, si Dieu ne les éclaire, ils ne peuvent rien sentir si Dieu ne les modifie, et ils ne sont capables de vouloir que parce que Dieu les agitte... Ce ne sont pas eux qui se meuvent vers le bien, c'est Dieu qui les meut, et ils ne peuvent que ce que Dieu leur fait faire. La premiere de toutes nos connoissances, dit le même auteur (cet auteur confond ici l'être avec les manieres d'être, c'est ce qui le trompe) est l'existence de notre âme (c'est plutot l'existence de nous-mêmes); toutes nos pensées en sont des demonstrations incontestables, car il n'y a rien de plus évident que ce qui pense actuellement est actuellement quelque chose... Mais s'il est facile de connoître l'existence de notre âme, il n'est pas également facile d'en connoître l'essence et la nature. Si on veut sçavoir ce qu'elle est, il faut surtout bien prendre garde (il devoit bien prendre garde lui-même à ne pas confondre l'être avec les manieres d'être. L'être demeure tousjours, mais les manieres d'être changent presque tous les jours) à ne la pas confondre avec les choses auxquelles elle est unie. Il ne faut pas prendre son âme pour son corp[s], ni pour du sang, ni pour des esprits animaux, ni pour du feu, ni pour une infinité d'autres choses pour lesquelles les philosophes l'ont prise, il ne faut croire de l'âme que ce que l'on ne sçauroit s'empêcher d'en croire, et dont on est pleinement convaincu par le sentiment interieur que l'on a de soi-même. Autrement on se tromperoit.

Les impies, dit ce même auteur, devoient sans doute se mettre en peine de sçavoir si leur ame est mortelle, comme ils le pense[nt], ou si elle est immortelle, comme la foy et la raison nous l'apprennent. C'est là une chose de la dernière consequence pour eux. D'où vient donc, dit-il, qu'ils ne le sçavent pas, ou qu'ils en demeurent en doute... Car enfin, dit-il, est ce une chose si difficile à connoître que la difference qu'il y a entre l'âme et le corp[s] ? (ib., p. 15). Entre ce qui pense et ce qui est étendu ? Et que ces deux êtres sont tout à fait opposés ? Faut il apporter une si grande attention d'esprit (*Vain raisonnement. C'est l'homme entier qui pense, et*

non autre chose. L'homme est étendu, donc ce qui est étendu est capable de pensée) *pour voir qu'une pensée n'est pas une chose ronde ou carrée, que de l'étendue n'est capable que de différentes figures et de differens mouvemens et non pas de pensées /311/ et de raisonnemens. Et qu'ainsi ce qui pense et ce qui est étendu sont des choses toutes différentes. Cependant, dit-il, cela seul suffit pour demontrer que l'ame est immortelle, et qu'elle ne peut perir quand-même le corp[s] seroit aneantit. Les corps peuvent bien se corrompre parce qu'ils sont étendus, et qu'ils ont des parties qui se peuvent diviser, mais si l'esprit n'est point étendu, il ne sera pas divisible, et s'il n'est pas divisible, il faut demeurer d'acord qu'en ce sens, il ne sera pas corruptible (ib., p. 17).*

Mais comment, dit cet auteur, pourroit on s'imaginer que l'esprit fut étendu et divisible ? On peut, dit-il, par une ligne droite, couper un carré en deux triangles, en deux parallelogrammes, en deux trapezes, mais par quelle ligne, dit-il, peut on concevoir qu'un plaisir, qu'une douleur, ou qu'un desir, se puissent couper ? Et quelle figure resulteroit de cette division... ? L'esprit n'est donc point étendu ni divisible, et par consequent il est incorruptible et immortel de sa nature... Car enfin, dit-il, la question de l'immortalité de l'ame est une des questions les plus faciles à resoudre (ib., pp. 17-19) lorsque, sans écouter son imagination, l'on considere avec attention d'esprit, l'idée claire et distincte de l'étendue, et le raport qu'elle peut avoir avec la pensée... (ibid., p. 16). Il est donc clair, dit-[il], que la pensée n'étant point la modification de l'étendue, notre âme n'est point aneantie, quand même on supposeroit que la mort aneantiroit le corp[s].

Les cartesiens, dit encore ce même auteur, ne pensent pas que les bestes sentent de la douleur, ou du plaisir, qu'elles aiment ou qu'elles haïssent aucune chose, parce qu'ils n'admettent rien que de materiel dans les bestes, et qu'ils ne pensent pas que les sentimens ni les passions soient des propriétés de la matiere, telle qu'elle puisse être. Quelques peripateticiens au contraire pensent que la matiere est capable de sentiment et de passions, lorsqu'elle est, disent ils, subtilisée, et que les bestes peuvent sentir, par le moien des esprits animaux, c'est-à-dire par le moien d'une matiere extremement agitée, subtile et delicate, et que l'âme même n'est capable de sentiment et de passion qu'à cause qu'elle est unie à cette matiere. Ainsi pour resoudre la question, si les bestes ont une âme, il faut rentrer dans soi-même, et

considerer avec toute l'attention dont on est capable, l'idée que l'on a de la matiere; et si l'on conçoit que de la matiere figurée d'une telle maniere, comme en carré, en rond, en ovale, soit de la douleur, du plaisir, de la chaleur, de la couleur, de l'odeur, du son... etc., on peut assurer que l'âme des bestes tout materielle qu'elle soit, est capable de sentir. Si on ne le conçoit pas, / il ne le faut pas dire, car il ne faut assurer dit-il, que ce que l'on conçoit. De même, continue-t'il, si l'on conçoit que la matiere extremement agitée de bas en haut, ou de haut en bas, en ligne circulaire, spirale, oblique, parabolique ou elliptique soit un amour, une haine, une joye, une tristesse... etc., on peut dire que les bestes ont les mêmes passions que nous. Si on ne le conçoit pas, il ne le faut pas dire, à moins, dit-il, que l'on ne veuille parler sans sçavoir ce que l'on dit. Mais je pense, dit-il, pouvoir assurer, qu'on ne croira jamais qu'aucun mouvement de matiere puisse être un amour, ou une joye, pourvu que l'on y pense serieusement; il y a contradiction, disent les cartesiens, de dire qu'une âme ou une substance (*Ce raisonnement est absolument faux, car je suis certain d'être moi-même une substance qui pense, qui sent, qui desire et qui raisonne, et je suis pareillement certain aussi d'être une substance materielle et corporelle; tous les autres hommes sont de même, donc... etc.) qui pense, qui sent, qui desire, soit materielle.*

L'ame, dit le même auteur, est si aveugle qu'elle se meconnoit elle-même, et qu'elle ne voit pas que ses propres sensations lui appartiennent; elle est si intimement unie à son corp[s] et elle est devenue si charnelle depuis le peché, dit-il (tom. 1, p. 94), qu'elle lui attribue beaucoup de choses qui n'appartiennent qu'à elle-même, et qu'elle ne se distingue presque plus d'avec lui. De sorte qu'elle ne lui attribüe pas seulement toutes les sensations dont nous parlons à present, mais aussi la force d'imaginer, et même quelques fois la puissance de raisonner. Car il y a eu, dit-il, grand nombre de philosophes assés stupides et grossiers pour croire que l'âme n'étoit que la plus deliée et la plus subtile partie du corps. Dans les animaux, dit-il, il n'y a ni intelligence, ni âme, comme on l'entend ordinairement; ils mangent sans plaisir, ils crient sans douleur (tom. 2, p. 419), ils croissent sans le sçavoir, ils ne desirent rien, ils ne craignent rien, ils ne connoissent rien, et s'ils agissent avec adresse et d'une maniere qui marque intelligence, c'est, dit cet auteur, que Dieu les aiant fait pour les conserver, il a conformé leur corp[s] de telle façon qu'ils évitent machinalenent et sans crainte tout ce qui est capable de les detruire; autrement il faudroit dire qu'il y a plus d'intelligence, dans les plus petits de tous les animaux, ou

même dans une seule graine que dans le plus spirituel des hommes, car il est constant qu'il y a plus de différentes parties, et qu'il s'y produit plus de mouvemens réglés que nous ne sommes capables d'en connoître.

Je ne crois pas, dit encore ce même auteur, qu'on puisse douter, après y avoir pensé sérieusement, que l'essence de l'esprit ne consiste que dans la pensée, de même que l'essence de la /312/ matière ne consiste que dans l'étendue et que selon les différentes modifications de la pensée, l'esprit est tantôt voulans, tantôt imaginans, ou enfin qu'il a plusieurs autres formes particulières, de même que selon les différentes modifications de l'étendue, la matière est tantôt de l'eau, tantôt du bois, tantôt du feu, ou qu'elle a une infinité d'autres formes particulières... Je ne crois pas aussi, dit-il (tom. 1, p. 347), qu'il soit possible de concevoir un esprit qui ne pense point, quoiqu'il soit fort facile d'en concevoir un qui ne sent point, qui n'imagine point, et même qui [ne] veuille point, de même qu'il n'est pas possible de concevoir une matière, qui ne soit pas étendue quoiqu'il soit assés facile d'en concevoir une, qui ne soit ni terre ni métal, et qui ne soit ni carrée, ni ronde, ni même en mouvement. D'où il faut conclure que, comme il se peut faire qu'il y ait de la matière qui ne soit ni terre, ni métal, ni carrée, ni ronde, ni même en mouvement, il se peut faire aussi qu'un esprit ne sente, ni chaud, ni froid, ni joye ni tristesse, et n'imagine rien, de sorte que toutes ces choses ne lui sont point essentielles. La pensée toute seule est donc l'essence de l'esprit, ainsi que l'étendue toute seule est l'essence de la matière. Mais comme le mouvement n'est pas de l'essence de la matière puisqu'il suppose de l'étendue, ainsi il n'est pas de l'essence de l'esprit de vouloir; puisque le vouloir suppose la perception. La pensée toute seule est donc proprement ce qui constitue l'essence de l'esprit, et les différentes manières de penser, comme sentir et imaginer, ne sont que les modifications dont il est capable, et dont il n'est pas toujours modifié (ib., p. 348). Mais vouloir est une propriété qui l'accompagne toujours quoiqu'il soit, dit-il, uni à un corp[s], ou qu'il en soit séparé, laquelle cependant ne lui est pas essentielle, puisqu'elle suppose la pensée.

Si on veut, dit-il, attacher quelque idée claire et distincte au mot de vie, on peut dire que la vie de l'homme est la connoissance de la vérité, et l'amour du bien, ou plutôt que sa pensée est sa vie (tom. 2, p. 421); et que la vie du corp[s] consiste dans la circulation du sang, et dans le juste temperament des humeurs, ou plutôt que la vie

du corp[s] est le mouvement de ses parties propre pour sa conservation. Et alors les idées attachées au mot de vie, étant claires, il sera assés évident, dit-il, 1° que l'ame ne peut communiquer sa vie au corp[s], car elle ne peut le faire penser; 2° qu'elle ne peut lui donner la vie par laquelle il se nourrit, croist... etc., puisqu'elle ne scait pas même ce qu'il faut faire pour digerer ce que l'on mange; 3° qu'elle ne peut la faire sentir, puisque la matiere est incapable de sentimens. /

Les traces du cerveau, dit ce même auteur, sont liées les unes avec les autres, et elles sont suivies du mouvement des esprits animaux (tom. 1, p. 222). Les traces reveillées dans le cerveau, reveillent des idées dans l'esprit, et des mouvemens excités dans les esprits animaux excitent des passions dans l'ame. Dès que l'âme recoit quelques nouvelles idées, il s'imprime dans le cerveau des nouvelles traces, et dès que les objets produisent des nouvelles traces dans le cerveau, l'ame recoit des nouvelles idées. Non, dit l'auteur, qu'elle considere ces traces, puisqu'elle n'en a aucune connoissance, non que ces traces renferment ces idées, puisqu'elles n'y ont aucun raport, non enfin qu'elle recoive ses idées de ces traces, car comme nous expliquerons aillieurs, dit-il, il n'est pas concevable que l'esprit recoive quelque chose du corp[s] et qu'il devienne plus éclairé qu'il n'est, en se tournant vers lui ainsi que disent les philosophes qui veulent que ce soit par conversion aux fantosmes et aux traces du cerveau, que l'ame apperçoit toutes choses, per conversionem ad phantasmata. De même que dès que l'ame veut que le bras soit mu, quoiqu'elle ne sache pas seulement ce qu'il faut faire affin qu'il scit mû, le bras est mû, et dès que les esprits animaux sont agités, l'âme se troune émüe, quoiqu'elle ne sache pas seulement s'il y a dans son corp[s] des esprits animaux. Il y a, dit-il, de la liaison entre les traces du cerueau, et le mouvement des esprits, et de la liaison entre les idées, et les émotions de l'âme, comme aussi de la liaison entre les idées, et les traces; et de la liaison des traces les unes avec les autres. Par exemple, il y a une liaison naturelle, et qui ne depend point de notre volonté, entre les traces que produisent un arbre, ou une montagne que nous voions, et les idées d'arbre et de montagne; entre les traces que produisent dans notre cerveau le cri d'un homme ou d'un animal qui souffre, et que nous entendons se plaindre; l'air du visage d'un homme qui nous menace, ou qui nous craint et les idées de douleurs, de force, de foiblesse... Et même entre les sentimens de compassion, de crainte, et de courage qui se produisent naturellement en nous (tom. 1, p. 226).

La puissance de l'âme sur le corp[s], dit mons^r de Cambrai (Exist[ence] de Dieu, p. 156), est non seulement souveraine, mais encore aveugle. Le paisant [=paysan] le plus ignorans, dit-il, sçait aussi bien mouvoir son corp[s] que le philosophe le mieux instruit de l'anatomie. L'esprit du paisant commande à ses nerfs, à ses muscles, et /313/ à ses tendons qu'il ne connoit pas, et dont il n'a jamais ouï parler sans pouvoir les distinguer, et sans sçavoir où ils sont, il les trouve. Il s'adresse précisément à ceux dont il a besoin; il ne prend point les uns pour les autres. Un danseur de corde ne fait que vouloir; et à l'instant les esprits coulent avec impetuosité tantot dans certains nerfs, tantot dans d'autres, tous les nerfs se tendent ou se relachent à propos. Demandez-lui qui sont ceux qu'il a mis en mouvement, et par où il a commencé à les ébranler, il ne comprend pas même ce que vous voulez dire; il ignore profondément ce qu'il a fait, dans tous les ressorts interieurs de sa machine. Le joueur de luth qui connoit parfaitement toutes les cordes de son instrument, qui les voit de ses yeux, qui les touche l'une après l'autre de ses doigts, s'y meprens. Mais l'ame qui gouverne la machine du corp[s], en meut tous les ressorts à propos sans les voir, sans les discerner, sans en sçavoir ni la figure, ni la sçituation, ni la force, elle ne s'y meconte point; quel prodige, dit-il, mon esprit commande à ce qu'il ne connoit point et qu'il ne peut voir, à ce qu'il ne connoit point et qui est incapable de connoissance, et il est infalliblement obei. Que d'aveuglement ! Que de puissance ! L'aveuglement est de l'homme, mais la puissance, de qui est-elle ? A qui l'attribuerons-nous, si ce n'est à celui, dit-il, qui voit ce que l'homme ne voit pas, et qui fait en luy ce qui le surpasse; mon âme, dit-il, a beau vouloir remuer les corps qui l'environnent, et qu'elle connoit très distinctement, aucun ne se remue; elle n'a aucun pouvoir pour ébranler le moindre atome par sa volonté, la pensée de l'homme n'a aucun empire sur les corps. Ce même esprit qui voit sans cesse l'infini ignore aussi à l'infini tous les objets qui l'environnent; il ignore profondément lui-même, il marche comme à tatons dans un abime de tenebres, et ne sçait ce qu'il est, ni comment il est attaché à un corp[s], ni comment il a tant d'empire sur tous les ressorts de ce corp[s], qu'il ne connoit point; il ignore ses propres pensées, et ses propres volontés, il ne sçait avec certitude, ni ce qu'il croit, ni ce qu'il veut; souvent il s' imagine croire, et vouloir, ce qu'il n'a cru, ni voulu; il se trompe, et ce qu'il a de meilleur, c'est de le connoitre (p. 179). Il est si naturel de croire, dit le même autre auteur, mons^r de Cambrai, que la matiere ne peut penser, que tous les hommes sans

prevention ne peuvent s'empêcher de rire, quand on leur soutient que des bestes ne sont que des pures machines, parce qu'ils ne sçauroient concevoir que / des pures machines puissent avoir les connoissances qu'ils prétendent appercevoir dans les bestes. De là vient, dit-il, que les anciens mêmes, qui ne connoissoient rien de reel, qui ne fut corp[s], vouloient neantmoins que l'âme de l'homme fut d'un cinquieme élément, ou d'une espece de quinte essence sans nom (p. 144).

— 89 —

RÉFUTATION DE LEURS VAINS RAISONNEMENS

Il est visible par tous ces raisonnemens-là que la raison pourquoi les cartesiens ne veulent pas reconnoître que la matiere soit capable de penser, de vouloir, de sentir, de desirer, d'aimer, ou de haïr... etc., c'est parce qu'ils s'imaginent que si la pensée et la connoissance, le sentimens et la volonté, l'amour et la haine, la tristesse et la joye, et toutes autres sortes de passions de l'ame n'étaient que des modifications de la matiere, elles seroient necessairement des choses étendues en longueur, en largeur et en profondeur, aussi bien que la matiere même, qu'elles seroient necessairement des choses rondes ou carrées, comme ils disent, et qu'elles pourroient comme la matiere même se diviser, se fendre ou se couper, en plusieurs semblables, ou différentes parties.

Or il est clair et évident que, quand la matiere seroit capable de penser, de vouloir, de sentir, de desirer, d'aimer ou de haïr, d'avoir de la joye ou de la tristesse... etc., il ne s'en suivroit pas de là que ces sortes de modifications de la matiere seroient pour cela des choses étendues en longueur, en largeur et en profondeur, et par consequent qu'il ne s'en suivroit pas de là que les pensées, que les desirs et que les volontés ou les affections de l'âme seroient des choses rondes ou carrées, comme ils disent, ni qu'elles pourroient, comme la matiere même, se diviser, se fendre ou se couper en plusieurs semblables ou dissemblables parties. Il est même ridicule de s'imaginer que telle chose s'en suivroit. En voici évidemment la preuve. Il est clair et évident que le mouvement, par exemple, est un mode ou une modification de la matiere, aussi bien que l'étendue sçauroit etre, or il est évident aussi que le mouvement en lui-même n'est pas une chose ronde, ni carrée, car quoiqu'il puisse

aller en rond, en carré, ou en ovale, et en triangle, on ne dit pas pour cela que le mouvement soit une chose ronde ou ovale, ni triangulaire, ni que ce soit une chose que l'on puisse mesurer à pots ou à pintes, ni que l'on puisse peser au poid /314/ ou à la balance, et ce n'est pas une chose que l'on puisse fendre ou couper par pieces et par morceaux; donc toutes les modifications de la matiere ne sont pas necessairement des choses rondes ou carrées, ni des choses que l'on puisse tousjours diviser, fendre, ou couper par cartiers

Pareillement, la vie et la mort, la beauté et la laideur, la santé et la maladie, la force et la foiblesse des corps vivans ne sont certainement que des modes ou des modifications de la matiere aussi bien que l'étendue. Or il est constant et évident que la vie, ni la mort, ni la beauté, ni la laideur, ni la force, ni la foiblesse, ni la santé, ni la maladie des corps vivans ne sont pas des choses étendües en longueur, en largeur et en profondeur, et ce ne sont point non plus des choses rondes ou carrées; ce ne sont point des choses que l'on puisse fendre ou diviser par pieces; ce ne sont point des choses que l'on puisse mesurer à l'aune ou à la toise, ni peser au poid et à la balance, quoiqu'elles ne soient neantmoins que des modifications de la matiere. Ainsi toutes les modifications de la matiere ne sont pas necessairement tousjours des choses rondes ou carrées, et il seroit même ridicule de dire pour cela que la beauté et la laideur, que la force et la foiblesse, que la santé et la maladie des corps vivans düssent être des choses rondes ou carrées, ou qu'elles düssent pouvoir se fendre et se diviser par pieces sous pretexte qu'elles seroient des modifications de la matiere.

Pareillement, les sons, les odeurs, les gousts, les saveurs ne sont point des choses rondes ou carrées, et il seroit ridicule de dire qu'elles düssent être des choses rondes ou carrées sous pretextes qu'elles seroient des modifications de la matiere. Pareillement les vices et les vertus ne sont que des modifications de la matiere, car la vertu dans les hommes n'est rien autre chose qu'une bonne, qu'une belle, honnete et louable maniere de vivre, d'agir et de se comporter dans la vie. Au contraire le vice dans les hommes n'est aussi qu'une mauvaise, qu'une laide et blamable manier[e] d'agir et de se comporter dans la vie, toutes lesquelles bonnes ou mauvaises manieres d'agir et de se comporter dans la vie sont visiblement dans les hommes qui sont composés de matiere, et par consequent on ne peut dire que / les vertus et les vices ne soient pas des modifications de la matiere. Cependant il ne s'ensuit pas de là que les

vertus et les vices soient des choses rondes ou carrées, il ne s'ensuit pas de là qu'elles soient des choses que l'on puisse diviser, fendre ou couper en pieces et en morceaux, comme on couperoit la matiere même, et il seroit ridicule de dire ou même de s'imaginer que telle chose du[t] s'ensuivre d'un tel principe. Donc *a pari*, et par consequence pareille, quand nos pensées et nos connoissances, que nos desirs et nos volontés, que nos sensations et nos affections, que nos amitiés et nos haines, nos plaisirs et nos douleurs, nos joyes et nos tristesses, et en un mot, quant tous nos sentimens et toutes nos passions ne seroient que des modifications de la matiere, il ne s'ensuivroit nullement pour cela que ce seroient ni que ce devroient être des choses rondes ou carrées, ni que ce seroient pour cela des choses que l'on du[t] pouvoir fendre ou couper par pieces et par morceaux. Au contraire, il seroit ridicule à nos cartesiens de s'imaginer que telle chose dû[t] s'en ensuivre, et ainsi ils sont ridicules dans leurs raisonnemens qu'ils font sur ce sujet.

Tournons autrement, si on veut, ce raisonnement-ci. La raison pour quoi les cartesiens ne veulent pas reconnoitre que la matiere soit capable de penser, de sentir, de desirer, de vouloir, d'aimer et de halr... etc. est parce qu'ils ne peuvent se persuader qu'une pensée, qu'une volonté, qu'un desir, qu'un amour, qu'une haine, qu'une joye, qu'une tristesse ni aucune autre affection ou passion de l'ame puissent être des modifications de la matiere; et ils ne peuvent se persuader que ces sortes de choses puissent être des modifications de la matiere, parce que ce ne sont point, disent ils, des choses étendues comme la matiere, et que ce ne sont point des choses rondes ou carrées, et que ce ne sont point des choses qui puissent être divisées, fendües ou coupées par pieces et par morceaux. Or cette raison n'empêche pas que la pensée, que la connoissance, que le sentiment, que la volonté, que le desir, que l'amour, que la haine, que la joie, que la tristesse et que toutes les autres affections ou passions de l'ame ne puissent être des modifications de la matiere, donc cette raison ne prouve rien pour la pretendue spiritualité de l'ame, comme nos cartesiens le pretendent, et ils sont même aussi ridicules de pretendre demontrer par là /315/ la spiritualité de l'ime, comme ils le font lorsqu'ils pretendent demontrer l'existence d'un Dieu infiniment parfait par l'idée qu'ils en ont. Car de même que l'idée que l'on a d'une chose ne prouve nullement que cette chose soit comme on se l' imagine, de même aussi ce que l'on appelle la spiritualité des pensées, des desirs et des volontés, des affections et des passions de l'ame qui ne sont point des choses étendües, qui ne

sont point des choses rondes ou carrées et qui ne peuvent se fendre ni se couper par pieces et par morceaux, ne prouve nullement qu'elles ne soient point des modifications de la matiere. Et la raison évidente de cela est que toutes les modifications de la matiere ne doivent pas avoir actuellement toutes les propriétés de la matiere; il est même impossible qu'elles les aient toutes. Le propre de la matiere est par exemple d'être étendue en longueur, en largeur et en profondeur, mais il ne s'ensuit pas de là que toutes les modifications de la matiere puissent ou doivent être étendues en longueur, en largeur et en profondeur; il seroit même ridicule de le pretendre. Le propre de la matiere est de pouvoir avoir toutes sortes de figures et toutes sortes de mouvemens, mais il ne s'ensuit pas de là que chaque modification de la matiere puisse ou doive avoir toutes sortes de figures et toutes sortes de mouvemens; il seroit même ridicule de le pretendre ainsi. Le propre de la matiere est de pouvoir être divisée ou coupée, en longueur ou en travers, et en toutes sortes de biais, mais il ne s'ensuit pas de là que toutes les modifications de la matiere puissent ou doivent être capables d'être divisées, fendues, ou coupées en long et en travers et de toutes sortes de biais. Il seroit même ridicule de le pretendre. De même encore le propre de la matiere est de pouvoir être mesurée au pied par exemple, ou à l'aune et à la toise, comme aussi de pouvoir être mesurée au cartel ou au pot et à la pinte. Mais il ne s'ensuit pas de là non plus que toutes les modifications de la matiere puissent ou doivent être capables d'être mesurées ainsi au pied, à l'aune ou à la toise, ou de pouvoir être mesurées au cartel, au pot ou à la pinte, et il seroit même encore ridicule de le pretendre ainsi. Enfin le propre de la matiere est de pouvoir être pesée au poid ou à la balance, mais il ne s'ensuit pas de là que toute matiere ni que toutes les modifications de la matiere puissent ou doivent être actuellement capables d'être pesées au poid ou à la balance, et il seroit même ridicule de vouloir le pretendre ainsi. /

Donc il est ridicule à nos cartesiens de pretendre que nos pensées, que nos raisonnemens, que nos connoissances, que nos desirs, que nos volontés, et que les sentimens que nous avons de plaisir, ou de douleur, d'amour ou de haine, de joye ou de tristesse... etc. ne soient pas des modifications de la matiere sous pretexte que ces sortes de modifications de notre ame ne sont point étendues en longueur, en largeur et en profondeur, et sous pretexte qu'elles ne sont ni rondes, ni carrées et qu'elles ne peuvent [être] divisées ou coupées en pieces et en morceaux. Il est, dis-je, ridicule à

eux de pretendre cela, puisqu'il n'est pas possible que toutes les modifications de la matiere aient actuellement toutes ses propriétés.

Voici des exemples qui confirmeront ce raisonnement-ci. Le mouvement, comme j'ai dis, et le vent, par exemple, ne sont certainement que des modifications et des agitations de la matiere. Cependant il est constant que le mouvement et que le vent ne sont point des choses rondes ou carrées, ni d'aucune autre figure speciale; ils ne peuvent être mesurés à pots ni à pintes, ni à cartels; ils ne peuvent être pesés au poid[s] ni à la balance. Donc toutes les modifications de la matiere ne peuvent tousjours avoir toutes les propriétés de la matiere même, ni une modification de la matiere avoir encore toutes ses autres modifications.

Pareillement il est certain, clair et évident que ce que nous appelons la vie ou la mort, la beauté ou la laideur, la force ou la foiblesse, la santé ou la maladie, ne sont que des modifications de la matiere, dont le corp[s] est composé. Cependant il est constant que ces sortes de choses ne sont ni rondes, ni carrées, ni d'aucune autre figure. Elles ne peuvent se fendre ni se couper en cartiers comme la matiere; elles ne se peuvent mesurer à l'aune ni à la toise, ni à pots, ni à pintes. Elles ne peuvent nullement se peser au poid[s] ni à la balance, et il seroit ridicule de parler d'une aune ou d'une toise de vie et de santé; il seroit ridicule de parler d'un pot ou d'une pinte de beauté et de force; il seroit ridicule de parler d'une livre ou de deux ou trois livres de maladies, de fièvre ou de pleuresie, aussi bien que de deux ou trois livres de santé et de force... etc. Donc toutes les modifications de la matiere ne peuvent avoir actuellement toutes les propriétés de la matiere, et toutes les modifications de la matiere ne peuvent pas être susceptibles de toutes autres modifications, et il seroit ridicule de le penser.

Pareillement, les vices et les vertus que nous voions tout clairement dans les hommes ne sont, comme j'ai dis, que des modifications de la matiere, parce que les vertus et les vices ne consistent que /316/ dans certaines bonnes ou mauvaises manieres d'agir, de vivre ou de se conduire et de se comporter dans la vie, qui sont certainement des dispositions ou des manieres d'agir qui regardent le corp[s] aussi bien que l'ame ou l'esprit, et par consequent qui sont autant des modifications du corp[s] que de l'esprit. Cependant il est constant que les vertus et que les vices des

hommes ne sont point des choses rondes, ni carrées ni d'aucune autre figure; ce ne sont point des choses qui se [puissent] fendre ou couper par morceaux, ce ne sont point des choses qui se puissent mesurer à l'aune ni à la toise, ce ne sont point des choses qui se puissent peser au poid[s], ni à la balance, et il seroit ridicule de demander si des vices ou des vertus seroient des choses rondes ou carrées; il seroit ridicule de demander si on les pourroit fendre ou couper par pieces et par morceaux; et il seroit ridicule de penser qu'on les puisse mesurer à l'aune ou à la toise, ou qu'on les puisse peser au poid[s] ou à la balance. Donc il est constant et évident que toutes les modifications de la matiere ne doivent pas etre des choses rondes ou carrées, et qu'elles ne doivent pas tousjours etre des choses que l'on puisse fendre ou couper par pieces. Et quoique l'on ne puisse pas precisement dire qu'un certain tel ou tel mouvement en ligne droite, oblique, circulaire, spirale, parabolique ou elliptique, comme disent nos cartesiens, fasse un amour, une haine, un desir, une joye, une tristesse ou quelque autre semblable affection ou passion de l'ame, il ne s'ensuit pas de là que ces sortes de sentimens et affections de l'ame ne soient pas des modifications de la matiere.

Enfin ce que nous appellons le bruit, le son, la lumiere, l'odeur, la saveur, la chaleur, la froidure ou même la fermentation ne sont certainement de la part des choses mêmes que des modes et des modifications de la matiere* (* *longue note de bas de page*: Le sommeil, par exemple encore, est bien certainement aussi une modification de la matiere d'un, corp[s] qui dort. Nos cartesiens demanderont-ils pour cela si le sommeil est quelque chose de rond ou de carré, et si on concoit qu'il se puisse fendre ou couper en deux ou en trois... et quelle figure resulteroit de cette division ? Ils se feroient bien moquer d'eux, ils auroient à l'aventure autant de raison de demander de quelle couleur seroit le sommeil, de quelle couleur seroit la pensée, et de quelle couleur seroit un desir, un amour, une haine, une joye ! une tristesse... etc. Les fous, à quoi ils pensent ! Ne voient-ils pas... etc.). Cependant il est visible que ces sortes de choses ne sont ni rondes ni carrées, ni d'aucune autre figure, et il est visible qu'elles ne scauroient se fendre ni se couper par pieces et par morceaux, et enfin il est visible qu'elles ne scauroient se mesurer ni se peser en aucune maniere; donc, encore un coup, il est constant, clair et évident que toutes les modifications de la matiere ne doivent pas tousjours avoir actuellement toutes les propriétés de la matiere, ne doivent pas tousjours être rondes ou carrées, ne doivent pas tousjours être

divisibles au couteau ou à la hache, et ne doivent pas tousjours être mesurables au pied ou à la toise, ni pesables au poids ou à la balance; et par consequent il est clair / et évident que nos cartesiens n'ont pas raison de dire que les pensées, que les desirs, que les volontés et que les sensations de l'ame ne sont point des modifications de la matiere sous pretexte qu'elles ne sont point des choses rondes, ni carrées, ni d'aucune autre figure, et ainsi leur pretendüe demonstration de la spiritualité de l'ame qu'ils appuient sur ce faux raisonnement se trouve manifestement vaine et ridicule.

De cette pretendüe spiritualité de l'ame, si bien démontrée suivant leur sens, ils croient legitimentement tirer une consequence évidente pour son immortalité. Voici comme ils raisonnent: ce qui est spirituel n'a point d'étendue; ce qui n'a point d'étendue n'a point de parties qui puissent se diviser et se separer les unes des autres; ce qui n'a point de parties qui se puissent diviser et se separer les unes des autres ne peut se corrompre. Car ce n'est que par la division et separation des parties que les corps se corrompent et se peuvent corrompre. Ce qui ne peut se corrompre ne peut perir, ni cesser d'être; ce qui ne peut perir ni cesser d'etre demeure tousjours dans son même état, et par consequent, l'ame étant spirituelle, suivant la pretendue demonstration, elle n'a point d'étendue; n'ayant point d'étendue, elle n'a point de parties qui se puissent diviser ni separer les unes des autres, et n'ayant point de parties qui se puissent diviser et separer les unes des autres, elle ne peut se corrompre; ne pouvans se corrompre, elle demeure tousjours dans son même état et par consequent ils trouvent ainsi qu'elle est immortelle. Voilà comme ils pretendent demontrer la spiritualité, et l'immortalité de leurs ames.

Mais comme tout ce raisonnement n'est fondé que sur une fausse supposition et sur une vaine et ridicule pretendue demonstration de la spiritualité de l'ame, il est facile de voir que cet argument ne peut rien conclure et qu'il n'est d'aucune force. Mais comment les cartesiens peuvent-ils dire que l'ame seroit quelque chose de spirituel et d'immortel, puisqu'ils reconnoissent et qu'il faut necessairement qu'ils reconnoissent qu'elle est capable de divers changemens et de diverses modifications, et qu'elle est même actuellement sujette à divers changemens, à diverses modifications et même à diverses infirmités. Ils devroient plutot par cette raison dire qu'elle n'est pas spirituelle, ni immortelle. Car ce qui est capable de divers changemens, de diverses /317/ modifications, et même de diverses infirmités, ne peut

pas être une chose, c'est-à-dire un être ou une substance, spirituelle et immortelle. 1° Il ne peut pas être une chose immortelle. En voici la raison évidente. C'est que ce qui est capable de divers changemens et de diverses modifications est capable de diverses alterations. Ce qui est capable de diverses alterations est capable de corruption; ce qui est capable de corruption n'est pas incorruptible; ce qui n'est pas incorruptible, n'est pas immortel. Cela est clair et évident.

Or nos cartesiens reconnoissent que l'ame est capable de divers changemens et de diverses modifications. Ils reconnoissent même qu'elle y est actuellement sujette; car ils disent et ils conviennent que toutes nos pensées, que toutes nos connoissances, que toutes nos sensations et que toutes nos perceptions, nos desirs et nos volontés sont des modifications de notre ame. Et ainsi notre ame étant de leur propre aveu sujette à divers changemens et à diverses modifications, il faut qu'ils reconnoissent qu'elle est sujette à diverses alterations qui sont des principes de corruption, et par consequent qu'elle n'est point incorruptible, ni immortelle comme ils le pretendent. C'est pour cela que leur grand s^t *Aug[ustin]* (*Conf[essions]*, liv. 12, ch. 11) dit qu'une *volonté qui varie dans ses resolutions, de quelque façon que ce soit, ne peut être immortelle dans sa durée*. Et ainsi l'ame étant sujette à divers changemens et à diverses modifications, elle ne peut être immortelle dans sa durée. 2° l'ame étant, de l'aveu même de nos cartesiens, sujette, comme j'ai dis, à divers changemens et à diverses modifications, elle ne peut pas être spirituelle au sens qu'ils l'entendent, parce qu'une chose qui n'a point d'étendue, ni parties aucune[s] ne peut changer de maniere d'être et ne peut même avoir aucune maniere d'être. Ce qui ne peut changer de maniere d'être, et qui ne peut même avoir aucune maniere d'être, ne peut être sujet à divers changemens, ni avoir diverses modifications. Or l'ame, suivant le dire de nos cartesienne, n'auroit aucune étendue, ni aucunes parties, donc elle ne pourroit changer de maniere d'être et ne pourroit même avoir aucune maniere d'être; donc elle ne pourroit être sujette à aucun changement, ni avoir diverses modifications comme ils disent qu'elle a. Ou si elle peut changer de maniere d'être et être sujette à divers changemens et à diverses modifications, il faut qu'elle ait de l'étendue et qu'elle ait des parties, et si elle a de l'étendue et des parties, elle ne peut être spirituelle / au sens que nos cartesiens l'entendent; tout cela se suit évidemment.

Ils ne peuvent concevoir, disent-ils, que de la matiere figurée d'une telle ou telle

maniere, comme en carré, en rond, en ovale ou en triangle... etc., soit de la douleur, du plaisir, de la joie, de la tristesse, de la chaleur, de la couleur, de l'odeur, du son... etc. Ils devroient plutot dire qu'ils ne conçoivent pas que de la matiere tellement ou tellement disposée fasse de la douleur, du plaisir, de la chaleur, du son... etc. Car ce n'est pas precisement la matiere qui est la douleur, le plaisir, la joie, la tristesse... etc. Mais c'est ce qui fait dans un corp[s] vivant le sentiment de douleur, de plaisir, de joie, de tristesse... par ses diverses modifications. Ils ne peuvent, disent-ils, concevoir cela, et pour cette raison seule, ils ne veulent pas que ces sentiments-là soient des modifications de matiere. Mais conçoivent-ils plutot, ou conçoivent-ils mieux qu'un être qui n'auroit point d'étendüe, ni parties aucunes puisse voir, connoitre, penser, raisonner sur toutes sortes de choses ? Conçoivent-ils plus facilement qu'un être qui n'auroit point d'étendüe ni partie aucune puisse voir et contempler le ciel et la terre, et conter les uns après les autres tous les objets qu'il verroit à travers de la masse grossiere du corp[s] où il seroit enfermé comme dans un sombre cachot ? Conçoivent-ils plus facilement qu'un être qui n'auroit point d'étendue ni partie aucune puisse avoir du plaisir et de la joie, de la douleur, ou de la tristesse ? Qu'est-ce qui seroit capable de donner du plaisir et de la joie à un être de cette nature ? Qu'est-ce qui seroit capable de lui causer de la douleur, de la crainte ou de la tristesse ? La joye même ou la tristesse pourroient-elles trouver un siege dans un tel être ? Certainement nos cartesiens disent et reçoivent en cela des choses qui sont mil et mil fois plus inconcevables que celles qu'ils rejettent sous pretexte de ne pouvoir les concevoir.

Car quoiqu'il soit difficile de concevoir comment telles ou telles modifications de la matiere nous fassent avoir telles ou telles pensées, telles ou telles sensations, il faut neantmoins et necessairement reconnoitre que c'est par telles ou telles modifications de la matiere que nous avons telles ou telles pensées, ou telles et telles sensations. Nos cartesiens eux-mêmes n'en sçauroient disconvenir. Qu'ont-ils bescin donc de recourir pour cela à un être imaginaire, à un être qui n'est rien et qui, quant il seroit même quelque chose de reel, comme ils se l'imaginent, il seroit tousjours impossible de concevoir sa nature et d'en avoir une veritable idée, impossible de concevoir sa maniere /318/ d'agir et de penser, impossible de concevoir sa liaison avec le corp[s]; et impossible de concevoir comment telles ou telles modifications de matiere pourroient exciter en lui telles ou telles pensées et telles ou telles sensations, sans qu'il ait aucune connoissance de ces sortes de modifications de la matiere. Il n'y a

qu'une difficulté à expliquer en supposans, comme je fais, que les seules modifications de la matiere font toutes nos pensées, toutes nos connoissances et toutes nos sensations. Mais en supposans le contraire, on trouvera quantité de difficultés insurmontables. Il ne faut pas s'étonner, comme j'ai desjà ci-devant remarqué, si nous ne connoissons pas clairement comment telle ou telle modification de la matiere nous fait avoir telle ou telle pensée ou telle et telle sensation, parce que ces sortes de modifications-là étantes en nous le premier principe de vie et le premier principe de connoissance et de sentimens, elles sont en nous par la constitution naturelle de notre corp[s], pour nous faire sentir et connoitre toutes choses connoissables et sensibles qui sont hors de nous, et non pas pour se faire sentir ni connoitre directement et immediatement elles mêmes. Semblables en cela à la constitution naturelle de nos yeux, qui sont en nous, non pour se regarder ni pour se voir eux-mêmes, mais pour nous faire voir tout ce qui est hors de nous. C'est pour cela aussi que nous voions effectivement par nos yeux tous les objets visibles qui sont hors de nous, quoique nous ne puissions voir nous-mêmes nos propres yeux, ni aucune des parties dont ils sont composés; et la raison évidente de cela est parce que le principe de la vue ne doit pas tomber sous la vue. Et par la même raison, il faut dire aussi que le principe du sentiment ne doit pas tomber sous le sentiment, et que le principe de la connoissance ne doit pas tomber sous la connoissance. Et il ne faut point douter que ce ne soit là la raison pourquoi nous ne connoissons pas clairement la nature de notre esprit, ni la nature de nos pensées et de nos sentimens ou sensations, quoyqu'ils ne soient dans le fond que des modifications de la matiere dont nous sommes composés. Il est vrai cependant que nous pouvons voir nos yeux mêmes, lorsque nous nous regardons dans un miroir, parce que le miroir nous represente pour lors notre visage et nos yeux mêmes, comme s'ils étoient en quelque façon hors de nous-mêmes et éloignés de nous-mêmes. Mais comme il n'y a point de miroir qui puisse, de même, nous / représenter notre âme ni aucune de ses modifications, et que nous n'en pouvons rien voir non plus dans les autres hommes, c'est ce qui fait que nous ne pouvons pas bien les connoitre immediatement par elles-mêmes, quoique nous les sentions immediatement par elles-mêmes.

Et ce qui confirme cette verité ou la verité de ce dernier raisonnement, c'est le sentiment naturel, certain et assuré que nous avons tousjours de nous-mêmes, car nous connoissons certainement par notre propre sentiment que c'est nous-mêmes qui

pensons, nous-mêmes qui voulons, nous-mêmes qui desirons, nous-mêmes qui sentons tantot du plaisir, tantot de la douleur, et qui avons tantot de la joye et tantot de la tristesse. De plus nous connoissons et sentons certainement par nous-mêmes que c'est par notre teste que nous pensons, et specialement par notre cerveau que nous pensons, que nous voulons, que nous connoissons et que nous raisonnons... etc. Comme c'est par nos yeux que nous voions et que c'est par nos oreilles que nous entendons, que c'est par notre bouche que nous parlons et que nous discernons les saveurs, que c'est par nos mains que nous touchons, que c'est par nos jambes et par nos pieds que nous marchons et que c'est par toutes les parties de nostre corp[s] que nous sentons du plaisir et de la douleur, nous ne sçaurions douter d'aucune de ces choses.

Or nous ne voions, nous ne sentons et nous ne connoissons certainement rien en nous qui ne soit matiere. Ostez nos yeux ! Que verrons nous? Rien. Ostez nos oreilles, qu'entendrons nous? Rien. Ostez nos mains, que toucherons nous? Rien, si ce n'est fort improprement par les autres parties du corp[s]. Ostez notre teste, et notre cerveau, que penserons-nous ? Que connoitrons-nous ? Rien. Enfin ostez notre corp[s], et tous nos membres, que sentirons nous ? Où seront nos sentimens ? nos plaisirs ? et nos joyes? Où seront nos chagrins ? nos douleurs ? et nos deplaisirs ? Et enfin où serons nous, nous mêmes ? Certainement nulle part. Et il est impossible dans cette supposition de concevoir que nous puissions encore, dans cet état-là, avoir aucune pensée, aucune connoissance, ni aucun sentiment; il est même impossible de concevoir que nous puissions encore être aucune chose. Donc il est constant, certain et assuré que, quoique nos pensées, que nos connoissances et que nos sensations ne soient ni rondes, ni carrées, ni divisibles, en longueur ou en largeur, elles ne /319/ sont neantmoins que des modifications de la matiere, et par consequent notre ame n'est en elle-même que ce qu'il y a en nous de matiere plus subtilisée et plus agitée que l'autre plus grossiere matiere qui compose les membres et les parties visibles de notre corp[s]. Et ainsi il est clair et évident, pour peu d'attention que l'on y fasse et pour peu que l'on s'examine soy-même, sans prejugué et sans prevention, il est clair, dis-je, et évident que notre ame n'est ni spirituelle ni immortelle comme nos cartesiens l'entendent. Et si on demandoit ce que devient cette matiere subtile et agitée dans le moment de la mort, on peut dire sans hesiter, qu'elle se dissoud et qu'elle se dissipe incontinent dans l'air, comme une legere vapeur ou comme une

legere exhalaison à peu près comme la flamme d'une chandelle que l'on éteint tout d'un coup, ou qui s'éteint insensiblement d'elle-même faute de matière combustible pour l'entretenir 1. *Nous sommes*, dit le s^r de Montaigne, *bastis de deux pieces principales essentielles desquelles la separation fait la mort, et la ruine de notre être* (*Ess[ais]*, [II,12] p. 487). Ces deux principales pieces ne sont autres que cette matière subtile et agitée qui nous donne la vie, et cette matière grossière et pesante qui forme les parties de notre corp[s].

Car j'estime qu'il seroit trop ridicule de dire, comme plusieurs anciens philosophes, qui se sont imaginés que l'âme passeroit pour lors toute entière d'un corp[s] dans un autre. L'invention de laquelle opinion, on a coutume de l'attribuer au fameux Pythagore, philosophe samien, lequel disoit, dit-on* (*Metempsychose des anciens), qu'il se souvenoit fort bien d'avoir été autres fois une femme nommée Aspasia, fameuse courtisane de Milet; puis qu'il devint jeune garçon qui servoit de femme au tyran de Samos. Ensuite qu'il reprit naissance dans Crates, philosophe cynique; après cela qu'il fut un roy, puis un medecin; ensuite un satrape, puis un cheval, un geay, une grenonille, un cocq. Pareillement qu'il se souvenoit d'avoir été Aethalites, fils de Mercure, puis qu'il seroit renait en Euphorbe, où il fut, disoit-il, tué au siege de Troye, d'Euphorbe qu'il devint Hermotime, d'Hermotime qu'il devint par une autre naissance Pyrrhus, et qu'après la mort de celui-ci, il devint Pythagore après toutes ces diverses metamorphoses. S'il est vrai que ce philosophe ait dit et cru véritablement telles choses, j'ose bien dire qu'il étoit au moins en cela plus fou que sage, et qu'il n'avoit gueres mérité le nom de philosophe.

Voici encore une marque et une preuve très sensible et très convaincante que notre ame est matérielle et mortelle comme notre corp[s]. C'est qu'elle se fortifie et qu'elle s'affoiblit à mesure que notre corp[s] se fortifie ou qu'il s'affoiblit. Ce qui ne seroit / certainement pas si elle étoit véritablement un être et une substance spirituelle et immatérielle distinguée du corp[s]. Car si elle étoit telle, sa force et sa puissance ne dépendroit nullement de la disposition ou constitution du corp[s]. Et comme elle en dépend entièrement et absolument, c'est une preuve très sensible, très convaincante et très évidente qu'elle n'est ni spirituelle ni immortelle; et c'est ce qui a donné lieu à un poete de nos jours de parler ainsi sur ce sujet:

Enfin lorsque le corp[s] baisse,
 Qui des ans alors sous le poid[s] s'affaisse
 Sent avec lui, dans le même tems,
 L'esprit s'affoiblir, sous le poid[s] des ans.

Peu, du premier ordre, et que la nature
 Se plut à former d'argile plus pure
 Conservent quand l'aage a leur poil blanchi
 De l'hyver des ans, l'esprit affranchi;
 Le reste paitrit [= pétri] d'argile grossiere
 Tout entier vieillit, avec la matiere
 Et n'a pour partage, en un corp[s] cassé
 Qu'une raison trouble et un esprit glacé.

[Claude Jordan] *Journal historique [ou Journal de Verdun: La Clef du cabinet des princes de l'Europe]* de mars 1708.

— 90 —

SENTIMENS DES ANCIENS SUR L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME

Voici comme les anciens poetes en parlent.

*Ignoratur enim quae sit natura animā
 Nata sit, an contra nascentibus insinuetur,
 Et simul intereat nobiscum morte dirempta*

*An tenebras Orci visat uastasque lacunas,
 An pecades alias divinitus insinuet se*

Lucrece, livre 1,113 [-116].

*Vis animi pariter crescit cum corpore toto.
 Si in corpus nascentibus insinuat*

*Cur superante actam aetatem meminisse nequimus
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus ?*

Luc[rèce] livre 3,771 [= 741-747].

*Nam, si tantopere est animi mutata potestas
Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum,
Non, ut opinor, ea ab leto jam longior errat !
Corpoream naturam animi esse necesse est,
Corporeis quoniam telis ictuque laborat.*

[Lucrèce, livre 3, 674-676, et livre 3, 176-177, cités dans
Montaigne, *Essais*, éd. Paris, Blageart, 1649] p.317

Et ailleurs (*Essais* de Montaigne, p. 526 [= p.511])

*Gigni pariter cum corpore, et una,
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.
Mentem sanari, corpus ut aegrum
Cernimus et fleoti medicina posse videmus.
Ibid., p.450*

*Vis animi
Conturbatur: et divisa seorsum
Disjectatur, eadem illo distracta veneno.
Vis morbi distracta per artus
Turbat agens animam.*

[*Ibid.*, p.]494

Et ailleurs

*Morbis in corporis, avius errat
Saepe animus; dementit enim deliraque fatur,
Interdumque gravi lethargo fertur in altum
Aeternumque soporem, oculis nutuque cadenti.*

[Lucrèce, livre 3, 463-466]

Simul aevo fessa fatiscit anima.

[Lucrèce, livre 3, 458]

O pater, anne aliquas ad caelum hinc ire putandum est

Sublimes animas iterumque ad tarda reverti

Corpora ? quae lucis miseris tam dira cupido ?

Virgile [*Enéïde*] livre 6, 376 . [= VI,719-721]

Quippe etenim mortale aeterno jungere, et una

Consentire putare, et fungi mutua posse,

Desipere est. Quid enim diversius esse putandam est,

Aut magis inter se disjunctum discrepitansque,

Quam mortale quod est, immortalis atque perenni

Junctum in concilio, scevas tolerare procellas ?

Lucrèce 831 [= Lucrèce, livre III, 800-805]

— 91 —

LES PENSÉES, LES DÉSIRES, LES VOLONTÉS,
 LES SENSATIONS DU BIEN OU DU MAL,
 NE SONT QUE DES MODIFICATIONS INTERNES DE LA PERSONNE
 OU DE L'ANIMAL QUI PENSE, QUI CONNOÎT,
 OU QUI SENT DU BIEN OU DU MAL,
 ET QUOIQUE LES HOMMES ET LES BÊTES
 NE SOIENT COMPOSÉS QUE DE MATIÈRE,
 IL NE S'ENSUIT PAS DE LÀ QUE LES PENSÉES, QUE LES DÉSIRES,
 NI QUE LES SENSATIONS DE BIEN OU DE MAL DUSSENT ÊTRE
 DES CHOSES RONDES OU CARRÉES,
 COMME LES CARTÉSIENS SE L'IMAGINENT
 ET C'EST EN QUOI ILS SE RENDENT RIDICULES,
 COMME AUSSI, EN CE QUE SUR UNE SI VAINÉ RAISON,
 ILS PRÉTENDENT PRIVER LES BÊTES

DE CONNOISSANCE ET DE SENTIMENT,
LAQUELLE OPINION EST TRÈS CONDAMNABLE
ET POURQUOI

/320/ Il est certain, dit le judicieux Montaigne, que nos pensées, que nos jugemens et que les facultés de notre âme souffrent selon les mouvemens et les alterations du corps; lesquelles alterations sont continüelles. Corpus quod corrumpitur aggravat animam. N'avons nous pas, dit-il, l'esprit plus éveillé, la memoire plus prompte, et le discours plus vifs en santé qu'en maladie ? La joye et la gaieté ne nous font-elles pas recevoir les sujets qui se presentent à notre âme d'un tout autre visage que le chagrin et la melancolie ? L'air même et la serenité du ciel, dit-il, nous apporte quelque mutation suivant ce que dit ce vers en Ciceron:

*Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Juppiter, auctiferas lustravit lampade terras.*

(Essais de Montaigne, [II,12] p. 535 [citant Cicéron, qui traduit Homère, Odyssée, XVIII,135])

Ce ne sont pas, continue-t'il, seulement les fievres, les breuvages, et les grands accidens qui renversent notre jugement, les moindres choses du monde le tournevirent, et ne faut pas douter, encore que nous ne le voions pas, que si la fievre continue peut alterer notre ame, que la tierce n'y apporte aussi quelques alterations selon sa mesure et à proportion. Si l'apoplexie assoupit et éteint tout à fait la vue de notre intelligence, il ne faut pas douter que le morfondement ne l'éblouisse. Cela étant veritablement ainsi, comme personne n'en peut douter[, c]'est, comme j'ai dis, une preuve très sensible, très convaincante et très évidente que l'ame n'est pas spirituelle ni immortelle comme les cartesiens le pretendent et que les superstitieux deicoles voudroient nous le persuader.

Mais remarquons encore un peu plus particulierement ce qu'ils disent de la nature de cette ame. *L'essence de l'esprit, dit l'auteur de la Recherche de la Verité, ne consiste que dans la pensée, de même que l'essence de la matiere ne consiste que dans l'étendue; on ne peut, dit-il, concevoir un esprit qui ne pense pas. La pensée toute seule est donc, dit-il, l'essence de l'esprit. Il n'est pas, ajoute-t'il, de l'essence*

de l'esprit de vouloir, puisque le vouloir suppose la perception; la pensée toute seule est donc, repete t'il, proprement ce qui constitue l'essence de l'esprit, et si on veut, adjoute t'il (*Voyez ci-devant), attacher quelque idée claire et distincte au mot de vie, on peut dire que la vie de l'âme est la connoissance de la verité et l'amour du bien; ou plutot que sa pensée est sa vie, et que la vie du corp[s] consiste dans la circulation du sang, et dans le juste temperament des humeurs.*

Comment cet auteur peut-il dire que toute l'essence de l'ame / ou de l'esprit ne consiste que dans la pensée ? Cela ne peut être puisque la pensée même n'est qu'une action, ou une modification passagere de l'ame et de l'esprit. Or l'action de l'esprit n'étant qu'une modification de l'ame ou de l'esprit, elle ne peut faire l'essence de l'ame ou de l'esprit; car c'est l'âme ou l'esprit qui fait, qui forme ou qui conçoit ses propres pensées. Donc ce n'est point la pensée qui fait son essence. Car l'effet ou l'action d'une cause ne peut faire l'essence de cette cause même. Or la pensée est l'effet ou l'action de l'ame et de l'esprit, car la pensée est une action vitale de l'ame. Donc cette action vitale de l'ame ne peut faire l'essence même de l'ame. Cela est évident. D'ailleurs, si c'est la pensée seule qui fait la vie et l'essence de l'ame ou de l'esprit, il n'est donc pas vrai de dire que l'ame est une substance ni qu'elle est immortelle, car il est clair, évident par nous-mêmes que la pensée n'est, comme je viens de dire, qu'une action vitale de l'ame et non pas une substance. Car il seroit ridicule de dire qu'une pensée seroit une substance immortelle, puisque la pensée ne sauroit subsister seule par elle même, et que fort souvent, elle ne dure qu'un moment. L'auteur de la *Recherche* s'imagineroit-il ou se seroit-il imaginé que toutes les pensées des hommes fussent des substances, et qu'elles pourroient subsister toutes seules, hors de leurs testes et de leurs cerveaux et voltiger dans l'air, comme font les mouches ? Il feroit beau voir sortir de la teste de tous les hommes de ces sortes d'essains de pensées. On en verroit incomparablement plus que l'on ne voit d'essains de mouches dans l'air, et pour peu qu'elles seroient ombrageuses en elles mêmes, elles obscurceroient entierement l'air, et nous osteroient entierement la clareté du soleil. Quelle folie d'avoir de telles pensées !

D'ailleurs encore, si c'est la pensée seule ou si c'est seulement la connoissance de la verité et l'amour du bien qui fassent la vie de l'ame et l'essence de l'âme et de l'esprit, il faut donc que l'ame et que l'esprit soient sans vie et sans essence lorsqu'ils

ne pensent point et qu'ils n'ont actuellement aucune connoissance de la verité ni aucun amour du bien, et par consequent qu'ils ne soient rien quand ils ne pensent point et quand ils n'ont point de connoissance de verité ni d'amour du bien, parce que rien de vivant ne peut être sans ce qui fait sa vie et son essence; et ainsi l'ame ou l'esprit étans sans pensée, sans connoissance de verité et sans amour du bien, qui sont sa /321/ vie et son essence, suivant le dire de nos cartesiens, ils seroient sans vie et sans essence et par consequent ils ne seroient rien du tout, ce qui seroit encore ridicule de dire et de penser.

Mais il n'est pas possible, disent nos cartesiens, de concevoir un esprit qui ne pense point. Cela est manifestement faux suivant même les principes de nos cartesiens, car ils ne diront pas, ce me semble, que des personnes qui dorment d'un doux et profond som[m]eil soient durant tout le tems de ce doux et profond sommeil, sans ame et sans vie, et que leurs ames soient pour lors aneanties, et qu'elles reprendroient une nouvelle naissance quand ils se reveillent. Ils ne diront pas cela, dis-je, car ils se feroient trop moquer d'eux. Or ceux qui dorment ainsi d'un doux, d'un tranquille et profond sommeil ne pensent pour lors à rien et n'ont aucune pensée ni aucune connoissance, et non pas même de ce qu'ils ont de plus cher. Donc on peut concevoir non seulement une ame ou un esprit qui ne pense pas, mais on peut même en concevoir des milliers de milliers qui ne pensent pas, parce qu'on peut concevoir des milliers de milliers de personnes qui dorment d'un doux, d'un tranquille et d'un profond sommeil.

Si nos cartesiens soutiennent qu'il n'y a si doux ni si tranquille et si profond sommeil qui puisse nous oster entièrement toutes les pensées de l'ame, chacun de nous peut les dementir par sa propre experience, car nous sçavons que quand nous avons dormi d'un doux et profond sommeil, nous n'avons pensés à rien, et que nous n'avons pas mêmes pensés à nous mêmes, ni à ce que nous pourrions avoir de plus cher. S'ils disent que c'est que nous ne nous en souvenons pas, lorsque nous sommes éveillés, c'est sans fondement qu'ils le disent; ils ne s'en souviennent pas eux-mêmes, non plus que nous, et s'ils ne s'en souviennent pas eux-mêmes, ils parlent donc en cela sans sçavoir, et par consequent ils ne meritent pas qu'on les écoute en cela. Mais à quoy par exemple pourroit penser l'ame spirituelle et immortelle d'un enfant du moment qu'il commence à vivre et pendant tout le tems qu'il est dans le ventre de sa

mere ? Elle ne pourroit penser qu'à ce qu'elle connoitroit desjà. Or elle ne connoit encore rien; donc elle ne peut encore penser à rien. Car suivant la maxime des philosophes, *ignoti nulla cupido*, il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait passé auparavant par les sens; *nihil est in intellectu quid prius fuerit in sensu*. Toute connoissance, dit le s^r de Montaigne, *s'achemine en nous par les sens*. *Ce sont nos maitres*, dit-il. *La science commence par eux, et se resout en / eux*. *Les sens sont le commencement, et la fin de l'humaine connoissance*. *Invenies primis ab sensibus esse creatam notitiam veri, neque sensus posse refelli* (*Essais*, p. 560). *Et quiconque*, dit-il, *peut me pousser à contredire les sens, il me tient à la gorge, et ne sçauroit me faire reculer plus arriere*. Or rien n'a encore passé par les sens de cet enfant qui est dans le ventre de sa mere. Il n'a jamais rien vu, ni ouïs, il n'a jamais rien goûté, ni rien touché, ni rien senti, donc il n'a encore rien apperçû, c'est-à-dire qu'il n'a encore eu aucune pensée, ni aucune connoissance dans l'entendement, et par consequent il ne pense encore à rien, et s'il ne pense encore à rien, et qu'il ait veritablement une ame spirituelle et immortelle, comme le veulent nos cartesiens, il est clair et évident que l'essence de cette ame ne consiste pas dans sa pensée, comme nos cartesiens le pretendent.

De plus, si la pensée est la vie de l'ame, et *que la circulation du sang et le juste temperament des humeurs soient la vie du corps*, comme disent nos cartesiens, nous avons donc chacun de nous deux differentes sortes de vies, en nous, sçavoir celle de l'ame et celle du corp[s]. Ce qui est manifestement faux, car nous sentons assés évidament par nous-mêmes que nous n'avons qu'une seule vie, et que ce que nous appelons notre ame et notre corp[s] ne font tous deux ensemble qu'une seule vie et qu'un seul vivant, et non pas deux vies ni deux vivans. Et il est ridicule à nos cartesiens de vouloir distinguer ainsi deux sortes de vies et deux differens principes de vies dans une seule et même personne. Et comme ils reconnoissent que la circulation du sang et que le juste temperament des humeurs font la vie du corp[s] et tous ses mouvements, il est ridicule et superflu à eux de vouloir imaginer et forger inutilement un autre principe de vie, dont nous n'avons aucun besoin, puisque le seul principe qu'ils reconnoissent de la vie du corp[s] nous suffit, aussi bien qu'à tous les autres animaux, pour faire toutes les fonctions et tous les exercices de la vie. Donc ils doivent reconnoitre aussi qu'il suffit aux hommes pour faire toutes les fonctions et tous les exercices de leur vie, et s'il leur suffit, c'est manifestement une erreur et une

illusion à nos cartesiens de dire que notre ame est une substance spirituelle et immortelle, et c'est encore une plus grande illusion en eux de croire invinciblement demontrer cette pretendüe spiritualité et cette pretendüe immortalité par de si foibles et par des si ridicules raisonnemens que sont ceux dont ils se servent pour ce sujet.
/322/

C'est ce que je vai encore faire manifestement voir par ce raisonnement-ci. Si notre ame étoit une substance spirituelle et intelligente, c'est-à-dire connoissante et capable de sentiment par elle-même, et si elle étoit veritablement distinguée de la matiere et d'une toute autre nature que la matiere, elle connoitroit et sentiroit immediatement et certainement par elle-même qu'elle seroit veritablement une substance spiritüelle distinguée de la matiere, comme nous connoissons et que nous sentons immediatement et certainement par nous-mêmes que nous sommes des substances corporelles, car nous n'avons certainement pas besoin de rien autre chose que nous-mêmes nous fasse sentir et connoitre certainement que nous sommes tels. Il en seroit certainement de même de notre ame, si elle étoit veritablement une substance spiritüelle, elle se connoitroit et se sentiroit certainement être effectivement une substance spiritüelle, et elle sçauroit très facilement et certainement se distinguer elle-même de tout ce qui seroit matiere, comme nous scavons nous distinguer nous mêmes de tout ce qui n'est pas nous. Or il est certain que l'ame ne se connoit pas, et qu'elle ne se sent pas certainement être une substance spirituelle, car si elle se connoissoit et se sentait certainement être telle, personne ne pourroit douter de la spiritualité de son ame, parce que chacun de nous connoitroit et sentiroit par soy-même qu'elle seroit effectivement telle. Or personne ne connoit et ne sent certainement cela, donc l'ame n'est pas une substance spirituelle, comme nos cartesiens l'entendent.

De plus si l'ame étoit veritablement une substance spirituelle, connoissante, sensible et entierement distinguée de la matiere; elle se connoitroit elle-même avant de connoitre la matiere; elle se distingueroit facilement de la matiere, et il lui seroit même impossible de ne pas se distinguer de la matiere, car étante comme elle seroit, enfermée de toutes parts dans la matiere, elle ne pourroit manquer de se sentir enfermée, comme nous sentons par exemple que nous sommes enfermés dans nos habits lorsque nous sommes vestus; et que nous nous sentons enveloppés de draps et

de convert[ur]es, lorsque nous sommes couchés dans un lit; et étant la ditte ame dans un corp[s] humain, elle s'y trouveroit enfermée, comme un homme se trouveroit enfermé dans une chambre où il seroit, ou comme un prisonnier dans une prison. Cela étant, / il est clair et évident que l'ame se distingueroit et ne pourroit pas même manquer de se distinguer aussi facilement de la matiere de son corps, que nous nous distinguons nous mêmes de nos habits, lorsque nous sommes vestus, ou que nous [nous] distinguons des draps, et des couvert[ur]es lorsque nous sommes couchés dans un lit. Elle ne pourroit manquer de se distinguer elle-même de la matiere du corps, aussi facilement que nous nous distinguons nous-mêmes d'une chambre dans laquelle nous sommes enfermés. Et enfin elle sçauroit aussi facilement se distinguer elle-même de la matiere qu'un prisonnier sçauroit se distinguer des murailles de sa prison.

Or il est constant, et chaqu'un sent bien par sa propre experience que l'ame ne sçauroit se distinguer ainsi de la matiere de son corp[s], où elle est enfermée. Les cartesiens eux-mêmes n'en sçauroient disconvenir, car ils disent eux-mêmes, comme j'ai desjà ci-devant remarqué ([Malebranche] *Recherche de la Verité*, tom. 1, p. 94), que *l'ame est si aveugle qu'elle se meconnoit elle-même, et qu'elle ne voit pas que ses propres sensations lui appartiennent. Elle est, disent-ils, si intimement unie au corps, et est devenue si charnelle depuis le peché qu'elle ne se distingue presque plus de son corp[s], de sorte qu'elle ne lui attribüe pas seulement ses sensations, mais aussi sa force d'imaginer, et quelques fois même aussi la puissance de raisonner.*

L'esprit de l'homme, dit mons^r de Cambrai, qui voit sans cesse tous les objets qui l'entourent, s'ignore profondément lui-même, il marche comme à tâtons dans un abîme de tenebres, il ne sçait ce qu'il est, ni comment il est attaché à un corp[s], ni comment il a tant d'empire sur les ressorts de ce corp[s] qu'il ne connoit point. Il ignore ses propres pensées, et ses propres volontés... etc. (Existence de Dieu, p. 196 et suiv.). Cela étant, il est donc clair et évident que l'ame n'est pas une substance spirituelle, intelligente et sensible ou sensitive par elle-même, et qu'elle n'est pas une substance distinguée de la matiere, ni d'une autre nature que la matiere, parce, comme je viens de dire, que si elle étoit véritablement telle que nos cartesiens la disent, elle ne pourroit manquer de connoître et de sentir elle-même qu'elle seroit une substance spi[rituelle]. Elle se connoitroit mieux elle-même qu'elle ne connoitroit la matiere, et il n'est pas même concevable comment elle pourroit connoître la matiere.

Et enfin, supposé qu'elle pût[] connoître la matiere, elle sçauroit aussi certainement se distinguer de la matiere, que des prisonniers sçavent se distinguer des /323/ murailles de leur prison. Et ainsi l'ame ne pouvans se connoître elle-même, et ne pouvans même se distinguer elle-même de la matiere où elle est enfermée, c'est une preuve certaine, claire et évidente qu'elle n'est pas telle que nos cartesiens la disent.

Venons à ce qu'ils disent de la nature et de la condition des bestes. Ils ne veulent pas, ces messr^s, reconnoître que les bestes aient aucune connoissance ni aucun sentiment de douleur ni de plaisir, ni qu'elles aiment ou qu'elles haïssent aucune chose. *Dans les animaux, il n'y a, disent-ils, ni intelligence ni ame, comme on l'entend ordinairement; ils mangent sans plaisir, ils crient sans douleur, ils croissent sans le sçavoir, ils ne desirent rien, ils ne craignent rien, ils ne connoissent rien...* etc. Et la seule raison qu'ils en donnent, c'est parce qu'ils ne peuvent concevoir que *de la matiere extremement subtilisée et agitée de bas en haut ou de haut en bas, en ligne circulaire, spirale, parabolique, ou elliptique soit un amour, une haine, une joye, une tristesse...* etc. Si *on concoit*, disent-ils, *que de la matiere figurée d'une telle maniere comme en carré, en rond, en ovale, soit de la douleur, du plaisir, de la chaleur, de la couleur, de l'odeur, du son...* etc., *on peut assurer que l'ame des bestes, toute materielle qu'elle soit, est capable de sentir. Si on ne le concoit point, il ne le faut pas dire, car il ne faut assurer que ce que l'on concoit. De même,* ajoutent-ils, *si l'on concoit, que de la matiere extremement agitée de bas en haut, ou de haut en bas, en ligne circulaire, oblique ou spirale, soit un amour, une haine, une joye, une tristesse... etc., on peut dire que les bestes ont les mêmes passions que nous; si on ne le concoit pas, il ne le faut pas dire, à moins que l'on ne veuille parler sans sçavoir ce que l'on dit. Et ainsi,* la seule raison pourquoi ils ne veulent pas reconnoître que les bestes aient de la connoissance et du sentiment est parce qu'ils ne concoivent pas qu'aucune modification de matiere puis faire ou former aucune connoissance ni aucun sentiment.

Mais connoissent-ils, ces mess^{rs}, concoivent-ils bien eux-mêmes qu'aucune modification de matiere puisse causer, former ou exciter dans un esprit ou dans une substance spirituelle aucune pensée, aucune connoissance ou aucun sentiment de douleur ou de plaisir ? Car ils disent eux-mêmes que les diverses modifications et changement du corp[s] excitent dans l'ame diverses pensées et diverses sensations.

Les moindres choses, disent-ils, peuvent / produire de grands mouvemens dans les fibres delicates du cerveau, et elles excitent par une suite necessaire des sentimens violens dans l'ame. *C'est, disent-ils, dans un certain temperament de la grosseur, et de l'agitation des esprits animaux, avec les fibres du cerveau que consiste la force de l'esprit. Le mouvement par exemple, disent-ils (Recherche de la Verité, t. 1, p. 210), qui cause la douleur, ne differe assés souvent que très peu de celui qui cause le chatouillement, il n'est pas necessaire qu'il y ait de difference essentielle entre ces deux mouvemens, mais il est necessaire qu'il y ait une difference essentielle entre le chatouillement et la douleur que ces deux mouvemens causent dans l'âme, parce que l'ébranlement des fibres qui accompagne le chatouillement temoigne à l'âme la bonne disposition de son corp[s], mais le mouvement qui accompagne la douleur, étant plus violent et étant capable de nuire au corp[s], l'âme, disent-ils, en doit être avertie par quelques sensations desagreables, affin qu'elle y prenne garde. Les traces du cerveau, disent-ils, sont liées les unes avec les autres. Elles sont suivies du mouvement des esprits animaux, et les traces reveillées dans le cerveau reveillent des idées dans l'esprit, et des mouvemens excités dans les esprits animaux excitent des passions dans la volonté (ib., p. 86).*

Toute l'alliance (*Cette alliance, est-ce quelque chose de rond ou de carré ?) du corp[s] et de l'esprit, continüent-ils, consiste dans une correspondance** (**Cette correspondance, est-ce quelque chose de rond ou de carré ? comme dit l'auteur de la Recherche, est-ce quelque chose que l'on puisse diviser en deux... etc. ?) mutielle et naturelle des pensées de l'âme et des traces du cerveau, comme aussi des émotions de l'âme et du mouvement des esprits animaux. Dès que l'âme, ajoutent-ils, reçoit quelques nouvelles idées, il s'y imprime dans le cerveau des nouvelles traces, et dès que les objets produisent de nouvelles traces, l'âme reçoit des nouvelles idées; non qu'elle considere ces traces, puisqu'elle n'en a aucune connoissance, non que ces traces renferment ces idées, puisqu'elles n'y ont aucun raport, non enfin qu'elle reçoive ses idées de ces traces puisqu'il n'est pas concevable que l'esprit reçoive quelque chose du corp[s], et qu'il devienne plus éclairé qu'il n'est en se tournant vers lui... De même, continüent-ils, dès que l'âme veut que le bras soit mus, quoiqu'elle ne sache pas seulement ce qu'il faut faire, affin qu'il soit mû, le bras est mû; et dès que les esprits animaux sont agités, l'âme se trouve émüe, quoy qu'elle ne sache pas seulement s'il y a dans son corp[s] des esprits animaux, parce qu'il y a une li- /324/*

aison entre les traces du cerveau et le mouvement des esprits, et une liaison entre les idées et les émotions de l'âme, et que toutes les passions en dependent.

*Si mon esprit, dit l'auteur de la Recherche, a été frappé de l'idée de Dieu, en même tems que mon cerveau a été frappé de la vüe de ces trois caracteres IAH ou du son de ce mot, il suffira, dit-il, que les traces que ces caracteres ou leur son auront produittes, se reveillent, affin que je pense à Dieu, et je ne pourrai, dit-il, penser à Dieu qu'il ne se produise dans mon cerveau quelques traces confuses des caracteres, du son ou de quelques choses lesquelles auront accompagnées les pensées que j'aurai eu de Dieu. Car le cerveau, dit-il, n'étant jamais sans traces, il a tousjours celles qui ont raport à ce que nous pensons (ibid., p. 125). Ensuite il dit, qu'il y a une liaison (*Pareillement, cette liaison est-ce quelque chose de rond, ou de carré ? Est-ce quelque chose que l'on puisse diviser ou couper en deux trapezes, en deux parallelogrammes ?... etc.) naturelle et qui ne depend point de notre volonté entre les traces que produisent un arbre ou une montagne que nous voions et les idées d'arbre et de montagne; entre les traces que produisent dans notre cerveau le cris d'un homme ou d'un animal qui souffre et que nous entendons se plaindre, l'air du visage d'un homme qui nous menace ou qui nous craint, et les idées de douleur, de force, de faiblesse et même entre les sentimens de compassion, de crainte et de courage qui se produisent en nous. Les liaisons naturelles, ajoute-t'il, sont les plus fortes de toutes, elles sont semblables dans tous les hommes, et elles sont absolument necessaires à la conservation de la vie. Ainsi elles ne dependent point de la volonté des hommes.*

Il est donc constant et indubitable, par tous ces temoignages que je viens de rapporter que les cartesiens reconnoissent eux-mêmes, que les diverses modifications et changemens du corp[s] excitent et reveillent naturellement dans l'ame diverses pensées et diverses sensations, et ils reconnoissent même suivant leur propre dire que ces diverses modifications et changemens du corp[s] excitent et reveillent naturellement dans l'ame diverses pensées et diverses sensations, et qu'il y a une liaison naturelle entre ces diverses modifications et changemens du corp[s] et les pensées et les sensations qu'ils excitent et qu'ils reveillent dans l'ame.

Or je leur demanderois volontiers maintenant s'ils conçoivent bien qu'aucune modification de matiere puisse naturel / lement causer et former dans un esprit, c'est-

à-dire dans une substance spirituelle (qui n'est pourtant qu'un être imaginaire) aucune pensée ou aucune sensation ? Quel rapport ou quelle liaison nécessaire y a-t'il entre une modification de matière et un être imaginaire, ou, si vous voulez, un être spirituel qui n'a ni corp[s] ni parties ni étendue aucune ?

Je leur demanderois volontiers s'ils conçoivent bien que diverses modifications de matière doivent naturellement produire dans une substance spirituelle, c'est-à-dire dans un être qui n'a point d'étendue et qui n'est rien, diverses pensées, et diverses sensations ? Quel rapport et quelle liaison y a-t'il de l'un à l'autre, ou des uns aux autres ? Car dans le fond il n'y a point de différence entre un esprit comme ils l'entendent et un être qui n'est qu'imaginaire et qui n'est rien, comme je l'ai suffisamment démontré ci-dessus.

Mais quand on supposeroit même que l'esprit seroit quelque chose de réel, comme ils le prétendent, conçoivent-ils bien que des modifications de matière puissent naturellement produire ou exciter des pensées et des sensations dans un tel être, c'est-à-dire dans un être qui n'auroit ni corp[s] ni parties ni étendue aucune et qui n'auroit aucune forme ni aucune figure ? Quel rapport et quelle liaison peut-il y avoir entre des modifications de matière et des êtres d'une telle nature ? Il ne peut y en avoir aucune. Conçoivent-ils bien que les moindres choses qui produiroient des grands mouvemens dans les fibres délicates du cerveau exciteroient par une suite nécessaire, comme ils disent, des sentimens violens dans l'ame ? Conçoivent-ils bien qu'un certain temperament de la grosseur ou de la délicatesse des esprits animaux et qu'un certain temperament de leur agitation avec les fibres du cerveau font naturellement la force ou la foiblesse de l'esprit ? Conçoivent-ils bien que certains mouvemens de la matière peuvent naturellement causer du plaisir et de la joye, ou de la douleur et de la tristesse dans un être qui n'a ni corp[s] ni parties, et qui n'a ni forme ni figure ni étendue aucune ? Conçoivent-ils bien que des traces reveillées dans le cerveau reveillent des idées dans l'esprit, et que des mouvemens excités dans les esprits animaux excitent des passions dans la volonté[, e]t même dans la volonté d'un être qui n'a, comme je viens de dire, ni forme ni figure ni corp[s] ni parties ni étendue aucune ? Conçoivent-ils bien qu'un juste temperament d'hu- /325/ meurs qui fait, comme ils disent, la vie et la santé du corp[s], soit quelque chose de rond ou de carré, ou de quelque autre figure ? Et enfin pour finir, conçoivent-ils bien que

l'alliance de l'esprit avec le corp[s] consiste dans une correspondance mutuelle et naturelle des pensées de l'ame et des traces du cerveau, comme aussi dans une correspondance naturelle et mutuelle des émotions de l'ame et du mouvement des esprits animaux, quoique l'ame n'ait aucune connoissance de ces traces, ni aucune connoissance des esprits animaux ? Conçoivent-ils bien tout cela, mess^{rs} les cartesiens ? S'ils le conçoivent, qu'ils nous apprennent un peu cette merveille ! Et s'ils ne conçoivent pas, ils ne doivent certainement pas le dire, suivant leurs principes, à moins qu'ils ne veuillent parler eux-mêmes sans sçavoir ce qu'ils disent.

Mais comment concevroient-ils des choses qui sont en même tems si impossibles, si ridicules et si absurdes; ils ne sçauroient même dire qu'ils le[s] conçoivent puisqu'ils reconnoissent et qu'ils avoient eux-mêmes d'un coté que *l'âme est si aveugle qu'elle se meconnoit elle-même et qu'elle ne voit pas que ses propres sensations lui appartiennent, et qu'ils disent qu'elle ne se distingue presque plus d'avec le corp[s], auquel elle attribue ses propres pensées et ses propres sensations (Recherche [de la vérité], t. 1, p. 90), et qu'ils disent encore que l'esprit qui voit tous les objets qui l'entourent s'ignore profondément lui-même, qu'il ne marche qu'à tâtons dans un abime de tenebres, qu'il ne sçait ce qu'il est, ni comment il est attaché à un corp[s], ni comment il a tant d'empire sur tous les ressorts de ce corp[s] qu'il ne connoit point, et qu'il ignore ses propres pensées et ses propres uolontés (Existence de Dieu, p. 179).* Ils ne peuvent donc pas dire qu'ils conçoivent ce qu'ils disent eux-mêmes quand ils parlent, comme ils font, de la nature de l'ame, de sa liaison avec le corp[s] et de la correspondance naturelle et mutuelle qu'il y a entre les diverses operations de l'ame et les divers rnouvemens et les diverses modifications de la matiere, et s'ils ne conçoivent pas ce qu'ils disent en cela, ils ne doivent pas le dire, à moins qu'ils ne veuillent, comme j'ai desjà remarqué et comme ils disent eux-mêmes, *parler eux-mêmes sans sçavoir ce qu'ils disent.*

Mais pourquoi encore veulent-ils plutot parler ainsi sans sçavoir ce qu'ils disent, que de reconnoitre que la matiere seule soit capable de connoissance et de sentiment dans les hommes et dans les bestes[, o]u plutost soit capable de donner, de former ou / de causer et produire de la connoissance et du sentiment dans les bestes, sous pretexte qu'ils ne conçoivent pas comment cela se puisse faire ? C'est sans aucun fondement et sans aucune bonne raison qu'ils le veulent ainsi. Car dans le sentiment

de ceux qui disent que le seul mouvement de la matiere avec ses diverses modifications suffit pour donner de la connoissance et du sentiment aux hommes et aux bestes, il n'y a, comme j'ai dis, qu'une difficulté qui arreste, qui est de sçavoir ou de concevoir comment des seuls mouvemens et des seules modifications des parties de la matiere peuvent donner ou exciter de la connoissance et du sentiment dans les hommes et dans les bestes; laquelle difficulté vient sans doute, comme j'ai desjà remarqué aussi, de ce que ces sortes de mouvemens et de modifications sont en nous le premier principe de toutes nos connoissances et de toutes nos sensations, et que pour cette raison nous ne pouvons et ne devons pas même voir, ni concevoir, comment ils produisent en nous nos connoissances et nos sentimens, d'autant, comme j'ai dis, que de même que nous voions tous les jours que le principe de la vue ne tombe point et ne peut tomber sous la vüe, de même aussi nous devons bien nous persuader que le principe de la connoissance et du sentiment ne peut et ne doit point tomber sous la connoissance ni sous le sentiment, et par consequent que nous devons ignorer comment les mouvemens et les modifications internes de la matiere dont nous sommes composés produisent en nous nos connoissances et nos sentimens, et nous ne devons pas même nous étonner davantage de notre ignorance et de notre impuissance en cela, puisqu'elle doit naturellement être telle; car ce seroit en quelque façon comme si on s'étonnoit de ce qu'un homme fort et robuste qui porteroit facilement de gros et pesants fardeaux sur ses épaules et sur son dos, ne pourroit de même se porter lui-même sur ses épaules ni sur son dos. Ou comme si on s'étonnoit de ce qu'un homme de bon appetit qui avaleroit facilement des bons et friands morceaux ne pourroit lui même avaler sa langue. Comme si on s'étonnoit de ce que l'œil qui voit facilement tout ne scauroit neantmoins se voir lui même; ou enfin, comme si on s'étonnoit de ce qu'une main qui sçait empoigner facilement toutes sortes de choses ne scauroit neantmoins s'empoigner elle-même.

Il est visible que ces sortes d'étonnemens-là seroient ridicules et on se moqueroit infailliblement de ceux qui s'étonneroient /326/ de telle impuissance, il en seroit infailliblement aussi de même de l'étonnement où nous sommes au sujet des modificationna internes de notre corp[s], et de nos sensations ou perceptions, si c'étoient des choses exterieures et sensibles comme sont celles dont je viens de parler. Il seroit ridicule de s'étonner de notre ignorance là-dessus, et il seroit peut-être même ridicule de vouloir comprendre et concevoir ce que nous ignorons là-

dessus, parce que l'on verroit clairement qu'il ne faudroit pas s'étonner de telle ignorance, et qu'il seroit aussi impossible de concevoir ce que nous en ignorons, comme il est impossible à nos yeux de se voir eux-mêmes sans miroir.

Mais quoy que nous ignorions comment cela se fait, nous sommes neantmoins certains et assurés que c'est immediatement par le moien de ces mouvemens et de ces modifications-là que nous pensons, que nous sentons et que nous appercevons toutes choses, et que sans ces mouvemens et ces modifications-là, nous ne serions nullement capables d'avoir aucune pensée, ni aucun sentiment. D'ailleurs nous sentons interieurement et très certainement que c'est par notre cerveau que nous pensons, que c'est par notre chair que nous sentons, comme c'est par nos yeux que nous voions, et que c'est par nos mains que nous touchons; et ainsi nous devons necessairement dire que c'est precisement dans ces sortes de mouvemens et de modifications internes de notre chair et de notre cerveau que consistent toutes nos pensées, toutes nos connoissances et toutes nos sensations.

Et ce qui confirme d'autant plus cette verité est que nos connoissances et nos sensations suivent la constitution naturelle de notre corp[s], et qu'elles sont d'autant plus ou moins libres qu'elles procedent d'une plus ou moins bonne et parfaite disposition et constitution interne ou externe de notre corp[s]. Et si c'est precisement dans ces sortes de mouvemens et de modifications internes de la matiere qui est en nous et qui agit en nous que consistent nos connoissances et nos sensations, il s'ensuit évidament que tous les animaux sont capables de connoissance et de sentiment aussi bien que nous, puisque nous voions manifestement qu'ils sont, comme nous, composés de chairs et d'os, de sang et de veines, de nerfs et de fibres semblables aux notres, qu'ils ont comme nous tous les organes de la vie et du sentiment, et même un cerveau qui est l'organe de la pensée et de la connoissance, et qu'ils montrent évidament par toutes leurs actions, et par toutes leurs manieres d'agir qu'ils ont de la connoissance et du sentiment. Ainsi c'est en vain que nos cartesiens disent qu'ils ne sont point capables de connoissance ni de sentiment, sous pretexte qu'ils ne conçoivent pas que de la matiere figurée / ou modifiée d'une telle ou telle maniere, comme en carré, en rond, en ovale... etc., soit de la douleur, du plaisir, de la chaleur, de l'odeur, du son... etc., et sous pretexte qu'ils ne conçoivent pas que de la matiere agitée de bas en haut, ou de haut en bas, en ligne circulaire, spirale, oblique,

parabolique ou elliptique soit un amour, une haine, une joye, une tristesse, ...etc., puisqu'il est constant et indubitable, suivant même leurs principes, que c'est par les divers mouvemens et par les diverses modifications de la matiere que se forment en nous toutes nos connoissances et toutes nos sensations, et qu'il y a même dans nous une liaison et une correspondance naturelle et mutuelle, comme disent nos cartesiens, entre les susdits mouvemens et les susdites modifications de la matiere et les connoissances et les sentimens ou sensations que nous avons en nous. Il est clair et constant et indubitable que semblables mouvemens et semblables modifications de matiere se peuvent semblablement faire dans les bestes qui sont organisés, ou qui ont des organes comme nous.

Et si ces sortes de mouvemens et de modifications de matiere s'y peuvent faire, ils peuvent par consequent aussi y former de semblables connoissances et de semblables sensations. Et il se peut faire qu'il y ait dans les mêmes bestes une semblable liaison et une semblable correspondance naturelle et mutuelle entre les divers mouvemens et modifications de leur corp[s], et les connoissances et sensations qu'elles peuvent avoir, puisqu'une telle liaison et correspondance des mouvemens et des sensations, de modifications et de connoissance, n'est pas plus difficile d'un côté que de l'autre, et qu'elle peut se trouver aussi facilement dans les bestes que dans les hommes. Et cela étant, comme on n'en peut douter après y avoir bien pensé, c'est une erreur et une illusion à nos cartesiens de croire que les bestes ne sont point capables de connoissance ni de sentiment, et il est ridicule à eux de demander à cette occasion si on conçoit que de la matiere figurée d'une telle ou telle maniere, comme en carré, en rond, en ovale... etc., soit de la douleur, du plaisir, de la chaleur, de la couleur, de l'odeur, de la lumiere, du son... etc.[, e]t si on conçoit que de la matiere agitée de bas en haut, ou de haut en bas, en ligne droite, circulaire, ou oblique, soit un amour, une haine, une joye, une tristesse... etc., ils sont, dis-je, ridicule[s] de demander cela et de s'imaginer que la resolution de cette difficulté depende de là, puisque ce n'est pas dans une certaine étendue mesurable ni dans aucune figure déterminée de la matiere que consiste le sentiment du plaisir ou de la douleur, ni le sentiment de la chaleur ou du froid, ni le sentiment de la lumiere /327/ et des couleurs, ni le sentiment de l'odeur et du son. Et que ce n'est point non plus dans aucune étendue mesurable, ni dans aucune figure déterminée de la matiere que consiste la pensée, le desir, la crainte, la volonté, le raisonnement, la joye ou la tristesse... etc., mais qu'ils consistent

seulement dans le mouvement et dans la modification interne de la matiere dont les corps vivans sont composés, sans avoir aucun égard à leur étendue mesurable, ni à la figure extérieure qu'ils pourroient avoir; de la même maniere que le juste temperament des humeurs, qui de l'aveu même de nos cartesiens fait la vie, la force et la santé du corp[s] vivant, ne consiste point dans aucune certaine figure, ni dans aucune certaine étendue particuliere de la matiere, mais dans certains mouvemens internes et dans certaines modifications internes et particulieres de la matiere, sans avoir aucun égard à l'étendue ni à la forme ou à la figure qu'elle pourroit avoir d'ailleurs.

Nos cartesiens affectent encore ici de confondre mal à propos les choses, c'est ce que j'ai déjà remarqué qu'ils faisoient à l'occasion de la pretendue existence de leur Dieu. Car pour demontrer, comme ils le pretendent, qu'il existe, ils affectent de confondre un infini en étendue, en nombre et en durée, qui existe veritablement, avec un pretendu Etre infiniment parfait, qui n'est point. Et de l'existence évidente de l'un, ils s'imaginent conclure invinciblement l'existence de l'autre; en quoi j'ai dis qu'ils tomboient manifestement dans l'erreur, et dans l'illusion. Les voici qui font encore de même à l'occasion des bestes, qu'ils veulent ou qu'ils voudroient priver entierement de toute connoissance et de tout sentiment, car pour demontrer, comme ils le pretendent, qu'elles n'ont point du tout de connoissance ni de sentiment, ils affectent de confondre l'étendue mesurable de la matiere et sa figure extérieure avec les mouvemens et les modifications internes qu'elle a dans les corps vivans, et parce qu'ils demontrent suffisamment qu'aucune étendue mesurable de matiere et qu'aucune de ses figures exterieures ne peuvent faire aucune pensée ni aucune sensation dans les hommes ni dans les bestes, ils s'imaginent demontrer aussi que n'y aians que de la matiere dans les bestes, elles ne peuvent avoir aucune connoissance ni aucun sentiment, mais c'est encore en cela même que consiste leur erreur et leur illusion, puisque ce n'est point dans aucune étendue mesurable ni dans aucune figure extérieure de la matiere que consistent les connoissances et les sensations des hommes et des bestes; mais dans les divers mouvemens, dans les diverses agitations et dans les diverses modifications internes qu'elle a dans les hommes et dans les bestes.

Ce qui fait, comme il est visible, une très grande difference de l'un à l'autre, car on

peut bien dire que la pensée et que le sentiment étans dans des corps vivans, ils sont par consequent dans une matiere qui est étendue et figurée; mais il ne s'ensuit pas de là que la pensée ni que le sentiment dussent être pour cela des choses étendües en longueur, en largeur et en profondeur, ni qu'ils dûssent être pour cela des choses rondes ou carrées, comme disent nos cartesiens, car la pensée et le sentiment sont également dans un petit homme par exemple, comme dans un plus grand, d'autant que la grandeur mesurable du corp[s] vivant ni la figure exterieure ne font rien en cela. Pareillement, on peut bien dire que les pensées et que les sensations des corps vivans se font par les mouvemens, par les modifications et par les agitations internes des parties de la matiere dont ils sont composés, mais il ne s'ensuit pas de là que ces sortes de mouvemens se fassent necessairement en ligne droite ou oblique, en ligne circulaire ou spirale, ou en ligne parabolique ou elliptique, ni que ces mouvemens et agitations-là, de bas en haut, ou de haut en bas, en ligne circulaire ou oblique fassent toujours quelques pensées ou quelques sensations, cela, dis-je, ne s'ensuit pas toujours de la supposition de notre these, et il seroit même ridicule de s'imaginer que telle chose dusse s'en ensuivre; et ainsi c'est en vain que nos cartesiens demandent si on conçoit que la matiere figurée en rond, en carré, en ovale... puisse faire une pensée, un desir, une volonté... etc.[, e]t si on conçoit qu'une matiere agitée de bas en haut ou de haut en bas, ou qui se meut en ligne circulaire, oblique ou parabolique... etc. peut faire un amour, une haine, un plaisir, une joye, une douleur, ou une tristesse, c'est, dis-je, en vain qu'ils font cette demande, puisque nos pensées et que nos sensations ne dependent point de ces particularités-là de la matiere, et qu'elles ne se font point parce que la matiere est figurée en rond, ou en carré...etc., ni precisement parce qu'elle se meut de bas en haut, ou de haut en bas, ni parce qu'elle se meut de droite à gauche, ou de gauche à droite... etc., mais bien, comme j'ai dis, parce qu'elle a dans les corps vivans certains mouvemens et certaines modifications et agitations internes qui font la vie et le sentiment des corps vivans, sans qu'il soit besoin pour cela que ces sortes de modifications internes aient en elles mêmes aucunes figures propres et particulieres, et sans qu'il soit besoin pour cela que ces sortes de mouvemens aillent toujours de bas en haut, ou de haut en bas, et sans qu'il soit besoin de determiner s'ils vont de droite à gauche, ou de gauche à droite; ou si c'est justement /328/ par des lignes droites ou circulaires qu'ils se font, ou si c'est par des lignes spirales, obliques, ou paraboliques. Il ne s'agit pas de cela, il suffit de dire que nos pensées et que nos sensations se font veritablement dans des corps vivans, de

quelque maniere que ce soit qu'elles s'y fassent et elles s'y font aussi bien que les modifications internes dont je viens de parler.

Or il est certain que toutes les modifications de la matiere ne sont pas tousjours rondes ou carrées, ou autrement figurées, il seroit même ridicule de pretendre qu'elles düssent tousjours l'être; la modification par exemple de l'air qui fait en nous le sentiment du son, et celle du même air qui fait en nous le sentiment de la lumière et des couleurs, sont certainement des modifications de la matiere. Cependant ces sortes de modifications de la matiere n'ont en elles-mêmes aucune figure propre et particuliere, et il seroit ridicule de demander si l'action ou l'agitation de l'air qui cause en nous ce sentiment du son seroit une chose ronde ou carrée; il seroit ridicule de demander si l'action ou l'agitation du même air qui causeroit en nous le sentiment de la lumiere et des couleurs seroit une chose ronde ou carrée... Pareillement il est certain que le juste temperament des humeurs qui fait, comme disent nos cartesiens mêmes, la vie, la force et la santé des corps vivans, et par consequent aussi que le mauvais temperament des mêmes humeurs qui fait les maladies et les infirmités des corps vivans, ne sont que des modifications de la matiere. Ces sortes de modifications de la matiere ne sont cependant d'aucune figure en elles-mêmes, et il seroit ridicule de demander si le bon ou si le mauvais temperament des humeurs qui cause la santé et les maladies, la fièvre par exemple ou la peste seroient des choses rondes ou carrées, et si on pourroit les diviser, les fendre, ou les couper par pieces et par morceaux.

Enfin la fermentation est certainement une modification de la matiere, nos cartesiens ne le sçauroient nier; cependant la fermentation non plus que le juste temperament des humeurs ne sont pas des choses que l'on puisse dire être rondes ou carrées, ou de quelque autre figure, et quoi qu'elles puissent être et qu'elles soient même necessairement dans une matiere étendue et mesurable et qu'elles soient necessairement dans une matiere qui peut avoir quelque figure, elles ne peuvent neantmoins avoir en elles-mêmes aucune étendue mesurable ni aucune figure qui leur soient propres et particulieres. Et il seroit ridicule, comme j'ai dis, de demander si on conçoit que de la matiere figurée en rond ou en carré, en ovale ou en triangle... etc. seroit une fermentation, parce que ce n'est point la figure de la matiere qui fait la fermentation; pareillement il seroit ridicule de demander si on conçoit que cette

fermentation ou que / le juste temperament des humeurs seroient des choses que l'on puisse mesurer à l'aune ou à la toise ou mesurer au pot et à la pinte, ou si ce seroient des choses rondes ou carrées, parce que la fermentation et que le juste temperament des humeurs ne consistent point dans aucune étendue déterminée ni dans aucune figure particuliere; pareillement il seroit ridicule de demander si ces sortes de choses se pourroient peser au poid[s] ou à la balance, parce qu'elles ne consistent point dans aucun degré de pesanteur; pareillement il seroit ridicule de demander, si on concoit qu'une fermentation ou qu'un juste temperament d'humeurs pourroient se fendre, se diviser ou se couper en pieces et en morceaux, parce que ces sortes de choses ne sont point de nature à être divisées ainsi. Il seroit ridicule, dis-je, de faire toutes ces sortes de demandes, parce qu'il seroit ridicule de vouloir attribuer à des choses, des qualités ou des propriétés qui ne seroient point convenables à leur nature, ni à leur maniere d'être.

De sorte que lors même que l'on n'attribue qu'une même et semblable denomination à plusieurs choses de diverses natures, il faut necessairement l'entendre et l'expliquer en divers sens et en diverses significations, parce qu'il seroit ridicule de prendre cette même denomination dans une même signification pour toutes les choses qu'elle signiferoit. On dit par exemple d'une perche, qu'elle est longue ou qu'elle est courte. On dit de même d'une maladie qu'elle est longue ou qu'elle est courte. Il faut necessairement prendre ce terme de long ou de longue, aussi bien que celui de court ou de courte, en diverses significations, parce qu'il seroit ridicule de dire que la longueur ou la brieveté d'une maladie fut un être ou quelque chose de semblable à la longueur ou à la brieveté d'une perche, ou que celle d'une perche fut semblable à celle d'une maladie. Et pourquoi seroit il ridicule de vouloir prendre ce terme dans une même signification pour une perche que pour une maladie si ce n'est parce qu'il seroit ridicule de vouloir attribuer à des choses des qualités ou des propriétés qui ne seroient point convenables à leur nature ou à leur maniere d'être; car il est visible que la longueur d'une perche ne convient nullement à la nature d'une maladie, et que la longueur d'une maladie ne convient nullement à la nature d'une perche. C'est pour cela aussi que l'on ne confond point dans cette occasion-ci les diverses significations de ce terme, et que l'on ne s'y meprend point. Pareillement, on dit d'un vent de bize, quand il gele fort, qu'il est froid; on dit de même d'un discours mal conçu et mal prononcé que c'est un froid discours, et qu'un orateur qui parle sans

mouvement et sans passion, qu'il est un froid orateur; ce terme /329/ de froid doit necessairement se prendre ici en diverses significations, parce qu'il seroit ridicule de dire ou de penser que la froideur d'un discours ou d'un orateur fut quelque chose de semblable à la froideur ou à la froidure d'un rude vent de bise, ou que la froidure d'un vent de bise fut semblable à celle d'un froid discours ou d'un froid orateur. Et pourquoi seroit-il ridicule de dire ou de penser cela, si ce n'est parce qu'il seroit ridicule de vouloir attribuer à une chose, ou à des choses, des qualités et des propriétés qui ne seroient pas convenables à leur nature ni à leur maniere d'être. Il est visible encore que la froideur d'un vent de bise ne convient point à la nature d'un discour[s], ni à la nature d'un orateur et que le froid d'un discour[s] ni celui d'un orateur ne convient point à la nature d'un vent de bise. C'est pour cela aussi que l'on ne confond point les idées de ce terme, et que l'on ne s'y trompe point, quoiqu'on les applique à des choses de differentes natures. Mais si par fantaisie, ou par erreur et par ignorance, on croioit devoir les confondre et les prendre tousjours dans une même signification, sous pretexte que l'on ne se serviroit que d'un même nom et d'un même terme pour signifier et designer plusieurs choses, et si pour cette seule raison, on s'imaginoit devoir attribuer ainsi à certaines choses des qualités ou des propriétés qui ne seroient nullement convenables à leur nature, ni à leur maniere d'être, on tomberoit certainement dans le ridicule.

Or c'est justement dans ce ridicule que nos cartesiens tombent lorsqu'ils s'imaginent et qu'ils disent que les bestes ne sont point capables de connoissance ni de sentiment, sous pretexte que la connoissance et que le sentiment ne peuvent être des modifications de la matiere, s'imaginans en même tems que toutes les modifications de la matiere sont necessairement des choses étendües en elles-mêmes, et qu'elles sont necessairement des choses rondes ou carrées... etc., et qu'on peut les diviser et les couper en pieces et en morceaux. Comment pourroit-on s'imaginer, disent-ils, que l'esprit fut étendû et divisible ? On peut, ajoutent ils, couper par une ligne droite un carré en deux triangles, en deux parallelogrames, en deux trapezes. Mais par quelle ligne, demandent-ils, peut-on concevoir qu'un plaisir, qu'une douleur, qu'un desir... etc. se / puisse couper et quelle figure resulteroit de cette division ? Si on conçoit, continuent-ils, que de la matiere figurée en rond, en carré, en ovale... etc., soit de la douleur, du plaisir, de la chaleur, de l'odeur, du son... etc., et si on conçoit que la matiere agitée de bas en haut, ou de haut en bas, en ligne circulaire, oblique,

spirale, parabolique, ou elliptique, soit un amour, une haine, une joye, une tristesse... on peut dire que les bestes sont capables de connoissance et de sentiment, et si on ne le conçoit point, il ne le faut pas dire, à moins que l'on ne veuille parler sans scavoïr ce que l'on dit.

Ils s'imaginent donc suivant leurs propres raisonnemens que si les bestes étoient capables de connoissance et de sentiment, l'esprit seroit étendu et divisible, et qu'il pourroit se diviser ou se couper par pieces et par morceaux ! Ils s'imaginent donc qu'une pensée, qu'un desir, qu'un plaisir, qu'une haine et qu'un amour, qu'une joye et une tristesse seroient des choses rondes ou carrées, triangulaires ou pointues, ou de quelque autre semblable figure, et qu'on pourroit les fendre, les diviser et les couper par cartiers, et qu'il devroit resulter quelque nouvelle figure de cette division ! Et ils ne sçauroient se persuader que les bestes puissent avoir de la connoissance et du sentiment à moins qu'ils ne s'imaginent cela. C'est en quoy ils se rendent ridicules. Quoi, parce qu'une pensée, qu'un desir ou qu'un sentiment de douleur ou de plaisir ne sçauroient se diviser ou se couper comme un carré, en deux triangles, en deux parallelogrames ou en deux trapezes, nos cartesiens ne veulent pas que la connoissance ni que le sentiment de douleur ou de plaisir soient des modifications de la matiere ? Et pour cette même raison, ils ne veulent pas que les bestes soient capables de connoissance ni de sentiment ? Qui ne riroit d'une telle sottise ! *Spectatum hic admissi; risum teneatis. amici.* Quand ils disent que le juste temperament des humeurs fait la vie et la santé du corp[s] vivant, pretendent-ils que ce juste temperament des humeurs soit quelque chose de rond ou de carré, et que ce soit quelque chose qui se puisse diviser ou couper, comme un carré, en deux triangles, en deux parallelogrames, en deux trapezes et qu'il resulteroit quelque nouvelle figure de cette division ?

Les fous, ils raisonnent des pensées, des desirs et des volontés, de toutes les sensations et affections ou passions de l'ame et de /330/ l'esprit comme si c'étaient des corps et des substances et des êtres propres et absolus. Et ils ne prennent pas garde que ce ne sont point des substances, ni des êtres propres et absolus, mais seulement des modifications de l'être. La pensée, par exemple, n'est pas un être propre et absolu, ce n'est qu'une modification ou une action vitale de l'être qui pense. Pareillement, un desir, un amour, une haine, une joye, une tristesse, un plaisir, une

douleur, une crainte, une esperance... etc. ne sont point des substances ou des êtres propres et absolus, ce sont seulement des modifications et des actions vitales de l'être qui desire, qui aime, qui hait, qui craint ou qui espere, qui s'attriste ou qui se resjonit, et qui sent du bien ou du mal, c'est-à-dire qui sent de la douleur ou du plaisir.

On dit de certaines personnes ou de certains personnages qu'ils ont de l'esprit, de l'adresse, de la science, du talens et du merite; et que de certains autres n'en n'ont point. On ne pretend pas dire par là que ces certaines personnes aient des êtres ou des substances propres et particulieres que les autres n'ont pas. Et il seroit ridicule de demander si l'adresse, si la science, et si le talent, ou le merite de ces personnes-là seroient des choses rondes ou carrées, et par quelle ligne on pourroit les diviser ou les couper en pieces, et quelle figure resulteroit de cette division. Il seroit, dis-je, ridicule de demander cela, parce que l'adresse et la science, ni le talent et le merite des personnes ne sont point des substances, ni des atres propres et absolus, mais seulement des modes, ou des modifications de l'être, et des manieres d'agir, de penser, de parler et de raisonner avec plus de liberté et de facilité que les autres. Lesquelles manieres de penser, de parler, d'agir ou de raisonner ne sont certainement point des substances, ni des êtres propres et absolus, mais seulement, comme j'ai dis, des modifications ou des actions vitales de l'être qui agit et pense, qui parle et qui raisonne.

Il en est de même de la pensée et de l'esprit, de la connoissance et de la volonté, du jugement et du sentiment, comme de l'adresse, comme de la science, comme du talent et du merite personnel, l'esprit, la vie, la pensée et le sentiment ne sont point des substances, ni des êtres propres et absolus; mais seulement des modifications de l'etre qui vit et qui pense; lesquelles modifications consistent dans une faculté ou facilité que certains êtres qui vivent ont de penser et de raisonner, laquelle faculté ou facilité est plus / grande, c'est-à-dire plus dégagée et plus libre, dans les uns que dans les autres, et quoi qu'elle soit ainsi plus grande dans les uns que dans les autres, et qu'il y ait des maladies qui sont plus longues ou plus courtes les unes que les autres, il ne s'ensuit pas de là que l'on puisse ni même que l'on doive penser que la faculté ou facilité de penser et de raisonner soit pour cela une chose ronde ou carrée, ou qu'elle soit mieux figurée dans les uns que dans les autres, ni que des maladies soient pour cela des choses rondes ou carrées, et qu'elles [soient] capables de pouvoir se diviser

ou se couper par pieces et par morceaux, parce qu'il seroit ridicule, comme j'ai dis, de vouloir attribuer à des choses des qualités et des propriétés qui ne seroient point convenables à leur nature ou à leur maniere particuliere d'être. Ainsi, quoique le plus ou le moins de facilité de penser et de raisonner convienne à la nature de l'esprit, et que la longueur ou la brieveté convienne à la nature d'une maladie, cependant la figure corporelle ne convient nullement à la nature de l'esprit, ni à la nature d'une maladie, qui ne sont bien certainement que des modifications de l'être. Ce pourquoi il seroit ridicule de dire ou de penser que ces sortes de choses dussent être rondes ou carrées, ou de quelque autre figure, sous pretexte qu'elles seroient plus grandes ou plus petites, plus longues ou plus courtes les unes que les autres.

Il en faut necessairement dire de même de la vie corporelle, soit de la vie des hommes, soit de la vie des bestes, soit de la vie des plantes; leur vie n'est qu'une espece de modification et de fermentation continüelle de leur être, c'est-à-dire de la matiere dont ils sont composés, et toutes les connoissances, toutes les pensées et toutes les sensations qu'ils peuvent avoir ne sont que diverses autres nouvelles modifications particulieres et passageres de cette modification et de cette fermentation continüelle qui fait leur vie. Les cartesiens ne sçauroient nier que cette fermentation soit une modification de la matiere, ils ne sçauroient nier non plus qu'elle fasse la vie du corp[s], puisqu'ils disent expressement que *c'est le juste temperament des humeurs qui fait la vie et la santé du corp[s]*. Cependant ils ne sçauroient dire que cette fermentation ou que ce juste temperament des humeurs soient des choses rondes ou carrées, ou qu'elles soient necessairement de quelque autre figure; ils ne sçauroient dire non plus par quelle ligne on pourroit les fendre ou les couper. Ils se rendroient ridicules s'ils s'imaginoient que ces sortes de choses /331/ dussent être rondes ou carrées, ou qu'elles dussent avoir quelque [s] autres figures, ou qu'elles dussent pouvoir se fendre et se couper par pieces et par morceaux, sous pretexte qu'elles seroient des modifications de la matiere. Donc il est clair et évident que toutes modifications de la matiere ne sont pas necessairement des choses rondes ou carrées, ni autrement figurées, comme nos cartesiens le pretendent. Et par consequent ils sont ridicules de vouloir priver les bestes de connoissance et de sentiment sous pretexte que la connoissance et que le sentiment ne pourroient être des modifications de la matiere, parce qu'ils ne peuvent être des choses rondes ou carrées ni autrement figurées.

D'ailleurs quand ils conviendroient avec nous que la pensée et que le sentiment ne seroient en effet que des modifications de la matiere, ce ne seroit pas pour cela proprement la matiere qui penseroit, qui sentiroit, ni qui viveroit. Mais ce seroit proprement l'homme ou l'animal composé de matiere qui penseroit, qui connoitroit ou qui sentiroit. De même maniere que, quoique la santé et la maladie ne soient que des modifications de la matiere, ce ne seroit cependant point proprement la matiere qui se porteroit bien ni qui seroit malade. De même encore, ce ne seroit point proprement la matiere qui verroit, ni qui entendroit, ni qui auroit faim ou qui auroit soif, mais ce seroit bien la personne ou l'animal composé de matiere qui verroit et qui entendroit, ou qui auroit faim ou qui auroit soif. Et quoique le feu par exemple et que le vin ne soient que de la matiere modifiée d'une certaine maniere, ce n'est pas neanmoins proprement la matiere qui brule le bois ou la paille, ni la matiere qui enivre quand on boit le vin, mais c'est proprement le feu qui brusle le bois et la paille, et c'est proprement le vin qui enivre ceux qui en boivent trop, car suivant la maxime des philosophes, les actions et les denominations des choses ne s'attribuent proprement qu'aux supposts, et non à la matiere ni aux parties particulieres dont ils sont composés, *actiones et denominationes sunt suppositorum*. Autant donc qu'il seroit ridicule à nos cartesiens de dire que la vie, que le juste temperament des humeurs et que la fermentation des corps ne seroient pas des modifications de la matiere, sous pretexte qu'elles ne seroient pas des choses rondes, ni carrées, ni autrement figurées, autant il leur est ridicule de dire que la pensée et que le sentiment ne sont point des modifications / de la matiere dans les corps vivans, sous pretexte que leurs pensées et que leurs sensations ne seroient point des choses rondes ni carrées, ni autrement figurées. Et autant qu'il seroit ridicule de dire que les bestes ne vivent point sous pretexte que leur vie ne seroit pas une chose ronde, ni carrée, ni autrement figurée, autant il leur est ridicule de dire qu'elles n'ont point de connoissance ni de sentiment sous pretexte que leurs connoissances et que leurs sentimens ne peuvent être des choses rondes, ni carrées, ni autrement figurées. Et ainsi les cartesiens se rendent manifestement ridicules lorsque, sous un si vain pretexte et sur une si vaine et si frivole raison, ils disent que *les bestes ne sont point capables de connoissance, ni de sentiment*, et qu'ils disent *qu'elles mangent sans plaisir, qu'elles crient sans douleur, qu'elles ne connoissent rien, qu'elles ne desirent rien, et qu'elles ne craignent rien*. Le contraire paroît manifestement en toutes

choses; nous voions que la nature leur a donné des pieds pour marcher, et elles marchent, qu'elle leur a donné une bouche et des dents pour manger, et elles mangent; qu'elle leur a donné des yeux pour se conduire, et elles se conduisent. Leur auroit-elle donné des yeux pour se conduire, et pour ne rien voir, des oreilles pour écouter, et pour ne rien entendre, une bouche pour manger, et pour ne rien goûter de ce qu'elles mangent ? Leur auroit-elle donné un cerveau avec des fibres et des esprits animaux pour ne rien penser et pour ne rien connoître ? Et enfin leur auroit-elle donné une chair vivante pour ne rien sentir et pour n'avoir ni plaisir ni douleur ? Quelle fantaisie, quelle illusion, quelle folie de vouloir s'imaginer et se persuader telle chose sur de si vaines raisons, et sur un si vain prétexte que celui qu'ils alleguent.

Quoy, mess^{rs} les cartesiens, parce que les bestes ne sçauoient parler comme vous en latin ou en françois, et qu'elles ne sçauoient s'exprimer en votre langage pour vous dire leurs pensées et pour vous expliquer leurs desirs, leurs douleurs et leurs maux, non plus que leurs plaisirs et leurs joyes, vous les regardez comme des pures machines privées de connoissance, et de sentimens ! Sur ce pied-là, vous nous feriez aussi facilement accroire que des Iroquois et que des Japonois, ou même que des Espagnols et des Allemands, ne seroient que des pures machines inanimées, privées de connoissance et de sentiment, tant que nous n'entendrions rien à leurs langages et qu'ils ne parleroient pas comme nous ! A quoi pensez vous, mess^{rs} les cartesiens ? Ne voiez-vous pas assés /332/ clairement que les bestes ont un langage naturel, que celles qui sont de même espece s'entendent les unes les autres, qu'elles s'appellent les unes les autres et qu'elles se repondent aussi les unes aux autres ? Ne voiez-vous pas assés manifestement qu'elles font société entre elles, qu'elles se connoissent et qu'elles s'entretiennent les unes avec les autres, qu'elles s'aiment, qu'elles se caressent les unes les autres, qu'elles jouënt et se divertissent assés souvent ensemble et quelques fois qu'elles se haïssent, qu'elles se battent et qu'elles ne sçauoient se souffrir les unes les autres, non plus que des hommes qui se haïssent et qui ne sçauoient se souffrir les uns les autres ? Ne voiez-vous pas assés clairement qu'elles sont bien aise quand on les caresse, qu'elles sont gaaies et gaillardes quand elles se portent bien, et que rien ne leur manque et qu'elles mangent d'aussi bon appetit que les hommes sçauoient faire quand elles ont faim et qu'elles ont quelque chose de bon à manger selon leur nature et leur espece ? Et au contraire, ne voiez-vous pas tout

manifestement qu'elles sont tristes et languissantes, qu'elles se plaignent et qu'elles font des dolens soupirs quand elles sont malades, ou qu'elles se sentent blessées; ne voyez-vous pas aussi qu'elles crient quand on les frappe et qu'elles s'enfuient de toutes leurs forces quand on les menace, quand on les poursuit et qu'on les frappe rudement ? Tout cela est une espece de langage naturel, par lequel elles font assés manifestement voir qu'elles ont de la connoissance et du sentiment. Ce langage n'est point suspect ni équivoque; il est clair et net, et est moins suspect que le langage ordinaire des hommes qui souvent sont pleins de deguisemens et de duplicité et de fourberie. Voyez-vous que des machines inanimées s'engendrent naturellement les unes les autres; voyez-vous qu'elles s'assemblent d'elles-mêmes pour se tenir compagnie les unes aux autres comme font les bestes ? Voyez-vous qu'elles s'appellent les unes les autres et qu'elles se repondent les unes aux autres comme font les bestes ? Voyez-vous qu'elles jouent ensemble et qu'elles se caressent ou qu'elles se battent, et qu'elles se haïssent les unes les autres comme font les bestes ? Vous paroît-il qu'elles se connoissent les unes les autres et qu'elles connoissent leurs maitres comme font les betes ? Voyez-vous qu'elles viennent quand leurs maitres les appellent ou qu'elles s'enfuient s'ils vouloient les frapper ? Et enfin voyez-vous qu'elles obeiroient à leurs maitres et qu'elles feroient ce qu'ils leurs com / manderoient, comme font tous les jours les bestes qui obeissent à leurs maitres, qui viennent quand ils les appellent et qui font ce qu'ils leur commandent ? Vous ne voyez pas que des pures machines et que des machines inanimées fassent cela. Vous ne le verrez jamais et vous pensez que des bestes feroient tout cela sans connoissance et sans sentiment ? Vous pensez qu'elles s'engendrent les unes les autres sans plaisir, qu'elles boivent et qu'elles mangent aussi sans plaisir, et sans appetit, sans faim, et sans soif, qu'elles caressent leurs maitres sans les aimer et même sans les connoitre, qu'elles font ce qu'ils leur commandent sans entendre leur voix et sans sçavoir ce qu'ils leur disent, qu'elles fuient sans crainte et qu'elles crient sans douleur quand on les frappe ? Et vous vous imaginez tout cela et vous vous persuadez même tout cela pour cette seule raison que la pensée, que la connoissance, que le sentiment, que le plaisir, que la joye, que la douleur, que la tristesse, que le desir, que la crainte, que l'appetit, que la faim et que la soif... etc. ne sont point, dittes-vous, des choses rondes ou carrées, ni d'aucune autre figure [e]t qu'ainsi elles ne peuvent être des modifications de la matiere ni de l'etre materiel ? Vous etes des fous en cela, mess^{rs} les cartesiens, permettez que je vous qualifie ainsi, quoique vous soyez d'aillieurs très

judicieux; vous êtes fous en cela, et vous meriteriez plutôt d'être raillés sur ce sujet que d'être sérieusement refutés, *spectatum hic admissi, risum teneatis, amici*. Toutes les modifications de la matière ou de l'être matériel ne doivent pas avoir, comme vous pensez, toutes les propriétés de la matière ou de l'être matériel. Et ainsi, quoiqu'une des propriétés de la matière ou de l'être matériel soit d'être étendu en longueur, en largeur et en profondeur, de pouvoir être rond ou carré, ou de pouvoir être divisé en plusieurs parties, il ne s'ensuit pas de là que toutes les modifications de la matière ou de l'être matériel doivent être étendues en longueur, en largeur et en profondeur, ni qu'elles dussent toujours être rondes ou carrées, et divisibles en plusieurs parties, comme vous vous l'imaginez fausement.

Les démonstrations que j'en ai donné jusques ici sont claires et évidentes. Mons^f l'archevêque de Cambrai voudrait cependant nous persuader qu'il *est si clair et si évident* (ce sont ses termes) *que la matière ne peut penser, ni sentir, que les peuples, dit-il, ni les enfans mêmes ne sauraient se persuader qu'elle le puisse* (p. 144). *Les peuples, dit-il, et les enfans mêmes sont si éloignés de croire que la matière soit capable de penser, et de sentir /333/ quoi que ce soit, qu'ils ne pourroient s'empêcher de rire si on leur disoit qu'une pierre, qu'un morceau de bois, qu'une table, ou que leurs poupées sentiroient de la douleur, ou du plaisir, et qu'elles auroient de la joie, et de la tristesse*. Et de là il conclut qu'il est si clair et si évident que la matière ne peut penser ni sentir que les peuples, ni les enfans mêmes n'en peuvent douter. Voilà un beau raisonnement pour un personnage d'un tel rang, d'un tel mérite et d'une telle érudition ! Les peuples et les enfans pourroient bien véritablement avoir raison de rire et de se moquer de ceux qui pour les amuser voudroient leur faire accroire que des pierres, que des tables et des planches ou des buffets, ou leurs poupées auroient de la connoissance et du sentiment. Ils auroient, dis-je, bien raison de rire et de se moquer de ceux qui leur diroient telles choses, parce qu'ils savent effectivement bien que ces sortes de choses ne peuvent rien connoître ni sentir. Mais leurs risées ne viendroient pas (comme mons^f de Cambrai le voudrait faire entendre) de ce que ces sortes de choses ne seroient que de la matière, ou qu'elles ne seroient faites que de matière, mais de ce qu'ils verroient bien que ce ne seroient point des choses animées et qu'elles n'auroient point de vie comme les animaux, et par conséquent qu'elles ne pourroient avoir de connoissance ni de sentiment. Et pour me servir de l'expression de mons^f de Cambrai, on peut bien plus certainement dire que les peuples et que les

enfants mêmes sont si éloignés de croire que les bestes sont sans ame, sans vie, sans connoissance et sans sentiment qu'ils ne pourroient s'empecher de rire de ceux qui voudroient leur persuader le contraire et leur dire, comme font les cartesiens, qu'elles mangent sans plaisir, qu'elles crient sans douleur, qu'elles ne connoissent rien, qu'elles ne voient rien, qu'elles n'aiment rien, qu'elles ne desirent rien et qu'elles ne craignent rien. C'est ce qui feroit bien certainement rire les peuples et les enfans mêmes, tant ils sont éloignés de croire que les bestes soient sans vie, sans connoissance et sans sentiment.

Dittes un peu à des païsans que leurs bestiaux n'ont point de vie ni de sentiment, que leurs vaches et que leurs chevaux, que leurs brebis et moutons ne sont que des machines aveugles et insensibles au bien et au mal, et qu'ils ne marchent que par ressorts comme des machines et comme des marionnettes sans voir et sans sçavoir où ils vont. Ils se moqueront certainement de vous. Dittes à ces mêmes païsans, ou à d'autres leurs semblables, que leurs / chiens n'ont point de vie ni de sentiment, qu'ils ne connoissent pas leurs maitres, qu'ils les suivent sans les voir, qu'ils les caressent sans les aimer, qu'ils poursuivent des lievres et des cerfs et qu'ils les attrapent à la course sans les voir et sans les sentir. Dittes leurs qu'ils boivent et qu'ils mangent sans plaisir et même sans faim, sans soif et sans appetit; dittes leur encore qu'ils crient sans douleur quand on les frappe, et qu'ils fuient devant les loups sans aucune crainte, et vous verrez comme ils se moqueront de vous ! Et pourquoi s'en moqueront-ils[, s]i ce n'est parce qu'ils [sont] si éloignés de croire et de se persuader que des bestes vivantes, comme celles dont je viens de parler, soient sans ame, sans vie, sans connoissance et sans sentiment, qu'ils ne sçauroient s'empecher de regarder comme des gens ridicules ceux qui leur diroient serieusement qu'elles seroient veritablement sans vie, sans connoissance et sans sentiment. Et leur jugement est si bien fondé en cela sur la raison et sur l'experience que l'on voit tous les jours, qu'il seroit aussi en cas de besoin fondé sur l'autorité des pretendues Ecritures s^{tes} de nos chisticoles, qui marquent expressement que Dieu a donné ou qu'il auroit donné des ames vivantes aux bestes dans leur premiere creation. Voici ce qu'elles marquent sur ce sujet.

Dieu, dit aussi que les eaux produisent toutes sortes de reptiles aians vie et âme vivante, et Dieu, ajoutent ces Ecritures (Gen., 1.), crea les grandes baleines et

toutes âmes vivantes que les eaux avoient produittes chaqu'une dans leur espece. Dieu dit aussi que la terre produise toute âme vivante, c'est-à-dire tout animal vivant sur la terre, les jumens et les bestes de la terre, chaqu'une selon leur espece, et ils furent créés comme il l'avoit dit. Puis Dieu aiant créé les hommes, il leur dit, Je vous donne toutes sortes d'herbes portant semence, et tout arbre portant fruit pour vous servir de nourriture, à vous et à tous les animaux de la terre et à tous les oyseaux du ciel, et à tout ce qui se meut, et à tout ce qui a en soy une âme vivante, affin qu'ils aient de quoy à manger, ut sint vobis in escam, et cunctis animantibus terrae, in quibus est anima vivens, ut habeant ad vescendum (ib. v. 30). Suivant cela, les bestes ont donc des ames vivantes, c'est-à-dire des âmes connoissantes et sensibles, puisque Dieu leur en auroit donné de telles dans leur premiere creation, et ainsi non seulement la droite raison et l'experiance journaliere le demontre tous les jours, mais /334/ aussi la religion de nos chresticques le temoigne assés clairement à nos cartesiens pour n'en devoir point douter, ce pourquoy j'ai eu raison de dire qu'ils se rendoient ridicules lorsqu'ils disent que les bestes ne sont que des machines inanimées, et que c'est sans plaisir qu'elles mangent et sans douleur qu'elles crient.

Cette opinion est entierement condamnable, non seulement parce qu'elle est fautive, et ridicule en elle-même, mais principalement aussi parce qu'elle doit être odieuse et detestable en elle-même, attendu qu'elle tend manifestement à étouffer dans le cœur des hommes tous sentimens de douceur et de bonté qu'ils pourroient avoir pour les bestes, et qu'elle est même capable de ne leur inspirer que des sentimens de rigueur et de cruauté à leur égard. Car 1° pour ce qui est des sentimens de douceur, de bonté et de compassion que les hommes pourroient avoir pour plusieurs de ces pauvres bestes que l'on voit souvent être si malheureuses et si mal traitées et avoir tant de mal, ce seroit comme une folie de les plaindre et d'être sensibles à leurs maux, à leurs cris, à leurs plaintes et à leurs gemissemens, et folie d'avoir compassion d'elles, si elles étoient, comme disent les cartesiens, sans ame et sans vie, sans connoissance et sans sentimens, parce que ce seroit folie d'avoir compassion pour des choses qui ne seroient point animées et qui ne sentiroient aucun bien ni aucun mal, ce pourquoy aussi on ne s'avise point d'avoir pitié ni compassion d'un corp[s] mort que l'on verroit mettre en pieces ou que l'on mettroit pourrir en terre, on ne s'avise point d'avoir pitié ni compassion d'une piece de draps que l'on verroit fouler à coups de maillets dans une foulerie, ni d'une piece de bois que l'on

verroit fendre avec éclat et que l'on verroit jeter au feu pour bruler; on ne s'avise pas, dis-je, d'avoir pitié et compassion de ces sortes de choses parce qu'elles sont inanimées et qu'elles n'ont en elles-mêmes aucun sentiment de bien ni de mal. Il seroit de même des bestes, si l'opinion des cartesiens étoit véritable, il ne faudroit avoir aucune pitié ni aucune compassion d'elles quand on les verroit souffrir toutes sortes de maux. Et voilà comme cette fausse opinion tend manifestement à étouffer dans le cœur des hommes tous sentimens de douceur, de bonté et de compassion qu'ils pourroient avoir pour les bestes. Ce qui est desjà ce me semble un très mauvais effet, très odieux et très prejudiciable à ces pauvres bestes.

Mais ce qu'il y a de pire est que cette opinion est encore capable de flatter la mechanceté naturelle des hommes, et d'ins / pirer dans leur cœur des sentimens de rigueur et de cruauté envers ces pauvres bestes, car sous pretexte que des hommes brutaux s'imagineroient qu'elles n'auroient ni connoissance ni sentimens, ils pourroient prendre plaisir à les tourmenter, à les faire crier et à les faire plaindre et gemir pour avoir le plaisir d'entendre leurs pitoiables cris, leurs piteiables plaintes et leurs pitoiables gemissemens, et pour avoir en même temps le plaisir de voir les mouvemens violens, les contorsions et les épouvantables grimaces que ces pauvres bestes seroient contraintes de faire par la rigueur et par la violence des tourmens qu'ils prendroient plaisir à leur faire cruellement souffrir, comme font, entre autres, ces folastres ou ces insensés brutaux qui dans leurs divertissemens, et même dans des resjouissances publiques, lient et attachent des chats tous vifs au bout de quelques perches qu'ils dressent et au bas desquelles ils allument des feux de joye, où ils les font brusler tous vifs pour avoir le plaisir de voir les mouvemens violens et entendre les cris effroiabes que [ces] pauvres malheureuses bestes sont contraintes de faire par la rigueur et par la violence de leurs tourmens, ce qui certainement est un brutal, un cruel et un detestable plaisir et une folle et detestable joie. S'il y avoit un tribunal établi pour punir telle cruauté et pour rendre justice à ces pauvres bestes, je denoncerois à ce tribunal une si perverse et si detestable doctrine que celle-là de nos cartesiens, qui leur est si prejudiciable, et j'en poursuivrois volontier la condamnation, jusques à ce qu'elle seroit entierement bannie de l'esprit et de la creance des hommes et que les cartesiens qui la soutiennent soient condamnés à faire amende honorable et à condamner eux-mêmes leur doctrine.

Mais revenons à la prétendue spiritualité et immortalité de notre âme. Tout ce que j'en viens de dire fait évidemment voir qu'elle n'est ni spirituelle ni immortelle dans le sens que nos chresticoles l'entendent, mais qu'elle est véritablement bien matérielle et mortelle comme celle des bestes. Ce pourquoy aussi il est marqué dans leurs prétendues s^{tes} Ecritures que l'ame de toute chair vivante consiste dans le sang, et pour cette raison il étoit très expressement deffendu par la prétendue divine loy de Moises de manger du sang, et cela par cette seule raison que l'ame de toute chair vivante consistoit dans le sang, *anima enim omnis carnis in sanguine est: unde dixi, dit Dieu, filiis Israel. Sanguinem universae carnis non comedetis, quia anima carnis in sanguine est, et quicumque /335/ comederit illum, interibit (Levit., 17.14)*. C'est ce qui étoit deffendu sous peine de mort, et il est dit dans les mêmes Livres de la Loy, également de l'homme comme des bestes et des bestes également comme de l'homme *qu'ils furent faits en âmes vivantes. Factus est homo in animam viventem... producat terra animam viventem in genere suo, jumenta et reptilia, et bestias terrae; factumque est ita... (Gen., 2.7)*. Et il est dit de tous les animaux qui entrèrent dans l'arche de Noe qu'ils avoient un esprit de vie, *bina et bina ex omni carne, in qua erat spiritus vitae*. Et cet esprit de vie n'étoit, comme il est marqué dans les mêmes Livres, qu'un *souffle de la bouche de Dieu, inspiravit in faciem ejus spiraculum vitae*. Et ailleurs, *spiritus Dei fecit me et spiraculum Omnipotentis vivificavit me (Job., 33.4)*. Et il est dit de l'homme en particulier, non seulement de son corp[s], mais de l'homme dans son entier, qu'il *vivra de pain à la sueur de son corp[s], jusques à ce qu'il retourne à la terre dont il auroit été fait, parce qu'il n'est, disent ces prétendus saints Livres, que poussiere, et qu'il retournera en poussiere; in sudore vultus tui vesceris pane, donec revertaris in terram de qua sumptus es, quia pulvis es, et in pulverem reverteris (Gen., 3.19)*. Et le roy David, parlant de la vanité et de la fragilité des hommes, et même de celle des plus grands et des plus puissants princes de la terre, il dit qu'il *ne faut point se fier à leur puissance, parce, dit-il, que leur esprit s'en ira et qu'il retournera en sa terre, et qu'alors toutes leurs pensées, et tous leurs desseins s'évanouiront, nolite confidere in principibus... exhibit enim spiritus ejus et revertetur in terram suam; in illa die peribunt omnes cogitationes eorum (Psal., 145.4)*.

NI MOYSES, NI LES ANCIENS PROPHÈTES
N'ONT PAS CRUS L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME

Si donc l'ame de l'homme aussi bien que celle des bestes ne consiste que dans le sang, et si son esprit n'est que terre et poussiere, comme les temoignages que je viens de citer le marquent, c'est encore une preuve claire et évidente que notre ame n'est ni spirituelle ni immortelle, comme nos cartesiens le pretendent. Et ce qui confirme encore ceci est que dans toutes les pretendües Ecritures s^{tes} qu'ils appellent le Vieu[x] Testament et qui passe pour une loy toute divine parmi nos christicoles, on ne voit pas qu'il y soit fait aucune mention de cette pretendue spiritualité et immortalité de l'ame, ni qu'il y soit fait aucune mention de ces pretendües si grandes et si magnifiques recompenses éternelles du ciel, non plus que de ces pretendus si grands et si terribles chatimens après cette vie presente. Tant de pretendus si grands et si saints prophetes, qui ont, dit-on, parus durant tout le tems de cette ancienne loy pretendue divine, n'en n'ont rien dit et n'en n'ont rien connûs; Moyse lui-même, ce grand Moyses et ce grand legislateur du peuple juif, qui parloit, si on l'en veut croire, si souvent et / si familierement à Dieu, n'en n'a rien connu et n'en n'a rien dit dans sa loy; il n'y fait mention que de la vie presente et il ne proposoit à ses peuples que des recompenses temporelles dans cette vie et ne les menaçoit aussi que de chatimens temporels dans cette vie (*Deut.*, 28). Ce pourquoi ces peuples, et même les plus éclairés et les plus qualifiés d'entre eux, ne pensoient qu'à la vie presente et ne pensoient pas qu'il y eut d'autres biens à esperer, ni d'autres maux à craindre que ceux que l'on pouvoit avoir dans ce monde-ci. Et bien loin de s'imaginer que leurs ames fussent immortelles, ils étoient au contraire bien persuadés qu'elles étoient mortelles, et qu'elles finissoient avec la vie du corp[s]. En voici des preuves et des temoignages assés clairs et convaincans.

Quoiqu'une branche d'arbre soit coupée, disoit le bon Job, et qu'elle commence desjà à secher et à se fanner, il y a neantmoins, dit-il, encore esperance qu'elle pourra reverdir, comme en effet elle reverdira et produira des branches comme un arbre nouvellement planté sur le bord des eaux. Mais l'homme, disoit-il, étant une fois mort, il n'y a plus d'esperance en lui. Le ciel, dit-il, tombera plutot qu'il ne

s'éveillera, il ne sortira jamais de son sommeil, c'est-à-dire du sommeil de la mort où il est, non evigilabit, nec consurget de somno suo (Job., 14.12). Pensez-vous, disoit-il aussi, qu'un homme mort, puis[se] encore vivre ? Putasne mortuus homo rursum vivat ? Sic homo cum dormierit, non resurget: donec atteratur caelum, non evigilabit, nec consurget de somno suo. Il disoit que sa vie n'étoit qu'un vent, et comme une nue qui se dissipe en l'air, quia ventus est vita mea. Entre les mêmes biens que le même Job attribüe aux mechans et aux impies et dont il semble qu'il avoit de l'envie contre eux, il met celui-ci qu'ils passent leur vie dans les plaisirs, dans la joye et dans l'abondance de tous biens temporels, et qu'ensuite ils descendent en un moment dans les enfers, c'est-à-dire qu'ils passent en un moment de la vie à la mort sans languir dans les maladies, sans gouter les afflictions de la vie, et comme sans avoir même le tems de sentir aucun mal, ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt (Job., 21.13). Or il est constant que si l'âme étoit immortelle et que s'il y avoit, comme disent nos christicoles, des supplices éternels à craindre pour les mechans dans les enfers après leur mort, ce ne seroit point un bien pour eux, comme dit Job, de descendre en un moment dans les enfers; ce seroit au contraire le plus grand et le plus effroiable malheur qui pourroit jamais leur arriver. Puis donc que Job met au nombre de leurs plus grands biens et de /336/ leur plus grand bonheur celui de descendre en un moment dans les enfers, c'est-à-dire de descendre en un moment dans le tombeau ou dans la fosse et de mourir en un moment sans avoir le tems de ressentir des longues ou violentes douleurs, c'est une preuve évidente qu'il ne pensoit pas que leurs ames fussent immortelles ni qu'ils eussent aucun mal à souffrir après leur mort.

Le prophete roy David étoit dans ces mêmes sentimens-là. C'est ce qui paroît manifestement en plusieurs endroits de ses Pseaumes. *Seigneur, disoit-il, comme en parlant à son Dieu, venez à mon secours; secourez-moi et sauvez-moi par votre misericorde parce qu'il n'y a personne qui se souviene de vous dans la mort, ni qui puisse vous loüer dans la mort, ni dans le sepulchre; quoniam non est in morte qui memor sit tui; in inferno autem quis confitebitur tibi ? Seigneur, disoit-il, je vous invoque durant tout le jour; sera-ce parmi les morts ou envers les morts que vous ferez paroître les merueilles de votre puissance ? Les medecins pourront-ils jamais rendre la uie à personne pour celebrer vos loüanges ? Racontera-t'on au sepulchre vos misericordes et connoitra-t'on vos merueilles et la justice de vos jugemens dans*

une terre d'oubliance ? Voulans dire par là qu'il n'y a plus de connoissance après la mort, ni aucun moien de pouvoir connoitre les merveilles et les grandeurs de Dieu, *numquid mortuis facies mirabilia, aut medici suscitabunt; numquid narrabit aliquis in sepulchro misericordiam tuam ? numquid cognoscentur in tenebris mirabilia tua, et justitia tua in terra oblivionis ?* (Psal., 87.11.13). Et aillieurs il dit que *le ciel est pour le Seig' Dieu, mais que la terre est pour les enfans des hommes. Les morts, dit-il, ne vous loüeront point, Seig', ni pas un de ceux qui descendent au tombeau, mais nous, dit-il, qui vivons, nous benirons le Seigneur maintenant et jusques à la fin de nos jours.* C'est ce que nos christicoles romains chantent tous les dimanches dans leurs vespres: *Caelum caeli Domino: terram autem dedit filiis hominum, non mortui laudabunt te Domine, neque omnes qui descendunt in infernum, sed nos qui vivimus, benedicimus domino* (Psal., 113.16.17). Le roy Ezechias, au raport du prophete Isaie (Baruc., 2.17), disoit à peu près la même chose, Seig^r, disoit-il, *vous m'avez sauvé la vie affin que je ne perisse point, car l'enfer ne vous connoit point, et la mort ne vous louera point, ni pas un de ceux qui descendent dans la fosse ne connoîtront vos verités. Mais celui qui est vivant est celui qui publiera vos loüanges, comme je fais aujourd'hui moi-même, disoit-il, et le pere fera connoitre à ses enfans la justice et la verité de vos jugemens; quia non infernus / confitebitur tibi, neque mors laudabit te, non expectabunt qui descendunt in lacum, veritatem tuam* (Isaie, 38.18).

Le sage et le fou, dit l'Ecclesiaste, n'ont qu'une même fin. Ce pourquoi aussi il estime *qu'il sert de peu de s'addoner beaucoup à la sagesse, puisque le sage et le fou n'ont qu'une même fin; sapientis oculi in capite ejus, stultus in tenebris ambulat, et didici, dit-il, quod unus utriusque esset interitus, et dixi in corde meo, si unus et stulti et meus occasus erit, quid mihi prodest quod majorem sapientiae dedi operam... futura tempora oblivione cuncta pariter operient* (Eccles., 2.15). Dieu, dit le même Ecclesiaste, *a fait les hommes semblables aux bestes, ce pourquoi leur condition est égale à la leur, et n'ont les uns et les autres qu'une même fin; de même que les uns meurent, ainsi font les autres, et n'ont tous qu'un même esprit de vie. L'homme, dit-il, n'a rien plus que la beste, et tout n'est que vanité; qui sçait, adjoute t'il, si l'esprit de l'homme monte en haut, et si l'esprit des bestes descend en bas ? Cela étant ainsi, j'ai reconnu, disoit-il, qu'il n'y a rien de meilleur pour l'homme que de se resjouir, et de jouir paisiblement du fruit de ses travaux, car c'est son partage, c'est tout le bien qui lui en peut revenir. Unus interitus est hominis et jamentorum, et aequa utriusque*

conditio (Eccles., 3.19). Qu'a le sage plus que le fou ? Sera-ce de trouver une meilleure vie ? Il vaut mieux, dit-il, voir et tenir ce que l'on a et ce que l'on aime que de desirer ce que l'on ne connoit pas; melius est videre quod cupias, quam desiderare quod nescias. Les vivans, dit-il encore, savent au moins qu'ils doivent mourir, mais les morts, dit-il, ne connoissent plus rien, et n'ont plus de recompenses à esperer parce qu'ils tombent entierement dans l'oubly. Ne craignez point la mort, dit l'Ecclesiastique, parce qu'il n'y a plus d'accusation, ni de reproches à faire après la mort, et par consequent plus rien à craindre après la mort. Noli metuere iudicium mortis... non est enim in inferno accusatio vitae (Eccli., 41.7). L'amour aussi, dit l'Ecclesiaste, la haine et l'envie finissent avec ceux qui meurent, ils n'ont plus aucune part à ce qui se fait sous le ciel; allez donc, dit-il, beuvez et mangez avec joye le pain et le vin que vous avez; jouissez des plaisirs de la vie avec la femme que vous aimez, car c'est là, dit-il encore une fois, tout ce que vous pouvez esperer de meilleur dans la vie; viventes sciunt se esse morituros, mortui vero nihil noverunt amplius, vade ergo et comede in laetitia panem tuum, et bibe cum gaudio vinum tuum, perfruere vita cum uxore, quam diligis, haec est enim pars in vita, et in labore tuo, quo laboras sub sole (Eccls., 9.5.9). Cependant, si l'ame étoit immortelle, comme le disent nos chresticoles, ce seroit /337/ après la mort du corp[s] et après qu'elle seroit degagée de la matiere qu'elle seroit plus en état de connoitre les grandeurs et les merveilles de Dieu. Ce seroit pour lors qu'elle seroit plus en état de chanter ses loüanges et de jouir de ses recompenses éternelles.

Puis donc, selon le temoignage de tous ces grands et pretendûs saints personnages de l'Ancien Testament, il n'y a plus de connoissance après la mort, qu'il n'y a plus moien de connoitre ni de louer Dieu après la mort, que les hommes sont semblables aux bestes et qu'ils n'ont tous les uns et les autres qu'une même fin; que le ciel n'est que pour le Seig^r Dieu, et la terre pour les hommes; que les morts ne sçauroient plus loüer le Seigneur, mais que les seuls vivans peuvent le connoitre et le loüer pendant leur vie; qu'il sert de peu de rechercher si soigneusement la sagesse, puisque le sage et que le fou n'ont qu'une même et semblable fin; qu'il veut mieux avoir et tenir ce que l'on aime, que de desirer ce que l'on ne connoit pas; qu'il n'y a plus de recompenses à attendre après la mort, et enfin que le meilleur party que l'homme puisse prendre est de jouir paisiblement et joieusement dans ce monde-ci des plaisirs et des contentemens de la vie et que c'est là son partage, c'est une preuve

évidente et assurée qu'ils ne pensoient pas que l'ame fut immortelle, mais qu'ils croioient au contraire qu'elle étoit mortelle.

En effet ils la croioient veritablement telle. C'étoit la creance commune de tout le peuple juif, qui étoit le seul pretendû peuple choisit de Dieu; ils ne connoissoient point d'autre vie que celle-ci et ne pretendoient point qu'il y eut des recompenses ni des chatimens après la mort. Et comment auroient-ils esperés des recompenses ou apprehendés des chatimens après la mort, puisque leur loy qu'ils croioient divine ne leur disoit rien de cela ? Il n'est pas croiable qu'un Dieu infiniment bon et infiniment sage auroit voulu cacher de si grandes et si importantes verités que celles-là à des peuples dont il auroit voulu être aimé, adoré et servi avec fidelité, et qu'il auroit voulu favoriser si particulierement de ses graces et de ses bienfaits. La claire connoissance et l'apparance certaine qu'il leur auroit donné de l'immortalité de leurs ames, d'une vie éternellement bien heureuse pour les bons et d'une vie éternellement malheureuse pour les mechans / auroit été un bien plus puissant motif pour les engager à l'aimer, à le craindre et à le servir fidelement, que non pas de leur avoir proposé seulement des recompenses et des chatimens temporels. Il est dit d'un ancien orateur qu'il parloit si vivement de l'immortalité de l'ame qu'il fallut lui deffendre de parler davantage sur ce sujet. D'autant que plusieurs de ses auditeurs, persuadés par ses discours, se donnoient volontairement la mort pour jouir plutot de cette pretendue bien heurense immortalité* (*On a beau maintenant [...] prescher à nos chisticoles la grandeur ineffable des biens, des joyes et des recompenses éternelles qu'on leur fait esperer dans le ciel, personne d'entre eux n'est desireux d'aller voir ce qui en est, marque certaine qu'ils n'adjoutent gueres de foy eux-mêmes à ce qu'on leur en dit, ni à ce qu'ils en disent eux-mêmes) dont il amusoit ses auditeurs, et dont il les abusoit.

Si donc un Dieu tout puissant eut donné à son peuple une claire et entiere connoissance de l'immortalité de leurs ames, et une forte assurance qu'ils recevraient dans une autre vie des recompenses ou des chatimens éternels, selon qu'ils l'auroient merités, ç'auroit été pour eux un bien plus puissant motif pour les porter à l'aimer de tout leur cœur et à observer fidelement sa loy et ses divins commandemens et à craindre de l'offenser. Mais, comme il ne leur a pas donné cette connoissance et qu'il ne leur a donné aucune esperance ni aucune crainte pour une autre vie, c'est une

preuve certaine et assurée qu'il n'est rien de cette prétendue immortalité de l'ame, qu'il n'est rien de ces prétendues recompenses ou chatimens éternels d'une autre vie, et par conséquent que tout ce que nos chisticoles en disent n'est que vanité, mensonge, erreurs, illusions, impostures et des fictions de l'esprit humain fondées seulement sur cette maxime de quelques politiques qui disent *qu'il est besoin que les peuples ignorent beaucoup de choses vraies et qu'ils en croient beaucoup de fausses* [Varron, cité par Montaigne, *Essais*, II,12, éd. Villey, p.535].

— 93 —

PLINE, FAMEUX NATURALISTE, NE L'A PAS CRU
SON SENTIMENT SUR CE SUJET

Pline, fameux naturaliste et homme très judicieux, se raille de cette prétendue spiritualité et immortalité de l'ame. Voici comme il en parle (Liv. 7, ch. 54): *Après que l'homme est enseveli, on parle, dit-il, diversement de son âme; toutes fois on tient que les hommes après leur mort retournent en un même être qu'ils étoient, avant qu'ils fussent nés, et n'y a non plus de sentiment au corp[s] et à l'ame après la mort, qu'il y en avoit avant qu'ils fussent nés. Mais la vanité, et la folie de l'homme, dit-il, l'indait à penser qu'il sera quelque /338/ chose après sa mort, de sorte que se flattant au milieu même de la mort, il se promet une certaine vie; aucuns, dit-il, attribüent l'immortalité à l'âme, d'autres disent qu'elle se transfigure, et y en a qui pensent que les infernaux aient sens, et c'est pourquoi ils les reverent, établissans et faisans un Dieu d'un qui ne s'est pû maintenir homme. Comme si le souffle de l'homme qui lui donne la vie, étoit différent de celui des bestes, ou qu'il n'y eut en cet univers des choses qui vivent beaucoup plus que l'homme ausquelles neantmoins on n'attribüe un seul point d'immortalité. Mais montrez-moi, dit-il, un corp[s] qui suive la matiere de l'âme; où est sa pensée ? Où est sa vüe ? Où est son ouïe ? Que fait-il ? A quoi s'emploie-t'il ? Ou, n'ayant rien de tout cela, quel bien peut avoir l'ame ? Voire. Mais, dit-il, où va-t'elle ? O que dès que le monde est monde, il y auroit d'âmes, certainement elles seroient épaisses comme ombre, et par ainsi, continue t'il, toutes ces choses ne sont que resveries de petits enfans, et inventions des hommes, qui ne voudroient jamais defaillir. Par quoi c'est grande folie de garder des corps sous une esperance de resurrection, ainsi que promet Democritus, lequel n'est encore*

resuscité lui-même. Mais quelle folie seroit-ce de penser que par la mort, on puisse entrer en une seconde vie ! Et quel repos pourroient avoir tous les hommes nais, aians les sens de leurs âmes en haut, et leurs ombres es enfers. Certainement, dit-il, c'est appas de paroles, et la folle creance des hommes detruit toute la douceur du principal bien de nature, qui est la mort, rendant ainsi la mort double, à celui qui prend souci de la vie future, car si c'est un grand bien que d'etre, quel contentement pourroit on avoir de penser qu'on a été. O qu'il est beaucoup plus aisé, et plus assuré de se croire chaqu'un soi-même, et de prendre son assurance de l'experiance, de ce que l'on étoit, avant qu'on fut nais. Voila comme cet auteur parle de cette vaine et folle opinion que certains hommes ont de l'immortalité de leurs ames.

L'opinion de l'immortalité de l'ame a été, dit Ciceron, premierement introduite par Pherecides (*L'un des 7 Sages) Syrien, du tems du roy Tullus (**3^e roi des Romains). D'autres en attribüent l'invention à Thales, d'autres à d'autres. C'est, dit le s^r de Montaigne, la partie de l'humaine science, qui est traitée avec plus de reservation et de doutte (Essais, p. 521). Les dogmatistes les plus fermes sont contraints en cet endroit, dit-il, de se jeter à l'abry des ombrages de l'Academie. Nul ne sçait / dit-il, ce qu'Aristote a établi sur ce sujet, non plus que tous les anciens en general qui le manient d'une vacillante creance, et a laissé à ses successeurs autant à debattre sur son sentiment, que sur la matiere même. Ceux, dit-il, qui sont les plus ahurtés à cette persuasion de l'immortalité de nos âmes, c'est merveille comme ils se sont trouvés courts, et impuissants à l'établir par leurs humaines forces (ib., p. 522). Ce sont des songes, disoit un ancien, non d'un homme qui enseigne mais d'un homme qui desire; somnia sunt non docentis, sed optantis (ibid.). C'est, dit Seneque, une chose très agreable que l'on nous promet, mais que l'on ne prouve point, rem gratissimam promittentium magis quam probantium. Il seroit trop long et peut être même inutile de rapporter ici en particulier toutes les opinions que les anciens philosophes ont eu sur ce sujet. Tout ce que j'en ai dis jusques ici suffit pour nous faire clairement voir que notre ame n'est ni spirituelle ni immortelle, comme nos cartesiens le pretendent. Et quoiqu'il soit difficile de connoitre bien distinctement sa nature et ses operations, pour la raison que j'ai ci-devant marquée, nous sentons cependant bien certainement, interieurement et exterieurement par nous-mêmes que nous ne sommes que matiere, et que nos plus spiritüelles pensées ne sont que dans [la] matiere de notre cerveau, et qu'elles ne se font que dependamment de la*

constitution naturelle de notre cerveau, et par consequent que ce que nous appellons notre ame ne peut être autre chose qu'une portion de la plus deliée, de la plus subtile et plus agitée matiere de notre corp[s], laquelle étant meslée et modifiée d'une certaine maniere avec une autre portion de matiere plus grossiere, avec laquelle elle compose un corp[s] organique, lui donne par son agitation continuelle la vie, le mouvement et le sentiment.

Toutes ces propositions se suivent évidemment, et par consequent il est clair et évident que l'ame n'est ni spirituelle ni immortelle, mais qu'elle est materielle et mortelle comme le corp[s]. Et si elle est materielle et mortelle aussi bien que le corp[s], il n'y a donc point de recompense à esperer ni de chatimens à craindre après cette vie. Et s'il n'y a point de recompenses à esperer ni de chatimens à craindre après cette vie, il y a donc mil et mil milliers, et mil et mil millions de justes et d'innocens qui n'auront jamais de recompenses /339/ de leurs vertus ni de leurs bonnes œuvres. Comme aussi mil et mil milliers, et mil et mil milliers de millions de mechans et d'abominables scelerats qui ne seront jamais punis de leurs detestables crimes et mechancetés, parce qu'il y a tous les jours mil et mil milliers et millions de mechans qui meurent sans avoir reçûs la punition de leurs crimes; et mil et mil milliers et millions de justes et d'innocens qui meurent sans avoir reçûs la recompense de leurs vertus ni de leurs bonnes œuvres. Et s'il y a tant de justes et d'innocens qui demeurent sans recompense, et tant de mechans impies qui demeurent sans punition et sans chatimens, il n'y a donc point de bonté souveraine pour recompenser les justes et les innocens, et point de justice souveraine pour punir les mechans comme ils le meritoient, et s'il n'y a point de bonté souveraine, ni de justice souveraine, il n'y a point non plus de sagesse ni de puissance souveraine, et s'il n'y a point de bonté, point de justice, point de sagesse et point de puissance souveraine, il n'y a donc point d'Etre infiniment parfait et par consequent point de Dieu. Qui est ce que j'avois à prouver et à demontrer, toutes ces consequences-là se suivent évidemment les unes les autres, et ainsi il est prouvé demonstrativement contre tous les superstitieux deicoles qu'il n'y a point de Dieu.

LA NÉCESSITÉ INÉVITABLE DU MAL EST UNE AUTRE ESPÈCE
DE DÉMONSTRATION QU'IL N'Y A POINT D'ÊTRE QUI PUISSE
EMPÊCHER LE MAL

J'ai ci-devant démonstrativement prouvé cette vérité par un argument que je tirois de la multitude presque infinie de maux et de misères, de vices et de méchancetés qui se voient tous les jours dans le monde, lesquels maux, lesquels vices et lesquelles méchancetés font manifestement voir qu'il n'y a point d'Être tout puissant, infiniment bon et infiniment sage pour bien faire et bien régler toutes choses, et pour empêcher le mal. Il faut maintenant prouver encore évidemment cette même vérité par un argument qui se tire de la nécessité même du mal qui, suivant la constitution présente de la nature, s'ensuivroit nécessairement du bien même, et du retranchement de tous les vices et de toutes les méchancetés dont j'ai parlé. Car il est certain que, suivant la constitution présente de la nature, qui tend manifestement toujours à des nouvelles productions, et non seulement à des nouvelles productions d'herbes et de plantes de toutes sortes d'espèces, mais aussi à des nouvelles générations d'hommes et d'animaux de toutes sortes d'espèces, il est sûr que s'il n'y avoit point de mal dans le monde, c'est-à-dire s'il n'y avoit point par exemple de mort ni de maladies parmi les hommes / et parmi les animaux, ou si même seulement les hommes et les autres animaux ne se nuisoient point, ne se déchiroient point et ne se détruisoient point les uns les autres comme ils font, ils multiplieroient tous les uns et les autres de telle sorte qu'ils seroient contraints de s'étouffer les uns les autres, et que la terre ne seroit point capable de les contenir ni de produire suffisamment de quoy les nourrir et les entretenir tous, si bien qu'ils seroient contraints de se manger les uns les autres, ou de languir et de mourir de faim faute de suffisante nourriture, et même faute de place suffisante pour se ranger tous, ce qui seroit toujours un mal, et même un très grand mal. Et par conséquent c'est une nécessité inévitable, suivant la constitution présente de la nature, qu'il y ait du mal, d'une façon ou d'autre. De sorte que quand le mal ne viendroit point comme il vient maintenant du vice ou de la malice et méchanceté des hommes et des bestes, il viendroit nécessairement et inévitablement de la trop grande multitude d'hommes et d'animaux de toutes sortes d'espèces qu'il y auroit sur la terre, qui ne pourroient [trouver] où se ranger, ni avoir

tous suffisamment de quoi se ncurrir, sans se dechirer et sans se manger les uns les autres. Ce qui nous fait manifestement voir que le monde est necessairement un melange de bien et de mal, et qu'il faut necessairement, suivant la constitution presente de la nature, qu'il y ait du bien et du mal, puisque l'ordre naturel des generations et des productions qui se font successivement dans la nature ne sçauroit subsister ni continuer sans ce melange facheux du bien avec le mal, et sans qu'un grand nombre de productions prennent tous les jours fin pour faire place à des nouvelles, ce qui ne se peut faire suivant la constitution presente de la nature sans le bien des unes et sans le mal des autres; c'est-à-dire sans la naissance et l'accroissement des unes et sans la destruction des autres, ce qui est un bien pour les unes et un mal pour les autres.

Or il n'est pas croiable, et il n'est pas même possible qu'un Etre tout puissant, infiniment bon et infiniment sage auroit jamais voulu, en creant le monde, faire ainsi un meslange confus de bien et de mal, ou *un meslange incomprehensible de grandeur et de bassesse*, comme dit mons^r de Cambrai. Un Etre tout puissant et qui seroit infiniment bon et infiniment sage ne sçauroit se dementir, ni aller contre la nature même de son infinie bonté et de son infinie sagesse; /340/ et par consequent il n'auroit pu vouloir faire le mal, lorsqu'il auroit pu tousjours faire le bien sans melange d'aucun mal. Et ainsi le monde étant necessairement, comme nous le voions, un meslange confus de bien et de mal, il s'ensuit évidemment qu'il n'a pas été fait par un Etre infiniment parfait, et par consequent qu'il n'y a point de Dieu. Cet argument est encore demonstratif et clair comme le jour dans son midi.

— 95 —

L'ACCORD DE TOUTES LES PREUVES ALLÉGUÉES SUR CE SUJET,
 QUI SE SUIVENT, QUI SE SOUTIENNENT,
 ET QUI SE CONFIRMENT TOUTES LES UNES LES AUTRES,
 EST UNE PREUVE QU'ELLES SONT VÉRITABLEMENT SOLIDES
 ET ASSURÉES

Mais voici encore une espece de demonstration qui confirme toutes les precedentes. C'est que de toutes les preuves demonstratives et évidentes que j'ai

alleguées ci-dessus, et de tous les raisonnemens que j'ai fais jusques ici sur ce sujet, il n'y a aucunes preuves, aucunes propositions, ni aucuns raisonnemens qui se detruisent, ni qui se contrarient ou se contredisent les uns les autres. Au contraire toutes les propositions que j'ai établies ou avancées et toutes les preuves que j'ai alleguées, et qui sont toutes claires et évidentes, se suivent, se soutiennent et se confirment toutes les unes les autres. Pareillement tous les raisonnemens que j'ai fais sur ce sujet se suivent, se soutiennent et se confirment les uns les autres. C'est comme une suite et un enchainement de propositions, de preuves et de raisons demonstratives qui se suivent, qui se soutiennent et qui se confirment évidemment les unes les autres, marque certaine et assurée qu'elles sont toutes appuiées sur le ferme et solide fondement de la verité même. Parce que l'erreur sur un tel sujet ne pourroit pas se confirmer par l'accord entier de tant de si fortes et si puissantes raisons, et il n'y a peut être point de verité qui se puisse prouver et se demonstrier par tant de si clairs et si évidens temoignages de verité que celle-ci se demonstre.

Ce n'est pas de même de la doctrine de nos superstitieux deicoles touchant la pretendüe existence de leur Dieu. Ils n'en scauroient donner aucune preuve claire et assurée. Ce qu'ils disent de sa nature, de ses attributs, de ses perfections et de ses operations se trouve plein de contrariété et de contradictions palpables. Ce que nos christicoles en disent n'est pas moins ridicule et absurde, car ils lui attribuent des choses incompatibles, et souvent ce qu'ils pretendent prouver par une raison se detruit par une raison contraire. L'unité par exemple qu'ils attribuent à la nature de leur Dieu, detruit la trinité des personnes qu'ils lui attribüent aussi. Et la trinité des personnes, reciproquement, detruit l'unité de sa nature. La generation ou la production de deux des susdittes personnes detruit leur pretendüe éternité, / et leur pretendue éternité detruit aussi leur pretendüe generation ou production. La simplicité indivisible d'une nature divine qui n'auroit point de parties, ni d'étendue aucune, detruit l'immensité qu'ils lui attribüent. Et cette pretendue immensité repugne manifestement à une nature qui n'auroit point d'étendue. L'immobilité et l'immutabilité qu'ils attribuent à leur Dieu detruit en lui la qualité de premiere cause et de premier moteur qu'ils lui attribuent. Et cette pretendue qualité de premiere cause et de premier moteur detruit en lui cette pretendüe immobilité et cette pretendüe immutabilité. Car ce qui est absolument et essentiellement immobile et immuable en soy ne peut rien changer, ni rien remüer ou mouvoir hors de soy ni dans

soy. La prétendue bonté et miséricorde infinie qu'ils lui attribuent détruit la rigueur de sa prétendue infinie justice, et la rigueur de cette prétendue infinie justice détruit la douceur de sa prétendue infinie bonté et miséricorde. Ce qu'ils disent d'un prétendu besoin qu'ils auroient à tous momens d'un secours particulier de la grace de leur Dieu pour bien agir et pour faire le bien, détruit ce qu'ils disent de la liberté et du franc arbitre de l'homme, et ce qu'ils disent de la liberté et du franc arbitre de l'homme détruit ce qu'ils disent de ce prétendu besoin qu'ils auroient du secours particulier de la grace de leur Dieu. La sagesse infinie, la toute-puissance et la providence générale qu'ils lui attribuent dans le gouvernement du monde, et même dans le gouvernement particulier de chaque chose, emporteroit nécessairement avec elles un parfaitement beau et bon règlement de toutes choses, qui feroit manifestement voir, reconnoître et admirer la bonté, la sagesse et la toute puissance, aussi bien que la providence admirable de l'Être infiniment parfait qui gouverneroit si bien, si sagement et si heureusement toutes choses. Mais la vue claire et manifeste du contraire, la vue des maux et des misères effroyables, la vue des vices, des dérèglements et des méchancetés abominables qui se trouvent et qui se font généralement par tout le monde, détruit entièrement la créance de cette prétendue sagesse, de cette prétendue toute puissance, de cette prétendue bonté infinie et de cette prétendue providence générale d'un Être infiniment parfait, qui gouverneroit toutes choses. Et d'ailleurs les raisons dont nos chrestiens se servent pour établir et pour expliquer leur doctrine sur ce sujet sont si foibles en elles- /341/ mêmes, et si pleines de contrariétés et de contradictions entre elles qu'elles se détruisent d'elles-mêmes et ne méritent pas que l'on y ajoute aucune foy, ce qui est encore une preuve manifeste de la fausseté de leurs principes et de leur doctrine, et conséquemment aussi une preuve claire et évidente de la vérité de la doctrine contraire et opposée.

— 96 —

CONCLUSION DE TOUT CET OUVRAGE

Tous ces argumens-ci sont démonstratifs autant qu'il y en peut avoir; il suffit d'y faire une légère ou une médiocre attention pour en voir l'évidence. Et ainsi il est clairement démontré par tous les arguments que j'ai ci-dessus allégués que toutes les religions du monde ne sont, comme j'ai dit au commencement de cet écrit, que des

inventions humaines, et que tout ce qu'elles nous enseignent et nous obligent de croire ne sont que des erreurs, des illusions, des mensonges et des impostures inventées, comme j'ai dit, par des moqueurs, par des fourbes et par des hypocrites pour tromper les hommes, ou par des fins et rusés politiques, pour tenir par là les hommes en bride, et pour faire tout ce qu'ils voudroient des peuples ignorans, qui croient aveuglement et sottement tout ce qu'on leur dit comme venant de la part des dieux. Et prétendent, ces fins et rusés politiques, qu'il est utile et expedient d'en faire accroire ainsi au commun des hommes, sous pretexte, comme ils disent, *qu'il est besoin que le commun des hommes ignorent beaucoup de choses vraies et qu'ils en croient beaucoup de fausses.*

Et comme toutes ces sortes d'erreurs, d'illusions et d'impostures sont la source et la cause d'une infinité de maux, d'une infinité d'abus et d'une infinité de mechancetés dans le monde, et que la tyrannie même qui fait gemir tant de peuples sur la terre ose bien aussi se couvrir de ce specieux mais faux et detestable pretexte de religion, c'est avec grande raison que j'ai dit que tous ces fatras de religions et de loix politiques telles qu'elles sont presentement n'étoient dans le fond que des misteres d'iniquités. Non, mes chers amis, ce ne sont effectivement que des misteres d'iniquités et même des detestables misteres d'iniquités, puisque c'est par ce moien-là que vos prêtres vous rendent et vous tiennent tousjours miserablement captifs sous le joug odieux et insupportable de leurs vaines et de [leurs] folles superstitions, sous pretexte de vouloir vous conduire heureusement à Dieu, et de vous faire observer ses saintes lois et ses saintes ordonnances. Et que c'est par ce moien-là même que les princes et les grands de la terre / vous pillent, vous foulent, vous ruinent, vous oppriment et vous tyrannisent, sous pretexte de vous gouverner et de vouloir maintenir ou procurer le bien public.

Je voudrois pouvoir faire entendre ma voix d'un bout du royaume à l'autre, ou plutot d'une extremité de la terre à l'autre; je crierois de toutes mes forces: Vous êtes fous, o hommes, vous êtes fous de vous laisser conduire de la sorte, et de croire si aveuglement tant de sottises. Je leur ferois entendre qu'ils sont dans l'erreur, et que ceux qui les gouvernent les abusent et leur en imposent. Je leur decouvrierois ce detestable mistere d'iniquité qui les rend partout si miserables et si malheureux, et qui fera infailliblement dans les siecles à venir la honte et l'opprobre de nos jours. Je leur

reprocherois leur folie et leur sottise de croire et d'ajouter si aveuglement foy à tant d'erreurs, à tant d'illusions et à tant de si ridicules et si grossieres impostures. Je leur reprocherois leur lacheté de laisser vivre si long tems de si detestables tyrans, et de ne point secoüer le joug si odieux de leurs tyranniques gouvernemens et de leurs tyranniques dominations.

Un ancien disoit autres fois qu'il n'y avoit rien de plus rare que de voir un vieu tyran, et la raison de cela étoit parce que les hommes n'avoient pas encore la foiblesse ni la lacheté de laisser regner ni de laisser vivre long tems des tyrans. Ils avoient l'esprit et le courage de s'en deffaire lorsqu'ils abusoient de leur autorité. Mais presentement ce n'est plus une chose rare que de voir vivre et regner long temps des tyrans. Les hommes se sont accoutumés petit à petit à l'esclavage, et maintenant ils y sont si accoutumés qu'ils ne pensent même presque plus à recouvrer leur ancienne liberté; il leur semble que l'esclavage est une condition de leur nature. C'est pour cela aussi que l'orgueil de ces detestables tyrans va tousjours en augmentans, et c'est pour cela aussi qu'ils appesantissent tous les jours de plus en plus le joug insupportable de leurs tyranniques dominations. *Superbia eorum ascendit semper (Psalm., 73.23)*. Vous diriez que leur iniquité et que leur mechanceté procede[nt] de l'abondance de leur graisse et de l'excès de leur prosperité, *prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum (Psalm., 72.7)*. Ils en sont venus jusques à se plaïre dans leurs vices et dans leurs mechancetés, *transierunt in affectum cordis*. Et c'est pour cela aussi que les peuples sont si /342/ miserables et si malheureux sous le joug de leurs tyranniques dominations.

Où sont ces genereux meurtriers des tyrans que l'on a vu dans les siecles passés ? Où sont les Brutus et les Cassius ? Où sont les genereux meurtriers d'un Caligula et [de] tant d'autres semblables monstres ? Où sont les Publicola ? Où sont les genereux deffenseurs de la liberté publique, qui chassoient les roys et les tyrans de leurs païs et qui donnoient licence à tout particulier de tuer les tyrans ? Où sont les Cecinna et tant d'autres qui écrivoient asprement et qui declamoient hautement contre la tyrannie des roys ? Où sont les empereurs, les dignes empereurs, les Trajan et les Antonins le debonnaire, dont le premier de ces deux donnant l'épée au premier officier de son empire, lui dit de le tuer lui-même de cette épée qu'il lui donnoit s'il devenoit tyran, et dont l'autre disoit qu'il aimoit mieux sauver la vie à un de ses sujets

que de tuer mil de ses ennemis ? Où sont, dis-je, ces bons princes et ces dignes empereurs ? On n'en voit plus de pareils ! On ne voit plus même de ces genereux meurtriers des tyrans ! Mais à leur deffaut, où sont les Jacques Clement et les Ravaillac de notre France ? Que ne vivent-ils encore dans notre siecle et dans tous les siecles pour assommer ou pour poignarder tous ces detestables monstres et ennemis du genre humain et pour delivrer par ce moien tous les peuples de la terre de leur tyrannique domination ? Que ne vivent-ils encore ces dignes et genereux deffenseurs de la liberté publique ! Que ne vivent-ils encore aujourd'hui pour chasser tous les rois de la terre et pour opprimer tous les oppresseurs, et pour rendre la liberté aux peuples ? Que ne vivent-ils encore tous ces braves écrivains et tous ces braves orateurs qui blamoient les tyrans, qui declamoient contre leur tyrannie et qui écrivoient asprement contre leurs vices, contre leurs injustices et contre leurs mauvais gouvernemens ? Que ne vivent-ils encore aujourd'hui pour blamer ouvertement tous les tyrans qui nous oppriment, pour declamer hautement contre tous leurs vices et contre toutes les injustices de leurs mauvais gouvernemens ? Que ne vivent-ils encore aujourd'hui pour rendre par des écrits publics leurs personnes odieuses et meprisables à tout le monde, et enfin pour exciter les peuples à secouer d'un commun accord et consentement le joug insupportable de leurs tyranniques dominations ? Mais non, ils ne vivent plus ces grands hommes; on ne voit plus / de ces ames nobles et genereuses qui s'exposoient à la mort pour le salut de leur patrie, et qui aimoient mieux avoir la gloire de mourir genereusement, que d'avoir la honte et le deplaisir de vivre lachement. Et il faut dire à la honte de notre siecle et de nos derniers siecles que l'on ne voit plus maintenant dans le monde que des laches et des miserables esclaves de la grandeur et de la puissance exorbitante des tyrans. On ne voit plus maintenant, parmi ceux qui sont d'un rang ou d'un caractere plus élevé que celui des autres, que des laches flatteurs de leurs personnes; on n'y voit plus que des laches approbateurs de leurs injustes desseins et des laches et cruels executeurs de leurs mauvaises volontés et de leurs injustes ordonnances. Tels sont dans notre France tous ceux qui sont les plus grands du roiaume, tous les gouverneurs des villes, les intendans des provinces, tous les juges, tous les magistrats, et même ceux de toutes les plus grandes et plus considerables villes du roiaume, qui n'ont plus aucune part dans le gouvernement de l'Etat et qui ne servent plus maintenant qu'à juger les causes des particuliers et à souscrire aveuglement à toutes les ordonnances de leurs roys, et qui n'oseroient y contredire, si injustes et si odieuses qu'elles puissent être.

Tels sont aussi, comme j'ai dit, tous les intendans des provinces et tous les gouverneurs des villes et des chateaux, qui ne servent qu'à faire executer partout les mêmes ordonnances. Tels sont les commandans des armées, tous les officiers et tous les soldats, qui ne servent qu'à maintenir l'autorité du tyran et à executer ou faire executer rigoureusement ses ordres sur les pauvres peuples, qui metteroient même le feu à leur propre patrie et qui la ravageroient entierement si, par fantaisie ou sur quelques vains pretextes, le tyran leur commandait de le faire; et qui d'un autre coté sont si fous et si aveuglés que de faire gloire de se devoüer entierement à leur service, comme des miserables esclaves qui sont obligés en tems de guerre d'exposer tous les jours et presque à toute heure leur vie pour eux, moiennant un vil prix d'argent de quatre ou cinq sols qu'il feroit donner à chacun d'eux par jour; sans parler encore d'une infinité d'autres canailles de commis de bureaux, de controolleurs, de maltotiers, d'archers, de gardes, de sergens, de greffiers et de recors, qui tous, comme des loups affamés, ne cherchent qu'à devorer la proie, et n'aiment qu'à piller et à tyranniser les pauvres peuples sous le nom et l'autorité de leurs roys, en executans rigoureusement sur eux toutes les plus injustes ordonnances, tantot par saisies de leurs biens, tantot par executions et tantot par confiscations de leurs /343/ biens, et ce qui est encore plus odieux, souvent par emprisonnemens de leurs personnes, et par toutes sortes de violences et de mauvais traitemens, et enfin par le fonet et par les peines des galeres, et quelques fois même aussi, ce qui est detestable, par les peines d'une mort honteuse qu'ils leur font souffrir.

Voilà, mes chers amis, voilà comme ceux qui vous gouvernent établissent avec force et puissance, sur vous et sur tous vos semblables, un detestable mistere d'iniquité. C'est à la faveur de toutes ces erreurs et de tous ces abus dont j'ai parlé, qu'ils établissent si puissamment partout le mistere d'iniquité; la religion et la politique s'unissent de concert pour vous tenir tousjours captifs sous leurs tyranniques loix. Vous serez miserables et malheureux, vous et tous vos descendans, tant que vous souffrirez la domination des princes et des roys de la terre; vous serez miserables et malheureux, tant que vous suivrez les erreurs de la religion et que vous vous assujettirez à ses folles superstitions. Rejetez donc entierement toutes ces vaines et superstitieuses pratiques de religions; bannissez de vos esprits cette folle et aveugle creance de ses faux misteres; n'y ajoutez aucune foy, moquez-vous de tout ce que vos prêtres interessés vous en disent. Ils n'en croient rien eux-mêmes, la plus part

d'eux. Voudriez-vous en croire plus qu'ils n'en croient eux-mêmes ? Mettez entièrement vos esprits et vos cœurs en repos de ce côté-là, et abolissez même entre vous tous ces vains et superstitieux offices de prêtres et de sacrificateurs, et réduisez-les tous tant qu'ils sont à vivre et à travailler utilement comme vous, ou au moins à s'occuper à quelque chose de bon et d'utile. Mais ce n'est pas assez. Tachez de vous unir tous, tant que vous êtes, vous et tous vos semblables, pour secoüer entièrement le joug de la tyrannique domination de vos roys et de vos princes; renversez partout ces trosnes d'injustices et d'impietés; brisez toutes ces testes couronnées, confondez partout l'orgueil et la superbe de tous ces fiers et orgueilleux tyrans, et ne souffrez plus qu'ils regnent jamais aucunement sur vous.

C'est à faire aux plus sages à conduire et à gouverner les autres, c'est à faire à eux à établir de bonnes loix et à faire des ordonnances qui tendent tousjours, au moins suivant l'exigence des tems et des lieux et autres circonstances, à l'avancement et à la conservation du bien public: *Malheur*, dit un de nos pretendus saints / prophetes, *malheur à ceux qui font des loix injustes. Vae qui condunt leges iniquas (Isaïe, 10.1)*. Mais malheur aussi à ceux qui se soumettent lachement à des loix injustes; malheur aux peuples qui se rendent lachement les esclaves des tyrans, et qui se rendent aveuglement esclaves des erreurs et des superstitions de la religion. Les seules lumieres naturelles de la raison sont capables de conduire les hommes à la perfection de la science et de la sagesse humaine; aussi bien qu'à la perfection des arts; et elles sont capables de les porter non seulement à la pratique de toutes les vertus morales, mais aussi à la pratique de toutes les plus belles et de toutes les plus genereuses actions de la vie; temoins ce qu'ont faits autres fois tous ces grands personnages de l'antiquité* (*Comme les Catons, les Agesilaüs, les Epaminondas, les Fabius, les Phocions, les Scipions, les Regulus, et plusieurs autres semblables, très grands et très dignes personnages), qui excelloient en toutes sortes de vertus et dont un auteur dit qu'ils alloient beaucoup plus loin dans la vertus que ne font jamais les plus pieux ou les plus bigots du siecle. *Magnanimi heroes nati melioribus annis*. En effet ce n'est point la bigoterie des religions qui perfectionne les hommes dans les sciences, ni dans les arts. Ce n'est point elle qui fait desconvrir les secrets de la nature, ni qui inspire des grands desseins aux hommes. Mais c'est l'esprit, c'est la sagesse, c'est la probité et c'est la grandeur d'ame qui fait les grands hommes, et qui leur fait entreprendre de grandes choses; et ainsi les hommes n'ont pas besoin des

bigoteries, ni des superstitions de la religion, pour se perfectioner dans les sciences ni dans les bonnes mœurs.

Pareillement, ils n'ont pas besoin de ce prodigieux faste, ni de cette pompeuse, fière et superbe grandeur des princes et des roys de la terre, pour se bien gouverner et se maintenir tousjours dans un état heureux et florissant. Des bons magistrats sont capables de bien gouverner les autres; ils sont capables d'établir de bonnes loix et de faire de bons reglemens de police. *La sagesse*, dit Job (*Job*, 12.12) *se trouve dans les anciens, et la prudence ne s'acquiert qu'avec beaucoup de tems, in antiquis est sapientia, et in multo tempore prudentia*. Si cela est, comme il y a bien apparence de le croire, c'est donc dans les anciens sages qu'il faut chercher cette sagesse et cette prudence qui sont si necessaires pour bien gouverner, et ainsi ce sont des anciens remplis de prudence et de sagesse qu'il faut établir pour gouverner sagement les autres, et non pas des jeunes fous et étourdis, ni des jeunes /344/ temeraires (A), ni des jeunes orgueilleux et superbes, ni des hommes vicieux et mechans, non plus que des jeunes enfans, tels que le hazard de la naissance les donne. C'est par la folie et par la mechanceté des hommes qu'il y a tant de princes et tant de tyrans sur la terre. C'est un des sages de la sainte antiquité qui l'a dit, *propter peccata terrae multi principes ejus* (*Prov.*, 28.2). Et aillieurs il est dit par un de ces mêmes sages que *malheur est pour un état dont le roy n'est qu'un enfant, et dont les princes sont voluptueux, et esclaves de leurs mauvaises passions*, c'est-à-dire malheur à un état qui se laisse gouverner par un enfant et par des princes voluptueux qui sont esclaves de leurs passions: *Vae tibi terra, cujus rex puer est, et cujus principes mane comedunt* (*Eccles.*, 10.16). Et comme il n'y en a gueres d'autres que des voluptueux, et gueres qui ne soient esclaves de leurs passions, c'est veritablement un malheur pour les peuples de se trouver sous leurs gouvernemens.

Persuadez-vous donc, chers peuples, que les erreurs et les superstitions de votre religion, et que la tyrannie de vos rois et de tous ceux qui vous gouvernent sous leur autorité sont la cause funeste et detestable de tous vos maux, de toutes vos peines, de toutes vos inquietudes et de toutes vos miseres. Vous seriez heureux si vous étiez delivrés de ces deux detestables et insupportables jougs des superstitions et de la tyrannie, et si vous étiez gouvernés seulement par des bons et sages magistrats. Ce pourquoy, si vous avez du cœur, et si vous desirez de vous delivrer de vos maux,

secoüez entierement le jong de ceux qui vous gouvernent et qui vous oppriment, secouez d'un commun accord et d'un commun consentement le joug de la tyrannie et des superstitions; rejetez d'un commun consentement tous vos pretres, tous vos moines et tous vos tyrans, pour établir parmi vous des bons, des sages et des prudens magistrats, qui soient pour vous gouverner paisiblement, pour vous rendre fidelement la justice aux uns comme aux autres, et pour veiller soigneusement à la conservation du bien et du repos public et ausquels vous dussiez, de votre coté, rendre une prompte et fidelle obeissance. Votre salut est entre vos mains, votre delivrance ne dependroit que de vous, si vous sçaviez bien vous entendre tous; vous avez tous les moiens et toutes les forces necessaires pour vous mettre en liberté, et pour rendre esclaves vos tyrans mêmes; car vos tyrans, si puissans et si formidables qu'ils puissent être, n'auroient aucune puissance / sur vous, sans vous-mêmes; toute leur grandeur, toutes leurs richesses, toutes leurs forces, et toute leur puissance ne viennent que [de] vous. Ce sont vos enfans, vos parans, vos alliés, vos amis et vos proches qui les servent, tant à la guerre que dans tous les emplois où ils les mettent, ils ne sçauroient rien faire sans eux et sans vous. Ils se servent de vos propres forces contre vous-mêmes, et pour vous reduire vous-mêmes, tous tant que vous êtes, sous leur esclavage, et ils s'en serviroient même aussi pour vous perdre et pour vous detruire tous, les uns après les autres, si seulement quelqu'un de leurs villes ou quelqu'un de leurs provinces osoient entreprendre de vouloir leur resister et de vouloir secoüer leur jong. Mais ce ne seroit pas de même si tous les peuples, si toutes les provinces, si toutes les villes s'entendoient bien, et si tous les peuples conspiroient ensemble pour se delivrer d'un commun esclavage où ils sont, tous les tyrans seroient pour lors bientôt confondus et aneantis.

Unissez-vous donc, peuples, si vous êtes sages, unissez-vous tous, si vous avez du cœur, pour vous delivrer de toutes vos miseres communes, excitez-vous et encouragez-vous les uns les autres à une si noble, si genereuse, si importante et si glorieuse entreprise que celle-là. Commencez d'abord par vous communiquer secretement vos pensées et vos desirs, repandez partout, et le plus habilement que faire se pourroit, des écrits semblables par exemple à celui-ci, qui fassent connoitre à tout le monde la vanité des erreurs et des superstitions de la religion, et qui rendent odieux partout le gouvernement tyrannique des princes et des roys de la terre. Secourez-vous les uns les autres dans une cause si juste et si necessaire, et où il s'agit

de l'intérêt commun de tous les peuples. Ce qui vous perd dans ces sortes de rencontres et d'occasions-là, où il s'agiroit de combattre pour la liberté publique, est que vous vous détruisez les uns les autres, en combattant dans ces occasions-là les uns contre les autres pour le choix des tyrans ou pour le maintien de leur cause et autorité, au lieu que vous devriez vous joindre tous ensemble pour les détruire et pour les anéantir. Vous ne sauriez donc mieux faire dans une telle conjoncture que de suivre d'un commun consentement l'exemple de ceux /345/ qui se sont autres fois genereusement delivrés de la tyrannie de ceux qui les gouvernoient et qui les opprimoient: l'exemple, par exemple, de ces braves Hollandois et de ces braves Suisses, qui secoüerent genereusement, les uns, le joug insupportable de la tyrannie des Espagnols exercée pour lors par le duc d'Albe, et les autres qui secouerent genereusement aussi la tyrannie du cruel gouvernement de ceux que les ducs d'Autriche établissoient dans leur país. Vous n'avez pas moins de raison ni de sujet maintenant d'en faire autant à l'égard de vos princes et de vos roys, et à l'égard de tous ceux qui vous gouvernent, et qui vous tyrannisent sous leur nom (A), et sous leur autorité, puisque leur tyrannie va jusques à un supreme degré d'excès.

Il est dit dans un de nos pretendus saints et divins Livres, que Dieu *renversera de leurs trones les princes orgueilleux et superbes, et qu'il fera asseoir à leur place des hommes doux et pacifiques: Sedes ducum superborum destruxit Deus, et sedere fecit mites pro eis.* Il est dit aussi qu'il *fera seicher les racines des nations superbes, et qu'il plantera des humbles à leur place. Radices gentium superbarum arefecit Deus, et plantavit humiles ex ipsis gentibus (Eccles., 10.17.18).* Qui sont les princes orgueilleux et superbes dont parlent ces pretendus saints et divins Livres ? Ce sont vos souverains, vos ducs, vos princes, vos roys, vos monarques, vos potentats, etc. Faites voir dans nos jours l'accomplissement de ces pretendues divines paroles, renversez comme elles disent tous ces orgueilleux tyrans de leurs trosnes, et mettez en leur place des bons, des doux, des sages et des prudens magistrats pour vous gouverner avec douceur et vous maintenir heureusement en paix. Quelles sont ces nations orgueilleuses, dont il est dit dans les mêmes Livres que Dieu fera seicher les racines ? Ce ne sont autres que toutes ces fieres et orgueilleuses noblesses qui sont parmi vous, qui vous foulent et qui vous oppriment; ce ne sont autres que tous ces fiers officiers de vos princes et de vos roys, tous ces fiers intendans et gouverneurs de villes et de provinces, tous ces fiers receveurs de tailles et d'imposts, tous ces fiers

maltotiers et commis de bureaux, et enfin tous ces superbes prelates, évêques, abbés, moines, gros bénéficiers, et tous ces autres messieurs et dames ou damoiselles, qui ne font rien autre chose dans le monde que de faire les grands et les fiers, qui ne font rien autre chose que de se divertir et de se donner toute sorte de bon tems, pendant qu'il faut, vous autres peuples, que vous vous occupiez jours et nuits à toutes sortes de travaux penibles, et que vous portiez, tout le tems de votre vie, tout le poid[s] du jour et de la chaleur, pour faire venir à la sueur de vos fronts toutes les choses nécessaires ou utiles à la vie.

Ce sont là, mes chers amis, ce sont là les vraies nations superbes dont vous devriez bien faire seicher les racines, comme celles de ces plantes qui ne peuvent plus tirer le suc de la terre qui les nourrissoit. Le suc abondant qui nourrit toutes ces superbes et orgueilleuses nations dont je viens de parler, sont les grandes richesses et les gros revenus qu'ils tirent tous les jours du penible travail ou des penibles travaux de vos mains. Car ce n'est que [de] vous, et ce n'est que par votre industrie et par vos penibles travaux que vient l'abondance de tous les biens et de toutes les richesses de la terre. C'est ce suc abondant qu'ils tirent de vos mains qui les entretient, qui les nourrit, qui les engraisse et qui les rend si forts, si puissants, si orgueilleux, si fiers et si superbes qu'ils sont. Mais voulez[-vous], peuples, voulez-vous faire entierement seicher toutes les racines de ces superbes et orgueilleuses nations-là ? Privez les seulement de ce suc abondant qu'ils tirent par vos mains de vos peines et de vos travaux. Retenez vous-mêmes, par vos mains, toutes ces richesses et tous ces biens que vous faites si abondamment venir à la sueur de vos corps; retenez-les pour vous-mêmes et pour tous vos semblables; n'en donnez rien à ces superbes et inutiles nations, n'en donnez rien à ces superbes et riches faineans; n'en donnez rien à tous ces moines et ecclesiastiques inutil[e]s; n'en donnez rien à ces fieres et orgueilleuses noblesses; n'en donnez rien à ces superbes et orgueilleux tyrans, ni à ceux qui les servent. Mandez même à tous vos enfans, à tous vos parans, à tous vos alliés et à tous vos amis de les quitter et d'abandonner entierement leur service, et de ne rien faire pour eux; excommuniez-les entierement de votre société; regardez-les partout comme vous regarderiez des excommuniés parmi vous, et par ce moyen vous les verrez bientost seicher, comme seicheroient des herbes et des plantes dont les racines ne succeroient plus le suc de la terre.

Vous n'avez aucun besoin de tous ces gens-là, vous vous passerez facilement d'eux, mais eux ne sauraient nullement se passer /346/ de vous. Si donc vous êtes sages, peuples de la terre (car je parlerois volontiers à tous les peuples de la terre, puisque personne ne parle pour eux et que personne ne leur dit ce qu'il faudroit leur dire) et je leur dirois volontiers: vous tous qui n'avez point d'intelligence, apprenez enfin à connoître votre propre bien, apprenez à connoître votre véritable bien ! Et vous tous qui êtes fous, apprenez donc enfin à devenir sages, *Intelligite insipientes in populo, et stulti aliquando sapite (Psalm., 93.8)*. Et si vous êtes sages, mettez bas toutes haines, toutes envies et toutes animosités particulieres entre vous, tournez toute votre haine et toute votre indignation contre vos ennemis communs, contre tous ces detestables tyrans et contre toutes ces fieres et orgueilleuses races de gens qui vous oppriment, qui vous rendent si miserables et qui ravissent et arrachent de vos mains tous les meilleurs fruits de vos penibles travaux. Unissez-vous dans les mêmes sentimens de vous delivrer de cet odieux et insupportable joug de leurs tyranniques dominations, aussi bien que des vaines et superstitieuses pratiques de leurs fausses religions. Et ainsi point d'autre religion parmi vous que celle de la véritable sagesse et de la probité des mœurs, point d'autre que celle de l'honneur et de la bienséance, point d'autre que celle de la franchise et de la generosité du cœur, point d'autre que celle d'abolir entierement la tyrannie et le culte superstitieux des dieux et de leurs idoles, point d'autre que celle de maintenir la justice et l'équité partout; point d'autre que celle de bannir entierement les erreurs et les impostures, et de faire regner partout la verité, la justice et la paix; point d'autre que celle de s'occuper tous à quelques honnetes et utiles exercices et de vivre reglement tous en commun, point d'autre que celle de maintenir tousjours la liberté publique; et enfin point d'autre que celle de vous aimer tous les uns les autres, et de garder inviolablement la paix et la bonne union entre vous. Heureux vous serez, si vous suivez les regles, les maximes et les preceptes de cette seule sage et seule véritable religion; mais j'ose dire, quoique je ne sois pas prophete, que vous serez tousjours miserables et malheureux, vous et vous descendans, tant que vous suiverez d'autres religions que celle-là; vous serez tousjours miserables et malheureux, vous et vos descendans, tant que vous souffrirez sur vous la domination des / tyrans, et tant que vous souffrirez les erreurs, les abus et les vaines superstitions du culte des dieux et de leurs idoles. Vous serez miserables et malheureux, vous et vos descendans, tant qu'il n'y aura point de juste subordination parrni vous, et tant qu'il y aura une si grande et si énorme disproportion d'état et de

condition parmi vous. Vous serez misérables et malheureux, vous et vos descendans, tant que vous ne posséderez pas et que vous ne jouirez pas tous en communs des biens de la terre. Vous serez misérables et malheureux, vous et vos descendans, tant que les biens et les maux ou les peines de la vie seront si mal partagés entre vous, n'étant nullement juste que les uns portent seuls toutes les peines du travail et toutes les incommodités de la vie, et que les autres jouissent seuls sans peine et sans travail de tous les biens et de toutes les commodités de la vie. Enfin vous serez misérables et malheureux, vous et vos descendans, tant que vous ne vous unirez pas tous et tant que vous ne conspirerez pas unanimement tous à vous délivrer de ce commun esclavage où vous êtes tous misérablement réduits, sous la tyrannique domination des princes et des roys de la terre et sous le joug odieux des vaines, des folles et des superstitieuses pratiques des fausses religions, qui ne peuvent servir qu'à vous faire craindre et adorer des fausses divinités et des divinités imaginaires, lesquelles par conséquent ne sauraient vous faire aucun bien, ni aucun mal, comme je l'ai ci-devant tout clairement démontré.

Je conjurerois volontiers ici tous les gens d'esprit et de bon sens et toutes personnes de probité de vouloir suspendre un peu leur jugement sur ce sujet; je les conjurerois volontiers de vouloir se deffaire un peu des préjugés qu'ils pourroient avoir de leur naissance, de leur éducation et des habitudes particulieres qu'ils pourroient avoir. Je les conjurerois volontiers de vouloir faire une attention particuliere sur tout ce que j'ai dis. Et enfin je les conjurerois volontiers de vouloir examiner serieusement mes pensées et mes sentimens et les preuves que j'en ai donné, affin d'en remarquer et d'en decouvrir tout le fort et le foible; car je me persuade fortement que, suivant les lumieres naturelles de leur raison, ils se laisseroient facilement convaincre de toutes les verités que j'ai avancé[es], et ils seroient surpris eux-mêmes de ce que tant de si vaines, si ridicules et si grossieres erreurs et que tant de si pernietieux et si detestables abus aient /347/ pu s'introduire et s'établir si fortement, et si universellement parmi les hommes, et qu'ils aient pu s'y maintenir si long tems, vu qu'il y a tant de gens d'esprit subtil et éclairés, qui auroient dû s'opposer à l'établissement, au progrès et à la conservation de tant de si detestables abus et de tant de si detestables erreurs. Il semble à cet égard que les hommes sont frappés d'un esprit d'aveuglement pour ne point voir les erreurs et les égaremens où ils sont. Le sujet est important, chaqu'un y est intéressé, il s'agit du bien, du repos, et

de la t[r]anquillité publique; il s'agit de la delivrance de presque tous les peuples de la terre de la dure et miserable servitude où ils sont sous la tyrannique domination des grands de la terre, aussi bien que de leur delivrance de la vile et odieuse servitude de toutes les idolatriques superstitions des fausses religions, où ils sont.

Si les gens d'esprit et de bon sens, et si les personnes de probité trouvent que j'ai eu raison de blamer et de condamner comme j'ai fais les vices, les erreurs, les abus et les injustices que j'ai blamé[s], et que j'ai condamné[s], s'ils trouvent que j'aie dis la verité et que mes preuves et mes raisonnemens soient veritablement demonstratifs, comme je le pretend[s], c'est à eux à soutenir le parti de la verité, surtout lorsqu'il s'agit de la cause commune et du bien commun de tous les peuples; c'est à eux à blamer et à condamner les vices, les erreurs, les abus et les injustices que j'ai blamé[s] et que j'ai condamné[s], et que je blame et que je condamne: car ce seroit une chose indigne à des gens d'esprit et à des personnes de probité de vouloir toujours favoriser par leur silence tant de si detestables erreurs, tant de si detestables abus et tant de si detestables injustices. S'ils n'osent non plus que moy les blamer et les condamner ouvertement pendant leur vie, qu'ils les blament donc et qu'ils les condamnent ouvertement au moins à la fin de leurs jours, qu'ils rendent donc au moins à la fin de leurs jours ce temoignage de justice à la verité qu'ils connoissent, et qu'ils fassent donc au moins une fois avant de mourir ce plaisir à leur patrie, à leurs parans, à leurs alliés, à leurs proches, à leurs amis et à leurs descendans de leur dire la verité et de contribuer au moins en cela à leur delivrance.

Mais si au contraire ils trouvent que je n'aie pas dis la verité et que c'est un crime en moy d'avoir pensé et écrit comme / j'ai fais ici, et si même l'animosité ou la passion les porte à concevoir de l'indignation contre moi, et à me traiter injurieusement d'impie et de blasphémateur... après ma mort, comme feront infailliblement les princes des pretres et notamment tous les ignorans, tous les bigots, tous les superstitieux devots, tous les hypocrites et generally tous ceux qui sont interessés à la conservation de leurs henefices, et qui ont part au profit qui revient si abondamment du gouvernement tyrannique des grands et du culte superstitieux des dieux et de leurs idoles, c'est à eux à faire voir la fausseté de ce que j'ai dis, c'est à eux à refuter mes raisons et mes preuves; c'est à eux à faire voir la fausseté ou la foiblesse de mes preuves et de mes raisonnemens, et enfin c'est à eux à établir et à

prouver la pretendue verité de leur foy et de leur religion, comme aussi la pretendüe justice de leur gouvernement politique, par des raisons plus claires, plus fortes et plus conveincantes, ou au moins par des raisons aussi claires, aussi fortes, aussi convaincantes et aussi demonstratives que sont celles par lesquelles je les ai combatu[es]; et c'est ce que je les defie de pouvoir faire (car la raison naturelle ne sçauroit demonstrativement prouver des choses qui sont contraires, contradictoires et impossibles), et ainsi tant qu'ils ne le feront pas, qu'ils soient tenus pour convaincus d'erreurs et d'abus dans leur doctrine et dans leur morale, et par consequent qu'ils soient confondus dans la vanité de leurs erreurs, dans la vanité de leurs illusions, dans la vanité de leurs mensonges et de leurs impostures, et qu'ils soient confondus aussi dans l'injustice de leur gouvernement tyrannique. *Confundantur omnes iniqua agentes supervacue (Psalm., 24.4). Confundantur omnes qui adorant sculptilia, et qui gloriantur in simulacris suis (Psalm., 96.7). Similes illis fiant qui faciunt ea, et qui confidunt in eis (Psalm., 70.13). Confundantur omnes facientes vana. Operiantur confusione qui confidunt in sculptili, qui dicunt conflati, vos Dii nostri (Isaie, 42.17).* Et il faut leur dire aussi, comme disoit cet autre prophete, *soyez confus, et aiez honte de vos folies, et de vos iniquités. Confundimini, et erabescite super viis vestris (Ezech., 36.32).*

Mais comme toutes verités ne sont pas tousjours bonnes à /348/ dire, suivant le proverbe, les pretendus sages politiques du tems ne manqueront pas non plus de trouver mauvais que j'aie entrepris de decouvrir tant de si grandes et si importantes verités qu'il vaudroit mieux, diront-ils, tenir tousjours ensevelies dans une profonde ignorance que de les mettre si clairement au jour, étant seur, diront-ils, que c'est favoriser les mechans et leur faire plaisir que de les delivrer de la crainte des dieux et de la crainte des chatimens éternels d'un enfer, qui pourroient les retenir et les empecher de s'abandonner entierement au vice et les empecher de mal faire; de sorte, diront-ils, que plusieurs, étans delivrés de cette crainte, prendront de là occasion d'en devenir plus mechans et de lacher entierement la bride à leurs convoitises deregées et à leurs mauvais desirs, en commettans plus hardiment toutes sortes de mechancetés, sous pretexte qu'il n'y auroit point de chatimens à craindre après cette vie; et c'est une des raisons, diront-ils, pourquoy les sages politiques tiennent pour maxime qu'il est besoin que les peuples ignorent beaucoup de choses vraies, et qu'ils en croient beaucoup de fausses.

A cela je repons en deux mots, 1° que ce n'a pas été pour flatter ou pour favoriser les mechans, ni pour leur faire plaisir, que j'ai dis ici la verité; bien loing de cela, je voudrois pouvoir les confondre tous tant qu'ils sont; et ç'a été specialement pour confondre tous les imposteurs, tous les fourbes et tous les hipocrates que j'ai mis à decouvert leurs erreurs, leurs illusions et leurs impostures; et ç'a été pour confondre les tyrans, les mauvais riches et tous les grands de la terre que j'ai mis à decouvert les abus, les voleries et les injustices de leurs mauvais gouvernemens tyranniques. D'aillieurs comme cette pretendue crainte des dieux ni celle des pretendus chatimens éternels d'un enfer n'épouvante[nt] gueres les mechans, et surtout qu'elle[s] n'épouvante[nt] gueres les tyrans ni les grands de la terre, qui sont ceux qui font le plus de mal, et qu'elle[s] n'empeche[nt] gueres tous les mechans de suivre tousjours leurs mauvaises inclinations et leurs mauvaises volontés, il n'y a pas grand danger non plus qu'ils soient delivrés de cette vaine crainte, ils n'en sçauroient gueres devenir plus mechans qu'ils ne sont, et ils n'oseroient mêmes être si mechans qu'ils sont, si on avait soin de leur faire bien serieusement craindre les chatimens de la justice seculiere, / car il est certain que cette crainte feroit beaucoup plus d'impression sur leur esprit que ne feroit cette vaine crainte des dieux ni celle de leurs pretendus chatimens éternels.

En 2° lieu, je dis que ce n'est point la verité ni la connoissance des verités naturelles qui porte les hommes au mal, ni qui rendroit les peuples vicieux et mechans; mais c'est bien certainement plutost l'ignorance et le deffaut de bonne éducation, c'est plutot le deffaut de bonnes loix et de bon gouvernement qui les rend vicieux et mechans; car il est seur que s'ils étoient mieux instruits dans les sciences et dans les bonnes mœurs, et qu'ils ne fussent pas tyrannisés comme ils sont, ils ne seroient certainement pas si vicieux ni si mechans qu'ils sont, et la raison de cela est que ce sont les mauvaises loix elles-mêmes et le mauvais gouvernement des peuples qui font naitre pour ainsi dire une partie des hommes vicieux et mechans, parce qu'elles les font naitre dans le luxe, dans le faste, dans l'orgueil et dans la vanité des grandeurs et des richesses de la terre, dans lesquelles ils veulent ensuite se maintenir tousjours aussi vicieusement qu'ils y ont été nais et élevés. Et les autres, elles les contraignent pour ainsi dire de devenir vicieux et mechans, parce qu'elles les font naitre dans la pauvreté et dans la misere, dont ils tachent ensuite de se tirer comme

ils peuvent, par toutes sortes de voyes bonnes ou mauvaises, ne pouvans pas toujours s'en tirer par des voyes justes et legitimes. Et ainsi ce n'est point la science ni la connoissance des verités naturelles qui porte les hommes au mal, comme on le pretend; au contraire, elles les en detourneroit plutot, car tous pecheur est ignorans, dit-on, *omnis peccans est ignorans*. Mais ce sont plutot, comme j'ai dis, les mauvaises loix, les abus, les mauvaises coutumes et le mauvais gouvernement des hommes qui les portent au mal, parce que ce sont ces mauvaises loix et ce mauvais gouvernement qui les font naitre vicieux et mechans, ou qui les contraignent de le devenir pour tacher de se mettre hors de peines et de miseres. Que l'on attache l'honneur et la gloire, les biens et les douceurs de la vie, et même l'autorité du gouvernement à la vertu, à la sagesse, à la bonté, à la justice, à l'honneteté, etc., plutot qu'à la naissance et qu'aux biens de la fortune; pa- /349/ reillement, que l'on attache la honte, l'infamie, le mepris, la peine et la misere, et même plus grande punition s'il le faut, au vice, à l'injustice, à la tromperie, au mensonge, à l'intemperance, à la brutalité et à toutes autres sortes de mauvaises mœurs, plutot qu'au deffaut de naissance et qu'au deffaut des biens de la fortune, et vous verrez que chacun se portera comme de soy-même à bien faire et que chacun se piquera d'être sages, honnetes et vertueux. Mais tant que l'honneur, que la gloire, que les aises et les douceurs de la vie ne seront attachées qu'à certaines naissances et à certaines conditions de vie, plutot qu'à la vertu et qu'au merite personnel, les hommes seront toujours vicieux et mechans, et par consequent aussi toujours malheureux.

Si tous ceux qui connoissent aussi bien que moi, ou plutot qui connoissent encore beaucoup mieux que moy, la vanité des choses humaines, qui connoissent beaucoup mieux que moy les erreurs et les impostures des religions, qui connoissent beaucoup mieux que moi les abus et les injustices du gouvernement des hommes, disoient au moins à la fin de leurs jours ce qu'ils en pensent, s'ils les blamoient, s'ils les condamnoient et s'ils les maudissoient au moins avant de mourir autant qu'ils meritoient d'être blamés, d'être condamnés, et d'être maudits, on verroit bientôt le monde changer de face et de figure; on se moqueroit bientôt de toutes les erreurs et de toutes les vaines et superstitieuses pratiques de religions, et on verroit bientôt tomber toute cette superbe grandeur et toute cette orgueilleuse fiereté des tyrans; on les verroit bientôt entierement confondus. Mais ce qui fait que ces sortes de vices et que ces sortes d'erreurs et d'abus se maintiennent si puissamment et si universellement

dans le monde, c'est que personne ne s'y oppose, personne n'y contredit, personne ne les blâme et ne les condamne ouvertement là où ils sont une fois établis et autorisés. Tous les peuples gemissent sous le joug tyrannique des erreurs et des superstitions, des abus et des injustices du gouvernement, et personne n'ose crier contre tant de si detestables erreurs, contre tant de si detestables abus, et contre tant de si detestables voleries et injustices qui se commettent si universellement dans le monde. Les sages dissimulent à cet égard, ils n'osent eux-mêmes dire ouvertement ce qu'ils en pensent et c'est à la faveur de ce lâche et timide silence que toutes / les erreurs, que toutes les superstitions et que tous les abus dont j'ai parlé se maintiennent et se multiplient tous les jours dans le monde, comme nous les y voions.

— 97 —

L'AUTEUR APPELLE COMME D'ABUS DE TOUTES LES INJURES,
 DE TOUS LES MAUVAIS TRAITEMENS ET DE TOUTES LES INJUSTES
 PROCÉDURES QUE L'ON POURROIT FAIRE CONTRE LUI APRÈS SA MORT,
 ET IL EN APPELLE COMME D'ABUS, AU SEUL TRIBUNAL
 DE LA DROITE RAISON, PAR DEVANT TOUTES PERSONNES
 SAGES ET ÉCLAIRÉES, RECUSANS POUR JUGES DANS CETTE AFFAIRE,
 TOUS IGNORANS, TOUS BIGOTS, TOUS PARTISANS
 ET FAUTEURS D'ERREURS ET DE SUPERSTITIONS,
 COMME AUSSI TOUS FLATTEURS ET FAVORIS DES TYRANS,
 ET TOUS CEUX QUI SONT A LEURS GAGES

Au reste je vous déclare, mes chers amis, que, dans tout ce que j'en ai dit ou écrit ici, je n'ai prétendu suivre que les seules lumières naturelles de la raison, je n'ai eu d'autre intention, ni d'autre dessein que de tâcher de découvrir et de dire ingénument et sincèrement la vérité. Il n'y a point d'homme de probité et d'honneur qui ne doive se faire un devoir de la dire, lorsqu'il la connaît. Je l'ai dit comme je l'ai pensée, et je ne l'ai dit qu'affin de vous desabuser, comme j'ai dit, autant qu'il seroit en moy, de toutes ces detestables erreurs et superstitions de religions, qui ne servent qu'à vous tenir sottement en bride, à troubler vainement le repos de vos esprits et à vous empêcher de jouir paisiblement des biens de la vie, et à vous rendre les viles et

malheureux esclaves de ceux qui vous gouvernent. Mais comme je sçai que cet écrit (que j'ai dessein de faire consigner au greffe de vos paroisses avant ma mort, pour vous être ensuite communiqué), venant pour lors à paroître, ne manquera pas d'exciter, et de faire soulever contre moi la colere et l'indignation des pretres et des tyrans, qui, pour se venger, ne manqueront pas de leur coté de me persecuter et de me traiter indignement et injurieusement après ma mort. Si cela arrive, je declare desjà par avance que je proteste contre toutes les procedures injurieuses qu'ils pourroient faire injustement contre moy après ma mort au sujet de cet écrit; je déclare dès à present que j'en appelle comme d'abus, et j'en appelle au seul tribunal* (*Quiconque refuse de se soumettre à ce tribunal s'éloigne de la raison même, et se rend en même tems digne de condamnation) de la droite raison, de la justice et de l'équité naturelle, par devant toutes personnes sages et éclairées qui auront de la probité, qui se defferont de toutes passions, de toutes preventions et de tous prejugués qui pourroient être contraires à la justice ou à la verité. Recusans pour juges, dans cette mienne cause, tous ignorans, tous bigots, tous flatteurs, tous hypocrites et generalement tous ceux qui seroient, en quelque maniere que ce soit, interessés au maintient ou à la conservation des vaines et folles superstitions du culte religieux des idoles et des fausses divinités, ou qui seroient interessés en quelque maniere que ce soit au maintient et à la conservation de la puissance et du gouvernement tyrannique des riches et des grands de la terre. Je puis dire que je n'ai jamais fais aucun crime ni aucune mechante ou mauvaise action; je defierois bien /350/ presentement tous les hommes de pouvoir me faire avec justice ou sujet aucun mauvais reproche, de sorte que si je suis injurieusement et indignement traité, persecuté ou calomnié après ma mort, ce ne sera point pour d'autre crime que pour celui d'avoir dis ingénüement la verité, comme je l'ai dis ici, affin de vous donner à vous et à tous vos semblables, lieu de pouvoir vous desabuser et de pouvoir, si vous vouliez bien vous entendre, vous tirer et vous delivrer de toutes ces detestables erreurs, superstitions et abus dans lesquels vous êtes si miserablement plongés. C'est la force de la verité qui me l'a fait dire, et c'est la haine de l'injustice, du mensonge, de l'imposture et de la tyrannie et de toutes autres iniquités qui me fait parler ainsi; car je hays et deteste effectivement toute injustice et toute iniquité. *Omnem viam iniquam odio habui (Psalm., 118.128). Odivi omnem viam iniquitatis (ibid., 104). Et hais entierement tous ceux qui aiment ou qui se plaisent à mal faire, iniquos odio habui (ibid., 113). Perfecto odio oderam illos, et inimici facti sunt mihi (Psalm., 138.22). Iniquitatem odio habui et*

abominatus sum (Psalm., 118.163).

Ce seroit affaire aux gens d'esprit et d'autorité, ce seroit affaire à des plumes sçavantes, et à des hommes éloquens à traiter dignement ce sujet, et à soutenir comme il faudroit le parti de la justice, et de la verité; ils le feroient incomparablement mieux que moy; le zele de la justice et de la verité, aussi bien que le zele du bien public et de la delivrance commune des peuples qui gemissent devoit les y engager, et ils ne devoient point cesser de blamer, de condamner, de poursuivre et de combattre toutes ces detestables erreurs, tous ces detestables abus, toutes ces detestables superstitions et toutes ces detestables tyrannies dont j'ai parlé, qu'ils ne les aient entierement confondües et anneanties; faisans en ceci comme celui qui disoit *persequar inimicos meos et comprehendam illos, et non convertar donec deficiant (Psalm., 17.38)*. *Je poursuiurai*, disoit-il, *mes ennemis, je les attraperai et je ne cesserai point de les combattre qu'ils ne soient entierement deffaits et confondus, et non convertar donec deficiant*. Après cela que l'on en pense, que l'on en juge, que l'on en dise / et que l'on en fasse tout ce que l'on voudra dans le monde, je ne m'en embarasse gueres, que les hommes s'accomodent et qu'ils se gouvernent comme ils veulent, qu'ils soient sages ou qu'ils soient fous, qu'ils soient bons ou qu'ils soient mechans, qu'ils disent ou qu'ils fassent même de moi tout ce qu'ils voudront après ma mort, je m'en soucie fort peu; je ne prens desjà presque plus de part à ce qui se fait dans le monde; les morts avec lesquels je suis sur le point d'aller ne s'embarassent plus de rien, ils ne se meslent plus de rien et ne se soncient plus de rien. Je finirai donc ceci par le rien, aussi ne suis-je gueres plus qu'un rien et bientôt je ne serai rien.

* * *